LE MAGASIN
PITTORESQUE

1897



Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LE MAGASIN

PITTORESQUE

CHARLES FORMENTIN

Conservateur du Musée Galliera

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL



SOIXANTE-CINQUIÈME ANNÉE

SÉRIE II — TOME QUINZIÈME

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE

SOCIÉTÉ D'ÉDITION & DE LIBRAIRIE

5, RUE PALATINE, 5

M DCCC XCVII

MAGASIN PITTORESQUE

ANNÉE 1897

LE MONUMENT DE WATTEAU



Monument de Watteau au jardin du Luxembourg. — Sculpture de M. Gauquié. — Gravé par Crosbie.

Lorsque, par un monument, l'on veut aujourd'hui glorifier un personnage dont l'œuvre nous est chère, sculpteur et architecte s'attachent volontiers à nous présenter en une vive allégorie la synthèse de cette œuvre. Il faut louer cette tendance. Une figure symbolique placée au pied d'un simple buste est plus éloquente souvent que le bronze grandeur nature de l'homme illustre dont il s'agit de rappeler le souvenir.

Une effigie au-dessus d'un tambour qui bat la charge, voilà le monument Raffet du jardin de l'Infante au Louvre. Un buste que salue une Renommée tardivement portée sur les ailes du Temps, voilà le monument Delacroix au jardin du Luxembourg. Cela vaut cent fois mieux qu'une froide exhibition de grands hommes en redingote et en pantalons à sous-pieds. Pour éviter cette trivialité du vêtement moderne, le sculpteur habillait naguère un héros à la manière antique. Notre goût est meilleur. Il a condamné l'emploi de la toge et du cothurne, et, pour échapper à l'écueil de l'habit actuel, il s'accommode fort bien d'une statue réduite à un buste placé sur une gaine qu'il est toujours permis d'entourer d'allégories et d'attributs intéressants.

Le monument de Watteau récemment érigé dans le jardin du Luxembourg relève de cette conception très heureuse du rôle de la statuaire. M. Henri Gauquié, le maître sculpteur que d'excellents envois aux salons nous ont fait connaître, a eu la bonne idée de choisir dans l'œuvre du peintre des fêtes galantes une gracieuse figure de jeune femme pour la placer, comme une interprète de nos sentiments de gratitude et d'admiration, près du buste de Watteau, sur le socle duquel elle dépose un bouquet de fleurs.

Cette femme, est traduite en un marbre bien vivant, la Parisienne de la fin du règne de Louis XIV, que Watteau ne s'est jamais lassé de peindre. Elle est là telle qu'elle apparaissait au mélancolique Watteau dans les multiples ateliers qu'il improvisait avec son ami de Caylus aux quatre coins de Paris. On sait que jamais il n'habillait un mannequin ou n'enlevait de chic un tableau ébauché. Sa conscience d'artiste lui imposait la recherche constante du modèle.

C'est ainsi qu'ont été scrupuleusement étudiés ces petits manteaux de soie si admirablement drapés sur les tailles qui se cambrent, ces « négligés » aux plis tombants sur la pointe des mules, ces longs et étroits corsages, ces fouillis d'étoffe que traversent les mains effilées, toute cette coquetterie animée qui fait le charme de l'œuvre de Watteau et lui donne son caractère.

Le comte de Caylus nous a laissé un curieux témoignage de la passion du peintre valenciennois pour l'étude du costume et des personnages dont il peuplait ses parcs et ses îles enchantées : « Jouissant d'une agréable réputation, Watteau, écrit-il, n'avait d'autre ennemi que lui-même et certain esprit d'instabilité qui le dominait. Il n'était pas sitôt établi dans un logement qu'il le prenait en déplaisance. Il en changeait cent et cent fois, et toujours sous des prétextes que, par honte d'en user ainsi, il s'étudiait à rendre spécieux. Là où il se fixait le plus, ce fut en quelques chambres que j'eus en différens quartiers de Paris, qui ne nous servaient qu'à poser le modèle, à peindre et à dessiner. Dans ces lieux uniquement destinés à l'art, dégagés de toute importunité, nous éprouvions lui et moi, avec un ami commun que le même goût entraînait, la joie pure de la jeunesse, jointe à la vivacité de l'imagination, l'une et l'autre unies sans cesse aux charmes de la peinture. Je puis dire que Watteau, si sombre, si atrabilaire, si timide, et si caustique partout ailleurs, n'était plus alors que le Watteau de ses tableaux c'est-à-dire l'auteur qu'ils font imaginer, agréable, tendre et peut-être un peu berger. »

La grâce féminine l'inspira merveilleusement et fit de lui un maître. Il était juste de le dire dans le monument qui devait lui être consacré et le sculpteur a été, certes, bien inspiré en prenant à son tour pour modèle cette Parisienne fûtée, jadis dessinée par le peintre, et en donnant au beau relief du marbre les lignes élégantes qui font le charme des crayons de Watteau. J'ajouterai, pour ceux qui aiment le document, que le portrait original aux deux crayons de cette femme de Watteau, existe encore et qu'il fait partie de la collection de M. Groult.

On vient de voir que Watteau, malgré sa jeunesse, était une sorte de misanthrope. Un terrible mal, la phtisie, l'accablait et donnait à ses traits une expression de tristesse profonde. C'est pour l'atténuer que le sculpteur a fait couler en étain, et non pas en bronze qui s'oxyde et devient noir, ce buste très remarquable.

Appuyée à une balustrade semi-circulaire, la gaine qui porte la figure de Watteau a été taillée, ainsi que son hémicycle, dans la pierre grise de Chauvigny. Pierre, marbre blanc, étain aux reflets argentés forment ici l'ensemble le plus harmonieux. L'emploi de ces matières bannit en effet les tons criards sans toutefois favoriser aucune confusion entre les différentes parties du monument qui gardent leur couleur distincte dans les plans qu'elles occupent.

Une disposition qu'il convient de noter encore, c'est la forme du soubassement qui est celle d'une grande palette couchée sur le sol. On voit que tout se lie agréablement dans cette œuvre singulièrement originale qui fait le plus grand honneur à M. Gauquié, le sculpteur, et à M. Henri Guillaume, l'architecte.

Les débuts de M. Gauquié, en cet art difficile de la statuaire où il égale maintenant les meilleurs, remontent à 1870, année où un succès remporté dans un concours départemental à Lille lui fit obtenir une bourse de pensionnaire. Il vint alors de Valenciennes à Paris et

fréquenta l'atelier de M. Cavelier. En 1886, il exposa au salon un *Persée vainqueur de Méduse* qui fut acheté par l'État et placé au musée d'Agen. Une médaille de troisième classe fut attribuée en même temps au jeune artiste.

En 1890 un *Brennus* de fière allure lui valut une seconde médaille. C'est un bronze qui décore aujourd'hui un square de Valenciennes. En 1895, un groupe monumental, *Bacchante et Satyre*, attira de nouveau l'attention du jury. Cette fois, ce fut la médaille de première classe qui récompensa l'effort du sculpteur. Le marbre de ce beau groupe se voit au musée de Tourcoing. Je mentionnerai encore, parmi les œuvres les plus importantes de M. Gauquié, une *Diane* exposée en 1891 et sa *Marguerite d'Angoulême*, marbre exécuté pour la maison d'éducation de la Légion d'honneur de St-Denis.

Une œuvre superbe, un *Maréchal de Villars* équestre, apparaitra à l'un des prochains salons. C'est une statue qui doit être érigée dans la ville de Denain. Depuis deux ans, M. Gauquié est devenu une des personnalités les plus considérables de la brillante phalange des sculpteurs du Nord. Son talent, très vigoureux, très souple, se plie avec une ductilité extraordinaire aux travaux de force comme aux œuvres de grâce. Il est mâle dans *Brennus* et *Villars;* il est presque féminin dans le monument de Watteau et fait chanter le marbre dans une note de douce mélancolie sous les frondaisons du vieux Luxembourg où le peintre de Valenciennes, jeune et inconnu, venait rêver jadis aux féeries qu'il faisait jaillir de sa palette.

HENRI FLAMANS.



LES HOVAS & L'INSURRECTION
A MADAGASCAR

Lorsque vers le milieu du mois d'octobre 1895 la nouvelle arriva à Paris que le général Duchesne avait pris Tananarive, il y eut un soupir de soulagement. On n'avait pas été sans inquiétude sur l'issue de la campagne. La fièvre, le dur travail de la confection d'une route qui ne servit à rien et a disparu aujourd'hui, la nostalgie enfin — car un certain nombre d'hommes se tuèrent par ennui ou par désespoir — nous avaient enlevé cinq mille soldats. Mais Tananarive était pris, la reine Ranavalo III signa un traité qui reconnaissait le protectorat de la France sur l'île de Madagascar, puis bientôt, lorsque M. Laroche fut arrivé, un second traité qui confirmait le premier, et devait faire d'elle ce qu'est le bey de Tunis, une ombre de souverain, une espèce de porte-voix des décisions du résident général. Ranavalo III était reine des Hovas, c'est-à-dire de la race des hauts plateaux qui, depuis un siècle, avait conquis tout le centre de l'île, et s'était emparée des ports de la côte, Diégo-Suarès, Vohémar, Tamatave, Andevorante, Mananjary à l'est. Fort Dauphin, Tulléar, Majunga au sud et à l'ouest. Notre plan était de reconnaître la prétention des Hovas à la suprématie sur l'île entière, et d'administrer par l'intermédiaire de leurs gouverneurs contrôlés par des résidents français, peu nombreux, mais tout-puissants sur eux et exerçant une surveillance sévère.

L'expérience avait démontré ailleurs que ce mode de gouvernement était économique et pratique. Si les Hovas avaient été choisis pour en être les agents, malgré les protestations de certains colons des côtes, qui avaient souffert des exactions de leurs fonctionnaires et surtout trouvé en eux des concurrents commerciaux dangereux, c'est qu'ils formaient le seul groupement civilisé de l'île, et qu'il paraissait alors impossible de s'adresser à d'autres qu'à eux. Du reste, nul ne songea à la possibilité d'une insurrection. C'est à peine si, pendant la campagne, un semblant de défense avait été fait devant Tananarive. Le Hova, d'origine malaise, semblait comme la plupart des tribus asiatiques, appartenir à une race industrieuse mais peu guerrière, intelligente et condamnée cependant à une éternelle soumission à la loi du vainqueur. Quelques mois à peine cependant étaient écoulés que la plus grande partie de la population des hauts plateaux se soulevait; et dans cette même région où depuis trente ans les *Vazahas*, les étrangers blancs, circulaient sans escorte, dans une sécurité profonde, une vingtaine d'Européens étaient massacrés en six semaines. En d'autres termes, on semblait moins avancé qu'avant la conquête, toute tentative d'exploration, de colonisation paraissait impossible.

Il est intéressant de rechercher ce qui s'est passé. Il y a trois ans, en France, c'est à peine si on connaissait le nom de Madagascar. Je me rappelle avoir assisté à la représentation d'une pièce — *Paris fin de siècle* — où l'un des acteurs avait pour rôle de dire seulement : « Je m'en retourne à Tananarive! » Le bon public se mourait de rire. Tananarive paraissait un nom impossible, une ville dans la Lune. Et maintenant que nous y sommes, on n'est pas beaucoup mieux informé. On parle — même à la Chambre — des Fahavalos comme d'un peuple, et « fahavalo » veut dire tout simplement brigand. On s'est figuré que l'insurrection avait pour cause le mécontentement des Sakhalaves de l'ouest, des Betsiléos du sud, des Betsimisarakas de l'est, livrés par les Français, qu'ils avaient accueillis en sauveurs, à la tyrannie des Hovas. Or toutes ces tribus sont parfaitement tranquilles et ce sont les Hovas qui sont insurgés. Enfin on a accusé le régime même du protectorat, et il n'est pas bien sûr qu'on ait jamais appliqué ce régime, excepté peut-être maintenant, sous l'administration du général Galliéni. Il n'est donc

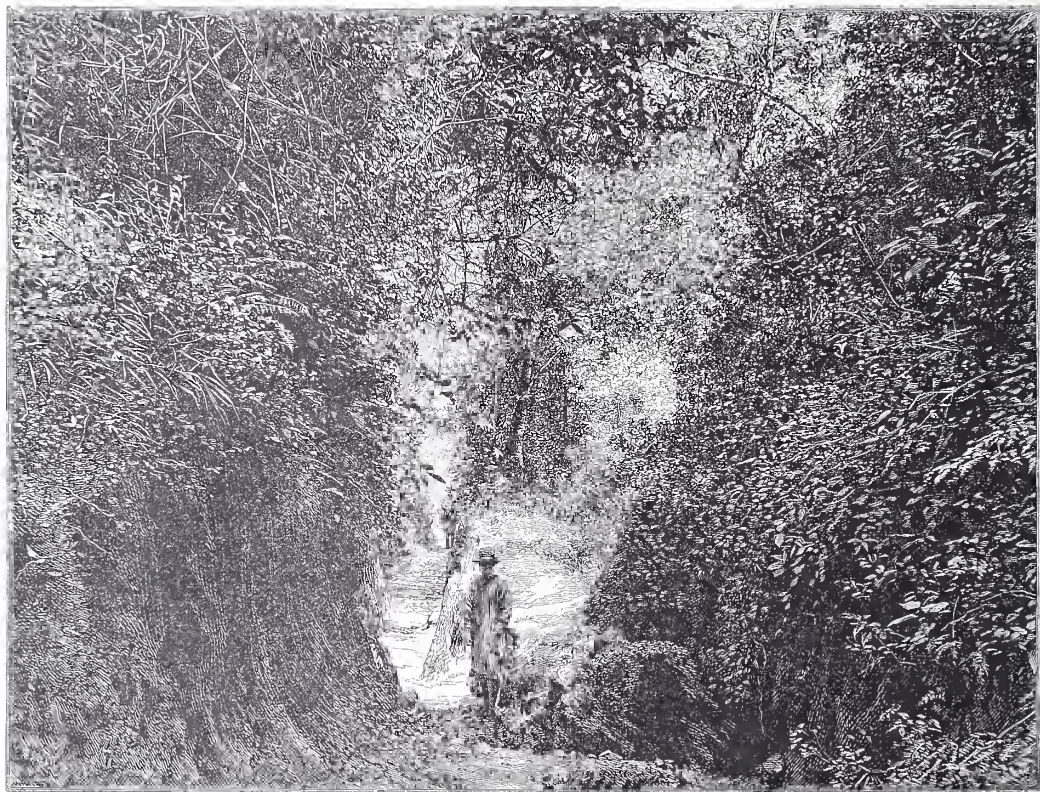
pas inutile de regarder les choses d'un peu plus près.

* * *

Ce que c'est que la civilisation hova, je voudrais vous le faire découvrir, comme par une suite d'expériences personnelles, en vous faisant toucher, pour ainsi dire, la différence des races à Madagascar.

Quand on va de Tamatave à Tananarive, la route passe par quatre régions distinctes. Celle des lagunes, le long de la côte, de Tamatave à Andevorante; celle des arbres du voyageur, à travers les premières ondes montagneuses menant aux hautes crêtes coupées de ruisseaux rapides, couvertes de forêts, qui constituent la troisième région; enfin le plateau de l'Imérina, qui n'est pas un plateau, mais une série de vallons sans arbres, où dorment de grands marais artificiels plantés de riz. Hommes, plantes, choses, tout y diffère de ce qu'on voit sur la côte.

Rien n'est beau comme ces paysages de la côte. Il n'y manque que l'humanité. Chose étrange, malgré la chaleur humide et lourde, malgré le soleil droit qui cuit le crâne sous le casque blanc, malgré toute la dissemblance préjugée du ciel et des choses, il me semblait avoir vu déjà ces pelouses sans fin, ces bosquets d'une grâce qu'on croirait artificielle : c'est un parc anglais, mais un parc compliqué d'une serre chaude, avec une lagune d'un côté, pas plus large que le parc du bois de Boulogne, et



MADAGASCAR — Route en forêt de Tamatave à Tananarive.

la mer de l'autre, qu'on entend battre mystérieusement à travers bois. Et l'on va ainsi jusqu'à Andevorante, suivant la plage, puis replongeant sous la verdure et sous les fleurs. Les arbres, pas très grands, sont des mondes couverts de fougères, d'orchidées, de lianes. Il y a vingt végétaux pour un seul tronc, des oiseaux couleur de corail s'en envolent, d'énormes araignées larges comme des oiseaux, y tissent leur toile si haut qu'on ne les voit pas, qu'elles ont l'air d'étoiles noires et vivantes suspendues dans le vide. Des boules énormes, noires aussi, s'empalent sur les branches : ce sont des nids de fourmis, de terribles fourmis auxquelles parfois — c'est un supplice du pays — on donne des hommes à manger. Puis ce sont d'immenses prairies d'un vert clair semées de bouquets de bois rares qu'on dirait plantés par un jardinier, mêlées de filaos, de pandanus, de rafias, de palmiers, de cycas, d'arbres vaguement pareils à des lauriers. D'autres arbres plus loin, au delà de la lagune, grimpent le long d'un mont de grès, s'étagent comme des colonnes blanches soutenant un toit d'un vert noir. J'ai fait des lieues sur un sentier couvert de quelques centimètres d'eau; l'herbe fraîche transparaissait au fond, la forêt faisait berceau au-dessus de nous, les porteurs y piétinaient en riant puérilement, heureux de reposer leurs pieds fatigués, et c'est ainsi qu'on arrive à Andevorante, à travers des enchantements.

C'est la partie la plus belle et la plus douce du voyage. Tout près de là, après Maromby, les difficultés commencent, on aborde des montagnes relativement peu élevées, mais très escarpées. Le sol est formé par une argile rouge

provenant de la décomposition du gneiss, argile d'un aspect caractéristique et qui revêt la plus grande partie de l'île. Les eaux du ciel y ont creusé des érosions qui apparaissent d'un rouge sanglant sur l'herbe rude et longue; les seuls arbres, avec quelques rares rafias — le rafia est le palmier dont on tire les fibres qui servent en France de liens aux jardiniers — c'est le bambou qui pousse droit comme un cierge d'église, sans feuilles, roulé dans une espèce d'enveloppe verdâtre, puis qui lance enfin son bouquet de feuillage maigre, sous le poids duquel sa cime se penche et retombe, semblable à un jet d'eau figé; surtout, c'est l'arbre du voyageur, cet éventail de larges feuilles qui présente sa tranche au soleil. Ainsi le paysage reste roide, tragique et brûlant. Toute la matinée, on entend le tonnerre au lointain. Au milieu du jour l'orage éclate, un orage équatorial, des éclairs à droite, des éclairs à gauche, devant soi, derrière soi, le tonnerre vous assourdit, on crie à tue-tête sans se faire entendre : la pluie fait en dix minutes un gros torrent d'un méchant ruisseau. Cependant, les porteurs qui glissent et soufflent, ne s'arrêtent jamais, ne vous font que rarement tomber en tombant eux-mêmes.

C'est d'ailleurs un merveilleux instrument de transport pour les voyageurs que la filanzane, malgré sa simplicité rustique. Qu'on s'imagine un petit fauteuil de toile entre deux brancards; quatre porteurs le tiennent, quatre autres les relaient de minute en minute. Ils font, en trottant, soixante kilomètres par jour dans un pays plat, et trente ou quarante dans ces effrayants chemins où on ne pourrait pas aller à pied sans se casser le cou : c'est la roideur des grimpettes de Montmartre multipliée par trois, avec des forêts, des lianes, des cent-pieds venimeux et des rivières débordées. Malgré tout, les porteurs trouvent le moyen de se raconter des histoires et de ramasser votre papier à cigarette quand vous le laissez tomber. C'est au milieu de ces misères et de ces joies que vous pénétrez dans la grande forêt, absolument vierge, sauf un sentier abrupt de quelque centimètres de large.



Madagascar. — De Tamatave à Tananarive. — Vue d'un lac.

Eh bien, c'est un désenchantement, la forêt vierge. D'abord les arbres y sont si touffus, si serrés, que la plupart du temps on ne voit point à dix pas devant soi, on se sent prisonnier, la chaleur et l'humidité vous pèsent. Et puis surtout, et peut-être le regret vient-il de là, cette forêt n'est pas singulière, elle rappelle un bois d'Europe; j'y ai passé à gué des rapides auxquels des branchages inclinés faisaient des arcades sublimes; j'ai aperçu des lointains brumeux, des cascades aux eaux bleues, aux écumes sonores; mais j'avais vu cela ailleurs et je me souvenais de ces étranges bosquets, de ce parc fantastique d'Andevorante; parfois cependant on entendait des appels déchirants, inouïs encore pour moi, modulés en trois notes, plutôt un chant douloureux qu'un cri : c'était les babakoutes, les grands singes du sous-bois, qui fuyaient inaperçus, avec cette espèce de pleur harmonieux.

Mais les hommes? Sur la côte, on en rencontre à peine. Plus haut, ils sont plus nombreux. Lorsqu'on s'éloigne de la route, pour pénétrer à droite ou à gauche, on distingue parfois de pauvres villages clairsemés, dont les habitants sont si sauvages qu'ils fuient à votre approche et traversent les rivières, non pas sur des bateaux — ils ignorent même la pirogue! mais sur de mauvais radeaux de bambou. Ils vivent là, cultivant un peu de riz et

beaucoup de cannes à sucre. Avec les cannes à sucre, ils font une espèce de vin; le riz, ils le vendent aux créoles de la côte contre du rhum. Puis ils mangent des bananes et des racines, passant ainsi leur existence à se griser, puis à mourir de faim. J'ignore si le Betsimisaraka a jamais été intelligent, mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un ivrogne abruti que les missionnaires protestants ou catholiques ont renoncé à moraliser et à instruire.

* * *

Mais voilà qu'après une côte assez roide, la vue tombe sur une étendue immense, sans arbres, et plate, relativement plate, ce qui étonne dans ce pays, ce qu'on trouve miraculeux: et au milieu de cette plaine se dressait, il y a un an à peine, une ville, Moramangue, avec des maisons, de vraies maisons à un étage, ayant des portes, des fenêtres et même des persiennes. C'était la civilisation hova qui commençait, ou plutôt la colonisation hova. On restait surpris de l'aspect européen des choses. Cette plaine élevée, d'un climat pluvieux encore, mais tempéré, évoque curieusement, malgré ses larges espaces encore incultes, le souvenir des grandes terres à blé de France, en septembre, après la moisson. Parfois même on croyait voir une ferme, la ferme familière. Ces trois arbres droits et coniques, n'eût-on pas dit des peupliers! Des poules quêtaient leur vie sur un fumier noirâtre, des champs de manioc s'étendaient tout autour, clos de haies. Plus haut encore on rencontrait avec des caractères un peu différents, les plateaux éventés et sains d'où les Hovas avaient glissé vers la conquête, la conquête astucieuse et patiente restée inachevée, sur tant de points, de la grande île africaine.

Quand on avait passé la grande rivière du Mangoro et gravi, après avoir pataugé dans les rizières, les monts qui le dominent; après avoir traversé une autre forêt, plus accueillante, plus chantante que la première, on entrait enfin dans l'Imérina, et c'était un nouveau monde. Jusque-là, l'homme n'apparaissait que rarement : on faisait des lieues, on passait des demi-journées, sans apercevoir un toit; et voilà qu'au-dessus de marais menés par des canaux jusqu'au flanc des collines, on découvrait d'innombrables villages aux toits pointus, aux murs droits en pisé rouge, quelquefois en brique; les pommes de terre, les haricots, faisaient concurrence au manioc et à la patate douce; les champs couvraient la terre de leur manteau rayé, et ils étaient symétriques, ils formaient des carrés réguliers.

Cela ne vous étonne pas, vous civilisés, mais quand on a fait 300 kilomètres sans jouir d'un tel spectacle, soyez assurés qu'il remplit d'un plaisir absurde, bourgeois et irrésistible. Et le type des hommes change en même temps; les riches, avec leurs pantalons, leur chapeau, leur macfarlane européens font penser à des Japonais civilisés et vaniteux d'être civilisés. On entendait le souffle des métiers de tisserand, le bruit des marteaux de forge, tout un bourdonnement de vie. Et il y avait des villas, oui, des villas comme à Asnières, pour leurs Importances les gros propriétaires...

(A suivre.) FABRICE.



ANATOLE FRANCE (1)

Il est également malaisé de louer dignement M. Anatole France et de le définir avec exactitude. Sa grâce est incomparable, mais de nature infiniment complexe et ondoyante. Je tenterai pourtant une description sommaire de ce fertile esprit, pour deux raisons : la première est que je ne trouverais point de termes égaux à mon admiration, et la seconde, que ce procédé plus à ma portée ne sera peut-être pas le moins convenable à mon dessein, qui est de faire aimer M. France, s'il est vrai que « l'amour est d'autant plus ardent que la connaissance est plus certaine », comme l'a professé Léonard de Vinci.

* * *

C'est par la poésie que M. Anatole France débuta dans les lettres. Il était alors affilié au cénacle Parnassien, et c'est à Leconte de Lisle qu'il dédia les *Poèmes Dorés*. Mais dès la première pièce de ce premier volume, il se révèle comme un pur classique.

Dans l'essaim nébuleux des constellations
    O toi qui naquis la première,
O nourrice des fleurs et des fruits, ô Lumière,
    Blanche mère des visions,

...Sois ma force, ô Lumière! et puissent mes pensées
    Belles et simples comme toi,
Dans la grâce et la paix, dérouler sous ta loi
    Leurs formes toujours cadencées!

Donne à mes yeux heureux de voir longtemps encor,
    En une volupté sereine,
La beauté se dressant marcher comme une reine
    Sous ta chaste couronne d'or.

Et lorsque dans son sein la Nature des choses
    Formera mes destins futurs,
Reviens baigner, reviens nourrir de tes flots purs
    Mes nouvelles métamorphoses.

Aucun sentiment n'est plus essentiellement grec que celui qui a inspiré cet hymne. Rappelez-vous les lamentations d'Iphigénie dans Euripide : si elle s'afflige de mourir, c'est qu'il est si doux de voir la lumière ἡδὺ γὰρ τὸ φῶς λεύσσειν... Et voici une autre pièce où M. Ana-

(1) M. Anatole France est né à Paris en 1844. Il est fils d'un libraire du quai Malaquais. Il fut quelque temps attaché à la bibliothèque du Sénat, comme Leconte de Lisle et M. Auguste Lacaussade. Puis il collabora à plusieurs journaux. Mais l'histoire de sa vie n'est que celle de ses œuvres. Élu membre de l'Académie française, en remplacement de Ferdinand de Lesseps, il a été reçu par M. Gréard, le 24 décembre 1896.

tole France, en tête des *Noces corinthiennes*, invoque nommément l'objet de son culte pieux.

Hellas, ô jeune fille, ô joueuse de lyre!
Toi dont la bouche aimait les baisers et le miel,
Ingénieuse enfant qui mêlais ton sourire
Aux sourires légers de la mer et du ciel...

D'autres ont exprimé ton enfance tranquille,
Lorsque de la fontaine où respiraient les Dieux
Tu revenais, portant au front l'urne d'argile.
Tant de paix convient mal à mon cœur anxieux.

Moi, j'ai mis sur ton sein de pâles violettes,
Et je t'ai peinte, Hellas, alors qu'un Dieu jaloux,
Arrachant de ton front les saintes bandelettes,
Sur le parvis rompu brisa tes blancs genoux.

Dans le monde assombri s'effaça ton sourire;
La grâce et la beauté périrent avec toi;
Nul au rocher désert ne recueillit ta lyre,
Et la terre roula dans un obscur effroi.

Et je t'ai célébrée, ô fille des Charites!
Belle et pleine d'amour en tes derniers moments,
Pour que ceux qui liront ces paroles écrites
En aiment mieux la vie et soient doux aux amants.

J'avoue que ces strophes divines me laissent tout bouleversé, dans une détresse aussi poignante que celle où se trouvent communément jetés les lecteurs des *Pauvres gens* ou du *Revenant* de Victor Hugo. Et je n'ignore pas que la mort d'Hellas est un fait trop ancien et d'ordre trop général pour émouvoir beaucoup la plupart de mes contemporains. Ils reconnaîtront du moins que ce poète, égal à Chénier par la mélodie de ses vers et l'ardeur de son paganisme, est de tous les poètes de sa génération le moins impassible, puisqu'entre les froids ciseleurs de bibelots parnassiens (genre Hérédia) et les lyriques égoïstes uniquement occupés de leurs amours et de leurs petites histoires (façon Verlaine), il reste, ou à peu près, le seul capable de ressentir profondément et d'exprimer poétiquement une émotion de source philosophique.

* * *

Il a porté dans la prose le souci de la perfection et le don de l'harmonie. Il publia d'abord de petits contes humoristiques (*Les désirs de Jean Servien*, *Jocaste et le chat maigre*), qui ont fait assez raisonnablement songer M. Jules Lemaître à Sterne et à Dickens. Le chef-d'œuvre de cette période est ce délicieux *Crime de Sylvestre Bonnard*, simple et touchante histoire d'un vieux savant, qui retrouve et adopte la fille d'une amie morte. Le *Livre de mon ami* est une exquise série d'impressions d'enfance. Mais voici les ouvrages qui par leur ampleur et leur variété ont assuré définitivement à M. Anatole France son rang parmi les prosateurs contemporains, qui est le premier.

Thaïs est une courtisane d'Alexandrie qu'un moine de la Thébaïde, nommé Paphnuce, voulut convertir à la religion du Christ. Il quitta donc sa cellule dans ce dessein louable, mais non parfaitement pur, car il se proposait moins encore de donner Thaïs à Dieu que de l'enlever aux païens qui faisaient sa société habituelle. Il la décida à se retirer dans un monastère où elle termina dans de pieux exercices une vie qui avait commencé de façon moins édifiante, — mais lui-même, Paphnuce, laissa bien vite au diable à regagner sur lui ce qu'il perdait d'un autre côté. Il acheva de s'éprendre des charmes de sa jolie pénitente, perdit bientôt toute retenue, et tandis qu'elle montait au ciel, il fut damné.

La *Rôtisserie de la reine Pédauque* était une honnête et bien odorante rôtisserie, qui florissait rue St-Jacques, près le porche de St-Benoît le Bétourné, au dix-huitième siècle. Le fils du rôtisseur, Jacques Ménétrier, dit Tournebroche, nous conte la vie et les opinions de l'abbé Jérôme Coignard, docteur en théologie, licencié ès arts, son bon maître, lequel fut professeur au collège de Beauvais, secrétaire d'une danseuse de l'Opéra, libelliste à gages, bibliothécaire d'un évêque, écrivain public dans une échoppe au cimetière des Sts-Innocents, fort enclin aux intrigues galantes, dont sa vie fut sans cesse traversée, grand buveur de vin frais, bibliophile passionné et causeur intarissable. Il s'engagea avec Jacques Tournebroche, son élève, au service d'un gentilhomme alchimiste et sorcier, d'ailleurs fou, qui les employa tous deux à traduire des manuscrits grecs,

Malheureusement, M. Coignard ayant été contraint de prendre la fuite à la suite d'une aventure nocturne où il avait quelque peu assommé, en lui cassant une bouteille sur la tête, un financier qui prêtait de l'argent au roi, fut assassiné traîtreusement sur la route de Lyon par un juif dont il avait détourné la nièce. Telle fut la fin, à jamais déplorable, de M. l'abbé Jérôme Coignard, « le plus gentil esprit qui ait jamais fleuri sur la terre, » au témoignage de Jacques Tournebroche. Ce fidèle disciple nous a fort à propos conservé, dans un second volume, les opinions que son maître exprimait sur toutes choses avec une infatigable bonhomie. Et le sens général de ces « opinions » dont on ne saurait reproduire le docte et savoureux langage, était qu'en dehors des principes de la sainte religion catholique, tout n'est que vanité et qu'incertitude; que l'homme serait une sotte bête, s'il n'avait été racheté du précieux sang de Jésus-Christ, et que nonobstant il demeure un plaisant animal; qu'il se tourmente bien inutilement par l'orgueil qui le pousse à s'exagérer jusqu'à ses fautes, lesquelles sont de nulle importance pourvu qu'elles soient exemptes de malice. M. Coignard se divertissait fort à humilier les Pharisiens par ses discours et à les scandaliser par sa conduite; et cette détestable engeance mise à part, il enveloppait le reste de ses semblables d'une bienveillante ironie fondée sur l'infirmité humaine.

Le *Lys Rouge*, roman « contemporain », déroule, à Paris, puis à Florence, l'histoire d'une brûlante passion, qui laisse aux deux amants comme un goût de cendre. Et cette tragédie est entourée d'épisodes les plus amusants du monde, où l'on voit paraître en de comiques postures des hommes politiques, des membres de l'Institut, une poëtesse anglaise avec un prince italien, et Paul Verlaine lui-même, alcoolique et dévot, sous le nom de Choulette. — Et la place me manque pour passer en revue les autres volumes, l'*Étui de Nacre*, le *Puits de Ste Claire*, recueils de contes de la plus piquante variété; les quatre volumes de la *Vie Littéraire*, où sont réunis les articles

hebdomadaires que M. Anatole France publia dans le *Temps*, pendant plusieurs années; et enfin le *Jardin d'Epicure*, sorte de bréviaire où se trouvent amassés les fruits de son expérience.

* * *

Il faut, pour terminer, essayer de présenter en quelques lignes un raccourci de cette sagesse. C'est à tort qu'Anatole France a été appelé sceptique. « J'ai cru du moins, écrit-il, à la relativité des choses et à la succession des phénomènes ». L'homme lui paraît impuissant à résoudre le problème métaphysique de l'origine et de la nature réelle de l'univers; en quoi il est d'accord avec Auguste Comte, pour qui il professe la plus vive admiration, le rangeant à côté de Descartes et de Leibnitz. L'homme ne connaît que des apparences, et la science n'échappe pas à cette condition de toute connaissance humaine. « C'est une grande erreur de croire que les vérités scientifiques diffèrent essentiellement des vérités vulgaires. Elles n'en diffèrent que par l'étendue et la précision. Au point de vue pratique, c'est là une différence considérable. Mais il ne faut pas oublier que l'observation du savant s'arrête à l'apparence et au phénomène, sans jamais pouvoir pénétrer la substance ni rien savoir de la véritable nature des choses. Un œil armé du microscope n'en est pas moins un œil humain. Il voit plus que les autres yeux, il ne voit pas autrement. »



Anatole France (Photographie Benque).

C'est folie que de parler de critique objective ou d'art objectif. « Tous ceux qui se flattent de mettre autre chose qu'eux-mêmes dans leur œuvre sont dupes de la plus fallacieuse philosophie. La vérité est qu'on ne sort jamais de soi-même. C'est une de nos plus grandes misères... La critique est, comme la philosophie et l'histoire, une espèce de roman à l'usage des esprits avisés et curieux, et tout roman, à le bien prendre, est une autobiographie. Le bon critique est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre... Il se peut que l'intelligence nous serve un jour à fabriquer un univers. A concevoir celui-ci, jamais ! Aussi bien est-ce un abus vraiment inique de l'intelligence que de l'employer à rechercher la vérité. Encore moins peut-elle nous servir à juger, selon la justice, les hommes et les œuvres. Elle s'emploie proprement à ces jeux, plus compliqués que la marelle ou les échecs, qu'on appelle métaphysique, éthique, esthétique...

Ce sont des phrases de ce genre qui ont fait dire que M. France était un sceptique, tandis qu'il n'est qu'agnostique et épicurien. S'il renonce à la vérité absolue et aux principes certains, il n'en considère pas moins le domaine du relatif, qui nous reste, comme fertile en agréments et même comme fort honorable. Il a défendu avec une dialectique très serrée contre M. Brunetière la science et la liberté de penser; il a inscrit en tête du *Jardin d'Epicure* cette phrase de Fénelon : « Il croyait qu'il n'y a rien de plus noble que de s'appliquer à la philosophie »; et ses doutes spéculatifs sur le fondement de l'esthétique ne l'empêchent pas d'estimer, avec M. Jérôme Coignard, que « les bonnes lettres sont l'honneur de l'homme, la consolation de la vie et le remède à tous les maux... » Il reproche à M. Zola d'avoir commis « ce péché mystérieux dont parle l'Écriture, le plus grand des péchés, le seul qui ne sera pas pardonné », le manque de goût; « on peut, on doit tout dire, quand on sait tout dire », et lui-même, qui possède cet art, en use largement. Quand il condamne certaines peintures de M. Zola, ce n'est ni comme trop audacieuses, ni comme immorales, mais comme balourdes et inélégantes... Et ce point de vue est, il en convient, purement empirique; mais il n'y en a point de meilleur pour considérer l'univers: « ... J'ai demandé mon chemin à tous ceux qui, prêtres, savants, sorciers ou philosophes, prétendent savoir la géographie de l'Inconnu. Nul n'a pu m'indiquer exactement la bonne voie.

« C'est pourquoi la route que je préfère est celle dont les ormeaux s'élèvent plus touffus sous le ciel plus riant. *Le sentiment du beau me conduit.* Qui donc est sûr d'avoir trouvé un meilleur guide ? » Et voilà l'élément fondamental de la pensée de M. Anatole France; il explique son paganisme, son humanisme, son intellectualisme et son ironie, qui est un procédé de jugement proportionné au néant des hommes, mais ne raille d'ailleurs ni l'amour ni la beauté...

* * *

Que pourrais-je ajouter? Je me demande à présent si je n'ai point trahi le maître qui m'est cher entre tous, puisque j'ai réduit en froides et sèches formules son œuvre si vivante, si brillante et si légère, — pour tout dire d'un mot, si *attique*... Nos grands écrivains français, sauf peut-être Racine, Fénelon, La Fontaine et Chénier, ont été surtout des latins. France est un pur grec. On le donne communément pour un disciple de Renan, à qui certes il doit beaucoup; mais l'auteur des *Origines du christianisme*, merveilleux par la grâce diaphane de son verbe, a trouvé trop étroit le front de Pallas Athéné. J'apparenterais plus volontiers M. Anatole France à Platon, philosophe au langage plus doux que le miel et harmonieux comme le chant des cigales, que l'universelle hardiesse de sa pensée n'empêchait pas de croire aux Dieux.

Paul Souday.

LE PREMIER TABLEAU DE GREUZE

Le *Père de famille lisant la Bible*, dont nous donnons la gravure d'après la toile du musée de Dresde, est le premier ouvrage du peintre, et il marque une date dans l'histoire de l'art français. Ce tableau est une preuve du développement solitaire de Greuze et de son individualité. Il ne procède d'aucun modèle ; il n'a été inspiré par personne.

Jean-Baptiste Greuze avait trente ans quand



LE PREMIER TABLEAU DE GREUZE. — Père lisant la Bible à ses enfants — Musée de Dresde.— Gravé par Deloche

il produisit son œuvre en public. Né à Tournus le 21 août 1725, il avait passé ses premières années sans maîtres et dans les luttes. Son père, un maître couvreur, voulait en faire un architecte.

Il alla jusqu'à l'empêcher de dessiner. L'enfant s'y acharna en cachette. Un jour de fête il offrit à son père une tête de saint Jacques traitée à la manière d'une gravure au burin. La perfection pour ainsi dire calligraphique de ce travail émerveilla le bonhomme et le fléchit.

Jean-Baptiste fut libre de suivre sa vocation. Il fit ses études ou plutôt il acquit une grande pratique et une facilité de main exceptionnelle chez un peintre de Lyon nommé Grandon, beau-père de Grétry, qui semble avoir été une sorte d'entrepreneur plutôt qu'un artiste.

Greuze arriva à une rapidité de travail telle qu'il pouvait établir un tableau en une journée. Il ne se remit jamais entièrement de ce funeste talent d'improvisation.

Lassé toutefois de ce métier de peintre-éclair, il vint à Paris avec ses cartons et sa première œuvre complète, exécutée à loisir, le *Père de famille lisant la Bible*. C'était en 1753. Il avait donc vingt-huit ans.

Personne ne se soucia de lui tout d'abord et son tableau ne trouva pas d'acheteur. Greuze alla peindre à l'Académie. On l'accueillit dans l'atelier de Natoire, sans faire d'ailleurs attention à lui. Greuze trahissait déjà, par le choix de ses sujets, par sa manière, par ses propos dédaigneux, son éloignement pour l'art traditionnel et académique. Sans se décourager il alla montrer ce qu'il faisait à Pigalle et à Silvestre.

Le célèbre statuaire se déclara son protecteur. L'ancien « Maitre à dessiner des Enfants de France », l'ancien *romain* sut reconnaître le talent de Greuze et il lui commanda son portrait, ce qui commença de faire du bruit. Le jeune artiste eut encore la fortune d'intéresser un amateur de goût, M. Le Live de Jully, qui se fit l'acquéreur du *Père de familte* et le héraut du peintre. Les relations de ce gentilhomme étaient nombreuses : il installa chez lui une exposition du tableau de Greuze où toute la société accourut. Il fut exposé à l'Académie où se tenait chaque année le Salon d'alors, en 1755. La réputation de Greuze fut consacrée. Il obtint d'accompagner en Italie l'abbé Gougenot, chargé d'une mission diplomatique près la cour de Rome et le roi de Naples. Dans ce voyage d'Italie, qui était en ce temps-là, plus qu'aujourd'hui, le complément des études d'art, Greuze fit bien moins attention aux antiques, aux musées, aux grandes peintures de la Renaissance qu'aux motifs pittoresques que lui présentait à chaque pas la vie populaire du Transtevère et du môle de Naples. Il revint en 1757 avec des scènes italiennes, fruit de ses observations d'après nature, « louées par ceux-ci, blâmées par ceux-là », mais qu'on alla voir et dont on parla beaucoup. Le genre de Greuze cessa de paraître seulement étrange.

Pour en revenir au *Père de famille lisant la Bible*, l'histoire de ce tableau suggère une réflexion qui a son importance.

On sait que Diderot a jeté les bases d'une esthétique absolument différente de celle de son temps et qu'il a prêché une révolution en peinture analogue à celle que Sedaine, le tailleur de pierres, écrivain, accomplit au théâtre par son *Philosophe sans le savoir*. Le premier des Salons dans lesquels ce remueur d'idées a exalté la peinture intime, le choix de personnages contemporains et du milieu moyen, en réaction des mythologies trop majestueuses ou trop jolies, le premier des fameux Salons, disons-nous, est de 1763. Or c'est en 1755 que Greuze avait donné, avec le *Père de famille*, un modèle de cet art, auquel il a ajouté ensuite d'autres célèbres pendants, mais que, du premier coup et sans conseils, il avait réalisé complet. Car nous ne croyons pas que Greuze, dans ses années d'apprentissage et de quasi-fabrication, à Lyon, ait eu l'occasion d'entendre parler des tableaux à sujets populaires d'Antoine et de Louis Le Nain, ses prédécesseurs d'un siècle, qui avaient d'ailleurs produit au milieu de l'indifférence à peu près générale, et dont on ne parlait plus guère qu'à propos de certains grands tableaux d'allégories et de sainteté. La conception de Greuze paraît donc avoir été bien à lui et il semble avoir donné une formule à la critique et non pas l'avoir reçue d'elle.

De la galerie de M. Le Live de Jully, le *Père de famille* passa dans celle du marquis de Causa, puis à l'étranger aux mains de M. J.-P. Weyer, de Cologne, et ensuite de M. Reede van Oudshoorn, à Utrecht. C'est à la vente de cet amateur, en 1874, que la toile du maître français a été acquise par le musée royal de Dresde où elle figure actuellement

Ajoutons, sans nous prononcer autrement, que dans son catalogue raisonné, M. K. Wœrmann, l'érudit conservateur du musée, dit que la toile qu'il possède serait peut-être non pas l'original acquis par M. Le Live de Jully, mais une copie, exécutée d'ailleurs par Greuze lui-même.

LINDET.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

EST-IL POSSIBLE ?

Lorsque Guillaume de Nassau eut débarqué à Torbay, les partisans de Jacques II commençaient à l'abandonner pour passer dans le parti opposé. Parmi les plus fidèles était le prince Georges de Danemark, époux de la princesse Anne, fille de Jacques II. Chaque fois que l'on annonçait une nouvelle défection, le prince s'écriait : Est-il possible !

Les choses durèrent ainsi pendant plusieurs jours. Un matin enfin l'infortuné monarque remarquant que le prince Georges n'assistait pas à son lever demanda le motif de cette absence. On lui répondit qu'il avait passé à l'ennemi. Quoi ! s'écria Jacques, est-il possible « déserté aussi ! »

BONNE RÉPARTIE

Lorsque le roi de Danemark quittait le congrès de Vienne, l'empereur Alexandre lui dit : Votre Majesté emporte avec elle tous nos cœurs.

Le roi répondit spirituellement : J'ai gagné tous les cœurs, mais je n'ai pas gagné une âme.

UN PORTRAIT

Le duc de Cumberland jouait une fois aux cartes. Il avait devant lui un gros monceau de pièces d'or. Quelqu'un de la compagnie s'écrie : Le duc ressemble à la fois à l'enfant prodigue et au veau gras.

GOURMANDISE

Lorsque le duc de Wellington était à Paris comme chef des armées alliées, il fut invité à dîner par Cambacérès. On servit en particulier un plat très recherché. Cambacérès, qui était un fin gourmet, demanda au général anglais s'il le trouvait de son goût.

— Il est très bon, répondit le duc, mais je vous avoue que je ne fais pas attention à ce que je mange.

— Bon Dieu ! s'écrie Cambacérès en laissant tomber sa fourchette de surprise. Vous ne faites pas attention à ce que vous mangez ! Mais alors pourquoi êtes-vous ici?

Un chercheur.

Le Derviche et le Renard

FABLE

Un Derviche rencontre un Renard sur sa route
Et se met en devoir de lui faire un sermon.
« Convertis-toi, dit-il, sois vertueux et bon ;
Ah ! connais donc la joie ineffable qu'on goûte
A vivre saintement, dans la sobriété ;
Refrène tes désirs ; lutte, quoi qu'il t'en coûte,
Contre l'instinct du mal et de la cruauté.
Sache que le malheur vient châtier le crime,
Terrasser l'injustice et venger la victime. »
Comme il parlait, un coq s'envole d'un hangar :
« Abrège ton discours, interrompt le renard,
J'écouterai demain la fin de ce beau prêche.
Adieu, mon père, il se fait tard ;
C'est l'heure du souper et j'ai la gorge sèche...
Rien ne guérit ma soif comme la viande fraîche. »
A ces mots. sur le coq il s'élance d'un trait,
L'étrangle et puis l'emporte au fond de la forêt.

D'après Bilpaï

Frédéric BATAILLE.

LE MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

LES NOUVELLES GALERIES

Les nouvelles galeries du Muséum d'histoire naturelle sont situées rue de Buffon, en face de la gare d'Orléans; leur construction, commencée en 1893, sera terminée dans le courant de cette année. Destinées à renfermer les importantes collections qui étaient disséminées dans l'ancien bâtiment de la cour de la Baleine et ses annexes, elles occupent environ le tiers de la superficie totale des futures constructions qui s'étendront jusqu'au pavillon de minéralogie, construit, en 1835, par l'architecte Rohault de Fleury. Ce pavillon, qui comprend également la bibliothèque et la section de botanique, ayant 27 mètres de largeur, M. Dutert, l'architecte actuel du Muséum, a dû, par conséquent, donner la même largeur aux galeries en cours d'exécution, afin de conserver à l'ensemble des bâtiments un caractère d'uniformité indispensable.

Le nouvel édifice, que notre gravure montre complètement achevé, a 92 mètres de long ; sa hauteur est de 25 mètres, y compris le saut-de-loup ; celle du pavillon de tête atteint 30 mètres, en partant du sol. Il comporte un sous-sol ou, plus exactement, un rez-de-chaussée bas, divisé en salles d'études et de dépôts de collections. L'architecture et les proportions du pavillon de tête donnent à cette partie un caractère monumental et gracieux, qui tranche heureusement sur l'aspect général, quelque peu sévère, en dépit d'une décoration des plus artistiques. L'œuvre est d'ailleurs en harmonie avec le cadre qui l'entoure ; car il ne faut pas oublier que le Muséum est, avant tout, destiné à notre instruction : c'est un centre d'études. La construction offre un mélange de pierre et de terre cuite, spécialement faite à Ivry ; certaines de ces briques ont jusqu'à trente centimètres de largeur. Le soubassement est en meulière et pierre de Lorraine ; la pierre de Chauvigny a été réservée pour l'entrée ; le reste est en pierre de Tercé.

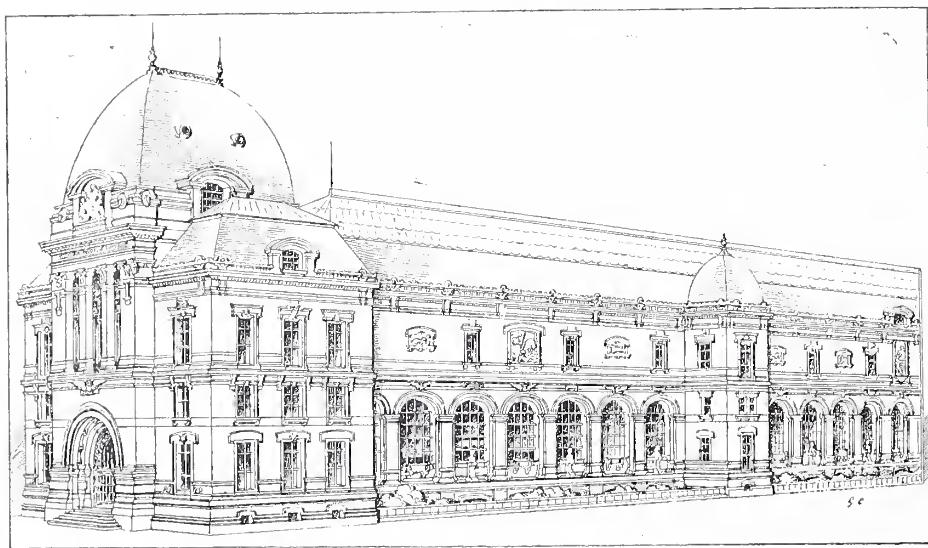
La décoration du monument, avons-nous dit, est particulièrement remarquable. Au-dessus de la porte d'entrée du pavillon de tête, Gardet a sculpté, dans la clé de voûte, un aigle aux ailes déployées, qui semble prêt de prendre son vol. Le fronton présente un bas-relief en pierre, figurant les trois règnes de la nature ; Allar en est l'auteur. Différents oiseaux de proie, disposés au-dessus des arcs du rez-de-chaussée, ont été sculptés par Geoffroy, Louis Noël, Boutry, etc. Au-dessus du linteau des baies du premier étage, se trouvent, sortant d'une petite niche carrée, les animaux de moyenne taille ; ce sont : le chat-tigre, la loutre, le caméléon, le castor, l'ichneumon, etc., dûs à Engrand, Truffot, Houssin, Vasselot, Lormier, etc.

Les bas-reliefs des grands trumeaux, à hauteur du premier étage, ont été donnés par les Beaux-Arts. Ceux qui sont en marbre ont pour auteurs : Tony Noël, Lanson, Maniglier, Fagel, Lemaire, Carlier, Gauquié, Bayard de la Vingtrie ; d'autres, en bronze, sont signés : Barrias, Frémiet, Marqueste et Coutan. Parmi ces derniers l'un, de Marqueste, est placé entre le pavillon de tête et le pavillon intermédiaire donnant sur le jardin ; il a pour sujet : *Le cheval dompté par l'homme ;* l'autre situé à l'extrémité de droite, représente un *Nubien tuant un crocodile* (1), par Barrias. Les chambranles des baies sont décorés de consoles sur lesquelles ont été sculptés

(1) Voir la gravure de ce bas-relief année 1894, page 273.

des animaux : crustacés, lézards, etc., copiés d'après nature, et dont les modelages ont été faits avec des documents empruntés au Muséum. Des bustes de naturalistes célèbres sont posés sur les consoles, dans l'allège de chaque baie du rez-de-chaussée ; la date de la naissance et celle de la mort sont gravées au-dessous. La façade du pavillon de tête qui regarde la rue de Buffon porte des inscriptions commémoratives, rappelant les principales dates de l'histoire du Muséum.

La lumière est abondamment distribuée aux nouvelles galeries par les grands jours verticaux en anse de panier du rez-de-chaussée, et par le vaste plafond en verre de Saint-Gobain des galeries supérieures ; ce plafond est lui-même surmonté d'un second vitrage qui couronne les combles de l'édifice. Le vestibule du pavillon de tête mesure 11 mètres de longueur sur 9 mètres de largeur (17 en comptant la cage de l'escalier). Il donne accès, par de grandes portes vitrées, en fer, à la galerie d'anatomie comparée, à l'escalier d'honneur, situé à gauche, et, à droite, à l'amphithéâtre où se professent les cours des trois services. Les parois et le plafond sont couverts de peintures de Cormon, dont les sujets ont été tirés de la paléontologie. Au-dessus des piliers sont sculptés, dans la pierre même, maints petits animaux : crabes, coquillages, etc. L'amphithéâtre a 12 mètres de long sur 8 de large ; une salle a été réservée, à côté, aux conférenciers. Autour du pilastre de départ de l'escalier d'honneur, est enroulé un serpent, exécuté d'après les dessins de M. Dutert, qui semble défendre l'entrée de cette enceinte ; la rampe de l'escalier offre d'ailleurs une succession de fleurs et de motifs décoratifs en bronze, du plus heureux effet. Il conduit à la galerie de paléontologie, et aboutit à celle d'anthropologie, dont la tribune ne forme qu'un vaisseau avec la galerie du premier étage. Des laboratoires et des pièces attenantes à ces galeries complètent la distribution intérieure.



Le Muséum d'histoire naturelle. — Les nouvelles galeries. — Vue prise du Jardin.

L'édifice est flanqué de deux pavillons intermédiaires ; celui qui est situé rue de Buffon renferme un escalier ; l'autre, donnant sur le jardin, contient les cabinets des professeurs.

Les constructions modernes qui, peu à peu, s'élèvent dans l'enceinte du Jardin des Plantes, en face de l'humble demeure des Buffon et des Cuvier, font perdre au Muséum le caractère d'ancienneté qu'il aura si longtemps conservé, et qui avait son charme ; mais la science a pris de tels développements, qu'il lui faut aujourd'hui de véritables palais. Parmi tous ces animaux dont les savants nous présentent les intéressants débris dans un cadre si luxueux, plus d'un, sans doute, n'a pas eu de toit pour abriter son indigence.

Victorien Maubry.

LES BALLONS-SONDES

C'est en 1891 que M. Gustave Hermite mit à exécution le projet, depuis longtemps caressé, de relever, à l'aide de ballons-sondes, la température des régions supérieures de l'atmosphère, encore inaccessibles à l'homme. Après avoir, en collaboration avec M. Georges Besançon, aéronaute, étudié les moyens de parvenir à ce résultat, il lança, au mois de mai de l'année suivante, toute une série de petits ballons en papier, cubant de 4 à 32 mètres. Ces premiers aérostats, véritables ballons d'essai, eurent des sorts divers ; quelques-uns s'élevèrent à 9,500 mètres et parcoururent 500 kilomètres. Ils étaient munis d'un petit baromètre enregistreur à maxima, du système Hermite, auquel on adjoignit ensuite un thermomètre à minima. On construisit alors des ballons plus considérables, mais le premier, de 70 mètres cubes, se déchira au départ. Cet accident fit abandonner l'emploi du papier, et l'on recourut à la baudruche, plus solide, mais aussi plus coûteuse.

Un nouveau départ eut lieu, de l'usine à gaz de la Villette, le 21 mars 1893. Le ballon, cubant 113 mètres, atteignit l'altitude de 16,000 mètres et descendit à Chanvres, près Joigny, après un voyage qui avait duré presque sept heures. Bien que l'encre des appareils enregistreurs se fût congelée à 12,500 mètres, on put relever les traces de l'ascension et constater une température de 51 degrés au-dessous de zéro. Le même ballon fournit une seconde ascension le 27 septembre; il descendit à Graffenhausen (Forêt Noire), à 450 kilomètres de Paris, après avoir atteint 8,600 mètres. Le thermomètre marquait — 40 degrés; mais l'encre s'était encore congelée, et, de plus, l'aérostat fut déchiré par les paysans qui le recueillirent. Les lanternes dont ils étaient porteurs déterminèrent une explosion qui blessa, d'ailleurs légèrement, certains d'entre eux.



Les Ballons-sondes.
Aspect de l'Aérophile à l'altitude de 40 mètres (d'après une photographie prise de l'usine à gaz de la Villette).

Le 20 octobre 1895, nouveau lancement d'un ballon en baudruche, de 180 mètres cubes; celui-ci atterrit à Chaintraux, dans Seine-et-Marne; il s'était élevé à 15,500 mètres, et le thermomètre avait donné une température de — 70 degrés. Le papier des appareils enregistreurs ayant été enduit de noir de fumée, on avait obtenu des diagrammes complets et parfaitement nets. Pour cette expérience, les organisateurs avaient attaché au ballon une lettre dans laquelle ils promettaient une récompense à celles des personnes qui prendraient soin de l'aérostat.



Fig. 1.
Cage parasoleil dépourvue de son enveloppe de papier d'argent pour laisser voir la disposition des appareils à l'intérieur.

Lors d'une quatrième ascension, exécutée le 22 mars 1896, le ballon tomba à Nergnies, près Cambrai, après avoir atteint une altitude de 14,000 mètres; la température la plus basse avait été de — 63 degrés. La baudruche s'altérant d'autant plus facilement que les ballons sont quelque peu malmenés par les paysans inexpérimentés qui les reçoivent au moment de la chute finale, MM. Hermite et Besançon, dans le but d'éviter des réparations répétées, qui s'élevaient, chaque fois, à 150 ou 200 francs, résolurent de ne plus employer que la soie légère. Ils construisirent un autre aérostat, cubant 400 mètres, qui fut inauguré le 5 août et donna, comme résultats: altitude: 14,000 mètres; température: — 51 degrés. (L'altitude ayant été la même dans ces deux expériences, la différence de température provient d'une différence dans le système de ventilation adopté). C'est ce ballon que reproduit la gravure ci-contre alors qu'il est à 40 mètres du sol.

Les instruments scientifiques qu'il était chargé de promener dans son exploration des couches supérieures de l'atmosphère ont été perfectionnés. Le mécanisme du baromètre est constitué par une simple spirale métallique creuse et méplate, dans laquelle on a fait le vide; les variations de la pression barométrique tendent à enrouler ou à dérouler les spires, et le mouvement est transmis directement à la plume sans l'intermédiaire d'aucun levier. Le mécanisme du thermomètre est tout à fait semblable à celui du baromètre, sauf que la spirale métallique est remplie d'alcool. Il a été gradué et vérifié jusqu'à — 83 degrés centigrades, par le froid produit à l'aide de l'acide carbonique liquide. L'inscription se fait sur un nouveau baro-thermographe (*fig.* 2), très léger, en aluminium, et le baromètre et le thermomètre sont superposées au lieu d'être, comme autrefois, contigus. Cette disposition double la hauteur du

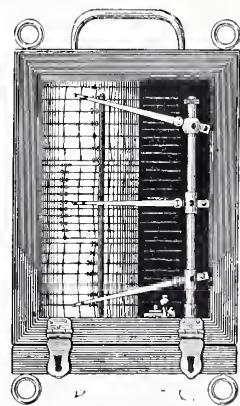


Fig. 2.
Nouveau baro-thermographe enregistreur, comprenant, au centre, un hygromètre à cheveux.

cylindre inscripteur, mais elle offre l'incontestable avantage d'éviter toute confusion dans les diagrammes.

Tout le mécanisme est enfermé dans une boîte de sycomore munie de vitres et de fins grillages, pour permettre la libre circulation de l'air; il ne pèse que 900 grammes. Cet appareil est suspendu élastiquement, d'abord dans un petit panier d'osier fermé à l'aide d'un cadenas, ensuite dans un panier cylindrique, dit panier parasoleil (*fig.* 1), également en osier noir, entouré de papier d'argent pour refléter les rayons solaires, afin d'avoir la température exacte de l'air ambiant. Le panier contenant le baro-thermographe est maintenu à la partie inférieure de la cage, le plus près possible de l'air extérieur, mais à l'abri des rayons solaires. La cage est elle-même suspendue à 8 mètres environ au-dessous du ballon et fait office de parachoc au moment de l'atterrissage. (Sa longueur est de 1 m. 23; son diamètre ne dépasse pas 40 centimètres; le panier portant la boîte de sycomore mesure 20 centimètres de hauteur sur autant de largeur et 15 centimètres et demi de profondeur).

On dispose également des appareils dans l'intérieur de l'aérostat, pour connaître les différentes températures du gaz. Très élevée dans le jour, la température du gaz a pour effet de toujours faire dépasser de 2,500 mètres environ l'altitude prévue théoriquement. Cette température varie dans l'intérieur même du ballon, où naissent des courants provoqués par l'action des rayons solaires frappant un seul côté de l'aérostat. Les ballons-sondes actuels sont gonflés entièrement et forment ainsi une boule indéformable; ils contiennent un appendice de sûreté pour parer aux conséquences d'une dilatation du gaz. Les premiers, insuffisamment remplis, subissaient un refoulement qui transformait la partie supérieure en une vaste cuvette et occasionnait des plis facilitant les déchirures.

*
* *

La sixième expérience à laquelle ont procédé MM. Hermite et Besançon est toute récente, puisqu'elle date du 14 novembre. Leur *Aérophile* monta jusqu'à 15,000 mètres, et le thermomètre enregistreur accusa une température de — 63 degrés. On l'avait lancé dans la nuit, afin de contrôler l'efficacité du panier parasoleil, qui fut ainsi démontrée. (On se souvient qu'un précédent *Aérophile*, lancé dans la journée du 20 octobre 1895, avait atteint 15,500 mètres, avec une température de — 70 degrés.) Ce dernier ballon descendit à Graide (Belgique), à 235 kilomètres nord-est de Paris. Déchiré par les branches d'arbres d'où il avait été retiré trop brusquement, il revint en lambeaux et hors de service.

Cependant, ces expériences répétées avaient eu un écho à l'étranger, et, le 14 novembre, d'autres ballons, analogues à celui de Paris, partaient en même temps de Strasbourg, Saint-Pétersbourg et Berlin. Celui de Strasbourg atteignit 8,000 mètres et indiqua une température de — 30 degrés; celui de Saint-Pétersbourg creva à 1,500 mètres; celui de Berlin s'éleva à 6,000 mètres et fournit une température de — 24 degrés. Des ascensions libres avaient lieu le même jour à Saint-Pétersbourg, Varsovie, Berlin et Munich; l'altitude moyenne fut de 5,000 mètres, par une température de — 27 degrés en Russie et — 24 degrés en Allemagne.

*
* *

Désireux de poursuivre leurs expériences et de les mener à bonne fin, MM. Hermite et Besançon lanceront prochainement un nouvel *Aérophile* qui emportera dans les airs, indépendamment des appareils que nous avons décrits, un hygromètre et un instrument spécial destiné à recueillir de l'air, qui sera analysé.

Cet instrument sera perfectionné par M. Hermite. Pour avoir la température exacte des hautes régions atmosphériques, vingt-cinq ascensions, faites de jour et de nuit, en toute saison, sont indispensables; dans ce nombre ne sont pas comprises les ascensions inutiles, par suite de la perte du ballon. Les nouveaux aérostats seront munis du volet de déchirure qui atténue les dangers de la descente.

Quoi qu'il advienne de ces expériences, il ne faudra pas oublier que la France est la première nation qui se sera engagée dans cette voie et dont le drapeau aura flotté à ces hauteurs prodigieuses.

VICTOR MAHUT.

LE BURNOUS

NOUVELLE

Au fond de sa boutique basse où l'on accédait de la rue en descendant deux marches, Bou-Graïn, le célèbre armurier de Souk-Ahras, se hâtait à son travail, le soir déjà venu. Sur son établi gisaient pêle-mêle, entre-croisées, des lames de sabres, d'épées, de poignards. Elles brillaient par reflets inégaux et mobiles à la lueur jaune et tremblante des mèches fumeuses de deux lampes primitives au bec allongé. L'une après l'autre il fourbissait avec un soin minutieux ces armes éprouvées et les rangeait dans des boîtes spéciales de dimensions appropriées à chaque catégorie.

Bou-Graïn avait atteint la vieillesse; l'âge avait blanchi sa longue barbe, il n'avait pas courbé sa haute taille ni ralenti son activité. Son sang s'était un peu refroidi sans doute,

mais au profit de sa prudence. De l'expérience prolongée de la vie à travers mille vicissitudes, il avait acquis une remarquable finesse d'esprit et une rectitude de jugement qu'eût enviées un logicien de profession et dont n'eût pas fait fi le plus sagace des cadis.

S'il savait mieux que personne assouplir et polir l'acier qui tranche violemment les différends, nul non plus n'était comme lui capable de débrouiller une affaire compliquée ou de se tirer d'une mauvaise querelle par une subtile adresse.

La façon même dont il soutint son industrie et se conserva dans l'aisance serait une preuve suffisante de la supériorité de son intelligence. En sa jeunesse il avait connu l'honneur et le plaisir de fabriquer de magnifiques armes, superbement damasquinées, sabres ou cimeterres de grand prix que se disputaient les caïds et les cheiks opulents. Les temps avaient changé. L'Algérie conquise et colonisée par la France échappait à l'oppression des chefs de tribus. Le pauvre peuple devenait un peu moins pauvre; arraché aux exactions de ses maîtres musulmans et n'ayant à payer qu'un impôt proportionné et régulier. Mais les riches dominateurs voyaient décroître leurs richesses. Dès lors les coûteuses armes où l'or s'incruste dans l'acier devinrent d'une vente plus rare; tandis que les plus vulgaires, de simples poignards, d'ordinaires couteaux, voire de serviles rasoirs restaient d'un débit courant.

Bou-Graïn souffrit dans son âme d'artiste, mais domptant la révolte de son orgueil légitime, il se dit avec sagesse et fermeté que la dignité de l'homme dépend moins du genre d'œuvre qu'il produit que de l'indépendance qu'il assure à sa vie par l'honnête emploi des dons naturels et des aptitudes développées par l'exercice. Il ne dédaigna donc pas de fabriquer des poignards d'un prix modéré, des couteaux et des rasoirs à bon marché, mais il mit sa fierté à les fabriquer excellents pour leur prix. Il en vendit beaucoup, beaucoup, et dans sa petite boutique de Souk-Ahras, où l'on venait de loin, et sur les marchés de toute la province où il se rendait à l'occasion des foires de saison.

Toutefois il ne voulut jamais se déshabituer des formes les plus délicates de son art, et pour son plaisir, sans calcul de la vente incertaine, il continuait à fabriquer avec amour, en ses heures de loisir, quelques-unes de ces armes blanches d'une trempe merveilleuse et d'une décoration éblouissante, dont les maîtres arabes apportèrent et laissèrent jadis le secret à Tolède. La nuit tout à fait venue, Bou-Graïn prit à peine quelques heures de sommeil. A la première blancheur du jour, il chargeait adroitement en un équilibre savant ses boîtes plates sur les flancs de son âne; lui-même s'assit sur les reins du courageux animal; et il se mit en route pour Ghardi-Mahou, la première ville au delà de la frontière de la Tunisie qui, à cette époque, n'était pas encore française.

C'était la grande foire annuelle de cette localité; il y parvint à l'heure de l'ouverture du marché. Et jusqu'au soir, s'étant seulement nourri de pain, de dattes et de figues de Barbarie, et abreuvé de l'eau de la fontaine, il exerça dans une sérénité presque silencieuse son profitable négoce. Il vendit à peu près tout son lot, et la bourse pesante il repartit sur son âne.

Toutefois, la distance était trop grande pour qu'il lui fût possible de regagner sa demeure autrement qu'en pleine nuit. Il n'ignorait point qu'un homme dont on a vu l'escarcelle se remplir, s'expose en cheminant seul dans l'obscurité à de tragiques surprises. L'économie lui défendait d'autre part de s'héberger dans Ghardi-Mahou, où les hôtelleries dans le temps de la foire coûtaient trop cher à son gré. Bou-Graïn se crut sage de prendre un tiers parti et de s'arrêter à la fin du crépuscule dans une espèce de métairie de chétive apparence, tenue par des indigènes, ses coreligionnaires. La loi de Mahomet prescrit de toujours ouvrir la porte à un frère et de lui donner abri sous son toit.

« Tu es le bienvenu, dit à l'armurier le chef de la maison : louons Allah, qui amène un frère à son frère.

Et les trois fils du chef de la maison qui étaient déjà de jeunes hommes ardents et vigoureux, répétèrent :

— Tu es le bienvenu, au nom d'Allah!

Ils logèrent l'âne sous un hangar, l'homme dans une pièce étroite et longue au rez-de-chaussée, pourvue pour tout mobilier d'une natte étendue sur la terre battue, de quelques vieux coussins et d'un baquet plein d'eau pour les ablutions.

« Je serai là fort bien, déclara Bou-Graïn avec un sourire de contentement philosophique; il n'y manque rien de l'indispensable. Bonne nuit sous la garde d'Allah. »

Et l'honnête armurier roulé dans son burnous, s'allongea sur la natte, un coussin sous la tête et s'endormit sans défiance.

Derrière la porte close de la chambre, le plus jeune des fils aux aguets, épiait son sommeil, et quand la respiration régulière de leur hôte et ses soufflements sonores ne lui laissèrent aucun doute, il retourna à pas étouffés près de ses frères et leur dit :

« Savez-vous qui est cet homme que nous logeons? Bou-Graïn, l'armurier de Souk-Ahras. Savez-vous ce qui pend à sa ceinture sous son burnous?... Une bourse pleine de pièces d'argent et de pièces d'or. J'étais au marché de Ghardi-Mahou. Il en a pour une grosse somme dans son petit sac de cuir. J'ai toute la journée regardé sa boutique.

(*A suivre.*) PONTSEVREZ.

CÉRAMIQUE MODERNE. — BACCHANTE

M. Lachenal vient d'exposer à la galerie G. Petit une série d'œuvres dans lesquelles se manifeste clairement son intention de n'obéir qu'à sa seule inspiration au lieu d'emprunter au passé des formes et des décorations connues. S'il en a usé précédemment, c'est dans un but avoué par lui dans la préface du catalogue d'une exposition antérieure. Il voulait démontrer qu'un céramiste de 1895 possédait les ressources de métier et de science nécessaires pour restituer les œuvres de provenance orientale. Dans son esprit cette démonstration devait amener le goût public à rechercher, de préférence, les pièces originales. En quoi il ne s'est pas trompé. Il a eu la satisfaction de voir les résultats conclure en faveur de son argumentation.

Ce succès, intéressant à noter à l'heure actuelle, lui rendait plus impérieuses les obligations imposées à tout producteur original, à savoir une perpétuelle recherche de formes nouvelles, l'étude directe de la nature et son interprétation par la sculpture et la peinture. Dans ces conditions, l'effort de la production doit être plus puissant et plus sûr que quand il s'agit simplement d'imitation. Et l'on comprendra que la cuisson d'une pièce résultant d'une telle élaboration doit rendre plus redoutable l'intervention du feu, le modèle étant livré au jeu de ses caprices. A ce compte l'originalité peut devenir onéreuse, au moins moralement. La lutte, il est vrai, n'en est que plus passionnée, et c'est la passion artistique qui fait les Bernard Palissy.



Céramique moderne. — Tête de Bacchante par M. Lachenal.

Pour en revenir à M. Lachenal, nous savons maintenant comment il s'acquitte de ces obligations. Les portraits qui ont figuré à sa dernière exposition, et quelques têtes de genre parmi lesquelles nous avons relevé, pour la reproduire, cette Bacchante, sont des spécimens d'un art dans lequel aucune école passée n'a rien à revendiquer. Pour nous présenter cette rieuse figure, renversée en une pose d'abandon, sa chevelure ornée d'une branche de vigne avec grappes et feuillage, l'artiste a dû commencer par modeler la tête avec autant de science que si elle avait été destinée à la reproduction par le bronze ou le marbre. Au statuaire a succédé le peintre, et sur sa palette d'émaux, l'artiste a dû chercher le ton de camaïeu qui convenait également aux chairs de la face, à la chevelure et à la vigne blondes, et prévoir le degré de brillant que les reflets de lumière éveilleraient dans les *bosses*.

Car ce morceau a été cuit d'une pièce, à la différence d'une foule d'autres qui subissent deux cuissons, l'une pour la faïence, la seconde pour l'émail. L'émail qui est en jeu pour cette tête de bacchante est l'émail mat, si transparent et si doux dans les parties de chair, pénétrable à la lumière juste assez pour en adoucir les reflets à la délicate valeur de ceux qui se produisent sur la peau. Plus fin que l'émail brillant, il se comporte d'une façon plus agréable à l'œil sur les surfaces; mais le dernier y trouve à son tour un fond coloré sur lequel il peut jeter des paillettes ou simuler les pierres précieuses et les métaux. Cette tête est la première œuvre de statuaire de M. Lachenal.

On peut se figurer quelles ressources offrent de tels procédés pour l'exécution du portrait. Ils donnent à la céramique une supériorité indiscutable sur le marbre et le bronze, en ce que par la couleur ils serrent de plus près la vie.

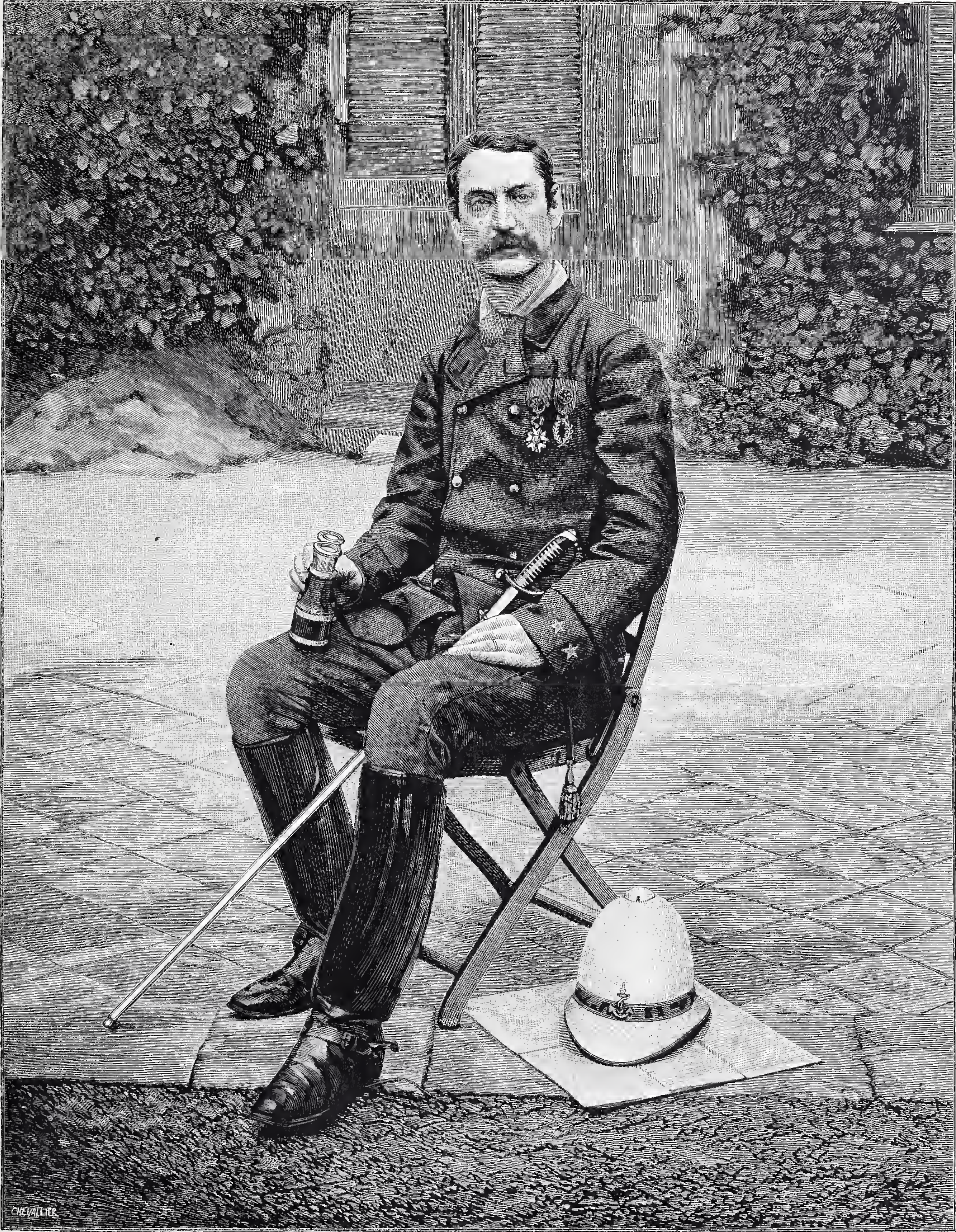
JEAN LE FUSTEC.

Le Gérant R. SIMON

Paris. — Librairie Furne. — Typ. du Magasin Pittoresque
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15

LES HOVAS & L'INSURRECTION A MADAGASCAR

Suite et fin. — Voyez page 3.



Madagascar. — Portrait du général Galliéni. — Gravé par Mlle Chevalier.

Enfin à un dernier tournant par-delà un observatoire en ruines monte sur l'horizon le profil de Tananarive, la capitale, la grande ville, couvrant, de ses maisons rouges, des collines qu'on ne peut compter, dominée par deux énormes palais. Les porteurs s'enlèvent au trot, on arrive, c'est Dimanche, tout un peuple s'en va vers les églises, des hommes, des femmes, drapés dans des étoffes blanches, et l'on se croirait transporté ailleurs, dans des temps très anciens, en un pays où les habitants ont appris des Romains à porter la toge du citoyen et le voile à longs plis des matrones.

Voilà ce qu'on voyait il y a un an. Je viens de parcourir la même route, j'ai retrouvé le village qui, avec ses trois arbres droits, sembla-

bles à des peupliers, avec ses poules, ses champs clôturés, m'avait fait penser à une ferme européenne. Je l'ai reconnu aux trois mêmes arbres, mais c'est tout ce qui en restait. Le feu l'a détruit. les silos à riz apparaissent dans les ruines, éventrés, béants et vides. L'insurrection a passé là. Elle a passé presque partout dans ces hauts plateaux, pauvres par leur sol, mais fécondés par l'industrie patiente des habitants. Indéfiniment aujourd'hui on marche dans la tristesse des décombres, dans l'horrible odeur de l'incendie récent. Des maisons, il ne reste que la maigre carcasse. Pas un village n'est demeuré debout, en dehors des postes occupés par les troupes françaises. Et dans ce pays où, avant que nous l'ayions conquis, les Français pouvaient se promener « la canne à la main », plus de vingt, — je ne parle pas des soldats, mais des colons — ont été massacrés. Le général Galliéni (1) a maintenant la mission difficile et pénible de rétablir l'ordre, et pour rétablir l'ordre, il a commencé par supprimer la puissance hova, par la réduire au plateau que les hovas occupent; les gouverneurs installés dans les pays qu'ils avaient jadis conquis ont été rappelés et remplacés par des chefs appartenant aux tribus que jadis ils avaient soumises. Voilà ce qu'aura coûté aux Hovas leur révolte. Mais il est intéressant de voir comment cette révolte s'est produite.

La première cause en a été la facilité même de la conquête. On avait souffert de la fièvre et de la fatigue, mais non de l'ennemi. On le croyait donc incapable de s'insurger. Mais on n'avait pas réfléchi qu'un peuple dont les chefs sont fort intelligents, mais dont la masse ne pense encore qu'avec une certaine lenteur, ne ressent la douleur de l'invasion que lorsque l'étranger est déjà implanté sur son sol. Il ne voit les effets de cette invasion que lorsqu'on lui change ses lois, et qu'on le menace dans ses intérêts : par exemple les Hovas avaient des esclaves, et nous avons supprimé l'esclavage. Ajoutez qu'il y avait toujours eu dans les provinces éloignées, au sud, au nord et à l'ouest des bandes de brigands nommés *Fahavalos*. L'origine de ce nom est assez singulière. *Fahavalo* veut dire en malgache « le huitième », or huit est un nombre qui porte malheur. Quand un Malgache se fait dire la bonne aventure, au moyen de petites graines disposées dans un certain ordre, la huitième graine est celle qui annonce des événements funestes : c'est le valet de pique de nos tireuses de cartes. Par extension, fahavalo a donc signifié quelque chose de mauvais, puis enfin, simplement « l'ennemi ».

Un certain nombre d'habitants mécontents, de soldats de l'armée hova dissoute, se joignirent donc aux anciennes bandes de brigands. Le général Duchesne, en arrivant à Tananarive, avait procédé à un désarmement général; mais comme les moyens de police manquaient, ce désarmement fut mal fait. Les indigènes qui étaient d'humeur pacifique rendirent leurs fusils et leurs zagaies et ceux qui avaient de mauvaises intentions gardèrent les leurs. De plus, auparavant, les notables de chaque village — c'est-à-dire les pères de famille propriétaires de culture (*fokolona*) étaient responsables de tout ce qui se passait sur leur territoire et devaient livrer les coupables au gouvernement central.

Ce gouvernement central était très fortement organisé. Il y a eu, depuis le commencement du siècle à Tananarive, d'abord une suite de rois qui étaient des espèces de héros diplomates, puis des organisateurs très énergiques, très cruels, et très adroits, dont le dernier a été Rainilaiarivony le premier ministre qui nous fit la guerre et qui est mort, déporté par nous, en Algérie. Les coupables une fois livrés à Rainilaiarivony étaient généralement mis à mort; le moins qui pouvait leur arriver était de payer une amende ruineuse. Étaient d'ailleurs considérés comme criminels les notables qui n'avaient pas défendu leur village contre les Fahavalos; mais précisément, pour se défendre, ils avaient des armes. Or nous avions commis l'erreur de les leur enlever. On ne pouvait donc plus les rendre responsables, et comme d'autre part, le corps expéditionnaire, qui se montait à peine à six mille hommes, était employé à garder Tananarive et les postes placés sur la route de ravitaillement entre la capitale et Tamatave, il ne pouvait défendre la campagne. Les campagnards furent donc obligés, pour ainsi dire, de se laisser piller et brûler par les insurgés, et souvent ils se joignirent à eux, parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement.

De plus, les sorciers les excitaient à se soulever. En 1869, la reine de Madagascar a aboli solennellement le culte des idoles et le remplaça par le christianisme. Mais au fond du cœur les habitants des provinces étaient restés païens. Ils considérèrent que les missionnaires avaient livré leur pays à l'étranger, et sous l'influence de leurs sorciers, détruisirent les écoles et les églises, massacrèrent les prêtres et les pasteurs, et payèrent très cher des amulettes mystérieuses qui devaient les défendre contre les balles des

(1) Le général Joseph Galliéni né à Saint-Béat (Haute-Garonne) aura quarante-huit ans au mois d'avril prochain. Il appartient à l'arme de l'infanterie de marine, dans laquelle il est entré en sortant de Saint-Cyr, au début de la guerre Franco-Allemande. Sa carrière s'est écoulée jusqu'à ce jour aux colonies; au Soudan sénégalais, d'abord, où il s'est distingué dans la mission fameuse de 1880-81, qui aboutit au traité de Nango, suivi de notre prise de possession du Haut-Niger; puis, à la Martinique, d'où il revint pour retourner au Soudan, où en qualité de commandant supérieur. Il mena la campagne contre le marabout Mahmadou Lamine, pendant qu'il imposait à Samory un nouveau traité fixant cet almamy sur la rive droite du Niger. Enfin, le colonel Galliéni revenait du Tonkin, où il avait séjourné trois ans dans l'arrondissement de Langson, lorsqu'il fut promu général et envoyé à Madagascar.

blancs. Cette réaction du paganisme fut une des grandes causes de la rebellion. Il y en eut une troisième qui a été la plus visible sinon la plus forte, je veux dire les excitations de certains grands personnages de Tananarive.

L'organisation du gouvernement était en effet assez curieuse. Il y avait d'abord une classe de grands propriétaires — prenez que c'était des ducs et des barons, si vous voulez — appartenant à la même caste de noblesse que la reine. Celle-ci, comme nos souverains constitutionnels, régnait et ne gouvernait pas. Elle avait été confisquée, pour ainsi dire, par le premier ministre, véritable maire du palais, qui était son époux de droit. Or ce premier ministre appartenait à la caste bourgeoise, et avait restreint autant que possible la puissance des grands seigneurs féodaux.



Madagascar. — Pierres sacrées des Betsimisaraka.

Seulement il devint vieux; la reine, et surtout ses parents, qui appartenaient à cette caste féodale dont j'ai parlé, reprirent de l'influence, et l'Imérina était déjà un état en décomposition quand nous sommes arrivés. La machine gouvernementale ne marchait plus aussi bien. Notre arrivée la détraqua complètement. C'est ce qui explique les progrès rapides de l'insurrection.

Ces progrès furent aidés par les parents de la reine. Avant notre arrivée, ils exploitaient cruellement les populations hovas — et les autres — et se procuraient ainsi chaque année quelques centaines de mille francs. La conquête française leur coupa cette source de revenus, ils nous en voulurent terriblement — et conspirèrent. Le résultat, vous le savez : c'est qu'un oncle, une tante et une sœur de la reine ont été déportés, et un autre de ses oncles fusillé, ainsi que le ministre de l'intérieur. Mais ces conspirateurs n'avaient pas créé l'insurrection; ils essayaient simplement de s'en servir, de l'utiliser à leur profit. Les autres causes, c'est-à-dire la désorganisation du gouvernement, la réaction du paganisme, les froissements causés par l'abolition de l'esclavage subsistent.

C'est ce qu'a compris le général Galliéni. Il a été au plus pressé, et après avoir étouffé une conspiration, il a organisé des postes qui s'appuient les uns sur les autres, de façon à assurer la tranquillité entre eux et Tananarive. Petit à petit, ces postes avanceront et feront régner le calme dans un rayon de plus en plus grand. Mais en même temps, le général Galliéni se sert du gouvernement hova. Il a rétabli le principe de la responsabilité des notables des villages, et il a eu la hardiesse de leur rendre leurs armes.

Il a nommé premier ministre un Hova qui nous a donné de nombreuses preuves de sa fidélité et de son dévouement, Rasanji, « l'homme le plus intelligent de Madagascar » suivant un cliché qui court les rues de Tananarive. Les Hovas ne règnent plus sur tout Madagascar, il est vrai, mais leurs qualités industrieuses, leur nombre, — ils forment les trois cinquièmes de la population de l'île — la rapidité avec laquelle ils se multiplient, leur donneront quand même, une fois l'insurrection pacifiée, une situation assez belle pour qu'ils deviennent nos collaborateurs indispensables.

En tous cas je les connais : quoi qu'on fasse, ils trouveront toujours le moyen de gagner de l'argent !

Fabrice.

TRAMWAYS TUBULAIRES DE PARIS

Tubulaire électrique Berlier

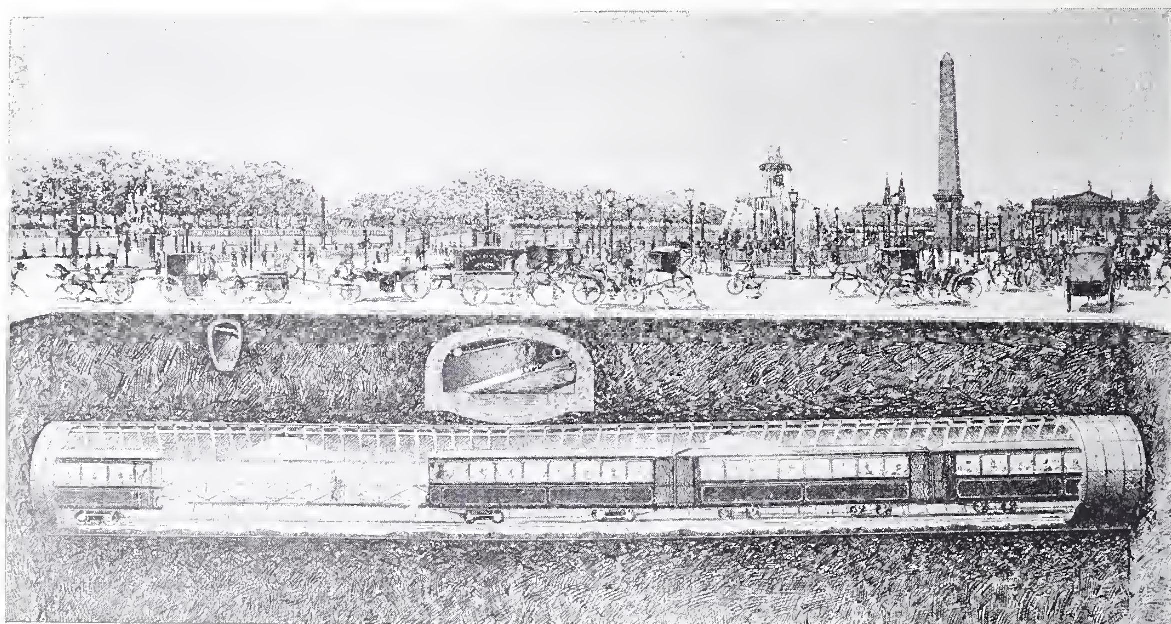
La récente décision du Conseil municipal de Paris, a eu pour effet de comprendre dans le réseau du futur Métropolitain la ligne du bois de Vincennes au bois de Boulogne, qui, jusqu'alors, en était indépendante. L'ingénieux projet de tramway tubulaire destiné à desservir cette ligne n'en subsiste pas moins en entier, et nous croyons, en raison de l'intérêt qu'il présente, devoir l'exposer ici.

La demande de concession de ce tramway souterrain, communément désigné sous le nom de « tube Berlier », du nom de l'auteur du projet, a été adressée à la ville de Paris en 1887. Saisi de l'affaire, le conseil municipal, à l'issue

des séances des 25 et 27 juillet 1888, vota le renvoi à l'administration pour complément d'étude relativement à la traction électrique, et, après une nouvelle discussion (25 juin et 1er juillet 1892), donna à M. Berlier la concession définitive de la ligne souterraine du bois de Vincennes au bois de Boulogne. Le conseil général des Ponts et Chaussées, consulté, délibéra, en 1893, que la ligne devait être déclarée d'intérêt général, et par une loi spéciale. Le conseil d'État approuva cette forme juridique. Le conseil municipal, appelé à se prononcer sur ce changement, l'accepta et vota, dans sa séance du 8 décembre 1893, le renvoi de la question devant le Parlement, s'en rapportant à sa décision. Le 7 mars 1894, M. Jonnart, ministre des travaux publics, après entente avec ses collègues du conseil, déposa sur le bureau de la Chambre le projet de loi, qui fut renvoyé sans opposition devant la commission des chemins de fer. Des nouvelles négociations engagées, il résulte que la ville reste maîtresse de la concession à accorder, et que l'État se réserve seulement le droit d'approuver la décision prise.

Quoi qu'il en soit, nous aurons peut-être enfin pour l'Exposition de 1900 le tubulaire Berlier, amorce du Métropolitain, et qui, opérant à la façon des taupes, se frayerait sous nos pieds un passage invisible.

Dans le plan tel qu'il est actuellement dressé, le tracé part du cours de Vincennes, s'infléchit légèrement jusqu'à la gare de Lyon, rejoint, par un angle presque droit, la place de la Bastille, puis, de là, suivant une ligne assez

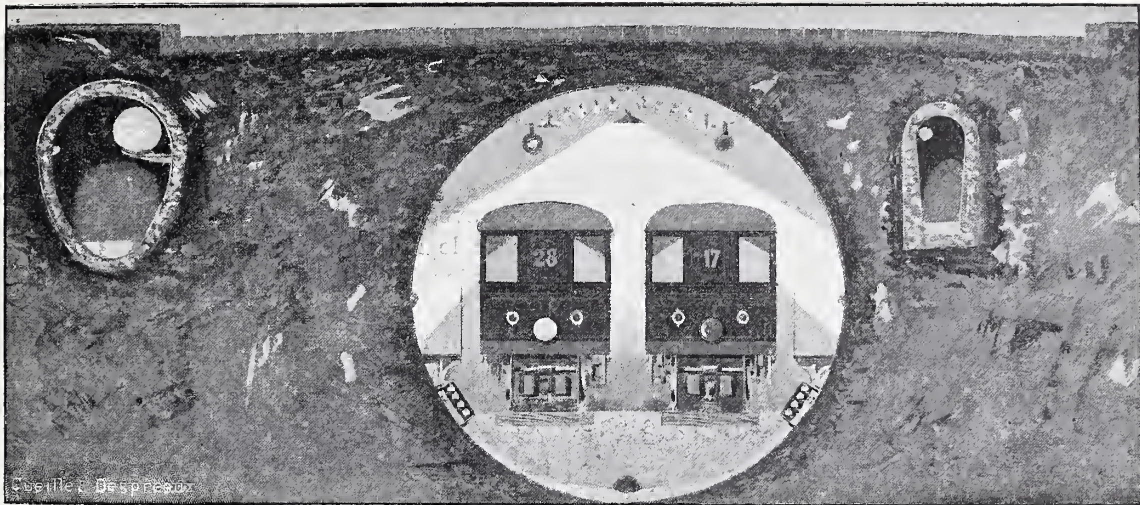


Tramway tubulaire Berlier. — Fig. 1. — Passage sous le collecteur d'Asnières, place de la Concorde.

directe, gagne la place de l'Étoile. Par une ligne brisée en deux segments, il aboutit à la porte Dauphine, au bois de Boulogne. C'est, en somme, la traversée du grand axe de Paris. Ce tracé emprunte le sous-sol des voies publiques ci-après : cours de Vincennes, place de la Nation, boulevard Diderot, rue de Lyon, place de la Bastille, rues Saint-Antoine (*fig.* 2) et de Rivoli, place de la Concorde (*fig.* 1), avenue des Champs-Élysées, place de l'Étoile (*fig.* 3), avenues Victor-Hugo et Bugeaud, et boulevard Flandrin. Le tramway serait en contact immédiat avec deux gares du chemin de fer de Ceinture et les gares de Lyon et de Vincennes.

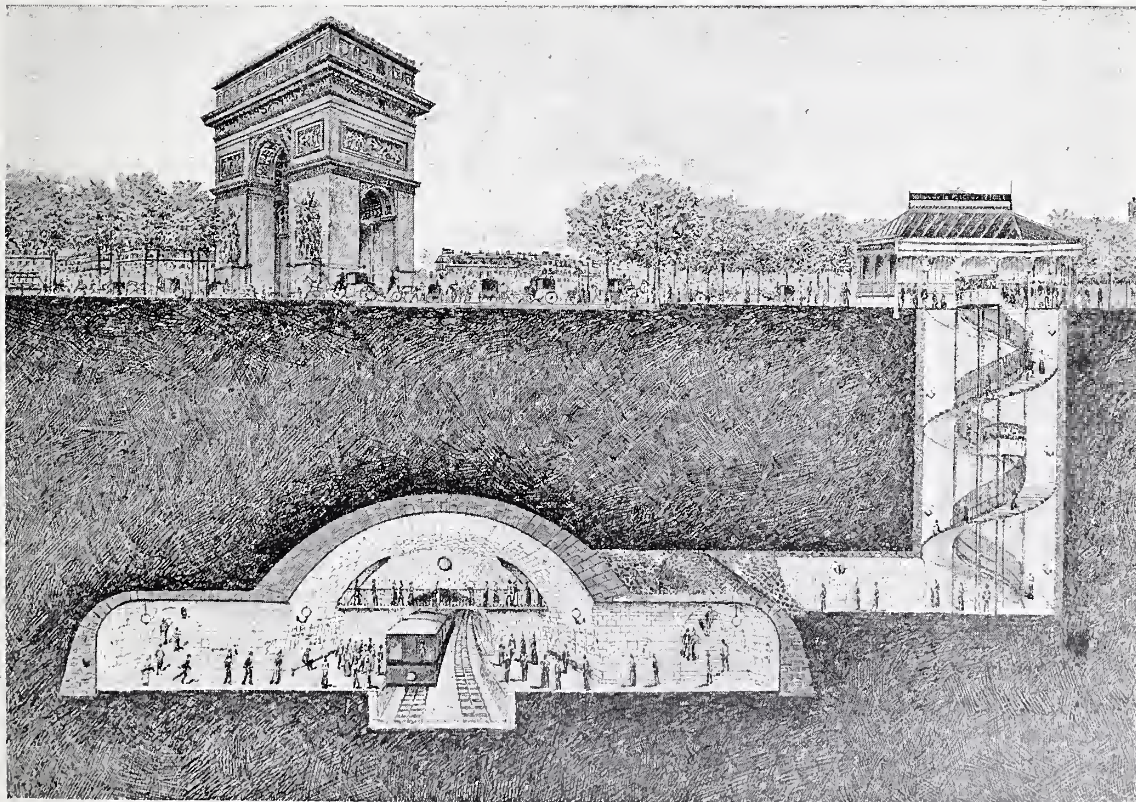
Dix-sept stations, situées à proximité des bureaux d'omnibus, seraient réparties sur son parcours, de onze mille deux cents mètres : Porte de Vincennes; place de la Nation; caserne de Reuilly; gare de Lyon; place de la Bastille; église Saint-Paul; Hôtel de Ville; boulevard Sébastopol; rue du Louvre; place du Palais-Royal; rue de Castiglione; place de la Concorde; rond-point des Champs-Élysées; avenue de l'Alma; place de l'Étoile; place Victor-Hugo et Bois de Boulogne. On accéderait aux stations par un escalier débouchant sur la voie publique et correspondant à une passerelle qui met en relation le quai d'arrivée et le quai de départ (voir, *fig.* 3, le chalet édifié place de l'Étoile, au-dessus de l'escalier avec ascenseurs). La station de la place de l'Étoile se trouvant à vingt mètres de profondeur, on y parviendrait à l'aide de deux ascenseurs portant chacun cinquante personnes (*fig.* 3). Celle de la place de la Bastille aurait un caractère monumental, qui contribuerait à l'aspect décoratif de la place, laquelle serait élargie au débouché de la rue de Lyon. A cet effet, elle serait établie à quarante mètres en arrière du parapet actuel, où se trouvent les têtes de ligne des tramways Montparnasse et Charenton. Le bassin serait couvert sur toute cette étendue. Quant à l'emprise de la station et de ses annexes, où devraient être installées

les machines productrices de l'électricité, elle serait faite de manière à ne pas gêner le service du canal. Le chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée serait mis en communication directe avec le tramway tubulaire par un large couloir qui, prolongeant la passerelle d'accès au quai, pénétrerait dans l'intérieur même de la gare, pour faciliter le transbordement des voyageurs et les mettre à l'abri des intempéries. Le parcours total du bois de Vincennes au bois de Boulogne



Tramway tubulaire Berlier. — Fig. 2. — Coupe rue Saint-Antoine, entre les rues de Turenne et de Birague.

s'effectuerait en trente-huit minutes, avec une vitesse de vingt kilomètres à l'heure et des arrêts de vingt secondes. Chaque train se composerait de quatre voitures, contenant chacune cinquante places environ. Ces voitures seraient à couloir central, avec banquettes longitudinales; on y accéderait par les plates-formes des extrémités (*fig.* 2 et 3). Le plancher



Tramway tubulaire Berlier. — Fig. 3. — Station de l'Étoile; coupe transversale.

serait de plain-pied avec les quais d'embarquement, pour en faciliter l'accès. En temps ordinaire, les trains se succéderaient à deux minutes d'intervalle sur une partie de la ligne, de la gare de Lyon à la place de la Concorde, et à quatre minutes sur tout le reste. Les jours où l'affluence des voyageurs justifierait cette mesure, les trains pourraient se succéder toutes les deux minutes sur tout le parcours, soit soixante par heure. Chaque train emportant deux cents personnes

environ, c'est donc douze mille voyageurs par heure qu'il serait possible de transporter, ce qui donne une puissance de transport de 78,840,000 voyageurs par année. En tenant compte du renouvellement de ceux des voyageurs qui ne font qu'une partie du parcours, on arrive aisément, d'après les prévisions, au chiffre de 90,000,000 de voyageurs.

Le prix du voyage est, en principe, uniformément fixé à vingt centimes, quelle que soit la distance parcourue. Ce système de prix et classe uniques, usité en Amérique, et qui commence à s'appliquer en Angleterre, supprime tout contrôle et évite tout retard, d'où une plus grande rapidité de circulation.

Les voies, larges d'un mètre, seraient établies à une profondeur moyenne de six mètres au-dessous du niveau du sol.

La traction serait électrique. L'efficacité de ce mode de traction, qui tend de plus en plus à s'imposer, est démontrée aujourd'hui par le *City and South London Electric Railway* et par le Métropolitain de Liverpool. En Amérique, on compte actuellement neuf mille kilomètres de lignes exploitées par l'électricité. La moyenne de chacune de ces lignes est d'environ dix-sept kilomètres. La puissance mise en œuvre pour toutes ces exploitations représente plus de cent vingt-cinq mille chevaux-vapeur. La vitesse en pleine campagne atteint parfois plus de soixante kilomètres à l'heure. En 1892, ces tramways ont transporté 250 millions de voyageurs sur 90 millions de voitures-kilomètres.

Le courant électrique qui actionnerait le tubulaire Berlier serait amené sous la voiture motrice par un conducteur en fer placé entre les rails, sur lequel glisserait un frotteur en métal porté par les appareils récepteurs; ce courant serait ramené par les roues aux rails. Les dynamos, sous une tension de 500 volts au maximum, fonctionneraient sans aucun danger pour le personnel. L'éclairage des gares, du tube et de l'intérieur des voitures se ferait également par l'électricité.

Après avoir fait l'historique du tramway tubulaire projeté, en avoir exposé les avantages pratiques et être entré dans le détail de l'exploitation, il nous reste à dire comment on procéderait à la construction du tube proprement dit. L'évidement du sol se ferait au moyen d'un cylindre en acier, de 6 m. 34 de diamètre extérieur, portant à l'avant, dans tout son développé, un bouclier mobile, dont nous avons décrit le mécanisme à propos du siphon de la Concorde (1). Le cylindre enveloppe provisoirement le tube en fonte et sert de gabarit pour la pose des plaques ou segments, qui se fait au fur et à mesure de la marche en avant de l'appareil. Ce tube, de 6 m. 30 de diamètre extérieur, est composé d'un cuvelage en fonte, formé de douze segments de 50 centimètres de large et de 1 m. 63 de haut, réunis au sommet par une clef de 20 centimètres. L'épaisseur de la fonte étant de 25 millimètres, et les saillies ou nervures destinées à former le joint ayant 10 centimètres, le diamètre intérieur utile du tube est de 6 m. 05.

Le vide laissé entre l'extérieur du tube et les terres, après le passage du bouclier, est successivement comblé, pour empêcher les excavations, fuites et éboulements, au moyen de coulées de mortier de ciment et de chaux hydraulique préparé dans un récipient métallique et lancé avec force par l'air comprimé. La pression chasse le mortier dans un tuyau adapté à un trou ménagé dans l'axe de chaque segment. On commence par le bas, et l'opération cesse quand le ciment reflue par les trous supérieurs. Cette couche de ciment, appliquée sous une pression élevée, prévient en outre l'oxydation de la fonte; d'autre part, l'emploi des parois de métal constitue une galerie tout à fait étanche, qui s'oppose aux infiltrations et aux suintements qu'on ne peut jamais éviter complètement avec la maçonnerie. Ce système a été adopté à Londres sur deux lignes de 6 kilomètres.

Bien que la traction électrique ne dégage ni gaz ni fumée, et qu'à Londres on ne se soit pas préoccupé de l'aération, M. l'ingénieur Berlier a résolu de construire, de distance en distance, des cheminées d'appel partant du sommet du tube et rejoignant l'intérieur d'édicules analogues aux colonnes-affiches, qui seraient disposés sur le sol des trottoirs parisiens.

Voilà donc, en théorie, le tubulaire électrique prêt à fonctionner. Les voyageurs ne lui manqueraient certainement pas : espérons qu'il ne manquera plus longtemps aux voyageurs.

VICTORIEN MAUBRY.

(1) Voyez année 1896, page 3.



LE BURNOUS

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez page 14.

— Ah! ah! firent ses frères, grosse somme? et alors?

— Alors il faut la lui prendre.

— C'est ce que je pensais, dirent en même temps les deux autres.

— A-t-il des armes, demanda l'aîné.

— Pour se défendre? non, celles qu'il n'a pas vendues sont dans des boîtes fermées, qu'il a empilées le long du mur de la chambre. Il n'aura pas le temps de les ouvrir si nous nous y prenons convenablement.

— Il n'est pas nécessaire de le tuer, remarqua encore l'aîné.

— Sans doute, répliqua le second, à moins qu'il ne s'éveille mal à propos et ne fasse résistance.

— Et dans ce cas, conclut le plus jeune, on lui coupera la gorge avec un de ses rasoirs, que je vais tirer d'une de ses boîtes, de façon

qu'on pourra croire qu'il s'est suicidé, et c'est ce que nous dirons.

L'aîné fit encore une question au cadet.

— As-tu songé qu'à son réveil il s'apercevra de l'allègement de sa ceinture par la disparition de sa bourse ?

— Aussi s'agit-il d'être adroit deux fois, pour la détacher, pour la rattacher après l'avoir vidée, puis remplie d'un poids égal de baïoques.

— Et tu seras assez adroit ?

— J'en réponds, il ne sentira rien, ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais le métier, et ne te souviens-tu pas que j'ai saisi au haut d'un chêne et descendu jusqu'à terre un nid d'éperviers sans éveiller la mère dormant sur sa couvée ? Cependant que notre frère à tout événement, se tienne prêt, le rasoir à la main.

Ils entrèrent sans bruit, et opérèrent comme ils en étaient convenus. Toutefois le plus jeune, trop présomptueux, eut la main plus lourde, ou Bou-Graïn avait le sommeil plus léger que n'avait la femelle de l'épervier. Le volé sentit fort distinctement le vol, mais il perçut en même temps la présence des trois frères et leurs intentions, comprit qu'un signe d'éveil le ferait mettre à mort. Il simula donc un sommeil plus profond que son sommeil naturel et continua de souffler dans le même rythme et le même ton.

Les malfaiteurs traîtres à l'hospitalité se retirèrent satisfaits. Le vieil armurier se prit à réfléchir au moyen de les convaincre et de les faire punir, et, si possible, de recouvrer son bien.

Ce n'est pas sans amertume au cœur qu'il soupesait sa bourse où une malpropre monnaie de mauvais bronze n'ayant même pas cours hors de la Régence, était substituée aux belles pièces d'argent sonnantes et aux beaux louis d'or brillants.

Sa méditation ne fut pas vaine. L'inspiration de sa prudence rasséréna ses traits ; et au jour il se leva tranquille, résolu dans l'intérêt de sa vie et du succès de son dessein, à dissimuler qu'il eût connaissance du larcin, et à quitter ses hôtes que maintenant il savait capables de tous les forfaits, la mansuétude dans les yeux et le remerciement aux lèvres.

Avant de sortir de cette chambre où il avait dormi, Bou-Graïn accomplit un curieux manège.

Dépouillé de ses vêtements comme pour les ablutions, que religieusement en effet il pratiqua, — il masque la petite fenêtre avec sa gandoura, aveugle les fentes de la porte en suspendant devant son burnous. Sûr ainsi de ne pouvoir être vu, il tire d'une de ses boîtes un poignard, relève la natte qui lui servit de couche, et tout doucement, tout doucement, sans le moindre bruit, il creuse dans la terre battue un trou étroit, profond de dix centimètres environ.

Cela fait, il s'approche de son burnous déployé et dans le pan de dessous, découpe un rond d'étoffe de la dimension d'une pièce de cinq francs. Il enfouit cette rondelle dans le trou qu'il rebouche soigneusement et rabat la natte comme auparavant.

Peu après, sans témoigner de hâte, il harnache et bride son âne, prodigue à ses hôtes les selams d'usage, et offre de leur payer le gîte. Mais eux qui ne veulent pas qu'il s'aperçoive sitôt du vol — ce qui ne pouvait manquer s'il ouvrait sa bourse — font les généreux — ainsi que s'y attendait Bou-Graïn, et refusent toute rémunération.

Et chacun à part soi, se réjouissait de sa malice et du bon tour joué. Car eux se voyaient maintenant tranquilles possesseurs de l'argent, et Bou-Graïn était désormais certain de les confondre.

L'expérience avait enseigné la défiance au vieillard : les coquins fort rusés pourraient bien surveiller quelle direction il prendrait s'ils l'avaient vu s'acheminer vers Ghardi-Mahou au lieu de suivre la route de Souk-Ahras, ils auraient deviné le faux semblant de ses manières avec eux, et sur le chemin lui auraient tendu une embûche pour qu'il n'arrivât pas vivant jusqu'au bureau de police.

Il poussa donc sa monture dans la direction de Souk-Ahras jusqu'à cinq cents mètres environ au delà d'un double coude; là courait un faible ruisseau qui, coupant la route et contournant une colline, rejoignait cette route à un kilomètre plus bas que la ferme, et à pareille distance de Ghardi-Mahou. Le plan de Bou-Graïn était de filer par le lit du ruisseau, de façon que des pas de son âne il ne restât point de traces ; mais trop sage pour omettre aucune précaution, il avança encore cent pas plus loin que le ruisseau, puis y ramena son âne en balayant de son burnous la poussière du chemin sur la seconde piste du bourriquet.

Moins d'une heure après il arrivait chez le hakem (juge) et formulait sa plainte. La justice musulmane est plus expéditive que la nôtre. Sur-le-champ les inculpés furent arrêtés et amenés devant le hakem.

— Leur as-tu réclamé ton argent ?

— Allah m'a gardé de leur en rien dire. C'eût été inutile et dangereux.

— Qu'avez-vous à répondre ? interrogea le hakem s'adressant aux voleurs.

— Cet homme n'a jamais séjourné chez nous, c'est la première fois que nous le voyons.

— Et toi, Bou-Graïn, quelle preuve as-tu de ce que tu avances ?

— Sidi, je m'attendais à leurs dénégations. Regarde, écoute et ordonne.

Bou-Graïn déploya son burnous, et montrant le trou circulaire de la pièce découpée :

— Si l'on découvre chez eux le morceau qui

manque à ce burnous et tel qu'il s'y adapte exactement, croiras-tu que j'ai dit vrai ?

— Certes, ce sera démontré.

— Envoie donc tes gens de confiance, dans la chambre où j'ai dit que j'ai couché, ils soulèveront la natte, et au milieu de l'espace qu'elle couvre, une petite place fraîchement remuée leur signalera le trou que j'ai creusé dans l'aire, et où j'ai enfoui le morceau de mon burnous.

Le hakem y consentit. Durant le temps que deux séides de police allèrent vérifier l'assertion du plaignant, les accusés restèrent détenus.

Moins de deux heures après, les séides étaient de retour.

— Bou-Graïn a dit vrai, voici le morceau de son burnous.

Il n'en fallait pas d'avantage : les trois frères furent condamnés à la prison et à l'amende.

— Ce n'est pas tout, reprit le hakem à qui l'un des agents avait remis discrètement un paquet enveloppé.

— Quelle somme avais-tu dans ta bourse, Bou-Graïn ?

— Exactement en monnaie française, cinq pièces d'or de vingt francs, six de dix francs, et onze de cinq francs en argent, huit de deux francs et dix-neuf de un franc. En monnaie anglaise, une guinée et deux souverains, en monnaie italienne, quatre pièces de dix *lire* en or, et treize *lire* en argent plus quatre douros espagnols ; pas de pièces tunisiennes; j'avais opéré le change.

— Compte et vérifie, ordonna le hakem à l'agent en lui remettant le paquet.

C'était un pot de terre où les voleurs avaient versé le contenu de la bourse, et que les gens de police avaient déniché en opérant leurs perquisitions.

— C'est parfaitement exact, déclara l'agent.

— Reprends donc ton bien, Bou-Graïn, décida le juge. Louons Allah ! et n'oublie pas les pauvres.

PONTSEVREZ.



LES MIETTES DE L'HISTOIRE

Henri IV voulant récompenser Agrippa d'Aubigné, lui donna son portrait. D'Aubigné improvisa immédiatement ce quatrain qu'il écrivit au bas du portrait.

Ce prince est d'étrange nature :
Je ne sais qui diable l'a fait,
Car il récompense en peinture
Ceux qui le servent en effet.

* * *

Après la bataille de Fontenoy, le général O'Kelly se présenta au roi. Celui-ci lui vanta la bravoure des troupes du général Clare qui avaient pris une large part au combat. O'Kelly vexé des éloges du roi répondit : Certainement, sire, les soldats de Clare se sont bien conduits; un grand nombre ont été blessés ; mais les miens se sont mieux conduits encore, car nous, *nous avons tous été tués.*

UN CHERCHEUR.

LES SARDINIÈRES

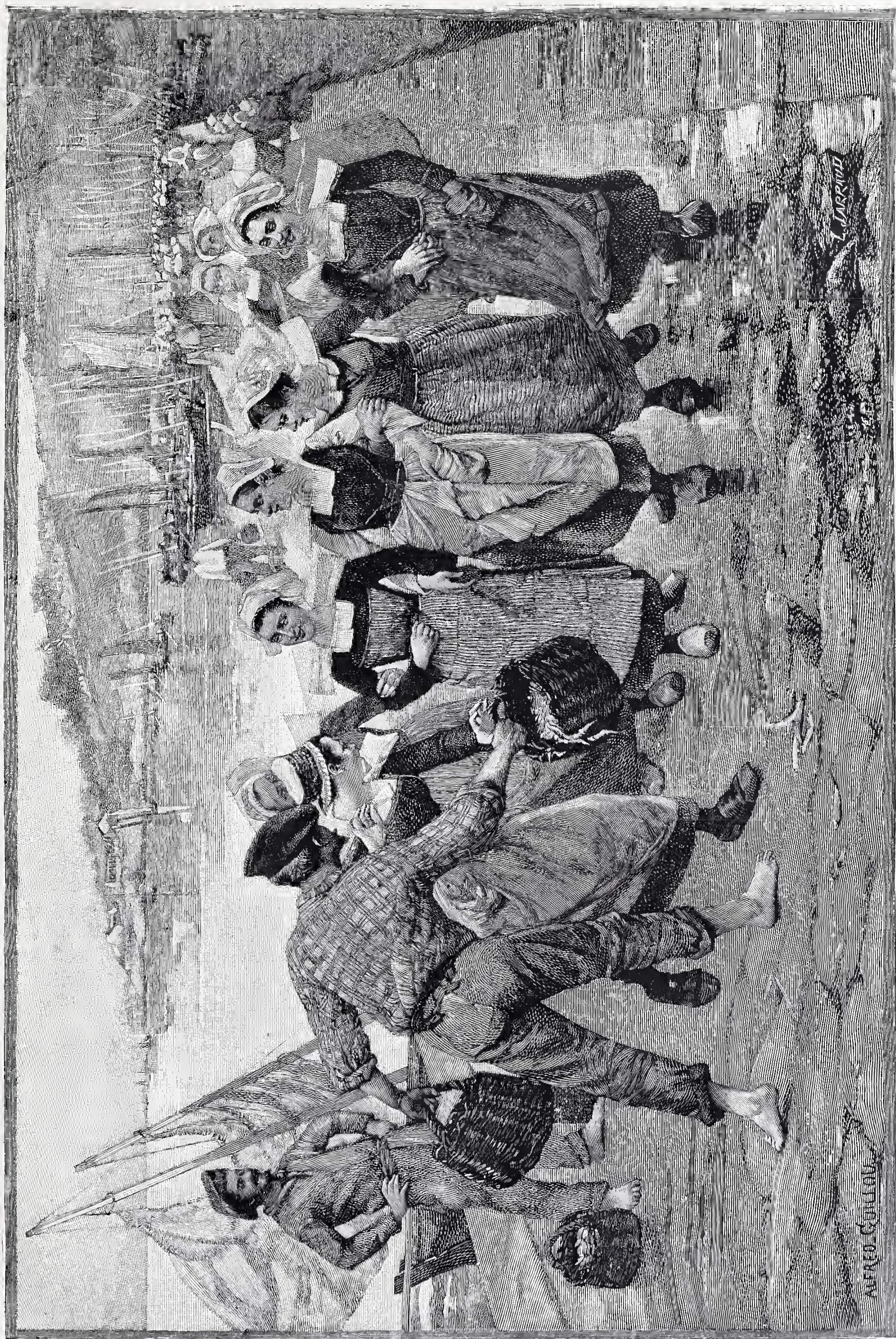
Le joli poème que M. Guillou a abordé dans ce tableau par un de ses épisodes les plus fréquents, déroule chaque jour toutes ses pages sur les côtes de Bretagne et d'ailleurs. Mais la Bretagne, et plus spécialement Concarneau, sont visés par le peintre, et la plupart de ses œuvres sont motivées par l'observation de la vie des marins de Concarneau, et à côté d'eux, de tout ce qui vit de la mer d'une façon ou d'autre. C'est grande sagesse à lui, parce qu'il est breton et peint des tableaux familiers, et ensuite parce qu'il est pourvu d'un don d'observation qui ne court pas les rues. Et ceci n'est pas dit parce que le sien ne court que la côte, à si bon escient d'ailleurs que tout ce qu'il en rapporte doit finir par mettre quelque peu sa modestie à l'épreuve, car ses toiles ne supportent pas de peinture qui ne soit aussi solidement étudiée dans son sujet que dans sa couleur et ses formes. Et il en résulte que chacune d'elles vous offre de beaux spécimens du type de Concarneau, sans omettre aucune des marques que leur imposent leurs préoccupations morales et leurs attitudes habituelles, sans oublier les jolies notes du plein air marin et le jeu délicieux des lumières qu'échangent entre eux l'océan et le ciel. A ce prix-là on est un artiste complet; et je ne sais pas encore quel tableau de M. Guillou pourrait donner un démenti à cette opinion (1).

Donc, cette année, les *Sardinières* de Concarneau ont occupé son pinceau. Et c'est bonne fortune pour l'un et pour les autres. Si le pinceau est à la fois sérieux et spirituel, ces filles-là sont accortes, jolies, habillées à plaisir sous leurs coiffes et leurs corsages. Il n'est pas étonnant qu'ils se soient si facilement et si complétement convenu.

La vie des Sardinières, en cette partie du Finistère comme à Douarnenez, à Larmor ou à Loch-Kemo, est assez simple. Il s'agit le plus souvent d'aller prendre au bateau un panier de sardines et, au plus vite, de le porter à la ville. Comme ce moment-là est propice pour le jeune pêcheur ! Qu'il réussisse à barrer la route et on ne lui disputera nullement le droit de péage qu'il prétend percevoir. Aujourd'hui c'est jour de loisir; et, les bras ballants, des jeunes filles se sont réunis pour présenter un sérieux obstacle au marin. L'offre de son panier de sardines ne rompra pas la chaîne; et le rire des sardinières s'amuse de sa déconvenue.

(1) Voir année 1891, page 139.

La gaité de l'épisode est rendue avec un soin qui ne s'arrête pas à la surface. Il porte plus loin. Par la description du costume et l'étude de l'expression, aussi bien que par la fidélité de



LES SARDINIÈRES. — Salon des Champs-Élysées de 1896. — Peinture de M. A. Guillou. — Gravé par Jarraud.

rendu du paysage, M. Guillou a réalisé ici ce qu'il réalise en toutes ses toiles : un document de première valeur.

Ce tableau a été acquis par l'État au Salon des Champs-Élysées de 1896, où il a été exposé.

MAB-YANN.

UNE MANIE DE GEORGE SAND

Connaissez-vous les journées vides, les heures de dégoût, que vous laissent les grands ennuis, les irréparables chagrins.

On a perdu un être aimé et, avec lui, s'en est allée notre énergie avec notre volonté. Les mains n'ont plus de force pour le travail quotidien ; le cerveau ne commande plus l'action ; l'esprit s'abîme dans les chères images du passé ou dans le redoutable problème de l'avenir...

Soyez un jour dans un pareil état d'âme ; je ne connais qu'un moyen pour vous en tirer : c'est une manie, un goût extrême pour quelque occupation désintéressée : l'entomologie, la botanique, la géologie ou le jardinage.

Si vous aimez avec un grain de folie les insectes, les plantes, ou seulement les pierres, vous voici sauvé : une herborisation, le rangement de votre herbier, l'étiquetage de vos coléoptères dans leur boîte vitrée, ou la transplantation et l'arrosage de vos plantes préférées, vous redonneront un calme que vous auriez peut-être vainement cherché ailleurs.

Il y a bien d'autres manies, le dessin et la peinture, par exemple. Sans nier ce que ces deux passe-temps ont de charmant, il faut constater qu'une femme, George Sand, qui avait un joli brin de pinceau à sa plume, ne semble pas s'en être servi pour se distraire dans les moments pénibles de sa vie, et Dieu sait si elle en a eus.

Une chose plaisante c'est que l'auteur de *François le Champi*, qui avait été initiée à la botanique très tard, convient elle-même de son peu de goût pour les herborisations.

Mon ami Néraud, écrit-elle, un vrai savant, artiste jusqu'au bout des ongles dans la science, avait essayé de m'apprendre la botanique, mais, en courant avec lui dans la campagne, lui chargé de sa boîte de fer-blanc, moi portant Maurice (1) sur mes épaules, je ne m'étais amusée, comme disent les jeunes gens, qu'à la moutarde, encore n'avais-je pas bien étudié la moutarde et savais-je tout au plus que cette plante est de la famille des crucifères. Je me laissais distraire des classifications et des individus par le soleil dorant les brouillards, par les papillons courant après les fleurs, et par Maurice courant après les papillons (2).

Comment l'exquise femme revint-elle à la botanique ; comment fut-elle amenée à écrire une préface pour un livre de son professeur Néraud (3) et, finalement, à se composer un herbier pour elle-même ? Je ne sais ? ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle connaissait bien les plantes de notre pays, c'est qu'elle en parle dans sa correspondance, c'est qu'elle trouve, aux jours tristes, un délassement doux, un rafraîchissant repos, à classer et étiqueter les espèces cueillies dans ses promenades autour de Nohant, ou rapportées de ses voyages au loin, en France et jusqu'en Italie.

(1) Son fils.
(2) Histoire de ma vie, t. IV.
(3) La « Botanique de ma fille » dont la première édition parut en Suisse, sans nom d'auteur.

En 1861, elle écrit à Mme Pauline Villot à propos de son fils Lucien Villot.

Voilà donc Lucien dans la botanique ? L'heureux coquin, qui n'a pas autre chose à faire et qui a un père comme il en a un pour le guider et résoudre les abominables questions de spécification ! Ce n'est pourtant pas là le fond, la philosophie de la science, mais c'est là qu'il faut passer et c'est long, surtout avec la complication qu'y ont fourré les auteurs.

Dites à ce cher enfant qu'il est né coiffé, d'avoir toutes les facilités sous la main, et que s'il ne travaille pas, je ne lui donnerai pas les échantillons des belles plantes que je mets en double pour lui dans mon fagot (1).

Cette lettre achevée elle y joint ce post-scriptum qui est empreint de la sagesse d'un herborisateur consommé :

Exigez que Lucien soit ferré sur la technologie; ça l'ennuie, mais c'est indispensable, et pas difficile quand on sait le latin.

En 1867, G. Sand perd son vieil ami Rollinat, la voilà abattue, malade et brisée, par cette rupture brutale d'une amitié de plus de vingt années ; il lui est impossible de travailler et c'est en ces termes qu'elle le fait savoir à Mme Arnould Plessy.

Je m'abrutis dans la poussière de mes herbiers, car tout ce qui est réflexion me navre.

Quand vous viendrez je vous apprendrai à ranger vos plantes ; elles sont mal préparées : elles tombent en poussière et, pour quelques-unes, c'est un grand dommage (2).

La même idée est exprimée sous une autre forme dans une seconde lettre à huit jours de la précédente.

J'ai fini de ranger mon herbier du Centre, *c'est un travail de huit jours qui m'a aidé à franchir le pas douloureux* (la mort de Rollinat). Je ne pouvais plus écrire, je commence à m'y remettre.

Plus tard, G. Sand tire de cette étude des sciences naturelles une encourageante philosophie. Lucien Villot vient de mourir ; c'est cet adolescent, presque un enfant, qu'elle traitait amicalement « d'heureux coquin » un an auparavant, à propos de ses premières études botaniques ; il était chéri à Nohant, il y fut regretté et pleuré.

Voici le passage de la lettre où G. Sand parle de ce nouveau deuil :

Maurice s'est jeté dans la géologie, mais il en a eu gros sur le cœur. Il pleure rarement et le chagrin l'étouffe. Il aimait Lucien comme son enfant. J'ai dû lui cacher une partie de mon chagrin. Enfin je crois à une autre vie ; sans cela ! Mais la justice infinie réside quelque part et en étudiant la nature on devient toujours plus convaincu que rien ne se perd ; l'âme bien autrement précieuse que la matière ne se perd donc pas (3).

Cette lettre porte l'adresse de Mme Villot ; elle contient la meilleure consolation qu'on puisse donner à une mère désormais sans enfant.

L'herborisation n'était pas la seule chose

(1) Correspondance, t. IV.
(2) Correspondance, t. V.
(3) Correspondance.

qu'affectionna la châtelaine de Nohant. On la voyait cultiver son jardin, collectionner les minéraux et les papillons, peindre des écrans, coller des devants de cheminée, encadrer des images tout en élevant ses petits-enfants avec l'amour de la meilleure des grand' mères.

Et voici comment, après avoir eu le cœur « bien blessé, bien brisé », cette aimable femme avait fini par se créer un milieu assez tranquille, dans lequel, ainsi qu'elle le dit, « elle végétait doucement, comme un cyprès verdoyant sur un cadavre ».

Georges Bellair.

LE GOBELET DES ARTS DÉCORATIFS

La tentation est grande d'émettre sous ce titre une étude de l'orfèvrerie actuelle ; et l'heure serait propice. En cet art comme en plusieurs autres un mouvement nettement déterminé nous pousse à l'abandon pur et simple des styles en faveur d'expressions directement inspirées de la nature. Il a fallu des années nombreuses et de vigoureux efforts pour secouer la torpeur de nos artistes, et décider le goût public à sortir de la léthargie où il était depuis si longtemps plongé. Aujourd'hui on a plus de chances d'être entendu que n'en avait, il y a cinquante ans, le marquis de Laborde, réclamant de nos producteurs des conceptions plus nouvelles que l'interminable copie du gothique ou du Louis XV, du Louis XIV ou de la Renaissance, à tout propos et hors de propos.

En 1889, dans son magistral rapport sur la classe de l'orfèvrerie à l'Exposition universelle, M. Falize, l'auteur du gobelet que nous présentons à nos lecteurs, développait en une étude très serrée et très complète la situation de l'orfèvrerie dans les deux mondes. Avec une autorité qui est au-dessus de toute discussion, et une élévation de vues qui lui permet de grouper les causes et d'en déduire victorieusement les effets, il s'est énergiquement et aussi patriotiquement élevé contre la manie archéologique. « Trop de documents, trop de science, trop de modèles, le moindre brin de naturel vaut mieux que cette connaissance démodée de tout un passé mort », s'écrie-t-il page 139. Et plus loin il affirme, en toute connaissance de cause que « l'artiste ne doit pas plus s'inquiéter de ce qu'on a fait avant lui que l'écrivain ne doit s'inspirer à l'excès des auteurs classiques ».

Voilà, n'est-il pas vrai, des paroles hardies, rudes peut-être à entendre pour nos oreilles paresseuses. Ce qu'elles dénotent pourtant de plus net est une très légitime ardeur de vivre, de dépenser nos énergies en des productions qui laissent notre marque dans l'histoire. N'entendez pas cependant qu'elles réclament quelque style nouveau, quelque nouvelle chaîne où notre esprit s'enferme pour reprendre son sommeil. C'est à la fécondité de la nature qu'elles en appellent, à l'inspiration directe de la plante en qui s'étalent toutes les richesses de la grâce et de la forme. De là doit éclore une œuvre puissante, aussi variée que le seul modèle admissible, produite en toute liberté, et émettant ainsi au grand jour la précieuse moisson que chaque individualité artistique peut récolter dans l'étude entreprise.

M. Falize ne dédaigne pourtant pas les styles. Il met simplement leurs produits à leur place naturelle dans nos écoles et nos musées. « Ils sont bons pour éveiller le goût, pour faire l'éducation, pour enseigner et aider aux comparaisons... » Mais fuyez-les dès que vous êtes appelé à produire : « Exécuter des choses qu'on ne comprend pas, c'est comme si l'on écrivait sous la dictée d'un mort ».

Et sa revendication s'affirme, basée sur des faits précis et convaincants, dont le groupement fait de ce rapport une œuvre assez puissante pour amener des esprits non prévenus à considérer la querelle des originaux et des copistes comme terminée, si jamais elle pouvait l'être. Les premiers sont les moins forts dans la lutte de chaque jour, n'ayant pour soutien qu'une élite d'esprits, et se condamnant eux-mêmes à un travail trop complet et trop passionné pour se plier aux contingences. Les seconds alimentent l'industrie, servent le goût général et les exigences secondaires du public ; et leur facilité ouvrière, entre autres profits, y trouve ce bénéfice de jeter de la poudre aux yeux de ceux qui n'ont pas, dans la vie, le loisir de regarder les choses de bien près, et qui sont légion.

Ces derniers sont atteints par le rapport de M. Falize ; et le maître orfèvre ne s'en tient pas aux paroles. Dans la vie de chaque jour il met en œuvre le talent des dessinateurs, des peintres et des sculpteurs. Et le gobelet des Arts décoratifs démontre qu'il entend que les artistes à qui il confie l'exécution de sa pensée, ne la dénaturent nullement. Cette pièce, ce chef-d'œuvre, pour employer le terme usité par les maîtres du moyen âge, arrive au musée des Arts décoratifs comme une consécration des revendications émises dans le rapport de 1889. C'est une œuvre importante au premier chef dans l'histoire de l'art actuel. Et l'on ne saurait trop se réjouir de ce fait que l'Union centrale des Arts décoratifs a été la première à encourager officiellement M. Falize dans cette voie. Ce gobelet a été exécuté à la suite d'une commande par elle adressée au maître orfèvre ; et il n'est pas indifférent de signaler que cette commande date d'octobre 1889. Cette date établit mieux que tout argument la communauté de pensée qui anime les dispensateurs de la commande et l'auteur du gobelet.

Elle indique aussi que cette œuvre, exposée seulement au salon de 1896, soit plus de cinq


Le gobelet des arts décoratifs. — Fond du couvercle.

années après l'apparition du projet, a dû être longuement méditée; puis, une fois arrêtée, exécutée en toute patience, poussée avec amour vers sa perfection, et constamment surveillée par une pensée inquiète et jalouse d'atteindre brillamment son but. Le prestige des matériaux employés : l'or fin et l'émail translucide, ne répond pas ici seulement au désir d'éblouir les yeux par la richesse de la matière. Il a été appelé surtout par un souci de la couleur et de la lumière, que nous allons constater. La forme du vaisseau est la plus simple de toutes. Elle a été voulue ainsi afin de fournir à la décoration un champ plus libre, de ne pas empiéter par d'inutiles évolutions de lignes sur les attributions de cette dernière, et, de plus, de ne compromettre en aucune façon les nécessités de sa destination. La première des intentions de l'orfèvre a été de composer un gobelet dans lequel on pût boire, et dans lequel, comme jadis les chefs des corporations et des maîtrises, boira en effet aux jours de fête le président de l'Union centrale des Arts décoratifs. Vient ensuite la préoccupation de la matière. Ne vous est-elle pas suffisamment expliquée par le fond d'émail pourpre qui apparait entre les branches de la vigne, comme de précieuses gouttes d'un bourgogne de premier cru? L'or champlevé sous cet émail allume en elles des reflets de lumière qui animent cette décoration, et chantent au dehors pour l'œil, la même chanson que dira au palais le vin qui remplira le gobelet. C'est la tentation du vin qu'elle exprime, du vin gardant dans ses gouttes les rayons d'or qui ont d'abord pénétré le raisin.

Cette inspiration maîtresse, singulièrement heureuse, eût pu se développer normalement et commander tous les détails de la décoration dans le sens naturel, si M. Falize n'avait eu en vue le musée auquel est destiné le gobelet. Il nous a dit lui-même que les musées doivent abriter les styles; et à ceux-ci il a cru devoir donner une place dans son œuvre. Des bosses qui relèvent leurs saillies dans le bas du morceau, il fait partir des pieds de vigne reproduisant les diverses vignes décoratives. Et pour les encadrer dans les termes de sa revendication, il fait dérouler leurs lignes entre un point de départ et d'arrivée qui est la vigne naturelle. Les autres sont, par ordre de présentation, la vigne assyrienne, la grecque; Rome nous présente la sienne; Byzance en tourmente une autre; le moyen âge chante l'amour de la Nature avec une vigne simple et harmonieuse; puis la Renaissance et le siècle de Louis XIV étalent leur élégance et leur pompe. Les branches se tordent, grimpent le long du gobelet, laissant pendre leurs feuilles et leurs grappes.

Elles disparaissent ensuite sous la zone d'émail translucide à laquelle nous allons revenir, pour reparaître plus haut et finir en s'appuyant aux pinçures dont le feston se déroule autour de l'orifice du gobelet, comme une série d'empreintes de lèvres.

La zone de 55 millimètres de haut réservée aux deux tiers de la hauteur, est un morceau capital dans cet ensemble. Ici le jeu des lumières dans l'émail translucide se peut apprécier dans toute sa beauté. Cette composition représente les métiers, ou mieux un atelier d'artisans dont le maître orfèvre a demandé le dessin au maître peintre Luc-Olivier Merson. Des sculpteurs s'appliquent à un gâble de cathédrale, pendant que des potiers façonnent et ornent des vases. Le peintre verrier leur succède, et nous mène au forgeron. Après quoi un groupe de fileuses vous retient en attendant que vous passiez au



Le gobelet des arts décoratifs. — Dessous du gobelet.

dernier épisode, consacré à l'imprimerie. Mais ce qu'il faut connaître c'est la pâte de ce morceau, si délicate et si variée, et le charme suprême de cet émail qui donne à la couleur la vie de la lumière. Cela ne se raconte pas.

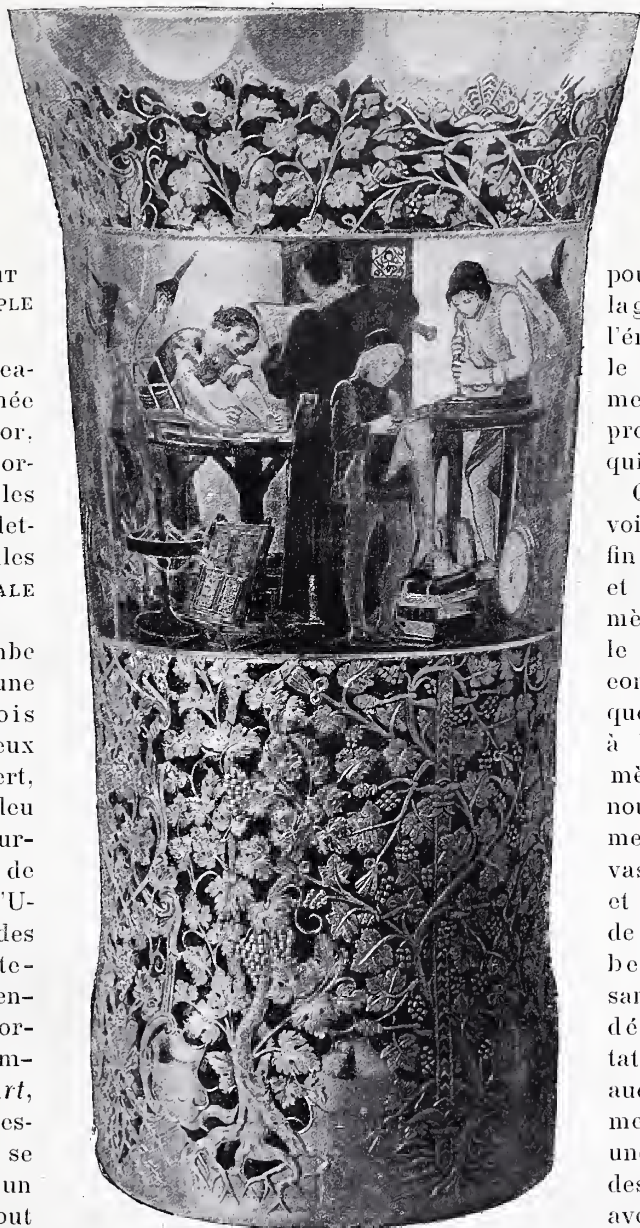
Sous le fond du gobelet, un autre morceau du même genre nous attend, exécuté aussi d'après un dessin de M. Luc-Olivier Merson. Y figurent deux personnages qui sont M. Falize, enveloppé d'un manteau vert sombre, et M. Pye graveur. Près de leur portrait on lit cette inscription :

L'AN M D CCC XCV
LUC. FALIZE ORF. ET
EM. PYE GRAV. ONT FAIT
CE VASE D'OR A L'EXEMPLE
DES VIEUX MAITRES

Le couvercle, une calotte d'émail enfermée dans une armature d'or, est entouré d'une bordure moulurée dont les oves sont ornées de lettres formant entre elles les mots : UNION CENTRALE DES ARTS DÉCORATIFS.

Plus haut se bombe l'émail contenu par une armature d'or à trois branches et orné de deux branches de laurier vert, nouées par un ruban bleu pâle. Le tout est surmonté d'une pousse de chêne, l'emblême de l'Union, d'où partent des cordelettes de bijouterie soutenant trois enseignes d'or ciselé, portant, gravé, le programme de la Société : *Art, Science, Métier.* Le dessous du couvercle se creuse pour recevoir un motif de décoration tout particulier. Au milieu est un médaillon représentant M. Georges Berger, président actuel de l'Union; et un ruban d'or s'enroule vers les bords pour rappeler les noms de ses prédécesseurs : MM. Ed. Guichard 1863; Édouard André 1874; Antonin Proust 1881. Enfin, roulées au plus profond de cette coupe secrète, s'entrelacent des branches de ronces fleuries, en qui n'est pas déplacée la prétention de nous rappeler les épines auxquelles l'art original se déchire depuis des siècles.

Il était bon de ne pas les oublier. Elles sont de toutes les fêtes de l'art, et leurs piqûres n'ont pas épargné M. Falize, au cours de l'exécution de cette œuvre. Il faudrait raconter par le détail les soucis de cette façon, les essais, les recommencements et la perpétuelle inquiétude du résultat, surtout quand il s'est agi d'émailler la frise. Il faut savoir tout ce que nous ne pouvons même résumer ici, pour apprécier l'effort que représente ce gobelet et se complaire dans sa contemplation avec un sens exact de sa valeur artistique exceptionnelle. M. Falize a trouvé chez ses collaborateurs MM. Luc-Olivier Merson, pour le dessin; Pye, pour la gravure; Tourette, pour l'émail, le plus ardent et le plus modeste dévouement à l'exécution de son projet et à l'idée vaillante qui l'avait conçu.



LE GOBELET DES ARTS DÉCORATIFS EN OR ET ÉMAUX TRANSLUCIDES. — Orfévrerie de M. Falize.

Que si vous voulez savoir que ce gobelet d'or fin pèse 1,143 grammes et mesure 165 millimètres de hauteur sans le couvercle, et 223 en comprenant ce dernier, que son diamètre est, à l'orifice, de 89 millimètres et de 66 au pied, nous n'aurons garde d'omettre ces détails. Il s'évase donc vers le haut, et son profil est dessiné de telle sorte que le gobelet peut se coucher sans que les précieux détails de l'ornementation aient à redouter aucun contact. Actuellement il est exposé dans une vitrine du musée des Arts décoratifs, après avoir paru au dernier Salon. On peut l'y voir, mais il sortira quelquefois pour briller dans des fêtes. Car cette œuvre décorative est une œuvre d'usage, et ce sera sa suprême grâce d'offrir un inestimable calice aux bons crus de la terre de France.

M. Falize a ainsi réalisé le programme de son rapport de 1889. Toute sa pensée s'est concentrée en cette réalisation, toute son expérience s'y est appliquée. Ce gobelet marque une date. Espérons que l'ère qui commence sera bien remplie.

JEAN LE FUSTEC.

LES SECRETS DES FAKIRS

Un prestidigitateur américain qui s'était rendu dans l'Inde afin de se perfectionner dans son art, a publié ses notes de voyage et n'a pas dissimulé un sentiment de profonde déception. Au dire de M. Chevalier Hermann les prétendus prodiges exécutés par les Fakirs, se réduisent en somme à un certain nombre de tours d'escamotage qui ne présentent aucune difficulté exceptionnelle et sont à la portée de tous les hommes du métier. Pour opérer les miracles qui excitent des transports d'enthousiasme sur les places publiques de Delhi ou de Bombay, il ne serait pas indispensable d'être initié aux mystères du Nirvana; le plus médiocre des disciples de Robert Houdin. réussirait sans trop de peine, au bout de quelques heures de préparation, à posséder à fond et à double-fond, le répertoire de ces faux magiciens qui ont la prétention d'avoir conservé intacts les antiques secrets de l'orient.

Le témoignage de M. Chevalier Hermann ne saurait être suspect. L'habile prestidigitateur a surpris avec une clairvoyance aiguisée par un sentiment de rivalité professionnelle, les petits artifices employés par ses confrères de l'Inde, pour abuser de la crédulité d'un public facile à induire à erreur, mais est-il bien sûr d'avoir vu de véritables Fakirs? C'est une autre question. Il existe une sorte de hiérarchie et divers degrés d'initiation parmi les *Togins*; c'est le nom que les Hindous donnent aux saints personnages qui réussissent à force de privations et de prières à se soustraire aux influences du monde extérieur et à se mettre en dehors et au-dessus des lois qui régissent la nature. Les uns, et c'est le plus grand nombre, se contentent d'apprendre certains tours d'escamotage que les maîtres transmettent à leurs disciples, comme d'inviolables secrets professionnels conservés de génération en génération, et destinés à rester éternellement soustraits à la curiosité des profanes. Jamais un magicien hindou ne consentira à révéler à un de ses compatriotes les petits artifices dont il se sert pour exécuter le plus insignifiant de ses tours de passe-passe, et à bien plus forte raison, il observe une impénétrable réserve à l'égard de l'Européen qui essayera de l'interroger. Ajoutons d'ailleurs, que ces magiciens orientaux, dont les mystères sont en général faciles à percer à jour, n'auraient rien à enseigner à leurs confrères de l'occident, qui ont su se tenir au courant des progrès de la science moderne et tirer parti de la lumière électrique et des découvertes de la chimie. Mais, en dehors de ces jongleurs qui exercent leur métier sur les places publiques des grandes villes de l'Inde, et sont loin de dédaigner les profits que leur rapporte leur médiocre talent, il existe de vrais Fakirs, d'un ordre supérieur, plus pieux, plus désintéressés dont la sainteté se manifeste par des pratiques d'une rigueur extraordinaire et dont les prodiges ne peuvent pas s'expliquer par des tours de passe-passe habilement exécutés.

* * *

Le genre de vie que mène un véritable Togin est une sorte d'entraînement perpétuel destiné par-dessus tout à prédisposer un homme à l'hypnotisme. Il paraît aujourd'hui hors de doute que depuis l'antiquité la plus reculée, l'Égypte et l'Inde ont connu l'art de produire à volonté ces phénomènes physiologiques si curieux et si étranges qui, avant les premières découvertes de Baird et les célèbres expériences de Charcot, étaient à peu près ignorées des peuples de l'occident.

Un ensemble de prescriptions dont l'origine se perd dans l'obscurité des siècles les plus reculés soumet les fakirs à un régime sévère. Du lever au coucher du soleil ils doivent observer un jeûne absolu et ne prendre pendant la nuit qu'un unique repas d'une frugalité extrême. Les seuls aliments dont ils aient le droit de se nourrir sont le riz, la farine de blé, le lait, le miel, le sucre et le beurre fondu. Le sel leur est rigoureusement défendu parce que cet assaisonnement pourrait exciter leur appétit. Ils ne boivent que de l'eau et encore ne leur est-il permis d'étancher leur soif qu'à moitié. Ils couchent dans une chambre où ne pénètre jamais aucun rayon de lumière. Dans cette retraite mystérieuse aussi éloignée que possible du bruit et du mouvement du monde extérieur, l'air doit circuler à peine. Il leur est ordonné à ces pieux disciples de Brahmâ de faire des marches forcées suivies d'une période d'immobilité complète et prolongée. Dans l'activité aussi bien que dans le repos, ils doivent s'attacher surtout à retenir leur respiration. Habituer l'estomac à se passer de nourriture et les poumons à se priver d'air, tel est le principal but de ce régime qui ressemble à un défi aux conditions normales de l'existence humaine. Lorsqu'un de ces saints personnages se place debout immobile pendant de longues heures sur une colonne, il doit tenir ses regards constamment fixés sur l'extrémité de son nez. Cette pratique est pour les yeux un véritable supplice et elle ne tarde pas à faire couler des larmes, mais on comprend sans peine qu'elle ait été adoptée par des hommes dont le principal souci est de développer en eux-mêmes tout ce qui peut les prédisposer aux phénomènes de l'hypnotisme.

Telle serait, d'après un savant allemand, M. Julius Stinda, l'explication des miracles les plus extraordinaires qui sont accomplis par les fakirs. Des personnages habitués depuis de longues années à se réduire au strict minimum de vie végétative indispensable à l'organisme humain pourraient, sans que la science eût le droit de considérer un pareil

prodige comme invraisemblable et chimérique, rester pendant une ou deux semaines enfermés dans un cercueil et se réveiller ensuite comme si leur sommeil n'eût duré qu'une nuit. On sait que le sommeil léthargique est une des manifestations de l'hypnotisme et que cet état peut se prolonger pendant une vingtaine d'heures, sans mettre en danger de mort un sujet qui n'a pas subi un entraînement spécial. Il n'est donc pas absolument impossible que des Togins soumis pendant de longues années à un régime tout spécial qui accoutume leur corps à se priver d'air et de nourriture puissent résister pendant une ou deux semaines à une épreuve dont un profane ne sortirait pas vivant.

* * *

C'est également par des phénomènes d'hypnotisme que peuvent s'expliquer les supplices que les fakirs s'infligent à eux-mêmes sans manifester aucun signe de douleur. Ce n'est pas seulement dans l'Inde que se rencontrent des hommes capables de s'enfoncer des aiguilles dans la chair, ou de tenir entre les doigts des charbons ardents, sans éprouver de sensation d'aucune sorte. Les Aïssaouas d'Afrique qui sont venus à l'Exposition universelle de 1867, dépassaient de beaucoup les Togins de l'Hindoustan ou les Baktou-Lamas du Thibet, par l'horreur des tortures dont ils donnaient chaque soir le spectacle au public, sans que ces pratiques eussent pour eux des suites dangereuses ; chacun sait que le premier et le plus indiscuté des phénomènes de l'hypnotisme est une complète insensibilité.

Faut-il aller plus loin dans la même voie et attribuer aussi à la même origine, le plus grand nombre des autres prodiges qu'accomplissent les fakirs ? Les pieux disciples de Brahma, qui à force de s'imposer des privations et des tortures, ont acquis sur leur corps un empire si absolu, qu'ils le rendent insensible à la douleur et interrompent à leur gré, pendant un délai plus ou moins prolongé, toutes les manifestations de la vie, exerceraient-ils sur les spectateurs, réunis autour d'eux, le pouvoir d'hypnotisation qu'ils ont acquis sur eux-mêmes et seraient-ils maîtres de faire voir aux autres ce qui n'existe que dans leurs propres hallucinations ?

Un fakir prend un petit vase de grès absolument vide et en présence du public il le remplit de terre. Ensuite, il y sème une graine et au bout de quelques minutes pousse un arbuste chargé de fleurs et de fruits. Pendant son séjour à Bombay, M. Chevalier Hermann a assisté à ce miracle et s'est parfaitement rendu compte du mécanisme de cette opération, avec la sûreté de coup d'œil que donne l'habitude du métier, le prestidigitateur américain, a vu comment le magicien hindou en tournant avec rapidité autour du vase où venait d'être semée la graine, l'avait enveloppé dans les plis de sa robe et remplacé par un autre vase où se trouvait l'arbuste qui était censé avoir poussé par enchantement.

Cette explication toute simple et toute naturelle du plus célèbre des miracles opéré par les fakirs, peut très bien s'appliquer au tour d'escamotage exécuté par les jongleurs, que M. Chevalier Hermann a vus sur les places publiques de Bombay, mais il est d'autres Togins dont les tours de passe-passe ne sont pas aussi faciles à percer à jour, et la solution invraisemblable en apparence que propose le prestidigitateur américain, est parfois malaisée à concilier avec un témoignage dont les constatations ne sauraient être révoquées en doute, nous voulons dire le témoignage de la photographie.

* * *

Deux jeunes Calédoniens qui visitaient la ville de Madras et suivaient avec un très vif intérêt les spectacles donnés sur la place publique, par une association de fakirs en renom, prirent un jour une série d'instantanés photographiques, pendant que le chef de la troupe opérait le miracle de l'arbuste qui pousse à vue d'œil. Revenus à leur hôtel, les deux voyageurs, qui avaient pris toute une série d'épreuves, très rapprochées les unes des autres, depuis le moment où l'arbuste sort de terre, jusqu'au moment où il se couvre de fruits, furent très étonnés de la singulière lacune qui se retrouvait sur tous leurs instantanés. Les gestes du fakir, l'attitude des assistants, les mouvements de la foule étaient reproduits avec une minutieuse fidélité, mais sur aucune des épreuves il n'était possible de découvrir la moindre trace de l'arbuste, de ses fleurs et de ses fruits.

(A suivre.) G. Labadie-Lagrave.

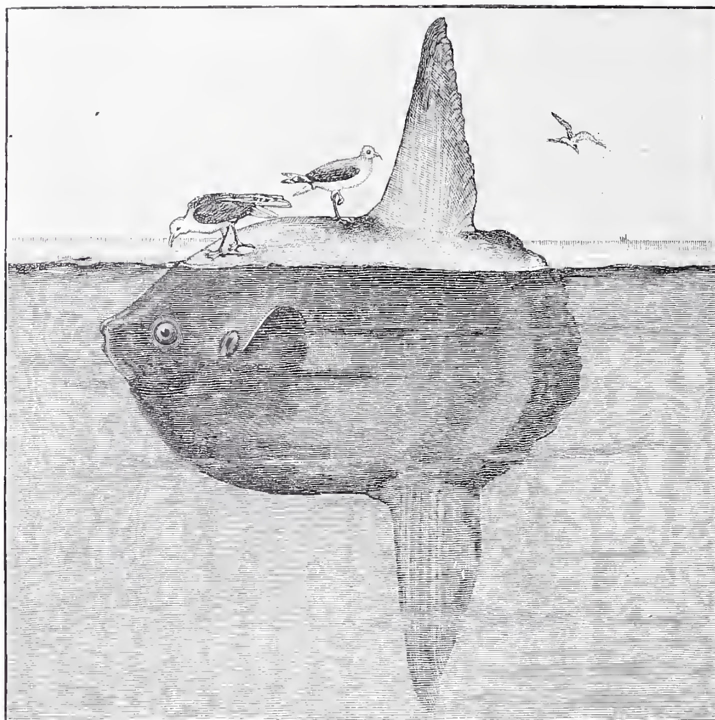
LE POISSON-SOLEIL MOLA MOLA

Le mola mola ressemble bien moins à un poisson qu'à un de ces monstres sortis tout armés du cerveau des artistes japonais. C'est une sorte de gigantesque ébauche que la nature a laissée inachevée. A première vue, il semble difficile de dire à quelle famille d'êtres vivants se rattache cette masse de trois mètres de haut qui paraît avoir une forme à peu près ovale et est recouverte d'une peau épaisse et gluante. Une nageoire dorsale très large et très élevée vient rejoindre une nageoire postérieure fixée sur une protubérance peu accentuée mais munie de muscles très puissants. Enfin une troisième nageoire vient s'ajouter aux deux autres et complète la bordure qui entoure le corps de cet étrange géant de la mer.

Cet énorme poisson n'a pas en réalité de queue, et on s'explique sans peine qu'il soit un médiocre nageur. Incapable de se soustraire par la rapidité de ses manœuvres aux attaques de

ses ennemis, il met toute sa confiance dans l'épaisseur de sa peau et la masse imposante de son corps. Il se croit à l'abri de tout danger parce que les plus audacieux poissons de proie n'osent pas attaquer un géant de cette taille. Même l'approche d'un bateau de pêche ne le réveille pas de sa torpeur. Un collaborateur du *Scientific American* s'est trouvé à bord d'une embarcation qui s'était suffisamment rapprochée d'un mola mola pour qu'un des pêcheurs pût lui enfoncer un harpon dans les ouies. Le monstre s'est laissé très facilement capturer après n'avoir opposé qu'un semblant de résistance.

C'est sur les rivages des îles les plus méridionales du groupe de Santa-Barbara non loin du littoral de la Californie que les molas molas se réunissent en grand nombre. Il est peu de points sur le globe dont le climat soit plus uniforme et plus doux. Abrités contre les coups de vent par les rochers et les ilots qui divisent les vagues, les énormes poissons aiment à se laisser bercer par le balancement régulier des flots et à se chauffer au soleil.—Les oiseaux viennent se poser en grand nombre sur ces masses flottantes qui ne donnent pas signe de vie. Les conjectures ne font pas défaut pour expliquer la nonchalance de ces poissons qui supportent avec une inaltérable mansuétude les familiarités de ces visiteurs importuns dont ils pourraient si facilement se débarrasser. Au dire des pêcheurs californiens le mola mola loin d'avoir à se plaindre des audacieuses indiscrétions des oiseaux, s'efforcerait au contraire de rester dans un état d'immobilité absolue afin de ne pas effrayer des hôtes qui le débarrassent des parasites dont sa peau est infestée.



Le poisson-soleil.

M. Holder qui a étudié sur place les mœurs et les habitudes de ce léviathan des eaux de la Californie, ne croit pas que cette explication puisse être acceptée. Suivant l'opinion du savant naturaliste américain, si le mola mola flotte comme une masse inerte sur les vagues c'est qu'il recherche les rayons du soleil comme d'autres poissons qui sans lui ressembler de tous points se rattachent à la même famille et que pendant l'été le long des côtes occidentales de l'océan Pacifique les eaux de la mer sont plus tièdes à la surface qu'à quelques mètres de profondeur. D'autre part, il est très vraisemblable que les oiseaux ne se doutent pas que cette sorte d'énorme bouée de couleur indécise balancée au gré des flots est un être vivant et qu'ils prennent le mola mola pour une épave provenant d'un naufrage. On sait que les oiseaux fatigués d'avoir longtemps volé au-dessus de la mer se reposent volontiers sur le premier débris flottant qu'ils aperçoivent sur la surface de l'eau.

Chaque année vers le milieu de l'été il serait très facile aux pêcheurs californiens de capturer des milliers de ces poissons gigantesques sur les côtes des îles Santa-Barbara mais fort heureusement pour lui, le mola mola n'a aucune valeur commerciale.

Des matelots qui s'étaient emparés de l'un de ces poissons eurent l'idée de lui mettre des yeux de verre rouge et de l'exhiber comme un monstre marin. C'est le seul genre de profit que jusqu'à présent les Américains aient pu en retirer. L'industrie n'a encore découvert aucun moyen d'utiliser ce poisson qui ne peut fournir à l'estomac de l'homme aucun aliment digestible et dont les muscles sont à la fois si élastiques et si durs que dans certains villages du littoral de la Californie les enfants s'en servent pour remplacer les balles de caoutchouc.

Les molas molas sont trop indolents pour se préoccuper des soins à donner à leur progéniture. Les femelles pondent des œufs qui flottent à la surface de la mer jusqu'au moment où éclosent de petits poissons qui n'ont aucune ressemblance avec leurs parents. On croyait même autrefois qu'ils appartenaient à une espèce différente et il a fallu plusieurs années d'observations et de recherches pour découvrir leur origine et reconstituer leur état civil.

G. L.

Le Gérant: R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

L'HORLOGE DE LA PLACE GAMBETTA A AMIENS



Horloge en fer forgé récemment édifiée sur la place Gambetta, a Amiens.

O Amiens! ville charmante avec tes boulevards ombreux, ta merveilleuse cathédrale, tes bas quartiers jetés sur un lacis de canaux; Amiens, cité riante à la population hospitalière,

combien je t'aimerais, si tu ne renfermais dans ton sein une tribu d'artistes barbares : les peintres sur fer forgé!

Cela s'étale au grand jour. Quand on débouche de la rue des Trois-Cailloux, sur la place Gambetta, si distrait, préoccupé, absorbé que l'on soit, l'attention est appelée, que dis-je, forcée par une chose énorme, bleue, rouge, verte et or, qui hurle et pétarade sur le fond gris des maisons.

Et cette chose, maquillée par des Rubens d'Épinal, est une belle chose, une œuvre intéressante et originale due à deux hommes vraiment épris d'art: MM. Ricquier, architecte, et Roze, sculpteur. C'est l'horloge de la place Gambetta.

Le coquet chef-lieu de la Somme choisit bien ses maires; l'un d'eux, M. Dewailly, attribua généreusement une somme de vingt-cinq mille francs à l'érection d'un édifice utile à ses concitoyens.

— *Time is money*, se dit-il. Je vais donner l'heure aux Amiénois.

De cette résolution, empreinte de pratique philanthropie, naquit une œuvre dans le sens que donnaient à ce mot les anciennes corporations

D'un socle de granit de Normandie affectant la forme d'un prisme triangulaire à faces évidées et coins coupés, surélevé de quelques degrés, jaillit une colonne ajourée de fer forgé, bronze et émaux, d'où se détachent ainsi qu'un feuillage métallique des palmettes retombantes.

A la couronne toute une efflorescence ferronnière s'épanouit en courbes gracieuses, qui emprisonnent la sphère en cuivre repoussé, abri du mécanisme de l'horloge, et serpentent autour des trois cadrans de verre émaillé multicolore. Un poinçon fleuri et flamboyant domine le tout. Le monument sera complété par l'adjonction sur le socle d'une figure allégorique de bronze qu'achève en ce moment l'éminent sculpteur M. Roze.

Pourquoi le vermillon et le bleu-gendarme déparent-ils en l'alourdissant la tentative hardie et curieuse de deux hommes de grande valeur?

Paul d'Ivoi.

LES SUPERSTITIONS DES CRÉOLES DE CUBA

Les Créoles de Cuba sont d'une crédulité et d'une superstition bien dignes des descendants de la fanatique Espagne, habitant depuis plusieurs siècles sous le climat brûlant des tropiques. Chez eux, la croyance aux maisons hantées et aux revenants, création bizarre d'un spiritisme enfantin, fait partie d'une sorte de credo populaire du surnaturel.

Ils vous donnent comme recettes certaines et infaillibles des superstitions grotesques, vous enseignent le moyen de se guérir de la fièvre et de la jaunisse, et sont tout étonnés qu'on n'accueille pas avec enthousiasme leurs conseils médicaux.

Si vous avez une fièvre dont vous ne pouvez parvenir à vous débarrasser, disent-ils, placez dans un verre d'eau des morceaux d'orange amère et exposez-le au serein; à minuit, allez en chemise absorber le mélange; regagnez ensuite votre lit sans jeter un regard indiscret derrière vous et soyez certain que votre fièvre ne pourra subsister plus de vingt-quatre heures.

Pour la jaunisse ils indiquent un autre remède. Enfilez seize gousses d'ail à une ficelle, portez-la au cou pendant treize jours, comme vous feriez d'un collier. Le treizième jour, à minuit, rendez-vous à l'embranchement de deux rues, jetez votre collier et regagnez votre maison toujours sans regarder derrière vous. Car si vous commettiez l'imprudence de jeter sur les choses sacrées un regard profane, le charme n'opérerait pas et vous seriez puni de votre mauvaise foi sacrilège par une grave rechute.

D'où peuvent provenir ces superstitions grotesques dans l'esprit d'une race affinée et apte à recevoir une certaine culture intellectuelle? Tout simplement de ce que les créoles abandonnent le soin d'élever leurs enfants à des esclaves noirs et que ceux-ci inculquent à leurs jeunes maîtres des principes de crédulité développés par dix siècles de servitude sans espoir. Ces étranges précepteurs apprennent aux enfants à croire au sorcier, au *vaudoux*, comme ils disent, qu'il faut craindre et s'attacher par des cadeaux, de peur qu'il ne vous jette l'effrayant mal d' « ioc », corruption de langage, créolisation des mots espagnols « mal de ojo », qui équivalent à la jettatura italienne et au « sort » de nos paysans.

Le *vaudoux* peut en effet, non seulement atteindre une personne dans sa santé au moyen des « mangas », il peut aussi par ses maléfices l'amener à la ruine complète et au désespoir.

A l'origine, cette sorte de sorcellerie, apportée par les nègres d'Haïti, ne trouvait de créance que dans le bas peuple; mais peu à peu, par les esclaves noirs, elle a gagné toutes les classes de la société. Beaucoup de dames créoles qui, à Cuba, tiennent le haut du pavé, sont affiliées à cette secte des vaudoux et se réunissent souvent par petits groupes de treize pour composer les charmes destinés à opérer des prodiges et les poisons qui doivent venger la secte des ennemis qu'elle se connaît et qu'elle note avec un soin implacable. Les vaudoux ont en effet des ennemis irréconciliables qui essaient d'éclairer l'opinion et de lutter avec eux; mais, quoique méprisés et haïs, ils maintiennent leur influence, grâce à la terreur qu'ils inspirent, et ils n'ont pas été les moins importants parmi les agents de la révolution cubaine.

Georges Dargenne.

LA MISSION HOURST

« Si nous voulons, nous disait un jour le général Faidherbe, entreprendre la conquête économique du Soudan central, et cela, sans préjudice des efforts tentés du côté de notre sud-algérien, il faut nous créer un point d'appui compact et définitif dans la boucle du Niger. » Et le grand initiateur africain nous exprimait son opinion sur l'opportunité de relier nos établissements du haut Niger à ceux de Grand-Bassam (côte de l'Ivoire), à travers cette boucle que la France, disait-il, devait se hâter de reconnaître et de fouler en tous sens.

Un de ses officiers, M. Binger, se chargea de réaliser l'union souhaitée, en amplifiant, d'ailleurs, son itinéraire avec un rare bonheur, et en apportant à son rôle d'explorateur un souci professionnel qui a singulièrement simplifié la tâche de ceux qui prendront après lui les mêmes chemins.

Mais, à l'époque où avait lieu cet événement géographique, la destinée du Soudan central n'était pas en jeu. Encore moins était-elle compromise. Les conventions de 1890 qui ont fixé, sous des réserves que l'avenir interprétera, le sort de la rive gauche du Niger à partir du seuil saharien, n'existaient pas encore ; et le général Faidherbe pouvait espérer qu'une prise de possession morale, comme celle que son collaborateur venait d'effectuer, serait suivie de dispositions méthodiques tendant à nous rapprocher de plus en plus du cours moyen du grand fleuve, qui n'était qu'un fossé entre la France et les territoires du Soudan central.

Malheureusement, l'écho des affaires de Zanzibar se répercuta jusqu'à nos possessions de l'Afrique occidentale, en fournissant à l'Angleterre l'occasion d'opposer à nos justes prétentions les prétendus droits acquis par une compagnie coloniale, la *Royal Niger Company*. La priorité fictive de celle-ci allait entraver, sinon interrompre absolument, nos initiatives politiques et commerciales du côté du Soudan central.

Le Niger n'était plus un fossé, mais une ligne de démarcation, une frontière fluviale où il nous était, tout au plus, loisible de naviguer, en vertu des termes de l'acte général de Berlin.

Or, la pensée de nos concurrents était que nous n'y pouvions naviguer qu'à partir de Say, en remontant vers le nord, et que nous ne songerions jamais à tenter la descente du fleuve à partir de ce dernier point ; cela pour deux raisons : la première, parce que Say est dans l'axe du Dahomey, notre dernier territoire dans la boucle du Niger, après lequel viennent des pays d'influence anglaise et, la seconde, parce que les fameuses chutes de Boussa, sises au-dessous de Say, passaient pour être infranchissables et devenaient ainsi une sorte de barrière naturelle entre la partie du Niger où flottent les bateaux de la compagnie coloniale anglaise et la partie du fleuve qui commence à Say et qui enserre des régions où peut s'exercer l'influence française.

Il était donc intéressant de connaître notre frontière, ce Niger mystérieux dont le cours le plus considérable arrose des pays déjà français ou destinés à le devenir, d'en apprécier la valeur géographique jusqu'à son embouchure malgré les illusions de nos rivaux, et d'y établir des points d'observation, comme il convient de le faire sur toute frontière bien gardée.

Jusqu'alors, toute la partie du fleuve entre Tombouctou et Boussa, c'est-à-dire celle qui précisément nous sépare du Soudan central, était restée à peu près inconnue. L'écossais Mungo-Park, qui avait entrepris (18 novembre 1805) de la descendre jusqu'à son embouchure, était mort aux rapides de Boussa, perdant avec lui ses notes qu'on n'a jamais retrouvées.

L'anglais Clapperton avait franchi le fleuve à Boussa, au commencement de 1826, en remontant du golfe de Guinée ; et son domestique, Richard Lander, revenu à Boussa le 17 juin 1830, en compagnie de son frère John, avait descendu le fleuve jusqu'à son embouchure (mai 1831). L'allemand Barth, en 1854-55, avait visité une partie du cours moyen, entre Tombouctou et l'ancien royaume Haoussa. Mais, là s'arrêtaient les sources de renseignements et rien n'était venu les compléter, jusqu'aux conventions relatives à la côte orientale d'Afrique entre l'Angleterre et l'Allemagne, c'est-à-dire jusqu'à l'acte de Zanzibar et à celui du 5 août 1890 entre la France et l'Angleterre.

Or, dès 1887, un de nos officiers, le lieutenant de vaisseau Caron, avait été chargé par le lieutenant-colonel Galliéni, alors commandant supérieur du Soudan français, de descendre le Niger de Bammako à Tombouctou. Ce fut le premier acte entrepris par la France d'une exploration politique et hydrographique du grand fleuve.

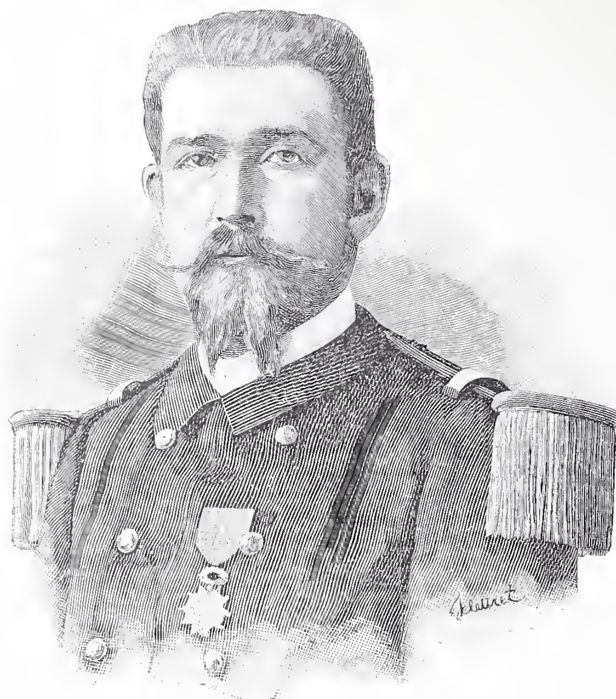
Au commandant Caron succédèrent ses collègues Jaime et Davoust; et, à ce dernier, mort de ses fatigues, le lieutenant Hourst qui lui servait de second (1888).

Dès cette époque, les beaux travaux accomplis sur le haut Niger et le Niger supérieur par M. Caron, d'abord, M. Jaime et le regretté Davoust ensuite, étaient connus, commentés, appréciés, grâce aux communications savantes des deux premiers et à celles du lieutenant Hourst (1) qui, recueillant pieusement l'héritage moral que lui avait légué son commandant, si-

(1) Hourst (Émile-Auguste-Léon), né le 20 mai 1864 entré à l'École navale en 1880; aspirant de 1re classe le 2 octobre 1883; enseigne le 2 octobre 1885; lieutenant de vaisseau le 1er janvier 1891.

gnalait la tâche accomplie en commun sur le haut Niger et le Tankisso, et manifestait son désir de la continuer jusqu'au bout pour réaliser le projet qu'avait conçu son chef, d'effectuer la descente du fleuve sur tout son parcours.

Ce projet s'imposait depuis si longtemps et avec une si impérieuse nécessité que le gouvernement français, sur la proposition de M. Chautemps, ministre des Colonies, n'hésita pas à favoriser son exécution. Une canonnière en aluminium, longue de onze mètres, du poids de 950 kilos, et pourvue de trois petits mâts avec voiles triangulaires, fut construite à Saint-Denis, à la fin de 1893, sur les plans du lieutenant Hourst.



Le lieutenant de vaisseau Hourst.

Ce bateau pouvait recevoir un équipage de douze à quinze hommes. On l'appela le *Jules-Davoust*.

Au commencement de 1894, le lieutenant Hourst réembarquait pour le Sénégal, emportant avec lui sa canonnière.

En mars, il commençait sa mission, qui devait durer jusqu'en octobre 1896.

Il avait choisi pour compagnons l'enseigne de vaisseau Baudry, le lieutenant d'infanterie de marine Bluzet et le docteur Taburet, médecin de 2e classe de la marine, auxquels il adjoignit, sur sa demande, un quatrième auxiliaire de grande expérience au point de vue des populations Touareg, le P. Hacquart, des Pères blancs d'Algérie.



MISSION HOURST. — La flottille à Koulikoro.

Partie le 12 décembre 1895 de Koulikoro, petit port d'attache en aval de Bammako, la mission descendit le Niger, à bord du *Jules-Davoust*, jusqu'à Kabara, port de Tombouctou ; reprenant en quelque sorte une à une les remarquables études du lieutenant Caron et de son collègue Jaime, depuis le lac Dhébo jusqu'à la grande cité saharienne; parcourant les marigots de la région, et jetant les bases de la cartographie jusqu'alors si incomplète de cette dernière, où se placent désormais des séries de lacs dont le plus grand, le Faguibine, au N.-O. de Tombouctou, a 110 kilomètres de l'est à l'ouest, des fonds de plus de 30 mètres, et subit des tempêtes avec des lames de trois mètres de haut.

En plus d'indications précises, avec des documents à l'appui, bien d'autres renseignements sont rapportés par le commandant Hourst, dont il sera tenu compte par les voyageurs de l'avenir.

Le 22 janvier 1896, commençait la seconde partie de l'exploration. A cette date, la mission quittait Kabara, autrement dit Tombouctou, après avoir fixé définitivement la position de cette ville, par 16° 43' de latitude nord et 5° de longitude ouest de Paris.

Dix mois après elle venait sortir dans le golfe de Guinée, par une des embouchures du Niger, la rivière Forcados; et ce, toujours à bord du *Jules-Davoust* en bon état. Le commandant Hourst et ses compagnons n'avaient rencontré sur ce parcours qu'un seul obstacle absolument sérieux, mais non infranchissable, les rapides de Boussa, formés de trois séries, dont l'étendue

sur le fleuve est de 40 kilomètres et qu'on peut mettre quinze jours et plus à franchir, pendant la saison des hautes eaux; car, aux basses eaux, où les rapides se transforment en cataractes, il n'y faut pas songer.

Ce passage des rapides de Boussa par la mission Hourst, après la mission Toutée qui les avait franchis en avril 1895, n'est pas, en somme, la partie la plus intéressante du voyage. Elle n'en est qu'un épisode.



Mission Hourst. — A Say.

Ce qui est important, c'est de savoir, que, contrairement à des allégations accréditées, le Niger, dans la partie qui coule de Bammako à Ansongo, est entièrement navigable pour des chalands et des petits remorqueurs.

De ce dernier point jusqu'à Say, la navigabilité est moins sûre et ne permet pas d'escompter un service quelconque de batellerie.

D'autre part, le voyage du commandant Hourst, outre qu'il est venu s'ajouter opportunément à ceux du capitaine Toutée (de Boussa à Tibi-Farka, juin 1895) et du commandant Decœur (de Say à Léba, mars 1895), en a sensiblement augmenté les résultats. Comme il est toujours bon de préciser par un exemple, nous dirons entre autres choses que le capitaine Toutée avait eu à lutter, aux abords de Zinder, à 150 kilomètres au nord de Say, contre les touaregs sédentaires, les Loumaten.

La paix s'était faite, mais on pouvait craindre qu'un nouveau venu rencontrât de nouveaux conflits, même sans les chercher. Il n'en a rien été.

Le commandant Hourst n'a pas plus usé sa poudre au passage de Loumaten que dans tout le reste de son voyage.

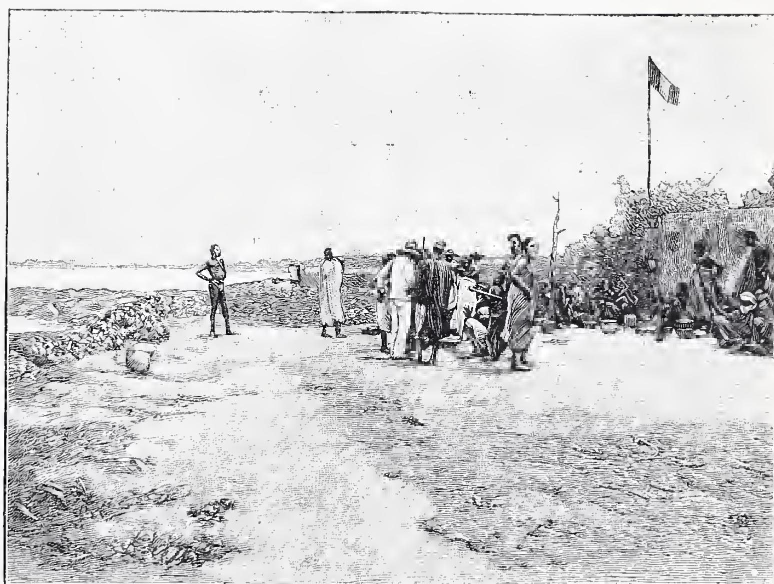
C'est un fait rassurant au point de vue des populations, dont la confiance est désormais gagnée.

* * *

La mission a, d'ailleurs, séjourné pendant cinq mois et demi à Say; temps bien employé, on peut en être sûr, à renouer et à accroître les bonnes relations engagées par les prédécesseurs Monteil, Baud et Toutée.

Say est une des portes d'accès rationnelles sur le Soudan, comme Zinder en est une autre.

Nous aurons évidemment à nous y établir aussitôt que possible dans des conditions de stabilité qu'exige précisément la reconnaissance du Niger, si on ne veut pas que sa navigabilité, même partielle, reste à l'état de mystification. A cet égard, il est certain que le commandant Hourst a pris toutes les dispositions préparatoires.



Mission Hourst. — A Boussa.

X. Thiès.

CURIOSITÉS PHILOLOGIQUES

SE DONNER DU TINTOUIN

Tintouin (du latin *tinnitare*, *tinter*) est au propre un battement importun qui fatigue

l'oreille et qui ressemble au son d'une cloche. Nicot en a fort bien expliqué le sens métaphorique : « Tintouin, dit-il, est un nom imité du chiflement qui se fait au ventricule du cerveau, et cornissant par les oreilles, et vient de tinter; et, parce que tel tintouin empêche le repos de la personne, on l'usurpe aussi par métaphore pour souci rongeant, travail d'esprit, de fatigation et d'entendement ».

Un jour comme aujourd'hui me donne du tintouin.
La Chaussée.

Montaigne a même employé le verbe *tintouiner* qui ne s'est pas conservé dans notre langue.

— On dit à peu près dans le même sens : *avoir* ou *se mettre martel en tête* pour indiquer que l'on éprouve du souci, des inquiétudes.

— En effet, madame. De la racine sanscrite *mar*, broyer, briser, est venu le latin *martellus* l'instrument qui broie, qui brise. De martellus nous avons formé *martel* et plus tard *marteau*.

On sait que le maire du palais Charles fut surnommé Martel parce qu'il écrasait les Sarrazins, comme le marteau écrase le fer.

Avoir de l'inquiétude, des soucis, être préoccupé d'une chose qui revient sans cesse à l'esprit, c'est avoir comme un *marteau* qui frappe, qui bat dans la tête.

Ainsi Molière a dit :

Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pu prendre *martel* en tête.

Quelques étymologistes font dériver *martel* de l'italien *martello* qui signifie jalousie. C'est en effet dans ce sens qu'il est employé dans ces vers de Ronsard :

Et rien n'aborde au feu de Calypson
Pour te donner ou *martel* ou soupçon.

Mais cette expression a une signification plus générale que celle de *jalousie*. Tout ce qui cause de l'inquiétude peut mettre martel en tête. L'image représentée par martel (un marteau) est, comme on le voit, analogue à celle de tintouin (tintement d'une cloche); c'est quelque chose qui frappe ou assomme dans le cerveau. Il y a pourtant entre les deux une différence sensible : *avoir du tintouin, de la tablature*, c'est éprouver des soucis pour une affaire présente. *Se mettre martel en tête*, c'est être préoccupé pour l'avenir.

Ainsi un procès donne du tintouin pour les fatigues, les peines, les embarras qu'il occasionne; et l'on se met *martel en tête*, si l'on éprouve des craintes pour l'issue de ce procès. Vous voulez monter une maison de commerce. Il faut chercher une maison, passer un bail, approprier les locaux, réunir des fonds, etc.; tout cela vous cause beaucoup de *tintouin*. Si maintenant vous avez peur de ne pas réussir, les inquiétudes que vous éprouvez à ce sujet vous mettent *martel en tête*. Dans un vieux vaudeville intitulé : *Le Porc-épic de Charles-Quint*, un personnage, directeur de théâtre de son métier, rencontre mille difficultés pour arriver à monter sa pièce. Aussi ne cesse-t-il de répéter : *Mon Dieu, que ce porc-épic me donne de tintouin! que ce porc-épic me donne de tintouin!* à un certain moment il ajoute : avec tout ce *tintouin*, si la pièce allait tomber! Pour le rassurer sa fille lui répond : Cela marchera bien, allez! contentez-vous de votre *tintouin* et ne *vous mettez pas martel en tête.*

Le verbe *marteler* s'emploie aussi au figuré. Ainsi Voltaire a dit :

Je viens pour soulager le mal qui me martèle.

On lit enfin dans Étienne Pasquier cette phrase où se trouve réunies les métaphores de martel et de tintouin :

« Dieu *martèle* les mauvais princes de mille *tintouins* qui sont autant de bourreaux de leur conscience. »

Lecadet.

A TRAVERS LONDRES

LA ROYAL ACADEMY

Les origines de la Royal Academy sont curieuses et assez peu connues. La première académie qui ait existé en Angleterre fut le *Museum Minervæ*, fondé par Charles Ier en 1635 et dont la patente existe encore dans les archives. C'était, comme aujourd'hui la Royal Academy, un établissement d'enseignement où les hommes seuls étaient admis. Gerbier créa, en 1648, une académie semblable, et Walpole fait aussi mention d'une académie de peinture dont sir Godfrey Kneller était le président. En 1724, Thornhill ouvrit une académie à Covent Garden. En 1738, le duc de Richmond organisa dans Whitehall une galerie de moulages d'après l'antique. Enfin Edwards parle d'une école d'après le modèle vivant qui était établie dans la demeure d'un peintre du nom de Peter Hyde et où Hogarth étudia. Cette école fut le germe de « l'Académie royale pour la culture et le progrès des arts de la peinture, de la sculpture et de l'architecture ». Joshua Reynolds fut son premier président. L'Académie royale de Dublin date de 1823, celle d'Édimbourg de 1826. Mais dès 1707 il existait à Édimbourg une école pour l'enseignement des manufactures qui, en 1765, sous la direction d'un Français, nommé Delacroix, commença à donner l'enseignement des beaux-arts.

La Royal Academy a eu pour présidents des artistes éminents. Ses deux derniers furent Leighton et Millais. Celui-ci ne ressemblait en rien à son prédécesseur. Il n'avait point les exquises manières d'homme de cour qui distinguaient Leighton; il était plus rude, moins compliqué. Millais a touché à des hauteurs que

Leighton n'a point atteintes. Alors que ce dernier avait rêvé de reproduire en plein dix-neuvième siècle l'existence des grands artistes d'autrefois dont l'atelier n'était en quelque sorte qu'un prolongement du palais du prince, Millais s'est contenté de vivre la vie de son temps. Ses paysages, surtout choisis dans ce pays d'Écosse qu'il aimait, témoignent admirablement de son respect pour la nature que de bonne heure il avait résolu d'étudier dans ses manifestations diverses, et non plus dans les commentaires que les maîtres en ont donnés. Ses portraits sont remarquables par le souci de la ressemblance cherchée plus loin que dans les traits extérieurs du modèle.

Leighton et Millais, réunis dans la mort à quelques semaines d'intervalle, reposent sous les voûtes de Saint-Paul, dans le coin des peintres avec Benjamin West, un anglo-américain qui succéda à Joshua Reynolds dans la présidence de la Royal Academy et refusa, lui, d'être anobli, avec Joshua Reynolds lui-même, avec Lawrence, le troisième président, homme de grand cœur dont les œuvres, bien que légèrement artificielles, vivront, avec Landseer, le peintre sans rival de la vie animale, avec John Apic, qu'on appelait le *Prodige de Cornouailles* et dont les portraits ont plus de sincérité et de vigueur que d'idéalisme et de grâce, avec Turner enfin, qui d'Anglais qu'il était, devint Italien et s'éprit de la lumière : le plus grand peintre de tous, le plus divers et le plus complet, incertain peut-être dans sa technique, mais d'une si admirable sincérité.

Appelée à élire un nouveau président, la Royal Academy a fait choix de M. Paynter, qui est presque un de nos compatriotes, car il est né à Paris il y a soixante et un ans et a reçu dans l'atelier de Gleyre une influence dont toute son œuvre porte la trace. Épris de l'antiquité classique, M. Paynter enchâsse volontiers dans des architectures impeccables d'élégantes figures de femmes. Il prend aussi parfois ses sujets dans la Bible. *Israël en Égypte* fut, en 1867, son premier succès, et la *Rencontre de Salomon et de la reine de Saba* est ce que dans ces dernières années il a produit de plus important. Si comme artiste M. Paynter ne fait point violence à notre admiration, il est sans doute à bien des titres le meilleur président que se pouvait donner la Royal Academy. Celle-ci ouvrait l'année dernière les portes de son exposition annuelle des grands maîtres à l'art industriel. Il est à souhaiter qu'elle persévère dans cette voie. Privée de ses membres les plus éminents, la Royal Academy connaîtrait peut-être des jours sombres, si elle refusait à s'adapter aux conditions nouvelles du progrès.

A. Barthélemy.

POÈMES RUSTIQUES

Bonne garde

I

Au bord d'un rocher de basalte roux,
L'enfant s'est assis, les jambes pendantes,
Entre deux torrents dont les eaux grondantes
Tombent dans le val par de larges trous.

C'est un bergeron : dix ans, toison fauve,
La nuque, le col et le front brûlés,
Les pieds noirs et durs et les bras hâlés,
L'œil d'un bleu très tendre et la lèvre mauve.

La chemise écrue et le court brayet,
C'est tout le costume, avec la bretelle
Où sont attachés par une ficelle
Le petit couteau, la croix de jayet.

Dans un champ pierreux, autour d'un cratère
Où dort l'eau de neige entre les buissons,
Agneaux et brebis broutent les gazons
Poussés à regret sur la pauvre terre.

II

Le chien sommeillait, maigre comme un loup,
Sur un bloc de lave entouré d'airelle.
Il a frissonné, dressant son cou grêle
Et regarde en l'air, hurlant tout à coup.

Dans le bleu, là haut, un aigle tournoie.
Son aile miroite au soleil couchant,
Il vient, d'orbe en orbe au-dessus du champ,
Parmi les agneaux choisir une proie.

L'enfant s'est armé d'un arc d'alizier;
Il court se poster sur un banc de roche,
Tend la corde lisse, et vise, et décoche
Une longue flèche à pointe d'acier.

III

L'aigle s'est enfui, l'aile traversée.
Un peu de sang tombe... Y trempant ses doigts,
Le pâtour a fait un signe de croix.
Le chien vient lécher la chaude rosée.

Ils peuvent dormir, dans la paix du soir.
Du val assombri les blanches fumées
Vers les clairs sommets montent, parfumées
Comme les vapeurs d'un vaste encensoir.

Sixte Delorme.



LA VISION DIRECTE A TRAVERS LES CORPS OPAQUES

Rarement découverte scientifique a été aussi rapidement féconde que celle des rayons X, par le professeur Rœntgen. Il y a un an à peine que le savant physicien, ayant enfermé un tube de Crookes dans une boîte en carton noir, observait qu'un écran recouvert d'une substance fluorescente, le platino-cyanure de baryum s'illuminait dès que le tube entrait en activité, et concluait à l'existence

d'un agent jusqu'alors inconnu qu'il baptisa « rayons X », émanant du tube de Crookes, invisible mais capable de traverser les corps opaques et de provoquer la fluorescence de certains corps. A de nombreuses reprises, depuis cette retentissante découverte, nous en avons signalé les multiples et inappréciables applications. Nous voulons aujourd'hui nous occuper spécialement des phénomènes particulièrement intéressants de fluorescence provoqués par les rayons X. L'étude de ces phénomènes, en effet, permet d'instituer une méthode extrêmement simple de vision directe et instantanée à travers les corps opaques.

Considérons un tube à vide, producteur de rayons Rœntgen — de préférence un tube dit « focus » dans lequel la cathode ou pôle négatif a la forme d'un miroir sphérique concave, et l'anode est une plaque de platine disposée au centre de la surface sphérique du miroir. — Cette plaque de platine, frappée par les rayons cathodiques, émet des rayons X en un faisceau très intense. Relions ce tube à une bobine d'induction, et faisons passer le courant électrique. La production immédiate de rayons Rœntgen ne peut être directement manifestée puisque ces rayons n'agissent pas sur l'œil. Mais plaçons sur leur trajet une feuille de carton recouverte d'une substance fluorescente; cette feuille qui, dans l'obscurité, serait invisible si le tube à vide n'existait pas, ou si la bobine d'induction ne fonctionnait pas, émet une belle lueur verdâtre.

Interposons alors entre le tube et l'écran un corps quelconque. Si ce corps, même opaque pour les radiations lumineuses, est transparent pour les rayons X (c'est le cas du papier, du carton, du bois, de l'aluminium), l'écran restera fluorescent.

Si le corps interposé est opaque aux rayons Rœntgen, ceux-ci seront arrêtés, et sur l'écran fluorescent apparaîtra l'ombre de l'objet. Enfin, si le corps interposé se compose de parties opaques et de parties transparentes pour les rayons X, on apercevra sur l'écran lumineux l'ombre des parties opaques. L'effet est analogue à ce qui se passe dans les ombres chinoises. Si par exemple on place la main entre le tube à vide et l'écran, on voit apparaître immédiatement sur celui-ci le squelette de la main, les chairs laissant filtrer partiellement, et les os arrêtant totalement les rayons X.

On peut ainsi obtenir des indications précieuses sur des objets que nous ne pouvons voir parce qu'ils sont recouverts par des substances opaques aux rayons lumineux ordinaires, si ces substances se laissent traverser par des rayons X, alors que les objets sont opaques à ces mêmes rayons. Ce cas se présente lorsqu'on veut être renseigné sur la forme ou la disposition des os dans un membre, sur la présence d'un objet métallique, balle ou aiguille, au milieu des tissus. On peut de même, connaître instantanément le contenu d'une boîte, d'un porte-monnaie, etc.

On est ainsi en présence d'une méthode nouvelle de recherche, la *fluoroscopie*, d'autant plus utile que la fluorescence se produit, répétons-le instantanément; il n'y a plus à se préoccuper de la durée de la pose comme pour la photographie à travers les corps opaques : et comme, d'autre part, la fluorescence disparaît dès que les rayons Rœntgen cessent d'agir, l'appareil est toujours prêt à servir.

L'observation de l'écran fluorescent doit se faire dans une salle aussi obscure que possible. On peut, par exemple, fixer à l'écran un voile noir sous lequel on placera la tête, comme on agit en photographie pour la mise au point. On peut encore fixer l'écran à la base d'un tube en bois ou en carton noir à l'extrémité opposée duquel est un disque percé d'un trou par lequel l'observateur regarde.

C'est précisément sous cette dernière forme que sont disposés les appareils combinés par le professeur Salvioni, en Italie et par M. Edison, en Amérique, sous les noms respectifs de cryptoscope et de fluoroscope et qui permettent de voir à travers les corps opaques. Rien n'est plus simple que de fabriquer soi-même ces appareils.

Qu'il s'agisse du cryptoscope ou du fluoroscope, le principe est le même. L'appareil se compose d'un cylindre ou d'une boîte conique, noirci intérieurement et dont une des extrémités est fermée par un disque de carton enduit intérieurement d'une substance fluorescente soumise à l'influence d'un tube de Crookes. Si on interpose la main par exemple entre l'écran et le tube à vide, et qu'on regarde par l'autre bout du cylindre on aperçoit immédiatement l'ossature; si on interpose un porte-monnaie on voit distinctement les pièces de monnaie qui y sont enfermées.

La substance fluorescente employée par Édison est le tungstate de calcium qui, d'après les recherches du savant, est d'une luminosité beaucoup plus grande que le sulfure de calcium et le platino-cyanure de baryum utilisés par M. Salvioni. Voici un moyen de préparer économiquement, chez soi, le tungstate de calcium nécessaire à la confection de l'écran fluorescent :

Mélangez environ 30 grammes de chacun des produits suivants : sel marin (chlorure de sodium), tungstate de soude et chlorure de calcium. Placez le mélange dans un creuset ordinaire que vous couvrez d'un couvercle de fer-blanc et que vous enfoncez jusqu'au couvercle dans un bon feu de charbon, comme celui produit par un fourneau de cuisine. Chauffez au rouge, et maintenez le creuset à cette température pendant environ trois heures, jusqu'à ce que le contenu, complètement fondu, prenne l'apparence d'un clair liquide. Faites ensuite refroidir et laissez cristalliser. Cassez, en brisant au besoin le creuset, la masse vitreuse obtenue. Placez les cristaux recueillis, après triage, dans un récipient plein d'eau : le chlorure de sodium produit se dissout graduellement et les fins cristaux de tungstate de calcium se déposent au fond. Lavez par décantation jusqu'à ce que l'eau ne garde plus de saveur saline, étendez les cristaux sur du papier à filtrer ou du buvard, laissez sécher et recueillez les cristaux. Pour utiliser le tungstate de calcium ainsi obtenu, il importe de fabriquer l'écran en bois mince ou en carton, qu'on recouvre d'une mince couche de colle ordinaire. Il suffit de tamiser au-dessus le tungstate de calcium et d'éliminer en secouant l'écran les cristaux qui n'auraient pas été retenus par la colle.

Les rayons X traversent les parties transparentes pour eux, des corps interposés entre le tube à vide et l'écran; ils traversent ensuite l'écran, et l'observateur aperçoit, se détachant en sombre sur l'écran fluorescent, les parties opaques aux rayons X des corps examinés.

PERRON.

CINQ TABLEAUX DE FRANÇOIS LEMOYNE A LA CATHÉDRALE DE SENS

François Lemoyne est peu connu. Dans la pléiade de peintres qui soutinrent, au commencement du dix-huitième siècle, la réputation de l'école française, il occupa cependant une place



Tableaux inconnus de François Lemoyne. — Jésus et la Samaritaine. — Gravure de Jarraud.

d'honneur. Membre de l'Académie royale et professeur distingué, il mérita par des œuvres de premier ordre, comme son plafond du salon d'Hercule, à Versailles, le titre envié de premier peintre du roi.

Le successeur de Lebrun et d'Antoine Coypel



Tableaux inconnus de François Lemoyne. — Les Noces de Cana. — Gravure de Piat, D'après des photographies de M. Ninot, de Sens.

n'avait pas un médiocre talent. Parfait harmoniste des couleurs, il excellait à grouper les figures, à les agencer, mais surtout il savait les animer par un coloris toujours frais, formé de

tons adoucis et fondus, qui caresse l'œil par une harmonie discrète et transparente, et fait oublier ce qu'il y a parfois d'incorrect et de maniéré dans son dessin. Un mot du reste suffirait à son éloge : il fut le maître de Boucher.

Si la gloire de l'élève a dépassé celle du maître, peut-être faut-il en accuser la mort prématurée de celui-ci. A l'heure où s'ouvrait devant lui la plus brillante carrière, Lemoyne fut cruellement atteint par la mort de sa femme ; sa raison s'égara, et un jour, entendant frapper à sa porte, il s'imagina qu'on venait s'emparer de lui, et se perça d'une épée (1737).

Il avait alors quarante-huit ans. Son génie n'avait sans doute pas dit son dernier mot et l'on pouvait espérer voir encore de nombreuses productions compléter son œuvre.

A peine connaît-on quelques toiles du maître. Le Louvre en possède trois seulement. A Saint-Sulpice, la chapelle absidale garde encore les fresques dues à son pinceau. A Versailles, outre le *Triomphe d'Hercule*, on peut voir dans le salon de la Paix une composition allégorique de Lemoyne : *Louis XV présentant la Paix à la France*. Et c'est à peu près tout.

En ajoutant à ces richesses artistiques cinq tableaux de Lemoyne, la cathédrale de Sens a donc été favorisée d'une bonne fortune dont la rareté double le prix. Elle la doit à la générosité de l'un de ses prélats, le cardinal de La Fare, mort en 1829. Il est regrettable qu'en faisant ce legs à sa cathédrale, l'éminent archevêque n'en ait pas indiqué la provenance. Avait-il fait acquisition de ces tableaux lors de la dispersion du mobilier des couvents et des églises en 1792, ou bien à son retour en France, après l'émigration? On l'ignore, de même qu'il n'est pas facile de préciser quelle en fut la destination primitive. Ils ne figurent pas en effet dans la liste *à peu de choses près de tous les tableaux* peints par Lemoyne, liste publiée par le comte de Caylus, à la suite de l'éloge de Lemoyne, prononcé par lui devant l'Académie de peinture et de sculpture, le 6 juillet 1748 (1).

Quoi qu'il en soit, l'authenticité des cinq tableaux légués à la cathédrale de Sens par le cardinal de La Fare, est incontestable. Quatre d'entre eux portent la signature de F. Lemoyne et sont datés; pour le cinquième, il présente des caractères de parenté avec les autres qui ne permettent aucun doute sur son origine.

Chacune de ces toiles récemment placées dans les sacristies de la cathédrale, après une importante restauration, mesure environ 2 m. 70 de largeur sur une hauteur de 1 m. 60.

Elles représentent : le *Baptême de N. S. dans le Jourdain* (1717), la *Tentation dans le désert* (1715), *Jésus et la Samaritaine* (1720), les *Noces de Cana* (sans date) et la *Promesse de l'Eucharistie* (1717).

Ces sujets variés ont entre eux, les quatre derniers du moins, une certaine corrélation. Destinés à former une même série et appelés sans doute à orner un même sanctuaire, ils ont été inspirés, on peut le croire, par une pensée unique : le mystère de l'Eucharistie. Tous les quatre, en effet, rappellent des symboles ou des prophéties relatives au *Pain de vie*.

Dans la *Tentation*, Jésus-Christ repousse la proposition du tentateur qui lui présente une pierre en lui demandant de la changer en pain. « L'homme ne vit pas seulement de pain! » affirme le fils de Dieu, faisant allusion à l'aliment mystérieux dont il veut nourrir les âmes.

C'est aussi une prophétie eucharistique que rappelle la scène de la *Samaritaine*. Dans un riant paysage, au fond duquel surgissent les tours de Samarie, Jésus, appuyé sur le puits de Jacob, révèle à la Samaritaine étonnée qu'il va « faire jaillir une source d'eau vive, une source jaillissant en vie éternelle ».

L'artiste a déployé un art merveilleux dans les *Noces de Cana*. Pour n'avoir pas imité le luxueux apparat de la fameuse composition de Véronèse, le tableau de Lemoyne n'a que plus de vraisemblance et plus de charme. Autour d'une table en fer à cheval, siègent les nombreux convives. Au premier plan, les jeunes époux, au milieu, Jésus et sa mère. A droite, le maître d'hôtel puise dans les urnes, émerveillé du prodige qui vient de s'accomplir. « En changeant l'eau en vin, dit la liturgie catholique, le Maître a voulu annoncer le mystère du breuvage céleste qu'il nous préparait. »

Enfin, dans la quatrième toile, Lemoyne a précisé davantage encore son sujet. Au premier plan, Jésus-Christ est entouré de ses apôtres. Du doigt, il désigne deux disciples qui s'éloignent et vont rejoindre la foule aperçue dans le lointain. Pierre se jette aux genoux de son Maître. L'explication de cette scène se trouve dans l'Évangile de saint Jean (ch. VI). Jésus vient de déclarer sa pensée : « Vos pères se sont nourris de la manne dans le désert, et ils sont morts; je suis le pain de vie descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ». La foule a refusé de le croire et s'est éloignée. Deux disciples viennent de se séparer de lui, lorsque se retournant vers ses apôtres, il leur demande : « Et vous, allez-vous aussi me quitter? » Tous, par leur attitude, protestent de leur foi et de leur confiance; pendant que Pierre tombe aux pieds de Jésus et s'écrie : « Seigneur, à qui donc irions-nous? »

E. Chartraire.

(1) Dans sa monographie de F. Boucher, Lemoyne et Natoire, M. Paul Mantz cite un tableau de Lemoyne, daté de 1716, représentant la Tentation de Jésus-Christ, ayant appartenu à l'église de Camon, près d'Amiens. Serait-ce l'un des tableaux de Sens?

QUATRE FRANCS DIX SOUS

NOUVELLE

I

Quand à huit heures du soir, Fillotte rentra des champs pour souper, sa femme en train de tailler de larges tranches de pain dans les écuelles à fleurs bleues, lui dit :

— Y a l'père qu'est malade.

— Quoi qu'il a ? demanda Fillotte.

— J'en sais rin... Ça l'a pris, comme ça, tout d'un coup, su' l'tantôt, et d' pis y n' veut mie causer.

Tout en parlant, la Fillotte avait trempé la soupe que déjà le petit berger assis au bas bout de la table sur la « bancelle » avalait à grandes cuillerées avec l'appétit glouton de ses quinze ans.

Fillotte, lui, voulut d'abord voir le père.

Au fond de la salle, dans une sorte d'alcôve à forme d'armoire contiguë à celle qui abritait le lit des Fillotte, le vieux était couché sur le dos, les couvertures remontées jusqu'au menton, le bonnet de coton rabattu sur les yeux, inerte, la bouche béante et les yeux vagues.

— Ben, quoiqu'y a donc, mon père Pinguet?.. C'est-y qu' vous v'lez point manger la soupe?

— V' s'aimerez-t-y mieux un bol de vin chaud? proposa la femme.

Le vieux regarda sa fille puis son gendre de ses yeux troubles. Il fit un effort pour parler. Ses narines serrées se décollèrent. Ses lèvres battirent.

— Ga... ga... ga... bredouilla-t-il.

Puis il retomba dans son assoupissement.

Fillotte hocha la tête et vint s'asseoir à côté du petit berger qui avait abusé de la préoccupation des maîtres pour pratiquer une large brèche dans le plat de choux.

Ce fut seulement quand il eut mangé silencieusement sa soupe que Fillotte se décida à exprimer son opinion.

— C'est ben drôle! déclara-t-il.

— J'crais qu'il est ben bas, fit la femme.

— Faut point dire ça, protesta Fillotte d'un ton entendu. Pour dire qu'y va ben... y va point ben!... Mais pour dire qu'y va mal, on peut point dire qu'y va mal!... Faut l'laisser dormir. Demain y f'ra jour!

Toute la nuit, le vieux hoqueta dans son armoire.

A l'aube, les Fillotte se levèrent.

La fille courut au lit de son père.

Le vieux était dans la même position que la veille, sur le dos, le regard mort, mais sa respiration était plus rauque, et entre ses lèvres soufflaient des « pouh, pouh » semblables au bruit d'une petite machine à vapeur qui se vide.

La Fillotte, effrayée, s'en fut vers son mari qui, dans la cour, interrogeait le ciel d'un œil soucieux.

— Faurait p't'ête ben qu' t'ailles à la ville, Fillotte, quérir mossieu Christobel, dit-elle.

Fillotte se retourna, le sourcil froncé.

— L'médecin... Pourquoi faire ? On peut-y point mouri sans payer un médecin pour qu'y vous aide!

— Dame! l'père, c'est l'père! dit la femme avec reproche.

— J'dis pas non, fit l'homme moins brutalement. Mais j'ons point l'loisir d'aller à la ville.

Et montrant le ciel, d'un geste irrité :

— Avise un peu l'temps... J'aurons d' l'iau *annui* et mes foins sont point rentrés.

Au spectacle évoqué des foins pourrissant sous la pluie, le front de la Fillotte s'embruma.

— Faut c' qu'y faut, soupira-t-elle. Vas téjou au plus pressé. Pour l'père, j'vas l'faire espérer un brin, *attendiment* qu'tu reviennes.

Cependant le cabriolet de M. Christobel étant venu, par hasard, à passer dans la matinée devant la porte, elle profita de l'occasion pour faire entrer le docteur.

Celui-ci examina le malade, fit la grimace.

— Tous les mêmes! gronda-t-il. Ne pouviez-vous m'envoyer chercher hier?

Il s'était assis à la table, griffonnant une ordonnance.

Puis, coupant court aux explications geignardes de la paysanne :

— C'est bon! fit-il. Vous allez envoyer immédiatement votre mari à la ville, chez le pharmacien... Et qu'il ne perde pas de temps!... Ça presse!

A dix heures, Fillotte revenait, ramené au logis par la pluie. L'eau tombait à verse et la moitié de ses foins était encore dehors. Aussi était-il d'une humeur exécrable.

On juge de l'accueil qu'il fit à sa femme quand elle lui tendit l'ordonnance du docteur. Bon sang d'sort! Il ne manquait plus que ça! Dieu sait combien de gros sous représentait ce méchant chiffon de papier!

Mais le médecin avait déclaré que ça pressait. Il fallait bien obéir! Fillotte attela le bidet à la carriole, endossa sa « limousine » et partit en maugréant, par une pluie battante.

II

La carriole roulait dans des flaques de boue jaunâtre cependant que Fillotte considérait, le cœur navré, de chaque côté de la route, le désastre des foins noyés d'eau.

De si beaux foins!

Mais soudain une autre idée lui cingla le cerveau comme un coup de fouet, si aiguë qu'il en oublia les foins.

Quand le père Pinguet avait quitté la culture, il avait partagé son bien entre sa fille, la Fil-

lotte, et son fils, le gars Pinguet, qui exploitait, à trois lieues de là, la ferme des Pommières. Il était convenu qu'en échange, le vieux défrayé de tout par ses enfants, vivrait alternativement six mois de l'année chez l'un et six mois chez l'autre.

Seulement l'éventualité d'une maladie n'avait pas été prévue. Qui allait payer les médicaments ordonnés par le médecin?

Qui sait si le gars Pinguet, un avaricieux, ne refuserait point de prendre sa part de la dépense sous prétexte qu'il n'aurait point été consulté?

Cette supposition angoissa tellement Fillotte qu'au lieu de poursuivre sa route vers la ville, il tourna bride. Trois lieues de plus ou de moins, ce n'était pas une affaire! Il verrait d'abord Pinguet et irait ensuite chez le pharmacien.

(*A suivre.*) MICHEL THIVARS.

UNE VILLE DES MILLE ET UNE NUITS : SAINT-AUGUSTIN EN FLORIDE

EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES

L'Amérique est la terre des transformations rapides. Avec leur infatigable activité, leur audace, leur décision, leur talent d'organisation, les Yankees savent faire jaillir du sol — et d'un sol bien ingrat parfois — des villes entières.

Atlanta, qui en 1843 se composait d'un groupe de baraques de terrassiers et d'un dépôt de matériel pour le chemin de fer de Géorgie, est aujourd'hui une des métropoles commerciales du Sud.

Ocklahoma, chef-lieu d'un territoire détaché des réserves Indiennes, a été créé en un jour, bâti en une semaine par les colons qui, répondant à l'invitation du gouvernement fédéral, se précipitèrent à l'heure dite, à un signal donné par un trompette de cavalerie, sur la nouvelle terre promise.



EN FLORIDE. — Le Ponce de Léon à Saint-Augustin.

Mais si de pareilles croissances sont faites pour étonner l'esprit, elles n'ont rien qui puisse le charmer. Il n'est point de place, en général, pour l'art dans ces phénomènes; le plus souvent les cités qui se développent avec cette rapidité sont bâties à la diable, avec des matériaux de rencontre et dans un style des plus primitifs. Tel n'est point le cas avec Saint-Augustin en Floride.

Après avoir joué un rôle considérable dans l'histoire au point de vue stratégique et colonial, et être resté dans la plus complète obscurité pendant une longue suite d'années, Saint-Augustin vient de réapparaître, cette fois dans le domaine du pittoresque, sous la forme d'une station d'hiver, idéale — d'une véritable « cité des Mille et une nuits ».

Il nous en coûte de passer sous silence l'histoire de cette ville, la plus ancienne des États-Unis; car tout ce qui se rapporte à la Floride est empreint d'un cachet poétique et romanesque — depuis son nom, qui peint si bien l'impression faite sur Ponce de Léon par ce pays de fleurs, jusqu'aux péripéties émouvantes de la longue lutte soutenue par les indiens Seminoles contre le gouvernement de l'Union; depuis la gracieuse légende qui fait de Silver-Springs la véritable Fontaine de Jouvence (1), jusqu'à la transformation de Saint-Augustin, une ville misérable, aux rues étroites, sales, ensablées, en une sorte de résidence féerique, une de ces cités dont on rêve après avoir lu les contes orientaux.

Le Saint-Augustin moderne n'a pas été bâti en quelques heures, comme Ocklahoma, mais il a été fondé par un seul homme qui, en moins d'un an, a fait sortir, à coups de millions, du sol poussiéreux de la vieille *Ciudad* de Ménendez, des parcs merveilleux, des hôtels fantastiques, des temples, des routes et tout un réseau de chemins de fer.

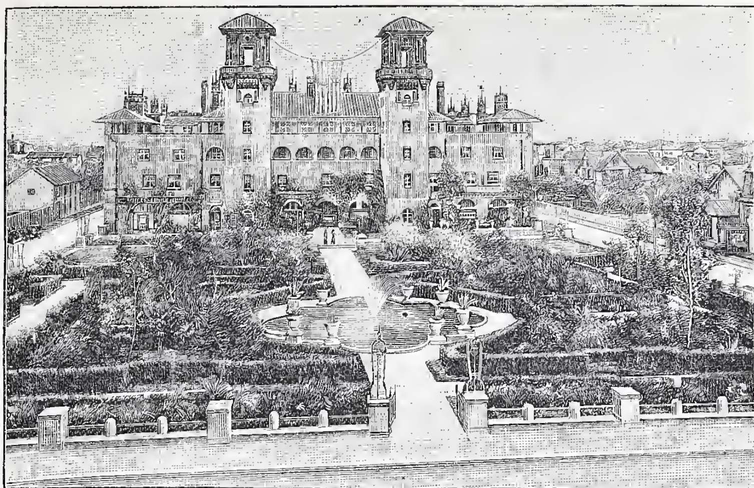
Un jour, un touriste new-yorkais, M. Flagler — qui possède une immense fortune heureusement au service d'un véritable goût artistique — s'éprit de Saint-Augustin et résolut d'élever, au sein de l'antique colonie des rois catholiques, un monument commémoratif du passage de la cité sous la domination de l'Espagne.

L'idée était un succès par elle-même, car rien ne saurait être plus approprié au climat de la Floride et à l'aspect particulier de ses paysages que l'architecture espagnole. On eût pu se borner, pour réaliser cette entreprise, à ériger un édifice privé; mais — et c'est ici que le gé-

(1) Voir sur Silver-Springs le numéro du 1er février 1895.

nie pratique de l'américain se montre bien — M. Flagler jugea beaucoup plus conforme aux intérêts de la cité de donner à ce monument les proportions d'un hôtel.

Telle fut l'origine de la transformation de Saint-Augustin et de la création de cette « Alameda » réunissant sur trois de ses faces, le *Ponce de Léon*, l'*Alcazar* et le *Cordova*, qui ne sont pas seulement des hôtels grandioses, mais des chefs-d'œuvre d'architecture uniques dans leur genre.



En Floride. — L'Alcazar à Saint-Augustin.

Le *Ponce de Léon*, de beaucoup le plus important des trois, n'est nullement, ainsi qu'on serait tenté de le croire à première vue, un spécimen du style mauresque : il appartient à la Renaissance espagnole, à cette époque où une architecture nationale commença à se manifester dans la péninsule ibérique, s'affranchissant du joug étranger. Ce n'est pas davantage une *copie:* il est entièrement original dans son ensemble, tout en présentant les traits caractéristiques des principaux palais, cathédrales ou forteresses de cette curieuse période, qui débuta au moment même de la découverte de la Floride.

Comme on le voit par notre illustration, le *Ponce de Léon* s'élève sur trois côtés d'une cour quadrangulaire dont le quatrième côté est formé par l'entrée, flanquée d'élégants portiques. C'est surtout quand il pénètre dans cette cour intérieure que le touriste se sent saisi d'admiration. Tout d'abord on est comme ébloui par une profusion de plantes tropicales, de fleurs de toute espèce, par la juxtaposition de toutes les teintes de vert possibles sous un ciel d'un bleu ardent — une nappe de lazulite sur laquelle se détachent crûment les lignes capricieuses des tours et les arabesques des toits.

Ce n'est qu'après quelques secondes que l'on remarque les arcades couvertes de jasmin et de lierre qui règnent tout alentour; les plus belles chambres ouvrent sur cette galerie où sont des profusions de fauteuils à bascule et de chaises de jardin. Maintenant si l'on peut se représenter une pléiade de toilettes claires répandues sur ces sièges ; si l'on peut entendre le murmure des fontaines, le chant du *moqueur* perché dans les palmiers, les accents voilés d'un orchestre jouant dans le « hall », on aura un faible aperçu de ce qui attend le voyageur qui met, pour la première fois, le pied dans le *Ponce de Léon.*

L'œuvre de M. Flagler est complétée par deux autres hôtels situés du côté opposé de l'Aladema.

L'un est l'*Alcazàr*. C'est en quelque sorte le complément du *Ponce de Léon;* il appartient aussi à la Renaissance espagnole, et n'a, par suite, aucune ressemblance avec son homonyme de Séville. Son aspect général est plus sévère, plus monastique que *Ponce;* la cour intérieure, d'une fraicheur délicieuse, est disposée comme celle d'un cloître.



En Floride. — Une rue dans le vieux quartier St.-Augustin en Floride.

Enfin, tout à côté, est le *Cordova*, un spécimen de l'architecture militaire espagnole du moyen âge, avec une porte qui rappelle la Puerta del Sol de Tolède. Ces édifices, qui ont coûté à leur fondateur une véritable fortune, ont causé à leurs architectes de longues, pénibles et patientes recherches. Mais M. Flagler et ses collaborateurs ont la suprême satisfaction d'avoir élevé un monument unique, qui se dresse comme une victorieuse réponse à l'accusation de *manquer de goût artistique*, si souvent porté contre les américains.

George Nestler Tricoche.

LE RENARD ET L'OISON

FABLE INÉDITE

A M. Georges Merciéca.

En chien de garde déguisé,
Un renard perfide et rusé
Entre un matin sans tintamarre
Dans la basse-cour d'un fermier.
Laissant poules et coqs en paix sur leur fumier,
Il se dirige vers la mare,
Avise un jeune oison que sa présence effare,
Le rassure d'un mot et d'un ton exalté :
« Ah! dit-il, le beau cygne et le brillant plumage!
Quelle grâce adorable et quelle majesté!
Par Apollon! n'est-ce pas grand dommage
Qu'un oiseau dont l'éclat fait pâlir le soleil
Ternisse sa blancheur dans un bourbier pareil?
Passe encor, je veux bien, pour le canard et l'oie
Que dans la boue on voit barboter à cœur joie,
Souillent leurs ailes n'importe où;
Ce sont là gens de bas étage :
La fange, hélas! est leur partage;
Mais toi, croupir ainsi dans cet infect égout! »
Le volatile alors, en redressant le cou :
« Oui, l'on a dit souvent que mes plumes sont blanches,
Mes gestes distingués, mon maintien de bon goût,
Et même on entendra des personnes très franches
Reconnaître de bonne foi
Que je mérite un autre emploi
Où je pourrais montrer certain air de noblesse.
D'ailleurs tu l'as bien deviné :
Ce n'est pas pour ce trou, certes, que je suis né.
Tout me déplait ici, me répugne et me blesse :
Que ne puis-je quitter un état qui m'abaisse?
— Eh! sans doute, ta place est au jardin du roi :
J'y vis plus d'un oiseau moins élégant que toi.
— Ah! peux-tu me conduire au sein de cet asile
Où mes dons naturels, en pleine liberté,
Feraient mieux ressortir l'éclat de ma beauté?
— Je t'offre ce service, et ce m'est bien facile :
Le chien de cour qui garde le bassin
Est justement mon plus proche cousin.
Allons, suis-moi, beau cygne, et partons pour la gloire. »
Le renard, vous pouvez m'en croire,
Pour guérir le pauvret de sa naïveté,
N'alla pas loin dans la prairie.
Victime de sa vanité,
L'oison apprit trop tard que toute flatterie
N'est que mensonge et duperie.

FRÉDÉRIC BATAILLE.

LA RÉSURRECTION DES ROSES

L'hiver est triste, privé de fleurs. Si on veut dans la saison la plus froide, avoir des roses, de véritables roses, sans serres chaudes, voici un procédé pratique et bien simple :

Cueillez au printemps des boutons de roses près d'éclore, mais non ouverts; faites dessécher dans une marmite de fonte sur le feu, du sel marin ordinaire. Quand le sel, débarrassé de toute l'eau qu'il contient, s'est converti en une poudre fine et parfaitement sèche, étendez une couche de ce sel au fond d'un vase, rangez les boutons de façon qu'ils ne se touchent pas, recouvrez-les de sel et fermez hermétiquement.

On peut, au bout de plusieurs mois, retirer les boutons qui semblent desséchés. Il suffit de couper le bout des queues et de les plonger dans un vase rempli d'eau pour que les fleurs se raniment bientôt et s'épanouissent.

M. X.

LES SECRETS DES FAKIRS

Suite et fin. — Voyez page 30.

Il est bien certain que la solution proposée par M. Chevalier Hermann ne saurait être admise pour expliquer le prodige constaté par les deux photographes. Si les Togins de Madras s'étaient contentés d'exécuter le tour de passe-passe dont le prestidigitateur américain avait si facilement aperçu le secret sur la place publique de Bombay, non seulement la plaque photographique aurait conservé l'image de l'arbuste poussé en quelques minutes, mais la série d'instantanés prise par les deux jeunes Californiens aurait permis de reconstituer toute la scène au moyen d'un appareil de cinématographie et d'indiquer, avec une rigoureuse exactitude l'instant précis où le Fakir pouvait être pris en flagrant délit d'escamotage.

Les deux photographes ont renouvelé la même expérience pour le tour de l'enfant rendu sain et sauf à la vie après avoir été assassiné dans une malle. Un Fakir enferme un enfant dans une malle d'osier, à travers laquelle il plonge ensuite un grand sabre. Le sang coule à flots et rougit le sol, le public frémit d'émotion et d'horreur, mais tout à coup la malle s'ouvre et l'enfant reparaît sain et sauf, sans avoir la moindre blessure. Les épreuves prises par les deux jeunes Californiens reproduisent fort exactement les images des spectateurs, du Fakir, de son sabre et de la malle, mais il est impossible de découvrir l'enfant que l'on fait voir au public au moment où les Togins soulèvent le couvercle de la caisse d'osier où il était enfermé.

Ainsi, la photographie qui, grâce aux rayons Rœntgen, reproduit les images des objets que le regard humain est incapable de découvrir, se trouve mise en défaut par les magiciens de l'Inde et est impuissante à conserver la moindre trace de l'arbuste dont la tige se charge instantanément de fleurs et de fruits, sous les incantations des Fakirs, pas plus que de l'enfant transpercé de coups de sabre et rappelé miraculeusement à la vie.

La conjecture la plus vraisemblable pour expliquer de pareils prodiges, c'est que les vrais Togins sont initiés à des secrets ignorés des simples jongleurs et possèdent l'art de provoquer des illusions d'optique qui induisent les regards

de l'homme en erreur, mais ne produisent aucun effet sur une plaque de photographie.

*
* *

Nous devons pourtant reconnaître que M. Julius Stinde cite un fait qui paraît à première vue être en contradiction formelle avec l'explication que nous venons d'indiquer. Le savant écrivain raconte dans l'article qu'il a publié sur cette question dans les *Velhagen und Klasing's Monatshefte*, qu'un Français assistant un jour sur la place de Madras au miracle de l'arbuste qui était censé pousser par enchantement sous les yeux du public, ne vit absolument rien sortir du vase rempli de terre et, malgré toute sa bonne volonté, ne réussit pas plus à découvrir la tige que les feuilles, les fleurs et les fruits. Cependant les indigènes ne perdaient aucun détail du spectacle que leur offraient les Fakirs et s'émerveillaient d'un prodige que seul le Français ne voyait pas.

S'il ne s'était agi que d'une simple illusion d'optique, un Européen, un homme civilisé, en aurait été aussi facilement dupe que les indigènes, mais ne se trouvait-il pas infiniment mieux armé pour résister à des phénomènes d'hypnotisme collectif que des Hindous à la fois ignorants et fanatiques.

M. Julius Stinde ne paraît pas éloigné d'admettre que les Fakirs exercent sur la foule un pouvoir de suggestion semblable à celui que subit un individu soumis à l'influence du sommeil magnétique. On lui fait voir une feuille de papier blanc, en lui disant : voilà une photographie et il reconnait aussitôt la personne dont on est censé lui montrer le portrait, on lui dit : voilà une vipère et il manifeste une profonde terreur, bien qu'il n'y ait aucune espèce de serpent dans la chambre ; on lui fait déguster avec un sensible plaisir un verre d'eau qu'on lui présente comme du vin de champagne.

Les spectateurs qui assistent aux représentations données par les Fakirs subiraient-ils une sorte de fascination du même genre ? Obéiraient-ils aux suggestions d'un ou de plusieurs magnétiseurs, qui leur font voir des objets qui n'existent pas ? Cette hypothèse expliquerait pourquoi l'arbuste qui pousse instantanément dans un vase rempli de terre ne laisse aucune trace sur les plaques photographiques et pourquoi certains spectateurs rebelles à toute influence hypnotique ne verraient absolument rien du miracle annoncé, tandis que leurs voisins manifesteraient le plus vif enthousiasme. A notre avis, cette explication que l'écrivain allemand ne propose du reste qu'avec une extrême réserve ne paraît pas, quant à présent, justifiée par des observations assez nombreuses et assez précises. Les phénomènes d'hypnotisation collective ne sont pas encore suffisamment connus pour qu'il soit permis de se prononcer sur la puissance de suggestion que les Fakirs exerceraient sur plusieurs milliers de personnes à la fois. D'autre part, le cas du Français qui sur la place publique de Madras aurait résisté seul aux influences d'hypnotisation répandues autour de lui, nous paraît trop isolé pour qu'il soit possible d'en tirer des déductions rigoureusement scientifiques. Aussi, jusqu'à plus ample informé, la solution la plus plausible consiste, à notre avis, à attribuer les prodiges opérés par les Togins de l'Inde à l'art de produire certaines illusions d'optique dont les Européens n'ont pas encore découvert le secret.

G. Labadie-Lagrave.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

En 1639, le marquis de Coaslin assiégeait un petit fort. Il somma le commandant de se rendre sous peine d'être pendu. Celui-ci répondit qu'il se défendrait jusqu'au bout avec les sept hommes qu'il commandait.

Mais après quelques jours il fut forcé de capituler. On décida que selon la menace du marquis il serait pendu sur-le-champ.

M. de Coaslin admirant sa bravoure ordonna de suspendre l'exécution jusqu'à ce qu'il eût vu le maréchal de la Meilleraye. Celui-ci lui accorda aisément la grâce du condamné ; mais à son retour le marquis apprit qu'il avait été pendu. A cette nouvelle, il fait le plus vif reproche au Prévôt de l'armée qui lui répond : Que voulez-vous ? Il n'a pas été possible de différer l'exécution parce que les spectateurs s'ennuyaient d'attendre si longtemps.

Un chercheur.

UNE MÉDAILLE COMMÉMORATIVE
DE LA PAIX DE BELGRADE EN 1739

Le dernier écho des fêtes magnifiques offertes par la France aux souverains de la Russie, n'est pas encore éteint que déjà les États de la Triplice s'agitent, et se préparent à contrebalancer la prépondérance prise par la France et la Russie, sur le maintien de la paix européenne.

Longtemps, la politique extérieure des deux grands peuples fut en contradiction d'intérêts, tout en conservant le caractère loyal d'une commune sympathie; mais les temps sont changés, et la France et la Russie pèsent maintenant d'un accord complet sur les destinées de l'Europe. Nos hommes d'État français ont souvent combattu la politique européenne de l'Empire moscovite, soit qu'ils eussent directement recours à nos armes, soit qu'ils imposassent la médiation de la France entre la Russie et ses adversaires. La question d'Orient sur laquelle les deux grands peuples n'avaient jamais eu de vues communes, a toujours été la cause première de leurs luttes depuis trois siècles, mais la

fin du dix-neuvième siècle aura vu se sceller enfin leur alliance sur des bases d'entente solides et durables.

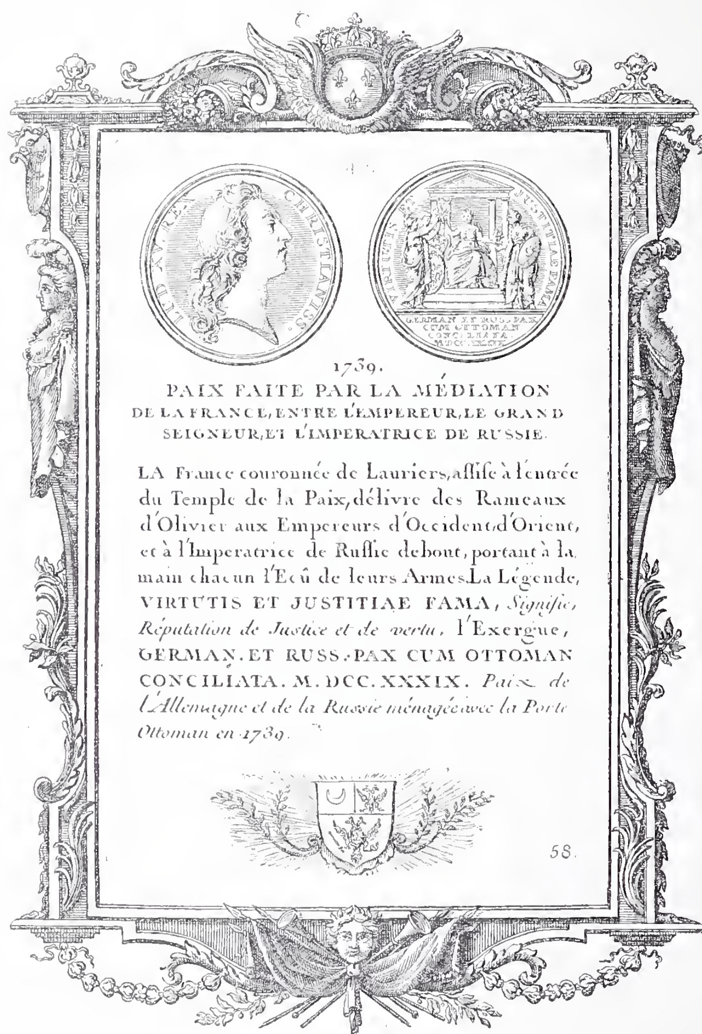
Ce ne fut guère que sous Pierre le Grand que la Russie commença à jouer un rôle important dans le concert européen, mais ses successeurs, jusqu'au règne glorieux de Catherine II, sans abandonner complètement la politique extérieure du géant du Nord, semblèrent pourtant se désintéresser du règlement des affaires de l'Europe. Cependant depuis l'année 1672, les Russes luttaient opiniâtrement contre les Turcs avec des alternatives de succès et de revers. En 1736, sous le règne d'Anne Ivanowna, profitant des embarras de la Sublime-Porte engagée dans une guerre terrible contre les Persans ils s'étaient emparés du port d'Azow sur la mer Noire, ce lac russe rêvé par Pierre le Grand. L'empire moscovite était alors mollement gouverné par l'impératrice Anne, dominée par son favori Jean de Biren, ce paysan, créé duc de Courlande, qui, par vanité, se faisait appeler de Biron et portait les armes de l'illustre maréchal de France.

Jaloux des succès du général allemand de Munnich, qui conduisait les troupes Russes contre les Turcs, le duc de Courlande ne cessait de lui susciter des difficultés et embarras continuels qui arrêtaient malheureusement la marche de ses opérations et rendaient ses victoires à peu près stériles. Délivrés enfin de la guerre avec les Persans, les Turcs reprirent bientôt l'offensive, non seulement contre les Russes, mais aussi contre les Autrichiens qui venaient de terminer la guerre de la succession de Pologne et s'apprêtaient à appuyer les efforts de leurs alliés. En 1737, ceux-ci s'emparaient d'Oczakow, entre Kherson et Odessa, sur la mer Noire, tandis que les Impériaux prenaient la place forte de Nissa, en Servie. Mais deux ans après, les troupes de l'empereur Charles VI se faisaient battre à Krotzka par les Turcs, qui mettaient le siège devant Belgrade. Tout au contraire, les Russes, victorieusement conduits par le comte de Munnich, occupaient Choczim et Iassy.

C'est alors que l'indolent sultan Mahmoud Ier, se tourna vers la France, que la signature du traité de Vienne, le 18 novembre 1738, venait de faire le modérateur et l'arbitre de l'Europe.

Il y eut à cette époque pour notre diplomatie dirigée par le cardinal ministre de Fleury un moment d'éclat malheureusement trop passager.

Ce fut la Sublime-Porte qui profita de notre prépondérance européenne pour se faire accorder, en 1739, les bénéfices du traité de Belgrade, par lequel l'empereur Charles IV restituait aux Turcs la Servie et la Valachie que les Impériaux avaient acquises par le traité de Passavoritz en 1718. En même temps, la Porte acquérait Belgrade et Orsowa, tandis que les Russes étaient obligés de lui rendre Azow et Oczakow. Après le traité de Vienne, celui de Belgrade fut un nouveau succès pour la diplomatie française, et c'est à cette occasion que fut frappée la médaille dont nous donnons la reproduction d'après une gravure du temps.



Une médaille commémorative de la paix de Belgrade en 1739.

Malheureusement, la politique du cardinal ministre ne devait pas tarder à retomber dans les faiblesses et les fautes du passé, et c'est ainsi que la France était entraînée dans la funeste guerre de la succession d'Autriche, en 1740.

AMHRA.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15

ENFANTS JOUANT AUX CARTES



ENFANTS JOUANT AUX CARTES. — Peinture de Murillo. — Gravé par CROSBIE.

L'œuvre de Murillo présente une étonnante diversité tant pour les sujets que pour la manière dont il les a traités. Sans doute les scènes religieuses empruntées à l'Ancien et au Nouveau testament sont celles qu'il a représentées le plus souvent; il n'est point nécessaire de rappeler

ici le *Moïse frappant le rocher* qui fait la gloire de l'hôpital de la Charité, à Séville, ou bien encore les *Immaculées Conceptions* que l'on retrouve en si grand nombre à Séville, à Cadix, à Madrid, à Paris ou à Londres. Mais Murillo ne s'est pas contenté d'être le peintre de la dévotion passionnée et galante, telle que la comprenait la Séville dix-septième siècle : c'est aussi un grand portraitiste, qui sait admirablement faire ressortir sur sa toile le caractère intime des personnages qu'il représente. Et même il se trouva un jour des qualités de paysagiste, s'il faut en croire une ancienne anecdote : on nous raconte que Murillo s'était associé avec un de ses amis appelé Iriarte pour peindre des tableaux de sainteté, Murillo faisait les personnages; Iriarte les paysages. Un jour ils se brouillèrent pour un prétexte futile : un amateur avait commandé un tableau à Iriarte qui refusait de le commencer; Murillo n'y consentait pas davantage. A la fin, impatienté, Murillo saisit un pinceau et fait d'un trait et les figures et les paysages. Il venait de découvrir en lui les qualités d'un paysagiste. Le musée de Madrid possède quelques paysages de Murillo, d'ailleurs faits d'imagination et non d'après nature.

***

Cependant ce qui fait l'originalité de Murillo parmi ses grands contemporains, les Velasquez et les Alonso Cano, ce sont ses nombreux tableaux de genre, dont le plus populaire en France est le jeune mendiant en train de s'épouiller. C'est dans les toiles de cette espèce que nous trouvons tout un peuple de *muchachos* éveillés et fripons, les uns buvant, d'autres mangeant des melons et du raisin, d'autres enfin jouant aux dés, gais et allègres et contents de vivre, malgré leurs haillons, leurs malpropreté et leur misère.

Outre ces gamins, Murillo peint souvent de jeunes paysannes galiciennes qui vendent des fleurs ou du poisson, ou encore comptent l'argent qu'elles viennent de recevoir : autant de types animés et populaires dont on retrouverait encore aujourd'hui plus d'un exemplaire dans les marchés de l'Espagne ou parmi les gamins qui poursuivent les touristes à travers les rues de Séville.

On connait une cinquantaine de ces tableaux de genre.

Le Louvre n'en possède qu'un seul; la National Galiery, l'Ermitage et surtout la vieille Pinacothèque de Munich sont beaucoup plus riches.

A Munich seulement nous en trouvons six, parmi lesquels celui que nous reproduisons ci-dessus ne fait pas mauvaise figure, même à côté du petit pouilleux.

J. H.

L'AÉROSTATION SCIENTIFIQUE EN ALLEMAGNE

Lorsque Frédéric II, de Prusse, apprit la découverte des ballons, il accentua les critiques et les sarcasmes de son correspondant ordinaire, le baron Grimm, qui tourna en ridicule l'enthousiasme des Parisiens. Quand Blanchard entreprit son voyage triomphal au travers de l'Europe, le neveu de Frédéric II interdit à l'aéronaute français de donner une représentation dans ses états. Ces précédents fixèrent naturellement l'attitude des souverains qui se succédèrent à Berlin, jusqu'à la guerre de 1870.

Dès que Nadar et Eugène Godard eurent dressé leurs ballons captifs, dans les murs de Paris, l'armée d'investissement voulut avoir les siens. M. de Moltke s'adressa à l'aéronaute anglais Coxwell pour avoir un ballon, et employa un aéronaute américain nommé Wells, mais les résultats furent nuls. L'état-major allemand se borna avec raison à organiser avec des hulans, la chasse aux ballons. L'entreprise eut été puérile, si les aéronautes avaient connu les éléments de leur métier. Mais, l'inexpérience des pilotes et le télégraphe électrique aidant, l'*Armand-Barbès* qui portait Gambetta faillit être capturé à Épineuse, et trois ballons le furent coup sur coup quelques semaines après. Il en résulta une panique, à la suite de laquelle la Place adopta les départs nocturnes, mesure fatale qui désorganisa presque le service aérien au moment où il aurait pu servir à combiner les mouvements des armées de secours avec ceux de la garnison. J'ai raconté avec détail tout ce qui a trait à ce point important dans le *Siège de Paris vu à vol d'oiseau*. Au *Galilée*, au *Niepce* et au *Daguerre*, ainsi capturés, vinrent se joindre la *Bretagne* capturée dans les environs de Metz, la *Ville-de-Paris* atterrissant en Prusse Rhénane, et le *Davy* en pleine Bavière. L'ennemi s'empara donc de six ballons français. Quelques-uns des voyageurs s'échappèrent avec les dépêches, mais la plupart des équipages furent pris et enfermés dans des forteresses allemandes jusqu'à la paix.

Les ballons ainsi capturés furent vendus à l'encan par l'autorité militaire. Un ancien hulan qui avait fait la campagne de France en acheta un ou deux, et exécuta des ascensions foraines, avec beaucoup de succès dans les principales villes d'Allemagne. Afin d'accentuer son succès Damm prétendait que le ballon sur lequel il exécutait ses ascensions était précisément l'*Armand-Barbès*, à bord duquel Gambetta s'était échappé de Paris.

Mais la plupart des ascensions de fête furent exécutées par des aéronautes français. Les premières à Cologne par des praticiens qui avaient contracté des engagements avant la guerre, qui quoiqu'elle eût changé la géographie de l'Eu-

rope, et bouleversé les relations internationales, n'avait point introduit de clauses résolutoires dans le contrat.

On vit alors arriver dans les environs de Berlin, un aéronaute forain qui avait usurpé le nom d'Eugène Godard, mais la fraude fut reconnue, à la suite de réclamations faites par le doyen des aéronautes français, et ce triste personnage fut honteusement chassé.

Le succès de la poste aérienne devait naturellement exciter l'attention de M. de Bismark, qui comprit fort intelligemment que le meilleur moyen de créer une aéronautique militaire efficace, était de provoquer des ascensions scientifiques privées. Il suscita la création d'une société allemande de navigation aérienne à laquelle il fit attribuer une subvention de 50,000 francs par an. Les divers officiers du service militaire, le capitaine Modebeck, le lieutenant Gross, etc., etc., devinrent membres actifs de cette association et servirent de pilotes à des physiciens distingués tels que le docteur Berson et le docteur Assmann. L'association nouvelle provoqua la formation, d'abord à Vienne, puis à Munich, de sociétés analogues qui prirent pour organe officiel le *Luftschiffahrt* de Berlin. Le gouvernement Russe, ayant fondé près de Pétersbourg un établissement aérostatique militaire, une convention diplomatique intervint entre les gouvernements d'Allemagne, d'Autriche et de Russie, pour que les ballons militaires des trois empires aient le libre parcours sur le territoire des deux autres. Des ascensions simultanées furent même exécutées avec des ballons montés à Pétersbourg et à Berlin. La société de navigation aérienne de Berlin commença même à organiser, en 1878, des ascensions aérostatiques à l'instar de celles que onze ans auparavant la *Société française* avait organisées à Paris, et qui furent à peu près interrompues à la suite de la catastrophe du *Zénith*, en 1877. Les débuts furent timides à cause du prix des expériences et des difficultés d'exécution. En 1888, il n'y eut qu'une seule expérience avec le *Herder*. En 1891, il n'y en eut pas moins de cinq dirigées par le lieutenant Gross et exécutées à l'usine à gaz de Schœnberg. Les ascensions furent interrompues par le changement de règne, et la maladie de l'empereur Frédéric. Mais elles furent reprises avec une nouvelle activité en 1893, l'empereur Guillaume II ayant fait construire aux frais de sa cassette privée le ballon le *Humboldt* et ayant assisté à son inauguration le 1er mars 1893.

Cet aérostat n'exécuta pas moins de six ascensions dans les mois de mars et d'avril, toutes sous la direction du lieutenant Gross. Mais le 26 avril il fut détruit par le feu, lors d'une descente en Silésie. Cette catastrophe qui faillit coûter la vie au lieutenant Gross fut provoquée par un phénomène tout à fait inattendu. Une vive étincelle jaillit de la soupape qui était en cuivre, au moment où cet officier y porta la main afin de la démantibuler pour activer la sortie du gaz, que contenait l'enveloppe.

L'empereur Guillaume fit alors construire, à ses frais, un ballon semblable à cette différence près qu'il avait une soupape en caoutchouc durci.

L'inauguration eut lieu le 12 juillet 1893 au soir par un voyage nocturne qui dura jusqu'au lendemain matin. Depuis lors jusqu'au 15 février 1895, date de nos derniers renseignements on n'a pas exécuté moins de trente ascensions scientifiques, la plupart avec le *Phœnix*, tel est le nom qu'on lui donna fort spirituellement. Lors de la cinquième, on eut l'idée d'augmenter la force ascensionnelle du gaz d'éclairage en y mélangeant 500 mètres cubes, soit un cinquième, d'hydrogène pur fourni par les générateurs du ministère de la Guerre. On eut recours quatre fois à cette combinaison. A trois reprises différentes l'administration de la guerre gonfla entièrement le ballon avec du gaz pur. Une autre fois l'hydrogène fut fourni par une fabrique de produits chimiques, qui avait recueilli ses résidus au lieu de les laisser perdre dans l'atmosphère, comme l'on a inutilement proposé de le faire à Paris depuis plus de vingt ans.

Cette ascension fut exécutée le 4 décembre 1894, par M. Berson, qui monta seul dans la nacelle du *Phœnix*, et s'éleva à l'altitude extraordinaire de 9,150 mètres. Mais s'il parvint à exécuter ses observations dans cette zone, où il observa une température de 47° de froid, c'est qu'il respirait du gaz oxygène pur, qu'il avait apporté avec lui dans un ballonnet. Il doit ce succès à la méthode que devaient employer les aéronautes du *Zénith*, qui n'ont peut-être succombé que parce qu'ils n'avaient point une pratique suffisante des inhalations, que M. Berson eut la précaution de faire plusieurs fois à de moindres niveaux.

L'empereur d'Allemagne assista à un de ces voyages préliminaires, qui fut exécuté le 11 mai précédent et dans lequel M. Berson, piloté par le lieutenant Gross (aujourd'hui passé capitaine), s'éleva à l'altitude déjà exceptionnelle de 7,900 mètres, où il trouva 36° de froid.

A ce moment, MM. Hermitte et Besançon avaient déjà obtenu des résultats fort intéressants avec les ballons enregistreurs qu'ils avaient imaginés. La Société de navigation aérienne de Berlin profita de la présence de l'empereur Guillaume pour imiter ce système simple et ingénieux, de faire pénétrer la science humaine dans les régions éloignées, où l'homme lui-même ne peut trouver les éléments indispensables à l'entretien de la vie. Le *Cirrus*, ballon sonde de 250 mètres cubes, fut lancé en même temps que le *Phœnix* et le *Posen*, ballon militaire de 1,000 m. cubes. Mais cette expérience ne fut pas heureuse, le *Cirrus* creva en l'air et

tomba près de Tempelhof, où le ministère de la guerre possède ses ateliers d'aérostation.

Mais la Société de navigation aérienne ne se tint point pour battue, le tableau de ses ascensions comprend trois lancers du *Cirrus* qui réussirent, grâce à l'emploi de l'hydrogène pur, à atteindre une fois l'altitude de 16,325 mètres et une autre fois 18,450 mètres, du moins suivant le tableau, car nous ne croyons pas que les diagrammes aient été publiés.

Ce sont ces expériences, qui ont conduit l'empereur d'Allemagne à faire les frais de ces lancers qui sont devenus internationaux depuis le 14 novembre 1896, comme le *Magasin Pittoresque* l'a déjà rapporté.

Nous sortirions des bornes que nous nous sommes tracées, si nous examinions les détails des tentatives faites par ce que l'on a nommé le *plus lourd que l'air*, la construction des ballons dirigeables, les ballons cerfs-volants. En effet, notre intention n'a point été d'appeler l'attention de nos concitoyens sur ces travaux dont la locomotion aérienne est le but, mais dont l'utilité est plus ou moins discutable. Nous nous en sommes strictement tenus au point de vue de la pratique de l'aérostation proprement dite, que les souverains de la Prusse ont commencé par dédaigner et pour laquelle ils montrent depuis le siège de Paris une sollicitude intelligente digne d'être signalée, d'être louée, et surtout d'être imitée.

W. DE FONVIELLE.

UN DÉPUTÉ MUSULMAN

Paris a, de tout temps, eu le privilège de donner asile à des personnages excentriques. Ils s'y renouvellent comme les figurines animées et changeantes des kaléidoscopes. Ils y font une apparition, alimentent pendant quelques instants la curiosité sans cesse en éveil de la capitale, inspirent quelques chroniqueurs ou quelques chansonniers, puis disparaissent.

Il serait oiseux d'énumérer les « excentriques » de la littérature, des sciences, des arts ou de la politique dont Paris s'est amusé à divers moments de son histoire. Mais, quelque fugitives que soient les impressions laissées par eux, elles méritent, parfois, d'être notées en marge de l'époque où ils ont agi et parlé. C'est ce qui nous a paru pouvoir être fait pour M. le docteur Grenier, récemment élu député de l'arrondissement de Pontarlier. M. Grenier s'est converti à l'islamisme. En néophyte qui ne fait pas les choses à moitié, il a revêtu le burnous, coiffé le turban, chaussé les bottes des disciples de Mahomet. Il a fait siens les rites prescrits par le Prophète pour les habitants des pays équatoriaux, et, bravant les quolibets de Paris comme les frimas de janvier, il s'est livré à des ablutions quotidiennes sur les rives hivernales de la Seine.



Le docteur Grenier devant la Chambre des députés.

Est-il convaincu? Ne l'est-il pas? Lui seul peut répondre à la question. Nous devons croire qu'il agit avec une entière conviction, puisqu'il l'affirme. Aussi ne discuterons-nous pas son affirmation.

La foi qui n'agit pas est-ce une foi sincère?

La sienne agit. Elle agit même beaucoup; elle brave le ridicule, ce qui n'est pas exempt de danger dans le pays d'indulgente ironie et de souriant scepticisme qu'est Paris. M. Grenier ne s'en est pas assez rendu compte; aussi aurait-il tort d'être surpris si son rêve était emporté par le courant d'un fleuve qui a bercé et emporté bien d'autres chimères et bien d'autres rêves.

Au demeurant, un homme fort honorable que M. le député Grenier.

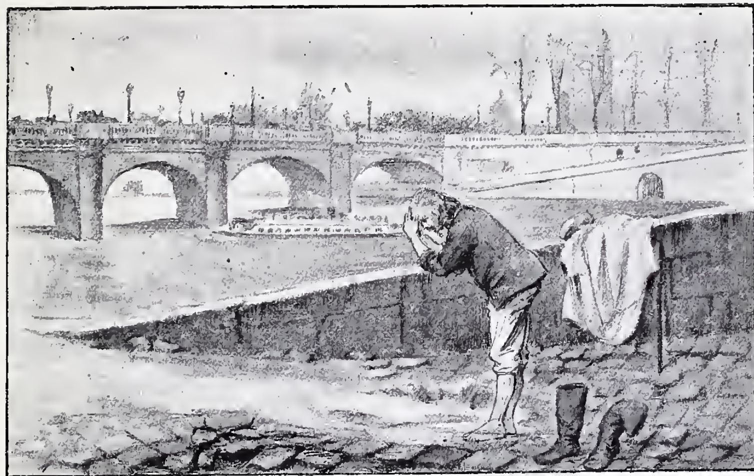
Sa charité, son dévouement, son désintéressement sont de notoriété publique à Pontarlier où, depuis longtemps, on avait pris l'habitude de ne plus prêter attention aux manifestations extérieures de ses sentiments religieux. Il soulageait les souffrants, portait secours aux malheureux, se montrait secourable, bon, pour les faibles et les déshérités. Il s'est converti à l'islamisme pendant un séjour en Algérie, où il achevait de se guérir des suites d'une fièvre typhoïde.

C'est sur la terre d'Afrique qu'il a rencontré son chemin de Damas. Avant d'y aborder, il était un homme comme beaucoup d'autres. Rien, sinon une certaine vivacité d'intelligence et une assez grande puissance de travail, qui le distinguât du reste des mortels. Il avait fait de bonnes études médicales, après avoir été un

lycéen souvent couronné. Il a vu les Arabes, a lu leur livre sacré, et comme Pauline, s'est subitement écrié :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusé!

La foi l'avait subitement illuminé. Il reconnut dans Mahomet, qui imposait, comme Moïse l'avait fait d'ailleurs avant lui, certaines pratiques hygiéniques à son peuple, l'homme vraiment doué d'une prescience divine. N'était-ce pas, en effet, chose quasi-divine que de prévoir la nécessité des ablutions, par exemple, à une époque où le rôle des infiniment petits dans notre économie n'était pas soupçonné et d'écrire sur cette opération un chapitre que ne désavouerait pas aujourd'hui le plus savant de nos bactériologues.



Le docteur Grenier faisant ses ablutions dans la Seine, près du pont de la Concorde.

Bref, après son séjour en Afrique, le docteur était conquis à la croyance mahométane. Que de traits ne citerait-on pas pour justifier sa sincérité! Tantôt c'est son burnous qu'il abandonne aux mains d'un cocher requis par lui pour le conduire en traîneau dans les neiges de la montagne afin de porter secours à une femme malade. Le traîneau étant engagé dans la neige, le cocher refuse tout service et se plaint d'être exposé aux rigueurs de la température. Le docteur Grenier le couvre de son propre manteau et, seul, dans des sentiers où il risque de perdre la vie, il va donner ses soins à la malade.

Une autre fois, appelé près d'une bohémienne qui se meurt dans une roulotte délabrée, à 15 kilomètres de la ville, il l'examine et lui conseille d'entrer à l'hôpital.

— Je n'ai pas d'argent pour me rendre à la ville, répond la pauvre femme.

— Qu'à cela ne tienne, répond le docteur. Voici mon billet de retour pour Pontarlier. Prenez le chemin de fer. Moi je me tirerai toujours d'affaire.

Et il revint à pied...

Sa célébrité n'aurait probablement pas dépassé l'enceinte de Pontarlier si les électeurs de cette ville ne l'avaient envoyé à la Chambre pour les représenter. Ce n'était pas un député comme les autres ; au lendemain de son élection on l'appelait le député musulman et c'est avec cette qualification qu'il débarquait à Paris. Ce cas est unique dans les annales du Parlement français, d'un député professant la religion de Mahomet et touchant du front le sol de la Chambre avant de prendre part aux délibérations et aux votes. Voyez-le agenouillé près de la grille d'entrée du Palais Bourbon, sur le quai d'Orsay, invoquant Allah, le visage tourné vers l'Orient. Un peu plus tard vous le reverrez au bord de la Seine en train de procéder aux ablutions ordonnées par le Coran. Il est heureux pour le docteur Grenier que le fleuve coule à proximité du Palais législatif. Comment s'y serait-il pris si les législateurs avaient habité une région moins abondamment arrosée ?

Donc, le docteur s'est rendu au bord de l'eau, par la descente en pente douce qui est située non loin de la Chambre, sur la rive gauche, en amont du pont de la Concorde. Là, il s'est dévêtu de son burnous qu'il a posé avec son turban sur le rebord d'un parapet voisin ; il est apparu alors habillé d'un veston et d'un pantalon ordinaires. Il a ôté ses bottes, retroussé son pantalon et est entré dans l'eau. Après avoir pratiqué ses ablutions à la tête et aux bras il a repris son costume arabe et s'en est allé non sans quelques prosternations.



Le docteur Grenier.

C'est cette miette d'histoire que notre dessinateur a recueillie avec une parfaite exactitude. Lorsqu'on objecte au docteur Grenier qu'il y a au moins un manque de mesure dans cette façon de pratiquer à Paris la religion mahométane, il dit qu'il veut prêcher d'exemple et que Mahomet n'eût point fait de prosélytes s'il était resté tranquillement chez lui. D'ailleurs, M. Grenier ne borne pas aux froides rives de la Seine le spectacle de ses génuflexions. Il se peut qu'un de ces jours, voyageant en omnibus, vous vous trouviez coude à coude avec le député musul-

man. Vous l'aurez vite reconnu à son visage ascétique qu'éclaire un regard doux et vague. Ne soyez pas étonné si vous le voyez se lever brusquement, s'agenouiller au milieu du véhicule et s'incliner pieusement, la figure tournée vers la cité des croyants.

Il pratique, même en tramway, avec le naïf espoir de faire luire aux yeux douteurs des Parisiens les engageantes perspectives du paradis de Mahomet. M.

CURIOSITÉS PHILOLOGIQUES

POUR UN POINT MARTIN PERDIT SON ANE

Ce proverbe s'applique aux gens qui échouent au moment où ils allaient réussir. Il signifie encore qu'on s'expose à subir de grands dommages lorsqu'on néglige les petits détails.

Les personnes qui ne seraient pas convaincues de la vérité de cet adage feront bien de relire les charmantes pages où Franklin nous montre d'une façon si vive et si spirituelle à quels dangers l'on s'expose lorsqu'on néglige de fermer une porte ou de remettre un clou au fer de son cheval.

Le proverbe en question n'est pas nouveau dans notre langue et il a revêtu différentes formes. Voici les principales d'après Le Roux de Lincy.

Pour un point perdit Gibert son asne (13e siècle).
Pour un seul point perdit Gaubert son église (15e s.).
Pour un point perdit Martin son asne (15e siècle).
Pour un point Baudet perdit son âne (16e siècle).

Les Italiens disent : Pour un point Martin perdit sa chape.

Quelle est l'origine de cette façon de parler? Peut-être fait-on tout simplement allusion à un nommé Martin qui jouant son âne aux dés ou à un autre jeu, le perdit pour n'avoir pas pu faire le dernier point, ou parce que son adversaire fit un point de plus que lui.

Cette explication qui est probablement la vraie, était trop simple pour les gens qui aiment à mêler de l'érudition partout.

Voici donc la belle histoire imaginée par Cardan et répétée depuis par les étymologistes.

Martin, prieur de l'abbaye d'Azello, avait fait graver ce vers sur la porte d'entrée :

Porta patens esto, nulli claudaris honesto.

(Porte sois ouverte; ne reste fermée pour aucun honnête homme.)

Malheureusement le peintre, soit par ignorance, soit par méchanceté, mit la virgule après *nulli*, au lieu de la placer avant. La phrase revêtait ainsi un sens tout opposé.

Porta, patens esto nulli, claudaris honesto.

(Porte ne sois ouverte pour personne; sois fermée à l'honnête homme.)

Or le pape (on ne dit pas lequel) se promenant par là, lut l'inscription. Mécontent de la façon dont l'abbé Martin entendait la charité chrétienne, il lui enleva son abbaye. Le successeur s'empressa de corriger la faute que son prédécesseur n'avait pas vue et ajouta ce nouveau vers qui est devenu notre proverbe :

Uno pro puncto caruit Martinus Asello.

(Pour un point Martin perdit son abbaye d'Azello (ou perdit son âne).

Cette explication, qui repose sur une virgule et un calembour, a l'inconvénient de ne pas se rapporter beaucoup à notre proverbe; mais elle nous avertit qu'il ne faut pas négliger la ponctuation.

Voici une troisième version produite par certains parémiographes : selon eux il faudrait dire : Pour un *poil* Martin perdit son âne, et ils expliquent de cette façon leur manière de penser :

Un sieur Martin perdit son âne à la foire. Après d'actives recherches, il apprit qu'un particulier avait trouvé un âne. Martin ne doutant pas que ce ne fût le sien, le réclama Mais il fallut aller devant le juge.

— De quelle couleur était le *poil* de votre bête? demanda-t-il à Martin.

— *Gris*, répondit-il. Or comme il fallait répondre *noir*, il perdit son âne.

Enfin il y a dans les campagnes de la Normandie une quatrième version qui n'a été rapportée par personne et que nous préférons à toutes les autres.

Comme dans la précédente, Martin perd son âne : un particulier le trouve. Martin le réclame : l'homme refuse de le rendre. On va devant le juge de paix. Celui-ci est fort embarrassé, on le conçoit sans peine. Or il avait remarqué que le nom du propriétaire était écrit sur la croupe de l'animal.

En désespoir de cause, le juge demande à Martin comment il écrit son nom.

— M, a, r, t, i, n, répondit-il.

— Et vous? demanda-t-il à son adversaire.

— M, a, r, t, i, n, *un point*.

Comme il y avait un point sur la bête, l'âne lui fut adjugé, et Martin perdit son âne (pour n'avoir pas dit : un point).

Il y a chez les Anglais une certaine virgule nommée la virgule de Fairfax, qui est aussi célèbre que chez nous le *point* de Martin. Fairfax, l'un des juges qui condamnèrent à mort Charles Ier, aurait bien voulu se dispenser d'émettre un suffrage qui pouvait lui attirer plus tard du désagrément. Pour se tirer d'affaire, il libella son bulletin de la manière suivante :

Si consentiunt omnes ego non dissentio.

Cette phrase présente deux sens opposés : si l'on met une virgule après *omnes*, elle signifie : si tous disent *oui*, moi je ne dis pas non.

Mais si l'on reporte la virgule après *non*, elle voudra dire : Si tous disent oui, moi non, je suis d'avis contraire.

Par cette rédaction ambiguë, Fairfax pensait pouvoir éviter toute espèce d'ennui en prétendant qu'il avait mis ou voulait mettre la virgule après *omnes*, ou après *non*.

L'histoire ne dit pas si Fairfax a jamais eu besoin de s'expliquer à ce sujet ; mais sa virgule est demeurée célèbre comme un modèle de prudence.

H. Lecadet.

Pensée

Celui qui proclame l'existence de l'infini accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans les miracles de toutes les religions. La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'irréductible expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini. Qu'il s'appelle Brahma, Allah, Jupiter ou Jésus, sur la dalle de ces temples nous verrons des hommes agenouillés, prosternés dans la pensée de l'infini.

Pasteur.

GASTON PARIS (1)

Il est impossible aux profanes, j'entends aux simples lettrés, de rendre pleinement justice à M. Gaston Paris. Il ne peut être apprécié comme il le mérite que par les élèves et anciens élèves de l'École des hautes études (section de philologie romane) ou de l'École des chartes. Quiconque n'a pas fait de l'étude de la langue et de la littérature du moyen âge français l'occupation de sa vie, doit acquiescer avec la foi du charbonnier au jugement des hommes compétents, lesquels sont absolument unanimes à saluer, en M. Gaston Paris, un maître. Heureusement pour nous, il ne s'est pas contenté de collaborer assidûment à la *Romania*, aux *Annales de l'Académie des Inscriptions* et autres périodiques de ce genre, ni d'entasser les mémoires techniques sur les éditions savantes. Il a eu, de loin en loin, comme beaucoup de spécialistes contemporains, — comme Renan, comme James Darmesteter, comme le mathématicien Joseph Bertrand, etc., — l'ambition de s'évader de sa spécialité, ou d'en mettre les conclusions à la portée des « honnêtes gens », en un mot de prendre rang dans la littérature générale de son siècle. C'est le même motif qui avait poussé Descartes à rédiger le *Discours de la Méthode* en français, et non en latin comme c'était l'usage pour les ouvrages de philosophie ; Buffon à enluminer avec tant de soin son *Histoire naturelle*. Sa docilité à cette tradition féconde a valu à M. Gaston Paris son fauteuil à l'Académie, et au public trois volumes d'essais, dont deux sur la *Poésie du moyen âge* (1) et un sur divers *Penseurs et poètes* contemporains.

(1) M. Gaston Paris est né à Avenay (Marne), en 1839. Il est fils de Paulin Paris, qui fut le véritable initiateur des études médiévales. Il fut élève de l'École des chartes, et se fit recevoir docteur ès lettres en 1865. Il succéda à son père, comme professeur au collège de France, et à M. Gaston Boissier (successeur lui-même de Renan), comme administrateur de ce grand établissement. Élu membre de l'Académie française en remplacement de Pasteur, il a été reçu, le 28 janvier 1897, par M. Joseph Bertrand.

Pour avoir sans doute trop longtemps vécu au onzième siècle, il semble un peu dépaysé dans le monde moderne. Ses portraits de Frédéric Mistral et de Sully Prudhomme sont consciencieux et à peu près exacts ; mais vraiment on y sent trop que Chrétien de Troyes et Jean Bodel sont pour lui beaucoup plus vivants. Il a besoin, semble t-il, pour asseoir son opinion, de compulser des manuscrits et de critiquer longuement les textes. Dès que cette ressource lui fait défaut, on dirait qu'il sent son esthétique vaciller et qu'il éprouve l'urgente nécessité de la protéger par de pesants garde-fous. C'est ainsi qu'ayant, ou peu s'en faut, accordé sa juste part d'éloges à l'auteur de *Mireïo*, il s'empresse comme s'il craignait d'en avoir trop dit, d'ajouter que le poète provençal n'est tout de même pas absolument l'égal de Dante et de Gœthe. Peut-être ; mais la comparaison ne s'imposait guère. Elle est peu précise, et elle ne serait point instructive, si elle ne révélait chez le critique une timidité en quelque sorte *scolaire* et assez puérile.

Même dans son domaine médiéval, la pensée de M. Gaston Paris n'est pas toujours exempte d'incertitudes. On peut relever dans certaines vues d'ensemble des apparences de contradictions. Par exemple, dans l'étude sur les *Origines de la littérature française*, il dit que le moyen âge ne doit, somme toute, pas grand' chose à Rome. Puis il ajoute immédiatement — car ses informations, du moins, sont toujours sûres — qu'il lui doit sa langue ; et il est obligé de reconnaître que « pour un peuple, changer de langue, c'est changer d'âme », et que « la connexité de la pensée et de la parole est tellement intime que parler latin, c'est presque penser latin ». C'était bien la peine de montrer tant de dédain pour cette influence de « pure forme » qu'il attribuait d'abord à la culture latine !

Notez que la question est de première importance. La nation française est le produit de trois éléments : l'élément celte primitif, l'élément romain qui, très rapidement, après la conquête de Jules César assimila le premier, enfin l'élément germanique apporté par l'invasion des barbares Francs. Suivant qu'on attribue la prédominance à l'un ou à l'autre de ces éléments, il en résulte une conception différente de notre histoire et de notre littérature. M. de Vogüé est seul, je crois, à penser que l'esprit celtique ait résisté à la conquête romaine. La lutte est entre le romanisme et le germanisme.

Si l'élément barbare avait été prépondérant dans la formation de la France, celle-ci devrait tendre dans la mesure du possible, politiquement et littérairement, à fraterniser avec les autres peuples germaniques. Cette conception a été celle du romantisme et de beaucoup de penseurs français de la première moitié du dix-neuvième siècle, grands admirateurs de la poésie, de la métaphysique, et de la simplicité patriarcale des mœurs de l'Allemagne. La guerre de 1870 lui a porté un coup terrible. Elle subsiste, en littérature, dans l'enthousiasme que manifestent un

(1) Chez Hachette.

grand nombre de snobs et quelques braves gens pour les ouvrages des romanciers poméraniens et les dramaturges scandinaves.

L'autre conception, d'après laquelle les Francs, peu nombreux, se seraient fondus dans le peuple conquis et complètement romanisés, qui voit dans cette invasion une révolution purement politique et dans la France une terre essentiellement latine, amène à considérer la lutte contre l'hégémonie des races germaniques comme une nécessité vitale et la fidélité à la tradition antique comme la première condition de la prospérité des lettres françaises.

On comprend donc l'intérêt qui s'attache à l'opinion d'un médiéviste professionnel sur les origines de notre race. Logiquement, de la solution de ce problème dépend la direction de notre politique et de notre culture. Et c'est pourquoi l'on regrette les flottements de la parole de M. Gaston Paris. On les regretterait bien davantage encore si cette indécision était autre chose qu'une gaucherie dans l'expression des idées générales, assez naturelle chez un écrivain qui a passé sa vie à recueillir l'infini détail des recherches d'érudition. Par bonheur, le résultat de ces recherches n'est pas douteux. Et même, à côté des passages hésitants, — dont les défauts sont par conséquent d'ordre purement littéraire, — il s'en trouve d'autres où *la vérité romane* éclate avec une force incomparable, qui va jusqu'à contraindre la probité scientifique de M. Gaston Paris à se parer d'une haute et chaleureuse éloquence.


M. Gaston Paris.

« La Gaule fut romanisée, et c'est là le fait primordial et capital de notre histoire littéraire... Le français n'est autre chose, en effet, que l'une des formes du latin vulgaire ou *roman*, et les fils des Gaulois parlent depuis dix-huit siècles une langue formée aux bords du Tibre. Les conséquences de ce fait sont incalculables... » Qu'ont apporté les Francs? Littérairement, la *matière* des épopées ou chansons de geste. Politiquement, la féodalité, — et surtout le sentiment national. C'est là leur grand bienfait. La conquête romaine avait aboli les nationalités. Les Francs en rendirent une à l'ancienne Gaule, qui devint la France. L'unité nationale française, ébauchée par Clovis, accentuée par le démembrement de l'empire de Charlemagne, a été patiemment achevée par les rois Capétiens. Mais l'œuvre des Francs a consisté simplement à couper le lien qui rattachait la Gaule à Rome. Le peuple qu'ils délivraient ainsi n'en resta pas moins, — malgré son indépendance nouvelle, — un peuple roman.

Dans une page bien remarquable, M. Gaston Paris résume toute notre histoire, — disparition de la féodalité, Renaissance, progrès de la démocratie et de la science, — depuis le haut moyen âge jusqu'à nos jours, par un recul constant de l'élément germanique devant la réaction de plus en plus puissante de l'élément romain. (*La Poésie du moyen âge*, 1re série, p. 85). Il faut lire, si l'on veut apprécier la noblesse du patriotisme rétrospectif de M. Gaston Paris, cette admirable leçon sur la *Chanson de Roland et la Nationalité française*, faite au Collège de France en décembre 1870, dans Paris assiégé. Il y a montré autant de flamme et beaucoup plus de goût que Fichte dans ces fameux *Discours à la nation allemande*, qui relevèrent le courage de ses compatriotes après Iéna.

Tel est donc l'un des motifs de la tendresse de M. Paris pour le moyen âge. Il lui est reconnaissant d'avoir été la période où la France exerça pour la première fois une hégémonie incontestée sur l'Europe intellectuelle. Il y retrouve les traits principaux qui sont encore aujourd'hui ceux de l'esprit français, et il croit bon pour la France d'acquérir « la conscience de sa continuité par l'étude de son passé ».

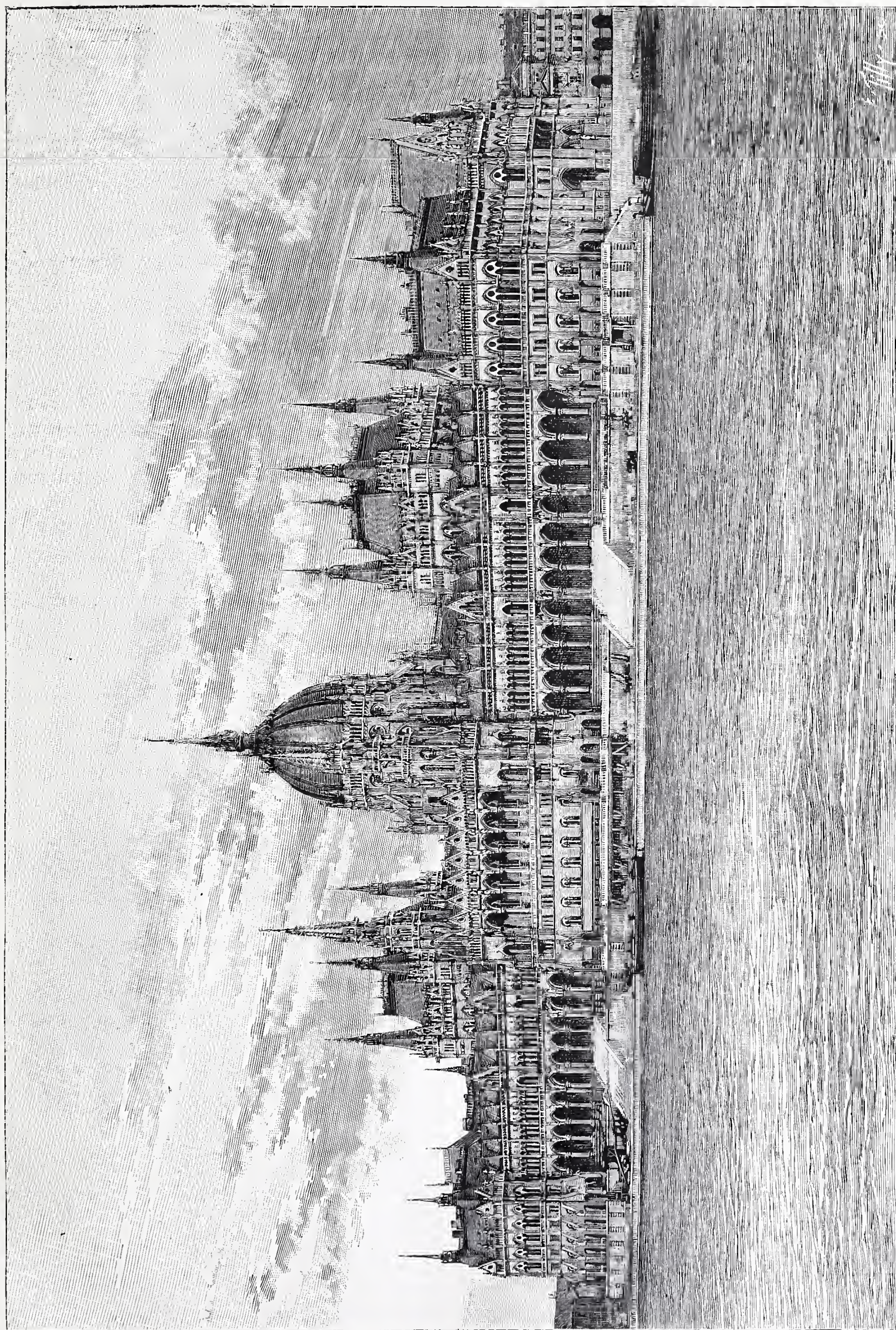
Au point de vue littéraire, il estime fort le caractère vivant de la poésie du moyen âge, et le caractère poétique de la vie de cette époque. Les passions y étaient fortes et les goûts aventureux. Jusqu'au douzième siècle, la division entre lettrés et illettrés n'existait pas (exception faite pour les clercs qui parlaient latin), et la poésie était vraiment populaire, s'adressant à tous, seigneurs et menu peuple, étant d'ailleurs comme au temps d'Homère non écrite et chantée sur les places et dans les châteaux par les jongleurs. M. Paris aime cette poésie naïve et vigoureuse; mais il sait qu'elle manque de profondeur et d'harmonie. Il n'est pas de ceux qui tiennent la Renaissance pour une catastrophe; mais il s'étonne d'entendre accuser, d'autre part, les médiévistes d'on ne sait quel retour à la barbarie. Il sait se garder, quant à lui, de « l'exaltation » et du « dénigrement », « qui lui semblent également surprenants en pareille matière ».

Et par-dessus tout, il est un savant pour qui la science est son but à elle-même. Il a célébré avec une grande élévation de langage les joies et les vertus scientifiques. Il a connu les unes et pratiqué les autres; et il a reçu la récompense de son labeur désintéressé, puisque l'admiration que ses travaux inspirent aux érudits d'outre-Rhin — juges fort difficiles en ces matières — a puissamment contribué à maintenir cette gloire intellectuelle de la France qui n'a point péri depuis qu'elle rayonnait avec tant d'éclat dans son cher moyen âge.

Paul Souday.

LE NOUVEAU PARLEMENT DE BUDAPEST (SOUVENIRS DE HONGRIE)

L'exposition nationale de Budapest dont je parlais, ici même, il n'y a pas longtemps, ne fut qu'un acte des glorieuses cérémonies du Millénaire hongrois. Terminées le 27 septembre dernier par l'ouverture du canal des Portes de fer (cette nouvelle route commerciale, percée par des ingénieurs magyars et due à l'initiative du grand patriote Széchenyi), ces fêtes dont le faste



Le nouveau parlement de Budapest. — Gravé par Tilly.

et la durée n'eurent rien d'européen mais accusèrent déjà le voisinage de l'Orient acquirent toute leur signification historique et politique le 8 juin dernier, lorsque, précédés des *bandèriums* des 63 comitats hongrois et croates, les hauts dignitaires du pays, escortés des membres des deux corps législatifs, des magnats et des députés, inaugurèrent, en séance solennelle, le nouveau palais du Parlement. Ensuite, toujours avec la même pompe, le cortège souverain retourna au Château-Royal renouveler à Joseph-François I[er] le serment de fidélité que les ancêtres légendaires prêtèrent, dit-on, il y a mille ans, dans la plaine de Pusztaszer, à Arpad, fils d'Almos et qui, aux années dorées comme aux années sanglantes de cette tragique histoire, demeura inexorablement, l'invincible *Palladium* de la patrie hongroise.

Si, au point de vue économique, artistique ou mondain l'exposition pittoresque fut l'acte essentiel de cet été de fêtes — au point de vue politique, l'inauguration de ce nouveau palais demeurera d'une signification autrement importante. Car il affirme, par le marbre et par la pierre, il affirme en paroles qui dureront plus que nos générations, l'autonomie de ce peuple, et que la Hongrie n'est plus province autrichienne mais état indépendant, ayant pour roi, l'empereur d'Autriche, il est vrai, mais avec une constitution, avec une législation particulières et le droit de ne partager avec son alliée naturelle que l'entretien de l'armée et que les questions de diplomatie étrangère. Or, en peu de paroles, ce sont là de grandes choses. Pour en faire des réalités, il fallut des années et des années de luttes; toute l'éloquence du tribun Kossuth, tout le patriotisme du poète Pétöfi, toute la volonté du diplomate François Deak et surtout le courage, la vaillance jamais vaincue d'un peuple qui, à la pointe de son épée, qui, à force de braves et de martyrs, finit par reconquérir son pays et sa liberté. Après l'histoire grecque, je n'en connais aucune qui nous présente, pendant une aussi longue série de siècles, une galerie aussi indiscontinue et aussi enthousiasmante de héros extraordinaires dont les actes puissent mieux exalter notre énergie et notre patriotisme. Certes, lorsqu'ils passent dans la *rue Bathory*, lorsqu'ils naviguent sur le Danube aux flots toujours bleus, en apercevant le dôme aux arêtes fines, les innombrables clochetons ciselés à jour de ce palais beau par ses proportions comme par ses détails, les Hongrois, sans doute, ne se répètent pas toutes ces choses, mais, croyez-le bien, le paysan de la *Puszta* aux habits brodés comme le *snob* des boulevards en *suits* de Londres sentent obscurément que cet édifice de grandeur et de majesté reste le vivant symbole de leur vigueur passée, de leur prospérité actuelle et de tout l'avenir avec son mystère et peut-être sa gloire.

Construit d'après les plans de l'architecte Steindl', ce palais occupe une superficie de 15,000 mètres carrés. Il a coûté déjà plus de 32 millions de francs et l'intérieur cependant est loin d'être terminé. Des trois grandes salles qu'il comprendra une seule est achevée — celle du trône. A droite et à gauche s'ouvriront celle de la Chambre des 359 magnats et celle de la Chambre des 453 députés. Toutefois par ce qui est on peut juger de ce qui sera. Sans témoigner d'un goût très sûr, le spectacle reste éblouissant, pareil à l'incroyable décor d'une féerie indienne dont les ors et les marbres seraient tout d'un coup et par un impossible sortilège, devenus véritables. D'abord, le vestibule dont les fières ogives de marbre rouge sont dessinées de filets d'or accentuent les lignes hardies des voûtes. Puis, après un escalier monumental, digne des plus grandes années de la Renaissance, la salle centrale, la salle du dôme, de forme polygonale, celle où se trouve le trône et qui n'est que marbres précieux, sculptures délicates, vitraux aux nuances de pierreries avec de l'or, et de l'or encore et de l'or partout. Les statues polychromes plus curieuses qu'artistiques des anciens rois magyars garnissent les murailles; ils seront les témoins silencieux des séances solennelles auxquelles cette salle est réservée. Par les nobles exemples que rappellent leurs fières images, ils apprendront aux générations futures à aimer la Hongrie comme ils l'aimèrent, jusqu'au mépris de la mort — et les débats qui se tiendront sous ces voûtes magnifiques en leur auguste présence ne pourront et ne devront que concourir à la prospérité, à la fortune d'une patrie qu'ils firent parce qu'ils le voulurent, à la force de leur bras.

Extérieurement, le nouveau Parlement imite l'architecture et la masse imposante du palais de Westminster. Je suis certain qu'aux mois d'hiver, lorsque le ciel est bas, le jour sombre, le Danube fangeux et sinistre, l'illusion doit être complète de se croire à Londres, sur les bords de la Tamise. Mais c'est en plein été, par des journées radieuses, avec une chaleur de 32° Réaumur que j'ai vu ce palais. Ce qui me frappa surtout ce furent ses dimensions gigantesques. Pour le plaisir des yeux, il pose un élégant décor aux lignes ogivales, aux fines arêtes de dentelles dans un quartier de vilaines casernes et des pauvres masures. Mais demain sans doute, ce sera un quartier nouveau car pareille aux villes d'Amérique, Budapest se développe avec une incroyable rapidité. D'une année à l'autre changent absolument et ses perspectives et ses recensements.

Enfin les sommes considérables dépensées pour ce palais, les solennités de son inauguration indiquent l'importance de la vie parlementaire hongroise. Comme dans tous les pays jeunes — bien qu'elle ait mille ans d'existence, la Hongrie moderne n'a, en réalité, que trente

années d'indépendance — la Chose publique excite presque uniquement les intérêts, les sympathies, les discussions de la foule. Chaque mois, de menus faits ou de grands actes remémorent l'étonnante vitalité politique de ce pays et de ce peuple qui, selon la prophétique parole du comte Széchenyi « ne furent pas mais seront ». A côté de la Chambre des magnats purement aristocratique le parlement ne comprend que les éléments instruits de la classe moyenne. Les séances ont lieu de dix à deux heures; elles sont fort intéressantes. Un Hongrois à même de tout observer, M. Alexandre Wekerlé en écrivit un curieux *instantané* qui complétera heureusement ces notes de voyage et d'histoire :

« L'attitude des députés, dit-il, est plus convenable que dans les Parlements américains où les membres mangent, boivent et fument; la salle large et spacieuse diffère aussi de celle si incommode des *Commons* anglais où, semblables à des sardines, les représentants serrés sur des bancs étroits, se voient obligés, faute de place, à garder leur chapeau sur leur tête. Les débats, chez nous, sont plus animés qu'en Allemagne; nos députés plus gais se permettent plus d'interruptions, d'approbations et de reparties. Comme les Parlements français ou italien notre Chambre ne s'occupe, avec ardeur, que des questions purement politiques; elle se désintéresse aux discours financiers, agricoles ou théoriques. Nous partageons avec les Anglais l'habitude des longs et beaux discours. La déclamation classique, l'élévation pathétique de la voix nous plaisent infiniment et pourtant, dans leurs rapports personnels, nos députés sont les meilleurs garçons du monde et les plus sans gêne qu'on puisse rencontrer. »

ERNEST TISSOT.

M. GASTON PARIS ET M. BRUNETIÈRE

On sait que M. Brunetière avait, en invoquant « la faillite de la science » reproché à la science de ne pouvoir donner à l'humanité une direction morale. Dans le discours qu'il a prononcé à l'Académie, M. G. Paris a répondu ainsi à cette assertion de M. Brunetière :

On reproche surtout à la science de ne pas être en état de fournir à l'humanité la direction morale dont elle a besoin. La science pourrait répondre qu'elle n'étend pas si loin son empire, et que d'autres forces qu'elle ne nie pas, sont appelées à faire dans l'ordre du sentiment et de l'action ce qu'elle fait dans l'ordre de la connaissance. Mais elle peut, et à bon droit, prétendre à sa large part dans cette direction morale elle-même. S'il n'est malheureusement pas certain qu'en montrant dans l'instinct social la vraie base de la morale elle assure à cet instinct la prédominance sur les instincts égoïstes, il est certain qu'en rapprochant les hommes, en sapant les barrières qui les séparent encore, elle rend plus facile et montre plus prochaine la civilisation du monde entier; en augmentant le bien-être et la sécurité, en atténuant l'âpreté de la lutte pour l'existence, elle ne contribue pas seulement au bonheur des hommes : par cela même qu'elle tend à rendre plus légère la servitude des besoins matériels, elle tend à donner plus de douceur aux cœurs, plus d'essor aux âmes, plus de dignité aux consciences.

CÉRAMIQUE MODERNE

FAÏENCES DE M. LACHENAL

Les descriptions de céramique abondent dans cette revue, mais rarement elles ont eu à constater des progrès aussi nettement déterminés que ceux de notre temps.

C'est encore le conflit entre l'archéologie et les aspirations des maîtres contemporains qui est en cause, la révolte de ces derniers contre la prétendue supériorité de produits dont le plus grand mérite est d'être anciens. En attendant que leurs créations bénéficient à leur tour du privilège de l'âge, ils veulent avoir leur place au soleil, et se mesurer avec les modèles qu'on leur oppose. Ce fragment d'une lettre de M. Lachenal donnera une idée du ton et de la légitimité de ces revendications :

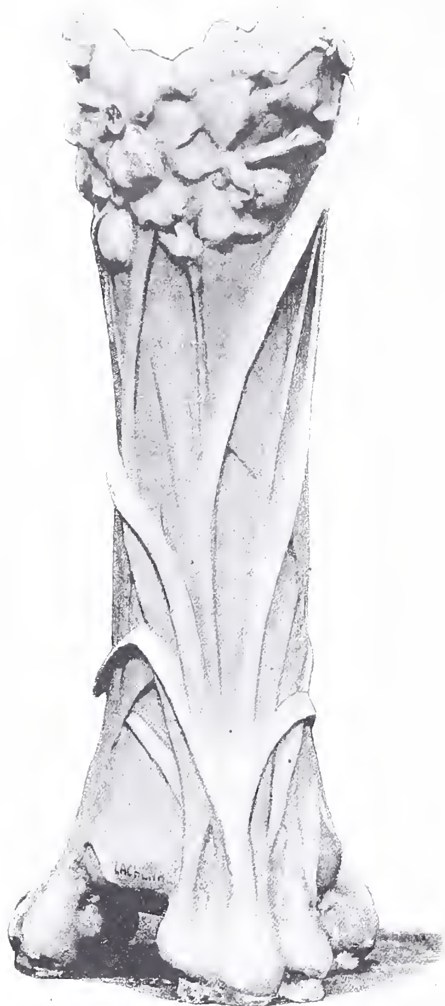
« Je rappelle ici, une petite anecdote personnelle, mais qui ne manque pas d'intérêt :

« Me trouvant, un jour, dans le bureau d'une revue d'art, le Directeur de cette revue me présentait comme céramiste distingué à un expert éminent que je ne connaissais pas, même de nom malgré sa très réelle notoriété, car je ne m'occupe guère d'antiquités. Je n'étais donc nullement influencé par la célébrité dudit expert et naturellement la conversation marche, rapide, et devient, très vite, une discussion très animée où l'un prétendait qu'il n'y avait rien de beau dans la céramique moderne et où l'autre (c'était moi) défendait vivement et avec conviction ses contemporains ; mes arguments me semblaient même irréfutables. Tout à coup s'élançant dans une pièce voisine et en ressortant aussitôt en brandissant une petite statuette, mon interlocuteur l'attribuant à Palissy me dit : — Regardez bien et dites-moi : comment voulez-vous que nous admirions les faïences nouvelles ! citez-moi donc quelque chose d'approchant et qui donne cette sensation d'art ?

« Hélas ! c'était enfantin ; et comme je n'étais pas influencé par cette sortie, je pris et examinai minutieusement l'objet, je déclarai ensuite que j'en ferais autant si je voulais ; et que puisqu'il prétendait que cette statuette valait 20.000 fr. je lui en ferais de semblables pour 500 fr. et puis, ajoutai-je brusquement, je ne crois nullement que cette faïence soit de Palissy, c'est du moderne maquillé. »

Deux jours plus tard on découvrait que le Bernard Palissy était l'œuvre d'un céramiste moderne. Cette découverte, qui se renouvelle d'ailleurs fréquemment pour tant d'autres objets, avait l'avantage de faire valoir l'habileté de main de nos artistes ; mais elle révélait aussi la tristesse du rôle d'imitateurs auquel ils étaient condamnés. Il n'est vraiment pas nécessaire d'établir d'autres constatations pour appuyer leur droit à la culture d'un art plus noble et plus digne d'eux, d'un art original.

Ainsi pensent quelques-uns d'entre eux. Mais dans un art où l'on doit se montrer aussi bon peintre que sculpteur élégant, tout en se rendant



Vase de fleurs en faïence revêtue d'émail velouté.

maître des délicatesses d'expérience qu'impose le métier spécial, les difficultés sont innombrables. Chaque progrès accompli représente une puissance d'effort et une patience de recherche exceptionnelles, lesquelles ne sont pas à la portée de tous les caractères.

Dans cette voie M. Lachenal, nous avons eu récemment l'occasion de le dire, a déjà dégagé très nettement et très fièrement sa personnalité. Sa fabrication a mis au jour des produits dont l'esthétique rompt avec toute suggestion d'école. Les deux vases de fleurs que nous présentons au lecteur appartiennent à cette catégorie. Leur dessin est directement inspiré de la nature ; il emprunte sa forme à de gracieux mouvements de tiges, et se couronne de la plus charmante façon en réunissant les fleurs qu'elles produisent. Cette description de la plante se prête à toutes les souplesses, et elle se marie admirablement au bouquet pour lequel le vase a été créé. Supposez ces deux morceaux recouverts d'une légère teinte verte, et vous en aurez la complète représentation à laquelle se refuse la gravure.

L'émail utilisé est l'émail velouté, une innovation qui ne s'attachera pas toujours à de menues œuvres d'art comme celles-ci dont la mission est de solliciter l'attention de l'amateur. La question de la statuaire coloriée occupe nos sculpteurs depuis de nombreuses années. M. Gérôme, par exemple, a tenté en des œuvres remarquables des applications intéressantes. Il a peint des marbres, ou exécuté des figures en matériaux de couleurs différentes. Si délicates ou si puissantes que soient les œuvres résultant de ces essais, elles ne semblent pas encore avoir résolu le problème. La céramique aussi s'est livrée à quelques tentatives. Il existe des statues en faïence; mais revêtues d'un émail brillant, elles ne peuvent supporter le contact de la lumière. Leur coloration disparaît dans la violence des reflets, des oppositions de lumière et d'ombre sur la surface brillante ; et elle se réduit, dans son effet, à un jeu de noir et de blanc qui est une déception pour le statuaire.

L'émail velouté a l'avantage d'absorber la lumière et d'être par conséquent sans reflets. Sa matité laisse toute sa valeur à la couleur.



Vase de fleurs en faïence revêtue d'émail velouté.

Elle se prête à toutes les nuances, et peut même admettre, sous forme de paillettes, de pointillé, de dessins spéciaux, de bandes, de zones quel-

conques, l'émail brillant à l'enrichir des reflets qu'elle peut avoir à utiliser. La dernière exposition de M. Lachenal, ainsi que la précédente, contenaient des statuettes et des bustes où les deux émaux s'unissent pour enrichir l'effet d'ensemble. L'essai restait encore timide, et peu en rapport avec l'importance de l'application faite par l'artiste. Une œuvre hardie, exécutée en de grandes dimensions, eût plus vivement frappé l'esprit des visiteurs. Il faut espérer qu'elle se montrera dans la solennité de l'Exposition de 1900.


CÉRAMIQUE MODERNE. — Plat en faïence de M. Lachenal.

Le plat et la soupière qui suivent sont revêtus d'émail brillant. Le premier est un tableau représentant une baigneuse, La tête est riante, et fait penser aux douceurs rafraichissantes des bains d'été sous la forte chaleur du soleil. Un paysage de plantes aquatiques l'entoure gracieusement; et l'eau ondule doucement, débordant sur le bord du plat, emportant dans sa fluide transparence des reflets de la forte lumière qui inonde le paysage. Vous trouverez là dedans certaines marques d'influence japonaise; mais elles s'arrêtent aux menus détails. L'ensemble est d'une venue très franche, en parfait accord avec la netteté et la décision du peintre.


CÉRAMIQUE MODERNE. — Soupière en *pâte grise* de M. Lachenal.

Avec la soupière nous abordons les *pâtes grises*, une création de M. Lachenal, fabrication sans analogue dans aucune faïence ancienne ou moderne de n'importe quel pays, dit-il dans la notice du catalogue de son exposition de 1894. Très originale dans sa simplicité, avec ses anses formées par des contorsions de poissons, et le coquillage qui constitue une poignée au couvercle, cette soupière revêt, sous son émail brillant, une teinte gris tendre traversée d'ondes qui la moirent. C'est une œuvre de finesse et d'élégance, d'aspect entièrement nouveau, et rompant en effet avec toutes les fabrications que nous connaissons. Les pâtes grises ont le don de rendre plus doux l'émail brillant qui les revêt; et elles donnent une note très curieuse dans la gamme des émaux employés par le maître céramiste.

La valeur intrinsèque de telles œuvres ne saurait se mesurer à celle des faïences ordinaires. Celles-ci sont pourtant l'objet d'études constantes; et si l'industrie manque un peu de variété et de fantaisie dans leur décoration, elle consacre à leur solidité des soins qui les rendent très supérieures aux poteries anciennes, et varient presque à l'infini la composition de la pâte et la qualité de l'émail. Pour les entraîner vers des conceptions plus artistiques, il suffit que des maîtres comme M. Lachenal déterminent un mouvement favorable dans le public. Le succès d'un céramiste heureux les convierait à renouveler leur décoration comme leur pâte; car l'industrie ne cherche qu'un champ ouvert pour s'y lancer avec toute la passion de la concurrence. D'où il résulte que les œuvres originales produites à cette heure par la céramique peuvent avoir une influence considérable sur la fabrication des faïences de l'avenir. Il est à souhaiter pour le plaisir de nos yeux, que nous sortions bientôt des perpétuelles redites auxquelles le service de nos tables est encore condamné.

JEAN LE FUSTEC.

SONNETS CÉLÈBRES

Le plus célèbre d'entre tous est, sans contredit, celui qui a immortalisé son auteur, le poète Arvers. Dans plusieurs de ses poésies, d'ailleurs oubliées, on trouverait le germe de cette œuvre exquise dont Jules Janin disait qu'elle est « sans défaut ». Si nous la rappelons à nos lecteurs c'est moins pour éveiller leurs souvenirs que pour montrer qu'elle a pu inspirer heureusement d'autres poètes. Un des plus délicats et des plus personnels, un de ceux dont le goût affiné s'est manifesté dans nombre d'ouvrages qu'ont accueillis les suffrages unanimes du grand public, paraît avoir voulu, lui aussi, écrire son sonnet d'Arvers. Nous voulons parler de M. Édouard Pailleron. On lui doit non seulement une dédicace de sa comédie la *Souris*, où on lit :

Car j'ai si bien caché ce que j'ai voulu faire,
Que mon œuvre au grand jour gardera son mystère,
Et même en la voyant, vous ne saurez jamais
Que c'est vous dont je parle et que je vous aimais.

mais encore un sonnet qu'on pourra comparer à celui d'Arvers que voici et que nous citons pour mémoire :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu;
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas;

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme? » et ne comprendra pas.

Voici maintenant le sonnet de M. Édouard Pailleron :

Dire que j'ai passé peut-être à côté d'elle,
Que peut-être cent fois se sont croisés nos pas,
Qu'elle est peut-être ici quand je la crois là-bas,
Et m'appelle peut-être ainsi que je l'appelle!

Dire que c'est pour moi que Dieu l'a faite belle,
Que nous nous aimerions d'une amour immortelle,
Qu'il ne faut pour cela que le hasard, hélas!
Et que, lorsque Dieu veut, le hasard ne veut pas!

Et dire que c'est vous, vous peut-être, madame,
Qui passez là, dont l'âme est la sœur de mon âme,
Vous qu'à moi, dans la foule, un instant réunit.

Vous qui vous approchez, qui me regardez même,
Que peut-être c'est vous qui m'aimez et que j'aime...
Et que vous voilà loin et que tout est fini!

QUATRE FRANCS DIX SOUS

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez page 43.

Lorsque Fillotte, trempé de pluie, arriva aux Pommières, Pinguet retenu à la maison par le mauvais temps, raccommodait un harnais dans la cuisine. Sa femme tricotait.

— Salut ben, la compagnie, dit Fillotte en entrant.

— Salut, mon gars Fillotte, répondit poliment Pinguet.

Il prit un temps et poursuivit :

— Comme ça, te v'là venu par icite?

— Me v'là venu, dit Fillotte.

— Allons, c'est ben!... c'est ben!... Vilain temps, pas vrai?

— C'est la misère! dit douloureusement Fillotte.

Pinguet trouva que c'était, en effet, la misère. Pendant une demi-heure, les deux hommes causèrent posément, à lentes phrases espacées, de la pluie, de la récolte, des foins ravagés (la misère!) de la dureté des temps, puis Fillotte se leva pour prendre congé.

— Comme ça, te v'là parti? dit Pinguet.

— Me v'là parti!

— Allons! c'est ben!... J't'offre point de te rafraîchir... C'est quasiment point la saison, pas vrai? hésita Pinguet en complétant sa pensée par un regard dans la direction des vitres fouettées par l'averse. Et tout heureux de pouvoir prendre pour un refus le geste vague de Fillotte, il s'enquit avec intérêt :

— Et chez té?... Ça va téjou, la santé?

— Ça va, dit Fillotte qui se décida à ajouter : Hormis l' père... J' crais ben qu'y va mourri.

— Ah, ouais! fit Pinguet.

— Même que j' vas qu'ri des drogues pour li à la ville.

— T'as raison comme de juste... Faut rin épargner pour ben l' soigner, l' pauv' vieux... Y l' mérite ben! dit Pinguet attendri.

— Ben sûr! Alors, j'sons d'accord pour les frais?

— Queux frais? s'étonna Pinguet mis sur la défensive.

— Dame! j'ons convenu que j' nourririons l'père d' moitié, pas vrai?.. J' devons itou payer les drogues d' moitié... C'est la justice.

Un silence embarrassé se fit. Pinguet baissait le nez, louchant du côté de sa femme.

Celle-ci, forte gaillarde au verbe tapageur, déclara sèchement :

— C'est point nos six mois... Ça nous r'garde point.

— V'là qu'est ben parlé, approuva sagement Pinguet, c'est point nos six mois... Ah! si c'était nos six mois!

Fillotte protesta. Une discussion s'engagea entre les trois personnages, Fillotte soutenant que les médicaments devaient être en dehors

des dépenses alimentaires, Pinguet se barricadant avec énergie dans les termes de l'arrangement fait en famille. Entre frères, quoi !

— Six mois chez té, six mois chez mé... J'sors point d' là.

Et la femme, méchamment, insinuait que si le vieux était malade, c'est peut-être qu'on ne lui avait pas donné à manger à sa suffisance.

Bref, l'explication entamée sur un mode conciliant, dégénéra avec une telle âpreté que Fillotte, perdant patience, s'écria :

— C'étant, mon gars Pinguet, pisque c'est comme ça, v' là le papier du médecin... T'iras qu' ri les drogues si tu veux... Après tout, c'est à té, l' père, c'est point l' mien !

Il jeta l'ordonnance sur la table et fit mine de sortir. Alors, Pinguet alarmé, se résigna à mettre les pouces. Il retint son beau-frère par la manche.

— Écoute un brin, Fillotte... On cause, pas vrai? C'est pour causer... J' suis point un mauvais cœur.

Et malgré la menace furibonde jaillissant des yeux de sa femme, il ajouta, piteux comme un homme à qui on va arracher une dent :

— J' suis point un mauvais cœur... Si ça peut guérir l' père, eh, ben ! j'ferai l' sacrifice... J' paierai la moitié.

Sur cette assurance qu'il se fit prudemment réitérer. Fillotte reprit le chemin de la ville. Il mit la patience du pharmacien à l'épreuve par de longs marchandages et repartit.

Mais le long détour qu'il avait fait pour se rendre aux Pommières et sa discussion avec les Pinguet avaient demandé beaucoup de temps. Quand il arriva chez lui, il était près de sept heures.

— Te v' là ben tard, lui dit sa femme.

— M'est avis, répondit Fillotte. Quoique ça, v'là les drogues... Y en a pour quatre francs dix sous.

— J' vas les ranger dans l'armoire, dit la femme. L' père n'en a que faire... Il est défunt.

— Défunt! répéta Fillotte, tout saisi.

— Oui... su l'environ d' deux heures.

— Bon sang d' sort ! N'en v'là du guignon ! Y n' pouvait donc mie attendre un brin ?

Là-dessus, il éclata en lamentations.

— Qué malheur! qué grand malheur ! N'en v'là un malheur, tout d' même !..

— Oui, pleurnichait la Fillotte en s'essuyant un œil du coin de son tablier. C'était un vieux point gênant... Et si bon homme !... Et pi qu'était core ben utile pour la basse-cour !

— Oh, ça, c'est rin ! interrompit le mari. Mais c'est les drogues... Quoi qu'on va en faire, à c' t' heure ?...

III

Le surlendemain, quand le gars Pinguet boudiné dans une redingote étriquée datant du jour de ses noces et sa femme ensachée dans une longue mante à capuchon arrivèrent pour l'enterrement, c'est à peine si Fillotte leur laissa le temps d'asperger de quelques gouttes d'eau bénite le cercueil exposé devant la porte.

Il entraîna le gars Pinguet dans la cuisine, ouvrit l'armoire et montrant les fioles pharmaceutiques encore coiffées de leur cachet de cire :

— Y en a pour quatre francs dix sous ! fit-il avec le ton pénétré qui convient dans une chambre mortuaire. V'là la facture... Ça t' fait quarante-cinq sous pour ton compte.

— Pas même eune centime, déclara froidement Pinguet. Je n' dois rin !

— A cause ? balbultia Fillotte abasourdi. Pisque j' sons convenu que j' paierons les drogues d' moitié.

— J' n' m'en dédis point. J'ai qu'une parole !.. Si ça peut faire du bien au père, qu' j'ai dit, j' paierai la moitié... Ça y a-t-y fait du bien au père ?

— Mais...

— En a-t-y s'ment bu une cuillerée, l'père ?

— Dame ! pisqu'il a passé avant, expliqua Fillotte.

— C'étant, pourquoi qu' t'as fait la dépense? objecta Pinguet avec une sévérité méprisante.

Et il conclut en tournant du côté du cercueil un regard pieusement endeuillé :

— Pauv' père !... c'est jamais li qu'aurait, comme ça, gaspillé des quatre francs dix sous pour rin !...

Michel Thivars.



CENT MILLE MÈTRES CUBES DE FALAISE A LA MER

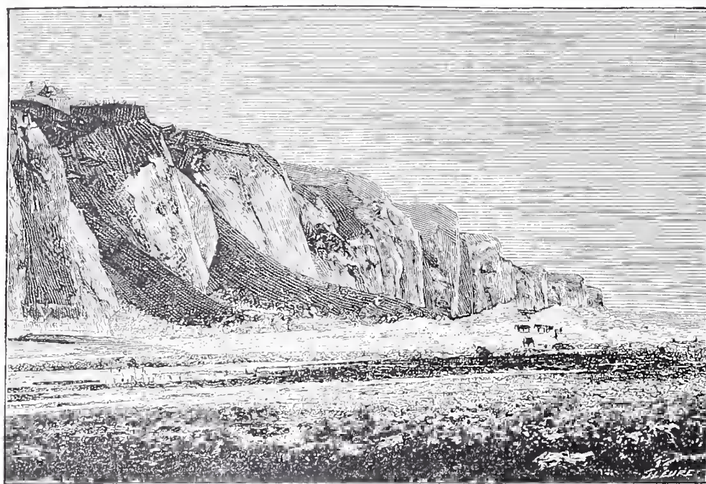
A l'ouest de Dieppe, le 7 décembre, s'est produit l'éboulement d'une fraction considérable de la falaise maritime. Cet éboulement a eu pour conséquence la disparition d'une riche demeure de plaisance, la bien nommée villa Belle-Vue, heureusement inhabitée à cette époque de l'année. En cet endroit les cartes géologiques indiquent pour le sous-sol constitutif des falaises de la Manche une craie blanche marneuse caractéristique du terrain crétacé supérieur. La mer rongeant sans relâche ce littoral friable, lui enlève depuis des siècles des portions importantes, aussi se termine-t-il, face à l'Océan, par des escarpements d'une centaine de mètres de hauteur. Ces escarpements, battus à leur pied par les vagues, s'écroulent périodiquement, et là le domaine des flots s'agrandit incessamment aux dépens de celui des terres.

C'est un de ces éboulements qui a eu lieu, mais avec cette circonstance particulière que les eaux du ciel ont apporté leur aide à celles de la mer pour accomplir l'œuvre de destruction. Tout tend à le démontrer, et la forme de l'éboulis, et la profondeur.

Ordinairement la falaise, minée seulement par le bas, se fractionne verticalement; une tranche s'en détache comme sectionnée par une bêche géante et invisible. Derrière les débris amoncelés, qu'emporte le jusant, on retrouve un autre escarpement non moins abrupt. Il semble que la falaise ait reculé, rien de plus.

Dans l'effondrement produit entre Dieppe et la vallée de Pourville il n'en a pas été ainsi : un triangle de terres marneuses dont la base était la falaise et dont la pointe touchait à la villa Belle-Vue a glissé à la mer en se disloquant.

En réalité le phénomène fut plus complexe et son historique paraît pouvoir se résumer ainsi. Le terrain en arrière de la falaise contenait des lits à pentes assez fortes d'une argile rouge qui devient très glissante quand elle est suffisamment humectée. Les dernières pluies exceptionnelles comme abondance, pénétrant profondément dans le terrain, avaient mouillé ces lits d'argile et constitué autant de plans de glissement. La falaise poussée au vide par sa hauteur et sa verticalité, tenait par la seule adhérence que ces lits d'argile, quand ils étaient secs, lui assuraient avec le reste du terrain marneux.



Partie écroulée de la falaise de Belle-Vue près Dieppe.

Cette sorte de mortier, venant non seulement à faire défaut, mais encore se trouvant transformé en la substance grasse et onctueuse qu'est l'argile mouillée, l'élément de falaise le plus voisin de la mer, celui par conséquent dont l'équilibre était le plus précaire, a glissé, créant par son affaissement un demi-entonnoir de deux cent cinquante pieds de hauteur et de cinquante mètres de rayon. Les portions de terrain voisines, également décollées, ne trouvèrent plus alors l'appui que leur prêtait ce premier bloc de marne et à leur tour glissèrent à sa suite. De proche en proche l'effondrement gagna dans l'intérieur des terres jusqu'à atteindre la villa Belle-Vue, dont une partie s'écroula et dont le reste prochainement, sans doute, disparaîtra aussi.

Le résultat a été la création, à travers le plateau dieppois, d'une brèche à pentes relativement douces, et la formation en mer d'un cap de deux cents mètres de longueur sur douze de hauteur moyenne qui présente l'avantage — à quelque chose malheur est bon — de couvrir momentanément la rade de Dieppe contre les grosses lames venant de l'ouest, les plus redoutables dans nos régions.

Ce cap nouveau est de constitution bien friable, les flots ont déjà commencé à le désagréger, bientôt il se désagrégera complètement sous l'assaut incessant des vagues et des courants.

En face de ce cataclysme une question se pose, dont anxieusement on désire la réponse : les gracieux cottages voisins, le phare d'Ailly, construits sur des terrains de nature identique, sont-ils exposés au même redoutable péril, vont-ils en un jour prochain s'effondrer eux aussi à la suite de la falaise et par une chute de quatre-vingts mètres, aller s'abîmer dans la mer?

Parmi les cottages, deux seulement peuvent, par leur situation, inspirer certaines inquiétudes à leurs propriétaires; les autres, fort heureusement, sont bâtis assez loin dans l'intérieur des terres pour ne se trouver nullement exposés à un accident, d'ailleurs plutôt rare.

Avant que la falaise ait assez reculé pour les menacer par une proximité trop immédiate, ils auront disparu, morts de leur belle mort, transformés en ruine par l'œuvre naturelle des ans.

Le phare d'Ailly, par contre, se trouve plus exposé : à hauteur de Varengeville, à mi-distance entre le phare et Dieppe, certaines portions de la falaise se sont éboulées et le sommet du plateau ramené à cinquante mètres d'altitude en cet endroit dans le voisinage de la Manche, formait à la suite des dernières pluies un immense lac de boue cachant des infiltrations menaçantes. Enfin, aux abords même du phare, des fissures se sont produites. Aussi, bien qu'un cataclysme prochain ne semble pas à redouter, les ingénieurs se préparent-ils à édifier un autre phare plus puissant à quatre cents mètres dans l'intérieur des terres, c'est-à-dire hors de tout danger. De cette façon, à aucun instant, ne feront défaut aux navires en route pour Dieppe les feux protecteurs dont la présence leur indique le moyen d'éviter le sort funeste du paquebot *Victoria*, qui, si l'on s'en souvient, se perdit jadis par un brouillard exceptionnel au pied de ces mêmes falaises néfastes. LÉO DEX.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

UN MAITRE DE L'AFFICHE : MUCHA





L'Hiver. Le Printemps.

Les Saisons. — Panneaux décoratifs de A. Mucha. — Gravé par Deloche.

Dans notre société moderne, lorsqu'un art se fonde ou se transforme, il puise ses inspirations, soit dans les principes mêmes de toute esthétique, soit dans le rêve.

Les Égyptiens, les Grecs, les Romains leurs élèves, ont toujours été considérés comme pouvant fournir les modèles les plus parfaits des arts du dessin; quant au domaine du rêve, il faut le chercher, soit dans certaines contrées de l'Allemagne, où les esprits sont davantage portés vers le merveilleux, avec un mélange de mysticisme, soit dans les pays d'Orient, où l'imagination est très vive, avec des attaches sensualistes. Les Orientaux, de plus, ont, très développé, le sentiment de l'harmonie des couleurs.

Si j'avais à faire, ici, une histoire de l'affiche peinte qui vient, en quelques années, de donner une extension tout à fait nouvelle à l'art, je pourrais aisément montrer comment nos artistes, ne trouvant devant eux aucun modèle, ont dû se reporter vers les sources. Mais je dois seulement donner quelques détails biographiques sur l'un des maîtres de l'affiche, et je me bornerai à exposer les origines et les manifestations de l'art de Mucha.

Celui-là est d'une originalité puissante et, chose rare, il a conquis les suffrages des connaisseurs et du grand public, qui, trop souvent, ne sont pas entièrement d'accord. Est-il nécessaire de faire remarquer combien pourtant il est intéressant que l'affiche peinte plaise à la foule, puisqu'elle est destinée à attirer ses yeux, à les fixer assez longtemps pour que le souvenir leur reste, et d'autre part, que cette manifestation artistique soit élevée, corrige le goût, maintienne, dans les traditions du beau, l'esprit français trop prompt à dévoyer, devienne, en résumé, un enseignement autant qu'une réclame.

C'est un résultat auquel Mucha est parvenu

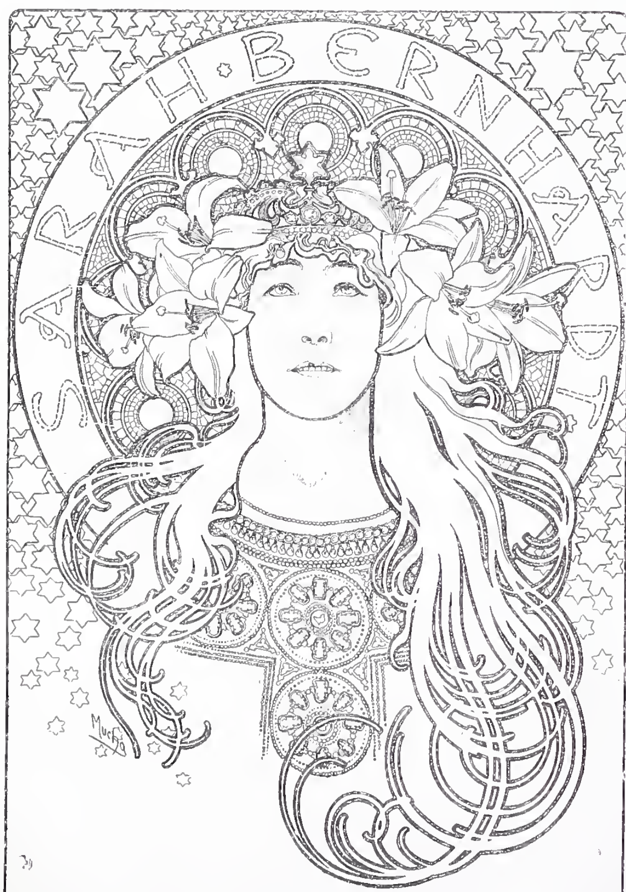
dès ses débuts. La raison en est que, dans ses affiches, il n'y a pas seulement le trait et la couleur, il y a aussi l'idée, et celle-ci est servie par une merveilleuse habileté manuelle, sans doute aussi par une grande facilité de travail.

L'art de Mucha tient de l'art allemand et de l'art oriental. L'origine du peintre explique cette tendance.

Il est Tchèque, né à Ivancice en Moravie. Il est donc, dans son enfance, en contact avec les Allemands et les Bohémiens, car toutes ces races se superposent dans cette partie de l'Allemagne; son pays est la porte ouverte sur l'Orient, et le drapeau de l'Islam y a flotté un instant, quand les Turcs ont menacé l'Occident. Aussi les peintres hongrois, voisins de la Moravie, témoignent-ils au plus haut degré, de cette double influence : V. Brozik, Munkacsy, Matejko, même Hans Mackart, leur chef à tous.

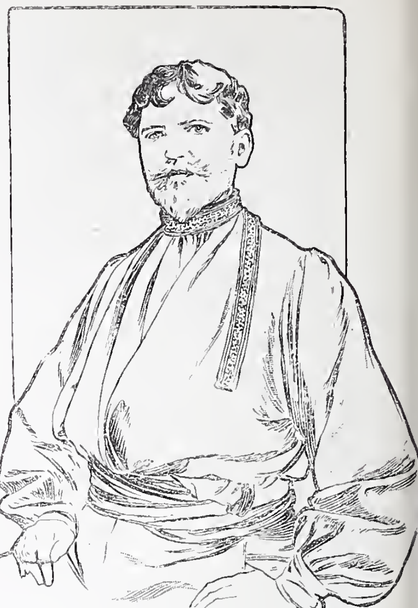
Né en 1860, Mucha fit de premières études au gymnase de Brünn, puis passa à Vienne, à Munich, où l'éducation artistique est élevée; il y séjourna deux ans, voyagea ensuite en Italie, en Tyrol, travaillant beaucoup, ainsi qu'en témoigne l'habileté avec laquelle il se joue des difficultés de son art.

Venu en France, il y a dix ans, il prit pour maîtres à l'atelier Julian, Boulanger et Lefebvre, puis entra pendant quelques mois chez J.-P. Laurens.



Affiche du jubilé de Sarah Bernhardt.

Le hasard m'a fait rencontrer, à cette époque, le jeune artiste encore inconnu, aux prises avec des difficultés d'autant plus grandes, pour se produire, qu'il parlait à peine le français.


Mucha, dessiné par lui-même.

Je le vis chez Paul Ginisty, alors directeur de la *Vie Populaire*. Il apportait des dessins d'illustration traités avec une manière large, un dessin sûr, une parfaite entente du sujet. C'était bien, mais insuffisant pour donner une idée de la réelle valeur du dessinateur. Ginisty connaissait autre chose de lui, et quand Mucha fut parti : — Vous venez de voir, me dit-il, un véritable artiste, peut-être un grand artiste. Mais il est si difficile aujourd'hui de tirer parti d'un talent original, que je crains bien de voir celui-ci rester dans l'ombre, et ce sera dommage!

En effet, malgré ces promesses, il fallut plusieurs années encore à Mucha pour obtenir des débuts dignes de lui, mais cette fois, l'épreuve fut telle, qu'il se trouva placé au premier rang des dessinateurs d'illustration.

On connaît ce premier ouvrage de Mucha, les *Contes des Grand'Mères* (1), de Xavier Marmier, on se rappelle l'originalité frappante, le charme de la composition où se détachent de si jolies figures de femmes et d'enfants, le fantastique si bien rendu avec une imagination inépuisable. Ce livre est resté l'un des monuments de l'édition française au cours de ces dernières années.

Vinrent ensuite les illustrations de l'*Histoire de l'Allemagne*, par Seignobos, qui sera suivie de l'*Histoire d'Espagne*, d'*Italie*, etc. C'est déjà et ce sera une œuvre magistrale; l'*Histoire de l'Éléphant Blanc*, par Judith Gautier, charmante fantaisie; *Par tous pays*, *Adamité*, publié à Prague, sa première grande suite de dessins, en réalité, mais que je nomme en dernier parce qu'elle a attendu dix ans la publication.

Tous ces dessins se font remarquer par les mêmes qualités : facture large, composition abondante, dessin un peu gras d'origine germanique évidente, mais néanmoins avec

(1) Librairie Furne.

plus de finesse dans les corps de femme, et un mouvement moins guindé.

Arrivons maintenant à la face la plus intéressante, à mon sens, du talent de Mucha, aux affiches peintes. Là, il a créé un genre.

Les débuts n'ont pas non plus été faciles. Il présentait partout des œuvres originales, on hésitait à en faire une affiche, craignant de ne pas être compris du passant. D'autre part, l'artiste ne voulait pas tomber dans les redites, faire du métier quand même. Il a fallu un concours et le jugement de véritables artistes, ayant confiance dans l'intelligence du peuple de la rue, pour que Mucha pût enfin prendre la place à laquelle il aspirait.

L'éditeur Lemercier avait demandé à divers peintres une affiche pour la pièce de *Gismonda*. Sarah Bernhardt, à qui les essais furent soumis, donna la préférence à l'œuvre de Mucha, d'accord en cela avec l'éditeur. L'affiche, sur les murs, fit sensation, et la grande tragédienne résolut de demander, à l'avenir, ses affiches au grand artiste dont le talent témoigne de tant d'affinités avec le sien. C'est ainsi que Mucha a fait toutes les dernières affiches du théâtre de la Renaissance, notamment celles de la *Dame aux Camélias*, de *Lorenzaccio*, de la fête donnée à Sarah, autant de chefs-d'œuvre. En même temps, il était attaché au théâtre, et chargé de régler les détails de costumes, de décors, de la mise en scène des pièces à spectacle.

En ce moment, il prépare les épisodes curieux de la *Passion*, par Rostand.

Le choix si bien justifié de Sarah Bernhardt, décida d'un succès trop tardif, mais dorénavant fécond en belles productions. On a peine à compter déjà les affiches exécutées, celles commencées ou commandées. La mode a de telles exigences ! et, comme je le disais au début, il faut une grande facilité de travail, une belle fertilité d'imagination pour y suffire. Les *Saisons*, le *Calendrier* publiés par l'éditeur Champenois, peuvent être classés parmi les meilleures inspirations du peintre. Dans toutes ces œuvres, l'influence orientale se fait davantage sentir. Les dessins en noir que nous donnons ci-contre, rendent bien exactement le dessin du jeune maître, mais ils permettent à peine de deviner l'harmonie des tons, les chaudes carnations, les trouvailles de coloris, qui distinguent ces affiches de Mucha, et profitent à la réclame en même temps qu'à l'artiste. Qui ne connaît les *Saisons*, si poétiquement, si chastement belles dans leur court-vêtu? Quelle grâce dans ces deux figures : le *Printemps*, l'*Hiver;* comme cette femme se serre frileusement au milieu de ces arbustes couverts de neige, comme cette autre représente bien le Printemps jeune, éveillé, couvert des premières fleurs, jetant avec insouciance sa chanson au gai soleil du renouveau. A côté, nous avons placé le frontispice du calendrier, ce ravissant profil aux ornements byzantins, qu'auréole un zodiaque fantaisiste; nos lecteurs auront ainsi les deux manifestations, l'une bien vivante, l'autre surtout ornementale, de ce beau talent. Il ne manque à nos reproductions que la couleur, merveilleuse comme nous l'avons dit.



Frontispice de calendrier.

Mucha travaille toujours sérieusement et ne sacrifiera rien à une production hâtive. Il a arrêté ses théories sur l'affiche peinte et n'en veut point sortir. Le dessin de l'affiche, dit-il, ne doit pas être modelé. Un plan doit être décoré par des plans, donc, pas de fenêtres donnant

l'idée d'un autre plan situé derrière, pas de monuments formant relief, partout de l'air : on sent que sous l'affiche, le mur subsiste.

Sans exclure le mouvement, il importe que la composition donne l'impression de la tranquillité, en laissant leur valeur aux détails. Le problème paraît difficile? Non, c'est un truc de métier; Mucha dessine, de son crayon gras et rond, une figure entière, mouvementée peu ou beaucoup, comme son imagination le guide, puis il inscrit ce premier dessin dans des figures géométriques; l'aspect est alors tout



Dessin de Mucha pour *les Contes des grand'mères*, de Xavier Marmier.

différent. Le mouvement est figé, pour ainsi dire; la figure a bougé, mais on sent qu'elle ne bougera plus, et il en résulte dans l'esprit du spectateur une sorte de sécurité inconsciente qui donne plus de valeur à sa jouissance artistique. C'est d'ailleurs le procédé employé par les anciens peintres verriers de la bonne époque.

Voilà, pour aujourd'hui, ce que j'avais à dire sur Mucha, mais c'est l'aurore d'une belle carrière, et les maîtres de l'affiche étant naturellement populaires, il sera facile de le suivre dans ses productions à venir. Ses œuvres principales d'illustration et d'affiches sont actuellement réunies dans une exposition qui attire la foule; nous promettons aux admirateurs de ce talent une autre exposition prochaine qui leur révélera Mucha sous un jour nouveau. Il montrera, cette fois, des œuvres symboliques et décoratives, auxquelles je prédis d'avance la sympathie de tous ceux qui, dans le domaine de l'art, s'intéressent aux tentatives hardies et sincères.

Gaston Cerfberr.

LE SENS DES COULEURS

On a pu constater à maintes reprises, notamment dans les examens spéciaux institués par les Compagnies de chemins de fer pour leurs mécaniciens et chauffeurs, que beaucoup de personnes ont une tendance plus ou moins prononcée à confondre le vert et le rouge. On sait qu'il s'agit là du daltonisme, affection aujourd'hui bien connue, et qui semble ne pouvoir exister à ceux qui n'en sont pas atteints; on considère qu'elle résulte d'une imperfection de l'organe visuel. Mais en principe il ne faut pas croire que la faculté de distinguer les couleurs soit aussi universelle qu'on peut le penser : si beaucoup d'entre nous, parmi les nations civilisées, ne perçoivent que peu ou même ne perçoivent pas du tout des nuances pourtant bien tranchées pour des yeux plus parfaits, c'est qu'il y a là un véritable retour ancestral. Les peuples primitifs actuels ont une capacité visuelle proportionnée à leur degré de civilisation même, et nos ancêtres souffraient certainement (si tant est que ce fût une souffrance) de cette incapacité partielle.

Un professeur d'ophtalmologie, le docteur Hugo Magnus, a étudié cette intéressante question et il a la conviction qu'à l'origine de notre espèce la rétine humaine se trouvait dans son entier insensible au caractère propre des couleurs : pour elle, comme cela se produit du reste toujours pour la région périphérique de cet organe, une couleur n'apparaissait que sous l'apparence d'un gris plus ou moins clair. Ce n'est que plus tard, et par un perfectionnement de l'organe, que les hommes sont parvenus à distinguer deux couleurs primordiales, le rouge et le jaune, qui correspondent précisément aux ondes lumineuses les plus puissantes, à celles qui avaient le plus de chance de se faire sentir sur la rétine; nous ne parlons, bien entendu, ni du blanc ni du noir, qu'on n'est pas en droit d'appeler des couleurs et qui étaient clairement perçus.

Cette théorie certainement juste et que viendront confirmer tout à l'heure plusieurs arguments d'origine diverse, peut être vérifiée sur l'enfant au fur et à mesure de son développement. D'après Garbini et Preyer, l'enfant tout petit a uniquement le sens de la lumière, il voit du blanc et du noir et par suite du gris, qui n'en est que le mélange; les reliefs peuvent d'ailleurs facilement être saisis dans ces conditions. C'est vers le seizième mois qu'apparaît la sensation du rouge et du vert : on remarquera sans doute que tout à l'heure, d'après Hugo Magnus, c'était la sensation du jaune en même temps que celle du rouge qui se précisait chez les peuples enfants. Mais si bizarre que cela puisse sembler aux yeux bien doués, le jaune et le vert sont fort parents, puisque bien des peuplades peu civilisées les confondent.

Si nous suivons de nouveau le développement de l'acuité visuelle chez l'enfant dont nous parlions tout à l'heure avec Garbini et Preyer, le voici vers deux ou trois ans qui connaît le jaune; un peu plus tard, c'est l'orange, le bleu et enfin le violet.

On l'a dit trop souvent pour que nous y insistions : les peuples primitifs sont comme des enfants à bien des points de vue, et aussi sous le rapport de la perception des couleurs. En parcourant attentivement les récits des explorateurs on peut en trouver des preuves multiples. Prenez par exemple les habitants indigènes de l'Afrique méridionale : le plus souvent, en dehors du blanc et du noir, ils ne distinguent guère que le rouge ; pour eux, le bleu et le violet c'est encore du noir, et quant au jaune, ils le rattachent au rouge; pour le vert ce sera tout aussi bien du jaune que du bleu. Cette confusion entre le jaune et le vert, qui semble si étrange sans doute à nos lecteurs et que nous indiquions plus haut, nous la pourrions signaler chez beaucoup d'autres peuplades qui sont pourtant loin d'être encore au premier stade du développement intellectuel. Pour les Annamites par exemple, il n'y a que cinq couleurs principales (en comprenant sous cette désignation le blanc et le noir, pour nous en tenir à la façon erronée dont on s'exprime couramment) : ils connaissent donc, en dehors du noir et du blanc, le rouge, le jaune et le vert, qui pour eux est aussi le bleu. C'est tout au plus si les gens des villes qui se sont raffinés au contact des européens ont imaginé des périphrases pour distinguer le bleu du vert; et si les teinturiers, qui emploient une gamme assez variée de teintes, peuvent les désigner, c'est en employant des adjectifs qui sont toujours basés sur une comparaison.

Si l'on parcourait de nombreux vocabulaires nègres, on y remarquerait que presque toujours le mot exprimant le jaune se confond plus ou moins complètement avec celui qui désigne le vert ou même le rouge; le plus souvent bleu et noir ne font qu'un. Enfin l'on peut toujours noter la rareté des noms de couleurs.

On comprend que la littérature ancienne ou moderne peut fournir des indications très nettes et très précieuses sur la question : on a un moyen, en effet, en lisant les vieux auteurs, de voir s'ils employaient et par conséquent si l'on connaissait à leur époque telle ou telle couleur, et en même temps de constater quelles colorations étaient le plus fréquemment citées. M. Hugo Magnus, l'auteur dont nous avons déjà parlé, a envisagé ce côté particulier du problème; M. Havelock Ellis l'a repris plus récemment et il s'est même donné la peine de dresser des relevés statistiques calculant combien de

fois telle ou telle couleur est citée chez certains écrivains pour cent passages de leurs œuvres où il est question de colorations. A la simple lecture on peut constater que ni les hymnes du Veda, ni le Zend Avesta ne parlent jamais du bleu et du vert : ils semblent ignorer la couleur du ciel et des plantes. Chez Isaïe, chez Job, dans le Cantique des Cantiques, en outre de dix-huit fois le blanc et de quinze fois le noir, on trouve bien trente-trois fois le vert et vingt-neuf fois le rouge, mais quatre fois seulement le jaune et jamais le bleu. Chez Homère, pas de bleu non plus, à peine du vert (à deux reprises), assez peu de rouge et prédominance du jaune, que l'on compte jusqu'à vingt et une fois, tandis que la part du blanc et du noir est de vingt et un et quarante-neuf.

Avec Catulle nous pénétrons dans un milieu plus civilisé, aussi toutes les couleurs principales sont-elles nommées, mais toujours avec une grande prépondérance de celles que nous avons indiquées dès le début comme se faisant sentir les premières chez les enfants ou les peuples enfants. Au reste, pour plus de simplicité, nous allons donner pour différents auteurs un tableau comparatif fournissant le coefficient (qu'on nous pardonne ce mot barbare) dont peut être frappée chaque couleur chez les littérateurs examinés :

NOMS	Blanc	Jaune	Rouge	Vert	Bleu	Noir
Catulle.	40	21	17	9	4	8
Shakespeare	22	17	30	7	4	20
Coleridge.	21	7	17	25	14	16
Poë	8	32	20	12	4	24
Baudelaire	11	9	19	10	16	34
Tennyson.	22	15	27	15	10	11
Verlaine.	20	15	24	9	14	18
D'Annunzio.	15	11	46	7	14	6

On le voit, cette liste que nous n'avons citée que partiellement, ne comprend certainement pas tous les noms illustres de la littérature, notamment le grand coloriste Victor Hugo; mais elle renferme quelques représentants de l'école tout à fait moderne, et il est curieux de les comparer au point de vue de la palette, avec des auteurs anciens; nous aurions pu même ajouter à l'énumération le célèbre Aristote, qui ne parle que du rouge, du jaune et du bleu. Il est néanmoins facile de constater qu'aujourd'hui, comme il y a des milliers d'années, le rouge et le jaune sont les couleurs qui se présentent le plus à l'esprit de l'écrivain, parce que ce sont elles que nos yeux perçoivent le mieux.

Daniel Bellet.

« SOIT ! ON NE CHANTERA PLUS. »

LÉGENDE NORMANDE

Jean Sevrette, du village de la Quesnellière, à Saussey, était un homme de quarante-cinq ans environ, à la fois chasseur et chantre au lutrin : deux choses qui ne sont pas incompatibles et qui ne l'empêchaient pas d'ailleurs de cultiver un lopin de terre, près de la petite rivière de la Malfiance. Aujourd'hui encore l'endroit où il habitait donnerait le goût de la chasse à qui ne l'aurait pas. La grande Jannière du Haut-Bosq, qui couvre une partie de la contrée, a de tout temps été une remise des plus appréciées.

Des ravins profondément encaissés, des champs entremêlés de jachères, des chemins inextricables, d'épaisses roncières, des sources, qui jaillissent un peu de partout, font de ce petit coin de Saussey une sorte de parc à demi sauvage, où l'on ne se hasarde qu'en cas d'absolu besoin.

Les lièvres s'y gîtent et s'y flâtrent avec délices ; les blaireaux aiment à s'y terrer ; les perdreaux s'y cantonnent, et les bécasses elles-mêmes, quand viennent les grands froids, y ont leurs coulées.

Pas de loups depuis longtemps en ces parages. Tout au plus un pillard madré, leur congénère, et qui ne vaut guère mieux, visiteur prudent des halliers du Haut-Bosq. C'est un gaillard au museau pointu, aux oreilles toujours en alerte, à la queue touffue, au pelage fauve, qui fait ses coups au clair de lune et va dormir ensuite sur un lit de feuilles sèches, au fond du terrier familial.

Mais du temps de M. du Hamel-Ripault, l'un des anciens seigneurs du pays, on avait fait à maître renard une guerre si acharnée qu'il avait pris la contrée en dégoût et transporté ses pénates dans les taillis plus hospitaliers de l'abbaye d'Ouville et les bois de Calvalande.

Tous les braconniers n'ont pas besoin de quatre pattes pour exercer leur coupable industrie, car Jean Sevrette, qui n'avait que deux pieds, s'en tirait à merveille. Le rusé paysan était né chasseur, en définitive, et souvent l'occasion fait le larron...

Il est donc tout naturel que Sevrette, en sa qualité de voisin, ait fait, de temps à autre, une incursion sur ces terres giboyeuses, encore bien qu'il n'en eût pas le droit.

Il n'en avait pas le droit, parce que, seul, M. de La Haye de Sénoville, seigneur et patron du Saussey, et propriétaire du manoir du Plessis et d'une grande partie des terres environnantes, possédait ce privilège exclusif de la chasse, auquel il tenait beaucoup.

M. de Sénoville, qui avait été informé des déprédations commises par le braconnier, manda un jour Jean Sevrette, et comme il n'ai-

mait pas à sévir, il se contenta de lui défendre de chasser à l'avenir.

— Soit! répondit Sevrette; « *on ne chassera plus* ».

Le vieux seigneur, qui appréhendait une autre réponse et ne voulait pas d'ailleurs se créer d'affaires « à la veille de la Révolution », fit verser une bouteille de vin au braconnier. personnellement et dûment averti, et le renvoya chez lui.

Jean Sevrette, au surplus, n'avait pas mauvaise renommée, et sauf qu'il aimait à boire un coup, comme la plupart des chantres, et à braconner un peu, il n'aurait pas fait de mal à un chat. Tout au plus, quand il était en gaieté, se permettait-il parfois de jouer quelques tours, inoffensifs en général, mais qui dénotaient une intelligence et des connaissances peu communes.

M. de Sénoville était grand chasseur, avons-nous dit; il s'est même fait représenter, sur une toile, que l'on voit encore aujourd'hui dans une des salles basses du manoir du Plessis, en train de se livrer à sa distraction favorite.

Quelques jours après la défense qu'il avait faite à Jean Sevrette, le seigneur de Saussey invita à une partie de chasse plusieurs voisins, entre autres M. de Brucourt, M. de Mobecq, le chevalier de Goëslard, M. de Béranger, M. de Gouberville, M. de Monceaux, sans oublier ses grands amis MM. de la Conté, du Mesnil-Adelée, et de Bactot.

Ce jour-là, point de neige dans l'air; pas de gelée; une terre ni trop sèche, ni trop collante; en un mot, un temps digne de saint Hubert et qu'on eût dit choisi pour la chasse au poil et à la plume.

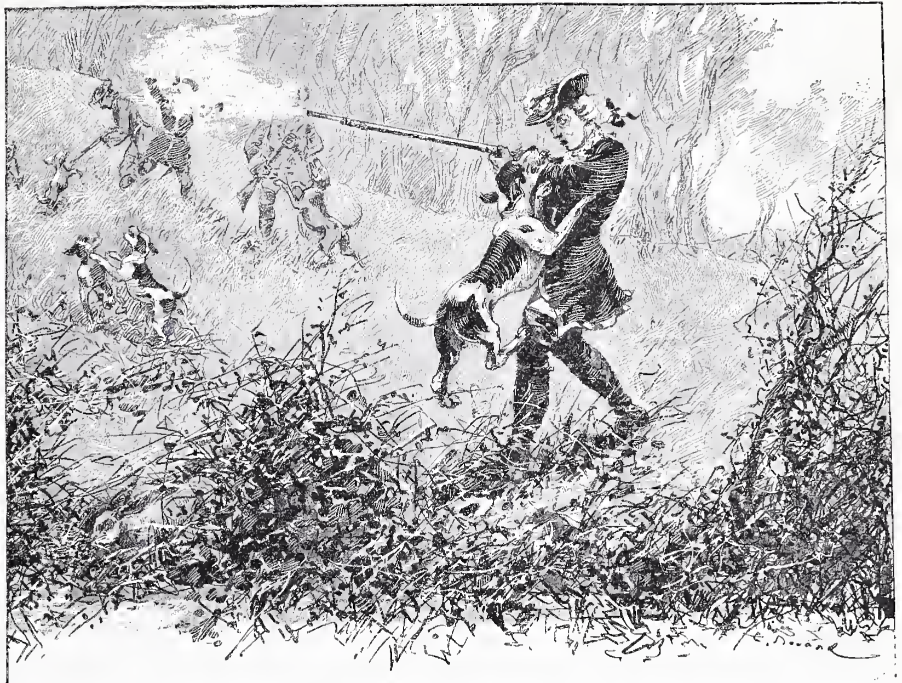
Dès le matin, rabatteurs, piqueux et chiens de race se mettent en branle. Jamais Brimbalot, Miraut, Laridon et Brifaut n'avaient été plus en forme et plus en voix.

En chasseurs expérimentés, on laissa ressuyer l'esgail, ou rosée matinale, parce qu'alors les voies du gibier sont plus chaudes et que la terre humide en conserve tout le sentiment.

A peine arrivés dans les champs du Claquet et de l'Huillerie, qui descendent, au midi, vers la Malfiance, nos chasseurs font lever deux lièvres superbes, comme tous ceux, du reste, que l'on voit à distance, mais les chiens, au lieu de suivre la piste, se mettent à folâtrer, à batifoler entre eux sans se préoccuper du gibier. Au moment où M. de Sénoville allait, malgré tout, lâcher son coup de fusil, le chien Brifaut, en manière de caresse, lui saute au visage et lui fait manquer son coup!

Brifaut reçut une bonne râclée, et c'était justice.

La chasse continua ainsi pendant plusieurs heures. Piqueux, chasseurs, tout le monde était ahuri. On eut beau fouetter les chiens; rien n'y fit, et, de guerre lasse et le carnier vide, les chasseurs allaient rentrer quand ils rencontrèrent Jean Sevrette, qui les croisa d'un air narquois.



Le chien Brifaut lui sauta au visage.

Tout à coup M. de Sénoville fut frappé comme d'un trait de lumière, et se ramentevant la défense qu'il avait faite au vieux braconnier:

— Impossible de chasser aujourd'hui! Prends ton fusil et viens avec nous. Je lève la défense...

Jean Sevrette, qui ne demandait pas mieux, obéit en souriant et se penchant à l'oreille de M. de Sénoville, il lui dit :

— Eh bien! « *on chassera* ».

Ainsi fut fait. La chasse, qui d'abord avait si mal commencé, dépassa toutes les prévisions. On tua neuf lièvres, sans compter plusieurs lapins et quantité de perdreaux, qui venaient, comme d'eux-mêmes, s'offrir aux coups des chasseurs. A partir de l'arrivée de Sevrette, les chiens, qui avaient beaucoup à se faire pardonner, s'étaient littéralement distingués.

M. de Sénoville, tout à la joie du succès, avait cependant des soupçons, qu'il se garda

bien d'éclaircir. A dater de ce jour-là, Jean Sevrette fut de toutes les chasses seigneuriales. Il fut autorisé à chasser autant que cela lui plairait, et jamais M. de Sénoville ne fit d'allusion à sa malencontreuse défense, pas plus qu'à cette première chasse, si étrangement accidentée.

Il en transpira néanmoins quelque chose, mais plus tard, à l'occasion d'une admonestation que le curé de la paroisse se permit à l'égard du vieux chasseur, qui, comme nous l'avons dit, était chantre au lutrin.

Jean Sevrette aimait le bon cidre; on ne connaissait alors dans nos campagnes ni le café, ni l'eau-de-vie, et Sevrette s'en tenait au cidre, dont il abusait quelquefois.

Un dimanche, qu'il avait bien diné sans doute, il entonna le *Magnificat* d'une façon si singulière qu'après les vêpres M. le curé le prit à part et lui dit :

— Votre tenue est vraiment scandaleuse; ce n'est pas la première fois que je le remarque; à l'avenir, je vous invite à ne plus chanter au lutrin.

— Soit! répondit Sevrette; « *on ne chantera plus* ».

Le dimanche suivant — c'était justement le jour de Pâques — on commença l'office comme d'habitude. Tout alla bien jusqu'au *Kyrie*. On avait remplacé, tant bien que mal, Sevrette au lutrin, mais au moment d'entonner le *Kyrie eleison!* les bouches s'ouvrent, mais il n'en sort aucun son; l'aphonie est complète.

En vain M. le curé, étonné, se retourne. Les trois chantres sont à leur place; ils chantent, ou du moins paraissent chanter comme d'usage, mais aucun son ne sort de leur gosier. Il en fut de même pour le *Credo* et les autres parties de l'office, si bien que M. le curé, qui comptait dire une messe haute, ne dit, ce jour-là, qu'une messe basse. Chantres, marguillers, custos, tout le monde était aux cent coups.

Les fidèles n'y comprenaient rien; M. le curé pas davantage; seul, Jean Sevrette souriait d'un air satisfait. Quant aux chantres, ils avaient plus envie de pleurer que de rire.

L'événement fit grand bruit dans la paroisse et parvint jusqu'aux oreilles de M. de Sénoville, qui, ce jour-là, par extraordinaire, n'avait pu se rendre à la messe.

M. de Sénoville eut un long entretien avec M. le curé, et il fut décidé entre eux, sous le sceau du plus grand secret, que l'on ne questionnerait, ni ne réprimanderait Sevrette, et qu'on le réintégrerait, purement et simplement, dans ses anciennes fonctions, sans reproche d'aucune sorte.

Le curé de Saussey se rendit donc à la Quesnellière et dit à Sevrette :

— Allons, mauvaise tête, promettez-moi de ne plus boire et vous reprendrez votre place au lutrin.

— Soit! dit Sevrette; promesse de buveur n'engage pas à grand'chose, après tout, et puisque vous voulez qu'on chante, « *on chantera* ».

Le dimanche d'après — c'était le jour de Quasimodo — Sevrette et ses acolytes entonnèrent un *Kyrie* comme, de mémoire d'homme, il n'en avait jamais été chanté dans la petite église. Les fidèles s'en mêlèrent, entraînés par l'exemple et par une force irrésistible. Le plain-chant grégorien avait été rarement conduit d'une manière aussi tonitruante. Des villages les plus éloignés, de Beaucoudray, du Claquet, de la Gauderie comme de la Planche-ès-Bruns, on put entendre le chant triomphal de l'*O filii et filiæ!* comme si on eût été dans l'église même. Les voûtes planchéiées résonnaient à tel point qu'un instant on craignit un malheur. Les vitraux tremblaient comme la feuille, et une plaque de verre sortit même de sa garniture de plomb et vint tomber dans le chapeau de Jacques Le Brun, qui venait justement d'y déposer son mouchoir. Grâce à cette circonstance fortuite, le vitrail en question, qui représentait la tête de saint Claude, le patron religieux de la paroisse, fut miraculeusement préservé.

Cette petite série de faits, plus ou moins étranges, ne laissa pas que d'impressionner les gens du pays. Les malins se permirent d'en sourire; les autres, et c'était le plus grand nombre, n'en parlaient qu'à voix basse et à portée du bénitier.

Aux vêpres et les dimanches suivants, tout rentra dans l'ordre; les voix reprirent leur petit train-train habituel, et Jean Sevrette, tout en continuant de boire un peu, crainte d'en perdre l'habitude, tint dignement sa place devant le grand aigle doré, et ne scandalisa plus personne.

Non seulement il ne scandalisa plus personne, mais, au lieu de baisser, il grandit aux yeux de ses concitoyens qui, soit frayeur instinctive, soit admiration véritable, ne lui marchandèrent ni les coups de chapeau, ni les poignées de main, témoignages plus ou moins sincères de leur considération.

Jean Sevrette avait-il des accointances avec les puissances occultes? On ne l'a jamais su, mais on l'a cru longtemps. Lorsqu'il mourut, et il mourut en bon chrétien, on trouva chez lui le Grand et le Petit Albert, ainsi que certains papiers écrits en caractères de son invention. Peut-être aurait-on pu les déchiffrer, mais le curé s'y opposa et les jeta au feu. Ce qui donna à penser à plusieurs que Jean Sevrette, avec son air bonhomme, en savait très long.

Il en savait si long qu'aujourd'hui même il faudrait hypnotiser les gens et les suggestionner très fort pour obtenir des résultats que le vieux chasseur obtenait en se jouant, et comme si c'eût été la chose la plus naturelle du monde.

ARMAND LE BRUN.

LA CRYPTE DE PASTEUR

Le 26 décembre dernier les restes mortuaires de Pasteur ont été transférés solennellement dans le nouveau et magnifique tombeau qui lui a été élevé au centre même de l'Institut qui porte son nom. Des discours éloquents ont été prononcés par les représentants du gouvernement et des Sociétés savantes. Parmi ces nobles paroles, celles de M. Baudin, président du



Crypte du tombeau de Pasteur, — Gravé par Puyplat.

Conseil municipal ont très heureusement défini l'impression produite par la crypte où repose la dépouille de Pasteur :

« Messieurs, a-t-il dit, la piété de la veuve et des enfants de Pasteur et le talent de l'artiste ont su faire de cette crypte un asile si impassible et si sûr pour son immortalité qu'en y entrant la douleur se trouve apaisée et que l'esprit y considère, dans une vision d'une égale sérénité, les peines et les joies de la vie. »

Ce sont bien en effet des sentiments de gloire triomphale, d'éclat scientifique et de sérénité religieuse que fait naître l'œuvre si harmonieuse de l'éminent architecte, Charles Girault.

La tâche n'était pas facile d'élever à Pasteur un monument digne de lui dans un étroit couloir de sous-sol large de quatre mètres cinquante, long de seize mètres et médiocrement clair, car

il ne prend jour que dans le vestibule d'entrée de l'Institut. Il fallait diviser ce court espace en plusieurs parties et les varier le plus possible pour donner l'impression de la grandeur; il fallait imaginer une décoration somptueuse et cependant grave pour éclairer l'intérieur; il fallait enfin trouver quelque chose de vraiment neuf et moderne pour que l'édifice donnât bien l'idée du renouvellement apporté dans les sciences et dans la médecine par Pasteur.

On accède au monument par un corridor au fond duquel est un mur orné de mosaïques. Dans ce mur s'ouvre une large baie cintrée de trois mètres cinquante; sur le bandeau de la voûte on lit ces mots :

ICI REPOSE PASTEUR.

L'arceau de la baie est couvert de mosaïques représentant des iris sur fond d'or. La baie elle-même est fermée par une belle grille en fer forgé, aux barreaux de laquelle s'enroulent les feuilles symboliques du lierre.

Après la grille, on descend dans la crypte par un escalier de neuf marches de marbre blanc bordées de chaque côté par un plan incliné. La voûte, qui s'arrondit en forme de berceau, suit naturellement la même pente; les murailles, jusqu'à la hauteur de deux mètres, sont ornées de lambris de marbre blanc veiné de rose et de noir. Dans le rampant de la voûte se lit une inscription empruntée au discours que Pasteur prononça lors de sa réception à l'Académie française : « *Heureux celui qui porte en soi un Dieu, un idéal de beauté et qui lui obéit, idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la Patrie, idéal des vertus de l'Évangile* ».

Des deux côtés de l'inscription court une frise de pavots en mosaïque; au-dessus, des palmes et des branches de laurier se rejoignent au sommet de la voûte et forment comme une entrée triomphale à la crypte proprement dite.

Au pied de l'escalier commence la seconde partie de l'édifice, celle où se trouve le tombeau de Pasteur et qui est tout entière consacrée à ses immortelles découvertes. Sans doute on peut prétendre que par quelques détails, cette partie se rattache à certains tombeaux byzantins, entre autres à celui de Galla Placidia, à Ravenne; il était impossible à l'architecte d'écarter systématiquement tout souvenir; mais son œuvre, loin de nous donner l'impression de quelque chose de déjà vu, est tout au contraire marquée au coin de la modernité.

La partie centrale de la crypte est surmontée d'une coupole sphérique reposant sur quatre grands arceaux, ceux-ci sont eux-mêmes portés par quatre groupes chacun de trois colonnes taillées dans le granit porphyroïdal vert et rouge, qui nous vient de Suède et qui a été travaillé en Écosse; c'est la seule partie de l'édifice qui n'ait pas été façonnée par des mains françaises. Ces colonnes sont surmontées de chapiteaux en marbre blanc qui conservent quelque chose de l'ordre ionien comme ceux de Sainte-Sophie; ils sont ornés au moyen de plantes de nos pays, chêne, laurier, chardon; au milieu de leurs feuilles on distingue de petites croix ou les initiales de Pasteur.

La coupole est éclairée par une lunette fermée de lames d'onyx qui amortissent toute lumière trop crue; entre ces lames sont disposées de petites lampes électriques qui permettent, dans les occasions solennelles, d'inonder la crypte de flots de lumière. Dans les rainures de la coupole quatre anges vêtus de tuniques blanches entre-croisant leurs ailes largement éployées symbolisent la Foi, l'Espérance, la Charité et la Science. Les deux côtés de la partie centrale qui nous occupe maintenant présentent deux grands cintres revêtus de marbre blanc, dont les veines noires régulièrement disposées ressemblent à de grandes palmes. Sur ces plaques sont inscrits les principaux travaux de Pasteur. Ils sont figurés d'une manière plus vivante par les décorations en mosaïque de la crypte. Au-dessus des cintres dont nous venons de parler, deux petits médaillons représentent, l'un des Chinois tissant la soie, l'autre un pressoir où l'on fait du vin et sont encadrés, le premier par des branches de mûrier sur lesquelles sont posés des vers à soie et leurs papillons blancs, le second par des pampres aux feuilles décoratives, afin de rappeler que les travaux de Pasteur ont fait passer l'industrie de la soie et celle du vin de la période empirique à la période vraiment scientifique.

Les arcs-doubleaux qui répartissent la charge de la coupole sur les colonnes de porphyre sont ornés d'animaux et de scènes également significatifs. A l'entrée, c'est l'épisode du berger Jupille qui fut le premier guéri de la rage; en face des bœufs et des vaches. Sur les côtés, nous voyons, derrière un petit grillage, de paisibles lapins, en face des chiens soustraits à la rage, plus loin les moutons guéris de la clavelée et les poules du choléra.

La partie centrale de la crypte est percée d'une mosaïque de marbre figurant des nattes analogues aux nattes véritables qui sont placées dans les mosquées; au centre sont dessinés de grands rinceaux formés par des tiges de laurier. C'est là qu'est placé le sarcophage de Pasteur, formé d'un seul bloc de granit vert sombre qui vient de Suède, comme celui des colonnes, mais qui a été taillé dans les Vosges. Sur la dalle qui le recouvre sont gravés son nom et deux dates (1822-1895). L'architecte, s'inspirant d'un tombeau assyrien du Louvre, a fait ce monument très bas : on songe à le surmonter d'une statue couchée de Pasteur, qui serait en bronze.

La partie centrale de l'édifice que nous venons de décrire est fermée par une balustrade

de marbre qui la sépare d'une petite chapelle en forme d'abside. C'est là surtout qu'est rappelée la foi dont Pasteur a toujours été animé.

La demi-coupole de l'abside est éclairée par quatre petits oculi entre lesquels brille une croix d'or. Au fond, une colombe blanche semble descendre sur l'autel pour y porter l'Esprit Saint. A gauche et à droite de cette scène sont inscrits l'alpha et l'oméga symboliques, commencement et fin de toute science. Des paysages esquissés de chaque côté donnent de la profondeur. L'autel et les lambris de eette chapelle sont de marbre blanc.

Sur la gauche. l'inseription suivante se lit dans la mosaïque de l'abside :

CE MONUMENT FUT ÉLEVÉ EN MDCCCXCVI

A LA MÉMOIRE DE PASTEUR, PAR LA PIÉTÉ DE SA VEUVE ET DE SES ENFANTS

CHARLES-LOUIS GIRAULT COMPOSA L'ARCHITECTURE ET LA DÉCORATION : IL DIRIGEA LES TRAVAUX

LUC-OLIVIER MERSON DESSINA LES FIGURES DE LA COUPOLE

AUGUSTE-GUILBERT MOUTON EXÉCUTA LES MOSAIQUES

J. H.

SUR UN VIEUX POLICHINELLE

A la petite Alice.

Hé quoi ! parce que je suis vieux
Et que mon cœur, plein de tristesse,
Fait maintenant pleurer mes yeux,
Dois-tu renier ta jeunesse ?
Si Dieu t'a donné la beauté
Faut-il donc pour cela, cruelle,
Mépriser qui fut la bonté
Dans le corps de Polichinelle ?

Souviens-toi, lorsque, tout enfant,
Tu me serrais dans tes menottes
Et que ton rire triomphant
Découvrait tes fines quenottes ;
J'étais brillant, ventru, cossu !
Lors, tu tirais fort la ficelle
Du gai compagnon tout bossu
Que tu nommais Polichinelle.

Tu me dorlotais, tu m'aimais,
Tu ne me voyais pas difforme
Et tu n'aurais voulu, jamais,
Que quelqu'autre, le soir, m'endorme !
J'étais ton chéri, ton bijou.
A tes désirs jamais rebelle,
J'ignorais qu'un nouveau joujou
Remplacerait Polichinelle.

Puisque dans la boîte aux oublis
Tu veux enfermer ta jeunesse,
Parmi tes souvenirs pâlis,
Conserve du moins ma vieillesse !
En raison du passé charmant
Pitié ! pour le vieux qui chancelle !
Allons ! vite, un bon mouvement,
Ne brise pas Polichinelle.

André Lénéka.

LA PISCIFACTURE SUR LES COTES FRANÇAISES

LABORATOIRE MARITIME DE L'ILE DE TATIHOU, PRÈS SAINT-VAAST-LA-HOUGUE (MANCHE).

Il n'est plus guère possible, aujourd'hui. de conserver d'illusion sur le fait longtemps contesté, que le nombre des poissons diminue sur nos côtes et, en général, partout où la pêche est pratiquée d'une façon quelque peu active. Non seulement les statistiques confirment, sur ce point, les plaintes longtemps suspeetes des pêcheurs, mais les transformations que subit, en ce moment, l'industrie même de la pêche, sont une preuve palpable que l'homme de mer a plus de peine qu'autrefois à assurer sa subsistanee. La pêche, qui s'effectuait jadis tout à fait à proximité des côtes, à l'aide de barques non pontées, tend à disparaître. Il faut aller chereher le poisson jusqu'à deux cents milles en haute mer, à l'aide de bateaux pontés, et même de bateaux à vapeur, et employer, pour en prendre la même quantité, des lignes ou des filets dont le développement est triple de ce qu'il était il y a vingt ans.

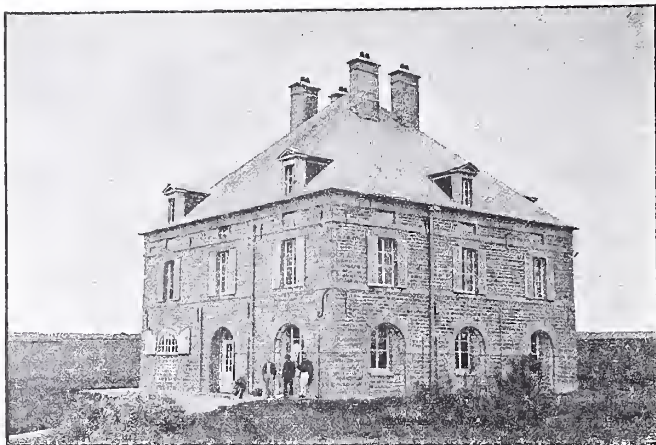
Dans une eonférence, illustrée de projections à la lumière oxhydrique, l'éminent professeur au Muséum, M. Edmond Perrier, Membre de l'Institut, a vivement intéressé au sort des pêeheurs français le nombreux public invité, jeudi 21 janvier, dans la grande salle de la *Société centrale d'agriculture et de pêche*, rue de Lille, 41.

Après avoir pittoresquement déerit la pêche au chalut, l'orateur a expliqué à son publie la raison de la dépopulation. Il semble singulier, en effet, au premier abord que des poissons qui, en une seule ponte produisent jusqu'à neuf millions d'œufs, puissent être décimés par quelques bateaux ehalutiers.

L'explication de ce phénomène est pourtant simple : les poissons adultes se reproduisent en haute mer ; mais à peine en état de nager de leurs propres nageoires — s'il est permis de s'exprimer ainsi, — ils se rapprochent des côtes. Et les chaluts les détruisent au moment où. adultes, ils sont sur le point de pondre. Nous empruntons à la savante eonférence de M. Edmond Perrier les renseignements qui vont suivre.

Toutes les mesures prohibitives édictées par les gouvernements pour empêcher la dépopulation de la mer sont jusqu'ici restées sans effet, et la cause principale de cet insuceès est qu'elles ont été prises, pour la plupart, sur de simples impressions, sans qu'on ait pris soin de leur donner pour base une connaissance exacte des mœurs et surtout des conditions de reproduction des poissons eomestibles les plus importants. On s'est d'abord appliqué à combler eette laeune. Tandis qu'à l'étranger, des comités spéciaux, les *Fisheries boards* d'Angleterre, d'Ecosse, des Etats-Unis, notamment, multi-

pliaient les études et les observations, en France, les laboratoires publics ou installés par les chambres de commerce de Boulogne-sur-Mer, de Wimereux, de Saint-Waast-la-Hougue, de Roscoff, de Concarneau, des Sables, d'Arcachon, de Banyuls et d'Endoume, s'efforçaient de rassembler des renseignements précieux, mais malheureusement incoordonnés sur les habitudes des poissons de mer.



Laboratoire maritime de Tatihou. — L'Aquarium, vue extérieure.

Contrairement à ce que l'on croyait lorsque notre législation sur la pêche a été établie, il est aujourd'hui démontré que les poissons comestibles les plus intéressants, les poissons plats, notamment, se reproduisent au large, et que leurs œufs sont flottants.

Or, à partir de trois milles des côtes, la pêche est libre et pratiquée d'une manière tellement intensive, que, dans la seule mer du Nord, travaillent plus de huit cents vapeurs presque tous anglais ou allemands : il en résulte, au moment de la ponte, une effroyable destruction d'œufs. Une sole, un maquereau, produisent, en effet, jusqu'à 700,000 œufs : une morue en pond jusqu'à 9 millions ; un turbot jusqu'à 15 millions.

La destruction des œufs de homard n'est pas moins colossale. M. Wilmot, surintendant de la pêche au Canada, a calculé qu'en deux mois, huit fabriques de conserves de homard avaient détruit dix-sept millions et demi d'œufs ; or, il existe cinq cents fabriques analogues au Canada. D'autre part, les œufs de la plupart des poissons comestibles, durant la période où ils flottent, sont la proie d'une multitude d'animaux carnassiers ; il en est de même des jeunes alevins, de sorte que c'est à peine si *un* œuf sur *un million* arrive à produire un poisson adulte.

Une question se posa : n'obtiendrait-on pas un résultat utile en protégeant les œufs et les jours des poissons de mer, en les élevant pour ainsi dire en charte privée, et en les rejetant ensuite à la mer, dans des régions protégées d'elles-mêmes, où ils trouveraient d'excellentes conditions de développement, et d'où ils émigreraient ensuite vers les régions de pêche ?

L'expérience seule pouvait répondre à cette question. Elle a été tentée dès 1878, aux Etats-Unis, où il existe deux établissements de *piscifacture*, ceux de Gloucester et de Wood's-Hall; à Terre-Neuve où la morue est cultivée à l'île de Dildo ; au Canada; à Flodevig, près d'Aundal, en Norwège; enfin, à Dunbar, en Ecosse.

En 1895, l'établissement de Wood's Hall a jeté à la mer 175 millions de jeunes poissons ou de jeunes homards capables de se nourrir et de se défendre. En six ans, celui de Bay-View, au Canada, a élevé près de 700 millions de morues et deux millions et demi de homards. Le prix de revient ne dépasse pas *dix* centimes pour *huit mille* alevins, quand on opère en grand. Dans les localités soumises à un ensemencement continu, on a vu le nombre des captures d'une sorte d'alose, la *Clapea sapidissima*, doubler graduellement en huit ans. Il paraît impossible, dès lors, que l'industrie de la piscifacture ne soit pas largement rémunératrice.



Laboratoire maritime de Tatihou. — Château d'eau et entrée des bâtiments.

Comme il arrive toujours, ces résultats, si brillants qu'ils paraissent, ont été contestés. En fait, l'expérience n'a encore qu'une faible durée. Elle doit être prolongée si l'on veut se faire une opinion précise sur la piscifacture. C'est pourquoi M. Edmond Perrier, ayant à poursuivre à l'île de Tatihou, près Saint-Vaast-la-Hougue, l'installation du laboratoire maritime du Musée d'histoire naturelle de Paris, l'a organisé de manière à pouvoir y entreprendre des recherches de piscifacture

analogues à celles qui paraissent avoir si bien réussi à l'étranger.

Les aménagements que l'on vient d'achever au laboratoire de Tatihou sont, dans leurs traits généraux, ceux auxquels a été graduellement conduit le fondateur de l'établissement écossais de Dunbar, le capitaine Dannewig. M. Ed. Perrier a pour collaborateurs MM. Georges Roché, inspecteur général des pêches maritimes, et Malart-Duménil.

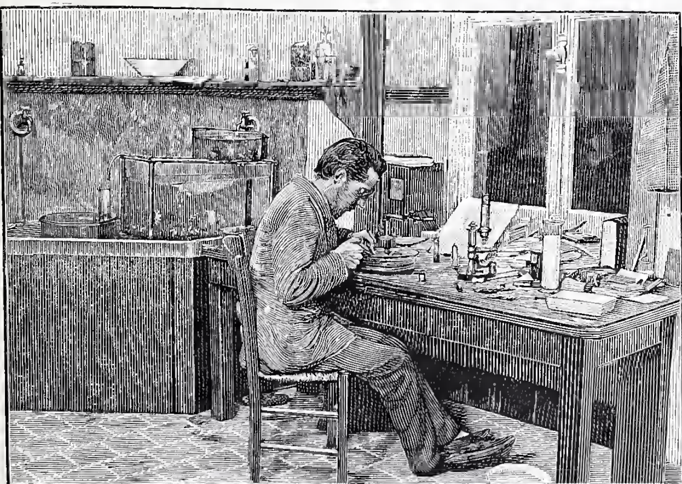
Les locaux, très considérables — ils ne comptent pas moins de onze bâtiments, — occupent l'emplacement d'un lazaret, bâti sous Louis XVI, et qui n'eut jamais l'occasion de servir. Ce sont donc des constructions *neuves*, en pierres de taille, et d'une architecture imposante, que M. Edmond Perrier a trouvées pour ses expériences.

L'installation piscicole comprend essentiellement un bassin de ponte et une salle d'élevage. Le bassin de ponte est divisé en deux compartiments; dans l'un, les poissons sont graduellement habitués à la captivité, bien avant la ponte. On les transporte dans l'autre dès que la ponte commence, de manière qu'ils y soient tranquilles. Bientôt, toute la surface de l'eau est couverte d'œufs; une vanne permet de décanter, pour ainsi dire, cette eau animée; on la recueille dans une sorte de tamis, dont elle traverse le fond de toile.

Les œufs sont alors transportés dans la salle d'élevage. Ils y sont placés dans des boites à fond de toile, elles-mêmes disposées sur deux rangées dans de vastes caisses alimentées d'eau de mer. Des dispositifs fort simples permettent d'imprimer aux boîtes un balancement périodique, grâce auquel les œufs sont maintenus en suspension dans l'eau, incessamment agités et lavés, comme s'ils étaient soumis à l'action des vagues. Dans ces appareils, presque tous les œufs arrivent à maturité, à la condition que l'eau dans laquelle ils doivent se développer soit de composition sensiblement constante, et débarrassée, par une filtration soigneuse, de toute impureté.



Laboratoire de Tatihou. — Aquarium, vue intérieure.



Laboratoire de Tatihou. — Salle de travail au laboratoire.

Cette première condition, et la seule sans laquelle on ne pourrait avoir de résultat, est parfaitement remplie à Tatihou.

L'établissement est donc placé dans des conditions d'expérimentation excellentes.

Si le succès couronne l'essai que tente M. Ed. Perrier, l'importation en France des méthodes de pisciculture les plus parfaites qui aient été imaginées à l'étranger, il y a lieu d'espérer que le champ de recherches pourra être considérablement étendu.

On pourra alors multiplier sur nos côtes les établissements analogues à celui de Tatihou.

Le jour où il sera démontré que de tels établissements pourront doubler, comme au Canada, les produits de la pêche, nul doute que des syndicats de pêche ne s'efforcent d'en assurer la multiplication et la prospérité. Puisse la science théorique ouvrir cette voie nouvelle à l'industrie, et servir une fois de plus, à l'enrichissement du pays.

* * *

Voilà comment l'horizon s'élargit pour les laboratoires maritimes, créés d'abord dans un but presque exclusivement scientifique, et voilà pourquoi les pêcheurs réunis aux Sables d'Olonne, donnant la main aux hommes de science, ont émis le vœu que ces établissements soient mis en mesure d'appliquer aux eaux maritimes françaises les méthodes de pisciculture expérimentées à l'étranger.

Albert Savarus.

LE CENTENAIRE DE SCHUBERT

Le 31 janvier de cette année, ses compatriotes ont célébré sans aucun éclat exceptionnel le centième anniversaire de la naissance de Schubert. La patrie de l'illustre musicien n'a pas essayé de réparer par les honneurs d'une apothéose tardive mais justifiée son injustice envers un homme qui de son vivant fut pauvre et n'eut pas sa légitime part de renommée. Le seul hommage posthume qui ait été rendu au compositeur du *Roi des Aulnes* et de tant d'autres chefs-d'œuvre s'est réduit à des concerts où ont été jouées ses œuvres et à des recherches de biographie.

Tandis que des ouvrages en plusieurs volumes étaient consacrés à l'histoire de Hændel, de Gluck, de Haydn, de Mozart, et de Beethoven, la vie si courte et si malheureuse de Schubert restait à peu près inconnue. Lorsqu'un écrivain allemand, M. Max Friedlænder, a entrepris de la raconter, il a été frappé de la pénurie des documents qui avaient été conservés par les amis et la famille de l'illustre musicien. On ne se doutait pas, autour de lui, que son nom deviendrait un jour populaire, et personne ne songeait à conserver ses lettres comme des reliques destinées à avoir de l'intérêt aux yeux des générations à venir.

* * *

L'origine de Franz Schubert était des plus modestes. Son père appartenait à une famille de paysans de la Silésie autrichienne et s'était établi à Vienne où il exerçait la profession de maître d'école. Les maigres émoluments qu'il recevait de ses élèves suffisaient à peine pour subvenir à l'entretien de sa nombreuse famille. A l'âge de dix-neuf ans il avait épousé une cuisinière, et quatorze enfants étaient nés de cette union. Devenu veuf il s'était de nouveau marié avec la fille d'un petit commerçant de Vienne et de sa seconde femme il avait eu cinq enfants. Franz Schubert était l'avant-dernier des cinq enfants du premier lit qui avaient survécu à leur mère.

On sait que les aptitudes musicales se développent en général de très bonne heure chez les enfants. Franz Schubert fut comme Mozart, un petit prodige. Ses premiers professeurs furent unanimes à reconnaître qu'ils n'avaient rien à lui apprendre. Admis à l'âge de dix ans au nombre des enfants qui chantaient à la chapelle de la cour il entra deux années plus tard dans le *Stadtconvict* où il fut élevé aux frais de la cassette impériale. Les études musicales tenaient une assez large place dans l'enseignement donné dans cette institution. Lorsque Schubert sortit du *Stadtconvict* il n'hésita pas à déclarer à son père qu'il serait musicien et ne consentirait à aucun prix à exercer une autre profession, mais le malheureux chef de famille dont les profits annuels s'élevaient à peine à quatre cents gulden, c'est-à-dire un peu moins de mille francs de notre monnaie, était à bon droit effrayé d'un surcroît de charges et eût souhaité pour son fils une carrière qui lui eût permis de gagner immédiatement sa vie. Les objurgations paternelles furent inutiles, la vocation du jeune compositeur se manifestait avec une ardeur et une ténacité à tel point irrésistibles qu'aucune puissance humaine n'était capable de l'enrayer. Seulement il fut convenu que tout en donnant libre cours à ses aptitudes musicales, il remplirait auprès de son père les fonctions d'instituteur adjoint.

* * *

Franz Schubert s'était déjà fait à titre d'enfant prodige une petite réputation qui s'était répandue de proche en proche. Antonio Salieri émerveillé de la précocité de ses aptitudes pour la musique lui avait enseigné la composition. Le nom du premier directeur de la chapelle de la cour impériale et royale est aujourd'hui tombé dans l'oubli le plus profond, mais il était alors dans tout l'éclat de sa renommée. Il avait été le disciple favori de Gluck, le condisciple de Mozart et l'un des maîtres de Beethoven. Aussi Schubert dans les quatre premiers ouvrages qu'il a publiés, prenait-il la qualification d'« élève de M. Salieri ».

Par quelle fatalité le maëstro italien refusa-t-il son appui à un jeune artiste dont il appréciait le talent et dont les succès avaient pu flatter son amour-propre de professeur? En 1816, un emploi de professeur était devenu vacant à l'École de musique de Laybach, en Carniole. A ces fonctions, était alloué un traitement de cinq cents florins par an, c'est-à-dire douze cents francs de notre monnaie.

Il est vrai que cette rémunération devait être payée en papier et subir, par conséquent, une assez forte dépréciation, mais ce n'en était pas moins une sorte d'opulence relative pour un malheureux artiste qui était si pauvre qu'il ne pouvait même pas acheter du papier à musique pour écrire ses compositions. Schubert sollicita la protection de Salieri, mais le vieux maëstro écrivit au-dessous de la pétition de son élève une de ces apostilles glaciales dont le résultat infaillible est de faire échouer une candidature. Le premier maître de chapelle de la cour soutenait, par-dessous main, un autre de ses élèves nommé Jacob Schaufl qui, grâce à son appui, fut choisi par la municipalité de Laybach.

Cet échec paraît avoir exercé une influence décisive sur la carrière de Schubert. Il est à présumer que si, au lieu de consacrer les plus belles et les plus fécondes années de sa jeunesse à la besogne fort utile, sans doute, mais peu attrayante de sous-maitre d'école chargé

d'enseigner à lire aux enfants, le musicien le plus heureusement doué, peut-être, qu'ait produit la race allemande avait occupé, à l'âge de dix-neuf ans, une situation qui, tout en lui assurant le strict nécessaire, lui eût permis de ne s'occuper que de son art, il aurait eu les loisirs indispensables pour étudier les méthodes de composition employées par ses devanciers et eût évité les négligences qui déparent la plupart de ses chefs-d'œuvre.

Six mois après avoir échoué dans les démarches qu'il avait faites pour être nommé professeur à l'École de musique de Laybach, Schubert quitta la maison paternelle. Il était las d'enseigner à lire aux enfants et, d'ailleurs, il avait exercé les fonctions d'instituteur assez longtemps pour être dispensé du service militaire suivant la loi qui était alors en vigueur dans l'empire d'Autriche. Bien qu'il fût habitué, depuis sa naissance, à se contenter de très peu, ce ne fut pas sans peine qu'il réussit à ne pas mourir de faim pendant la douloureuse période qui s'écoula entre le mois d'octobre 1816 et le printemps de l'année 1818. Il était entouré d'un petit cénacle de camarades qui reconnaissaient sa supériorité sans avoir tout à fait conscience de son génie. Dans la suite, quelques-uns des amis de l'illustre musicien sont devenus célèbres. Franz de Schober, Édouard de Bauernfeld, Franz Grillparzer, Moritz de Schwind, Franz Lachner ont laissé un nom en Allemagne dans l'histoire de la littérature et des arts, mais à l'époque où ils admiraient les œuvres de l'ex-instituteur adjoint devenu compositeur de musique, ils étaient encore sans influence et sans crédit. La notoriété du jeune maître ne s'étendait guère au delà de la *Schubertiade*, c'est-à-dire de la coterie à laquelle les plus fervents de ses amis avaient donné son nom. Le merveilleux artiste qui improvisait chaque jour de si admirables mélodies, ne gagnait pas assez d'argent pour payer le loyer de son clavecin.

Michaël Vogl, qui venait d'obtenir d'éclatants succès à l'Opéra de Vienne, eut pitié de la détresse de l'infortuné compositeur et l'invita à l'accompagner dans une tournée. Les concerts que les deux artistes donnèrent dans les principales villes de la Haute-Autriche et de la Styrie, firent connaître le nom de Schubert mais ne lui rapportèrent que d'assez médiocres bénéfices. Il reçut pour sa part deux cents florins en papier qui, en tenant compte de la valeur des monnaies autrichiennes en 1818, ne représenteraient pas aujourd'hui plus de 170 francs.

En dehors des modestes profits que lui rapportaient ses tournées, Schubert donnait quelques leçons de musique mais il avait peu de goût pour l'enseignement. La fille du comte Jean Esterhazy fut la seule de ses élèves qui lui ait inspiré quelque intérêt. Le magnat hongrois apprécia le talent du professeur de sa fille et lui offrit pendant six mois l'hospitalité dans son château de Zélez. Ce fut la période la plus heureuse de la vie de Schubert. Attaché en qualité de professeur de musique à la maison du grand seigneur magyar il fut libre d'improviser et de composer à sa guise sans avoir à se préoccuper des exigences matérielles de la vie. Six ans plus tard il revint à Zélez, mais le second séjour ne paraît pas lui avoir laissé d'aussi agréables souvenirs que le premier.

Une tentative de roman, qui d'ailleurs se serait arrêtée à la préface, aurait-elle été esquissée entre la jeune comtesse Caroline et son ancien professeur? Quelques rumeurs circulèrent dans le monde artistique de Vienne mais sans élucider complètement ce mystère. M. Max Friedlænder, qui vient de publier dans la *Deutsche Rundschau* de très intéressantes recherches sur la vie de Schubert, ne laisse subsister que très peu de chose de cette légende.

⁂

Pendant l'intervalle qui s'était écoulé entre les deux voyages au château du comte Esterhazy la renommée avait frappé à la porte de l'artiste trop longtemps méconnu. Les sociétés musicales de Graz et de Linz l'avaient nommé membre honoraire, l'association des Amis de la musique de Vienne lui adressait un diplôme des plus flatteurs, ses mélodies étaient exécutées avec succès à Leipzig et à Mayence et ses œuvres trouvaient enfin des éditeurs.

Malheureusement Schubert, qui n'avait pas l'instinct des affaires, ne sut pas défendre ses intérêts et il suffit de quelques mois de maladie pour le réduire de nouveau à la dernière détresse. Son ami Lachner, obligé de battre monnaie pour payer les remèdes et les potages réconfortants que le médecin prescrivait à l'illustre malade, se voyait contraint de vendre, moyennant le prix dérisoire de un gulden, à peu près deux francs cinquante, chacun des morceaux du *Voyage d'Hiver*.

Enfin, la mort mit fin aux souffrances de Schubert. Le musicien le mieux doué, peut-être, qu'ait produit l'Allemagne, a été emporté à l'âge de trente-trois ans par une fièvre nerveuse sans que ses contemporains lui aient rendu justice. Lui, qui avait mis en musique quatre-vingts pièces de vers de Gœthe, a écrit à deux reprises au demi-dieu de Weimar sans avoir de réponse, et il a vécu pendant trente ans dans la même ville que Beethoven et à quelques minutes de sa maison, sans avoir obtenu l'honneur d'être admis auprès du grand musicien.

G. Labadie-Lagrave.

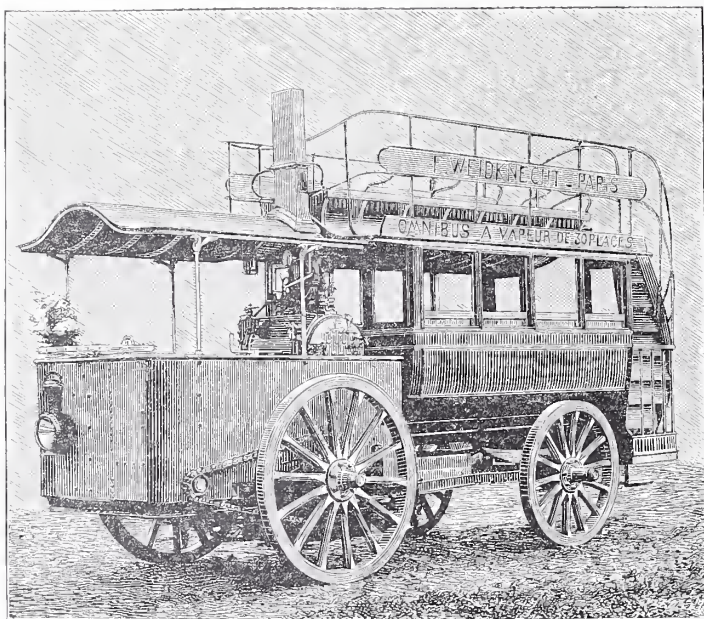


UN OMNIBUS A VAPEUR

L'automobilisme n'a fourni, jusqu'à présent du moins, que de rares modèles de véhicules pour les transports en commun.

Le réseau ferré, projeté par M. de Freycinet et à peu près réalisé aujourd'hui, n'a pas laissé la place bien large, en France, aux diligences automobiles. De là peut-être vient le peu d'enthousiasme apporté par nos ingénieurs et nos constructeurs, à la création d'omnibus sans chevaux.

L'établissement toujours coûteux d'une voie ferrée, son exploitation le plus souvent onéreuse, sont pour la majeure partie de nos lignes locales, hors de proportion avec la faible densité du trafic. Il est bien évident qu'au lieu du chemin de fer — auquel la malignité publique a maintes fois rivé l'épithète « d'électoral » — il eût été plus commode et beaucoup plus économique de doter certaines localités d'un service de communications assuré par des omnibus automobiles.



OMNIBUS A VAPEUR.

Néanmoins, si le champ à exploiter par ce mode de locomotion est restreint, il est loin d'être quantité négligeable. Dans les départements où le sol accidenté n'a pas permis l'établissement d'un chemin de fer, en Algérie et dans toutes nos colonies, l'automobilisme peut s'implanter et donner d'heureux résultats.

A ce titre, il n'est pas indifférent de suivre les essais tentés en vue de la réalisation du type de voiture capable de satisfaire les plus exigeants. L'omnibus à vapeur, dont nous donnons le dessin ci-contre, est dû à M. Weidknecht, ingénieur-constructeur, qui a fait de sérieux travaux de mécanique.

L'aspect extérieur de ce véhicule rappelle le type des omnibus de la Compagnie générale, dont les lourdes et solides voitures sillonnent le pavé de Paris.

Bien que la vapeur n'ait pas brillé dans les dernières manifestations de l'automobilisme, M. Weidknecht a tenu à l'employer pour le moteur. Il a créé une machine qui est un véritable bijou de mécanique; elle tient tout entière dans un espace réduit de 75 centimètres de longueur, 60 centimètres de largeur et 35 centimètres de hauteur, et, malgré son volume exigu, cette machine développe sur l'arbre moteur une force de 34 chevaux effectifs à raison de 300 tours à la minute constatés au frein pendant les expériences qui ont eu lieu tout récemment à Paris, aux portes d'Aubervilliers.

La distribution de vapeur permet de faire varier les introductions dans les deux cylindres de démarrage, pour les deux marches — avant et arrière, — de telle sorte que, dans les positions les plus défavorables des manivelles, le démarrage se fait avec une grande souplesse et une assurance parfaite.

La chaudière timbrée à 15 kilos est multitubulaire, à foyer intérieur et à feu continu avec surchauffeur de vapeur. Elle produit à l'heure 350 kilos de vapeur, chiffre énorme pour son volume restreint.

Elle est placée à l'avant, ainsi que le moteur, et l'appareil est chargé sur les roues motrices qui, par conséquent, sont à l'avant contrairement à ce qui a été fait jusqu'ici. Ces roues ont $1^{m},60$ de diamètre, ce qui leur permet de franchir les caniveaux, ornières et mauvais passages dans de très bonnes conditions.

Cette disposition du moteur à l'avant offre l'avantage de supprimer les *ripages* latéraux et n'enlève rien à la direction du véhicule assurée par les roues d'arrière, à l'aide d'une transmission.

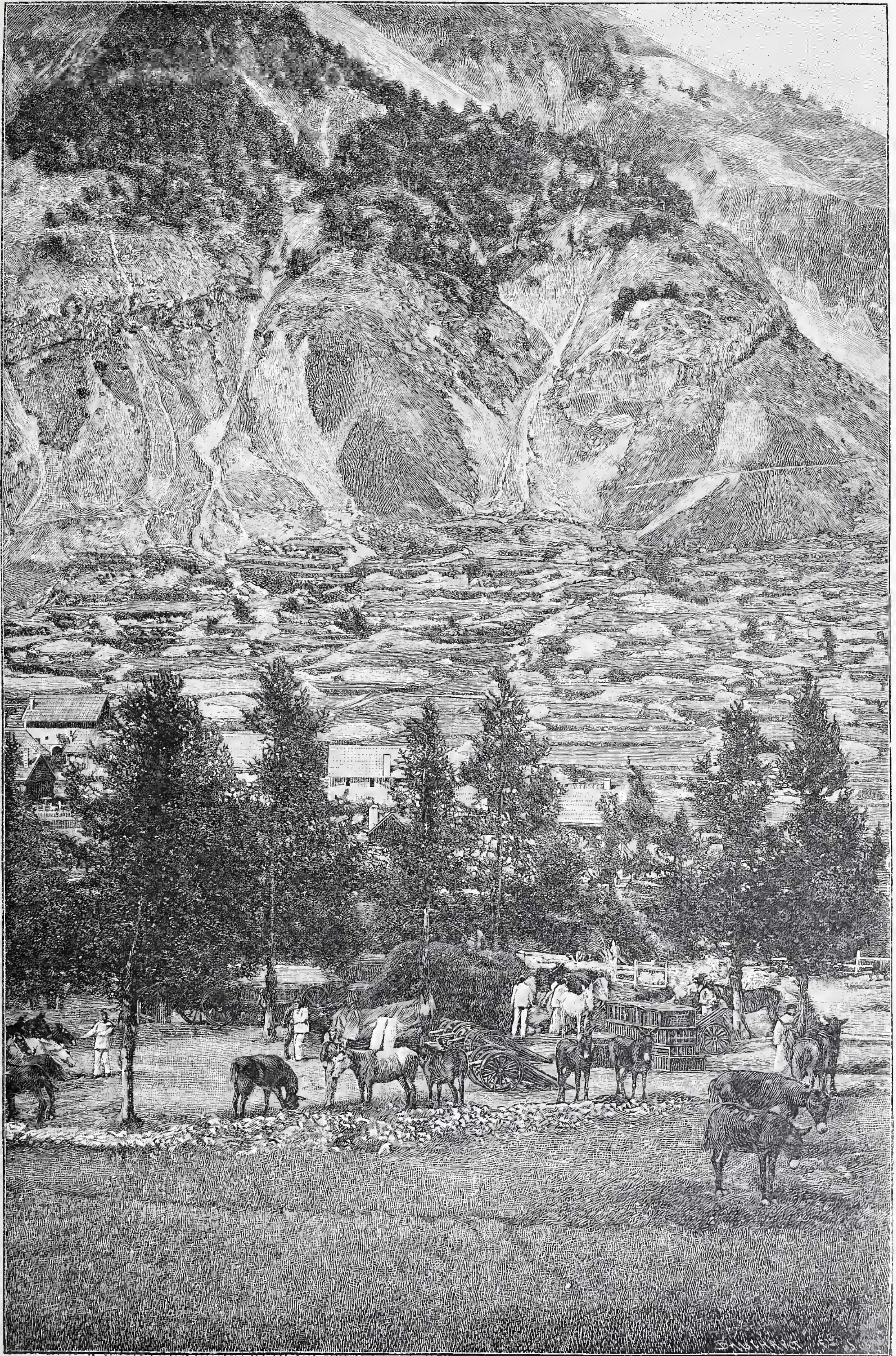
Cet omnibus, en charge pour 40 kilomètres, pèse 6 tonnes. Il faut bien ne pas perdre de vue qu'il s'agit d'une voiture routière, dont la qualité primordiale est une solidité à toute épreuve. Il peut transporter 34 voyageurs, dont 12 à l'intérieur, 18 d'impériale et 4 de plate-forme. Une vitesse de 15 kilomètres à l'heure a été obtenue pendant les expériences et c'est là un résultat très appréciable.

LOUIS VALONA.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LES TROUPES ALPINES



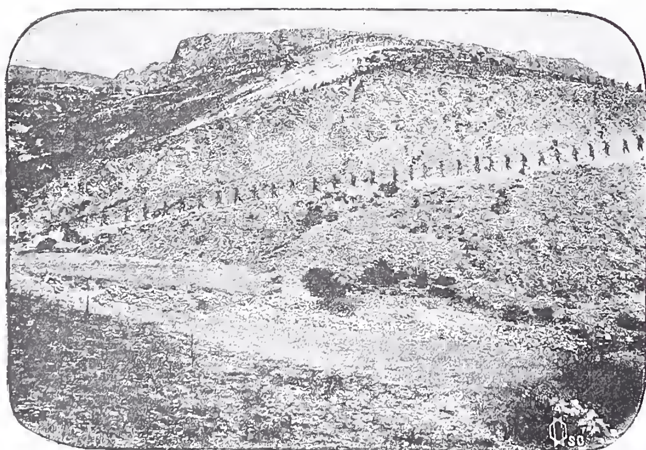
Les troupes alpines. — Campement d'artillerie dans les Alpes. — Gravé par Bauchart.

LES TROUPES ALPINES

Les catastrophes successives qui ont frappé, cette année, nos troupes spéciales dites alpines, ont de nouveau attiré l'attention sur les corps préposés à la défense des Alpes, auxquels le président de la République se propose d'aller rendre visite au mois de juillet, afin d'assister aux importantes manœuvres projetées aux confins du Dauphiné et de la Savoie.

Il est donc intéressant de faire connaître la composition et l'organisation de ces troupes dont l'existence est imparfaitement connue en dehors de la zone frontière sur laquelle elles ont mission d'opérer. Le public les confond toutes sous le même nom de chasseurs alpins, en réalité l'*arme*, si l'on peut s'exprimer ainsi, comprend non seulement des chasseurs à pied, mais encore des troupes de ligne, des artilleurs et du génie. L'unité tactique, à défaut d'unité administrative, est le *groupe alpin*, composé d'un bataillon, d'une batterie d'artillerie et d'une section du génie.

La création de cet organisme est récente, elle est due aux objurgations patriotiques de M. Cézanne, député des Hautes-Alpes, témoin des efforts tentés par les Italiens pour constituer une armée préparée à la guerre de montagne, capable de bivouaquer dans les hautes régions, de franchir les passages les plus difficiles, de traverser les précipices, de se mouvoir jusque dans les glaces et les neiges éternelles. En 1879, sous la pression de l'opinion, le commandant du 12e chasseurs à pied, M. Arvers, reçut la mission de dresser son bataillon aux marches et aux manœuvres dans les grandes altitudes. Il fallait un entraînement spécial, car les routes manquent dans les Alpes, il n'y a souvent que des sentiers où l'on doit passer à la file indienne. Même dans les parties faciles de la montagne, comme celle représentée par la gravure ci-dessus, on ne saurait employer les formations savantes de la théorie.



LES TROUPES ALPINES. — Marche en file indienne.

L'expérience du commandant Arvers — aujourd'hui général — fut décisive. On fit exécuter des manœuvres semblables par d'autres bataillons; le général Billot prépara l'organisation de corps spéciaux, le général Ferron eut l'honneur d'exécuter le projet. Douze bataillons de chasseurs alpins furent réunis dans le 14e corps : Haute-Savoie, Savoie, Isère, Hautes et Basses-Alpes, et cinq dans le 15e corps : Basses-Alpes et Alpes-Maritimes.

Ces bataillons furent affectés chacun à un secteur, c'est-à-dire à une vallée spéciale; ils devaient en étudier tous les passages, reconnaître toutes les montagnes, en améliorer les chemins, préparer le séjour ultérieur de troupes. Ces bataillons, portés à six compagnies à effectifs renforcés, peuvent conserver leur commandant lorsque celui-ci est nommé lieutenant-colonel.

Pour donner à cette troupe tous les moyens d'action, on attribua à chaque bataillon une batterie dite de montagne, c'est-à-dire dotée de petites pièces très mobiles, facilement démontables et remontables et dont chaque élément serait porté sur des mulets de bât, comme on le voit par la gravure placée en première page. Pour diriger les travaux de route, de terrassement, de construction d'abris demandés aux chasseurs transformés en pionniers, une section du génie vint compléter le groupe alpin. En dehors de son numéro dans l'arme des chasseurs, le bataillon devint donc le noyau d'une unité nouvelle, Il y a treize groupes, dont un troisième groupe *bis*, constitué par un bataillon d'infanterie.

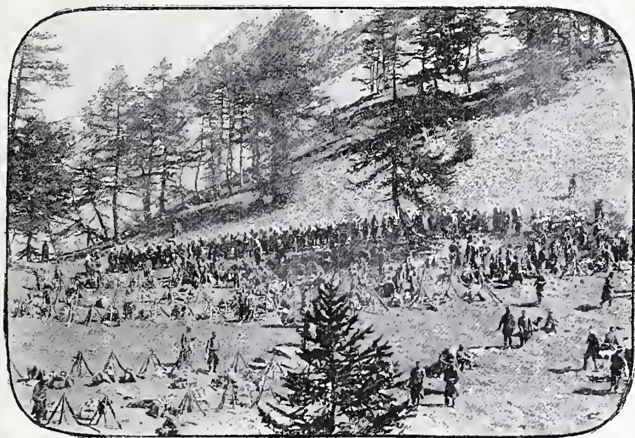
Car les chasseurs sont bientôt devenus insuffisants pour la tâche qui leur incombait. Comme nous le disions en débutant, il a fallu avoir recours à l'infanterie de ligne. Plusieurs régiments ont un de leurs bataillons désigné sous le nom de *bataillon alpin*, chargé de la garde des forts ou même d'un secteur, comme le bataillon du 97e, noyau du troisième groupe *bis*, chargé de défendre la route du Mont-Cenis entre Modane et Lans-le-Bourg.

Ce n'est pas tout, les régiments en garnison à Annecy, Chambéry, Grenoble, Romans et Lyon sont exercés à la guerre en montagnes, chaque année ils sont dirigés sur un ou plusieurs secteurs et prennent part à la petite guerre contre les chasseurs alpins.

Voici un groupe de ces fantassins de la plaine soudain devenus montagnards. Ils ont établi leurs faisceaux dans une clairière de forêt de mélèzes et, en dépit de leur pantalon long, de leur képi et de leur capote, n'en ont pas moins fière et élégante mine.

Telle n'est point la tenue des corps alpins permanents. A des troupes vivant pendant six mois de l'année dans les hautes régions, cou-

chant en des chalets misérables, passant de la froideur extrême des nuits, où le thermomètre descend au-dessous de zéro, même en août, à la température torride des midis; exposés à la neige, à la pluie, à la brume; gravissant tantôt des éboulis, tantôt des roches à pic, tantôt des neiges et des glaces, à ces troupes il faut un costume et un équipement appropriés.



Les troupes alpines. — Formation des faisceaux dans une clairière.

On leur a donné d'énormes souliers napolitains à semelles épaisses, à clous sans nombre. Au lieu de guêtres on leur remet une bande de drap qu'il faut enrouler de façon savante autour du mollet pour pouvoir à la fois contenir la jambe sans l'excorier, garantir du froid, de l'humidité et de la neige. Au lieu de la tunique, les alpins ont une vareuse très ample, laissant le corps libre de ses mouvements, un grand col orné du numéro du bataillon ou du régiment, facile à relever permet d'abriter les oreilles. Enfin la coiffure, képi ou shako, est remplacée par le béret des Pyrénées, en laine bleue. On y brode un cor de chasse comme signe distinctif des chasseurs; les artilleurs ont la grenade, le génie un casque et le pot-en-tête, mais le grand chic est d'y faire broder en laine ou d'y fixer au naturel, la fleur des glaciers : l'*edelweiss*.

Comme équipement, chaque alpin reçoit une canne à bec recourbé ; sur les routes, ces cannes sont fixées sur les sacs ; la vue de cette forêt de crosses marchant avec régularité évoque l'idée de l'armée de Malcolm marchant contre Macbeth derrière les branchages coupés de la forêt de Birnan, mais sans le feuillage. En outre, lorsqu'il faut traverser les glaciers, les alpins ont des piolets pour tailler des marches sur la glace ; ils sont munis de cordes pour s'attacher afin que si un homme tombe dans une crevasse il soit maintenu par les autres et puisse être tiré de ce mauvais pas. Faut-il s'engager sur la neige ? les raquettes sont chaussées et permettent de circuler sans crainte d'enfoncer.

Ces raquettes sont de divers modèles, mais dérivent toutes du même principe : une plate-forme très légère occupant une surface très grande pour que le pied ne puisse enfoncer dans une neige modérément molle. Un fond de grand panier ou corbeille en osier constituerait déjà une raquette, mais elle serait lourde encore ; un arc allongé, formé d'une branche fendue en deux, flexible, dont les côtés sont reliés par un réseau de corde constitue l'instrument le plus fréquemment employé. Il varie beaucoup de forme, il en est de ronds, d'ovales, de légèrement incurvés, selon la forme du pied.

Comme on le voit, le soldat alpin a un équipement bien plus complet que le troupier de la plaine, on a vu qu'il lui faut également une instruction spéciale. Le petit vitrier alerte, gracile, dont le pas relevé a valu l'expression pas de « chasseur à pied », ne se reconnaît guère dans le soldat au pas lent, sûr, on dirait même *sérieux*, qui doit s'élever sur des cimes en apparence infranchissables. En montagne surtout, rien ne sert de courir, il faut un pas régulier permettant de faire 3 kilomètres à l'heure et de s'élever de 300 mètres pendant la même durée.

Il faudrait donc une heure pour gravir une partie de montagne à la hauteur de la tour Eiffel. Nous parlons d'ascensions par des sentiers sinueux ou sur une route. Pour grimper à pic, comme le font les chasseurs que représentent la gravure ci-dessous, on mettra peut-être moins de temps, mais au prix de quel essoufflement et de quelle transpiration dangereuse, à des altitudes où le froid est inopiné et vif!

L'entraînement, commencé en hiver dans les garnisons par des exercices d'assouplissement fréquents, se poursuit pendant les marches qui conduisent le bataillon à l'entrée de son secteur. Là, pendant un mois, ont lieu des exercices spéciaux ; les jeunes alpins apprennent la marche en montagnes, on leur fait peu à peu parcourir tous les sentiers, suivre toutes les crêtes, gravir tous les sommets. Un soldat alpin doit être capable de se reconnaître dans toutes



Les troupes alpines. — Ascension à pic.

les parties du secteur de son bataillon, d'aller porter un ordre à travers monts, etc. En progressant lentement, on arrive à des résultats extraordinaires; tel bataillon au complet, avec ses canons, ses convois, etc., a fait en montagne 100 kilomètres en 36 heures. Chaque année, le régiment d'infanterie d'Annecy, rivalisant avec le bataillon alpin, fait le tour de la montagne du Semnoz, qui borde la cime occidentale du lac. Les lignards partent d'un côté, les alpins de l'autre, et c'est à qui rentrera le premier au cantonnement dans la même journée; or, il y a 60 kilomètres et les trainards sont rares; souvent, même, il n'y a pas du tout de trainards. Ici, il est vrai, il s'agit de trajet sur une route, où l'on peut aller d'un bon pas.

La lenteur de la marche est due surtout aux mulets. Les colonnes doivent forcément s'astreindre à suivre l'allure des bêtes de bât. Les mulets vont assez rapidement à la montée; à la descente ces animaux, ayant l'instinct du danger, vont plus lentement; ils posent le pied avec prudence et font perdre tout l'avantage de la facilité rencontrée par le piéton. Mais, sans mulets, il n'est pas de troupes alpines possibles.

Le rôle des officiers et des sous-officiers est capital dans les corps alpins, le danger est continuel dans les hautes régions : danger de l'abime, danger des glaces et des neiges, danger de boire des eaux trop froides ou saumâtres. Les chefs doivent tout connaître et prévoir; ils doivent inspirer la confiance la plus absolue à leurs hommes. Partout où ils passeront sans hésitation, les soldats suivront.

En un mois l'éducation des bleus est achevée, ils ont appris la vie en montagne, tout est prêt pour faire connaissance plus intime avec le secteur et commencer les marches-manœuvres qui précéderont la rentrée à la caserne où chacun, soldats et officiers, retrouvera son lit, luxe inconnu dans une grande partie des villages des hautes régions.

(*A suivre.*) A. Dumazet.



RÉCEPTION, A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DE M. LE MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

M. le marquis Costa de Beauregard, qui succède, à l'Académie française à Camille Doucet, a été reçu le 25 février, par M. Édouard Hervé. Il n'est pas douteux que son nom était, il y a quelques mois, ignoré du grand public, et que son élection a été pour bien des gens une révélation. Il est vrai encore qu'il va renforcer sous la coupole ce fameux parti des ducs, qui est assez généralement tenu en petite estime. Tous ces jugements et toutes ces ignorances de la foule sont parfaitement injustes. A côté d'amateurs qui aiment la littérature d'un peu loin et qui n'ont jamais fatigué les presses, le groupe des Ducs compte quelques hommes éminents dont les ouvrages font assez bonne figure à côté de ceux des gens de lettres professionnels « cabotins » et des universitaires, vulgairement « pets-de-loup », — si nous nous permettons d'adopter la classification de M. Alphonse Daudet. (Cf. l'*Immortel.*) De plus, les ducs ont souvent exercé dans l'Académie même une influence très salutaire. M. le marquis Costa de Beauregard a été élu le même jour que M. Anatole France. Le premier était le candidat des ducs, le second celui des « cabotins », — et de l'opinion publique. Mais les « pets-de-loup » avaient deux autres candidats, et comme ils étaient en possession de la majorité relative, il était à craindre que les deux fauteuils vacants ne fussent encore conquis par deux universitaires, ce qui aurait eu le double inconvénient d'infliger à l'auteur de *Thaïs* un échec scandaleux et de rendre l'Université maîtresse absolue de l'Académie. Ce désastre put être évité fort à propos par une coalition des ducs et des cabotins; et les lettres françaises, qui eurent à se réjouir sans réserve de l'une des élections, ne durent point s'affliger de la seconde. M. Costa de Beauregard, qui n'est que marquis dans la vie ordinaire, est un duc à l'Académie; mais il est de ceux qui écrivent, et d'une façon plus qu'honorable.

Il est né à la Motte-Servolex (Savoie), en 1835. Ses pères furent tous, depuis plusieurs siècles, officiers ou conseillers des souverains de la maison de Savoie, naguère rois de Sardaigne, aujourd'hui rois d'Italie. Lorsque sa province natale fut, en 1860, détachée des États sardes et annexée à la France, il suivit les destinées qu'elle acceptait librement et devint Français. Il servit d'ailleurs sa nouvelle patrie avec autant d'honneur que ses aïeux avaient servi leurs princes. Il prit part à la guerre de 1870 en qualité de commandant des mobiles savoyards, fut blessé à Héricourt et fait prisonnier par les Allemands. Représentant de son département à l'Assemblée nationale, il y affirma l'inébranlable fidélité de la Savoie à la France : « Nous pouvons être, dit-il, divisés d'opinion en Savoie; mais, devant Dieu et devant le pays, j'affirme que républicains et monarchistes se rallieront toujours comme pendant la guerre au cri de : Vive la France! »

Il abandonna la vie politique en 1875, et se consacra dès lors aux études historiques. Les archives de sa famille ont été pour lui une précieuse mine de documents, où il a puisé les matériaux inédits de ses ouvrages. Il a publié successivement (1) : *Un homme d'autrefois*, biographie de son arrière-grand-père, le marquis Henry Costa, né en 1752, mort en 1824, qui combattit dans l'armée sarde l'invasion révolutionnaire; le *Roman d'un royaliste sous la Révolution*, histoire d'un autre de ses parents, le comte de Virieu; puis la *Jeunesse* et les *Dernières années du roi Charles-Albert*, diptyque où il étudie la figure si originale du père de Victor-Emmanuel, du vaincu de Custozza et de Novare, sorte d'Hamlet couronné, impropre à l'action, qui se fit écraser par les Autrichiens et dut abdiquer, en 1848, en faveur de son fils, mais n'en eut pas moins le mérite d'inaugurer cette politique de l'indépendance italienne qui devait mener son successeur de Turin à Rome capitale.

Ses deux premiers livres ont été définis « des drames intimes en des décors historiques. » Précisément parce qu'ils mettent en scène des acteurs de second plan, ils

(1) Chez Plon.

nous ouvrent le secret de toute une catégorie d'âmes de cette époque. C'est ce qui fait, notamment, le si vif attrait de *Un homme d'autrefois*. Le marquis Henry Costa était un esprit libre et un cœur généreux. Comme le comte de Virieu, comme le prince de Carignan, père de Charles-Albert, il fut d'abord gagné par ce grand courant d'amour de l'humanité, qui recruta tant d'adhérents à la philosophie du dix-huitième siècle, et qui, en endormant les résistances, rendit possible la Révolution française. « Ceux, dit le nouvel académicien, qui après avoir acclamé la Révolution sont morts en la combattant, laissent derrière eux leurs illusions en quelque sorte tachées de sang. Ils méritent une place à part dans la pitié et dans l'admiration. Voilà pourquoi je cherche à retrouver, sous l'herbe fanée des vieux sentiers, les désillusions dont sont morts ceux que j'ai aimés. »

Le marquis Henry Costa est un de ceux-là. Il faut avouer qu'il était bien difficile à un gentilhomme, en 1792 et 1793, et quelles que fussent ses opinions raisonnées, de ne pas se séparer de la cause révolutionnaire. Henry Costa n'avait d'ailleurs pas à hésiter ; il n'était pas sujet de Louis XVI, mais de Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, et son devoir évident était de rester fidèle à son prince et à sa patrie. Mais, même lorsqu'il combattait la Révolution triomphante, même lorsque son château était pillé par les sans-culotte et qu'il perdait dans cette guerre un fils tendrement aimé, nulle douleur, nulle rancune personnelle ne put rétrécir l'horizon de ses jugements.


M. Costa de Beauregard. (Phot. Benque.)

Dans les lettres qu'il écrit à sa femme, réfugiée à Lausanne, il juge avec une sévérité méprisante ces émigrés incurablement frivoles et vides, qui refusèrent de voir autre chose, dans la Révolution, qu'une mutinerie populacière sans importance et qui passèrent les dernières années du dix-huitième siècle à faire des bons mots et des pirouettes.

Henry Costa comprit qu'un monde nouveau commençait, et il l'accepta vaillamment. Il eut, lui aussi, sa nuit du 4 août : « Mon amie, écrivait-il à la marquise Costa, bien fols sont ceux qui prétendent en avoir fini de nous parce qu'ils ont brisé nos armoiries et dispersé nos archives. Tant qu'ils ne nous auront pas arraché le cœur, ils ne pourront l'empêcher de battre pour ce qui est vertueux et grand, de préférer la vérité au mensonge et l'honneur au reste ; tant qu'ils ne nous auront pas arraché la langue, ils ne pourront nous empêcher de redire à nos enfants que *la noblesse ne consiste que dans le sentiment raffiné du devoir*, dans le courage à l'accomplir et dans une inébranlable fidélité aux traditions de sa famille. Sur les sommets du Petit-Saint-Bernard, dans la hutte de Lapon d'où je vous écris, tout aussi bien qu'aux Tuileries, ces sentiments sont de mise, et *celui-là est le plus noble qui sait le mieux y conformer sa vie et sa mort* ».

L'arrière-petit-fils de celui qui écrivait cette lettre, à une époque où de pareilles conceptions étaient un scandale pour ses pairs, de celui que sa grande amitié pour Joseph de Maistre ne contraignait point à approuver aveuglément toutes les théories de l'auteur du livre du *Pape*, M. le marquis académicien Costa de Beauregard, n'a pas moins d'élévation dans les sentiments ni de largeur dans les idées. On n'en est que plus désagréablement surpris lorsque reparaît un préjugé de caste, lorsqu'il gémit sur « la lèpre révolutionnaire », par exemple, ou lorsqu'il anathématise Byron pour les funérailles antiques que l'auteur de *Childe-Harold* a faites à Shelley, son ami, sur le rivage italien. De même, le style de l'écrivain est habituellement si sobre et d'une si belle tenue qu'on s'afflige d'y rencontrer quelques déclamations apocalyptiques et des métaphores comme celle-ci : « Il n'avait que sa rêverie pour confidente. Hélas ! la rêverie est *la sirène des âmes* ».

Ce ne sont, au surplus, que des taches bien légères. On aime, chez M. Costa de Beauregard, cette tendresse pour le passé qui ne l'induit que par exception en mauvaise humeur contre le présent. « Notre étonnement, dit-il, et nos regrets n'y changent rien. Par ce temps d'universel ébranlement de toutes les croyances, il faut se dire que quand Dieu efface ainsi le passé, c'est pour écrire l'avenir comme il lui plaît. » On goûte cette indépendance de pensée, qui était de tradition chez les gentilshommes savoyards. « Chez nous, au service du prince, le franc-parler a toujours égalé le dévouement. Comme Montluc avec son roi Henri IV, le c... sur la selle, on était compagnons. » Ces compagnons-là n'ont point approuvé la politique de Charles-Albert ; ils n'ont pas trouvé « que l'Italie valût l'abjuration de leur vieille foi ». Et peut-être ce dissentiment a-t-il contribué à amener les Costa à Paris, parce qu'il leur répugnait d'aller à Rome... « D'autres, maintenant, veilleront sur la couronne que nos pères ont forgée. Autour d'elle vont se former des dévouements d'alluvion. Vaudront-ils les dévouements primitifs tombés en déshérence ? » Même à Paris, et volontairement, on ne peut oublier Rome tout à fait ; et l'on garde pour ceux qui y sont une affection grondeuse et fière... Et ce mélange de sentiments contrastés donne une saveur bien attachante aux œuvres de M. Costa de Beauregard. Pour conclure, je citerai cette phrase d'un ingénieux critique, M. Henry Bordeaux (1), qui résume en termes heureux l'impression que donne la lecture de

(1) *La Vie et l'Art : Idées et sentiments de ce temps*, 1 vol. Perrin.

ces quatre volumes, et à laquelle il semble bien que le nouvel académicien souscrirait sans réserve : « L'humanité ne revient pas en arrière. Il est vain de regretter le passé. Mais il est sage d'y cueillir de grandes leçons et de belles histoires ».

PAUL SOUDAY.



L'AMOUR ÉCOLIER

A la mémoire de Mme Desbordes-Valmore

L'Amour s'en allait à l'école
Avec son carquois sous le bras.
Les ailes basses, le frivole
Marchait, triste, en traînant le pas.

En le voyant tout nu, tout rose,
Ah! certes vous n'eussiez pas dit
Qu'un cœur de mère eût fait morose
Un si charmant petit bandit.

Oh! matière réjouissante
A buriner en vers latins...
Oh! Vénus qui devient pédante!
Dites, qu'en pensez-vous, Destins?

C'est pourtant vrai, — par La Palice, —
C'était bien sa mère, en effet,
— Pour je ne sais quelle malice, —
Qui, l'ayant surpris sur le fait,

Au lieu de ses flèches de plume,
Dans le carquois avait bouté
Un livre, un cahier, une plume,
Et du pain sec pour son goûté.

Puis, avait dit ces mots — la folle, —
Avec un ton bien courroucé :
— « Tu vas t'en aller à l'école
Pour apprendre ton A, B, C. » —

Le pauvre petit, tout en larmes,
Faible, obéissait à Vénus.
Qu'allait-il devenir, sans armes?
— Il cheminait sur ses pieds nus...

Tout à coup, il eut une idée;
Son œil sourit, et le gamin,
Pour remplacer l'arme gardée,
Fit des boulettes de son pain...

P.-P. PLAN.



L'ILE DE SAMOS

Les iles ont leur destinée. Samos qui dans l'antiquité s'enorgueillissait à bon droit de son temple de Junon, l'une des merveilles de l'architecure grecque est brusquement sortie de l'oubli pour fournir aux provinces chrétiennes arrachées à la domination des Osmanlis un modèle de constitution. Ce n'est pas un des incidents les moins curieux de la résurrection du monde hellénique exhumé des ruines de l'empire ottoman que l'Europe allant chercher dans la patrie de Pythagore l'organisation des pouvoirs publics qu'elle se propose de donner à l'ancien royaume de Minos. Par un singulier caprice de la fortune, Samos qui était une seconde Athènes transportée non loin du littoral de l'Asie Mineure et semblait avoir pris à tâche d'enseigner aux autres îles de la mer Egée les secrets de l'art de construire des temples magnifiques et de couler des statues de bronze, reprend sous une forme nouvelle le rôle d'initiatrice qui lui a appartenu dans le passé.

Cet honneur est mérité. Un voyageur européen qui débarque à Vathy après avoir visité les villes de l'Anatolie et des Sporades restées soumises à la domination turque se sent transporté dans une autre civilisation. Les rues de la capitale de Samos sont d'une propreté irréprochable et font un heureux contraste avec les cloaques qui déshonorent les principaux ports de mer du Levant. Les Turcs n'ont pas l'instinct municipal; ils poussent le sentiment religieux jusqu'au fanatisme et ils ne marchandent pas leur sang pour défendre leur patrie; mais ils ne manifestent aucun attachement pour leur ville natale et ne se sentent pas humiliés de l'impression fâcheuse que des rues mal pavées et encombrées de résidus de toutes sortes peuvent produire sur des étrangers. Les disciples de Mahomet laissent aux chiens le soin de faire disparaître les détritus déposés sur la voie publique et mettent toute leur confiance dans le vent du nord pour dissiper les émanations malsaines chargées de germes d'épidémies.

Dès que les Osmanlis s'en vont les villes changent d'aspect. Si la capitale de Samos a pris la physionomie d'une petite cité de l'occident coquette et bien tenue, et se distingue par une propreté inconnue dans l'Asie Mineure et qui n'existe pas encore au même degré dans la Bulgarie et la Roumélie orientale c'est que depuis soixante sept ans il n'y a plus un seul Osmanli dans l'ancienne patrie de Polycrate et de Pythagore.

Au début de la guerre de l'indépendance hellénique les Samiens prirent les armes et retrouvèrent les vertus guerrières de leurs ancêtres. Non seulement ils chassèrent la garnison ottomane qui occupait l'île mais encore ils descendirent sur le littoral de l'Asie Mineure et attaquèrent les troupes turques. Cette offensive hardie fut couronnée de succès et à défaut de résultats matériels inspira confiance aux insurgés des Cyclades et de la Morée.

La conférence de Londres réservait aux habitants de Samos une déception cruelle et

imméritée. En vertu du protocole du mois de janvier 1830, l'île fut de nouveau placée sous la domination immédiate du Sultan, mais les Samiens, firent une si vaillante contenance et déclarèrent avec tant d'énergie qu'ils ne consentiraient à aucun prix à retomber sous le joug des pachas et se feraient plutôt tuer jusqu'au dernier que la diplomatie européenne redoutant à bon droit une recrudescence de complications leur offrit un compromis dont ils eurent la sagesse de se contenter. Le protocole du 11 décembre 1832 a laissé l'île de Samos sous la suzeraineté nominale de la Porte mais lui a assuré en revanche les bienfaits d'une très large autonomie. Les droits du Sultan se réduisent en somme à recevoir un tribut annuel de soixante-six mille francs et à nommer un Prince qui doit être choisi parmi les hauts fonctionnaires chrétiens au service de la Turquie.

Un musulman ne pourrait être dans aucun cas revêtu de cette dignité.

L.

(A suivre.)

LE BICYCLE AUTOMOBILE

La civilisation moderne paraît décidée à se passer, tôt ou tard, des chevaux. La locomotive a supprimé le cheval de diligence, le trolley électrique a fait disparaître, dans le nouveau monde, le cheval d'omnibus, les progrès des voitures automobiles deviennent une menace pour l'avenir du cheval d'attelage et enfin le cheval de selle, déjà mis en péril par la bicyclette, va se trouver aux prises avec un nouveau mécanisme perfectionné.

Un inventeur, M. Henri Hirsch, a eu l'idée de remplacer par un moteur mécanique l'impulsion que le vélocipédiste imprime à la bicyclette, en appuyant sur les pédales de l'appareil.

Il est encore impossible de prévoir le sort que l'avenir réserve à cette découverte, mais ce n'en est pas moins une curieuse tentative qui est faite pour mettre le cyclisme à la portée des personnes peu disposées à se soumettre aux fatigues que comporte ce mode de locomotion.

La machine, dont nous donnons le plan ci-dessous, a été construite à Munich et l'inventeur, après en avoir fait avec succès l'essai l'a transportée en Amérique. Dans le nouveau monde, l'appareil de M. Hirsch n'a pas encore été mis à l'épreuve sur les grandes routes, mais les expériences faites dans le local du *Scientific American*, ont donné des résultats satisfaisants.

Le cycle automobile n'est pas autre chose qu'une bicyclette ordinaire où les pédales, les engrenages et la chaîne de transmission sont remplacés par une machine à benzine. Le problème que l'inventeur avait à résoudre était assez compliqué. Il fallait une machine motrice aussi légère que possible afin que le nouvel appareil de locomotion put être conduit avec facilité par un bicycliste obligé, pour un motif quelconque, à parcourir un espace de quelques mètres à pied. D'autre part, il était indispensable que la symétrie la plus parfaite fût observée dans la construction de toute la machine afin de ne pas ajouter à un mécanisme déjà difficile à maintenir en équilibre, un nouvel élément d'instabilité.

M. Henri Hirsch emprunte sa force motrice à une de ces machines dont le piston est mis en mouvement par l'explosion d'un mélange d'air et de vapeur de benzine. Les substances employées par les inventeurs de machines où la vapeur d'eau est remplacée par des mélanges explosibles, reposent toutes sur le même principe. C'est une série d'explosions successives qui communique aux pistons, qui glissent dans les cylindres, un mouvement de va-et-vient facile à transformer en mouvement de rotation, et on s'explique sans peine comment de semblables mécanismes peuvent avoir une grande puissance avec un faible poids et un petit volume.

Les divers organes de l'appareil de locomotion construit par M. Hirsch sont distribués d'une façon fort ingénieuse. Le réservoir qui contient de la benzine est placé dans une position oblique, à l'avant de la bicyclette, les deux cylindres où se meuvent les deux pistons qui font tourner la roue de derrière sont installés horizontalement, chacun d'un côté de l'appareil, et enfin l'eau qui circule autour des cylindres pour les empêcher de s'échauffer outre mesure, provient d'un réservoir en forme de demi-cercle établi au-dessous du siège du bicycliste. Les deux tubes parallèles qui se trouvent à l'avant de la machine, au-dessous du réservoir à benzine servent, le premier, à faire pénétrer de l'air dans la chambre à ignition, qui fournit la chaleur nécessaire pour provoquer les détonations du mélange explosif et le second, de cheminée, qui donne passage aux produits de la combustion. Grâce à cet ensemble de dispositions, une parfaite symétrie existe entre les divers organes de l'appareil qui, grâce à la place où se trouve son centre de gravité, est plus facile à maintenir en équilibre qu'une bicyclette ordinaire.

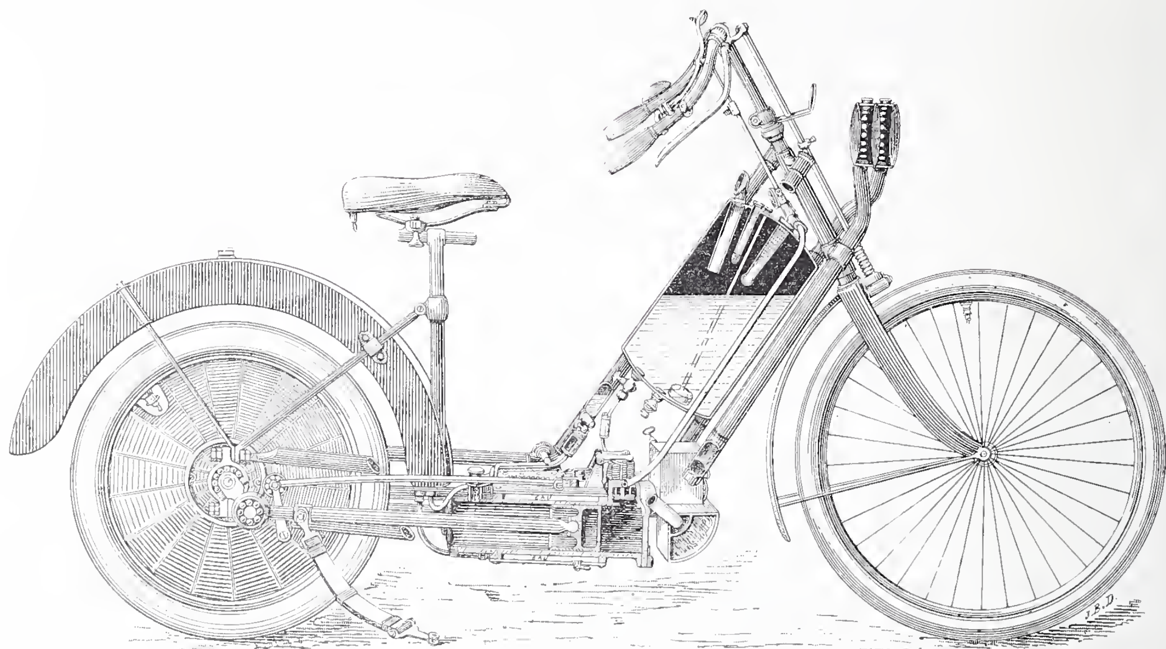
Le mélange de l'air et de la vapeur de benzine n'exige pas une température élevée pour faire explosion, et l'inventeur de la nouvelle bicyclette paraît avoir réduit au strict minimum, le principal défaut que présentent la plupart des appareils de locomotion automobile, nous voulons dire les inconvénients qui résultent du voisinage d'un foyer de chaleur.

Le système de leviers et de ressorts qui coordonne les mouvements alternatifs des pistons des deux cylindres est trop délicat et trop compliqué, peut-être, pour un appareil fatalement destiné à subir quelques secousses sur les routes dont l'entretien laisserait à désirer; mais, au point de vue purement mécanique, les organes destinés à assurer le fonctionnement automatique de la machine n'en contiennent pas moins un certain nombre d'heureuses innovations.

Le principal mérite du nouvel appareil de locomotion construit par M. Henri Hirsch, c'est qu'il est extrêmement facile au bicycliste assis sur la sellette de régler la marche de la machine. Il lui suffit d'appuyer le doigt sur le levier qui se trouve au-dessous du gouvernail pour faire jouer la soupape qui permet au mélange détonant d'entrer dans le cylindre où il fait explosion. Il va de soi que plus la quantité de mélange explosible qui met les pistons en mouvement augmente, plus la vitesse s'accroît.

Les deux cylindres ont sept centimètres de diamètre et le réservoir de benzine a huit centimètres de diamètre et vingt-six centimètres de hauteur. Le poids total de la machine prête à être mise en mouvement, est de cinquante-huit kilos.

Le réservoir de benzine peut contenir une provision de liquide suffisante pour un voyage de douze heures, et la vitesse de la bicyclette automobile peut varier de cinq à quarante kilomètres à l'heure.



LE BICYCLE AUTOMOBILE. — Bicyclette à benzine.

Cet appareil de locomotion est fort ingénieux sans doute, mais il n'en paraît pas moins très douteux que, dans un délai plus ou moins éloigné, le bicycle à benzine soit appelé à faire un briliant chemin en Europe et dans le nouveau monde.

Si la bicyclette ordinaire a obtenu un si prodigieux succès, c'est qu'elle n'a besoin d'aucune espèce de préparatifs pour être mise en mouvement et qu'elle fournit matière à un exercice physique qui ne manque pas d'attrait, en même temps qu'elle est un rapide moyen de locomotion.

L'appareil inventé par M. Hirsch permet d'obtenir une vitesse plus grande et exige moins de fatigue, mais en revanche il ne peut être mis en route qu'après que la provision de benzine aura été renouvelée et que certains tubes auront été chauffés. D'autre part il faut reconnaître que cet état d'immobilité absolue entre un réservoir contenant un liquide dont l'odeur est assez désagréable et deux cylindres où se meuvent des pistons ne doit avoir rien de divertissant pour des bicyclistes habitués à faire tourner eux-mêmes les roues de leur appareil.

Enfin il est une éventualité dont nous sommes obligé de tenir compte. Les meilleurs cavaliers peuvent tomber, et les bicyclistes les plus expérimentés sont exposés à des chutes plus ou moins fréquentes. En général, de pareils accidents n'ont aucune conséquence bien grave ni pour l'homme ni pour la machine. Qu'arriverait-il, au contraire, si l'appareil de M. Hirsch payait tribut à la loi commune, dont aucune variété de vélocipède ne se trouve affranchie. Qu'adviendrait-il de tous ces ressorts, de tous ces leviers, de toutes ces soupapes si un choc imprévu les faisait rouler sur le sol? Il est à présumer que l'appareil tout entier serait à reconstruire. Pour se servir du bicycle automobile, il faudrait avoir fait un pacte avec la stabilité.

H. DESROCHES.

BRUSTOLON

(UN SCULPTEUR VÉNITIEN)

Au sortir d'une visite à l'Académie des beaux-arts de Venise, l'œil, ébloui par les splendeurs des Carpaccio, des Bellini et des Titien est attiré par une petite salle, entourée de balustrades, dans laquelle se trouve réunie toute une collection de meubles qui ne sont pas peut-être du style le plus pur, mais dont l'originalité retient et amuse le regard. Ce sont de vastes fauteuils, analogues à celui que nous reproduisons, tendus de tapisseries à ramages et dont la monture est tout à fait bizarre; le buis et l'ébène s'y mêlent heureusement; les pieds de ces fauteuils sont faits de rameaux à peine travaillés; les bras sont tenus par des nègres; d'autres petits nègres, appuyés sur les dossiers, ont l'air de respirer la plus parfaite béatitude, les uns goûtent un doux farniente, les autres s'adonnent à un paisible sommeil; leurs vêtements sont de buis tandis



Portrait de Brustolon.
(Sculpture sur bois de M. Besarel.)



Torchère sculptée de Brustolon.

que, par une minutieuse recherche de détail, leur ceinture et leurs boutons sont d'ébène, comme leur visage.

D'autres fauteuils sont agrémentés d'amours en buis, portant des grappes d'ébène. Entre ces sièges sont rangés des torchères et des pieds, destinés à porter des porcelaines : les motifs de la décoration en sont encore plus variés, et l'on y voit réunis Bacchus et Silène, Cérès, des amours et des faunes, des nymphes et des magiciennes. Parmi tous ces meubles se dressent de grandes statues de nègres, rappelant ces esclaves déguenillés qui supportent, à grands efforts, le tombeau du doge Pesaro, dans l'église des Frari; l'un de ces nègres porte un casque empanaché, l'autre un gros bâton noir. Sans doute quelques-uns de ces morceaux sont plutôt curieux qu'autre chose : mais l'ensemble est intéressant et inspire le désir d'en connaître l'auteur. Son buste se trouve dans la même salle : il nous représente un homme d'une physionomie douce et réfléchie la tête entourée de longs cheveux bouclés (peut-être une perruque) comme on les portait encore au début du dix-huitième siècle, l'air calme et méditatif. Un cartouche qui porte son nom : Andrea Brustolon, nous,



Chaise sculptée de Brustolon.

rappelle qu'il est né à Bellune, qu'il a vécu de 1662 à 1732, et que la collection contenue dans la salle a été donnée, en 1838, à la cité de Venise, par le comte Girolamo Cantarini, pour être conservée dans l'Académie des beaux-arts. Le buste est l'œuvre du che-

valier Valentin Besarel; c'est assurément le plus digne successeur de Brustolon et celui qui, aujourd'hui encore, maintient à Venise, avec le plus d'éclat, les traditions de la sculpture sur bois.

Rien ne fut plus simple que la vie de Brustolon. Il avait reçu de son père, Giacomo, sculpteur lui aussi, les premiers principes de son art. A peine âgé de quinze ans, il alla étudier le dessin et la sculpture à Venise, le grand centre artistique de la région: sauf un voyage à Rome, il habita Venise pendant une quinzaine d'années: puis, la nostalgie des Alpes le prenant, il revint à Bellune dans les premières années du dix-huitième siècle. Là, il mena une existence paisible, tout occupé à exécuter les commandes que lui faisaient les chapitres, les couvents et les familles patriciennes de Bellune. Sa modestie était si grande que, pendant longtemps, il se contenta du nom modeste d'*intagliatore*, et c'est seulement dans les dernières années de sa vie qu'il s'attribua le titre mérité de sculpteur. Et, à force de tailler des saints dans le bois, sa figure finissait par prendre quelque chose de leur physionomie.

L'œuvre de Brustolon est immense et des plus variées. Parmi les deux cents pièces qu'on lui attribue, on rencontre les objets les plus différents: des tabernacles, des tables d'autel, des crucifix de buis et d'ivoire, des cadres de miroir, des bois de lit, des traineaux et jusqu'à des étuis à aiguilles.

Outre les fleurs, les fruits et les arabesques, on retrouve très fréquemment, dans la décoration de tous ces ouvrages, de délicieux groupes d'enfants qu'il a sculptés avec une morbidesse toute particulière.

Cependant, quelques morceaux se détachent de l'ensemble de cette œuvre considérable. Ce sont d'abord des figures mythologiques qui se trouvent dans le palais Zugni, à Feltre, et surtout deux autels sculptés à la fin de sa vie, en 1727 et en 1729, pour l'église Saint-Pierre de Bellune, et qui passent pour les chefs-d'œuvre de Brustolon. L'un représente la mort de saint François Saverio: le saint est couché sur des peaux, dans sa hutte; saint Joseph et des anges le consolent; au-dessus, apparaissent la Vierge et l'Enfant, dans une gloire angélique; les anges de ce maître-autel, assez différents des types ordinaires de Brustolon, passent pour représenter les enfants de l'un des bienfaiteurs de la chapelle, le comte Miari. L'autre maître-autel a pour sujet la crucifixion: au pied de la croix sont groupés la Vierge, Jean, les saintes femmes, Madeleine, les mains croisées sur sa poitrine et les yeux levés vers le ciel; au-dessus, une troupe d'anges semble recueillir le dernier soupir de Jésus.

Malgré son incontestable talent de décorateur et de sculpteur, Brustolon fut méconnu pendant plus d'un siècle. Cicognara, dans la première édition de son histoire de la sculpture (1813), déclarait inutile de s'occuper de lui; un des récents historiens des arts décoratifs à Venise, en est même resté à cette opinion et trouve qu'il faut se voiler la face devant les œuvres de Brustolon. Depuis, Cicognara fit amende honorable dans la deuxième édition de son histoire (1824).

Les habitants d'un village d'où la famille de Brustolon tire son origine, le village de Dont di Zoldo lui ont élevé, en 1885, un monument digne de lui. Cette œuvre, du même auteur que le buste de l'Académie des beaux-arts, représente Brustolon dans un médaillon où sont inscrits les noms des plus grands sculpteurs sur bois de la Vénétie: Terilli, Marchiori, Panciera et bien d'autres. Et c'est à juste titre que Brustolon a été mis à cette place d'honneur car, par son amour du naturel, sa facilité et sa verve, il mérite le premier rang dans un art qui fleurit à Venise depuis le quinzième siècle jusqu'à aujourd'hui.

J. H.

L'ÉLECTRICITÉ

DIRECTEMENT EXTRAITE DU CHARBON

L'électricité est de toutes les grandes forces de la nature celle qui rend le plus de services à l'homme. Elle agit de près et de loin. Elle transmet une dépêche à travers l'Océan et elle fait mouvoir un train de chemin de fer. Tantôt elle fournit un éclairage assez vif pour faire pâlir la flamme du gaz et presque égaler l'éclat du soleil, tantôt elle donne naissance à ces mystérieux rayons Rœntgen qui échappent à nos regards et pénètrent dans les replis les plus cachés du corps humain. Tantôt elle ne dégage qu'un courant discret qui suffit à peine pour agiter le timbre d'une sonnerie, tantôt elle se souvient qu'elle est la mère de la foudre et devient un auxiliaire des hautes œuvres de la justice américaine, qui la met à réquisition pour foudroyer les criminels. La plus précieuse et la plus utile des conquêtes de la civilisation contemporaine pourrait encore être employée pour chauffer l'intérieur des habitations et faire cuire les aliments, mais l'heure où ces deux nouveaux bienfaits s'ajouteront à tant d'autres n'est pas encore venue; pour le moment l'électricité coûte trop cher. Elle est le plus dispendieux des moyens de chauffage et un repas préparé sur un fourneau électrique atteindrait un prix exorbitant.

La science ne désespère pourtant pas de résoudre un problème dont la solution exercerait une influence décisive sur le bien-être des hommes civilisés qui vivront au vingtième siècle. Un savant anglais, le docteur William

Jacques, recherche les moyens d'extraire directement l'électricité du charbon en évitant les énormes déperditions de forces et de richesses qui résultent des appareils employés aujourd'hui pour produire des courants de quelque puissance.

Il serait puéril de nier les services rendus par les dynamos; mais, si l'on compare le total de l'énergie dépensée avec le résultat utile obtenu, on n'en est pas moins obligé de reconnaître que ces ingénieuses machines sont des merveilles de prodigalité et de gaspillage.

La combustion du charbon met en mouvement la machine à vapeur qui fait tourner le dynamo. En d'autres termes, la chaleur se transforme en force motrice qui, à son tour, donne naissance à l'électricité, mais une énorme déperdition d'énergie s'opère à chacune de ces métamorphoses. Une partie de la chaleur que le charbon produit en se combinant avec l'oxygène de l'air se perd dans l'atmosphère sous la forme de fumée, ou bien est absorbée par l'eau qui se convertit en vapeur. D'autre part, la force motrice qui provient de la vapeur, subit des déchets qui résultent des frottements des divers organes de la machine et enfin, le dynamo lui-même laisse échapper sans aucun effet pratique, une partie de l'électricité qu'il produit.

Il résulte des expériences récemment faites en Amérique sur quatre-vingts machines de modèles différents destinées à produire de l'électricité et à l'employer comme éclairage ou comme force motrice, que l'énergie qui devrait être théoriquement obtenue de la combinaison du carbone avec l'oxygène de l'air, n'est utilisée que jusqu'à concurrence de 2,6 pour cent et que par conséquent la déperdition totale s'élève au chiffre relativement énorme de 97,4 pour cent.

M. William Jacques a cherché les moyens de simplifier cette dispendieuse façon de produire l'électricité et de supprimer la dynamo, la machine à vapeur et surtout la chaleur elle-même.

La découverte qu'a faite le savant anglais repose sur le principe suivant : admettons qu'au lieu de se produire à l'air libre la combinaison de l'oxygène et du carbone s'opére au-dessous du niveau d'un liquide dont la composition chimique rende ce phénomène possible : au lieu d'un dégagement de chaleur il se produira un courant électrique.

La potasse en fusion a été le liquide que M. William Jacques a choisi pour faire ses expériences. Il a commencé par remplir de potasse solide une coupelle de platine ayant la forme et les dimensions d'une soucoupe de tasse à café. Ensuite, il a approché le tout d'un bec de gaz, dont la chaleur a fait fondre la potasse. Dès qu'elle a été à l'état liquide, il y a plongé un fragment de charbon de la grosseur d'une noix suspendu au bout d'un fil de platine puis, au moyen d'un tout petit tube de platine, il a fait passer de l'air à travers la potasse en fusion. L'oxygène que contenait cet air a déplacé les molécules du même gaz dont le liquide était déjà saturé, et à mesure que cet excès d'oxygène était remis en liberté, il attaquait le fragment de carbone suspendu dans la petasse. Les phénomènes habituels de la combustion ne pouvaient se produire, puisque la combinaison de l'oxygène et du carbone s'opérait au-dessous du niveau d'un liquide: il restait seulement à vérifier si cette combinaison donnait naissance à un courant électrique. Un fil de platine directement fixé au métal de la coupelle a été attaché à un petit moteur électrique en même temps que l'autre fil, auquel était suspendu le fragment de charbon, et il a été possible non seulement de constater l'existence d'un courant, mais encore d'en mesurer l'intensité. Aussi longtemps que le tube à air fonctionne et fait pénétrer de l'oxygène à travers la potasse en fusion, le moteur électrique reste en activité, mais dès que l'afflux d'air est interrompu, le courant s'arrête.

Malheureusement, il y a loin de la coupe aux lèvres et ce n'est pas, en général, du jour au lendemain qu'une expérience de laboratoire peut recevoir des applications industrielles pratiques. On ne saurait évidemment employer des appareils de platine qui seraient trop coûteux, et les tentatives que le savant anglais a faites pour remplacer ce métal par du cuivre, du plomb, du zinc, de l'étain, de l'aluminium, du nickel ou du magnésium, ont complètement échoué.

Ces substances sont très promptement attaquées et détruites par les combinaisons chimiques qui accompagnent la naissance du courant électrique. L'or et l'argent résistent mieux mais ils sont loin d'être aussi inattaquables que le platine. M. William Jacques a tourné la difficulté en faisant subir au fer une préparation spéciale qui a donné les meilleurs résultats. Au lieu de faire des expériences sur des coupelles de platine qui ne sont pas plus grandes que des soucoupes, il est possible, aujourd'hui, d'opérer avec des récipients de fer dont les dimensions sont à peu près égales à celles d'un baril, et l'inventeur obtient des courants de plusieurs centaines d'ampères.

Toutefois, on peut se convaincre, en lisant l'article du *Harper's Magazine*, où le savant anglais a publié le résultat de ses expériences, qu'un grand nombre de difficultés de détail restent encore à résoudre. La potasse dont M. William Jacques se sert pour obtenir l'excès d'oxygène dont il a besoin pour attaquer le charbon offre deux inconvénients très graves : en premier lieu elle absorbe une partie de l'acide carbonique qui résulte de la combinaison du carbone avec l'oxygène, et elle doit être fré-

quemment nettoyée. En second lieu, la potasse ne reste à l'état liquide qu'à la condition d'être maintenue à une température élevée et, par conséquent, il devient nécessaire d'employer du combustible pour produire de l'électricité. Il est vrai que l'économie réalisée sur la quantité de charbon nécessaire pour produire un courant d'une égale puissance au moyen d'un dynamo n'en reste pas moins énorme. Suivant les calculs de M. William Jacques, les machines en ce moment employées exigeraient, pour faire naître la même quantité d'électricité, quarante fois plus de combustible que le procédé nouveau.

Il serait cependant téméraire d'annoncer que les dynamos sont à la veille d'être relégués dans les musées où l'on conserve les machines qui ont occupé une place importante dans les progrès de la civilisation et n'offrent plus aujourd'hui qu'un intérêt historique. Le savant inventeur du nouveau mode de production de l'électricité a eu le mérite de découvrir un principe scientifique, fécond en conséquences utiles, et d'indiquer la voie à suivre pour l'appliquer. Malheureusement, deux difficultés restent encore à résoudre. M. William Jacques a indiqué en termes précis les conditions que devait réaliser le liquide au-dessous du niveau duquel l'oxygène de l'air devait attaquer le carbone et produire un courant électrique, mais la potasse fondue ne saurait être acceptée qu'à titre de solution provisoire; le véritable liquide qui pourra être employé à peu de frais, d'une façon pratique, n'est pas encore trouvé. D'autre part, il ne faut pas perdre de vue qu'une découverte exige d'innombrables perfectionnements de détail avant d'être utilisée par l'industrie.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance du service que M. William Jacques rendrait à la civilisation si un succès définitif couronnait ses efforts. L'électricité à bon marché, c'est le plus agréable et le plus commode des systèmes d'éclairage et de chauffage mis à la portée de tous, c'est une révolution dans l'industrie des chemins de fer, qui pourra augmenter presque indéfiniment la vitesse des trains, tout en supprimant la trépidation et la fumée, c'est enfin un complet bouleversement dans l'art des constructions maritimes, qui pourra affecter aux passagers et aux marchandises la plus grande partie de l'espace occupé par les machines et les provisions de combustible.

Peut-être conviendrait-il d'ajouter que les conditions de la guerre navale se trouveront transformées et qu'une supériorité écrasante cessera d'être assurée à la puissance qui, sur toutes les mers du globe, possède le plus grand nombre de dépôts de charbon.

G. Labadie-Lagrave.

LA JOYEUSE FAMILLE

La joyeuse famille, c'était celle de l'artiste lui-même, de Jean Steen, le joyeux cabaretier de Leyde. Lorsque, pressé par quelque créancier, il avait hâte de composer le tableau qui devait aider à adoucir l'âpre insistance du quémandeur, le peintre n'allait pas chercher bien loin son sujet et ses modèles. Il les avait toujours sous la main; c'étaient tous les siens qu'il groupait pêle-mêle autour de la table commune, dans la maison qu'il tenait de Havik Jean Steen, son grand-père, une auberge trop hospitalière, à laquelle il avait donné pour enseigne « la Paix agitant un rameau d'olivier », figure symbolique qui, dans son esprit, signifiait aux fâcheux de n'avoir point à troubler la paix de son intérieur par d'indiscrètes demandes d'argent.

Et sans doute, dans le tableau reproduit par notre gravure, la femme qui préside le joyeux festin, ayant au bras le mioche en bonnet dont la cuillère sert de bâton de mesure à l'orchestre familial, n'est autre que la propre femme de Steen, l'insouciante fille du peintre Van Goyen, mariée d'urgence à l'élève du maître peu de temps avant qu'elle devînt mère.

C'est elle, à moins que ce ne soit Mariette Herkulens, la marchande de marée ou de légumes, planturcuse veuve que Steen épousa sur le tard, et qui ne sut pas plus que la première, introduire des habitudes d'ordre dans la maison du peintre-cabaretier.

Ah! l'on ne s'inquiétait pas du lendemain, en cette taverne que les artistes gueux connaissaient bien et où ils trouvaient toujours à souhait la bière écumante et l'abondante charcuterie que sollicitaient leurs appétits insatiables. Jean Steen ne savait rien refuser à ses dignes convives et, le verre à la main, plus qu'eux-mêmes, il faisait honneur aux futailles. Il les encourageait, ces repues franches, où Franz Miéris, Jean Lievens, Ary de Vos, Quiering et d'autres compagnons encore, venaient noyer dans les pots les soucis de la vie. N'étaient-ce pas des amis, d'aimables barbouilleurs de toile, et ne convenait-il pas de les bien recevoir?

Cette manière de suivre la douce loi naturelle n'avait qu'un désagrément pour Jean Steen. Les futailles se vidaient rapidement et, lorsqu'il n'y avait plus de provisions dans la cave ni dans la huche, les amis disparaissaient, le logis devenait désert. Mais alors, avec une force d'âme qui indiquait évidemment un caractère, Jean Steen, se souvenant de l'art dont son maître Van Goyen lui avait inculqué les principes, reprenait ses pinceaux et se mettait au travail. Tout en riant du sort qui l'obligeait à s'acharner à la besogne et à rompre avec ses habitudes de franc buveur, il peignait ces ta-

bleaux qui ont établi sa réputation, ces *Collations hollandaises*, ces *Réunions joyeuses* que sa philosophie et son humour savaient agrémenter de charmants petits épisodes avec une habileté qui tenait du prodige.

Il était gai, ce peintre que harcelait sans cesse la noire misère et qui, toujours supérieur à la fatalité, se réfugiait dans un labeur des plus assidus lorsque sonnaient les heures de retraite. Les huit enfants qui se bousculaient autour de lui charmaient d'ailleurs sa solitude et, volontiers, il glissait leurs têtes hirsutes



La joyeuse famille. — Peinture de J. Steen. — Musée d'Amsterdam. — Gravé par Deloche.

et leurs vêtements déchirés en ses compositions. Son tableau achevé, il l'envoyait au marchand voisin ou au fournisseur qui lui refusait crédit, une détente s'opérait dans leurs rapports et le créancier apaisé, en échange de l'œuvre qu'il accueillait en connaisseur, adressait au peintre la pièce de vin ou le jambon fumé dont il avait besoin. Toute la maison renaissait à la joie; les gueux, que les tristesses de la disette avaient condamnés à un involontaire exil, s'empressaient de venir prendre leur part d'aubaine, et les verres se choquaient avec

une nouvelle ardeur dans la vieille taverne.

Le premier tableau de Jean Steen lui fut inspiré par la ruine de la brasserie de Delft, où il gaspilla les dix mille ducats qu'il reçut de sa famille au moment de son mariage. Gouaillant son malheur, il se mit à retracer simplement sur une toile le désordre de sa maison, avec ses meubles renversés dans le tohu-bohu des jeux de ses enfants, et se représenta lui-même assistant, le verre aux lèvres, à cette scène de joyeux abandon.

On lui doit aussi un certain nombre de tableaux bachiques. Le *Ménage hollandais*, que l'on voit à Vienne, au musée du Belvédère, est son œuvre capitale. Le Louvre possède de lui un *Banquet de Paysans* d'un rendu assez méticuleux. Par son fini, Jean Steen se rapproche beaucoup de Gérard Dow et de Metsu. Mais sa manière a souvent plus de largeur. On connait de lui environ trois cents tableaux. Il est établi par le témoignage de ses familiers qu'il ne peignit jamais par unique amour de l'art; c'est la nécessité qui toujours lui mit la palette à la main. Il n'en figure pas moins à un bon rang parmi les peintres de cette école hollandaise qui ont, comme on le sait, si singulièrement prodigué dans leurs œuvres les scènes de corps de garde et de tabagie, et dont plusieurs, comme Brauwer et Craësbeke, se plaisaient à mener l'existence la plus dissolue. « Que voulez-vous? disait d'eux Théophile Gautier; la peinture préfère quelquefois ces drôles effrénés à de bons sujets bien appliqués et bien sages. »

Henri Flamans.

LES GRANDES VOIES DE PÉNÉTRATION

Depuis quelques années les peuples civilisés appellent à leur aide d'une façon méthodique les ressources de la science et de l'industrie pour arriver, ici à conquérir plus rapidement et plus aisément les contrées sauvages ou à demi sauvages, là à créer dans ces mêmes contrées conquises un débouché à leur commerce. Qu'il s'agisse de conquête militaire ou commerciale, ce qu'il importe avant tout c'est d'assurer la facilité et la rapidité des communications avec la métropole d'où proviennent les approvisionnements nécessaires aux armées en marche ou les matières destinées aux échanges contre les produits du pays, échanges qui sont la base de tout commerce.

Autrefois les conquêtes s'effectuaient lentement, on avançait peu à peu, peu à peu on s'implantait dans un pays, gagnant toujours de proche en proche jusqu'à ce qu'il soit entièrement soumis; on avait recours, encore au milieu de ce siècle, pour la pacificaton des colonies, à un système analogue à celui des guerres des siècles passés. Avant Napoléon Ier, en effet, quelle tactique voyons-nous appliquer le plus souvent durant les guerres d'Europe : une armée victorieuse envahit le territoire ennemi; sur sa route elle rencontre une forteresse, aussitôt elle dresse son camp et s'immobilise là jusqu'à ce que la forteresse après un siège régulier tombe en son pouvoir. Conduites de cette façon, les guerres devaient durer trente ans, voire cent ans, pour amener des conquêtes d'une certaine valeur. Napoléon parut et changea cette manière de faire; en grande partie, le secret de ses succès foudroyants réside dans son audace qui stupéfiait ses adversaires et déroutait leurs projets bâtis sur ces antiques errements. Quoi, ce général étrange n'hésitait pas à se lancer en avant, laissant sur ses derrières des forteresses encore intactes! quoi, quand la mauvaise saison faisait son apparition, il continuait ses opérations de guerre, oubliant de prendre ses quartiers d'hiver, considérant comme inutile de laisser reposer ses troupes, leur imposant sans hésiter les fatigues de marches et de combats alors que la neige couvrait le sol, que le froid sévissait terrible contre les malheureux soldats sans abri assuré pour la nuit! Jamais on n'avait vu chose pareille, c'était folie!

Non, ce n'était pas folie, c'était génie, et les résultats l'ont bien prouvé.

Cependant qu'advint-il? les peuples en guerre contre la France, reconnaissant la supériorité de cette tactique, l'adoptèrent également; d'ailleurs n'étaient-ils pas forcés de l'adopter? on les attaquait à toute époque, il leur fallait bien se défendre, fût-on en hiver.

Napoléon avait réussi aisément alors qu'il était seul à pratiquer la nouvelle méthode de guerre : maintenant il se battait contre des adversaires qui, l'ayant adoptée eux aussi, lui enlevaient ce genre de supériorité. Il voulut le reconquérir, il outra sa méthode. Là fut la faute et l'origine de ses premiers revers : en Russie il dédaigna trop le froid et l'immensité des solitudes; en Espagne il dédaigna trop ces forteresses naturelles constituées par les sierras de la péninsule dont les garnisons composées de montagnards au patriotisme fanatique restaient intactes sur ses derrières.....

Les conquêtes coloniales étaient lentes comme les progrès des armées au siècle dernier, quand apparurent la vapeur et le télégraphe. Ces deux puissants moyens de communication rapide, dès qu'ils eurent atteint l'âge adulte, se révélèrent comme les Napoléons des guerres d'outremer. Grâce à eux on pouvait dédaigner les obstacles réputés jusque là dangereux à négliger; grâce au télégraphe les secours étaient instantanément appelés de la métropole s'ils faisaient besoin; grâce à la vapeur, eux et les approvisionnements arrivaient vite. On pouvait aller de l'avant puisqu'on restait en communication ra-

pide avec l'inépuisable réservoir destiné à réparer les pertes, à renforcer les moyens insuffisants.

Tel fut le nouveau principe des conquêtes coloniales modernes. En trois mois un pays grand comme la France doit être soumis par les armes; six mois après, le commerce de la métropole doit y avoir déjà poussé des racines profondes. S'il n'en est pas ainsi, on s'étonne. On oublie volontiers combien il a fallu de temps à l'Angleterre pour conquérir l'Inde, à la France pour soumettre l'Algérie, colonie cependant à ses portes.

Désirons faire plus vite, d'accord; mais prenons garde en voulant faire trop vite de forcer notre nature et de tomber dans un travers analogue à celui qui perdit le plus grand des capitaines. Quoi qu'il en soit, il est une chose incontestable : grâce à la vapeur, au télégraphe, aux autres puissantes ressources de la science et de l'industrie moderne, les conquêtes coloniales peuvent s'effectuer beaucoup plus rapidement qu'autrefois. Voyons par quels moyens, par quelle utilisation raisonnée de ces puissantes ressources.

L'absence de toute route dans les contrées neuves oblige les explorateurs à faire transporter leurs approvisionnements, leurs bagages et leurs denrées commerciales à dos d'hommes ou d'animaux. A travers les forêts ou la brousse qui séparent les villages indigènes il n'existe généralement que des sentiers. Ces sentiers sont de simples coupures dans la végétation sauvage, quelquefois très dense : un premier voyageur est passé par là se frayant un chemin en abattant les obstacles, il a créé ainsi un sillon n'excédant guère la largeur de son corps, un second voyageur allant au même endroit a naturellement suivi sa trace parce qu'il lui était plus facile de passer là où son prédécesseur s'était ouvert un passage, et par la suite, chacun parcourant la même piste, une traînée se trouve créée sur laquelle le sol ne peut produire de grands végétaux car des pas écrasent leurs germes au fur et à mesure qu'ils sortent de terre. En la suivant, point n'est besoin d'avoir constamment la serpe ou la hache à la main pour se frayer la route, mais cette piste n'a guère plus d'un mètre de largeur et une troupe ne saurait l'utiliser si elle ne se résout pas à y marcher en file indienne; quant à y faire passer des chariots il n'y faut point songer, le sol n'a en effet aucune régularité, il n'est même pas battu, encore moins empierré.

Dans ces conditions on conçoit avec quelle lenteur une colonne expéditionnaire ou une caravane commerciale peut voyager dans un pays neuf, et, si ce pays est hostile, quels dangers elle court au milieu de cette haute végétation impénétrable au regard qui borde l'étroit sentier le long duquel, sur plusieurs centaines de mètres, s'échelonnent ses porteurs et ses bêtes de somme.

Pour permettre aux caravanes de se défendre, la première chose à faire est d'élargir considérablement ces sentes en abattant la brousse sur toute leur longueur à droite et à gauche de leur tracé primitif. Grâce à cet aménagement la sécurité sera évidemment accrue, mais la marche sera toujours à peu près aussi lente, et les modes de transport resteront toujours les mêmes; comment, en effet, faire rouler des chariots sur un sol irrégulier que la moindre pluie détrempe profondément, comment leur faire passer des cours d'eau souvent torrentueux dont les rives sont unies par de simples troncs d'arbres jetés d'un bord à l'autre ou par de mauvaises passerelles en lianes sur lesquelles on n'ose s'aventurer debout?

Pour rendre praticable à des chariots allant au pas ces sentiers élargis, il faudrait les daller, les empierrer, ou encore les couvrir d'un plancher continu de troncs d'arbres, et surtout créer au-dessus des cours d'eau auxquels ils aboutissent des ponts permettant à ces chariots de les franchir.

Or la construction de routes en pays neufs coûte énormément de peines, de temps, d'argent, il faut défricher la brousse ou les bois, assurer l'écoulement des eaux, faire venir, souvent de fort loin, la pierre nécessaire aux empierrements, établir presque sans ressource de nombreux ponts. S'il s'agissait, à la place d'une route, d'organiser une voie ferrée analogue à celles qui, en Europe, permettent de franchir les distances à toute vapeur, les difficultés seraient certes encore très grandes; en particulier la nécessité de ne pas donner à la voie des pentes trop fortes, ni à ses courbes un trop faible rayon entraînerait, comme en Europe, à creuser des tranchées, à élever des remblais, à jeter des viaducs à travers les vallées profondes. Cependant l'installation d'une voie ferrée fréquentable par des rapides présenterait sur l'installation d'une route deux avantages importants au point de vue des facilités de construction : tout d'abord la pose d'une voie ferrée ne nécessite pas l'exécution d'un empierrement mais seulement la confection d'un lit de matériaux hydrofuges, dit ballast, sable ou autre, sur lequel reposent les traverses; si donc la pierre manque on ne sera nullement embarrassé, pourvu que l'on trouve du sable, voire même une terre légère à proximité de la voie; il sera inutile d'aller chercher au loin la masse considérable de pierres cassées qui eût été nécessaire pour une route; en second lieu, au fur et à mesure qu'un tronçon de voie aura été posé, les trains pourront approcher très près du tronçon suivant en construction, et à peu de frais, avec de grandes commodités, amèneront les matériaux nécessaires à la continuation de la

ligne. Mais en pays neufs point n'est besoin de voies soignées, car point n'est besoin que les trains aillent bien vite. N'auraient-ils qu'une allure de vingt kilomètres à l'heure et leur vitesse atteindrait encore près du double de celle des diligences roulant sur les meilleures routes. Or les tramways à vapeur ou petits chemins de fer départementaux établis en France sur les accotements des routes réalisent facilement cette vitesse.

Observez combien leur installation est simple, combien, à première vue, cette installation paraît, et avec juste raison, avoir donné moins de peine que celle de la route riveraine ; des rails posés sur le sol rendu uni, un peu de sable sur les traverses en bois ou en fer qui supportent ces rails, et voilà la voie constituée.

Ces voies étroites présentent au point de vue de la facilité de leur établissement les mêmes avantages que les voies plus larges : le ballast peut en être quelconque et les trains roulant sur la partie qui vient d'être posée amènent les matériaux nécessaires à la confection des éléments suivants. De plus, au point de vue du tracé et des pentes, elles ne demandent guère plus de précautions que les routes ; enfin leur peu de longueur exige moins de remuements de terres encore que ces dernières, et des ouvrages d'art moins considérables. Ainsi s'explique cette anomalie apparente que, dans un grand nombre de cas, l'établissement d'un chemin de fer en pays neuf, plus aisé que l'établissement d'une route, arrive à précéder ce dernier.



Schéma des grandes voies de pénétration.

La locomotive est un puissant agent civilisateur; les Anglais usent largement de son concours ; de notre côté, imitant leur exemple, nous commençons à multiplier les chemins de fer de pénétration dans nos nouvelles colonies : c'est le chemin de fer de Loango à Brazzaville au Congo français dont le tracé est aujourd'hui fixé; c'est le chemin de fer du Sénégal et du Soudan dont les wagons ne s'étonnent plus de donner asile à des nègres parfaitement familiarisés avec ce mode de transport; ce sera le transsaharien amorcé déjà en Algérie et dont les deux branches principales iront, l'une de Biskra au lac Tchad, l'autre d'Aïn Sefra à Tombouctou où elle se soudera par un raccord courant le long du Niger au chemin de fer du Sénégal et du Soudan français.

Ce transsaharien surtout souleva et soulève encore bien des critiques; les Touaregs en couperont la voie, les sables du désert chassés par le simoun l'enterreront ! Cependant nos amis les Russes n'ont pas hésité à poursuivre une entreprise analogue, et leur persévérance est couronnée de succès; eux aussi ont établi un important chemin de fer de pénétration : le Transcaspien; eux aussi pour l'établir ont eu à lutter contre la malveillance des populations dont les territoires étaient traversés, eux aussi ont vu les sables des déserts soulevés par les vents s'amonceler sur les voies. Ils ont cherché et trouvé des remèdes à tous ces maux, et, loin d'être découragés, ils sont à l'œuvre pour terminer le plus considérable des chemins de fer de pénétration du globe, une voie ferrée de plus de dix mille kilomètres de longueur destinée à relier Moscou à l'Océan Pacifique : le Transsibérien.

Le Transsibérien, dont l'on parle depuis si longtemps, dont la réalisation semble devoir prendre place parmi les légendes de l'avenir, est aujourd'hui plus d'à moitié construit; et les Français ont contribué dans une large mesure à faciliter l'activité avec laquelle ses travaux ont été poussés, en souscrivant avec confiance à tous les emprunts du gouvernement russe.

Le Transsibérien compte trois mille kilomètres de voies en Europe et sept mille trois cents en Asie. Ces premiers trois mille kilomètres, reliant Saint-Pétersbourg à Tchéliabinsck, dans l'Oural, étaient achevés en 1894. Alors commencèrent les travaux du Transsibérien asiatique, travaux divisés en sept sections principales.

La première section va jusqu'à Tomsk, la seconde jusqu'au lac Baïkal ; ces deux sections, d'une longueur totale supérieure à trois mille kilomètres, sont à l'heure actuelle presque entièrement livrées à l'exploitation. Leur établissement a rencontré, il est vrai, peu de difficultés extraordinaires, cependant il a fallu faire franchir aux voies neuf fleuves importants, dont quelques-uns les plus larges du globe, et pour établir ces ponts, ces voies si éloignées déjà

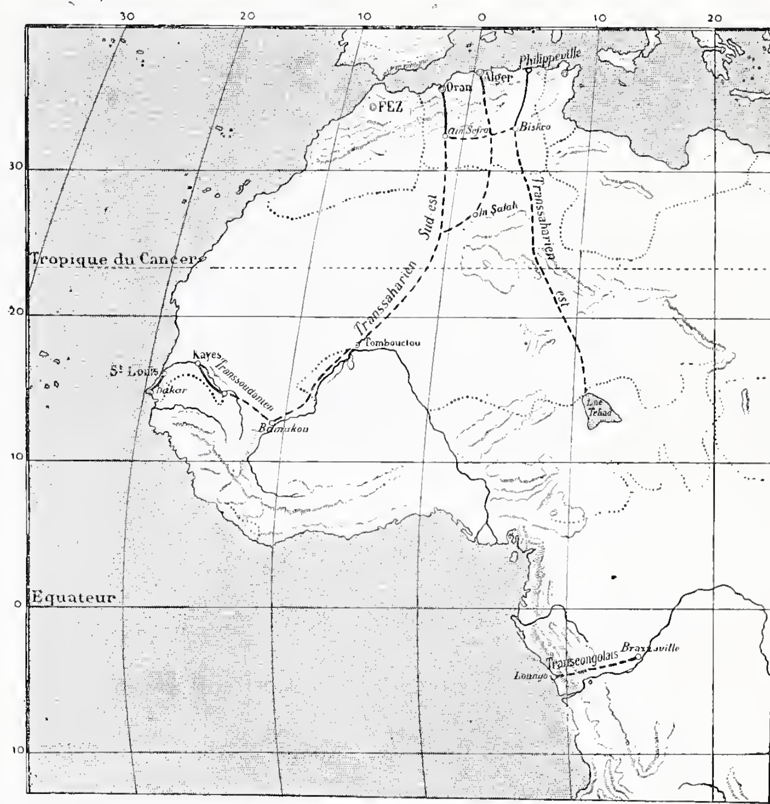
des centres manufacturiers européens, on a créé de toutes pièces sur le trajet des centres d'exploitation de mines de houille et de mines de fer. On peut le dire, ce chemin de fer n'était pas destiné à desservir les intérêts commerciaux ou industriels d'un pays dans lequel, avant lui, ces intérêts n'existaient qu'à l'état embryonnaire, il était destiné, entre autres choses, à créer ces centres industriels, et sa seule présence a suffi à les faire naître. Tout conduit à le présumer, l'action bienfaisante des sections restant à construire sera la même sur la partie plus montagneuse et riche en minerais de toutes sortes qui va du lac Baïkal au Pacifique, dans le bassin du fleuve Amour.

Les plus grosses difficultés que rencontreront peut-être les ingénieurs russes au cours de leur gigantesque travail se présenteront dans les environs du lac Baïkal, cette mer intérieure alimentée par deux cents rivières, longue de sept cents kilomètres, large de soixante. En attendant que ces difficultés soient vaincues, les trains seront transportés d'une rive à l'autre du lac par des ferry-boats, puis ils reprendront la route de terre par la vallée de l'Amour. Déjà le fleuve lui-même sert de voie commerciale au transit important et amène les minerais jusqu'à la tête de ligne des sixième et septième sections, aujourd'hui en pleine exploitation, qui aboutissent à Wladivostok, le grand port russe du Pacifique.

Enfin il a été depuis peu question de joindre le lac Baïkal à Wladivostok par de nouvelles lignes ferrées qui, dans leur parcours, emprunteraient le territoire chinois, ce qui raccourcirait les voyages d'un millier de kilomètres. Les négociations entamées avec la Chine à ce propos viennent d'aboutir à un succès, en même temps que nos ingénieurs obtenaient du même gouvernement chinois le monopole de la reconstruction de l'important arsenal de Fou-Tchéou. Ce nouveau tracé, définitivement adopté depuis que l'accord s'est fait entre les gouvernements du tsar et du Fils du Ciel, traversera la Mandchourie septentrionale, pays à population dense, fort riche en produits naturels, mais manquant de produits manufacturés, et sera au point de vue commercial la partie la plus fructueuse de l'entreprise.

Tel est ce chemin de fer transsibérien, aujourd'hui plus d'à moitié achevé, la plus considérable des voies de pénétration à travers les pays neufs. Quand il sera terminé, il permettra d'effectuer le tour du monde, non pas uniquement en chemin de fer, mais en faisant le moindre parcours par mer; les parallèles qui traversent l'Europe, l'Asie sibérienne et l'Amérique du Nord sont en effet ceux qui effleurent le moins les eaux océaniques.

Le railway qui franchit les États-Unis d'Amérique d'un océan à l'autre deviendra la seconde étape terrestre de cette grande ceinture de voies ferrées de l'hémisphère boréal, destinée à rester la plus vaste des ceintures de même nature, créées ou à créer. Ce railway, lui aussi, bien



Les grandes voies transsahariennes.

qu'à première vue il semble avoir été construit dans un autre but, a été et est encore un chemin de fer de pénétration. Au moment où ses rails ont été posés il effectuait la plus grande partie de son parcours dans des steppes seulement habités par des indigènes nomades, et son existence n'a pas peu contribué à la mise en valeur par l'industrie des blancs des richesses du centre américain.

*
* *

Enfin parmi les grandes voies ferrées de pénétration en projet il convient de citer le gigantesque transafricain nord-sud, cher à nos voisins d'outre-Manche. Cette ligne de rails, ininterrompue sur 7,000 kilomètres de longueur, comparable au transsibérien par l'étendue de

son parcours, unirait suivant l'espoir des fils d'Albion, l'Égypte, leur protégée involontaire, à la colonie du Cap. Pour ce faire, elle étendrait ses sillons d'acier sur des pays encore à peine explorés ou tout au moins encore sauvages : le Kordofan, le pays des Rivières, le plateau des Grands-Lacs, le Matébélé, le pays des Béchouana. Cette difficile entreprise est déjà amorcée par ses deux extrémités, le long des rives du Nil au nord, jusqu'au Transvaal au sud. C'est là le type du chemin de fer de pénétration par excellence. Sera-t-il jamais exécuté en entier? Cela ne paraît pas douteux, car il répond à un besoin de premier ordre, mais ce qui paraît plus douteux, c'est qu'il soit jamais anglais d'un bout à l'autre.

D'une part on sait quelles difficultés sont suscitées à l'Angleterre par son occupation prolongée du territoire égyptien ; elle a solennellement promis de l'évacuer, et il lui faudra bien s'exécuter un jour ou l'autre, adieu donc son espoir de tenir par son extrémité septentrionale le débouché méditerranéen du futur transafricain nord-sud. Dautre part il existe une solution de continuité dans la ligne des possessions et protectorats anglais allant de l'Égypte au Cap : la colonie allemande de l'Est-Africain et les provinces orientales de l'État indépendant du Congo tiennent les deux rives du lac Tanganika et ses abords. Récemment l'Angleterre avait obtenu de ce dernier État la cession d'une bande de territoire reliant l'État de l'Équateur à l'Ouroungou, c'est-à-dire les deux pays de protectorat anglais que séparent les possessions allemandes et anglaises, mais les puissances européennes intéressées, la France en première ligne, fortes de leur droit indiscutable d'intervenir à propos de cette cession, s'y sont opposées, et à nouveau a dû s'envoler le rêve d'un transafricain entièrement anglais d'une gare terminus à l'autre gare terminus.

* * *

Aux chemins de fer, moyens puissants de pénétration des peuples civilisés à travers les continents, peuvent être assimilés en tant que moyens de pénétration d'un océan à l'autre, ces routes maritimes artificielles appelées canaux. Un canal, tel que le canal de Suez par exemple, en abrégeant de milliers de kilomètres la route des navires qui ont pour objectif l'océan Indien, n'est-il pas en effet un précieux auxiliaire de la civilisation et du commerce en marche vers les îles océaniques, la Chine et l'Indo-Chine?

Le Canal de Panama, quand enfin, les difficultés financières dans lesquelles il se débat une fois résolues, il sera percé, deviendra lui aussi un aide puissant des conquérants pacifiques de l'Océanie et de la Chine.

Si ces canaux, simples voies maritimes ouvertes à travers des isthmes, ne peuvent qu'après réflexion être assimilés à des chemins de pénétration, il en est d'autres qui, par leur développement et leur situation, sont à première vue et sans conteste absolument assimilables aux voies ferrées de grande longueur qui ont nom le Transsibérien, le Transsaharien, le Transafricain, etc... Parmi ces canaux, le plus important est encore une œuvre russe, c'est celui qui à travers les plaines de la Russie Blanche joint la Baltique à la mer Noire en formant trait d'union entre deux grandes artères navigables, affluents respectifs de chacune de ces mers : la Düna et le Dniéper. Ce canal existe déjà et depuis plusieurs années, mais il ne permet pas le passage des navires d'un tonnage de quelque importance, aussi a-t-il été décidé de lui substituer un canal, comparable comme voie navigable au canal du Slesvig récemment inauguré par l'empereur allemand ; ce canal, à l'importance stratégique indéniable car il rendra possible, sans quitter les eaux russes, la réunion des deux flottes de la mer Noire et de la Baltique, empruntera une partie des cours de la Düna et du Dniéper et franchira presque sans écluse entre ces deux fleuves les plaines basses de la Russie Blanche. Ce sera là une véritable voie de pénétration, non pas à proprement parler à travers les contrées sauvages, mais à travers des contrées encore bien arriérées et où l'industrie moderne a besoin d'accès faciles et nombreux pour mettre leurs populations à l'unisson des Européens habitant des contrées plus occidentales et mieux partagées sous le rapport des moyens aisés de communication avec les grands centres industriels, commerciaux et intellectuels.

Léo Dex.

La franchise de Pasteur

La franchise de Pasteur ne connaissait ni déguisement ni limites. Un jour nous assistions à la première leçon d'un jeune professeur auquel on avait droit d'appliquer la maxime : supériorité oblige. L'émotion le rendit inférieur à nos espérances. J'allai néanmoins le féliciter, c'est l'usage. Pasteur m'accompagna de mauvaise grâce. Son blâme ne m'épargna pas. « Vous avez tort, me dit-il, il ne faut pas ménager la vérité aux jeunes gens. » Puis se tournant vers celui qui devait, nous n'en doutions ni l'un ni l'autre, devenir un de nos plus éminents confrères : « Votre leçon était détestable, lui dit-il, si les suivantes ne sont pas meilleures, vous nous ferez regretter de vous avoir mis en évidence ». Nous n'avons rien eu à regretter

Joseph Bertrand

ERRATUM. — Dans notre dernier numéro, page 75, colonne 1, à la dernière ligne de l'inscription du tombeau de Pasteur, lire Auguste Guilbert-Martin, au lieu de Auguste-Guilbert Mouton.

LE FRÈRE JOSEPH

Les transformations dont notre enseignement public a été l'objet, ont mis en évidence de bien intéressantes figures, au nombre desquelles le Frère Joseph.

Le nom du dernier supérieur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, est pour toujours attaché à l'œuvre qu'il a réalisée en vue de donner satisfaction aux besoins des générations nouvelles. L'école des Francs-Bourgeois, contemporaine de l'école Turgot a, comme elle, fonctionné avec un plein succès, parce qu'en la créant, le Frère Joseph s'est rendu un compte exact des besoins présents et de ceux de l'avenir. La part qu'il a prise ainsi au mouvement qui poussait notre enseignement vers des destinées nouvelles, l'avait désigné à l'attention publique. En 1881, le Gouvernement l'invita à siéger au conseil supérieur de l'instruction publique, où sa modestie contribua, autant peut-être que la hauteur et la justesse de ses vues, à lui conquérir l'estime et la sympathie de ses collègues.



Le Frère Joseph.

Cette sanction officielle consacrait aux yeux de tous l'éducateur progressiste que fut le Frère Joseph, et rendait justice à la haute intelligence et à la persévérance avec lesquelles il associa ses efforts à ceux de notre enseignement public. Joseph-Marie Josserand, qui avait pris en religion le nom de Frère Joseph, était né le 30 mars 1823, à Saint-Étienne, dans un milieu industriel dont le contact dut avoir une certaine influence sur le développement moral de l'éducateur. Il semble qu'il y ait puisé les préoccupations qui le suivirent toujours et auxquelles il obéit jusqu'à la fin de sa vie, aiguillonné encore par l'excellence des résultats obtenus. Il eut, en devenant supérieur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes, l'approbation de la congrégation entière, et la facilité d'appliquer son programme partout où s'étendait son autorité. Il s'est donné sans réserve à cette œuvre considérable, et ne s'est arrêté que peu de temps avant sa mort, survenue au cours de sa soixante-quatorzième année. Il s'était retiré à Arcachon pour essayer de relever sa santé chancelante, et la nouvelle de sa mort nous est parvenue le 1er janvier dernier.

JEAN LE FUSTEC.

Le jeune singe et le vieux magot

FABLE INÉDITE DE M. FRÉDÉRIC BATAILLE

Un jeune singe, un jour, voit passer un chameau
Chaque bosse à ses yeux semble un trône si beau
Qu'il rêve d'y prendre sa place
Derrière un vieux magot qui déjà s'y prélasse,
Bercé comme un roi fainéant.
Notre singe est agile, il est souple et tenace;
Mais c'est en vain qu'il saute et redouble d'audace,
Il ne peut s'élever sur le dos du géant.
Le bon magot alors, devinant sa pensée,
Lui jette un bout de corde, et la bête élancée
S'y cramponne, puis, leste ainsi qu'un écureuil,
Grimpe là-haut en un clin d'œil
Et s'assied triomphant sur la seconde bosse.
« Bonjour, petit, dit l'autre en lui tendant la main;
Te voilà, grâce à moi, monté sur le colosse;
Nous ferons, je l'espère, ensemble bon chemin.
J'admire ton ardeur, ta force et ton adresse;
D'ailleurs, tu me parais charmant comme un amour,
Ta figure me plaît et ton air m'intéresse.
Ainsi, reste avec moi... Mais pas de mauvais tour? »
Et les voilà joyeux, installés côte à côte,
S'amusant en amis sur le dos de leur hôte.
Hélas! tout ce bonheur ne dura qu'un instant;
Le pauvre vieux, se repentant,
Ne tarde pas à reconnaître
Qu'il vient de se donner un maître;
Car le nouveau venu veut être au premier rang :
Il est le plus rusé s'il n'est pas le plus grand.
Inspiré par l'envie et bientôt par la haine,
Il dénigre son bienfaiteur
Et le dénonce au conducteur
Qui lui donne le fouet dès la halte prochaine,
Le relègue à la croupe et sans pitié l'enchaîne.

Cette fable paraît un des contes anciens
Du temps des rois mérovingiens;
Mais trahir et payer de lâche ingratitude
Qui les tira de l'ombre et chaussa leurs pieds nus,
C'est encore aujourd'hui l'ordinaire habitude
Des valets et des parvenus.

VILLEMAIN & CAMILLE DOUCET

Quel séduisant parallèle serait à tenter entre M. Villemain et M. Doucet, entre Alceste et Philinte dans le rôle de secrétaire perpétuel de l'Académie.

M. Villemain recevant, un jour, la visite de candidat que lui fait Champfleury, feint de ne pas le reconnaître.

— Eh bien, monsieur, quels sont vos titres?

Champfleury énumère ses volumes et finit par le *Violon de faïence*.

— Alors, vous êtes faïencier, monsieur? dit Villemain, en laissant tomber sur son interlocuteur un regard de parfaite négligence...

Je n'ose affirmer que M. Doucet n'eût bonne envie, parfois, de traiter certains candidats en faïenciers, mais encore ne le faisait-il pas; bien au contraire, il s'amusait à leur enfoncer, par petits coups calculés, l'espérance dans la tête et dans le cœur.

Sa sérénité semblait sans remords. Il vous avait écouté avec cet air de concession souriante dont on écoute les histoires seulement intéressantes pour qui les raconte. Vous partiez muni de mille recommandations aussi importantes qu'inutiles.

Je le revois. Sa petite calotte noire sur la tête, le cou frileusement rentré dans le collet de sa redingote, il était assis, ce jour-là, au coin de la cheminée et jouait avec ses pincettes. Je me sens encore tout embarrassé de son regard moqueur.

— Bien sûr, bien sûr, vous en serez. Pour votre secrétaire perpétuel, le mot d'Académie demeurait toujours sous-entendu, « bien sûr vous en serez », m'avait-il dit quand je lui eus exposé mes pauvres raisons d'être là...

Je l'ennuyais évidemment, sans m'amuser beaucoup moi-même, lorsque l'idée me vint de prier M. Doucet de prendre les Savoyards sous son égide à la commission du Dictionnaire.

Il me regarda étonné.

— Mais oui, monsieur, repris-je, un Savoyard, au dire du Dictionnaire de l'Académie, est un personnage lourd, grossier, mal élevé.

Il me regarda encore, sans doute pour s'assurer du fait. « Mais après tout, que vous importe, fit-il enfin, puisque quand on dit Savoyard c'est toujours d'un Auvergnat qu'il s'agit?

« Allons, allons, ajouta-t-il gaiement en me reconduisant, c'est entendu, je vous lègue mon fauteuil. »

Vous avez prouvé, messieurs, que M. Doucet ajoutait le don de prophétie à toutes ses qualités aimables.

COSTA DE BEAUREGARD.

(*Discours de réception à l'Académie.*)

AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

LA MORT DE BICHETTE

Bichette se meurt! Bichette est morte! Telle est la nouvelle qui, le 3 février, à l'heure du déjeuner, se répandait dans les couloirs du Muséum d'histoire naturelle, provoquant l'étonnement de tous ceux qui avaient quitté l'hippopotame en excellente santé. Bichette, en effet, venait de succomber, subitement emportée par une congestion pulmonaire. Celle qu'on a justement appelée la grosse doyenne des pensionnaires du Muséum, flottait, inerte et la tête pendante, dans le bassin intérieur du palais des hippopotames.

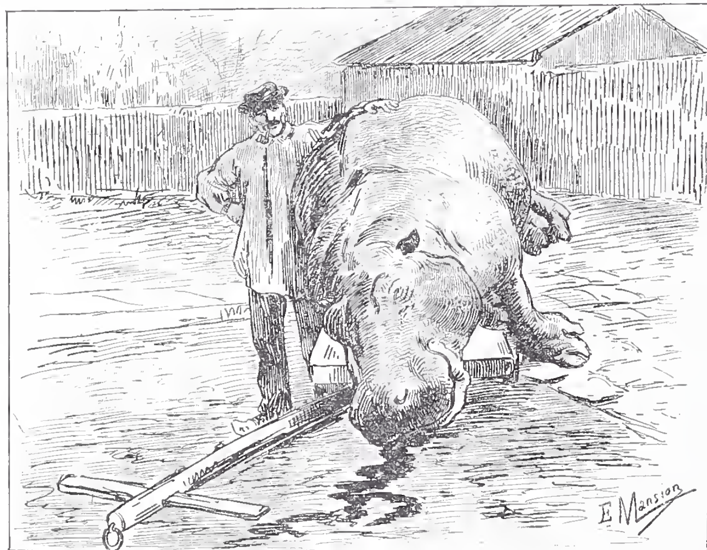


FIG. 1. — Bichette morte sur son chariot.

Entrée à la ménagerie le 4 juin 1855, elle comptait près de quarante-deux ans de présence au Jardin des plantes, auquel elle avait été offerte, alors âgée de huit mois, par Halym-Pacha, frère du vice-roi d'Égypte. Originaire du Nil Blanc, la pauvre Bichette était douée d'une grande douceur et témoignait une réelle amitié aux gardiens chargés du soin de son imposante personne.

La bonté de son caractère se traduisait notamment dans ses relations avec Kako, jeune pachyderme de son espèce, qui lui tenait compagnie depuis le mois de juillet dernier. Kako, espiègle comme on l'est à cet âge, se plaisait à grimper irrévéremment sur le dos de son aînée et à faire ainsi quelques tours de bassin, pour la plus grande joie des spectateurs. Cela finissait parfois par un plongeon, soit que le téméraire glissât de l'îlot improvisé, soit que l'indulgent amphibie, jugeant que ce jeu avait assez duré, rappelât l'effronté au sentiment des convenances. Ne comptant que des amis, Bichette, en somme, ne laisse que des regrets.

Dès que sa mort eût été officiellement constatée, on se mit en devoir de transporter l'énorme bête au laboratoire d'anatomie, situé rue de Buffon, et de pratiquer l'autopsie. Nos gravures reproduisent les différentes phases de ces opérations.

Mettant à profit la position du cadavre, qui flottait sur l'eau, M. Sauvinet fit disposer des câbles qui, passant sous le corps de l'animal,

permirent, à l'aide d'un palan, d'amener l'hippopotame sur un chariot à roues basses. Cette manœuvre, étant donné le poids de Bichette, — 4,000 kilos — ne prit pas moins de trois heures. Ainsi exposée (fig. 1), la bête fut dirigée sur le laboratoire et habilement dépouillée

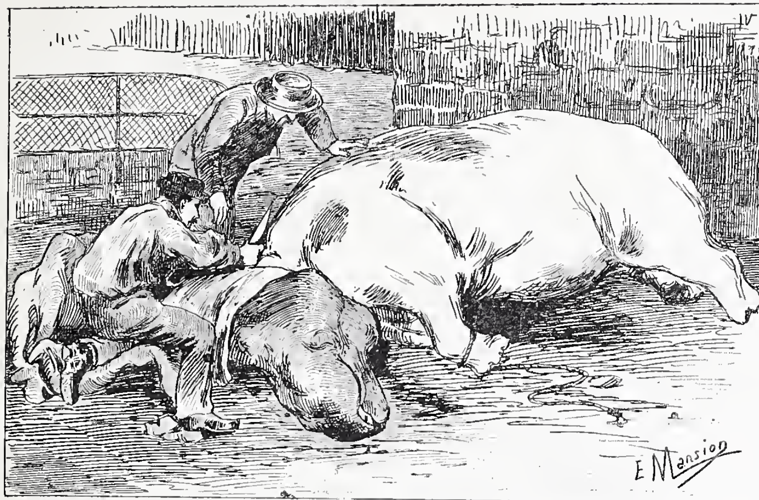


Fig. 2.— Le dépeçage.

(fig. 2). Le passage de cette masse, que traînait un vigoureux cheval escorté d'une vingtaine d'hommes unissant leurs efforts, fut un véritable événement, dont les nombreux témoins garderont le souvenir. Souvent interrompu, le transport était d'autant plus difficile que les pluies avaient détrempé le terrain.

La dissection ayant été pratiquée le lendemain, sur le chariot même où reposait Bichette, la peau du pachyderme fut de nouveau chargée (fig. 3), — elle pèse 400 kilos — pour être tannée dans les laboratoires du Muséum. Traité par le sel et l'alun, le cuir de l'hippopotame sera conservé au laboratoire de zoologie, pour y être monté. Le Jardin des plantes possède déjà des peaux de même nature, mais Bichette, par le temps exceptionnellement long qu'elle a passé à la ménagerie, s'est acquis des droits à l'immortalité, et la sienne sera pieusement cataloguée.

Les viscères, après avoir été injectés, seront répartis dans les diverses sections de la galerie d'anatomie. Le squelette, également conservé, macérera d'abord pendant un an dans un bain d'eau ordinaire, le séjour dans l'eau ayant pour résultat de blanchir les os. Quant à la tête, elle a été moulée par M. Barbier, et sa reproduction enrichira la collection de pièces intéressantes qui figurent déjà au Muséum.

Bichette ne mourra donc pas tout entière et, après avoir amusé nos contemporains, intéressera encore de nombreuses générations, que Kako, s'il lui survit et reprend sa bonne humeur, actuellement perdue, se chargera également d'égayer.

Ce dernier, gros comme un porc, a été payé 10,000 francs par M. Milne-Edwards. On juge, par ce chiffre, de la valeur (40,000 fr.) que pouvait représenter une bête de l'âge de Bichette, qui était d'ailleurs remarquable à tous les points de vue.

L'article que nous consacrons aujourd'hui à la grosse doyenne du Muséum n'est pas, dans notre journal, le seul qui ait trait à ce genre d'amphibie ; le *Magasin Pittoresque* a publié autrefois (1) une intéressante étude concernant l'hippopotame importé en 1850 au Jardin zoologique de Londres, et qui précéda de quelques années notre légendaire Bichette.

Celle-ci connut les joies de la famille, mais ses enfants ne vécurent pas longtemps. Elle les aplatissait — involontairement, nous aimons à le croire pour sa bonne réputation, — contre les parois du bassin, de dimensions trop restreintes pour les ébats d'une telle progéniture, et que la mère, à elle seule, occupait presque entière-

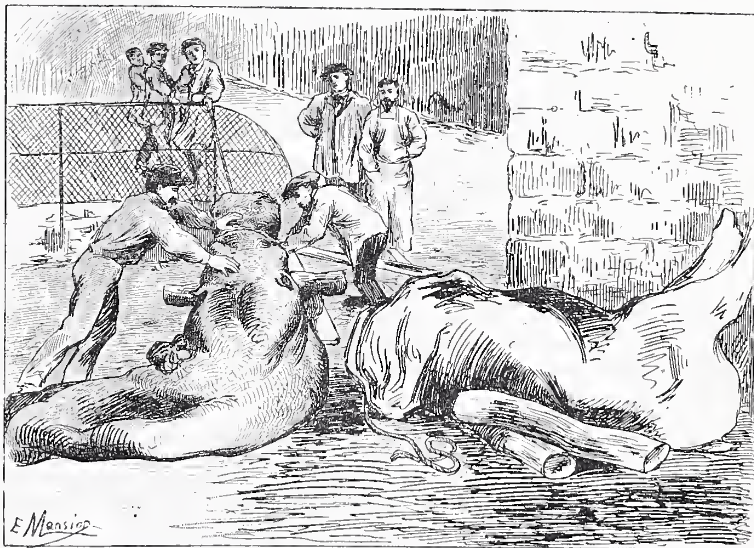


Fig. 3. — Chargement du cuir sur le chariot.

ment. Le dernier a succombé en 1871. Leur père, installé à la ménagerie quelque temps avant sa compagne, est mort en 1880. Devenu intraitable, il n'a laissé que de mauvais souvenirs. Les charmes ni les qualités de Bichette n'avaient pu l'amender.

Victorien Maubry.

(1) Tome XXI, page 249.

A LA VILLE

NOUVELLE

Après avoir fermé la barrière de sa cour. Charles Fortier suivit l'étroit chemin, tracé dans l'herbe par les chaussures. De chaque côté, les branches des arbres soutenues par des fourches, s'affaissaient sous le poids d'innombrables pommes, jaunes ou rouges. Au fond, apparaissait la maison, avenante sous sa toiture de chaume bien tenue, avec ses fenêtres dont les carreaux miroitaient au soleil.

Deux petits enfants coururent à la rencontre de Charles, en criant : Papa, papa.

Il les embrassa et les assit chacun sur un de ses bras, contre sa large poitrine, puis entra dans la maison. Gentille et proprette, Jeanne, sa femme, qui chantait de bonheur, lui tendit gaiement ses joues, sur lesquelles il fit sonner des baisers, en avançant la tête, car ses enfants l'embarrassaient. Mais il les laissa glisser à terre, et prit place auprès de la table, luisante de propreté. Dans la cheminée bien balayée, la cendre formait un tas entre les chenets et, sur le dressoir garni d'assiettes en caillou, les cuillères et les fourchettes d'étain luisaient comme de l'argent.

A leur mariage, les Fortier possédaient un petit pécule, arrondi depuis, malgré la naissance de deux enfants. Le mari travaillait pendant une partie de l'année pour le docteur Baduel, médecin à Paris, mais propriétaire dans la commune, et le reste du temps pour deux ou trois fermiers. D'ailleurs, l'ouvrage ne lui manquait jamais. Il savait planter les arbres, les greffer, les tailler, faucher, battre en grange, brasser, faire du jardinage et même de la menuiserie, à l'occasion. Industrieux, économe, sobre et poli, son seul défaut était l'entêtement, un entêtement qui le faisait s'obstiner par amour-propre, même dans la plus mauvaise des idées.

De ce géant aux yeux clairs, on disait, non sans envie : « Ça ne connait pas sa force ! »

Avec son air martial, sa longue moustache et son costume de velours, il ressemblait plutôt à un garde-chasse qu'à un journalier.

Au reste, les mœurs se transforment partout, aujourd'hui : Charles appartenait à cette génération de campagnards qui ne porte plus la blouse et dédaigne le patois, aux images si fortes, pourtant, et si imprévues. Il savait, par contre, se découvrir pour saluer, et dire merci quand on l'obligeait.

Sa femme, travaillant chez elle à des ouvrages de couture, avait le teint frais, sous ses cheveux châtains, coquettement séparés en deux. Laborieuse et économe, elle aimait pourtant à s'attifer aux jours de fêtes et mettre des bottines de chevreau, une robe claire, des gants et un chapeau, comme toutes les femmes de village, d'ailleurs, corrompues par les catalogues des grands magasins de Paris. Bien rares sont les aïeules qui portent encore des bonnets de coton et, seules, les femmes de cinquante ans, osent mettre des caracos et des tabliers.

Quand ses enfants furent retournés jouer dans le clos, Charles tira de son porte-monnaie des louis et des pièces blanches et, de son gousset, des sous, qu'il s'amusa à disposer, en petits tas, sur la table. Sa femme, qui comptait l'argent à mesure, dit : « Il y a 180 francs ! »

C'était le gain pendant la moisson, et Charles venait de prendre part au repas dit « de la passée d'août », après lequel les fermiers règlent leur compte avec les ouvriers agricoles.

Toute contente, Jeanne alla chercher dans l'armoire de sa chambre, sous les piles de linge parfumé de lavande, le livret de caisse d'épargne qui s'y trouvait caché.

De retour, elle fit cette proposition à son mari :

— Si tu voulais, nous garderions 80 francs, et nous placerions le reste.

Après l'assentiment de Charles, elle dit en ouvrant le livret :

— Ça va nous faire 1,000 francs, juste.

Puis, insinuante et câline, comme toutes les femmes, lorsqu'elles désirent quelque chose :

— Nous pourrions demander à Papey de nous vendre sa maison... Il nous la laisserait pour 1,200 francs... Nous sommes bien ici, et si ça nous appartenait, nous serions encore mieux.

Mais, Charles répondit brusquement :

— A quoi bon, si nous allons à Paris.

Toute contristée, Jeanne reprit :

— Toujours ton idée. Mais qu'est-ce que nous irons faire à Paris ?... Moi, je me croirai perdue quand je ne verrai plus le clocher de notre village. Et les yeux de la jeune femme, tournés vers la porte ouverte, se fixèrent sur le clocher d'ardoises, pointant du milieu des arbres, avec son coq d'or.

Mais, le bruit de la barrière ouverte, attira l'attention de Charles, qui dit :

— Tiens, notre maître, en sortant à la rencontre du docteur Baduel.

Celui-ci, l'air brave homme, la barbe grisonnante, en blouse de chasse, guêtres aux jambes et fusil accroché à l'épaule par la bretelle, tendit la main à Charles et ensuite à sa femme, en entrant dans la maison.

Par politesse on lui offrit un verre d'eau-de-vie mais, comme il avait soif, il préféra boire du cidre et casser une croûte. Assis auprès de la table, il caressait les enfants, plein d'admiration pour leurs visages joufflus et si rouges, qu'ils semblaient barbouillés de confiture. Ses mains palpaient le petit garçon, dont la poitrine bombait, et il s'écria avec enthousiasme :

— Quels pectoraux! En voila un gaillard; ce sera un colosse, comme son père!

Après quelques minutes de conversation, le docteur dit à Charles :

— J'ai réfléchi; tu abattras les ormes; ils sont presque morts. Et puis, j'ai l'intention de planter encore des pommiers.

— C'est que, Monsieur Baduel, je ne sais pas si je pourrai vous faire cela.

— Pourquoi? demanda le docteur étonné.

— Voilà, j'irai peut-être à Paris cet hiver.

— A Paris, mais quoi faire?

— Vous comprenez, Monsieur, j'ai mon certificat d'études; j'ai été sous-officier; je suis intelligent... Je voudrais...

— Ah! oui, je comprends, tu trouves le travail de la terre indigne de toi!... Mais voyons, n'es-tu pas heureux, ici? Libre, plus libre que moi. — Suis-je un mauvais maître? Est-ce que je ne te paie pas bien; est-ce que je t'ennuie? — Je ne suis jamais là! — Qu'as-tu à reprocher aux autres? Si quelqu'un te déplaît, tu peux l'envoyer promener. Ce n'est pas l'ouvrage qui te manquera jamais.

Charles, gardant le silence, le docteur ajouta :

— Connais-tu le travail de Paris? Y es-tu rompu?... Tu verras ce que c'est. Et puis, si tu gagnes plus, tu dépenseras davantage... Combien paies-tu de loyer, ici?

— 100 francs.

— 100 francs! Et tu as quatre creux : une cuisine, deux chambres, un cellier et encore un grenier, un jardin, un clos, des pommiers! Et de l'air que bien des gens riches paieraient, à Paris, cher le mètre cube... Tu verras ce que tu auras, à Paris, pour 100 francs!

— N'est-ce pas, Monsieur, il n'est pas raisonnable, dit la femme de Charles, heureuse de trouver un appui auprès du docteur.

— Il est insensé... Tiens, tu ferais mieux d'écouter ta femme. Elle a plus de bon sens que toi.

Charles, le regard dur, son front plissé à force d'entêtement, répondit d'une voix sourde :

— C'est mon idée.

— Si c'est ton idée, mon garçon, on ne t'en fera pas changer, car il n'y a rien de têtu comme un Normand. Va à Paris, mais nous en reparlerons.

Au moment où le docteur allait partir, Charles se hasarda.

— Monsieur Baduel, vous qui habitez à Paris, qui y connaissez du monde, vous devriez bien me trouver une place.

Tant d'audace exaspéra le docteur.

— Te trouver une place! cela, non, cent fois non. Tu sais, je ne trompe pas mon monde. Et surtout, ne viens pas m'ennuyer, car je te mettrais à la porte.

Un mois après, Charles arrivait à Paris, où il n'était jamais venu, mais cela ne l'embarrassait guère. Son plan, étudié à l'avance, lui permit de se retrouver parmi les innombrables rues, carrefours et boulevards. Pas un instant, il ne se départit de son sang-froid, au milieu de la foule et des voitures. Habile à s'ingénier, comme tous ceux qui ne doivent compter que sur eux-mêmes, il sut tout de suite se loger et se nourrir à peu de frais.

On le vit, plein de confiance, se présenter dans les bureaux de placement, ne doutant pas un instant qu'il ne trouvât une occupation bien rétribuée. N'avait-il pas d'excellents papiers : son certificat d'études primaires, son certificat de bonne conduite délivré par le régiment, un mot du maire de sa commune constatant qu'il était de vie et de mœurs régulières et, enfin, une lettre dans laquelle le docteur Baduel vantait sa probité, sa conduite et son ardeur au travail.

Une place d'aide-jardinier lui fut indiquée chez un fleuriste; mais son ignorance des soins à donner aux plantes de serre, l'empêcha d'être embauché. Dans plusieurs maisons, il se présenta en vain pour être garçon de peine : Tout était pris. Cela l'étonna, car il ignorait l'affluence extraordinaire à Paris, des gens de campagne, si bien que pour une place il y a vingt demandes. D'ailleurs, le nombre des emplois auxquels il pouvait prétendre devenait restreint, car ses aptitudes comme ouvrier agricole ne lui étaient d'aucune utilité à la ville.

Enfin, à défaut de mieux, il entra comme palefrenier à la Compagnie des omnibus. Ce n'était certes pas ce qu'il avait rêvé: 3 fr. 50 c. par jour, soit 50 centimes de plus seulement que ce qu'il gagnait à la campagne, et un travail beaucoup plus dur. Il lui fallait en effet se rendre au dépôt à quatre heures du matin, et y rester jusqu'à six heures du soir, pour panser seize chevaux, les faire boire, leur distribuer l'avoine et la botte, et les harnacher. Et puis, toujours des coups de pieds à craindre. Mais, ancien sous-officier dans l'artillerie, Charles avait l'habitude des chevaux. Enfin, l'espoir de gagner plus tard 4 fr. 25 c., si on était content de lui, le soutenait.

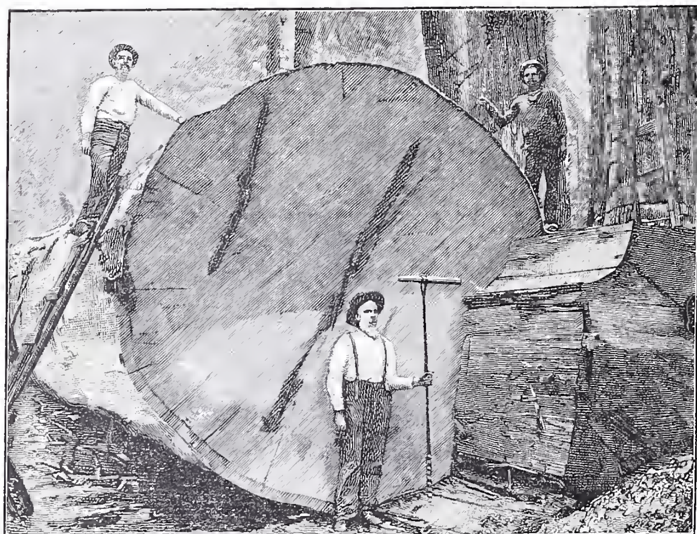
Aussitôt il écrivit à sa femme d'expédier leur mobilier par petite vitesse et de se préparer à venir le rejoindre, dès que leur logement serait prêt.

Le matin même de son départ, Jeanne qui habitait chez ses parents, voulut revoir sa maison. Rose et pâle, le soleil d'automne, se dégageant des nuages, illumina tout d'un coup les pommiers, le clos et la maison, la maison muette, aux portes closes. Par le chemin battu dans l'herbe, la jeune femme s'avançait.

(A suivre.) MAURICE LEMERCIER.

L'EXPLOITATION DES ARBRES GÉANTS DE LA CALIFORNIE

Les voyageurs qui traversent les Montagnes Rocheuses éprouvent la sensation d'un changement de décor à vue. Lorsque la locomotive après une longue et laborieuse ascension arrive au sommet de la chaine qui sépare les versants de l'Atlantique et du Pacifique, la scène se transforme. Du côté de l'est, les ormeaux, les chênes, les érables rappellent aux colons venus d'Europe les paysages de leur ancienne patrie. Les arbres ont des formes massives, un feuillage épais, une cime arrondie. A l'ouest, au contraire, on croirait passer sous un autre ciel et dans une autre création. La *Sequoia sempervirens* de la Californie, le pin de l'Orégon, le sapin qui pousse à l'extrême nord du territoire des Etats-Unis, sur les frontières de la Colombie britannique, ressemblent à de gigantesques sentinelles à l'aspect rigide et sévère, chargées de monter la garde à l'entrée d'un monde nouveau. Les plus splendides spécimens de ces arbres géants se trouvent en Californie dans les célèbres forêts de Mariposa et de Calaveras où jadis, il n'était pas rare de rencontrer des *Sequoia gigantea* qui ne mesuraient pas moins de trente pieds de diamètre au sortir du sol et avaient de quatre-vingt-dix à cent trente mètres de hauteur. Les colosses de cette taille deviennent maintenant assez rares sur les versants de la Sierra Nevada, mais on abat encore chaque jour des arbres de quatre-vingts mètres de hauteur dans les forêts du comté de Fresno, en Californie, dont le *Scientific American* a décrit le mode d'exploitation. Deux moulins à vapeur construits à une altitude de seize cents mètres au-dessus du niveau de la mer mettent en mouvement des scies qui ne s'arrêtent ni le jour ni la nuit. Quand le soleil se couche le travail continue à la lumière électrique. Pour des motifs d'ordre technique qu'il serait trop long d'expliquer, les ingénieurs ont préféré des lames de scies animées d'un mouvement vertical de va-et-vient, aux scies circulaires en général employées dans les exploitations du même genre. Une distance de quatre-vingt-six kilomètres sépare les deux moulins de la portion de la forêt où ont commencé les premiers travaux d'exploitation. Les troncs d'arbres abattus parcourent ce trajet entraînés par les eaux d'un canal en forme de V, qui coulent entre des planches juxtaposées, dont les interstices ont été bouchés avec soin. Cette sorte de torrent apprivoisé pour être mis au service de l'industrie, a une pente très accentuée et fait descendre vers les moulins avec une rapidité extraordinaire, les énormes blocs de bois qui n'avaient subi sur place qu'un travail des plus sommaires destiné à faciliter leur transport. Lorsque tous les arbres qui se trouvaient dans la région la plus rapprochée des moulins ont été coupés, la compagnie qui avait entrepris l'exploitation de la forêt, a été obligée de transporter à une altitude plus élevée le campement de ses ouvriers. On connait l'intrépidité des spéculateurs américains. Les directeurs de la société qui s'était engagée dans cette opération très lucrative en apparence mais en réalité très aléatoire, n'ont pas hésité à construire un chemin de fer de montagne de quinze kilomètres. Après avoir sur un trajet de huit kilomètres suivi une direction parallèle à la chaîne de la Sierra Nevada, la voie ferrée gravit la montagne à une pente de trente centimètres par mètre. Au point d'arrivée est installé une puissante machine à vapeur qui fait monter au moyen d'un câble métallique de trois centimètres de diamètre, des trains formés de trois voitures. Dès que les communications ont été ainsi établies, l'œuvre de destruction commence. Des arbres qui étaient debout depuis mille ans sont attaqués par la scie et par la hache. D'abord une entaille profonde est pratiquée du côté où l'arbre doit tomber, puis une scie mise en mouvement par plusieurs ouvriers s'avance lentement à l'opposé, dans l'épaisseur du tronc. Ceux qui ont assisté à la chute d'un de ces géants de 80 mètres de haut, ont conservé de ce spectacle une impression impossible à oublier. Les troncs des arbres abattus dans le comté de Fresno ont en général une épaisseur extraordinaire comme il est facile de s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur la gravure ci-dessus. Le diamètre des billots varie entre 1 mètre 70 et 5 mètres mais quand il dépasse 2 mètres 60 on se sert de poudre pour les faire éclater en plusieurs fragments afin de les transporter avec plus de facilité.

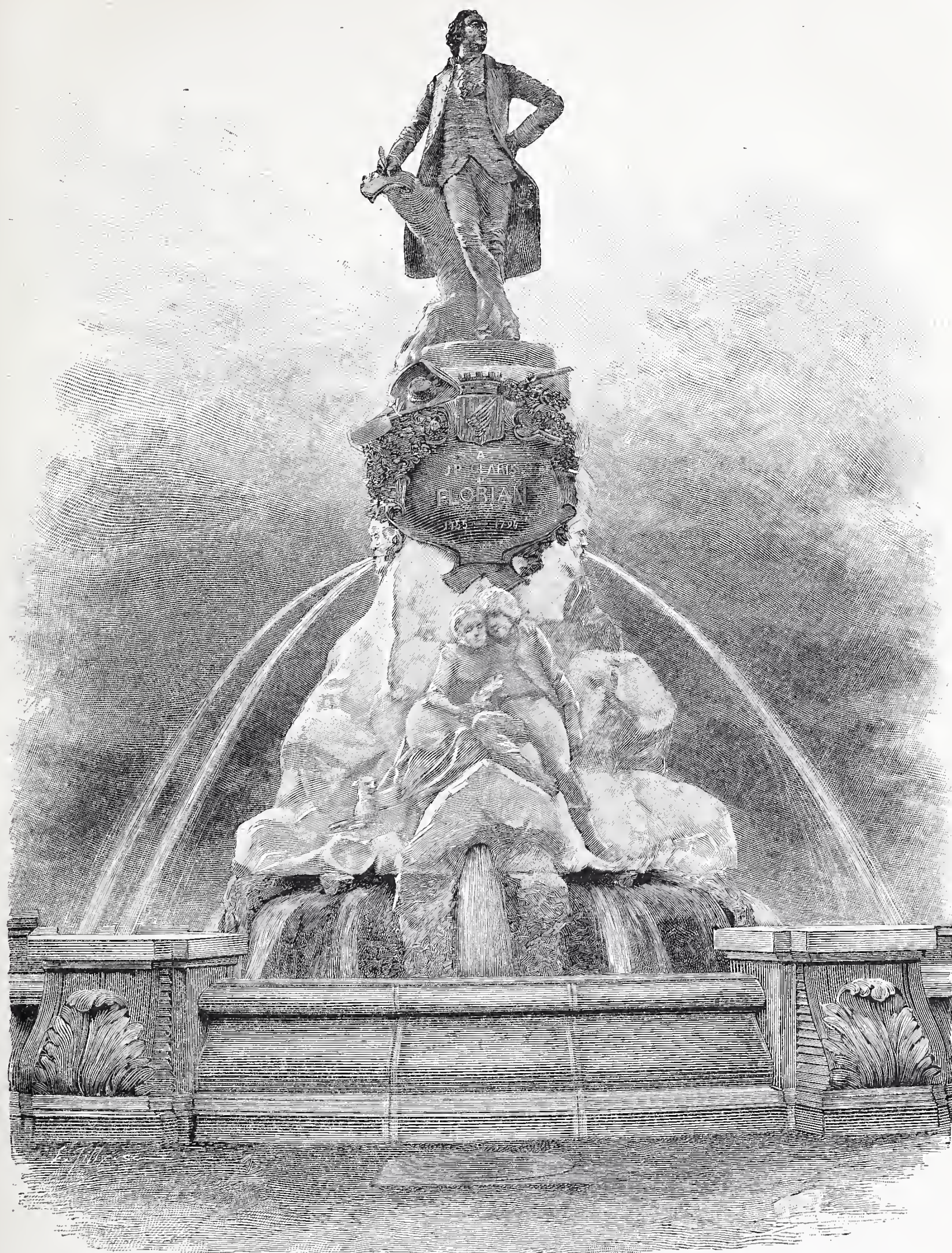

Tronc d'arbre géant.

ROBERT ROLAND.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15

LE MONUMENT DE FLORIAN



Monument de Florian a Alais. — Sculpture de M. Gaudez. — M. Eastwood architecte. — Gravé par Tilly.

Le monument inauguré l'an dernier à Alais en l'honneur de Florian, dont on célébrait le centenaire, est dû au ciseau de M. Adrien Gaudez, l'auteur de la *Moissonneuse* du parc Monceau, du *Lully enfant* placé à l'Hôtel de Ville, du *Ciseleur* qui décore la mairie du troisième arrondissement, de la statue de Parmentier, à Neuilly-sur-Seine, des monuments commémoratifs de Remiremont et de Magdebourg, etc. Le monument de Florian s'élève place de la République, sur les bords de ce Gardon chanté par le poète; sa hauteur totale atteint $8^{m},80$. Il se compose d'une fontaine en rocaille, construite par M. Eastwood, architecte, et de la statue en bronze de Florian, cette dernière de trois mètres de hauteur.

Sur la fontaine, d'où jaillit une eau vive, le sculpteur a placé le groupe idyllique d'Estelle et Némorin, creusé dans le rocher même, et dont les gracieuses figures évoquent le souvenir de la tendre pastorale. Aux pieds de la bergère est couché l'agneau traditionnel. Du côté opposé se voient, servant de cadre à ces personnages légendaires, quelques-uns des animaux mis en scène par le fabuliste : Le Lapin et la Sarcelle, le Rat et le Hérisson, etc., également sculptés dans la pierre. Dominant le tout, Florian se dresse sur un écusson entouré d'attributs champêtres ; ses regards sont tournés vers le pays cévenole, berceau de son enfance. L'artiste a su trouver pour son héros des formes charmantes ; il l'a représenté tel qu'il fut en réalité : poète et soldat, plus poète que soldat, mais toujours élégant cavalier en même temps qu'écrivain sentimental.

L'idée du monument appartient à la Société littéraire et scientifique d'Alais, qui prit l'initiative d'une souscription publique ouverte dans ce but. L'appel adressé aux instituteurs fut rapidement entendu, et l'empressement avec lequel on y répondit de toutes parts prouve que la réputation de Florian s'étend au delà du Languedoc. Son souvenir survit surtout dans les écoles et au foyer.

Florian est, en effet, par excellence, le poète de l'enfance. Pour bien comprendre les fables de La Fontaine, pour en saisir toute la portée, pour en dégager la morale, souvent ironique ou amère, il faut les relire dans l'âge mûr ; Florian, lui, se comprend à tout âge. Voulant donner des leçons de morale et dévoiler les petits travers de l'humanité qu'il avait observés, il a emprunté le langage du père de famille, sans en exclure la grâce et l'enjouement qui sont le charme de ces leçons et les font accepter. Il semble s'être inspiré de ce principe, que, si le théâtre doit châtier les mœurs, les fables doivent surtout corriger les défauts ; mais La Fontaine brandit des verges, et Florian n'agite que des roseaux. Ses œuvres, déduction faite des fables que nous avons tous apprises et qui furent traduites dans toutes les langues, sont, aujourd'hui, quelque peu oubliées. Obligé de suivre la mode et d'adopter les héros de roman enfantés par la galanterie pimpante et musquée de l'époque, l'auteur d'*Estelle et Némorin* sut néanmoins leur prêter un langage tout différent de celui auquel on était accoutumé, et transporta ses bergers à la Watteau dans la saine atmosphère des champs. *Estelle et Némorin*, fidèle reflet des mœurs et des tendances de la société du dix-huitième siècle, fut accueilli avec un enthousiasme qui ne se retrouverait sans doute plus, et conduisit l'écrivain, alors âgé de trente-trois ans, à l'Académie, où il succéda au cardinal de Luynes. Comme romancier, Florian justifie ce mot si connu : « Il manque un loup dans les bergeries de M. de Florian ».

Son *Théâtre* est peut-être ce qu'il a composé de plus original et de plus vrai. Ses personnages ont tous cette sensiblerie répandue alors sur les figures, et qui est comme le cachet de l'époque. Le *Bon Père*, la *Bonne Mère*, le *Bon Ménage*, le *Bon fils*, etc., sont des titres éminemment suggestifs, qui suffisent à donner la note de ce théâtre à l'eau de rose. Cependant, les *Jumeaux de Bergame* sont restés au répertoire de la Comédie-Française. Le grand mérite de Florian est d'avoir changé le caractère d'Arlequin, dont la verve railleuse, sarcastique et folle, finissait par lasser l'esprit, et de l'avoir doté d'une bonhomie naïve qui nous réconcilie avec lui.

Les *Fables* de Florian, publiées en 1792, seront toujours son plus beau titre de gloire. Elles ont survécu à la société pour laquelle elles avaient été écrites, à la mode dont elles étaient l'expression; elles portent en elles un élément de durée. Aussi différent de La Fontaine qu'il se peut imaginer, Florian a renouvelé le genre. Le premier fait parler ses animaux avec une adresse singulière ; avec le second, on s'intéresse surtout au sens de la fable, à sa moralité, toujours fine et délicate, et à la manière ingénieuse dont cette moralité est amenée par le récit.

Florian avait un an quand il perdit sa mère. Son imagination la dota de toutes les qualités, la para de tous les dons, et il lui voua un culte attendri, que laissent deviner certaines de ses œuvres. Voyant un jour pleurer un petit paysan que sa mère avait corrigé : « Tu es bien heureux, toi, lui dit Florian : tu peux être battu par ta mère ! » Ce trait touchant, rapporté par Mme Amable Tastu, n'est-il pas caractéristique ? Il avait étendu aux humbles et aux déshérités la sollicitude qu'il témoignait aux enfants. « Regardez à vos pieds, écrivait-il au début de la Révolution, là, vous verrez des hommes, des hommes qui manquent de pain. » Lorsque la mort le surprit, il s'occupait de dresser un plan d'éducation nationale et de rédiger un abrégé d'histoire ancienne à l'usage des écoles primaires.

Florian est inhumé à Sceaux. Une souscription publique a permis d'élever sur son tombeau un cippe funéraire surmonté d'un buste en bronze, et entouré d'un bosquet de lilas que l'on voit encore dans le jardin latéral de l'église. On devrait y graver ces mots, prononcés par le doux poète du jeune âge, et qui le dépeignent si bien : « On déshonore sa plume en la trempant dans du poison ».

VICTORIEN MAUBRY.



UN CHEMIN DE FER A UN SEUL RAIL

Les voies ferrées sont de merveilleux instruments de transport, et la douceur de roulement qui nous permet de dormir, de boire, de manger dans un convoi lancé à 80 ou 100 kilomètres à l'heure, nous montre assez combien les rails ont la vertu de réduire les cahots des routes de terre et, par suite, de diminuer les frottements, comme on dit en mécanique. C'est grâce à cette diminution des frottements, qu'il suffit d'un cheval pour mettre en mouvement, devant nos yeux, dans les gares, le wagon le plus lourdement chargé, c'est encore grâce à cet avantage si précieux que nous voyons deux chevaux traîner sans peine ces énormes machines que sont les voitures de tramways parisiens.

Mais on pourrait, théoriquement, trouver mieux que nos chemins de fer à double file de rails, pour faciliter le roulement : ceux qui pratiquent la bicyclette et qui ont usé autrefois du tricycle, savent que celui-ci *tire* beaucoup plus que celle-là, suivant l'expression consacrée, et cela parce que le frottement augmente en raison du nombre de roues qui portent sur le sol. Par analogie, nos wagons, qui sont montés sur quatre roues, offriraient bien moins de résistance à la traction s'ils étaient montés seulement sur deux roues. C'est en partie l'idée qui a tenté un ingénieur distingué, M. Caillet, et il a imaginé un monorail doté de véhicules d'un genre tout particulier, que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs. Ajoutons que l'idée d'un monorail peut justement séduire les techniciens et les constructeurs à un autre point de vue : placer deux files de rails c'est évidemment bien plus compliqué que d'en placer une seule file, et cela d'autant plus que, dans une voie ordinaire, les deux rangées parallèles doivent être soigneusement établies, maintenues de niveau et à une distance toujours la même. La chose paraît simple quand elle est exécutée, mais elle demande des soins tout particuliers, une surveillance continue, et, pour obtenir que l'ensemble de la voie soit horizontale, il faut se livrer préalablement à des travaux de terrassement coûteux. Cette nécessité se retrouve même dans la pose de ces voies très légères et assez facilement maniables, qui sont bien connues maintenant sous le nom de voies portatives.

Avec un seul rail, au contraire, il n'y a pour ainsi dire pas à préparer le sol, la voie étant réduite à une ligne n'occupant qu'un espace latéral extrêmement restreint. Les fêtes populaires, où l'on ne va pourtant pas d'ordinaire chercher d'enseignement de la mécanique, nous donnent un exemple de monorail sous la forme de ces manèges de bicyclettes roulant toutes à la suite les unes des autres sur un rail circulaire, au moyen de roues à gorges qui les empêchent de laisser l'appui et le chemin facile que leur offre ce rail. La facilité avec laquelle se déplace toute cette couronne de bicyclettes, nous montre encore combien le roulement est aisé sur une voie métallique.

Évidemment, on se demandera comment un wagon quelconque conservera l'équilibre sur une voie à rail unique : la bicyclette, elle, avec ses deux roues sur une même ligne pourtant, garde son équilibre parce qu'elle n'est pas rigidement astreinte à suivre une voie tout à fait rectiligne ; dans le manège dont nous parlions, toutes les bicyclettes sont réunies les unes aux autres par un cercle métallique double, qui en fait une couronne fermée. Il existe déjà, d'ailleurs, des chemins de fer à voie absolument unique : nous ne faisons pas allusion à ce qu'on appelle le monorail Lartigue, où les wagons se déplacent bien à cheval sur *un* rail central maintenu par des chevalets à une certaine hauteur au-dessus de terre, mais en prenant appui sur deux glissières latérales, qui constituent des rails supplémentaires ; nous voulons parler des câbles aériens, où de petits wagonnets roulent suspendus en dessous d'un câble métallique. Ici, le centre de gravité est beaucoup plus bas que le point d'appui, et l'équilibre est complètement stable. Mais, dans un monorail, c'est exactement le contraire.

M. Caillet a tranché facilement la difficulté, d'abord en ne prétendant point pratiquer sur son chemin de fer l'emploi des locomotives, et en créant seulement une voie presque idéale pour la traction animale, soit au moyen de bêtes de trait quelconques, soit à bras d'homme. L'homme ou la bête marchent sur le côté de la ligne, en se plaçant latéralement au véhicule dont ils assurent le déplacement ; ni l'un ni l'autre ne supportent en réalité aucun poids, de même que le cheval attelé à un tombereau, et cela pour peu que la voiture, la charrette, la brouette soit bien chargée, puisque les roues sont disposées exactement suivant son axe.

Nous donnons d'abord une photographie d'un des grands véhicules du monorail Caillet : c'est un wagon attelé, mais ne portant aucune charge, afin qu'on puisse aisément se rendre compte du mode de construction dudit wagon et de la manière dont le mulet y est attelé. Ce wagon comprend essentiellement une plate-forme montée sur des poutrelles métalliques ; à chaque extrémité sont deux roues, disposées en prolongement l'une de l'autre ; ici, l'on en a mis quatre, mais d'une façon générale il n'y en a que deux en tout. Le véhicule est destiné à porter des récoltes, du foin notamment, et c'est pour cela qu'il s'évase ainsi. Les traverses métalliques constituant le haut des côtés extrêmes du wagon, se prolongent sous la forme de deux

barres perpendiculaires à l'axe du wagon, et réunies à leurs extrémités par une traverse longitudinale : c'est dans cette espèce de rectangle que l'on fait entrer la bête de trait et qu'on l'attelle, par l'intermédiaire d'un palonnier venant s'accrocher à l'arrière du véhicule.

Nous n'insisterons point, car on a certainement compris toute l'économie du système.

Il y a aussi des wagonnets dont la traction se fait à bras d'homme : ce sont des brouettes en réalité, mais des brouettes idéales, car non seulement on y trouve cet avantage que l'homme ne supporte aucun poids, puisque l'équilibre est maintenu encore plus facilement sur deux roues que sur une seule, mais on peut faire circuler ces brouettes sur des rails, c'est-à-dire sans secousses, et avec le moindre effort possible. Nous voyons très nettement la construction et le fonctionnement de ce petit véhicule sur notre seconde photographie. On en fait de toutes les formes et pour tous les usages, aussi bien pour transporter les caisses, les bagages, que les pierres, le mortier, les terres, etc. M. Caillet en a imaginé également que poussent deux hommes, et qui sont disposés comme des voitures d'ambulance, contenant deux lits superposés, et tout entourés de toile pour isoler les malades, qui peuvent ainsi être transportés sans secousses. On sent combien ces voitures seraient précieuses dans des expéditions coloniales notamment, d'autant qu'il suffit d'une simple piste pour poser le rail unique qui constitue la voie.

Ce système, vraiment curieux, est susceptible d'applications innombrables, et rien n'empêche de faire circuler sur cette voie, même des véhicules pour voyageurs : ce sont de véritables petits tramways, avec sièges en travers, et traînés par un ou par deux chevaux, deux bêtes de trait pouvant s'atteler parallèlement à la voiture quand celle-ci est munie, dans ce but, de barres de traction suffisamment longues.



Chemin de fer a un seul rail. — Voiture traînée par un cheval.

Combien il serait facile, dans ces conditions, de multiplier à la campagne les lignes de tramways, les petits chemins de fer à chevaux! et cela sans travaux dispendieux, sans installations savantes et compliquées, en posant sur le sol ce rail unique qui y repose si facilement par le moyen de petites traverses métalliques!

Quelles économies ne ferait-on point sur les coûteux chemins de fer d'intérêt local qu'on a construits un peu partout à grands frais et en s'inspirant trop souvent d'intérêts électoraux, au lieu de n'avoir obéi qu'à l'unique souci de bien servir les intérêts commerciaux et industriels d'une région.

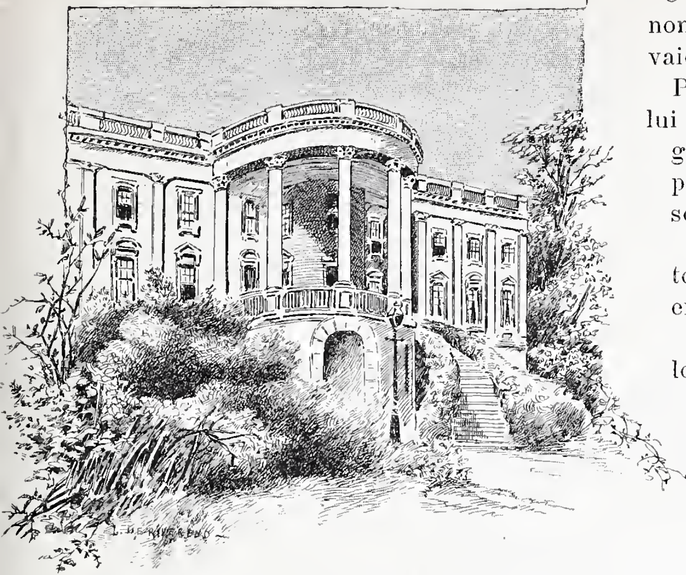


Chemin de fer a un seul rail. — Brouette.

Enfin, il est certain qu'en pays neuf, dans les colonies nouvelles, la conquête d'abord, l'exploitation et le commerce ensuite, seraient étrangement facilités par l'emploi d'une voie ferrée aussi essentiellement portative.

Daniel Bellet.

LA MAISON BLANCHE



Le 4 mars de cette année, M. Mac Kinley, vingt-quatrième président de la République des États-Unis s'est installé à la Maison Blanche. Aux yeux de tout Américain, l'histoire de cet édifice se confond avec l'histoire de la patrie.

C'est Washington lui-même qui a choisi le nom de la résidence où ses successeurs devaient exercer leurs fonctions.

Pour perpétuer un souvenir de famille qui lui était cher, le libérateur des colonies anglaises du nouveau monde voulut que le palais présidentiel portât le nom de la maison de campagne où sa femme était née.

Les travaux commencés au mois d'octobre 1792, furent poursuivis avec une extrême lenteur.

Washington était mort depuis un an, lorsque la construction de la Maison Blanche fut achevée.

Le monument fut inauguré vers la fin de l'année 1800, par son successeur John Adams, qui était entré en fonctions au mois de mars 1797 et n'était par conséquent pas éloigné du terme de son mandat.

Un intéressant article du *Frank Leslie's Popular Monthly* nous fait connaître les doléances de Mme John Adams contre les désagréments de la résidence officielle où son mari était condamné à passer les quatre derniers mois qui devaient s'écouler encore jusqu'à l'expiration de son mandat. L'humidité suintait des murs, les escaliers n'étaient pas encore en place et les sonnettes faisaient entièrement défaut. La salle de l'Est, qui a vingt-huit mètres de long sur quatorze de large et qui est aujourd'hui la plus belle et la mieux décorée des pièces de la Maison Blanche, était, du temps du successeur immédiat de

La maison blanche. — Cabinet du Président.

Washington, le séchoir où la femme du président étendait le linge de sa famille.

La résidence présidentielle prit un aspect un peu moins patriarcal sous l'administration de Jefferson qui appartenait à l'ancienne aristocratie des planteurs du sud. mais les travaux ne furent achevés que sous Madison et, par une fatalité singulière, à peine les architectes et les ouvriers avaient-ils entièrement terminé leur œuvre que l'édifice fut incendié par l'armée anglaise en souvenir de ses stériles victoires de 1814.

La Maison Blanche ne se releva qu'avec lenteur de ses ruines. Les dernières traces de la catastrophe ne furent définitivement effacées qu'en 1818, sous la présidence de Monroë, celui peut-être de tous les successeurs de Washington dont le souvenir est resté le plus célèbre en Europe à cause de la fameuse doctrine à laquelle il a donné son nom.

La construction primitive avait coûté environ seize cent mille francs; les grosses réparations qui devinrent nécessaires à la suite de l'incendie allumé par les Anglais et les frais d'aménagement intérieur s'élevèrent à quinze cent mille francs.

Depuis 1818, la demeure du chef de l'État a subi très peu de modifications. Une grille de fer a remplacé la clôture de pierres qui entourait autrefois les dépendances de l'édifice, et le vestibule a été séparé par un vitrage de la grande galerie, qui est contiguë aux trois salons de réception du rez-de-chaussée. Le vieux mobilier, qui datait de la présidence de Monroë, n'a été renouvelé qu'au lendemain de la guerre de sécession. En 1866, le Congrès a ouvert un crédit de cent cinquante mille francs pour remplacer des meubles et des tapis qui étaient déjà en fort mauvais état à l'époque où Lincoln s'était installé à la Maison Blanche et avaient eu cruellement à souffrir du va-et-vient des officiers qui apportaient, à toute heure du jour et de la nuit, au président, des nouvelles des opérations militaires, et n'avaient pas le temps de se débotter en arrivant du champ de bataille.

L'ameublement, acheté après la mort de Lincoln, a duré une trentaine d'années et, à une date récente, Mme Cleveland, tout en ayant soin de laisser à chacun des salons présidentiels sa couleur traditionnelle qui, du reste, était devenue historique, a renouvelé les tapis et les tentures et à su donner à l'aménagement intérieur de la résidence du chef de l'État un cachet de simplicité et de bon goût qui se retrouve rarement dans les somptueuses demeures des milliardaires américains.

Un voyageur européen qui visite pour la première fois la Maison Blanche est surtout frappé du caractère démocratique et patriarcal des coutumes qui, depuis plus d'un siècle, sont restées en vigueur dans la résidence du président de la République des États-Unis.

— « Où donc sont les soldats ! » s'écriait un Espagnol étonné de ne pas trouver dans les antichambres du premier magistrat de l'Union américaine les hallebardiers qui montent la garde dans les escaliers et les vestibules du Palais-Royal de Madrid.

Il y a si peu de soldats à la Maison Blanche, qu'à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur on ne découvre d'uniforme d'aucune espèce. Dans un article récemment publié par la *Century Magazine*, M. Buel raconte que pendant la guerre de sécession il devint nécessaire de prendre des précautions pour protéger la vie du Président et qu'un factionnaire fut placé devant le péristyle d'ordre ionique qui se trouve au milieu de la façade de la résidence du chef de l'État. Par une froide nuit d'hiver, Lincoln qui revenait du Ministère de la guerre où des dépêches d'une gravité exceptionnelle arrivaient sans cesse à de courts intervalles. eut pitié du factionnaire qui grelottait en lui présentant les armes et usa directement de son pouvoir de commandant en chef de toutes les forces de terre et de mer de la République des États-Unis pour donner au jeune soldat l'ordre de monter la garde dans le vestibule du palais.

Chaque matin, à dix heures, le public est admis dans la Maison Blanche. Toute personne a le droit d'entrer dans le vestibule et dans la grande salle de l'Est où trois fois par semaine le Président serre la main aux milliers de visiteurs qui défilent un à un devant lui, sans avoir besoin de solliciter de lettre d'audience. Pour pénétrer dans les trois salons affectés aux réceptions officielles, il est nécessaire de demander au secrétaire de la Présidence une autorisation qui, du reste, est très facilement accordée. Le salon vert qui communique avec la salle de l'Est offre assez peu d'intérêt. Le salon bleu est une pièce ovale décorée avec beaucoup de goût, qui fait saillie en rotonde au milieu de la façade sud de l'édifice, qui donne sur le parc. La gravure ci-dessus représente la colonnade en hémicycle qui entoure le mur extérieur du salon bleu et l'escalier qui met cette partie de la résidence présidentielle en communication avec le jardin. C'est dans le salon bleu que le Président reçoit les personnages qui viennent lui faire des visites officielles. Cette pièce communique avec le salon rouge où les membres du corps diplomatique ont seuls le droit d'être admis lorsque le chef de l'État donne des soirées où trois mille invités ont de la peine à circuler. Une salle à manger un peu étroite pour une table où cinquante convives peuvent assez difficilement s'asseoir fait suite au salon rouge et occupe l'angle sud-ouest du palais.

Un escalier qui se trouve à gauche du grand

vestibule d'entrée conduit aux bureaux du Président. La distribution du premier étage est à peu près la même que celle du rez-de-chaussée. Au-dessus du salon bleu est la bibliothèque, et la salle du conseil des ministres est au-dessus du salon vert.

La gravure que nous donnons ci-dessus représente le cabinet de travail du chef de l'État. Le cabinet présidentiel, le cabinet du secrétaire de la Présidence, le cabinet du secrétaire adjoint, le bureau ou s'expédie la correspondance et la pièce ou s'accumulent les archives occupent toute la partie du premier étage qui se trouve au-dessus de la grande galerie de l'Est.

L'aile de l'Ouest est affectée aux appartements particuliers du chef de l'État, mais le Président de la République des États-Unis n'a que peu d'instants à consacrer à la vie de famille ; il n'est pas d'homme sur le globe qui soit condamné à un labeur plus écrasant et plus assidu; pendant toute la durée de ses fonctions, M. Cleveland n'a jamais travaillé moins de quatorze heures par jour.

G. Labadie-Lagrave.

A LA VILLE

NOUVELLE

Suite. — Voyez page 102.

Appuyée contre les carreaux, elle regarda sa chambre sombre, aux murs nus, où régnaient déjà la solitude et la tristesse des maisons inhabitées.

Le courage lui manqua pour tourner la clef de la porte; elle eut peur d'entendre résonner ses pas dans la maison vide. Contre la muraille, fleurissaient quelques roses d'arrière-saison, aux couleurs passées et délicates. Après les avoir cueillies, Jeanne pour échapper à la tristesse, s'en fut vivement. Mais en refermant la barrière, elle se retourna. A la vue du clos silencieux et de la maison muette, de cette maison où elle était venue jeune épousée, où ses enfants étaient nés et où elle avait passé six années de bonheur, ses larmes jaillirent. Quitter tout cela pour ce Paris inconnu et formidable qui l'épouvantait !

La nuit était tombée quand Jeanne arriva à la gare Saint-Lazare avec ses enfants. Charles l'attendait, et la joie de se trouver tous réunis fit oublier les soucis du voyage. Une voiture les emmena avec leurs bagages. Sans cesse, Charles disait à sa femme, en lui montrant les magasins tout illuminés : « Regarde, comme c'est beau ! » Mais, point curieuse, blottie dans le fond de la voiture, Jeanne demeurait effarée. Un énorme omnibus, une de ces maisons roulantes traînée par trois énormes percherons, frôla la voiture et, instinctivement, la jeune femme serra ses enfants contre elle.

Après une course interminable, par des rues où il y avait toujours du monde, des voitures et des magasins illuminés, ils arrivèrent rue Mouffetard. Charles guida sa femme dans un couloir à peine éclairé et si étroit, qu'il fallait serrer les coudes pour ne pas frôler les murs. Après avoir traversé une cour sombre, ils montèrent un escalier raide et malpropre. Au troisième étage, Charles ouvrit une porte ; ils étaient chez eux. Leur logement, qui coûtait 200 francs par an, se composait d'une petite cuisine et de deux pièces, moitié moins grandes que celles de leur chaumière. Il avait fallu toute l'ingéniosité de Charles pour caser les meubles, qui se touchaient, d'ailleurs.

On s'empressa de dîner et ensuite de se mettre au lit, car Charles devait être debout dès trois heures. Le dépôt n'était pas loin, heureusement, rue Monge. Dans la nuit Jeanne, que des cauchemars agitaient, fut réveillée en sursaut par un grondement ; il lui sembla que tout tremblait dans sa chambre ; elle finit par se rendre compte que cela était causé par le passage d'un camion dans la rue. Tout ce bruit, après le grand calme des champs, l'agitait. A peine rendormie, le réveil-matin la fit tressaillir. Charles, qui s'habillait pour se rendre au travail, lui dit de tenir le déjeuner prêt pour onze heures, très exactement. Il lui indiqua où se trouvaient le boulanger et le laitier.

Quand Jeanne, épuisée de fatigue, ouvrit enfin les yeux, elle aperçut dans une sorte de brouillard les objets de sa chambre. Sa montre marquait sept heures et demie et cela la surprit qu'il fut si tard et qu'on y vît si peu. Promptement vêtue, elle ouvrit sa fenêtre et resta navrée de tristesse. Tout en haut d'une cour étroite, sorte de puits, on apercevait quelque chose de gris qui devait être le ciel. Sous la lumière sale, les murs malpropres, semblaient hideux. Des linges misérables étaient suspendus sur des ficelles, devant les fenêtres, et une odeur d'égout montait des plombs.

Jeanne eut vite fait le tour de leur logement, si étroit, qu'elle pouvait à peine s'y mouvoir entre les meubles, ses pauvres meubles, qui avaient souffert du voyage. L'horloge ne marchait plus et un pied de la table était cassé. Bien qu'énergique, pour la première fois, la jeune femme se sentait sans courage. Cependant, par raison, elle alluma son feu. Ses enfants habillés, elle descendit avec eux dans la rue, par l'escalier dangereux et l'étroit couloir. Elle marchanda des légumes sans se décider à en acheter, tant cela lui parut cher. Deux sous, trois poireaux et un navet ! Cinq sous, un petit chou ! Elle n'en revenait pas, elle, habituée à trouver des légumes dans son jardin. Comment,

tout se paie à Paris, même le persil, qui pousse à la campagne comme de l'herbe.

Quand ses enfants eurent mangé, ils voulurent aller jouer dehors, comme d'habitude, mais Jeanne les serrant contre elle, tâchait de leur faire comprendre qu'à Paris, il n'y a pas de clos avec des pommiers. Charles lui indiqua le Jardin des Plantes et, chaque après-midi, elle y conduisit ses enfants, heureuse de leur faire prendre un peu l'air, et s'amusant avec eux à regarder les bêtes. La vue d'un âne dans un parc faillit la faire pleurer d'émotion.

Cependant, comme malgré son économie les dépenses étaient lourdes, elle dut chercher de l'ouvrage. Mais, bien que levée dès quatre heures du matin pour travailler avant le réveil de ses enfants et pouvoir les sortir un peu dans la journée, elle gagnait à peine quinze sous par jour à confectionner des objets de lingerie, pour un magasin de nouveautés. Quand, doucement, sans lui faire de reproches, elle faisait observer à Charles que, travaillant tous les deux beaucoup plus qu'à la campagne, ils gagnaient moins et dépensaient davantage, lui se mettait en colère et parlait des 4 fr. 25 c. qu'on lui avait promis. Au fond, cela le chagrinait de voir sa femme s'épuiser de fatigue et ses enfants, plantes robustes des champs, transplantés brusquement à la ville, perdre leurs couleurs et manquer d'appétit. Bien qu'il ne se plaignît jamais, c'était dur de se lever à trois heures un quart en hiver, et de s'en aller par les rues glaciales, sous la neige, à son dépôt.

Les écuries, au moins, étaient tièdes, et on s'y trouvait à l'abri du vent et de la pluie. Mais les chevaux se battaient, et il fallait toujours se garer d'une ruade ou d'un coup de dent. Jusqu'alors, rien de grave n'était arrivé à Charles qui, d'ailleurs, faisait preuve de présence d'esprit et de sang-froid. En pénétrant dans les bas-flancs, il ne manquait jamais d'avertir les chevaux. Ses caresses les apaisaient, et la fermeté de sa parole leur en imposait. Mais chaque jour, des camarades moins heureux ou moins adroits, étaient blessés.

On les transportait aussitôt à l'infirmerie, où le médecin venait les soigner. Malgré lui, Charles ne pouvait s'empêcher de parler de ces accidents à sa femme, qui vivait toujours dans l'inquiétude. Un jour, des chuchotements de voix dans l'escalier et un bruit de pas lourds, firent tressaillir Jeanne, qui, affolée par un pressentiment, ouvrit sa porte. Sur le palier, des hommes portaient dans leurs bras, Charles, grièvement blessé d'un coup de pied dans le ventre. Il resta cinq semaines au lit, sous la menace d'une péritonite. Malgré les soins gratuits et l'indemnité qui lui furent donnés, il fallut retirer de l'argent de la caisse d'épargne. Déjà les frais de voyages, de séjour à Paris et de déménagement, avaient absorbé quatre cents francs. Cent cinquante disparurent encore, presque sans qu'on sût comment. Mais tout cela ne comptait pas, puisque Charles était sauvé! Il put enfin se lever et faire quelques pas avec une canne. Sur les supplications de sa femme, il finit par consentir à ne pas rentrer à la Compagnie des omnibus.

Alors recommencèrent les interminables courses dans Paris, à la recherche d'une place. Charles se présenta partout, chez les déménageurs, dans les Compagnies de chemins de fer et de transport. Quinze jours passèrent ainsi et le découragement commençait à le gagner. Cela lui crevait le cœur, chaque fois qu'il était obligé de retirer de l'argent. En quelques mois la moitié de cet argent, amassé sou à sou, pendant des années, avait disparu.

Doucement, Jeanne tâchait de persuader à son mari de retourner au village; mais comme Charles, irrité, menaçait alors de rentrer à la Compagnie, elle n'insistait pas. A part soi, Charles rendait justice au bon sens de sa femme, mais l'amour-propre, l'entêtement et surtout la crainte des plaisanteries que ne manquerait pas de susciter son insuccès, le faisaient s'obstiner à rester dans ce Paris, qu'à la suite de tant de déboires, il commençait à maudire.

Enfin Charles trouva une place de garçon de peine chez un marchand de tapis. Tous les matins il accompagnait la voiture qui allait chercher des tapis donnés en garde pour l'été. Par les étroits escaliers de service il descendait des cinq étages, les épaules écrasées sous le poids de lourds et encombrants rouleaux. Les jambes rompues, après avoir tant monté que descendu, des huit ou vingt étages, il lui fallait faire des efforts constants pour n'être point entraîné par son fardeau.

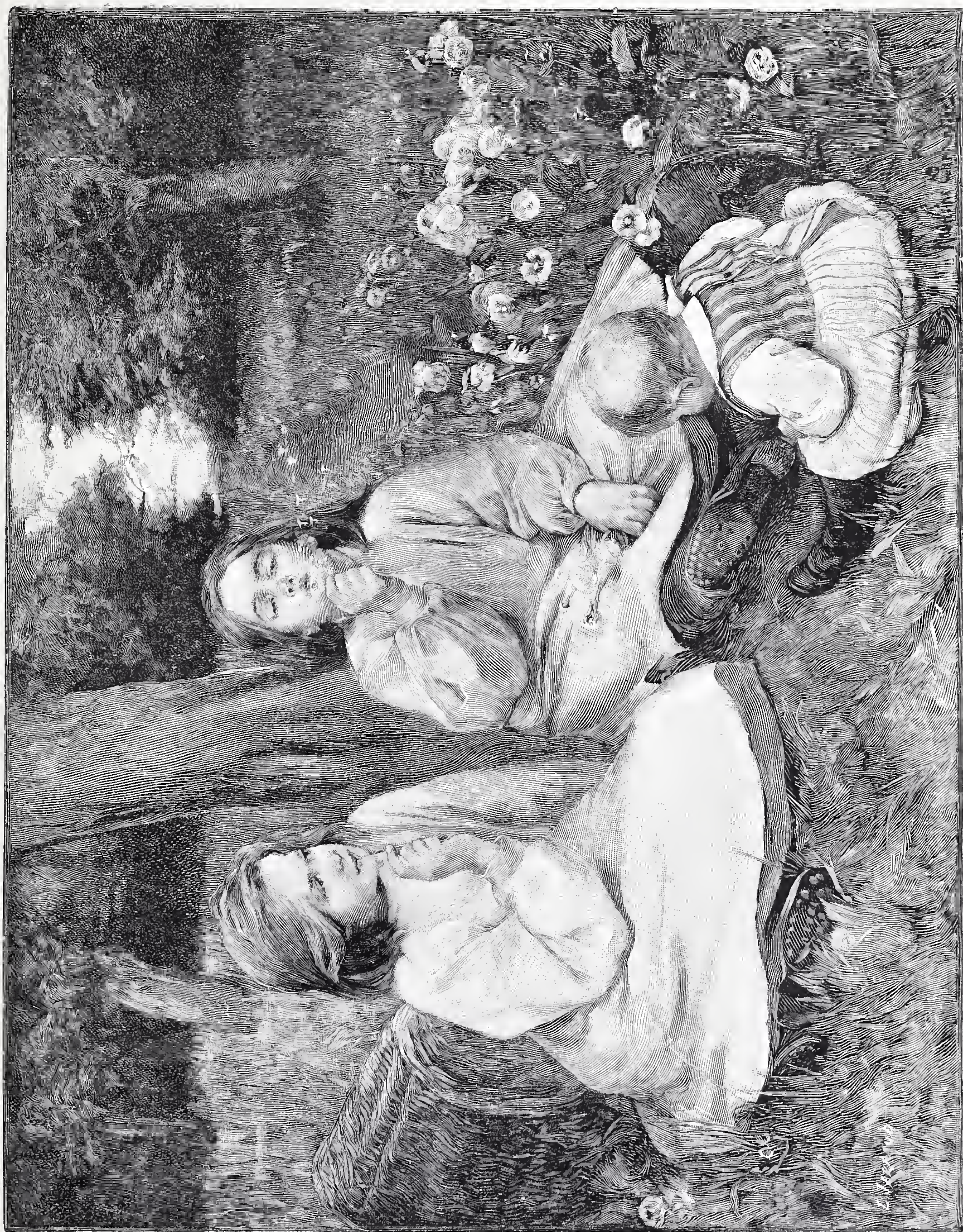
Tout ruisselant de sueur, il montait à côté du cocher; heureusement l'air était tiède. Mais le soleil qui illuminait la façade des maisons à cinq étages, les dalles des trottoirs et les pavés des rues causaient à Charles un véritable supplice. Ayant vécu sur les plateaux normands, au milieu de l'horizon infini des plaines, il avait la nostalgie de l'espace et du ciel immense où resplendit la lumière. Dans la ville de pierre, aux perspectives bornées et au ciel parcimonieusement découpé, sa souffrance devenait celle d'un prisonnier.

Mais prisonnier, il l'était vraiment dans la journée, enfermé jusqu'au soir dans un sous-sol vaguement éclairé, à battre des tapis. Les poussières obscurcissaient encore l'air difficilement renouvelable. Parfois Charles, n'y pouvant tenir, montait par une échelle jusqu'au soupirail pour respirer l'air de la rue, qui lui semblait presque pur! Ses narines étaient noires comme si elles eussent été bourrées de tabac, et les impuretés de l'atmosphère irritaient ses bronches.

(*A suivre.*) MAURICE LEMERCIER.

LES CHANDELLES

Le beaux jours sont venus ; il y a maintenant des feuilles vertes aux arbres et, dans les prairies, des fleurs multicolores. Aussi, n'est-ce plus à la maison autour du poêle, ou dans la cour étroite de l'école, avec de gros sabots, et des mitaines aux mains, que se passent les jours de vacances ; filles et garçons courent dans les champs, se cachent dans les haies, s'assoient dans l'herbe déjà haute, et s'amusent, les méchants ! à détruire les nids qui partout s'édi-



Les chandelles. — Peinture de Mlle Carpentier. — Musée Galliera. — Gravé par Jarraud.

fient. C'est le printemps, *gioventu del' anno.*

Voyez ces trois enfants, comme ils montrent bien l'insouciance, le bonheur de vivre, de respirer au grand air ! Leurs bonnes figures n'ont pas les traits émaciés des fillettes de nos villes ; on leur a mis un beau tablier blanc, pour fêter le jeudi ; on leur a confié le petit frère, tout heureux de cette fugue hors de l'œil maternel puis : « Allez vous promener, mes enfants ».

Ils ont beaucoup marché, à travers les landes, les prés et les bois — ô les bonnes senteurs printanières ! — ils ont joué, ils ont ri ; même le petit frère a un peu pleuré, sans savoir pourquoi, pour ne pas en perdre l'habitude ; enfin,

les voilà assis au pied d'un arbre, ayant épuisé à la fois leurs forces et la série des amusements.

Alors on cueille des fleurs, à portée de la main, et distraitement on les effeuille, ou bien, en soufflant brusquement sur les *chandelles*, on en disperse les corolles, au nez du petit bonhomme, qui voudrait bien en faire autant, mais ne sait ni ne peut.

Peut-être une de ces corolles, poussée par le vent, entrera-t-elle dans la chambre ensoleillée d'une maison de la route, signe de bonne nouvelle, d'après la croyance populaire, et la gamine en aura été l'inconsciente prophétesse.

L'heureuse saison et l'heureux âge! Ils n'ont pas d'histoire, étant tous deux si jeunes. Mais au delà on voit la vie, l'espérance, l'avenir, et aussi la joie de ceux qui les regardent grandir et se développer dans leurs fraîches couleurs.

Mlle Madeleine Carpentier a peint cette scène d'une si charmante simplicité, et sa toile, acquise par la ville de Paris, est au musée Galliera; elle a su réunir, sans qu'aucune perde son intérêt, la nature printanière et la printanière jeunesse. Ceux qui s'occupent des choses d'art savent qu'il y a là une difficulté, et apprécient le talent de l'artiste qui l'a surmontée.

G. Cerfberr.

L'ILE DE SAMOS

Suite et fin. — Voyez page 86.

Les pouvoirs du prince sont très limités. Il gouverne et il administre avec le concours permanent de quatre sénateurs et il est soumis au contrôle d'une chambre composée de trente-six députés. Les membres de cette assemblée sont élus par les habitants de Samos et les quatre sénateurs qui chacun représentent un des quatre districts de l'ile sont choisis par le Prince sur une liste de huit candidats que la chambre doit lui présenter. En réalité les quatre sénateurs sont de véritables ministres que le chef de l'Etat n'a pas le droit de révoquer et qu'il ne peut pas non plus nommer entièrement à son gré puisque la chambre est toujours maîtresse d'éliminer les personnages qui n'ont pas sa confiance en ne les inscrivant pas sur la liste en dehors de laquelle le Prince ne peut exercer son choix.

Sous l'égide de ces institutions que le sultan n'a pas le droit de modifier parce qu'elles sont garanties par la France, la Russie et l'Angleterre, l'ile de Samos est devenue l'un des pays les plus prospères du globe. Tour à tour pressurée par les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Vénitiens, les Génois et les Turcs, l'ancienne patrie de Pythagore a enfin retrouvé au dix-neuvième siècle, sinon la splendeur intellectuelle et artistique, du moins une partie de la richesse matérielle dont elle jouissait à l'époque où elle était la plus fidèle alliée d'Athènes.

Tandis que dans les îles de la mer Egée qui sont restées sous la domination turque l'agriculture est ruinée par les exactions des fonctionnaires ottomans et que dans le royaume de Grèce et les Cyclades, elle a quelque peine à supporter les charges dont elle est grevée, la plaine de Chora où s'élevaient autrefois la ville de Samos et le fameux temple de l'Heraeon dont il ne reste plus qu'une colonne s'est de nouveau couverte de pâturages arrosés par l'Imbrasus, de vignes et de figuiers. Les vins de Samos célèbres dans l'antiquité et qui depuis longtemps n'étaient plus qu'un souvenir historique sont aujourd'hui accueillis avec faveur sur les marchés de Gênes et de Hambourg où ils sont achetés par les pharmaciens qui pour les préparations toniques les préfèrent aux vins espagnols. Mais c'est surtout sous la forme de raisins secs que les produits des vignobles de Samos trouvent leur débouché en Europe.

L'accroissement de la population a été rapide dans une île dont le sol est d'une fertilité remarquable où il n'existe pas de dette publique ni de service militaire et où les impôts sont extrêmement légers. A Samos le chiffre des naissances l'emporte du tiers sur le chiffre des décès et l'île qui pour une superficie de 468 kilomètres carrés compte aujourd'hui plus de cinquante mille habitants serait dans un délai plus ou moins éloigné menacée de famine si le trop plein de sa population ne débordait sur le littoral de l'Asie Mineure. Il est très difficile d'évaluer avec quelque précision le nombre des Samiens qui ont traversé le détroit d'un kilomètre et demi de largeur où Cimon a gagné la bataille de Mycale et sont venus se fixer sur les côtes du golfe de Scala Nova.

Suivant les évaluations les plus vraisemblables le nombre des indigènes de Samos établis sur le littoral asiatique était de treize mille cinq cents, il y a une vingtaine d'années et doit s'élever maintenant à bien près du double.

Le Prince qui règne aujourd'hui à Samos sous la suzeraineté du Sultan appartient à la famille des Musurus. Son grand-père le Prince Paul a également régné sur l'île et une de ses tantes a épousé le prince Alexandre Karathéodory qui a été également revêtu de la même dignité.

Les Musurus représentent en Orient une sorte de dynastie de fait dont les titres sont essentiellement littéraires. Ils descendent de Musurus le Crétois qui vint en Italie après la prise de Constantinople par les Turcs et fit connaître les chefs-d'œuvre de la littérature grecque aux érudits de l'Occident.

Les caractères employés aujourd'hui dans les ateliers de typographie pour imprimer les ouvrages grecs ne sont pas autre chose que la reproduction de l'écriture de Musurus.

L.

Ballade du Pédagogue.

En cette époque de finance
Où, par la foule étant pressé,
Pour faire belle contenance,
Force est de remplir son gousset,
Un tel vend du verre cassé,
L'apothicaire vend sa drogue,
Et moi, je vends mon A, B, C :
Je fais métier de Pédagogue.

Il me faut subir l'insolence,
Et point n'en paraître offensé.
Je dois être fort en science :
Savoir les mœurs du cétacé,
Savoir combien fait $b + c$;
Je dois n'avoir jamais l'air rogue,
Et toujours être compassé :
Je fais métier de Pédagogue.

Je dois rester en permanence,
Répondre à mon nom prononcé.
Et, tandis qu'en la ville immense,
Les dandys au col repassé
Qui tous ont de l'or entassé
S'en vont ouïr la pièce en vogue,
A mon « bahut » je suis vissé :
Je fais métier de Pédagogue.

ENVOI :

Prince, ton habit est tissé
Comme le ciel d'un astrologue,
Et le mien au coude est percé :
Je fais métier de Pédagogue.

P.-P. PLAN.

LE CRYPTOPROCTE

Le Muséum d'histoire naturelle a reçu dernièrement, de M. Bastard, un cryptoprocte capturé à Majunga. Cet animal, fort rare, tient le milieu entre le chat et la civette; il est originaire de Madagascar et ne se rencontre pas ailleurs. Doué d'une force musculaire considérable et d'une agilité surprenante, le cryptoprocte (*cryptoprocta ferox*) est, relativement à sa taille, la bête la plus féroce et la plus sauvage qui existe; il ne le céderait même pas au tigre pour la soif du sang, la rage de la destruction.

D'apparence disgracieuse, ce carnassier, nommé aussi furet à bourse, mesure soixante-quatre centimètres de long, sur lesquels trente et un appartiennent à la queue. Il ressemble aux félins, dit Brehm, mais son pelage est court et lisse; ses poils, un peu frisés, sont marqués d'anneaux bruns et jaune pâle; la fourrure, en totalité, offre une teinte brun-roux, plus foncée sur le dos que sous le ventre. Il a des moustaches longues, fortes et noires, sauf à la racine, dont le bout est plus clair.

Son corps, long et voûté, supporte une tête arrondie, au museau petit, aux oreilles larges et très grandes, aux yeux de moyenne grandeur; il se termine par une queue épaisse et uniformément poilue. L'anus est entouré d'une poche. Les cinq doigts de ses pattes sont complètement réunis par une palmure et donnent naissance à des ongles tout à fait rétractiles, caractère qui rappelle celui que présentent les chats; la plante des pieds est nue. Le système dentaire est analogue à celui des viverridés, au nombre desquels se compte la civette.

Le premier cryptoprocte fut découvert dans la partie sud de Madagascar. Bien que l'on possède peu de détails sur les mœurs de ce curieux animal, on sait qu'il grimpe sur les arbres et se nourrit d'oiseaux. En liberté, il vit une quinzaine d'années. Le don de M. Bastard porte à trois le nombre de cryptoproctes actuellement visibles au Muséum. Ce nouveau pensionnaire, de commerce peu facile, a d'abord été soumis au régime de l'obscurité la plus profonde; il est à peine acclimaté.

V. MAHUT.

BRASERO VÉNITIEN DU MUSÉE CORRER

Venise n'a pas produit seulement des architectes célèbres et une École de peintres illustres; elle est encore la patrie des arts décoratifs. En même temps que les Scamozzi et les Sanmicheli, les Titien et les Véronèse, elle a vu naître une foule d'artistes plus humbles, mosaïstes, verriers, ferronniers, tapissiers qui ont élevé l'industrie jusqu'à la hauteur de l'art, et qui ont rendu la vie des Vénitiens digne du cadre merveilleux au milieu duquel elle se déployait. Bronzes, bijoux, verrerie, émaux, vases, armes damasquinées, coffrets et *cassoni*, cuivres repoussés et ciselés, soieries et dentelles, miniatures et reliures, tous ces objets merveilleux qui embellissaient l'existence des patriciens se retrouvent aujourd'hui, réunis en un cadre digne d'eux, dans un des palais qui bordent le Grand-Canal; c'est là que sont exposées les collections du musée civique, ou musée Correr.

Correr, noble Vénitien, né en 1750, après avoir servi sa patrie comme membre du Grand Conseil et du Conseil des Dix, entra dans les ordres et, libre de tout souci, put s'adonner complètement à ses collections. Prévoyant en quelque sorte la fin prochaine de la république vénitienne, il s'appliqua à réunir une foule d'objets qui faisaient honneur à sa patrie, et légua à Venise un véritable musée.

Ouvert en 1836, dans la maison même du donateur, le musée Correr fut transporté, en 1880, dans un des plus anciens monuments

de Venise, un palais dont la fondation remonte, dit-on, au dixième siècle et qui, après avoir appartenu aux Este et aux Pesaro, était devenu, au dix-septième siècle, un entrepôt pour le commerce de l'Orient, d'où le nom qu'il reçut de *Fondaco de Turchi*. Des Turcs l'habitèrent jusqu'en 1840; il devint ensuite un entrepôt de tabacs; il était fort délabré, et le palais dans lequel Alphonse II d'Este avait reçu Henri III et où le Tasse avait composé une partie de la *Jérusalem délivrée*, risquait fort de disparaître quand la ville de Venise l'acheta, le restaura et y installa ses collections. C'est là que l'on peut, aujourd'hui, se rendre le mieux compte de ce qu'ont été jadis les arts industriels à Venise.

Dans les salles du musée Correr on trouve de tout, depuis des médailles et des plaquettes de bronze jusqu'à des habits anciens, sans préjudice des enseignes, des armoiries, des coupes, des livres.

Sans parler de la mosaïque, de la verrerie et de la dentelle, qui furent de tout temps des industries spécialement vénitiennes, on peut dire que la ferronnerie est bien représentée au musée Correr, quoiqu'il ne possède rien des époques anciennes et que la plupart des objets qu'il renferme : trépieds, supports, lanternes remontent seulement au dix-septième et au dix-huitième siècle. C'est ainsi que, outre les armes, on trouve, au musée Correr, des lanternes et des proues de gondoles en fer forgé, du dix-septième siècle. Et, en particulier, l'élégant brasero de fer battu que nous reproduisons ci-dessous ne remonte qu'à la première moitié du dix-huitième siècle. Les trois pieds, formés par des volutes de feuillage, sont réunis par un médaillon sur lequel est établi le brasero lui-même, de forme circulaire, décoré de palmettes et de balustres.



Musée Correr a Venise. — Brasero en fer forgé.

Ce brasero a un peu plus d'un mètre de hauteur; il a été donné au musée par la comtesse Giustina Martinengo.

A côté on en voit un autre non moins élégant, dont les supports sont formés par des bustes.

Tous les deux ont fourni des modèles à de nombreuses contrefaçons dont il faut se défier soigneusement.

Ces deux exemplaires font le plus grand honneur aux forgerons vénitiens du dix-huitième siècle et montrent que, même à cette époque, leur art n'avait point dégénéré.

J. H.

PAGES D'OUTRE-MER

A OLYMPIE

Après tant de siècles de silence, le stade d'Athènes retentit encore d'applaudissements frénétiques. Soixante mille spectateurs, accourus des deux mondes, se sont, il y a quelques mois, pressés sur ses gradins, restaurés par la munificence d'un riche et généreux Hellène, M. Averof, et ont suivi avec passion les luttes classiques des *athlètes* et des *discoboles*, non moins que les « matches » plus modernes des « professionnels » de tennis et de bicyclette.

A ces *jeux olympiques*, qu'on aurait dû, plus exactement, qualifier de *panathénaïques*, il n'a manqué que d'être célébrés dans leur vrai cadre, à Olympie même, au milieu de cet admirable site tant vénéré des Grecs anciens, au bord de cet Alphée qu'Hercule détourna pour nettoyer les écuries d'Augias. Et je voudrais raconter ici la visite pieuse que je fis, l'avant-dernier hiver, aux ruines de ces temples et de ces palais, aux verdures sombres de ces collines, auxquels seuls, dans l'Élide et dans la Grèce entière, il était donné, tous les quatre ans, d'être le théâtre auguste des plus grandes fêtes de l'antiquité.

Katakolo, petit port de la côte occidentale du Péloponèse, est une ville insignifiante. Elle offre seulement le double avantage d'être à proximité d'Olympie, et de posséder un chemin de fer qui y mène. On imagine donc facilement l'entrain avec lequel, répondant à l'invitation d'un aimable compatriote, M. K..., ingénieur

des ponts et chaussées, et directeur des chemins de fer en Grèce, tous ceux d'entre nous, que le service ne retenait pas à bord, abandonnèrent un matin leur demeure flottante, que les rafales de février, à ce mauvais mouillage, secouaient comme en plein océan.

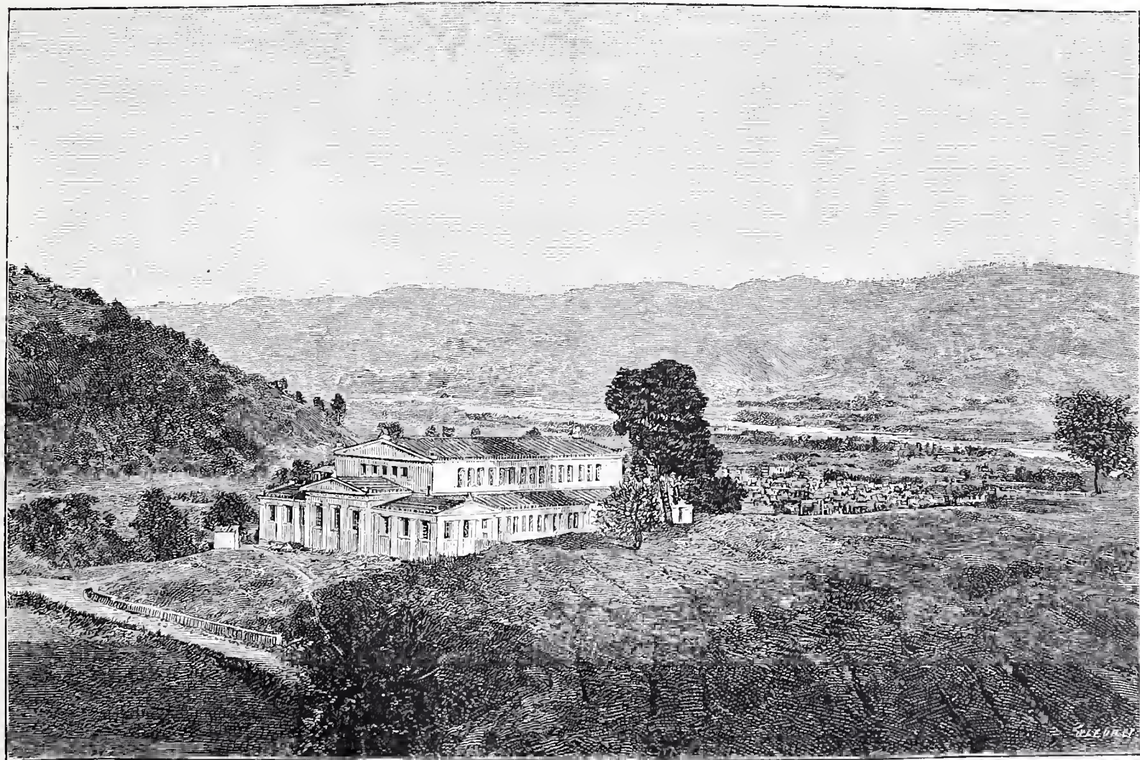
Dès neuf heures, nous sommes à la gare, où une locomotive chauffe spécialement pour notre petite caravane. Devant une affluence de curieux, nous prenons place dans un wagon bien capitonné, celui-là même qui est affecté au service personnel du directeur. Bientôt nous sommes emportés à travers la campagne, longeant d'abord la mer houleuse, pour nous enfoncer ensuite dans l'intérieur des terres et gagner Pyrgos, ville importante d'Élide. Là, nous devons nous arrêter une heure pour attendre un autre train qui, de cette station, nous conduira à Olympie. Le temps est fort maussade : il ne pleut pas encore, mais de gros nuages noirs s'amoncellent à tous les coins du ciel, fort inquiétants.



Un gendarme à Pyrgos.

Le long de la route, nous admirons les vignes magnifiques qui sont la principale richesse de cette région, de beaucoup la plus prospère de la péninsule, et dont les produits s'exportent par quantités très-considérables, en Occident, sous le nom de « raisins de Corinthe ». Partout, d'ailleurs, les champs sont bien cultivés : on n'aperçoit de tous côtés qu'oliviers, amandiers en fleurs, orangers couverts de fruits. Mais les vignes sont particulièrement soignées. On les travaille minutieusement; et, pour cette saison, chaque cep a le pied enfoui dans un tas conique de terre, ce qui donne aux vignobles un curieux aspect. Cette vue me réconcilie un peu avec la campagne grecque que, jusqu'ici, en Attique, j'ai connue si stérile, si desséchée.

« Pyrgos ! » — Durant une heure, nous visitons la ville qui ressemble à un grand village. 15,000 habitants ; maisons basses et sales ; boutiques misérables et d'une exiguïté singulière ; on ne voit aux devantures que de la camelote



Musée d'Olympie. — Gravé par Fleuret.

occidentale. Cette « grande cité » ne donne même pas l'illusion d'une petite. Des paysans circulent dans les rues, d'ailleurs animées. La plupart portent un grand manteau tissé de poil roux, qui a des allures de dalmatique avec ses manches bizarres. Nous croisons même une patrouille de gens de la police qui nous procurent une douce hilarité dans cet affublement, avantageusement complété par les étranges babouches à houpettes constituant la chaussure nationale, et un fusil Gras en bandoulière.

Subitement, nous débouchons sur la place publique et j'ai, très-nette, une vision de l'*agora* d'autrefois. Toute une foule d'hommes presque immobiles, et de toutes conditions, est là faisant la causette et discourant avec de grands gestes. Sans doute, ils parlent politique et discutent le dernier acte de Tricoupi ou de Delyanni. Je suis vivement frappé de cette oisiveté de la population masculine en pleine semaine : jamais encore, elle ne m'était apparue d'une façon aussi saisissante. Il n'est pas étonnant que ce pays soit si pauvre et si peu producteur. Tous ces braves gens sont orateurs, mais cela ne rapporte rien. Ils jouent aux Démosthènes, s'imaginent être nés pour de grandes choses, et il est possible que quelques-uns de ceux qui pérorent majestueusement devant nous — et, je dois le dire, avec distinction, sans bruit, sans cris, posément — parlent du meilleur moyen d'assiéger Constantinople. Ces pauvres Grecs sont pleins de leurs ancêtres, avec lesquels ils n'ont pas grand' chose de commun, si ce n'est cette éloquence native et ce geste large de beaux phraseurs.

Sur des tabourets de bois, devant des tables grossières, nous nous asseyons un instant, à une taverne très-fréquentée, le *Café d'Ulysse*. Tandis que nous dégustons le verre de *mastic* que nous nous sommes fait servir — espèce d'anisette fort appréciée en Grèce et fabriquée avec la résine de l'arbre à mastic, ou lentisque, sorte de pistachier — les notables de l'endroit passent et repassent avec une noble lenteur, portant beau, ayant grande mine, le mollet bien pris dans des *cnémides* très-ajustées, le buste cambré sous la petite veste aux riches soutaches, la *foustanelle* — cette extraordinaire jupe plissée — d'une irréprochable blancheur. Et ces patriotes, imposants débris de l'hellénisme, nous font l'effet, avec leur taille de guêpe et leurs membres grêles, de coryphées costumés en insectes, venus là pour une parade de ballet et tout prêts à danser.

Nous reprenons le train à une seconde gare; car Pyrgos en possède deux. La ligne suit le cours de l'Alphée, lequel coule dans une vallée vaste et pittoresque que ses crues inondent périodiquement. Cet Alphée a l'allure d'un grand fleuve : ce n'est pas un ruisseau comme, dans l'Attique, le Céphise ou l'Ilissus, se transformant, suivant la saison, en torrent ou en fossé maréeageux; c'est un cours d'eau navigable qui descend fièrement vers la mer.

Au bout d'une heure, le train s'arrête devant une construction blanche, où quelques gens s'agitent. Nous voici rendus; et, en débarquant dans la petite gare au fronton de laquelle, en grosses capitales bleues, se détache cette inscription étrange « ΟΛΥΜΠΙΑ », nous nous demandons si nous ne rêvons pas, s'il est bien vrai qu'on peut arriver dans le sanctuaire des temps antiques par ce mode de locomotion moderne et sans poésie.

Croire que le nom d' « Olympie » désigne aujourd'hui autre chose qu'un site et des décombres, serait une erreur complète. Depuis longtemps, il n'y a plus en ce lieu de ville, ni même de hameau. Deux mauvaises auberges, portant des enseignes pompeuses, se sont installées dans le voisinage du musée; et c'est dans l'une d'elles, le « Grand Hôtel d'Olympie » (!) que nous allons aux renseignements. On nous y fait un accueil d'autant plus empressé que les voyageurs sont rares à cette époque de l'année. Nous décidons — résolution malencontreuse que nous regretterons bientôt — de déjeuner sur l'heure, car il en est grand temps. L'un de nous, en homme de précaution et en bonne fourchette, s'était muni de quelques victuailles et d'un peu de bon vin, dont ses compagnons, qui, bien que marins, s'étaient embarqués sans biscuit, profitent sans scrupule. Grâce à ce renfort et à la gaieté régnante, nos estomacs se tirent d'affaire, malgré l'immangeable bifteck, servi par notre hôte comme plat de résistance : jamais je ne m'étais mis rien d'aussi coriace sous la dent.

Au sortir de l'auberge, nous contemplons d'abord le paysage. A vrai dire, il en vaut bien la peine. Olympie est — ou plutôt était — située dans une sorte de cirque circonscrit presque entièrement par une série de monticules très distincts et très accidentés, tous verdoyants. L'Alphée coule à leur pied; et de l'autre côté de son cours, qu'on aperçoit en partie, se dressent de hautes montagnes noires. Un torrent, le Kladéos, dont le lit est une ravine profonde et qui, en ce moment, roule des eaux sonores entre des berges emportées, traverse le fond du cirque et va se jeter dans le fleuve. L'endroit est charmant et recueilli, avec je ne sais quoi de religieux émanant d'une végétation magnifique. C'est sur la plaine d'alluvions existant au confluent du Kladéos et de l'Alphée, sous l'abri des hauteurs, que les anciens avaient successivement élevé les temples et les établissements publics d'Olympie, d'abord à l'intérieur d'une enceinte sacrée, l'*Altis*, dont Hercule avait tracé lui-même les limites, — 600 fois le pied du héros — puis en dehors, quand elle fut devenue insuffisante. Le mont Kronos, petite

colline très vénérée qui porte encore un bois épais et plein de mystère, dominait les places, les édifices, les colonnades de cette ville sainte.

Comme ce pays est morne aujourd'hui! Quel silence et quelle solitude, en cette saison surtout, où les touristes ne voyagent pas encore! Ici jadis, pendant les jours trop fugitifs de la *Trêve sacrée*, et plus complètement que dans nos expositions universelles, l'activité de toute une race se donnait carrière. Ici les plus graves affaires de diplomatie et de politique se traitaient entre temps; orateurs, philosophes, historiens, poètes récitaient ou lisaient les plus beaux passages de leurs écrits; on admirait les plus purs chefs-d'œuvre des sculpteurs et des peintres. Ici, au milieu d'un enthousiasme indescriptible, la foule bruyante des pèlerins, venus de l'Europe et de l'Asie, des îles et du continent, applaudissaient les *Olympioniques*, ou vainqueurs des jeux, qui recevaient en prix de simples couronnes d'olivier sauvage. L'âme grecque se retrempait dans la concorde de ces solennités nationales, frémissait de patriotisme, s'enivrait de gloire.

Tout ce qu'il y eut de célébrités dans le monde hellénique a foulé ce sol! Philippe de Macédoine, Alexandre le Grand, Néron, Adrien ont, tour à tour, modifié ces constructions, édifié de nouveaux palais, de nouveaux temples. Puis, les Barbares, les Slaves, les Francs, après eux les Vénitiens, les Turcs, des tribus de nomades et de bergers ont occupé et pillé ces splendeurs, y portant la dévastation et le feu, campant sur leurs ruines. Peu à peu celles-ci, secouées par les tremblements de terre, disparurent entièrement, ainsi que les décombres des divers établissements postérieurs, sous le limon sablonneux de l'Alphée, étendu, comme un linceul, en une couche épaisse de plusieurs mètres. Cela explique l'étrange diversité des monuments d'Olympie, et comment on voit les vestiges d'une église byzantine contigus à l'atelier de Phidias.

(A suivre.) RENATUS.

Rondel du retour des nourrices

Aux premiers soleils du printemps,
On voit revenir les nourrices,
Aux allures d'impératrices
Avec leurs longs rubans flottants.

Les Luxembourgs frais et pimpants
S'endimanchent pour nos délices,
Aux premiers soleils du printemps :
On voit revenir les nourrices.

Ayant des fardeaux... importants,
Elles passent, triomphatrices.
Et, nonchalantes protectrices,
Me rappellent mon jeune temps...
Aux premiers soleils du printemps.

H. VASSEL

L'ESPAGNOL SANS GAND

CARICATURE POLITIQUE DE 1678

« Que dites-vous de la prise de Gand? Il y avait longtemps qu'on n'y avait vu un roi de France. En vérité, le nôtre est admirable; il méritait bien d'avoir d'autres historiens que deux poètes; vous savez aussi bien que moi ce qu'on dit en disant *deux poètes;* il n'en aurait nul besoin. Il ne faudrait ni fable ni fiction pour le mettre au-dessus des autres, il ne faudrait qu'un style droit, pur et net, d'un homme de qualité et de guerre, comme j'en connais. »

C'est en ces termes peu obligeants, mais presque mérités, à l'adresse des deux poètes historiographes rentés du roi, que Mme de Sévigné parle à son cousin, le comte de Bussy-Rabutin, le 18 mars 1678, à propos de la prise de Gand, à laquelle le roi assista.

L'événement produisit alors une impression considérable et contribua sensiblement à déterminer le roi d'Espagne à signer la paix de Nimègue, malgré Guillaume d'Orange. L'entreprise, très habilement préparée dans le plus grand secret par Louvois, réussit surtout par ce mystère qui permit de réunir en quelques jours 84 escadrons et 67 bataillons sous les murs de la plus puissante ville des Flandres, sans que ni les ennemis ni même les Français en eussent eu soupçon. Il serait moins facile, aujourd'hui, de dissimuler de tels mouvements. Vauban conduisait le siège; quatre jours y suffirent; le 9 mars, don Francisco de Pardo, gouverneur de la place « vieil et barbu », s'approcha de Louis XIV et lui dit simplement : « Je viens rendre Gand à Votre Majesté; c'est tout ce que j'ai à lui dire ». Cela suffisait.

Gand avait eu une histoire glorieuse et tragique entre toutes les grandes communes flamandes; Jacques et Philippe Artevelde, ces Étienne Marcel des Flandres, étaient Gantois; Marie de Bourgogne, la fille de Charles le Téméraire, vit à Gand les bourgeois juger et exécuter ses conseillers Hugonnet et d'Imbercourt; Charles-Quint, Gantois par le lieu de sa naissance, châtia cruellement une émeute de ses compatriotes, et l'on peut dire, à cette occasion : « Qui aime bien châtie bien », car l'empereur autrichien-espagnol-flamand, était fier de sa ville natale au point de dire — si ce n'est pas une simple légende, — à qui lui vantait Paris : « Je mettrais Paris dans mon Gand ». Le jeu de mots n'est ni très fin ni très vraisemblable : mais il a fait fortune et est devenu monnaie courante. La cité de Gand, toujours à la tête des efforts patriotiques de la Flandre, fut le siège du congrès où les députés des Pays-Bas conclurent la *Pacification de Gand*, une confédération nationale pour l'expulsion des Espagnols.

La plus populeuse, la plus riche des cités flamandes, Gand était, en outre, avec Namur, la

plus forte des places de guerre. Mal défendue par les Espagnols surpris, sa soumission eut toute l'importance d'un fait militaire décisif. Aussi, l'enthousiasme fut-il éclatant en France; certes, les deux poètes historiographes, Boileau et Racine, raillés par Mme de Sévigné, ont donné à leur relation des exploits du roi un accent par trop dithyrambique; le comte de Bussy-Rabutin n'eût pas été moins adulateur (1), malgré son double titre « d'homme de qualité et de guerre », car toute la cour, alors, était au même diapason. Les artistes se mirent de la partie. L'estampe ci-contre représente sans doute le gouverneur général des Pays-Bas Espagnols, comte de Villa-Hermosa, à la recherche de son *gant* (2).



L'ESPAGNOL SANS GAND.
Estampe allégorique de la prise de Gand par Louis XIV.

Si l'esprit de la facétie est médiocre, le dessin a plus de mérite. Les types sont bien observés: l'Espagnol, fidèle à ses modes nationales, porte encore le costume qui le caractérise dans tous les tableaux et dessins de l'époque; le Flamand a le grand chapeau conique sur une longue face barbue, aux yeux bleus, le gentilhomme Français est élégant, et l'attitude des divers personnages a du naturel et de l'aisance.

La multiplicité des conquêtes de places de guerre par les armées du roi de France a excité la verve des artistes; une autre estampe nous présente encore le comte de la Villa-Hermosa tenant un chapelet à gros grains, dont chaque grain figure une place forte; ce chapelet est dénoué, les grains glissent, tombent, et des Français les ramassent, les enfilent et en composent un second chapelet qu'ils se flattent de mieux garder. L'histoire nous apprend que la plus grande partie du chapelet dut être restituée par le vainqueur; la conclusion de la paix était à ce prix.

HENRI MÉTIVIER.



L'ESPAGNOL SANS GAND.
Estampe allégorique de la conquête des places de guerre.

(1) Il l'a bien prouvé à cette époque même, les efforts de courtisanerie de l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules* pour rentrer en grâce, l'ont porté à de singuliers excès de platitude, et le style ne vaut pas celui de Racine. (Voir la correspondance de Bussy-Rabutin avec Mme de Sévigné, année 1678.)

(2) Ce jeu de mots *Gand*, *gant*, a été réédité dans notre siècle; en 1815, lorsque Louis XVIII fuyant devant Napoléon revenu de l'île d'Elbe, s'était réfugié à Gand, de mauvais plaisants prêtèrent aux royalistes une chanson dont le refrain était : « Rendez-nous notre *paire de gants* » (ou notre *Père de Gand*), ce qui se chantait sur l'air de la *Tentation de saint Antoine*.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LES STATUETTES DU PEINTRE GÉROME



Bonaparte en Égypte. — Statue de Gérôme. — Salon des Champs-Élysées de 1897. — Gravé par Crosbie.

En 1864, lorsque parut le « 1814 » de Meissonier, la vérité d'attitudes et d'allures des chevaux que le grand peintre réunissait dans sa composition, souleva un tolle général. On accusa l'artiste d'abuser de sa popularité pour imposer au public, sous prétexte d'exactitude, les plus bizarres fantaisies. Meissonier fit la sourde oreille et s'obstina. Le premier résultat de sa ténacité fut d'amener les protestataires à une observation plus attentive des modes de progression du cheval. Et plus tard, quand la photographie se mêla à la discussion, elle proclama avec éclat le triomphe de l'auteur de « 1814 ». En sorte qu'aujourd'hui son réalisme scientifique, longtemps dédaigné par les peintres, et toujours honni de la plupart des statuaires, s'impose pourtant à tous.

Le peintre Gérôme, qui manie aussi volontiers l'ébauchoir que le pinceau, vient de donner, en cette matière, un grand exemple de conscience artistique. Il a voulu appliquer à la statuaire la rigueur d'observation à laquelle il s'est soumis en peinture, notamment dans ses *Arabes traversant le désert*, qui datent de 1860. Dans ce tableau les animaux les plus en vue se conforment strictement à la mécanique de la progression lente. Reporter à ses œuvres de sculpture, cette saine habitude constitue une tentative très noble. Car dans l'état présent de la statuaire elle heurtera des préjugés.

Substituer la *marche vraie* à *l'air de marcher* dont se contentent certains artistes, c'est revenir à la logique, c'est rétablir le principe de *l'accord harmonieux des aides de l'homme avec la direction des membres de l'animal*, autrement dit mettre en rapport rigoureux l'attitude du cavalier et l'allure de sa monture. Pour cela, il est bon de renoncer aux appuis successifs du passage et au piaffer si fréquents dans la cavalerie artistique, à l'encapuchonnement exagéré sous la pression de la main de bride, au trot contrarié où la jambe, répondant diagonalement au membre antérieur levé, a des cassures disgracieuses et impose au jarret un jeu saccadé rappelant la tare de l'éparvin sec.

Le grand sculpteur Barye voulut rompre avec cette routine, lors de l'exécution du bas-relief de Napoléon III, placé jadis en face du pont des Saints-Pères. Il s'arrêta, dans sa tentative, à un amble rompu, défectueux, d'un travail incomplet et hésitant; et prouva ainsi que la locomotion du cheval lui était moins familière que celle des fauves. Cette erreur étonne chez un observateur aussi attentif. Aujourd'hui, il eût certainement modifié cette manière de faire dans le sens de la vérité du mouvement. La photographie est devenue un témoin qui renseigne l'artiste, mais avertit également le public dont il rectifie le jugement et qu'il met en garde contre toute fantaisie. Les jeunes sculpteurs devraient en tenir compte et se servir de leur habileté pratique pour rechercher, en tout, la représentation la plus vraisemblable, et par conséquent se rapprocher de plus en plus de la vérité. Barye n'eût pas manqué à ce devoir.

En statuaire équestre, l'impression calme et imposante que doit produire un grand homme est contrariée par les mouvements de haute école de sa monture. Celle-ci doit être subordonnée dans son allure à la figure qu'elle porte. La tranquillité et la sécurité du pas de l'animal laisseront toute son importance morale au personnage. C'est pourquoi l'on peut prévoir que l'allure vraie du cheval, au pas, entrera bientôt à l'état de formule dans le bagage de tout animalier. Le statuaire n'en sera pas moins libre de se soumettre au précepte de Charles Blanc d'après lequel « pour les animaux comme pour la figure humaine, le sculpteur doit préférer la vérité typique à la vérité individuelle ». La nature, il est vrai, particularise, en nous montrant un animal grand ou petit, gros ou levretté par suite d'entraînement; mais l'art peut réunir les éléments de beauté pour en former un type. Cependant l'œuvre n'est pas complète parce qu'elle est typique, il faut qu'elle soit vivante, et peut se contenter de l'allure calme, qui imposera le moins de préoccupation au cavalier.

Ceci revient à rappeler ce précepte qu'on ne passe dans le domaine du beau qu'après avoir exploré celui du vrai.

Les courageux essais de Gérôme se tenant dans la limite de la vérité, et comme traduction des formes, et comme indication exacte du mouvement, nous paraissent avoir une grande importance. C'est une série dont le premier sujet représente un cheval arabe monté par le général Bonaparte; l'animal est en pleine marche, et appuyant sur le sol par trois de ses pieds.

Je vais donner en quelques mots l'analyse de ce qui se produit régulièrement dans cette progression calme: la bête vient de poser le pied postérieur droit, et commence son appui, que termine le postérieur gauche; ce dernier ne touche plus que de la pointe du sabot et, celle-ci quittera la terre à l'instant où le fer de son congénère s'y appuiera franchement; c'est le temps très court pendant lequel le poids de l'arrière-main se trouvera étayé, en passant de gauche à droite.

Ce motif équestre représente le moment où le cheval, encore un peu sur l'appui latéral antérieur gauche, abandonne l'appui *tripédal*, en passant à celui diagonal, du même côté. Sans vouloir affirmer que la distance soit identique entre chaque demi-pas, on peut cependant dire que le *pas moyen* est celui convenant le mieux à la sculpture, parce que l'animal se *juge*, les espaces entre les battues étant alors égaux, les traces se recouvrent, et le pas est plus normal sans être dit : *raccourci*, ce qui indiquerait une tendance à se mettre au trot; ni *allongé*, pour finir par marquer les pistes de l'amble.

Nos observations particulières permettent d'affirmer que, lorsque l'artiste donnera à l'amplitude du pas complet, la *longueur du cheval*, c'est-à-dire à l'écartement limité entre deux empreintes que fait, successivement, le même pied sur le sol, il aura produit le meilleur effet naturel du pas dans sa marche régulière, en terrain plat, avec une vitesse de cent mètres par minutes.

Le second sujet est César, dont la monture vient de franchir le Rubicon. Chez ce cheval, qui monte une côte, le train de derrière étant chargé de pousser le corps à l'encontre d'un plan incliné, le pied postérieur avancera moins, sous le ventre, et les limites de l'appui diagonal seront plus éloignées l'une de l'autre, l'animal se *méjugera*.

Le général Bonaparte, exposé cette année au Salon, est le premier sujet d'une série de six statuettes, d'assez grande dimension, par laquelle le sculpteur Gérôme vient d'affirmer que la sculpture équestre n'aurait qu'à y gagner, en revenant à des poses d'une vitalité plus calme et plus naturelle, pour honorer la mémoire d'un grand homme par un monument de ce genre.

DUHOUSSET.

A LA VILLE

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez pages 102 et 111.

Épuisé par son rude travail, mal nourri, car il ne mangeait plus chez lui, Charles se mit à tousser et devint maigre à faire pitié. Mais tous les maux semblaient s'acharner après lui : une épidémie de rougeole se déclara dans sa maison et ses deux enfants gardèrent le lit. Son petit garçon fut même au plus mal et chaque soir le père tremblait en ouvrant la porte. Avec cela, des soucis d'argent. Les visites du médecin et les médicaments eurent bientôt absorbé les quelques cents francs qui restaient encore à la caisse d'épargne. On vécut avec le gain de Charles, se privant plutôt que de toucher aux derniers soixante francs qu'on avait pu conserver.

Cependant, malgré tous les soins, la convalescence des enfants n'en finissait pas. Un dimanche le médecin dit à Charles : « Vos enfants ne se remettront jamais dans votre logement, sans air et sans lumière. Il faut les envoyer à la campagne ».

Charles se décida à se séparer de sa femme et de ses enfants; mais son logement vide, la tristesse et le découragement s'emparèrent de lui. La toux augmentait et sa faiblesse devint telle qu'il dut interrompre tout travail.

D'ailleurs il n'avait plus ni volonté ni énergie. Seul l'entêtement de rester à Paris subsistait en lui, mais irraisonné, tout instinctif. Ses meubles vendus, son linge et ses vêtements engagés au Mont-de-Piété, il se trouva un beau jour sans place, sans domicile, sans argent et incapable de travailler. Seul alors, le souvenir de sa femme et de ses enfants l'empêcha de se jeter dans la Seine.

Enfin, bien qu'il lui en coutât, il se décida à aller pour la première fois depuis son arrivée, chez le docteur Baduel. A la vue de ce géant amaigri, toussant, miné en quelques mois par la vie de Paris et qui venait lui confier ses misères, le docteur plein de pitié, retint sur ses lèvres une phrase ironique. Puis comprenant qu'il fallait en imposer à cette nature indécise mais entêtée, il dit à Charles :

— Déshabille-toi, je vais t'ausculter. Ses doigts percutaient le dos, la poitrine, les aisselles et son oreille s'appuya successivement sur toutes ces parties du corps.

Quand Charles se fut rhabillé, le docteur lui dit froidement :

— Si tu restes à Paris, tu mangeras bientôt le pissenlit par la racine.

Charles eut un geste vague.

— Pourquoi t'obstines-tu à demeurer ici?... Tu as peur, je parie, qu'on se moque de toi. Le docteur ajouta aussitôt.

Ce qu'on peut dire derrière ton dos, cela t'est égal, n'est-ce pas? Quant aux gens qui viendraient te parler, tu as les poings pour leur répondre.

La tête inclinée, affaissé sur sa chaise, Charles finit par demander, tout honteux :

— Monsieur Baduel, voudriez-vous me prêter dix francs, pour que je m'en retourne chez nous?

— Avec plaisir, mais tu me promets de partir aujourd'hui même, sans cela je ne te donnerais pas d'argent.

Le docteur fit restaurer Charles, lui indiqua quelques travaux peu pénibles à faire dans sa propriété et lui assura qu'en vivant à la campagne, au grand air, il serait bientôt remis.

. . . .

Vers le milieu d'une journée d'août, Jeanne sortit de sa maison, de sa chère maison, qu'elle avait pu relouer et qu'on avait meublée, tant bien que mal. A ses côtés marchaient ses enfants, dont la croissance arrêtée un moment par leur transplantation à Paris, reprenait avec plus de vigueur. Un panier au bras, Jeanne portait la collation à son mari, qui faisait la moisson.

A la sortie du village, la plaine couverte de blé fauve s'élargissait jusqu'au ciel, entre les cours des fermes entourées de grands arbres. Jeanne gagna un champ où Charles fauchait. Son parcours terminé, il revint vers sa femme et s'assit avec elle et leurs enfants, à l'ombre d'un orme. Le hâle donnait du ton à son visage encore un peu maigre; sa toux l'avait quitté et ses yeux n'étaient plus aussi brillants.

— Tu n'es pas fatigué, lui demanda sa femme avec sollicitude, en l'obligeant à se couvrir pour qu'il ne se refroidît pas.

Charles répondit sincèrement :

Je me sens plein de force. Je viens d'abattre une demi-vergée, sans m'en apercevoir.

Après avoir mangé et bu, il embrassa sa femme et ses enfants, qui s'en retournèrent.

Le manche de sa faux piqué en terre, Charles sortit d'une corne de bœuf suspendue à sa ceinture une pierre à repasser qui baignait dans l'huile et la promena des deux côtés de la lame. Puis il redressa sa faux et la tint toute droite.

Soudain son visage s'assombrit au souvenir de cet argent gaspillé en quelques mois, au souvenir aussi de l'existence infernale qu'il avait menée dans Paris, la monstrueuse ville de pierre, contre laquelle il gardait de la haine. Mais sous la chaleur les épis craquaient et l'air vibrait au-dessus des blés. Sortant de l'ombre, Charles s'avança résolument dans l'éclatante lumière. Les jambes un peu infléchies, le dos courbé, d'un mouvement sûr et rythmé de sa faux, il recommença à couper le blé, heureux de fouler sous ses pieds la terre, la bonne terre, au contact de laquelle il avait retrouvé la santé, la liberté et la joie!

Maurice Lemercier.

MOEURS AMÉRICAINES

I

LA CHAINE DES MARGUERITES A VASSAR

Nous n'avons rien en France qui ressemble au collège de Vassar. Le millionnaire américain qui a créé de toutes pièces cette institution sans rivale dans le nouveau monde, a voulu mettre les bienfaits de l'enseignement supérieur à la portée des jeunes filles. En dehors des inévitables résistances que suscite toute innovation hardie, cette entreprise devait fatalement rencontrer de sérieuses difficultés d'organisation. Il ne s'agissait pas seulement de choisir les méthodes à suivre et d'arrêter les programmes, il fallait en outre découvrir le régime qui convenait le mieux à des jeunes filles de 16 à 24 ans. Une liberté illimitée n'eût pas été exempte de périls et si l'on tient compte des idées américaines, un internat trop rigoureux eût été impossible. Les fondateurs du collège de Vassar ont résolu le problème en laissant une très large part à l'initiative individuelle des élèves et à cet esprit d'association que les anglo-saxons de l'Amérique du Nord ont pour ainsi dire dans le sang. Pendant les trois dernières années de leur séjour au collège, les élèves dirigent elles-mêmes leurs études. Suivant leurs goûts et leurs aptitudes, elles ont le droit d'opter entre les cours supérieurs de latin, de grec, de sanscrit, de français, d'italien, d'allemand, d'anglais, de mathématiques, d'astronomie, de physique, de chimie, de minéralogie, de géologie, de biologie, de physiologie, d'histoire, de philosophie, d'économie politique, d'art et de musique. Bref, elles n'ont que l'embarras du choix. A Vassar, il n'y a pas moins de soixante professeurs de l'un ou de l'autre sexe, qui presque tous se sont fait un nom dans la science.



LA CHAINE DES MARGUERITES.

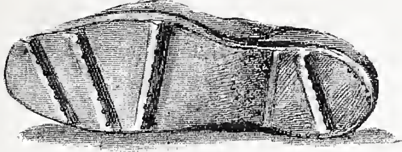
Les sous-maîtresses sont inconnues dans ce pensionnat ou plutôt dans cette université modèle. Une association d'élèves veille à l'exécution des règlements, une autre association appelée la *Philaletheis* se charge de jouer et au besoin de composer les pièces de théâtre qui sont représentées les jours de grande fête; le club le *Qui-Vive* discute chaque soir les questions politiques les plus importantes, en observant dans ses débats les règlements de la Chambre des communes. La Société l'*Hellenica* qui s'est constituée pour s'occuper des affaires de Grèce est fort absorbée en ce moment; le *Southern club* n'ouvre ses portes qu'aux filles des vaincus de la guerre de sécession, et le *Contemporary* est exclusivement littéraire. Chaque élève a le droit d'être affiliée à plusieurs de ces sociétés, et presque toutes font partie de l'*Athletic Association*. On sait combien les exercices physiques sont en honneur parmi les anglo-saxons des deux sexes. C'est l'*Athletic Association* qui organise chaque année des jeux en plein air pour célébrer le retour de la belle saison. La *Chaîne des Marguerites* est un des plus gracieux épisodes de cette fête du *Field Day*. De toutes les scènes dont le *Frank Leslie's Popular Monthly* a publié une description si complète et si intéressante dans ses articles sur les *Universités et les collèges en Amérique*, c'est à notre avis celle qui donne l'impression la plus saisissante du genre de vie d'une élève de Vassar. Ces jeunes filles qui s'avancent deux à deux à l'ombre des cèdres et des érables, reliées par une guirlande sans fin de marguerites, ressemblent à une évocation de l'antiquité grecque transportée sous le ciel de l'Amérique du Nord. Elles ont le sourire aux lèvres et paraissent satisfaites de leur destinée. Si elles portent une chaîne, c'est une chaîne de fleurs.

II

LES CHEVALIERS DU FOOT-BALL

Le foot-ball, en traversant l'océan, est bien vite devenu très dangereux. Par contre les jeux du sexe fort conservent un réel caractère de brutalité. Un jeu qui convient aux goûts et aux ha-

bitudes d'un peuple subit presque toujours une transformation profonde quand il s'est acclimaté dans un autre pays. Corrects, froids, mesurés,



Soulier.

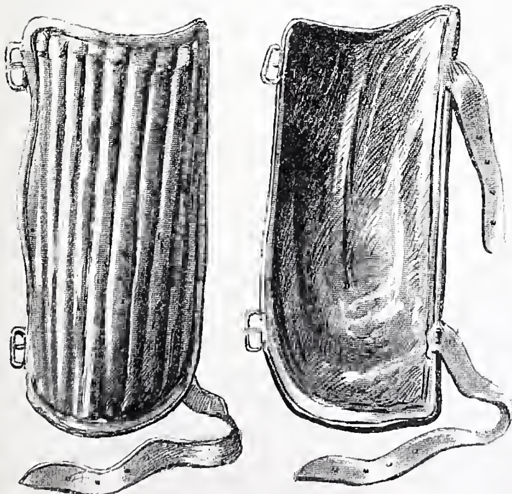
pleins de respect pour la légalité, nos voisins d'outre-Manche sont habitués de longue date à observer les règles du foot-ball avec tant de scrupules que le plus redoutable incident de ce jeu, nous voulons dire les *mêlées*, dont les conséquences se traduisent presque toujours en Amérique par un certain nombre d'épaules démises et de jambes cassées, n'ont jamais eu des suites trop sérieuses dans le Royaume-Uni.

En Angleterre, le coureur qui engage la partie et doit essayer de faire passer un gros ballon de cuir de forme oblongue entre les deux poteaux du camp ennemi en le poussant avec le pied ou en le tenant entre ses bras, est obligé de s'avancer tout seul. Ses partenaires n'ont pas le droit de lui venir en aide et d'écarter les adversaires qui voudraient lui barrer le chemin.

De l'autre côté de l'Océan, au contraire, le coureur est toujours précédé de un ou de deux de ses

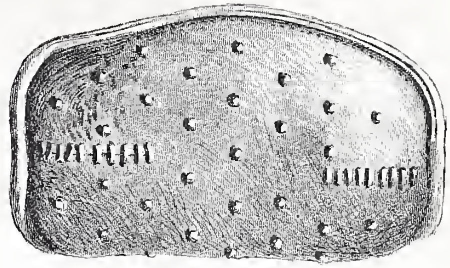


Un chevalier du foot-ball.



Jambières.

compagnons qui s'efforcent de lui frayer la voie et de tenir en respect les champions du

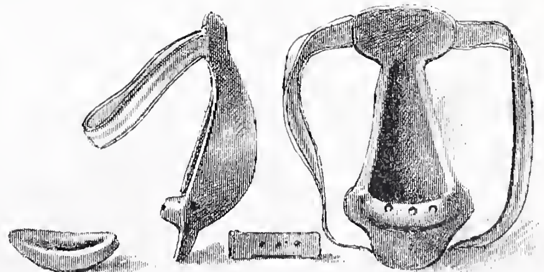


Protège-cuisse.

camp opposé qui marchent à sa rencontre. Le résultat le plus clair de cette intervention est de produire immédiatement une de ces inextricables mêlées où les onze combattants, qui se trouvent en présence de chaque côté, s'engagent tous, un à un, dans une masse de vingt-deux êtres humains qui roule sur le sol et au-dessus de laquelle émerge une forêt de jambes qui s'agitent avec fureur.

Quand une mêlée de ce genre se produit en Angleterre, il est défendu de donner à droite et à gauche des coups de pied et des coups de poing, mais en Amérique, ces ménagements sont inconnus.

Dans un très intéressant article qui vient d'être publié par le *Strand*, M. Charles Emerson Cook nous fait connaître les précautions prises dans les universités américaines pour atténuer les dangers du foot-ball. Ce personnage dont la poitrine, les cuisses, les jambes, les genoux, les bras sont protégés par une carapace de cuir ou des coussinets rembourrés avec soin, n'a rien qui res-



Appareils servant à préserver le nez et la bouche.

semble à un preux armé de toutes pièces, prêt à partir pour la guerre ou à rompre une lance dans un tournoi. Les bourrelets qui recouvrent ses oreilles et le faux nez qui altère d'une façon si

disgracieuse l'expression naturelle de son visage lui donnent un aspect quelque peu ridicule, mais le costume inventé par les Américains pour mettre à peu près à l'abri de tout danger les chevaliers du foot-ball est en somme plus efficace pour arrêter les coups de l'ennemi, que les armures de fer dont le défaut était en général assez facile à trouver.

Les directeurs des plus célèbres universités du nouveau monde qui n'osaient pas supprimer un jeu profondément entré dans les habitudes de la jeunesse Yankee mais s'efforçaient de le rendre aussi peu dangereux que possible, se trouvaient en présence d'un problème très difficile à résoudre. Ils avaient décidé qu'aucune espèce de substance métallique n'entrerait dans le costume et l'équipement d'un joueur de foot-ball. En principe, cette règle était fort sage, seulement dans la pratique elle était malaisée à appliquer. Une des principales causes d'accidents provenait des gros clous qui garnissaient les souliers des combattants. Obligés de porter de fortes chaussures qui ne devaient pas glisser sur le sol, les champions en présence avaient, à l'origine, pris l'habitude de faire garnir leurs semelles de têtes de clous de grande dimension qu'ils n'hésitaient pas à enfoncer dans la nuque d'un adversaire étendu sur l'arène. La gravure que nous donnons ci-dessus représente le modèle de brodequins qui a été adopté. Quatre lanières de cuir très épais, fixées au-dessous de la semelle, sans que les têtes de clous fassent saillie, empêchent le coureur de glisser et ne causent pas des blessures trop graves dans le cas où les combattants échauffés par l'ardeur de la lutte posent le pied sur le crâne des ennemis renversés.

Après avoir lacé ses brodequins d'ordonnance et enroulé des bandelettes de cuir autour de ses chevilles, le joueur de foot-ball protège ses jambes au moyen d'un coussinet de cuir très fortement rembourré dont nous donnons ci-dessus le modèle.

Les genoux, qui sont en général très exposés à être endommagés dans la bataille, reçoivent une double protection. En premier lieu, ils sont recouverts de bandelettes de soie appliquées sur la peau, et en second lieu ils sont garantis contre les chocs violents par le bourrelet de crin qui garnit l'intérieur du pantalon, à l'endroit où ce vêtement retombe en faisant une légère saillie, au-dessus du coussinet qui protège la partie inférieure de la jambe. Le pantalon, qui est très ample, est également rembourré aux hanches et recouvre les deux coussinets de cuir qui garantissent les cuisses.

La poitrine et le dos sont défendus contre tout choc violent par une carapace de cuir capitonnée en dedans, qui se porte entre le jersey et la veste. Le coude est protégé par un coussinet et des bandelettes de coton ou de soie sont enroulées autour du poignet et souvent même autour des épaules.

Le plus difficile était de garantir la tête. Les gravures ci-dessus donnent une idée des précautions qui ont été prises pour éviter des accidents dont les suites pouvaient être mortelles. Deux coussinets perforés d'un grand nombre de trous, afin de laisser passer le son, recouvrent les oreilles et sont attachés ensemble par deux fortes lanières de cuir. L'une d'elles passe sur le front, l'autre au-dessus du crâne.

« Qu'importe une oreille de plus ou de moins, disait le capitaine de l'un des deux camps, pourvu que nous gagnions la partie ! » Grâce aux améliorations qui ont été introduites dans l'équipement des joueurs de foot-ball, non seulement les oreilles des combattants ne sont plus aussi facilement sacrifiées, mais encore les deux coussinets latéraux et les deux lanières de cuir qui entourent le front et le crâne amortissent les chutes sur la tête et leur enlèvent la plus grande partie de leur gravité.

Un masque en caoutchouc durci, d'invention toute récente, protège à la fois le nez et les dents. Ce masque, dont nous donnons le dessin, est assujetti par un élastique dont le point d'appui est derrière la nuque, en même temps que d'autre part il est maintenu en place par le joueur de foot-ball lui-même, qui tient dans sa bouche la partie inférieure de l'appareil percée de trous, afin de permettre la respiration et destinée à mettre ses dents à l'abri des chocs multipliés qu'elles auraient à subir dans toute mêlée générale quelque peu animée.

Si complète que soit l'armure de ces preux d'un nouveau genre, les joueurs de foot-ball ne négligent pas les moyens de protection que la nature toute seule est capable de leur donner. On les reconnaît du premier coup à la longueur de leurs cheveux.

La saison la plus favorable à un genre d'exercice en plein air, qui ne s'accommode ni d'un froid excessif, ni d'une trop forte chaleur, commence, en Amérique, à la rentrée des classes, c'est-à-dire au 1er septembre et finit au 1er décembre. Lorsqu'on rencontre aux États-Unis un collégien ou un étudiant qui, pendant les vacances, laisse pousser sa chevelure, on doit tenir pour certain que ce jeune rival d'Absalon se prépare à paraître sur l'arène du foot-ball, où pour se défendre contre les ardeurs du soleil, les athlètes ne peuvent pas porter de chapeau.

Il y a quelques années un jeune Américain, tout imprégné des souvenirs de l'antiquité grecque, voulut imiter à sa manière les lutteurs des jeux olympiques et trempa sa veste dans l'huile avant de se lancer dans une mêlée de foot-ball.

Ce stratagème obtint un éclatant succès. Le

coureur, devenu insaisissable, glissait comme anguille entre les mains de ses adversaires, qui essayaient de lui barrer la route, et assurait la victoire au camp dont il faisait partie.

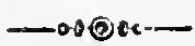
Toutefois, les artifices les plus ingénieux n'ont qu'un temps. Des mains enduites de poix et de résine s'abattirent sur les vestes huilées et ne les laissèrent plus échapper. Le résultat le plus clair de ces innovations, difficiles à concilier avec les règles les plus élémentaires de la propreté, fut de transformer la grande balle oblongue, employée dans ce genre de sport, en une sorte de masse sans nom, recouverte d'un enduit épais d'huile, de poix et de résine, qui tantôt se collait au vêtement de celui qui la portait, et ne le gênait plus dans ses évolutions, et tantôt devenait beaucoup trop facile à diriger lorsqu'elle était sur le sol, parce que les coups de pied ne glissaient plus sur la surface du cuir.

Pour éviter cet inconvénient, il a été sévèrement interdit à tout joueur de foot-ball d'enduire d'une substance grasse n'importe quelle partie de son costume.

Peu de temps après que cette prohibition eût été édictée, quelques uns des jeunes gens des universités de Yale et de Harvard, eurent l'idée de remplacer les vestes huilées par des vestes de cuir. Cette innovation offrait d'indiscutables avantages, mais elle a été bien vite abandonnée parce qu'elle avait l'inconvénient de coûter beaucoup trop cher. Cette dépense de luxe étant écartée, les frais de costume et d'équipement d'un joueur de foot-ball ne dépassent pas 250 francs.

Si ingénieuses que soient les précautions prises par les Américains pour atténuer les dangers du foot-ball, il est à prévoir que ce jeu ne s'acclimatera en France qu'à la condition d'exagérer, s'il le faut, les règles de prudence en vigueur chez les Anglais. Autant les exercices en plein air, qui exigent de la souplesse, de l'agilité et de la grâce ont été facilement adoptés dans notre pays, autant notre tempérament national répugne à des jeux qui aboutissent fatalement à des mêlées où la force brutale n'a que trop d'occasions de se déployer.

G. Labadie-Lagrave.



Gais propos du cousin Jacques

Un monsieur B... sollicité dernièrement par lettre de fournir des renseignements sur une cuisinière qu'il avait congédiée eut l'imprudence de répondre que cette fille « était dépensière, impertinente et avait un penchant pour la boisson ».

Immédiatement actionné par la vindicative cuisinière, il vient d'être condamné à 50 francs d'amende.

M. B. a été trop bavard. Tant pis pour lui ! Il aurait dû savoir qu'aux domestiques seuls appartient l'imprescriptible droit de dire chez la fruitière ou chez l'épicier que Madame mène Monsieur par le bout du nez, que Monsieur est sur le point de faire faillite et que si Mademoiselle ne se marie pas c'est qu'elle a un trop sale caractère. Quant aux maîtres, ils jouissent d'un privilège unique, celui de déclarer que le ou la domestique qu'ils viennent de flanquer à la porte est doué ou douée de toutes les vertus. La plus légère critique équivaut à une diffamation et sur cet article-là le Code ne badine pas.

Seulement, il y a l'autre côté de la médaille. Ainsi M. B. aurait très bien pu répondre à son correspondant en ces termes.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous informer que j'ai congédié ma cuisinière parce qu'elle n'est pas du tout dépensière, nullement impertinente et qu'elle n'a aucun penchant pour la boisson. »

Ne trouvez-vous pas qu'il serait utile de généraliser ce mode de procéder ? Ce serait une convention à adopter dans la formule de rédaction des certificats, voilà tout.

On dirait :

« Je soussigné, déclare, que Mlle Félicie ne m'a pas volé, avant son départ, une broche en or, aux initiales B.-M. »

Ou bien :

« Je certifie que Mlle Brigitte, femme de chambre n'a pas mis, le 11 avril courant, les jupons brodés de sa maîtresse pour aller à la noce de sa tante Ursule. »

* * *

Libre à chacun d'user, dans ces certificats, de l'orthographe phonétique.

Car elle revient sur l'eau, cette palpitante question de la réforme de l'orthographe. C'est un médecin, le docteur Richet, je crois, qui l'a ramenée à la surface.

— Qu'on lui décerne une médaille de sauvetage ! s'est écrié mon ami Pierre avant d'être le héros de l'aventure... fantaisiste que je vais vous raconter.

Mon ami Pierre était au nombre des plus chauds partisans de l'orthographe phonétique, qu'il écrivait avec ravissement : *fonétic*. Écrire comme on prononce, quoi de plus simple ! L'orthographe naturelle, quel idéal.

Pour prouver que cet idéal n'était point inaccessible, mon ami Pierre convoqua un certain nombre de jeunes écoliers, qu'afin de rendre sa démonstration plus victorieuse, il eut soin de choisir aussi ignorants que possible.

De tous les coins de la France, il en vint.

Quand ils furent réunis, mon ami Pierre les interrogea en ces termes :

— Jeunes élèves, connaissez-vous l'orthographe?

— Non, m'sieu, répondirent les jeunes élèves en chœur.

— Bravo! applaudit mon ami Pierre. Je vois avec plaisir que vos jeunes intelligences n'ont pas encore été empoisonnées par le virus des règles de participes... Vous avez ce qu'il faut pour démontrer expérimentalement que l'orthographe est une chimère... Prenez vos porte-plumes et écrivez... Écrivez naïvement sans vous occuper de l'orthographe... Écrivez comme vous prononcez.

Alors, il dicta cette simple phrase:

« Nous sommes tombés dans l'eau de la rivière ».

Les plumes grincèrent. Avant de lever les copies, mon ami Pierre insista.

— Vous avez écrit, n'est-ce pas, comme vous prononcez?

— Oui, m'sieu! clama le chœur.

Alors, mon ami Pierre prit la première copie, fruit du labeur d'un jeune normand joufflu, et lut avec stupeur sa phrase orthographiée très phonétiquement de la manière suivante:

« Ej sons tombai dans l'iau ed la riviare ».

Le deuxième, petit paysan de la frontière de l'Est, avait écrit:

« Nous avre dompé tans l'eau te le rifière ».

Le troisième, natif de Saint-Flour, remit une copie qui commençait ainsi:

« Nous chons tomba... ».

— Sapristi! murmura mon ami Pierre, découragé. Tiens, fit-il, « sapristi » juste le nombre de consonnes et de voyelles nécessaires à la formation phonétique du mot!... Cette fois, nous allons bien voir!

Et avisant un garçonnet à la physionomie délurée:

— De quel pays es-tu, mon petit ami?

— De Marseille, répondit le bambin avec fierté.

— Eh bien, écris-moi sur le tableau ce seul mot « sapristi » comme on le prononce.

L'enfant prit la craie et bientôt, sur le noir du tableau, se détacha en blanc cette interjection méridionale:

BAGASSE!

— Hein? sursauta mon ami Pierre.

— Té! fit le bambin, c'est commé ça qué ça se prononce sur la Canebière!

* * *

Depui sete insuksè mon ami Pière a perdu bocou de son antouziasme pour lé boté de l'orograf fonétic.

LE COUSIN JACQUES.

NOURRICE IMPROVISÉE

— Mère Marie des Anges, mère Véronique, venez vite voir!

Les deux tourières accourent à la porte, où la petite sœur criait ainsi.

— Qu'y a-t-il donc, Seigneur!

— Un éfant contre l'huis.

— Un enfant! Un enfant au couvent! Quelle aventure!... Qu'allons-nous en faire? Il faut prévenir la mère supérieure.

La supérieure arrive à son tour, et son embarras est aussi grand. Le gros poupon, dans ses langes, est couché bien tranquillement; il dort.

On tient conseil. Que décider? Faut-il envoyer le bébé à la mairie, pour qu'on fasse rechercher par la gendarmerie la mère assez dénaturée pour abandonner ainsi son enfant, ou bien faut-il le garder, l'adopter?

La mère Véronique voudrait le garder. Son vieux cœur se réchauffe à l'idée d'avoir un petit être à soigner, à élever, à aimer. La supérieure hésite encore, mais un argument la décide:

— Puisqu'on a déposé cet enfant à la porte même du couvent, c'est qu'on nous le confiait, c'est qu'on espérait le voir sauvé par nous des dangers et des souffrances qui sans doute l'attendaient chez ses parents.

— Soit, dit la supérieure, nous le garderons, du moins provisoirement.

La petite sœur prend l'enfant et le rentre dans le couvent; le bébé s'éveille, promène autour de lui ses regards étonnés de tant de figures nouvelles, puis il ouvre une large bouche et se met à crier.

Les sœurs s'empressent autour de lui, chacune invente un moyen nouveau de le distraire, de le consoler, on regarde si rien ne le gêne, ne le blesse, on lui chante une jolie chanson, on lui montre de belles fleurs... Vains efforts. Ce ne sont plus des cris, mais bien des hurlements que fait entendre le bébé inconsolable.

— Mais qu'est-ce qu'il a donc à crier si fort?

— Il a peut-être faim, suggère la petite sœur.

Trait de lumière! Les bonnes sœurs, peu expertes, n'avaient pas pensé à cela!

L'embarras n'est pas mince; le matériel à l'usage du premier âge manque au couvent, comme l'on pense. Pas de nourrice, pas de biberon.

On tient de nouveau conseil. La supérieure estime que décidément les difficultés d'élever un enfant de cet âge sont trop grandes, il faut l'envoyer au maire qui lui trouvera une nourrice. Adieu le rêve ébauché par mère Véronique, et auquel les jeunes nonnes s'associaient déjà!

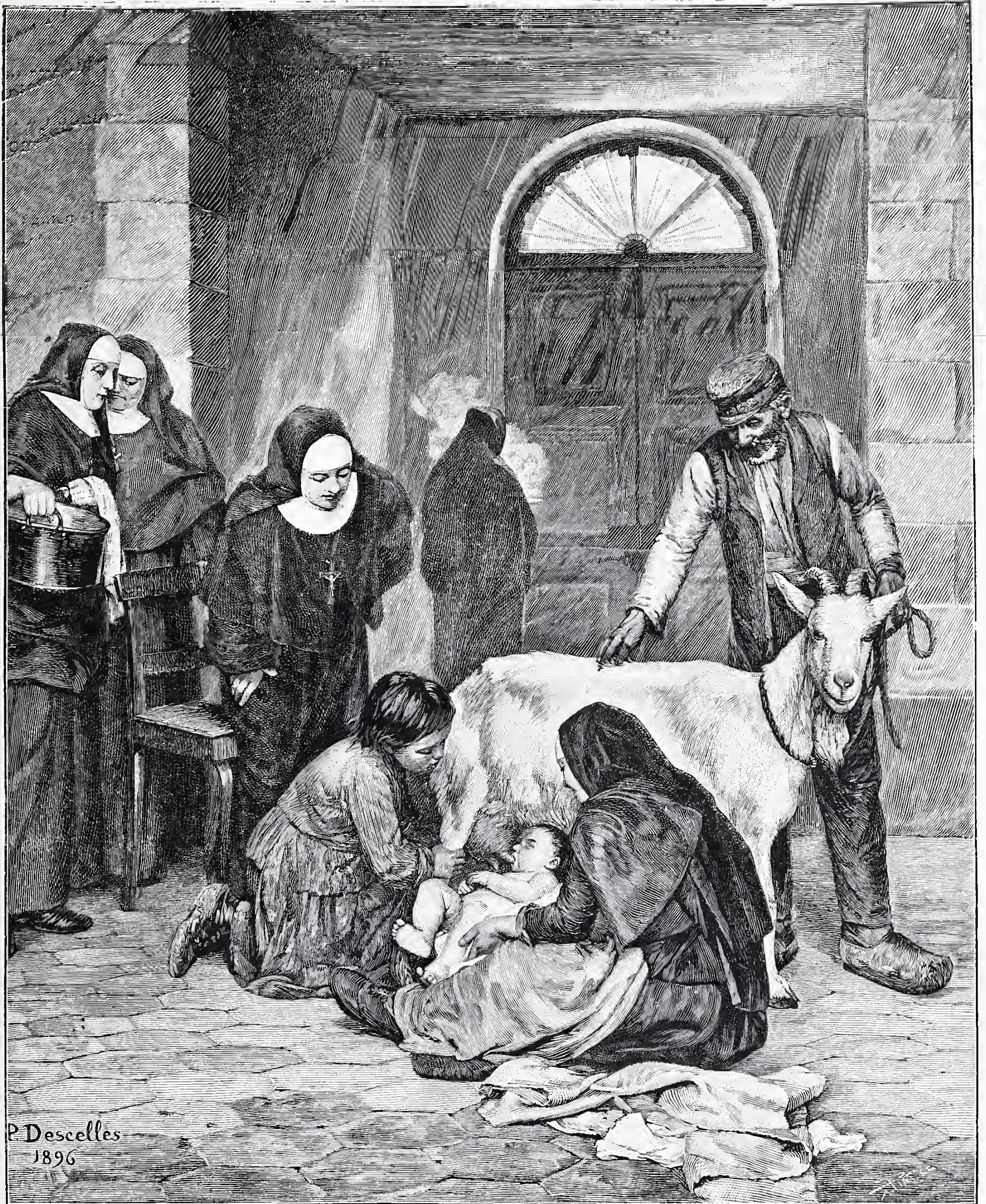
Tout à coup une sonnette tinte; c'est la chè-

vre du père Romain qui passe dans la rue.

— La voilà, la nourrice, s'écrie mère Véronique. Par ici, entrez donc, père Romain, voulez-vous nous prêter votre chèvre pour allaiter un gros poupon que le bon Dieu nous envoie?

— Volontiers, ma sœur, il n'en prendra pas bien lourd, ce jeune citoyen, et la bonne bête se laissera faire. Tiens la bique, Toinette.

Voilà donc l'enfant calmé et satisfait. Les bonnes sœurs sont tout heureuses de la combinaison qui leur permettra de garder leur trouvaille, car c'est entendu, le père Romain



Nourrice improvisée. — Peinture de M. P. Descelles. — Gravé par Piat.

amènera sa chèvre autant de fois qu'il le faudra.

M. Descelles a reproduit cette scène dans un tableau ravissant, que les femmes surtout ne regardent pas sans une douce émotion; on sent l'intérêt que tout ce monde porte à l'enfant, en même temps que se devine, dans les diverses attitudes des religieuses, l'embarras où les plongent ces soins qui leur sont si peu familiers. Le peintre a été bien inspiré par cet épisode, et nous l'a traduit avec talent.

G. C.

LA POÉSIE DE RICHEPIN

Le cas de M. Richepin est assez singulier, par sa date surtout. C'est le dernier des poètes romantiques, et c'est en même temps un des rares et des meilleurs poètes du naturalisme, à supposer que naturalisme et poésie puissent faire bon ménage. Ce mélange n'aurait rien d'extraordinaire s'il s'était produit quelque trente ans plus tôt : Leconte de Lisle, Flaubert, Bouilhet présentent tous quelque chose d'analogue. Mais un romantique en 1897, un romantique non pas à la manière de Hugo, mais plutôt à celle d'Aloïsius Bertrand ou de Napol le Pyrénéen, un romantique échevelé et à tout crin devait, pour forcer les lecteurs à l'entendre, crier très haut, très fort, à pleine voix, et c'est ce que M. Richepin a fait dans les *Blasphèmes*, les *Caresses* et les *Paradis*. Et en même temps il était bon d'habiller ce romantique à la mode du jour et de le couvrir des haillons de l'escarpe et de l'hurlubier, ou bien encore de la toile cirée du marin. La *Chanson des gueux* et la *Mer* nous montrent M. Richepin dans ce nouveau rôle. Est-ce à dire que romantisme et naturalisme sont chez lui aussi distincts que nous le faisons, qu'on ne retrouverait aucune peinture prise sur le vif dans ses *Blasphèmes*, aucune envolée poétique dans ses *Gueux*? Évidemment non : les deux choses s'interpénètrent à chaque instant, mais, pour la clarté de l'exposition, il est bon de les distinguer.

Les critiques ont, plus d'une fois, comparé M. Jean Richepin à un saltimbanque et, de son côté, il a relevé cette plaisanterie non sans quelque amertume :

On t'appelle jongleur, virtuose, acrobate
Laisse-les dire...

ou bien encore :

Poète, baladin, pitre, montreur de mots
Rhéteur! Jongleur dont les boules d'or sont les rimes!
.....Retourne avec tes funambules,
Puisque ton boniment vaut le leur entendu
Et que la corde raide est sœur du vers tendu!
Ta pitié pour les gueux, tes airs de camarade
Tes coups de gueule en leur faveur, banque, parade,
Grosse caisse, tambour, trombones et cornets,
Tout l'orchestre de foire à lanciers polonais!
Aboyeur de tréteaux, paillasse ridicule...

Eh bien, oui! il y a quelque chose de cela dans les vers de M. Richepin. Dernier venu dans le romantisme, il lui a fallu, pour attirer l'attention des badauds, hurler plus fort, sauter plus haut, faire des grimaces plus grotesques, se déhancher, se désosser, faire rouler sous le maillot des biceps plus énormes et boxer avec plus de furie, car

Celui-là se fait vite comprendre
Qui pour point sur les *i* met son poing sur les nez...

Mais c'est trop le rabaisser si, comme M. Jules Lemaître, dans un étincelant article des *Contemporains*, on le réduit à jongler avec des poignards et des boules de métal. M. Richepin sait bien d'autres métiers, et sa poésie n'est pas seulement la baraque du jongleur, c'est la foire tout entière avec ses paillons éclatants et ses tricots lamentables, avec son bruit et sa poussière, avec ses prestiges et ses misères.

Voici d'abord le Jeu du massacre. M. Richepin blasphème contre tout, et en particulier contre les dieux, bien que très persuadé qu'ils n'existent point. Lui-même s'aperçoit, par moments, que ce jeu est un peu vain :

Si Dieu n'est rien, pourquoi lui montrez-vous le poing?
Si ce n'est qu'un brouillard dont votre âme est trompée
Pourquoi dans ces vapeurs donner des coups d'épée ?
Don Quichotte chargeait, pour frapper un géant,
Sur un moulin; mais vous, c'est contre le néant
Que vous vous colletez avec l'ombre...

Ce qui ne l'empêche pas d'aligner ses marionnettes pour les abattre à coups de balle. Et vous voyez défiler les anciens dieux devant vous en des vers interminables et superbes, et ceux de l'Inde, et ceux de l'Égypte et Boudha et le Manitou, et Jupiter, Odin et Jéhovah, et Jésus

Le dernier né des dieux
Homme très doux que l'homme a fait très odieux.

Nous les voyons passer tous ces *vieux coquins* avec leur *trogne de goule :*

Je cinglais de coups drus leurs peaux noires ou blanches
Comme la grêle, en mars, fouette les vieilles branches
Et je les regardais fixement dans les yeux.
Ils se taisaient, le front baissé, l'air anxieux,
Attendant leur arrêt de mort...

Mais ce n'est pas assez des dieux anciens ; il est trop facile d'en triompher :

Je les ai vus tous nus, dégonflés, vidés, blêmes
Et leur ai fait des pieds de nez.

Il est de nouvelles idoles que l'homme a dressées dans les temples déserts : la Raison, la Nature, le Progrès, mots vides de sens que M. Richepin extermine aussi. Mais, quand la place est nette, est-ce que les hommes ne voudront pas la remplir encore, est-ce qu'un nouveau dieu, un *Christ futur*, ne viendra pas? Si, il doit venir : mais le poète a tout disposé pour l'accueillir; il a tout préparé pour renouveler l'ancien supplice du Christ

Car j'ai fourbi le fer de lance qui te navre;
Car j'ai dressé la croix où pendra ton cadavre;
Car c'est pour t'y clouer que je t'ouvre les bras!
Et maintenant tu peux venir, toi qui viendras!

A côté de cet inoffensif Jeu de massacre, nous trouvons dans le poème de M. Richepin la baraque de la belle Fatma, ou même le musée de cire dans lequel il n'est permis d'entrer ni aux

femmes ni aux enfants : et ce sont les *Caresses*. Mais au moins nous sommes avertis, il y a un écriteau sur la porte :

L'amour que je sens, l'amour qui me cuit,
Ce n'est pas l'amour chaste et platonique,
Sorbet à la neige avec un biscuit.
C'est l'amour de chair, c'est un plat tonique.

Et dans ce poème on se donne une indigestion d'amour, insatiablement.

Vos amours, ô bourgeois, sont des fromages mous,
Le nôtre un océan d'alcool plein de remous.

L'auteur se félicite quelque part de scandaliser les bourgeois et les sots ; il a même réussi à choquer les honnêtes gens.

Toutes ces aspirations confuses, M. Richepin les résume d'un mot, celui de Touranien. Un jour il a trouvé qu'un athée farouche, un goinfre d'amour, un indépendant aussi truculent que lui ne pouvait avoir dans ses veines le sang pauvre et froid des Aryas ; mais celui qui bout dans ses artères c'est le sang des révoltés et des gueux, c'est un bon sang de Touranie n.

Oui, ce sont mes aïeux, à moi. Car j'ai beau vivre
En France, je ne suis ni Latin ni Gaulois,
J'ai les os fins, la peau jaune, des yeux de cuivre,
Un torse d'écuyer et le mépris des lois.

Oui, je suis leur bâtard ! Leur sang bout dans mes veines,
Leur sang qui m'a donné cet esprit mécréant
Cet amour du grand air et des courses lointaines,
L'horreur de l'Idéal et la soif du Néant.

J'ignorais que les banquistes eussent des origines touraniennes, mais si M Richepin y tient, il ne faut pas le chicaner pour si peu.

Un Touranien doit être jeune, puisque, nous dit M. Richepin, ces éternels coureurs ont l'habitude

De massacrer gaîment pour les manger ensuite,
Leurs enfants mal venus et leurs parents trop vieux.

Que deviendra le poète touranien lorsque l'âge sera arrivé, lorsque l'amour l'aura quitté et que son âpre cœur se sera amolli ?

M. Richepin nous le dit dans *Mes Paradis*. A travers les *Remous*, il est arrivé jusqu'aux *Iles d'or*, à travers les incertitudes jusqu'aux vérités et aux joies solides sur lesquelles il va fonder son âge mûr. Pourtant ses habitudes ne l'abandonnent pas tout de suite. Toute la première moitié de son livre n'est autre chose qu'un exercice de jongleur ; le poète lance en l'air des idées contradictoires, pour les rattraper d'une main habile. Nous avons tour à tour la *Ballade paresseuse* et la *Ballade active ;* la *Ballade à boire* et la *Ballade pour ne pas trop boire ;* la *Ballade métaphysique* et la *Ballade antimétaphysique*, et comme le jongleur, pardon le poète est très exercé, cela dure pendant cent une pièces, ni plus ni moins.

Et maintenant du remous des contredits quelles îles d'or vont surgir ? Quels plaisirs et quelles joies va nous recommander le terrible tombeur des dieux, l'amant jamais assouvi, le révolté, le gueux ? Eh bien ! tout bonnement la joie qu'un père éprouve d'entendre une grand' mère raconter à ses petits-enfants l'histoire du *Chaperon rouge*, le plaisir que l'on ressent à lire et relire de *bons auteurs*, ou bien encore celui de recevoir de vieux camarades à une table bien servie.

Le rôti n'est pas mis dans un four au charbon
De terre ; on sait ce qu'il lui faut pour être bon ;
Devant un feu de bois à la braise en fournaise,
Dans une rôtissoire il se dore à son aise.
Le pot-au-feu bouillotte à tout petits frissons.
Les ragoûts mijotés, fils des lentes cuissons,
Sont épais, onctueux, roux et parfumés d'herbes.
. . . .
On ne t'épargne pas, ail, âme du gigot.

Un peu plus loin, le poète nous donne presque l'adresse de son marchand d'huile et de son marchand de vins.

Ne voilà-t-il pas des plaisirs qui sont à la portée de vils Aryas ? Est-il nécessaire d'être un Touranien pour savoir faire la distinction entre les

Haricots rouges, blancs, nains, boulots, de Soissons.

Le fouailleur de nos chimères deviendrait-il un vil bourgeois, pis que cela, un émule de François Coppée ! Qu'en penseront ses amis, les banquistes ? Mais peut-être est-ce une ressemblance de plus avec eux, si comme on le dit, il n'y a pas de gens plus rangés et plus tranquilles que ces nomades, s'il est vrai que Bidel et Pezon sont de bons époux et de bons pères et que leurs roulottes sont le foyer de toutes les vertus domestiques.

Par bonheur M. Richepin a écrit encore deux recueils dont nous n'avons rien dit : la *Chanson des gueux* et la *Mer*.

(A suivre.) JOSEPH HERMANN.

PAGES D'OUTRE-MER

A OLYMPIE

Suite et fin. — Voyez page 116.

Le Musée, de style grec, est bien en harmonie avec les ruines qu'à l'aide de jumelles on distingue là-bas, tout au bord de l'Alphée. Il contient peu de choses, mais il est néanmoins un des plus riches musées du monde, parce que tout ce qu'il renferme est du plus haut intérêt.

Tout d'abord, dans une immense salle, les deux frontons du temple de Zeus. Les débris qu'on en a pu recueillir sont assez importants pour donner, avec une idée de ce qu'ils furent, de douloureux regrets, même aux profanes. L'un — le fronton oriental ou antérieur du temple — d'un travail rude et heurté, représente la

lutte de Pélops et d'Œnomaos. Il est l'œuvre de Pœonios de Mendé. L'autre, de beaucoup supérieur comme exécution et d'un très grand style, figure le combat des Centaures et des Lapithes. C'est le chef-d'œuvre du meilleur élève de Phidias, Alcamène de Lemnos. Je n'aurais pas cru le grand art grec, épris surtout de la beauté plastique, capable d'animer à un tel point la pierre, de lui donner tant de force, de vie, de réalité. Les hommes-chevaux, pris de vin aux noces de Pirithoüs, cherchent à violenter les femmes des Lapithes, et bataille s'ensuit. La mêlée est féroce et sauvage : les visages grimacent de haine furieuse, ou restent glacés de peur ; les corps enchevêtrés se cabrent, se raidissent ou s'abattent dans un suprême effort. Un Lapithe surtout frappe l'attention : c'est celui qui, le corps tendu en avant, et un genou en terre, pèse de toute sa force sur un Centaure qui succombe ; le mouvement est superbe ! Hélas il faut que notre imagination aperçoive ces merveilles à travers de lamentables reliques.

Que dire de la *Victoire* de Pœonios, qui se dresse dans la même salle, sur son socle triangulaire ? Une inscription, qu'on croirait gravée d'hier, explique tout au long à quelle occasion l'artiste exécuta cet ex-voto, l'un des ouvrages les plus justement vantés de la statuaire antique. « Παιονιός ἐποίησεν... ». Sa signature, tracée sur le piédestal de son œuvre quatre cents ans avant notre ère, est parvenue intacte jusqu'à nous. Mais la *Victoire* a perdu ses grandes ailes blanches déployées qui la portaient doucement sur la nue ; son visage n'est plus qu'un masque hideux ; ses mains délicates ont été brutalement coupées : de l'une, sans doute, elle retenait les plis de la robe légère sous laquelle transparait tout son corps si beau ; de l'autre elle devait élever la palme du triomphe. Comme elle est parfaite encore, cependant ! Quelle harmonie se dégage de tout son être ! Comme elle plane légère, éthérée, divine ! Est-ce pitié que ce délicieux marbre soit décapité, et quel goût macabre a donc l'*éphore* de ce musée pour maintenir, sur ce tronc admirable, au moyen d'une tige de fer, une tête indignement mutilée et sans visage ! On dirait un cadavre dont on aurait écrasé la face à coups de marteau pour le rendre méconnaissable. Qu'on recueille et qu'on soigne ces précieux restes, rien de mieux. Mais, pour Dieu et pour l'art, qu'on se dispense de les remettre en place par ce procédé barbare. Beaucoup de têtes de statues sont ainsi traitées, et cela fait penser à un crâne sanglant au bout d'une pique. Car il y a, dans les galeries latérales de ce musée, bon nombre d'autres statues, entières ou non, avec ou sans tête. Elles sont rangées là contre les cloisons, en compagnie de vases, de chapiteaux, de fragments de frises ou de métopes, d'objets et de débris de tous genres et de toutes dimensions, en bronze, en marbre ou en pierre, épaves informes de chefs-d'œuvre qui demeureront à jamais ignorés. Nous notons, en passant, le genre tout égyptien de plusieurs statues archaïques. Nous remarquons aussi que, même à la bonne époque, la tête, sculptée dans un bloc indépendant, est souvent mobile et simplement posée sur le cou, où elle s'encastre d'ailleurs si exactement qu'on ne s'apercevrait pas de cette particularité, si on ne s'en trouvait averti par l'examen des statues dans lesquelles cette partie est brisée.



Musée d'Olympie. — La victoire de Pœonios.

Une salle spéciale est réservée au chef-d'œuvre de la sculpture grecque, l'*Hermès Bacchophore*, de Praxitèle. Un banc est là qui permet, en s'asseyant, de le contempler tout à l'aise. Mercure (Hermès), portant le petit Bacchus, se repose un instant, au cours de la route, contre un tronc d'arbre sur lequel il a posé son manteau, et, de sa main droite, présente à l'enfant une grappe de raisin vers laquelle celui-ci tend son petit bras. Ce groupe, relativement intact, — il ne manque guère que les bras — réalise le beau et la grâce au naturel. C'est d'une pureté de style et d'une finesse d'exécution sans égales. La restauration manquée des jambes gâte, il est vrai, cette

statue, mais on ne se lasse pas de regarder la tête et le tronc. La tête toutefois, comme fréquemment dans la statuaire grecque, paraît petite pour le corps qui la porte; et, quand on l'examine de profil, on observe une fois de plus combien, par l'absence de saillie frontale comme dans la bête, la rectitude absolue du nez donne aux physionomies un air peu intelligent. Aussi bien, cela est ici bien moins accusé que dans les têtes des frontons : dans ces derniers, destinés, il ne faut pas l'oublier, à être vus de bas en haut, à vingt mètres de distance, l'exécution est beaucoup moins détaillée, et cette circonstance fait que, de près, les traits des personnages reflètent parfois l'inertie mentale de la brute. Quant au manteau, il est si souple, si chatoyant, il tombe si négligemment, si naturellement, qu'on n'a de repos que quand on l'a touché pour bien s'assurer que son étoffe blanche est bien tissée de marbre.

L'*Hermès* est une des rares statues qui aient été retrouvées avec la tête attenant au tronc et sans le nez cassé. A n'en pas douter, il doit ce privilège aux vases molles et protectrices de l'Alphée, au sein desquelles il était resté enfoui très profondément, et d'où les savants allemands ont eu le bonheur de l'exhumer, il y a quinze ans.



MUSÉE D'OLYMPIE. — Dans les galeries latérales.

Du musée, nous descendons aux fouilles, par un chemin qui franchit le Kladeos sur un pont nouvellement jeté. De la hauteur, leur superficie paraissait peu étendue. Nous y voici, et c'est autre chose. Non pas que les monuments soient de très grandes dimensions : excepté le temple de Zeus, la plupart semblent bien exigus à nos conceptions modernes. Si les Grecs faisaient beau et harmonieux, en général ils faisaient petit, du moins en architecture. Mais il y en a en si grand nombre, il y a tant de temples, de trésors, de palais, serrés les uns contre les autres, que, du premier coup, on a l'impression d'un centre religieux très important, d'une ville sainte telle qu'il ne pouvait en exister une autre pareille dans la Grèce entière. La mission scientifique allemande, conduite par les archéologues Hirschfeld et Bötticher, a passé sept ans, de 1873 à 1880, à déblayer les constructions comprises dans l'*Altis* et avoisinant l'*Altis*, constructions qui étaient ensevelies sous une couche de terre de cinq à six mètres d'épaisseur, et avaient déjà été visités partiellement par deux savants français, Dubois et Blouet, lors de l'expédition de Morée, en 1831. Nos érudits et persévérants voisins ont magnifiquement réussi dans leur entreprise, et sauvé de l'oubli, en dehors des édifices, des milliers d'œuvres d'art. Leurs travaux ont l'aspect d'une coupe horizontale de l'ancienne Olympie, faite à deux ou trois mètres au-dessus du sol. Rien ne subsiste entier : comme je l'ai dit plus haut, divers agents de destruction, et surtout les tremblements de terre, avaient depuis longtemps bouleversé ce territoire, et tout jeté bas, ou à peu près. Ce qui a pu être rendu au

jour évoque l'idée de constructions interrompues par quelque cataclysme, et donne bien le plan exact de l'ensemble.

Nous visitons, pour commencer, le *Grand Gymnase* et la *Palestre* où concouraient les athlètes; l'*Amphithéâtre* et les *Thermes romains;* le *Prytanéion* où les *Olympioniques* étaient admis à prendre leurs repas à la table des sénateurs (prytanes) et des personnages de marque; l'*Hellanodicéion* où logeaient les *Hellanodiques*, ordonnateurs et arbitres des jeux. Voici l'*Héraion* ou temple de Junon (Héra), long de cinquante mètres, large de vingt. C'est le plus ancien des temples doriques connus. On y remarque, dans la *cella*, ou sanctuaire, le piédestal, toujours en place, de l'*Hermès* de Praxitèle. Voici le *Philippéion*, monument que Philippe de Macédoine avait élevé à sa propre gloire et que décoraient les statues des divers membres de sa famille; puis le temple de Pélops, ou *Pélopéion*. Un peu plus loin, près d'un monticule, se voient les vestiges du *Grand autel de Zeus:* on y brûlait les victimes après les avoir égorgées, et leurs cendres, peu à peu, s'étaient amoncelées en colline. Cette construction semi-circulaire, qu'entourent des restes de colonnades en fer à cheval, sorte de bassin de vingt-deux mètres de long sur quatre de large et deux de profondeur, c'est l'*Exèdre* d'*Hérode Atticus*. Hérode Atticus, l'Avérof de son temps, dotait ses concitoyens d'établissements somptueux. Celui-ci était splendidement ornementé, et distribuait, dans tout cet ensemble de bâtiments, l'eau claire d'un affluent de l'Alphée, capté dans son réservoir. Un système complet de conduites, dont on entrevoit partout des tronçons fort bien conservés, assurait ce service. Tout auprès de l'*Exèdre* s'alignent, sur la *Terrasse des Trésors*, une série de petits temples, où chaque peuple grec suspendait ses ex-voto et déposait ses dons.

Une sorte de chemin voûté s'ouvre maintenant devant nous: ce tunnel conduit au *Stade*, sur les gradins duquel pouvaient trouver place quarante-cinq mille spectateurs. Voici la piste et voici la barre de départ, ligne en pierre calcaire blanche, striée de rainures triangulaires dans lesquelles les coureurs assuraient leur pied pour s'élancer, quand le « starter » de l'époque donnait le signal. La barre d'arrivée est à $192^{m},27$ plus loin. Grâce à ces fouilles, on a donc pu mesurer avec précision le stade et le pied olympiques ($192^{m},27$ et $192^{m},27 : 600 = 0^{m},3204$).

Nous commençons à nous perdre parmi tous ces édifices. Le mauvais temps est venu avec son cortège furieux de vent et de pluie. En vain nous nous tapissons pendant près d'une heure entre les murs croulants du *Palais de Néron*, palais qui semble plutôt une modeste villa: nous sommes impitoyablement trempés. Mes compagnons m'abandonnent pour rentrer à l'hôtel, tandis que, dans l'espoir d'une éclaircie possible, je prends bravement mon parti de ne pas plus faire attention à l'ondée qu'elle ne fait attention à moi. Que pouvait bien faire Néron dans cette toute petite pièce qui me sert de refuge? Ils le savent, ces murs enduits encore d'un crépissage rouge et bleu, ce pavé de mosaïque, ces autres appartements exigus qui tous communiquent et se commandent. Mais ils emporteront leur secret avec eux. Et ils ne dureront plus bien longtemps: l'herbe envahit la mosaïque dont les petits cailloux teintés se disjoignent et se dispersent; les couleurs s'effacent chaque jour davantage sous le lavage opiniâtre des pluies: les maçonneries s'effritent un peu plus à chaque tempête. On n'a exhumé tout cela que pour en précipiter la perte, en achever plus irrémédiablement la ruine: et ces vieux témoins d'un autre âge, qui avaient résisté tant bien que mal à de si dures épreuves, ne tarderont pas à disparaître pour jamais par la main de l'homme qui les veut conserver. Pourquoi ce dernier, vandale inconscient, n'a-t-il pas, au moins, ménagé les délicatesses intimes de leur misère, laissé chaque chose en place et dans son cadre? Ne pouvait-il respecter la beauté suprême de la cité sainte, cette impeccable harmonie dont, malgré tout, elle restait fièrement drapée dans sa tombe? Qu'avions-nous besoin d'arracher à cette nécropole, comme à un mort que l'on dépouille, ses ornements et ses œuvres d'art, ses marbres et ses bronzes, pour les éparpiller, aux quatre coins du monde, dans nos collections et dans nos musées? Je déplorerai toujours, quant à moi, qu'au lieu de les rajeunir et de les restaurer dans la mesure du possible, après avoir secouru leur détresse, les fouilles aient pour premier résultat, malgré d'excellentes intentions, de vouer à la désagrégation finale et à la honte du triage — cette brutale dissection — les merveilles mourantes qu'elles prétendent sauver et rappeler au jour.

Le ciel, de plus en plus gris, continue à verser par torrents une pluie glacée. Quel regret de ne pas visiter cette terre de souvenirs par un gai soleil qui mettrait un rayon de vie au sommet des colonnes brisées! Le jour baisse rapidement, et, soudain, une inquiétude m'oppresse. Qu'ai-je à rôder, seul et grelottant parmi ces ruines où l'eau éclabousse et ruisselle? Il fait triste ici, dans ce tombeau à ciel ouvert, par les allées désertes de cette ville rasée, qui n'a plus une sculpture, ni un autel, squelette dont les os pourrissent au grand air. Car c'est bien fini de tout ce passé: Olympie ni ses fêtes ne reviendront plus! J'ai hâte de m'en aller maintenant: je cherche d'un œil anxieux la sortie de l'*Altis*. Je marche vite, glissant sur l'humidité des marbres épars, morceaux de

frises ou de corniches, enjambant les fûts alignés des colonnes, qui gisent, lugubres, ainsi que des soldats couchés par la mitraille, heurtant une grande amphore éventrée ou un piédestal veuf de sa statue. Le *Léonidaion*, le *Bouleutérion*, l'*Hérôon*, le *Théocoléon?* Que m'importe! Mais, soudain, un monstrueux chaos se présente à ma vue, et je reconnais le *Temple de Zeus Panhellénique*, le plus fameux monument d'Olympie, au centre même de l'*Altis*. De magnifiques colonnes, comme culbutées par le coup d'épaule de quelque nouveau Samson, étalent sur le sol leurs tranches formidables, dans un désordre et dans un état qu'on ne peut attribuer qu'à un tremblement de terre. Pas une n'est debout! Je gravis la rampe qui accède au temple : elle était jadis bordée de statues et d'ex-voto, parmi lesquels la célèbre *Victoire*. L'esplanade où j'arrive, revêtue encore de son riche *pavimentum* de marbres colorés, est nue et morne. Elle mesure 65 mètres de long sur 28 de large et portait une construction de 22 de haut. Elle repose sur un énorme soubassement en tuf. Tout est encore magistral et puissant dans ce temple de Zeus. Malheureusement, comme la majorité des monuments d'Olympie, il est bâti, non en ce splendide marbre pentélique qu'on admire sur l'Acropole d'Athènes, mais en une pierre grisâtre qui, aujourd'hui du moins, a vilain aspect.

C'était dans ce temple que se dressait, haute de soixante pieds, la statue colossale chryséléphantine du Jupiter olympien, l'une des sept merveilles du monde. Phidias l'avait faite tout entière de matériaux précieux, surtout d'ivoire et d'or. C'était, au témoignage des contemporains, la représentation idéale de la toute-puissance sereine et terrible, la traduction sublime de ce vers sublime d'Homère : « Il inclina son front; sa chevelure frémit sur sa tête immortelle : tout l'Olympe trembla. » Aussi, Epictète disait-il qu'il fallait considérer comme un malheur de mourir sans l'avoir vue, et Dion, de Syracuse, qu'après l'avoir contemplée, il était impossible de s'imaginer Zeus autrement. Hélas, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre ne nous est connu que par les descriptions que nous en ont laissées Pausanias et Strabon. Transportés, paraît-il, à Constantinople par les Romains, ses restes, encore éblouissants, furent détruits par les croisés de Baudouin, impatients de briser tout ce qui était idolâtre.

J'ai repris ma course, à peine interrompue, et traversé, sans d'ailleurs m'y arrêter, les ruines de ce qui aurait été l'*Atelier de Phidias*, converti, au cinquième siècle, en église chrétienne byzantine. Alors je me perds; puis je me reconnais pour m'égarer de nouveau dans ces labyrinthes de murs ruinés. Après maints détours, je parviens enfin au petit pont de fer, et je franchis le Kladéos qui, plus que jamais, roule des eaux furieuses et jaunes. Et, sorti avant la nuit complète de ces maudites fouilles, de ce champ de mort, je me sens délivré d'un poids. Le « Grand Hôtel » me paraît, en ce moment, infiniment plus intéressant que le temple de Jupiter olympien lui-même. J'y retrouve mes camarades, devisant gaiement devant un grand feu de fagots flambant haut et clair auquel un punch fait concurrence. Les fusées de rire qui m'accueillent quand je fais mon entrée, claquant des dents, mouillé jusqu'aux os, complètent le feu d'artifice. Je me réchauffe vite au physique et au moral Et je ne pense plus faire de reproches à nos hôtes : ces braves gens — n'est-ce pas naturel à Olympie? — comprennent tout à l'antique : beefsteack et hospitalité.

RENATUS.



DE L'INFLUENCE DE LA MUSIQUE
SUR LA RESPIRATION ET LA CIRCULATION

Déjà Féré avait démontré, et Tarchanoff après lui, que les mélodies tristes diminuent la force musculaire, et que les mélodies gaies produisent une augmentation de force musculaire; et ils avaient établi ensuite que ces variations de force provenaient d'une action de la musique sur la circulation. MM. Binet et Courtier ont précisé et développé ces premières données.

Au point de vue de l'action de la musique sur la respiration, les deux physiologistes ont démontré que les sons musicaux, les accords, et d'une manière générale la musique, en tant qu'excitation sensorielle, indépendamment de toute idée et de tout sentiment suggéré, ne trouble pas la régularité de la respiration et n'en augmente pas l'amplitude; elle provoque seulement une accélération de la respiration qui est d'autant plus grande que le mouvement est plus vif; le mode majeur a un effet plus excitant que le mode mineur, et les sons discordants ont un effet aussi excitant que les sons concordants.

La *Romance de l'Etoile*, du *Tannhauser*, la *Marche funèbre* de Beethoven, la *Marche lorraine* de Ganne laissent le pouls régulier; la *Marche triomphale* du *Tannhauser*, la *Rencontre* de *Faust* le rendent irrégulier; l'*Air des bijoux* de *Faust* le rend très irrégulier.

Au point de vue de l'action de la musique sur le cœur, il a été prouvé que la respiration et le cœur ont fonctionné, pendant les expériences, à l'unisson; que, sous l'influence des excitations sensorielles, sans écho émotionnel, il y a eu accélération légère des deux fonctions (accélération d'environ trois pulsations par minute); que l'audition d'une mélodie de caractère triste ou gai a augmenté cette accélération (augmentation d'environ six pulsations au lieu de trois), et qu'enfin les motifs tirés d'ouvrages dramatiques et sus par cœur ont porté cette accélération au maximum.

Ainsi l'audition de la *Marche funèbre* de Beethoven, le *Chant de l'Epée* de la *Valkyrie*, la *Chevauchée* de la *Valkyrie*, la *Ronde du veau d'or* de *Faust*, l'air de la *Rencontre* de *Faust* l'air *Laisse-moi contempler* de *Faust* ont augmenté le nombre des pulsations du sujet, par minute, respectivement de 8, 10, 15, 8, 15 et 10.

Faut-il conclure de ces chiffres que l'audition d'un opéra est l'occasion d'une réelle fatigue? Voilà qui aurait réjoui Théophile Gautier, lequel proclamait la musique « le plus cher de tous les bruits ».

Le Chat, la Cane et ses Petits

FABLE INÉDITE

Dans les eaux d'un étang limpide,
Une mère canard promenait ses petits.
Accroupi près du bord, un chat, brigand avide,
Suivait leurs gais ébats d'un long regard humide
Et semblait écouter le joyeux clapotis
Qui s'élevait de l'onde au rythme de leurs ailes.
Le perfide attendait, pour les croquer, l'instant
Où les petits canards sortiraient de l'étang.
Mais la cane veillait, craignant ses dents cruelles.
« Qu'as-tu donc? lui dit-elle en s'approchant de lui;
Tu parais bien triste aujourd'hui :
On dirait que des pleurs ont mouillé tes prunelles. »
— Ah! répond-il, la peur que je viens d'essuyer
M'a mis en des transes mortelles,
Tant je tremblais de voir tes enfants se noyer!
Heureusement, je suis rassuré sur leur vie :
Je vois bien à présent qu'ils savent tous nager. »
Et le chat, qui brûlait d'envie
De les manger,
Alla sécher ses yeux sur un arbre au verger.

Quant le chat s'attendrit, malheur à qui s'y fie!
Ces mots, chez les canards, sont maxime suivie;
Je les traduis pour nous en termes moins heureux :
Un méchant hypocrite est cent fois dangereux.

FRÉDÉRIC BATAILLE.

LE PRESBYTÈRE D'ALFRISTON

A l'ombre des bas plateaux du Sussex et à mi-chemin de Lenxs et d'Eastbourne se dresse. contre l'église du village d'Alfriston, un vieux presbytère que les Anglais, épris des choses d'art, s'efforcent en ce moment de restaurer. On doit les en louer, car cet édifice constitue l'un des témoins les plus précieux de la vie nationale anglaise. Il date du milieu du quatorzième siècle, mais son histoire est à peine connue. Les registres de la paroisse nous apprennent qu'au commencement du dix-septième siècle, il servait de demeure au curé. Il fut habité plus tard par deux familles de laboureurs, qui le quittèrent un jour de peur d'être ensevelis sous ses ruines.



PRESBYTÈRE D'ALFRISTON.

Une société artistique s'en est rendue acquéreur et pousse les travaux de restauration aussi vite que le lui permettent les fonds dont elle dispose.

L'édifice se compose d'une salle centrale de 23 pieds sur 17 avec, du côté est, deux chambres superposées, et à l'ouest une grande chambre surmontée d'une autre pièce, toutes les deux remarquables par leurs cheminées, qui datent du quatorzième siècle. Le toit qui surplombe le derrière de l'édifice est, évidemment, d'une date plus récente. La partie principale est recouverte de chaume. La maison est entièrement construite en chêne, et les intervalles sont remplis de tampons de glaise mêlée de foin coupé, reposant sur des claies. L'extérieur est blanchi à la chaux.

Dans la salle centrale, des poteaux de chêne et des poutres croisées supportent un toit dont les montants sont noirs de fumée. Les poutres inférieures sont décorées de sculptures. Au-dessous, sont les deux belles portes moyen âge, qui conduisent dans les chambres du côté ouest. Il y a dans la disposition de cet édifice une liberté, une ampleur qui forment le plus curieux et le plus heureux contraste avec les étroites habitations dans lesquelles nous vivons aujourd'hui. Les travaux de restauration ont été, jusqu'ici, conduits avec beaucoup de soin et d'intelligence. C'est tout récemment que l'Angleterre a compris la nécessité de protéger ses monuments historiques et elle se met à cette œuvre avec la consciencieuse ardeur qu'elle apporte, d'ordinaire, dans ses entreprises.

A. BARTHÉLEMY.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire.

PREMIER CHAGRIN



Premier chagrin. — Peinture de M. Seignac. — Gravé par Crosbie.

Avant de vous parler de l'oiseau de Madeleine, il faut vous faire faire connaissance avec son chat.

Car c'est cette bête carnassière qui un beau jour a cueilli au vol, pour ainsi dire, la jolie mésange bleue et jaune que la fillette aimait tant.

Fier de sa capture, il l'apporta triomphalement en venant se frotter aux jupons de sa maîtresse; on ne savait à quoi attribuer cet excès de tendresse quand, tout à coup, Madeleine s'écria :

— Maman! Maman! Friquet a pris un joli oiseau!

On s'empresse de retirer à Friquet, tout déconfit, son butin. La bestiole vivait encore. On

la ranime, on la soigne, une voisine prête une vieille cage, alors vacante, par bonheur, et la maisonnée s'augmente ainsi d'un nouveau pensionnaire, baptisé Bichette.

Pendant quelque temps, tout va à souhaits, la mésange semble heureuse de renaître à la vie. Constamment elle sautille, va d'un bâton à l'autre, s'accroche aux parois de la cage, entre lesquelles elle fait de vains efforts pour passer. Madeleine, toute la journée, lui apporte des brins de seneçon et du colifichet, la regarde, lui parle et maintenant, ô joie, la mésange a fait avec elle entière connaissance, elle bat des ailes en la voyant venir, elle lui répond. C'est une grande amitié de part et d'autre.

Pourtant, deux choses deviennent bientôt inquiétantes.

D'abord Friquet, lui aussi, ne quitte pas de l'œil la cage et la captive. Évidemment, il a sur le cœur son dîner manqué, et il creuse sa cervelle de chat pour trouver les moyens de le recommencer dans de meilleures conditions de tranquillité. On a beau le chasser, le battre, toujours il revient à la cage, c'est une idée fixe.

D'autre part, Bichette s'ennuie, elle perd sa vivacité et son babil joyeux. Si Friquet la regarde avec envie, elle, regarde, avec non moins d'envie le dehors, l'air, l'espace, les verts horizons où l'on vole en liberté ; alors la fièvre la mine, et elle grelotte frileusement dans un coin, ressassant le rêve irréalisable de retourner sans entraves dans les champs, dans les buissons, dans les bois, et d'y chanter encore le lever du soleil.

Un matin, Madeleine a trouvé la porte de la cage ouverte. Que s'est-il passé ? Friquet a-t-il forcé la clôture, ou la maman compatissante a-t-elle rendu à l'oiseau la vie avec la liberté ?

Qui le dira ? En tous cas, Madeleine a un gros, gros chagrin ; c'est la première déception qui lui arrive, elle lui est d'autant plus sensible.

— Oh, maman !... Bichette partie !... Je ne m'en consolerai jamais !

La mère la prend dans son bras, et avec un sourire très indulgent, un peu moqueur :

— Je comprends ta peine, ma fille, mais aucun chagrin n'est éternel, et souvent les plus grands sont les plus passagers. Ton bel oiseau est parti ? On en mettra dans la cage un autre plus habitué à la captivité. Tu le soigneras, il t'aimera comme Bichette t'aimait et tu seras consolée.

Sans doute, en ce moment, la mésange a retrouvé ses compagnes, peut-être sa mère, c'est fête dans le buisson où elle est née, ce qui fait ta peine cause sans doute sa joie. Essuie tes larmes, Madeleine, et va jouer pour oublier vite ton premier chagrin.

G. C.

CLUBS DE FEMMES

Les clubs d'une part, et de l'autre le féminisme, sont des inventions qui nous arrivent d'outre-Manche. Le club de femmes, résultat d'une combinaison de ces deux particularités des mœurs insulaires, est fait d'une quintessence de britannisme.

* * *

Le féminisme est très florissant en Angleterre, qui est sa patrie originelle et naturelle. La population de la Grande-Bretagne compte sensiblement plus de femmes que d'hommes. Cela suffirait à expliquer que beaucoup de femmes anglaises soient contraintes de travailler pour gagner leur vie. Mais il y en a tout autant qui exercent une profession volontairement, parce qu'elles veulent être indépendantes. L'individualisme est aussi profondément enraciné chez les femmes que chez les hommes, dans ce pays. L'institution du mariage a été attaquée, depuis quelques années, avec une incroyable virulence, dans un nombre incalculable de romans anglais. Se révolter contre la tyrannie masculine, c'est bien ; mais il faut savoir se passer du tyran qui jusqu'à présent, après tout, rendait quelques services. Les Anglaises n'ont pas l'esprit moins positif que leurs oppresseurs. Elles se sont mises à l'ouvrage. Elles ont forcé l'accès de presque toutes les carrières. La concurrence qu'elles font aux hommes commence à être des plus sérieuses, et menace, dans certaines professions, de devenir écrasante. Le nombre grandissant et la prodigieuse fécondité des bas-bleus qui encombrent les *magazines* d'interminables et filandreux récits, finiront par rendre la vie impossible aux romanciers barbus. Ces conquérantes sont en train d'envahir même la politique. La chambre des Communes a voté l'électorat des femmes veuves ou célibataires. Les lords résisteront encore cette fois. Ils ne résisteront pas toujours. Sur ce terrain comme sur les autres, les féministes ont usé d'une méthode pratique. Elles ont prêté leur concours au parti conservateur, — et le rôle des femmes dans les élections anglaises, grâce à leur activité propagandiste, est véritablement capital, — mais à la condition expresse que ce parti accepterait leur programme et s'emploierait à le faire triompher. Encore deux ou trois périodes d'élections générales, et les *tories*, pressés par la nécessité de lutter contre les libéraux, seront heureux d'obtenir, au prix qu'elles voudront, l'appui des féministes. Je ne crois pas que bien des dizaines d'années se passent avant qu'on voie les femmes siéger à Westminster.

Si l'on jette, après cela, les yeux sur la situation du féminisme français, on ne peut s'empêcher de sourire. La différence d'ampleur entre les deux courants est à peu près la même

qu'entre l'énorme Tamise, chargée de milliers de navires, centre d'une gigantesque activité, et le « ruisseau de la rue du Bac ». Le féminisme, outre-Manche, est une puissance sociale. Il n'est guère, chez nous, qu'une comédie. Hâtons-nous de stipuler une exception pour ce qu'on a appelé « le féminisme sage », pour l'association que préside Mme Jeanne Schmahl et à laquelle la modestie de ses revendications a valu de nombreuses sympathies. Les féministes de cette catégorie se bornent à réclamer certaines modifications du code, par exemple, l'abrogation de l'article qui interdit aux femmes de figurer comme témoins dans les actes publics. Une revision de quelques-unes de nos lois civiles dans un sens plus libéral au profit des femmes, voilà tout ce que demandent les amies de Mme Schmahl, et l'on ne voit pas de bonnes raisons à leur opposer. De même, la thèse du Chrysale de Molière, qui pour toute culture intellectuelle, exige d'une femme

Que la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse,

cette thèse est aujourd'hui généralement abandonnée. Mais, dans le vrai sens du mot, M. Camille Sée, qui a fait voter à la Chambre la loi créant les lycées de jeunes filles, n'est pas plus féministe que les adhérentes de l'association de Mme Jeanne Schmahl. Le féminisme ne consiste pas à vouloir améliorer le sort matériel et élever le niveau de l'instruction des femmes, mais à prétendre les émanciper du soi-disant despotisme de l'homme. Abolition du mariage, — par suppression radicale ou au moyen de réformes qui équivaudraient pratiquement à le supprimer, — indépendance pécuniaire et morale de la femme, tels sont les deux points essentiels de la doctrine qui mérite seule le nom de féminisme. Or, nous avons bien en France quelques femmes qui la soutiennent. Mais ce sont celles-là, précisément, dont la comparaison avec leurs coreligionnaires anglo-saxonnes accuse un contraste comique. Elles sont, chez nous, deux ou trois douzaines de respectables dames, d'âge généralement avancé, de physique rarement avantageux, qui se réunissent dans de vagues parlottes d'où rien ne sort et dont l'insondable néant n'a d'égal que la profondeur de l'indifférence publique. Dévorées d'ambition et de vanité, elles ne savent même pas organiser leur réclame. Une fois par hasard, elles réussissent à attirer quelques curieux; mais elles étalent alors de telles extravagances, l'aigreur des rivalités qui bataillent autour des fauteuils présidentiels et vice-présidentiels est si réjouissante, qu'elles n'aboutissent, comme au fameux congrès de l'hôtel des Sociétés Savantes, qu'à faire rire le public à leurs dépens.

La situation des clubs de femmes donne, en quelque sorte, l'étiage du féminisme dans un pays. Il n'est donc pas surprenant que Londres en possède un grand nombre, et de toutes sortes, depuis les très-aristocratiques clubs de Green Park et de Grosvenor street, — où ne sont admises que les femmes présentées à la Cour, — jusqu'au Writers' Club, où les chroniqueuses et les reporteresses (si j'ose m'exprimer ainsi), vont faire leur copie. Et il n'est pas moins naturel que Paris, — complètement dépourvu de cercles féminins jusqu'à ces derniers mois, — ne posède encore que le *Ladies' Club* de la rue Duperré, où l'on s'extasie sur l'affluence quand on est trente à dîner, et le *Cénacle*, qu'une rentière charitable ouvre, paraît-il, rue Notre-Dame-des-Champs, à l'usage des étudiantes sérieuses qui ne savent où passer leurs soirées. Notre caractère national, qui n'est déjà pas si favorable aux clubs masculins, a une invincible répugnance contre les clubs de femmes et contre le féminisme lui-même. Le plaisir et le don de la conversation sont choses absolument françaises, qui exigent, pour avoir tout leur prix, la réunion des deux sexes. Le foyer domestique pour les joies du cœur, et le salon pour les distractions de l'esprit, voilà ce que les Françaises et les Français préféreront longtemps encore, espérons-le, à tous les clubs du monde.

PAUL SOUDAY.

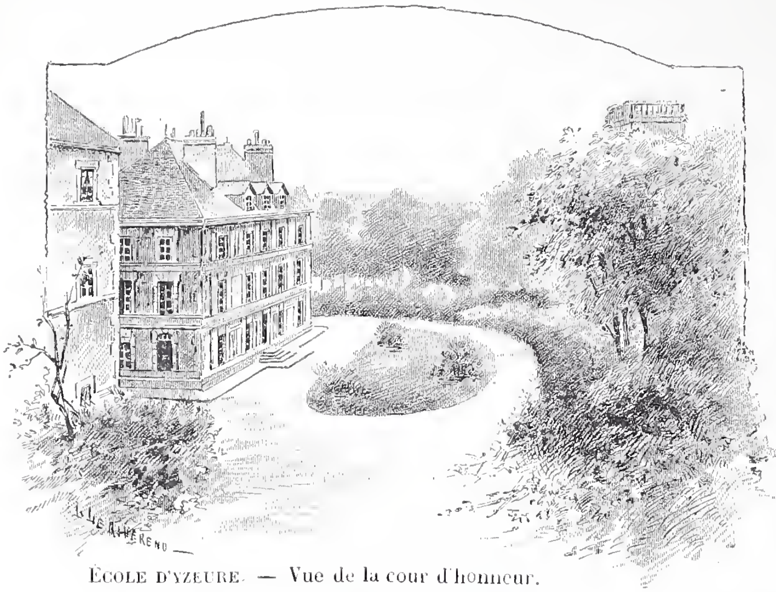


L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE D'YZEURE

On vient, paraît-il de découvrir à Yzeure des ruines romaines; bien que leur authenticité n'ait pas encore été constatée, il est probable qu'elle est réelle, car cette partie de l'Allier était comprise dans ce noyau où fut le centre de la résistance suprême des Gaulois et que les conquérants avaient couvert d'établissements militaires. Depuis plusieurs siècles on ne s'y bat plus, on y travaille.

Au bord de ce plateau, aux portes de Moulins les Bénédictins avaient jadis installé un de leurs couvents; l'emplacement, comprenant plus de dix hectares, était admirablement choisi au point de vue du calme, de la salubrité du climat et de toutes les commodités de la vie. En pleine campagne et à proximité d'une ville abondamment pourvue de ressources de toutes sortes, il présentait les meilleures conditions pour assurer l'existence de ces moines érudits. Cependant, un jour les Bénédictins disparurent et furent remplacés par des Jésuites qui transformèrent le monastère en collège. A leur tour les Jésuites s'en allèrent et la maison subit son troisième avatar. Dans ces corridors, autrefois silencieusement traversés par des vieillards pensifs, ruminant, entre deux stations à la chapelle,

quelque phrase incomplète dénichée dans un antique manuscrit; au milieu de ces cours, plus récemment affectées aux récréations corrects et froides de jeunes gens que leur grandeur empêchait de jouer comme de petits manants, quelque désir qu'ils en eussent, rit, s'amuse et caquette un essaim de franches et gaies jeunes filles, qui se délassent sans arrière-pensée d'un travail assidu.



École d'Yzeure. — Vue de la cour d'honneur.

Yzeure est aujourd'hui l'école professionnelle et ménagère des Pupilles de la Seine. Créé en 1889, l'établissement, dont les débuts furent d'abord pénibles, est actuellement en pleine prospérité et compte environ trois cents pensionnaires. Les élèves, recrutées dans les agences d'enfants assistés et parmi les moralement abandonnées, arrivent à l'école entre 10 et 14 ans. On choisit de préférence celles qui paraissent avoir des aptitudes particulières pour les métiers qu'on y enseigne et dont la conduite a toujours été bonne. Ce sont en général les plus délicates que leur défaut de force rendrait impropres aux rudes travaux des champs. Jamais, d'ailleurs, une enfant n'est envoyée à Yzeure sans son consentement.

L'enseignement, comme dans toutes les écoles professionnelles du département de la Seine et de la Ville de Paris est double; en même temps que l'instruction technique est donnée, l'instruction primaire est complétée ou perfectionnée. Les connaissances générales, loin de nuire à la bonne exécution des travaux manuels, en sont la plus sûre garantie. Plus l'esprit est développé, mieux il guide la main qui exécute; plus l'ouvrier a appris à réfléchir et à penser, mieux il conçoit et mieux il est armé pour réussir un ouvrage difficile ou nouveau. Pour les couturières, les confectionneuses, n'est-ce pas toujours du nouveau qu'il leur faut inventer? Leur métier est un art véritable. Avant de créer une robe, un manteau, ne doivent-elles pas avoir la notion exacte de l'harmonie des couleurs et de la ligne? Et les corsetières! Est-il quelque chose qui demande plus d'études et de talent que la réalisation du corset parfait. Tantôt — rarement — ce doit être un fidèle moulage, tantôt il doit retrancher, tantôt ajouter. Ce n'est pas à des manœuvres qu'une femme vraiment femme, c'est-à-dire coquette, confiera le soin de parer ou de réparer sa beauté.

La plupart des jeunes filles arrivent avec leur certificat d'études; celles qui ne l'ont pas encore l'obtiennent rapidement. En 1894, 26 se sont présentées, toutes ont été admises; il y en a eu 33 sur 34 en 1895 et 31 sur 31 en 1896. A ces deux dernières sessions, le numéro 1 de classement dans le canton de Moulins a été attribué à des pupilles de l'École.

Les ateliers sont au nombre de cinq : atelier préparatoire, lingerie, confection et coupe, corsets, repassage.

A l'atelier préparatoire, les élèves sont familiarisées avec des travaux d'aiguille; elles raccommodent le linge et confectionnent pour la maison des objets d'une exécution facile.

Les lingères coupent et cousent principalement des chemises d'homme et de femme, des pantalons, des layettes, etc.

A l'atelier de confection, la difficulté de transporter, sans les défraîchir, des vêtements d'un prix élevé, ne permet malheureusement que la fabrication de jaquettes, de collets, corsages, et autres confections en étoffe de qualité inférieure. Cela est fâcheux au point de vue du rendement, mais ne nuit pas à l'instruction.

Créé seulement le 1er octobre 1894, l'atelier de corsets a pris rapidement son essor. La grande maison de Paris pour laquelle il travaille exclusivement, lui confie l'exécution des corsets de toutes sortes, y compris les plus beaux et les plus chers. Il lui en est livré actuellement deux cents par semaine.

L'atelier de repassage est moins important, faute de débouchés; il ne peut avoir pour clients que des habitants de Moulins ou des environs et la maison elle-même, aussi ne contient-il que sept jeunes filles.

Les objets exécutés dans les ateliers sont livrés à diverses maisons, de Paris pour la plupart, qui les payent aux prix ordinaires du commerce. Le Conseil général de la Seine, en effet, a toujours eu pour principe de ne pas faire à l'industrie privée cette concurrence déloyale à laquelle se livrent sans vergogne certaines associations. Profiter de ce qu'on a d'autres ressources que le produit d'un travail pour l'exécuter à meilleur marché que les fabricants

d'articles similaires, faire la charité en tirant à soi les commandes au rabais, c'est obliger les patrons à réduire les salaires ou à licencier une partie de leur personnel, c'est généraliser la misère au profit de quelques miséreux privilégiés.

Les élèves se lèvent en semaine de 5 heures 1/4 à 6 heures 1/4, selon la saison; elles



École d'Yzeure. — La buanderie.

font un premier déjeuner à 7 heures, déjeunent à midi et se couchent à 8 heures 1/2. Elles sont occupées pendant une demi-heure chaque jour au nettoyage, 9 heures 3/4 sont passées en classe ou à l'atelier et 2 heures 45 sont consacrées aux repas et à la récréation.

Le jeudi est réservé, en dehors du travail des ateliers, au chant et aux sciences naturelles.



École d'Yzeure. — Atelier de repassage.

Les enfants au-dessous de 15 ans font une promenade qui dure environ 3 heures.

Le dimanche, à l'exception du nettoyage général qui dure 2 heures et d'une conférence de la directrice, est jour de repos complet avec promenade de 1 heure 1/2 à 5 heures.

Il y a chaque année 15 jours de vacances. Les enfants assistées vont en général les passer chez leurs nourriciers qui les réclament; les moralement abandonnées, obligées de rester à

l'École, sont fréquemment conduites en excursions dans les environs où elles sont toujours fort bien reçues.

Mettre les jeunes filles en état de gagner leur vie, c'est beaucoup; cela ne suffit pas. La femme a pour carrière le mariage et la maternité. Peut-être même un jour comprendra-t-on que l'intérêt bien entendu de la société serait d'assurer au père de famille un gain assez élevé pour que sa compagne puisse s'adonner tout entière aux soins de son ménage et qu'elle ait le loisir d'élever ses enfants. Si l'on se donnait la peine d'établir ce que coûte le travail de la mère on verrait combien de maux cause cet arrachement à ses préoccupations naturelles, pour un maigre salaire. Les enfants surveillés n'iraient plus vagabonder et ne finiraient pas quelquefois par échouer à l'Assistance publique, quand ce n'est pas au Dépôt; les repas, au moins le dîner, pris en commun, le logement propre et bien tenu feraient rapidement perdre à l'homme l'habitude du cabaret où il commence à aller, parce que marié il n'a pas de foyer domestique et qu'il continue à fréquenter par ivrognerie. Plus robuste, l'esprit plus tranquille, il compenserait, et au delà, par le rendement de son labeur, l'élévation de sa paye.

A Yzeure les élèves apprennent ce que doit savoir une bonne ménagère, le blanchissage, le nettoyage, la cuisine et les premiers soins à donner aux malades. Elles reçoivent des bons points-centimes dont le montant est versé en partie à la caisse d'épargne et dont le reste est laissé à leur disposition.

L'école a obtenu en 1894 à l'exposition d'Anvers deux médailles d'or, l'une pour l'enseignement professionnel, l'autre pour les travaux de lingerie et de confection. En 1896 elle a eu d'éclatants succès à l'exposition régionale de Moulins.

Lorsque les pupilles quittent l'établissement, un comité de dames patronnesses s'occupe de leur placement. Grâce à ce comité, elles évitent les dangers auxquels sont exposées des jeunes filles sans parents, ou, ce qui est pis, dont les parents sont dangereux. C'est au conseil général de la Seine et au personnel de premier ordre auquel il les confie qu'elles doivent leur instruction ; c'est au dévouement des dames patronnesses qu'elles doivent de pouvoir en tirer parti.

LE MANSOIS DUPREY.

LA POÉSIE DE RICHEPIN

Suite et fin. — Voyez page 130.

La véritable originalité de M. Richepin ne se trouve pas dans les poèmes romantiques où il a exprimé ses colères, son tempérament et ses joies. Les vers qui le mettent hors de pair sont ceux qu'il a consacrés à ses amis les gueux:

Venez à moi, claquepatins
Loqueteux, joueurs de musettes,
. . . .
Race d'indépendants fougueux!
Je suis du pays dont vous êtes,
Le poète est le roi des gueux.

Il les a célébrés dans la *Chanson des gueux* et dans la *Mer*, il les a fait vivre dans le *Flibustier* et dans le *Chemineau* qui triomphe en ce moment à l'Odéon. C'est là son peuple et son domaine. On sent qu'il a pour eux, non pas une compassion vague et sentimentale, mêlée de l'instinctive répulsion que nous inspirent les mendiants; il ne se borne pas à leur jeter de loin quelque pièce blanche, en passant; mais il a vécu au milieu d'eux, compati à leurs misères; il les plaint et il les aime. « Je les aime, nous dit-il, parce que j'ai fourré mes doigts dans leurs plaies, essuyé leurs pleurs sur leurs barbes sales, mangé de leur pain amer, bu de leur vin qui soûle... Et j'aime encore ce je ne sais quoi qui les rend beaux, nobles, cet instinct de bête sauvage qui les jette dans l'aventure...»

Tout en chantant ses gueux, le poète ne peut cependant dépouiller les habitudes de jeunesse. Il a reçu jadis une forte éducation classique ; il a passé par l'École normale, et il a gardé pour les anciens un goût très vif, dont témoigne mainte heureuse imitation de Théocrite ou de Lucrèce.

Plus d'une pièce des gueux, la *Flûte*, *Vieille statue*, *Épitaphe pour un lièvre*, le *Bouc aux enfants*, sont de pures délices : on dirait des fragments de Théocrite, ou des morceaux de l'anthologie qu'un studieux poète de la Pléiade s'est plu à sertir dans l'or de ses rimes. Telle description d'un bouc rappelle *ce père du troupeau* dont nous parle Ronsard :

Sous bois, dans le pré vert dont il a brouté l'herbe,
Un grand bouc est couché, pacifique et superbe.
De ses cornes en pointe aux nœuds superposés,
La base est forte et large et les bouts sont usés,
Car le combat jadis était son habitude.
Le poil soyeux, à l'œil, mais au toucher plus rude,
Noir tout le long du dos, blanc au ventre, à flots gris
Couvre sans les cacher les deux flancs amaigris,
Et les genoux calleux et la jambe tortue,
La croupe en pente abrupte et l'échine pointue,
La barbe raide et blanche et les grands cils des yeux
Et le nez long, font voir que ce bouc est très vieux.

M. Richepin sait trouver de merveilleuses images pour dépeindre la nature au milieu de laquelle vivent ses gueux. Tel de ses couchers de soleil est digne de Corot :

C'est l'heure où les barbets avec de grands abois
Font, devant le berger lourd sous sa gibecière,
Se hâter les brebis dans des flots de poussière.
Les bêtes, les oiseaux des champs sont au repos.
Seuls, le long du chemin, compagnon des troupeaux
Sautant de motte en motte après la mouche bleue,
On entend pépier les bruques hoche-queue.
Puis ils s'en vont aussi. La nuit de plus en plus
Monte, noyant dans l'ombre épaisse le talus...

On comprend que de pareils spectacles remplissent les gueux des champs d'une émotion sourde, mais profonde, qui les aide à supporter gaiement bien des misères. C'est à de pareilles soirées que songe sans doute le vieux mendiant qui va mourir, lorsqu'il se remémore tous ses bons moments de jadis. Il se rappelle

Que dans son enfance première,
Il dormait chez une fermière,
Près de l'âtre de la chaumière,

Que plus tard dans les verts sentiers
Il a passé des jours entiers
A défleurir les églantiers,

Qu'au mois de mars, mois des pervenches,
Il a souvent pris par les hanches,
De belles filles aux chairs blanches;

Que le hasard avait grand soin
De lui garder toujours un coin
Bien chaud dans les meules de foin,

Qu'il avalait à pleine tasse
Le vin frais, si doux quand il passe,
Et la bonne soupe bien grasse...

Toute l'*Odyssée du vagabond* est peinte ici en raccourci.

J'aime moins les gueux de Paris; la peinture tourne presque toujours à la caricature, ou par contre à la déclamation. Après nous avoir montré des gamins qui chipent des marrons au marchand, puis mendient pour se payer deux sous de frites et refument de vieux bouts de cigare, le poète s'écrie :

Ces mômes corrompus, ces avortons flétris,
Cette écume d'égout, c'est la levûre immonde
De ce grand pain vivant qui s'appelle Paris,
Et qui sert de pâture au monde.

Non, ce ne sont que des voyous.

Avec la *Mer*, nous sortons de ces peintures malsaines pour retrouver toutes les qualités du poète, épurées et agrandies. J'aime moins les poèmes à prétentions scientifiques et cosmogoniques, ceux que l'auteur appelle les Grandes Chansons, tels que le *Sel*, les *Algues*, la *Gloire de l'Eau* ou le *Mort de la mer*. Malgré l'habileté prestigieuse du poète, on sent l'effort, l'érudition superficielle et de fraîche date, et l'on a le regret de lire des vers ou plutôt des lignes de ce genre :

Par quels chemins passa la substance ternaire
Puis quaternaire, pour s'albuminoïder?

Ailleurs, le poète se livre à de véritables tours de force. Il nous décrit une vague en six strophes : c'est un frisson, puis une lame d'acier, puis un mont à blanche crête, un monstre au gosier béant, un linge mouillé, un serpent, un panache. C'est là un véritable abus de puissance verbale. Par bonheur, cette virtuosité s'applique d'ordinaire à des sujets plus intéressants, et plus d'une fois le poète sait faire souffler dans ses *Marines* ou ses *Matelotes*, la brise de la côte, toute chargée des âpres senteurs de la saline et de la pinède.

M. Richepin, quoique terrien et fils de paysans connaît les marins et s'en vante avec raison :

J'ai connu les paquets, la barre débarrée,
Et ce sinistre cri : Pare! un homme à la mer!
J'ai connu naviguer, son doux et son amer,
La caresse et les coups des brises dans les toiles
Et les grands quarts de nuit tout seul sous les étoiles.

Aussi il a peint les gueux de la mer ou de la côte avec un relief admirable. Il nous fait vivre de la vie des chalutiers et des pouillards, des sardinières et des morutiers. Cette esquisse de la sardinière n'est-elle pas charmante?

C'est qu'avec leurs bonnets comme on les porte ici,
Dont les coins envolés semblent des ailes blanches,
Avec leur corselet qui fait saillir les hanches
Et dont, à l'entre-deux, le fichu reste ouvert,
Avec leur jupon court qui montre à découvert
Les mollets arrondis et les fines chevilles,
On dira ce qu'on veut, ce sont de belles filles.

Quand à ces qualités de pittoresque se mêle un peu d'émotion, nous avons des pièces admirables comme les *Trois matelots de Groix* ou le *Serment*, qui sont assurément les perles de la *Mer*.

L'une est tout bonnement le commentaire poétique d'une vieille complainte toute simple et toute naïve, qui raconte le départ des trois matelots, la tempête qui les prend et la mort de l'un d'eux, tombé à la mer. On ne retrouve plus, dit la chanson, que son chapeau, son garde-pipe et son couteau, seul héritage de ses trois fils.

Trois fils! et c'est tout ça dont ils hériteront!
L'un aura le chapeau, trop large pour son front,
Ça ne peut plus servir qu'à demander l'aumône.
Le plus petit prendra l'étui de cuivre jaune,
Et l'aîné gardera pour l'heure des repas
Le couteau qui coupait le pain qu'il n'aura pas.

Le *Serment* nous peint la douleur d'une vieille qui a perdu tous les siens à la mer, sauf un dernier petit-fils. Elle lui fait prêter le serment de ne jamais s'embarquer. Mais la sirène attire l'enfant de son irrésistible sourire; il entend ses ancêtres qui l'appellent :

La mer est aussi douce, enfant, qu'elle est amère,
. . . . . Pour en sentir les rudes voluptés,
Il faut des reins vaillants et des cœurs indomptés;
Il faut ainsi que toi, libre des terreurs vaines,
Avoir du brave sang de marin dans les veines.
N'est-ce pas, notre gars, que ce sang-là souvent
Te fait battre le pouls par les soirs de grand vent,
Et que ça te plairait d'aller sous les étoiles
Ecouter la chanson que le vent chante aux voiles ?
. . . Et puis, vois-tu, ses instants de folie
N'empêchent pas la mer d'être la mer jolie...
La soif qu'on y prend, seule, elle la désaltère.
S'il nous était donné de revenir à terre,
Nous tous qui l'aimons tant, nous tous qu'elle a déçus
Nous ne demanderions qu'à repartir dessus.

Bref, la grand' mère mourante est forcée de convenir que l'enfant à raison.

Ainsi au milieu des gueux de la terre et de la mer, M. Richepin s'est ému; une larme a perlé dans les yeux de l'illustre Arpin; l'homme pitoyable, le grand poète, se sont enfin montrés.

JOSEPH HERMANN.

LE CONCERT EUROPÉEN

(MUSIQUE SANS ENSEMBLE)

Trop occupé, le maëstro Colonne ne conduit pas ce *concert*. On doit le regretter, car un « bâton » autorisé,



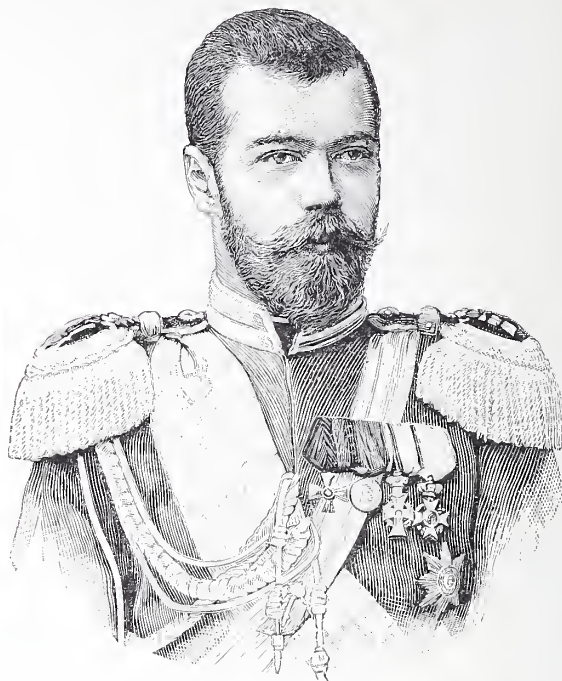
FÉLIX FAURE, Président de la République française.

serait favorable à l'*harmonie*, et épargnerait à nos oreilles les « couacs » fréquents qui les déchirent.



GUILLAUME II, Empereur d'Allemagne.

Le « programme » annonçait un « hymne à la Paix ». Nous nous préparions à entendre les chants des laboureurs, le tintement des clochettes porté sur l'aile de la brise, ou encore le bruit des usines en travail; au lieu de cela, que nous donne-t-on ? Une cacophonie imitative faite des grondements du canon, de la



NICOLAS II, Empereur de Russie.

crépitante fusillade, de cris d'agonie, de pétillements incendiaires. Est-ce donc là la paix? Si oui, je deman-



La Reine VICTORIA.

de à la diplomatie ce qu'elle nomme la guerre? Elle ne me répondra pas, j'en suis assuré. Aussi, pour faire oublier une question sans doute indiscrète, examinons les musiciens, et tout d'abord le sextuor de pasteurs de

peuples engagés dans l'affaire; c'est parfois le meilleur moyen de deviner ce qui menace les nations. Regarder



François-Joseph II, Empereur d'Autriche-Hongrie.

la tête conduit à prévoir le mouvement du bras.

Galants comme tout descendant des vaillants gentilshommes qui furent les cuirassiers de la Palestine, recon-



Georges Ier, Roi de Grèce.

naissons le droit de préséance de Her Majesty Victoria, reine du royaume uni de Grande-Bretagne, impératrice des Indes.

Elle est femme, fille, mère, grand'mère de souverains. Que de couronnes, que de couronnes! Combien sa mise est simple et son visage bienveillant. Ses paupières abais-



Humbert Ier, roi d'Italie.

sées semblent indiquer qu'elle s'abandonne au rêve de ceux dont le devoir est accompli, et que, bien vivante encore, elle s'est réfugiée dans le rôle d'ancêtre indul-



Le Sultan Abdul-Hamid.

gente. Ne vous y fiez pas, cependant. Elle sommeille comme l'Angleterre; elle songe, non au passé, mais à l'avenir. Tout bas elle se confie qu'au diadème Saxon, au turban Hindou constellé de pierreries, il lui serait

doux d'adjoindre le bandeau empenné de l'Afrique australe, le pschent égyptien... et surtout la tiare des empereurs d'Orient conservée à Constantinople. Détail caractéristique. Quand Sa Majesté fait de la musique de « chancellerie » avec les autres puissances, elle ne tient compte d'aucun silence. Les pauses, demi-pauses, soupirs sont lettre-morte pour elle. Cela lui assure une avance!... Elle est à Delagoa et au Nil Blanc, quand ses partenaires sont encore en Crète.

Cette précipitation déplaît fort au jeune empereur Nicolas II, Czar de toutes les Russies, de Sibérie, des khanats Turkmènes, protecteur (?) de la Perse et libérateur attendu par les Radjpouts de la vallée du Gange. Ce maître absolu de cent millions d'hommes est le sphinx de l'Europe moderne. Son visage aimable et fier reste impénétrable, ses yeux caressants sont pleins d'inconnu. Où tend cette jeune volonté? Vers quel but, lui seul clairvoyant, guide-t-il son peuple? Mystère! Russie grande, France petite, prétendent les uns; Russie grande, France puissante, répondent les autres. Je ne me prononce pas, mais confiant dans les décrets de la Fatalité qui se joue de toutes les combinaisons humaines, je passe en souriant comme...

Comme son Excellence M. Félix Faure, aimable représentant de la République bon enfant, que le protocole gêne sans l'assombrir. Solide, loyal, il est de plus doué d'un bon estomac, source de toute bonté, de toute indulgence, de toute union, (les médecins sérieux sont d'accord au moins sur ce point). Il considère que la méchanceté est d'origine dyspeptique, et faisant tout son devoir, il éprouve seulement de la pitié pour ceux qui ne remplissent pas le leur. Pitié pour les fauteurs de désordres, pitié pour les politiciens qui sèment la division dans ce beau pays de France. Soyez assurés que, s'il en avait le pouvoir, il les ferait interner dans une maison de santé pour les y soumettre au régime du lait et du peptonate de fer. Seulement voilà, il est condamné par la Constitution à la devise fâcheuse : Rien que de bonnes intentions.

Ces cinq mots pourraient être également placés en exergue des armes de la maison d'Italie, représentée par S. M. Umberto, fils d'un grand roi. Ce souverain, qui vient heureusement d'échapper à l'odieux attentat d'un exalté, a, lui aussi, des visées bienfaisantes, mais son tempérament lui interdit de les réaliser. Il est irrémédiablement romantique; il est 1830. Sa moustache broussailleuse, ses cheveux rebelles sous la neige des ans, son regard qui s'efforce d'être terrible tout le démontre jusqu'à l'évidence. Amant forcené du « panache » qu'il fixe au manteau de l'Europe un peu à la façon d'une casserole à la queue d'un chien, il figure dans notre société moderne un Antony dépaysé, toujours prêt, qu'il s'agisse de Gaule, d'Abyssinie ou de Russie, à crier : Elle me résistait, je l'ai assassinée! Cela ne fait de mal à personne qu'à lui-même et au grand peuple dont il dirige les destinées. Mais que de fausses notes. Il attaque sans cesse un *ton* trop haut.

Son voisin géographique, François-Joseph, empereur d'Autriche-Hongrie, possesseur du Beau Danube Bleu (morceau à quatre mains pour piano, par Johann Strauss), m'inspire une sorte de respect attendri à cause de la mésintelligence évidente qui existe entre son visage sympathique et subtil et son shako de forme inaccoutumée. Pourquoi ce couvre-chef paradoxal qui paraît destiné à une autre tête que la sienne et lui inflige l'apparence d'un guerrier territorial? A-t-il voulu symboliser ainsi l'état de son empire, où l'Autriche allemande ne réussit pas à se « coiffer » de la Hongrie, et vice versâ? J'en ignore, mais j'exprime révérencieusement l'espoir que, sur mon humble avis, Sa Majesté François-Joseph consentira à changer de chapelier.

Le rire se glace sur mes lèvres. Sanglé dans la capote sévère de l'infanterie prussienne, l'empereur d'Allemagne apparaît. Figure étrange et inquiétante : le nez, la bouche, le menton, sont d'un soldat; le front et les yeux au regard clair, perçant, tant soit peu ironique, sont d'un penseur ; Guillaume II est la personnification d'une race philosophique et guerrière.

Mais il semble que je deviens laudatif, que j'oublie que, nous aussi, nous avons notre *question de Crète*, là-bas, sur ce fleuve sacré dont nos aïeux défrichèrent la rive gauche. Non, non, je n'oublie rien, je pense seulement, en vrai soldat de France, qu'il faut être juste, même à l'égard de ses ennemis. Au surplus, le grand Carnot n'a-t-il pas dit : C'est en se rendant un compte exact des forces de ses adversaires que l'on apprend à les vaincre!

*
* *

Tels sont les puissants seigneurs du sextuor de la paix. Voyons pour finir le duo (même racine que duel) qui s'est chargé de l'exécution de « l'air de bravoure », indispensable en tout opéra.

Voici d'abord le roi Georges, Mentor venu du calme Danemark et qui semble bien ennuyé d'avoir à conduire les enfants turbulents de l'Hellade. Oh! cette petite Grèce, grosse comme un œuf, qui s'évertue à faire autant de tapage qu'un bœuf, quel souci pour un monarque!

Comme le bon La Fontaine avait raison!

> Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
> Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
> Tout petit prince a des ambassadeurs,
> Tout marquis veut avoir des pages.

Ah! petits Grecs pas sages, gentils bourgeois qui risquez la ruine pour bâtir, princes minuscules, mignons marquis, qu'avez-vous fait? quels conseils perfides avez-vous écoutés?

Le courroux d'Abdul-Hamid est déchaîné. Ce byzantin qui détonne dans notre Europe, ce descendant amolli des conquérants d'Asie Mineure, de Perse, cet *homme malade* est galvanisé par les fanfares belliqueuses. Lui qui n'a pu s'assimiler notre civilisation, a conservé la tradition brutale des hordes guerrières qui ont planté le croissant parmi nous. Adversaire redoutable, sans pitié, disposant de soldats fanatiques, il sait que le temps n'est plus aux héroïques mêlées de Salamine et de Platée. Il a le nombre comme Xercès, mais il a la discipline comme Thémistocle. Il a de plus des fusils et des canons.

L'Hellade va-t-elle être couchée sous le mausolée de Léonidas, et au milieu des plaines ravagées, cimetière désolé des Evzones, des volontaires de l'Hetniki Heteria, une colonne funéraire dressera-t-elle son fût lamentable avec cette inscription : « Passant! va dire à Lacédémone que nous sommes morts pour le plus grand bien de l'Angleterre ».

Paul d'Ivoi.

Le Dindon et le vieux Coq

FABLE INÉDITE



Un dindon envieux, sournois et médisant
Se pavanait devant un troupeau de volaille
Et, d'une voix qui siffle et raille,
Dénigrait un vieux coq absent
Et jetait sur son nom le mépris et l'outrage.
« Oui, disait-il, ce coq n'eut jamais de courage ;
On le croit brave et fort, mais ce n'est qu'un poltron
Qui cache sa faiblesse avec sa couardise
Sous des dehors de fanfaron.
Le moindre point dans l'air lui donne une peur grise
Et le fait trembler pour sa peau.
Malgré sa crête en feu, flottant comme un drapeau,
Et ses gestes de mousquetaire,
C'est un oiseau sans caractère :
J'ai souvent rabattu l'orgueil de ce vieux beau.
Ah ! je plains les pauvres poulettes
Qu'il protège si mal en les laissant seulettes ! »
Là-dessus notre coq, qui revenait des champs,
Entendit par hasard tous ces propos méchants.
Il va droit au bavard qui, la tête très basse,
Vient lui faire sa cour avec servilité.
« Dindon, dit-il, merci de ta civilité !
J'admire ta souplesse et ton aimable grâce,
Et je suis très sensible à ton aménité;
Or, on dit tant de bien de ta noble fierté,
Que je veux aujourd'hui faire mieux connaissance
Avec l'acier de tes ergots.
Viens çà, mon brave, et montre ta vaillance !
Allons, as-tu donc peur de mes coquericos ? »
A ces mots le vieux coq sur le dindon s'élance,
Le plume haut et court de la belle façon
Et lui chante, vainqueur, en guise de leçon,
Pour corriger sa lâche malveillance :
« Ne dis jamais en l'absence d'autrui
Ce que tu ne pourrais répéter devant lui. »

FRÉDÉRIC BATAILLE.

HENRI PILLE

On aurait tort de se fier aveuglément aux notes fantaisistes et de parti pris qui ont circulé dans la presse, au sujet du très remarquable peintre et illustrateur que l'Art français vient de perdre.

Les échotiers quotidiens, pris au dépourvu par la mort inattendue de Henri Pille, ont raconté de bonne foi, — n'ayant sans doute pas le temps de la contrôler, — la légende clichée du dessinateur bohême et débraillé, vivant à journée faite dans les brasseries de Montmartre, et crayonnant son œuvre sur les tables de café, à l'heure de l'apéritif, aux alentours de la place Pigalle. Rien n'est plus faux.

Henri Pille, dans la maison qu'il possédait boulevard Rochechouart, menait au contraire une existence casanière et méticuleuse d'homme laborieux. Quand il entrait dans un café de Montmartre, c'était pour y faire de rapides apparitions au milieu de camarades, soit que les exigences de son travail l'y appelassent, soit qu'il eût à fournir quelque document à un confrère.

En effet, à côté de son art, il avait une passion, celle de collectionner, et il s'était fait un musée inépuisable de renseignements relatifs aux costumes et à l'architecture française. Ce musée était ouvert à tous, et, lorsqu'on manifestait devant lui, pour quelque ouvrage historique, le besoin d'un document difficile à trouver, Henri Pille s'esquivait en silence, pour revenir bientôt, apportant la pièce désirée, qu'il était allé quérir dans son atelier.

Ce continuel souci de rendre service en communiquant son érudition à autrui, était sa seule coquetterie, car il est juste de retenir de la légende blâmée ci-dessus, un point : le costume débraillé et peu fashionnable de Henri Pille.

* * *

Né le 6 janvier 1844, à Essonnes, près de Château-Thierry, il était, à vingt ans, venu à Paris, en sabots, et vêtu de ses habits de paysan. Son entrée fit sensation dans l'atelier de Barrias, et, ce qui mit tout le monde en joie, ce fut l'accent impayable qui s'accordait si bien avec l'habit.

Cet accent de villageois madré et finaud, ce langage aux expressions cocasses et plein de réticences matoises, il le garda toute sa vie, avec un sang-froid imperturbable. Était-ce fantaisie de pince-sans-rire, chez cet artiste si consciencieux, si érudit, et nourri des grands classiques? ou était-ce naturel? Personne n'a jamais pu le dire.

Nous inclinons à penser qu'il y eut de l'un et de l'autre, et que Pille s'amusait lui-même des inflexions de sa voix, qu'il exagérait à dessein, ne pouvant les corriger entièrement.

D'ailleurs, il serait curieux de savoir si son compatriote Jean La Fontaine, avec lequel il présente tant de points communs, n'offrait pas aussi, en cela, un tempérament semblable à celui de Henri Pille. Le portrait que Mme de Sévigné nous donne du fabuliste pourrait nous aider dans cette supputation.

Il est facile, en outre, de remarquer plusieurs analogies frappantes, entre ces deux maîtres de race si exclusivement française : le même esprit méditatif et logique ; les mêmes lectures, les mêmes boutades.

Comme La Fontaine, Henri Pille était un

« bon Pantagruéliste ». Il connaissait à fond cette source de merveilles : Rabelais, et il l'illustra magistralement.

L'influence de cette œuvre est manifeste dans celle du dessinateur, dont l'imagination était si pittoresque, et qui, avec une infinie variété, évoquait, dans les milieux les plus exactement reconstitués, les scènes rétrospectives les mieux agencées et les plus vraisemblables.

Comme peintre, il débuta au Salon de 1866, par une toile qui fut très remarquée. Elle représentait : *Jean Frédéric, électeur de Saxe, jouant aux échecs pendant qu'on lui annonce sa condamnation à mort.* Puis, successivement, parurent : *Sibylle de Clèves, haranguant les défenseurs de Wittemberg; Don Quichotte* (1880); *Un corps de Garde* (1882), œuvre qui valut à H. Pille le ruban de la Légion d'honneur; le *Cabaret;* le *Bois de la Saudraye;* le *Portrait de M. Benjamin Constant.*

En 1889, sa *Sortie d'Enghien* lui valut la médaille d'honneur. Citons encore, parmi ses plus belles toiles, ces *Puritains d'Écosse*, et ce *Portrait de Médecin dans son laboratoire*, qui soulevèrent de si unanimes admirations aux derniers Salons.



Henri Pille.

Les gens autorisés, — qui font métier de critiques d'art, — tout en faisant remarquer le pittoresque de l'arrangement, le naturel de la vie, l'exécution excellente, à la fois sobre et savante des œuvres de Pille, ont pensé pouvoir lui reprocher un manque d'idéal poétique, et une certaine sécheresse de dessin.

Ce point n'est pas de notre compétence, et nous nous bornerons, — simple profane, — à constater dans cette œuvre une marque si personnelle, que l'auteur aurait parfaitement pu se dispenser de signer ses ouvrages; on ne s'y serait pas trompé. N'est-ce pas là presque une preuve de génie, quand, à cette marque de personnalité, se joignent les qualités d'art reconnues par les critiques précités?

*
* *

C'est surtout dans son œuvre d'illustrateur que Pille nous semble avoir donné toute sa mesure et toute son originalité. On peut s'en convaincre en regardant les deux dessins à la plume que nous publions, et qui renseigneront très exactement sur le procédé, le talent... et même les défauts véniels de Henri Pille.

L'un, l'éventail, est inédit. Il représente un cortège nuptial dans le quartier du Marais, au commencement du dix-huitième siècle. Comme elles sont savantes — et pourtant discrètement indiquées — les architectures du porche, et les silhouettes des toits. Quelle belle trogne de *beuveur* que celle du cornemusier du premier plan. On regrette une chose : l'étincelle de gaîté. Sans doute, un autre maître de ce temps-ci, le merveilleux Willette, se serait amusé à la toilette de la mariée; il aurait donné au cortège tout entier une allure joyeuse et gracieuse. Le crayon de Pille manquait de malice. Son dessin est avant tout consciencieux et calme.

L'autre illustration est tirée de l'Édition de Molière.

Elle se rapporte à cette réplique de don Juan à M. Dimanche :

« — Et votre petit garçon, fait-il toujours autant de bruit avec son tambour? »

Sous une des arcades de la place Royale, devant la boutique de M. Dimanche, marchand drapier, les personnages sont bien campés, savamment costumés.

L'artiste a pris un soin infini à bien établir la perspective des voûtes et des ogives. Le texte de Molière a été largement *interprété*, il a été l'occasion d'une *évocation* pour la rêverie du *peintre d'histoire.*

L'œuvre d'illustration de Pille est considérable.

Pour n'en rappeler que la partie la plus importante, outre le *Rabelais* et le *Molière* déjà mentionnés, citons *Don Quichotte*,; le *Roman Comique; Gil Blas; Walter Scott; Alfred de Musset, les derniers Contes Bleus.*

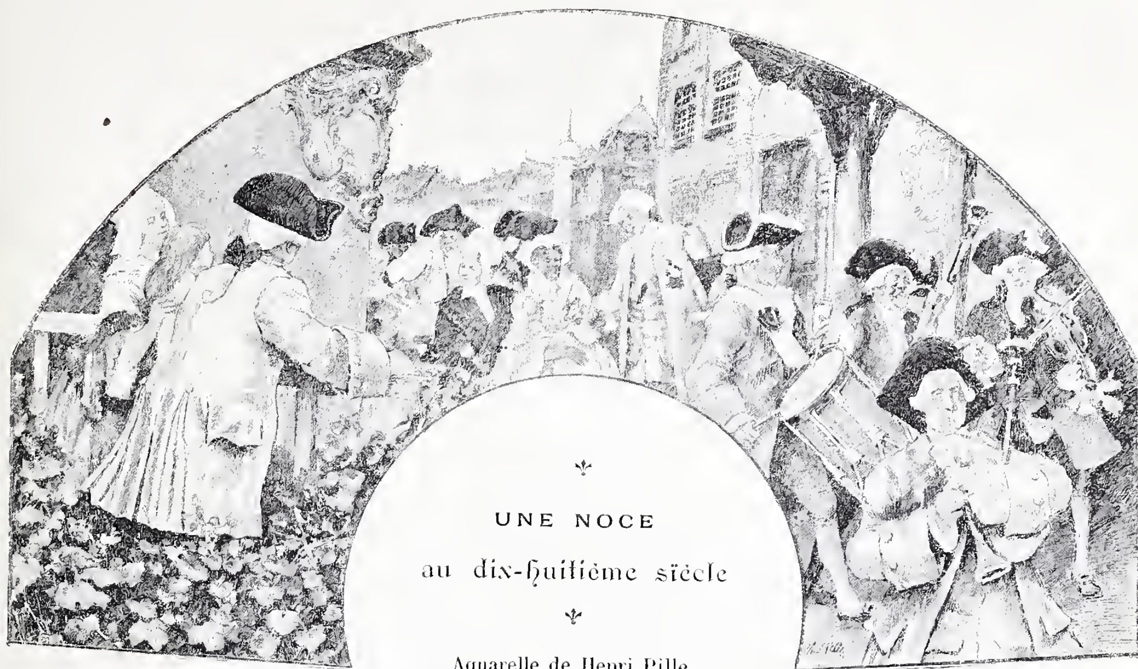
En outre, une collaboration ininterrompue de trente années aux principaux périodiques illustrés, notamment, en ces derniers temps, le *Chat Noir*, le *Courrier Français*, le *Rire*, etc.

Telle est, et nous sommes forcément incomplet, la somme de travail fournie par cet artiste qui meurt jeune — à cinquante-trois ans, — et qu'une tradition ridicule représente comme un pilier de taverne.

*
* *

A côté de l'artiste, il y avait l'homme, sur le

compte duquel les anecdotes sont innombrables. Sa physionomie était si populaire à Montmartre, que, dans les ateliers de la Butte, le « Père Pille » était fréquemment le sujet des conversations joyeuses. Aussi, a-t-on pu facilement, ces derniers temps, rappeler une quantité de ses mots heureux et pittoresques. Il nous revient à la mémoire une scène qui nous a été racontée par un témoin, et que nous croyons encore inédite.



Aquarelle de Henri Pille.

Cela se passait sous la présidence de M. Jules Grévy. Henri Pille, à l'époque du Salon, avait été invité à une réception de l'Élysée. Sous son habit à longs pans, il gardait l'aspect rustique qu'il affectionnait tant, et, silencieux, se promenait solitairement dans la salle de billard du président.

Un ami s'approcha de lui, et lui annonça que le ministre de l'Agriculture désirait faire sa connaissance.

— *Moué?* dit-il, *moué?* vous voulez me présenter au ministre! Bon Dieu, bon Dieu! et *qué* qu'y m'veut, c't'homme?


Une scène de *Don Juan*. — Dessin de Henri Pille.

Néanmoins, il se prêta de bonne grâce à la cérémonie, et, une fois présenté, s'adressant au ministre :

— Alors, c'est vous, l'ministre ed l'Agriculture...? Ah! c'est vous! Bonté divine! Eh bien, m'sieur l' ministre, dites-*moué* donc comment vont les pommes de terre, à c'tte heure?

Interloqué, comme on peut le penser, l'honorable représentant du gouvernement s'efforça aussitôt de mettre la conversation sur un sujet plus général.

Mais ce fut peine perdue : Pille avait son idée, et avec un entêtement vraiment caractéristique, il continua ses questions sur les petits pois, et sur les froments sans aucune pitié pour son interlocuteur qui maudissait *in petto* la déplorable curiosité qui l'avait poussé à se faire présenter l'artiste montmartrois.

Aurons-nous tort, si, à propos de ce trait, nous évoquons de nouveau le souvenir du Bonhomme La Fontaine?

Albert Savarus.

NANSEN

Le 1er septembre 1893, nous annoncions ici-même le départ de Nansen pour les régions circumpolaires et expliquions l'originalité de sa tentative.

Après une absence de trois ans, durant lesquels on n'avait eu du navigateur et de ses compagnons aucune nouvelle, alors qu'on commençait à désespérer de leur succès, Nansen a reparu. Particularité trop rare, hélas! à signaler dans les expéditions vers le pôle, il ramenait sains et saufs tous ses compagnons et son navire lui-même, le *Fram*. Depuis le retour, d'abord en Norwège, où le roi et le peuple l'accueillirent comme on accueille ceux qui grandissent la gloire de la patrie, puis en Angleterre, en France, en Allemagne, ce ne furent, sur les pas de l'explorateur désormais illustre, que des acclamations et des fleurs, et la voix populaire décréta que Nansen avait bien mérité de l'humanité. — Depuis que le *Fram* est revenu dans les mers sans glaces sept mois se sont écoulés; déjà, le bruit des applaudissements et des discours de bienvenue s'est éteint : il est permis désormais d'examiner avec impartialité l'œuvre accomplie par Nansen et de peser sa gloire.

* * *

Il y a deux hommes dans Nansen: le savant et l'homme d'action.

Le savant, le public ne le connaît guère. Devant cet athlète, taillé en hercule et haut de six pieds, qui donc se fût imaginé avoir devant soi un homme d'études, un maître de la science?

Dans le cabinet de travail de sa maison, la *Godthaab villa*, la « villa du Hâvre-de-Dieu », le meuble principal, cependant, est la bibliothèque, et elle n'est pleine que d'ouvrages scientifiques.

Son expédition fut conçue d'après une idée théorique, que seul un savant pouvait concevoir. Théoricien, voilà ce que fut d'abord Nansen; dans l'étude des phénomènes glaciaires, il fut le successeur de Petermann et de Weyprecht, et ce fut en unissant la hardiesse du premier à la prudence du second, qu'il renouvela cette étude. La lecture d'une note de M. Mohn, directeur de l'observatoire de Christiania, sur le trajet et la vitesse probables des épaves de la *Jeannette*, fut le point de départ des réflexions de Nansen. Ce trajet révélait l'existence d'un mouvement des eaux de l'Océan glacial arctique, d'un véritable courant qui prenait naissance vers le détroit de Behring et se dirigeait vers la Nouvelle-Zemble et la côte du Groënland :

Nansen alla étudier ce courant. Il reconnut son existence entre le Groënland et le Spitzberg, et il évalua son débit journalier à 80 ou 120 milles cubiques. La question des origines du courant l'occupa ensuite. Il admit trois origines distinctes: le gulf-stream — et en particulier le bras qui pénètre dans l'Océan glacial arctique du côté de la Nouvelle-Zemble, — le courant chaud du détroit de Behring, l'afflux des eaux douces — plus légères et plus chaudes que celles de l'Océan — des fleuves sibériens et canadiens. Immédiatement, Nansen tira la conclusion de ces remarques. Voici ses paroles, dans l'exposé de son projet fait à la Société de géographie de Londres et publié sous ce titre: *How can the North Polar Region be crossed?* « Il semble tout à fait naturel que ces sources du courant doivent converger, et dans une certaine mesure s'unir pour former le courant du Groënland. Nous devons donc nous attendre à trouver le corps principal du courant ainsi formé, dans des parages situés un peu au Nord de la vaste région d'où il reçoit ces sources convergentes. Ce lieu doit, en conséquence, être quelque part dans le voisinage des îles de la Nouvelle-Sibérie. De cette région, le courant doit naturellement couler dans une direction septentrionale, par le plus court chemin, vers l'issue entre Spitzberg et Groënland; ce doit être au Nord de la terre François-Joseph, auprès ou au travers du pôle Nord. » Et c'est ainsi, comme conséquence de longues études scientifiques, que Nansen fut amené à fixer l'itinéraire de son exploration : il pousserait le long des côtes de la Russie d'Europe et d'Asie jusqu'à l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, puis ayant amarré son navire à la banquise, se laisserait entraîner par elle. Si ses raisonnements et ses calculs étaient justes, il retrouverait la mer libre vers la terre de François-Joseph ou le Spitzberg.

Le savant a-t-il raisonné juste? Le lecteur répondra lui-même : le *Fram* est entré dans la banquise, le 22 septembre 1893, au nord-ouest de l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, et il en est sorti, le 19 juillet 1896, précisément au nord du Spitzberg; entre le point d'entrée et le point de sortie, sur un parcours de 1,700 kilomètres, la direction suivie a été sensiblement rectiligne.

Le lieu le plus rapproché du pôle fut atteint, par le navire, le 16 octobre 1895; il était situé par 85° 57' Nord; quatre degrés environ séparaient seuls le *Fram* du pôle. Nansen avait cru que le courant atteignait une latitude encore plus élevée et naissait plus à l'Est. Mais ces erreurs sont bien légères, si l'on pense qu'il conjectura, avant son départ, la direction que suivrait son navire et que son navire a suivi cette direction. Il a fait ainsi œuvre de savant, et il mérite, pour cette première cause, la gloire attachée désormais à son nom.

* * *

Il est regrettable que nous n'ayons pas, comme les Grecs et comme les Latins, un mot pour désigner l'homme vulgaire, « l'homme pris en général » ainsi que disent les grammaires, et un mot pour désigner l'homme de valeur, « l'homme véritablement homme », le *vir*. S'il est un savant authentique, Nansen est à un degré plus rare encore un homme de première qualité.

Il suffit de l'avoir regardé en face, pour en avoir ressenti l'impression immédiate. L'homme est très grand; non maigre, mais flexible; pas d'empâtement des chairs, mais des articulations puissantes et des muscles toujours prêts à l'action. Les traits du visage sont énergiques, mais non rudes; la bouche est volontaire; les yeux, « les miroirs de l'âme », disaient les anciens, sont d'une douceur caressante, mais ils prennent, lorsque Nansen parle des souffrances endurées dans l'isolement là-bas, une expression singulière. A ces moments, ces yeux sont clairs et profonds comme les fjords de Norwège, et il y passe, comme des éclairs, de petites rides brusques qui attestent l'émotion contenue que réveillent de tels souvenirs.

Lorsqu'on l'interroge, Nansen parle d'abord de ses compagnons. Il se plaît à répéter les premières paroles qu'il répondit, lors de son arrivée, au maire de Christiania : « Jamais un homme n'aura eu et ne pourra avoir des camarades plus dévoués et plus vaillants ». On connaît son affection pour sa femme et pour sa petite fille, Liv. Lorsqu'il partit, Liv avait cinq mois, lorsqu'il revint, elle avait presque quatre ans. Tous les jours, durant la longue traversée, Nansen pensa à son enfant; le soir, il lui parlait, sur son carnet: « Que fait Liv, à cette heure?... Aujourd'hui, Liv a eu un an... » La bonté du cœur est une des qualités de Nansen.

* * *

Mais les qualités qu'il possède à un degré extraordinaire, c'est l'énergie et c'est le courage. Il eut le courage de renoncer à l'antique mode d'exploration des mers polaires, d'abandonner l'abri des côtes, où l'on hiverne dans un creux des falaises et de lancer son navire en pleine banquise. Il se résolut à cette audace par foi dans une idée. De la justesse d'un raisonnement, il fit dépendre son salut et — ce qui est bien plus courageux encore — le salut d'autres êtres humains. La banquise devait, pensait-il, dériver jusqu'au pôle: il amarra son navire à la banquise. Il prit, comme il le dit lui-même, son billet pour la glace, *a ticket with the ice*. Il fit plus encore.

Le 3 mars 1895 — après dix-sept mois de dérive — le *Fram* était par 84° 4' Nord; le 14 du même mois, il était descendu à 83° 59'. Nansen eut alors un moment d'amère inquiétude. Il craignit de s'être trompé; il crut que son navire allait désormais s'éloigner du pôle. Certes, si l'expédition s'était arrêtée en ce point, elle ne fut pas revenue sans gloire. Elle était allée plus au Nord qu'aucune autre de ses devancières.

Au début du dix-septième siècle, en 1607, Hudson avait atteint le parallèle 81° 30' Nord; il fallut attendre plus de deux siècles, jusqu'en 1827, pour que cette latitude fût dépassée : cette année, Parry atteignit 82° 45'. En 1876, le commandant Markham s'avança jusqu'à 83° 20', et, en 1883, le lieutenant Lockwood jusqu'à 83° 24'. Depuis 1883, aucun progrès nouveau n'avait été accompli dans la direction du pôle. Or, le *Fram* avait été, le 3 mars 1895, par 84° 4' : il tenait le « record », que les nations maritimes cherchent à battre depuis quatre siècles.

Mais Nansen n'était pas satisfait encore, et il conçut alors un projet, qui n'avait de réussir presque aucune chance et qui ne nous semble aujourd'hui raisonnable que parce qu'il a réussi. Il trouva un homme, Johansen, pour l'aider dans sa nouvelle œuvre, imprévue et d'une audace folle; et voici ce qu'ils firent.

Le 14 mars 1895, laissant le commandement du *Fram* au capitaine Sverdrup, Nansen abandonna son navire et se dirigea droit vers le Nord.

Il était certain de ne plus retrouver le *Fram*, que la banquise continuerait à entraîner d'un mouvement lent mais ininterrompu vers l'Ouest; désormais, c'était avec ses seules forces qu'il allait tenter de s'approcher le plus près possible du centre mystérieux, autour duquel sont venus se briser tant de tentatives et se perdre tant d'efforts, puis de retourner vers le Sud, vers la douce patrie. Pour accomplir cela, voici ce que cet homme avait avec lui: un seul compagnon, Johansen, trois traîneaux, vingt-huit chiens, deux kaïaks ou pirogues, cent jours de vivres. Alors commença un voyage extraordinaire, à travers les glaces bouleversées, amoncelées, heurtées les unes contre les autres, qui constituent la barrière du pôle, le *pack*. « Ici, a chanté lord Byron, dans ces neiges immaculées que nul mortel ne foula, nous marchons sur la mer sauvage; l'océan d'albâtre des neiges amoncelées, nous en longeons les brisants, pareils à l'écume des vagues fouettées par la tempête et changées soudain en cristal. » Avec son âme d'homme du Nord, habitué dès l'enfance aux paysages des contrées glaciales, Nansen goûta la poésie singulière de ces collines qui semblaient toutes de marbre blanc. Mais les difficultés croissaient de jour en jour. L'amoncellement des glaces devenait de plus en plus formidable, les provisions di-

minuaient. Pour nourrir les chiens, de temps à autre on tuait l'un d'eux et on donnait aux autres sa chair. La saison s'avançait, il fallait songer au retour. Le 7 avril, après avoir atteint 86° 14' et observé la mer jusqu'à 86° 25', ils s'arrêtèrent. Ils avaient dépassé de trois degrés la latitude extrême atteinte par Lockwood. Markham s'était avancé à 740 kilomètres du pôle, Nansen à 420 kilomètres environ : la distance de Paris à Mâcon!

* * *

Le 8 avril 1895, Nansen et Johansen reprirent la route du Sud. Avec l'été, la marche sur la glace que recouvrait une neige humide fut de plus en plus pénible et lente. Nos voyageurs espéraient arriver, avant l'hiver, au Spitzberg, que visitent, chaque année, d'assez nombreuses expéditions; or, le 6 août, ils atteignaient seulement la terre François-Joseph, et du 18 au 26, ils se trouvèrent bloqués par la glace. Leur espoir était déçu : il fallait hiverner, eux deux seuls, sur ce point. Ils construisirent une hutte de pierres, de mousse et de peaux de phoque, longue de trois mètres, large de un mètre quatre-vingt, et ils y passèrent l'hiver, dormant vingt heures sur vingt-quatre, n'ayant pour lire qu'un almanach nautique et qu'une table de logarithmes, pour manger, que la chair des ours blancs et le lard des phoques qu'ils tuaient. Ils vécurent de cette vie, d'une monotonie mortelle, de septembre 1895 à mai 1896. Le 23 mai, on reprit la route du Spitzberg; le 18 juin, on rencontrait, sur la côte du cap Flora, des Européens, l'expédition Jackson: c'était le salut. La fortune, une fois encore, avait aimé l'audace. Le 13 août, Nansen et Johansen arrivaient, sur le *Windward*, à Vardoë, dans l'extrême nord de la Norwège.



Frithjof Nansen.

Le même jour, le *Fram* sortait définitivement des glaces. Ah! le brave bâtiment! Lui aussi doit avoir sa part dans le triomphe; car ils sont rares les bâtiments qui ont été pressés par les glaces du pôle durant de longs mois, impunément et qui sont revenus. C'est Nansen lui-même qui avait donné le plan et qui avait arrêté les dispositions du *Fram;* et c'est pour lui un honneur de plus. En donnant à la coque une forme sphérique, il lui permit de subir également, sur tous ses points la pression des glaces et, au lieu d'être écrasée par celles-ci, d'être soulevée lentement par elles. C'est exactement ce qui arriva. « Après cette expérience, dit Nansen, je considère le *Fram* comme invincible par la glace. » Nansen avait quitté son navire le 14 mars 1895, par 83° 59'. Le *Fram* continua sa dérive vers le Nord-Ouest. Le 16 octobre, il atteignit 85° 57', la plus haute latitude à laquelle il soit parvenu, puis les glaces le portèrent lentement vers le Sud. Le 2 juin 1896, il se dégagea du glaçon qui l'entraînait depuis trois ans; le 19 juillet, il reprenait sa marche libre; le 13 août, il atteignait la mer libre; sept jours après, il était en Norwège.

Dans l'art de la construction maritime, dans la science des phénomènes glaciaires, dans l'expédition polaire, Nansen s'est placé tout à fait au premier rang. Ses études et son voyage ont renouvelé toutes nos connaissances sur les régions du pôle. En se maintenant constamment, pendant plus d'une année, entre 83° et 86° — zone dans laquelle n'avaient été faites jusqu'à lui, par Markham, par Lockwood, que des pointes rapides, effectuées dans des conditions matérielles peu propices à l'observation scientifique. — Nansen a pu étudier des problèmes qui n'étaient, hier encore, qu'à peine posés. Contrairement à ce que l'on croyait, le *Fram* a relevé d'énormes profondeurs : 3,400 et 4,000 mètres, et il a constaté que l'eau, dans cette cuvette profonde, était relativement très chaude: + 0°5, à partir de 200 mètres. Cette dernière constatation ruine l'hypothèse de la mer libre du pôle; puisque les eaux chaudes, plus chargées en sel, partant plus lourdes, vont au fond, rien ne peut contrarier à la surface la congélation des eaux froides. — Tels sont les titres par lesquels Nansen a mérité sa gloire. Mais peut-être faut-il le remercier, plus encore que pour ces titres scientifiques, pour l'exemple de courage et d'énergie qu'il a donné à une époque qui a besoin de tels exemples. Il a conçu un projet audacieux et il a réalisé ce qu'il avait conçu.

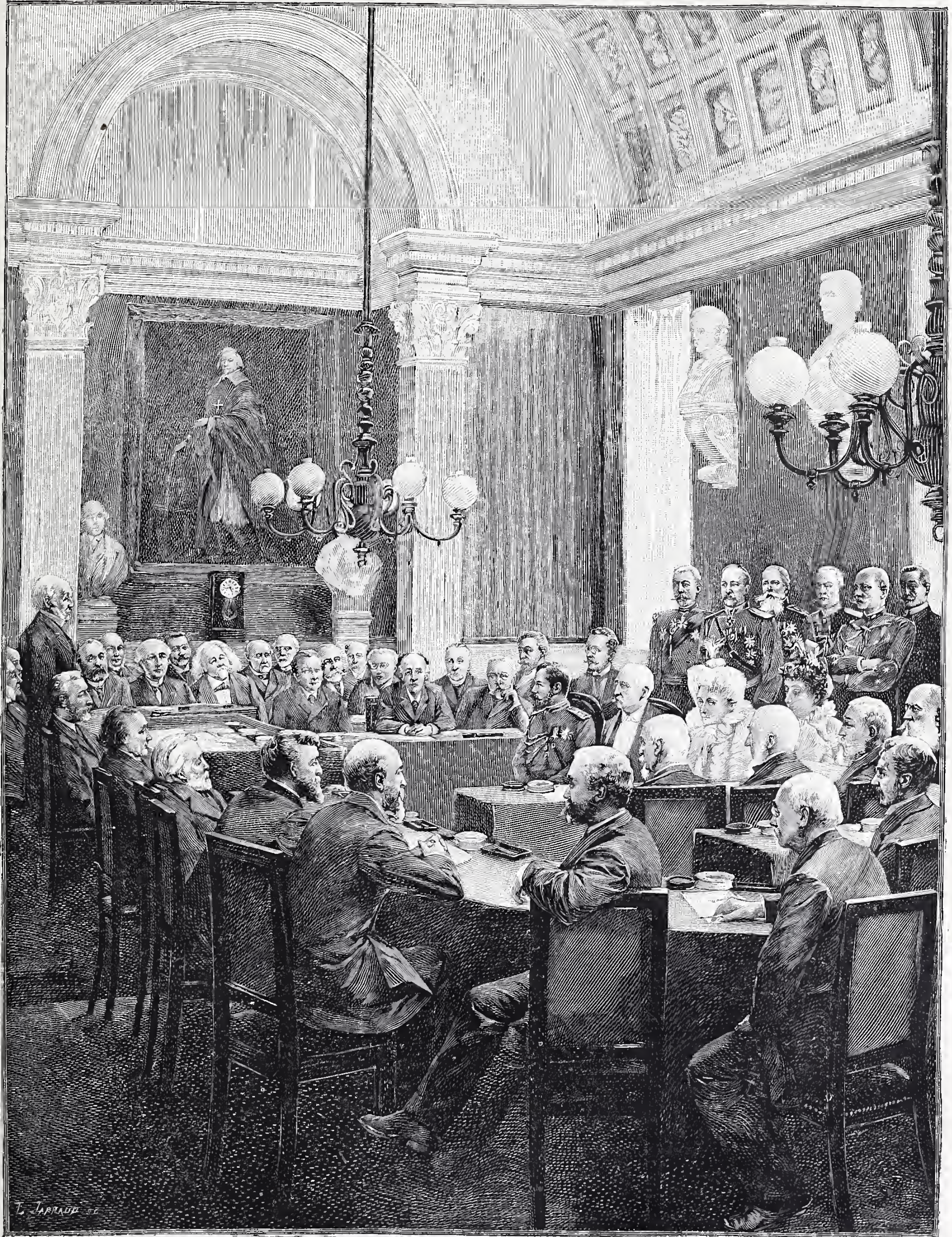
Gaston Rouvier.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

RÉCEPTION DE L'EMPEREUR & DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 7 OCTOBRE 1896



Boissier. Sully-Prud'homme. Hervé. Pierre Loti. de Broglie. Meilhac. J. Lemaître. Sorel. Rambaud. Comte Voronzoff. Gén. Freederickz. Amiral Gervais.
Legouvé. de Vogüé. Gréard. J. Bertrand. Coppée. Halévy. d'Haussonville. Lavisse. Hanotaux. Gén. Tournier. Génér. Richter. Génér. de Boisdeffre.
Sardou. Pailleron. Le TSAR. M. F. FAURE. La TSARINE. Mlle Vassiltsikoff. de Morenheim.
Duc d'Aumale. Duc d'Audiffret. Mézières.
H. de Bornier. Claretie. J.-M. de Hérédia. Cherbuliez. Brunetière.

L'Empereur et l'Impératrice de Russie a l'Académie française. — Peinture de M. Brouillet.
Salon des Champs-Élysées de 1897. — Gravé par Jarraud.

Les deux Salons actuellement ouverts contiennent peu de tableaux reproduisant des épisodes des fêtes franco-russes d'octobre dernier. Et encore les compositions où l'on retrouve les souvenirs de la visite du jeune couple impérial ont-elles laissé les spectacles fastueux et mou-

vementés pour des scènes de calme et de simplicité. Parmi celles-ci la plus tranquille est incontestablement la réception par l'Académie française de LL. MM. Nicolas II et Alexandra Féodorowna. Son cadre, la petite salle des Quarante avec son papier vert foncé datant de 1840, et sa sobre et sévère ornementation, est grave et recueilli. Le portrait peint de Richelieu et les bustes de marbre attentifs sur leurs consoles aux discussions académiques lui donnent de la solennité sans nuire aucunement à la sérénité du lieu.

Aucun apparat dans ce tableau, non plus que dans la scène réelle. Sur le désir exprimé par l'empereur, les habits à palmes vertes, les épées à poignée de nacre et le bicorne emplumé sont restés dans la garde-robe des immortels. Les académiciens ont l'attitude habituelle dans la redingote des séances de travail, et le mot *Animer*, que le secrétaire perpétuel va mettre en discussion pour que ce jour aussi fournisse sa contribution à l'avancement du dictionnaire, n'a pas grand'chose à symboliser ici.

Ainsi l'a désiré Nicolas II, et l'Académie a réalisé son vœu avec un soin scrupuleux. Le palais entier offrait une oasis de calme absolu, une invitation ayant été adressée à ses habitants ordinaires de se tenir chez eux depuis l'arrivée jusqu'au départ des augustes visiteurs, c'est-à-dire de quatre heures et demie à cinq heures et demie. On y vécut une heure, isolé des fanfares du dehors, des acclamations, des cavalcades, des clameurs. Le seul signe de gala qui parût au palais Mazarin était une marquise dressée à la porte du secrétariat.

En 1717, lors de sa visite inopinée, Pierre le Grand fut encore reçu plus simplement. Il ne trouva dans la salle des séances que deux académiciens. Le 7 octobre dernier, son successeur rencontra vingt-neuf immortels. Ce n'était pas encore l'Académie au grand complet. MM. Émile Ollivier, le cardinal Perraud, Challemel-Lacour, Paul Bourget, absents ou malades; Anatole France, Gaston Paris et Costa de Beauregard, non encore officiellement reçus, ne figuraient pas dans la compagnie. La séance n'en eut pas moins un air de solennité aimable et imposante dans sa simplicité.

A la porte du secrétariat, à l'angle de la seconde cour du palais de l'Institut, MM. Rambaud et Hanotaux reçurent le Président de la République et nos augustes hôtes. L'impératrice gravit l'escalier au bras de M. Félix Faure, et c'est à l'entrée de la première salle des Pas-Perdus que le Président de la République présenta aux souverains M. Legouvé, président du bureau; MM. de Vogüé, chancelier, et Gaston Boissier, secrétaire perpétuel. Dans la salle des Quarante, vers laquelle M. Legouvé guida les illustres visiteurs, se tenaient MM. Bertrand, de Bornier, Meilhac, Sorel, Lavisse, Halévy, Coppée, Sardou, H. Houssaye, d'Audiffret-Pasquier, Loti, Mézières, Cherbuliez, de Freycinet, d'Haussonville, Hervé, Thureau-Dangin, Pailleron, Sully-Prudhomme, Claretie, de Broglie, Brunetière, de Hérédia, duc d'Aumale, Gréard et Jules Lemaitre. Pendant que l'empereur, l'impératrice et M. Félix Faure prenaient place sur trois fauteuils disposés en face du bureau, les personnages de leur suite occupaient le pourtour et l'entrée de la salle des séances de l'Académie des sciences. Cette salle fut envahie par un véritable état-major qui n'avait pu trouver place dans la première.

M. Legouvé ouvrit alors la séance et salua les souverains russes en ces termes :

« Sire, Madame,

« Il y a près de deux cents ans, Pierre le Grand, au cours de son voyage à Paris, arriva un jour à l'improviste, au lieu où se réunissaient les membres de l'Académie, s'assit familièrement au milieu d'eux et se mêla à leurs travaux.

« Cette visite, si pleine de cordialité, est restée dans nos archives comme un de nos plus précieux souvenirs.

« Votre Majesté fait plus encore aujourd'hui; elle ajoute un honneur à un honneur en ne venant pas seule (*se tournant vers l'impératrice*): Votre présence, madame, va apporter à nos graves séances quelque chose d'inaccoutumé... le charme.

« Comment remercier Vos Majestés de daigner prendre place dans cette petite salle? Le meilleur moyen est, ce me semble, de vous donner une idée de ce qui s'y passe, de vous faire assister à une de nos séances ordinaires, de vous montrer les académiciens... à l'ouvrage. L'empereur du Brésil a pris part plus d'une fois à nos discussions philologiques; le grand-duc Constantin a paru s'y plaire; cela nous laisse espérer que Vos Majestés ne regretteront pas trop les quelques moments qu'elles veulent bien nous consacrer, et dont nous sentons tout le prix.

« Me sera-t-il permis de le dire? Ce témoignage de sympathie s'adresse, non seulement à l'Académie, mais à notre langue nationale elle-même... qui n'est pas pour vous une langue étrangère, et l'on sent là je ne sais quel désir d'entrer en communication plus intime avec le goût et l'esprit français. Une telle bienveillance nous enhardit; elle nous reporte à votre immortel ancêtre; sa visite se relie pour nous à la vôtre, et, dans notre gratitude, nous osons adresser une prière à Vos Majestés : souffrez que nous fêtions par avance, dans ce jour, le bi-centenaire de l'amitié cordiale de la Russie et de la France. »

Après cette allocution, M. François Coppée donna lecture des strophes suivantes :

Strophes de M. François Coppée

A LEURS MAJESTÉS

L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE

Dans cet asile calme où le culte des lettres
Nous fut fidèlement transmis par les vieux maîtres,
Ainsi que le flambeau de l'antique coureur,
A ce foyer, dans cette atmosphère sereine,
Bienvenue à la jeune et belle souveraine!
Bienvenue au noble empereur!

Votre chère présence est partout acclamée
Par l'imposante voix du peuple et de l'armée
Émus de sentiments profonds et solennels;
Et, sur la foule heureuse et de respect saisie,
Vous voyez les couleurs de France et de Russie
Palpiter en plis fraternels.

Tous les vœux des Français vont, Sire, au fils auguste
Du magnanime tsar, d'Alexandre le Juste;
Car en vous son esprit pacifique est vivant.
Vous, madame, devant vos yeux purs et sincères,
Dans les groupes charmés, vous entendez les mères
Vous bénir, vous et votre enfant.

Ici s'éteint le bruit dont un peuple s'enivre.
Nous pouvons seulement vous présenter le livre
Qui garde ce trésor : la langue des aïeux;
Mais, chez nous, c'est la France encor qui vous accueille
Et vous lirez le mot « amitié » sur la feuille
Qu'elle place devant vos yeux.

Puis nous évoquerons notre gloire passée,
Nos devanciers fameux, princes de la pensée,
Corneille, Bossuet, tant d'autres noms si beaux,
Avec l'orgueil de voir nos souvenirs splendides,
Honorés par vous. Sire, ainsi qu'aux Invalides,
Vous saluez nos vieux drapeaux.

Enfin, bien à regret — l'heure si tôt s'écoule, —
Nous vous rendrons tous deux à l'amour de la foule,
Au grand Paris offrant son âme en ses clameurs;
Mais pour vous suivre aussi dans cette ardente fête
Où vous êtes portés, comme a dit un poète,
En triomphe sur tous les cœurs.

Pendant cette lecture, les souverains ne quittaient pas des yeux le poète. L'évocation de la figure d'Alexandre III les frappa particulièrement, ainsi que la calme simplicité de la séance, qui se reflète si nettement dans le poème.

Le secrétaire perpétuel rappela ensuite ses collègues au travail. Dans une courte et limpide allocution il présenta quelques considérations générales sur le Dictionnaire de l'Académie, rappelant ses sept éditions successives avec leurs raisons d'être; et après cet éclaircissement mit en discussion le mot *Animer*. Un rapide échange de vues, fut toute la tâche accomplie. A cinq heures un quart, M. Legouvé levait la séance. La feuille de présence fut portée aux souverains avec prière d'y apposer leur signature, suivant l'usage. Puis le président procéda à la présentation de ses collègues, dont la plupart baisèrent respectueusement la main de l'impératrice. Le couple impérial accepta un volume contenant le discours de M. Legouvé, le poème de M. Coppée, plus une notice : *Pierre le Grand à Paris, en 1717*, dont son auteur, M. d'Haussonville, n'avait pu, faute de temps, donner lecture au cours de la séance.

Les augustes visiteurs quittèrent l'Académie avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, laissant derrière eux un brillant et gracieux souvenir. Celui qu'ils emportaient, nous croyons pouvoir l'affirmer, ne fut pas un des moins agréables de leur séjour à Paris; et le tableau où M. Brouillet a si exactement décrit cette séance causerait, sans doute, autant de plaisir à Saint-Pétersbourg que chez nous.

M. Brouillet a choisi le moment où M. Legouvé adresse la parole à Leurs Majestés. Les figures du tableau et leurs attitudes scrupuleusement observées, font de cette œuvre une série de portraits parfaits. Tous les détails sont d'une irréprochable exactitude; et l'ensemble respire le calme et le repos. L'artiste a trouvé chez ses modèles, le plus gracieux empressement, et il a pu exécuter son œuvre avec une satisfaction de tous les instants.

JEAN LE FUSTEC.

L'INCENDIE DU BAZAR DE LA CHARITÉ

L'incendie du 4 mai dernier a jeté la consternation dans Paris, dans la France, dans le monde entier. Comment n'être pas frappé, en effet, de ce douloureux et étrange contraste : des femmes, des jeunes filles, appartenant à l'élite de la société française, toutes réunies dans le pieux dessein de soulager les malheureux, toutes s'ingéniant à assurer la prospérité des multiples œuvres d'assistance organisées en faveur des déshérités de ce monde; puis, brusquement, l'incendie éclatant, et la mort, la plus affreuse des morts, apparaissant dans ce milieu mondain et y faisant une hécatombe des plus dévouées, des plus belles, des plus jeunes, des plus élégantes.

Si d'un si funèbre spectacle, de tant de douleurs causées en un instant il peut naître quelque consolation, c'est celle qu'inspire le sentiment de solidarité universelle dont les condoléances émues venues de tous les coins du monde nous révèle l'existence. La conscience humaine, à la nouvelle de ce malheur, a partout tressailli dans ce qu'elle a de plus noble et de plus pur.

Puissent ces témoignages sincères adoucir le chagrin des familles si cruellement frappées dans leurs affections. Paris compte désormais ses martyrs de la charité. Ils n'auront pas souffert en vain si leur souffrance sert d'exemple à ceux qui survivent, si le dévouement dont ils sont les victimes inspire des dévouements pareils en faveur des pauvres. Que l'œuvre de charité commencée par eux soit continuée, qu'elle gagne en force et en étendue : tel est le vœu que nous formons en nous associant à la douleur de ceux que leur mort met en deuil.

N. D. L. R.

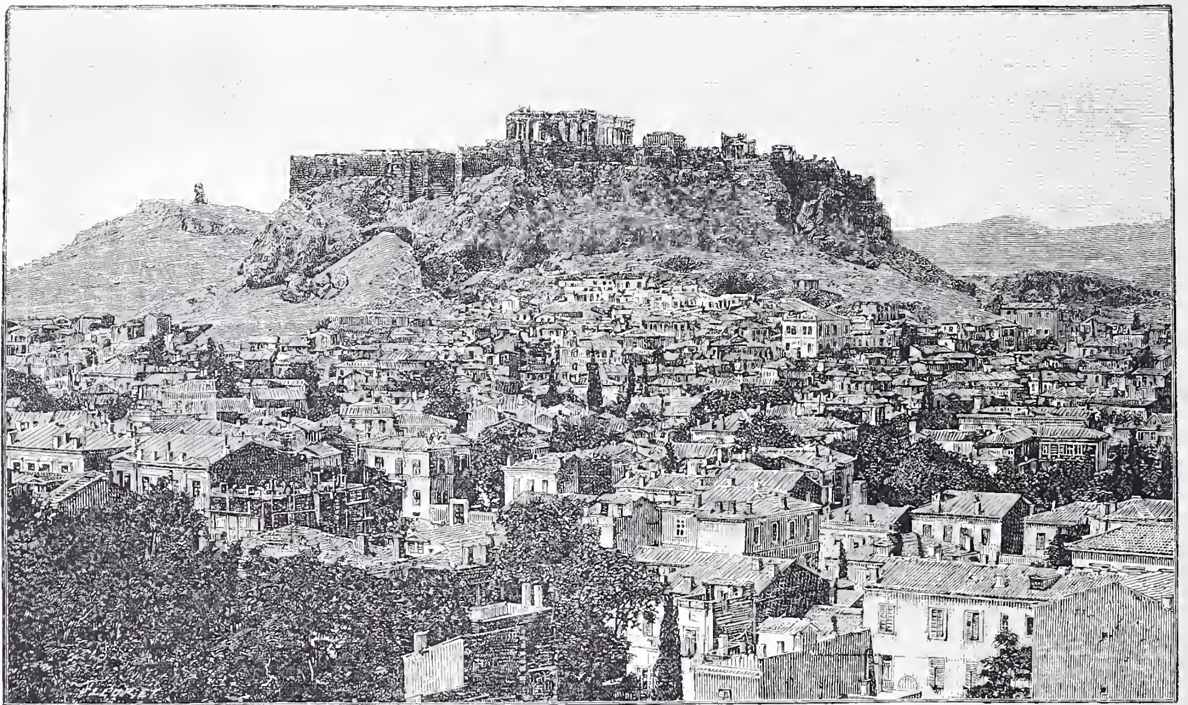
PAGES D'OUTRE-MER

—o—

ATHÈNES AUJOURD'HUI

On augure bien d'Athènes quand on voit le Pirée, ville banale et laide, mais l'un des ports les plus importants du Levant : les pavillons de commerce de presque toutes les nations européennes y égayent de leurs couleurs variées la forêt des mâts alignés à perte de vue le long des quais, et, incessamment des bâtiments de guerre anglais, russes, français, italiens, y relâchent ou y stationnent, au nombre parfois d'une douzaine.

Mais, à peine est-on sorti de la gare étroite à laquelle, à travers la plaine désolée de l'Attique, aboutit un train misérable, que la déception vous saisit. On ne voit autour de soi que des terrains vagues et des guinguettes ; et, malgré le bon point qu'on accorde aux calèches reluisantes et bien suspendues qui servent de fiacres, on croit tout d'abord avoir débarqué dans quelque arrière-banlieue. On se trouve cependant, presque aussitôt, en plein centre, dans la rue d'Hermès, laquelle, coupant la ville d'un bout à l'autre, conduit au Palais royal. Non, vraiment, la grande artère de la capitale hellénique ne paie pas de mine. Elle est mouvementée, mais si poussiéreuse, si défoncée, si sale qu'on met en doute la capacité des édiles, si même il en existe, et les magasins convenables qu'elle possède ne font que mieux ressortir la pénurie des boutiques, la petitesse des maisons et des cafés qui la bordent sur presque toute sa longueur.



ATHÈNES AUJOURD'HUI. — Vue de l'Acropole prise du palais.

La place de la Constitution, malgré ses velléités de grandeur, ne parvient pas à dissiper cette impression.

On ne peut dire que le Palais soit mal situé : construit sur une éminence, au pied du Lycabette, il domine toute la ville, même toute la plaine d'Athènes. Mais c'est une grande bâtisse carrée, plate, massive, disgracieuse, qui, bien que faite en partie de marbre pentélique, est dépourvue d'idéal, présente l'aspect vulgaire d'une caserne. Des architectes allemands en ont, paraît-il, donné les plans. La plupart des nombreux monuments publics qu'Athènes, proclamée en 1834 capitale du royaume, a cru devoir, avec le concours de généreux patriotes, se donner à grand renfort de dépenses, sont dus aussi à des artistes d'outre-Rhin. Ceux-ci ont marqué leurs œuvres du sceau du génie allemand, la lourdeur et l'inélégance, et n'ont réussi, le plus souvent, qu'à défigurer le style grec, aux formes si harmonieuses dans leur simplicité.

Je ne veux pas cependant englober dans cette réprobation tous les édifices indistinctement. La cathédrale nouvelle de l'*Annonciation* offre des proportions grandioses dans son mélange de style où domine le byzantin. Le *Musée central* est réussi et bien disposé. L'*Université* est d'un effet heureux, et son ornementation donne une idée de la décoration polychrome dans l'architecture antique. L'*Académie* est encore un monument empreint d'élégance, et, à mon avis, le plus remarquable de la ville.

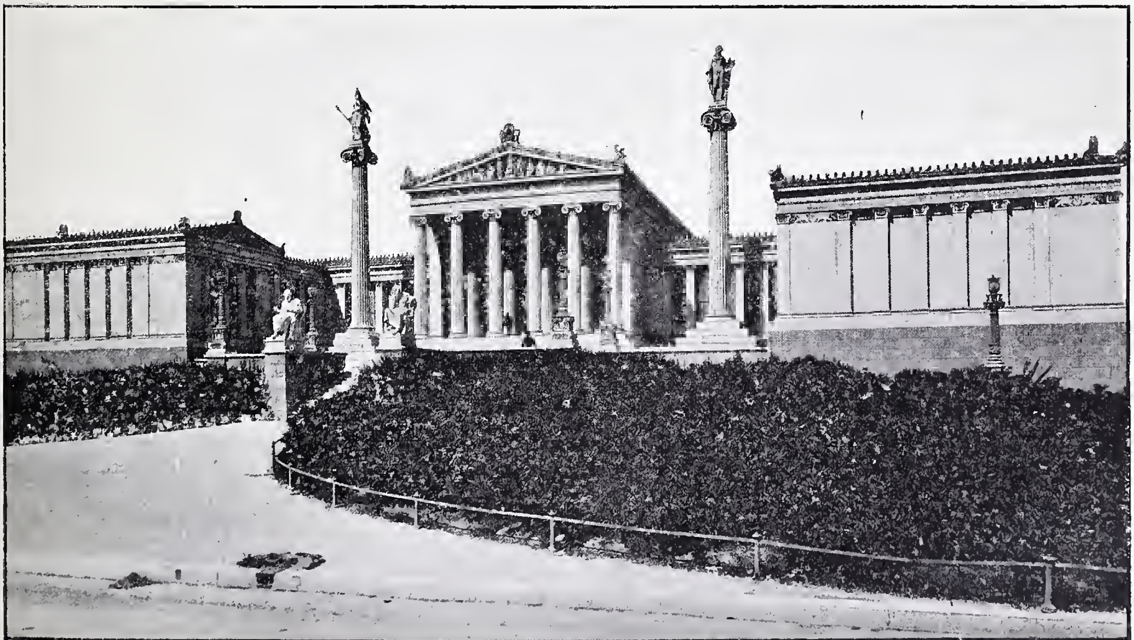
Avec son splendide marbre blanc, sobrement agrémenté, comme à l'Université, d'or et de couleurs diverses en des tons adoucis, ses majestueuses et riches colonnes ioniques, ses belles peintures intérieures qui racontent l'histoire de Prométhée, elle semble une restitution assez exacte d'un édifice antique au temps de sa splendeur. La disposition des gradins et des sièges pour les auditeurs, la grande table centrale recouverte d'un tapis vert, font, il est vrai, un peu sourire : il paraît qu'il n'y a encore jamais eu séance, l'Athènes moderne manquant d'Immortels!



Soldat de la Garde royale, régiment des Palicares.

Aux alentours du Palais, il existe de jolies plantations et de vastes jardins bien ombragés, qui parent un peu cette partie de la ville, la seule ayant grand air. Les boulevards avoisinants sont bien percés; la voirie en est soignée. C'est le quartier du « Tout Athènes » et des légations. Les demeures particulières y sont assez élégantes, parfois somptueuses, comme l'hôtel que s'est bâti M. Schliemann, le célèbre archéologue qui a exhumé Troie et le tombeau des Atrides.

Mais, à mon sens, ce qui, dans son ensemble, fait la meilleure figure, c'est le *Zaggeion*, contigu au parc du Palais, et le jardin public qui lui fait suite. Le Zaggeion est une sorte de Palais de l'Industrie, destiné, comme ce dernier, aux concerts et aux expositions. Une vaste terrasse s'étend devant la façade de cet édifice. On y parvient par de beaux escaliers en marbre blanc. C'est là que se fait entendre la musique militaire et que le monde élégant se donne rendez-vous. En contre-bas, se trouve le Jardin public. Plus bas encore, imposantes de majesté, de force et de richesse, se dressent, dans la solitude de l'immense soubassement qui portait jadis le temple de Jupiter olympien, les seize colonnes corinthiennes, seuls restes de ce sanctuaire fameux. Plus loin, c'est l'Hymette, et, par delà la mer, Egine et le Péloponèse, formant, avec les profils si nets de leurs sommets, un fond de tableau merveilleux. Le coup d'œil dont on jouit de ce point culminant du Zaggeion, embrasse



ATHÈNES. — Palais de l'Académie.

un tout harmonique, à la fois grandiose et simple. Rien ne vient gâter le décor, ni terrains vagues, ni décombres, ni faubourgs tortueux et sales. Et c'est une société choisie qui circule en ce lieu tout imprégné d'intense poésie et de suprême élégance.

Quant aux Hellènes du dix-neuvième siècle, ils doivent au passé de leur pays et à l'indomptable énergie de leur patriotisme les ardentes sympathies qu'ils ont, en ce siècle, trouvées auprès de l'Europe.

La famille royale mène une existence simple et bourgeoise au milieu de ce peuple qui n'est pas le sien. Le roi, affable et correct, est d'un accès facile. La reine, douce et bonne, visite presque journellement les hôpitaux et répand partout le charme de sa personne avec les bienfaits de sa charité touchante. Les princes et les princesses cherchent, sans y réussir, à s'ennuyer le moins possible dans cette résidence qui leur rappelle plutôt un lieu d'exil. La cour, cependant, reçoit fort peu.

Fils du roi de Danemark, oncle du czar, beau-père de la sœur de l'empereur d'Allemagne, Georges I[er] est très considéré de ses sujets, en raison de ces alliances souveraines et de cette puissante parenté qui flatte l'amour-propre national. Mais il n'est pas très aimé. Les Grecs lui reprochent de ne pas faire assez cas d'eux ni de son royaume et le voient avec dépit abandonner chaque année sa capitale pour aller se retremper pendant quelques mois dans le mouvement mondain et les fêtes brillantes des villes d'eaux occidentales.

Qui veut entrevoir les souverains hellènes n'a qu'à se trouver aux abords du Palais à certaine heure de l'après-midi. Quotidiennement, en temps ordinaire, la famille royale part, dans le même modeste appareil, pour sa promenade habituelle. Une calèche paraît contenant le roi Georges qui porte invariablement l'uniforme sombre d'officier de marine, et la reine Olga avec un ou plusieurs de leurs enfants. Sur le siège, un serviteur bizarre, tout galonné et affublé d'un immense et grotesque chapeau à plumes.

En même temps débouche, de l'hôtel tout proche du prince héritier, une autre voiture avec le prince Constantin, duc de Sparte, et la princesse Sophie, son épouse. A côté du cocher, un autre valet de pied étrange, mais d'un genre différent, portant le costume national, veste richement brodée, foustanelle, cnémides et souliers de cuir rouge au bout relevé et orné d'une énorme houpette bleue. C'est un soldat du régiment des Palicares. Ce régiment est le seul qui ne soit pas habillé à l'européenne : il forme la garde royale, et rien n'est plus singulier que la vue de ces sentinelles en jupons et en pantoufles montant gravement leur faction aux portes du Palais. Les souverains, salués respectueusement au passage par la population, vont faire ainsi, sans autre escorte, le tour des quais du Pirée ou des bains de Phalère, jolie plage très courue, ou encore des chalets de Patissia, où la haute société émigre aux chaleurs.

On vit beaucoup dehors à Athènes, et on ne peut nier que, grâce à un soleil et à un beau ciel presque toujours fidèles, la ville soit animée et gaie. Dans les voies principales, cafés fréquentés assidûment, grand mouvement de gens et de véhicules, mélange pittoresque de costumes orientaux, d'uniformes, d'équipages et de tramways. Mais, sur tout cela, plane je ne sais quoi de pénible. Cela s'exhale de ces rues sans pavage, de cette poussière qui, au moindre souffle, sur ces boulevards parcimonieusement arrosés, tourbillonne en nuages épais. Cela se dégage de ces constructions neuves, aux abords mal déblayés et plus mal entretenus, parfois inachevées, souvent bâties dans des terrains vagues ; du délabrement de ces ruines partout éparses, presque partout oubliées, dont l'aspect souligne encore la crudité de ce neuf des édifices modernes ; de cette grande place mal nivelée qui s'étend devant le palais ; de toutes ces ruelles des quartiers suburbains où les débris d'immortels chefs-d'œuvre restent enfouis dans des recoins obscurs, derrière des échoppes, entre des enclos d'artisans, dont seuls les archéologues connaissent et retrouvent l'accès.

Non, l'Athènes moderne n'a pas le prestige d'une capitale. Elle a beau s'étendre du Céphise à l'Ilissus, du mont Lycabette au plateau de l'Acropole, essayant d'élever dans les airs des dômes et des clochers : l'Acropole, à elle seule, l'écrase de ses escarpements formidables ; et, de la majesté sereine de ce trône en ruines, le vieux Parthénon, soutenu tant bien que mal par des murs cyclopéens, jette dans l'espace bleu ses colonnes jaunies comme un défi à la jeunesse de la cité neuve. Tant de grandeur naissante qui prétend vivre en égoïste, insensible à l'infortune de sa voisine, dont, à côté d'elle, s'achève lentement l'éblouissante carrière, cela crée une antinomie, un contraste violent, une sorte d'iniquité. L'iniquité s'explique : l'argent manque, c'est une misère dorée que s'est, à grands frais, payée la capitale hellénique. Partout perce la gêne d'un peuple pauvre qui n'a pas eu la raison de s'assurer une harmonie intégrale dans une sphère plus modeste, n'a pas voulu se cantonner dans ses souvenirs ni renoncer à ses ambitions, et, visant à l'effet, s'est, à bout de ressources, arrêté en chemin. L'harmonie, n'était-ce pas là ce que prisaient avant tout les Anciens ? N'est-ce pas dans les lignes si pures de ces montagnes, dans la transparence de cet incomparable ciel, dans l'entassement chaotique de ces colonnes et de ces marbres brisés, dans la

sobre beauté de cette nature et de ces ruines, ce qui fait encore tout le charme et la poésie d'Athènes? Et ce qui nous attache et nous transporte quand on foule ce sol, n'est-ce pas de percevoir, à chaque pas, le « bruissement des siècles écoulés » qui, sous les moindres décombres et du moindre rocher, murmurent leur histoire? Echo passionnant de cette antiquité dont nous avons été nourris et qui, après avoir déversé sur le monde les clartés fulgurantes de son génie et de son art, et les pléiades de ses grands hommes, reste aujourd'hui l'éducatrice par excellence de notre esprit et de notre goût!

* * *

Oh! combien plus respectueux de leurs traditions et de leur passé, plus dominés par l'harmonie de l'art et la piété filiale, se fussent montrés les Hellènes du dix-neuvième siècle si, au lieu de les délaisser ainsi que des os à l'abandon, ils avaient enchâssé les précieuses reliques de la patrie de Périclès et de Phidias dans de verdoyants jardins, en de gracieux arrangements, si chacune des cent ruines de leur cité ressemblait à notre Cluny de Paris! Ils eussent fait d'Athènes une ville unique au monde...

RENATUS.

LES TROUPES ALPINES

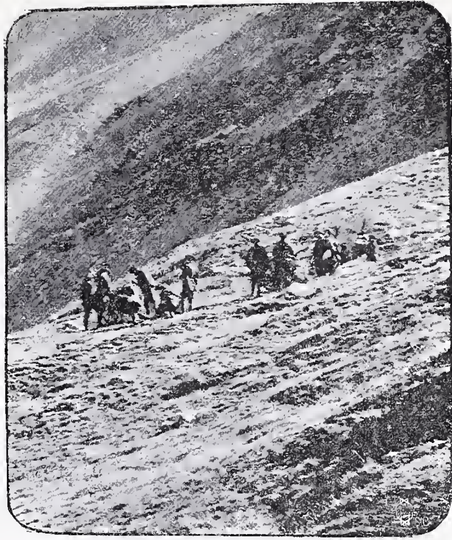
Suite et fin. — Voyez page 81.

II

Avant le jour, les sous-officiers ont réveillé leurs hommes. A l'aide de lanternes dont chaque compagnie est munie, on a pu rassembler tous les effets d'équipement et jusqu'au dernier des petits ustensiles nécessaires au soldat. Les mulets ont quitté l'écurie ou le parc établi en plein air, à l'aide de cordes attachées à des piquets. Les artilleurs sont les plus affairés, ils n'ont que six petites pièces, il est vrai, semblables à des joujoux d'enfants, mais pour chaque pièce, il n'en faut pas moins plusieurs mulets. L'un d'eux reçoit le petit canon, un autre est chargé de l'affût, un troisième porte les roues et les accessoires. Puis il faut charger encore les caissons à munitions, les outils et les instruments destinés à régler le tir, des flambeaux et des fusées, des approvisionnements, une forge de montagne, etc. Les six pièces nécessitent ensemble 72 mulets. Les quatre officiers et deux sous-officiers sont montés, il faut encore six chevaux.

Chaque batterie compte 200 hommes.

On devine quelle est la longueur développée par la batterie quand, la grande route abandonnée, on aborde le sentier muletier en laissant au fond de la vallée les trois chariots de batterie et les trois fourgons des équipages destinés au ravitaillement en vivres et munitions. On voit quelquefois se profiler la ligne des hommes et des animaux, sur une longueur



Artillerie en marche.

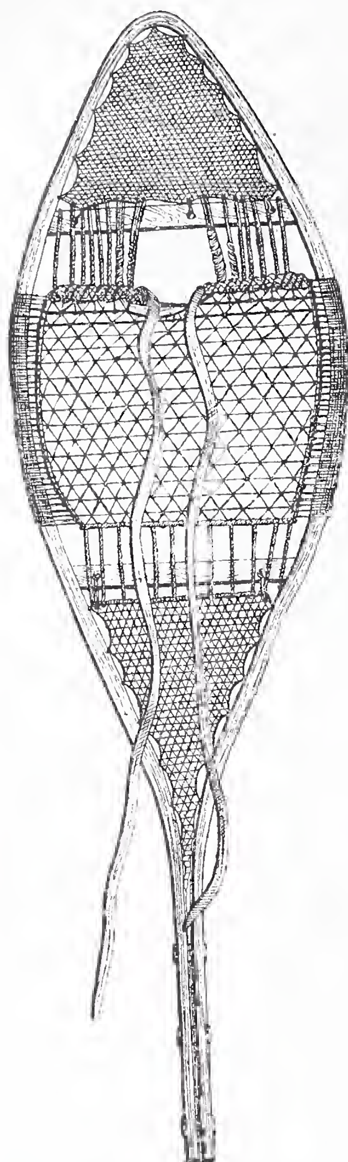
de plus d'un kilomètre, aux flancs vertigineux des monts, pour aller occuper un col ou une crête dominante. Encore, en manœuvres, a-t-on une idée imparfaite de l'aspect d'une batterie alpine en campagne, il n'y a pas de projectiles, mais seulement les gargousses. Pendant la guerre, le nombre des mulets devient bien plus considérable si l'on veut faire face à tous les besoins et alimenter les pièces pour un combat de longue durée.

Le projectile de l'artillerie de montagne est de même forme, cylindro-ogivale, et de même calibre que celui de la batterie sur roue chargée d'opérer dans les régions accessibles. Il a 80 millimètres de diamètre, et porte à 4,000 mètres au moyen de 400 grammes de poudre. La pièce montée de campagne étant plus longue, peut recevoir une charge de 1,500 grammes, grâce à laquelle la vitesse initiale et la portée sont plus grandes. Aussi, partout où l'on peut amener l'artillerie de campagne, c'est-à-dire partout où des chevaux peuvent passer avec pièces et caissons, préfère-t-on l'artillerie attelée. Mais jamais l'emploi de celle-ci ne sera prépondérant.

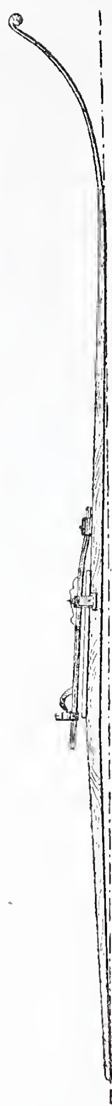
* * *

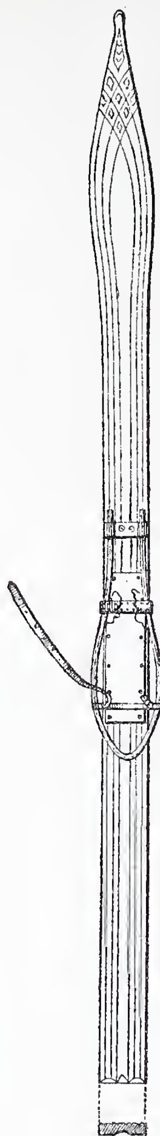
L'époque de la vie en montagne est venue. A mesure que la neige fond, les Alpins vont plus haut, ils suivent pas à pas, pour ainsi dire, la trace du linceul disparu. Alors, commence leur métier de terrassier. Les avalanches ont emporté des portions de routes ou de sentiers, les torrents, grossis par la fonte des neiges, ont commis d'autres dégâts, des ponts sont rompus, des murs de soutènement se sont effondrés; on

ne saurait songer à s'aventurer dans la montagne. Le bataillon s'installe dans le village ou les chalets les plus proches; si les villages sont éloignés, on dresse des tentes sur un terrain

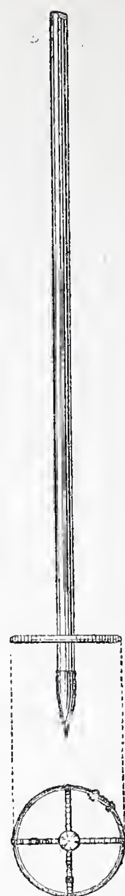


Raquette canadienne essayée par les Alpins mais inutilisable en montagne.





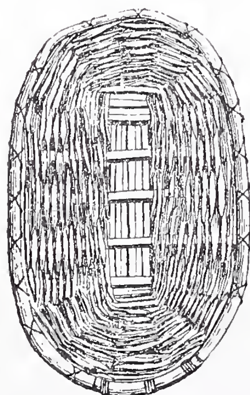
Ski, patin à neige suédois utilisé en hiver par les Alpins.

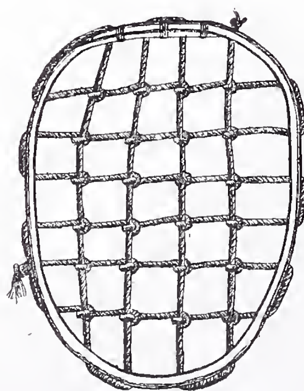


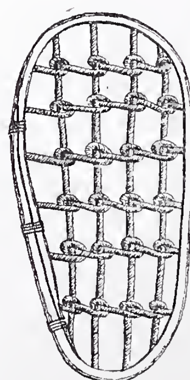


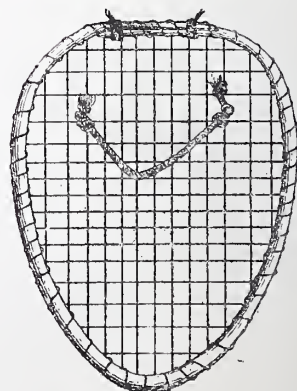
Bâtons servant aux coureurs à ski à sauter et à virer.











Raquettes servant aux Chasseurs Alpins pour les marches dans la neige.

sec, à la lisière des bois de mélèzes. Pendant que le poste veille, que les cuisiniers font la soupe et le rata sur des foyers improvisés, le reste du bataillon armé de pelles, de pioches, de barres à mine, suit le chemin, déblaie les parties obstruées. On s'élève peu à peu, à mesure que la neige disparaît; on atteint les chalets d'été dans les alpages où monteront plus

tard les habitants de la vallée, avec leur bétail, pour profiter de la courte période où la haute montagne, fleurie et parfumée, s'offre au pâturage. Encore des fondrières à combler, des éboulis à déblayer et, enfin, on atteint le sommet des monts, dans la partie abaissée, le col, d'où l'on peut descendre sur l'autre versant, en évitant l'ascension des plus hautes crêtes.

Lorsque le col est à la limite de deux *secteurs* alpins, c'est-à-dire des versants attribués à



Les Chasseurs alpins. — Une halte. — Gravé par Bauchart.

deux bataillons, les pionniers de chaque groupe se rencontrent parfois, achevant en même temps la tâche pénible mais vivifiante qui leur a été confiée. Ces rencontres sont l'objet de fêtes auxquelles tout le monde prend part : les officiers se réunissent ensemble pour le repas ou le punch, les sous-officiers prennent un « vermouth » d'honneur, réjouissance classique des garnisons. Les fanfares se font entendre ; chacun à son tour *reçoit* dans son camp ou son cantonnement.

Lorsque la rencontre a lieu dans une ville,

les réjouissances prennent un caractère de fête locale : on pavoise, on illumine; le dîner en commun est suivi du punch traditionnel où les lieutenants et sous-lieutenants entraînent par leur gaîté leurs chefs les plus graves. L'an dernier, à Bourg-Saint-Maurice, en Savoie, j'assistais à un gigantesque monôme où le corps d'officiers des 11e et 22e bataillons, précédé des deux fanfares, parcourut la ville bien au delà de minuit, escortant un lieutenant revenu de Madagascar et déguisé pour la circonstance en reine Ranavalo. Et dans tout cela, rien de désordonné, une gaîté saine à laquelle se mêlait la population qui, pour cette fois, n'eut pas le bal espéré par les jeunes filles.



Halte sur un sommet.

*
* *

Le lendemain, c'était le tour des sous-officiers qui déjeunaient ensemble à Séez et organisaient leur farandole par les rues montueuses du bourg, tandis que les chasseurs fraternisaient dans les cabarets en buvant le petit vin si gai de la Tarentaise.

Et les réjouissances finies, un des deux bataillons s'en allait, avant le jour, dans son secteur en traversant les glaciers immenses de la Vanoise: plusieurs lieues avec tous les bagages sur ces surfaces raboteuses et glissantes à la fois!

Le brouillard s'abattit un moment, il fallut marcher à la boussole, au milieu de périls grandis par l'impossibilité de distinguer les crevasses et d'apercevoir les hommes égarés. Prudemment, dans la crainte de rencontrer des neiges molles, on avait chaussé les raquettes dont j'ai parlé au début de cet article et dont je puis aujourd'hui donner quelques types, grâce à la complaisance d'un des officiers supérieurs qui ont le plus fait pour développer l'alpinisme militaire. La raquette représentée par la dernière figure est celle que l'on emploie dans nos bataillons de chasseurs.

Les raquettes, ce jour-là, furent heureusement inutiles, le bataillon, malgré le brouillard, put franchir les champs de glace sans perdre un homme ou un mulet.

Ces grandes excursions d'un bataillon sont assez rares, mais elles montrent ce que peuvent des troupes ainsi entraînées. Elles sont préparées d'ailleurs par les courses de montagne que les officiers entreprennent avec quelques-uns de leurs hommes, sur des cimes de difficile accès. Quand les bataillons séjournent dans leur secteur, loin de toute ville où l'on peut rencontrer quelque distraction, les jours de repos sont consacrés à des ascensions dignes d'être mentionnées dans les annales du club Alpin.

C'est alors une véritable faveur pour le soldat d'être jugé digne de participer à une course qui conduira sur quelque cime vierge, sur un glacier ou pic célèbre par les difficultés qu'il présente. Le massif du Pelvoux, en particulier, est ainsi visité le dimanche par de petites caravanes qui en explorent chaque partie au grand bénéfice de la science.

Dans ce massif formidable compris entre la Romanche et la Durance, est un groupe de monts revêtus de glaces, un des plus farouches de ces montagnes, celui de la Meije qui, pendant longtemps, passa pour infranchissable. Le point culminant (3,987 mètres d'altitude), n'a pu être atteint qu'en 1877. Pour traverser le massif, le col le plus bas est encore à 3,369 mètres, c'est la fameuse *brèche de la Meije*, franchie pour la première fois, en 1864, par trois Anglais. Depuis lors, on a pu la traverser souvent, sans faire encore de la course une promenade à l'usage de tout le monde! Les officiers alpins accompagnés de quelques-uns de leurs chasseurs, y sont pourtant parvenus ; un de leurs officiers de réserve, M. Lemercier, juge d'instruction, à Paris, qui a pris part à une de ces courses, et à qui le *Magasin Pittoresque* doit les photographies qui illustrent cet article, a fixé pour nous l'arrivée d'une de ces expéditions à la brèche.



A la brèche de la Meije.

Ce sont des tours de force que l'on ne saurait

demander à un bataillon entier. Cependant, si la défense du pays rendait nécessaire un passage en armes par ces cols ouverts à de prodigieuses hauteurs, on peut-être certain que les volontaires ne manqueraient pas.

* * *

Les manœuvres alpines mettent fin à ces excursions. Au mois d'août, quand l'éducation de « montagne » des bleus est achevée, on réunit un petit corps d'opérations de différentes armes : régiments d'infanterie de Grenoble ou de Chambéry, artillerie montée, sections du génie, troupes d'administrations, même un ou deux pelotons de dragons ou de hussards destinés à servir d'escortes aux généraux ; on choisit une grande vallée dont le rôle militaire est considérable telle que la Maurienne ou l'Ubaye (1) et l'on étudie pratiquement tous les moyens de défense contre une invasion. Les spectateurs familiers avec les difficultés de la montagne, ceux qui pourraient croire à l'inviolabilité d'une frontière défendue par ces crêtes formidables, ont alors une impression saisissante. Pendant que, dans le fond de la vallée, sur les premières pentes, le combat se succède avec quelque apparence de succès pour le défenseur appuyé à des positions superbes, on aperçoit bientôt, au sommet de la chaîne, par une de ces dépressions qui sont un col ou, si le col est gardé, sur des cimes qui semblent inaccessibles, une file noire descendant au flanc d'abîmes vertigineux. C'est un corps ennemi, un bataillon de chasseurs qui, grâce à son état d'entraînement et à sa connaissance de la montagne, a pu tourner les défenseurs et venir prendre position bien au-dessus de lui, à la limite des nuages. On le voit peu à peu s'avancer, la file noire des hommes, des mulets et du matériel, dessinant sur le flanc neigeux ou verdoyant, toutes les sinuosités de l'âpre sentier. Bientôt le commandant de la colonne se reconnait en position pour prendre part au combat. Pendant que l'infanterie dévale rapidement pour aller prendre l'ennemi à revers, l'artillerie a mis ses pièces en batterie, un nuage de fumée blanche indique que le feu est ouvert.

Cette manœuvre hardie, qui nécessite pour réussir soit une marche de nuit, soit un bivouac aux grandes altitudes, oblige l'adversaire à se replier.

* * *

Cette partie de la vie alpine avec son brin de danger, sa part d'action est comme une apothéose. Maintenant les bataillons et les batteries rentrent à leur garnison d'hiver, poursuivis par les premiers frimas. Si, dans les fonds des vallées, ils en sont quittes pour la pluie, chaque ascension, même à de moyennes altitudes pour passer de l'un à l'autre versant, leur fait rencontrer la neige. Ils descendent des monts avec les populations évacuant leurs chalets, suivies par le bétail ruminant et bêlant ; hommes et



En batterie.

bêtes, vont frileusement passer l'hiver dans les mêmes étables où la chaleur dégagée par les animaux rend la température supportable.

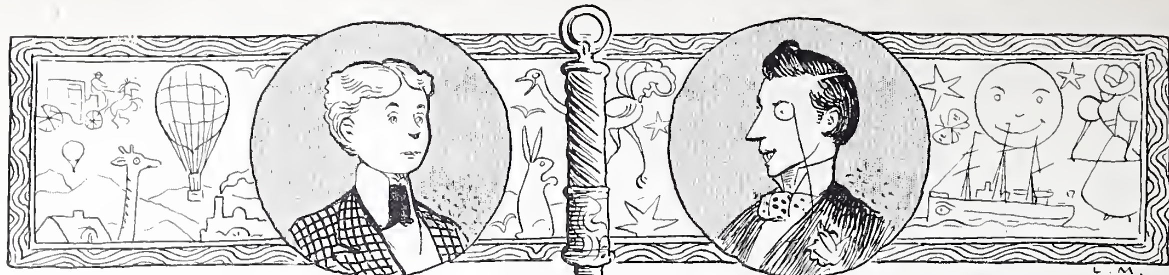
Les Alpins ont regagné Annecy, Chambéry, Grenoble, Embrun, Nice, Menton, Grasse ou Villefranche, mais ils ont laissé dans les hautes vallées, à la frontière, les détachements qui devront passer l'hiver sous la neige. Dans le 15e corps, un bataillon d'infanterie de ligne séjourne à Peira-Cana, près des positions fameuses de l'Authion, d'où l'on voit une immense étendue de mer ; dans le 14e corps, une section occupe la redoute ruinée de la Traversette, au-dessus du Petit-Saint-Bernard, une autre, le camp des Chapieux, dans la vallée du Torrent des Glaciers, à 1,500 mètres d'altitude. Les baraques sont couvertes et nivelées par la neige, on ne va de l'une à l'autre que par des tunnels creusés dans la masse blanche. Mais officiers et soldats supportent sans se plaindre la reclusion ; d'ailleurs, dès que la neige est gelée, ils se livrent à des excursions dans la vallée et par les monts.

Les raquettes et les skis sont chaussés. Dans ce paysage polaire, où tout disparait sous le manteau blanc, nos Alpins trouvent une véritable ivresse à cette solitude vivifiante. Rien ne leur manque d'ailleurs, ni le feu, ni le vin, ni les vivres frais. Tant qu'un traineau peut passer, ils restent en communication avec Bourg-Saint-Maurice, et le téléphone leur permet d'être à chaque instant au courant des choses de ce monde.

A. Dumazet.

(1) Vallée de Barcelonnette, dans les Basses-Alpes.

AVENTURES DE FOOTBALL & DE POLO, ESQUIRES



PRÉAMBULE. — C'est au cœur du pays de Galles, terre classique des étranges récits, que cette histoire véridique comme un conte, nous fut narrée : nous avons cherché à lui conserver la saveur anglo-saxonne pour la plus grande joie des Gallo-romains (*alias* Français) nos compatriotes.

Ceci dit, nous commençons.

PREMIER ÉPISODE

Où les héros racontent leurs vingt premières années. — La cousine Jéricho. Le porte-mine d'argent. — En route!



Mon père s'appelait Football, ma mère aussi, de même que mes onze frères et sœurs. L'associé de mon père se nommait Polo, comme son épouse et ses quatorze enfants. Polo, James et moi, Football, Harry, naquîmes le même jour, dans les appartements de la maison Football and Polo, fabrique d'étoupes, varechs et laines, sise au milieu de la petite ville de Kinburn, en plein pays de Galles. Nous prononçons Wales, mais vous ne sauriez pas dire ce mot si suave, aussi je l'écris à votre manière.

Kinburn est une ville de dix mille âmes. Elle est bâtie sur un ruisseau boueux, dans une vallée stérile environnée de collines dénudées. C'est très laid ; malgré cela, le guide de Jouanson, le conty britannique, déclare ce coin pittoresque et digne de l'attention des touristes. Ledit guide se paie un shelling, prix raisonnable pour une compilation véridique, mais tout à fait insuffisant pour un recueil aussi fantaisiste. Il me semble qu'un guide faisant œuvre d'imagination devrait être assimilé à un roman et coûter trois francs cinquante.

Enfin laissons cela ; l'injustice des hommes est partout.

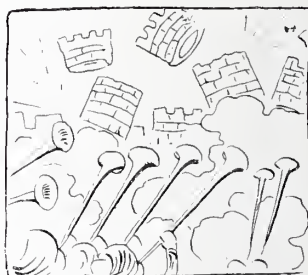
Donc, Polo et moi vîmes le jour. Nos parents convoquèrent tous les Football et les Polo du district. Ceux-ci arrivaient à la file, selon l'usage, apportant chacun son petit présent.



L'une des dernières fut ma cousine Betty, petite vieille qui marchait en s'appuyant sur deux cannes, et que l'âge avait tassée, courbée, recroquevillée à ce point, que sa taille ne dépassait point celle d'un enfant de huit ans.

Elle n'avait conservé intact que son nez, fort long déjà dans la jeunesse et qui, par suite du phénomène de contraction amené par les années pour le reste de sa chétive personne, avait pris un aspect vraiment phénoménal. Il était allongé, mince, ainsi qu'un museau d'espadon, et l'usage qu'en faisait cousine Betty lui donnait une apparence plus hétéroclite encore.

La bonne dame avait la manie d'emporter partout un bouvreuil apprivoisé. L'oiseau chantait, sifflait à merveille, mais comme ma parente avait les mains occupées à tenir ses cannes, le volatile avait pris l'habitude de se percher sur son nez, ce dont, elle se montrait très fière.



Oh ! ce nez ! souvenir joyeux de mon enfance. Il portait non seulement le bouvreuil, mais encore un coryza chronique. De quart d'heure en quart d'heure Betty se mouchait avec bruit, tirant de son appendice nasal des sons si éclatants que tout le monde s'écriait en riant :

— Ce sont les trompettes de Jéricho !

Et par abréviation, la bonne vieille était devenue insensiblement la cousine Jéricho.

Tout cela ne l'empêchait pas de dire, comme toutes les dames âgées que j'ai connues :

— Quand j'étais jeune, je n'étais pas une beauté seulement, j'avais un petit minois chiffonné !

Mais je ferme la parenthèse et reprends mon récit.

La cousine entra dans la maison en clopinant. Elle vint à mon berceau et me passa autour du cou une chaînette, au bout de laquelle brimbalait un mignon porte-mine en argent. Comme si j'avais pu la comprendre elle murmura :

— Garde précieusement ce souvenir, Harry Football. Grâce à lui, tous tes souhaits

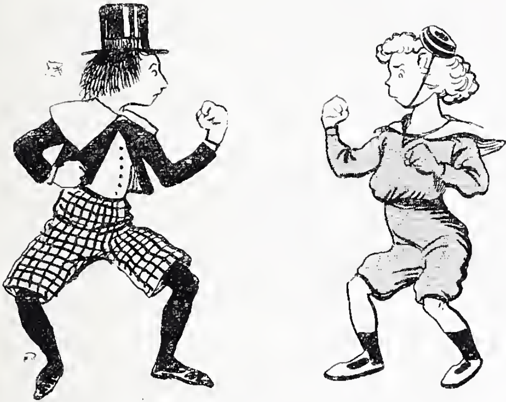
s'exécuteront à la lettre.

Mon père fut très joyeux de ces paroles. Il retint cousine Jéricho à dîner. Je sus, plus tard, que ma parente récoltait des simples dans la forêt et que les habitants du pays la croyaient en relations avec les sorcières des cavernes. Toute la maisonnée considérait son cadeau comme un talisman. C'en fut un, en effet. A quatre ans, je m'ennuyais un jour, et je m'écriai en trépignant :

— Je voudrais avoir un ami.

Aussitôt James Polo passa en me bousculant. Incontinent nous boxâmes, la boxe est l'art national en Angleterre, et les enfants au maillot esquissent déjà les attaques et les parades.

Après cinq minutes de cet exercice, Polo saignait du nez, et j'avais l'œil droit poché. On a beau dire, un coup de poing solidement asséné sur la tête y fait entrer l'amitié. — Depuis ce temps, Polo et moi fûmes unis par la



plus tendre affection que rien ne put jamais altérer. Grâce au porte-mine de ma cousine, la fable d'Oreste et de Pylade s'était transformée en réalité.

Cependant, nous grandissions en force et en science car on nous avait envoyés à l'université d'Oxford.

Nous adorions le jeu plus que l'étude, mais j'avais un si ferme désir de nous éviter toute réprimande que, le porte-mine aidant, nous apprenions tout sans effort. Qu'il s'agit de physique, statique, optique, dynamique, hydrostatique, de chimie, géométrie, cosmographie, trigonométrie, d'algèbre, de rhétorique ou de philosophie, boxe, natation, escrime, sports athlétiques ou arts d'agrément, nous étions toujours les plus forts, les plus adroits. Nous étions les champions d'Oxford contre Cambridge, l'Université rivale, et Cambridge ne comptait plus ses défaites. Enfin, on n'eut plus rien à nous apprendre. Suivis des vœux de nos professeurs et de nos condisciples, nous regagnâmes le toit paternel, le front ceint de couronnes en papier, figurant les lauriers académiques.

Le père de Polo et le mien étaient des hommes justes.



Ils nous accordaient huit jours pour nous reposer de onze années d'études. Et, comme ils étaient aussi pratiques, le neuvième matin, ils nous firent comparaître dans le bureau, où ils siégeaient tous les deux.

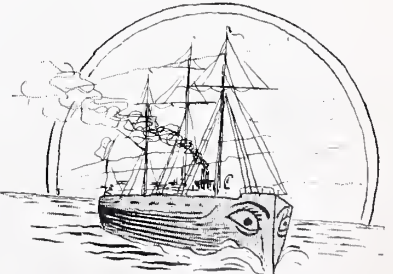
Comme chef de la raison sociale, ce fut mon père qui prit la parole, car il est convenable que celui qui signe le premier, parle également avant les autres :

— Mes chers enfants, nous dit-il, Polo et moi avons décidé que, pour parachever votre brillante éducation et compléter votre connaissance du français, vous iriez passer quelques mois dans le pays où vécurent le général Jeanne d'Arc et le caporal Napoléon. Je compte que vous soutien-



drez dignement votre réputation d'Anglais; que partout, vous vous tiendrez aussi mal que possible, que vous affecterez l'insolence et que jamais vous n'endosserez une tenue correcte. Souvenez-vous qu'un citoyen du Royaume-Uni ne doit être bien élevé qu'en Angleterre, parce que ce pays béni du ciel est exclusivement habité par des Anglais. J'ai dit, allez, Albion toute entière marche avec vous.

Nous écoutâmes le discours avec respect ; nous reçûmes avec gratitude une provision de banknotes et, après avoir serré la main de nos pères respectifs, avoir embrassé nos mamans, sœurs, frères, belles-sœurs, beaux-frères, nièces et neveux, nous gagnâmes Folkestone, d'où un steamer nous emporta vers Boulogne.



Alas ! Nos curieuses aventures allaient commencer.

(A suivre.) Paul d'Ivoi.

LE SUICIDE D'UN ROSSIGNOL

On a toujours regretté que la saison du chant des rossignols durât si peu de temps, à peine deux mois. A la saint Jean, c'est déjà fini. On ne distingue plus alors que le babil des jeunes et quelques notes des pères, mais sans suite. Jusqu'à présent, tous les moyens tentés pour contraindre ce dernier à charmer plus longtemps nos oreilles, de leurs grands airs passionnés sont restés sans succès. Des jeunes ont été pris au nid: on les a élevés parmi des babillards à cœur d'année. tels que les serins. Quelques-uns se sont obstinés dans un mutisme absolu ; les autres sont restés à l'état de misérables bredouilleurs, sans méthode et sans instruction, estropiant le chant national, ou le défigurant par des notes incohérentes, des motifs grossiers pris à leurs voisins, des piaillards de toutes espèces, prisonniers comme eux.

Alors on a essayé d'adultes pris au piège. Les résultats ont été déplorables, et le dénouement a presque toujours été le suicide par privation volontaire de nourriture. L'histoire suivante, avec sa fin tragique, est celle de tous les autres.

J'ai pour voisin un amateur passionné d'oiseaux qu'il retient en captivité. Sa collection comprenait encore, il y a huit jours, un vieux rossignol pris au trébuchet, à la fin de septembre dernier. Le pauvre reclus paraissait assez résigné pendant la saison d'hiver. Mais depuis la venue du printemps, sa tristesse était navrante ; il avait négligé jusqu'aux soins délicats de sa toilette, ce respect de soi-même dont il était naguère si jaloux. Cependant, on l'entourait d'attentions assidues ; la nourriture était abondante et choisie, l'eau pour le bain prise à la source limpide, les barreaux de sa prison soigneusement dissimulés par un tapis de mousses. On l'avait même confiné sous un réduit épais de verdure, car on s'était aperçu que la vue d'un rayon de soleil lui rappelant ce qu'il avait perdu, les sites animés. les lointains voyages, exaspérait son désespoir. Rien ne pouvait le distraire ; il n'a pas voulu être consolé.

Un soir, il y a huit jours, nous l'examinions de loin, en silence. avec un profond intérêt. car sa tristesse nous avait émus. Son œil atone semblait indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Évidemment, ses pensées étaient perdues dans un rêve. Peut-être. avons-nous dit. oublie-t-il en ce moment son cachot et ses bourreaux. La scène se passe en lui. Il est arrivé, sans doute, dans le bosquet de son choix ; il a retrouvé son soleil, il voit l'aubépine fleurie, les bois touffus, l'objet aimé qui les transfigure et la tendre intimité du nid qui aurait été son ciel... Il s'y croit, car il a fermé les yeux; l'illusion est complète. L'œuf est éclos : le miracle de sa tendresse a vu le jour..., son fils, un beau rossignol déjà grand, mélodieux et vainqueur de ses rivaux. — Effectivement, voilà qu'il soupire en notes émues, à douce voix. les tendres impressions qui remuent son âme et les rêves troublants de ses visions lointaines.

Soudain, un bruit violent, parti de l'extérieur, vint effacer l'illusion et ramener la désolante réalité. Alors le captif exaspéré ouvrit ses grands yeux noirs, les plumes de sa tête et de son cou se dressèrent, ses ailes frémirent, tout son corps fut secoué par des tremblements convulsifs. Il ne tenta rien contre les barreaux de sa prison, il en savait l'inutilité. Mais il attaqua à plein gosier l'hymne des imprécations contre ses geôliers; ses notes vibrantes s'élevèrent progressivement jusqu'au paroxysme des âpres fureurs ; et dans un cri suprême de rage impuissante, il tomba mort, la poitrine brisée.

Ah ! que vos oreilles n'entendent jamais ces déchirants appels du désespoir !

De grâce, vous qui tenez captifs ces grands artistes de la nature, brisez leur prison, et rendez aux malheureux leurs bosquets d'amour et la liberté.

Olivier de Rawton.



CHANSONS D'AIEULES

MADAME AMEL

Nous ne sommes plus gais, tout au moins, nous répudions la franche gaité d'autrefois ; d'autre part, il est de mauvais goût de montrer la moindre émotion, le moindre attendrissement; c'est, parait-il, un signe de faiblesse d'esprit, et tel ou telle, après s'être fait un front qui ne rougit plus, pour entendre les chansons modernes les plus osées, aurait honte de verser une larme aux récits dramatiques de nos vieux conteurs.

Nos pères étaient moins difficiles à contenter, et la chanson française a connu, avec eux. de bons moments. Les chansonniers étaient nombreux, et leur nom célèbre ; on les chantait partout, à l'atelier, à table, dans les salons comme au cabaret, parce que leurs œuvres étaint intéressantes, de vive allure, et agréablement rythmées.

Le comique parfois un peu égrillard, le sentimentalisme. l'allusion politique, étaient le fond de ce genre. On s'en est, un beau jour, trouvé fatigué. et alors un vent de folie a passé sur la chanson, la transformant en peu d'années. On a cherché et trouvé le succès dans la charge, dans la scie d'atelier, dans les échos des fêtes des canotiers, dans les onomatopées bizarres, les mots d'argot, les calembours faciles.

Thérésa fut la prêtresse de ce nouveau temple avec les *Petits Agneaux*, *C'est dans l'nez qu'ça m'chatouille*, *Rien n'est sacré pour un sapeur*, etc. Ces titres seuls indiquent la recherche nouvelle; on peut dire que la chanson entrait en décadence; plus drôle, si l'on veut, mais moins gaie.

Aussi, voit-on, dans le même temps, une modification capitale s'opérer dans les mœurs : en dehors du café-concert, on ne chante plus. La génération de 1860 à été encore bercée avec des chansons; celle de 1870 n'en a plus connu. Pourquoi? parce qu'il n'y a plus de sujet dans les paroles, et parce que le rythme disparaît; or, ce sont les raisons d'un succès durable auprès des foules. Désormais, on prendra un plaisir de peu de minutes à entendre quelques traits d'esprit, mais on ne se plaira plus à les répéter soi-même.

La chanson a donc déserté le salon, la table, le berceau, même le cabaret, ce fut un malheur, car privés de ce dérivatif, les Français se sont ennuyés, et ont songé à pire.

La chanson continua de descendre les degrés de l'échelle artistique, par la répétition des mêmes idées, presque des mêmes mots, des mêmes airs, que des professionnels retournaient en tous sens, hors de toute formule nouvelle, et qu'ils présentaient sans vergogne à un public qui les acceptait, faute de mieux.

Ce système si peu recommandable fournit encore une carrière de quelques années, après quoi les chansonniers du cabaret du *Chat-Noir*, vinrent à leur heure, apportant un genre inédit, malheureusement macabre, et plutôt obscène que grivois.

L'agitation politique qui régnait alors, les licences que prirent ces poètes soustraits à l'action de la censure, la nouveauté aussi, créèrent un vif succès à ces chansons, et Yvette Guilbert, qui les interprète avec un talent si spécial, leur fit faire le tour du monde. Pourtant, on peut reprocher à ce genre d'appeler trop souvent à son aide un esprit subtil, difficile à traduire pour l'artiste, difficile à saisir pour le public, et tournant dans un cercle étroit qui conduit aux répétitions. Les sujets s'épuisent vite, et on ne saurait s'écarter du moule imposé par les créateurs de ces chansons, sans tomber dans la banalité tant reprochée à l'époque précédente.

Tout fait croire que le règne de la chanson *rosse*, suivant l'expression consacrée, sera éphémère. On reviendra dès lors aux formules premières, c'est-à-dire à la gaîté sans apprêt, riant des choses amusantes, et ne prêtant pas le rire aux tristesses de la vie, et aussi à l'émotion vraie, juste, que nous ressentons tous en face de ces petits drames poignants journellement rencontrés à côté de nous, et qu'il suffit d'indiquer en peu de mots, pour nous serrer la gorge et nous faire battre le cœur. Dès maintenant, il faut chercher dans le passé les éléments de cette réaction, voir ce qu'ont fait nos pères, nous retremper à l'exemple de ce qu'ils ont laissé de mieux dans chaque genre.

C'est la tâche que s'est imposée Mme Amel, de la Comédie-Française, dans ses chansons d'autrefois, ses *Chansons d'aïeules*. Elle a révélé à ces auditeurs d'élite qui déterminent la mode, des chefs-d'œuvre dont ils ne soupçonnaient pas l'intérêt.

Comment l'idée est venue, à cette artiste distinguée de faire revivre ces chansons de nos pères, ces romances populaires dans nos provinces, ces poésies si délicates du seizième siècle? Comme toutes les bonnes idées par le concours du hasard, d'un goût éclairé et d'une éducation antérieure inconsciente.

Élevée par une grand' mère, Mme Amel avait entendu et retenu pendant ses premières années, un grand nombre de refrains populaires, qu'elle se plaisait à redire d'une voix peu étendue, mais juste et bien timbrée. Un soir, pour l'amusement de ses amis, de ses camarades, elle chante. C'était en 1890. Ces blasés sont étonnés, charmés, ravis de la fraicheur de ces mélodies, de la naïveté charmante de ces vers anonymes.

Ce fut une révélation. On fit à Mme Amel un succès sur lequel elle ne comptait guère, mais qu'elle a toujours retrouvé depuis, dans les concerts publics ou dans le monde, avec son répertoire de vieilles chansons.

Ce répertoire, il a fallu le trouver, l'établir, ce qui ne représente pas un mince effort.

Telle chanson est amusante, mais nécessite des coupures, car vraiment nos aïeux n'épiloguaient pas assez sur les mots; telle autre n'a pas d'air noté, il faut lui en créer un. Les poèmes du seizième siècle sont dans ce cas; la musique, à cette époque, était rudimentaire, et ce qu'on appelait chanson, dans le milieu de la Pléiade, était un récitatif accompagné d'une mélopée sur la flûte ou la viole d'amour. Ces airs valaient-ils la peine d'être notés? En tous cas, on ne l'a pas fait, et il a fallu chercher des mélodies dans le genre ancien, pour le texte de Ronsard, de Remi Belleau, du Bellay, Marot, Villon, etc.

Ronsard surtout a gagné à cette exhumation de quatre siècles. Ce poète, chef des *décadents* de son temps, avait été porté aux nues par ses contemporains. Par un excès contraire, on l'a depuis, trop négligé. Il est vrai que les doctes linguistes, dans leur jugement sur lui, ont surtout retenu ses pièces héroïques, d'un style prétentieux et ampoulé, et ils ont négligé ce qui rentre le mieux dans nos idées modernes, c'est-à-dire les odes, les stances, les amoureuses complaintes. Il y a là de véritables merveilles de sentiment et de grâce, que le goût

éclairé de Mme Amel a su isoler pour les faire valoir. C'est, entre autres, l'ode fameuse:

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre, au soleil,
A point perdu cette vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint, au vôtre pareil; etc.

Cet agréable badinage est bien connu; de même les *stances*, où se révèle une si intense passion. Mais que d'autres pièces du même auteur méritaient d'être tirées d'un injuste oubli? Toutes chantent l'amour, avec combien de délicatesse, de feu, de sincérité même, sous leur forme un peu apprêtée! C'est l'amante qu'on retrouve:

Bonjour, mon cœur,
[bonjour, ma mie!

C'est celle qu'on a quittée, hélas, pour ne la plus revoir:

Le froid silence du tombeau
Renferme mon bien et mon
[beau:
L'amante et l'amie
Ma mort et ma vie!



Mme Amel.

Il n'y a rien dans le répertoire de la chanson moderne qui soit plus vrai ni plus touchant.

Mme Amel a ressuscité aussi les chansons populaires de nos provinces, dont les auteurs sont inconnus, et dont l'origine se perd dans le temps; elles sont d'une saveur, d'une allure particulières, avec un rythme bien franc. Elles plaisent par des moyens simples, et représentent surtout, à nos yeux, la vieille gaîté; dans beaucoup de contrées elles sont encore très connues, bien qu'elles ne soient plus répétées que dans le peuple. Ainsi, à Caen, il est arrivé à Mme Amel, chantant une romance de Normandie, de voir le refrain repris en chœur par toute la salle.

A côté, il convient de placer les récits dramatiques, d'auteurs anonymes également, et dont beaucoup sont les échos du répertoire des trouvères. Par exemple, la chanson de Renaud, si poignante: le héros revient mourant, chez lui, et on cache sa mort à sa vieille mère aveugle.

— Pourquoi, demande-t-elle, pourquoi ces cloches, ce bruit de planches qu'on cloue, pourquoi ces vêtements de deuil? Et à chaque question une pieuse supercherie trouve une réponse pour prolonger son illusion, lui laisser croire que son fils vivant lui reviendra.

Le dix-septième siècle ne fournit guère à la chanson française que la *Brunette*, sorte de madrigal où l'on rencontre toujours la même bergère folâtre à qui arrive mêmes aventures.

Un seul auteur, Viau, a laissé quelques chansons d'une valeur un peu plus grande.

Le dix-huitième siècle est plus gai, plus varié; la grivoiserie est à l'ordre du jour, mais elle reste de bonne compagnie, masquée sous ses dehors champêtres.

Le début de notre siècle est sentimental. On aime à faire pleurer, avec des moyens qui nous paraissent aujourd'hui un peu factices. Quelques jolies choses sont à recueillir dans le fatras de cette époque, notamment le *Fil de la Vierge*, de V. Aguet, musique de Scudo, dont la vogue fut autrefois si grande, et dont Mme Amel a renouvelé le succès.

L'idée en est jolie:

Pauvre fil, qu'autrefois ma bonne rêverie
Naïve enfant,
Croyait abandonné par la Vierge Marie
Au gré du vent,
Viens-tu de Bethléem, la bourgade bénie? Etc.

Nous nous rapprochons. Toutes nos mères ont entendu cela.

A Bérenger, très particulier à son temps, on peut difficilement emprunter pour le nôtre, qui ne le comprend plus. Au contraire, Désaugiers, Dupont, Darcier, Nadaud, et d'autres encore, ont assuré leurs chansons contre la marque du temps, en ne traitant que des sujets qui répondent à des sentiments généraux.

Le cycle de la vieille chanson s'est fermé avec eux.

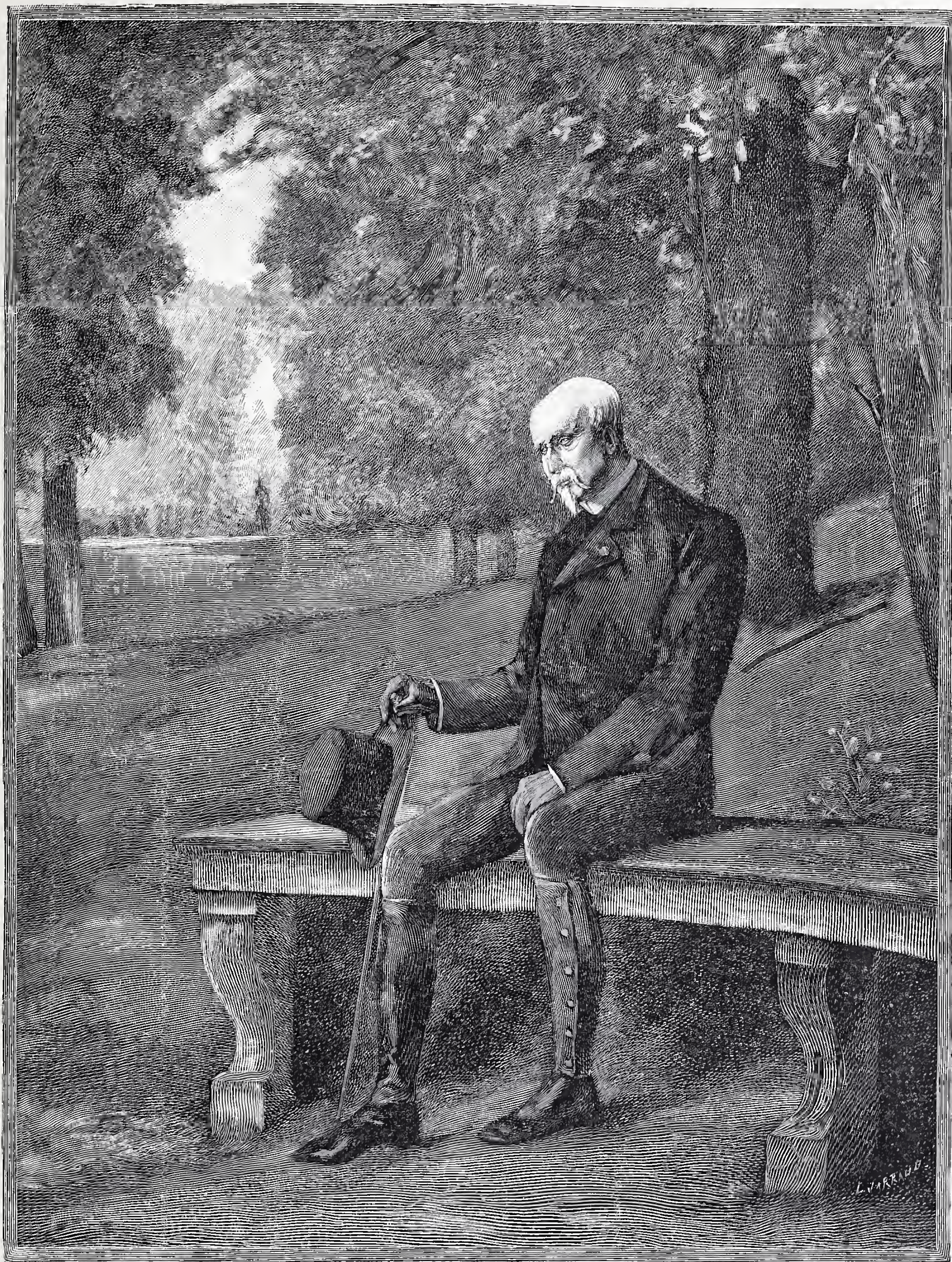
L'initiative de Mme Amel présente, on le voit, un vif intérêt. Elle a placé sous nos yeux un ensemble qui fait honneur à notre pays, et où l'on a trouvé, non sans surprise, des merveilles de vigueur et de délicatesse. Il s'agissait seulement de les isoler avec discernement, et de les bien dire.

G. Cerfberr.

Le Gérant: R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire.

LE DUC D'AUMALE



Portrait du duc d'Aumale. — Peinture de M. Benjamin Constant. — Salon des Champs-Élysées de 1897.
Gravé par Jarraud.

Le prince qui vient de disparaître était, on est d'accord à le reconnaître, le modèle le plus parfait de l'aristocratie, brave, chevaleresque, intelligente, accessible aux belles et aux grandes idées.

Aussi fut-il chez nous, et jusqu'après sa mort, populaire, tant les vertus de soldat, de patriote et de gentilhomme s'imposent au respect des foules.

Il ne nous appartient pas de parler du rôle politique, d'ailleurs très effacé, du duc d'Aumale; de sa carrière de soldat, nous nous contenterons de rappeler le fait le plus saillant, la prise de la smala d'Abd-el-Kader, en

1843. Les circonstances de ce hardi coup de main sont connues. Depuis plusieurs jours, le prince poursuivait l'émir, et il avait tout lieu de se croire sur la bonne piste, attendu les traces nombreuses qu'il rencontrait sur sa route; pour hâter les nouvelles, il avait pris les devants avec le colonel indigène Yousouf, et quelques troupes. Tout à coup, le cavalier qui éclairait la petite colonne se replie, alarmé, et vient prévenir le duc qu'on est à quelques cents mètres seulement du camp d'Abd-el-Kader, où l'émir ne se trouve pas en personne, on le sait, mais où il a laissé une partie de son armée pour défendre ses femmes, ses trésors, ses approvisionnements. C'est toute une ville de tentes dressée le long d'un ruisseau, et où l'on distingue l'activité qui suit ordinairement la halte, dans ces immenses caravanes.

Les circonstances étaient critiques. Les serviteurs de la smala se répandaient déjà isolément dans toutes les directions. On se trouvait avoir pénétré, sans le savoir, dans une sorte de réseau, et on n'en pouvait sortir sans être découvert et bientôt poursuivi par des ennemis dix fois supérieurs en nombre. La responsabilité était lourde pour un chef de vingt-deux ans!

Placé ainsi inopinément en présence d'un grand danger, le prince ne perdit rien de son sang-froid. Il comprit aussitôt que l'unique chance de salut était dans l'audace, et il ordonna de charger, après avoir pris l'avis du colonel Yousouf. Celui-ci, en voyant l'immensité du campement occupé par la smala, et sans rien dissimuler du danger de la situation, avait montré la même crânerie :

— Monseigneur, c'est effrayant; mais il n'y a plus moyen de reculer!

— Colonel, répliqua le prince, je ne suis pas d'une race habituée à reculer; vous allez charger.

On sait quel fut le succès de cette audacieuse manœuvre, le plus beau fait d'armes dont puisse s'honorer l'armée d'Afrique. Il faut lire dans les mémoires du général du Barail le saisissant tableau de cette charge d'une poignée de Français contre une multitude en grande partie armée; le désordre des Arabes, l'affolement des femmes et des enfants paralysant les efforts de leurs défenseurs. En quelques minutes nous étions maîtres de tous ces gens, de toutes ces richesses. Quel beau souvenir le duc d'Aumale a pu garder, pendant soixante ans encore, de cette journée où il avait montré au plus haut point les qualités maîtresses du soldat : le sang-froid, la décision prompte et la bravoure!

* * *

Soldat, il l'était par-dessus tout. Ceux qui l'ont approché en témoignent : il ne semblait parfaitement heureux que lorsqu'il parlait de l'armée et de la carrière des armes.

Mais nous devons le considérer surtout, dans cette courte étude, au point de vue de ses rapports avec l'art et avec les artistes.

Très jeune, il avait montré de grandes aptitudes artistiques, il aimait et comprenait les belles choses. Plus tard, quand il en eut le loisir, il compléta par l'étude ses connaissances déjà acquises, et souvent on le vit prendre part aux entretiens sur l'esthétique la plus élevée, en spécialiste érudit et sûr de soi. Néanmoins, il ne se laissait pas guider par des considérations purement scientifiques, et gardait dans ses jugements une personnalité. S'il se surprenait à trouver beau ce que les autres considéraient comme une erreur, il avouait avec bonhomie l'entorse que son imagination donnait à la raison.

— Puisque l'amour de l'art est un amour, disait-il, il faut bien lui passer quelque faiblesse. On juge en critique, mais on reste amoureux de ce que l'on a critiqué.

Cette personnalité du prince, on la retrouve, pour la louer, dans tout ce qui l'entourait. Chantilly, qu'il laisse à l'Institut de France, et dont nous avons ici même donné une description (1) avait été restitué par Daumet, décoré, meublé d'après ses indications. Il avait rêvé un ensemble, il travailla à l'obtenir, et le résultat nous montre la sûreté de son goût et de son érudition. Le cadre où devaient venir se placer tant de merveilles anciennes, était confié à nos meilleurs ouvriers et artistes français. Rappelons que Paul Baudry a peint le panneau de saint Hubert, que Paul Dubois a sculpté le connétable de Montmorency, que la chapelle, les plafonds, les rampes de fer forgé, les tentures, furent exécutés par nos plus habiles décorateurs, et que chaque chose fut étudiée et approuvée par une seule intelligence, une seule volonté, celle du duc d'Aumale.

C'était encore une forme d'aimer et de protéger les arts, que cette prédilection du duc pour le portrait; ce n'est sans doute pas uniquement pour léguer ses traits à l'histoire, qu'il les a fait reproduire si souvent : à neuf ans, en 1831, on le peignait déjà en uniforme; ce portrait est à Paris au musée Carnavalet; à dix-neuf ans, on nous le montre en colonel du 17e léger, c'est un de ses portraits très connus, la figure est douce sous ses cheveux blonds, bordée par le hausse-col qui a peine à lui donner une physionomie martiale; les traits pourtant indiquent de l'intelligence et de la fermeté.

Après les campagnes d'Afrique, la renommée du prince attira la préférence des dessinateurs qui sollicitèrent en foule l'honneur d'une séance de pose : Adam, Maury, Massé, Philippo-

(1) Voir année 1894, pages 92, 176 et 231.

teaux, dans son beau tableau où il a représenté les deux frères, d'Orléans et d'Aumale, en uniforme, au milieu d'un paysage algérien ; Raffet, dans une lithographie où le duc, en général de division, est entouré de son état-major, etc. Plus tard, beaucoup plus tard, alors que le prince, blanchi, avait pris la physionomie que nous lui connaissions encore récemment, il se fit peindre par Bonnat et par Henri Cain, en des toiles restées célèbres.

* * *

Arrivons maintenant au dernier portrait, celui que M. Benjamin Constant expose au salon des Champs-Élysées.

Ce peintre est un de nos plus habiles portraitistes; beaucoup estiment même que c'est le seul, si l'on s'attache à considérer dans la reproduction de la figure humaine le côté artistique le plus élevé. Plusieurs des portraits que nous connaissons actuellement de M. Benjamin Constant, resteront sans doute accessibles à l'admiration de la postérité, alors que celle-ci n'aura plus à témoigner le moindre intérêt aux originaux. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'une semblable œuvre d'art.

Qu'adviendra-t-il du portrait du duc d'Aumale? Nous ne saurions nous prononcer. Il a soulevé des critiques, et plusieurs ont paru justifiées. Tout en tenant compte des difficultés que le peintre a rencontrées dans la reproduction de son modèle et du cadre qu'il avait choisi, on peut regretter de voir sur cette toile l'automne associé à l'hiver, l'affaissement sénile plutôt que la poésie douce et tranquille de la vieillesse, des colorations étranges, des lignes sèches. Ce qui se dégage de ce portrait, c'est une impression de tristesse et une douloureuse surprise.

Pourtant, dira-t-on, ce que le peintre nous montre est rigoureureusement exact. C'est bien le prince tel que ses familiers l'ont connu l'an dernier; c'est bien le paysage de Chantilly à l'automne. Je n'en ai jamais douté.... Mais peut-être l'artiste eût-il pu diriger son choix d'une autre façon.

Il avait pleine liberté, lui-même le dit. Le duc d'Aumale savait trop ce qu'on doit au peintre en qui l'on a placé sa confiance, pour lui imposer une contrainte, quelle qu'elle fût. M. Benjamin Constant avait commencé de lui un autre portrait et l'avait déjà poussé assez loin, mais il ne le satisfaisait pas complètement, et l'artiste fit part de ses scrupules à son illustre modèle; il fut surpris de voir que le prince pensait depuis longtemps comme lui, mais qu'il avait mis une délicate discrétion à cacher ce sentiment défavorable. C'est alors que changeant à la fois et de pose et de fond, on arrêta les grandes lignes du tableau que nous avons aujourd'hui sous les yeux.

Ces séances étaient un véritable charme pour le peintre. Malgré son âge, le duc d'Aumale gardait un esprit vif et toujours en éveil ; il excellait à causer de toute chose avec une précision parfaite, donnait des appréciations très nettes sur tout ce qu'il aimait : l'art militaire, l'histoire littéraire et artistique, la bibliophilie, car on sait qu'il a recueilli à Chantilly les manuscrits les plus précieux ; en outre, il savait causer avec chacun de façon à l'intéresser, et se placer sur le terrain de conversation qui lui était familier.

D'ailleurs, laissons parler M. Benjamin Constant lui-même :

« Le duc d'Aumale était le « modèle » des modèles. Avec la meilleure grâce du monde il s'est prêté à la réalisation de ma tâche. Les séances de pose ont été pour moi remplies d'attrait. Le duc me tenait littéralement sous le charme de sa conversation tour à tour noble, élevée, persuasive, pleine d'enseignement, pimentée de finesse et de bonhomie. C'est un véritable charmeur que l'auguste auteur de l'*Histoire des princes de Condé*. Je l'écoutais avec tant de plaisir que j'en oubliais mes pinceaux.

« Avec une fidélité de mémoire prodigieuse, le prince évoquait les plus lointains souvenirs de sa glorieuse carrière de soldat. L'armée ! voilà le sujet qui lui était le plus familier, le thème qui lui était le plus cher. Comment ne pas admirer ce grand seigneur, ce prince de sang royal qui, de tous les titres, de toutes les hautes dignités que lui a conférés son illustre origine, n'était véritablement fier que de son titre de soldat, un titre qu'il avait glorieusement mérité sur les champs de bataille de l'Algérie. »

Néanmoins, le portrait de 1896 ne donne pas l'impression du soldat; il a déjà la tristesse de la fin prochaine.

Ce qui restera du duc d'Aumale, c'est le souvenir d'une grande figure vraiment princière, et suivant l'expression de M. Hanotaux, qui fut son collègue à l'Académie, « d'un homme de courage, de goût et de belle humeur, d'un Français, non de l'ancien régime, mais de l'ancien temps ».

Gaston Cerfberr.

Sonnet du Piano

A travers la vitre, Arthémis
Semble un falot loin d'une lieue,
Et j'écoute la jeune miss
Assise au clavecin à queue.

Elle est très blonde : un teint de lis,
Des yeux de porcelaine bleue,
Tel, un portrait du temps de feue
La bonne dame de Genlis.

Mélancoliques amalgames
D'accords, d'arpèges et de gammes
Qui s'enroulent comme un anneau !

Quel trésor pour une famille,
Que d'avoir une jeune fille
Toujours assise au piano !

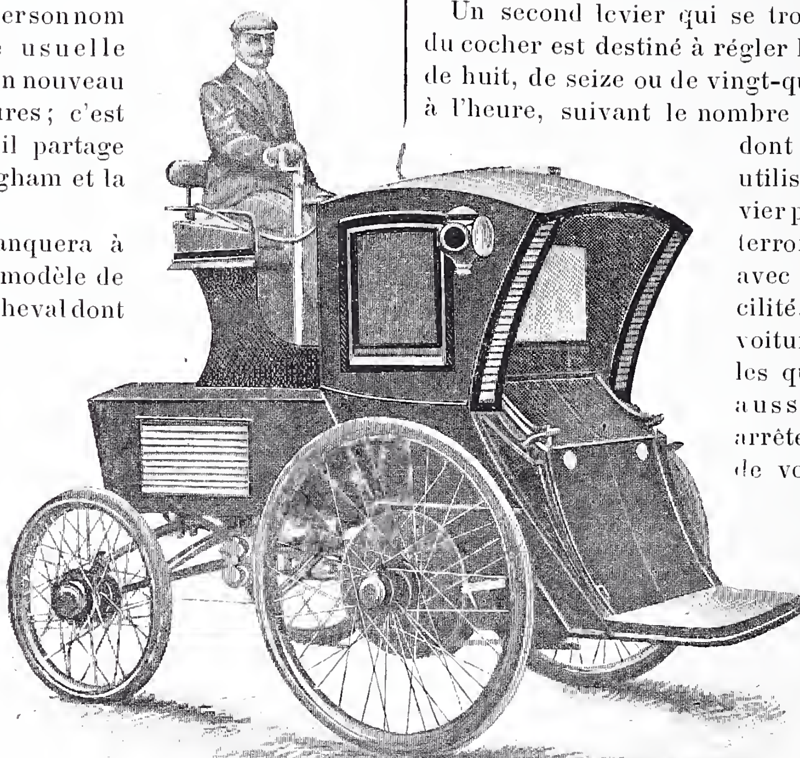
P.-P. Plan.

LES HANSOM-CABS ÉLECTRIQUES

Hansom est mort pauvre. C'est le destin de la plupart des inventeurs, mais la postérité l'a dédommagé des infortunes dont il avait été accablé de son vivant.

Elle a fait entrer son nom dans la langue usuelle pour désigner un nouveau genre de voitures; c'est un honneur qu'il partage avec lord Brougham et la reine Victoria.

Rien ne manquera à sa gloire si le modèle de cabriolet à un cheval dont il a été le créateur peut également se prêter aux exigences de la traction électrique et si les hansoms automobiles qui vont bientôt circuler dans les rues de New-York obtiennent la consécration du succès.



Hansom-cab électrique.

Le hansom n'a jamais pu s'acclimater à Paris parce qu'il est trop disgracieux et que l'idée d'installer le cocher derrière la voiture ressemble à une de ces excentricités anglo-saxonnes auxquelles ne peut s'habituer l'esprit français. A Londres au contraire, et dans la plupart des grandes villes des États-Unis ce genre de véhicules qui ne paraît pas exempt de danger mais est agréable et commode est à peu près le seul qui soit mis à la disposition du public.

Les inventeurs américains qui ont essayé de résoudre le problème de la traction automobile appliquée aux voitures publiques n'ont fait subir à l'ancien hansom que les transformations strictement nécessaires pour se prêter à sa nouvelle destination. Ils ont été obligés tout d'abord de lui donner quatre roues au lieu de deux afin de soutenir le poids des accumulateurs qu'ils ont installés au-dessous du siège du cocher. Celui-ci a sous la main un gouvernail qui est extrêmement ingénieux. Grâce à un mécanisme assez compliqué dont la description nous obligerait à entrer dans des détails trop techniques, une pression légère exercée sur un levier vertical suffit pour faire aller à droite ou à gauche les deux roues de derrière qui sont beaucoup moins hautes que celles de devant.

L'appareil de création toute nouvelle qui sert à diriger le véhicule offre un avantage particulièrement appréciable surtout dans les grandes villes où la circulation est très active. La voiture pivotant sur les roues de derrière peut presque tourner sur elle-même sans avoir besoin d'un espace plus ou moins considérable pour exécuter ses manœuvres.

Un second levier qui se trouve à la gauche du cocher est destiné à régler la vitesse qui est de huit, de seize ou de vingt-quatre kilomètres à l'heure, suivant le nombre d'accumulateurs dont l'électricité est utilisée. Comme ce levier permet aussi d'interrompre le courant avec une extrême facilité, il est peu de voitures automobiles qui puissent être aussi promptement arrêtées. Un modèle de voiture très commode qui permet au voyageur de voir librement devant lui, comme on peut le constater en examinant la gravure ci-contre, un mécanisme automobile sans trépidations, sans odeur et sans fumée, en un mot toutes les conditions qui peuvent être exigées des véhicules sans chevaux se trouveraient réalisées dans le hansom-cab électrique et le *Scientific American* aurait raison de prédire un brillant avenir à l'invention nouvelle si dans la pratique on n'était pas obligé de tenir compte du poids des accumulateurs. Il paraît difficile qu'un véhicule qui pèse environ douze cents kilos puisse être employé comme voiture de place. Sans doute il est très vraisemblable que l'électricité finira par être seule employée pour la traction des véhicules automobiles destinés à remplacer tôt ou tard les fiacres, mais ce résultat ne pourra être obtenu qu'à partir du jour où l'on aura inventé des accumulateurs qui ne pèseront pas plus de quatre à cinq cents kilogrammes.

Robert Roland.

L'ÉTOILE FILANTE (1)

NOUVELLE

A Madame H.. N..

I

Dans la chambre à manger lambrissée de vieux chêne, sous la lampe claire, le dîner s'a-



Au Château de glace.

chevait. Pourtant il était sept heures à peine. D'une voix heureuse, disant la douceur de vieillir au milieu des prévenances, dans l'affection touchante de ses deux fils, Mme Darier pressait encore le service :

— Allons, Baptiste, vite le café !.. Mon fils Paul sort ce soir !

Sans y parvenir le valet de chambre essayait de se hâter. Il était de la génération de sa maîtresse ayant, avant la guerre, conduit journellement les deux frères au lycée. Les années commençaient à lui peser — son service en souffrait. Mais pour ses domestiques comme en toutes choses la famille Darier avait le sens des traditions. Cependant Paul intervint :

— Non, non j'ai bien le temps, je t'assure, mère!..

L'aîné rectifia en homme informé, désireux de donner un sage conseil :

— Il vaut mieux arriver de bonne heure. L'autre soir, j'étais en retard.

Alors Mme Darier s'agita, car ces trois êtres dont l'unique pensée était de s'aimer les uns les autres, cherchaient instinctivement toutes les occasions de se témoigner leur sympathie :

— Je te l'avais bien dit, Pierre. Je suis sûr que tu t'es pressé. Après ton dîner ça ne te vaut rien. C'est pourquoi tu as été si fatigué le lendemain. Ah tu ne te soignes pas comme je voudrais!

Paul avait expédié son café; il se levait. Mme Darier le retint:

— Tu prendras une voiture, tu me le promets? Je ne peux pas te savoir revenir à pied, sous cette pluie.

Pierre renchérit par besoin toujours d'affirmer sa sollicitude:

— Tu entends, mon frère, pour rassurer notre mère, n'oublie pas de prendre une voiture.

Puis ce furent de rapides poignées de mains, une sortie précipitée dans des claquements de portes et devant la table qui avait perdu la belle ordonnance de ses services, Mme Darier se trouva seule face à face de son fils aîné. Sous la lumière, ses cheveux blancs s'argentaient, mettant comme une couronne sur son beau front que l'âge ceignait d'une dignité incomparable. D'un mouvement attentif, sa main agitait une cuiller de vermeil dans une tasse de Sèvres fumante d'un café parfumé. On entendait, à l'office, le rangement méthodique de Baptiste. A la fin, Mme Darier parla. Un sourire d'enfant mit sa grâce candide sur la pureté de ses lèvres.

— C'est donc bien joli, ce *Château de glace?*

Pierre répondit par déférence, car il comprenait déjà l'idée de sa mère.

— Mais oui, le coup d'œil est gracieux.

— Quel dommage que je sois trop vieille pour sortir avec vous le soir.

— Oh tu n'y perds pas grand'chose!

— Ça vous empêche toujours d'être ensemble. Voilà, vous êtes de trop bons fils. Vous ne voulez pas me laisser. Pourtant, je t'assure, Pierre, je puis très bien rester seule, quelquefois!...

— Allons, allons, bonne mère, n'en parlons plus!. La cause



Hardie, sur les lames d'argent, s'élança la patineuse étoile...

est entendue. Il n'y a pas à y revenir. Chacun son tour et nous pouvons ainsi nous donner encore le plaisir de contrôler nos impressions. D'ailleurs le favorisé de Paul ou de moi c'est bien celui qui reste de service auprès de toi

(1) Reproduction interdite.

comme tu t'amuses à dire. Pense donc, il t'a toute la soirée pour lui tout seul!... Mais tu as fini. Veux-tu mon bras? Nous allons nous installer confortablement, au coin du feu, et tu écouteras, je te lirai des choses très intéressantes!...

Avec une lenteur majestueuse, s'appuyant du poids de son grand âge au bras de son fils, lequel portait beau ses cinquante ans déjà sonnés, Mme Darier se retira dans le salon familier. Un feu de bois l'égayait de flammes vives. Les meubles, de riche velours vert, étaient disposés pour une veillée, en tête-à-tête, sous le rond de lumière d'une lampe ancienne. Sur une marquise, auprès de l'âtre, Mme Darier s'installa. Pierre s'empressait; vite un coussin pour les bras, une bouillotte pour les pieds, un châle sur les épaules et la couverture, la dentelle, les mitaines.

— Là, es-tu bien?... à ton aise?... au chaud?

La vieille dame souriait, charmée d'une telle sollicitude, désireuse de rendre, en bonnes paroles, les égards, l'affection tendre qui métamorphosaient les journées, pour d'autres si tristes, des années de l'automne.

Alors M. Darier ayant ouvert le *Charles-Albert*, du comte Costa de Beauregard, se mit à lire, d'une voix nette et la soirée commença, pareille à tant de soirées précédentes et peut-être — tous deux l'espéraient — à tant de soirées futures. C'est qu'elles deviennent rares les familles aussi unies, celles dont les membres vivent véritablement les uns pour les autres. Restée veuve au lendemain de la guerre avec deux fils dont les études s'achevaient à peine, Mme Darier, un peu par excès d'amour maternel, un peu par crainte de la solitude, avait obtenu de ses enfants qu'ils renonceraient à toute carrière active. Elle leur représenta, avec raison, qu'à une époque aussi troublée, leurs efforts se perdraient à vouloir devenir l'un, le bon docteur, l'autre, le brillant avocat que présageaient l'excellence de leurs études et les notoires capacités de leur intelligence. Puisque le sort avait eu soin de subvenir largement à leurs besoins ne valait-il pas mieux laisser à d'autres, à de moins favorisés, les quelques épis à glaner sur les champs moissonnés par l'ennemi? Par déférence, ils abandonnèrent la lutte avant de l'avoir entreprise et dès lors, leur unique désir, la préoccupation de chacun de leurs instants fut d'entourer leur mère d'un véritable culte de prévenances. Celle-ci, de son côté, craignant l'imprévu de la vie et tout ce qui pourrait lui enlever l'affection, d'année en année plus précieuse, de ses fils ne les engagea point à se marier, s'ingéniant, au contraire, à être, pour eux, la femme sans laquelle aucune maison n'est confortable, celle qui, de ses mains adroites, sait répandre partout de la grâce et des fleurs. Car c'était un sentiment aussi profond que rare qui liait indissolublement ces trois êtres dont les existences n'étaient, pour ainsi dire, plus indépendantes.

II

Dans la salle médiocrement éclairée du *Château de glace*, avec des allures un peu ébahies de provincial que vingt années de Paris n'avaient point déprovincialisé, M. Darier se promenait. Par le corridor étroit encombré de chaises et de tables, autour de la piste de glace Raoul Pictet, il zigzaguait, à l'aventure, s'ennuyant déjà, car il ne connaissait personne et n'était pas d'une génération qui eût appris à patiner. Quand il en eut assez de contempler les pirouettes d'une cinquantaine d'amateurs parmi lesquels — légères — glissaient cinq ou six patineuses, il monta lentement faire le tour des galeries. Un orchestre martelait des musiques abominables. La fraîcheur du local l'incommoda. Les murs avaient beau être couverts de paysages de la côte d'azur — de cette glace montait un froid transperçant. Paul préféra redescendre s'installer, comme les autres, à une petite table, devant le brasier d'une salamandre. Pour achever de se ranimer il commanda des boissons américaines et, s'armant de résignation, il attendit... aurait-il su dire quoi?...

Cependant les gardiens faisaient évacuer l'arène. De nouvelles lampes Édison s'allumèrent. Plus blanche sous la lumière blanche, la piste s'étendit telle qu'un champ de neige, un soir d'hiver, au clair de lune. Et voici que subitement, hardie sur ses lames d'argent, s'élança la patineuse étoile, miss Maud Stevenson, la Canadienne, dont les journaux, depuis des semaines, vantaient la grâce jeune et intrépide.



Elle glissait sur la glace pâle...

En un costume de velours noir et de taffetas écossais avec, sur sa tête petite, la casquette à la plume droite des *highlanders* et, sur son

épaule, la nonchalance flottante d'une écharpe multicolore, elle glissait sur la glace pâle, infatigable et rapide, semblable à une mouette chassée par la tempête. Dans la neige, ses pieds adroits s'amusaient à entrelacer des lacs et des entrelacs, tandis qu'à ses lèvres, le même sourire aristocratique épanouissait indifféremment sa fleur de mystère. Ces exercices ne lui coûtaient aucun effort. Elle patinait comme d'autres canotent, comme d'autres nagent — par plaisir. Et ses yeux clairs, dont Paul pouvait à peine saisir l'expression fière jusqu'au dédain, semblaient aussi purs et aussi froids que la glace bleue sur laquelle volaient, sans repos, ses pieds chaussés de lames d'argent. Longtemps, pendant bien des minutes, elle tournoya éperdue, telle qu'une hirondelle blessée puis, brusquement, elle se planta sur la pointe de ses patins faisant sonner, avec un geste fier, le tambourin des Sévillanes ou encore, Diane des terres du Nord, elle osa, sur un seul pied, des fuites en éclair, dans le craquement de la glace qui pliait, sous elle, comme un hamac. Ainsi qu'elle était venue, elle disparut tout à coup, et le succès fut éclatant. Paul en oubliait l'insuffisance de l'orchestre, l'incommodité du local. Puisque sa mémoire emporterait la silhouette fugitive de la Canadienne aux patins d'argent, sa soirée ne serait pas une soirée perdue.

Cependant M. Darier n'était plus un jeune homme. Depuis vingt ans qu'il fréquentait les spectacles parisiens, il en avait tant vu, de patineurs et de patineuses, que les yeux clairs de Maud Stevenson se fussent, pour toujours, fermés au fond de sa pensée si le journal du boulevard, que Baptiste lui apporta, le lendemain, avec le plateau à thé, n'eût mis sous ses yeux ces lignes vraiment curieuses :

Interview-express. — Au CHATEAU DE GLACE. — Je fais passer ma carte à Miss Maud Stevenson. Un domestique m'introduit. Je trouve dans sa loge, la jeune patineuse qui vient de finir ses exercices, en train de boire un grog. Une dame âgée, très bien, l'évente à grands coups d'éventail. Tout de suite, je l'interroge :

— Comment l'idée vous est-elle venue de patiner en public?

— Mon père mourut jeune; il laissait des affaires en mauvais état; ma famille était ruinée. Alors le docteur Harrison, le fameux patineur, me conseilla d'apprendre ce sport. Il me dit qu'en Europe, cela pourrait plaire de voir une femme faire cela. D'ailleurs c'est très honorable, n'est-ce pas, Monsieur?

— Je crois bien... Et vous vivez seule?

— Je vis avec ma tante que voici et deux amies américaines comme moi. D'ailleurs je ne sors jamais sans être accompagnée, vous entendez, jamais!

— Pourquoi donc?

— Parce qu'à Paris les gens jugent mal une jeune fille qui ose sortir seule.

— Et vous tenez beaucoup à l'estime des gens?

— J'y tiens par-dessus tout. Je suis une honnête fille, Monsieur, et le jour où le public ne voudra plus me voir patiner, car il est changeant le public! c'est un grand bébé qui se lasse vite des jouets qu'il a le plus aimés! je veux pouvoir, si le cœur m'en dit...

— Vous marier peut-être?

— C'est cela même, Monsieur, me marier et devenir l'honnête mère de famille que savent être les vraies Américaines.

— En attendant, aimez-vous votre métier?

— J'aime l'indépendance et la respectabilité qu'il me procure; deux choses dont les femmes de mon pays ne sauraient se passer...

L'article continuait, mais sur cette noble réponse M. Darier s'arrêta laissant le journal retomber de ses mains. Et dans la tiédeur du lit, sans même songer à boire son thé qui se refroidissait, il resta un grand moment à rêvasser. La pureté glaciale qu'il avait cru discerner dans l'eau bleue des grands yeux de la Canadienne serait-elle donc plus qu'une apparence? — Depuis qu'il la supposait si vaillante et si fière, sa sympathie pour l'étrangère commençait à oser se déclarer. — Elle n'était plus l'acrobate anonyme dont sa pensée conserverait mal la silhouette gracieuse, mais déjà une personnalité vivante, une jeune fille que ses vertus paraient de grâces nouvelles, l'élue qui peut-être inclinerait enfin son cœur vers la douce loi d'amour!...

Alors, M. Darier sauta à bas du lit se demandant quel méchant petit diable pouvait ainsi mettre des pensées de vingt ans dans sa vieille tête de quadragénaire. Néanmoins, pour la première fois de sa vie, il manqua de franchise lorsque sa mère lui demanda des nouvelles du *Château de Glace* :

— Voyons, Paul, es-tu satisfait? as-tu bien passé ton temps?

— Mais oui, je te remercie, ce n'était pas mal!...

Pierre, chez qui la conversation était un besoin comme le boire et le manger, vint à la rescousse :

— Je te trouve bien neutre. Miss Stevenson est charmante. Allons raconte-nous tes impressions!..

Mais Paul se déroba dans des phrases de banalité courante et, dès qu'il le put, il se hâta de parler de choses qui lui tenaient moins à cœur, des affaires de Crète, par exemple. Entre la jolie patineuse du *Château de Glace* et lui, son imagination, sans que sa volonté le soupçonnât, mettait déjà la complicité d'un secret. A ce détail un psychologue eût discerné que le cœur de Paul était atteint — sérieusement.

ERNEST TISSOT.

(*A suivre.*)

LE CHATEAU GRAND-DUCAL DE SCHWERIN

Les voyageurs ont tort de négliger Schwerin la capitale, — en admettant que ce terme de capitale puisse s'appliquer à une réunion de 30,000 habitants — du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin. Comme tant de petites cités allemandes, cette ville renferme de quoi retenir les amateurs de peintures et de beaux monuments. Le dôme, d'abord, avec ses tombeaux gothiques, puis les fresques du collège, l'admirable Murillo du musée, surtout le château grand-ducal dont on ose dire qu'il en est peu de plus illustres par leur histoire, de plus pittoresques par leur position, ni de plus agréables, pour nos yeux français, puisque nous y retrouvons une copie heureuse des façades Renaissance du château de Chambord.



Le nain du château de Schwerin.

Les anciens possesseurs du pays, les rois wendes, trouvant la contrée peu sûre, eurent l'idée de construire une île artificielle dans la partie sud-ouest du lac de Schwerin. Ils y élevèrent un burg et y vécurent en paix. Mais, en 1161, le légendaire roi Niklot, ne pouvant résister aux Saxons et ne voulant point livrer la demeure de ses pères, y mit le feu de ses propres mains. Toutefois, quelques années plus tard, le duc Henri le Lion devait élever un palais, dans cette même île, à la place où avait été le burg et, pendant quatre siècles, ce palais servira de résidence, d'abord aux comtes de Schwerin, puis aux ducs de Mecklembourg-Schwerin, lesquels, leur règne durant, se plairont tous à l'orner et à l'agrandir. Ensuite, les conditions de la vie publique deviendront si désastreuses que cet édifice, pourtant historique, sera laissé pendant tout le dix-septième et le dix-huitième siècle, dans une solitude voisine de l'abandon. Puis des guerres le détruisirent partiellement. Wallenstein, un jour, projeta de le restaurer. Ses desseins, malheureusement, ne furent point réalisés. Et, peu à peu, ce château tomba dans un tel état de délabrement, que le grand-duc François-Joseph Ier, en rétablissant la cour à Schwerin, n'hésita point à lui préférer le palais de la ville. Mais une des premières résolutions de son successeur fut précisément, en montant sur le trône, en 1842, de reconstruire le vieux château et de rendre ainsi, au berceau de la race des grands-ducs de Mecklembourg-Schwerin, sa destination et sa majesté primitives.

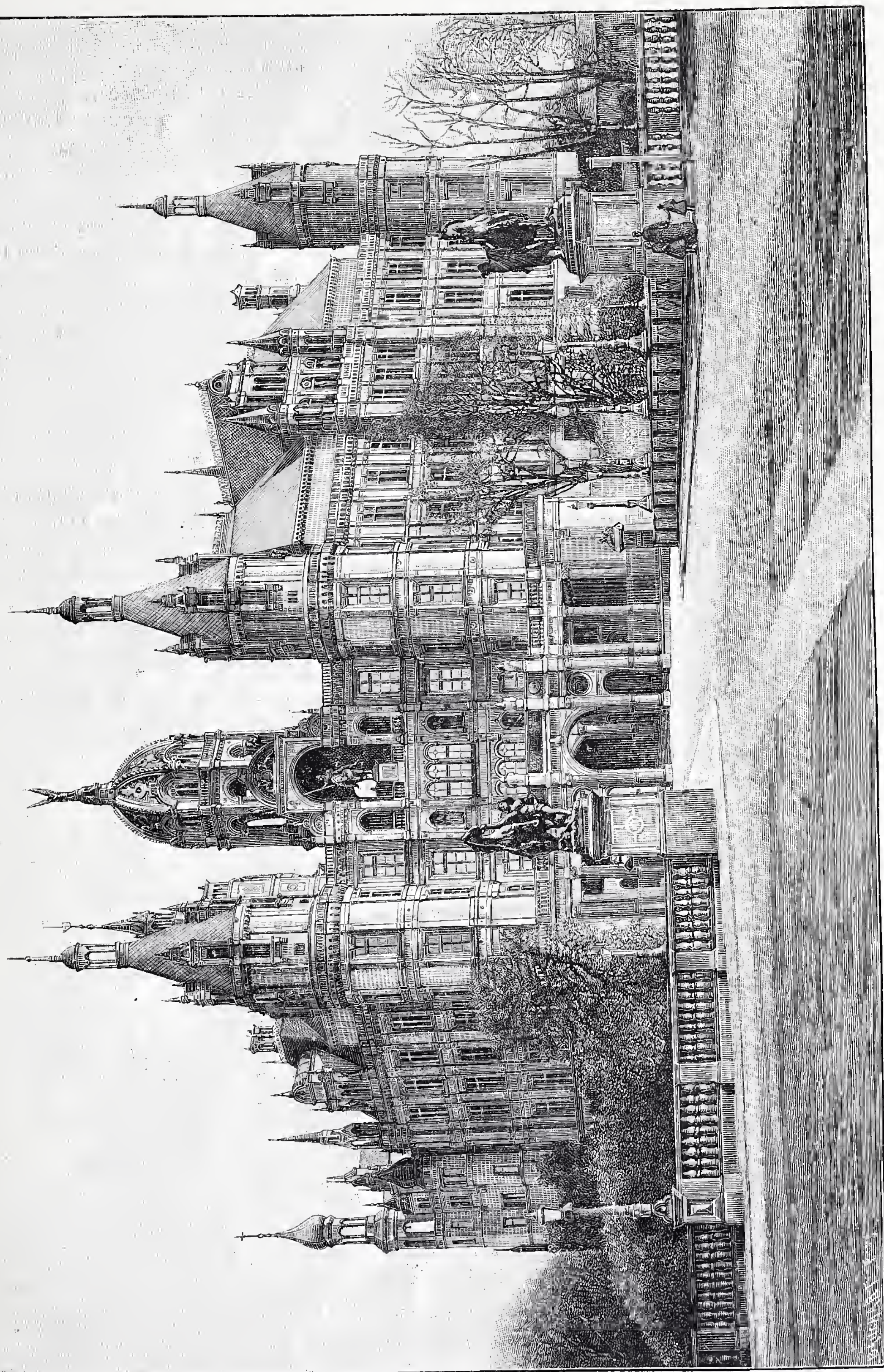
L'édifice actuel date donc du milieu de ce siècle. On y travailla dix années, de 1847 à 1857. Les architectes (Demmler, qui fit les plans, et Stüler qui présida à leur bonne exécution) s'inspirèrent du style Renaissance ; c'était celui du palais qu'il avait fallu raser et celui que le grand architecte Frédéric Schinkel remettait, alors, à la mode dans toute l'Allemagne avec un sens artistique qui n'est point discutable.

Sans être de vastes proportions, le château de Schwerin, hexagone irrégulier flanqué de deux ailes moyennes, n'en est pas moins d'aspect tout à fait pittoresque. Avec ses tourelles gracieuses, ses coupoles dorées, la symétrie de ses façades percées de nombreuses fenêtres, il apparait dans cette île verdoyante, reflété en le calme miroir de l'eau bleue, comme la demeure paisible d'une race glorieuse qui aurait le culte du passé et le souci des arts. A chaque pas ce sont des souvenirs rappelant les fastes de l'histoire locale : Au-dessus de la grande porte, dominant l'espace de sa lance levée, la statue équestre de l'héroïque roi Niklot — dans des niches secondaires, celles en pied, de quelques princes fameux qui naquirent et vécurent et moururent en ces lieux. — Dans la cour, l'image contrefaite d'un horrible petit nain, lequel (d'après une tradition dont il n'est point permis de douter sous peine de passer pour mauvais Mecklembourgeois), serait apparu autrefois, certain soir de grand vent, aux esprits crédules des garçons d'écurie. Ce nain aurait annoncé que le château jamais ne pourrait être détruit car les esprits de la montagne avaient résolu d'y fixer leur séjour. Ayant rassemblé les témoignages des garçons d'écurie, des sculpteurs voulurent perpétuer le souvenir d'une prédiction dont la fierté grand-ducale pouvait aussi légitimement se déclarer satisfaite.

Les escaliers sont magnifiques, l'un est de marbre blanc, l'autre de marbre noir. De là, leurs noms d'escalier blanc, d'escalier noir. Puis c'est une noble succession d'appartements artistiquement décorés : — la *salle des Fleurs* dont les peintures charmantes se devinent aisément ; — la *salle des Armes* aux fenêtres garnies de vitraux de Gill meister ; — la *salle de Bal* aux grandes glaces mélancoliques ; — la *salle des Légendes*, entourée de douze fresques traitant les annales de la Maison et signées Elster ou Peters — puis la salle du Trône, la salle des Conversations, enfin la *salle du Roi*,

ainsi nommée parce qu'en 1853, Frédéric Guillaume IV de Prusse visitant les travaux de construction, y dîna vers les dix heures de la matinée avec le duc de Mecklembourg-Schwerin. Or ce dîner fut le premier repas servi dans le nouvel édifice.

La chapelle du château élégamment construite par Zwierner de Cologne, renferme en-



Chateau grand-ducal de Schwerin. — Gravure de Bauchart.

core de beaux vitraux de Lenthe et les statues des apôtres dues au ciseau de Wilgoks.

Mais ce qui fait le charme de ce palais, c'est moins les œuvres d'art plutôt achevées qu'il renferme, moins la disposition assez décorative de ses appartements, moins la grandeur vraiment pathétique du passé qu'il symbolise (car, hélas ! l'histoire du grand-duché de Mecklem-

bourg-Schwerin est peu familière, je le crains, aux étrangers voyageurs), que l'imprévu d'une architecture légère élevant la sveltesse joyeuse de ses clochetons et de ses tourelles au milieu d'une nature sérieuse, même aux mois d'été, et plongée éternellement, dans le silence des eaux graves d'un lac du Nord. Deux ponts relient à la terre, l'île que créèrent les Wendes mais à laquelle les siècles ont fini par enlever tout caractère artificiel. A droite, c'est la placide ville allemande; à gauche, de solitaires jardins aux grands taillis verts; ailleurs, de tous les autres côtés, les ondes dormantes d'un lac sur lequel, onze mois durant, traînent paresseusement, comme pour augmenter la mélancolie de ce nostalgique paysage, les brumes froides d'un ciel glacé.

Si vous passez jamais à Schwerin, n'oubliez pas de vous y arrêter, au moins entre deux trains. Le décor du château Renaissance et de l'île historique et du lac, du lac de légende et de poésie — mérite vraiment d'être vu.

T.



JEUX ET JOUETS D'ENFANTS

Les Grecs et les Romains qui avaient le malheur de perdre un enfant en bas âge mettaient presque toujours dans son tombeau les jouets dont il se servait de son vivant. Grâce à cette coutume si généralement répandue dans le monde antique et si touchante, il serait facile de reconstituer aujourd'hui des musées de poupées, de billes, de balles, de chevaux, de charrettes minuscules, en un mot de tout ce qui faisait le bonheur et la joie des premières années de la vie des petits garçons et des petites filles morts depuis deux ou trois mille ans.

Quand on examine ces reliques de l'antiquité la plus reculée on est frappé du peu d'influence qu'une longue suite de siècles a pu exercer sur les divertissements qui conviennent le mieux aux débuts d'une existence humaine. Dans la suite les instincts de race, le milieu social, les exemples donnés par les parents feront sentir leur action, mais pendant les cinq ou six premières années de la vie tous les enfants se ressemblent; sans distinction de temps, de pays et de nationalité ils aiment à se servir des mêmes jouets.

Cette similitude de goûts paraît attester l'unité de l'espèce. Aux approches de la troisième année le même besoin d'activité physique et intellectuelle se manifeste chez tous enfants dont la constitution est saine et normale, c'est l'âge où la croissance est la plus rapide et où l'esprit et la mémoire s'assimilent les mots de la langue maternelle avec une étonnante facilité.

C'est contrarier les lois de la nature que de vouloir soumettre les enfants de trois ou quatre ans à une stricte discipline et que de les condamner à une rigoureuse immobilité. Aussi pendant ces premières années qui exercent une influence si décisive sur le développement futur du petit garçon ou de la petite fille l'éducation en commun n'a-t-elle sa raison d'être que dans le cas où elle est imposée par une inexorable nécessité. Des enfants qui se trouvent réunis en grand nombre dans le même établissement ne pourront, malgré tout le bon vouloir et toute l'indulgence des personnes chargées de veiller sur eux, donner libre carrière à cet irrésistible besoin d'activité perpétuelle qui est la plus indispensable condition de leur santé. Pendant cette période de la vie humaine les jeux quelque peu bruyants et affranchis de toute règle trop précise ne sont pas moins nécessaires aux premières manifestations des facultés intellectuelles qu'au développement régulier du corps.

Lorsque l'homme travaille, il exerce son activité dans le but d'obtenir, au prix d'une série d'efforts plus ou moins pénibles, un résultat déterminé. Lorsque l'enfant joue, il exerce au contraire son activité pour le seul plaisir de l'exercer. Les différences qui existent entre la réflexion et le sentiment, entre la tête et le cœur, ne se révèlent pas encore pendant les premières années de la vie. Lorsque l'enfant se livre aux jeux qui conviennent à son âge, son âme vibre tout entière et c'est pour lui un véritable bonheur que de donner libre carrière aux premiers instincts d'initiative individuelle qui existent en lui.

Si l'on essaye de diriger de trop bonne heure cette activité exubérante qui, suivant les règles de la nature, doit s'exercer dans toutes les directions, au gré de la plus libre fantaisie, on court risque d'enrayer le développement des facultés intellectuelles qui ne sont encore aptes qu'à recevoir des impressions et ne sont pas suffisamment formées pour être assujetties à des raisonnements. Il ne faut pas mettre de trop bonne heure des jeunes imaginations en cage, et il y a quelque danger à étouffer dans son germe une volonté qui commence à se développer. Ajoutons enfin qu'une contrainte excessive se faisant sentir de trop bonne heure, a l'inconvénient grave de détruire cette gaieté qui est aussi indispensable à la santé de l'enfant qu'à son développement physique, cette gaieté dont Platon a pu dire qu'elle « était une amie des Dieux ».

Ces considérations élémentaires sur la psychologie du premier âge suffisent pour expliquer comment les mêmes jouets traditionnels ont toujours obtenu, à travers les siècles, un égal succès auprès de tous les enfants sans distinction de latitude, de race ni de climat. Un philosophe allemand, M. Karl Muthesius, qui a récemment publié dans les *Werstermann's*

Monat's Hefte une savante étude sur le développement des facultés intellectuelles de l'homme pendant les premières années de la vie, fait remarquer avec raison que les jouets trop luxueux et trop compliqués ne répondent pas à leur destination et ne sont pas autre chose qu'un dispendieux contre-sens. Pourquoi une poupée rudimentaire achetée à très bon marché, procurera-t-elle infiniment plus de plaisir à une petite fille qu'une poupée articulée dont les yeux d'émail s'ouvrent et se ferment, qui dit « papa et maman » et porte une robe de soie garnie de dentelles authentiques? Pourquoi un petit garçon aimera-t-il mieux un cheval à roulettes, grossièrement peint et grossièrement sculpté, qu'une machine à vapeur en miniature où tous les organes d'une locomotive fonctionnent avec une parfaite régularité?

C'est que les enfants sont des idéalistes, ils éprouvent le besoin de s'égarer dans le domaine de la fantaisie; ils donnent la vie à tout ce qui les entoure, ils cherchent des symboles et non la représentation exacte de la réalité. Les figures de cire les mieux imitées, produisent sur des hommes faits, une impression en général assez indifférente, parce que les personnages vivants se trouvent représentés d'une façon si fidèle que l'imagination ne peut se donner carrière pour compléter l'œuvre de l'artiste ou plutôt de l'ouvrier. On a dit avec raison que « l'art c'est l'homme ajouté à la nature ». Cette définition qui est si vraie quand il s'agit d'un tableau ou d'une statue, ne peut évidemment s'appliquer aux personnages du musée Tussaud.

Une poupée trop perfectionnée produit sur une petite fille la sensation que fait naître une figure de cire dans l'esprit d'un homme qui a quelque culture intellectuelle et artistique. L'enfant renonce à donner la vie à un jouet qui n'est plus un symbole, mais une trop fidèle image de la réalité. Au lieu de s'entretenir avec sa poupée, de lui faire la leçon, de la corriger, de la mettre au lit, la petite fille craint de toucher au savant édifice d'une coiffure et d'une toilette qu'elle serait incapable de remettre elle-même en place et ne tarde pas à se dégoûter d'un jouet qui lui cause plus d'étonnement que de plaisir

Non seulement les jouets trop compliqués ont l'inconvénient de ne pas être de simples symboles assez primitifs pour fournir matière à toutes les fantaisies de l'imagination des enfants mais encore ils ont le défaut très grave de mal se prêter aux petites combinaisons dont le cerveau humain est capable pendant les premières années de la vie. Une petite charrette vernie dont le siège est occupé par un cocher et dont l'arrière-train est chargé de ballots, de caisses et de colis recouverts d'étiquettes indiquant les noms des marchandises transportées, ne procurera qu'un très médiocre plaisir à un enfant de quatre ou cinq ans; à cette reproduction en miniature d'un camion de grand magasin, il préfèrera une voiture minuscule absolument vide, sur laquelle il aura la satisfaction d'entasser lui-même des cailloux, des pierres et des morceaux de bois. Le secret de l'attraction irrésistible que le gravier et le sable exercent sur le premier âge de la vie, n'est pas difficile à découvrir; ce sont des matériaux de construction qui permettent à un enfant de se figurer qu'il bâtit une maison.

G. Labadie-Lagrave.



L'EXPOSITION DE 1900

M. Alfred Picard, COMMISSAIRE GÉNÉRAL.

Les chantiers de l'exposition de 1900 vont bientôt entrer en pleine activité. Dans le court espace de trois ans, une véritable cité, faite de jardins superbes et de palais aux couleurs riantes, devra s'élever sur les deux rives de la Seine entre la place de la Concorde et le Trocadéro.

A tout seigneur tout honneur.

Il convient d'abord de dire quel est l'homme auquel le Gouvernement a confié la lourde tâche d'organiser cette grande fête du Travail, des Arts et de l'Industrie, et qui est en quelque sorte, l'âme de notre exposition.

Né le 21 décembre 1844 à Strasbourg, M. Alfred-Maurice Picard entra, en 1862, à l'École polytechnique, puis, en 1864, à l'École des Ponts et Chaussées. A sa sortie de cette école, il fut chargé d'une mission en Orient et, quand survint la guerre franco-allemande, il était depuis 1868, ingénieur des Ponts et Chaussées à Metz. La capitale lorraine tombée au pouvoir de l'ennemi, M. Picard servit dans l'armée de la Loire et, pendant l'occupation allemande, il accepta, avec une ardeur toute patriotique, les difficiles fonctions de chef du génie, à Verdun.

Après la guerre, il fut nommé ingénieur ordinaire du service du canal de la Marne au Rhin et du canal de l'Est, dont il construisit une section.

Ingénieur en chef en 1880, il devint successivement directeur du personnel, directeur de la navigation, directeur des chemins de fer, puis directeur général des ponts et chaussées, des mines et des chemins de fer, au ministère des Travaux publics.

Conseiller d'État depuis 1881, inspecteur général des Ponts et Chaussées en 1887, M. Alfred Picard est actuellement président de la section des travaux publics au conseil d'État; il est, en outre, vice-président du comité consultatif des chemins de fer, président de la commission de vérification des compagnies de chemins de fer, président de la commission mixte des travaux publics.

On voit que le Commissaire général de l'ex-

position n'usurpe pas le titre de « président » que lui donnent ses subordonnés desquels il est d'ailleurs très aimé et respecté. Il est incontestablement le fonctionnaire le plus occupé de France, car chacune de ses attributions est loin d'être une sinécure. Et, dans toutes, il apporte les qualités qui font de lui un administrateur des plus distingués : haute compétence, jugement sûr, décision prompte, netteté de vues extraordinaire.

Malgré son écrasant labeur administratif, M. Picard a trouvé le temps d'écrire plusieurs ouvrages techniques d'une grande valeur et que consultent les ingénieurs de tous les pays.

Nous citerons ici son *Histoire des chemins de fer français* (six volumes), le *Traité des chemins de fer* (quatre volumes); le *Traité des eaux* (cinq volumes), qui ne sont nullement des travaux de compilation mais des œuvres bien personnelles, écrites dans une langue concise, claire, élégante même. Le *Rapport général sur l'Exposition de 1889*, a définitivement affirmé le talent d'écrivain et les qualités de critique de M. Picard.

Grâce à l'amabilité de M. Albert Legrand, son secrétaire, nous avons pu lever les consignes sévères et jeter un coup d'œil sur les préparatifs de l'exposition. Au milieu de la fièvre qui agite le Pavillon, où s'est déjà élaborée l'exposition de 1889, au milieu des allées et venues des employés et des garçons de bureau affolés par le tintement ininterrompu des sonneries, tiraillés, harcelés par les nombreux artistes, architectes, ingénieurs, par les solliciteurs de toute sorte, y compris les journalistes que le devoir professionnel oblige à user leur patience dans les antichambres, le cabinet du Commissaire général offre un contraste singulier. Dans cette grande pièce très claire, meublée sévèrement, qui prend vue sur le Champ de Mars, dont on aperçoit les palais aux ors défraichis et les pelouses verdoyantes, règne un silence presque absolu. C'est à peine si l'on perçoit les « drin... drin... » lointains des sonneries électriques; le bruit des couloirs, amorti par les doubles portes, n'arrive pas jusque-là : c'est là que, pendant quelques instants nous pouvons voir M. Picard. Tandis qu'il cause, presque bas, avec une grande facilité d'élocution, nous l'examinons : C'est un homme de haute taille, et la redingote qui lui serre le buste semble le grandir encore. Les épaules sont légèrement voûtées, mais le corps est solide, nerveux. Le visage un peu maigre est souriant; l'œil clair, très vif; une forte moustache châtaine ombrage la lèvre. L'ensemble est un peu militaire; la physionomie donne l'impression d'une volonté énergique tempérée par une grande bonté. Ce qui nous frappe plus particulièrement c'est le calme de ce fonctionnaire, en présence des responsabilités qui lui incombent. Le calme est d'ailleurs la caractéristique de M. Picard On sent qu'il doit demeurer toujours admirablement maître de lui dans les circonstances les plus difficiles et on trouve, en cela l'explication de ce labeur colossal qui surprend tout d'abord, de cette puissance de travail qui lui permet d'être remarquable dans toutes les fonctions qu'il occupe.



M. Alfred Picard,
Commissaire général de l'Exposition de 1900.

« Les deux principales préoccupations que j'ai eues, nous dit M. le Commissaire général, ont été d'abord la question des transports des visiteurs à l'exposition, puis la classification générale des objets exposés. En dehors des attractions que dirige la mode, il importe pour assurer le succès de l'exposition que l'accès en soit facile. J'y attache une importance d'autant plus grande que la plupart des voies de communication créées resteront acquises aux Parisiens.

« Pour établir la classification des objets exposés on est parti de celle adoptée en 1889, que l'on a remaniée en tenant compte des critiques qu'elle a soulevées et aussi des enseignements donnés par les expositions étrangères.

« L'idée mère de cette classification est celle-ci :

« Prendre l'homme à sa naissance, le suivre dans la vie à travers toutes les manifestations artistiques, scientifiques et industrielles qui sont l'œuvre de son génie.

« Dans mon rapport vous trouverez d'ailleurs les raisons qui nous ont guidé à choisir une classification qui, je l'espère, donnera satisfaction à tous. »

Un sourire, un remerciement et nous quittons M. le président Picard. Le sort de l'exposition est en bonnes mains.

Louis Valona.

LES AUMONIÈRES DU TRÉSOR DE SENS

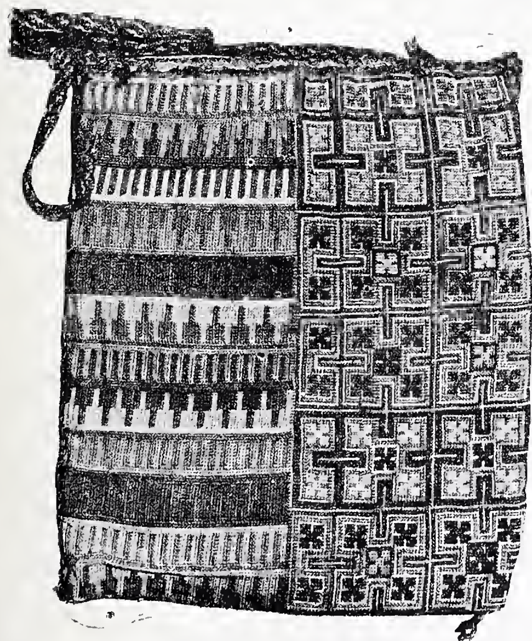
Sous un autre nom et sous d'autres formes, l'antique aumônière a, depuis quelques années, fait sa rentrée dans le monde. Le petit sac qu'un caprice de la mode a remis en honneur et qui se porte actuellement suspendu à la main, n'est



Bourse sarrasinoise, tissu soie et or.
Treizième siècle.

qu'une résurrection du *ridicule* adopté, il y a cent ans par une société qui se flattait de faire revivre les costumes aussi bien que les mœurs du monde romain.

Quicherat, dans son *Histoire du costume en*



Bourse brodée en soie au point de chaînette sur toile.
Travail français du treizième siècle.

France, a raconté l'origine du *ridicule* et expliqué la raison de ce nom bizarre sinon mérité.

« Les robes à la romaine, du temps du Directoire, n'avaient point de poches. Les femmes faisaient ce qu'elles pouvaient des petits objets d'utilité qui accompagnent la toilette. Quant au mouchoir, il était dans la poche d'un suivant,



Aumônière brodée soie et or, travail français.
Quatorzième siècle.

à qui l'on s'adressait lorsqu'on en avait besoin. Quel embarras dans les réunions où l'on se trouvait séparée de son *porte-mouchoir!*

« Sur les plaintes exprimées à ce sujet, les modistes ressuscitèrent le sac à ouvrage des grands'mères de l'ancien régime. Mais il lui fallait un nom antique pour cadrer avec les ro-



Aumônière, tissu de fils d'or sur fond de soie noire.
Quinzième siècle.

bes à l'antique. Il fut baptisé du nom de *réticule*, qui avait été celui de la gibecière romaine ; et réticule se transforma en *ridicule*, dans la bouche des dames qui se procurèrent cet objet, comme dans celle des marchandes qui l'avaient vendu.

« Les escarcelles du moyen âge, qu'on voyait aux statues du Musée des monuments français, parurent préférables aux personnes qui n'aimaient pas à avoir les mains embarrassées. Des élégantes se firent faire sur cette donnée des sachets en broderie qu'elles pendirent à leur ceinture comme des sabretaches de hussards. Cette fois encore un nom classique fut jugé nécessaire. On alla au citoyen Gail, qui passait pour le premier helléniste de la République. — « Les Grecs avaient-ils un mot pour désigner cela? — Oui, sans doute, ils disaient *balantion* ». On entendit balantine, et qui n'eût pas un ridicule pour mettre son mouchoir, eut une balantine.

Au moyen âge, en effet, sous des noms di-



Bourse brodée en soie, envers de la deuxième bourse, page 181, première colonne.
(d'après les photographies de M. Ninot.)

vers, bourse, aumônière, escarcelle, etc. le moderne ridicule avait, pendant des siècles, fait partie intégrante du costume. Pendant les croisades, la mode des *bourses sarrasinoises*, s'était introduite en France. A la fin du douzième siècle, l'aumônière était d'un usage presque général. « C'était, dit Viollet-le-Duc, le complément indispensable du vêtement journalier des deux sexes; on ne quittait guère son aumônière que lorsque l'on se parait, qu'on s'armait ou qu'on restait chez soi. »

La forme la plus ancienne de l'aumônière, est celle d'un petit sac, avec deux cordons ou coulants pour le fermer et un autre pour l'ouvrir et le suspendre à la ceinture. L'argent, les papiers, le livre d'heure, les gants, y trouvaient place. Elle était d'ordinaire brodée avec luxe et agrémentée de floches et de graines de passementerie d'or ou de soie.

L'un des centres les plus fameux de la fabrication des bourses brodées du quatorzième au quinzième siècle, était la ville de Caen. Les bourses de Caen étaient connues sous le nom de *tasques*. On en vendait pour toute l'Europe. « Il ne s'en fait, dit un vieil auteur, en autres villes de plus mignardes, propres et richement estoffées, de velours de toutes couleurs, de fil d'or et d'argent, pour seigneurs et gens de justice, dames et damoiselles, dont il se dit en proverbe commun : Par excellence bourses de Caen. »

Au quinzième siècle, on décora les aumônières de fermoirs apparents en métal. Elles prirent alors le nom d'escarcelles.

Le *Magasin Pittoresque* a déjà reproduit un certain nombre d'aumônières fameuses, notamment celles des comtes de Champagne, conservées au trésor de la cathédrale de Troyes. Celles que nous donnons aujourd'hui étaient jusqu'à ce jour complètement inconnues. Renfermées dans les châsses du trésor de la cathédrale de Sens, elles avaient servi, selon un usage très commun au moyen âge, de sachets ou de *bourses à reliques*. Elles viennent d'en être tirées pour être désormais exposées avec les riches collections de tissus anciens et de précieuses broderies de ce trésor.

Les nombreuses reproductions que nous avons la bonne fortune de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs, feront apprécier, mieux que les plus savantes descriptions, l'intérêt de ces objets devenus si rares. Les sujets profanes représentés par les broderies, attestent qu'ils n'ont pas été primitivement destinés à un usage religieux.

Ajoutons que, grâce à leur longue réclusion, ces bourses et aumônières ont conservé leur fraîcheur, et que leurs vives couleurs mettent singulièrement en relief la beauté des tissus et la délicatesse du travail.

E. Chartraire.



Gais propos du cousin Jacques

A force de voir, depuis qu'on a inventé les salons annuels, se succéder sur les cimaises des kilomètres de toile peinte, dont quelques hectomètres ont été couverts d'or par des amateurs généreux, on a fini par se dire que le métier de peintre devait être un excellent métier.

Cette opinion s'est si bien accréditée dans le public que le père barbare qui, au temps de Murger, décernait sa malédiction à celui de ses rejetons affichant son goût pour la peinture à l'huile, n'existe plus qu'à l'état de fossile. Le pater-familias moderne au contraire, lorsqu'il a un fils montrant des dispositions pour l'épicerie ou la quincaillerie est le premier à lui conseiller: « Mets-toi donc plutôt dans la peinture, c'est d'un bien meilleur rapport ».

Funeste erreur! En réalité, le métier de

peintre est le plus ingrat de tous les métiers. Non seulement il ne nourrit pas son homme mais il l'endette. Aujourd'hui, les modèles et accessoires nécessaires à l'industrie picturale coûtent les yeux de la tête et le souci de la vérité documentée entraîne l'artiste dans un gouffre de dépenses ruineuses.

Tel qui veut peindre un bœuf achète le bœuf et le nourrit. Tel autre entretient à Paris toute une famille de ramoneurs pour pouvoir exposer une *Veillée en Savoie*.

On assure que pour son aquarelle de *1807*, Meissonier poussa le scrupule de l'exactitude jusqu'à acheter un champ simplement pour y faire défiler ses modèles à cheval.

Savez-vous à combien tel tableau qui a été acheté 3.000 francs par l'État est revenu à son auteur? A 35,000 francs. Pas un radis de moins.

Ah! plaignez les pau....vres peintres! Voilà dans quelles conditions désastreuses ils travaillent presque tous. C'est du moins ce qu'affirme un article que j'ai sous les yeux. Les infortunés sont forcés d'y être de leur poche. Et on jalouse leur sort. O ironie! On ferait bien mieux d'ouvrir une souscription en leur faveur....

Pourtant, quand on songe au nombre toujours croissant d'hôtels somptueux que les peintres se paient avenue de Villiers ou ailleurs, la logique recule, épouvantée.

Avec quoi paient-ils? D'où vient l'argent?

Car on ne peut raisonnablement admettre que les peintres s'enrichissent à mettre en pratique le système du légendaire marchand de parapluies qui disait:

— Je sais bien que je perds deux sous par parapluie; mais, comme j'en vends beaucoup, je me rattrape sur la quantité!...

LE COUSIN JACQUES.

CHARLET

SON MONUMENT PRÈS LA GARE DE SCEAUX

Nicolas-Toussaint Charlet, dont le monument vient d'être érigé à Paris, dans le petit square qui fait face à la gare de Sceaux, est né à Paris, en 1792, de « parents pauvres, *maisonnettes* », comme il l'a plaisamment noté lui-même sur le frontispice d'une série de dessins à la plume, qui parurent en 1846, quelque temps après sa mort.

Avant de conquérir la gloire, à force de talent et de travail, il eut à subir les plus grandes difficultés; tout jeune, il avait perdu son père, dragon de la République, qui ne lui laissait comme héritage « *qu'une culotte de peau et une paire de bottes un peu fatiguées par les campagnes de Sambre-et-Meuse, plus son décompte de linge et de chaussures, lequel s'est monté à neuf francs soixante-quinze centimes* ».

Le patrimoine de Charlet, comme on le voit, était mince; mais il sut tirer parti de la culotte de peau et de la paire de bottes *un peu* fatiguées...

*
* *

Après avoir fait ses études à l'*École des Enfants de la Patrie* et au *lycée Napoléon*, Charlet voulut le plus tôt possible venir en aide à sa mère, et accepta un modeste emploi dans une des mairies de Paris. En 1814, sergent-major de la garde nationale, il prenait part à la défense de la barrière de Clichy, et sa belle conduite lui valait le titre de capitaine.

Mais après 1815, ses opinions bonapartistes le faisaient congédier de la mairie où il gagnait son pain. C'est à partir de ce moment qu'il se décida à suivre son penchant pour les beaux-arts.

D'abord élève de Lebel, il entre en 1817 à l'atelier de Gros, qui, au bout de peu de temps, lui dit : « Allez, suivez votre caprice, je n'ai plus rien à vous apprendre ». Dès cette époque Charlet produisit ses œuvres lithographiques, et débuta par le *Grenadier de Waterloo*, dont la légende était le fameux mot attribué à Cambronne : « La Garde meurt et ne se rend pas ».

Cette première planche, ainsi que d'autres à semblable tendance napoléonienne, furent accueillies avec enthousiasme par les adversaires de la Restauration; mais les bravos ne s'adressaient pas au talent de l'artiste, ils ne visaient que le souvenir évoqué du premier empire. Charlet eut le chagrin de le constater, devant le peu de succès de celles de ses œuvres qui étaient sans allusion politique.

*
* *

En 1818 et 1819, parurent chez l'éditeur Delpech deux albums de dessins à la plume: *Suite de costumes de la Garde impériale*. Ils se vendirent si mal que Charlet dut, l'année suivante, publier à ses propres frais les *Costumes d'infanterie de la Garde de 1809*, publication qu'il interrompit à la quinzième planche, faute de souscripteurs.

Pour vivre, l'artiste était alors obligé de travailler sous les ordres d'un décorateur qui lui faisait peindre des lapins et des canards sur des enseignes d'auberge.

Après un voyage en Angleterre, en compagnie de Géricault, en 1824, Charlet songea à se marier.

Il fit la connaissance de celle qui devait être sa femme en la voyant repriser des bas :

— « C'est la Providence qui m'envoie ici, s'écria-t-il; voici la femme qu'il me faut, à moi qui ai toujours les bas troués ».

Après ce mariage, la chance parut redevenir favorable à l'artiste, qui avait trouvé un éditeur bienveillant, M. Gihaut. Du reste, il tenait une veine heureuse, et ses caricatures et lithographies politiques ne tardèrent pas à avoir la même vogue que les chansons de Béranger. On prétend même que Charlet contribua à la révolution de 1830; aussi le Gouvernement de Juillet le nomma-t-il Chevalier de la Légion d'honneur en 1831. L'année suivante, il accompagnait comme dessinateur officiel le général de Rigny dans la campagne du siège d'Anvers.

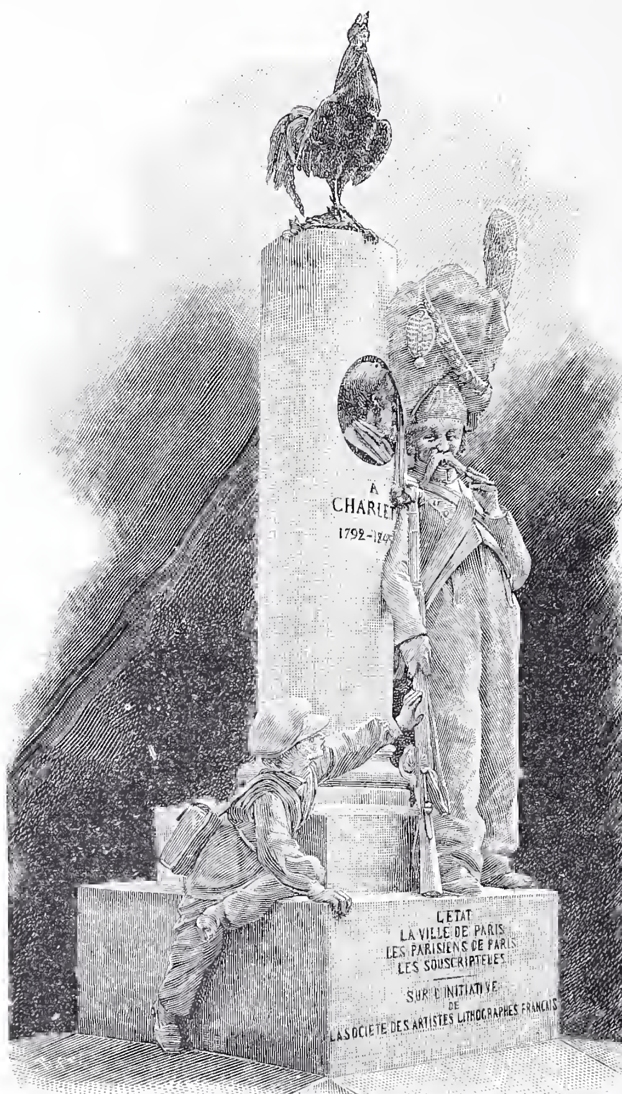
A côté de ses dessins et de ses lithographies, Charlet fit de la peinture; mais n'atteignit jamais dans cet art la maîtrise qui le caractérise ailleurs. Parmi ses principales toiles citons : l'*Épisode de la retraite de Russie*, actuellement au musée de Lyon, et exposé au Salon de 1836, qui lui procura la commande pour Versailles, d'un tableau : le *Passage du Rhin à Kehl par Moreau*. Deux ans plus tard, une autre œuvre picturale, le *Convoi de blessés faisant halte dans un ravin*, valait à Charlet la rosette d'Officier, et la nomination au poste de professeur de dessin à l'école Polytechnique.

Il put dès lors, travailler sans soucis matériels. De 1838 à 1840, paraissent les *50 planches de la vie Civile, Politique et Militaire du caporal Valentin*, son chef-d'œuvre; puis, en 1841, l'illustration du *Mémorial de Sainte-Hélène*, chez l'éditeur Bourdin (500 dessins exécutés dans une seule année).

Mort le 30 décembre 1845, à l'âge de 53 ans, il laissait 1,095 lithographies et plus de 1,500 dessins ou aquarelles, où sa personnalité est marquée par la variété de la pensée et la finesse, la profondeur et la malice de l'observation. Pour enseigner la vertu, le crayon railleur de Charlet s'attaquait aux ridicules des vices, et frappait juste. « Il est impitoyable pour l'affectation et la fausse sensibilité », disait de lui Eugène Delacroix.

* * *

Ajoutons que Charlet fut un collaborateur du *Magasin Pittoresque*, pendant les dix dernières années de sa vie. V. *Épisode de la campagne de Russie*, IV, p. 117; les *Petits Dénicheurs*, XIV, p. 41; le *Petit Possesseur, ibid.* p. 157. (Un portrait de Charlet parut dans le même volume, avec une notice biographique; p. 311).— Le *Soldat de la Loire*, XVI, p. 77; le *Journal de l'Aïeul, ibid.*, p. 137; *Charlet dans son atelier;* XXVI, p. 321. L'*Hôpital, ibid.*, p. 324; le *Cinq-Mai, ibid.*, p. 325; le *Paganini de la Grand'Pinte, ibid.*, p. 328.



Monument de Charlet. — Sculpture de M. A. Charpentier.

Quant au monument récemment érigé près de la gare de Sceaux, il est dû au talent du jeune sculpteur Alexandre Charpentier, bien connu du public parisien par les papiers gaufrés qu'il a mis à la mode depuis quelques années.

Sur un fût de colonne ronde, dominé par un coq éployant ses ailes, symbole de la gaieté française, est incrusté le profil malicieux du dessinateur. A gauche, un vieux grognard est debout, appuyé sur son fusil, et le front coiffé d'un colossal bonnet à poil. Il regarde d'un air bon enfant un gamin de Paris, qui est représenté jouant, dans la pose habituelle des gavroches des lithographies de Charlet.

Ce monument, d'une allure élégante et preste, a été taillé dans le calcaire spongieux dont est formé le sous-sol de Paris, et exécuté avec les modestes ressources d'une souscription ouverte par la *Société des artistes lithographes français*. Albert Savarus.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

MADAME ADÉLAÏDE



Mme ADÉLAÏDE. — Tableau de Nattier. — Gravure de M. Jarraud exposée au Salon des Champs Élysées de 1897.

Le roi Louis XV eut de la reine Marie Leczinska six filles et un fils. Cette nombreuse progéniture présageait de lourdes dépenses, aussi le prudent cardinal Fleury obtint-il que les princesses seraient élevées à l'abbaye de Fontevrault ; seule, Adélaïde, la troisième, put échapper à cet exil. Au retour de la messe, elle se jeta aux pieds de son père, pria gentiment ; le roi larmoya un peu et promit qu'elle ne partirait pas ; elle avait alors sept ans.

Ses sœurs étaient : Élisabeth et Henriette, jumelles nées en 1727, Victoire, née en 1733, Sophie, en 1734, Louise en 1737. Elle-même était née en 1732.

De ces six filles, une seule se maria, Élisabeth, elle épousa son cousin don Philippe d'Espagne et fut appelée depuis Madame Infante ; Henriette mourut en 1752, au grand désespoir du roi qui l'avait en estime particulière et écoutait volontiers ses avis. Elle était plus que toutes les autres, sympathique à la cour, par sa douceur, par son charme auquel on ne pouvait reprocher qu'une continuelle tristesse. Elle avait aimé le duc de Chartres, et la politique, après avoir paru favoriser cette union, l'empêcha, parce que Fleury cherchait à éloigner du trône la famille d'Orléans.

Mme Adélaïde resta fille pour des motifs semblables ; à douze ans on annonçait déjà son mariage avec le prince de Conti ; des considérations de politique et d'étiquette y firent renoncer ; on voulut ensuite une union avec le duc de Savoie ; rien ne put aboutir, et l'âge vint où aucun prétendant ne se mit plus sur les rangs. Ce n'était pas faute que la princesse fût volontaire et de caractère indépendant, les mémoires de l'époque sont pleins de ses incartades. A onze ans, une nuit, elle mettait toute sa fortune, quatorze louis, dans sa poche, et cherchait à quitter le château de Versailles ; on la ramena par bonheur, et ce furent de nouvelles larmes pour ne pas aller au couvent. Mais le roi aimait les aventures, il pardonna. Un jour, son maître à danser veut lui apprendre un menuet à la mode, qu'on appelait *Menuet couleur de rose*. Adélaïde, à qui cette couleur trop fade ne plaît pas, le baptise *Menuet bleu*. Le maître à danser, — sans doute il était auteur de la musique, — tient à son titre, la princesse aussi; elle frappe du pied et crie, avec colère : *bleu ! bleu !* le maître s'entête de son côté, tape le pupitre de son archet et répète : *rose! rose! rose!*... Scandale !... On intervient, on prend des religieuses pour trancher le débat, et enfin, il fallait s'y attendre, la princesse a gain de cause.

Il n'y a là qu'un enfantillage, mais constamment ces scènes se renouvelaient. Aussi l'appelait-on souvent *Monsieur;* enfant terrible, s'inquiétant peu du qu'en dira-t-on lorsqu'elle voulait manifester son opinion, à quatorze ans, elle traitait du haut de sa petite grandeur Mme de Pompadour, devant qui toute la cour faisait des courbettes et, plus tard, à près de soixante ans, on pourra s'étonner de la voir, le 6 octobre 1789, embrasser Lafayette.

D'une nature ardente, virile, impérieuse, elle s'imposa au roi dès la mort de sa sœur aînée ; elle était d'ailleurs préparée par son caractère et par son éducation, à prendre de l'influence sur ce prince si facile à gouverner.

Mme Adélaïde était une savante pour son temps, où les femmes apprenaient si peu de choses ; la musique était son passe-temps favori, et elle savait jouer de tous les instruments, depuis le cor jusqu'à la guimbarde, elle parlait l'anglais et l'italien, elle connaissait l'histoire, les hautes mathématiques, avait lu les Latins et les Grecs, s'intéressait aux arts, travaillait même manuellement à des ouvrages de tour et d'horlogerie. Aussi ne tenait-elle pas en place, et, dans une même journée, elle s'occupait de quinze choses différentes.

Cette activité, cette étendue de savoir, jointes à des allures garçonnières amusaient le roi. Il ne faut donc pas s'étonner, comme on l'a fait malicieusement, que Louis XV ait accordé à Mme Adélaïde une grande préférence sur ses sœurs. Il fit démolir le grand escalier de Versailles pour lui aménager auprès de lui un appartement où il pût la voir, souvent, par le moyen d'un escalier dérobé. Il y apportait et y prenait, dit Mme Campan dans ses mémoires, du café qu'il faisait lui-même. Mme Adélaïde tirait un cordon de sonnette qui avertissait Mme Victoire de la visite du roi ; Mme Victoire, en se levant pour aller chez sa sœur, sonnait Mme Sophie, qui, à son tour, sonnait Mme Louise. Alors on entendait de joyeux papotages féminins, qui reposaient le roi des graves questions de la politique ou des fades conversations de la cour. La favorite n'était pas épargnée, le plus souvent, dans ces causeries intimes, car Adélaïde n'a pas cessé un seul jour de mener la campagne, par tous les moyens, contre Mme de Pompadour. Louis XV s'amusait du manège, et n'en faisait pas moins à sa volonté.

Quand un malheur s'abat sur la famille royale, on est certain de trouver dans Mme Adélaïde le courage d'y faire face. Elle se montra admirable en maintes circonstances. A la mort du Dauphin, elle fut seule, avec la Dauphine, à le soigner; lorsque Louis XV atteint de la petite vérole, était abandonné de tous, elle s'enferma dans sa chambre et passa les nuits près de son lit; elle y gagna la terrible maladie, et faillit en mourir à son tour.

Ce n'était pas le moment d'être malade, cependant. Les circonstances étaient graves pour l'influence de Mme Adélaïde. Le nouveau roi, la nouvelle reine surtout, allaient-ils lui conserver la direction qu'elle donnait depuis si longtemps aux affaires intérieures de la cour ? Or, la fille de Louis XV, en prenant de l'âge, devenait plus autoritaire que jamais et, en outre, tracassière, grognon, difficile à contenter, souvent entêtée dans ses maladresses.

Il est utile de rappeler que, par haine de l'Autriche, qui n'avait d'égale en elle que sa haine contre l'Angleterre, Mme Adélaïde s'était opposée de toutes ses forces au mariage du fils aîné du dauphin avec l'archiduchesse Ma-

rie-Antoinette ; et lorsque, contre son avis, le mariage se fit, la nouvelle arrivée ayant par surcroît refusé de se laisser accaparer par sa tante, trouva en elle un censeur toujours en éveil.

On juge bien que, devenue reine, Marie-Antoinette chercha à détruire cette tradition qui donnait une si grande importance aux conseils de Mme Adélaïde ; mais l'action de la reine sur Louis XVI était médiocre, au début du règne.

C'est donc de Mme Adélaïde que Louis XVI reçut son premier ministre, le comte de Maurepas, et souvent il prit ses avis ou céda à ses assauts furieux. Les mémoires du temps ont noté qu'à l'issue de ses conférences avec sa tante, Louis XVI montrait de l'humeur, ou paraissait plus sérieux et très pensif. Le pauvre roi n'aimait pas les scènes, et on lui en faisait de tous les côtés à la fois! Sa tante aussi n'était pas gaie, signalait les dangers croissants, prédisait la fin de tout! Les événements lui ont donné raison; mais on ne dit pas qu'elle ait montré le chemin pour échapper au péril; elle n'avait rien, au contraire, de la souplesse que les circonstances eussent exigée.

Vint la Révolution. Dans les mauvais jours Mme Adélaïde conserva une virile énergie, et la sincérité de ses convictions lui attire encore les sympathies de l'historien. Les filles de Louis XV n'étaient plus que deux : Mme Victoire et elle. Après avoir tout tenté pour détourner le roi de signer le décret sur la constitution civile du clergé, elles résolurent d'émigrer, d'aller à Rome ; ce ne fut pas sans peine ; les sections voulaient s'opposer au départ; on prétendait qu'elles emportaient des millions, qu'elles voulaient cacher le dauphin dans leur voiture, etc.; elles partirent furtivement le 19 février 1791. A Moret, elles furent retenues, le peuple s'ameuta, et cria : *A la lanterne!* ce qui pouvait bien ne pas être une menace vaine. Le comte de Ségur accourut de Fontainebleau avec un détachement de chasseurs et les dégagea.

Mais à Arnay-le-Duc, elles se trouvèrent arrêtées de nouveau, et cette fois il fallut attendre l'autorisation de l'Assemblée nationale, peu disposée à l'accorder, et qui ne la donna que sur une plaisante observation du général Menou.

« L'Europe, dit-il, sera bien étonnée sans doute, lorsqu'elle apprendra que l'Assemblée nationale de France a passé quatre heures entières à délibérer sur le départ de deux vieilles dames, qui aiment mieux entendre la messe à Rome qu'à Paris! »

Voilà donc Mesdames tantes hors de France, avec leur suite, composée d'environ quatre-vingts personnes. C'était le signal de la grande émigration.

Quelques années plus tard, l'arrivée des Français devant Rome les force à se retirer à Naples, puis, les troupes républicaines couvrant peu à peu toute l'Italie, ce refuge même devient dangereux pour elles. Elles doivent fuir. Mais où? Il fallait prendre la mer; un vaisseau était nécessaire, même une escorte, pour échapper à la fois aux croisières françaises et aux croisières barbaresques. Le comte de Chastellux, chevalier d'honneur de Mme Victoire, a laissé la relation des périls et des fatigues qu'eurent à supporter les deux princesses, âgées alors de plus de soixante-cinq ans.

La cour de Naples, affolée, ne s'occupait pas d'elles, les lettres de Mme Adélaïde, réclamant des secours, une direction, n'avaient même pas été ouvertes, et les Français les trouvèrent au palais. La reine promet enfin une frégate, qui attend les princesses à Manfredonia pour les transporter en Sicile. Elles se rendent dans le port, par la neige et les chemins défoncés; la frégate était partie quand elles y arrivent, et le port est en révolution. Elles s'embarquent en hâte avec leur suite, composée de soixante personnes, sur une tartane n'ayant que quatre pieds de haut dans l'entre-pont, et où il faut demeurer accroupi ou couché, secoué par une rude mer de décembre. Elles y restent trente-et-un jours, et Mme Victoire y prend le germe du mal qui allait l'emporter. Pendant ce long mois, où l'on souffrit tant, où l'on fut réduit au poisson salé et au pain albanais cuit sous la tente, où l'on ne pouvait prendre la mer, étant trop chargé et de peur des croisières, ni descendre à terre à cause des émeutes continuelles, où l'équipage abusait de la terreur de tous, pour réclamer continuellement des salaires exorbitants, Mme Adélaïde fut l'âme de ce triste séjour, relevant les courages et soignant les malades avec une admirable fermeté.

Enfin, une frégate russe les recueillit, et l'amiral Outchakoff leur donna deux vaisseaux pour accompagner un navire portugais qui les conduisait à Trieste.

Presque à son arrivée Mme Victoire mourut de fatigue et d'émotions. Mme Adélaïde la suivit neuf mois après (février 1800). Une même tombe les réunit, dans la cathédrale de Trieste. En 1817, leurs corps furent ramenés à Saint-Denis.

*
* *

Telle fut l'existence agitée de cette fille de Louis XV, l'une des figures intéressantes de ce dix-huitième siècle, dont elle avait occupé la période la plus brillante.

Le tableau de Nattier est au musée de Versailles. La belle reproduction gravée que nous en donnons, vient de remporter une récompense au Salon des Champs-Élysées.

Gaston Cerfberr.

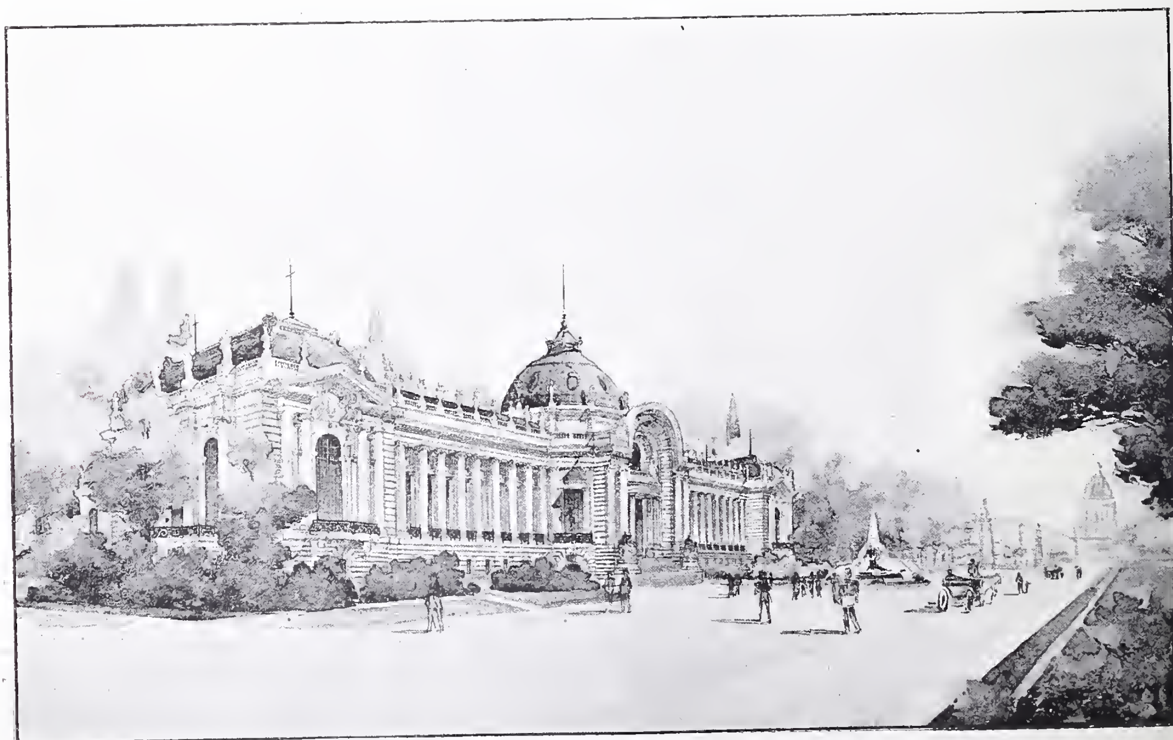


L'EXPOSITION DE 1900. — LES PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Le Salon de 1897 des Champs-Élysées est clos et la pioche impatiente des démolisseurs,

Exposition universelle de 1900. — Plan des nouveaux palais des Champs-Élysées.

qui a déjà attaqué l'aile ouest du Palais de l'Industrie, aura vite fait de détruire le hall géant qui, depuis 1867 a abrité tant d'expositions de peinture, de sculpture, et de si nom-



Exposition universelle de 1900. — Petit palais de l'Exposition rétrospective des Arts

breux concours hippiques et d'animaux gras. — Dans quelques semaines, il ne restera plus rien du vieux bâtiment sur l'emplacement duquel s'élèveront, — séparés par une avenue

spacieuse, les nouveaux Palais de 1900.

L'architecture de ces Palais est due à la combinaison des projets de MM. Girault, Deglane et Binet. On s'est inspiré, pour la façade, du projet de MM. Deglane et Binet, caractérisé par une élégante colonnade et, pour le reste, du projet de M. Girault. L'observateur placé sur l'avenue des Champs-Élysées, qui regardera au loin le dôme des Invalides, aura sur sa droite le grand Palais.

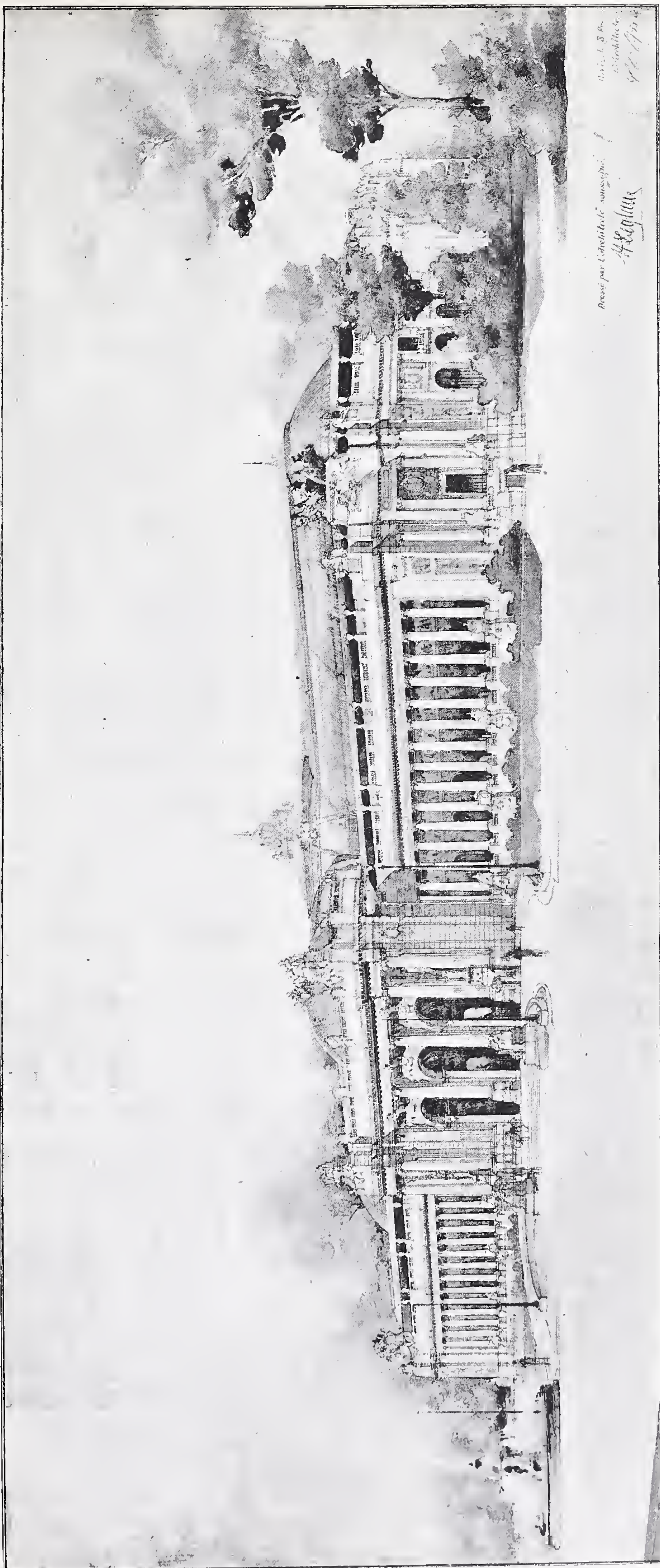
Le petit Palais sera sur la gauche.

La façade principale du grand Palais donnant sur l'avenue sera composée d'un vaste porche à trois arcades par lequel on accèdera à la nef centrale. Des deux côtés de ce porche se dresseront de grandes colonnades formant portiques à rez-de-chaussée et doublant deux promenoirs régnant légèrement au-dessus de la piste centrale. Cette disposition sera sans doute fort goûtée des amateurs du concours hippique qui, après 1900, se tiendra dans ce palais.

L'éclairage sera parfait ; du portique et du promenoir le public aura sous les yeux la superbe perspective de l'avenue.

Les galeries du rez-de-chaussée, éclairées latéralement, pourront être utilisées pour des expositions diverses qui ne risqueront pas, comme dans le palais qu'on démolit, d'être noyées dans une nef trop vaste qui les fait paraître étriquées.

Au premier étage seront aménagées d'au-



Exposition universelle de 1900. — Grand palais des Beaux-Arts.

tres galeries, des salles de dimensions diverses, des salons de repos qui prêteront admirablement à l'établissement des expositions annuelles de peinture. Cette disposition très ingénieuse permet de développer dans une proportion notable la surface disponible pour les expositions.

Les divers étages du grand Palais seront reliés par deux larges escaliers à proximité du porche central et des escaliers à droite et à gauche du hall du côté de l'avenue d'Antin. Ces dégagements seront secondés par des ascenseurs.

Cet ensemble sera complété par des dépendances dans lesquelles on placera les bureaux, les vestiaires, etc. Dans ce Palais le concours hippique trouvera une piste aussi vaste que celle du vieux Palais de l'Industrie.

Les auteurs du projet se sont appliqués à réduire la hauteur des façades et, autant que possible la hauteur du comble vitré pour laisser aux colonnades du pourtour leur aspect élégant.

La surface de terrain couverte par cet édifice sera, approximativement, de 33,000 mètres carrés, on voit qu'à lui seul le grand Palais de 1900 offrira plus de surface que le Palais de l'Industrie qui n'abrite qu'un espace de 27,500 mètres carrés.

En face du grand Palais, un autre bâtiment d'architecture analogue recevra, en 1900, l'Exposition rétrospective des Arts et, à la clôture de l'Exposition, deviendra la propriété de la Ville de Paris qui y établira des musées.

Les salles du petit Palais sont éclairées par le haut et latéralement, éclairage très favorable à la peinture, autour du bâtiment règneront de grandes galeries-promenoirs dans lesquelles la sculpture trouvera place. On accèdera à ces galeries par un vestibule elliptique qui formera une entrée d'honneur sur la façade principale et constituera le motif le plus saillant de sa décoration.

Autour d'une cour centrale un portique circulaire complètera l'ensemble. Dans un haut soubassement seront aménagés des galeries secondaires, des salles de dépôt et les bureaux des services administratifs. Enfin, dans un étage d'attique, seront reléguées les dépendances du musée.

La surface occupée par le petit Palais sera d'environ 11,200 mètres carrés.

Si l'on ajoute ce chiffre à celui de la surface du grand Palais on trouve que la superficie totale des deux nouvelles constructions aura 16,700 mètres carrés de plus que celle du bâtiment qui va disparaître.

Ces deux Palais qui dans leur ensemble rappellent un peu les somptueux édifices de Versailles seront, si l'on s'en rapporte aux dessins des architectes, d'un effet fort gracieux.

L'avenue qui les sépare sera reliée à l'esplanade des Invalides par le pont Alexandre III.

Ainsi qu'on peut en juger par cette description forcément un peu brève et sèche, l'ensemble des Palais et du pont, rehaussé par la splendide perspective de l'Esplanade ayant au fond, comme toile de décor, la façade simple et grandiose de l'Hôtel des Invalides surmontée du dôme aux reflets d'or, offrira au promeneur placé sur l'avenue des Champs-Élysées un superbe coup-d'œil. Et maintenant qu'il est à peu près permis de se rendre compte de l'effet produit par ce coin que l'Exposition lèguera à la Ville de Paris, on ne songe plus aux polémiques qui en ont marqué l'enfantement et l'on ne regrette plus la disparition du vieux Palais de l'Industrie et le bouleversement momentané des Champs-Élysées.

L. Valona.



LES SIGNES DU GÉNIE CHEZ LES ENFANTS

Suivant une doctrine qui compte parmi les philosophes anglais un assez grand nombre de partisans, les hommes de génie ne se distingueraient pas du commun des mortels par telle ou telle aptitude spéciale mais par la supériorité de l'ensemble de leurs facultés intellectuelles. Les esprits doués d'une exceptionnelle puissance seraient capables d'obtenir un égal succès dans toutes les manifestations de l'activité humaine et ce serait le hasard seul qui les conduirait nécessairement à la gloire sans qu'ils aient besoin de consulter leur vocation et de choisir eux-mêmes leur chemin. Le docteur Johnson ne craint pas d'affirmer que Newton serait devenu un très grand poète s'il avait fait des vers au lieu de découvrir les lois de la gravitation universelle. Une fois que l'on entre dans le domaine des conjectures arbitraires on n'a plus de motifs pour s'arrêter et on est libre de soutenir par exemple que Lysippe aurait gagné des batailles s'il avait commandé l'armée macédonienne et qu'Alexandre aurait été le premier sculpteur de son temps s'il avait jugé à propos de tailler des statues dans le marbre au lieu d'entreprendre la conquête de l'Asie.

Les fantaisies des philosophes anglais sont impossibles à concilier avec les plus élémentaires leçons de l'expérience. Il n'est pas très rare que des enfants viennent au monde avec d'étonnantes aptitudes pour le calcul. Ces petits prodiges donnent instantanément la solution d'un problème qu'un homme du métier ne peut résoudre qu'à la condition de faire des calculs assez longs et assez compliqués. Si on demande à ces mathématiciens précoces quelle méthode ils ont suivie pour exécuter ces tours de force, ils sont incapables de l'expliquer. Ils ont l'intuition, ils voient du premier coup ce que les autres ne réussissent à découvrir qu'à force de temps et de travail.

Non seulement ces enfants qui ont une si merveilleuse vocation pour les mathématiques ne se distinguent pas en général de leurs compagnons d'âge par une plus grande facilité à apprendre les autres sciences, mais encore la plupart de ces calculateurs extraordinaires perdent de très bonne heure les aptitudes exceptionnelles dont ils étaient doués, pour ainsi dire, en naissant. M. Andrew Lang, dans une intéressante étude qu'il a publiée sur l'enfance des hommes de génie cite le cas de l'archevêque Whateley qui, pendant son enfance, exécutait des tours de force de calcul et s'était fait une place parmi les petits prodiges, mais qui, à partir de l'âge de douze ans avait entièrement perdu ses premières aptitudes pour les mathématiques. Devenu dans la suite l'une des lumières de l'Église anglicane, le savant et vénéré prélat ne retrouva jamais dans le règlement de ses comptes domestiques la moindre réminiscence du genre de talent qu'il avait déployé avec une précocité extraordinaire au début de sa vie.

Les dispositions pour la musique se manifestent en général d'aussi bonne heure chez les enfants que les aptitudes pour le calcul, mais elles sont plus durables. Tandis que, sauf des exceptions très rares, les petits prodiges qui donnent du premier coup la solution des problèmes les plus compliqués rentrent dans le rang avant d'avoir atteint leur vingtième année et deviennent presque tous des hommes médiocres ou parfois nuls, même dans le cas où ils essaient de faire leur chemin dans les sciences mathématiques, les jeunes musiciens tiennent le plus souvent les promesses qu'avait fait naître leur précoce talent. A l'âge de quatre ans, Mozart était déjà un artiste remarquable et Schubert à dix ans étonnait ses maîtres qui se voyaient obligés de reconnaître qu'ils n'avaient plus rien à lui enseigner.

Il arrive parfois que les premiers dessins naïvement tracés par un enfant sur une ardoise ou sur un mur annoncent un grand peintre. Trois artistes qui, du reste, étaient loin d'avoir une égale valeur, se sont révélés de très bonne heure. Léonard de Vinci, Landseer et Millais étaient déjà, pendant leur enfance, des dessinateurs de talent. Si l'on compare leurs premiers essais, c'est précisément celui des trois, dont le nom occupera dans l'histoire de l'art la moins grande place, qui manifestait les plus brillantes dispositions. Ce n'est pas que Millais ait infligé un démenti aux promesses de son enfance, mais combien d'artistes dont les aptitudes avaient été moins précoces, ont laissé une gloire plus éclatante que celle du peintre d'*Ophélie!*

En dehors du calcul, de la musique et de la peinture, il est très rare qu'une vocation nettement accentuée, se manifeste pendant les premières années de la vie. Il n'existe pas de signe qui permette de reconnaître, de bonne heure, l'enfant qui se fera un nom dans les lettres, l'éloquence ou la poésie. Macaulay ne se distinguait de ses compagnons d'âge que par son irrémédiable impuissance à apprendre les plus simples rudiments de l'arithmétique ; Schiller ne laissait échapper aucune occasion de monter sur une chaise et d'adresser un sermon à un auditoire qui écoutait avec curiosité un petit prédicateur de sept ans. Cependant le futur auteur de *Wallenstein* et de *Jeanne d'Arc* n'était destiné à devenir ni un orateur, ni un prêtre. Les vers que Racine a faits pendant son enfance ne faisaient pas pressentir un poète de génie ; les premiers essais de Voltaire valaient un peu mieux, mais ceux de Byron n'avaient rien de remarquable, ceux de Walter Scott étaient des plus médiocres et ceux de Tennyson, franchement mauvais.

Il ne paraît pas impossible d'expliquer pourquoi les littérateurs et les poètes ne se révèlent pas d'aussi bonne heure que les mathématiciens et les artistes. Le calcul, la musique, la peinture sont des manifestations spontanées du génie humain, indépendantes de toute condition de temps ou de pays. Les chiffres, les sons, les couleurs, ont la même signification pour tous les peuples ; un poète, un orateur, un écrivain, sont au contraire obligés de connaître à fond le génie particulier et les secrets de leur langue avant d'exprimer leurs idées ; ils ne pensent être bien compris que de leurs compatriotes, et ils ne sauraient songer à se mettre à l'œuvre qu'après de longues et laborieuses études, qui ne sont pas à la portée des enfants.

G. Labadie-Lagrave.

Le mariage au quinzième siècle.

Si l'on en croit une communication faite au récent congrès des Sociétés savantes par M. l'abbé Morel, de la Société historique de Compiègne, le mariage au quinzième siècle se célébrait, dans le nord de la France, autrement qu'aujourd'hui. A Paris, à Beauvais, à Senlis, à Noyon on recevait les époux à la porte de l'église, et là se faisait l'échange de leurs engagements dont la forme particulière de réception variait suivant les diocèses. La remise de l'anneau se faisait avec un cérémonial assez compliqué. C'était à l'annulaire et non au médius qu'on devait le mettre. Le rituel de Senlis en donne la raison suivante : « Dans le doigt annulaire passe une veine qui correspond au cœur, siège de l'amour ».

On étendait sur les époux un grand voile blanc appelé *pallium* ou poêle. Nous sommes ramenés aux mœurs patriarcales par la bénédiction du pain et du vin pour les époux après la messe, ainsi que par celle du lit nuptial. On bénissait aussi le petit régal au pain et au vin offert aux invités et dont la simplicité ne peut supporter aucune comparaison avec les festins de nos jours.

Les textes gascons employés à Bordeaux sem-

blent n'être que la traduction de ceux dont on se servait à Paris. Toutes ces cérémonies provenaient, en effet, d'une même source : la liturgie romaine-française qui, dès le temps de Charlemagne, s'était répandue dans toutes les provinces.



L'ÉTOILE FILANTE

NOUVELLE

Suite. — Voyez page 173.

A Madame H.. N..

III

M. Darier lutta trois jours. Puis comme la tentation de retourner au *Château de Glace* devenait trop forte, il s'imposa le devoir d'une petite enquête avant de subir cette seconde et redoutable épreuve. L'*interview express* disait-il la vérité ou n'était-ce qu'une simple pochade de reporter à court de copie? Afin de le savoir, Paul s'en fut trouver un sien ami, journaliste blanchi sous le harnais et le pria de s'informer.

Après avoir un peu souri et déclaré ses difficultés à accepter de tels récits, l'écrivain que la vie de Paris avait rendu sceptique finit par promettre de s'aider à quelques recherches. Deux ou trois jours encore passèrent. Paul sentait croître en lui des sentiments bizarres, même contradictoires, au milieu desquels sa logique avait peine à se reconnaître. Car si, d'un côté, sa raison désirait que le journal en eût menti puisque c'eût été la fin de tout; d'autre part, son cœur se plaisait à espérer la vérité des faits qui favoriseraient les secrètes aspirations de sa pensée, laquelle était restée pure, était restée naïve comme l'est toujours celle des hommes de loyauté et d'honneur.



Le soir même, M. Darier retournait au Château de Glace.

Enfin la réponse du journaliste arriva. Au premier instant, Paul ne sut s'il devait s'en affliger ou s'en réjouir. Avec cette ironie moqueuse de ceux auxquels trop de désillusions ont enlevé la possibilité de croire à la vertu des autres, l'écrivain du boulevard avouait de mauvais gré, on le sentait, qu'autant qu'il avait pu s'en enquérir, les apparences ne contredisaient point les déclarations du petit article et que jusqu'à preuve du contraire, il fallait bien, malgré tout, tenir miss Maud Stevenson pour une jeune personne décidément respectable. — Le soir même, M. Darier retournait au *Château de Glace*. C'était proprement jouer avec le feu. Parti hésitant, il revint amoureux. Depuis qu'il osait croire à l'honorabilité de l'étrangère, les valses des patins d'argent lui paraissaient dessiner sur la blancheur de la glace des figures d'une harmonie plus douce. Et le calme sourire de la Canadienne, ce sourire qui ne s'adressait à personne et qui était pâle comme une fleur des neiges, Paul ne parvenait plus à l'effacer de son souvenir.

Or, ces choses le préoccupèrent au point que, le voyant pensif, Mme Darier craignit qu'il ne fut malade. Était-ce la migraine, un froid ou son habituelle crise de gastrite? Et, selon le cas, l'excellente dame prétendait qu'il prît des perles d'éther, des grogs fumants ou du Vichy tiède. Pierre fit mieux, s'offrant à aller quérir le docteur. Et pour la première fois, en déplorant cette noire ingratitude, Paul ne pouvait, à se voir l'objet de tant de prévenances, s'interdire une exaspération croissante. Sa mère, son frère en voulaient-ils donc à sa liberté? Leur affection allait-elle jusqu'à lui enlever le droit d'avoir ses secrets, sa vie privée?... Sa révolte, toutefois, n'était qu'intérieure et, par de bonnes paroles, il s'efforçait de donner le change sur ses pensées et sur ses sentiments.

— Ce n'est rien!... un peu de lassitude!... le printemps vient trop vite. Ces premiers beaux jours fatiguent!...

La crise dura la semaine. Convenait-il d'aller de l'avant? Valait-il mieux se retirer? A la fin, las d'analyses et d'hésitations, Paul résolut d'agir et, bravement, de sa meilleure plume et de son encre la plus noire, il écrivit à miss Stevenson. Avec une simplicité parfaite, il lui racontait son aventure : la longue soirée au *Château de Glace* avec l'enchantement des valses patinées, puis l'*interview express* du journal du matin et sa satisfaction à savoir qu'elle avait dit la vérité au reporter en quête de copie.

M. Darier terminait en lui demandant la permission de lui exprimer, de vive voix, son estime et sa sympathie :

En votre qualité d'Américaine vous excuserez, disait-il, le sans-gêne de cette démarche. Pour n'être point dans les usages, elle n'en est pas moins respectable et nulle ne saura mieux l'interpréter, comme le mérite la délicatesse de mes intentions, que celle qui osa donner un exemple aussi aimable d'indépendance et de dignité, ayant le charme extrême dans l'extrême réserve, véritable image de la femme future, celle qui aura les qualités de nos mères sans en avoir les préjugés, toutes les grâces de l'avenir unies à toutes les vertus du passé.

Après avoir signé cette épitre dont la sincérité rachetait l'expression, car il ne faut point attendre à quarante ans pour écrire ses premières lettres d'amour, M. Darier signa, plia, enveloppa et cacheta, puis, d'un pas léger, s'en fut lui-même porter sa lettre à la poste.

A son retour, à la maison, de mauvaises heures l'attendaient. Ce secret lui devenait de plus en plus lourd. Il y discernait comme une trahison envers les siens. Alors, cette vie de famille qu'il avait un peu négligée lui parut de nouveau nécessaire à son bonheur. Miss Stevenson tardant à répondre, il espéra qu'elle s'en abstiendrait. La force des habitudes le reprenait peu à peu et un soir, qu'*il était de service auprès de sa mère* (son frère, à l'Opéra, pour *Messidor*) Paul fut sur le point de tout raconter. Un détail infime, l'arrivée de la table à thé, l'empêcha de parler. Ensuite, des scrupules l'arrêtèrent. A quoi bon risquer d'inquiéter sa vieille mère, et, le lendemain, il était trop tard. Par le premier courrier il recevait, en effet, dans une enveloppe dont l'écriture inconnue le faisait tressaillir, la carte



...la carte de visite de l'étrangère...

de visite de l'étrangère avec ces simples mots ajoutés à la plume : *Le Mardi de 2 à 4.*

Paul fut exact au rendez-vous. Du côté du bois de Boulogne, dans une de ces rues silencieuses où l'on n'a plus la sensation d'être à Paris, M. Darier, le mardi suivant, sonnait, vers trois heures, à la porte d'un cottage tout à fait britannique. Un groom à boutons de métal lui ouvrit immédiatement, et la traditionnelle femme de chambre au frais bonnet ruché de toute *familly house* qui se respecte l'introduisit, avec un sourire, dans un salon encombré de bibelots où des dames prenaient le thé en un grand tumulte de phrases anglaises et de rires excentriques. A son entrée, une jeune femme se leva, venant à sa rencontre sans timidité ni effronterie, avec une aisance de très bonne société. Elle lui tendit la main, d'un mouvement net de camarade :

— C'est gentil à vous, Monsieur, d'être venu, comme ça, tout de suite. Votre lettre m'a fait plaisir ; je vous en remercie. Ma tante, mais permettez-moi de vous présenter mes amies... — Puis après les énumérations et les révérences — Je vous disais donc que c'est ma tante qui m'a engagée à vous répondre. J'hésitais, vous comprenez, il n'est pas encore admis que les jeunes filles écrivent à des inconnus. Mais enfin, pour une fois, puisque vous m'aviez comprise, je fis comme ma tante me disait de faire — Avec un sourire, elle ajouta : — Je ne le regrette plus.

Paul restait tout interdit. Vraiment était-il possible que cette jeune personne en irréprochable costume tailleur, gris première de chemin de fer, fut la patineuse américaine du *Château de Glace?* Il reconnaissait son front, ses yeux, son sourire de mystère. Mais ici, dans ce salon familial, de toute sa svelte personne émanait une telle impression de jeunesse, de pureté, que c'en devenait un enchantement. Oh comme il doutait d'avoir jamais pu faire rencontre pareille dans la banalité d'un *Skating-hall!* Cependant miss Maud, qui discernait la surprise de son visiteur, se donnait la peine d'être aimable :

— Vous prendrez bien une tasse de thé?

La tante, les trois amies aux rires aigus s'empressèrent. Ce fut un tourbillon de jupes et de paroles. Le pot à crême, les pinces à sucre, l'assiette des « suprêmes ». Autour de M. Darier, embarrassé de son chapeau, de ses gants, de toute sa personne, c'était une guirlande de visages roses, de boucles blondes, de mains blanches et parfumées. Les voix claires parlaient sans s'arrêter. A propos de bagatelles, les rires éclataient en fusées. On eût dit un essaim de pensionnaires en vacances. Paul put reprendre conscience de lui-même. Alors, sans avoir l'air que ce fut une complaisance, la tante et les trois amies s'absorbèrent, près des vitrages du *bow-window*, dans la contemplation d'une broderie préraphaélite, exécutée avec des soies Liberty, sur des dessins de William Morris. Maud parut préférer la société de son

visiteur. Le bavardage assourdissant des Américaines les isolait sans les intimider. Et Paul écoutait, sous le charme de plus en plus. D'une voix sympathique, avec de jolies accentuations étrangères, Miss Stevenson qui avait pris des informations et savait que, le cas échéant, M. Darier serait un parti fort convenable, racontait maintenant sa jeunesse heureuse dans la villa de marbre de son père, parmi les quarante domestiques d'un train de vie princier, puis la catastrophe inattendue, Mister Stevenson se tuant, sans avoir dit un mot, et, du jour au lendemain, la ruine, la ruine complète, jusqu'à l'incertitude du pain quotidien. Maud donnait des détails, citait des noms que Paul pouvait retenir et qu'il eût été facile de vérifier. Puis elle raconta, dans les mêmes termes à peu près dont elle s'était servie avec le reporter, comment, après avoir, d'abord, patiné pour son plaisir, des amis lui avaient conseillé de patiner ensuite, pour le plaisir des autres. L'Américaine s'arrêtait, reprenant haleine. Paul en profita pour la complimenter sur sa grâce et sur son courage. Elle eut un sourire :



Miss Stevenson racontait maintenant sa jeunesse heureuse.

— Vrai?... ça vous plaît de me voir patiner? Mais dans cette salle ridicule, je dois avoir l'air d'un écureuil en cage. Qu'est-ce que vous diriez si vous m'aviez vue sur les grands lacs de mon pays? Le patinage, voyez-vous, pour moi, c'est une passion, ce n'est pas un métier. J'ai ça dans le sang. Bébé, je patinais déjà. Je perdais toutes mes journées! Aussi, plus tard, lorsqu'il m'a fallu gagner ma vie, je ne savais rien faire, ni peindre, ni jouer du piano, ni donner des leçons de n'importe quoi. Ce fut ma punition; elle a été cruelle — en être réduite à s'exhiber en Numéro de café-concert, entre un montreur d'ours et un équilibriste! Si vous saviez comme j'ai pleuré, les premiers mois. Mais il fallait bien vivre. Ça ne servait à rien de se désespérer. Maintenant le succès est venu, les gros engagements... je peux vivre à ma guise. Ça commence à mieux aller. Toutefois ne croyez pas que je veuille longtemps, continuer un tel métier? Dès que je le pourrai, je vous assure que je quitterai les *Châteaux de Glace* et les *Alhambras!*... Je me suis mise à la peinture, je travaille sérieusement. Oh mes journées sont bien remplies! Le matin, je vais, à neuf heures, répéter mes exercices du soir, puis un fiacre et d'un saut, je suis à l'*Académie Bastien* jusqu'à trois heures, des fois quatre et je m'applique! je m'applique!....

Vous savez, je fais déjà de très jolies choses — mes professeurs me donnent bon espoir. Peut-être dans une année, pourrais-je déjà lâcher les patins. Si ça devait continuer toujours j'aurais peur d'en arriver à ne plus aimer ma passion!... Et puis, je pourrais retourner au Canada, revoir les grands lacs de ma patrie! Paris, c'est bien beau, mais je ne suis pas une cosmopolite et rien, pour moi, ne vaudra jamais la petite ville où je suis née et où, pour la première fois, mes pieds essayèrent de patiner.

(A suivre.) Ernest Tissot.



FERNAND GREGH

Il n'y a pas bien longtemps, l'Académie française, gardienne vénérée des traditions, repoussait les innovations poétiques des décadents : M. Brunetière, dans son discours de réception, je crois, assénait aux vers de la nouvelle école poétique les trois épithètes formidables, « d'inégaux, polymorphes et invertébrés ». Et voici qu'aujourd'hui la noble douairière s'amende : elle couronne un livre de vers charmant, *La Maison de l'Enfance* par M. Fernand Gregh, livre où se trouvent justement quelques vers de quatorze ou quinze pieds, quelques hémistiches terminés par des *e* muets, des séries de rimes féminines ou masculines qui se suivent sans alternance, enfin toutes sortes de libertés qui auraient fait bondir le respectable Boileau. La chose n'a pas été sans difficultés : M. Sully-Prudhomme a expliqué le vote de l'Académie dans une lettre publique; elle couronne le jeune poète, nous dit-il, contrainte par sa supériorité incontestable, mais sans admettre ses hardiesses révolutionnaires; les vers les plus irréguliers de M. Gregh sont les premiers qu'il ait composés; aussi l'auteur de *Justice* espère qu'avec le temps son jeune émule s'assagira et donnera à l'originalité de sa pensée une forme plus classique. Félicitons dès maintenant M. Gregh d'avoir forcé la main à l'Académie française ; un tel succès n'est pas banal, et ce n'est certes pas ce lauréat auquel on pourra appliquer la vieille plaisanterie de *lauréat mediocritas*.

Que valent les innovations de M. Gregh ? Je crois que, sans être aussi timoré que l'Académie française, il est permis d'en discuter quelques-unes, et qu'en cette matière, il faut faire une distinction très nette entre la rime et le rythme : on peut accorder beaucoup de liberté pour la rime, très peu pour le rythme.

Les romantiques, et à leur suite les Parnassiens, ont professé pour la rime un véritable fétichisme. Sainte-Beuve débitait dévotieusement de véritables litanies en l'honneur de la sainte rime :

Rime, qui donnes leurs sons
Aux chansons ;
Rime l'*unique* harmonie
Du vers, qui, sans tes accents
Frémissants,
Serait muet au génie.

On sait à quelles excentricités la superstition de la rime millionnaire entraînait Théodore de Banville. La rime n'est autre chose qu'un moyen de marquer une sorte de césure à la fin du vers; c'est le coup de gong qui annonce qu'un vers se termine et qu'un autre commence. Point n'est besoin d'assourdir les oreilles de ses éclats ; il suffit de l'indiquer discrètement. Ainsi, la loi d'alternance des rimes masculines et féminines semble une difficulté gratuite imposée aux libres poètes par des pédagogues moroses. Écoutez plutôt ce sonnet :

NUPTIÆ

Pareils aux grands amants des légendes antiques,
Nous avions fiancé nos âmes près des vagues,
Et ses yeux agrandis et l'éclair de ses bagues
Luisaient dans l'ombre avec des clartés magnétiques.

Et nos baisers, parmi les choses éternelles,
Se changeaient en serments sur nos lèvres unies...
Et le vent et la mer, profondes harmonies,
Faisaient tonner pour nous leurs orgues solennelles...

Parfois, à nos serments attendris et pieux
Nous montrions du doigt l'éternité des cieux,
Dont les flots noirs berçaient le lumineux prestige ;

Quand soudain une étoile aux voûtes de l'éther,
Ivre d'espace et d'ombre, et prise de vertige,
Se détacha du ciel et tomba dans la mer...

Ce sonnet n'est-il pas tout aussi suggestif que si les rimes en étaient impeccables comme celles de l'auteur des *Trophées?*

Si l'on peut assouplir les règles de la rime, c'est à condition de respecter le rythme. Ici nous nous permettrons de faire quelques chicanes à M. Gregh. Ce ne sont pas ses vers de quatorze ou quinze pieds, rares d'ailleurs, qui nous effraient le plus.

Les cloches bourdonnaient comme un essaim d'abeilles...
Et leurs voix — sur les vents passaient — comme de grandes ondes...
Et comme des flots — chargés de sanglots — allaient se briser...

Ces vers, si on les lit comme nous les coupons, offrent encore une harmonie. Mais il y a chez M. Gregh des vers mal coupés et des pièces mal rythmées, notamment tout le morceau intitulé *Amours défuntes*.

Te rappelles-tu le petit roman
Que nous avons jadis vécu si tendrement?
Te rappelles-tu, petite débauchée
L'aventure d'amour en province ébauchée?
Te rappelles-tu
Facile vertu,
Nos billets et nos lettres provinciales
Qui n'avaient rien de celles de Pascal...

A Paris, il manque à la provinciale tout ce qui lui donnait sa candeur :

Que sais-je? le salon plein d'une douce odeur,
Meublé (jadis!) avec une élégance ladre,
Les robes à l'avant-dernière mode,
Fleurant bon la lavande de ta commode,
Et ta prestesse d'écureuil...

Inutile d'insister; l'auteur se moque doucement de nous. Il n'y a dans ces vers disloqués ni coupes suffisantes ni dispositions harmonieuses des syllabes faibles et fortes, rien qui donne l'impression d'un rythme; c'est de la prose et non de la meilleure.

Par bonheur, on trouve autre chose dans le recueil de M. Gregh. Il a réussi à exprimer d'une manière pénétrante un sentiment qui trouble parfois les enfants sur le seuil de la vie. Au sortir de « la *Maison de l'enfance* » un jeune homme bien né éprouve, surtout à une époque de lassitude générale comme la nôtre, une fatigue vague, un dégoût prématuré des plaisirs et des émotions qu'il ne connaît que par les livres, je ne sais quelle inquiétude et quelle appréhension faite des regrets de l'enfance paisible et de sourdes angoisses en présence des secrets à venir. Il entre dans ce sentiment terne et fuyant la tristesse des heures monotones et des jours gris, de la pluie qui tombe sans fin, de l'année qui décline, la mélancolie du cor dans le crépuscule, le bercement d'une musique lointaine et triste, le désaccord entre le rêve et la réalité, le désir du départ pour les plages lointaines, et la désillusion précoce, même avant l'arrivée.

Ce n'est pas précisément de la mélancolie, car elle a sa douceur; ce serait plutôt un ennui sans motif, sans douleur et sans beauté, quelque chose d'analogue au son d'un instrument plaintif et triste

Naïf comme une âme d'enfant...
Son chant est pauvre, je le sais,
Mais je pleure presque d'entendre
Cette musique fausse et tendre
Que cahotent les doigts lassés.

Il fait froid, et le cœur se serre
Ainsi qu'un pauvre oiseau frileux.
Il pleut : adieu, coins de ciel bleus!
Il pleut : on tremble de misère.

Et dans le gris universel
Cette humble plainte inassouvie
Semble être la voix de la vie
Qui gémit sans fin sous le ciel.

Toute la détresse des choses
Pleure dans ce sanglot heurté,
Toutes leurs tristesses moroses,
Toutes les automnes sans roses,

Toute la douleur sans beauté!

La même note sourde se retrouve un peu partout dans le recueil. Un sonnet, régulier celui-là, et l'un des mieux venus, intitulé l'*Ennui*, pourrait servir d'épigraphe au livre tout entier.

Ennui, serein Ennui, maître des sorts humains,
Dédaigneux de la joie innocente aux yeux mièvres,
O toi qui, comme un père économe, nous sèvres
Des plus naïfs plaisirs qui sont devant nos mains;

Éternel voyageur qui sur tous les chemins
Fais route à nos côtés sans desserrer les lèvres,
Et sans jamais scruter de tes yeux pleins de fièvres
La route où marcheront les pas des lendemains;

Souvent, noir compagnon muet, tu t'es assis
A la table où j'accoude en pleurs ma somnolence,
Sans gestes sur le soir, grand fantôme indécis;

Mais tu m'as regardé longuement en silence,
Et penché comme un fou sur leur fixe clarté,
J'ai lu dans tes yeux froids toute la vérité.

Cet ennui reparaît sans cesse, provoqué par mille causes diverses : le regret *des jours dorés et calmes de l'Enfance*, les ruines, les illusions, le désir de la mort,

Le bruit au vieux cartel de l'heure opiniâtre, les jours gris, l'ombre bleue, les cloches d'automne, autant de sujets de tristesse rêveuse.

Qu'était-ce! Ah! je le reconnais! C'est l'éternel
Frisson, le grand chagrin sans espoir et sans trêve,
L'ennui de s'éveiller toujours du même rêve
Et de vivre sur terre en regrettant un ciel,

Un ciel où l'âme vit selon son propre songe,
Le ciel vague et lointain pour qui nous étions faits,
Dont le reflet nous suit en ce monde mauvais
Et change toute joie ici-bas en mensonge.

C'est l'espoir nostalgique et l'éternel regret,
C'est l'ennui monotone et cruel et secret,
L'ennui du foyer froid, de l'heure consumée,
L'ennui de tes baisers jaloux, ô bien aimée,

L'ennui de mon amour douloureux et distrait...

Cet ennui perpétuel, sans cesse renouvelé dans ses causes et dans ses effets se poursuit à travers tout l'ouvrage; de chaque page s'élève un nuage gris et subtil dont les flots enténèbrent l'esprit du lecteur : la répétition même et la monotonie augmentent encore l'impression. On pourrait cependant les reprocher au poète, et relever aussi chez lui quelque trace de préciosité. Il va sans dire qu'on noterait facilement au passage des souvenirs de maîtres tels que Verlaine, Baudelaire et surtout Alfred de Vigny dont la tristesse et le mysticisme paraissent avoir exercé une profonde influence sur M. Gregh : le contraire serait extraordinaire chez un débutant. Il y a aussi un peu trop de grands lis empruntés aux accessoires de Botticelli et des préraphaélites. Mais n'insistons pas sur ces taches légères. Ce qu'il faut admirer, c'est qu'un poète de vingt ans ait déjà une note aussi personnelle.

Le recueil se termine sur des pièces intitulées *Amour* et *Gloire*.

Ton désir a mordu mon cœur d'enfant, ô Gloire!
Et pour toi je vais pâle et saignant tout mon cœur
Goutte à goutte, aux chemins pleins du peuple moqueur...
Mais je sais bien qu'au bout est un arc de victoire!

Souhaitons au jeune poète que l'amour et la gloire l'éclairent de leurs rayons et transforment l'adolescent inquiet en un poète viril.

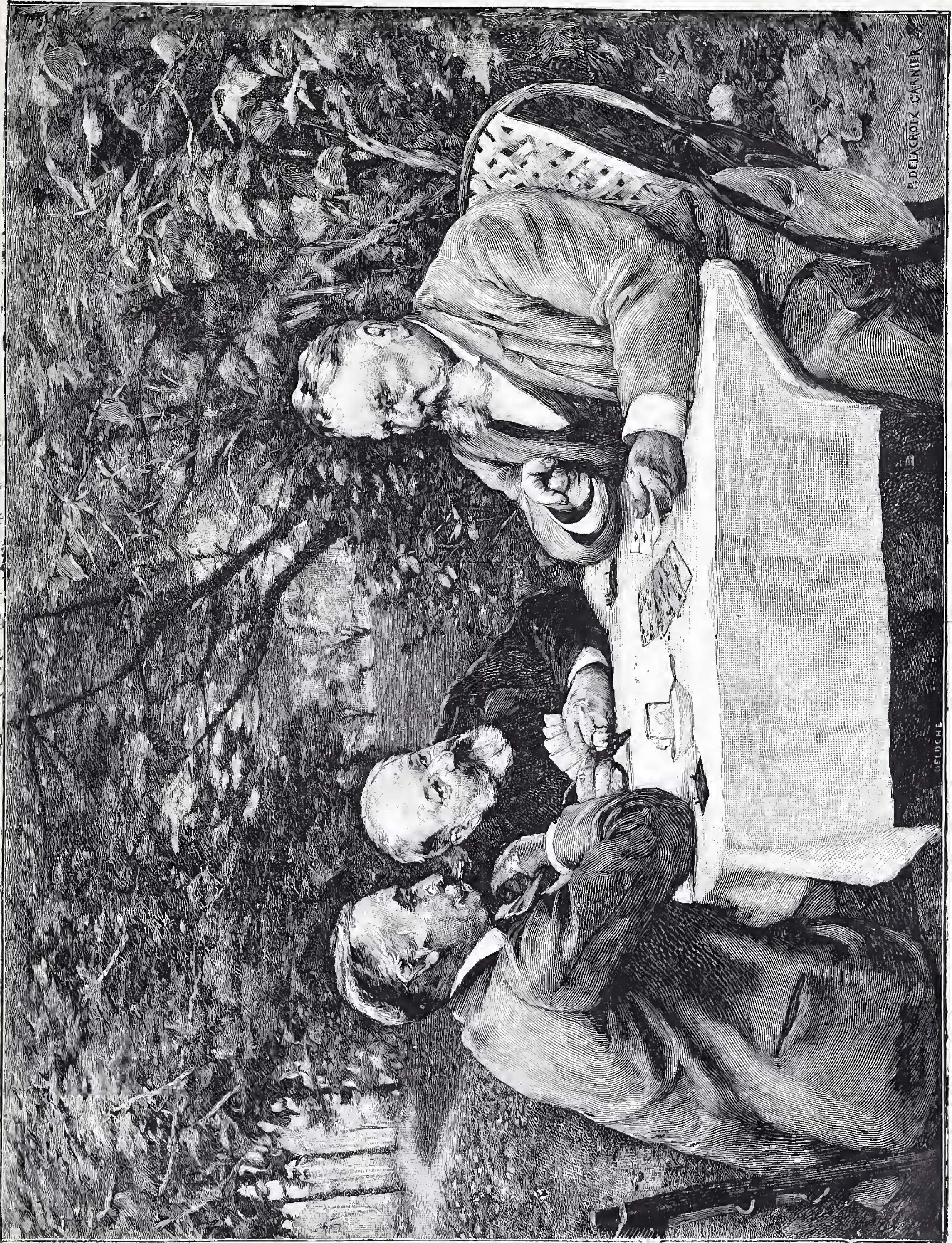
JOSEPH HERMANN.

QUINTE ET QUATORZE

On hésite à placer sur des tableaux du caractère de celui-ci le qualificatif ordinaire de « tableau de genre ». La peinture désignée sous ce vocable a une physionomie spéciale. Elle se propose d'avoir de la légèreté, de l'esprit et de l'éclat, et souvent elle a atteint son but : la fantaisie spirituelle ou sentimentale. Mais elle s'est toujours tenue à l'écart des études sérieuses, profondes et variées que lui offre la vie sociale; elle passe avec des gambades le long de l'immense et inépuisable domaine où se meut notre humanité, et ne veut peindre qu'avec son caprice des accès de joie ou de sentimentalité romancière.

Notre vie publique ou intime valait mieux que ce dédain d'ailleurs intéressé. Mais il fallait aux artistes décidés à l'étudier, la puissance d'attention et d'observation dont le « genre » s'affranchit par nécessité. Les expressions de la vie ont des sources profondes sur lesquelles ils devaient poser leur regard, et un sens qu'il était de leur devoir de saisir. La moisson en valait la peine. Beaucoup l'ont reconnu et se sont mis à l'étude, intéressés non seulement par les nouvelles ressources de métier que leur offrait l'aspect multiple du monde, mais aussi par les recherches d'observation qu'il leur imposait. Ils ont étudié la vie en elle-même dans ses épisodes si variés; et par une pente naturelle, la poursuite de la vérité les a portés à rendre les physionomies de leurs modèles en toute sincérité.

Le marquis de Laborde a écrit quelque part que le portrait pourrait bien être le but suprême de l'art. Il est certain que cet art ne saurait se passer du portrait. A une forme sociale correspondent des tenues de physionomie et des caractères qui en sont l'expression la plus vive. On ne peut les modifier sans détruire le sens général d'une œuvre ; et on ne peut composer sans avoir recours à eux. Que deviendraient quantité d'œuvres de la nature de *Quinte et Quatorze*, de Mme Delacroix-Garnier, si les artistes y introduisaient des figures d'un autre



QUINTE ET QUATORZE. — Peinture de Mme Delacroix-Garnier. — Salon des Champs-Élysées de 1897. — Gravé par Deloche.

âge ou d'un autre monde ? L'auteur du tableau que nous reproduisons n'a pas failli dans son étude. Cette scène et ces physionomies nous sont familières. Le gros joueur triomphant et ses adversaires sont tout aux délices du café, du jeu et du tabac, en cette douce après-midi d'été où la verdure dort dans la bonne chaleur du soleil. Il y a du bien-être et de l'intimité dans cette composition. Et Mme Delacroix-Garnier l'a traitée avec une vigueur et une application rares dans les œuvres féminines.

JEAN LE FUSTEC.

LES OISEAUX DES RÉGIONS BORÉALES

Beaucoup de personnes sont dans l'idée que la vie animale s'arrête complètement sous les hautes latitudes et qu'un silence de mort plane sur ces terres glacées qui entourent le pôle nord et que l'on appelle le Grœnland, la Terre de Baffin, la Terre de Cumberland, la Terre de Grinnell, l'archipel Parry, l'île Melville, la Terre Victoria, la Terre du Prince-Albert, l'île de Banks, la terre de Wrangel, les îles de la Nouvelle-Sibérie, la Nouvelle-Zemble et le Spitzberg. C'est là une erreur.

Ainsi, pour ne parler ici que des Vertébrés supérieurs, l'Ours blanc dépasse certainement le 82e degré de latitude nord. Le célèbre Fridtjof Nansen et son fidèle compagnon Johansen, ont souvent rencontré des Carnassiers de cette espèce quand, après leur pointe audacieuse vers le nord, ils revenaient à travers la Terre François-Joseph; plus fréquemment encore, ils en ont vu rôder autour de la hutte où ils attendaient le retour du printemps et dans le cours de leur long hivernage, ils ont dû vivre des semaines entières de la chair d'un Ours, abattu d'un coup de feu, dans le voisinage immédiat de leur tanière. Le Renard bleu ou *Isatis*, habite les mêmes régions que l'Ours blanc, mais l'Hermine pousse peut-être un peu moins loin vers le nord et, d'après M. le Dr Trouessart, le Glouton ne dépasse pas l'archipel de Parry, situé sous le 75e degré de latitude. Il en est de même actuellement du Renne sauvage et du Bœuf musqué. Au contraire, le Lièvre polaire atteint, dit-on, le 82° parallèle et les Lemmings pullulent au Spitzberg. Enfin les Phoques et les Morses qui depuis les temps préhistoriques ont servi à l'alimentation des peuples septentrionaux, abondent encore sur les côtes du Grœnland, de la Nouvelle-Zemble et du Spitzberg ainsi que des autres terres arctiques.

Dans la zone polaire boréale, les Oiseaux sont encore beaucoup plus nombreux que les Mammifères, non pas en espèces, mais en individus, et lorsque dans le cours de la seconde expédition envoyée sous le commandement de Kane à la recherche de sir John Franklin, Morton arriva en traineau à l'extrémité de la Terre de Grinnel et découvrit la mer libre de glaces qu'on appela depuis Mer de Kane, il vit tourbillonner au-dessus des flots d'un bleu sombre des vols de Canards, de Bernaches, de Pétrels, de Mouettes et d'Hirondelles de mer. Un spectacle analogue frappa les explorateurs Payer et Weyprecht, au printemps de 1874, dans le cours de l'expédition autrichienne du *Tegetthof*.

« Un grand détour, disent-ils (1), nous conduisit à la côte ouest de la Terre du Prince-Rodolphe, d'où, pour la troisième fois, nous nous dirigeâmes vers le nord. Un changement étrange s'était opéré dans la nature. Du côté du nord, le ciel était lourd et de couleur bleuâtre. Des vapeurs d'un jaune sale s'amoncelaient sous l'action du soleil. La température s'élevait, la neige s'amollissait sous nos pieds, et si des vols d'Oiseaux venant du nord nous avaient déjà surpris précédemment, nous fûmes plus étonnés encore de voir les parois des rochers littéralement couvertes d'Oiseaux. D'innombrables essaims s'élevaient tout-à-coup et remplissaient l'air de cris et de joyeux battements d'ailes : c'était le retour du temps de la couvaison. »

Ces Oiseaux de l'extrême nord se rapportent tout au plus à vingt, vingt-deux ou vingt-quatre espèces, suivant les localités, et appartiennent pour la plupart aux catégories des Oiseaux de mer et des Oiseaux de rivage, aux ordres des Palmipèdes et des Échassiers. Cependant on trouve aussi parmi eux deux Rapaces, deux Passereaux et un Gallinacé.

Les Oiseaux de mer sont des Mouettes, des Sternes ou Hirondelles de mer, des Stercoraires et des Pétrels. De toutes les Mouettes de ces régions la plus rare assurément est celle qui a été découverte en 1833, par sir John Ross, sur la péninsule Melville. C'est la Mouette de Ross *(Larus Rossi)*, appelée aussi Mouette rose (*Rhodostethia rosea*), à cause des teintes de son plumage. Chez cet Oiseau, dont nous donnons une figure, les parties inférieures du corps offrent, en effet, dans le plumage de noces, au printemps et au commencement de l'été, une jolie teinte rose, beaucoup plus accusée que chez notre Mouette rieuse, dans la même saison. Le dos et les ailes sont d'un cendré bleuâtre pâle, passant au gris foncé et au noirâtre sur l'extrémité des grandes pennes, le reste du corps, la tête et la queue sont d'un blanc pur, mais le cou est entouré d'un collier noir qui disparait dans la livrée d'hiver, en même temps que le plastron rose. Le bec est noir et les pattes sont d'un rouge vif. Cette Mouette est de beaucoup plus petite taille que celle que l'on voit communément sur nos côtes et ne mesure que 29 à 30 centimètres de long. Elle est encore si mal représentée dans les musées que l'on n'en connaît pas à l'heure actuelle plus de quatorze ou quinze exemplaires conservés dans les collections publiques ou particulières. Ces exemplaires proviennent presque tous de la péninsule Melville, de l'île Verte (*Green Island* ou *Grönne Eiland)*, dans la baie de Disco, au Grœnland, et des îles Féroé ou Færœer, cependant l'un d'eux à été obtenu en hiver sur l'île d'Heligoland et un autre, dans la même saison, en Angleterre, dans le Yorkshire. Il est donc absolument certain que la Mouette de Ross fréquente au printemps et en été les côtes du Grœnland et la presqu'île Melville et s'égare parfois en hiver

(1) Passage cité par M. Vivien de Saint-Martin, dans l'*Année géographique*, 1875, p. 339 et suiv. et par M. le docteur Trouessart, dans sa *Géographie zoologique*.

jusque dans l'Europe septentrionale. Sa présence au Spitzberg paraît beaucoup plus douteuse. En revanche, le professeur Nordenskiöld, dans la relation du voyage de la Véga, rapporte qu'une Mouette de Ross fut tuée par le Dr Almqvist, le 1er juillet 1879, sur le pont du navire qui se trouvait alors à l'hivernage, près de l'extrémité nord-est de l'Asie. Enfin tout récemment on a pu lire, dans le compte rendu sommaire de l'expédition vraiment extraordinaire que vient d'accomplir le Dr Fridtjof Nansen, que trois Mouettes de Ross furent abattues le même jour, le 3 août 1894, alors que le *Fram* se trouvait à plus de 70 milles au nord du cap Tcheliouskine, qui tourne la pointe de la presqu'île orientale de Taimur ou Taimyr. Le Dr Nansen suppose même que ces Oiseaux doivent nicher dans ces parages.

La Mouette de Ross ferait donc à peu près le tour du cercle polaire arctique. Ses mœurs et son mode de nidification sont encore, malheusement, complètement inconnus.

Une autre espèce boréale, la Mouette de Sabine (*Larus Sabinei*), qui a été décrite en 1818, par Joseph Sabine, est moins rare dans les collections que la Mouette de Ross. Le Muséum d'histoire naturelle de Paris en possède même plusieurs exemplaires adultes et jeunes qui faisaient partie de l'ancienne collection du Dr Marmottan et qui ont été pris, de 1869 à 1886, dans les mois de septembre et d'octobre, au Crotoy, à La Bernerie, dans la baie de Bourgneuf, et dans le bassin d'Arcachon. La ménagerie du Jardin des Plantes a reçu également, il y a quelques années, et conservé pendant quelque temps, des petites Mouettes de la même espèce, capturées à Concarneau (Finistère), et données par MM. Guillou-Deyrolle. D'autres individus ont été tués aux environs de Rouen, près de Dunkerque, dans le Holstein, à Heligoland, à Newhaven, près de Brighton, dans le Yorkshire et sur d'autres points de la Grande-Bretagne, mais toujours en automne, généralement en septembre et en octobre. A la même saison des Mouettes de Sabine se sont montrées assez fréquemment sur les côtes d'Islande. On en a vu au mois de janvier près de Thorshavn, dans les Færœer, mais, chose curieuse, on n'en a pas signalé, à notre connaissance, en Scandinavie ni dans le nord de la Russie. Elles deviennent beaucoup plus communes dans le nord de la Sibérie, principalement dans la presqu'île de Taimyr où Middendorf les a trouvées nichant, au mois de juillet, sur les petits ilots des lacs, au nord du 74e degré de latitude.

D'autres colonies existaient naguère et existent peut-être encore sur quelques points de l'Amérique boréale, ainsi que sur des îles basses situées à une vingtaine de milles de la côte occidentale du Grœnland, par 75° 29' de latitude nord et 60° 9' de longitude ouest. C'est de là que provenait le type même de l'espèce, obtenu par le capitaine Édouard Sabine. Sur ces îles, les Mouettes de Sabine nichaient en nombre considérable, côte à côte avec des Hirondelles de mer. Les œufs, généralement au nombre de deux par nid et d'un vert olive maculé de brun, étaient placés dans une simple dépression du sol, à peine garnie de quelques brins de mousse. Les parents défendaient courageusement leur couvée en s'élançant hardiment contre ceux qui tentaient de la leur enlever et montraient également l'un pour l'autre un réel attachement, à ce point que si l'un des époux était tué d'un coup de feu, l'autre, bravant le danger, ne cessait de voleter au-dessus du cadavre.

La Mouette de Sabine est de taille un peu plus forte que la Mouette de Ross et s'en distingue aisément, dans sa livrée de printemps par sa tête revêtue d'un capuchon gris que borde inférieurement un liséré noir, par sa poitrine à peine lavée de rose, sa queue légèrement fourchue, ses ailes d'un gris assez foncé, avec les grandes pennes noires marquées de blanc à l'extrémité, son bec noir à la base, jaunâtre à l'extrémité, ses pattes noirâtres et non pas rouges comme chez la Mouette de Ross. Chez les jeunes, les teintes du manteau sont rembrunies et il n'y a pas de capuchon, mais seulement quelques taches brunes sur la tête.

Dans les régions arctiques on rencontre encore une Mouette qui est deux fois aussi grosse que celles dont je viens de parler et appartenant déjà à la catégorie des Goélands. C'est le Goéland bourgmestre (*Larus glaucus*) qui en hiver et dans son premier plumage est fortement strié de brun, mais qui en été et à l'âge adulte a la tête et le corps blancs, le manteau d'un gris bleuâtre clair, les pattes couleur de chair et le bec jaune, cerclé de rouge vers l'extrémité. On le voit souvent en automne et en hiver sur les côtes de la Grande-Bretagne, des Flandres et de la Picardie, et, d'une façon tout à fait accidentelle, sur les côtes du Portugal et de l'Espagne. Il est sédentaire en Islande et dans toute la portion septentrionale de la Scandinavie, mais ses véritables domaines sont situés encore plus au nord, au Spitzberg, à la Nouvelle-Zemble et au Grœnland. Dans le cours de l'expédition de sir Georges Nares, des Goélands bourgmestres ont été vus par 82° 34' de latitude nord, et l'on a trouvé sur l'île Cary, dans la baie de Baffin, une colonie importante de cette espèce qui a été observée aussi au Spitzberg et à l'île de l'Ours (*Beeren Eiland*) par les naturalistes de la *Véga*. Comme les Goélands bourgmestres se sentent de force à défendre leur progéniture contre les attaques du Renard bleu, ils pondent souvent sur des collines ou des éboulis d'un accès relativement

facile, et comme d'autre part ils ont des instincts carnassiers très développés, ils recherchent le voisinage des colonies d'autres Oiseaux de mer et particulièrement des Guillemots et des Eiders, dont ils dévorent les poussins. Les Goélands bourgmestres se comportent d'ailleurs comme de véritables Oiseaux de proie. Ils font la chasse non seulement aux jeunes Guillemots, mais aux individus adultes. Un jour le professeur Malmgren vit sur les bords de la baie Loom, au Spitzberg, une de ces grandes Mouettes fondre, avec l'impétuosité d'un Faucon, sur un Guillemot nain (*Mergulus alle*), le saisir avec son bec et l'emporter pour le dévorer à loisir sur la pointe d'un roc où gisaient déjà les carcasses de maintes victimes. Ailleurs, les Goélands bourgmestres suivent les chasseurs de Phoques afin de se repaître à la façon des Vautours des restes d'animaux abandonnés sur le rivage.

La Mouette tridactyle (*Larus tridactylus*) qui porte à l'âge adulte une livrée analogue à celle du Goéland bourgmestre, mais qui s'en distingue par sa taille plus faible et par l'absence du doigt postérieur, ce qui l'a fait placer dans un genre particulier, le genre *Rissa*, la Mouette tridactyle, disons-nous, est encore plus répandue dans les régions boréales de l'Ancien monde et du Nouveau monde et se montre plus fréquemment et plus régulièrement dans nos contrées que l'espèce précédente. Elle est relativement commune sur les Færœer.

« Il est impossible, dit le capitaine Feilden, de donner une idée de la multitude de ces Mouettes qui rivalisent presque en nombre avec les Puffins. De l'aube à la nuit elles roulent en torrents continus le long des côtes, allant de leurs nids à la mer et vice versa. Pendant des heures entières j'ai vu des milliers et milliers de ces Oiseaux passer sans relâche le long des falaises, ayant chacun dans le bec un brin du jazon ou de gazon. Sur l'île de Sandœ il y a deux petits bassins qu'ils affectionnent particulièrement et où la surface de l'eau est littéralement couverte de leurs essaims qui se pressent également sur les canaux faisant communiquer ces bassins avec la mer. Une de leurs colonies, installée sur la magnifique falaise du Great Dimon offre un des spectacles les plus curieux qu'il m'ait été donné de contempler. Quand la marée a permis d'aborder à la base de la falaise, on a encore à gravir péniblement pendant un demi-mille, le long du rocher, pour atteindre le seul endroit par lequel il est possible de pénétrer dans l'intérieur de l'île. D'un côté on a la mer qui vient battre les rochers, de l'autre, la paroi abrupte de la falaise qui s'élève à six ou sept cents pieds. C'est là que les Mouettes nichent par myriades, côte à côte, les nids descendent jusqu'à vingt ou vingt-cinq pieds du rivage et continuent sans interruption jusqu'au sommet de la falaise. Notre visite eut lieu en pleine saison de ponte; aussi trouvâmes-nous chaque nid occupé par une femelle, le mâle se tenant dans le voisinage. En poussant des cris et en tirant quelques coups de fusil, nous forçâmes quelques mères à abandonner leurs couvées; l'alarme se propagea, le trouble devint général et les Mouettes, s'enlevant successivement, produisirent l'effet d'un immense drap blanc, se détachant du roc et se dissolvant en flocons. Pendant quelques minutes le tumulte alla croissant, mais bientôt les oiseaux revinrent sur leurs nids.

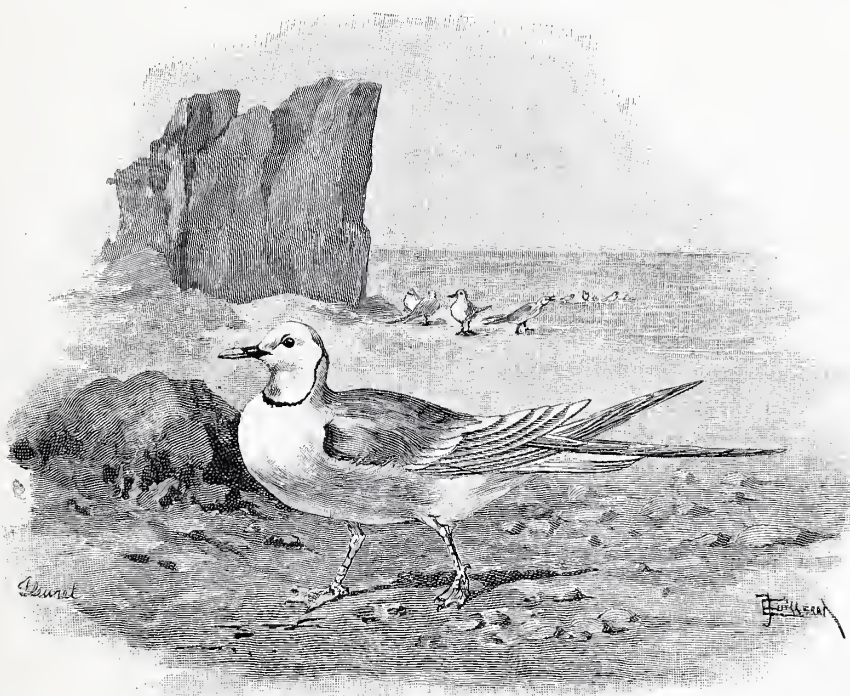
« Ces Mouettes sont très estimées pour leur chair par les gens du pays qui leur font une chasse active. Nous en mangeâmes quelques-unes qui nous parurent supportables ».

En Norvège, la plus importante colonie de Mouettes tridactyles se trouve dans le Finmark, entre le Porsangerfjord et le Laxefjord, sur un petit ilot nommé Svaerlolt-Klubben. Sur cet îlot ou plutôt sur ce rocher qui ne mesure pas plus de huit cents pieds de large et qui s'élève à une hauteur égale au-dessus de la mer, chaque pouce de terrain est occupé et le nombre d'individus qui nichent en cet endroit est incalculable. Une autre colonie que le professeur Collett visita le 26 juin 1872 se trouve non loin de là, sur les Stapen *Fuglevær*, près du cap Nord. Les nids, faits d'argile et de tiges d'herbes sèches, sont posés sur d'étroites corniches ou même accrochés à la paroi verticale de la falaise, à la façon des nids d'Hirondelles et surplombent l'abîme. Ceux qui occupent le niveau inférieur sont souvent mouillés par l'embrun. Ils contenaient, lors de la visite de M. Collett, les uns deux ou trois œufs d'un gris ocreux ou d'un verdâtre pâle, parsemé de taches brunes, grises et pourprées, les autres des jeunes à demi emplumés. De tous côtés des Mouettes se posaient, s'enlevaient, voltigeaient, aussi serrées que des flocons de neige dans une tourmente d'hiver et remplissaient l'air de leurs cris. Malheureusement l'attrait de ce spectacle était un peu gâté par l'odeur désagréable qui s'exhalait des cadavres des jeunes morts-nés ou victimes d'accidents, des fragments d'œufs pourris, des débris de Poissons et surtout des déjections qui blanchissaient le roc aux alentours des nids.

Dans l'expédition du capitaine Parry, des Mouettes tridactyles furent rencontrées au nord du Spitzberg par 82° 45' de latitude. Dans cette région, elles trouvaient encore pour se nourrir des Poissons (*Merlangus polaris*) et des petits Crustacés (*Alpheus polaris*). Un peu plus au sud, elles se livrent surtout à la pêche des petits Mollusques (*Limacina arctica*) dont on trouve parfois leur estomac complètement bourré. Ce sont des Oiseaux paisibles et confiants qui se laissent tuer un à un sans songer

à prendre la fuite. Ils volent bien et pendant l'hiver s'éloignent beaucoup des côtes; ils nagent aussi avec aisance, mais à terre ils se montrent un peu gauches et ne marchent qu'avec une certaine difficulté en raison de la brièveté de leurs pattes terminées par trois doigts seulement. Aussi les voit-on généralement posés ou couchés.

La Mouette ou Pagophile éburnée (*Pagophila eburnea*) ainsi nommée parce qu'elle porte, à l'âge adulte, un costume d'un blanc jaunâtre uniforme, couleur d'ivoire, est encore plus strictement attachée aux régions polaires que l'espèce précédente; aussi les Danois l'appellent-ils *Mouette des glaces* (*Iismaage*). Elle a été rencontrée fréquemment en 1875, dans le Smith Sound, jusqu'au canal de Robeson (82° 6' de latitude nord) par les naturalistes de l'*Alert* qui observèrent aussi une paire de Pagophiles nichant sur un rocher presque inaccessible. aux environs du cap Hayes, sur la terre de Grinnell. Des nids de la même espèce avaient été découverts, antérieurement, en 1853, par M. Léopold M'Clintock sur les îles Polynia, situées à peu près sous le 78° parallèle et sur l'île du Prince Patrick, par 77° 25' latitude nord et 116° longitude ouest; mais les colonies les plus considérables que l'on connaisse jusqu'ici se trouvent sur les côtes du Spitzberg. En 1871. à la fin d'avril, le professeur Malmgren visita



Les oiseaux des régions boréales. — La Mouette de Ross.

l'une de ces colonies, dans la baie Murchison, sous le 80° parallèle. Les Pagophiles y étaient installées en grand nombre, en compagnie de Mouettes tridactyles et de Goélands bourgmestres. Ceux-ci occupaient les parties les plus élevées d'une falaise abrupte, de quelques centaines de pieds, tandis que les Pagophiles se tenaient à une hauteur de cinquante à cent pieds au-dessus du niveau de la mer. En se faisant descendre au bout d'une longue corde, avec l'aide de trois hommes, M. Malmgren parvint à atteindre deux nids qu'il trouva construits sans art avec quelques brins d'herbe et de mousse jetés dans une légère excavation de la roche calcaire. Ils contenaient des œufs que les femelles étaient en train de couver. Celles-ci se firent bravement tuer sur leurs nids tandis que les mâles s'étaient prudemment esquivés.

Les Mouettes blanches sont très communes aussi au Grœnland et à la Nouvelle-Zemble et visitent assez régulièrement les côtes du Finmark, les Færœer et l'île Jan Mayen, d'où l'expédition de la *Manche* a rapporté au Muséum, il y a quelques années, de fort beaux spécimens. On a même signalé quelques individus de cette espèce égarés en Allemagne, en Hollande, en France et sur le lac de Genève. Mais, d'une façon générale, on peut dire que les Pagophiles ne quittent guère les terres glacées du nord, où elles mènent une existence précaire, se nourrissant principalement des débris abandonnés par les *fängtsmän* (1), des reliefs des repas des Ours polaires et même des excréments des Phoques et des Morses. Rangées en cercle autour des trous percés dans la glace, elles attendent parfois. des heures entières, l'apparition de ces Carnassiers amphibies et c'est même, dit-on, à cette habitude qu'elles doivent le nom vulgaire de *Rathsherren* ou de *Sénateurs* par lequel d'anciens auteurs les ont désignés.

(*A suivre.*) E. Oustalet.

(1) Chasseurs de phoques.

Gaîs propos du cousin Jacques

Depuis quinze jours, le sieur Grégoire a le loisir de se livrer à des considérations philosophiques sur l'exercice de la puissance paternelle. Le jury de la Seine s'est chargé de lui démontrer qu'il est interdit de cumuler les fonctions de père et de meurtrier d'un enfant de deux ans.

Ce Grégoire a eu le tort d'être en avance sur son siècle. Que n'a-t-il attendu, cet assassin trop pressé, l'heure propice et peut-être prochaine où triomphera la fameuse doctrine déjà maintes fois formulée : *Le crime n'existe pas. Ceux qu'on appelle des criminels sont des malades qu'il faut soigner.* Il en aurait été quitte pour un bol de tisane.

Pour le moment, quand un individu en fait passer méchamment un autre de vie à trépas, les gendarmes ont la mauvaise habitude de lui mettre la main au collet sans aucun ménagement. On l'emprisonne, on le juge, on le condamne.

Il n'en ira pas de même quand la nouvelle doctrine aura prévalu.

Et ce sera drôle.

Confortablement allongé sur un brancard capitonné, les membres préservés des heurts possibles par de moelleux coussins, le criminel sera transporté avec d'infinies précautions chez le médecin du Parquet.

LE DOCTEUR. — Ainsi, c'est vous qui avez tué votre voisin?

L'ASSASSIN, *avec arrogance.* — Et puis, après?... l'homme n'est-il pas libre?

LE DOCTEUR. — Ne vous fâchez pas, mon ami. Je n'ai pas la prétention de vous contester le libre exercice de vos droits... Si je vous pose cette question, c'est en vue d'établir plus sûrement mon diagnostic... Car vous êtes malade... (*Lui tâtant le pouls*) bien malade... Dites-moi, avez-vous déjà eu des attaques de cette maladie-là?

L'ASSASSIN. — Oui, dans le temps. J'ai déjà tué une vieille femme.

LE DOCTEUR, *à part.* — Maladie chronique. (*Avec compassion*) Vous devez bien souffrir, n'est-ce pas?

L'ASSASSIN. — Moi?... Non.

LE DOCTEUR. — Quelle robuste constitution! (*Amicalement*) Allons? ce ne sera rien... Ne vous effrayez pas... Nous vous guérirons. (*Aux infirmiers*) Vous servirez à cet infortuné quatre repas par jour... Viandes saignantes, vin généreux... Et des distractions, n'est-ce pas? beaucoup de distractions... La gaieté, c'est la moitié de la guérison... Concerts, théâtres, etc... Il ne faut rien refuser aux malades. (*A l'assassin, avec un bon sourire*) Du courage! je reviendrai vous voir demain.

L'ASSASSIN. — C'est que, docteur, je ne vous ai pas tout dit... Après avoir « suriné » mon voisin, je l'ai coupé en morceaux.

LE DOCTEUR. — Imprudent! (*à part*) Cet homme est bien plus malade que je ne croyais... (*Aux infirmiers*) Vous lui donnerez double ration de vin.

Et choyé, dorloté, heureux de voir tout le monde céder à ses fantaisies de malade, le sympathique assassin verra, non sans appréhension, arriver l'heure de sa convalescence.

Alors, pour ne pas renoncer à cette existence tissée d'or et de soie, il exterminera un autre de ses semblables.

C'est ce que nous appelons aujourd'hui une récidive ; plus tard, ça s'appellera une rechute.

Malheureusement pour les malades de cette catégorie, le Codex n'a pas encore remplacé le Code.

* * *

Pour l'instant, c'est plutôt le Code qui serait sollicité de prêter aide et protection au Codex.

Le marasme règne, paraît-il, dans le temple d'Esculape. Il y a trop de médecins ou, plutôt, — ce sont les docteurs eux-mêmes qui le déclarent, — il n'y pas assez de malades. Aussi nombre d'hommes de l'Art se plaignent-ils amèrement de ne pouvoir joindre les deux bouts.

C'est une crise qui se prépare. Pour la conjurer, le doyen de la Faculté a donné à ses confrères en thérapeutique le conseil de s'adresser aux pouvoirs publics.

Remède illusoire, hélas! Malgré toute sa bonne volonté, le Gouvernement ne peut pas inventer des egrotants pour procurer de la besogne aux médecins sans clientèle. Quant à la Chambre, elle ne se hasarderait guère à voter la maladie payante et obligatoire. On n'impose pas aux contribuables des fluxions de poitrine et des fièvres typhoïdes comme de simples centimes additionnels.

Tout ce que pourraient faire les Pouvoirs ci-dessus invoqués, ce serait d'introduire subrepticement dans le Code une petite réglementation abusive obligeant chaque citoyen à se présenter hebdomadairement chez le médecin de sa localité, lequel après lui avoir tâté le pouls et fait tirer la langue, lui demanderait doctoralement :

— Eh bien, comment çà va-t-il, cette semaine?

— Pas trop mal, docteur. Le sommeil est bon, l'appétit excellent, la digestion encore meilleure...

— Très bien, continuez... C'est dix francs!

Ce serait une solution. Seulement, le public qui n'est jamais content, crierait à l'arbitraire.

LE COUSIN JACQUES.

LES « EXCENTRIQUES »

Où finit la bizarrerie, l'excentricité, où commence l'aliénation mentale, tout au moins cette forme appelée *folie lucide*, par un rapprochement de mots qui jurent un peu d'être attelés ensemble ?

La politesse, l'affection trouvent des circonlocutions « caractère original, esprit particulier, maladie noire », pour un état de santé que le spécialiste intransigeant traite crûment du nom plus scientifique, mais dans certains cas trop sévère, de « monomanie ».

En fait, la limite est imprécise et tout dépend du degré, de la répétition plus ou moins fréquente de certains actes. Beaucoup de légers troubles cérébraux ne sont, en somme, que l'exagération de pensées, d'actes communs à quantité de personnes d'un esprit parfaitement sain. Une éducation rationnelle et surtout graduelle aurait pu les faire avorter, mais il eût fallu s'en préoccuper dès leur apparition chez l'enfant.

Chacun de nous a eu l'occasion de rencontrer des jeunes filles, des jeunes femmes et même des hommes graves qui pâlissent de terreur à la vue d'une araignée, d'une souris, d'une gentille grenouillle, voire même d'une bête à bon Dieu ! Si, par surprise, un railleur met en contact un de ces animaux avec la main de la personne sujette à ces frayeurs, il est fort possible que celle-ci tombe dans une attaque de nerfs. Le grand compositeur Meyerbeer s'évanouissait à la vue d'un chat et César à celle d'un rat !

Une sensibilité maladive a pris le pas sur l'intelligence et l'individu est devenu presque incapable de réagir.

Les personnes dont il va être question dans cette étude, accomplissent d'une façon suffisante les actes de la vie ordinaire, ce sont des industriels, des avocats, des médecins, même des ministres estimés. Seuls, les personnes de leur intimité ont connaissance d'un côté étrange de leur existence qui peut longtemps être dissimulé aux indifférents.

La bizarrerie, comme son degré ultime, la monomanie, ont pour origine une ou plusieurs idées fausses qui deviennent des idées fixes parce que celui qui les a, n'admet, on pourrait plus justement dire, n'écoute pas les contradictions qu'on néglige, du reste, souvent de lui faire.

Prenons un exemple banal, le collectionneur excentrique. Dans les premiers temps, il réunissait des correspondances d'omnibus, des boutons de culotte sans grande passion, mais peu à peu celle-ci s'empare de lui. Sa collection ridicule devient un sacerdoce auquel il sacrifie tout.

L'inventeur de martingales destinées à ruiner la roulette de Monaco, l'inventeur qui, en temps de guerre et même sans cette excitation, découvre chaque jour un procédé invraisemblable de destruction des ennemis, sont remarquables par la ténacité de leurs convictions. Celle-ci a-t-elle bien lieu d'étonner lorsqu'on se rappelle la violence, l'entêtement avec lesquels un bonnetier quelconque soutient ses opinions stratégiques devant des officiers compétents. Ce Moltke de carton ne diffère de l'inventeur de catapultes que par la courte durée de sa fièvre tacticienne. Chez l'excentrique, le progrès de l'erreur s'opère, au contraire, lentement mais sûrement. Des idées accessoires viennent compliquer l'idée principale et lui donner chaque jour une consistance plus grande.

* * *

Une des variétés les plus curieuses de ces bizarreries est celle du scrupule. A l'état normal, il nous est arrivé à tous de remonter notre escalier pour fermer à double tour une porte qui l'était déjà, de rouvrir une lettre déjà lue et relue, de compter de nouveau une somme trouvée exacte cependant à une première épreuve. Cette nécessité d'un nouvel examen, d'une confirmation peut obliger certains individus à des répétitions en nombre invraisemblable et s'appliquer à un seulement des actes de la vie ou à plusieurs.

Surmené par le travail écrasant de préparation à l'agrégation, un jeune professeur de Faculté avait été atteint, il y a quelques dix ans, d'une de ses crises de doute et de scrupule. Au milieu de l'interrogatoire d'un candidat, on le voyait s'arrêter court, regarder avec anxiété sous la table, puis disparaître au-dessous à la recherche d'une allumette éteinte depuis longtemps. Cette constatation faite, il reprenait ses questions, mais peu à peu sa crainte l'envahissait de nouveau. « Était-elle vraiment bien éteinte et n'allait-il pas provoquer un incendie ? » Et le voilà revenu sous la table.

Dans son cabinet, nouvelle forme de scrupule. Il avait écouté un malade et soigneusement rédigé la médication à suivre ; le client allait sortir, lorsque vivement il lui reprenait l'ordonnance pour la relire. L'ayant reconnue parfaitement exacte, il la rendait au client, mais celui-ci avait à peine descendu quelques marches que le professeur courait après lui, repris par son scrupule. Et la scène se répétait dans la rue, dans la maison du malade où le médecin n'avait pu s'empêcher de le suivre. On comprend le supplice d'une pareille persécution pour un homme complètement en possession de son intelligence sur tout le reste !

Dr Galtier-Boissière.

(*A suivre.*)

AVENTURES DE FOOTBALL & DE POLO, ESQUIRES

DEUXIÈME ÉPISODE

Le steamboat « Perhaps. » — Premières notes de voyage. — Miss Alice et miss Laure. Admiration maladroite. — Une provocation.



James, dis-je à Polo.

— Harry, me répondit-il?

— Nous voici sur un bateau...

— Et à vapeur probablement, puisque les cheminées fument et qu'il monte de la chambre des machines une horrible odeur d'huile chauffée.

— C'est un steamboat très confortable.

Ces quelques répliques me dispensent de faire la description du vapeur *Perhaps*. Au surplus, depuis le temps que les écrivains de chaque génération s'évertuent à portraicturer les navires, le plus petit enfant sait qu'un vaisseau est une sorte de boîte, dont le couvercle s'appelle le pont, le fond la quille, et qui a été inventé pour permettre aux voyageurs d'avoir le mal de mer qu'ils ne connaîtraient point sans cela. Cette ignorance eut été regrettable, car c'est en ayant beaucoup le mal de mer que le commerce anglais est devenu le premier de la terre, et que la terre n'est plus qu'une petite succursale de la grande Angleterre.

Si je ne tenais la plume, j'exécuterais une petite gigue en l'honneur de cet inappréciable résultat, mais j'écrirais trop mal en me laissant aller à la fantaisie chorégraphique. Je reprends.

Donc, nous étions sur le pont du *Perhaps*, à deux pas du capitaine, homme très poli à l'égard de ses pas-



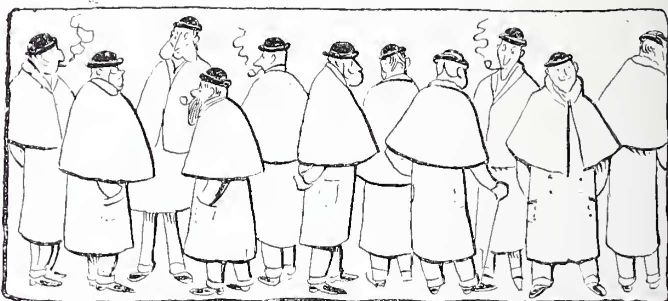


sagers, mais avec une nuance de supériorité. J'ai toujours remarqué, du reste, que les gens de mer méprisent les terriens, et que, parmi ces derniers, les cavaliers dédaignent les piétons, chacun trouvant plus honorable de marcher autrement qu'avec ses jambes; cependant je dois le dire, les culs-de-jatte, bien que représentant l'humanité en raccourci, ne m'ont point paru sacrifier à cette faiblesse.

— Ami Polo, repris-je, votre père et le mien ont consenti des sacrifices pour parfaire notre éducation; il s'agit de nous montrer reconnaissants.

Sur ces mots, je tirai mon carnet de ma poche, ainsi que mon crayon, avec l'intention arrêtée de ne serrer ces ustensiles indispensables qu'à la fin de mes pérégrinations. James imita cette manœuvre sans observation; il avait compris. En voyage, un Anglais bien né tient toujours son carnet et prend constamment des notes. C'est parfois gênant pour admirer le paysage, mais cela perfectionne dans l'art calligraphique, ce qui est beaucoup plus utile aux relations commerciales.

Nous inscrivîmes tout d'abord la direction du vent : N.-N.-E.; puis le tonnage du steamer : 1,400 tonneaux; l'âge du capitaine : 43 ans; et la composition de l'équi-



page : un second, 16 matelots, 4 chauffeurs, 2 mécaniciens, un buvetier. De ce dernier, nous comprîmes de suite la fonction et le démontrâmes en absorbant un rafraîchissement, composé de quelques sandwiches, d'une bouteille de pale ale d'Alsopp et d'un verre de Porto-wine.

Nos idées ainsi éclaircies, nous commençâmes à examiner les passagers. Ils étaient environ au nombre d'une cinquantaine, tous enveloppés des mêmes pardessus ou cache-poussière de voyage, coiffés de chapeaux semblables, montrant ainsi la tyrannie de la mode. C'est sans doute aussi pour sacrifier à la mode que la plupart avaient l'air bête.

Cependant, un groupe, qui se tenait à l'avant du bateau, attira notre attention. Il se composait de quatre personnes : deux gentlemen et deux demoiselles.

Les hommes étaient laids.

L'un grand, sec, tout en angles, le regard pointu, le nez de même, des favoris découpant au trapèze sur ses joues safranées; l'autre, moyen de taille, mais non de corpulence, rouge, soufflé, luisant de graisse, donnant assez bien l'impression d'un ballon prêt au départ.

Les jeunes demoiselles, par exemple, étaient ravissantes; je mets le pluriel, bien que l'une me tournât le dos, mais je la devinais jolie rien qu'à sa tournure gracieuse. Sa compagne se présentait de face; elle était élégante avec des yeux noirs très expressifs.

Possédé du désir d'apercevoir la première, je m'ar-



rêtai à un mètre du groupe où l'on discutait ferme. Polo ne s'en plaignit pas, car il considérait avec un plaisir évident la gentille personne aux prunelles noires.

Elle parlait avec animation à sa compagne.

— Comment, Alice, tu oses soutenir que l'égalité existe entre une ouvrière et des gens de notre monde. Une pauvre fille qui sait seulement tirer l'aiguille, qui s'habille d'un chiffon, a des chapeaux à 4 fr. 90, et paraît l'égale d'une personne élégante, pianiste, aquarelliste, dont les robes sont des chefs-d'œuvre, les chapeaux des poèmes.

— Sans doute, Laure, répondit mon inconnue d'une voix étrange.

— C'est de l'entêtement.

A ce moment, je ne pus m'empêcher de murmurer :

— Cela est certain. L'égalité n'existe pas entre la couturière et la femme du monde. Celle-ci est beaucoup plus coûteuse.

Sans le savoir, j'avais parlé trop haut. Les jeunes personnes et les gentlemen se tournèrent de mon côté avec une expression de surprise. Je n'y pris pas garde, je voyais enfin le visage de Mlle Alice.

Elle était toute blanche et toute rose, ses yeux avaient le bleu du ciel, elle souriait : Oh! les jolies petites dents; je l'admirais, oubliant tout à fait que je ne lui avais pas été présenté, et que, par conséquent, ce n'était pas convenable.

Le monsieur maigre avait froncé le sourcil. D'un organe acide, il me dit :

— Je crois, monsieur, que vous nous avez adressé la parole?

— Moi aussi, répliquai-je machinalement.

— Cependant nous n'avons pas l'honneur de vous connaître.

— Moi non plus, je ne vous connais pas.

Je n'avais pas achevé, que le gros homme, muet jusque-là, piaffait comme un cheval en colère et gonflant ses joues qui n'avaient pas besoin de cela :

— Alors, pourquoi regardez-vous Mlle Alice, ma fiancée, de cet air déplaisant?

Dans mon trouble, je répondis franchement, ce que je n'aurais certainement pas fait de sang-froid :

— C'est par plaisir. Il m'est doux de la voir, avec ses *yeux de pervenche*, son col *onduleux comme une liane*, sa *taille de guêpe*, ses pieds *d'enfant*.



Horreur! J'avais oublié le porte-mine de la cousine Jéricho. A mesure que je parlais, l'aimable jeune fille subissait la plus étrange transformation.

Éperdu, je la regardais, mais mon émoi n'était rien en comparaison de la fureur du corpulent fiancé.

— Monsieur, rugit-il, vous êtes un vil enchanteur; mais il y a de nos jours une puissance plus grande que celles de tous les génies, c'est l'or. Et j'en possède beaucoup. Je suis Lévy-Athan et Cie,.. non, Lévy-Athan tout seul, banquier universel. Vous aurez de mes nouvelles.



En attendant, veuillez rendre à Mademoiselle sa forme primitive. Avec une taille pareille, elle va se casser si vous ne vous pressez. Alors vous serez poursuivi pour meurtre.

Il disait vrai, la pauvre jeune demoiselle semblait prête à se couper en deux. Plus effrayé de cette possibilité que des menaces du banquier, je bredouillai :

— Oh! j'ai eu un mot malheureux! Que n'ai-je prononcé : une *taille d'éléphant*, des pieds *en boîtes à violon*.



Paul d'Ivoi.

(*A suivre.*)

CURIOSITÉS ÉTYMOLOGIQUES

LE SOU PERCÉ

— M'offres-tu quelque chose ?

— Impossible, je n'ai pas un *sou percé*.

Pour montrer que ce n'était pas la bonne volonté, mais l'argent qui faisait défaut, l'interpellé plongea ses doigts dans ses goussets et les retourna avec un geste que l'habitude semblait lui avoir rendu familier.

N'avoir pas un *sou percé* c'est donc ne pas posséder la plus petite pièce de monnaie, c'est se trouver dans la plus complète indigence.

D'un autre côté il ne manque pas de gens qui conservent avec le plus grand soin les sous percés qu'ils reçoivent, dans la persuasion que ces sous-là portent bonheur et assurent la richesse. Le sou percé renferme donc un double symbole. Est-il absent, c'est la misère complète, est-il présent il présage la prospérité et le bonheur.

Il semble étrange au premier abord que l'on ait choisi le sou percé comme marque d'indigence. Ces espèces de sous en effet, pour n'être pas introuvables, sont pourtant assez rares. On peut posséder une belle collection de sous sans en avoir un seul qui soit percé. Il est probable, il est possible du moins que si M. de Rothschild, ou l'archi-milliardaire Vanderbilt, s'avisaient d'examiner leur caisse, parmi les nombreuses pièces composant l'actif de la maison, ils n'en trouveraient pas une seule de trouée. Or ces Messieurs ne sont pas précisément dans la misère. On peut donc être riche, très riche même, sans posséder un sou percé. Cette expression métaphorique provient tout simplement d'une erreur étymologique.

En latin l'expression *per se* (par soi-même) était souvent employée, surtout dans les phrases négatives, pour signifier l'unité. *Non habeo assem per se* signifiait : je ne possède pas *un as* (un as par lui-même).

Lorsque la langue française prit la place du latin dans notre pays, elle conserva longtemps de nombreuses locutions toutes faites qui étaient reproduites textuellement dans le nouveau langage, c'est ainsi qu'on dit encore aujourd'hui : contracter un mariage *in extremis*, c'est une condition *sine quâ non*, un évêque *in partibus*, c'est le *nec plus ultra* du bon marché, etc., etc.

De la même façon on disait primitivement. Je n'ai pas un sou *per se* (un sou par lui-même, un sou unique). Le sens de cette locution s'étant perdu de bonne heure, le peuple la changea vite en *percé* qui lui paraissait plus intelligible.

La transformation se fit d'autant plus facilement que les deux mots sonnaient de la même façon à son oreille. La modification n'apparaît que dans l'orthographe.

Dans l'expression qui nous occupe le mot *sou* n'est pas pris dans son sens propre. Il signifie une petite pièce de monnaie. On dit encore de la même façon : je n'ai pas le sou, pour dire je suis démuni d'argent.

L'adjectif *percé* est venu naturellement se joindre au mot *sou* parce que dans l'esprit du peuple, à l'idée de petite pièce venait se joindre l'idée complémentaire d'une pièce même inférieure, même mauvaise. Or un sou que l'on a percé est une monnaie inférieure puisqu'en perdant une partie de sa matière elle a perdu une partie de sa valeur.

La phrase *je n'ai pas un sou percé* signifie donc en réalité : je n'ai pas même une mauvaise pièce de monnaie. On dit encore de la même manière : je ne possède pas un *monaco*. Les sous monégasques en effet n'ont pas tout à fait la valeur du sou français, aussi sont-ils généralement refusés dans le commerce.

L'esprit humain est très logique dans ses déductions. Si l'absence d'un sou percé est le symbole de la pauvreté, sa présence doit nécessairement exprimer une idée opposée. Voilà pourquoi dans l'imagination de bien des gens, il est le présage de la richesse et par conséquent du bonheur — ces deux mots étant généralement considérés comme synonymes.

Voilà comment par la suite d'une erreur étymologique, le sou percé a revêtu la double signification qu'on lui attribue.

H. LECADET.

AUX ÉTUDIANTS

Je vous parle sans avoir à me contraindre, car je me sens parfaitement à l'aise au milieu de vous. C'est que les poètes ont le privilège d'avancer en âge sans vieillir tout entiers ; ils conservent leur premier cœur intact, et le rêve qui demeure inséparable de leur pensée la rattache sans interruption à celle des jeunes hommes. Vous êtes, en effet, des rêveurs aussi ; vous l'êtes à votre insu, malgré vous.

Ah ! ne vous en défendez pas ! Je vous supplie tous, même les plus sérieux d'entre vous, ceux dont les études sont les plus ardues, les plus positives, de ne jamais répudier la poésie, votre alliée naturelle, car le rêve dont je parle n'est pas seulement le vagabondage de l'imagination, ni même l'extase de l'âme aspirant à l'objet idéal de ses vœux ; il consiste avant tout pour elle à sentir s'enfoncer dans l'infini toutes les racines de la vie humaine jusqu'à ses fondements mystérieux. La matière propre de la poésie n'est pas l'irréel, mais l'indéfinissable ; les sources n'en résident pas à la surface éclatante du monde, mais bien dans le principe inaccessible d'où rayonne l'activité universelle. Le poète, il est vrai, cueille les images comme des fleurs symboliques, sur le terrain qu'il foule, mais elles ne lui servent qu'à désigner par des traits de lointaine ressemblance et à illustrer les révélations intimes, ces signaux profonds accordés par la nature à l'homme pour le diriger dans sa nuit. Savants, juristes, philosophes, vous sentez la dernière assise du vrai se dérober à votre atteinte, et dans toutes les recherches le fond fuir la sonde. Mais ce qui échappe à vos prises n'en existe pas moins, et vous aussi vous reconnaissez dans l'indéfinissable ce qu'il y a de plus important, de plus réel, car c'est précisément lui qui supporte et explique toutes les réalités. C'est lui, par exemple, l'essence même de ce qu'on nomme la vie et de ce qu'on nomme la morale. Ah ! s'il fallait attendre pour se conduire, pour choisir la

meilleure voie, l'accord des penseurs sur le problème du libre arbitre et du désintéressement, les plus utiles démarches, les plus beaux mouvements seraient suspendus. Mais, Dieu merci! au seul commandement du cœur les mains généreuses s'ouvrent d'elles-mêmes, les héros se dévouent les yeux fermés. Or, messieurs, le don n'est jamais plus spontané, ni le mépris du péril plus aveugle qu'à votre âge. Tous les instincts qui rassemblent naturellement les hommes et toutes les inclinations à la justice et à la fraternité dont s'est douée progressivement la ruche humaine, en un mot tous les ressorts de la civilisation s'exercent chez vous dans leur native intégrité, rien ne les a faussés encore. Chaque génération nouvelle en apporte le dépot héréditaire tel que les précédentes le lui ont confié. Ce dépôt, c'est la conscience des peuples, leur plus fructueux capital et leur véritable trésor de guerre. L'éducation ne suffit pas à former la conscience nationale, elle ne la crée pas, elle en développe seulement le germe dans les enfants sous la diversité de leurs caractères. Nous ne l'éprouvons que trop en Afrique, par exemple, où l'assimilation de l'âme arabe par l'âme française est une œuvre si problématique.

SULLY-PRUDHOMME.



L'Hirondelle de mer et le Martinet

FABLE INÉDITE

L'hirondelle de mer vantait son blanc plumage,
Le martinet son manteau noir.
Chacun d'eux s'admirant au liquide miroir,
A celle du voisin préférait son image
Et réclamait pour soi le prix de la beauté.
Une pareille vanité
Chez les oiseaux, dit-on, est parfois en usage :
Mais l'homme, sur ce point, est-il beaucoup plus sage?
Ainsi nos deux rivaux, faisant les glorieux,
Se pavanaient, se rengorgeaient à qui mieux mieux.
Pour terminer cette querelle,
On alla consulter la douce tourterelle
Qui leur dit : « Vous voyant surtout avec mon cœur,
J'hésite à qui donner la palme du vainqueur.
Prenez plutôt pour arbitre la pie :
Aussi noire que blanche, elle peut mieux juger. »
Ainsi fut fait. Margot, qui n'a pas la pépie,
Se chargea de les arranger.
Grave, elle dit : « Le noir est trop triste et trop sombre;
C'est lui qui vêt de deuil les fantômes de l'ombre,
Et qui marque le front des taches du remord;
C'est l'hiver et la nuit, c'est la tombe et la mort.
Quant au blanc, sa trop claire et trop vive lumière
Éblouit, trouble, aveugle et brûle la paupière.
Il faut sur votre robe, en tons harmonieux,
Mêler le noir au blanc, comme la mienne est faite;
Alors, charmant les yeux en fête,
Vous serez beaux tous deux et tous deux gracieux. »
—« Ce vilain croque-mort vient nous la bailler belle !
Pour moi, je le récuse; adieu ! dit l'hirondelle. »
— « Ce déplaisant robin ose nous outrager !
Dit l'oiseau noir; adieu ! moi je pars voyager. »
Ils s'en allèrent dos à dos, et n'ayant cure
D'entendre son discours encor se prolonger.

Chacun trouve bien sa figure
Et pour rien n'en voudrait changer.

FRÉDÉRIC BATAILLE.

ELEONORA DUSE

Mme Eleonora Duse — la Duse — a inauguré récemment une série de représentations qu'après de longues hésitations, elle s'est décidée à donner devant le public parisien, auquel elle demande la consécration d'un talent universellement loué : depuis la Ristori, la Duse est la plus grande actrice de comédie et de drame qui ait paru sur la scène italienne. Il n'est donc pas hors de propos d'esquisser ici un rapide portrait de la femme que « tout Paris » a applaudie.

Mme Eleonora Duse est née le 3 octobre 1859 à Vigevano, ville située sur la frontière du Piémont et de la Lombardie. C'est une enfant de la balle : son grand-père, Luigi Duse, joua longtemps la comédie à Venise, et avec succès. Luigi Duse était un homme simple, un « bon enfant » : il consultait les connaisseurs, il demandait l'avis du public sur les pièces jouées et la façon dont ses camarades et lui les avaient interprétées. Les Vénitiens l'aimaient au point qu'à une représentation extraordinaire donnée à son bénéfice, ils lui offrirent une immense couronne qui partait du cintre pour descendre jusqu'à l'orchestre. Cette couronne, peu ordinaire par sa dimension, l'était encore moins par sa composition : elle était entièrement faite d'herbes potagères et de légumes, poireaux, navets, carottes, concombres, citrouilles, etc. Il faut dire que les légumes vénitiens sont les plus beaux du monde : c'est le Lido, le fameux Lido qui les envoie; ils étalent leurs formes merveilleuses et leurs splendides couleurs au marché, situé près du pont du Rialto, le long du Grand canal. On s'amuserait, sans doute, à Paris, si une couronne de ce genre était apportée à Mme Rose Caron ou à M. Mounet-Sully : dans la ville des Doges, tout le monde fut enthousiasmé.

Eleonora Duse eut des commencements difficiles. Elle fit partie de ces troupes ambulantes qui promènent les pièces célèbres à travers la Péninsule. Elle cherchait le succès et ne le trouvait pas. Cependant, elle ne se décourageait pas et travaillait avec une rare obstination. Ce fut Naples, paraît-il, qui lui donna son premier triomphe : l'honneur d'avoir découvert la grande tragédienne contemporaine de l'Italie revient donc aux lazzarones napolitains. Dès lors, elle est adoptée, consacrée, et, toutes les villes qui l'avaient négligemment laissée passer l'appellent à l'envi. Après l'Italie, parcourue dans tous les sens, Mme Duse voulut connaître « l'étranger » et se faire connaître par lui. Vienne, alors, offrait à ses visiteurs charmés, une belle exposition du Théâtre et de la Musique, organisée par Mme la princesse de Metternich. Des pourparlers s'engagèrent entre la direction de l'exposition et l'actrice italienne : ils n'aboutirent pas. Mme

Duse se rendit, néanmoins, à Vienne, où, à ses risques et périls, elle commença une série de représentations au Carl-Theater : le public y accourut sur le conseil de la presse viennoise. Pendant un mois, le Carl-Theater ne désemplit pas. Mme Duse, après cet essai, pouvait se lancer à travers le monde : elle parcourut successivement et toujours au milieu des mêmes triomphes, l'Amérique, l'Espagne, la Belgique, la Suède, la Norwège, le Danemark, la Russie, et l'Angleterre. Et la France? dira-t-on. La France, où Mme Duse vient chaque année pour son plaisir et son agrément, lui inspirait une légère appréhension. Alexandre Dumas, Victorien Sardou et les auteurs, dont elle avait interprété les œuvres principales avaient beau l'encourager, lui donner confiance : elle hésitait toujours.

Elle s'est résolue enfin à se montrer devant le public parisien, et c'est sur le théâtre même de Mme Sarah Bernhardt, son amie, qu'elle donne ses représentations.

Depuis de longues années, les deux tragédiennes sont en relations affectueuses.

C'est, en 1881, dans une ville d'Italie, que Eleonora Duse vit Sarah Bernhardt — La tragédienne française jouait la *Dame aux Camélias*, un mercredi des Cendres.

La tragédienne italienne, qui relevait de couches, se rendit, malgré l'avis du médecin, au théâtre ; elle fut enthousiasmée, se fit présenter à l'artiste française et lui dit : « Vous venez de me montrer mon chemin ».

En dehors du théâtre, Mme Duse mène une vie retirée, presque de recueillement. Elle se dérobe obstinément à tous les importuns, si haut qu'ils soient. L'un de ses biographes, M. Henry Lapauze a raconté, à ce sujet, une anecdote typique.

« C'était à Stuttgart. Le roi de Wurtemberg avait été enthousiasmé par le jeu de Mme Duse. Il lui envoie son grand maréchal de la Cour pour l'informer que le Roi va se rendre dans sa loge pour la féliciter :

« Votre Excellence voudra bien remercier Sa Majesté, dit-elle, mais je le tiens quitte envers moi. Je suis certes très flattée, cependant je ne pourrais recevoir le Roi. Dans ma loge ne pénètrent que mes intimes.

« Le grand maréchal, tout penaud, mit le roi au courant ; mais le souverain ne se tint pas pour battu et il se dirige néanmoins vers la loge de Mme Duse. On frappe.

— « Qui est là ?

— « Le Roi.

— « Ah! désolée! mais j'ai dit au grand maréchal que je ne pouvais pas recevoir le Roi. D'ailleurs, je m'habille.

— « J'attendrai.

— « C'est inutile... Je ne puis passer outre à mes habitudes et je supplie Votre Majesté de me pardonner.

« Le Roi se retira, non sans manifester hautement son mécontentement ».



Eleonora Duse (Phot. Benque).

Dans l'histoire du théâtre, cet exemple sans doute, est unique.

Sans doute, aussi, Mme Duse préfère à ces compliments très sincères, mais fugitifs, les applaudissements d'un public transporté ou les éloges des maîtres qu'elle interprète.

Il lui plait souvent de relire l'hommage précieux qu'Alexandre Dumas lui a rendu dans la préface de la *Princesse de Bagdad* (Édition des comédiens).

« Il y a, dans cette nouvelle édition, écrit Dumas, une indication que les autres éditions ne portent pas.

« Après avoir dit à son mari : « Je suis innocente, je te le jure, je te le jure » Lionnette, le voyant incrédule se relève, pose la main sur la tête et dit, une troisième fois : « Je te le jure ».

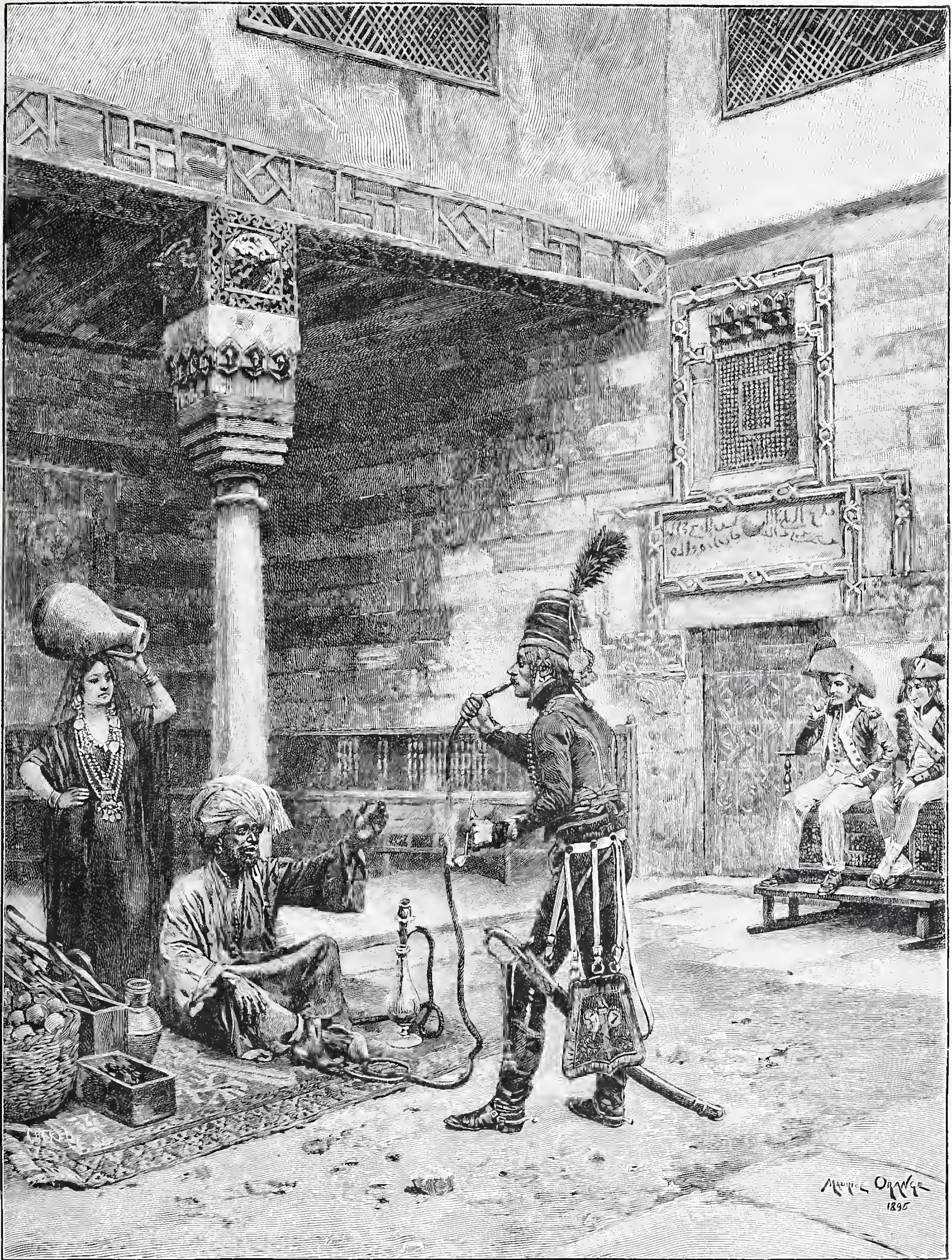
« Ce mouvement si noble et si convaincu n'a pas été exécuté à Paris. Ni Mlle Croizette ni moi ne l'avions trouvé. C'est la Duse, l'admirable comédienne italienne qui a eu cette belle inspiration quand elle a créé le rôle à Rome. Je la lui prends pour une édition définitive, mais je lui en restitue l'honneur et le mérite. » Les plus belles couronnes ne valent pas pour Eleonora Duse ces quelques lignes de l'un des maîtres de l'art dramatique français, et rien aussi ne saurait mieux que cela, dire qui est Eleonora Duse.

Adolphe Aderer.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire 15.

LE NARGHILÉ



LE NARGHILÉ. — Peinture de M. Maurice Orange. — Gravé par Guérelle.

L'Orient a toujours exercé une influence considérable sur la civilisation occidentale dont, suivant la tradition, il fut le berceau ; ces pays ont pour eux le soleil, la couleur, l'imagination vive, quoique mal équilibrée, qui a fait trouver tant de merveilleuses choses dans le domaine de la fantaisie. Aussi, tous ceux qui ont créé ou bouleversé les sociétés, les religions, empli l'univers de leur renommée, Jésus comme Mahomet, Sésostris, Alexandre, Attila, Tamerlan, étaient des orientaux, et lorsque Bonaparte chercha une consécration à sa gloire naissante,

il alla dans un de ces pays du soleil, où la légende se forme si vite. Il était parti grand général, enfant chéri de la Victoire... il revint, ayant échoué, arrêté dans ses rêves devant la résistance d'une bicoque, mais déjà presque empereur, par le seul prestige de l'Orient.

Ce fut vraiment une époque étonnante que cette fin du dix-huitième siècle, où fut broyé en si peu d'années, par la Révolution française, le système politique et social formé péniblement par le travail des siècles depuis la chute de l'empire romain ; mais parmi tant d'événements imprévus, il n'en est pas de plus extraordinaire que l'expédition d'Égypte et de Syrie, et le merveilleux voyage de quelques milliers de soldats français emmenés par Bonaparte en vue de l'exécution de ses projets irréalisables.

Quelles durent être les impressions de ces braves petits pioupious, transportés en quelques jours au milieu des mœurs si différentes des leurs ? Rien ne les préparait à ce qu'ils allaient voir ; leur instruction à peu près nulle ne leur avait pas permis la connaissance des relations des voyageurs, et du reste, l'Égypte sous la domination turque, était fermée. Ils marchaient donc de surprise en surprise, ravis d'un luxe dont ils n'avaient pas idée, de ce ciel si pur, de ce paysage aux lignes majestueuses, de ce beau fleuve, de ces ruines grandioses, posant leurs lourdes bottes dans les traces du cothurne de Cléopâtre, des sandales des Pharaons. Sur un des colosses de Memnon on lit encore, au-dessous des noms de l'empereur Adrien et de l'impératrice Sabine : « Jean-Pierre Chouilloux, soldat de la vingt et unième demi-brigade, a passé ici le 2 ventôse an VII ».

Heureux Chouilloux, surtout s'il était capable de comprendre et de ressentir l'émotion du beau!

Voyez la scène que représente la gravure ci-contre. Quel singulier billet de logement, que celui qui amenait, chez un riche marchand, ce sous-officier de hussards et ces fantassins à la figure badaude ? Hussard et musulman se trouvent de suite bons amis et échangent leurs impressions ; ils ont reconnu un terrain d'entente : tous deux sont fumeurs, mais avec des instruments si différents, qu'on a peine à saisir la relation entre la pipe de deux sols, en terre, que tient le soldat, et le beau narghilé, au long tuyau, d'où la fumée sort refroidie et privée de nicotine nuisible. Notre hussard *goûte* des deux, en connaisseur, tandis que le regardent, d'un côté, les fantassins intéressés par l'expérience, et de l'autre, une belle égyptienne à l'attitude sculpturale.

* * *

Cet essai du narghilé a servi de prétexte à une agréable fantaisie de M. Maurice Orange, un de nos meilleurs peintres, parmi les jeunes. Lui aussi a voulu consacrer son talent par une fugue en Orient, tout en mettant en scène les militaires d'autrefois dont il s'est fait une spécialité. Cet artiste est un de ceux dont les débuts ont été le plus encouragés par le jury du salon de peinture : il a obtenu en 1891 la bourse de voyage, en 1893, le prix de Paris, à la suite d'une deuxième médaille. Il est aujourd'hui en pleine possession de son talent, et ses envois sont toujours intéressants et de bonne facture.

G. C.

L'EXPOSITION DE 1900

LE PONT ALEXANDRE III

Comme l'Exposition de 1878, celle de 1900 laissera à la ville de Paris un souvenir durable : les palais des Champs-Élysées que nous avons décrits dans un article précédent et le pont Alexandre III, dont le tsar Nicolas II posa solennellement la première pierre lors de son triomphal voyage en France au mois d'octobre 1896.

Ce pont monumental sera comme un trait d'union entre l'esplanade des Invalides et l'avenue des Palais. Il complétera un ensemble qui ne sera pas sans majesté.

Sa riche ornementation accentuera en élégance l'impression d'étendue que l'on éprouvera en regardant les Invalides de la large chaussée tracée entre les deux nouveaux palais. Et d'un autre côté, vu du pont de la Concorde il modifiera, en l'affinant, le caractère de la perspective que présente actuellement la Seine. Sa légère silhouette découpera gracieusement la surface du fleuve ; ses pylones appuieront de lignes solides le flottement des masses de verdure qui couvrent, sur la rive droite le Cours-la-Reine, sur la rive gauche les vastes étendues du quai d'Orsay. Et le lointain palais du Trocadéro gagnera à ce que son cadre soit fleuri de cette arche enguirlandée et découpée à jour.

La circulation, plus pratique, y trouvera aussi largement son compte. En somme, on peut prévoir que loin de nuire à la beauté des Champs-Élysées, l'ouverture de cette nouvelle percée, comprise et exécutée avec un souci d'élégance et de splendeur qu'on ne saurait contester, sera très profitable à l'incomparable avenue. Les philosophes tristes seront seuls pris de mélancolie en voyant aboutir les deux superbes voies à des monuments rappelant la guerre. Les autres contempleront sans s'en plaindre la gloire de l'Arc-de-l'Étoile et celle des Invalides.

On avait songé, lors des premiers projets, à porter à 60 mètres la largeur de cet ouvrage d'art ; mais, à la hauteur du pont de la Concorde, la Seine fait un coude assez brusque et l'on s'est vu obligé de réduire cette largeur



Exposition universelle de 1900 — Vue de profil du pont « ALEXANDRE III ».

à 40 mètres, pour ne pas rendre dangereuse la navigation en ce point du fleuve.

C'est cette considération qui, sans doute, a mis les ingénieurs dans la nécessité de jeter un arc unique d'une rive à l'autre.

Des piles au milieu du fleuve pouvaient, en effet, former masque et être une gêne à la circulation des nombreux bateaux qui sillonnent la traversée de Paris.

Un pont d'exposition ne devait pas être banal. Les auteurs du projet l'ont compris. Ce sont d'ailleurs deux maitres auxquels on doit la remarquable construction du pont Mirabeau. J'ai nommé M. Jean Resal, ingénieur en chef et M. Alby, ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées.

Examiné récemment par le conseil des Ponts et Chaussées, leur projet à fait l'objet d'un rapport très élogieux du rapporteur, M. Maurice Lévy.

Un arc unique, formé de voussoirs en acier coulé, boulonnés entre eux — quelque chose comme une colossale épine dorsale — s'étendra au-dessus du fleuve. C'est la première fois qu'on a recours à ce mode de construction métallique.

Pour parer aux effets de la dilatation, l'arc sera articulé en trois points, aux rives et à la clef.

Le tablier sera supporté par des montants en acier laminé et l'ossature sera constituée par quinze fermes semblables, solidement reliées entre elles.

La corniche et les montants de rive seront en fonte. Les gardes-corps et les motifs décoratifs seront en bronze.

La longueur totale d'une rive à l'autre sera de 107m50, et la largeur libre sera de 40 mètres, comme je l'ai déjà dit, soit 20 mètres pour la chaussée carrossable et 10 mètres pour chacun des trottoirs.

Le poids approximatif de cette énorme charpente métallique atteindra 5,400,000 kilogrammes.

Elle sortira des ateliers de MM. Daydé et Pillé, à Creil, où a été construit déjà le pont Mirabeau.

L'arche reposera aux deux rives sur des culées en maçonnerie de granit et de ciment de Portland d'une exécution très soignée.

La section horizontale de ces blocs de maçonnerie représentera une surface de 1420 mètres carrés. Ils seront fondés sur un sol sablonneux, considéré comme incompressible, à 10 mètres en contre-bas du niveau ordinaire de la Seine. Ces fondations seront faites à l'air comprimé dans des caissons qu'on est actuellement en train de construire sur place. L'entreprise de ces maçonneries est échue à MM. Letellier qui se sont fait une spécialité des fondations à l'air comprimé et dont l'outillage parfait est à peu près sans rival.

Les fouilles sont déjà très avancées sur la rive droite — on commence aussi les travaux sur la rive opposée. Le chantier est en pleine activité. Il faut, en effet, aller vite, car trois ans ne sont pas de trop pour parachever un ouvrage d'art de cette importance.

L'œuvre technique de MM. Résal et Alby a été complétée pour la décoration, par MM. Cassein-Bernard et Cousin, architectes

Sur chaque rive, limitant la largeur du pont, s'élèveront quatre pylones de 20 mètres de hauteur, formés d'un faisceau de colonnes de marbre blanc.

Au faîte de ces pylones s'envoleront des renommées de bronze. Sur les soubassements en granit

quatre figures de marbre seront placées : vers la place de la Concorde, la France et la Russie pacifiques, et du côté des Invalides, la personnification de ces deux nations armées.

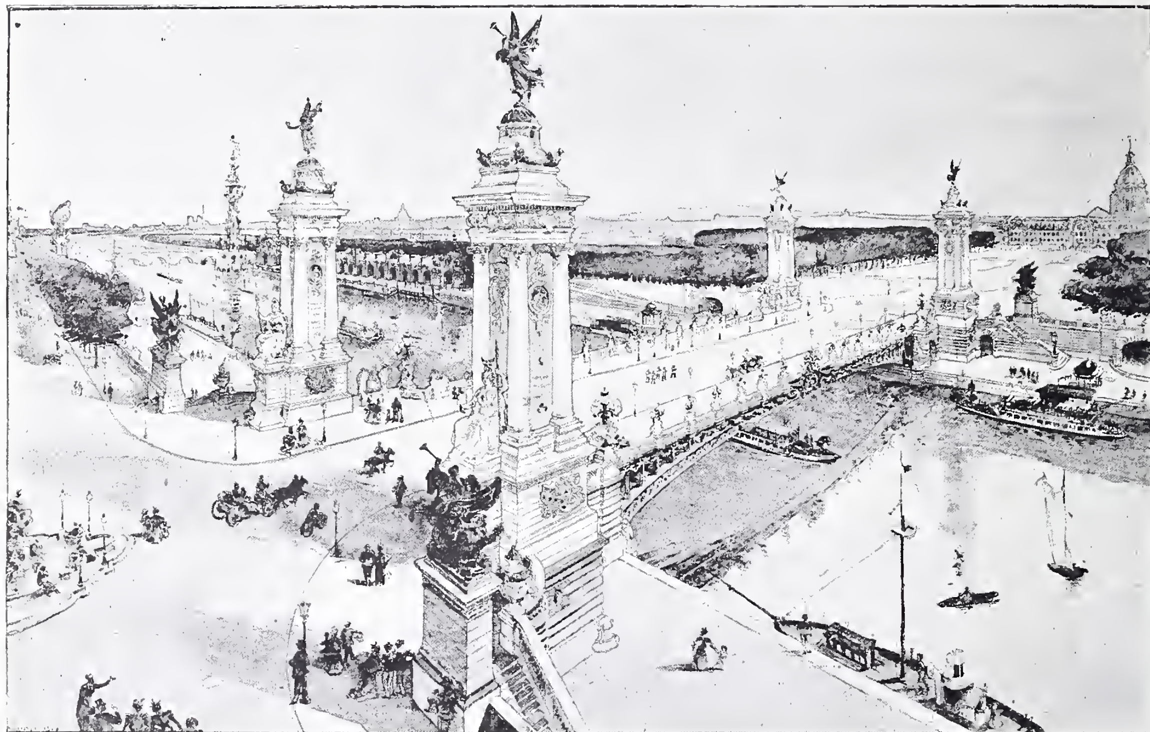
Devant les pylones, des piédestaux en granit rose où s'appuiera la balustrade des quais, supporteront des hippogriffes de bronze montés par des victoires.

Les parapets du pont, formés de balustres en bronze ciselé, seront agrémentés de quatorze paires de socles sur lesquels se dresseront des génies porteurs de torchères.

Au sommet de l'arc, en amont et en aval, des écussons en bronze dorés, formant d'immenses soleils, compléteront cette riche décoration.

Le soir, les cristaux multicolores d'innombrables foyers électriques illumineront le pont Alexandre III et lui donneront un aspect féerique.

Pour finir, un détail qui à son prix : la dépense totale du pont Alexandre III atteindra près de 6 millions; 1,800,000 francs pour les maçonneries, 2,700,000 francs pour la partie métallique, et le reste pour la décoration.



Exposition universelle de 1900. — Le pont « Alexandre III ».

Louis Valona.



LES MIETTES DE L'HISTOIRE

Dans un capitulaire qui porte le nom de Toulouse, Charles le Chauve régla comme il suit ce qu'il fallait donner aux évêques dans les visites de leur diocèse :

« Quand l'évêque sera arrivé dans une paroisse, les quatre curés les plus voisins s'y rendront avec leurs paroissiens; et chacun des curés donnera à l'évêque dix pains, un demi-muid de vin (le muid contenait 16 septiers), un jeune cochon de quatre deniers, deux poulets, dix œufs et un boisseau de grains pour les chevaux. Le curé chez qui loge l'évêque donnera la même chose; et l'on n'exigera de lui rien de plus si ce n'est le bois et les ustensiles nécessaires pour préparer le manger.



Jean II de Montmorency voyant que la guerre allait recommencer entre Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils Jean de Nivelle et Louis de Fosseux, de quitter la Flandre où ils avaient des biens considérables et de venir servir le roi. Ni l'un ni l'autre n'ayant comparu, il les traita de chiens et les déshérita. De là est venu le proverbe populaire très connu en Flandre : il ressemble au chien de Jean de Nivelle : il s'enfuit quand on l'appelle.



Au combat de la Route, le comte d'Harcourt avec 8,000 Français défit une armée de 28.000 Espagnols.

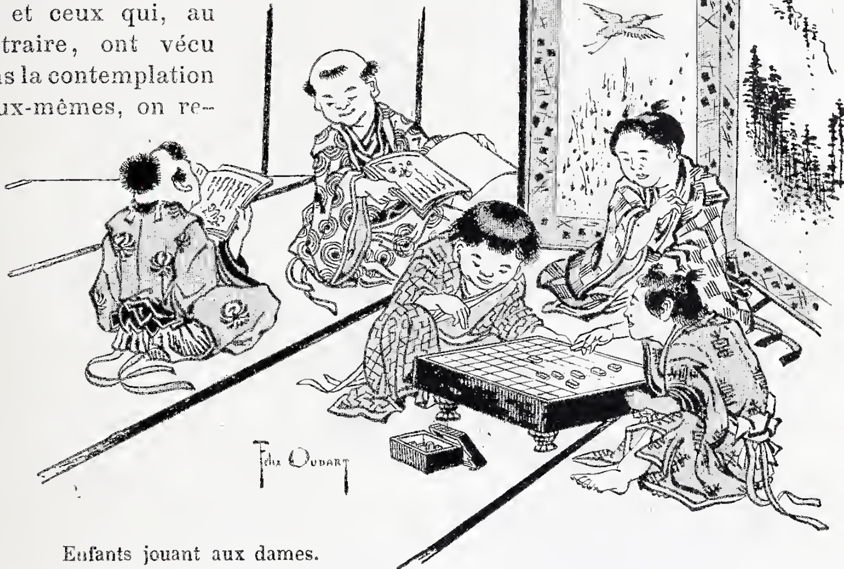
Le marquis de Leganez qui les commandait, envoya au comte d'Harcourt un trompette pour l'échange des prisonniers avec charge de lui dire que, s'il était le roi de France, il lui ferait couper la tête, pour avoir hasardé une bataille contre une armée si supérieure.

— Et moi, répondit le comte, si j'étais roi d'Espagne, je ferais couper la tête au marquis Leganez pour s'être laissé battre par une armée beaucoup plus faible que la sienne.

Un chercheur.

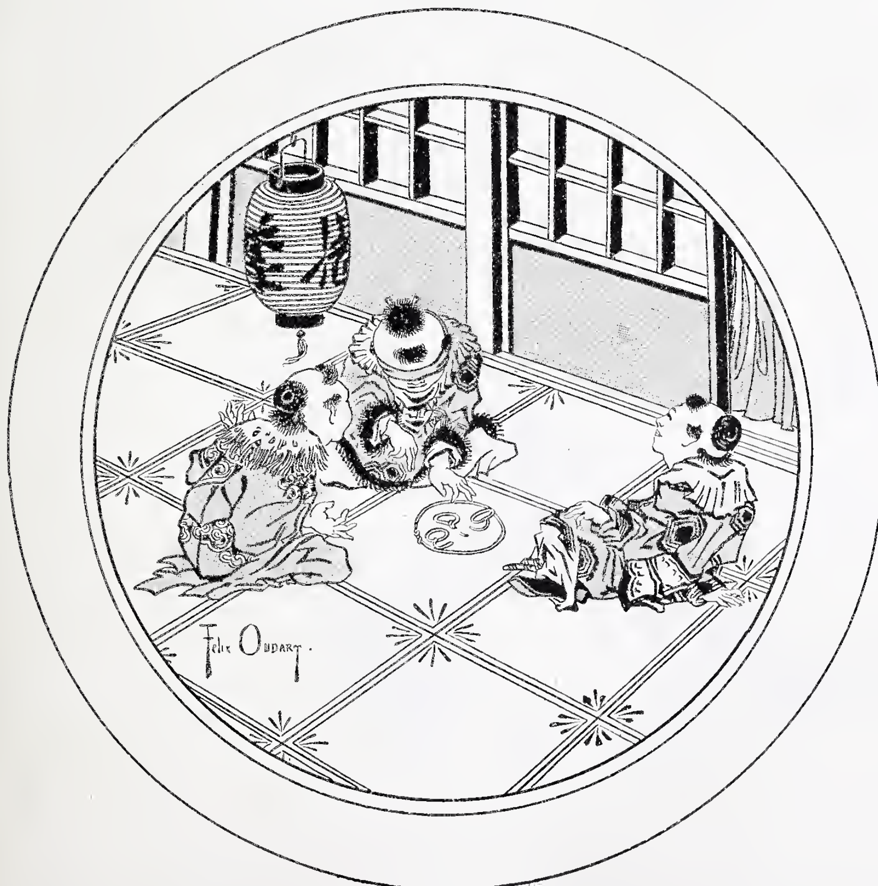
LES ENFANTS AU JAPON

Un philosophe, a dit autrefois : « Il n'est pas pour l'homme de pire exemple et de pire société que son semblable ». Cette boutade est sans doute paradoxale; pourtant, si l'on considère, par le monde, les peuples et les gens qui ont le plus voyagé, et ceux qui, au contraire, ont vécu dans la contemplation d'eux-mêmes, on remarque avec quelque surprise, chez ces derniers, plus de vertus et un bonheur plus certain ; les turbulents et hardis voyageurs ont, semble-t-il, recueilli partout les vices, les besoins, les ambitions difficiles à satisfaire, aussi sont-ils moins scrupuleux sur les moyens et d'autre part, moins tranquilles, moins aisément satisfaits, donc moins heureux.



Enfants jouant aux dames.

Après ce que je viens de dire, une allusion plus directe aux peuples voyageurs serait sans doute de mauvais goût; chacun fera aisément l'application. Mais pendant qu'il est temps encore, et avant que l'importation européenne ne l'ait gâté, je veux rappeler les vertus policées du peuple japonais, qui jusqu'ici s'était tenu dans cet isolement propice à toutes les vertus.



Le jeu des figures.

L'exquise urbanité est de règle dans toutes les classes de la société; elle est parfois poussée à l'excès; Pierre Loti l'a tournée en plaisanterie dans *Mme Chrysanthème*; mais ne vaut-il pas mieux excès que défaut, en pareille matière?

La liberté d'allures, réclamée en vain, depuis tant de siècles, dans notre vieille Europe, est là-bas une règle générale. Nulle contrainte ni pour les gens, ni pour les choses; on n'est esclave d'aucun de ces assujettissements imposés par les besoins occidentaux; les animaux eux-mêmes participent au bonheur commun, ils ne sont pas à l'attache, ni rudoyés, leur maître les soigne avec affection; aussi, bêtes et gens ont-ils une physionomie gaie, insouciante, l'air heureux.

Les enfants surtout doivent être cités pour leur intelligence et leur égalité de caractère. C'est que, dans cette partie de l'Orient on les a de tout temps élevés d'après les principes qui commencent seulement à prévaloir parmi les classes élevées des nations européennes. Jamais ils ne sont battus, jamais on ne les taquine ou contrarie, comme trop souvent chez nous, en manière d'amusement... ce qui n'est ordinairement pas un amusement pour eux. Tous les voyageurs anciens et modernes on été d'accord pour remarquer que l'enfant japonais est toujours riant; on ne le voit pas pleurer. L'Anglais Lawrence Oliphant disait déjà au seizième siècle : « Les Japonais châtient leurs enfants uniquement par des paroles, et les reprennent, à cinq ans, comme s'ils étaient des vieillards. Ce système est en vigueur depuis trois siècles, et d'après le témoignage universel, le résultat est des plus satisfaisant ».



Un orchestre.

En effet, on peut admirer le respect et l'affection de ces enfants pour leurs parents. Si, comme souvent chez nous, les parents âgés abandonnent leurs terres à leurs enfants, en retour d'une pension alimentaire, celle-ci n'est jamais marchandée, ni reprochée. Voilà un bel exemple pour nos campagnes!

Toute l'éducation que reçoit l'enfant est mystique, poétique, élevée. Les nombreuses prières qu'on lui fait lire et réciter sont de la poésie en action. A t-il une offrande à faire aux dieux, on lui fait acheter un joli oiseau en cage, et devant le sanctuaire, il lui rend la liberté, en le chargeant de porter ses vœux aux pieds de la divinité.



Les cabrioles.

N'est-ce pas un joli symbole?

Tous les enfants japonais vont à l'école; l'instruction, depuis la grande révolution de 1870, est gratuite et obligatoire, mais déjà aupara-

vant, les enfants savaient lire au moins d'une façon sommaire, car chaque objet étant représenté par un caractère, dans l'écriture japonaise, on peut limiter où l'on veut ses connaissances en lecture. Ordinairement l'enseignement de l'école ne dépasse pas trois mille mots, représentant les besoins de la vie ordinaire. C'est assez pour le peuple, mais un homme d'une instruction soignée doit connaître dix mille caractères, et les lettrés beaucoup plus.

Les enfants japonais sont gais, turbulents, comme les autres, et cependant patients aux heures d'études. Aussi les classes sont-elles suivies sans aucun signe d'ennui, ni de distraction. Celui qui serait surpris à bailler ou à regarder en l'air, serait à peine puni, mais son cas, peu grave ici, serait là-bas considéré comme honteux par ses camarades.

Dans leurs jeux, ils recherchent davantage la difficulté ou l'étude, que le mouvement. Graves comme de petits personnages, ils courent peu, ils s'occupent plutôt aux combinaisons du damier ou à d'autres jeux qui demandent de la réflexion et de la patience. Ainsi, à côté de ceux-ci qui jouent aux dames, et qu'une fillette suit avec attention, d'autres s'amusent à feuilleter des livres à images, et y prennent un plaisir extrême. Il faut remarquer que depuis plus d'un siècle déjà le livre bien fait et bien illustré est populaire dans tout le Japon; ces albums d'Hokousaï que nous admirons tant, ont pénétré jusque dans les plus humbles villages; c'est un résultat de l'instruction généralement étendue à toutes les classes; voici d'autre part trois gamins qui font, avec des anneaux pourvus d'une queue mobile, des combinaisons de figures dans un cercle; le joueur a les yeux bandés, et il lui faut déranger ses trois anneaux sans qu'aucun ne touche son voisin, ni les bords du cercle qui les contient. Dans notre dessin emprunté à un album japonais, le patient a manqué sa figure, ce qui excite l'hilarité de son camarade. Ce jeu aurait moins d'intérêt chez nous que chez les Japonais, dont la sensibitité tactile est comme l'on sait, beaucoup plus développée; ainsi la plupart des artisans japonais travaillent avec vingt doigts, tenant des outils, des cordes, des papiers, suivant leur profession, avec les doigts de pieds. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir les exercices gymnastiques très en honneur parmi les enfants, ils sont toujours grimpés quelque part, dans les poses les plus fantastiques.

La musique est fort en honneur dans ce pays; musique, à notre sens, barbare et sans intérêt; le tambour et toutes les formes de la flûte sont, comme chez tous les peuples primitifs, les principaux instruments.

Fleurigand.

LE PAYSAGISTE FRANÇAIS

Le paysage peut se traduire sur la toile en diverses façons : soit que l'artiste compose à sa fantaisie un site plus ou moins intéressant avec des éléments pris çà et là; c'était le système d'autrefois, et aucun peintre paysagiste ne se fût cru digne de ce nom, s'il se fût contenté de copier ce qu'il avait sous les yeux; soit qu'il reproduise la nature, mais en y mettant quelque chose de lui-même, de manière à fournir au spectateur une impression, un motif de rêverie, une sensation indéfinissable d'idéal, d'au delà, c'est ce qu'on pourrait appeler le paysage de sentiment, le précédent étant connu sous le nom de paysage historique; soit enfin qu'il copie la nature avec une précision admirable et donne au spectateur la conviction du « déjà vu ». Comme c'est vrai! est le cri qu'ils attendent, le jugement qu'ils ambitionnent.

Il ne nous appartient pas de prendre position entre ces trois systèmes, nous nous contenterons de constater qu'aujourd'hui le dernier seul est en honneur, et que l'art vient de perdre un des rares artistes qui représentaient encore parmi nous le paysage de sentiment.

* * *

Le peintre Français était le dernier parmi les fondateurs de ce qu'on a appelé l'école de 1830, il fut élève de Jean Gigoux, plus tard de Corot; c'est assez dire la direction donnée à son talent.

Il était né en 1814 à Plombières (Vosges). Ses parents voulaient en faire un commerçant, et ses débuts furent plus que modestes, pénibles. Il se sentait irrésistiblement porté vers les études artistiques, et n'était pas libre, de par la volonté paternelle et l'état de sa bourse, de suivre la carrière qu'il se serait si volontiers choisie. Il entra donc à quinze ans chez un libraire parisien, comme garçon de peine, et consacra tous ses loisirs à un labeur acharné de l'étude du dessin. Un jour vint où il se crut en mesure de montrer ses essais. Jean Gigoux s'y intéressa, le sortit de l'ornière, l'admit dans son atelier qui passait alors pour quelque peu révolutionnaire. On y proclamait que l'imagination doit se soumettre tout d'abord aux proportions et aux lignes que les choses ont réellement, et que la meilleure éducation artistique doit débuter par la copie de la nature.

Français a raconté lui-même que dans l'atelier de Gigoux, le grand apôtre des théories nouvelles était un élève encore plus jeune que lui, le « petit Martin », qui excellait à en démontrer la vérité. L'exemple et les enseignements de Martin, qui mourut peu de temps après, contribuèrent à faire de plusieurs élèves de cet atelier, notamment Théodore Rousseau et Français, des artistes aptes, suivant l'expression de

Charles Blanc, « à dégager de la nature un certain idéal après l'avoir pénétrée dans le fin fond du réel », capables de se sentir émus devant un beau paysage, et de faire partager leur impression au public qui regarde leur œuvre.

*
* *

Pour bien voir un paysage, il faut être très artiste; pour bien le rendre, il faut être intelligent et posséder, par la pratique du dessin et de la couleur, une grande habileté manuelle.



Le peintre FRANÇAIS.

Français avait toutes ces qualités très développées, et dès ses débuts au Salon de 1837, jusqu'à la médaille d'honneur qui couronna sa carrière en 1890, il n'a cessé de faire triompher auprès des connaisseurs et auprès des masses l'école de paysage dont il était l'un des plus illustres représentants.

Son premier succès fut le *Jardin antique*, exposé en 1841, et actuellement au musée de Plombières; il lui valut une médaille; ensuite une étude sur Saint-Cloud, avec des figures de son camarade Meissonier; pour vivre, il fit à ce moment des lithographies d'après Th. Rousseau, Marilhat, Dupré. Enfin, au Salon de 1848, ses envois lui firent décerner la 1re médaille, rappelée plus tard par deux fois, en 1855 et en 1867, et désormais toutes les expositions du peintre seront remarquées: c'est, en 1853, la *Fin d'hiver* qui est au Luxembourg: le *Soleil couchant* (souvenir d'Italie); le *Sentier dans les blés, plateau d'Ormesson*; (Exposition universelle de 1855), la *Vue prise au Bas-Meudon*, acquise par le prince Napoléon; le *Soir*, bords de la Seine, qui est au musée d'Épinal; *Au bord de l'eau*, environs de Paris (musée de Nantes); *Orphée* (1863); et *Daphnis et Chloé* (1872), regardés comme ses chefs-d'œuvre.

« Là vue d'un clair de lune, dit Maxime Ducamp, l'a fait penser à Orphée et, s'aidant de ses études, il a composé un paysage qui rend et communique l'impression qu'il a ressentie. C'est là une méthode excellente et digne d'un artiste. M. Français a voulu réunir dans une même œuvre la double tradition de l'école classique et de l'école romantique. Cependant, il n'a point fait un paysage de pure fantaisie comme les classiques qui, croyant s'inspirer de Claude Lorrain, renversent absolument la tradition; il ne s'est pas contenté non plus, comme les romantiques, de copier servilement la nature, mais inspiré par un sujet spiritualiste, il a créé un paysage d'une beauté idéale ».

*
* *

Parvenu à un grand renom, Français, qui avait tant lutté contre les classiques, allait se heurter à l'école nouvelle, et passer, pour le grand public, au second plan. Il continuait cependant à exposer de bonnes toiles : en 1881, le *Soir* et *La grande route de Combs-la-Ville*, très appréciées des connaisseurs; en 1883, *Coin de villa provençale* et le *Rivage de Capri*; en 1884, l'*Étang de Clisson*, etc.

Il ne faut pas oublier les nombreux dessins qu'il donna aux éditeurs, notamment à Curmer, à Mame, pour la *Touraine* et les *Jardins*, au *Magasin Pittoresque*, etc. On lui avait demandé la décoration de la chapelle des baptêmes à l'église de la Trinité, et des cartons pour la manufacture de tapisseries. Il était officier de la Légion d'honneur.

Une éclatante consécration était donnée à son talent par ses confrères, en 1890; la grande médaille d'honneur lui était votée et, la même année, il remplaçait Robert Fleury à l'Institut.

Depuis, il n'a pas cessé d'envoyer aux Salons des œuvres qu'on croyait nouvelles, mais qui dataient de quelques années en arrière. Cette innocente supercherie réussissait fort bien, et on s'extasiait :

— Voyez donc, à quatre-vingt-deux ans!.. quelle sûreté de main, quel œil!

Au moins de cette façon il ne s'est pas laissé oublier, comme tant d'autres qui n'ont vécu que pour la tristesse. Aussi jusqu'à la fin est-il resté ce qu'il avait toujours été, gai, bon et généreux avec beaucoup d'à-propos et de discrétion, sympathique à tous et laissant des regrets autant comme ami que comme artiste. C'est un hommage qu'on se plaît à lui rendre.

GASTON CERFBERR.

LES SYNDICS DES DRAPIERS DE REMBRANDT

Les *Syndics des drapiers* sont avec la *Ronde de Nuit*, les deux chefs-d'œuvre de Rembrandt



Les syndics des drapiers, de Rembrandt. — Salon des Champs-Élysées de 1897. — Gravé par Deloche.

que possède le musée d'Amsterdam ; malgré la ressemblance des sujets qui représentent deux corporations, civile et militaire, la manière de ces deux toiles célèbres est très différente, et les *Syndics* nous montrent Rembrandt sous un aspect tout autre.

L'usage de peindre les principaux dignitaires des gildes ou confréries était répandu en Hollande, au dix-septième siècle. Vander Voort, Thomas de Keyser, Nicolaes Elias, Franz Hals, avaient traité des sujets de ce genre avant Rembrant.

Pour les corporations de médecins, on peignait des leçons d'anatomie; on représentait les chefs des sociétés hospitalières en train de distribuer des secours aux vieillards et aux orphelins; pour les autres, les peintres choisissaient le moment de la reddition des comptes. Ils représentaient, autour d'une table, les syndics de chaque métier, et d'ordinaire, au fond, quelque serviteur qui les assiste. C'était là un thème usé et banal; déjà, dans les tableaux de ce genre exécutés par Bol, on remarque quelques traces de décadence, lorsqu'en 1661, Rembrandt reçut la commande des drapiers d'Amsterdam.

A la différence de la *Ronde de Nuit*, Rembrandt n'essaya pas d'innover; sans doute, il craignait d'effaroucher ses clients et peut-être ceux-ci, lui avaient-ils donné des instructions à cet égard. Il se contente de suivre la donnée ordinaire, mais en la renouvelant par son génie.

Autour d'une table recouverte d'un tapis d'Orient, de couleur vermillon, sont rangés les cinq dignitaires de la corporation, quatre assis, pendant que le cinquième se lève, en proie, nous semble-t-il, à un mouvement d'impatience; à l'arrière-plan, dans l'ombre, se trouve un domestique. Ils sont en train de vérifier les comptes comme le prouve le registre qu'ils examinent. Les syndics sont habillés de vêtements noirs à grandes collerettes blanches; ils portent des chapeaux de feutre noir, larges de bord et hauts de forme; le costume du domestique est à peu près analogue. Le fond est brun, formé de lambris jaunâtres avec des moulures assez simples.

La lumière vient de gauche et éclaire également tous les personnages.

Malgré la simplicité du sujet, quoique la gamme des couleurs soit restreinte, ce tableau est un des chefs-d'œuvre de Rembrandt, tant il a su donner de réalité et de vie à ses personnages. Derrière ces syndics, on sent des générations entières de ces solides marchands, loyaux et habiles, qui ont fait la richesse et la force de la Hollande; tout en eux respire la droiture, la santé et le calme; Rembrandt a su élever ces braves gens à la hauteur de types nationaux. L'art est caché; mais si l'on entre dans le détail, tout est digne d'admiration: le groupement des personnages, l'accent des physionomies, enfin les différents tons du coloris.

« Votre étonnement, dit M. Emile Michel dans son beau livre sur Rembrandt, croît encore, si du dessin vous passez aux intonations, si pleines, si savoureuses; à ces beaux noirs veloutés et intenses, à ces blancs coloris, à ces carnations si nettement caractérisées où la lumière semble comme pétrie dans la pâte; à ces ombres toujours nettement accusées dans le sens des formes et qui leur donnent tout leur relief; à cette harmonie générale, enfin, montée à un tel degré de puissance qu'il faut regarder les toiles voisines pour s'aviser de sa prodigieuse vigueur. »

Les syndics de Rembrandt nous le montrent dans sa verte et robuste maturité, avec le même éclat et la même poésie que dans la *Ronde de Nuit*, mais plus maître de lui-même, doué d'un sang-froid et d'une correction qui lui concilient tous les suffrages.

J. H.



LES PETITS MÉTIERS

ÉLEVEURS DE SOURIS

Qui donc irait s'imaginer que l'élevage et la vente des souris puisse être une distraction productive et même un gagne-pain aux jours de chômage?

Imaginez un tapissier à façon qui soit aussi éleveur de souris. Il habite le vieux Paris, une sombre maison derrière l'église Saint-Séverin. Je le trouve assis sur un siège bas en train de refaire, pour un antiquaire, la trame usée d'une vieille tapisserie des Gobelins. C'est un travail extrêmement délicat mais dont il est coutumier; et à cet égard sa réputation est faite, mais allez donc! les vieilles et riches tentures sont rares. La chambre est proprette, meublée de meubles qu'il a faits lui-même et il me montre sa boîte à ouvrage garnie d'une belle étoffe ancienne, une perruche dans sa cage s'étonne du miroir où elle se voit, et tout à côté, dans l'arrangement minutieux de la pièce, de petites souris s'amusent et trottinent dans leurs cages.

L'homme s'est levé et nous parlons « souris ».

— Voyez, j'en ai surtout des blanches, me dit-il; ce sont les plus communes, mais elles sont jolies quand même, regardez donc ici.

Je me retourne et dans un large panier sous un papier bleu qui les cache, une centaine de petites bêtes blanches, courent, trottent, virent, se terrent; et celà ressemble à des morceaux de sucre.

— Les plus rares sont les panachées me dit mon interlocuteur; et celles surtout qui ont les yeux rouges. Je suis arrivé par sélection à produire une variété extraordinairement jolie; malheureusement je ne les ai plus; elles étaient blanches et marron.

Sans trop l'écouter, mes yeux étonnés regardent deux de ces petites folles qui, montées sur une petite table mise dans leur cage, tournent,

dansent, font des révérences, tortillent leur moustache en plissant la lèvre avec l'air de personnes bien élevées. Et tout le temps leur nez remue que c'en est un plaisir.

Ces souris sont des Japonaises; je leur reprocherais de n'avoir pas l'œil assez en amande.

Dans leur pays d'origine, pour les mieux faire valser, on leur coupe les pattes ne laissant qu'un moignon sur lequel elles tournent mieux parce qu'il n'a pas de griffes. Et alors cette folie de danser la ronde leur serait venue par hérédité; il faut être heureux qu'un fait pareil ne se produise pas dans notre pauvre race. Ce serait plutôt gênant.

Une chose m'étonne encore c'est qu'il n'y a aucune odeur qui me prenne à la gorge.

— Je n'ai jamais d'odeur âcre, me dit cet éleveur en chambre, parce que je nettoie mes cages à sec, sans les mouiller. C'est la recette infaillible pour empêcher les odeurs mauvaises.

Avis aux amateurs. Mais peut-être parmi mes lecteurs n'y en a-t-il point, car la mode est passée de ces petits rongeurs; ce dont ils se vengent en hantant de plus belle nos maisons. On les nourrit de grains : millet, navette, alpiste absolument comme des oiseaux. Cependant les souris sont friandes de substances végétales et aussi de suif et de savon qui leur est comme un dessert.

Ce petit commerce occupe notre tapissier quand il n'a rien à faire et cela aide à mettre le pot-au-feu. Il a une centaine de reproducteurs et ces animaux sont d'une extrême fécondité. La nichée est en moyenne d'une dizaine, mais, chose bizarre, la mère mange toujours au moins la moitié de ses petits et généralement les mieux venus.

Et puis, si notre éleveur manque de souris, il va s'approvisionner au marché aux oiseaux, le dimanche après-midi. Vous ignorez peut-être que cette grouillante marchandise a un cours tout comme les navets ou les mines d'or.

Une souris vaut parfois 40 centimes, parfois 80 centimes; elles sont très cher surtout aux jours de pluie, quand les vendeurs ne viennent pas. Et alors il y perd, lui, l'éleveur, à ce cours si élevé, car, par traité, il doit en fournir à l'École de médecine des quantités variables, mais au prix uniforme de 60 centimes.

C'est le prix d'ailleurs que paie aussi l'Institut Pasteur à une demoiselle B..., qui fait le commerce des souris et des cobayes, tout comme une autre vendrait des chapeaux.

— Ah! monsieur, me dit mon interlocuteur, les prix ont bien baissé. Je me souviens, il y a cinq à six ans, une jolie paire de souris panachées valait encore une dizaine de francs. Aujourd'hui ça ne vaut plus rien, non, plus rien.

Et je le regarde qui déplore comiquement le krach des souris.

Cependant, il en retire quelque gain. Une trentaine de francs par mois, fort souvent davantage et quelquefois moins. Nous causons encore quelque peu, et sur son siège bas, il se courbe vers les fils rompus de la trame où son aiguille trotte comme les souris.

André Flotron.



Au moulin de Kermaux

Au bord de la route isolé,
Comme une tourelle en ruine,
Le vieux moulin démantelé
Est assailli par l'aubépine.

Le lierre grimpe jusqu'au toit.
La glycine pend jusqu'à terre,
Et la rose bruyère y croît
Aux angles du mur solitaire.

C'est un manteau; c'est un linceul.
Le moulin dort dans sa paresse,
Et repose comme un aïeul
Car il se meurt de sa vieillesse.

Il a nourri tant de meuniers,
Il a moulu tant de farines,
Il a rempli tant de paniers,
Que l'on respecte ses ruines.

Oh! comme il palpitait jadis,
Virant, les ailes toutes grandes!
Dans la poudre d'or des midis,
Son ombre tournait sur les landes.

A l'orient, au sud, au nord,
Sans trêve, il battait la mesure...
Le repos, hélas, c'est la mort,
C'est la chute, lente, mais sûre.

Adieu le travail, les chansons,
Les meules, la blonde poussière,
L'échelle où grimpaient les garçons
Sur les talons de la meunière.

Aussi, quand les pourpres du soir
Éteignent leur apothéose,
Le vieux moulin, fantôme noir,
Semble rêver dans le ciel rose.

Le vieux moulin semble rêver.
On voit bâiller la porte ouverte;
On dirait qu'il va soulever
Les bras de son squelette inerte.

Le crépuscule violet
A l'horizon lointain tamise
La cendre du soir étoilé...
Et, dans les frissons de la brise,

Le moulin vieilli sent encor
De leur morne sommeil lassées,
Pour un suprême et vague essor
Palpiter ses ailes cassées.

Marcelle Tinayre.



L'ÉTOILE FILANTE

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez pages 173 et 192.

A Madame H.. N.

IV

Quand M. Darier s'en alla, il était conquis. Cette première visite serait suivie de beaucoup d'autres, et il commençait à devenir possible



Cette première visite....

que l'aventure s'achevât par un bel et bon mariage. Dispos de corps et d'esprit, Paul montait les étages de la maison maternelle avec une envie de siffler qui le reportait aux années d'avant la guerre. Sans traverser le salon où sa mère devait être occupée à quelque long travail de broderie, il entra, délibérément, dans les deux chambres qui lui étaient réservées. Sa stupéfaction fut complète à trouver, devant sa table à écrire, Pierre, assis, le visage calme, les yeux graves.

— Toi, ici ?... Tu m'attendais ?...

— Oui, mon frère, je t'attendais.

D'une voix émotionnée, il continua :

— Car je soupçonne d'où tu viens.

Puis, craignant les dénégations, il les prévint.

— N'essaie pas de diminuer l'estime que j'ai pour toi ; tu avais oublié cette carte sur ton bureau.

Et du doigt, il montrait la réponse de miss Stevenson.

— Oh, mon frère, as-tu songé à ce que tu faisais ?...

Paul s'attendait si peu à cette explication, qu'il ne sut que balbutier :

— Tu ne sais peut-être pas ce que vaut cette jeune fille ?...

Alors, Pierre redevint très bon. Sa voix avait la douceur de celle d'un père :

— Oh ! Paul, c'est précisément parce que je crois savoir ce que vaut cette jeune fille que je suis épouvanté. Voyons, est-ce à ton âge qu'on va se fourrer dans de telles histoires ? Que prétends-tu faire ? Veux-tu te marier, nous quitter — et pour qui ?...

Puis, comme Paul persistait dans son attitude silencieuse, il continua d'une voix amère :

— Pour une étrangère que tu n'aurais jamais dû avoir la faiblesse de vouloir connaître. Elle n'a pas une préférence, pas une idée qui te soit familière et tu aspirerais à partager son intimité ? D'ailleurs, au fond, cela n'a aucune importance. Elle serait Française, de notre société, de notre âge, que je ne te parlerais pas autrement que je te parle. Quoi, serait-il possible que tu n'aies pas encore compris que nous ne sommes plus de ceux qui peuvent encore se marier ? Notre tâche, en ce monde, est tout indiquée ; soigner notre mère, l'entourer de notre affection, vivre pour elle et rien que pour elle...

— Au lieu de deux ne pourrions-nous pas être trois, même quatre à l'entourer et à l'aimer ?...

— Mais, je t'en prie, qu'est-ce qu'une jeune femme ferait parmi nous ? Elle souffrirait ou nous ferait souffrir. Tel qu'il est, notre cercle de famille est parfait. Nous avons trop pris l'habitude de vivre ainsi pour que toute présence nouvelle ne nous paraisse pas bientôt insupportable.

— Je t'avoue que je n'avais pas prévu si loin.

— Parce que tu t'emballais, mon pauvre frère. Voilà quinze jours que je t'observe. Je connais tes pensées, tes hésitations, toutes les folies que tu as commises. Va !.. tu ne sais pas encore cacher un secret ! D'abord, je voulais t'avertir, puis remarquant que tu ne disais rien, j'ai cru que la discrétion m'obligeait à me taire, pensant d'ailleurs que la crise passerait en douceur. Mais, ce soir, j'ai cru comprendre que le cas était grave, que l'heure de te parler était venue. Oh ! Paul, il ne s'agit pas de moi, il s'agit de notre mère. Je te conjure de t'en souvenir !...

— De nouvelles figures la distrairaient peut-être ?...

— Oublies-tu qu'elle est d'un âge où tout changement est une souffrance ? Non, Paul, je ne pourrais te pardonner d'attenter à sa tranquillité. Pour embellir ses dernières années, n'est-ce pas le moins que nous devions sacrifier de médiocres sentiments à celle qui, pour nous, fut toujours admirable ? Allons, maintenant que je t'ai ouvert les yeux, promets-moi que cette histoire est une histoire finie.

Un peu confus, Paul se borna à répondre :

— Je réfléchirai.

— Comment, l'influence mauvaise t'a déjà changé à ce point. Je te supplie, moi, ton frère, au nom de notre mère et tu hésites?... Ah! quelle peine tu me fais!...

On frappait à la porte. C'était Baptiste:

— Ces Messieurs sont servis. Madame est à table.

Pierre voulut insister une dernière fois:

— Voyons, frérot, un bon mouvement!... promets-moi!

— Je t'ai dit, je réfléchirai. Je ne peux pas me décider ainsi. Allons dîner!

V

Dans la salle à manger, les deux frères trouvèrent Mme Darier déjà établie devant la table claire en train de parcourir une lettre de faire-part. Elle eut, en les voyant, le sourire qu'elle réservait à ses fils et ces exclamations presque joyeuses:

— Encore un mariage! Un de vos anciens camarades. Devinez!...

Dans des assiettes carrées, Baptiste servait un consommé au tapioca.

— ... Voyons, vous ne trouvez pas? Ça commence par un G... Y êtes-vous?... Non, pas encore. Eh bien, je vais vous aider. G, a, Ga!... Oh c'est très facile!... Gaba!... C'est Gabarel!...

— Gabarel! firent en chœur les deux frères, et avec qui?

La vieille dame fit une moue dédaigneuse:

— Avec une étrangère!... (*sa voix devint presque méprisante*) Une Allemande?

Par déférence, sans regarder Paul, Pierre répondit:

— Le fait est que le pauvre garçon n'est pas à envier!...

Alors la vieille dame parla plus longuement qu'elle n'avait coutume de le faire:

— Oh! maintenant, ce n'est plus comme autrefois!... Les bons mariages deviennent si rares. Je ne dis pas qu'il n'y ait plus de jeunes filles charmantes, mais il ne m'arrive pas souvent d'en rencontrer. Ces idées de féminisme, d'émancipation ont troublé toutes les cervelles. De mon temps, nous ne pensions pas à tant de choses, nous ne demandions qu'à aimer nos maris et qu'à devenir de vraies mères!... C'est pourquoi, mes chers enfants, j'en suis arrivée à ne me faire aucun reproches de vous avoir plus ou moins empêchés de vous marier. Naguère, je m'accusais d'égoïsme. Cependant j'étais si heureuse que je n'avais pas la force de vous engager à agrandir le cercle de notre intimité. Vous m'entouriez de trop d'attentions, j'avais peur d'un changement qui ne pouvait être une amélioration. Néanmoins les années passaient et à voir, autour de nous, tant de mauvais ménages, tant de divorces publics ou secrets, je m'accusais moins fort et peu à peu, j'en arrivais même à me persuader que nous ne pouvions pas avoir tort de mieux aimer continuer à vivre les uns pour les autres, préférant les affections de la famille, les plus sûres, les meilleures aux aléas souvent trompeurs de l'inconnu.

Au fond, nous sommes des privilégiés, n'avons-nous pas l'amour qui dure?... Le bonheur a pris pension à notre foyer. Vous vous êtes même si bien habitués l'un à l'autre, mes chers enfants, que lorsque je serai partie, le plus tard possible, le cercle deviendra seulement plus étroit. Vous vivrez l'un pour l'autre, comme vous avez vécu pour votre mère. Si l'un de vous m'eût amené une jeune femme, certes j'eus accueilli cette étrangère avec toute la bonté dont je suis capable, mais c'eût été mettre nos trois bonheurs à une épreuve bien terrible!... Et maintenant que l'âge a écarté tant de probabilités, maintenant que je puis vous parler de ces choses sans paraître vouloir diriger vos pensées, je vous l'avouerai, mes chers fils, je vous suis reconnaissante de ne vous être pas mariés!...

Ce même soir, au moment de se séparer, Paul pria Pierre de passer un instant chez lui. Et sans un mot, le cadet des MM. Darier écrivit ce court billet qu'il tendit ensuite à son aîné :

Ce mardi soir.

Mademoiselle,

Des circonstances imprévues m'obligent à m'absenter et pour de longues semaines, je le crains. Vous me permettrez, en vous remerciant du très aimable accueil que vous avez bien voulu me faire, de venir prendre congé et de vous répéter les sentiments par lesquels j'ai l'honneur d'être votre très respectueux et parfaitement dévoué.

PAUL DARIER.

Quelques jours plus tard, en parcourant son journal, M. Darier lut que miss Maud Stevenson résiliait son engagement au *Château de Glace*. Le reporter ajoutait « pour des raisons privées » — mais Paul eut la volonté de ne jamais chercher d'aucunes manières, à savoir quelles pouvaient bien être ces raisons.

ERNEST TISSOT.



FIN.

LES « EXCENTRIQUES »

Suite. — Voyez page 203.

Le scrupule de propreté poursuit certaines ménagères. Nous avons le souvenir de la femme d'un magistrat à la cour de cassation, qui à peine assise dans un salon, ne pouvait se retenir de frotter les bras de son fauteuil. Un regard de son mari la rappelait à elle-même, mais bientôt elle était reprise de sa tentation et sa main, derrière elle, essuyait le dossier tandis qu'elle conversait très posément avec la maîtresse de la maison.

Parmi les bizarreries produites par une déviation du travail cérébral, il en est quelques-unes qui ressemblent au labeur inutile d'une machine à coudre dont l'aiguille ne contient pas de fil, ou d'une roue qui marche seule, la courroie qui la relie à l'arbre de couche étant défaite. L'obsession d'un mot, d'un air, d'un chiffre, rentre dans cette catégorie.

Vous vous êtes levé ce matin, en fredonnant un air ; vous sortez, il revient sur vos lèvres, à votre bureau, au restaurant il vous suit, ne vous laissant de repos à aucune heure de la journée. Que serait-ce s'il vous revient la nuit, le jour, pendant une semaine.

D'autres individus sont persécutés par la recherche d'un mot, d'un nom du reste parfaitement inutile, lu quelques jours auparavant sur une affiche, dans un journal, sur une plaque de rue. Ils ne peuvent se livrer à leurs affaires qu'après l'avoir trouvé. Certains excentriques répètent involontairement, à satiété, le même mot. Il en est qui additionnent, sans le vouloir, tous les reverbères, tous les poteaux télégraphiques, tous les barreaux d'une grille devant lesquels ils passent.

Le cas suivant d'un élève des Beaux-Arts, âgé de vingt et un ans, est bien caractéristique, il est emprunté à une clinique du docteur Magnan : « Bientôt lui vint à l'esprit la fatalité du nombre **13** et quelquefois avant de se coucher, il touchait **13** fois sa table de nuit, ou **13** objets différents épars dans sa chambre. Peu à peu, il lui est arrivé de répéter plusieurs fois de suite ces **13** contacts et finalement il passait des nuits entières, harassé de fatigue à parcourir la chambre pour satisfaire ce besoin de toucher les objets. Le nombre **13**, à partir de ce moment, s'impose à son esprit à l'égal d'un tic et intervient en dehors de la volonté à propos de tout ».

La *théomanie* (monomanie religieuse), la *démonomanie* ne rentrent pas dans notre sujet, étant des variétés de folie mais les partisans de la magie noire, du spiritisme et des tables tournantes nous appartiennent. Aurions-nous beaucoup de peine à trouver sur les bancs mêmes de l'Institut, des personnes qu'impressionnent le vendredi, et non plus le nombre mais la date du 13, qui n'entreprennent rien ce jour-là, qui ne se mettraient jamais à table avec ce nombre fatidique de convives !

Les excentriques orgueilleux sont légion. Le monomaniaque se croit Alexandre ou Napoléon, mais regardez passer cet homme, simple original, dont le ruban multicolore a des largeurs d'écharpe. Rien qu'à la façon dont il porte la tête, soyez assuré qu'il regarde les conquérants dans la peau desquels s'est introduit le vrai fou, pour de bien petites gens auprès de lui. Écoutez-le parler de ses Ancêtres, avec un grand A, de ses travaux avec plusieurs grands T, et vous verrez jusqu'où l'estime de soi-même peut porter un individu. Il en impose au public par ses affirmations coupantes, et accable les ministres de réclamations, parce qu'ils ne rendent pas suffisamment justice à son mérite, du reste fort mince. Un député, mort aujourd'hui, était bien connu pour l'extase qu'il montrait pour sa propre beauté, et cela dans ses professions de foi et jusqu'à la tribune de la Chambre. Si l'excentrique n'a pas toujours grand succès auprès de l'État, il en a souvent près des femmes.

Chez d'autres originaux, il semble qu'il y ait maladie de la volonté. Chacun a rencontré de ces individus qui ne peuvent arriver à terminer une affaire, pour lesquels prendre une décision est une souffrance, et dont on ne peut obtenir qu'un éternel : « Je verrai, je réfléchirai ».

Alors que l'achèvement de la chose entreprise est une satisfaction indispensable pour le cerveau normal, l'excentrique sans volonté (*aboulique*), n'enverra pas une lettre importante, par paresse invincible d'y mettre sa signature. Inventeur, il n'ajoutera pas le dernier ressort à sa machine pour juger si sa conception est réalisable.

Cette variété doit être fréquente dans les grandes administrations publiques, où le mot « attendre » orne le coin de tant de dossiers.

Les monomanies étant contagieuses, il serait curieux, pour un spécialiste, de rechercher l'influence hiérarchique sur la multiplication de ces excentriques. Peut-être aurait-on l'occasion de trouver, au lieu de la fameuse folie à deux, des cas de monomanies à plusieurs.

Le malade imaginaire du dix-neuvième siècle n'est plus celui de Molière. Il ne prend pas plus de clystères qu'il ne porte de bonnets de coton. Recruté souvent parmi les intellectuels, énervés par l'insomnie si fréquente chez eux, il est repris du même malaise à un certain coin de rue, devant une porte qu'il n'ose franchir. Simplement anémique, il déclare être incapable de sortir de son lit, de marcher.

Certains ne traversent une place qu'avec la plus grande terreur (*agoraphobie*).

Dr Galtier-Boissière.

(*A suivre.*)

LE TOMBEAU DU GÉNÉRAL GRANT

ET LES FÊTES DU « *Jour de Grant* »

A NEW-YORK

Le 27 avril dernier, New-York présentait un aspect d'animation extraordinaire. Alors que la ville basse, la ville des banques, des docks et des affaires, était plongée dans un abandon sans précédent, une multitude immense se portait, dès les premières heures de la matinée, vers le parc de Riverside, situé tout au haut de la cité, sur des falaises dominant la rivière de l'Hudson. Cependant les trains et les bacs à vapeur déversaient dans la métropole des milliers de soldats : marins au visage bronzé, troupes régulières à l'habillement uniforme, régiments de milices venus de tous les points du territoire, depuis les frontières du Canada jusqu'aux plantations du Sud, et aussi différents dans leurs costumes que dans leur origine ; vétérans de la Guerre civile enfin, auxquels tout cet appareil martial semblait donner un regain de jeunesse.

C'est que le 27 avril était une fête légale, pour cette année seulement et pour honorer la mémoire du héros de la grande guerre de Sécession, le général Ulysse Grant.

Nous n'avons pas besoin de rappeler quels sont les titres de Grant à la reconnaissance du peuple américain. On sait qu'il est apparu sur les champs de bataille de cette lutte de géants à un moment où la fortune ne souriait pas à l'Union; à un moment où, selon l'expression d'un critique, on avait besoin d'un héros. Les détracteurs de Grant ont été jusqu'à dire que tel était ce besoin, que l'opinion publique s'est obstinée à voir des actes d'héroïsme dans des actions les plus naturelles, des traits de génie dans des coups du hasard.

Que la chance ait joué un certain rôle dans la carrière du général Grant, c'est ce qu'il est difficile de nier. Grant est un des hommes sur lesquels le sort semble avoir pris plaisir à satisfaire tous ses caprices ; sa vie n'est qu'une série de vicissitudes ; la fortune ne peut même pas se désintéresser de lui après sa mort, car voici qu'à la suite d'une douzaine d'années, sinon d'oubli, du moins d'obscurité relative, elle lui réservait une des apothéoses les plus grandioses qu'on pût rêver.

Grant était né, le 27 avril 1822, à Georgetown, une petite ville de l'état d'Ohio. Sorti de l'École militaire de West-Point, il fit ses premières armes dans la guerre contre le Mexique. En 1853, en garnison comme capitaine d'infanterie dans un poste perdu de la côte du Pacifique, il se fatigua d'un service où l'avancement paraissait problématique, et donna sa démission. Il fit d'abord valoir tant bien que mal une petite ferme près de Saint-Louis ; puis nous le trouvons en 1860, dans une maison de commerce de Galena, en Illinois. C'est là que le surprit la déclaration de la guerre entre les États du nord et ceux du sud. Étant le seul ancien militaire de la localité, il reçut des habitants de Galena la mission d'instruire leur milice. Mais Grant avait maintenant soif d'activité ; et il s'adressa au gouverneur de l'Ohio pour obtenir une situation en rapport avec son expérience et ses services passés. Après avoir fait la sourde oreille, l'administration, plus pressée de donner des places à ses créatures qu'à utiliser les forces vives de la nation, se décida à employer Grant dans ses bureaux, à *liguer des imprimés.*

Heureusement pour lui que des amis, qui connaissaient ses aptitudes, lui firent donner le commandement du 21[e] régiment de la garde nationale d'Illinois. Peu de temps après, on le nomme général de brigade, on lui confie l'organisation d'une armée ; et dès lors sa fortune militaire est assurée. Il marche de succès en succès. Belmont, Shiloh, Corinth, Vicksburg surtout sont les étapes glorieuses de Grant vers le grade de lieutenant général, qu'on crée pour lui après la bataille de Chattanooga en 1864.

Il justifia la distinction dont il avait été l'objet en remportant de nouvelles victoires qu'il couronna, en avril 1865, par la capture du général confédéré Lee.

Le général Ulysse Grant fut élu en 1868 Président de la République pour quatre ans ; et réélu en 1872. Il était arrivé à l'apogée de sa gloire ; dès lors la fortune lui fait grise mine. Les envieux, les détracteurs commencent à lever la tête ; les affaires où il s'est engagé depuis sa retraite de la politique, périclitent ; sa santé devient mauvaise ; enfin la maison de banque à laquelle des gens peu scrupuleux ont attaché son nom, fait faillite.

Une fois de plus, cependant, il rétablit sa fortune, avant de mourir : ce fut grâce à ses travaux littéraires, la publication de ses Mémoires qui eurent un grand succès.

Le général Grant est demeuré un des caractères les plus populaires des États-Unis. C'était un homme de mœurs et de manières simples ; incapable de découragement comme d'enthousiasme, ses succès comme soldat paraissent plutôt dus à son initiative qu'à de profondes combinaisons stratégiques. Sa modération, sa courtoisie envers les vaincus sont restées en quelque sorte proverbiales.

On raconte que lorsque le général Lee se rendit à lui, à Appomattox, Grant évita tout ce qui aurait pu froisser l'amour-propre de son rival malheureux.

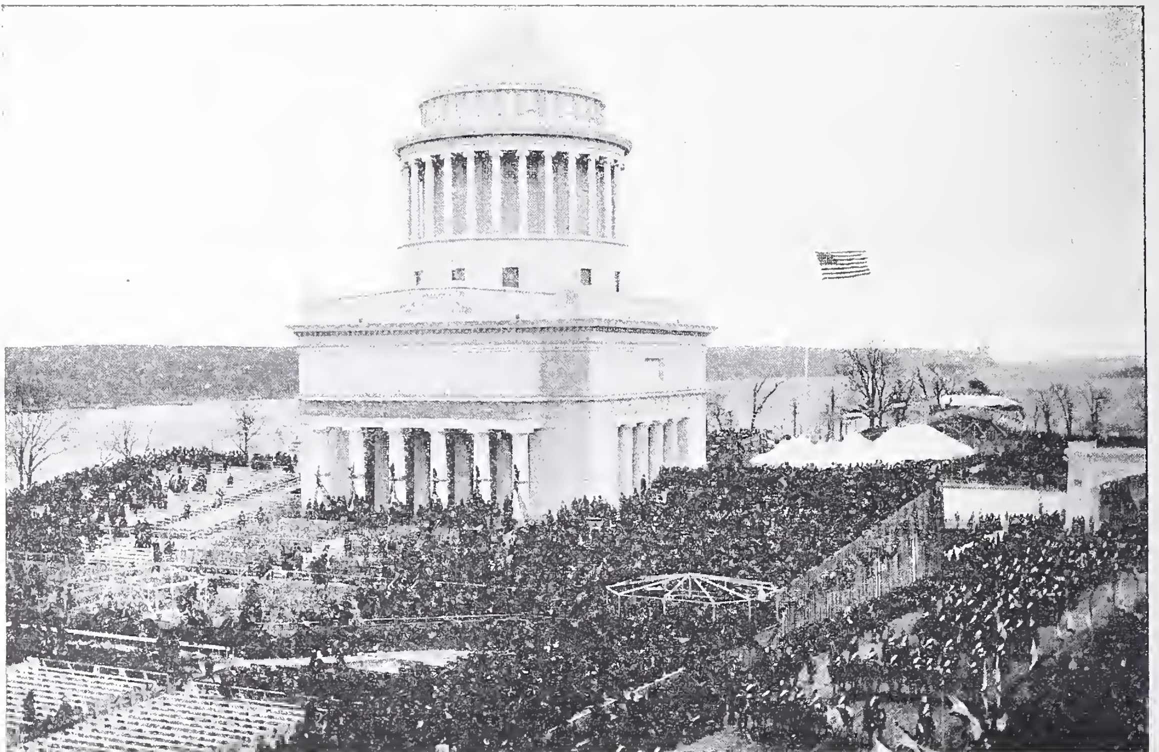
Il poussa la délicatesse jusqu'à venir à la signature de la capitulation sans sabre : « Veuillez excuser le négligé de ma tenue, dit-il

finement à son adversaire; j'ai oublié mon épée dans la voiture ». Il laissa aux cavaliers confédérés leurs chevaux « afin qu'ils pussent les employer aux travaux des champs ».

On conçoit que les vétérans confédérés eux-mêmes aient tenu, lors des fêtes de Grant, à rendre hommage à la mémoire d'un vainqueur si magnanime.

A la mort de Grant, survenue en 1885, un comité se forma, sous le nom de *Grant Monument Association,* dans le but d'élever au héros un tombeau digne de lui. Pendant cinq ans il travailla à amasser les fonds nécessaires, estimés à 60,000 dollars (3,090,000 francs environ). La somme ne fut réunie qu'en 1892, grâce aux efforts de quatre-vingt-dix mille souscripteurs. Le général avait exprimé le désir d'être inhumé à New-York. On choisit pour emplacement du monument le parc de Riverside. La première pierre fut posée le 27 avril 1892. On scella dans la maçonnerie une boîte contenant des copies de la déclaration d'Indépendance, de la Constitution des États-Unis et des articles de la Confédération, une bible, les Mémoires du général Grant, un drapeau américain, des pièces de monnaie, etc.

Ni le tombeau de Theodoric à Ravenne, ni celui d'Adrien à Rome ne peuvent rivaliser comme apparence générale ou comme situation avec le mausolée de Grant. Le monument est



Tombeau du général Grant. — Inauguré à New-York, le 27 avril 1897.

une construction de granit blanc du Maine, présentant l'aspect du marbre. Il a la forme d'un temple carré, en style grec dorique, couronné par une coupole circulaire ionique et un toit conique destiné à supporter une statue. Sa hauteur est de cinquante mètres; il domine l'Hudson de soixante environ. L'intérieur a été copié en partie sur le tombeau de Napoléon aux Invalides.

Le « *Grant Monument* » a été solennellement remis à la ville de New-York par le président Mac-Kinley, entouré de son cabinet et du corps diplomatique, le 27 avril dernier. A cette occasion un grand cortège comprenant près de soixante mille personnes, est venu défiler devant la tombe. On y voyait figurer, côte à côte, les vétérans des deux armées ennemies; les plus célèbres régiments du Sud y disputaient à ceux du Nord les applaudissements d'une foule enthousiaste. A l'issue de cette première revue, il y en eut une autre, sur la rivière de l'Hudson, où prirent part non seulement les vaisseaux de guerre américains, mais aussi ceux envoyés pour cette ocasion par diverses puissances étrangères. La France y était représentée par le « *Fulton* », venu des Antilles.

On pourra se faire une idée du nombre des spectateurs quand on saura que le chemin de fer aérien, seul, transporta ce jour-là plus de deux cent cinquante mille personnes, et les tramways, deux cent mille; qu'il y avait cinquante mille personnes sur l'eau, et que le chiffre des visiteurs seulement — c'est-à-dire des personnes venues voir le cortège des différents points du territoire — atteignait un million.

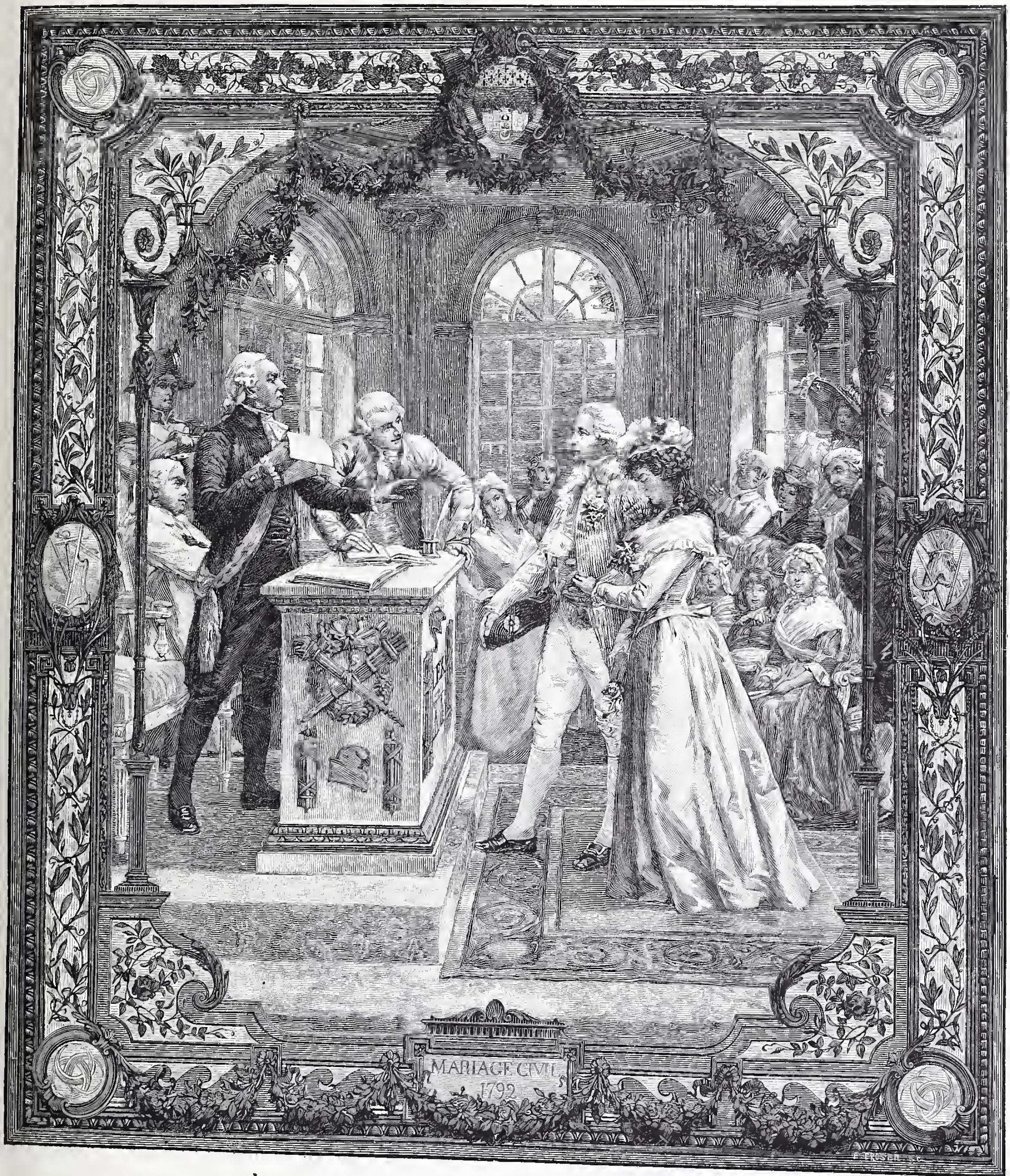
George Nestler Tricoche.

Le Gérant: R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

NOUVELLE TAPISSERIE DES GOBELINS POUR L'EXPOSITION DE 1900

LE MARIAGE CIVIL EN 1792



Le Mariage civil en 1792. — Tapisserie des Gobelins. — Gravé par Crosbie.

L'auteur de ce charmant modèle a pleinement réussi à lui donner le caractère si artistique du siècle dernier, et. sous les doigts des habiles artistes des Gobelins, la laine rendra encore mieux que la couleur les effets lumineux, chatoyants, des costumes du temps.

Pour l'harmonie générale de son œuvre, M. Claude a su tirer des effets merveilleux des modes si gracieuses de 1792.

Que nous sommes loin de la monotonie des costumes actuels, surtout du côté masculin!

Ici, le maire lui-même est pimpant et gracieux, avec sa perruque poudrée à blanc, ses habits de taffetas noir et son écharpe portée en sautoir et non en ceinture. Le secrétaire est vêtu de soie vert-pomme : il apporte ainsi une note très gaie dans la symphonie.

Quant à la mariée, elle est absolument ravissante avec son chapeau *à la bergère* couronnant une magnifique chevelure d'un blond ardent. La robe est d'un rose vif, ornée de tous les falbalas à la mode du jour.

Le marié a aussi très bonne mine avec son habit bleu barbeau, sa culotte amarante et ses bas de soie blancs.

Et les invités encadrent très harmonieusement le groupe principal.

On a repris aux Gobelins la mode très rationnelle et éminemment décorative suivie par le plus grand nombre des habiles tapissiers des trois derniers siècles.

Les tapisseries sont entourées de larges bordures formées par les motifs les plus fantaisistes : fleurs et fruits, animaux, arabesques, etc.

Le *Mariage civil en 1792* étant destiné à la Salle des mariages de la mairie de Bordeaux, on a introduit avec beaucoup d'adresse, dans le magnifique entourage formant bordure, les armes de cette illustre cité.

On sait que la ville de Bordeaux porte le croissant dans son blason, non point par suite de sympathies musulmanes, mais simplement à cause de la forme de son port.

C'est pourquoi on a fait figurer aux quatre coins de la bordure trois croissants gracieusement enlacés, outre le blason qui occupe le milieu de la bande supérieure.

Ch.-E. Guignet.



LES AUTOMOBILES DE 1833

Dans un almanach destiné aux enfants, et qui porte la date de janvier 1834, nous avons trouvé le curieux compte rendu suivant, au sujet d'expériences faites à Londres, avec ce que nous avons appelé depuis les voitures automobiles.

Celles-ci ne sont devenues pratiques que de nos jours seulement. Mais, comme on va le voir, les premières avaient circulé sur les routes soixante ans auparavant.

OMNIBUS ET VOITURES A VAPEUR SUR LES CHEMINS ORDINAIRES.

L'omnibus à vapeur qui fait le service entre la Banque et Paddington peut contenir 13 personnes, et ne diffère extérieurement en rien des autres omnibus.

Le mécanisme se compose de deux cylindres de 8 pouces de diamètre, et de 16 pouces de course; la voiture ne pèse que 3 tonneaux, sa force est de 15 chevaux; les manivelles sont de 8 pouces et tournent 62 fois par minute. Sa vitesse peut s'élever à 14 milles à l'heure, en brûlant 3 bushels de coke par mille.

L'appareil de la voiture est de la composition de M. Hancock. La chaudière se compose de tubes plats, perpendiculaires, séparés et maintenus par des règles en fer : aucune apparence de cheminées ne se fait remarquer à l'extérieur.

Les roues sont commandées par des chaînes ordinaires qui s'impriment avec beaucoup d'art dans des poulies en fer fondu d'un pied de diamètre. Un frein d'une espèce nouvelle sert à retarder le mouvement de la voiture dans les descentes : il se compose d'un large segment en fer, qui s'appuie sur le quart supérieur de la roue ; le conducteur peut le manœuvrer sans abandonner le gouvernail de la voiture.

Plusieurs autres voitures à vapeur sont en construction dans différentes villes de l'Angleterre. M. Ogle vient de faire avec son remorqueur de nouvelles expériences qui ont parfaitement réussi. M. Guerney a été forcé d'interrompre son service de *Chettenham* par des obstacles que la malice des voituriers lui a suscités. En somme, il n'y a en ce moment aucune voiture à vapeur qui marche sur les routes ordinaires, mais c'est une invention qui paraît ne pouvoir tarder à parvenir à sa maturité : le fruit est mûr, il n'y aura bientôt plus qu'à le cueillir.

On ne peut se dissimuler qu'il y a beaucoup d'obstacles à vaincre; mais un grand nombre de difficultés sont déjà levées, et il n'en reste que fort peu d'autres. Des ingénieurs doutent encore du succès; mais des hommes non moins positifs et non moins instruits n'ont pas dédaigné de tenter la solution de cette importante question.

Le reproche vulgaire que l'on fait à ces voitures, c'est qu'elles pourront effrayer les chevaux. Les enquêtes du parlement ont prouvé que ce reproche n'était nullement fondé, et tous les habitants de Londres se sont assurés par eux-mêmes qu'il n'en était rien.

La *Société pour les omnibus à vapeur* en a douze, en ce moment en construction; les essais ont prouvé qu'il y avait cent pour cent d'économie sur les chevaux. Une chose remarquable, c'est que la *Société pour empêcher les mauvais traitements contre les animaux* vient de se constituer protectrice et promotrice de ce système de locomotion, dans le but unique d'épargner, est-il dit, à ce noble compagnon de l'homme, les fatigues inouïes auxquelles on le soumet dans les diligences accélérées d'aujourd'hui.

Il serait donc prudent, avant de se lancer dans les constructions coûteuses de chemins de fer, que l'on fît quelques essais, quelques dépenses pour résoudre entièrement ce problème, laissé jusqu'ici aux forces individuelles de travailleurs isolés et peu fortunés pour la plupart. Car, pour le même argent que l'on mettra dans un quart de lieue de rails, on construirait 30 voitures à vapeur, et si nos routes étaient aussi belles que celles de l'Angleterre, ces voitures y rouleraient presque aussi vite que sur les chemins de fer.

Journal de l'Académie de l'Industrie.

Pourquoi cette entreprise dont les débuts étaient en apparence si brillants, n'a-t-elle pas eu de suite? Sans doute parce que les frais étaient trop considérables.

L'automobilisme n'était réalisable qu'avec des moteurs perfectionnés et surtout légers, et on en était loin à cette époque!

X.

LE JUBILÉ DE LA REINE VICTORIA

Le mois dernier on a célébré par toute l'Angleterre, et à Londres, la capitale, avec un luxe de réjouissances incroyable, le jubilé de diamant de la reine Victoria.

Figure à part, en cette fin de siècle, que celle de cette souveraine, dont les soixante années de règne n'ont pas affaibli la popularité, bien au contraire!.. L'Angleterre vient de lui faire, en effet, une véritable apothéose.

Chose curieuse, le mot « jubilé » qui a servi d'enseigne aux dernières réjouissances de la protestante Grande-Bretagne est une expression papale. C'est le pardon solennel qui s'est célébré à Rome, d'abord tous les cent ans, puis tous les cinquante, et qui se célèbre aujourd'hui dans l'univers tous les vingt-cinq ans, et chaque fois que le pape le décrète. Par extension, le « jubilé » est devenu une fête domestique que les époux célèbrent à l'occasion d'un certain nombre d'années de mariage. Au bout de vingt-cinq ans, ce sont les noces d'argent, au bout de cinquante ans les noces d'or, au bout de soixante les noces de diamant.

Le jubilé de diamant de la reine Victoria ne saurait cependant être comparé à rien de ce qui a existé dans l'histoire des temps. S'il était intéressant de fixer le sens du mot lui-même, il est plus important encore de définir ce dont il a été l'expression en Angleterre. Il y a dix ans, c'était le jubilé d'or qui était fêté de l'autre côté de la Manche : les réjouissances d'alors ont servi en quelque sorte de répétition à celles d'hier. Illuminations, revues de troupes, défilés, tout était dans le programme, sauf cependant cette revue de Spithead où le gouvernement de la Grande-Bretagne a tenu à montrer aux représentants de l'Europe ce qui constitue la force défensive formidable de l'Angleterre, la flotte. Tant il est vrai que dans ces jours de *réjouissances nationales* — traduction libre mais exacte des jubilés — nos voisins n'oublient pas, n'oublieront jamais le côté pratique, le côté utilitaire.

Les rampes de feu, les ballons électriques, les feux de bengale ou d'artifice, cela flatte l'œil des foules, mais les cuirassés, mais les torpilleurs, mais les constructions navales, c'est un spectacle, qui, en même temps qu'il témoigne de la puissance d'une nation, laisse un souvenir durable dans l'esprit des représentants étrangers.

Mais revenons à la reine Victoria, qui est montée sur le trône en 1837, à l'âge de dix-neuf ans, et qui par conséquent est à l'heure actuelle dans sa soixante-dix-neuvième année. Si on a rappelé les grands faits de son règne, on a négligé de remonter jusqu'à ses années de jeunesse. Son enfance, ses années de jeune fille jusqu'au jour où elle fut proclamée reine sont cependant curieuses à bien des points de vue. Quand on les étudie de près, quand on lit les mémoires de Gréville notamment, l'histoire prend la forme du roman.

C'est dans le vieux palais de Kensington que la reine Victoria vint au monde. Son père et sa mère étaient le duc et la duchesse de Kent, et son grand-père le roi Georges III.

Son père avait deux frères plus âgés que lui, et ces princes pouvaient avoir des héritiers appelés à leur succession. Aussi personne ne supposait un seul instant que « the little May Flower », « la petite fleur de Mai », comme on appelait la princesse Victoria, monterait jamais sur le trône de ses pères.

D'ailleurs la chance ne paraissait pas favoriser le bébé royal. Il avait six mois, lorsque sa mère l'emmena dans le Devonshire, à Sidmouth. Par une claire matinée du mois de mars, la nourrice se promenait dans la « nursery », avec l'enfant dans ses bras, quand tout à coup un bruit retentit. C'était une détonation de fusil, et une balle traversant un carreau passait près de l'oreille droite de la petite princesse, en sifflant. On en fut quitte pour la peur, mais quelle peur! Quant au jeune garçon qui avait failli ravir la vie à la princesse en s'amusant à tirer sur les oiseaux, il ne se préoccupa que du carreau cassé, et s'enfuit, en riant, à toutes jambes, tandis qu'on s'empressait anxieux auprès de l'enfant.

Le duc de Kent, en particulier, avait une adoration extrême pour Victoria. Il l'enlevait souvent aux bras de sa nourrice pour la porter dans les siens, et se plaisait à l'emmener dans les salons de réception pour la faire admirer par ses amis : « Regardez-la bien, leur disait-il comme s'il eût prévu la destinée, elle sera reine d'Angleterre » ; et il jouait avec sa petite fille, la faisant sauter sur ses genoux et courir à quatre pattes dans les appartements.

Un jour, le duc de Kent revenait d'une promenade, à pied. Il avait été surpris par un orage et était trempé jusqu'aux os. Rencontrant à quelques pas du château la petite princesse, il s'arrêta quelques instants pour la voir. Mal lui en prit : il ressentit un frisson, se mit au lit en rentrant, et malgré tous les soins qui lui furent prodigués, mourut.

La princesse Victoria cependant grandissait, élevée, comme la plupart des Anglaises, dans l'amour du grand air, et habituée à peine au seuil de la vie à la régularité la plus absolue. Travaillant deux heures, aussitôt après son lever qui avait lieu à six heures, elle prenait son petit déjeuner à huit heures, puis se promenait à pied et en voiture. De dix heures à midi elle étudiait de nouveau, jouait de midi à deux heures, et alors prenait son second repas. Puis de trois à quatre elle avait encore une leçon.

A partir de quatre heures, elle se promenait et, en rentrant de la promenade, elle trouvait au château son professeur de dessin ou son professeur de piano. Les arts d'agrément ne la séduisirent jamais beaucoup, du moins en tant qu'étude. Le piano en particulier lui était odieux.

— Pourquoi tant de gammes, s'écriait-elle, pour arriver à jouer une polka ou une valse ?

— Mais pour devenir une maîtresse de piano, répliquait le professeur, il faut savoir tout.

Et la petite princesse continuait ses gammes sans enthousiasme.



Jubilé de la reine Victoria. — Décoration du pont de Londres.

Entre sept et huit heures dernier repas, après le thé traditionnel, et coucher à neuf heures. Tel était l'emploi des journées de la future reine.

Elle ne restait pas toute l'année au palais de Kensington. On la voyait à Claremont, ou aux bords de la mer courir pieds nus comme les Anglaises de son âge sur le sable argentin ou regarder les bateaux de pêche balancés par les vagues sur les flots bleus. Le long de la plage Brighton, tous les regards étaient pour elle; la foule l'entourait. Les héritiers de la couronne mouraient les uns après les autres, et on commençait à penser qu'elle serait un jour prochain reine de Grande-Bretagne et d'Irlande. En été, sa mère la conduisait dans l'île de Wight qui était et qui est restée un de ses séjours favoris. Installée avec elle à Norris-Castle, elle passait son temps à des excursions délicieuses au milieu des sites les plus pittoresques.

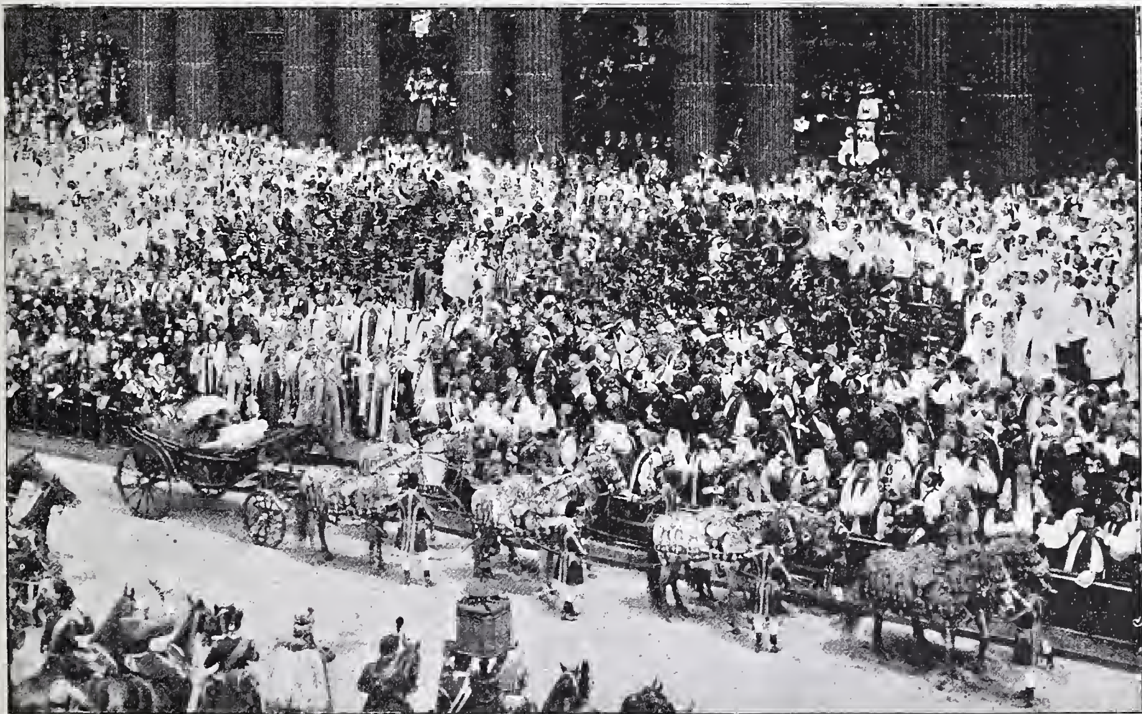
Elle allait avoir douze ans, quand on apprit la grave maladie du roi Guillaume. La duchesse de Kent pensa que le moment était venu de révéler à sa fille l'avenir qui lui était réservé. « Elle plaça dans son livre d'histoire, raconte un auteur Anglais, une table généalogique contenant tous les noms des rois et des reines d'Angleterre, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'au prince régnant. Au bas de la table, elle avait ajouté ces mots :

« Victoria princesse héritière! » Le lendemain, lorsque « la petite May Flower » se mit au travail, elle vit qu'on avait glissé dans son histoire d'Angleterre une feuille inconnue : « Qu'est celà ? » fit-elle, et tranquillement elle lut à voix basse la liste des noms. Elle dit alors avec simplicité : « Je vois que je suis plus près du trône que je ne pensais. »

Un autre auteur prétend qu'elle mit la main dans celle de sa gouvernante et ajouta : « Je vois pourquoi vous attachiez tant d'importance à mon zèle. Jusqu'ici je n'ai travaillé que pour vous être agréable. Je comprends mieux maintenant ».

La maladie de Guillaume IV traîna en longueur. Cependant, six ans après, le 20 juin 1837, au moment où le jour commençait à paraître, le roi rendait le dernier soupir. Aussitôt deux vigoureux chevaux étaient attelés à une voiture et partaient au trot allongé dans la direction de Londres. Dans cette voiture avaient pris place l'archevêque de Canterbury et le lord chambellan qui avaient hâte de porter à la princesse la nouvelle de son avènement au trône. Ils arrivèrent de très bonne heure devant le palais de Kensington. Tout y dormait encore : seuls les oiseaux éveillés chantaient joyeusement dans les jardins. Ils sonnèrent, frappèrent, appelèrent et réussirent enfin à faire lever le suisse qui les fit entrer et les pria d'attendre dans la cour, tandis qu'il allait chercher un

des valets. Le valet les conduisit dans une pièce du rez-de-chaussée. Là encore on les fit attendre. Impatientés, et pensant qu'on les oubliait, ils firent manœuvrer la grosse cloche du palais qui sonna à toute volée. Là-dessus, un autre valet apparut, croyant qu'un malheur était survenu. Il fut rassuré quand il apprit qu'il avait simplement à dire à la demoiselle d'honneur de prévenir sa maîtresse d'avoir à descendre au rez-de-chaussée où une nouvelle importante lui serait communiquée. Vingt minutes s'étaient écoulées. Personne n'était venu. Alors ils recommencèrent à faire retentir la cloche. La demoiselle d'honneur se présenta effarée, déclarant qu'elle ne pouvait à pareille heure — six heures du matin — troubler le sommeil de la princesse. Ils se contentèrent de répondre : « Nous venons voir la *Reine* pour les affaires de l'État. Elle doit leur sacrifier son repos! » L'argument était sans réplique. La suivante courut auprès de sa maîtresse. Mise au courant de la nouvelle, la jeune princesse s'empressa de sauter hors de son lit, et sans le moindre sentiment de coquetterie, sans penser à sa nouvelle situation prépondérante dans l'État, elle jeta négligemment un long châle sur ses épaules, puis descendit avec ses pantoufles et sa robe de chambre.



Jubilé de la reine Victoria. — Cérémonie devant la cathédrale de Saint-Paul.

Le lord chancelier et l'archevêque de Canterbury s'inclinèrent profondément devant elle et lui transmirent officiellement le message. La reine, les larmes aux yeux, se tourna vers l'archevêque de Canterbury et lui dit *en français :* « Je ne serai peut-être pas une grande reine, mais je serai bonne ». Puis elle ajouta en anglais : « Je supplie Votre Grâce de prier pour moi ».

L'archevêque, le lord chancelier et la reine se mirent à genoux et prièrent. Puis la reine écrivit à la veuve du prince défunt pour lui exprimer la part qu'elle prenait à sa douleur et adressa la lettre : « A Sa Majesté la Reine ». Quelqu'un de son entourage fit observer que la veuve de Guillaume IV ne l'était plus : « Je le sais, répondit-elle, mais je ne veux pas être la première à lui rappeler son malheur ».

L'archevêque se chargea de transmettre la lettre et prit congé ainsi que le lord chambellan, tandis que la fille de la duchesse de Kent allait avertir sa mère du grand événement qui venait de s'accomplir.

Dès neuf heures le premier ministre, lord Melbourne, venait présenter ses hommages à la jeune reine, et à onze heures la noblesse du Royaume-Uni était réunie pour assister à son premier conseil.

A partir de ce moment la « petite May Flower » disparut pour faire place à la souveraine, dont on connaît la vie et les actes.

Presque chaque année la reine Victoria se rend dans le midi de la France chercher le beau soleil qui brille trop rarement dans son pays. Elle reçoit parmi nous l'accueil le plus respectueux et le plus sympathique. Personne n'ignore en effet que si le tsar Alexandre II, dans la crise de 1875, intervint puissamment en faveur de la France, la reine Victoria plaida non moins éloquemment la cause de la nation vaincue auprès du vieux Guillaume Ier.

Maurice Leudet.

LA REVUE NAVALE DE SPITHEAD

A bord du *Pothuau*,
Spithead, le 26 juin 1897.

Enfin il est arrivé, le jour de cette revue qui doit être la plus grandiose manifestation navale qu'on ait vue jamais, et à laquelle nous a



Vue du Pothuau.

conviés l'Angleterre, moins encore, peut-être, pour glorifier sa vieille reine montée sur le trône — curieux pronostic — au plus long jour de l'année que pour faire étalage de sa propre puissance devant le monde entier et devant elle-même. Depuis quinze jours, ont paru une multitude de brochures faisant connaître l'histoire et le progrès de sa marine, donnant des gravures de ses vaisseaux et des portraits de ses hommes de mer les plus fameux, des plans des plus belles unités de sa flotte actuelle, comparant en des figures et des rapprochements qui ont la brutalité écrasante des chiffres. ses budgets et sa production à ceux des États rivaux, surtout de la France, exaltant sa force. ses ressources, sa sagesse, en un mot la posant aux yeux de l'Europe comme la première nation du globe.

Et certes, l'imposant aspect que présente aujourd'hui la rade de Spithead est bien de nature à légitimer l'orgueil britannique qui, avec un soin pieux, maintient toujours en service le *Victory*, le trois-ponts de Nelson à Trafalgar (1). En deux files interminables et tenant leurs distances à trois cents mètres, cinquante-neuf cuirassés et grands croiseurs s'alignent, comme les unités semblables d'un monstrueux bataillon, sur une étendue de près de six milles, soit onze kilomètres. Ces citadelles flottantes, qui jaugent dix et quinze mille tonnes et portent jusqu'à huit cent cinquante hommes d'équipage, sont, grâce à la simplicité élégante des formes, superbes de majesté et de puissance harmonieuses. Derrière elles, s'abritent trente-huit croiseurs de second ordre, avisos-torpilleurs et contre-torpilleurs, puis quarante-huit canonnières et *destroyers* (2), enfin vingt torpilleurs. L'armée que composent ces cent soixante-cinq bâtiments de guerre, concentrés ainsi sur cinq lignes parallèles, est placée sous le haut commandement de sir Nowell Salmon, dont le pavillon d'amiral est arboré sur le *Renown*, et sous les ordres de deux vice-amiraux (*Majestic* et *Alexandra*), et de trois contre-amiraux (*Magnificent*, *Sans-Pareil* et *Edgar*). Il faut ajouter que la flotte anglaise compte encore une ligne de paquebots armés en guerre, appuyée contre l'île de Wight, devant Ryde, et, tout à l'entrée de Portsmouth, derrière les torpilleurs, un certain nombre de *small government vessels*, c'est-à-dire de bâtiments de l'État ne faisant pas partie de la Marine royale (*Royal Navy*), comme ceux des Douanes et autres administrations.

Sur le front de cet immense flotte, laquelle ne comprend cependant que la moitié environ des forces navales britanniques, sont mouillés les bâtiments étrangers. Chaque puissance est représentée par une de ses unités, la mieux choisie sans doute ; mais cette ligne de quatorze navires, tous différents par le type, les dimensions, la couleur, paraît misérable en face de la belle ordonnance et de l'homogénéité des lignes anglaises. On se montre particulièrement le *Brooklyn*, beau croiseur américain que ridiculisent un peu ses trois cheminées d'une hauteur exagérée ; le *Fugi*, superbe cuirassé japonais qui arrive de Londres ; le *Maha Chakrkny*, yacht du roi de Siam, au pavillon rouge coupé d'un éléphant blanc. Le *Pothuau* porte les couleurs françaises avec le pavillon du contre-amiral marquis de Courtilhe. C'est un croiseur cuirassé sorti récemment des chantiers du Hâvre et qui vient de prendre armement à Cherbourg. Il mesure cent dix mètres, marche dix-neuf nœuds, possède une mâture militaire, est armé de deux pièces de dix-neuf centimètres en tourelles se manœuvrant électriquement et de dix de quatorze, sans compter dix-huit canons à tir rapide, enfin porte un effectif de quatre cent cinquante hommes. Il fait bonne figure à côté de ses rivaux. Mais ses formes très fines sont quelque peu écrasées par la masse de son voisin, le croiseur russe *Rossia*, sorte de grand paquebot de haut bord et de cent quarante mètres de long, et, avec son nez très accentué, on dirait de loin quelque simple aviso.

* * *

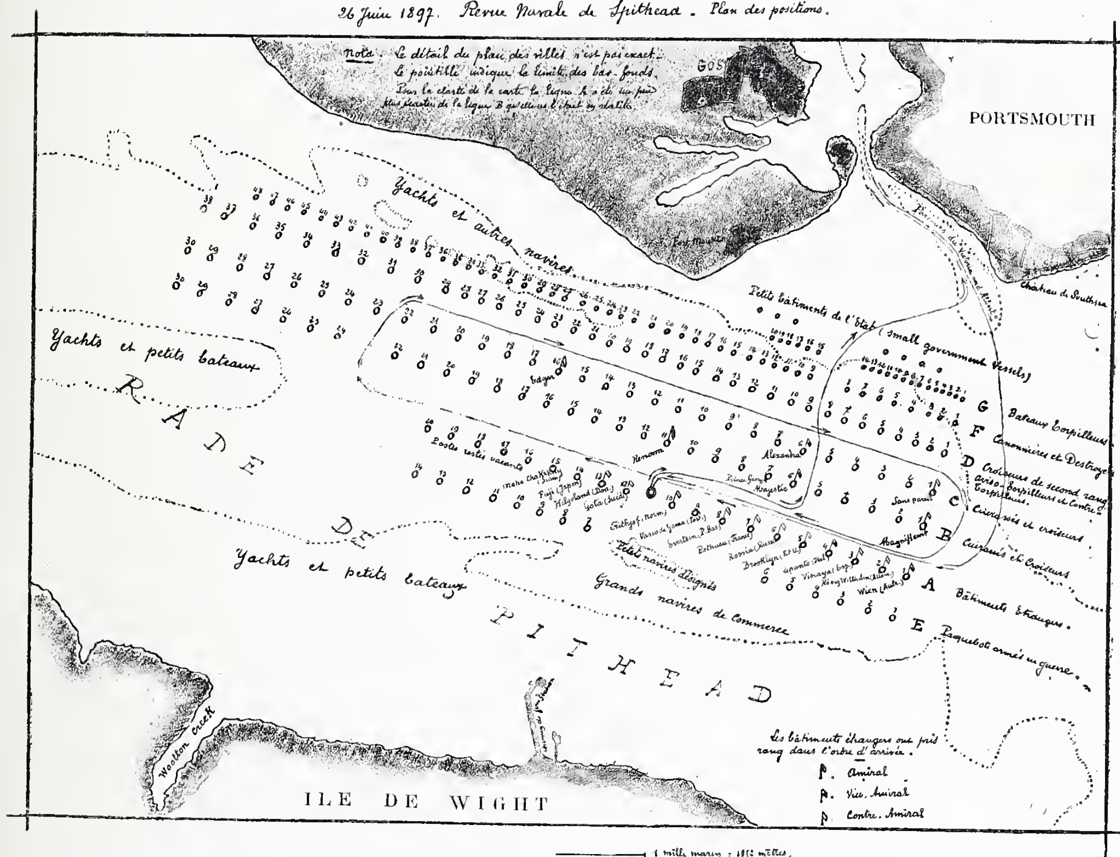
A huit heures ce matin, au signal du *Renown*, le grand pavois a été hissé, jetant sou-

(1) Le *Victory*, dans le port de Portsmouth, porte le pavillon de l'amiral commandant en chef cet arsenal.

(2) *Destructeurs* (de torpilleurs), petits bâtiments rapides dont nous n'avons pas l'équivalent dans notre marine. Nous en construisons en ce moment quelques-uns.

dain ses légères guirlandes de la proue à la poupe de toutes ces sombres forteresses. Hier soir, le ciel était brouillé, et ces gaies couleurs qui se jouent au vent avec des airs de fête eussent pu n'être que des oripeaux lamentables. Mais, une fois de plus, le sort n'a pas voulu trahir la confiance de ceux qui croient au « temps de la Reine ». Le soleil et la brise chassent peu à peu les traînées de brume et, finalement, il fait un temps frais et mi-couvert, à souhait pour une solennité de ce genre.

Partout, en rade, c'est un mouvement extraordinaire. Jamais — chacun le sent et le dit — pareil spectacle ne s'est vu, ne se reverra. L'aspect d'un de nos grands boulevards parisiens peut seul en donner l'idée. Mais, au lieu de voitures, ce qui circule en tous sens, ce sont des navires de toutes les tailles et de tous les types : grands steamers marchands, remorqueurs de la Tamise, magnifiques yachts des rois de la fortune, cotres d'amateurs poussés doucement par leurs grandes ailes blanches, petits canots



Plan de la revue navale de Spithead, d'après un croquis de notre correspondant.

et petites chaloupes égarés dans ce tourbillon. Des torpilleurs anglais portent des ordres; de tous côtés des vedettes et des embarcations amènent aux navires de guerre des personnages et des invités; la *Turbinia*, petit bâtiment de nouvelle invention et très regardé, passe et repasse avec la vitesse d'un train express, volant littéralement sur les eaux. Tout cela, depuis d'immenses paquebots de cent quatre-vingts mètres de long, comme la *Campania* et le *Teutonic*, jusqu'à la moindre coquille de noix, se croise, se suit, se dépasse, évolue à travers l'armée navale impassible, sans embarras et sans accident. Toute cette flotte de commerce et de plaisance, aussi en toilette de fête et pavoisée, est noire de monde. Des hourras frénétiques partent de milliers de poitrines; des milliers de mains agitent des milliers de mouchoirs et de chapeaux. On n'oublie pas, je dois le dire, les marines étrangères dans ces ovations. Aux acclamations de ce peuple en délire se mêlent l'écho des détonations, les accents des musiques, les sonneries des clairons, le cri strident des sifflets à vapeur, et la voix des sirènes pareille au formidable reniflement de monstres inconnus.

***

A une heure et demie, toute cette agitation bruyante cesse comme par miracle. En quelques minutes — chose admirable et qui dénote l'excellence des mesures prises et des consignes données — les lignes se trouvent évacuées, et la foule des bateaux de visiteurs va se masser, aux postes assignés d'avance, sous l'île de Wight, achevant de couvrir d'une forêt de

mâts et de cheminées les espaces restés disponibles dans le canal de deux milles de large qui constitue la rade de Spithead. Il plane maintenant un silence solennel sur ces mille coques, petites et grandes, et ces cent mille personnes. Les passerelles des cuirassés anglais se sont avivées des uniformes rouges de leurs garnisons ; et, sur tous les bâtiments de combat, les matelots se sont rangés le long des bastingages. Chacun des navires de guerre, à ce moment précis, est vraiment un « homme sous les armes » un *man of war*, comme les désignent les Anglais, gardant l'immobilité absolue et faisant fixe, le cap sur Portsmouth.

A deux heures exactement, le yacht de la reine sort de l'Arsenal, salué par les batteries de terre de vingt et un coups de canon. Il est précédé, en guise de pilote, de l'*Irène*, yacht de la *Trinity House*, institution chargée du service des passes. Suivent deux autres yachts royaux, l'*Alberta* et l'*Enchantress*, puis divers paquebots portant la Chambre des lords, la Chambre des communes et le corps diplomatique. Au mât de misaine du *Victoria and Albert* flotte le pavillon de l'Amirauté anglaise, et à son grand mât, l'étendard royal d'Angleterre et l'étendard impérial d'Allemagne. L'impératrice Frédéric accompagne en effet le prince de Galles, délégué par sa Gracieuse Majesté Victoria pour passer la revue. Le cortège s'avance par le dehors. Une salve de vingt et un coups est alors tirée par le tiers de la flotte le plus rapproché et, tandis que cuirassés et croiseurs s'enveloppent de fumée blanche, le *Victoria and Albert* entre lentement dans les lignes et arrive devant les bâtiments étrangers. A son passage, les clairons sonnent, les gardes présentent les armes, les musiques jouent le *God save the Queen*, les équipages poussent les trois hourras réglementaires. Mais le yacht est trop loin pour qu'on puisse distinguer autre chose sur son pont et ses passerelles que des plumets gigantesques, des uniformes chamarrés et des grands cordons. Au fur et à mesure qu'il gagne le centre et la queue des lignes, le deuxième et le troisième tiers de la flotte effectuent leur salut. Le prince de Galles, d'ailleurs, ne poursuit pas sa route jusqu'aux vaisseaux extrêmes. Il coupe la première ligne anglaise au poste n° 23 ; traverse la seconde, et revient à l'est jusqu'aux têtes de ligne qu'il dépasse pour refaire la route déjà suivie et venir mouiller à la place qui a été réservée au milieu des bâtiments étrangers, en face du bâtiment du commandant en chef, le *Renown*.

*
* *

La revue est finie ; il est trois heures trois quarts. Aussitôt les amiraux vont présenter leurs devoirs au prince et aux autorités et personnages qui l'entourent, et c'est, subitement, un grand mouvement d'embarcations et de canots à vapeur. Tandis qu'on se complimente sur le *Victoria and Albert*, de gros nuages s'amoncellent. Les réceptions terminées, à six heures et demie, le yacht royal et son escorte rentrent au port, en passant une troisième et dernière fois devant une partie des navires étrangers, et en traversant la flotte anglaise, près du *Majestic* et de l'*Alexandra* où les deux vice-amiraux ont leur pavillon. L'orage crève à ce moment, déversant des torrents d'eau sur le brillant des cuivres et des canons.

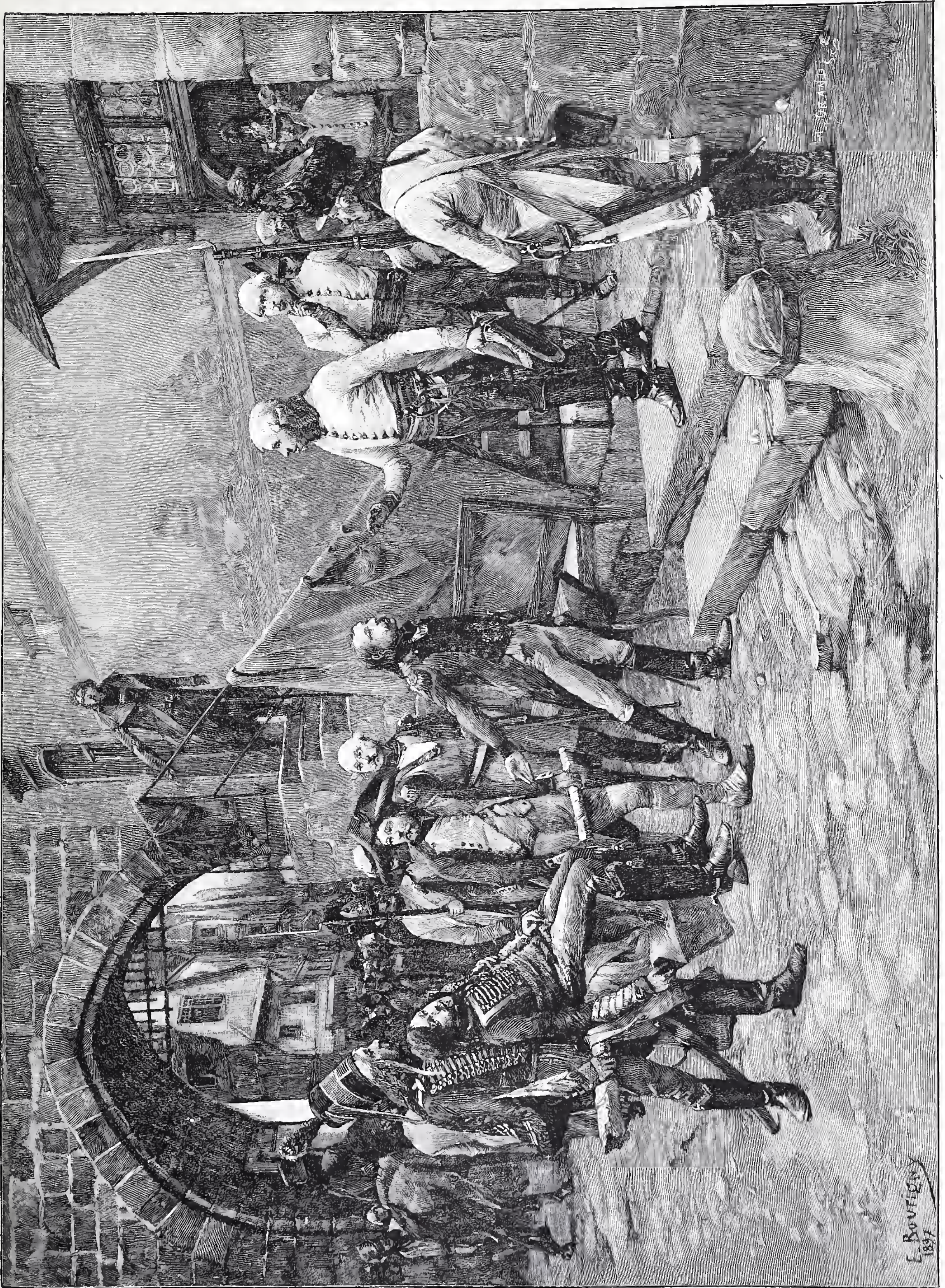
. . . .

La bourrasque a passé, laissant dans l'air une humidité sous laquelle on frissonne et, au ciel, des ténèbres profondes. Soudain, au coup de baguette d'une fée inconnue, voici que d'un bout à l'autre des lignes sans fin, du fond de la nuit très noire et de la surface de la mer, naissent d'immenses traits de feu qui dessinent les coques, les mâts, les cheminées, les vergues, voire même les marques distinctives des amiraux. Deux cent mille lampes électriques allumées au commandement produisent ce magique embrasement de deux cents navires. Le spectacle est inoubliable. On le contemple longtemps. Peut-être n'est-il qu'un rêve. Mais non. Des flancs de ces fantômes de feu, à onze heures et demie, éclairs et tonnerre jaillissent brusquement en des flots de vapeurs rougeâtres. C'est la salve finale de vingt et un coups qui doit couronner cette apothéose. Couvrant les hourras, les chants, les hymnes que jouent les musiques, les détonations des fusées et autres artifices, le fracas déchirant de la canonnade se propage en un instant jusqu'à l'extrême horizon d'où il ne revient qu'en grondements assourdis. Durant quelques minutes, les illuminations s'effacent derrière les fumées âcres de la poudre, comme pour protester qu'un tableau tout de paix ne saurait s'encadrer d'un appareil aussi belliqueux, que ce décor unique de fête et de joie craint et renie ces engins terribles qui sont capables, sous ce même aspect, de vomir, en d'autres temps, par mille bouches, l'horreur et la mort.

Puis les cordons incandescents reparaissent peu à peu, timides, à la fin rassurés, rendant pour quelques instants encore à cette *armada* formidable son aimable apparence d'éblouissante fiction de rêve, de scène irréelle d'outre-cieux... A minuit sonnant, l'enchantement s'évanouit. Les météores radieux alignés dans l'espace en théories triomphales s'éteignent, redeviennent simples vaisseaux sur notre pauvre globe. La rade de Spithead rentre dans l'obscurité que percent seuls, de leurs points d'or et comme autant d'étoiles restées de cette féerie, les feux de mouillage de l'immense flotte qu'elle abrite à l'aise. RENATUS.

MARCEAU

C'est par privilège que la légende se forme autour d'une figure historique, par un privilège peu gaspillé. Elle ne choisit pas à tort et à travers dans le catalogue des gloires. Sa sélection se détermine sur des raisons spéciales dont elle ne s'écarte jamais. Ignorant par principe



Marceau. — Salon des Champs-Élysées de 1897. — Peinture de M. Boutigny. — Gravé par Legrand.

tout ce qui n'est pas héroïque ou monstrueux, elle est peu attentive au bonheur des héros heureux. Le malheur l'attire vers les autres. Le rocher de Sainte-Hélène lui a désigné Napoléon; et elle n'a pas encore cessé de s'agiter autour de sa mémoire, parce que, peut-être, l'empereur n'est pas encore en possession de sa physionomie légendaire définitive. Hauteville-House fit monter Victor Hugo jusqu'à elle. Et le bûcher de Jeanne-d'Arc eut suffi à lui faire

adopter la glorieuse Pucelle comme sa plus gracieuse sélection, si Jeanne n'était entrée de plein droit dans la légende, dès les premiers pas qu'elle fit vers Vaucouleurs sous son auréole de mystère et de miracle.

La pitié a toujours une part à sa formation : et c'est la grâce de la légende de naître d'un attendrissement, d'un émerveillement, ou de l'horreur. Elle se développe avec un charme égal, en sa tâche d'embellir et d'épurer jusqu'à l'idéal ses figures favorites, ou de jeter sa tragique réprobation sur les monstres. Auprès des têtes frappées en pleine jeunesse elle trouve de suprêmes expressions de tendresse. Alors que l'histoire les narre et les quitte avec quelques mots de regrets, elle s'arrête à pleurer et à admirer, elle s'y arrête pour toujours.

Il y a ainsi dans l'histoire des figures qui lui appartiennent; et Marceau est du nombre. M. Boutigny y a-t-il songé en choisissant cet épisode de préférence à tout autre? La jeunesse encore vivante du héros a reçu le coup qui la poétise.

« Le 19 septembre 1796, raconte le livret du Salon des Champs-Élysées pour 1897, Marceau, voulant reconnaître le terrain, partit accompagné du capitaine Souhait et de quelques officiers. Blessé mortellement par un chasseur tyrolien caché derrière un arbre, ses officiers n'eurent d'autre ressource que de le transporter à Altenkirchen, où ils le confièrent à l'humanité et à la loyauté du commandant ennemi occupant la ville depuis quelques instants ».

Marceau avait eu précédemment cette très noble et très pure aventure d'amour que l'on sait. La gloire, en un temps où elle était dithyrambique, ne l'était pas trop pour lui. Sa mort dans ce cadre, puis ses funérailles d'une poésie chevaleresque, ont achevé de le parer pour la légende; et celle-ci trouvera sans doute son expression sur les lèvres du poète futur de la Révolution.

J. Le Fustec.

LES ACTUALITÉS GÉOLOGIQUES AU MUSÉUM

Le 1er juin 1897, a eu lieu au Jardin des Plantes, en présence du Directeur, des professeurs et assistants et d'un nombreux public, l'inauguration de la troisième exposition des actualités géologiques, organisée par M. Stanislas Meunier, professeur de géologie au Muséum, qui a indiqué, en peu de mots, le but de ces expositions. Elles offrent aux géologues l'occasion de faire connaître rapidement leurs travaux et au public le moyen d'apprécier la valeur des résultats obtenus. De même que les précédentes, l'exposition de 1897 comprend des échantillons stratigraphiques, lithologiques et paléontologiques, des préparations microscopiques de roches et de fossiles, des documents graphiques, manuscrits, cartes, coupes géologiques, dessins, photographies de gisements, vues panoramiques, ainsi qu'un certain nombre d'ouvrages et de mémoires sur divers sujets de géologie pure ou appliquée.

Grâce au zèle des fonctionnaires et des voyageurs, nos possessions africaines ont fourni un large contingent à cette exposition. On remarque notamment l'importante série de roches du Congo recueillie par M. Maurice Barrat, ingénieur des mines, qui vient de mourir à Madagascar où il s'était rendu après avoir fait un assez long séjour dans l'Afrique occidentale. D'autres roches du Congo, des schistes rouges, des roches cristallines et des malachites ont été envoyées par M. S. de Brazza, gouverneur général de cette colonie et par M. Clozel, actuellement administrateur de l'Indénié (Côte-d'Ivoire).

Un autre administrateur colonial, M. Pobéguin, qui a été chargé, en 1893 et 1894, de dresser la carte de la Côte-d'Ivoire a fait parvenir au Muséum, en même temps que des plantes, des Insectes et des dépouilles de Mammifères et d'Oiseaux, une série intéressante de roches, micas, gneiss, quartz, etc., de la région du Cavally et des bords de la rivière Tabou. Après avoir exploré la région du Haut-Oubanghi, M. J. Dybowski, actuellement Directeur de l'agriculture de la régence de Tunis, a visité le Dahomey et en a rapporté des échantillons de grès ferrugineux (1).

Le fer paraît abonder, du reste, dans une grande partie de l'Ouest africain et fournit aux indigènes la matière première de ces pointes de flèches, de ces sagaies, de ces couteaux de jet dont on admirait de si nombreux spécimens dans les collections exposées, il y a quelques années, par MM. de Brazza, M. J. Dybowski et M. Maistre. Dans le Haut-Oubanghi c'est un minerai très riche qui affleure en gros blocs, à la surface du sol et que les N'Gapous savent exploiter et travailler en habiles métallurgistes. Dans le Soudan français, à Nioro, il se présente sous la forme de limonite et de fer oligiste dont M. le Dr Suard a recueilli divers échantillons auxquels il a joint des produits de l'industrie indigène du fer.

Des roches et des fossiles du Soudan, de la Guinée et du cap Esteries, reçus de M. Pauly, de M. Paroise et de Mgr Le Roy, vicaire apostolique du Gabon, fournissent de précieux documents sur la nature des terrains de quelques-unes de nos possessions de l'Afrique occidentale.

Les matériaux relatifs à la géologie de Madagascar ne sont pas moins nombreux; citons

(1) J. Dybowski, *La route du Tchad*, 1893, p. 304.

d'abord les roches crétacées et les fossiles, inocérames et Oursins, en partie d'espèces nouvelles, qui ont été accueillis dans les environs de Diégo-Suarez et à la montagne d'Ambre par M. Coridon, ancien trésorier-payeur général et par M. Léon Ardouin, capitaine-major au régiment de tirailleurs malgaches; citons ensuite les échantillons des terres aurifères de Betsilo, gracieusement offerts par M. Chauveau, ingénieur à Paris, qui a donné sur ce gisement des détails instructifs dans une brochure intitulée : *L'Or à Madagascar*. Très différentes d'aspect sont les roches aurifères du Transwaal, dont le laboratoire de géologie a reçu, pour la première fois, de M. Otto Schück, une série complète, accompagnée de roches stériles qui rappellent un peu par leur aspect certaines roches des Vosges.

Un lot de roches et de fossiles du Sinaï, comprenant d'une part des turquoises et des minerais de cuivre, de l'autre des Mollusques et des Crinoïdes des couches crétacées dites céramoniennes, a droit aussi à une mention particulière, parce qu'il provient d'une localité peu connue jusqu'ici au point de vue géologique. Cette collection a été formée par M. Fourtau, ingénieur des chemins de fer égyptiens au Caire.

De leur grand voyage à travers l'Asie centrale et orientale, MM. Chaffanjon, Gay et Mangini, ont rapporté de très nombreuses collections d'histoire naturelle comprenant des dépouilles de Mammifères et d'Oiseaux, des Poissons dans l'alcool, des Insectes, des plantes en herbier, des échantillons géologiques. Ces échantillons géologiques, dont une faible partie seulement figure dans l'exposition organisée par M. Stanislas Meunier, mais dont on verra une série complète dans l'exposition générale des résultats de l'expédition, ont été obtenus le long d'un itinéraire qui s'étend des provinces russes du Turkestan aux côtes de l'Océan pacifique. Ils fournissent des documents nouveaux du plus haut intérêt et, au point de vue industriel, des charbons, provenant de la Chine, méritent particulièrement d'attirer l'attention. Nous en dirions autant de la série d'échantillons obtenus sur divers points du Céleste-Empire par M. Madrolles et dans laquelle on remarque de la houille du Yun-nan, des sables du Koué-tchao, riches en étain, des minerais de cuivre du Se-tchouen et du cuivre métallique qui contient du fer et de l'argent à l'état d'alliage et qui est particulièrement recherché pour la fabrication des bijoux à cause de sa couleur blanche.

*
* *

Avant de quitter l'Asie, signalons encore les échantillons qui ont été recueillis par le prince Henri d'Orléans dans son voyage au Tonkin et au Yun-nan, ceux qui ont été réunis par M. le Dr Hahn, résident au Cambodge, et la belle collection de roches du Mékong formée par MM. Massie et Counillon, membres de cette mission Pavie dont le public à pu apprécier récemment les magnifiques travaux, grâce à l'exposition qui a été organisée l'an dernier dans l'une des salles des galeries de zoologie du Jardin des Plantes, et qui est restée ouverte jusqu'à ces derniers jours.

On sait que l'île d'Anticosti, située au nord-est du continent américain, en face de l'embouchure du Saint-Laurent, a été récemment acquise par M. Meunier qui y installa une petite colonie de pêcheurs, de chasseurs et d'ouvriers. M. le Dr Schmitt, médecin de cette colonie, a envoyé au Muséum une série intéressante de roches et de fossiles. Parmi ceux-ci on reconnait des Trilobites, Crustacés curieux qui ne sont plus représentés dans la nature actuelle et qui doivent leur nom à la forme de leur bouclier, divisé en trois parties, en trois côtes par des sillons longitudinaux.

Dans la catégorie des substances minérales qui présentent une grande importance au point de vue industriel ou agricole, on remarque particulièrement les phosphates d'alumine du Grand-Connétable (Guyane française), donnés par M. Grognot, ingénieur à Nantes et les nitrates naturels du Chili, offerts au Muséum par M. R. Le Feuvre, directeur de la *Quinta normal* à Santiago.

(*A suivre.*)

E. Oustalet.

L'HOMME A LA TÊTE QUI GROSSIT

NOUVELLE

Villégiaturant, l'été dernier, chez les Hournolz, au château de Cournase, en Brie, j'eus l'agrément de connaître cet homme.

Il était grand, réellement grand, étroit d'épaules, très replet de visage. Son crâne et son thorax avaient une égale circonférence. Les mouvements de ses omoplates, de ses cubitus, de ses péronés étaient secs, comme automatiques. En revanche, les jeux de sa physionomie ne manquaient ni d'aisance ni d'élasticité. Ainsi, il semblait fait de deux matières fort différentes et me rappela, dès le prime abord, ces pantins plaisants, burlesques, mégalocéphales, dont la membrure est de châtaignier et la tête de caoutchouc.

Ecuyer éminentissime, apte, paraît-il, à trouver des communications secrètes entre le monde et la divinité, archéologue, juge d'armes, ferronnier, philatéliste, touche-à-tout mirobolant, il se flattait de stoïcisme et d'avoir récemment, au cours d'un voyage à Java, affronté des hardes de tigres, négligemment, une cara-

bine à la main. Il fumait et prisait. J'ajoute qu'il était au moins trois fois baron, comte de Dieu sait quoi, finalement marquis de Cassibraille.

Frisant la quarantaine, il usait de coquetterie. Le château de Cournase possédait, évidemment, un cadran solaire: et, chaque après-midi, lorsque l'aiguille en fer de ce cadran projetait une ombre frissonnante sur la ligne indiquant cinq heures, M. de Cassibraille passait une culotte noire à baguettes de velours et un habit — mauve à boutons d'argent ou jonquille à boutons d'or. Ses escarpins étincelaient, pareils à deux miroirs à alouettes. Et, attachée par deux fils de soie, une couronne marquisale, rubis et perles, se montrait, avec une indéniable complaisance, dans le fond de son chapeau. Un claque, ce chapeau, fait par extraordinaire comme tous les claques du monde. Très vaste, voilà tout.



M. de Cassibraille.

Ce fut au château de Cournase que je connus également M. de Tire-Larigot et Mlle Le Curde. Celle-ci avait dix-sept ans. Elle était jolie, gaie, futée, nerveuse et verveuse. Sous ses blonds cheveux crespelés tournaillaient — oh! les girouettes exquises! — de pimpantes malices et d'agiles espiègleries. On l'adorait. On la craignait. Elle savait tirer une flèche, les cartes et sa révérence au besoin, jouer du mirliton et de la guitare, filer et broder, et brider un cheval. Quant à M. de Tire-Larigot, il n'était réellement remarquable que par la touchante petitesse de son nez camus, pâle et sec.

J'aurai tout dit des autres hôtes des Hournolz en disant qu'ils étaient nombreux.

Dans le jour, nous faisions de longues promenades, tantôt vers Coulommiers, tantôt vers Provins ou Melun. Nous haltions en forêt et déjeunions de viandes froides, de pâtisseries et de fruits, parmi les derniers muguets, les pissenlits, les fougères, au bord d'un cours d'eau semé d'iris flétris ou de nénuphars; et nous eussions, vus d'un peu loin, semblé poser pour une toile de quelque élève de Watteau, si nous avions eu des mandolines. Mais nous n'avions, hélas! que M. de Cassibraille, lequel nous harcelait de sa musique stoïcienne et de l'héroïque récitatif de ses chasses en Malaisie. Et nous rentrions au crépuscule, harassés, et gagnions nos chambres à l'heure où les rayons lunaires épanouissent les belles-de-nuit. Tel était le programme du lundi au samedi soir. Le dimanche, on avait la messe, on dînait en grand tralala et on dansait jusqu'à l'aube.

Le mois de juillet s'écoula de la sorte, doucement, sans rien d'imprévu. Et le premier août arriva. — C'était justement un dimanche.

Ce dimanche-là commença de point en point comme les autres. Lever à huit heures, tartines, thé, chocolat, messe, tour du parc, repas de midi, lawn-tennis, monologue de Cassibraille sur Zénon, le Portique, les tigres et Java.

L'ombre descendait lentement, très lentement, sur le cadran solaire. Dès qu'elle effleura le chiffre V, le stoïcien se tut, salua, s'éloigna. Il allait faire sa toilette. Et je me disposais à le suivre (le dimanche soir, l'habit, la culotte et le claque étaient de rigueur au château), lorsque Mlle Le Curde s'approcha brusquement de moi. Je remarquai qu'elle était pâle, que ses cils battaient vite et que ses petites mains vacillaient.

— Qu'avez-vous? — lui criai-je avec un intérêt sincère.

Un éclair de ses yeux me pria de parler moins haut. Puis sa voix allègre, enfantine, ironique, sa voix si singulière dit :

— Prenez garde. On nous écoute.

Je lui offris mon bras. Nous fîmes quelques pas ensemble dans le jardin étincelant.

— Eh bien, — repris-je, — qu'y a-t-il?

Elle répondit :

— Ce qu'il y a? Presque rien. Un souffle, un rien, Monsieur. Quelque chose comme ceci, sans plus : je... deviens... folle.

Je tremblai de tout mon corps. Une minute, je fus fat. Malgré moi, je pressai le bras qui s'était glissé sous le mien; et — je rougis en y songeant — mon regard dut devenir excessivement tendre. Je syllabai :

— Folle? De qui?

Fort heureusement, cette jeune personne était trop abstraite par ses idées pour daigner

s'occuper des miennes. Ses jolies narines crispées et sa bouche amincie d'une rage délicieuse :

— Aussi, c'est fini, — continua-t-elle. — Je n'y tiens plus. Assistez-moi ou je fais un scandale, je mange du verre pilé, je mets le feu aux quatre coins de ce château lugubre et je m'embarque sur la Marne, toute seule, à destination de l'île de Thulé ou bien de l'Eldorado.



Nous haltions en forêt et déjeunions de viandes fraîches...

Sa gauche frémissante montrait l'horizon que le soleil, comme une urne qui se renverse, inondait de rubis et de chrysolithes fumeuses.

— Qu'y a-t-il donc? — demandai-je encore.

— Monsieur, — dit-elle en hochant impertinemment les épaules, — faites-moi l'honneur de me laisser croire que vous me comprenez un peu. Voyons, est-ce que vous les trouvez folâtres, les choses et les gens d'ici? Moi, pas. Je m'ennuie ineffablement. M. de Cassibraille, M. de Tire-Larigot, les Hournolz, tous ces êtres-là m'assassinent. Mais, je vous le répète, n, i, ni, c'est fini; et je vais faire un scandale, si vous ne me secourez pas.

Je la regardai, souriant. Elle me regarda avec une douceur narquoise.

— Et si je vous secours? — murmurai-je en baissant les yeux.

— Je ne ferai qu'une sottise, — dit-elle. — Est-ce entendu, Monsieur? Vous engagez-vous à m'aider, à être mon compère? Il faut que je rie, ce soir même. Sans quoi, demain, pfuit! je me sauve, en route pour Thulé.

J'hésitai. — Hum! cela dépend.

— De quoi, Monsieur? — fit-elle en affectant de contempler le ciel.

Je répondis :

— Dame! de la sottise. Quelle est, exactement, cette sottise?

— Exactement!

Elle parut indignée et frappa du pied le sable de l'allée. Ensuite, très fâchée, elle lâcha mon bras, me jeta, furieuse, railleuse et joueuse tout à la fois:

— Alors, vous vous imaginez que je le sais. Vous vous figurez que je *les* prépare. Eh bien, non, Monsieur, j'improvise. *Commedia dell' arte!*... Je vous salue, Monsieur.

Et elle me tourna le dos, s'éloigna. Une minute, je l'entendis rire. Puis, tout se tut dans le jardin.

Nous ne nous revîmes que deux heures plus tard, au moment de nous mettre à table. En crêpe de Chine blanc, sans un joyau, sans une fanfreluche, au juste quatre pâquerettes sauvages dans ses cheveux blonds, elle était adorable; et son visage singulier, lumineux, espiègle, avait un tel charme qu'en la frôlant je fus *obligé* de lui dire :

— C'est convenu. Comptez sur moi.



(A suivre.) FERNAND MAZADE.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

LE PRÉSIDENT JACKSON

Quelques jours après son élection à la présidence des États-Unis, le général Jackson reçut la visite d'un jeune homme dont le costume n'annonçait pas une brillante situation. Après les salutations d'usage l'inconnu exprima au Président sa joie de voir « le vieux général occuper enfin le poste de premier magistrat, poste auquel l'appelaient son courage, ses talents, son habileté et son honnêteté.

« Nous avons eu bien du mal, dit-il, à faire triompher votre cause dans mon district ; mais je me suis tant remué ; j'ai déployé tant d'activité à stimuler le zèle de mes concitoyens que la victoire nous est enfin restée. »

Le général remercia poliment son interlocuteur du concours qu'il lui avait apporté.

— Oh ! reprit le visiteur. C'est avec plaisir que j'ai agi, j'avais la conscience de servir ma patrie en embrassant votre cause.

Le général salua.

— Et maintenant je ne puis que me féliciter de votre succès.

Le général salua de nouveau.

— J'ai pensé que... maintenant que vous êtes Président des États-Unis.... je pourrais peut-être continuer à vous être utile.

La figure du Président prit un air interrogatif.

— Je pourrais très bien... par exemple... vous n'avez sans doute pas encore de chef de cabinet ?

— Pardon : j'en ai un.

— Ah ! Vous n'avez pas choisi tous vos ministres ?

— Le ministère est au complet.

— Alors, je me contenterais d'une ambassade.

— Il n'y a pas de vacance.

— C'est bien fâcheux : dans ce cas, j'accepterais la direction des Postes.

— Les Postes ont un excellent directeur.

— Je ne suis pas ambitieux : je ne refuserai pas une situation secondaire, inférieure.

— Cela regarde les ministres. Adressez-vous à eux.

— Hé bien, alors ! s'écria le candidat désappointé. Vous avez bien un vieil habit noir à me donner.

Le général s'empressa de satisfaire ce vœu.

*
* *

Lord H. dinant un jour à la table de Wellington lui demanda s'il n'avait pas été *surpris* à Waterloo.

— Non, répondit le duc ; mais je le suis maintenant.

Emeric de Barrault, ambassadeur de France en Espagne, assistait avec Philippe III à une comédie où l'on représentait la bataille de Pavie. On y faisait paraître François Ier demandant la vie à un capitaine espagnol qui lui tenait le pied posé sur la gorge. L'ambassadeur indigné, quitte sa place, monte sur le théâtre et passe son épée au travers du corps de l'acteur.

*
* *

Un voyageur disait en présence de l'empereur Galba, qu'il avait acheté en Sicile des anguilles qui avaient cinq pieds de long.

« Cela ne m'étonne pas, répondit l'empereur : il y en a même de si longues, que les marins en font des cordages à leurs navires. »

UN CHERCHEUR.

Gais propos du cousin Jacques

L'eau (du latin *aqua*), est, d'après la définition du dictionnaire, un liquide transparent, insipide et inodore. Les chimistes qui se croiraient déshonorés s'ils parlaient comme tout le monde, lui donnent le nom de protoxyde d'hydrogène.

L'eau sert aux usages les plus variés. Elle rend de grands services aux marchands de vin et aux laitiers. C'est aussi à elle que nous devons l'industrie des blanchisseuses et des marchands de parapluie.

L'eau peut se diviser en quatre grandes catégories : l'eau simple, l'eau-forte aussi nommée acide nitrique, l'eau-de-vie qui n'est qu'un succédané de la précédente et enfin l'eau de Seine infiniment plus dangereuse que les deux autres réunies.

Des savants de province signalent l'existence d'une cinquième catégorie, à laquelle ils ont décerné le bizarre qualificatif d'eau de source ; cette dernière eau est peu connue à Paris.

La question de l'eau est une question capitale qui a, de tout temps, sollicité, à juste titre, l'attention des pouvoirs publics. Elle existait déjà au moyen âge, concurremment avec celles du brodequin et du chevalet. Elle se bornait alors à entonner dans le gosier du patient jeté en pâture aux interrogatoires de la magistrature du temps, un nombre considérable de brocs d'eau pour l'avertir, par cette ingurgitation symbolique, que la vérité ne doit jamais être altérée. Les criminalistes modernes exagèrent quand ils taxent de férocité ce système de procédure. En somme, l'eau du quatorzième siècle ne contenait pas encore de microbes.

Le microbe est, en effet, d'invention toute récente et celui qui a élu domicile dans l'eau de Seine est particulièrement néfaste au point de vue de la santé publique. C'est à l'Adminis-

tration qu'il appartient de prendre des mesures pour combattre ce fléau de notre organisme. Je suis fier pour elle de constater qu'elle ne se dérobe pas à sa mission.

N'en déplaise aux journaux de mauvaise foi qui, quotidiennement, l'accusent d'empoisonner Paris avec de l'eau contaminée par les égouts, dépotoirs, sentines, chiens crevés, etc., l'Administration, sourde aux criailleries, marche lentement, mais sûrement, au but qu'elle s'est assigné : l'expulsion des microbes. Oui, l'eau de la Seine est dégoûtante et elle devient de jour en jour plus dégoûtante encore : tout le monde le sait.

L'Administration ne l'ignore pas, mais elle attend. Et en vérité, sa tactique est aussi simple qu'infaillible. Car assurément, il viendra un jour où les microbes eux-mêmes s'écrieront :

— Décidément, il est temps de filer... L'eau de Seine devient par trop sale !.. Elle nous dégoûte !..

* * *

« Le microbe, voilà l'ennemi ! » C'est bientôt dit. Reste à savoir si l'on a raison de persécuter ce vibrion.

On traque cet infiniment petit dans tous ses repaires et les maladies n'en sont point, pour cela, bannies du globe terraqué. On continue, comme par le passé, de mourir avec ou sans microbes ; mais on peut, en revanche, s'enorgueillir d'avoir, en l'espace de quinze ans, phéniqué, boriqué, filtré, désinfecté, chamberlandisé et stérilisé plus que depuis la naissance du monde.

N'est-ce pas mettre un peu trop d'acharnement dans cette chasse à la petite bête ? L'excès engendre fatalement la réaction et voici qu'il commence à s'en produire une en faveur du microbe martyrisé.

Le fauteur de cette réaction est un médecin russe.

Ayant eu l'idée de soumettre des animaux à une alimentation exclusivement stérilisée, ce savant constata avec stupeur qu'au lieu d'engraisser, comme c'était leur devoir, ces ridicules bêtes maigrissaient à vue d'œil, au mépris de toutes les formules et finissaient par tourner de l'œil.

Étrange ! Il devait encore y avoir du microbe là-dessous et en effet, il y en avait.

Comme le bouillon de culture n'a pas été inventé pour des prunes, le savant ne fut pas long à découvrir que les intestins, aussi bien ceux des animaux que ceux du roi de la création, sont habités par des colonies de microbes (de bons microbes, ceux-là !) qui jouent dans le phénomène de la digestion un rôle prépondérant. Un quarteron de ces microbes est bien supérieur à un petit verre de chartreuse ; tandis que, faute de leur concours, c'est la dyspepsie à bref délai, la bradypepsie, l'apepsie et toute la série chère à Diafoirus.

Or, les aliments stérilisés sont, paraît-il, mortels pour ces honnêtes microbes dont le goût dépravé semble, en fait de nourriture, ne se porter que sur ce qui est malpropre.

Concluez !

Ainsi donc, en face de la doctrine actuelle du microbe dévastateur et criminel, voilà que surgit une autre doctrine qui n'est pas au coin du quai, la doctrine du microbe vertueux, stomachique et philanthropique.

Laquelle des deux l'emportera sur l'autre ?

Si c'est la nouvelle théorie qui triomphe, nous pouvons nous attendre à en voir de drôles pour peu qu'elle bénéficie seulement de la moitié de l'engouement qui a fait la fortune de sa devancière.

Autant on fuit le microbe, autant on mettra d'ardeur à le rechercher. L'hygiène retournera sa veste.

Au restaurant, un consommateur criera en brandissant une carafe :

— Garçon ! qu'est-ce que cet infect liquide ?.. On dirait de l'eau filtrée.

— Garçon ! tonnera un autre, vous me servez un poisson qui est d'une fraîcheur repoussante. Enlevez-moi çà !... Et cette entrecôte ?... Flairez-moi un peu cette entrecôte, garçon !

— Mais, Monsieur elle ne sent pas mauvais.

— C'est bien ce que je lui reproche.

Des gargotiers malins modifieront la rédaction de leurs prospectus :

AU DÉPOTOIR HYGIÉNIQUE

MAISON RECOMMANDÉE

Aliments garantis avariés sur facture

—

EAU DE SEINE NATURE
puisée à l'embouchure du grand collecteur

Et les choses iront de la sorte jusqu'au jour où on trouvera plus simple de dédaigner les microbes, quels qu'ils soient, et de les traiter par le régime parlementaire, c'est-à-dire en les laissant s'entre-dévorer pour la conquête du pouvoir.

Ce serait une solution pas plus bête qu'une autre ; car, qui sait s'il n'en est pas des microbes comme des Assemblées politiques, s'il n'y a pas, parmi eux, les whigs et les tories, la droite et la gauche ?

Et qui nous dit que les microbes de gouvernement n'abuseraient pas tyranniquement de leur puissance s'ils n'avaient pas le salutaire contrepoids des microbes de l'opposition ?

LE COUSIN JACQUES.

L'AVEU (1)

Elle était jeune, pure et douce;
Il était jeune, pur et doux;
Leurs pieds foulaient la même mousse
Ou saignaient aux mêmes cailloux.

Souffrait-il? Elle était en peine.
Riait-elle? Il était charmé.
Quand l'un cueillait de la verveine,
L'autre avait le cœur embaumé.

Mais leur bouche, triste ou ravie,
Ayant prononcé d'autres vœux,
Ils s'aimèrent toute la vie
Sans se faire jamais d'aveux.

Les rosiers changèrent de roses,
Oublieux des printemps défunts;
Mais leurs deux âmes, toujours closes,
Gardèrent les mêmes parfums.

Quand il fut mort, elle, très vieille,
Puisqu'il ne l'entendrait jamais,
Bien bas, bien bas à son oreille,
Dit en pleurant : « Je vous aimais! »

Puis, comme tombent les corolles
Qui tardèrent trop à fleurir,
Elle expira... Sous ces paroles
Les yeux du mort semblaient s'ouvrir.

JEAN RAMEAU.

(1) Poésie extraite des *Féeries*, un volume de vers, que Jean RAMEAU vient de faire paraître chez Ollendorff.



UN PORTE-BOUQUET

En continuant à prêter leur généreux appui et une large hospitalité aux arts industriels, nos maitres peintres et sculpteurs accomplissent depuis plusieurs années, au profit de l'industrie française, un acte de haut patriotisme.

Ils ont compris que les intérêts supérieurs d'une nation consistent dans l'union de toutes ses forces vives, et s'inspirant de nos voisins, ils leur ont emprunté des procédés qui nous sont parfaitement assimilables.

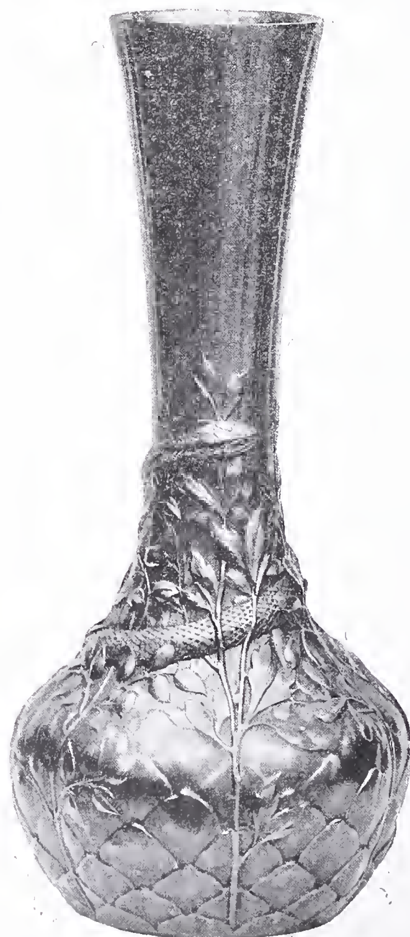
En effet, si depuis quelque temps l'industrie allemande a pu prendre un si grand développement, elle le doit en partie à la collaboration active de ses plus grands savants, et de ses artistes les plus éminents.

Si l'Angleterre a vu, elle aussi, se développer d'une façon très appréciable un goût prononcé vers l'esthétique, c'est par la pratique de la leçon de choses qu'offre son merveilleux musée d'art décoratif, le South Kensington Muséum qu'elle y est parvenue.

Se pénétrant de ces exemples nos artistes se sont dit : En attendant la création d'un South Kensington Muséum en France, ouvrons nos portes à ces ouvriers d'art dont le talent reste ignoré, et pour les aider, procédons comme en Allemagne en leur offrant sans compter notre collaboration.

Cette action combinée commence à porter ses fruits, car depuis l'admission des objets d'art aux Salons, il est permis de constater d'intéressants efforts et des résultats appréciables.

Entre autres objets d'art achetés par la Ville de Paris le mois dernier, le vase porte-bouquet, argent doré et repoussé, de Paul Richard, que le jury du Salon des Champs-Élysées a récompensé d'une mention honorable, et qui sera placé au Musée Galliera, mérite une attention particulière.



Porte-bouquet en argent doré et repoussé.

Le procédé du travail est intéressant, si l'on considère que d'un vase d'une forme absolument unie, *et sans aucune autre pièce rapportée*, un ciseleur de talent a été à même de faire ressortir par un habile repoussé, une variété infinie de plantes, et qu'avec une dernière caresse, il ait pu obtenir des effets aussi heureux.

Richard est de l'école moderne, qui, en résumé, ne procède que de l'école primitive. Il s'est inspiré de la nature, et il l'a interprétée.

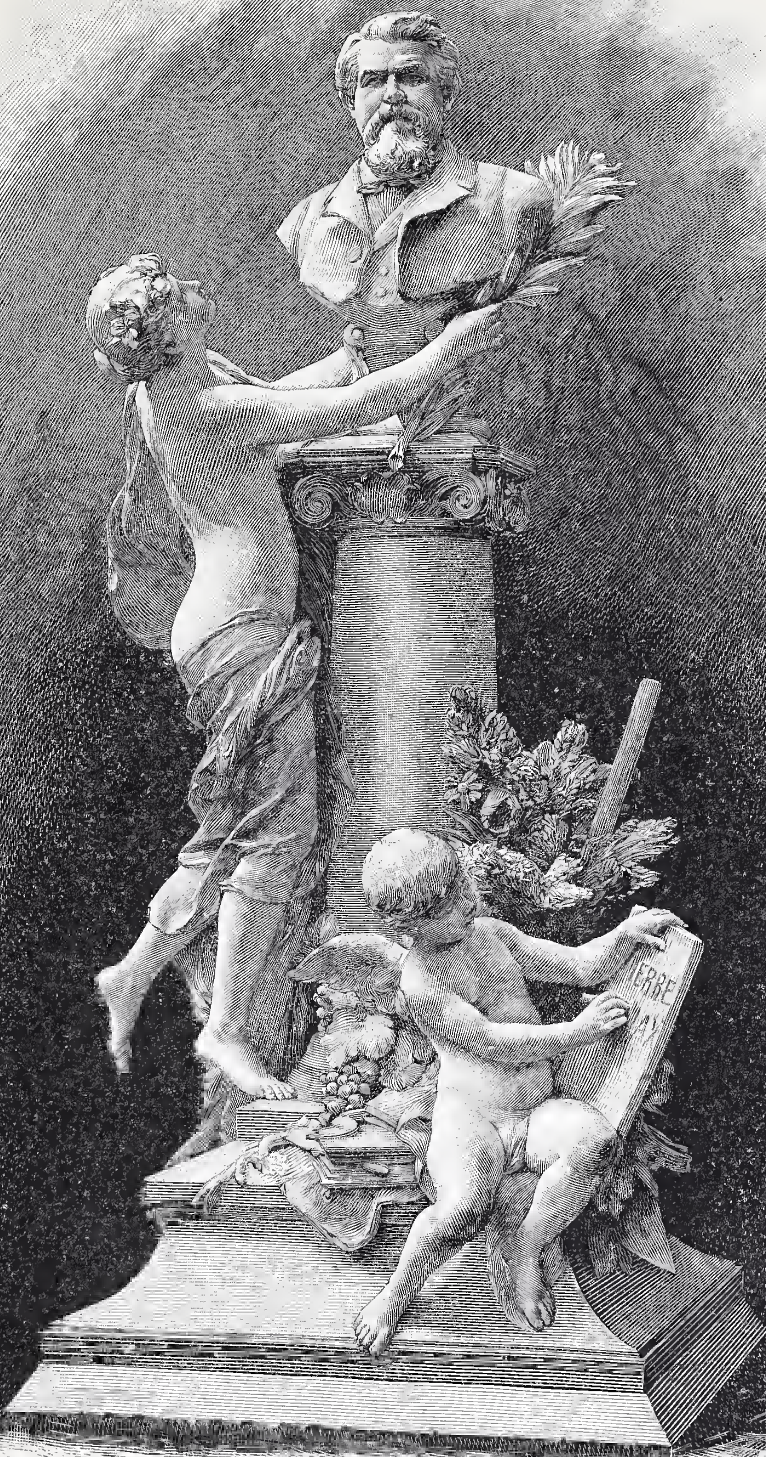
La base de son vase formée d'une bulbe, vient s'allongeant se terminer en corolle. Il fait partir de cette bulbe une suite de feuillages très agréablement interprétés au point de vue décoratif, et l'ensemble forme une liane, où se joue un serpent traité au bas-relief.

X.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LE MONUMENT DE PIERRE JOIGNEAUX



Monument de Pierre Joigneaux. — Sculpture de M. Mathurin Moreau. — Salon des Champs-Élysées de 1897.
Gravé par Jarraud.

Tous ceux (combien en reste-t-il?) qui ont suivi depuis le règne de Louis-Philippe le mouvement républicain se souviennent de Pierre Joigneaux, l'ardent défenseur des idées de progrès et de liberté, qui représenta la Côte-d'Or en 1848 et en 1849, fut banni après le coup d'État du Deux-Décembre et que ses concitoyens envoyèrent de nouveau au Parlement en 1871 et de 1876 à 1889. Né le 25 décembre 1815 à Varennes, il est mort à Bois-Colombes en 1892. Il était sénateur depuis 1889. Si Joigneaux combattit toute sa vie pour la République, s'il fut un journaliste militant, il se garda bien d'être un politicien de profession, ce fut égale-

ment un agronome distingué dont les ouvrages écrits dans un style simple, facile, à la portée de ceux auxquels ils étaient destinés ont rendu les plus grands services à l'agriculture.

C'est le monument élevé à cet homme de bien par ses concitoyens que nous reproduisons aujourd'hui. Son buste, très ressemblant, est placé sur une colonne. Il est accompagné de deux figures allégoriques d'une belle venue. On en jugera du reste mieux par notre gravure que par une description.

Nul d'ailleurs n'était mieux qualifié que Mathurin Moreau pour fixer sur la pierre le souvenir du vaillant bourguignon. Cette œuvre a été pour son auteur l'occasion de la médaille d'honneur du Salon, pour la sculpture. Nous disons « l'occasion » car cette récompense, la plus haute que puisse ambitionner un artiste, n'a pas été seulement attribuée au groupe exposé en 1897; elle est le couronnement d'une longue carrière.

Mathurin Moreau est né à Dijon en 1822, il fut élève de Dumont et de Ramey fils; c'est en 1848 qu'il exposa pour la première fois. Il attendit sept ans une deuxième médaille qu'il n'obtint qu'en 1855, il eut une 1re médaille en 1859, deux rappels en 1861 et 1863, une première médaille en 1878, une médaille d'or en 1889. Il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur en 1865; il est officier depuis 1885. Ses principales œuvres sont: les *Exilés*, *l'Abondance*, *la Fidélité*, aux Tuileries, *Saint-Grégoire* et *Saint-Gérôme*, à la Trinité, *l'Avenir*, au musée Galliera, les cariatides de la porte dite de l'Empereur, à l'Opéra, les deux statues d'enfants accompagnant l'horloge de la salle des Pas-Perdus au Palais de Justice, l'une des fontaines de la place du Théâtre-Français, un fronton au pavillon de Marsan, etc. Il termine en ce moment le monument que les Dijonnais élèvent à la mémoire de Carnot. Ce monument en pierre et marbre se composera d'une colonne à section rectangulaire, devant laquelle Sadi-Carnot est représenté debout dans l'attitude accueillante qui lui était habituelle. De chaque côté du soubassement deux statues assises, donnent un bel aspect architectural à l'ensemble. La colonne sera surmontée d'une gloire ailée en bronze.

Mathurin Moreau n'est pas seulement un grand artiste, c'est aussi un bon citoyen et plus d'un malheureux du XIXe arrondissement qui sait à peine que son maire fait des « estatues » n'ignore pas que Monsieur Moreau met sans réserve la légitime influence dont il jouit au service de ses administrés, qui ne frappent jamais en vain au n° 15 du passage du Monténégro.

LE MANSOIS DUPREY.

LA FÊTE NATIONALE DU PAYS DE GALLES

Après les fêtes annuelles des Rosati, des Félibres et de la Pomme, nous nous apprêtons à donner une solennité exceptionnelle à la cérémonie dramatique du théâtre d'Orange. Et pendant que la Provence retentira des éclats de cette fête, nos voisins d'Outre-Manche en vont célébrer d'autres, les plus anciennes et les plus solennelles qui se puissent voir. Elles ont lieu annuellement dans le pays de Galles, alternativement dans le nord et dans le sud de la Principauté. Cette année elles se célébreront à Newport et s'ouvriront le 3 août pour se terminer le 6. Miss Marie Trevelyan dans son livre *Glimpses of welsh life and character* (Coup-d'œil sur la vie et le caractère gallois) nous en donne une description sommaire, suffisante pourtant pour établir le sens quasi-religieux des *Cymric festivals*, la profondeur et l'intensité des sentiments qu'ils éveillent et entretiennent dans la population galloise. Les causes qui leur donnent leur importance de fête nationale et font vibrer l'âme de la race dans toutes ses facultés émotives sont développées dans cet ouvrage et dans deux autres œuvres très distinctes de composition, mais incluses pourtant, sous le titre de *Trilogy about Wales* (1) dans un ensemble qui étudie tous les aspects de la vie et de l'histoire du peuple de Galles. La glorieuse période druidique, si hautement philosophique, littéraire et scientifique, le cycle de la Table Ronde, puis l'épouvantable période de luttes qui se calme peu après le règne d'Owen Glyndwr, et ensuite le refuge de l'âme galloise dans le culte de ses traditions et de son génie fougueux et fécond, autant de sujets de méditations par lesquelles il faut se préparer à la célébration de l'Eisteddfod, sous peine de n'en pas comprendre le sens profond et grave, la portée philosophique très haute, et ce miracle de constater chez ce peuple très ancien la persistante fraîcheur et l'énergie de ses enthousiasmes.

« Môr o gân yw Cymru y gyd », dit un proverbe qui peut se traduire: un océan de sons chante sur l'étendue de la Cambrie. Il exprime la passion des cambriens pour la poésie, la musique, le chant, l'éloquence. Les festivals locaux ne sont pas les seules manifestations de ce goût, et les études des citadins, qui sont les mêmes partout, n'entrent pas en ligne de compte. Le paysan vous en offre un témoignage plus rare et plus touchant quand, pour saluer son hôte, il prend dans un coin de sa maison sa harpe à trois rangs (telyn deires) afin d'accompagner les vieux airs nationaux qui chantent toujours sur ses lèvres. Aussi les festivals (Eisteddfodau) sont-ils suivis et célébrés avec une ardeur pieuse et préparés avec un soin et un amour dont on peut trouver une preuve matérielle dans ce fait que plus de soixante-quinze mille francs de dons volontaires ont été réunis pour fournir des prix aux lauréats de l'Eisteddfod national de Newport.

Une institution calquée sur les anciens corps bardiques préside à l'organisation de ces fêtes et à l'accomplissement des rites. Elle est présidée par un archidruide et composée de druides, de bardes et d'ovates, ouvrant sa hiérarchie aux femmes que l'on trouve surtout parmi les ovates, en moindre quantité parmi les bardes, et enfin représentées dans les rangs des druides par une seule druidesse, Mme Hopkins, de Boston. La composition de ce collège (Gorsedd) est stupéfiante de largeur de vues et d'esprit de fraternité. A côté de pairs du royaume, de membres du Parlement, de professeurs des Universités,

(1) John Hogg, éditor, 13, Paternoster row, London.

on y dénombre des boutiquiers, des fermiers, des moissonneurs, des ouvriers de tous métiers, qu'un égal amour de la patrie et de l'idéal élève au même rang. Les inégalités sociales y sont effacées dans leur dernière trace par l'imposition d'un nom bardique à chacun des membres du Gorsedd. C'est ainsi que l'archidruide actuellement en fonctions s'appelle Hwfa Môn.

A l'ouverture des fêtes qui a lieu à neuf heures du matin, le Gorsedd se transporte dans une prairie désignée à l'avance. Dans le gazon est un cercle formé de douze pierres, ouvert vers l'est, et dont l'ouverture est précédée de trois autres pierres orientées suivant la position du soleil à son lever aux solstices et aux équinoxes. Au centre du cercle se dresse une autre pierre de dimensions plus grandes, qui est la pierre sacrée; et près d'elle flotte la bannière du Gorsedd. Celle-ci porte un champ de velours bleu sur lequel se détachent, brodé en soie, un soleil blanc jetant trois rayons, et le dragon d'Arthur en broderie d'or. Au-dessous, sur un champ vert, des perles de pur cristal dessinent l'enceinte sacrée. Et le tout est entouré d'une bordure où figurent des plantes symboliques: le chêne, le gui, le trèfle, le blé et la verveine.

Les couleurs de la bannière se retrouvent dans les costumes. La robe des druides est blanche; bleue celle des bardes, et verte celle des ovates. L'archidruide, seul de sa dignité, se distingue par une couronne de cuivre oxydé, ciselé et repoussé, imitant des feuilles de chêne; un « morain » ou collier celtique, copie exacte en or pur du collier du Musée d'archéologie de Dublin. Ces deux pièces sont l'œuvre de M. H. Herkomer, le peintre très distingué qui ajoute à son titre de membre de la « Royal Academy » celui de membre de l'Institut de France. Pour compléter les insignes de l'archidruide, il travaille en ce moment à l'exécution d'une épée dont la valeur artistique égalera celle des autres ornements.

Cet apparat donne un caractère d'exceptionnelle grandeur à la cérémonie. Celle-ci commence en se conformant aux rites bardiques anciens, constatés dans les documents qui relatent les Eisteddfodau du neuvième siècle.

Un héraut, tenant un glaive au fourreau, emblème de paix, proclame le rôle des bardes morts ou vivants. Quand il mentionne la mort d'un barde aimé, la voix profonde de l'archidruide le salue au passage, d'une exclamation :

— Alas! alas! il est descendu dans la tombe.

La liste épuisée, l'archidruide monte sur la pierre sacrée, et devant la foule découverte, prononce la prière solennelle du Gorsedd :

Octroyez-nous, Seigneur, Votre protection;
Et par Votre protection, la Force;
Et par la Force l'Intelligence;
Et par l'Intelligence la Science;
Et par la Science le Discernement du juste;
Et par le Discernement du juste, son Amour;
Et dans son Amour, l'Amour de toutes les créatures;
Et dans l'Amour de toutes les créatures l'Amour de Dieu, Dieu et toute bonté.

Le chef harpiste est alors appelé dans le cercle enchanté et sacré pour accompagner le « pennillion », un hymne très doux et pénétrant que chante un des premiers artistes présents... Cette cérémonie accomplie, les druides et les bardes se rendent au hall où doit se célébrer l'Eisteddfod. Ici ils trouvent une estrade ornée de bannières aux noms des grands bardes Plennydd, Alawn et Gwron avec la devise « La vérité sur le monde », et le signe figuratif de la divinité /|\, représentant les rayons du soleil. Au fond de l'estrade est déployé le drapeau de Galles, à champ d'azur portant au centre le dragon rouge de Cadwalader, et frangé aux couleurs bardiques: azur, blanc et vert. Les trois rayons et des devises complètent la décoration du champ. La hampe est surmontée d'un gland d'or qui se répète à chaque angle du drapeau.

Le Gorsedd entre processionnellement dans ce hall et prend place sur l'estrade ou sur les sièges qui l'environnent. Un son de trompe impose silence à la foule. Un maître des cérémonies introduit alors le président élu pour la matinée, lequel prononce le discours d'ouverture, aux applaudissements de la foule. Après quoi à la demande : « Êtes-vous en paix? » une clameur immense répond: « Que la paix règne! » Suivent des discours de bardes contenant l'apologie des confrères décédés. Et alors apparaît le ténor le plus populaire de Galles qui entonne le vieux chant national « La terre des ancêtres ». Après le couplet, un unisson formidable de dix à vingt mille voix attaque le refrain :

Galles, Galles, la douce demeure est en Galles;
Jusqu'à la mort dureront mon amour,
Ma passion et mon tourment pour Galles!

Les voix chantent avec un emportement joyeux, les âmes sont transportées, et l'émotion met des larmes dans tous les yeux. Il est inutile d'analyser les causes d'une aussi profonde impression. Il faut se reporter à l'histoire morale, politique et religieuse de Galles pour comprendre la puissance de cet élan, où l'on croit retrouver la poussée immense des siècles révolus, l'ardeur des vieilles luttes furieuses et la joie triomphante d'avoir sous les pieds la terre des ancêtres, libre, sereine et douce à ses enfants, après tant et de si terribles invasions.

La distribution des récompenses aux lauréats des divers concours littéraires et artistiques commence alors. Seuls sont réservés les concours de harpe, violon, piano et chant (soli), qui ont lieu sur l'estrade et dont le jugement est prononcé séance tenante.

Le cérémonial se répète les jours suivants, gardant son caractère de noblesse antique, et jamais troublé par des dissensions. Cette remarque a son prix dans une réunion où se rencontrent des prêtres, des ministres appartenant aux nombreuses sectes religieuses du pays. Mais il n'est pas d'exemple que la théologie ait jamais enflammé les âmes au cours de ces fêtes. Les nombreux appels à la paix qui ponctuent la cérémonie concourent sans doute à cet heureux résultat. Tout se passe avec dignité.

L'Eisteddfod national est soumis aux autorisations du Gorsedd, qui le préside, de la « National Eisteddfod association », et à celle de la Reine quand on veut lui donner le titre d'Eisteddfod national et royal. Il s'en célèbre d'autres qui ont un caractère local et ne réclament pas l'intervention du Gorsedd. La semaine de Christmas est choisie de préférence pour ces cérémonies. Et les foules s'agitent de nouveau, et les prix se distribuent. On peut citer telle année, où il en a été décerné pour plus de cent cinquante mille francs.

Ainsi se conservent chez ce peuple les pures traditions de l'Occident druidique, en une paix, une fraternité et une foi qui associent la grandeur et la splendeur de la nature à toute la beauté intellectuelle dont la race est capable. C'est sans doute en vue d'affirmer ce caractère pacifique et fraternel que le Jury a proposé pour principal sujet du concours poétique : La fraternité universelle.

Jean Le Fustec.

UN NOUVEAU PROCÉDÉ DE DÉCORATION DES TISSUS

Jacquart (1) et tous les ingénieurs qui ont perfectionné la mécanique qui porte son nom, ont toujours poursuivi le même but: multiplier à l'infini les effets de trames pour obtenir la parfaite décoration des tissus. On connait l'usage des cartons piqués employés par cette machine. Le dernier progrès accompli leur avait substitué l'emploi d'un papier continu percé, comme les cartons, dans l'ordre exigé par l'armure du dessin à reproduire. Le principe d'application restait le même; mais la mécanique au papier système Verdol réalisait de notables économies. Toutefois la perfection n'était pas encore atteinte. La reproduction de tous les modèles n'était pas permise aux métiers perfectionnés. Il fallait toujours recourir à l'impression ou aux procédés ordinaires, longs et coûteux, de la tapisserie pour transporter sur le tissu la figure humaine, les scènes et les cadres dans lesquels elle se meut; et, en général, tout modèle qui ne pouvait se ramener à un dessin géométrique. Par l'impression, on obtenait des motifs libérés de la raideur forcée de la décoration mécanique, raideur que les artifices de dessin des modèles parvenaient parfois à dissimuler, mais non à supprimer. De sorte que la décoration intime du tissu restait toujours le monopole du tapissier de haute et basse lisse.

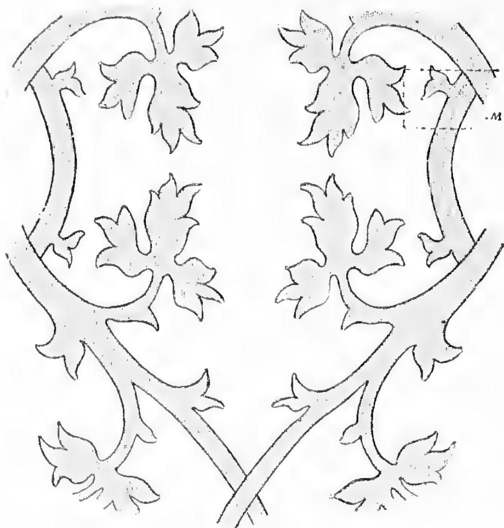


FIGURE 1. — Modèle d'un papier découpé.

M. Henri Ronsse, manufacturier à Clan, près Poitiers, ancien élève de l'École de Gand, vient de réaliser le vœu de Jacquart et d'atteindre le but poursuivi par les successeurs du célèbre inventeur. Une mécanique de son invention fabrique dès maintenant, rapidement et à très bas prix, des tissus reproduisant tous les modèles qui exigeaient l'intervention de l'impression ou du métier de tapisserie. Elle reporte dans le tissu avec la même facilité des chefs-d'œuvre de la peinture et des dessins de fabrication courante, comme celui que représente la figure 1. Elle les reproduit à une échelle quelconque, et quel que soit le nombre des couleurs à employer.

L'originalité mécanique de l'invention de M. Ronsse est de *supprimer la mise en carte et les cartons*. Elle procède au moyen de papiers découpés (fig. 1) suivant la méthode que voici. On étale un calque sur une lame de métal portant à sa surface un grain de lime microscopique. Avec un poinçon on suit, en appuyant, les lignes du dessin, suivant lesquelles le papier se découpe nettement. Ainsi ajouré, il est transporté sur un cylindre nommé cylindre dessinateur, de façon à affecter la forme d'une toile sans fin. Un rouleau placé à la partie inférieure le maintient constamment tendu.

Ce cylindre dessinateur (la figure 2 en compte huit) est relié à une aiguille verticale qu'il fait mouvoir en s'élevant ou s'abaissant à la commande d'une roue à cames. Quand elle est frappée par une partie pleine du papier ajouré, l'aiguille fait partir une navette; elle reste immobile quand se présente un des *jours* du papier. La succession des mouvements et des arrêts détermine l'introduction dans le tissu du fil coloré dans le ton du modèle, et par suite la reproduction de celui-ci, dans son dessin et sa couleur.

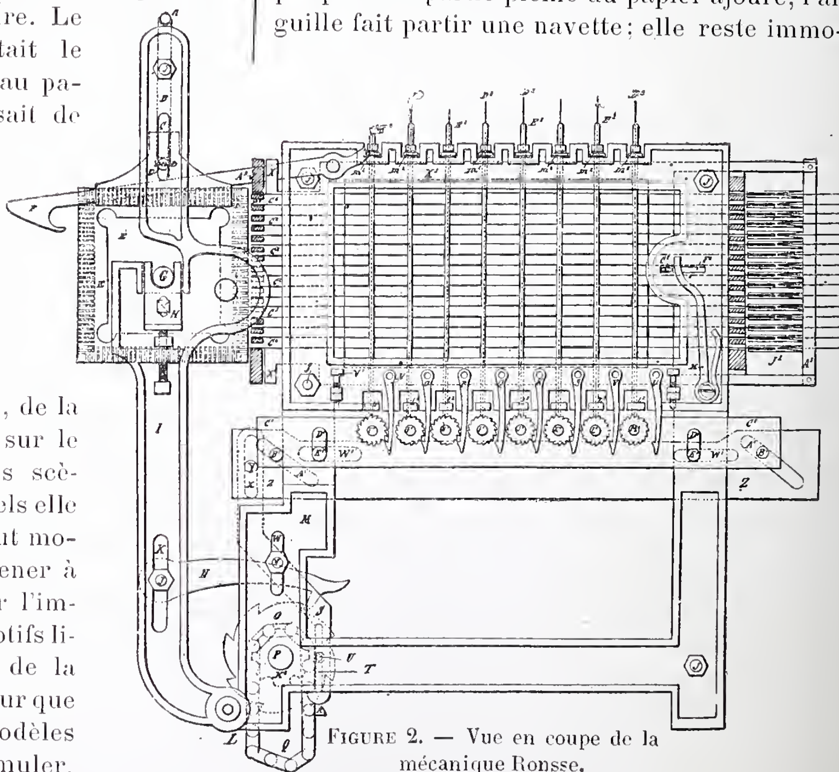


FIGURE 2. — Vue en coupe de la mécanique Ronsse.

(1) V. *Magasin Pittoresque*, 1835.

Ces cylindres dessinateurs sont actionnés par la chaîne Galle Q qui modère ou active la vitesse d'évolution de leurs bandes sans fin. Cette vitesse d'évolution détermine précisément l'échelle que l'on veut obtenir. La chaîne Galle est mise en mouvement par le crochet N et par la roue à rochets O. Au mouvement ascendant qu'elle imprime au cylindre succède un mouvement descendant produit par l'action du balancier S. En s'abaissant, le cylindre avance d'une dent, puis remonte en levant l'aiguille attenante. Et l'opération se continue à l'infini. Chaque rouleau tendu sur ces cylindres porte la huitième partie du dessin à reproduire, à raison d'un rouleau pour chacune des couleurs du modèle. Le jeu de cylindres de la mécanique Ronsse semblerait donc borné à la reproduction d'un panneau qui ne comporterait que huit couleurs ou nuances. Et il serait de la sorte impuissant devant un modèle qui lui en imposerait un plus grand nombre. Il n'en est rien. Exemple ce panneau (fig. 3) représentant *Le Loup et l'Agneau*, de la fable, lequel compte seize nuances. M. Ronsse résout le problème en enroulant, deux par deux sur chaque cylindre, les seize calques ajourés commandés par le modèle. Les cylindres dessinateurs, et, par suite, les navettes évoluent dans un ordre déterminé pour le résultat à obtenir, et ce résultat est inattaquable.



FIGURE 3. — LE LOUP ET L'AGNEAU
Portière en tapisserie exécutée au moyen de la mécanique Ronsse.

Nous avons eu occasion d'admirer à l'usine de Clan nombre de tissus qui prouvent l'excellence de l'invention de M. Ronsse. Grâce à sa mécanique et à la souplesse et à la légèreté de ses tissus, la parfaite et économique décoration de nos appartements est désormais assurée. La pureté artistique de ses reproductions est indiscutable. Le succès de l'invention ne tient plus qu'au choix judicieux de leurs modèles. Industriellement, on peut dire sans exagération que cette invention va produire une véritable révolution. L'impression sur tissus et la tapisserie vont être atteintes gravement, au profit du public qui devra à M. Ronsse des satisfactions artistiques agrémentées d'économies. Vous trouverez les produits de l'usine de Clan à l'Exposition universelle de 1900, dont ils seront sans doute une des grandes attractions.

E. NICOLE.

LE MUSÉE MUNICIPAL D'HISTOIRE NATURELLE

On peut dire d'abord de ce musée qu'il est le musée de la malechance. Après plusieurs années d'attente, M. A. Bouvier, son créateur et conservateur, avait obtenu, du Conseil municipal de la Ville de Paris, une installation de ses merveilleuses collections, dans une galerie du Palais des Arts Libéraux, au Champ-de-Mars. A peine avait-il procédé à leur aménagement que la démolition de ce Palais était annoncée. Il faudra donc que M. A. Bouvier transporte ailleurs ses richesses. On lui offre le Jardin d'Acclimatation. Mais l'entrée du Jardin est payante. Et M. Bouvier a spécifié que la gratuité de son musée serait une condition essentielle du don qu'il en a fait à la Ville de Paris.

En attendant qu'il soit contraint de loger ses vitrines à la belle étoile, M. Bouvier en détaille les précieuses curiosités, aux rares visiteurs qui lui surviennent, avec la lucidité paisible qui caractérise son âme de savant passionné.

On trouve, là, cataloguées et classées logiquement, avec une méthode si simple que les intelligences primaires peuvent aisément en avoir la compréhension, plus de cinq cent mille pièces de collection d'histoire naturelle du territoire de Paris et de la zoologie générale de la France. Le musée créé par M. A. Bouvier se distingue du Muséum d'histoire naturelle du Jardin des Plantes, par les applications absolument pratiques que l'industrie peut tirer des spécimens qu'il a recueillis.

C'est ainsi que M. Bouvier montre, dans ses vitrines d'ornithologie, toutes les espèces de fourrures qu'on peut fabriquer avec des plumes de dindon. Il raconte même comment, il y a quelques années, la fantaisie des élégantes de l'Amérique du Sud fit subitement monter de trois centimes à plus de deux cents francs, le prix du kilo des plumes de ce volatile trop méconnu. Il apprend de même, aux Parisiens étonnés, combien il leur serait facile de tirer, des ablettes de nos rivières, *l'essence d'Orient* employée pour la fabrique des perles fausses que notre industrie achète très cher à l'Allemagne.

Mais les onyx transparents que M. Bouvier expose, parmi les collections des marbres de son musée, réservent aux visiteurs les plus charmantes surprises. La luminosité qu'il leur a découverte amènera une petite révolution dans l'art décoratif.

Avec de minces carreaux disposés en vitrage, M. Bouvier démontre qu'on peut obtenir, de ce minéral, une transparence lumineuse aussi intense, quoique moins éclatante, que celle des plus rutilantes verrières.

La fantaisie des taches colorées est d'une douceur moelleuse incomparable. Et l'on se plaît à rêver de demi-jours chauds et caressants, admirablement propices aux méditations recueillies et aux confidences intimes, dans des pièces où la lumière serait tamisée par ces vitraux naturels.

M. Charles Garnier de l'Institut, en compagnie d'une délégation de la Société centrale des architectes, durant une visite qu'il a faite, au *Musée municipal d'histoire naturelle*, a été surtout frappé de l'intérêt ornemental de cette découverte de M. Bouvier. La transparence des onyx peut ainsi désormais fournir d'ingénieuses trouvailles aux architectes.

L'indication de ces onyx étonnants se trouve, paraît-il, dans un texte de saint Augustin qui parle de carrières de marbre où les chrétiens étaient condamnés à travailler et qui viennent d'être déblayées, sur les renseignements tirés de ce texte, par un ancien évêque de Constantine. En écoutant M. Bouvier, on demeure stupéfait des trésors d'observation qu'un homme attentif peut recueillir, au cours d'une vie toute consacrée à l'étude passionnée des merveilles de la nature.

M. Bouvier connaît tous les oiseaux du monde. Il en a découvert au Bois de Boulogne qu'il est peut-être seul à avoir observés. Il montre, par exemple, toutes les espèces du *combattant* qu'on voit dans la zone parisienne et qu'on retrouve, quelques mois après en Hollande, mais transformé et méconnaissable.

Ce curieux oiseau, sous l'influence de l'émotion d'amour, se pare d'une épaisse collerette blanche, qu'il perd aussitôt que ses petits sont nés.

M. Bouvier ne tarirait pas en remarques amusantes et imprévues sur les objets de ses immenses collections. Son musée est surtout utile par les enseignements pratiques qu'il offre aux ouvriers de nos industries. C'est à eux qu'il pensait en le créant méthodiquement. Il avait l'espoir légitime et justifié de contribuer, par son labeur patient et tenace, à l'enrichissement de notre pays.

Félicien Pascal.

LES PREMIÈRES MACHINES A ÉCRIRE

Nous avons donné récemment un extrait d'un almanach de 1834, d'après lequel des voitures automobiles auraient déjà circulé sur les grandes routes, en 1833. Nous empruntons au même ouvrage la description de la première machine à écrire à laquelle il a fallu cinquante ans pour se vulgariser, avec une étiquette américaine. Or il s'agit, comme on va le voir, d'une invention européenne.

MACHINE POUR TRANSPORTER SUR LE PAPIER UN DISCOURS ÉCRIT OU DÉBITÉ DE VIVE VOIX

M. le baron de Drais, si connu par son invention des vélocipèdes (1) a présenté dernièrement à la Société pour

(1) Les draisiennes.

la propagation des arts utiles de Francfort une machine dont le but est de transporter sur le papier, avec une rapidité plus grande qu'on ne le pourrait faire avec la plume ou tout autre moyen, un discours écrit ou débité de vive voix. Cette machine consiste extérieurement en une petite boîte de bois de la dimension d'un pied cube environ, au centre de la surface supérieure de laquelle est une ouverture où sont disposées seize clefs carrées ; chacune d'elles étant pressée contre la touche d'un piano trace sur un papier, au moyen d'un mécanisme renfermé dans l'intérieur de la boîte, un signe qui représente une ou plusieurs des seize lettres auxquelles l'inventeur a réduit l'alphabet, pour plus de célérité.

Cette machine, qui a paru ingénieuse, exige cependant pour être employée avec succès une assez longue pratique ; mais il n'est pas douteux que perfectionnée par son inventeur, elle ne soit appelée à rendre d'importans services, surtout si l'on parvenait à écrire les mots dans leur orthographe naturelle, et si elle pouvait fournir à la fois plusieurs copies.

Enfin, dans ce même almanach, décidément fort intéressant pour l'histoire de l'industrie, nous avons trouvé :

Un essai vient d'être fait au Havre, par M. Sauvage, constructeur, pour substituer des hélices, agissant sous l'eau, aux roues actuelles des bateaux à vapeur. L'expérience a réussi, et doit être renouvelée sur une plus grande échelle. C'était le début d'une des plus importantes découvertes industrielles de notre siècle.

X.



LES ACTUALITÉS GÉOLOGIQUES AU MUSÉUM

Suite et fin. — Voyez page 134.

Grâce à la générosité de M. Bément, de M. le marquis de Mauroy, de M. Mac Pherson et des directeurs du musée de Calcutta, les pierres tombées du ciel, les météorites, à l'étude desquelles M. Stanislas Meunier s'est adonné d'une façon particulière et dont il a su réunir au Muséum une collection admirable, sont largement représentées dans l'exposition qui fait l'objet de cet article. On y voit des pierres de toute grosseur, qui sont tombées, à des dates diverses, depuis 1854 jusqu'en 1895, aux États-Unis, dans l'Inde anglaise, au Japon, en Australie, en Portugal, en Courlande, en Prusse et en France, dans les départements de l'Isère et du Lot-et-Garonne.

Des agents généraux de grandes exploitations minières, des ingénieurs des ponts et chaussées, des géologues, comme MM. Agniel, Delebecque, Taté, Dollot, Pallary, G. Dollfus, Tardy, Fliche, Bleicheer, ont fait parvenir au Muséum leurs publications les plus récentes ainsi qu'un choix d'échantillons récoltés sur divers points de la France, de l'Algérie et de la Tunisie. M. Boursault, chimiste au chemin de fer du Nord a fait au vérascope une série de photographies géologiques qui pourront être projetées directement dans les cours et conférences du Muséum, et M. Martel, dont le nom est bien connu de nos lecteurs, à mis sous les yeux du public des photographies, des dessins et des plans des cavernes souterraines qu'il a récemment explorées.

Les gouvernements étrangers n'ont pas mis moins d'empressement à enrichir le Muséum des grandes publications géologiques exécutées sous leurs auspices et des séries d'échantillons qui en sont pour ainsi dire le commentaire tangible.

Parmi ces grandes publications nous mentionnerons les cartes qui viennent d'être publiées à l'appui des dernières études faites pour le comité géologique italien par MM. G. Di Stefano, S. Franchi, P. Lotti, V. Novarese et H. Stello; la feuille d'assemblage de la carte géologique d'Espagne, cinquante-neuf feuilles de la carte géologique de la Belgique, la description géologique de Java et de Madoura, avec des cartes, des planches et des photogravures, et les spécimens des cartes et des coupes les plus récentes publiées par le Service géologique anglais dirigé par sir Archibald Geikie.

Nous avons réservé pour la fin les travaux qui ont été exécutés dans le laboratoire de géologie du Muséum et qui ont principalement pour objet la reproduction de certains phénomènes naturels et la vérification expérimentale de théories qui ont été formulées dans ces derniers temps au sujet du mode de formation et de la distribution des chaînes de montagnes de l'Europe.

« Les études récentes ont montré, dit M. Stanislas Meunier (1), que les grandes chaînes montagneuses européennes ne sont point distribuées au hasard, mais constituent au contraire comme des bourrelets plus ou moins parallèles entre eux, dirigés en gros de l'ouest à l'est et concentriques à un point situé au voisinage du pôle. De plus, on s'est aperçu que ces montagnes sont très éloignées d'être contemporaines et que la date du soulèvement de chacune d'elles est d'autant plus reculée que sa situation est plus septentrionale ».

L'ordre de succession des chaînes européennes tiendrait, d'après M. Meunier, à une disposition essentielle de l'écorce terrestre et les choses se seraient passées comme si le noyau fluide de la terre, jouissant d'une sorte de viscosité, avait été distendu par la rotation dans la région équatoriale, de façon que sa rétraction développât ensuite une énergique composante tangentielle dirigée de l'équateur vers le pôle.

Pour soumettre cette vue au contrôle de l'expérience, M. Stanislas Meunier a imaginé l'appareil dont nous donnons une figure et dont la pièce essentielle est une feuille de caoutchouc

(1) *Revue scientifique*, n° du 27 février 1897 et *Progrès récents de la méthode géologique expérimentale*, 1897.

solidement maintenue sur les bords par un cadre circulaire en fer. Cette feuille peut être

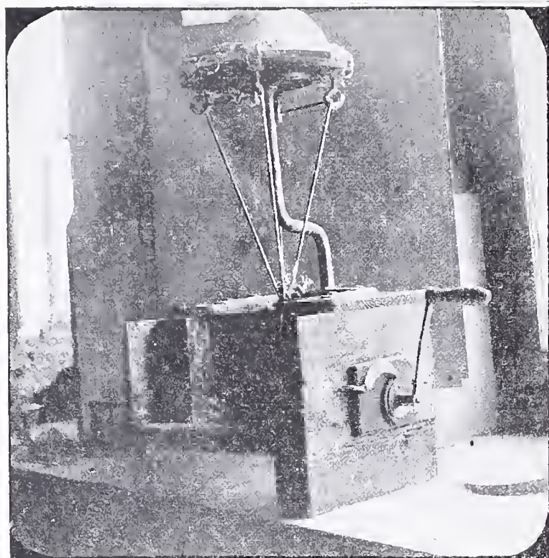


Figure 1. — Appareil pour imiter expérimentalement l'orogénie générale de l'Europe.

soulevée et distendue en faisant reposer son centre sur une calotte sphérique en bois et en tirant à l'aide d'une manivelle sur des cordes convenablement disposées. Elle prend alors la forme d'une demi-sphère sur laquelle on dispose un moule laissant entre lui et la membrane tendue un espace de 2 à 3 centimètres, dans lequel on coule du plâtre à mouler.

Quand celui-ci a acquis une consistance convenable, on retire le moule, puis, lâchant la manivelle on permet au caoutchouc de revenir régulièrement et tout doucement sur lui-même.

On voit alors la masse de plâtre, refoulée parallèlement à la surface sphérique, se craqueler autour du pôle, donner lieu d'abord à un soulèvement, puis, à une série de ridements grossièrement concentriques dans lesquels M. Meunier voit les représentants du continent septentrional qu'on à nommé le continent *archéen* et qui remonte aux périodes sédimentaires les plus anciennes, du ridement *calédonien* correspondant aux Alpes scandinaves, du ridement *hercynien*, correspondant aux Vosges et aux Ardennes, etc.

Cette explication de la formation des montagnes de l'Europe a donné lieu à des discussions que nous n'avons pas à rapporter ici. Nous tenions surtout à faire ressortir l'ingéniosité de la méthode inaugurée par le savant professeur du Muséum, qui a modifié et simplifié encore l'appareil que nous venons de décrire et qui en a imaginé d'autres pour reproduire les cassures et les accidents de relief du sol, la production des cratères volcaniques et des coulées, le striage des roches par dénudation souterraine, etc.

A côté de M. Stanislas Meunier son assistant, M. G. Ramond, poursuit ses études sur la géologie des environs de Paris; après avoir publié dans le *Bulletin du Muséum* une coupe des terrains traversés par l'aqueduc de l'Avre, dérivations vers Paris des sources de la Vigne et de Verneuil, il a dressé avec M. P. Vincey la carte agronomique et géologique du domaine de Vaucluse (Seine-et-Oise).

L'esquisse rapide que nous venons de tracer présente bien des lacunes ; elle suffira cependant, nous l'espérons, pour montrer l'intérêt que présente l'exposition des actualités géologiques, et en général, toutes les expositions spéciales qui deviennent de plus en plus fréquentes au Muséum. Comme l'a rappelé M. Milne Edwards, on a parfois accusé les naturalistes de cet établissement de se renfermer trop strictement dans leurs laboratoires, de s'y adonner trop exclusivement à des recherches spéculatives; mais il serait bien injuste de formuler aujourd'hui de semblables reproches, car chacun peut se convaincre aisément, par une visite aux expositions du Muséum, de l'empressement avec lequel sont mis en lumière

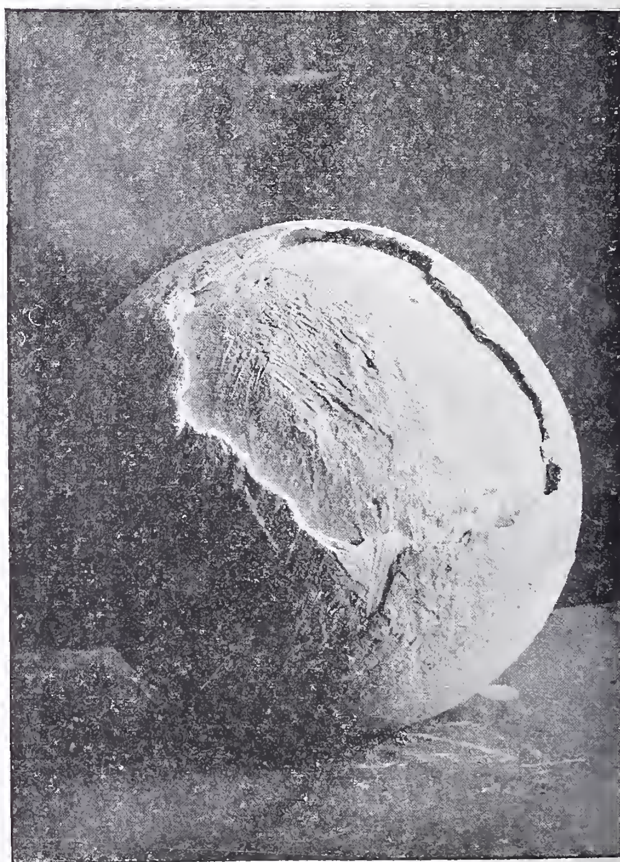


Figure 2. — Imitation expérimentale de l'orogénie de l'Europe.

les résultats des explorations des voyageurs, du soin avec lequel sont réunis et étudiés tous les documents propres à faire connaître la géologie, la flore et la faune de notre pays et de ses colonies.

E. Oustalet.

LE LAURAGUAIS

Le Lauraguais, la vaste toile panoramique exposée cette année par M. Jean-Paul Laurens, a soulevé de dures critiques et de chaudes défenses. Les premières sont les plus nombreuses



Le Lauraguais. — Peinture de M. J.-P. Laurens. — Salon des Champs-Élysées de 1897. — Gravé par Deloche.

dans la foule ; elles proviennent surtout, croyons-nous, d'un malentendu.

Deux choses sont restées ignorées du plus grand nombre : le sujet traité par le peintre et les conditions imposées à celui-ci pour le travail décoratif qui lui était confié. Il appar-

tenait à notre publication, qui par son genre spécial échappe aux impressions fugitives du moment, de donner sur cette œuvre quelques explications qui rendront sa portée plus accessible.

On a reproché au *Lauraguais* de n'être pas un paysage, même de ne pas pouvoir fournir à l'artiste les éléments d'un paysage. Il est bien évident que le site rompt avec toutes les traditions auxquelles notre éducation artistique — généralement si faible et si routinière, — nous a habitués. Ce tableau manque d'arbres, d'eau, d'effets pittoresques, de soleil et de verdure; ce n'est pas le pays qu'on aime à regarder de son fauteuil, quand on quitte Paris pour la campagne. De là à dire qu'il n'existe pas, ou qu'il ne fallait pas le peindre, il y a loin. Ce qui nous intéresse médiocrement peut passionner les Toulousains, et ceux-ci reconnaitront sans hésiter, dans cette toile non pas copiée d'après nature, mais synthétique, le caractère très particulier du pays qui s'étend entre leur ville et Carcassonne, succession de croupes où malgré leur courage, ils n'ont pu établir une défense contre Simon de Montfort, et par où l'envahisseur a pénétré jusque sous les murs de leur capitale.

Or, le tableau du *Lauraguais* se rattache à cette guerre des Albigeois, si intéressante pour les Toulousains, puisque ce fut une des deux fois qu'ils virent l'ennemi chez eux. Destiné à accompagner la grande toile exposée en 1895, où M. Jean-Paul Laurens avait représenté la fiévreuse activité des habitants reconstruisant leurs murailles, il doit symboliser la paix et le travail succédant aux fièvreuses années de guerre.

Nous ne sommes donc pas en présence d'un paysage, suivant l'acception étroite que nous donnons à ce mot en le restreignant à la copie de la nature, mais bien en présence d'une conception plus élevée et d'une page d'histoire, en quelque sorte.

Sa place est marquée à l'une des extrémités de la longue salle du Capitole, de Toulouse, l'autre devant être décorée par M. Benjamin Constant.

Le *Lauraguais* sera placé sur un panneau faisant face à deux hautes fenêtres; au fond, en équerre, se trouve le *Mur*, dont nous venons de parler; une disposition architecturale a fait de ce coin de la grande salle un petit salon particulier avec plafond distinct. Ce plafond reste à peindre, mais nous en avons vu la maquette; elle est dramatique et d'une grande puissance décorative, elle figure la délivrance de la ville par la mort de l'envahisseur. Simon de Monfort vient d'être frappé par une pierre qu'une femme, dit-on, avait placée dans un mangonneau; pendant que des soldats penchés sur le rempart, semblent douter encore du hasard heureux qui fait leur salut, des cris d'allégresse montent déjà vers le ciel, et une apothéose montre les héroïques défenseurs, hommes et femmes, emportés comme par un souffle de liberté sous le lion terrassé par l'agneau toulousain. C'est d'un effet saisissant.

Donc, ce qu'il faut voir surtout dans le *Lauraguais*, c'est la synthèse et le symbole, et, au point de vue artistique, le contraste avec le dramatique des deux compositions voisines. Pour le bien juger, attendons que l'ensemble soit sous nos yeux. Une seule critique nous sera permise. Pourquoi l'artiste soumet-il au jugement du grand public de telles œuvres incomplètes dès qu'elles sont isolées, et exigeant une explication pour être comprises? C'est parfois jeter sur elles une défaveur qu'elles ne méritent pas, et l'opinion des foules, même quand elle s'égare, fait vite la loi. Aussi faut-il avoir pour elle tous les ménagements et ne lui montrer que des choses simples, où le sentiment se dégage sans efforts et où l'idée soit aisément perceptible.

Gaston Cerfberr.

LES PETITS MÉTIERS

MARCHANDS DE BOUTS DE CIGARES

Dans la vie comme en cuisine il faut savoir accommoder les restes; c'est une ruse d'industriel. Les marchands de bouts de cigares ou de « mégots », comme l'on dit aussi, en sont une preuve de plus.

Vous les avez déjà vus, n'est-ce-pas? le long des trottoirs, à la terrasse des cafés, partout où se cache le « havane » à un sou et les cigarettes à demi consumées qui ont l'air, avec leur couleur fauve, d'un gros insecte écrasé.

Ils avancent à pas de loup, la tête basse, l'œil aux aguets avec l'air de surveiller quelque chose comme un agent guetterait une bombe sous les pavés. Ils cheminent piquant de droite, piquant de gauche. Leur bâton armé d'une pointe en fer cueille à petits coups brefs comme la canne d'un aveugle qui tapote l'asphalte. Il faut des ruses d'Apache pour dépister les « garçons » hargneux et ne pas heurter sous les tables les pieds des consommateurs.

Pan... pan... deux coups secs... la bête est prise : c'est un gros cigare au ventre rebondi.

De cinq heures du soir à minuit, effrontés et pillards, hardis comme des moineaux, ils picotent les « mégots » en plein vent, sous la pluie, dans la clarté jaune des réverbères, tout le long, le long des boulevards.

Bouts de cigares, bouts de cigarettes, fuyez des lèvres, vous êtes le pain du pauvre.

Mais lorsque la cueillette est terminée, tout le travail n'est pas fait; il faut encore l'accommo-

der pour la vente. On rentre chez soi, à l'hôtel ou bien sous les ponts, pour décortiquer les cigarettes comme on fait d'une écrevisse qu'on ouvre, et le tabac est mis à part. On fait ensuite le triage des cigares. Ceux de qualité inférieure sont trempés dans l'eau pendant une heure environ pour les bien amollir; puis on les coupe en fines rognures qui seront mélangées au tabac de cigarettes et on fait sécher le tout.

— Notre marchandise possède un goût tout particulier à cause des diverses sortes de tabac qui s'y trouvent : il y a même du tabac américain, me dit l'un de ces industriels.

Je le regarde qui, d'une bouche toute ronde et gourmande « sirote » une absinthe dont les fumées réjouissent ses narines striées de petites veines violettes.

Les bons cigares ne subissent aucune préparation et sont vendus tels qu'on les a ramassés, aux amateurs de « chique ».

C'est place Maubert de quatre heures du matin à midi que se tient le marché aux « mégots ». Ils sont là une centaine de marchands qui piétinent le pavé dans l'attente du client. On les reconnait au cabas sali et rempli de tabac qu'ils tiennent à la main ou bien à la sacoche qu'ils portent en sautoir sur le côté gauche comme un Anglais en voyage.

Tout irait bien et je sais tel de ces négociants ou « mégociants » qui pourrait mettre sous le nez des moqueurs ou des délicats les piécettes blanches qu'il gagne chaque matin. Mais hélas! on se plaint.

— Sous l'Empire, nous étions vingt, me disent certains d'entre eux.

Aujourd'hui qu'ils sont nombreux, ce n'est certes pas que la misère augmente. Mais que voulez-vous? toutes les carrières sont encombrées. Avocats, épiciers, professeurs, marchands de mégots; ils sont trop!

Que sera-ce dans vingt ans! on n'ose pas y penser.

Du moins la place ne leur manquera jamais. Leur boutique c'est le trottoir. Ils y sont à la grâce de Dieu. Leur parquet est lavé des pluies et les vents le balaient. Il y a quelques années on s'était installé dans un bar voisin où la bière valait deux sous le bock. Un beau jour on a tout démoli; et depuis lors on trafique sur la rue, parfois dans les bars d'alentour quand les agents passent, car ce petit commerce est toléré seulement. Et il suffit d'un caprice pour être conduit au poste et dépouillé de sa marchandise.

Le gain moyen de ces industriels est de quatre à cinq francs par jour en été. L'hiver ils gagneraient le double si la récolte était suffisante. Mais en hiver, adieu terrasses! on n'a d'assuré que ce que fournissent les garçons de café; et ce n'est pas assez. Ceci jette un jour étrange sur les cigarettes à la main qu'on achète aux garçons.

Le tabac des mégots est vendu trois francs cinquante la livre en paquets de dix centimes et il est acheté aux ramasseurs à moitié prix environ.

Et croyez bien que des amateurs le préfèrent à celui de la régie parce qu'il est plus fort. Mais la clientèle ordinaire est faite de porteurs aux Halles et de manœuvres.

Et c'est ainsi que les uns vivent et jouissent du gaspillage d'autrui. Aussi à ne considérer que le bénéfice du pauvre, fumeurs, mes frères, nous sommes sa providence. Et si vous m'en croyez, fumons en tout temps, le jour et la nuit. D'ailleurs qui osera venir nous reprocher de dépenser notre bien en fumée?

Jetons avec prodigalité sur le trottoir nos bouts de cigares et du même coup nous aurons résolu le problème des distractions productives.

André Flotron.

L'HOMME A LA TÊTE QUI GROSSIT

NOUVELLE

Suite. — Voyez page 235.

Ses prunelles flambèrent de malice reconnaissante. Elle ébaucha un battement de mains que moi seul remarquai. Et, le front grave, elle s'assit entre M. de Tire-Larigot et un colonel en retraite, cravaté d'un ruban rouge à peine liseré de jaune. J'étais miraculeusement placé en face d'elle, séparé seulement de Cassibraille par le corps étiolé d'une demoiselle de lettres âgée d'environ soixante et dix ans.

Le repas fut très calme. Et il s'achevait, il se mourait, presque en silence, lorsque M. de Cassibraille, secouant sa grosse tête, prononça solennellement :

— J'ai mangé de la langouste.

Or, tout le monde avait mangé de la langouste; et tout le monde s'étonna, à part soi, que le marquis de Cassibraille, qui avait à l'ordinaire d'autres sujets de conversation, daignât parler, ce soir-là, de ce quelque chose insignifiant, presque immatériel, qu'est une langouste. Il le comprit et s'expliqua avec des inflexions de voix en quelque sorte sacramentelles.

— Comparativement à la langouste, — sombra-t-il, — le tigre, voire celui de Java, lequel ne se nourrit que de chair humaine et dont la taille égale celle d'un taureau, le tigre me paraît un animal léger et dérisoire. Chaque fois qu'un tigre, deux tigres, trois tigres et moi nous sommes rencontrés, j'ai aisément, prestement, comme on donne une pichenette, couché ce tigre, ces deux tigres, ces trois tigres à mes pieds. Par contre, chaque fois que j'ai mangé de la langouste, j'ai été peu ou prou malade.

Cependant, je le dis sans orgueil, je n'en ai jamais absorbé autant que ce soir.

Une brève lueur joyeuse pétilla dans les yeux de Mlle Le Curde. On apporta des cailles rôties en feuille de vigne. Et, après qu'il se fut servi, le colonel s'exclama :

— Diable de marquis! Faut-il qu'il aime la langouste!

Mais Cassibraille protesta hautement :

— Colonel, vous m'avez mal compris si vous avez supposé que c'était mon goût pour ces terribles écrevisses de mer qui m'avait induit à en faire ripaille. J'ai appris la sobriété dans les jungles qui avoisinent Batavia et dans un commerce constant avec les philosophes; et je vous affirme que l'on me contristerait peu en me condamnant au pain sec et à l'eau jusqu'à la consommation de mes jours. Si j'ai mangé de la langouste, ce n'est pas par amour. colonel, c'est par mépris d'elle, c'est poussé par un sentiment qui élève mon âme au-dessus de la crainte des souffrances qu'il plaira à un crustacé immonde de me dispenser.

En quatre ou cinq coups de mâchoire, il se débarrassa de la caille qui encombrait son assiette. Il vida son verre. Et, dans un soupir qu'il s'efforça de rendre stoïque, il ajouta :

— Tenez, la torture commence. Vous le voyez, cela n'a pas été bien long.

Les yeux de Mlle Le Curde étincelèrent de nouveau. On passa des aubergines à la crème, puis une tarte aux prunes noires dont, si sobre et si souffrant qu'il fût, se pourvut copieusement M. de Cassibraille. Ensuite, il but deux rasades de muzka-bakator et de tokay-magyarad, prit une pomme, une pèche, une poire et croqua assez alertement quelques pincées de menus bonbons. Pourtant, la gêne de son estomac commençait à se manifester sur son visage où, tout à coup, se refléta la couleur funeste de la langouste. En même temps, ses lèvres et ses paupières se gonflaient; et il ressentit une démangeaison tellement vive qu'il lui fut impossible, en dépit de son excessive bravoure, de ne pas se frotter la peau avec les ongles. Et, lorsqu'il se fut amplement gratté du front au menton, il attendit, la tête basse et anxieuse, que Mme de Hournolz, nouant sa serviette, donnât le signal du lever de table. Alors, il se dressa avec promptitude et, au lieu de se rendre dans la pièce voisine où le café était servi, il se dirigea vers le hall. Par couples. tous les convives disparurent. Mlle Le Curde avait pris mon bras et, d'un clin d'œil impérieux, m'avait ordonné de ne pas bouger.



— Colonel, vous m'avez mal compris...

— Eh bien, — me suggéra-t-elle, — j'espère que l'on va rire. Le marquis nous la donne belle. Avez-vous un plan?

J'avouai :

— Je n'ai pas l'ombre d'un plan.

— Hélas! moi non plus, — sourit-elle. — Mais cela va venir, je le pressens, j'en suis certaine.

J'eus l'air d'en être enchanté. Ses dents resplendirent. Tout son visage rayonna. Et, après m'avoir fait le signe du silence, elle m'entraîna doucement jusqu'à l'entrée du hall, que masquaient deux vastes rideaux de velours sombre. Un mince entrebâillement des rideaux nous permit d'assister furtivement à un spectacle très curieux.

Debout, devant une large glace de cristal de Venise, M. de Cassibraille se mirait, s'épouvantait. Vite, il se reculait, tournait, hésitait, piétinait, puis. lentement, le front incliné, les bras étendus, il se rapprochait de la glace. Téméraire, il dardait derechef les yeux sur le miroir effroyable. laissait retomber ses bras, ouvrait la bouche, faisait : « Ho! » et, de nouveau, rompait, peureux, les épaules oscillantes. Sept. huit fois, comme des troupes héroïques revolent au combat, nous le vîmes retourner, hardi, les poings clos, vers la glace inflexible et battre en retraite, défait, éperdu, les jambes grelottantes. Il haletait et finit par se renverser sur une chaise à la capucine dont M. de Hournolz tirait justement vanité, parce que, paraît-il, sa bisaïeule maternelle en avait été gratifiée, un soir de Noël, peut-être par le Régent, peut-être par Louis XV. Et là, le crâne entre les mains, le tueur de tigres gémit :

— Conjecture terrible! Qu'ai-je donc? Saperlipopette de sapristi de sacrebleu! qu'est-ce que j'ai donc?

J'allais rire. Divinateur, un ongle de Mlle Le Curde s'enfonça dans mon cou, retint net mon hilarité. Je redevins sérieux comme un pape et continuai d'observer M. de Cassibraille qui s'était remis sur ses pieds. Une dernière fois, il marcha vers le miroir, se contempla avec horreur, avec désespoir, à pleins yeux. Il reniflait, claquait des dents. Il balbutia :



Une dernière fois il marcha vers le miroir.

— Énigme infernale ! C'est, qui le sait ? mortel ! Ma tête s'enfle. Elle s'enfle, ma pauvre tête. Il n'y a pas à se faire illusion. Je suis enflé, enflé. Je suis évidemment enflé.

L'ongle de Mlle Le Curde plongea encore, et fort à propos, dans mon cou. Cependant, doutant de ma gravité, je n'osai plus regarder le tueur de tigres. Je me contentai d'écouter ses plaintes étranges. Du reste, tourmentée elle aussi par l'envie de rire, ma voisine s'enfuit, soudain, dans la salle à manger. Je l'y suivis ; et nous nous allégeâmes du fardeau joyeux qui nous étouffait. Un maître d'hôtel parut, impavide, s'avança avec un plateau. Sur un geste de Mlle Le Curde, il se retira, resplendissant et toujours tranquille. Et, les cils mouillés de larmes heureuses, la jeune fille me demanda :

— Où avez-vous posé votre claque ?

— Mon chapeau ? — m'étonnai-je.

Elle affirma, d'un ton naturel :

— Certainement, Monsieur, votre chapeau, votre couvre-chef.

— Il est dans le vestibule, — dis-je.

— Avec celui du marquis ?

— Mon Dieu, oui, avec tous les autres.

Elle trépigna de délice et joignit ses mains harmonieuses, comme en une extase guerrière, disant :

— Une aiguille et du fil ! Mon fiancé, si j'en dois avoir un, pour du fil et pour une aiguille !

Et elle s'éloigna, revint, triomphante, agitant une aiguille enfilée de soie, me poussa jusqu'au vestibule. Et, lorsque je lui eus gravement remis mon claque :

— Splendide ! — s'émerveilla-t-elle. — Splendide parce que petit, tout petit. Oh ! Monsieur, vous êtes un ange d'avoir une tête d'enfant.

En même temps, elle découvrait, imposant, énorme parmi les énormes, le chapeau du stoïcien. Et elle murmura, railleuse, radieuse, m'humiliant :

— Tandis que celui-ci, Monsieur !... Celui-ci, royal, comme certains tigres !

Déjà, elle avait enlevé la couronne, rubis et perles, de ce claque royal et la cousait au fond du mien, à la place de mes plébéiennes initiales. Puis, elle dit, en me tendant le chapeau de Cassibraille :



(A suivre.) FERNAND MAZADE.

LA CARMAGNOLE DE LA PAIX

(pour bercer ma petite fille Jacqueline)

Les grands-pères sont triomphants (*bis*)
Quand ils voient leurs petits enfants (*bis*)
Dormir dans les berceaux
Leur bon sommeil d'oiseaux.

Dansons la Jacqueline
A bas le son! (*bis*)
Dansons la Jacqueline
A bas le son
Du canon.

Que faut-il aux vieux grands-papas? (*bis*)
Un bébé rose dans leurs bras. (*bis*)
Et que ses doigts chéris
Frôlent leurs cheveux gris.

Dansons la Jacqueline, etc...

Les petits gas sont bien gentils (*bis*)
Mais ils rêvent guerre et fusils: (*bis*)
Le grand-père aime mieux
La fillette aux doux yeux.

Dansons la Jacqueline, etc...

La fillette aura pour joujoux (*bis*)
Une poupée aux cheveux roux (*bis*)
Et des moutons bêlant
Tous habillés de blanc.

Dansons la Jacqueline, etc...

Pour le soir de son premier bal (*bis*)
Nous pillerons tout floréal (*bis*)
Et les roses feront
Une étoile à son front.

Dansons la Jacqueline, etc...

Lorsque son rêve aura fleuri, (*bis*)
Jacqueline aura pour mari (*bis*)
Un beau garçon rêvant
Dans la chanson du vent.

Dansons la Jacqueline, etc...

Que nous soyons près ou loin d'eux, (*bis*)
Nous les aimerons bien tous deux, (*bis*)
Et leurs bébés aussi,
Tout comme celle-ci.

Dansons la Jacqueline, etc...

Quand elle sera grand'maman, (*bis*)
Nous reposerons doucement (*bis*)
Loin du soleil si beau,
Dans la nuit du tombeau.

Dansons la Jacqueline, etc...

Mais toute vieille elle dira: (*bis*)
« Je me souviens de grand-papa (*bis*)
« Qui pleurait en chantant
« Pour bercer son enfant. »

Dansons la Jacqueline!
A bas le son (*bis*)
Dansons la Jacqueline,
A bas le son
Du canon!

CLOVIS HUGUES.

20 juillet 1897.



UN ÉTRANGE PROCÉDÉ D'INCUBATION ARTIFICIELLE

On sait que les procédés d'incubation artificielle, qui sont aujourd'hui portés à un haut degré de perfection, ont une origine très éloignée : voilà un temps presque immémorial qu'ils sont pratiqués en Égypte, d'une façon très primitive, il est vrai, mais fort ingénieuse. Or, un voyageur qui connaît bien les Philippines, M. Menant, vient de donner les détails les plus curieux sur un système tout inattendu d'incubation, qui est employé dans ces îles.

Un romancier français, qui croyait certainement avoir une idée extraordinaire, raconte, dans une petite nouvelle, l'histoire d'une paysanne avare dont le mari, fort malade, était obligé de demeurer au lit, et qui occupait celui-ci en lui donnant des œufs à couver : elle disposait des œufs tout autour du pauvre diable, sous les draps, et il ne pouvait plus bouger, de peur de casser les coquilles. La chaleur animale faisait le reste et l'incubation réussissait, ma foi! fort bien, à ce que dit l'histoire.

Le procédé d'incubation usité aux Philippines ne diffère guère de celui-ci, à cela près que ce ne sont point des malades qu'on y emploie normalement.

Il faut dire que, dans le pays, on fait une grande consommation de volailles et aussi d'œufs, qu'on mange souvent, comme en Chine, à l'état de *balut*, c'est-à-dire quand ils sont à demi couvés : c'est ce que nous appellerions tout simplement des œufs pourris. Pour assurer la production des œufs *balut* ou l'éclosion des poussins et canetons, on recourt tout uniment à des « Indiens couveurs ».

Ce travail peu fatigant est confié principalement à des impotents, à des aveugles ou à des vieillards; mais cette besogne de paresseux convient parfaitement aussi à l'indigène nonchalant, qui peut ainsi passer ses journées de la façon qu'il préfère, c'est-à-dire sans rien faire que somnoler ou bavarder au besoin.

Pour trouver des ateliers d'incubation de cette sorte, le plus simple est d'aller à Mariquina, à quelques heures seulement de Manille.

Les « couveurs » s'étendent sur un lit du pays en se recouvrant d'une natte en *nipa* — autrement dit en paille de riz — aussi épaisse que possible; ils prennent une position qu'ils pourront garder facilement durant des journées entières, et alors un aide les entoure d'œufs qu'on place entre leurs jambes et leurs bras à demi repliés. Nos Indiens couveurs prennent tout à fait leur tâche au sérieux, et s'en acquitent avec une patience étonnante, jusqu'à ce que les œufs soient bons (?) à manger ou que les petits percent leur coquille.

On emploie également aux Philippines un autre procédé d'incubation : à l'intérieur d'une case bien close et tapissée d'une couche épaisse de son de riz et de nattes, on dispose des œufs enfermés dans des corbeilles, entre des sacs d'abaca remplis de riz « paddy » qu'on a mis à chauffer dans une bassine en fer. La méthode réussit au moins aussi bien que l'autre, mais on conviendra qu'elle n'en a pas le pittoresque !

DANIEL BELLET.

LES « EXCENTRIQUES »

Suite et fin. — Voyez pages 203 et 222.

Apeurés par certaines lectures, il en est qui n'osent toucher un objet quelconque de peur de microbes, boire de l'eau de peur d'autres microbes et qui, pour un empire, n'étancheraient pas leur soif avec autre chose que de l'eau boriquée.

A force de concentrer leur attention sur leur personne, ils arrivent à percevoir des actes organiques qui, à l'état normal, s'opèrent d'une façon inconsciente (respiration, circulation). Une différence dans le rythme les consterne, un glouglou dans l'estomac ou l'intestin les terrorise. Profondément attendris sur leur sort, ils passent leur temps à se tâter le pouls, à regarder leur langue, à inspecter leurs crachats, à contempler le contenu des vases chers à M. Purgon.

Certains se croiraient perdus s'ils touchaient des épingles (belonephobie); d'autres ne pourraient s'endormir sans avoir fermé toutes leurs portes à triple serrure et fait l'inspection du dessous des lits et même des chaises.

L'homme qui, continuellement, répète : « Ces choses-là n'arrivent qu'à moi », appartient à une des formes atténuées de la classe si multiple des persécutés, où nous retrouvons le malheureux perdant aux courses ou non favorisé par un gros lot, qui accuse violemment l'injustice de la Providence.

Quelle conclusion doit ressortir de cette étude ? Peut-on guérir l'excentricité, l'atténuer, empêcher tout au moins qu'elle se transforme en folie ? Il semble qu'une réponse affirmative peut être faite à cette question pour nombre de cas, tout au moins, mais il faut alors, résolument, rejeter le cliché d'après lequel on ne doit pas contrarier l'idée erronée. Avec une insistance qui doit évidemment être intelligente et adroite, mais sans découragement, on arrivera à se faire entendre et peu à peu à persuader. Pour l'excentricité comme pour tout autre maladie, ainsi que nous l'avons déjà dit, il importe d'agir dès le début, avant que le délire spécial se soit systématisé, que l'erreur soit devenue un dogme. La fatigue *physique*, le repos intellectuel sont des compléments indispensables auxquels, s'il y a lieu, on ajoutera le changement de milieu.

Les enfants de nerveux, d'alcooliques, surtout lorsqu'ils se livrent dans les villes à des professions sédentaires sont parmi ceux qui fournissent le plus de déséquilibrés, d'excentriques, candidats à la monomanie, c'est-à-dire à la forme de folie qui procure à Charenton la moitié de ses pensionnaires; l'hygiène à suivre, la règle de vie, découle de cette constatation.

La *date fatale*, le retour à une date donnée de troubles nerveux, d'idées noires, est très fréquemment observée. Quelquefois il existe, à cette date une cause réelle de tristesse : mort d'une mère, d'un enfant, d'un mari, perte de fortune. Dans d'autres cas, l'époque de réapparition des troubles cérébraux coïncide simplement avec une période de surmenage habituel (bilan annuel ou bisannuel, fin de saison, veillées répétées). Mais, fort souvent, les idées tristes reviennent parce qu'un parent les avait à cette époque, parce qu'on les *attend*, que chaque jour on *cherche* si on n'a pas été moins en train que la veille, si l'esprit n'a pas été moins lucide que de coutume. Sous l'influence de ces préoccupations, l'appétit devient mauvais et, comme on s'enferme pour éviter des regards que, cependant, personne ne songe à jeter sur vous, la santé générale s'altère et la maladie noire, qu'on a si bien aidé à venir, fait son apparition. C'est à ces soi-disant dates fatales que la famille doit agir énergiquement pour empêcher le faux malade de croire à ses idées fausses.

Dr GALTIER-BOISSIÈRE.

HENRI MEILHAC

La mort fauche sans répit dans le rang de nos Immortels. Après le duc d'Aumale dont nous avons salué ici la grande et noble figure, voici M. Henri Meilhac qui disparaît. Avec lui, c'est quelque chose de l'esprit français, parisien surtout, qui s'en va. Les oraisons funèbres prononcées sur sa tombe ont dit de Meilhac ce qu'il y avait à en dire, sans emphase et sans exagération; elles se sont gardées des comparaisons souvent maladroites et des parallèles

toujours dangereux. C'est que l'œuvre du disparu garde une note bien personnelle : ce n'est ni l'ironie amère de Molière, ni le badinage léger de Marivaux ; ce n'est pas davantage la grâce et la fantaisie de Musset. Le rire de Meilhac sur lequel ont brodé les chroniques est l'épanouissement d'un esprit capricieux.



Portrait de Meilhac.

L'auteur de « Froufrou » ne voulut jamais s'emprisonner dans un genre ; il préféra les tenter tous. Après quelques coups de crayon donnés dans le « Journal pour rire » et dont on trouvera sur cette page un échantillon, Meilhac qui s'était dissimulé d'abord sous le pseudonyme de Talin, aborda franchement le théâtre : il y travaillait encore à soixante-sept ans quand le mal vint paralyser ses forces et l'emporter.

Pendant près de quarante ans, Henri Meilhac ne cessa d'amuser ses contemporains : son scepticisme boulevardier ne lui permit pas d'avoir des prétentions plus hautes. Avec un irrespect que d'autres, plus graves, imitèrent ensuite, il commença par bafouer l'antiquité. En dépit des traditions et des leçons classiques, il porta le carnaval sur l'Olympe et fit des pieds de nez aux dieux païens : « Orphée aux enfers » « La belle Hélène » chantèrent des évohés moqueurs à l'histoire et à la mythologie.

Puis, quand il eut fini de ridiculiser la fable et la légende, Meilhac regarda autour de lui. Son observation lui permit de faire ample moisson de silhouettes et de types où la charge farceuse se mêla toujours à de la finesse et à de l'esprit. On a pu dire de son théâtre qu'il est une galerie vivante de portraits : les couleurs mêmes les plus violentes n'en sont jamais grossières, et sous l'outrance de la caricature, un trait précis s'accuse toujours.

Et pourtant, ce n'est ni dans le vaudeville, ni dans l'opérette que Meilhac a dépensé l'art le plus exquis. C'est dans la comédie légère qu'il excelle ; c'est là qu'il faut aller chercher tout ce que son talent a de verve délicate et de séduisante fantaisie. L'homme dont l'humeur endiablée a cabriolé dans la bouffonnerie, sourit, raille, s'attendrit délicieusement. Voyez « l'Été de la Saint-Martin » « Petite Marquise » « l'Autographe » et tant d'autres pures merveilles de grâce et d'émotion. Tous ces petits chefs-d'œuvre resteront au répertoire, alors que tant de pièces tapageuses qui encombrent nos scènes seront depuis longtemps oubliées.

Il y a surtout dans le théâtre de Meilhac une qualité qui ne me paraît pas avoir été suffisamment louée : c'est le ton de bonne compagnie qu'on y trouve. Chez lui les situations les plus risquées, les intentions les plus osées ne se traduisent jamais par rien de choquant. Meilhac a le secret de dire avec élégance et tact ce qu'aujourd'hui nos vaudevillistes disent avec un mauvais goût intrépide.

Et voilà pourquoi l'œuvre de Meilhac restera, car elle marque une époque dans l'histoire de l'art dramatique : celle où le théâtre savait être gai, spirituel, impertinent, déluré, sans jamais s'avilir.

Ch. Formentin



— Tout ça, c'est possible ; mais si j'avais une fille qui dansât les pieds en dedans comme vot' Palmyre, mam' Givet, je me regarderais comme la plus malheureuse des mères.

Journal pour rire (Journal amusant) du 4 mars 1854.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LE JOUEUR DE FLUTE



LE JOUEUR DE FLUTE. — Peinture de M. Delobbe. — Gravé par Crosbie.

Ceci est une paysannerie, à en juger par la tenue du petit joueur de flûte, agenouillé devant l'enfant que sa musique séduit. L'épisode relève d'une observation que chacun de nous peut retrouver au fond de lui-même, en se reportant aux jours de son enfance, si cette enfance s'est passée dans le grand air de la campagne. On a plus ou moins rencontré le long des routes ou au bord des champs, ce petit paysan ébouriffé, gardeur de vaches, de moutons ou d'oies, trottant les pieds nus dans la poussière du chemin ou la peluche verdoyante des prés. Tête curieu-

se qui vous dévisage au passage, pour reprendre ensuite la chanson interrompue ou la mélopée arrêtée sur la flûte rustique taillée dans la tige d'un épi vert, quand elle n'est faite d'une écorce savamment dégagée de son aubier.

La musique très simple que chantent ces instruments et la naïveté des figures qui s'en délectent forment, avec le caractère du paysage, un tout qui semble inséparable dans notre souvenir. Virgile avait été frappé de ce rapport, et l'antiquité grecque avant lui nous présente comme professeur de musique pour bergers, le faune aux pieds de bouc en qui se personnifient les instincts primaires de l'humanité. Chez d'autres peuples, dont le goût pour la mélodie est resté profond et intense, on trouverait des pages à ajouter à celles que contient l'histoire poétique de l'antiquité méditerranéenne.

Notre savant confrère, M. Paul Sébilllot, a réussi à réunir sur l'art des enfants d'intéressants documents. Bien que ses recherches ne se soient pas étendues au delà du domaine de la sculpture, elles n'en comportent pas moins des données générales sur la genèse de l'œuvre d'art dans les jeunes cerveaux.

Ses artistes en herbe sont en général assez peu émus par l'évolution des lignes d'enveloppe. Leur couteau taille le bois sans s'attarder à l'interprétation fidèle de la forme. Le contour ne les intéresse pas. Ils ont hâte d'arriver à traiter le visage et à lui chercher un caractère, à reproduire une expression qui a pu, dans une circonstance ou l'autre, attirer leur attention. Et alors on trouve chez eux une ingéniosité étonnante à tirer des partis imprévus de leurs moyens rudimentaires. Ils ont aussi des traditions, des conventions, qui, comme toutes les autres, les dispensent de recherches trop pénibles pour leur psychologie.

En musique il doit en être de même. Tout ce qui, dans l'art paysan, n'est pas un chant appris, doit être en rapport étroit avec l'âme du musicien et la nature qui l'environne. C'est de la musique d'enfant et pour enfants, semble dire la composition de M. Delobbe. Pendant que le bébé tenu entre les bras de sa mère se penche vers le petit musicien, la femme détourne la tête, inattentive à la mélodie qui sort de la flûte. Elle est heureuse, sa physionomie le dit, de la joie qu'éprouve le poupon frisé; mais le charme n'agit plus sur elle, et elle se laisse distraire par autre chose.

La préciosité de métier qui caractérise l'œuvre de M. Delobbe ne lui a pas interdit de sauvegarder dans ce tableau les droits de l'observation morale. Si quelque modèle ou quelque inspiration classique l'a obsédé pendant l'exécution de cette composition, celle-ci n'en reste pas moins assez proche de la vie actuelle pour être comprise de tous.

Jean Le Fustec.

L'ART D'ESCALADER LES MONTAGNES

L'*Alpinisme* est un enfant du dix-neuvième siècle. Ce sentiment tout nouveau est né dans la patrie du *spleen*. Nous avons besoin d'échapper à l'uniformité et à la banalité du milieu où nous sommes condamnés à passer notre existence. La campagne est belle mais elle ne change pas; la mer est grandiose mais elle roule éternellement les mêmes vagues. Que faire pour échapper à cette intolérable monotonie? Voyager? c'est se condamner à ne sortir du wagon-restaurant et du sleeping-car, c'est-à-dire d'un hôtel qui roule que pour entrer dans un hôtel qui ne roule pas. Il semble que toutes les villes d'Europe, d'Amérique et d'Australie soient construites sur le même modèle, le boulevard Haussmann étend ses ramifications sur toute la surface du globe.

Les grandes ascensions nous délivrent de ce malaise. Elles introduisent dans nos poumons une bouffée d'air qui n'a pas servi. Elles nous font voir une nature qui n'a pas été chantée par les poètes de tous les temps et de tous les pays, une nature qui n'a pas été déflorée par l'admiration banale d'un trop grand nombre d'adorateurs.

Comme son nom l'indique, c'est sur les sommets des Alpes que la nouvelle passion, née sur le territoire britannique mais promptement acclimatée sur le continent, a pris son essor. Les exploits des premiers alpinistes sont restés légendaires. M. Paul Lioy, un des plus célèbres naturalistes de l'Italie, a raconté l'épopée de deux savants anglais, M. Tyndall (1) et M. Whymper, qui se disputaient l'honneur d'arriver le premier au haut du Mont Cervin.

Le Mont Cervin, que l'on appelle aussi le Matterhorn, est une pyramide colossale surmontée d'une tour carrée qui porte un clocheton très effilé. A la base de la tour se trouve une corniche couverte de neige que l'on appelle la *cravate*. Pas un arbre, pas un sentier; la montagne est droite comme une muraille et lisse comme un bloc de marbre poli. Le fameux guide Brennen qui devait mourir sur le Haut de Cry, enseveli dans une avalanche et qui ne savait pas prononcer le mot d'impossible, avait répondu à Tyndall et à Whymper: « Partout où vous voudrez, mais sur le Cervin, jamais! »

Cependant, le mont inexploré exerçait sur les deux Anglais une fascination invincible; ils ne pouvaient résister à la tentation de se mesurer avec le géant « à la cravate blanche ».

Parti du sommet du Weisshorn, Tyndall avait attaqué une première fois le monstre. Les années suivantes il se remit à l'œuvre, mais les progrès du savant professeur du Royal Institut de Londres furent assez peu rapides. Whymper se montra plus audacieux et fit une chute terrible, mais il ne se découragea pas et pour pré-

(1) V. année 1894, page 39.

parer l'assaut qu'il voulait donner à la Tour du Cervin, il attacha la *grande corde* dont le souvenir est resté célèbre dans l'histoire de l'Alpinisme.

Tyndall prit sa revanche en arrivant au sommet du pic qui porte aujourd'hui son nom, mais ce fut en vain qu'il essaya de monter plus haut. L'échelle qu'il appuya contre le mur lisse taillé à pic ne lui fut d'aucun secours et il ne réussit pas davantage à arriver jusqu'à la cravate blanche du Mont Cervin en se servant de la corde attachée par son rival.

C'était à Whymper que le destin réservait la gloire d'arriver le premier sur la cime de la montagne vierge de pas humains. Accompagné des guides Croz et Tangwald et de trois de ses compatriotes, lord Douglas, Hadow et Hudson, il atteignit enfin le pic qui s'élève au-dessus de la Tour; les ascensionnistes poussèrent un cri de triomphe, le Cervin était conquis.

L'ivresse des vainqueurs fut de courte durée. Whymper et ses compagnons se tenaient ensemble attachés par une corde et descendaient de précipice en précipice. Tout à coup le jeune Hadow glisse au bord d'un gouffre. La corde, qui malheureusement n'était pas tendue, imprime à Croz une violente secousse. Croz tombe, entraînant derrière lui lord Douglas et Hudson. Avec la rapidité de l'éclair, le vieux Tangwald entortille la corde à la pointe d'un rocher mais la corde se casse et les quatre corps sont engloutis dans un abîme de treize cents mètres de profondeur. Seuls, Whymper et le guide Tangwald avaient échappé au désastre.

Il faut qu'une note comique vienne se mêler aux plus lugubres tragédies. Au moment où Whymper remportait une victoire si chèrement payée, Tyndall rôdait autour du Mont Cervin et se préparait à une nouvelle expédition. Un guide le reconnaissant pour un Anglais l'aborde et lui dit : « Est-ce que le professeur Tyndall n'est pas un de vos amis? — Oui, je le connais un peu. — Vous ne savez donc pas la catastrophe dont il vient d'être victime? En descendant du Mont Cervin le malheureux est tombé dans un précipice ». Et le savant professeur se gardant bien de révéler son nom, se procura la satisfaction d'entendre de son vivant son oraison funèbre et un récit détaillé de sa propre mort.

Le corps de lord Douglas n'avait pas été retrouvé. Tyndall se mit vaillamment à la recherche des restes de son infortuné compatriote et fit venir de Genève une malle chargée de cordes, de marteaux et de crochets. Aucun guide ne voulut l'accompagner, et il fut obligé de se contenter du concours que lui offrait un ouvrier mineur. Il voulait se transporter à l'endroit même où les compagnons de Whymper avaient été précipités dans l'abîme, incruster des anneaux de fer dans le rocher, y attacher des cordes et retrouver le trajet qu'avaient dû suivre les quatre corps lancés dans l'espace.

Des intempéries persistantes retardèrent l'exécution de ce projet. Ce ne fut qu'après un long séjour à Zermatt que Tyndall réussit à organiser une nouvelle expédition. Il ne retrouva pas le corps de lord Douglas et de ses compagnons, mais il put arriver enfin au sommet de la montagne dont il faisait le siège depuis huit années. Le tenace enfant d'Albion avait réglé son compte avec le Mont Cervin.

L'honneur était sauf et le savant professeur, rendu à ses études, renonça pour toujours à escalader des montagnes. Il est mort il y a deux ans, laissant un nom dont s'honore à bon droit la science britannique du dix-neuvième siècle. Quant à Whymper, il est allé se reposer au Groënland des fatigues de ses ascensions dans les Alpes, et après avoir enrichi le British Museum d'une collection de fossiles rapportée des régions polaires, il s'est dirigé d'abord vers la Cordillère des Andes et a engagé avec le Chimboraço, l'Antisana, le Cayamba et le Cotopaxi une série de duels dont il est sorti victorieux.

C'est en réalité sur le Mont Cervin ou le Matterhorn, comme l'appellent les habitants de la Suisse allemande, que s'est livrée la grande bataille. A partir du jour où ce géant a été dompté, l'Alpinisme n'a plus connu d'obstacles. On aurait de la peine à découvrir maintenant en Europe une montagne qui n'ait pas été escaladée.

Les ascensionnistes ambitieux d'attacher leur nom à des exploits inédits sont obligés de grimper au haut des pics inexplorés de l'Himalaya, et cette ressource ne tardera pas à leur faire défaut. Pendant les dernières années, les montagnes du Japon ont été à la mode, mais elles ont attiré un si grand nombre d'Alpinistes anglais, qu'elles n'offrent guère plus d'intérêt aujourd'hui.

C'est dans la Nouvelle-Zélande qu'il faut aller maintenant pour découvrir des montagnes qui ne soient pas devenues banales à force d'avoir été escaladées, non seulement par des hommes du métier, mais encore par de simples amateurs.

G. Labadie-Lagrave.

DEUX MONUMENTS

On prend trop l'habitude de railler les associations provinciales qui pullulent à Paris, et toutes les médisances dirigées contre les satisfactions qu'elles offrent au développement des vanités et des ambitions de cénacle perdent, en ce moment, de leur légitimité.

Ces groupements d'hommes d'un même département, d'une même province, d'une même

région réalisent, au demeurant, fort utilement la saine pensée qui les a formés. Ils entretiennent, à Paris, le culte du sol natal, des mœurs locales, des traditions spéciales aux races diverses dont la nation française est constituée, et, imprégnés de parisianisme et de la fine essence de l'esprit français, ils en répandent jusqu'aux extrémités du corps de la nation le subtil arome, affiné dans ce vaste creuset de Paris, et en disséminent la fleur d'idées à travers la France entière.

Ainsi comprise, l'association du félibrige, pas plus que les autres associations littéraires disséminées à travers Paris, ne sauraient constituer des œuvres de séparatisme.

Elles font affluer vers Paris la vie provinciale et font refluer la vie parisienne vers les provinces. Ce mutuel commerce d'importation idéale est un sûr moyen de maintenir la même vie entre la tête et le corps national. Et les fêtes du félibrige ne sont pas autre chose, en ce moment, qu'un reflux de vie parisienne vers la bouillante vie méridionale.



Statue d'Émile Augier a Valence. — Sculpture de Mme la duchesse d'Uzès.

L'inauguration du monument d'Émile Augier, à Valence, par laquelle ont été ouvertes les solennités littéraires du félibrige, cette année, celle du monument de Molière, à Pézenas, qui leur a servi de clôture, sont d'évidentes manifestations de ce rayonnement de Paris sur nos provinces. Qui fut plus Parisien que Molière ? Et qui restaura mieux qu'Émile Augier, la comédie moderne, dans la dignité idéale où l'avait élevée Molière?

Le monument élevé à Émile Augier a été proposé au concours par la municipalité de Valence, sa ville natale.

Les maquettes soumises au jugement du jury, constitué par la municipalité, furent anonymes. Le choix des juges s'arrêta sur le projet envoyé au concours par Mme la duchesse douairière d'Uzès. MM. Falguière et Mercié, membres du jury, n'ont pas hésité à confesser hautement qu'ils furent favorables à ce dernier projet dont l'auteur s'était déjà signalée dans nos expositions publiques.

Elle est, depuis longtemps, membre de la Société des Artistes français ; elle a exposé des œuvres nombreuses, sous le pseudonyme de Anna Manuela, au Salon des Champs-Élysées; elle a même obtenu une mention honorable au Salon de 1887.

Lorsqu'en 1895 elle présenta, au Salon des Champs-Élysées, son *Monument d'Émile Augier*, elle eut à subir un refus du jury d'admission. Ce refus n'impliquait, au reste, aucune opinion défavorable à son œuvre; il était motivé par les dimensions excessives qu'elle lui avait données. Le monument mesure, en effet, près de huit mètres de hauteur. Banni ainsi de l'enceinte du Palais de l'Industrie, le monument fut exposé, par autorisation spéciale, devant la porte latérale du Palais, voisine de l'entrée du Musée des Arts décoratifs. Tout Paris le vit là, pendant la durée du Salon de 1895. Lorsque le monument fut adopté par le jury du concours, le Comité de souscription objecta que les proportions qu'il aurait exigeraient une dépense supérieure aux trente mille francs que la souscription avait produits. Ce fut une difficulté que Mme la duchesse d'Uzès leva aisément. Elle offrit de compléter les cent cinquante mille francs, qu'ainsi compris, le monument devait coûter.

Il s'élève aujourd'hui sur la place de Valence, que la municipalité lui destinait, entre la statue de Montalivet et celle de Bancel, inaugurée le même jour que la sienne, en présence de M. le Président de la République. Sur un piédestal de style Renaissance, orné de figures allégoriques, la statue d'Émile Augier, en bronze, se dresse, une main appuyée à sa table de travail qu'il vient de quitter, l'autre tenant le manuscrit de l'œuvre terminée qu'il va lire. Toute l'attitude, un peu rigide de la statue, indique bien cette raideur d'idées qui ne savait pas fléchir devant les capitulations morales auxquelles tant d'écrivains modernes se sont résignés, pour obtenir le succès, par d'habiles flatteries aux vices de leur temps.

La figure ornée de la barbe qui faisait ressembler un peu Émile Augier à quelque compagnon de Henri IV, a l'expression concentrée et les plis méditatifs du penseur sévère aux consciences relâchées de son époque. Toute l'allure du personnage est celle d'un homme de droiture et de loyauté qui ne sait pas transiger avec son devoir.

Devant le piédestal, la statue de Valence, tournée vers les passants, les invite, d'un noble geste de la main droite, à rendre hommage au grand écrivain dont elle est fière, et sa main gauche tient une palme qu'elle va lui offrir, tandis qu'au long des plis flottants de sa robe, deux génies se tournent vers elle et lui tendent des fleurs pour unir, à son hommage, leur hommage idéal.

Deux muses sont assises à gauche et à droite du piédestal que M. Parent, architecte, a construit. On peut y voir le symbole de la comédie antique dont Émile Augier fit, dès ses débuts dans *La Ciguë*, revivre le charme archaïque et la saveur tout athénienne de la comédie moderne qu'il a délivrés des banalités de M. Scribe, pour l'animer de la puissante vie que lui donne la recherche passionnée et courageuse de la vérité, telle que Molière l'avait vainement léguée jusqu'à lui, à ses successeurs.



Statue de Molière a Pézenas. — Sculpture de M. Injalbert.

Émile Augier, en effet, est celui de nos auteurs dramatiques, après Beaumarchais, en qui il semble que les procédés, les tendances et le génie de Molière se retrouvent le mieux. Alexandre Dumas n'emploie pas la comédie aux mêmes fins que ces deux grands hommes, ou du moins il lui fait exprimer plus de passion; il lui donne plus de grande éloquence; il y mêle plus de romanesque et d'imagination, il lui fait plus souvent côtoyer le drame.

Émile Augier, comme Molière, lui fait plus généralement exprimer les mœurs des âmes communes et bourgeoises: il la nourrit de fortes observations toujours très près de la vie et il

la fait contribuer toujours à la défense et à la sauvegarde de la vie de famille enfermée dans les liens étroits de la règle qu'Alexandre Dumas, d'après une conception différente de la morale, n'hésite pas à briser parfois violemment.

Et M. Benjamin-Constant, officiellement chargé de célébrer le génie d'Émile Augier, en qualité de président des Cigaliers, a été heureusement inspiré devant sa statue, en mettant en lumière les qualités de peintre de mœurs et de créateur de types que fut l'inventeur de *Giboyer* et de *Monsieur Poirier*.

« Eugène Delacroix, a dit judicieusement M. Benjamin-Constant, aurait voulu peindre *Giboyer*, ce débraillé au moral et au physique, ce déclassé philosophe. Vélasquez aurait largement enlevé, dans un tour de brosse, ce sacripant de *don Annibal*. Et Véronèse aurait fait resplendir, dans une couleur chaude et blonde, cette captivante *Aventurière*, bien douée pour égarer les cœurs d'un certain âge, les cœurs d'un âge avancé ».

Émile Augier, comme Molière, a eu ce don, apanage exclusif du génie, de créer des personnages qui demeurent aussi vivants que s'ils avaient réellement vécu. M. Poirier, Vernouillet, Giboyer et le marquis d'Auberive demeureront aussi présents à la mémoire des hommes que Tartuffe, Orgon, Alceste, Harpagon, Monsieur Jourdain et Célimène. Et, par la création durable de ces personnages littéraires, aussi vivants que les personnages historiques, l'écrivain mérite réellement de survivre dans la gloire, devant la postérité.

Et une coïncidence heureuse a voulu que, cette année, Émile Augier fût associé à un hommage particulier rendu à Molière. En sorte que l'éloge de l'un repondit à l'éloge de l'autre en une espèce de chœur alterné, à la manière des chœurs du drame antique, devant le thymélé. En ces solennités en l'honneur de l'Art et de la Beauté, le voyage des artistes de la Comédie-Française, dans le Midi, donne aux fêtes dramatiques qu'ils célèbrent, l'apparence d'un pèlerinage aux sanctuaires privilégiés des Dieux dont ils sont les prêtres.

Après leurs dévotions à Émile Augier, l'un des plus durables écrivains dramatiques de notre temps, après la pompe des solennités en l'honneur de la Muse Tragique, il fallait à nos comédiens une commémoration éclatante à la gloire du Patron de leur Confrérie. Il y avait, précisément, à Pézenas, un monument de Molière à inaugurer. D'Orange à Pézenas, la route n'est pas si longue, à vol d'oiseau.

Ce monument a été commandé au sculpteur Injalbert par la Comédie-Française. L'illustre Compagnie veut ainsi perpétuer le souvenir du passage de Molière, en cette ville, alors que réduit, à ses débuts, aux tournées en province, l'auteur-acteur y amena sa troupe, à l'occasion de la tenue des États du Languedoc.

Pézenas a conservé religieusement la mémoire du passage du jeune Molière ; elle s'en est fait, dans le monde entier, une espèce de célébrité qui reçoit de ce monument une consécration définitive. Il n'y aura plus seulement, sur la place, la boutique du barbier qui avait l'honneur de raser le jeune comédien et le fauteuil d'où il observait curieusement, au marché, les mines embarrassées de Gros-René et les agaceries futées de Marinette. Il y aura maintenant son buste posé sur une colonne de marbre blanc que soutient un socle en porphyre.

M. Injalbert ne s'est pas préoccupé de démontrer une originalité, qui eût semblé inopportune, dans sa conception de la physionomie de Molière. Il a respecté le type que ses devanciers en ont vulgarisé. Seulement, il laisse respirer sur sa figure la bonne humeur narquoise qui devait être le fond de son caractère, avant que les cruautés de la vie eussent assombri son noble front pensif.

Contre la colonne, à la droite du spectateur, M. Injalbert a adossé un Satyre accroupi sur ses jambes de bouc velu, dont la face encore à demi-bestiale éclate d'un large rire. Ce rire du Satyre n'est pas le rire exact de la gaîté de Molière ; il est le rire d'une humanité inférieure, mal dégagée encore de l'animalité et que les farces grossières animent. Et cette figure symbolique prêterait peut-être à penser qu'il y ait, en Molière, plus de facéties populacières que de finesse légère et de gaîté ailée.

La jeune femme debout, à gauche de la colonne, et qui tend, vers le visage du Maître, un bouquet, en un joli mouvement de grâce souple et d'affectueuse familiarité, offre, dans l'espièglerie rieuse de son spirituel visage, une meilleure image de ce rire immortel de Molière qui ne bafouait les ridicules et les passions égoïstes que pour mieux entraîner les hommes à s'en corriger et à s'en délivrer.

M. Injalbert s'est inspiré du gracieux et fin visage de Mlle Ludwig pour la création de la figure de cette Lucette de *Monsieur de Pourceaugnac*, modèle déjà déluré de tant de soubrettes au parler franc, dont Mlle Mary Kalb nous rend, dans toute l'œuvre de Molière, si joyeusement, le rire sonore et le hardi caquet.

On se rappelle qu'au moment où M. Injalbert travaillait encore à son œuvre, M. Coquelin cadet voulut imposer son propre visage au Satyre accroupi, M. Injalbert ne condescendit pas à cette prétention. Mais il a offert à M. Coquelin cadet une compensation : il a sculpté son médaillon sur un des côtés de la colonne qui supporte le buste de Molière. Le profil rieur du comédien est du moins assuré de l'immortalité.

Félicien Pascal.

CANONS SILENCIEUX, INVISIBLES
ET SANS RECUL

L'obligation de répondre aux progrès de l'artillerie allemande, a déterminé un de nos distingués officiers, M. le colonel G. Humbert, à chercher un moyen pratique de transformer rapidement nos canons de 80 $^{m}/_{m}$ et de 90 $^{m}/_{m}$ en canons à tir rapide, par la suppression des défauts inhérents au système actuel. Les études qu'il entreprit dans ce but, les essais tentés par la suite, lui firent entrevoir la possibilité d'utiliser un ingénieux appareil imaginé par lui, et dont l'efficacité fut, en effet, démontrée au cours d'expériences officielles faites à Saint-Denis, dans le champ de tir de la Société Hotchkiss. Cet appareil, pour lequel il prit un brevet, déposé au Ministère du commerce, fonctionna parfaitement ; l'éclair du coup était totalement supprimé et le son considérablement atténué. En présence de ce résultat, nous avons demandé au colonel Humbert de nous faire connaître son invention, dont l'importance n'échappera à personne, et voici les renseignements qu'il nous a communiqués, avec dessin à l'appui.

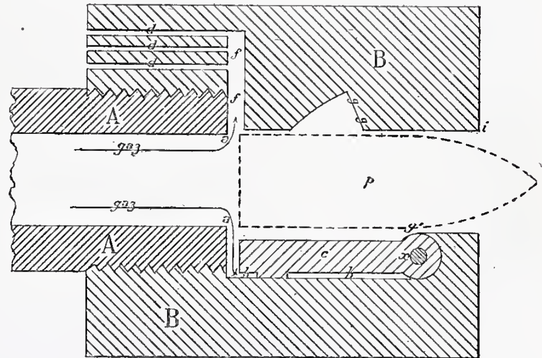
L'appareil ou *bloc BB* étant adapté à la volée *AA* du canon, au moment où le projectile *p* quitte la bouche *aa* du canon *AA*, les gaz de la poudre, ayant une vitesse plus grande que le projectile, viennent se répandre dans l'espace *hh* ménagé en dessous du volet, en même temps que dans la rainure *ff*, pour s'échapper par les canaux *ddd*.

Lorsque le culot du projectile a dépassé le point *g'* du bloc, le volet *c*, soumis à une pression plus grande sur sa face inférieure que sur sa face supérieure (les gaz s'échappant par les canaux *ddd*), a commencé à se fermer ; quand le projectile quitte la tranche *ii* du bloc, il achève très rapidement son mouvement, et vient alors s'appliquer hermétiquement contre la face *ggg'* du bloc.

La vitesse du volet *c* doit être assez grande pour que la quantité de gaz qui s'échappe par la tranche *ii* du bloc soit très faible et ne produise ni éclair, ni son par l'avant. (Ce résultat a été obtenu, lors d'une expérience faite le 26 avril 1896, avec un appareil pour canon de 37 $^{m}/_{m}$, en présence de plusieurs officiers supérieurs appartenant à l'artillerie de marine). En allant prendre les gaz suffisamment loin vers la culasse, on peut, si la pression des gaz à la bouche n'est pas suffisante, donner au volet la vitesse convenable.

Le volet étant appliqué contre la face *gg* du bloc, les gaz ne peuvent que s'échapper vers l'arrière, par les orifices étroits *ddd*. Leur direction est ainsi assurée, et leur vitesse rapidement perdue. Ils sont, d'ailleurs, arrêtés par un tampon élastique fixé au canon, près des tourillons, de manière à être entièrement inoffensifs pour les servants.

L'éclair des gaz s'échappant par les orifices *ddd* est faible, et masqué à l'ennemi par le bloc lui-même, d'où la possibilité de soustraire à la vue la position exacte d'une batterie. Cette précieuse faculté est encore accentuée par le fait que l'intensité du son se trouve considérablement réduite en arrière du canon ; il est probable qu'en avant, le son serait à peine perçu à 1,000 ou 2,000 mètres, c'est-à-dire par l'ennemi sur lequel on tire. D'autre part, une fois le volet fermé, les gaz de la poudre s'échappent par l'arrière, en exerçant sur le volet une pression d'arrière en avant, c'est-à-dire contraire à celle que produit le recul, et atténuent fortement celui-ci.



Appareil pour canon de 80 $^{m}/_{m}$ de campagne. Echelle 1/4
AA extrémité de la volée du canon. — *aa* bouche du canon. — *BB* bloc fixé à l'extrémité du canon par une vis à deux secteurs pleins et deux secteurs interrompus ; ce bloc peut se visser et se dévisser avec la plus grande facilité. — c volet mobile autour d'un axe *x*. — *ddd* canaux cylindriques très étroits, placés sur des cercles concentriques à l'axe du canon et sur la demi-circonférence supérieure. — *ff* rainure demi-cylindrique dans laquelle débouchent les canaux *ddd*. — *ggg'* face du bloc contre lequel vient s'appliquer le volet c. — *hh* espace dans lequel se répandent les gaz de la poudre pour actionner le volet. — *x* axe de rotation du volet.

Si les espérances que fait naître l'invention du colonel Humbert se réalisent, cette invention pourra être étendue aux fusils, et les conditions de la tactique seront, dès lors, entièrement modifiées. Non-seulement les adversaires ne se verront plus, mais ils ne s'entendront pas, et ceux d'entre eux qui seront touchés n'y verront que du feu, ce qui est une façon de dire, puisqu'ils ne verront rien du tout.

On s'exterminera de loin, en silence, et cette tuerie mystérieuse n'aura plus, pour accompagnement, le classique bruit du canon, célébré par les poètes. Le combat ressemblera à un duel entre gens bien élevés ; mais les soldats ne seront, en réalité, que les instruments de la science : guerre de mécaniciens, guerre de savants ! En sera-t-elle moins terrible ? Il y a tout lieu de supposer, avec le colonel Humbert, qu'elle sera d'autant plus terrible qu'un soldat qui voit son ennemi peut espérer le détruire avant d'être frappé lui-même, tandis que l'imagination accroit toujours l'importance du péril qu'on ne peut mesurer.

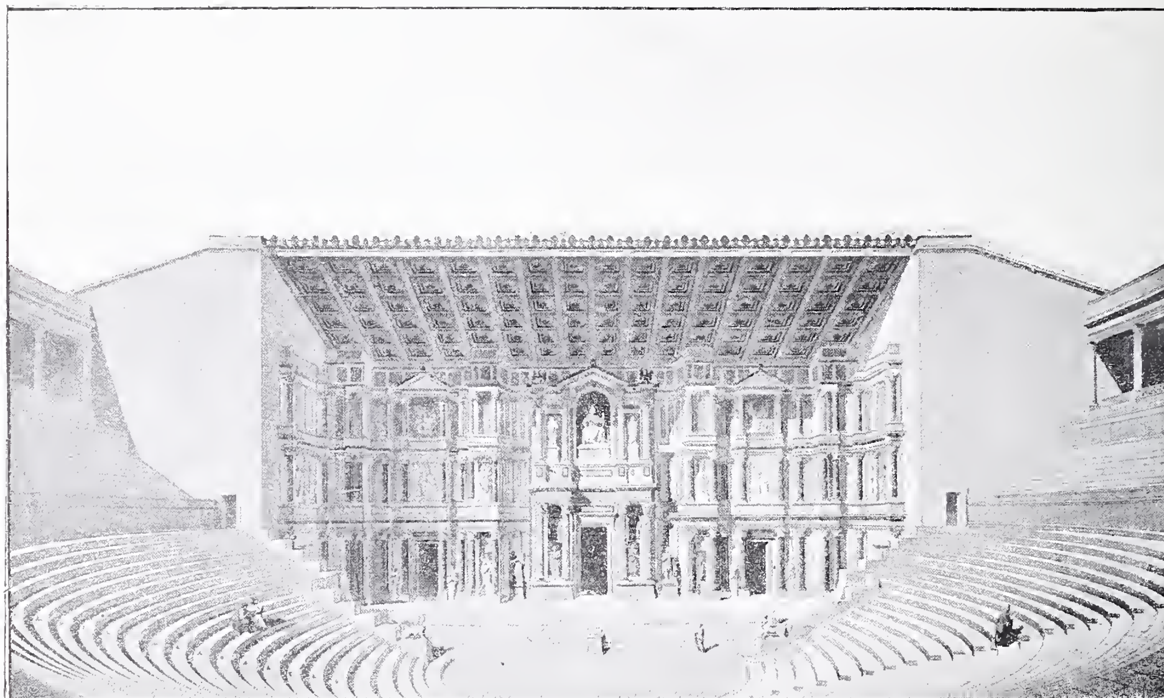
V. Maubry.

LE THÉATRE D'ORANGE

Félibres et cigaliers sont allés au commencement du mois, comme il y a trois ans, célébrer leurs fêtes bruyantes et ensoleillées ; ils ont descendu le Rhône, remonté dans les Alpes, banqueté et chanté, inauguré bustes et statues; mais le clou de leur excursion a été certainement la représentation des *Erinnyes* et d'*Antigone*, que la Comédie-Française a donnée dans l'antique théâtre d'Orange. A ce propos, quelques mots rapides sur les théâtres antiques, et en particulier sur celui d'Orange, son histoire et son état actuel ne seront peut-être pas déplacés.

D'une manière générale, un théâtre antique, grec ou romain, comprend deux parties essentielles : un rectangle allongé destiné aux acteurs, une demi-circonférence appuyée contre le plus grand côté du rectangle, destinée au public.

Le grand côté intérieur du rectangle forme la façade ; dans le théâtre d'Orange cette façade était précédée d'un portique aujourd'hui détruit, qui servait, sans doute, de promenoir aux spectateurs et d'abri aux acteurs. Le rectangle lui-même se divisait en deux parties : l'une le *proscenium*, plate-forme élevée qui allait depuis l'extrémité des gradins réservés au public jusqu'au mur de la scène; là se tenaient les acteurs, les chœurs et les joueurs de



ORANGE. — Reconstitution du théâtre romain primitif, dessin de Caristie.

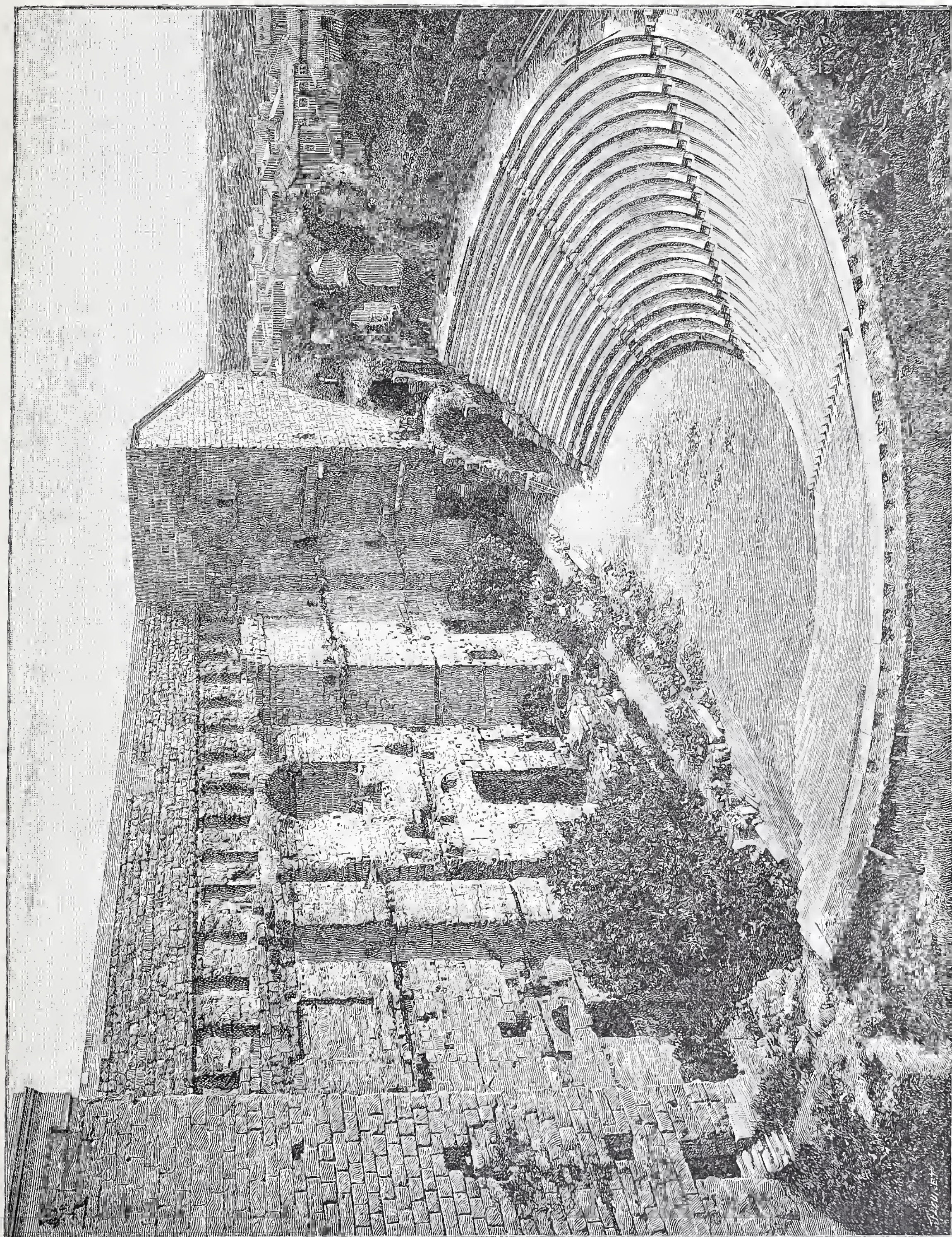
flûte. En arrière s'étendait le *postscenium* contenant les coulisses et les loges des acteurs. Le mur de la scène était percé de trois portes, permettant de passer du *proscenium* dans le *postscenium*; l'une au centre, la porte royale, et les deux autres de chaque côté. En avant du rectangle réservé aux acteurs se déroulait le rideau *aulæum* qui au lieu de se lever comme chez nous s'abaissait au début des représentations.

Le demi-cercle réservé au public s'appelait *cavea* et comprenait lui-même deux parties : à la périphérie, plusieurs étages de gradins en amphithéâtre; au centre une partie plane appelée *orchestre*. Les gradins, desservis par des corridors voûtés, étaient réservés au gros public : parfois les corporations ou les particuliers faisaient graver leur nom à la place qu'ils occupaient, comme on fait aujourd'hui pour un banc-d'œuvre dans une église; un gradin retrouvé en place dans le théâtre d'Orange porte l'inscription EQ. G. III, c'est-à-dire : *Equitum gradus tres*, trois rangs de chevaliers. L'*orchestre* était réservé aux grands personnages, aux autorités, au préteur romain, qui en occupait le centre, assis sur son *tribunale*.

C'est d'après ces renseignements généraux, puisés surtout dans Vitruve et Pausanias, c'est en étudiant à fond les ruines des théâtres antiques et en particulier celles d'Orange qu'un éminent architecte, Auguste Caristie, a pu donner la reconstitution du théâtre d'Orange que nous reproduisons ici.

Le théâtre d'Orange est adossé à la montagne par le côté sud : il a 77 mètres de profondeur. La façade extérieure forme un parallélogramme de 103 mètres de longueur sur 37 de hauteur. Cette façade présente au rez-de-chaussée des arcades d'ordonnance toscane; au premier étage, une ligne d'arcades aveugles; au-dessus, un mur lisse qui contient deux rangées de corbeaux destinés à supporter les mâts du *velarium*, c'est-à-dire de l'immense tente qui

abritait la *cavea*. C'est de cette *cavea* que la reconstitution de Caristie nous donne une idée aussi exacte que possible. Elle comprenait trois étages de gradins, séparés par des paliers circulaires qui servaient de couloirs : au-dessus du troisième s'élevait un portique qui servait sans doute aux esclaves et couronnait cet ensemble de gradins. Entre l'orchestre et le proscenium s'étendait un grand passage parallèle à la scène; les quinze premières rangées de gra-



ORANGE. — Vue du théâtre romain. — Gravé par Fleuret.

dins s'arrêtaient contre un mur à redents; sur les premiers de ces redents étaient assis des sphynx dont on a retrouvé les fragments. L'orchestre était sans doute richement pavé.

La scène était décorée avec somptuosité. La partie centrale, *aula regia*, doit, d'après Vitruve, donner l'idée d'un palais; en effet, à Orange, colonnes de marbre, statues, sculptures, mosaïques, étaient prodiguées. « Au milieu de cette façade intérieure, dit M. Revoil, dans une très intéressante conférence à laquelle nous devons beaucoup, s'élève un motif principal, à deux étages, formant au rez-de-chaussée *l'aula regia*, grande porte centrale encadrée

par des colonnes avec niches dans les entre-colonnements. Au premier étage, même disposition pour entourer la grande niche, dans laquelle trônait l'empereur Marc-Aurèle sous le règne duquel fut probablement construit ce théâtre. A droite et à gauche de ce motif central se développe une décoration architecturale à trois étages, formée par trois ordres corinthiens superposés. Cette décoration se retrouve sur les côtés des deux avant-corps du *proscenium* et encadre, au rez-de-chaussée, les portes latérales, au premier et second étage, au-dessus de ces portes, des médaillons en mosaïque... Des frises à rinceaux, des bas-reliefs représentant des combats de centaures, des aigles, des attributs divers ajoutaient à la richesse des ordres d'architecture ». La scène était protégée par un vaste auvent à caissons dorés, la *cavea* par un immense rideau de pourpre.

Telle était, sans doute, la magnifique ordonnance du théâtre d'Orange, alors qu'au second ou au troisième siècle de l'ère chrétienne, sept mille spectateurs vêtus de robes aux couleurs éclatantes applaudissaient les drames de Sophocle, les comédies de Cæcilius ou les mimes de Laberius.

Depuis ces beaux jours, le théâtre d'Orange a subi bien des vicissitudes. Les barbares d'abord, puis les calvinistes détruisirent ou endommagèrent les antiquités romaines. Maurice de Nassau, aussi vandale qu'eux, fit construire en 1622 une forteresse à l'aide de matériaux empruntés à l'arc de triomphe et au théâtre d'Orange; une partie de l'édifice fut même habitée par les princes d'Orange et ensuite affectée à une prison. La principauté d'Orange fut réunie en 1660 au territoire français; en 1673, M. de Grignan, le beau-fils de Mme de Sévigné, alors lieutenant-général de Provence, fit raser le château de Maurice de Nassau; le théâtre, qui servait de bastion avancé, fut alors dégagé et lorsque Louis XIV vint visiter la ville, il déclara que l'immense façade du théâtre était « la plus belle muraille de son royaume ». En effet, elle produit dans les esprits la surprise et l'admiration. Comme le dit fort bien Mérimée « on a cherché pour l'élévation principale l'effet imposant des masses et non la délicatesse et l'exactitude des détails. *La grandeur n'exige pas d'ornements* ».

Sous la Révolution, on avait imaginé de transformer la scène en un vaste cachot : l'antiquaire Millin s'en indigna avec raison.

Le gouvernement de la Restauration s'occupa enfin des ruines d'Orange : dès 1824, Auguste Caristie fut chargé de constater l'état du théâtre, et depuis, des restaurations furent poursuivies sans discontinuer.

Des constructions couvraient tout l'intérieur de l'édifice et s'adossaient à l'extérieur. « partout, dit Caristie, les occupants avaient sapé les murs pour agrandir les localités qu'ils avaient usurpées. Dans de certains endroits, les murs avaient été percés de part en part; dans d'autres, leur épaisseur avait été diminuée des deux tiers ». En présence des exigences de ces singuliers propriétaires, il fallut une loi pour débarrasser le théâtre d'Orange de ces rats et de ces corbeaux qui s'y étaient logés. Les fouilles de Caristie mirent peu à peu la scène et l'orchestre au jour et permirent de découvrir un grand nombre de fragments. On peut dire qu'il a véritablement retrouvé le théâtre d'Orange : aussi c'est avec une pleine et entière justice que son buste y a été inauguré aux dernières fêtes.

Depuis, d'autres architectes ont continué ses travaux; M. Daumet a restauré la corniche de la façade qui s'effritait, M. Formigé s'est occupé de la *cavea* : il a bouché les deux ouvertures qui se trouvaient à droite et à gauche entre la scène et la salle et qui laissaient au mistral un passage trop facile, et il a restauré les gradins : le premier étage qui en comprend vingt rangées, a été refait presque entièrement; les assises qui doivent supporter le second étage sont en voie de réparation.

Il était naturel qu'à mesure qu'on restaurait le théâtre d'Orange l'idée vint de le ramener à sa primitive destination. Dès 1840, un écrivain distingué, M. Fernand Michel, y songea. Il nous raconte qu'à cette époque il allait souvent le visiter; le concierge du théâtre, bon déclamateur, lui débitait de la scène des tirades dramatiques, et lui, en tout endroit de l'hémicycle pouvait juger des effets admirables de la voix. Peu à peu, M. Fernand Michel n'eut qu'un rêve : donner une représentation sur ce théâtre merveilleux.

Ce rêve, il ne le réalisa que trente ans plus tard, le 21 août 1869; il fit alors représenter *Joseph*, de Méhul, et une pièce qu'il écrivit pour la circonstance : les *Triomphateurs*.

Depuis, on a joué en 1874, *Norma*, le *Châlet* et *Galathée*; en 1886, M. Mouzin fit représenter deux fois de suite son *Empereur d'Arles*. C'est alors que les félibres organisèrent les admirables représentations du mois d'août 1888 : Boudouresque chanta le *Moïse* de Rossini, Mounet-Sully joua l'*Œdipe-Roi*, de Sophocle, au milieu de l'inexprimable émotion de dix mille spectateurs. Les magnifiques représentations qui viennent d'avoir lieu et dont la présence du Président de la République a rehaussé encore l'éclat ont fait définitivement du théâtre d'Orange un centre de pèlerinages artistiques et littéraires, un Bayreuth à la fois antique et français.

J. HERMANN.

La Grand'Route

De gros tilleuls et des treilles
Couvrent la blanche villa :
Tous mes désirs tendent là,
Stridents comme un vol d'abeilles.

L'été, sous les rayons d'or,
On dirait un nid de mousse;
L'hiver, sa neige est si douce
Qu'elle semble rire encor.

Les tilleuls qu'un souffle agite
Comblent d'encens ma villa;
Cher passant, saluez-la!
Le bonheur la prend pour gîte.

Un horizon enchanté
L'entoure de ses mirages,
Ondoyant de frais ombrages
Et poudroyant de clarté.

Le printemps y met un rêve
De gai recommencement,
Et le transforme en semant
Des fleurs qui montent sans trêve.

Puis, le large feu du ciel
S'épand en nappes profondes
Sur les calmes moissons blondes
Où flotte une odeur de miel.

Le bonheur le plus fidèle
M'attirait dans ma villa;
Mais la grand'route parla :
« Me quitterais-tu ? » dit-elle.

La route n'ajoute rien,
Mais retient, l'ensorceleuse,
Dans sa poussière frôleuse,
Mon pas de bohémien.

Et, quand je tourne la tête,
Au détour de la forêt
L'humble villa disparaît
Toute pâlie et muette.

Émile HINZELIN.



L'HOMME A LA TÊTE QUI GROSSIT

NOUVELLE

Suite et fin. — Voyez pages 235 et 251.

— Voilà, à présent, votre couvre-chef. Faites-en des ponts, des églises. Faites-en ce que vous voudrez. Mais qu'il disparaisse d'ici.

Obéissant, j'emportai le claque royal je ne sais plus où. Et, après avoir promené de brefs regards d'adieu sur le mien qui, tout fier de son anoblissement subit, se pavanait au-dessus de l'over-coat et de la badine du marquis, j'interrogeai, résigné, envahi d'une douceur presque religieuse :

— Et maintenant?

— Oh! maintenant, — sourit Mlle Le Curde, — les choses iront toutes seules.

Et (quelques mesures de valses résonnèrent tout à coup) elle ajouta :

— Votre bras. Allons danser.

Nous quittâmes le vestibule ; et, sans que nul nous remarquât, nous nous mêlâmes aux habits noirs et aux robes enguirlandées qui, en un défilé grave, se rendaient dans le hall. M. de Cassibraille allait et venait, piaffait et voltait et, muet, les oreilles farouches, sournois, les sourcils joints, ébauchait des gestes funestes. Il me parut avoir la singulière préoccupation de mettre pleinement en vue, à la clarté vive des girandoles, les affreux dégâts qu'avait faits la langouste sur son visage et de dissimuler simultanément la détresse où était son âme. En outre, il me semblait justement indigné que personne ne s'apitoyât sur son mal, anormal sans doute, mais précisément effrayant par son étrangeté même, — que personne n'admirât l'inouï courage avec lequel il supportait un désastre en quelque sorte fabuleux. On dansait. Il allait mourir, peut-être! et nous dansions. Oh! l'excessif, le féroce égoïsme du monde! Attendrait-on que ce tueur de tigres fût cadavre pour lever ce bal profanateur? Qui sait? nos odieux quadrilles piétineraient allégrement, sacrilégement, tout à l'heure, le corps tuméfié, rigide, à jamais refroidi, de ce dernier des stoïciens? Il eut un frissonnement de colère ; et, comme les sons d'une mazurke finissaient de vibrer sur les violons, il s'élança vers M. de Hournolz.

— Hournolz, — dit-il à haute voix, — il serait temps, je pense, d'aller chercher un médecin.

Avec une candeur suprême, M. de Hournolz demanda :

— Un médecin, sanguienne! Et, mon bon ami, pourquoi faire?

— Pourquoi faire?

Furieux, M. de Cassibraille prit M. de Hournolz par deux boutons de son habit.

— Ah! ça, — dit-il, — vous êtes aveugle! Seriez-vous, par hasard, aveugle? Regardez-moi. Qu'est-ce que j'ai?

M. de Hournolz regarda calmement son ami, sourit et répondit d'un air de souveraine indifférence :

— Vous avez un peu d'urticaire. Descendez fumer un cigare au jardin. Dans cinq minutes, sanguienne! il n'y paraîtra plus.

Un peu rassuré et pourtant froissé, les yeux à la fois avivés d'espoir et d'amertume, M. de Cassibraille lâcha l'habit de M. de Hournolz,

pirouetta, sortit du hall, le front levé, la démarche assez ferme et digne. Mlle Le Curde m'effleura de son éventail.

— Voici l'instant fatidique, — m'avertit-elle, le corsage palpitant.

Je l'approuvai doucement :

— Je vous crois.

Cependant, les musiciens accordaient de nouveau leurs violons et les couples prenaient un numéro d'ordre pour un quadrille américain. M. de Tire-Larigot et la demoiselle de lettres, qui avaient le numéro 1, échangeaient des fadaises. La moustache appointie, l'impériale superbe, les sourcils en chenilles blanches, campé en face de Mme de Hournolz, le colonel la passait en revue. Brusquement, les violons chantèrent; et, au même moment, dans l'écartement des deux rideaux de velours sombre, surgit M. de Cassibraille, épouvanté, épouvantable et pareil, tragique et grotesque, à quelque ange modernisé des ténèbres et de la mort.



— Ce doit être une hydrocéphalie...

— Voyez! voyez! — prononça-t-il d'un ton sépulcral.

Il posa sur sa tête énorme *son* chapeau minuscule. Il répéta :

— Voyez! voyez!

Et, se laissant choir sur un siège, le claque haut sur le sinciput et les mains pendantes :

— Un médecin, — sanglota-t-il. — Je suis absolument perdu.

M. de Tire-Larigot, la demoiselle de lettres, le colonel, Mme de Hournolz s'approchèrent de lui. Le colonel, la dextre en hausse-col sur son ruban rouge à peine liseré de jaune, diagnostiqua avec rondeur :

— Ce doit être une hydrocéphalie. J'ai eu, au régiment, un homme qui avait cette maladie-là. Bien entendu, nous l'avons réformé. Peut-être n'en est-il pas mort.

— Ce doit être une encéphalite, — dit la demoiselle de lettres. — J'ai connu une poétesse lyrique, d'ailleurs dépourvue de talent (elle avait fait, un jour, rimer Austerlitz avec rythme), dont l'encéphale s'enflamma.

— Et est-ce qu'elle en est... morte? — demanda Cassibraille en se soulevant à demi.

— Assurément, Monsieur, — répondit de bonne foi la demoiselle de lettres.

Et le marquis vacilla, crispa les poings et retomba lourdement sur son siège. Certes, les violons s'étaient tus; et, pendant un instant, aucune parole ne résonna dans le hall. Mais, tortillant son petit nez sec, M. de Tire-Larigot proposa comme vrai :

— Ce doit être un érysipèle. J'ai, et pour cause, hélas! l'expérience de ces affections meurtrières. Ma cousine Létizia (vous vous la rappelez, marquis) et mon brave oncle Pontgenet ont été, en trois jours, enlevés par l'érysipèle. Ah! quelle horrible aventure, pauvre marquis, et comme je vous plains!

M. de Cassibraille fit un grand râle, renversa son visage méconnaissable, couvert par-ci d'efflorescences et d'élevures roses, par-là de plaques livides. Le couvre-chef terrifiant glissa sur le tapis. Mlle Le Curde, espièglement penchée, le ramassa d'un geste charitable. Et, tout de suite, elle s'éloigna. Je pressentis qu'elle s'en allait, en quelques coups d'aiguille, rendre au véritable claque du marquis la couronne, rubis et perles. Et je l'approuvai d'autant plus, *in petto*, de cet acte de compassion que je commençais à craindre que la fraude puérile, dont j'avais été le complice, n'eût un dénouement fatal, que, pour le moins, Cassibraille ne devint fou.

Ce gentilhomme, réputé universellement pour sa fermeté d'âme, semblait en effet changer tout à fait de complexion et de naturel. Il ne se bornait plus, à présent, à témoigner de l'effroi par son attitude que quelques personnes, y compris le colonel, trouvaient sans doute déplorable. Il parlait avec terreur. Il parlait de sa terreur. Et c'était une extrême et déconcertante misère d'entendre frémir de petits mots saccadés, pusillanimes, sur ses lèvres où ruisselait, naguère encore, un héroïsme truculent.

— Un médecin! — gémissait-il. — Soignez-moi. C'est une hydrocéphalie. Je tiens à vivre. Je veux vivre. C'est une encéphalite. J'ai peur. Un médecin! Un érysipèle. J'ai peur.

M. de Tire-Larigot, tortillant de nouveau son minuscule nez camus, répéta bonnement :

— Un érysipèle.

— Une encéphalite, — reprit la demoiselle de lettres avec une conviction réellement sauvage.



— Voyons, marquis, vous voulez nous mystifier.

— Une hydrocéphalie, — redit le colonel.

Fâchée du trouble suprême que le marquis jetait dans le pacifique programme de sa soirée, accoutumée du reste à s'en tenir aveuglément à l'opinion toujours sensée de M. de Hournolz :

— Hé ! c'est de l'urticaire, c'est un peu d'urticaire ! — s'écria Mme de Hournolz en haussant légèrement les épaules. — Voyons, marquis, vous voulez nous mystifier en essayant de nous faire accroire que vous, un stoïcien, vous alarmez de la sortie d'une douzaine de boutons.

Elle dit. Mais, tournant vers elle son énorme tête éperdue :

— Un stoïcien ! — geignit M. de Cassibraille. — Oui, Madame, oui, c'est joli à dire tant que l'on se porte bien. Vraiment, vous paraissez ne pas vous figurer que je suis en danger de mort et que, devant la mort, le moins qui vous tourmente est la philosophie.

Mme de Hournolz abaissa à demi ses paupières ; et, stupéfaite un peu :

— Ah ! bah ! — fit-elle.

Je me courbai spontanément vers le marquis.

— Songez, Monsieur, au temps où vous affrontiez des hardes de tigres. Pan ! un tigre. Pan ! pan ! deux tigres, — suggérai-je, presque amical.

Il trépigna. Il ferma les poings. Les prunelles noyées d'angoisse, d'indignation et de mépris :

— Moi, un tueur de tigres ! — hoqueta-t-il. — Allons donc, Monsieur, laissez-moi tranquille ! Un tueur de tigres, moi ! moi ?

— Parbleu ! oui, vous... Les jungles de Java, — évoquai-je en ouvrant de grands yeux.

Et Cassibraille dit avec un cynisme imprévu :

— Les jungles ! Taisez-vous, Monsieur. Est-ce que vous plaisantez ? Et le moment est mal choisi. Ou bien êtes-vous ridicule ? Je ne suis jamais allé à Java. Qu'y serais-je allé faire ? Voir des jungles ? Occire des tigres ? En voilà des satisfactions ! Moins d'ingénuité, Monsieur ! J'ai un érysipèle ou une encéphalite ou une hydrocéphalie. Peut-être même ai-je les trois. Saperlipopette de sacrebleu ! cela suffit. Je n'ai pas à savoir ce que c'est que des jungles. Je me moque pas mal des tigres. Je vous demande un médecin.

Alors, pareille, dans sa robe toute blanche et avec son charmant visage rayonnant, à une jeune fée des vieilles légendes, Mlle Le Curde rentra dans le hall. Et, brandissant, comme une insolite baguette magique, l'énorme claque marquisal, elle s'avança, souriante, perfide et délicieuse, jusqu'à M. de Cassibraille. Elle le regarda longtemps, ineffablement, en silence. Puis, lui posant son claque immense sur la tête :

— Suivez donc le conseil de M. de Hournolz, — dit-elle. — Sanguienne ! faites un tour dans le jardin.

Le marquis sursauta, palpa son front, son chapeau, enfonça son chapeau jusqu'à ses oreilles. Il redressa la taille, flatta le collet de son habit. Un index sous le nez, immobile, il parut méditer quelques instants. Enfin, d'une voix où se décelait une espérance admirable :

— C'est inutile. Je vais mieux, — répondit-il. — Qui sait ? Mademoiselle, je me connais, je suis capable de danser, oui, de danser, moi, tout à l'heure.

Mais, déjà, à se violenter pour ne point éclater de rire, tous les cavaliers, toutes les dames et les violons s'étaient exténués.

Et, cette nuit-là, nous ne dansâmes pas davantage.

FERNAND MAZADE.



LES MIETTES DE L'HISTOIRE

SPIRITUELLE FLATTERIE

Louis XIV demandait un jour au duc du Maine, encore enfant, si son précepteur était content de lui et s'il trouvait qu'il faisait des progrès.

— Sire, répondit le jeune duc, je ne serai jamais qu'un ignorant. Mon précepteur me donne congé toutes les fois que vous remportez une victoire.

JUSTE CRITIQUE

Le célèbre peintre Gainsborough avait exposé en public son tableau des *Pourceaux*. Un paysan, passant par là, le vit et l'admira.

— Oui, dit-il, ces pourceaux sont fort bien peints. On dirait vraiment des porcs vivants. Mais il y a une faute, une grosse faute.

Gainsborough qui avait entendu la critique demanda au paysan de quelle faute il voulait parler.

— Quelle faute! Jamais personne n'a vu trois cochons manger ensemble sans qu'il n'y en ait au moins un qui ait son pied dans l'auge.

* * *

Le P. Cotton, voyant un jour le petit roi Louis XIII tout pensif, lui demanda ce qu'il avait.

— Je n'ai garde de vous le dire, répondit le Roi, car vous l'écririez tout aussitôt en Espagne.

* * *

M. de Talleyrand étant rentré en grâce après la Restauration, Mme de Staël dit : « Ce bon Maurice ressemble aux petits bonshommes que l'on donne aux enfants et dont la tête est en liège et les jambes en plomb; on a beau les jeter et les renverser, ils se trouvent toujours sur leurs pieds.

H. LECADET.

Gais propos du cousin Jacques

Depuis pas mal de temps, il avait été décrété par les anthropologistes que l'homme descendait du singe.

Or, il nous va falloir renoncer à cette ascendance quadrumane. Nous ne sommes pas du tout d'anciens singes, parait-il; nous sommes tout bonnement des légumes perfectionnés.

A l'horizon scientifique vient de surgir un nouveau système qui s'appelle : l'Évolution végétale et duquel il résulterait que l'espèce humaine a été engendrée par le haricot.

Quelle dégringolade! Se proclamer orgueilleusement le roi de la création et constater qu'on n'est qu'un modeste flageolet ou un vulgaire « Soissons ! ».

Pythagore, celui que les écoliers accusent à tort d'avoir inventé la table de multiplication, enseignait que les haricots avaient une âme. L'interwiew de Pythagore sur l'évolution végétale était, dès lors, tout indiquée. Grâce à l'obligeant concours d'un spirite et d'une table tournante, j'ai pu être mis en rapport avec l'illustre philosophe de Samos qui s'est laissé interwiewer de la meilleur grâce du monde.

— Quoi! s'est écrié l'inventeur de la métempsychose, la plupart des hommes végètent toute leur vie et vous osez discuter la doctrine de l'évolution végétale!... Mais la démonstration matérielle du système vous frappe quotidiennement les yeux... Voyez donc cette grosse dame rebondie qui roule plutôt qu'elle ne marche, et osez dire qu'elle n'a pas eu le potiron pour ancêtre!... Et cette jeune fille, longue, plate et anémique, n'est-elle pas le vivant portrait d'une asperge d'Argenteuil?... Ce grand décharné, au teint verdâtre, le chef couronné d'une chevelure hirsute procède évidemment du poireau... Pour ce monsieur aux oreilles rouges, court, sanguin, ventru, son nom est la tomate apoplectique... Quant à ce joyeux pochard, ce n'est pas un nez qu'il fait admirer aux comptoirs des mastroquets, c'est une aubergine... Et même, dans le langage imagé, ne vous arrive-t-il pas souvent de dire : La petite Z... fait sa poire », « X..., quel cornichon! », ou de désigner des personnages importants par les qualificatifs de « grosse légume » ou de « graine d'épinards »?... Avez-vous la foi, maintenant ?

Je ne pus m'empêcher de reconnaître que Pythagore avait raison. Il continua :

— Revenons au haricot. Le choix de ce légume, en tant qu'aïeul de l'humanité, me paraît aussi ingénieux que sagace, car il éclaire d'un jour tout nouveau le mystère encore insoupçonné de la différence des races. Il est maintenant notoire que le haricot blanc a donné naissance à la race blanche, le haricot rouge à la race rouge, le haricot noir à la race noire...

Après cette consultation phythagoricienne, il n'y a plus qu'à s'incliner. L'homme vient du haricot, la femme aussi. Voilà qui est entendu.

Ce point admis, il est certain, si les lois de l'atavisme ne sont pas des mensonges, que l'inventeur de « l'Évolution végétale » fera beaucoup de bruit dans le monde.

* * *

Connaissez-vous l'*aérium*?

C'est un appareil simple comme bonjour, une espèce de scaphandre avec un masque de verre et un tuyau de caoutchouc correspondant à une cloche-réservoir remplie d'air capté dans les localités les plus salubres. On n'a qu'à se fourrer là-dedans, à tourner une manivelle d'orgue de Barbarie et on s'enivre à discrétion de l'air des plages, des montagnes ou bien des forêts.

Il faut espérer qu'on arrivera, par une suite de perfectionnements, à rendre cet appareil portatif de façon que dans les bars, cafés et autres établissements poculatoires, la consommation d'air, rigoureusement stérilisé, puisse remplacer aussi prochainement qu'avantageusement celle des boissons invraisemblables contre lesquelles luttent avec énergie les estomacs contemporains.

La locution populaire « prendre un bol d'air » cessera, dès lors, d'appartenir au domaine exclusif de la métaphore.

Bientôt, on entendra à la terrasse de tel ou tel café :

— Garçon, un oxygène!

— Pas d'azote? Baoum!... Versez à l'as... Un oxygène nature, un!

A l'intérieur de l'établissement, deux vieux habitués feront leur demi-tasse d'air pur en quinze cents de bézigue.

Et plus loin, un consommateur, à mine de phtisique, toussant, crachant et suffoquant, interpellera furieusement le garçon :

— Alfred, qu'est-ce que vous me donnez-là ?.. Atchi!... Je vous demande une Brise de Nice et vous me versez je ne sais quelle drogue... Ce n'est pas respirable!... Atchi!

Le garçon, *regardant la consommation du client.* — Je vois ce que c'est. Le sommelier s'est trompé de bouteille... On a servi à Monsieur un Pôle nord frappé... C'est dix sous de plus.

Malheureusement, il est à craindre qu'encouragée du reste par le goût du public qui trouvera l'air naturel trop fade pour ses poumons intoxiqués, la spéculation n'entre en scène. Sous prétexte de lui donner du « bouquet » on trafiquera l'air comme on sophistique le vin, et un flacon de « Cime des Alpes première » risquera fort d'arriver en droite ligne d'une usine aérocole voisine du Dépotoir.

Le Cousin Jacques.

ANTIGONE

Le programme des solennités dramatiques d'Orange comprenait *Antigone* et *Les Erynnies*. Le théâtre d'Orange a la tendance évidente et la prétention légitime de restaurer le théâtre grec dans son exécution matérielle et dans les conditions extérieures où il était pratiqué dans l'antiquité. On ne pouvait trouver d'œuvres où le génie grec fut mieux pénétré dans ses inspirations de race que *Les Erynnies*, de Leconte de Lisle, et l'*Antigone*, d'Auguste Vacquerie et Paul Meurice.

Dans tout le théâtre antique, il n'est pas de plus noble, de plus touchante figure que celle d'Antigone. Elle est la belle et vaillante image du dévouement auprès du malheur. Elle est restée seule secourable à son triste père Œdipe; elle a guidé ses pas incertains, parmi l'horreur universelle, jusqu'aux autels propitiatoires de Colone. Et elle n'a pas plutôt rendu les suprêmes devoirs, à son père infortuné, qu'il lui faut accourir à Thèbes; le corps de son frère Polynice, condamné par le roi Créon a être privé de sépulture, y réclame ses soins pieux.

A braver ainsi l'édit du roi, elle a appelé la mort sur elle. Mais la courageuse jeune fille n'a eu souci que de satisfaire aux devoirs du cœur contre les rigueurs cruelles de l'orgueil des hommes. Et elle a déjà, devant la tyrannie arbitraire du roi, la sérénité sacrée d'une belle martyre chrétienne qui a tenu tête, jusqu'à la mort, aux menaces des persécuteurs, non sans avoir gardé la grâce toute hellénique d'exhaler ses regrets des joies de l'amour, qu'elle n'aura pas connues, et de la lumière du jour, que ses yeux ne verront plus.

Mlle Julia Bartet s'est identifiée merveilleusement à cette figure de poésie et de légende. Tout est d'une admirable noblesse naturelle, dans le jeu simple et expressif de Mlle Bartet et convient, à miracle, à réaliser l'idée que nous concevons, aujourd'hui, de la beauté en deuil et de la fierté douce de la sœur infortunée d'Etéocle et de Polynice. Mlle Bartet nous satisfait, à première vue, par la noblesse de lignes et la sobre harmonie de mouvements qu'elle sait garder en toutes ses attitudes. Ses gestes sont discrets et élégants, comme il convient, pour que nous ayons mieux la sensation de nous trouver en présence d'un être très ancien, évoqué dans sa grâce triste et dans sa beauté, qu'aurait immortalisé un habile artiste, dans la majesté du marbre funéraire, et qui revivrait, soudain, devant nous, sa douloureuse et touchante vie. Sa voix n'est pas larmoyante; les larmes, même contenues, déshonoreraient l'intrépidité tranquille de la vierge héroïque devant les menaces de Créon et devant la mort; mais elle a le ton brisé et les plaintives modulations des voix de jeunes filles qui ont beaucoup souffert pour les autres, sans avoir compromis, par la moindre défaillance, la pureté de leur innocence.

Mlle Bartet, qui a joué tous les rôles, excelle dans les personnages passionnés qui laissent leur passion aux prises avec leur conscience. Et elle atteint au pathétique le plus poignant, par on ne sait quel empire, qu'elle impose à son émotion, quelles limites où elle contient sa fougue, quelle pudeur frémissante dont se voileraient ses défaillances, si on avait à imaginer que sa conscience pût vraiment défaillir.

Si Mme Sarah Bernhardt et Mme Réjane ont, en quelque sorte, calqué leur talent sur les nuances les plus délicates de leur tempérament indiscipliné et tout en dehors, Mlle Bartet a formé le sien sur le modèle de sa nature mieux

équilibrée et d'une sensibilité qui répugne à se répandre à l'excès. Aussi a-t-elle, depuis longtemps, pris place dans cette trinité de parfaites comédiennes de notre temps. Et, aussi différente de l'une que de l'autre, par une certaine pudeur dans l'émotion, elle leur demeure égale par la toute-puissante fascination de son talent.

Elle apparait telle au spectateur attentif, telle aussi à l'artiste qui cherche, dans la tenue extérieure d'une figure, le sens de ses impressions. Porté à attribuer une signification précise aussi bien à un pli de vêtement qu'à un geste du bras, à une expression du visage, il aspire à démêler dans l'ensemble le caractère général des mouvements d'une âme et à l'exprimer dans son unité. Le personnage de Mlle Bartet fut à ce titre une bonne fortune pour M. Bottée, l'auteur de la médaille que nous reproduisons, œuvre dont la précision peut prétendre à définir la figure tragique que présente son modèle. Ce portrait lui fut commandé par M. E. Muller en même temps que ceux de Mlle Sarah Bernhardt, Mmes Réjane et Hading, les trois autres expressions supérieures de notre art dramatique.



Mlle Bartet dans le rôle d'Antigone.
Médaille par M. L. Bottée.

Mlle Bartet devait présenter une plus grande séduction au médailliste épris de l'art grec et de la Renaissance; et le ciselet de l'artiste devait se complaire à tracer les grandes lignes de la draperie dont elle s'enveloppe, et leur tranquillité en harmonie avec celle du temple grec édifié sur la colline du fond. Plus complaisamment encore, il s'est appliqué à déterminer le mouvement de la tête et à lui faire dire la pensée tragique d'Antigone par la direction du regard.

Le profil de la face, dans son aspect calme et grave, recouvre sans le démentir, le tourment intérieur; et il faut rencontrer, dans un des angles inférieurs de ce morceau, le masque tragique d'Œdipe ou de M. Mounet-Sully, pour se rappeler qu'il s'agit ici d'un personnage de tragédie et non d'une figure rencontrée dans un épisode réaliste et minutieusement descriptif d'un poème antique.

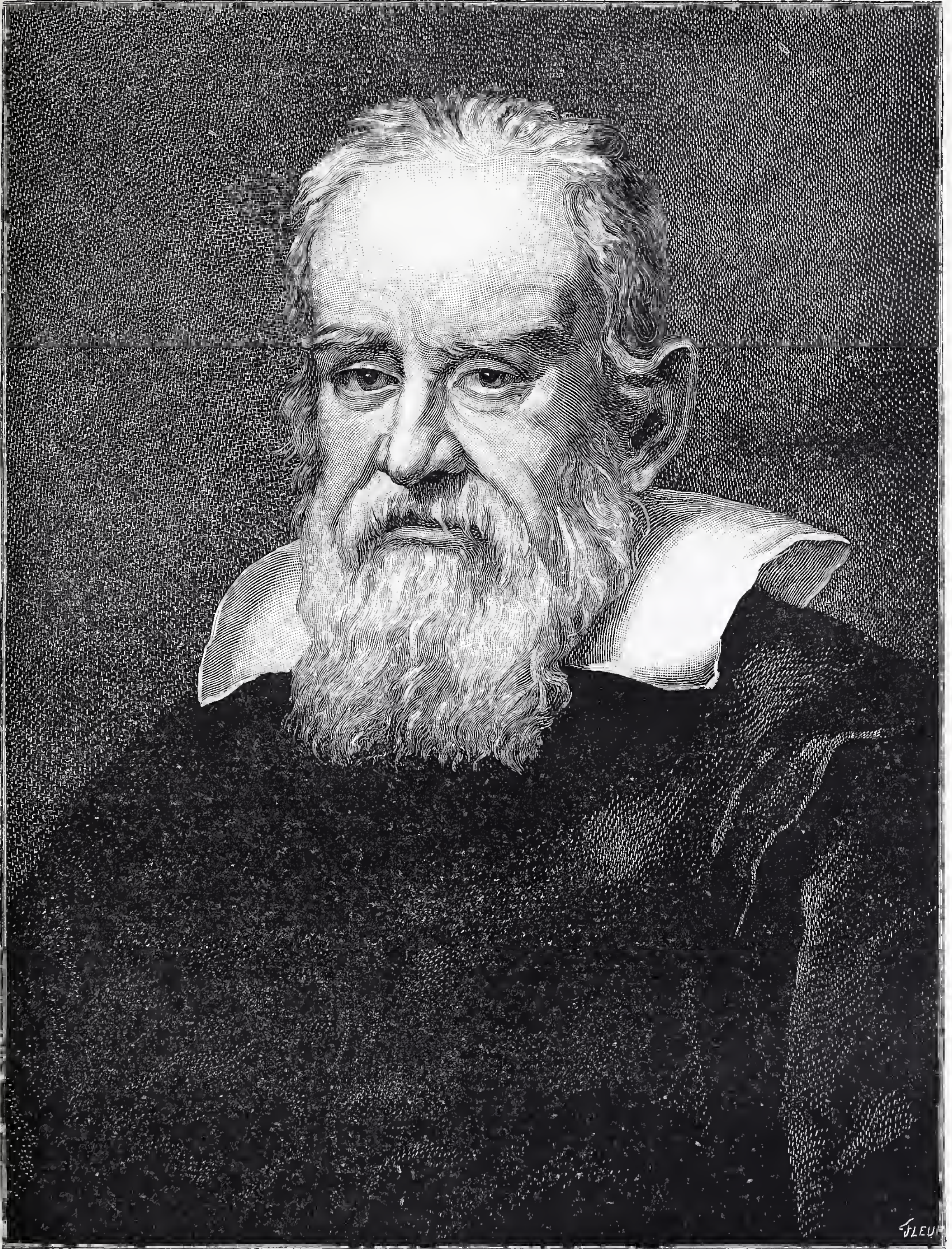
M. Bottée est un des rares artistes sur qui peuvent s'appuyer les partisans du maintien du prix de Rome. Depuis 1878, l'année où il le remporta, son talent n'a fait que grandir. Il reçut ses trois médailles en 1882, 1887 et 1894. Passionné et laborieux, il a accumulé les œuvres en une production sans répit, et sans se demander s'il ne méritait pas mieux que la renommée discrète à laquelle semblent condamnés les plus éminents graveurs en médailles. S'il existe des arts inférieurs, ce n'est pourtant pas celui-ci qu'il convient de reléguer à ce rang. Les travaux sortis des ateliers de médaillistes, au cours de ces dernières années, témoignent d'un progrès considérable; et aussi, il est important de le noter, d'une souplesse imprévue à se conformer aux idées nouvelles. La médaille de M. Bottée en est une preuve en ce qu'elle ne se contente pas d'être une simple étude de lignes plus ou moins soumise aux règles d'une esthétique quelconque. L'humanité de son personnage domine le paysage, ses pensées le remplissent. Le sens profond de l'antiquité y est exprimé. C'est bien là Antigone; et s'il se trouve que c'est aussi le portrait de Mlle Bartet, cela prouve que Mlle Bartet a eu le don de transporter l'artiste en plein monde antique. Et ce n'est pas son plus mince titre de gloire d'avoir réalisé le personnage d'Antigone au point d'avoir fait éclore ce témoignage matériel et définitif de la perfection avec laquelle elle remplit son rôle.

Pastel.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur,
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LE PORTRAIT DE GALILÉE



Portrait de Galilée. — Galerie Pitti, à Florence. — École de Suttermans. — Gravé par Fleuret.

Ce portrait du grand savant italien de la première moitié du XVIIe siècle que M. Fleuret, si consciencieusement et avec un don saisissant de vision, a si heureusement reproduit, se voit à la galerie Pitti, de Florence. Il est dû à un élève de Suttermans, qui a eu la modestie de dissimuler son nom, sans doute pour une simple raison de respectueuse déférence envers son glorieux maître.

Il se trouve, en effet, que Suttermans a laissé aussi un portrait de Galilée que l'on peut voir aux Offices de la même ville de Florence où M. Fleuret a pris le modèle de celui qu'il reproduit si fidèlement. Et cette coïncidence de deux

portraits d'un même homme par un peintre flamand et par un peintre italien est une bonne occasion de constater les différences que la race imprime au tempérament de chaque artiste.

Il est visible que le portrait peint par Suttermans et le portrait peint par son élève ont été exécutés à la même époque, peut-être même simultanément. Pendant que Suttermans prenait son modèle de face, la tête légèrement tournée vers la droite, son élève le prenait, le corps un peu incliné vers la droite et la figure presque de face, ainsi qu'on peut le voir dans la gravure que nous en donne M. Fleuret. Mais tandis que Suttermans, en bon Flamand épris des jeux de la lumière dans la couleur, concentre sur le front, dans les yeux clairs et profonds, sur les saillies des joues émaciées et dans les blancheurs neigeuses de la barbe toute la vigueur éclatante d'un coloris qui absorbe et renvoie la lumière où semble transparaître l'âme du grand homme dans toute la sérénité de ses certitudes, son élève se conforme aux exigences de son tempérament italien et se fait valoir par des vigueurs de dessin qui mettent en relief tous les traits nettement accusés du modèle et en rendent fort vivante toute l'expression extérieure.

Il semble que Galilée se soit offert aux pinceaux de Suttermans et de son élève, durant les dernières années de sa vie, lorsqu'après avoir échappé aux prisons du Saint-Office, il lui fut permis de revenir à Florence d'où ce tribunal l'avait fait arracher à la chaire de professeur de mathématiques qu'il occupait en l'Université de cette ville.

On sait que Galilée avait été traduit devant la justice redoutable de l'Inquisition pour avoir enseigné, à ses élèves, la théorie du mouvement de la terre autour du soleil, professée par Pythagore, 500 ans avant l'ère chrétienne, retrouvée par Copernic, le savant chanoine de l'église de Thorn, dans la Prusse polonaise, vers le milieu du seizième siècle et en contradiction avec la tradition biblique de l'arrêt du soleil par Josué.

Galilée avait enseigné cette théorie dès 1610 et l'avait exposée dans son ouvrage : *Dialogue sur les deux grands systèmes du Monde.* En l'année 1600, Giordano Bruno, pour avoir professé les opinions de Copernic, avait été brûlé à Rome. Galilée, instruit par cet exemple, le 22 juin 1633, à genoux dans l'église de la Minerve, se résigna à abjurer ses doctrines. Et c'est en se relevant de terre qu'il aurait murmuré entre ses dents, en parlant de la terre, la phrase célèbre qu'on accole à son nom comme une devise : *E pur si muove!* Et pourtant elle tourne!

Les peintres de Galilée, et l'élève avec plus de relief que le maître, ont immortalisé l'expression d'amertume irritée que devait avoir le savant, depuis qu'il avait été contraint à déclarer le contraire des vérités qu'il savait.

Juste Suttermans s'était trouvé en relations avec Galilée par le fait qu'il était admis à l'intimité de tout ce qu'il y avait alors d'illustre à Florence. Né à Anvers, en 1597, après avoir reçu à Paris les leçons de François Pourbus, Suttermans alla se fixer à Florence où il fut le peintre en titre de Cosme II, de Ferdinand II et de Cosme III de Médicis. Il fut le portraitiste le plus estimé du XVIIe siècle en Italie.

De la cour de Florence à laquelle il demeura toute sa vie attaché, Suttermans fut appelé cependant par les souverains d'Autriche, de Parme, de Mantoue, de Modène, de Ferrare et d'Insprück et ses portraits se retrouvent dans toutes les galeries publiques ou privées de l'Italie centrale. Il eut commerce d'amitié avec Rubens et Van Dyck, et la grande vogue dont il jouissait avait attiré de nombreux élèves à son école.

On ne saurait donner ici la liste des œuvres de ce peintre, digne de figurer immédiatement après Rubens, Van Dyck et Cornélis de Vos, et qui mourut en 1681. Mais il existe de lui, à Lucques, un portrait de jeune femme, d'un charme si pénétrant, dont la figure est d'une si lumineuse grâce que l'âme devient transparente et comme visible dans la clarté de son visage et dans sa paisible et pensive harmonie. Suttermans est un des peintres qui ont le mieux su animer les figures qu'il a peintes du reflet captivant de la vie intérieure dont elles sont douées.

JACQUES DU VELAY.



UNE CURIOSITÉ DIEPPOISE

LES « GOBES »

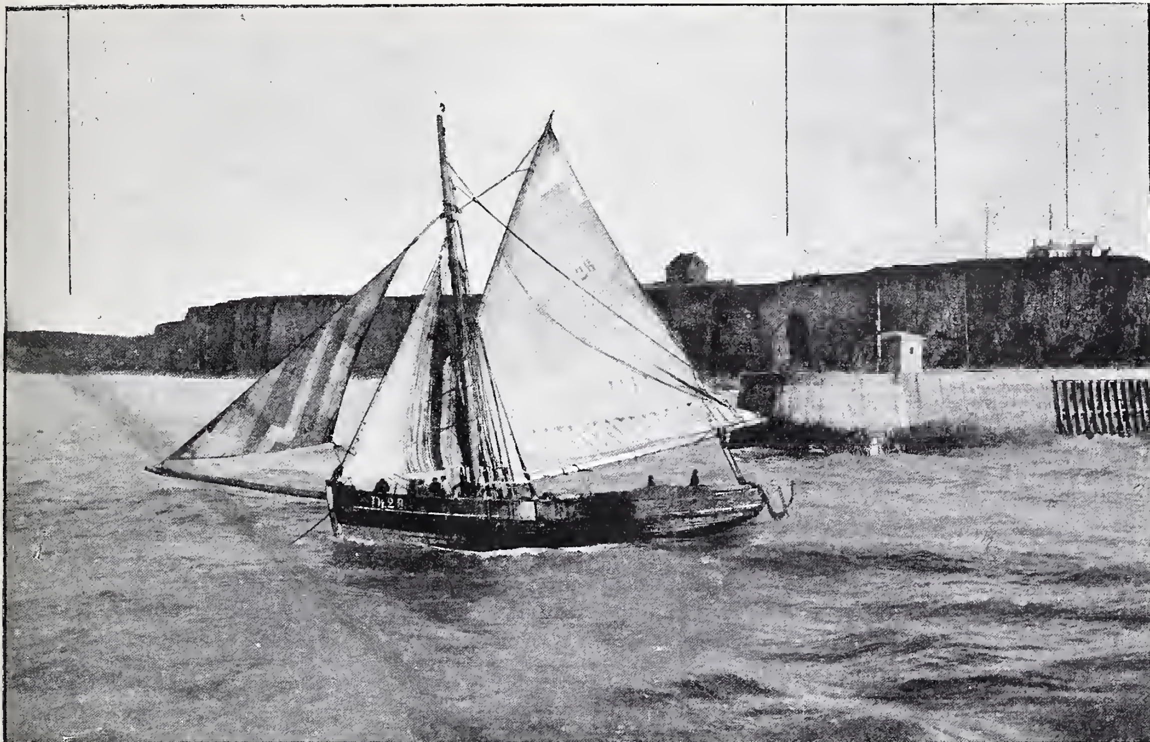
Dieppe possède une curiosité dont bien des Dieppois parlent sans la connaître. Il s'agit des « gobes ». Le mot « gobe » (du celtique *gob*, bouche, gosier) désigne à Dieppe et en d'autres parties de la Normandie, une excavation, grotte ou caverne, comme on en trouve creusées dans le flanc des falaises crayeuses qui constituent le littoral de la Manche, depuis Cayeux (dans la Somme) jusqu'à l'embouchure de la Seine.

Elles s'ouvrent : les unes, dites du Bas Fort Blanc, à l'ouest de la ville, au dessous et un peu à droite du vieux château, si pittoresque, avec ses tours rondes des quatorzième et quinzième siècles... ; les autres, à l'est, au delà du faubourg du Pollet (le vieux quartier des pêcheurs) non loin de cette vénérable bicoque qu'on appelle « le Petit Paris », à moitié flanc de la falaise que dominent à la fois le sémaphore et la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours.

De ces gobes, quelques-unes paraissent naturelles; mais, en général, œuvre du travail

humain, ce sont d'anciens trous de carrières abandonnées.

Sur l'âge de la plupart d'entre elles on ne sait rien de bien positif. Quelques-unes passent pour très anciennes et pourraient bien dater du onzième siècle, époque où fut fondée la ville de Dieppe proprement dite. On ne connaît d'une façon précise que la date de deux des grandes

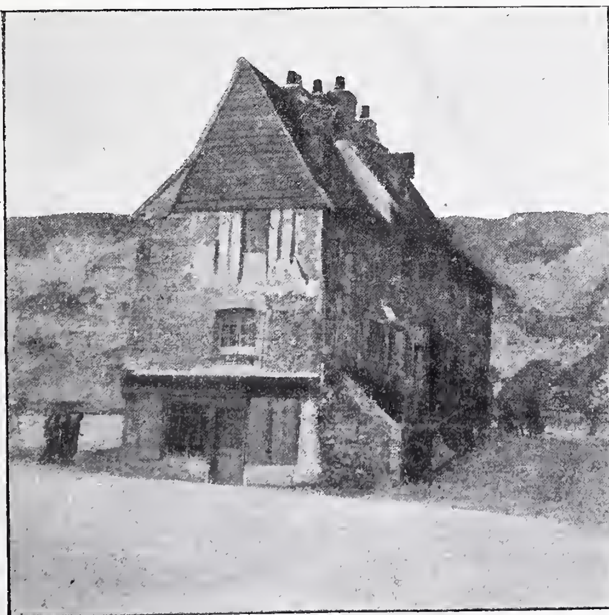


Falaises entre Dieppe et Puys.

gobes du Bas Fort Blanc. C'est en 1824 qu'un nommé Guénard les aurait creusées pour en extraire marne, craie et silex...

Quoi qu'il en soit, quelques-unes de ces gobes sont très profondes et elles sont habitées. Population curieuse à voir et à étudier : pour le simple amateur, le moraliste, l'économiste, le peintre en quête de modèles, etc.

Aux gobes du Bas Fort Blanc, nous ne trouverons plus Coquelet, dit « cœur de mâle » (1), ainsi surnommé parce qu'il logeait en pleine marne. Nous n'y rencontrerons plus Banche, le bancal, avec son bâton ferré et sa tête caractéristique de brigand calabrais. On le dit mort (de phtisie et d'alcoolisme, l'un amenant l'autre). Ouvrier ivoirier, il aurait pu se faire de bonnes journées, s'il eût voulu. Mais l'eau-de-vie, la paresse et le reste... Jugez de l'individu.



Vue du Petit Paris, au Pollet.

Un jour, des gens charitables louent une chambre, lui fournissent établi, outils, ivoire, et lui procurent du travail. Trois jours après, notre personnage, ayant tout « bazardé », revenait dans son trou de falaise pour y fainéanter et boire. Maniaque, un peu poète (il le croyait) « ainsi qu'un ver de terre amoureux d'une étoile », il aimait mystiquement, platoniquement, une grande dame étrangère qui fut longtemps — de par sa fortune, sa grâce et sa beauté — une des reines de la fashion dieppoise.

Il la suivait, à distance, en soupirant, écrivant des vers (!) ou des devises enflammées

(1) On dit dans le peuple, à Dieppe, le *mâle* pour la marne.

sur les murs de son adorée qui, semblable à l'héroïne du sonnet d'Arvers, n'en a jamais rien su. Ah! c'était une bien grande dame!!!



Le père Adolphe Lefèvre.

Tout en ruminant ces souvenirs, nous sommes arrivés au pied de la falaise qui s'élève de 60 mètres au-dessus de la grève. Devant nous s'ouvrent deux grands trous en ogive. Ce sont là les deux principales gobes du Bas Fort Blanc. Nous salue au passage un bonhomme à allure de vieux marin, avec un gros béret sur la tête, les paupières rouges et chassieuses, mais les yeux encore vifs, l'air finaud.

Il est comme le portier de ces lieux et semble nous inviter à entrer. Nous voyant chercher les dimensions de cette caverne, il nous explique qu'elle a 110 mètres de profond, 10 mètres de haut, 8 à 10 de large. Nous pénétrons jusqu'au fond de cet antre. Nous y trouvons trois ménages plus ou moins légitimes, campés plutôt que logés (tels des moutons dans un parc), à l'abri de petits murs en gros cailloux de silex. Rien ne peut donner l'idée du mobilier, de la vaisselle, des grabats et défroques infects que nous trouvons là. Quelle population! vice, paresse et misère mêlés... Nous sortons de là, fumant force cigarettes pour nous donner une contenance et dissiper des odeurs... innommables!...

Revenus au jour et à l'air pur, nous revoyons le bonhomme de tout à l'heure, le père Adolphe Lefèvre; il est en toilette de ville. Nous le reconnaissons toutefois, bien qu'il ait mis d'énormes lunettes bleues, revêtu une redingote crasseuse, et porte sur sa tête enveloppée d'un bandeau, un chapeau melon, au lieu de béret. Il a avec lui sa femme. Ils veulent que nous visitions leur logis. Il consiste en une excavation s'embranchant à l'entrée à gauche de la gobe que nous venons de voir, et clôturé par un mur avec une porte au milieu. Mais ce mur n'atteignant pas jusqu'au haut de la voûte, le vent passe par dessus comme dans une maison sans toiture. On doit y être enfumé ou y geler pendant l'hiver!

Nous trouvons là dedans quelque velléité d'ordre ou de confort. Mais quelle tristesse et quel dénuement, en dépit d'images d'Épinal, de gravures de piété, de vieux journaux illustrés, collés ou épinglés contre la paroi noircie, pour donner à cette logette de 12 pieds carrés un aspect gai et habitable!

Le père Lefèvre nous raconte son histoire. Il extrayait jadis de la marne; mais l'âge est venu (soixante-cinq ou soixante-six ans) et avec lui les maladies (bronchites, rhumatismes, membres gelés, jambe cassée, blépharite). Il a été trente-deux fois à l'hôpital. Malgré tout, il n'a pas un cheveu blanc; sa femme non plus.

Nous visitons vite la gobe de gauche, semblable à la précédente, mais moins profonde. Nous n'y trouvons guère à signaler qu'un petit homme à barbe inculte, à figure expressive qui se met à nous faire une conférence sur les gobes et les récents éboulements de la falaise. Et cela avec une facilité d'élocution, un choix du terme propre, une telle compétence, que j'interroge mon compagnon du regard. Qu'est-ce-

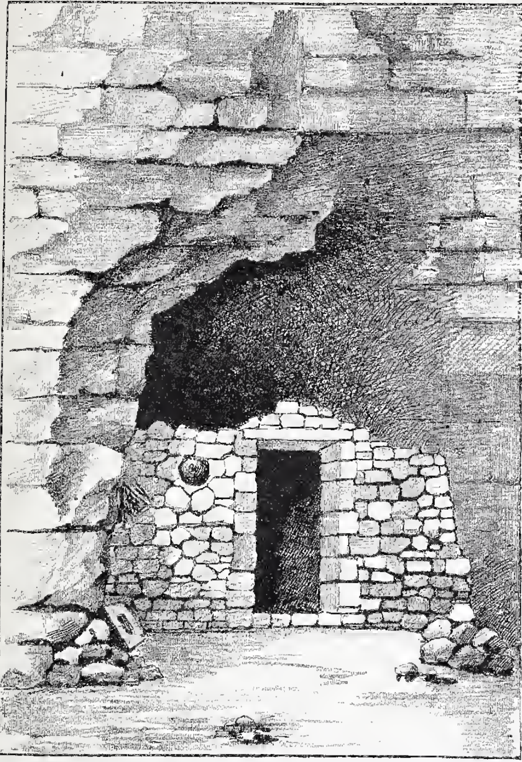


La mère Lefèvre.

que cet homme là? Il se nomme Dufait. Beau parleur, tout prêt à pérorer devant n'importe qui et sur n'importe quoi, il a dû recevoir quel-

que instruction. On dit même que c'est un ancien sous-officier! Et il est venu échouer là!

Et voilà tous les notables habitants de ces repaires. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

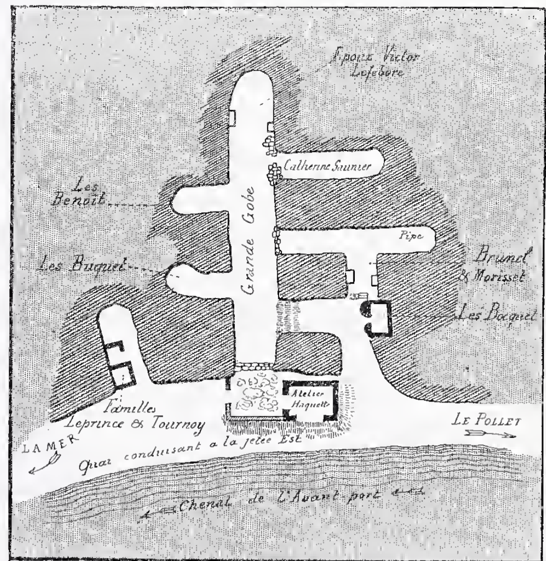


La demeure des époux Adolphe Lefèvre.

On ne nous avait pas trompés. Les gobes du Pollet sont bien plus intéressantes. Elles ont longtemps abrité une bonne vieille légendaire, « la Babet », affublée d'habits d'hommes, coiffée d'un bonnet de coton bleu, vivant de quelques débris et de charités; type disparu, presque oublié. A l'entrée d'une grotte noire dont les hirondelles semblent éviter l'approche, un courant d'air frais nous saisit; une odeur âcre nous prend à la gorge. Au détour de la roche, nous apparaît, adossée contre la paroi, une espèce de petite maison indoue, arabe ou mexicaine. La façade de ce pittoresque édicule étale en un groupement original les objets les plus hétéroclites, statues en plâtre, carreaux en brique émaillée, plaques d'annonces en tôle vernie, vieux almanachs de tout âge, gravures de journaux illustrés, squelettes de poupées sans têtes ou sans bras, brocs ou seaux défoncés, objets divers hors d'usage ,etc. Encastrés à droite de la porte, deux débris de cruches en grès imitant des jarres antiques. Au-dessus de la porte une sorte de grande amphore à long col ironiquement coiffée d'un chapeau de cocher. Au milieu de la corniche se balance un drapeau tricolore portant comme emblème, à l'extrémité de sa hampe, un petit buste de Chinois en porcelaine. C'est là qu'habitent les Bocquet : le père, la mère et trois filles (reste de dix enfants). Nous donnons de la porte un rapide coup d'œil sur l'intérieur qui ne répond pas aux promesses du dehors : de vieilles caisses en guise de tables ou chaises, un foyer rudimentaire qui enfume; deux grabats sans draps ni couvertures : le père et la mère couchent tout habillés sur l'un, les enfants sur l'autre.

Au sortir du palais Bocquet, gravissant trois mauvaises marches taillées dans le roc, nous trouvons en plein passage de vieux meubles, ustensiles et défroques de toute sorte, entreposés comme s'ils attendaient le camion du déménageur. Là campent, au vu de tous, les nommés Morisset et Brunel, perclus par l'âge mais unis par une touchante confraternité de misère... Puis, dans un renfoncement à droite, en plein noir, un amas de paille sale recouvert de loques. C'est le lit du père Pipe. Tel un chien sur un paillasson. Pas le moindre meuble ou ustensile. Rien... qu'une bouteille qui a dû servir de porte-chandelle, et un pot ébréché...

Nous arrivons dans la grande gobe qui s'allonge derrière l'atelier du peintre de marine Haquette, profonde de 70 mètres, haute et large de 8 mètres, avec annexes à droite et à gauche... A la voûte ou le long des murs sont pendues ou accrochées des cages d'oiseaux qui chantent tristement, regrettant le ciel bleu et le gai soleil. Il y en a jusqu'au fond de ce long couloir, où nous saluons les doyens des gobes, le père et la mère Victor Lefèvre. Elle, pêcheuse et vendeuse de moules, a soixante-treize ans; lui, marin retraité (200 francs de pension par an), aux yeux malades et aux jambes rhumatisantes, en a soixante-deux. Dignes d'intérêt et d'estime tous deux, à toutes les propositions qu'on leur

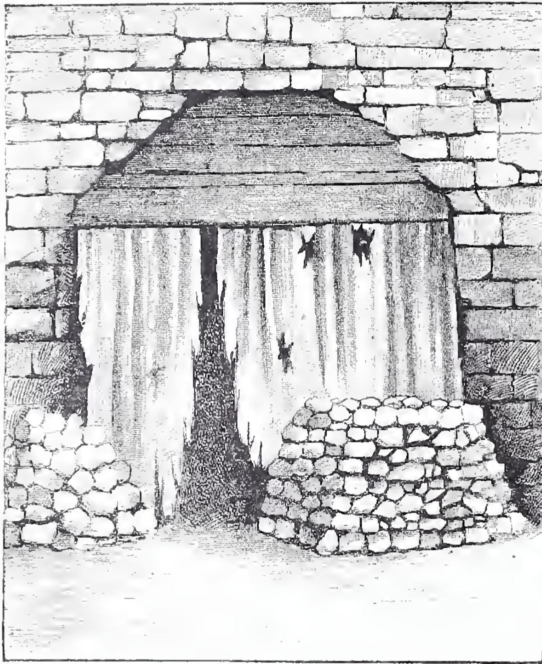


Plan des gobes du Pollet.

a faites de les prendre à l'hospice, ils ont répondu non. Pauvres ils sont (on ne va pas loin avec 50 francs par trimestre); ils préfèrent vivre de peu, mais être indépendants. Et ils s'aiment, ces deux bons vieux époux ! comme à vingt ans!

Mais voici la femme Catherine Saunier. Elle

entr'ouvre une espèce de rideau (fait de chiffons crasseux, cousus plutôt mal que bien, bout à bout) et servant à masquer l'entrée de ses ap-



Entrée de la gobe de Catherine Saunier.

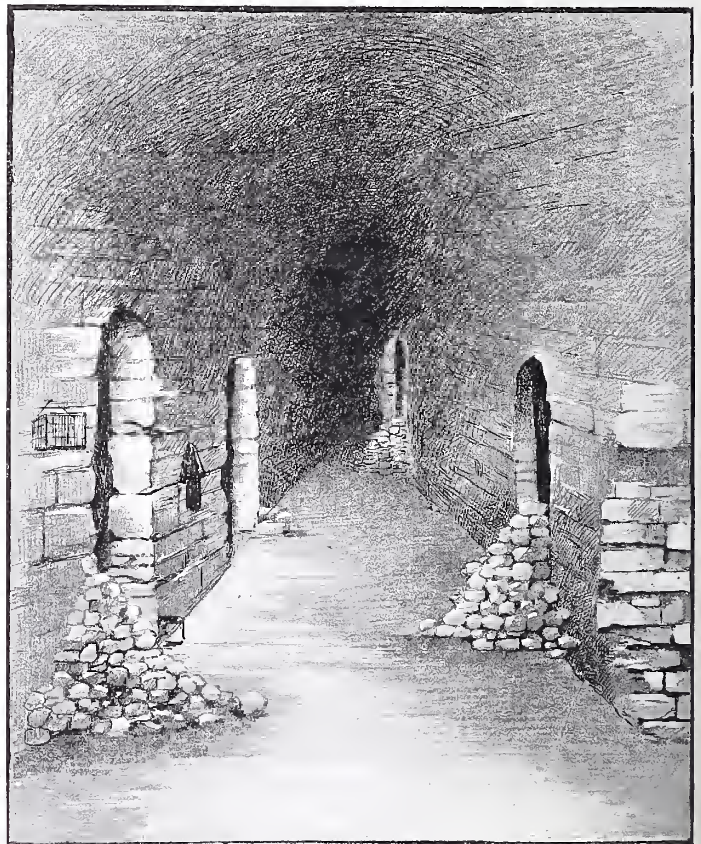
partements. Elle nous prie d'entrer chez elle, une vieille chandelle à la main, car il y fait noir comme dans un four. Elle a deux compartiments que séparent de petits murs de pierres à hauteur d'appui. Pour lit, une infecte paillasse posée à plat sur un gros tas de cailloux ; d'immondes guenilles en guise de draps et couvertures ! Des rats énormes viennent, nous dit-elle, la visiter la nuit et ronger ses draps. Elle nous en montre les trous. Un petit chien roquet qu'elle aime comme ses yeux a mille peines à leur donner la chasse ! Il y a seize ans (un an de moins que les Victor Lefèvre) qu'elle réside et couche là ! Quelle misère hideuse !

Et quelle saleté ! Les soins les plus vulgaires de propreté ou d'hygiène sont d'elle absolument ignorés ou oubliés. Mais c'est le cas de la plupart des habitants de ces bouges où l'influenza, il y a quelque cinq ans, a fait tant de ravages.

Tous ces gens-là vivent tant bien que mal, chacun chez soi, s'entendant assez bien en général, se rendant de mutuels services. Ils avaient dans le temps, et ils ont assurément encore, un des leurs chargé de mettre l'ordre entre eux, réglant sans appel les contestations ou différends. S'il survient une querelle, c'est toujours querelle de femme ou dispute d'ivrognes.

La population de ces tanières s'élève à environ quatre-vingt-dix habitants, tant au Pollet qu'au Bas Fort Blanc. Ils ont été parfois bien plus de cent. Ils font toute sorte de métiers, chiffonniers, hâleurs de bateaux de pêche, ramasseurs de galets, déchargeurs de charbon (il faut compter avec les chômages), transporteurs de harengs (la saison n'a qu'un temps), etc. Aux premiers bourgeons du printemps, on en voit qui font des lieues pour aller dans les bois cueillir des asphodèles, c'est-à-dire des narcisses jaunes, appelés ici des « aillots », dont on expédie des chargements en Angleterre. Quand les « aillots » se vendent en gros deux ou trois sous les douze bottes, il en faut, pour faire quinze sous !

Un grand nombre spéculent sur la curiosité des visiteurs. Il en est qui ont lassé la charité publique par leurs exigences ou leur inconduite. Quelques-uns se plaignent de ne point trouver de travail : se donnent-ils bien la peine de chercher ? Les vieux pourraient aller dans un hospice, chez « les Petites sœurs des pauvres », où ils trouveraient nourriture, gîte et excellents soins. Ils préfèrent leur liberté et souvent leur libertinage. Être chez soi, avoir un semblant de chez soi, vivre en vrai lazzarone, choisir ses occupations à son gré et à son heure, n'avoir à payer ni impôt ni loyer, se croire et se dire son maître. Voilà pour eux le comble du bonheur.



Grande gobe (d'après les dessins de M. A. Legrand).

Al. Hergé.

LE PALAIS DE PÉTERHOF

Péterhof, où M. Félix Faure vient d'être l'hôte du Tsar, c'est Versailles sous le ciel du nord, Versailles avec le génie de Mansart en moins et la Nature en plus.

Pour surveiller de plus près les travaux des fortifications de Cronstadt, Pierre-le-Grand avait fait bâtir, à l'embouchure de la Néva, d'abord un simple pied à terre, puis une résidence un peu moins modeste qu'il appela le château de *Monplaisir*. Peu de temps après, il fit construire le petit château de *Marly*, à peu de distance dans le voisinage, mais ce n'était encore que la préface de l'édifice grandiose que rêvait le rénovateur de la Russie. Il ne suffisait pas à son ambition d'avoir donné à son empire encore à demi-asiatique une capitale européenne construite sur un territoire récemment arraché aux Suédois, il voulait en outre créer pour lui-même à quelques verstes de Saint-Pétersbourg et léguer à ses successeurs une somptueuse demeure qui pût rivaliser avec le palais de Louis XIV.

L'emplacement fut admirablement choisi. Avec cette sûreté de coup-d'œil qu'il apportait en toutes choses, le Tzar comprit quel parti des architectes de talent pourraient tirer d'une ondulation de terrain formant une terrasse naturelle d'une douzaine de mètres de hauteur qui, d'un côté dominait la mer, tandis que de l'autre les cimes pittoresques des hautes collines de Duderhof se dessinaient à l'horizon.

Il semble que le hasard se soit chargé de fournir à Pierre-le-Grand l'homme dont il avait besoin pour exécuter ses desseins. Un architecte français, nommé Leblond, était venu chercher fortune en Russie. Les débuts de cet ancien élève de Le Nôtre avaient été brillants. Chargé de construire l'hôtel de Clermont, il s'était acquitté avec tant de succès de sa tâche, que du premier coup il était arrivé à la renommée. La prodigalité, l'inconduite, les désordres de toute nature ne tardèrent pas à compromettre une carrière ouverte sous de si éclatants auspices. Tombé dans la misère et le discrédit, Leblond alla offrir ses services au Tzar, qui le chargea de dresser les plans et de diriger la construction du château de Péterhof.

A Versailles, Louis XIV a violenté la Nature, tandis que sur les bords du golfe de Finlande, Pierre-le-Grand a su tirer un admirable parti de la perspective et de la configuration du sol, mais, malgré les différences de climat et de civilisation, il y avait plus d'un trait de similitude entre les procédés employés par les deux monarques habitués de longue date à ne rencontrer autour d'eux qu'une obéissance illimitée.

Pas plus que le Grand Roi, le Tzar, arrivé à l'apogée de la toute-puissance, ne se résignait à souffrir qu'un intervalle s'écoulât entre un projet et sa mise à exécution. De même que Louis XIV improvisait de l'ombre dans les allées de son parc en faisant transporter à grands frais de Compiègne à Versailles des gros arbres tout venus qui, le plus souvent, mouraient en chemin. Pierre-le-Grand avait mis à réquisition toutes les provinces de son empire pour entourer son château d'une forêt luxuriante poussée comme par enchantement. Quarante mille ormeaux ou érables furent envoyés du gouvernement de Moscou, et le district de Rostow fournit six mille hêtres. Les provinces de la mer Caspienne et la Sibérie elle-même reçurent l'ordre d'expédier à l'embouchure de la Néva les plantes les plus rares que produisait le sol de ces régions à peu près inconnues alors de l'Europe civilisée. Les pays étrangers furent également mis à contribution ; la Hollande fournit des tilleuls et la Suisse des pommiers.

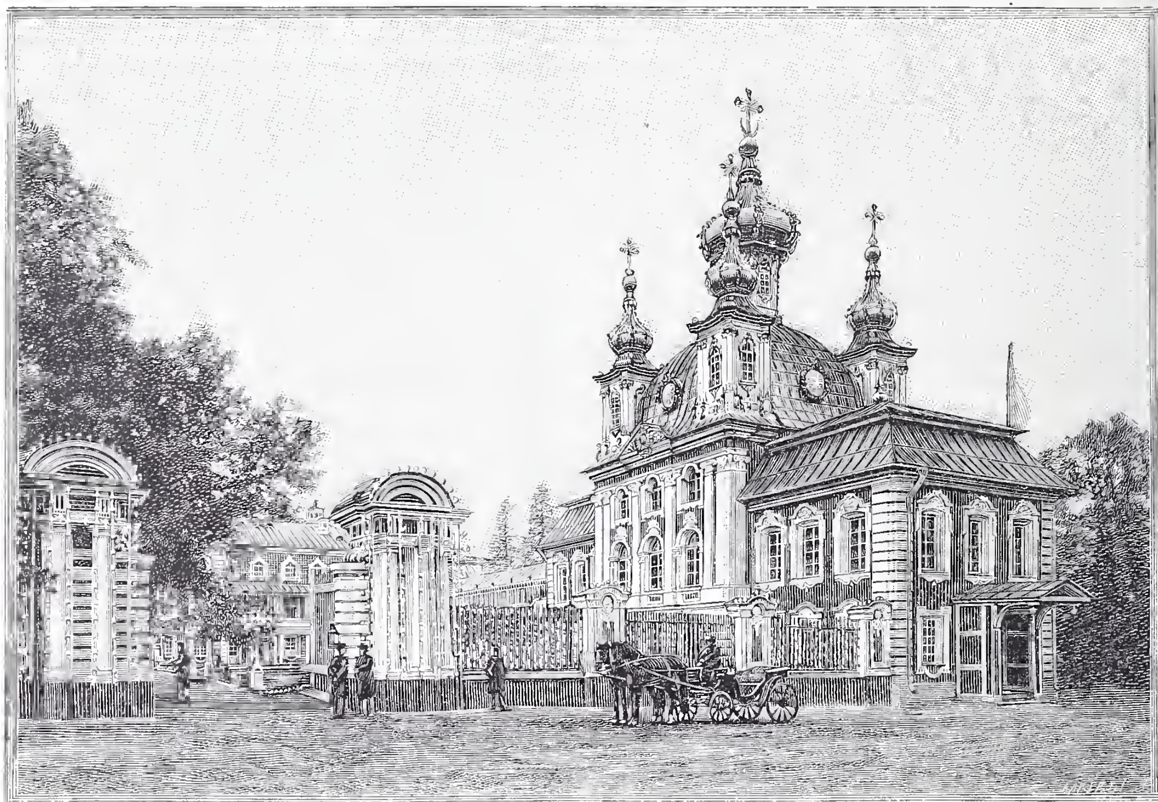
Le palais de Péterhof n'est pas une merveille d'architecture. Le château de Strelna, que Leblond avait bâti quatre années auparavant pour Élisabeth, fille de Pierre-le-Grand, fait évidemment plus d'honneur au talent de l'architecte français que la somptueuse résidence des Tzars. Il n'en serait pas moins injuste de mettre Péterhof au nombre de ces médiocres et serviles contrefaçons de Versailles dont les princes du dix-septième et du dix-huitième siècle ont couvert l'Europe. Avec ses deux pavillons à frontons arrondis, ses grands pilastres corinthiens et sa triple rangée de fenêtres, le château de Pierre-le-Grand paraît un peu lourd, un peu massif, parce que l'œil ne peut se reposer sur aucune grande ligne horizontale, mais l'ensemble n'en est pas moins imposant. La façade paraît aussi neuve que si elle venait à peine d'être achevée. Les Russes n'aiment pas la sévère et mélancolique patine que le temps donne aux édifices historiques. Chaque année l'administration générale des Palais fait repeindre les murs extérieurs des résidences impériales. En général, c'est la nuance jaune clair qui domine; à Péterhof, cette couleur était du reste la seule qui pût être adoptée, parce qu'elle s'harmonise avec la dorure des cinq coupoles de la chapelle du château, construite par Rastrelli.

A l'intérieur, les salles de réception sont décorées dans le style du dix-huitième siècle et n'excitent en général qu'un assez médiocre intérêt au point de vue artistique. La collection des trois cent soixante-huit portraits de jeunes filles russes qui couvrent les murs du grand vestibule d'entrée fait plus d'honneur à l'imagination qu'au talent du comte Rotari. Cet artiste italien, dont les débuts dans la peinture religieuse n'avaient obtenu qu'un assez médiocre succès auprès de ses compatriotes, était allé chercher fortune à la cour de Russie. Il réussit à se concilier les bonnes grâces de Catherine II et fut admis à l'accompagner dans son voyage à travers son empire. Au retour

de cette excursion, qui fut d'assez longue durée, il offrit à la souveraine une collection de tous les types de beauté féminine qui fleurissaient dans ses États. On ne saurait trop admirer l'inépuisable fécondité d'invention de l'artiste qui a réussi à peindre trois cent soixante-huit portraits de jeunes filles, en donnant à chacune d'elles une pose et une attitude qui ne ressemblent en rien à celles de ses compagnes. Le comte Rotari est un peintre qui ne se répète pas; à défaut d'autre mérite, il a le don de la diversité.

Frich et surtout Hackert, méritent le même éloge pour avoir représenté, le premier six fois et le second dix fois, la bataille de Tchesmé. Catherine II était fière de la grande victoire navale qu'Alexis Orloff avait remportée sur les Turcs et, au risque d'introduire quelque monotonie dans ses galeries de tableaux, elle se plaisait à faire revivre sur toile les nombreuses péripéties de cette mémorable journée afin d'en perpétuer indéfiniment le souvenir. Il y a quatre batailles de Tchesmé dans la salle de Pierre-le-Grand, et les douze autres se trouvent dans la salle des Gardes.

On raconte qu'Alexis Orloff s'étant arrêté dans le port de Livourne avec une partie de sa flotte invita le peintre Hackert, qui résidait alors à Rome, à venir le voir à bord du vaisseau-amiral et fit sauter sous ses yeux une des frégates de l'escadre russe afin de donner à l'artiste une idée plus exacte des scènes qu'il aurait à représenter.



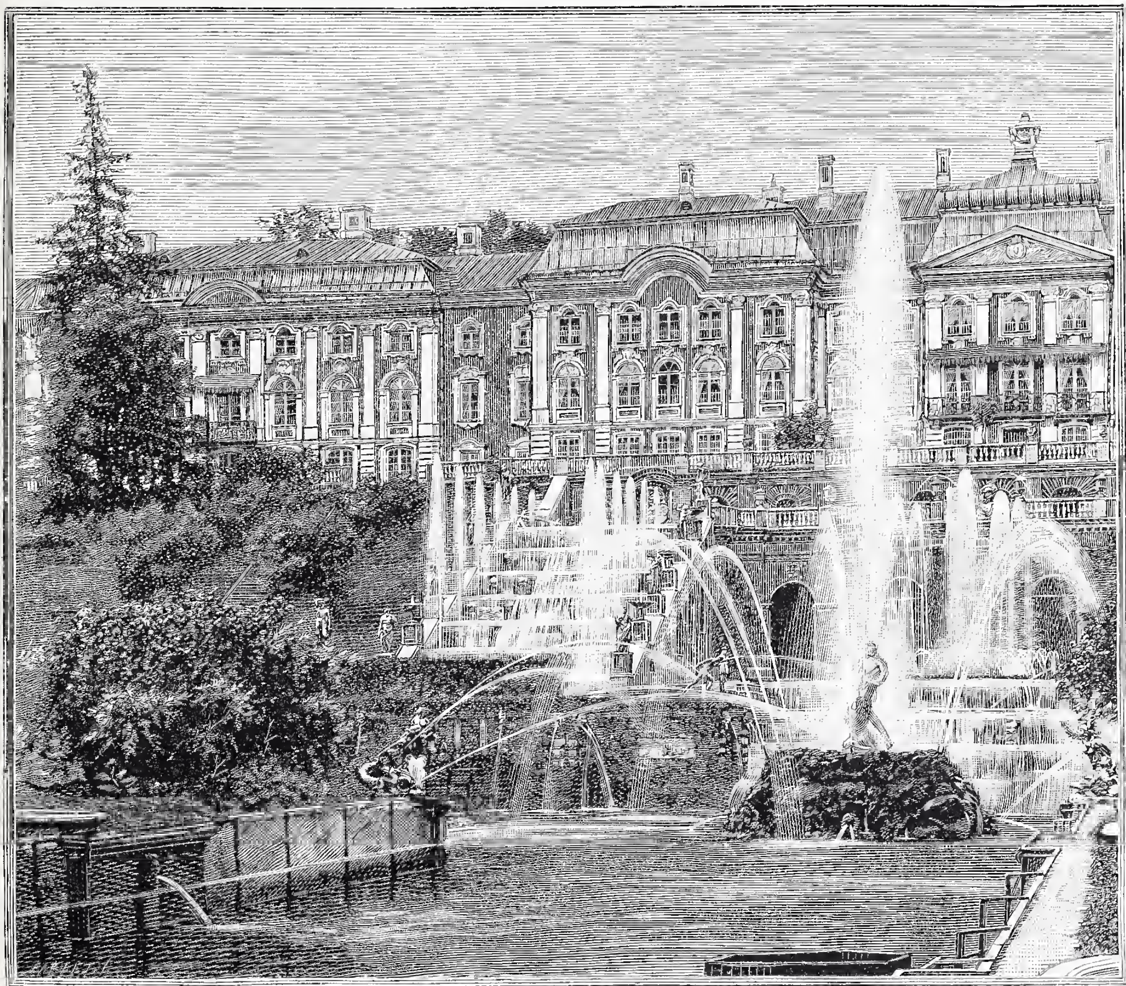
Palais de Péterhof. — La chapelle.

A part les deux salons chinois dont les meubles et les murailles sont recouverts de laque noire incrustée d'or et la salle blanche où se trouvent le célèbre lustre de cristal de roche et le groupe du sculpteur Oustraloff qui représente Pierre-le-Grand sauvant la vie à un pêcheur précipité par une tempête dans les eaux du lac Ladoga, les grands appartements de réception ne méritent pas d'occuper longtemps l'attention du visiteur. Pour apprécier la véritable supériorité de Péterhof sur la plupart des autres résidences impériales ou royales d'Europe, il faut ouvrir les fenêtres. De tous les côtés s'ouvrent des perspectives admirables; soit que l'on aperçoive à l'horizon lointain Saint-Pétersbourg, avec les dorures de ses toits et la masse confuse de ses monuments qui gagnent à ne pas être vus de trop près, soit que l'on contemple Cronstadt sortant tout armé de la mer avec sa ceinture de granit, soit que l'œil se repose sur le canal qui s'étend depuis la terrasse du palais jusqu'à la mer, entre deux allées de gazon bordées d'une double rangée de jets d'eau, soit qu'enfin par une de ces longues journées d'été où l'atmosphère du nord devient d'une limpidité transparente, les navires qui sillonnent l'embouchure de la Néva et les côtes de la Finlande apparaissent comme un décor de féerie; partout, dans le cadre qui entoure Péterhof, les splendeurs de la nature suppléent à l'insuffisance de l'art.

Les eaux qui donnent de loin en loin la vie aux fontaines de Versailles sont peu abondantes et ne doivent être employées qu'avec une extrême économie; de même à Potsdam il est nécessaire de mettre en mouvement des

pompes à vapeur d'une grande puissance pour élever à une hauteur suffisante les eaux de la Havel; à Péterhof, au contraire, la différence de niveau entre les collines de Duderhof et le parc suffit pour produire des jets d'une trentaine de mètres de hauteur.

L'eau coule de haut avec une abondance inépuisable ; aussi les fontaines que les architectes de Pierre-le-Grand et d'Élisabeth ont multipliées comme à plaisir autour de la résidence impériale sont-elles sans rivales dans l'univers. Au-dessous de la terrasse du château, une cascade recouvre d'un épais manteau de cristal un escalier de six marches dorées et va se perdre ensuite dans le canal qui aboutit à la mer. Un peu au-dessous de cette chute d'eau, Samson saisit par la mâchoire un lion qui, par sa gueule ouverte, lance un énorme jet d'eau dont la hauteur atteint presque le niveau de la toiture du palais. Un peu plus loin, un inévitable Neptune, armé de son trident, surmonte une fontaine d'où s'élancent des chevaux marins. Peut-être serait-on plus surpris de rencontrer à peu de distance du Dieu de la



Palais de Péterhof. — Fontaine de Samson.

mer, Adam et Ève qui devaient être peu habitués à servir à la décoration des monuments de cette nature, et qui ont été condamnés l'un et l'autre à vivre au milieu d'une gerbe de jets d'eau et à subir le supplice de la douche froide à perpétuité. Les fontaines qui, au lieu de représenter des dieux de l'antiquité ou des personnages de l'Histoire Sainte, prennent la forme d'un arbre ou d'une plante, excitent plus d'intérêt parce qu'elles ont un caractère d'originalité plus accentué. Des feuilles dorées de ce pin et de ce chêne coulent sans cesse les larmes d'une nymphe qui été changée en arbre et a subi une métamorphose semblable à celle de Daphné. Un peu plus loin, une cataracte circulaire tombe du haut de ce champignon monstre dont la tige d'or scintille à travers une épaisse nappe d'eau.

A l'ombre du Versailles russe ont poussé comme par enchantement un grand nombre de grands et de petits Trianons. A droite du palais s'élève la chapelle à cinq coupoles qui a été construite par Rastrelli et, à gauche, le pavillon du grand-duc Michel Paulowitch. L'architecte qui a bâti cet édifice pour le plus jeune des frères de Nicolas Ier s'est inspiré de la colonnade du Louvre, mais n'a que très imparfaitement réussi dans ce travail d'imitation. A peu de distance de cette agglomération d'édifices se trouve le château de la Ferme qui était à

l'origine affecté aux services administratifs de la résidence impériale, mais que Nicolas Ier détourna de sa destination pour en faire la demeure de son fils aîné. Le Tzar qui, avant de connaître les désenchantements de la guerre de Crimée dont les suites ne devaient pas être moins stériles pour les vainqueurs que pour les vaincus, était l'arbitre de l'Europe et prenait volontiers Louis XIV pour modèle, manifestait comme le grand Roi une véritable passion pour la bâtisse.

C'est lui qui a fait construire le pavillon d'Olga et le Pavillon impérial dans les plus pittoresques des îles qui se trouvent dans la partie supérieure du parc. C'est également lui qui, pour rappeler à la vie un terrain marécageux que ses prédécesseurs avaient négligé d'assainir, a fait élever le château de Babygon qu'il offrit à l'impératrice. C'est un édifice construit dans le style classique gréco-égyptien tel que le comprenaient les architectes allemands de la première moitié du siècle. A défaut d'autre mérite, ce palais se distingue par la richesse des matériaux; les colonnes sont des monolithes de granit noir qui supportent des chapiteaux de marbre blanc.

A Babygon, la vue est belle, mais comme le sol est humide, la végétation est peu luxuriante.

Pour retrouver des souvenirs intéressants il faut s'éloigner des régions supérieures du parc les plus voisines de la montagne et se rapprocher de la mer. Non loin du rivage se trouve le château d'Alexandria où l'empereur Alexandre III se plaisait à vivre de la vie de famille. C'est un édifice de style gothique que Nicolas avait fait construire pour l'impératrice Alexandra Feodorowna avant de lui donner le somptueux palais de Babygon.

Monplaisir, qui est à l'embouchure du canal où s'écoulent les eaux de la fontaine de Samson et de la cascade de Péterhof, et Marly, qui mire sa coquette façade dans un bassin où nagent des carpes deux fois centenaires et par conséquent dignes d'être élevées à la dignité de poissons historiques, sont deux châteaux construits dans le style du dix-septième siècle, l'un et l'autre, remplis des souvenirs de Pierre-le-Grand.

La main du conquérant a planté ces bouleaux et ces tilleuls: cette vaisselle et ces ustensiles d'étain ont appartenu à Catherine Ire, qui s'en servait pour préparer la cuisine à son glorieux époux. C'est dans ce lit de camp que couchait le vainqueur des Suédois, c'est dans cette couverture qu'il s'enveloppait la nuit pendant ses campagnes. Telles sont les curiosités de Monplaisir et de Marly, deux noms qui sonnent agréablement à l'oreille d'un Français qui vient visiter Péterhof, car ils lui rappellent que ce n'est pas d'hier qu'existent des liens d'affinité entre la Russie et la France.

G. Labadie-Lagrave.

EN PASSANT

(A VESOUL)

C'est toujours un signe de l'ingénuité propre à l'amour naissant que de rechercher des ressemblances, des analogies, des affinités. Aussi le voyageur qui s'énamoure d'un pays est-il tenté de rapprocher tendrement les villes les unes des autres, en son cœur. J'ai donc voulu voir en Vesoul un peu de Mulhouse ou de Colmar et beaucoup du vieux Belfort. Les toits pointus et rabattus qui regardent avec leurs petites fenêtres toujours ouvertes, sont doucement coiffés de gris, non sans parfois un fin velours de mousse verte. Çà et là, interrompant la gravité locale, une maison dix-huitième siècle étale ses guirlandes et dresse ses pilastres. L'église, à la tour carrée, au portail nu et sévère, garde un air de mystérieuse peine. En tout cela, il y a une vague beauté éparse. Mais je ne saisis pas là une âme. Endimanchée, la foule circule autour de moi. Les images bariolées qu'elle me laisse se superposent, mais nullement ne s'accentuent. Je vais oublier, je le sens, toutes ces femmes que je rencontre, de traits assez réguliers mais sans profil, de taille assez élancée mais sans taille. Si je ne me trompe, ce sont des juives qui, parmi elles, de leurs cheveux crépus en cascades d'encre, de leurs yeux en gouttes de café doré, jettent cette note bizarre et si fortement exotique! L'âme de la ville? J'interroge le coteau à pic où une chapelle ogivale élève sa silhouette de décor puéril, les pentes où les vignes montent jusqu'aux forêts, les toits disparates où quelques cheminées à colonnettes prennent un air patriarcal de foyer. Rien qui se marque en unité! Rien? Ceci peut-être. La place carrée de l'Église est plantée de tilleuls que l'on a taillés, façonnés, élargis, étendus en forme de parasols. Depuis des années et des années, ces arbres de solide apparence ont accepté la contrainte. Pourtant, parmi les branches nues où les petites bulbes d'avril indiquent à peine leur intention, j'aperçois les longues perches croisées qui les maintiennent dans la soumission. Certes, l'été on ne doit plus distinguer cet appareil d'orthopédie végétale. Mais présentement il apparaît comme un de ces « étiquets » avec quoi les pêcheurs patients finissent par arracher le poisson de l'eau. Ces arbres, en posture de supplice, sous leur appareil de reboutage, pris dans un douloureux filet, forment un spectacle inoubliable et touchant. A l'angle de la place, une maison renaissance offre encore une aimable physionomie élégante, grâce aux fenêtres à meneaux, aux traverses de bois sculptées, à l'escalier extérieur, très hospitalier dans sa légèreté confiante. Voici que, sur le seuil du perron surélevé, une femme apparaît vêtue de rouge. Sa chevelure blonde lui fait une couronne ondulée. Ses yeux très tendres, très bleus, ont une nuance contagieuse de rêve. J'apprécie la distinction du visage, la délicatesse de la pâleur, la qualité de la tristesse qui s'y est fixée. Tout à coup elle descend l'escalier et fait quelques pas vers les arbres difformes et gracieux. Je vois qu'elle boite affreusement. A chacun de ses pas, un effort tourne ses hanches, tord sa taille, secoue ses épaules, tire et retire en vue d'une simulation d'équilibre les misérables muscles de ce corps gracieux et difforme.

Si vraiment il faut une image de femme pour compléter, adoucir et symboliser nos souvenirs des choses, j'hésite, je ne sais. Peut-être ne pourrai-je pas me défaire de celle-là.

Émile Hinzelin.

LA COUMUNIOUN DI SANT

Davalavo en beissant lis iue
Dis escalié de Sant-Trefume ;
Ero à l'intrado de la niue,
Di Vespro amoussavon li lume.
Li Sant de peiro dòu pourtau,
Coume passavo, la signèron,
E de la gleiso à soun oustau
Eme lis iue l'acoumpagnèron.

Car ero bravo que-noun-sai,
E jouino e bello, se poù dire ;
E dins la gleiso res bessai
L'avié visto parla vo rire.
Mai quand l'ourgueno restountis,
E que li saume se cantavon,
Se cresie d'estre en Paradis
E que lis ange la pourtavon!

Li Sant di peiro, en la vesènt
Sourti de longo la derriero
Souto lou porge trelusent
E se gandi dins la carriero,
Li Sant de peiro amistadous
Avien pres la chatouno en gràci :
E quand, la niue, lou tèms es dous,
Parlavon d'elo dins l'espaci.

— La vourriéu véire deveni,
Disié sant Jan, mougetto blanco,
Car lou mounde es achavani,
E li couvènt soun de calanco. —
Sant Trefume diguè : — Segur!
Mai n'ai besoun, iéu, dins moun tèmple,
Car fau de lume dins l'escur,
E dins lou mounde fau d'eisèmple.

— Fraire, diguè sant Ounourat,
Aniue, sé n-cop la luno douno,
Subre li lono e dins li prat,
Descendren de nòsti coulouno,
Car es Toussant : en noste ounour,
La santo taulo sara messo...
A miejo-niue Noste-Segnour
Is Aliscamp dira la messo.

— Se me cresès, diguè sant Lu,
Ié menaren la vierginello ;
Ié pourgiren un mantèu blu
Em' uno raubo blanquinello. —
E coume an di, li quatre sant
Tau que l'aureto s'enanèron ;
E de la chatouno, en passant,
Prenguèron l'amo e la menéron

Mai l'endeman de bon matin
La bello fiho s'es levado...
E parlo en tòuti d'un festin
Ounte pèr sounge s'es trouvado :
Dis que lis Ange èron en l'èr,
Qu'is Aliscamp taulo èro messo,
Que sant Trefume èro lou clerc
E que lou Crist disié la messo.

F. Mistral.

LA COMMUNION DES SAINTS

Elle descendait en baissant les yeux, — l'escalier de Saint-Trophime. — C'était à l'entrée de la nuit, — on éteignait les cierges des Vêpres. — Les Saints de pierre du portail, — comme elle passait, la bénirent — et de l'église à sa maison — avec les yeux l'accompagnèrent.

Car elle était sage ineffablement, — et jeune et belle, on peut le dire, — et dans l'église nul peut-être — ne l'avait vue parler ou rire. — Mais, quand l'orgue retentissait, — pendant que l'on chantait les psaumes, — elle croyait être en paradis — et que les Anges la portaient!

Les Saints de pierre, la voyant — sortir tous les jours la dernière — sous le porche resplendissant — et s'acheminer dans la rue, — les Saints de pierre bienveillants — avaient pris en grâce la fillette ; — et quand, la nuit, le temps est doux, — ils parlaient d'elle dans l'espace.

« Je voudrais la voir devenir, — disait saint Jean, nonnette blanche, — car le monde est orageux, — et les couvents sont des asiles. » — Saint Trophime dit : « Oui, sans doute! — mais j'en ai besoin dans mon temple, — car dans l'obscur il faut de la lumière, — et dans le monde il faut des exemples. »

« O frères, dit saint Honorat, — cette nuit, dès que luira la lune, — sur les lagunes et dans les prés, — nous descendrons de nos colonnes, — car c'est la Toussaint : en notre honneur — la sainte table sera mise... — A minuit Notre-Seigneur — dira la messe aux Aliscamps ».

« Si vous me croyez, dit saint Luc, — nous y conduirons la jeune vierge ; — nous lui donnerons un manteau bleu — avec une robe blanche. » — Et cela dit, les quatre saints, — tels que la brise, s'en allèrent ; — et de la fillette, en passant, — ils prirent l'âme et l'emmenèrent.

Le lendemain de bon matin — la belle fille s'est levée... — Et elle parle à tous d'un festin — où elle s'est trouvée en songe : — elle dit que les Anges étaient dans l'air, — qu'aux Aliscamps table était mise, — que saint Trophime était le clerc — et que le Christ disait la messe.

Le grand poète de Provence que les récentes fêtes du Midi viennent de remettre en lumière, composa ces vers il y a près de quarante ans, un soir de flânerie dans la vieille ville d'Arles. Il avait vu, descendant les marches de la cathédrale de Saint Trophime une belle Arlésienne dont le fin profil s'éclairait d'un rayon de soleil couchant. Le lendemain, en rentrant à Maillane, il n'avait plus qu'à jeter sur le papier l'improvisation de la veille, une des plus belles de son œuvre.

AVENTURES DE FOOTBALL & DE POLO, ESQUIRES

TROISIÈME ÉPISODE

Préliminaires d'une rencontre. — Une provocation. — La Justice en matière de duel. — Allez, Messieurs! — La montagne russe.



Je me mordis la langue. Une seconde métamorphose s'accomplissait.

— Non, non, que Mademoiselle soit *comme tout le monde.*

Épouvantable persécution! L'air niais que j'avais remarqué sur la majorité des visages s'épandait ainsi qu'un voile sur celui de l'infortunée, pour qui je me sentais déjà la plus vive affection.

De désespoir je voulus jeter le fatal porte-mine à la mer. Polo m'arrêta :

— Rétablissez d'abord cette jeune lady dans son état primitif.

— Oui, oui, rétablissez, glapissait le banquier sautant sur place.

— Mais comment? Comment? Toutes mes paroles se tournent contre moi.

Ah! le brave, le digne Polo. Ce fut lui qui me souffla :

— Demandez qu'elle devienne comme elle était avant votre venue.

En tremblant je répétai ce souhait. Je n'avais pas achevé, que je retrouvais la charmante vision qui m'avait attiré à l'avant du navire.

— Mademoiselle, fis-je alors. Pardonnez-moi. Le français est très difficile; on le parle sans cesse par images qu'un maudit talisman traduit à la lettre. Mais je ne veux plus à l'avenir faire de ces involontaires plaisanteries; ce talisman, le voici : je le précipite dans les flots.

Je montrais le tube d'argent de la cousine Betty; d'un mouvement brusque je le jetai par-dessus le bastingage. Effort inutile! Le porte-mine décrivit un cercle et vint se replacer dans ma poche. Une deuxième, une troisième tentative ne furent pas plus heureuses, le damné objet ne voulait pas me quitter.

Je courbai le front, très froissé de rencontrer un porte-crayon plus entêté que moi, mais un coup que l'on me frappa sur le bras me fit relever le chef, M. Lévy-Athan était devant moi.

— Vous jugerez, sans doute, commença-t-il, qu'après ce qui s'est passé, une rencontre entre nous est inévitable?

— Si vous le croyez, je le crois aussi.

— Bien. Vous avez avec vous un témoin?

— Oui, sir James Polo, mon ami.

— Moi de même, Monsieur Balthazard Maximum, procureur de la République. En quittant ce steamer, nous chercherons un endroit favorable où nous nous alignerons.

— Soit? *alignons-nous.*

Encore le porte-mine. C'est à me décourager de parler. Nous voici tous deux la tête droite, le poing gauche sur la hanche, essayant de nous aligner, vainement du reste, car l'abdomen de Lévy-Athan était irrémédiablement réfractaire à tout alignement.



— Ne nous occupons plus de cela, m'écriai-je bien vite.

Et je m'éloignai avec Polo.

Notre voyage commençait mal. J'avais sur les bras un duel, en poche un talisman dont j'avais peur et dans la tête le souvenir de miss Alice qui me rendait très malheureux.

Le duel n'était rien. Le talisman, ma foi, en surveillant mes expressions, c'était peu, seulement, le terrible c'était miss Alice.

Elle devait m'en vouloir atrocement. Encore s'il n'y avait eu que cela, à force de m'excuser j'aurais pu obtenir mon pardon, mais il y avait autre chose.

Il est des gens qui préfèrent une grande propriété à une petite, et la jeune fille était sûrement du nombre, puisqu'elle avait choisi pour fiancé un homme deux fois plus gros que le commun des mortels.

Et je me disais avec tristesse :



— Ce banquier pèse au moins cent cinquante kilos. Moi qui suis un petit anglais de soixante kilos trois dixièmes seulement, je ne puis pas entrer en lutte avec lui. Jamais elle n'acceptera ma main à la place de la sienne.

Et je devais bien le reconnaître, elle aurait raison; personne n'aime à être trompé sur le poids.



Et puis, il faut bien le reconnaître, un gros gentleman triomphe non seulement par la *quantité*, mais aussi par la qualité. En présence d'un homme gonflé comme une outre, on a l'impression que sa *capacité* lui permet de contenir plus de qualités qu'un autre. C'est là un effet d'optique auquel personne ne saurait se soustraire.

Je fus tiré de mes réflexions par un bruit de voix. Il me semble entendre prononcer mon nom. Très intrigué, je regardai, et j'aperçus à deux pas de moi, mon fidèle James causant avec le fluet Baltazar Maximum.

Ce dernier tenait la parole:

— Monsieur, disait-il, nous voici revêtus des augustes fonctions de témoins. Nous avons charge d'existences humaines et notre premier soin doit être que tout se passe avec la plus stricte équité.

Polo abaissa la tête à plusieurs reprises afin de démontrer qu'il partageait l'avis de son interlocuteur :

— Je vois, reprit M. Maximum, que vous êtes pénétré de vos devoirs. Abrégeant donc le préambule ordinaire, je passerai de suite à l'action. Que pensez-vous du choix des armes.

— Il appartient à votre client en sa qualité d'insulté.

— Très juste, M. Polo.

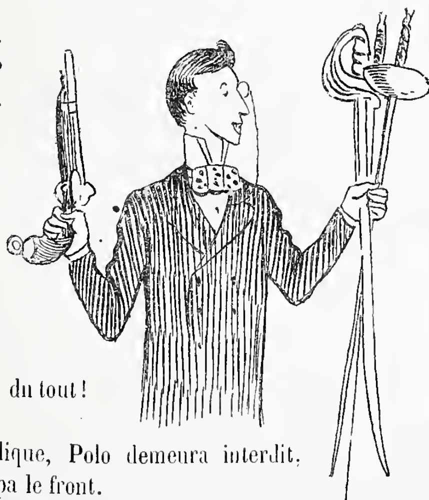
— Voulez-vous l'épée, sir Maximum?

— Non!

— Le fleuret peut-être?

— Pas davantage!

— Ah! ah! auriez-vous une préférence pour le sabre... c'est une arme noble et...



— Du tout! du tout! pas au sabre.

A cette réplique, Polo demeura interdit, puis il se frappa le front.

— Je comprends, vous avez jeté votre dévolu sur le pistolet.

Cela me semblait évident, mais à ma grande surprise, le procureur de la République fit un geste de dénégation.

— Alors, que demandez-vous, murmura mon ami à bout d'imagination?

— La justice, Monsieur, répliqua M. Maximum d'une voix grave...

Et comme James étendait les bras à droite et à gauche d'un air désolé.



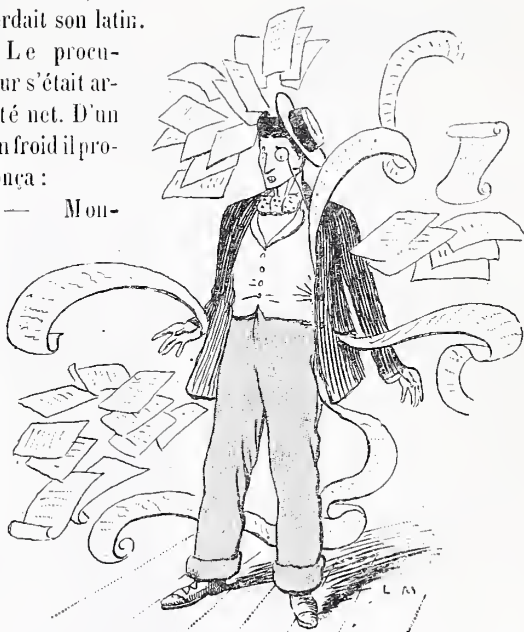
— Il est comme moi, pensai-je, il y *perd son latin*.

O pensée intempestive! Porte-mine horripilant! Voilà que de toutes les poches de mon pauvre Polo sortent des manuscrits couverts de phrases de l'antique Rome. C'est Virgile qui se roule en serpent à ses pieds; Ovide qui enveloppe de ses spires la cheminée du steamer, transformée ainsi en un gigantesque mirliton; Horace dont les odes envahissent les cabines, César, Tite-Live, Phèdre, les commentaires, les fables, les Catilinaires qui s'embrouillent en serpentins sur les vergues, les cordages.

Ah! oui, James perdait son latin.

Le procureur s'était arrêté net. D'un ton froid il prononça :

— Mon-



sieur, je crois que vous laissez tomber quelque chose.

— Quelque chose, triple cuistre, grondai-je en voyant le peu de cas que ce Balthazar faisait du bagage littéraire de mon cher Polo, que n'es-tu *bourré* de latin comme lui.

Pssst! Pssst! Ainsi qu'une volée d'oiseaux, les serpentins, manuscrits, feuilles volantes arrivent près du magistrat, ils tour-



billonnent autour de sa tête, s'engouffrent

dans sa large bouche. A demi étouffé, il tousse, il veut se défendre; il repousse Ovide, mais César, en stratège émérite, habitué à la victoire, profite de ce mouvement pour s'élancer dans son gosier.

Le malheureux éternue, écume, se démène : il suffoque.

— Que tout revienne à *l'état primitif*, m'écriai-je



étourdiment, croyant répéter la phrase trouvée par James, lors de mon aventure avec miss Alice.

Le diable soit de ma mémoire. Les auteurs latins sont balayés par un coup de vent, mais les habits des témoins s'envolent également, et voilà le juge et mon ami couverts de petits complets de feuilles de palmier, tels deux Adams en visite à l'Éden, ce jardin de l'antiquité où les serpents — normands sans doute — faisaient le commerce des pommes comme aujourd'hui.

Étourdi par cette nouvelle métamorphose, je me pressai le crâne à deux mains, et, lentement, choisissant mes mots :

— Que tout, hommes et choses, reprennent l'apparence que je considérais avant d'avoir prononcé : il perd son latin.



Bravo.

Les témoins recouvrent leurs habits et leur sang-froid.

M. Maximum poursuit son discours comme si rien d'anormal n'avait eu lieu.

— C'est la justice que je cherche, digne jeune homme : or, pour qu'un combat soit juste, il est indispensable d'égaliser les chances des adversaires. Chacun devient une cible pour son ennemi.



(*A suivre.*)

PAUL D'IVOI.

LES PONTS MARCILLE

La catastrophe de Tarbes a attiré l'attention publique sur les ponts du Génie militaire, dits ponts Marcille, du nom de l'officier-général qui en a imaginé les dispositions techniques.

Le pont Marcille a été établi pour la première fois à Versailles, sur la Pièce d'eau des Suisses, par les soldats du 5e régiment du Génie. Les essais ont été convaincants; dès lors a été décidée la création d'un matériel démontable qui, en cas de guerre, serait affecté à nos armées pour le rétablissement des voies ferrées interompues entre deux rives. Il importe de bien établir que ce système est exclusivement réservé aux chemins de fer ; le passage des cours d'eau en campagne, pour les troupes, étant assuré par deux régiments de Pontonniers qui, il y a deux ans à peine, faisaient partie de l'arme de l'artillerie avec les Nos 39 et 40 et sont devenus depuis les 6e et 7e Génie.

Le pont Mareille se compose de tronçons de ponts tout constitués et portant leur voie. Ces tronçons, de longueurs diverses, permettent de franchir des cours d'eau variant de 2 à 60 mètres de largeur. Ils sont à voie unique. La longueur des tronçons diffère suivant la portée. Il y a trois modèles. Un petit pour les ponts au-dessous de 30 mètres, un moyen pour ceux de 30 à 45, un grand pour ceux de 45 à 60.

Le tablier est constitué par deux poutres en tôle et cornières avec semelles et à âmes pleines : chaque poutre portant des fils de rails. Ces poutres sont reliées par des entretoises. Au-dessous de 30 mètres, on alterne les entretoises avec des croix de Saint-André.

Sur l'âme de la poutre, des deux côtés, sont placés des montants, en cornières, répondant à la division des entretoises ou croix de Saint-André. Une semelle de recouvrement assemble les semelles des poutres en dessus et en dessous.

L'assemblage des tronçons se fait à l'aide de boulons reliant les poutres entre elles à l'aide de deux tôles perpendiculaires à l'âme et régnant avec les semelles.

Par une disposition heureusement imaginée par l'inventeur, le cadre du pont peut être placé au-dessus ou au-dessous de la voie, suivant que celle-ci se trouve en remblai ou en déblai. De la sorte, les trains peuvent circuler sur le plafond ou sur le plancher de l'ouvrage.

Le lançage s'effectue sur des rouleaux d'acier que l'on met en mouvement à l'aide de rochets. Des avant-becs tout préparés sont attachés à l'avant du pont pour permettre le repos sur la culée avant que la charge ne se trouve en bascule.

Cette charge est équilibrée à l'aide d'une culasse constituée par des éléments de pont, de sorte que pour une portée de 30 mètres, on en monte 40 et on complète le contre-poids à l'aide

de rails à l'extrémité arrière. Toutes ces opérations durent à peine quelques heures. Le matériel en question ayant été imaginé uniquement pour assurer une communication momentanée, le démontage s'opère encore plus rapidement et le même pont pourrait, en cas de guerre, servir au besoin sur deux points différents dans la même journée.

Aux termes du rapport officiel dont nous avons pu nous procurer l'analyse, la catastrophe serait due aux causes suivantes : l'une des poutres s'est trouvée exposée à la température excessive du soleil alors que l'autre poutre était à l'ombre et rafraîchie par la rivière. La poutre chauffée par le soleil a atteint environ 65°, alors que l'autre restait vers 30°.

De là une différence de dilatation dont l'effet a été le suivant : le pont s'est d'abord incurvé dans le sens horizontal comme le ferait une règle plate d'architecte dont on essaierait de rapprocher les deux extrémités.

Une des entretoises, donnant du raide à l'un des panneaux, a été chassée par cet énorme ressort. Sa rivure a cédé et elle a sauté. Dès lors, tout le reste du pont avait à supporter un surcroît de fatigue.

En même temps, toujours par suite de la dilatation, une des poutres s'abaissait de deux ou trois centimètres dans le plan vertical, et le tablier, déjà incurvé, s'est trouvé dénivelé.

Si l'épreuve de résistance eut été une épreuve au poids mort, le pont aurait peut-être gardé son équilibre, mais on procédait aux épreuves en mouvement, c'est-à-dire au déplacement d'une charge roulante constituée par un train précédé de deux locomotives.

Conformément aux règles en usage, le train s'avançait, reculait, s'arrêtait, stationnait, pour qu'on puisse procéder aux vérifications successives de fatigue du métal et de ses assemblages.

A un moment donné le pont a plié par le milieu, versant à droite le train dont il était chargé, avec une lenteur relative qui a été remarquée par les victimes.

Il est inexact, ainsi qu'on l'a prétendu tout d'abord, que les essais aient été trop rigoureux. Ces essais sont réglementaires. Qu'on songe, du reste, qu'en temps de guerre, les voies ferrées sont bien plus utilisées pour les transports de munitions, de ravitaillement, de matériel de guerre que pour les troupes. Or, les chargements de matériel atteignent presque toujours la tare limitative.

Dès aujourd'hui, on est fixé sur la nécessité de modifier certaines pièces, tant pour la résistance que pour la qualité du métal à employer. Des études sont entreprises à ce sujet, et on peut être assuré que la dilatation calorique sera neutralisée à l'avenir.

Il est sans doute bien regrettable que cette catastrophe ait fait de si nombreuses victimes, mais quelles en auraient été les conséquences si, en temps de guerre, elle avait compromis le ravitaillement d'une armée et causé la perte d'une bataille?

Noel Nozeroy.

M. CANOVAS

Il y a vingt ans, quand le maréchal Don Juan Prim, président du Conseil des ministres espagnol, chevalier de la Toison d'or et de l'Aigle prussien, tomba, mortellement frappé, sous une grêle de balles, à l'issue d'une séance des Cortès, M. Ruiz Zorilla se présenta chez le roi Amédée, douloureusement affecté par la mort tragique de son plus fidèle serviteur et lui dit, en guise de consolation : « Sire, il n'y a rien de changé. Il n'y a qu'un grand Espagnol de moins ».

M. Ruiz Zorilla, esprit présomptueux et téméraire, se trompait. Le trône, déjà vacillant, d'Amédée Ier, dégringola peu après la disparition du grand maréchal, et le prince italien dut faire ses malles. Et maintenant, se pose la même question, qui plonge l'Espagne dans l'angoisse. Est-ce que la dynastie des Alfonsos résistera à la disparition de Canovas, assassiné comme Prim, et qui jouait auprès de la reine Marie-Christine et du petit Alphonse XIII, un rôle analogue à celui de Prim auprès d'Amédée Ier? C'est l'avenir, un avenir prochain, qui le dira. Et c'est l'avenir qui nous apprendra aussi si l'Espagne n'avait qu'un seul homme d'État capable d'agir dans la tourmente et de vaincre les éléments déchaînés.

Il ne nous convient pas, ici, d'apprécier le rôle politique que M. Canovas jouait en Espagne, depuis l'avènement au trône d'Alphonse XII. D'autant plus qu'à côté de l'homme de gouvernement énergique, courageux, impitoyable, il y avait un artiste, bourré d'érudition, de sentiment, de fantaisie, un orateur merveilleux, un mari plein de charme et de fidélité. Et d'ailleurs ceux qui voudront faire une étude minutieuse et philosophique de la vie de ce grand citoyen, ne pourront séparer les deux tempéraments, si différents, qui étaient en lui. Ils se complétaient et se combinaient à merveille. Si M. Canovas fut un politicien d'idées parfois rétrogrades et toujours autoritaires, est-ce que ce ne fut pas à cause de l'éducation purement classique qu'il avait reçue? Il avait vécu dans le culte des Anciens, leurs traditions étaient les siennes ; il avait appris l'art de gouverner à l'école des grands Empereurs de jadis qui régnèrent sur le monde. C'est ce qui faisait écrire il y a quelques années à un journaliste espagnol : « Il gouverne avec les

idées d'autrefois, mais les idées marchent et il ne s'en aperçoit pas... »

Toute sa vie, M. Canovas garda l'amour de l'étude. Il se reposait des fatigues de la politique en écrivant des livres d'histoire, de littérature, de philosophie, de poésie, qui sont cités parmi les plus beaux. Son introduction au très populaire *Recueil sur les Femmes espagnoles*, est une merveille de grâce souriante, de badinage, qui enguirlande très habilement la sévérité de la pensée, toujours âpre, et, quelquefois, pessimiste. D'ailleurs il était, en Espagne, un des préfaciers les plus sollicités. Le nombre des préfaces qu'il a écrites pour des ouvrages de toutes sortes, est incalculable. Pourtant il fut un journaliste médiocre. Les articles, qu'au début de sa carrière politique, il publia dans la *Patria*, sont parfois lourds et arides. Mais comme historien, il est peut-être l'égal des plus illustres. Son *Histoire de la décadence d'Espagne*, depuis Philippe III jusqu'à Charles II, très claire, très ordonnée, est écrite avec un souci de la vérité et un sentiment de l'équité qu'on ne trouve que chez les très grands historiens.


M. CANOVAS DEL CASTILLO.

En même temps qu'il faisait des livres d'histoire et des esquisses si pittoresques et si mouvementées, telles que la *Bataille de Rocroy*, il écrivait des œuvres légères où sa fantaisie et son esprit se délassaient. Dans les *Poésies lyriques*, qui parurent en 1851, dans la *Campana de Huesca*, (chronique du douzième siècle), il montra qu'à côté de l'érudit et du philosophe, il y avait en lui un littérateur, un poète, et même un poète épris de sensations mièvres et douces. Qui se douterait que cet homme qui parlait des fleurs, des enfants, des amoureux, du mystère des bois et des splendeurs du ciel ensoleillé, avec une profusion de métaphores inouïe et un vocabulaire d'une richesse incomparable, était celui qui, au même moment, publiait des brochures sous ce titre : *Problèmes contemporains*, où il étudiait la manière de gouverner un État, et développait ses idées sur la politique générale de son pays et de l'Europe? C'était un esprit d'une prodigieuse activité. La diversité de ses connaissances était extraordinaire. M. Canovas écrivit aussi des études sur le théâtre espagnol qui furent traduites en français, et *El Solitario*, monographie d'un de ses oncles, Estebanès Calderon.

Je voudrais parler maintenant de l'orateur, que j'eus le plaisir d'entendre, il y a longtemps déjà, au cours d'un voyage en Espagne. En Europe, M. Castelar a une réputation d'orateur très supérieure à celle de M. Canovas. A la vérité, ils ne se ressemblent pas. M. Castelar est un rhéteur qui sacrifie presque toujours l'originalité et la solidité de la pensée à la richesse et à l'éclat de la période. M. Canovas, au contraire, parlait sans redondance; c'était un causeur merveilleux. Il captivait, enveloppait, séduisait son auditoire. M. Castelar l'éblouit. M. Castelar, c'est un peu M. Jaurès, chez nous; M. Canovas serait plutôt de l'école des grands orateurs d'affaires avec le charme discret de M. Léon Bourgeois. A l'Académie scientifique de Madrid, dont il était président, il a prononcé sur le matérialisme un discours qui eut un immense retentissement, et certaines de ses discussions, aux Cortès, sont célèbres.

Quant à l'homme intime, l'on vous dira qu'il était bon, spirituel, et, auprès des femmes, d'une galanterie toute... espagnole. Il mettait une certaine coquetterie à dire qu'il avait été un mari modèle. Il le fut en effet. Dona Conception, sa première femme, mourut toute jeune, d'une maladie de poitrine. Elle mourut en remerciant Dieu d'avoir lié sa vie à celle d'un tel époux! Quant à sa seconde femme, à sa malheureuse veuve, c'est la fille du marquis de Fuente y Fuente y Soldmayor. Elle est d'une remarquable beauté. Très riche, elle pouvait s'unir au plus beau nom et à la plus belle fortune de la péninsule; elle a préféré un homme qui avait vingt ans de plus qu'elle. Mais à défaut du nom et de la fortune, Canovas avait ce qui souvent plaît beaucoup plus aux femmes : le charme, l'esprit, la douceur, et aussi l'intelligence, une intelligence si vaste, si diverse, si haute, que M. Castelar a pu dire « que son illustre ami allait entrer dans l'immortalité ».

GEORGES GÉLIS.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

L'HOMME DE L'AGE DE PIERRE



L'Homme de l'Age de Pierre. — Sculpture de M. Frémiet. — Salon des Champs-Élysées de 1897. — Gravé par Deloche.

De tout temps, l'homme a été chasseur. S'il ne l'est plus, aujourd'hui, que pour son plaisir et pour donner aux mets de sa table une plus savoureuse variété, il le fut autrefois par nécessité, pour assurer sa sécurité personnelle autant que pour subvenir aux exigences de sa faim.

Dans son beau livre, *La Chasse en France* (1), M. Charles Diguet, dont l'érudition est aussi sûre qu'agréable, et qui rattacherait à la chasse toute l'histoire de l'humanité, s'il n'imposait un frein à sa passion cynégétique, a écrit des pages émouvantes sur les terribles luttes contre les bêtes par lesquelles l'homme se préparait aux élégances mondaines du plus aristocratique des sports d'aujourd'hui.

Et c'est un de ces drames que M. Frémiet s'est plu à faire revivre, en une de ces évocations saisissantes de la vie animale, en étroites relations avec la vie humaine du plus lointain passé, dont il est le seul, parmi les sculpteurs contemporains, à avoir pénétré la fureur primitive.

La scène que représente son haut relief, *Homme de l'Age de Pierre*, est poignante et cependant comique. M. Frémiet, certes, n'est pas un artiste romantique. Pourtant il n'échappera à personne qu'ici, à la manière de Victor Hugo, il invite au rire autant qu'à la terreur. Et c'est toute une histoire de chasse préhistorique, d'un émouvant intérêt que M. Frémiet nous raconte avec sa précision savante et sa spirituelle bonhomie. L'homme énorme, le géant nu, muselé pour les luttes victorieuses sur l'animalité gigantesque dont il subit, autour de lui, la continuelle menace, a vraisemblablement quitté sa caverne où sa famille, sans doute, avait été assiégée par quelque troupe d'ours envahisseurs.

Il a surpris un de ses ennemis à l'entrée du repaire où il élevait sa progéniture. C'est une ourse énorme, aussi grande que lui. La lutte s'est

(1) Ancienne librairie Furne, éditeur.

engagée, entre l'homme et la bête, haineuse, implacable. L'épieu fait d'une branche d'arbre dont l'homme est armé, ne l'a pas protégé contre les enlacements du monstre. L'ourse a planté sa griffe dans l'estomac de l'homme, d'où le sang coule, dans sa cuisse droite où pend la peau d'une large déchirure, semblable à un lambeau de vêtement qu'il n'a pas encore.

Mais l'homme s'est dégagé de la mortelle étreinte. Il est plus agile. Il a rompu, comme à une escrime déjà savante. Et il a porté, de ses deux bras qui l'ont brandi, un si vigoureux coup de son épieu, au défaut de l'épaule de son ennemi, que l'arme s'est brisée. Un tronçon gît dans les chardons poussés entre les fentes des roches de la tanière. Mais la pointe en demeure enfoncée dans la blessure du fauve qui vient d'expirer.

Alors l'homme s'est avisé que son ennemi mort avait des petits. La pensée lui est venue que sa famille sera pleinement rassurée, s'il lui ramène, vivante et réduite au servage, la progéniture de leur ennemi. Il a saisi vigoureusement l'un des oursons par les oreilles et l'appel de sa voix mugissante vers sa famille, domine les grognements épouvantés du jeune orphelin.

Et la grimace douloureuse et terrifiée du jeune ourson, dans la lourdeur pataude de ses pattes crispées et impuissantes, offre une image d'une irrésistible gaité. Nous ne pouvons nous dispenser de le plaindre, puisqu'il souffre. Tout en nous disant, néanmoins :« Pauvre bête ! » nous ne parvenons pas à maîtriser notre rire. La nature a voulu que l'ours fût un animal comique. Et l'homme qui le traine, sourd à ses cris, ne manquera pas de le livrer à la risée de ses enfants. Cet ourson est déjà le baladin grotesque des ultérieures baraques foraines.

M. Frémiet, dans cette œuvre nouvelle, qu'on a pu voir au dernier Salon des Champs-Élysées, fait preuve, une fois de plus de ce « réalisme magistral » dont M. Jacques de Biez a défini son talent de statuaire et d'animalier, dans *Un Maître imagier*, beau livre, livre éloquent, où l'œuvre de Frémiet est étudiée, en sa plus haute portée philosophique, avec une clairvoyante ferveur qu'on ne dépassera pas.

M. Frémiet, on peut le constater, ne tend qu'à exprimer la nature telle qu'elle s'offre à sa patiente et docte observation. Et c'est à son respect de la vérité qu'il doit la puissante intensité de vie de chacune de ses œuvres. Qu'il ait eu à pétrir, de ses doits méthodiques et infatigables, la figure de *Saint Michel*, celle de *Jeanne d'Arc*, celle de *Condé* ou celle du *Gorille*, il a imprimé a chacune, le caractère exact qu'elle doit avoir. Et il a réussi à exprimer la vie surnaturelle, la vie héroïque, ou la vie rudimentaire et un peu monstrueuse, avec la même précision savante que s'il avait eu la divination. Et nous le ferions mal juger si nous donnions à entendre que son souci de l'exactitude supplée en lui à la flamme du génie. Nous prétendons seulement indiquer que son inspiration est toujours nourrie des plus actuelles notions de la Science. Sa méditation et son rêve sont toujours bien informés.

Son *Homme de l'Age de Pierre*, sa bête morte, son jeune ourson hurlant, qu'on y prenne garde, sont vrais de la plus exacte vérité scientifique. Et quelle ouverture vaste à nos rêveries sur la vie primitive, nous laisse l'exactitude vivante de ce groupe puissant! Ne peut-on pas dire, sans trop de paradoxe, que tout l'effort humain vers les délicatesses du luxe moderne prend son élan dans la vigueur colossale de ce chasseur obstinément résolu à établir la paix autour de lui et à réduire l'animalité à son service? Une lecture rapide de *La Chasse en France* de M. Charles Diguet n'est que développement instructif de cette pensée qu'éveille une contemplation attentive de l'œuvre de M. Frémiet.

L'homme, à l'origine, obtenait de la chasse sa nourriture et son vêtement ; il employait contre les proies convoitées ses ongles, des pierres, des branches d'arbre ; sa tactique s'ingéniait à acculer les bandes au bord des abîmes où elles se précipitaient et où il venait les dépecer en toute sécurité. L'os des animaux que l'homme eut l'idée d'adapter à des branches d'arbre lui devint une arme de chasse jusqu'au jour où l'arc fut inventé par Lamech, père de Noé.

L'homme avait pris un tel goût à ce labeur obligatoire de la chasse qu'il s'y adonna par plaisir, lorsque la nécessité le contraignit moins à y être assidu. Cyrus en était si passionné qu'il ignorait le nombre de ses meutes. Quatre villes de son empire supportaient la charge de les entretenir. Lycurgue voyait, dans la chasse, l'exercice le plus propre à développer la vigueur guerrière des citoyens. Solon la réprouvait comme Moïse. Et les Hébreux s'interdisaient tout usage du lièvre parce qu'il était considéré comme un animal impur. Mais, à Rome, son sang était très recherché pour la composition des cosmétiques dont les matrones se frottaient la peau du visage et des mains.

Sous les Empereurs la chasse était si effrénée qu'on y créait des chasses artificielles. Dans les cirques transformés en forêts, l'empereur Commode, au cours de son règne, y tua plusieurs milliers d'animaux, et parmi eux, une centaine de lions qu'on y avait amenés. Avant lui, Pompée avait donné une chasse où figuraient 600 lions, 410 panthères, une vingtaine d'éléphants. César, vainqueur de son rival, offrit une chasse, dans l'amphithéâtre, où on avait réuni 400 lions, 40 éléphants, une girafe. Auguste organisa vingt-six chasses dans

lesquelles on tua 3,500 animaux. Un simple Romain, en l'honneur de son élévation à l'édilité, réunit un millier d'ours pour une chasse qu'il offrit pendant tout un jour.

Les *Commentaires* de César nous apprennent que les Gaulois étaient des chasseurs passionnés; ils employaient l'angon, qui était une sorte de javelot et un épieu armé d'une pointe de cuivre ou de fer. La conquête romaine imposa un frein à leur fureur carnassière; elle se déchaîna de nouveau, à partir de l'invasion franque. Mais bientôt, avec la féodalité, la chasse devint un plaisir interdit aux vilains. C'est un privilège réservé aux rois, aux princes, aux grands seigneurs, aux membres du haut clergé, aux moines de certaines abbayes. La violation du droit de chasse provoquait des châtiments terribles. Enguerrand de Coucy fit pendre deux jeunes seigneurs qui s'étaient permis de chasser sur ses terres.

Une législation rigoureuse s'établit, au cours des siècles, contre les délits de chasse. Elle punissait le plus ordinairement de mort les manants qui s'attaquaient au gibier. Charles VII, cependant, autorisa les gens du tiers-état à tuer les loups. Il offrit même une récompense de 20 sols par bête abattue. La peine de mort pour délit de chasse fut rétablie par Louis XI et par Charles VIII. François Ier substitua, à la peine de mort, des amendes et les verges: en cas de récidive le délinquant recevait les verges sur le lieu du délit; un troisième délit était puni des galères. Henri III rétablit toutes les anciennes rigueurs et jugeait digne de la hart le crime de chasser sans être gentilhomme. Le privilège de la chasse était si rigoureux que nul ne pouvait chasser sur ses terres, si elles étaient roturières; il fallait pour cela qu'on fut possesseur d'un fief, d'une terre qui conférait la noblesse.

Louis XIV abolit la peine de mort et maintint les autres pénalités. Mais tandis que Charles IX avait édicté que des dommages et intérêts seraient dus aux paysans par les gentilshommes qui auraient chassé sur leurs terres ensemencées, le Grand Roi interdisait aux paysans de faucher leurs prairies avant la Saint-Jean pour que les couvées de cailles et de perdrix fussent préservées. Le pauvre peuple des champs était accablé de tant de vexations, par ce privilège de la chasse, de tant de saccage de ses récoltes par les meutes des gentilshommes et leurs équipages, de tant de dégâts dans ses moissons et dans ses vignes par le gros gibier contre lequel il fallait bien se garder de se défendre, que l'espérance de son abolition fut un des plus puissants stimulants de la Révolution parmi les populations rurales.

En même temps que se créaient les rites de la chevalerie au moyen âge, la chasse devenait un art compliqué qui avait ses pratiques réservées aux initiés et son langage propre. La chasse devint la vénerie: elle constituait une des parties importantes de l'éducation des princes. Aucun gentilhomme ne voyageait jamais sans ses armes, ses chiens et son faucon sur le poing. On les voyait même aller à la messe en cet équipage. Certains prélats agissaient de même. Il y avait à l'église, du côté de l'évangile, une sorte de perchoir où l'on déposait leurs oiseaux pendant la messe.

A partir du douzième siècle, le service de la vénerie nécessita la création d'une charge nouvelle à la cour, celle de maître-veneur, maître de la vénerie et de grand-veneur. Au dix-septième siècle, le grand-veneur était aussi grand-forestier. Napoléon Ier avait un grand-veneur à sa cour, le maréchal Berthier; et le maréchal Magnan avait cette charge à la cour de Napoléon III.

Le service de la louveterie est le dernier vestige de ces grands emplois de cour. Ce service fut créé par Charlemagne. Au quinzième siècle tous baillis et sénéchaux en avaient la charge. Louis XIV en avait donné la direction au grand-veneur de la cour qui était aussi grand-louvetier. Ce service fut supprimé par la Révolution. Napoléon le rétablit. Depuis 1830, il est rattaché à l'administration des Eaux et Forêts. Il y a encore, dans chaque département, un lieutenant de louveterie.

Les loups en France sont les derniers survivants de ces fauves dangereux contre lesquels l'humanité primitive eut à lutter pour sa conservation. Et tout de même, il y a un peu plus d'héroïsme dans ce puissant épisode de chasse dressé par M. Frémiet, devant nos yeux, que dans les pompeux récits de rallies et de laisser-courre de nos journaux mondains. Hélas! tout dégénère, comme dit certaine vieille chanson.

JACQUES DU VELAY.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE

COMMENT FUT FIANCÉ HENRI IV A CINQ ANS

En 1558, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, vint à la cour avec son fils (qui fut plus tard Henri IV) âgé de cinq ans. Henri II, charmé de voir ce jeune enfant si éveillé et si résolu, le prend entre ses bras et lui dit:

— Voulez-vous être mon fils?

Le prince lui répondit en son patois:

— Ed que es lo pay. (C'est celui-là qui est mon père).

— Hé bien! voulez-vous être mon gendre?

— O bé (oui bien), dit-il après avoir regardé son père.

C'est ainsi qu'il fut convenu entre les deux rois que le prince Henri épouserait Madame Marguerite de France plus âgée que lui d'environ six mois.

LES DÉNOISILLEUSES DE GOURDON


Vue de Gourdon.

Gourdon est une petite ville du Haut-Quercy ; au sommet d'une sorte de tronc de cône à pente rapide s'élève l'église, masse lourde, sans ornements et sans grand caractère, dont les deux tours carrées s'aperçoivent de loin. A côté de l'église se trouve, sur une hauteur en forme de pain de sucre, ce que l'on appelle encore le château, bien qu'il ne reste du château que la place qu'il occupait. De là la vue s'étend au loin, sur un paysage vaste, jusqu'aux derniers contreforts des montagnes d'Auvergne et jusqu'aux rives de la Dordogne dont, le matin, on aperçoit le brouillard très dense, formant comme un long nuage blanc. De la place qui est devant l'église, descendent de petites rues tortueuses où, rarement, un rayon de soleil apparaît. Elles s'en vont, en éventail, jusqu'au « Tour-de-Ville », promenade bordée de grands arbres, qui entoure la base du tronc de cône sur lequel s'élève la ville. On arrive à Gourdon par deux rues qui viennent se couper à angle droit sur le « Tour-de-Ville», formant, à leur intersection, la place du Majou, la grande place.


Une dénoisilleuse.

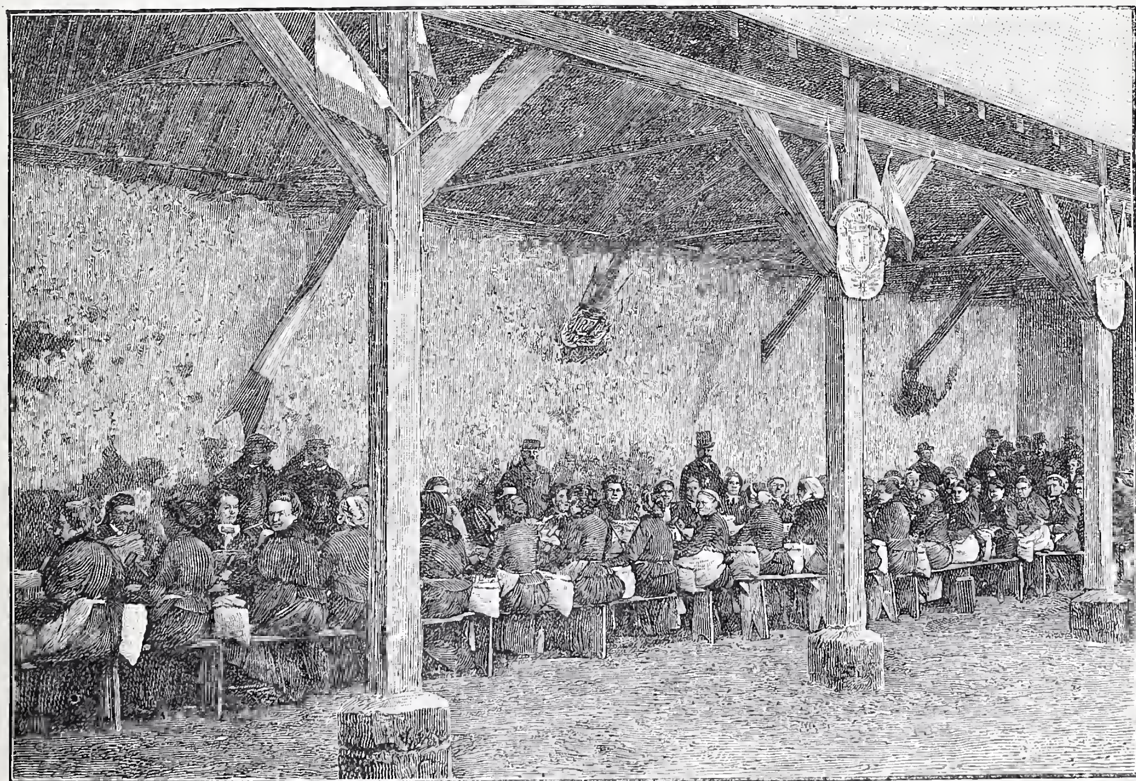
Gourdon a conservé les vieilles habitudes, le vieux costume et le vieux langage du Haut-Quercy. Les mœurs y sont encore simples. Rien n'est plus original que les réunions, le dimanche matin, chez le perruquier qui, la plupart du temps, ignore l'usage du blaireau et qui, de sa main rugueuse, fait sur les joues des pratiques mousser l'écume d'un savon dur. Sur des bancs en bois blanc, sont des hommes jeunes, avec leur blouse bleue qui tombe très raide. Leur chapeau noir, à larges bords, est soigneusement placé sur leurs genoux. Dans un coin, sur des escabeaux, sont des vieux qui, leur tabatière d'une main, leur bâton de l'autre, parlent avec des gestes lents, tandis que sur leur tête la mèche de leur bonnet blanc, doucement, tremblote.

Pendant l'été, le dimanche, les petites communes des environs font leur fête (lo boto). Le matin, vers sept heures, on voit arriver des jeunes gens, une grande cocarde à leur boutonnière, et de longs rubans bleus, rouges, verts à leur chapeau. Ils marchent deux à deux; les premiers portent une branche de laurier ornée de rubans aux couleurs vives; d'autres, derrière eux, très graves, portent sur des assiettes blanches des gâteaux où, sur un mince fil de fer en spirale, un petit oiseau blanc sautille. Ils vont, drapeaux et musique en tête, offrir

leurs gâteaux *aux maisons* riches, où on leur donnera de belles pièces de cinq francs, qui constitueront l'essentiel du budget de « lo boto ». Une belle aubade, une *Marseillaise* vigoureusement poussée et agrémentée des ritournelles les plus inattendues, seront le remerciement à



Dénoisilleuses au travail.



Concours de dénoisilleuses.

ceux qui auront donné. Puis *lo boto* s'en ira par la ville, continuer sa collecte aux sons nasillards de la vielle et aux éclats tant soit peu hurlants du piston, tandis que les jeunes gens

sauteront, marquant la mesure fortement accentuée de la musique, et lançant par les airs un cri bizarre, aigu et tremblotant, un peu sauvage, une sorte de kikiriki joyeux.

Gourdon est pauvre, point d'industrie, presque point de commerce dans le pays. La noix qui, à la vérité, est récoltée en abondance, est presque le seul produit qui donne aux habitants quelques ressources. Deux ou trois maisons, relativement importantes, achètent le fruit aux paysans, le font casser et préparer par les ouvrières de la ville et l'expédient à Bordeaux, à l'étranger. Et c'est en cassant des noix que bien des pauvres femmes gagnent de quoi se faire le pain moins sec et l'hiver moins froid. Ce qu'elle gagnent est fort peu, certes : six sous, sept sous, huit sous au plus par sac. Et il faut casser le fruit, le sortir de la coquille, faire le triage : il faut des heures pour bien préparer un sac de noix. Mais les dénoisilleuses sont peu dépensières et quelque vingt sous par jour leur suffisent, avec les coquilles des noix cassées qu'on leur donne, les coquilles qui leur servent à raviver le feu pendant les longues et froides veillées d'hiver et qui flamblent si chaud et si clair.

Les dénoisilleuses sont généralement vieilles, mais leur figure n'est point laide : leurs joues sont fraîches. Elles ont de petits yeux qui brillent sous les lunettes et qui, vifs et malicieux, dévisagent résolument les rares passants. Elles portent encore le vieux costume du Haut-Quercy : le petit bonnet d'indienne, noir, parsemé de petits points blancs, ou blanc-violet parsemé de petits points noirs, le *pierrot*, comme on l'appelle là-bas, très serré et maintenu par un mince lacet de laine noire qui vient se nouer juste sur le front. Elles ont des fichus aux couleurs variées, gris, noirs, jaunes, d'un jaune clair le plus souvent, couleur de maïs, des fichus aux dessins compliqués, ramagés. Leurs oreilles sont ornées de pendants en or (leur grand luxe), de pendants lourds et gros et si longs, si longs, qu'ils touchent presque les épaules. Elles ont enfin un *caraco*, sorte de corsage tombant droit, un jupon de castre grosse et chaude, de lourds sabots généralement en bois blanc et qui, sur le sol sec, sonnent fort, net. Les dénoisilleuses qui sont jeunes ont remplacé le *pierrot* par la belle cravate aux couleurs vives, laissant dépasser derrière l'oreille un coin en forme de cornet, qui s'avance comme indiscret, long, presque coquet. Elles n'ont pas de fichu, mais elles ont un petit foulard dont le nœud fait, sur la gorge, comme une tache rouge. Sous le *caraco* qu'elles portent plus serré, ample et copieuse, leur taille se moule. Quand elles ont des sabots, ce sont des sabots vernis : elles sont luxueuses. *Elles font les dames*, disent les vieilles.

Les dénoisilleuses se réunissent par petits groupes pour travailler et aussi pour causer (l'un n'empêche pas l'autre, pour elles). Elles sont assises sur une chaise basse; elles ont à côté d'elles un grand sac plein de noix, sur leurs genoux une pierre plate très lisse, à leurs pieds une corbeille. Sur leur pierre, avec la *maluque* (sorte de petit maillet) elles brisent la coquille de la noix. Elle la brisent d'un coup sec, la laissant tomber dans la corbeille et la maluque sur la pierre. Et cela fait deux petits coups, sonnant clair, net, se suivant très rapprochés : crac,crac... Avant de briser une autre noix, un intervalle court se distingue à peine. On dirait qu'elles reprennent haleine : crac, crac... crac, crac. Et elles vont vite les dénoisilleuses. Les sons volent, haletants, semblant se poursuivre : crac, crac... crac, crac...

Or, le 14 mars dernier, les dénoisilleuses étaient contentes : c'était le jour de la Fête des noix et des dénoisilleuses, *leur* Fête. Et des prix importants, presque des sommes, devaient être donnés aux gagnantes du concours de cassage de noix, principal attrait de la Fête. Et des grands journaux, des journaux de Paris, *disait-on*, devaient parler d'elles : un peu de gloire et beaucoup de gros sous, c'était plus qu'il n'en fallait pour causer la joie des dénoisilleuses.

Aussi dès le matin préparait-on activement le concours, et dans les rues et sur les places de Gourdon, si tranquilles et si calmes d'ordinaire, une grande animation régnait. On voyait passer des gens qui parlaient haut, gesticulaient, bien qu'embarrassés par les « maluques » et les sacs, les corbeilles et les pierres à casser les noix qu'ils portaient. La cour de l'ancienne école des Frères avait été, pour la circonstance, ornée de drapeaux et de guirlandes, de guirlandes en buis ou en papier aux couleurs variées. Une longue table en bois blanc avait été placée, divisée en compartiments : un pour chaque « dénoisilleuse ».

Vers une heure les concurrentes arrivaient. L'une d'elles précédée par un *musicien* dont la « vielle » pleurnichait un air vieillot, marchait en tête, portant une grande branche de laurier ornée de nombreux rubans aux couleurs vives. Derrière elle, se donnant le bras, marchaient quatre par quatre les autres dénoisilleuses. Elles avaient l'air intrépide et tant soit peu agressif. Leurs yeux brillaient et leurs joues étaient rouges. Certes, la *lutte allait être chaude* et l'on allait bien se disputer les prix.

Dans la cour étaient déjà réunis les *autorités* et les organisateurs du concours, ornés d'une grande cocarde tricolore. Très graves et l'air indifférent, des *dames* se promenaient, attendant. Derrière les « dénoisilleuses » était entrée, pêle-mêle, se bousculant, criant, riant, toute la foule de gamins, de femmes, d'ouvriers et de paysans qui les avaient accompa-

gnées. Et maintenant la cour de l'école était pleine de monde, et l'on arrivait à grand' peine à placer les dénoisilleuses, à leur donner leurs noix et leurs pierres, leurs sacs et leurs corbeilles. Enfin, tout étant fini, les concurrentes placées, et tout ce qu'il leur fallait avec elles, le président du jury monte sur une chaise. Il lève les bras : il a, dans une main, une pierre à casser les noix, dans l'autre une « maluque ». Il va donner le signal pour commencer le concours. Attentives, une noix sur leur pierre, leur « maluque » prête à s'abaisser, les dénoisilleuses attendent.

Pan... pan... pan..., le président donne trois coups sur la pierre et aussitôt, rapides, les maluques frappent, frappent, frappent. On les voit s'abaisser et se relever vite, vite. Et les coups font comme un crépitement. Les sons se mêlent, se confondent, se heurtent. A certains moments ils semblent diminuer, s'éteindre, finir, puis tout à coup il reprennent plus vite et plus fort. Les sons partent dru, on dirait le bruit de la grêle sur les vitres. Les curieux se pressent, se bousculent pour voir; des cris s'entendent, des encouragements d'amis, des plaisanteries fortes, rustiques. Ne pensant qu'à leur ouvrage, les dénoisilleuses travaillent sans lever les yeux. Les vieilles avec leur *pierrot* et leurs lunettes, les jeunes avec leur cravate aux couleurs fortes, toutes penchées, frappent avec ardeur. Et les corbeilles s'emplissent, les sacs se vident, les coquilles de noix craquent sous les coups de « maluque ».

Une des concurrentes, une vieille, veut essayer de chanter une chanson, une de ces chansons lentes et berceuses, comme on en chante à la veillée, en dénoisillant. Mais elle s'arrête aussitôt. Cela lui ferait perdre du temps. Et de nouveau, silencieuse, vite, vite, elle se remet à frapper. Mais tout à coup, des cris s'élèvent vers une extrémité de la table, des applaudissements, des « kikiriki ». Une des concurrentes a fini. Les autres redoublent d'ardeur et, peu à peu, une à une, les dénoisilleuses se lèvent et vont porter les noix cassées sur la table, autour de laquelle le jury discute, piaille, décide, et va bientôt donner les prix.

Maintenant le concours est fini et les prix distribués. L'héroïne de la journée, celle qui a gagné le premier prix, est promenée sur le « Tour-de-Ville » aux sons pleurnicheurs de la vielle et accompagnée par les autres dénoisilleuses. Elle a l'air fier.

Le soir, les organisateurs de la fête offrent à toutes les dénoisilleuses un dîner. On boit bien, on rit bien, on mange bien. Les concurrentes malheureuses se consolent et oublient. Même au dessert la joie est un peu bruyante. On veut que la plus vieille des dénoisilleuses chante. D'une voix tremblotante elle psalmodie une chanson ancienne, très ancienne, lente et douce, qui semble pleurer et les autres ouvrières de la noix l'accompagnent en chœur au refrain en une cacophonie nasillarde.

A la nuit, un bal s'organise où l'on danse avec entrain des bourrées et des sauteries.

En ville, comme aux jours de grande fête, comme à la Saint Jean, les fenêtres sont ornées de drapeaux et de lanternes vénitiennes. Des chandelles d'un sou, placées sur le rebord des portes comme pour quelque vœu à une madone, tremblotent leur petite flamme grêle.

JULES LAFFORGUE.



LES OISEAUX DES RÉGIONS BORÉALES

Tout le monde connait les Sternes ou Hirondelles de mer et sait les distinguer des Mouettes dont elles diffèrent par leurs formes plus élancées, leur bec plus long et plus pointu, leurs pattes plus courtes, leurs ailes plus développées et leur queue profondément fourchue. Plusieurs espèces de ce groupe se montrent sur nos côtes, mais celle que l'on voit le plus fréquemment c'est la Sterne Pierre-Garin (*Sterner hirundo*) qui se présente sous deux formes, sur les côtes de l'Europe méridionale et dans l'Océan Indien avec des teintes claires, et une nuance rosée sur les parties inférieures du corps, dans les mers septentrionales avec des couleurs plus foncées et du gris sur la poitrine. Cette dernière forme, qui paraît être la véritable *Sterner hirundo* de Linné et que l'on désigne souvent sous le nom de Sterne arctique, a du reste comme la forme méridionale *Sterna fleuriatilis*, le sommet de la tête couvert d'une calotte noire dans la livrée d'été, les joues blanches, le manteau gris, la queue en majeure partie blanche, le bec rouge sang et les pattes rouge corail. En hiver elle descend d'une part sur les côtes du Pérou, du Chili et du Brésil, de l'autre jusque sur les côtes de l'Afrique occidentale, mais en été elle habite de préférence les régions froides des deux hémisphères, le Grœnland, l'Amérique arctique, le nord de la Sibérie, la Laponie, la Finlande, la Nouvelle-Zemble, le Spitzberg et les îles Færoër. Elle se reproduit jusque sous les latitudes les plus élevées : ainsi le capitaine Feilden, dans le cours de l'expédition de l'*Alert*, a trouvé le 21 août 1875, un nid de Sterne arctique sur un petit îlot situé en face de l'extrémité nord de l'île Bellot, par 81° 46' de latitude nord.

« A cette date, dit-il, le pays était encore couvert de neige ; il y en avait une couche de trois pieds d'épaisseur sur le sol. Dans le nid se trouvait un poussin, récemment sorti de l'œuf, très vif et très dispos dans son berceau de neige. Les parents avaient dû débarrasser l'intérieur du nid de la neige qui y était tombée et la rejeter tout autour ce qui avait formé un

bourrelet circulaire, tassé par les pieds des oiseaux ».

Dans ces parages les nids des Sternes arctiques paraissent isolés, mais aux îles Fœroër comme au Spitzberg ils sont toujours groupés en colonies. Ces nids consistent d'ailleurs en une simple excavation à la surface du sol, en une sorte de cuvette où les œufs reposent sur quelques brins d'herbe clairsemés. Les parents défendent leur couvée avec un courage extraordinaire et sont aidés par tous leurs voisins qui s'élançent avec eux contre l'ennemi en poussant des cris assourdissants.

Les Sternes arctiques se livrent avec ardeur à la pêche des petits Mollusques, Clios et Limacinos, qu'elles capturent à la surface de la mer. Sur les iles Færoër, on les voit parfois aussi poursuivre, à la façon des Hirondelles, les Insectes au-dessus des pâturages. Leur vol, léger et gracieux, rappelle dans ses ondulations les mouvements d'un cerf-volant.

Dans la grande famille des Laridés, à côté des Mouettes et des Hirondelles de mer se rangent les Stercoraires qui ressemblent beaucoup aux Goëlands par leurs formes générales, mais qui s'en distinguent par les teintes du plumage et qui ont d'ailleurs des mœurs un peu différentes. Un de ces Stercoraires, que l'on désigne aussi sous les noms de Lobbes et de Skuas, le Stercoraire parasite est répandu dans les régions circumpolaires arctiques et ne se montre que rarement dans l'Océan atlantique. Parfois cependant on l'a observé non-seulement sur les côtes de l'Allemagne du nord, de la Hollande et de la Picardie, mais dans le détroit de Gibraltar et jusque dans la Méditerranée. De même, dans le Nouveau-Monde, on l'a vu descendre au sud du 40ᵉ degré de latitude, principalement sur le versant du Pacifique. De tous les Stercoraires c'est le plus petit. Il ne mesure guère plus de 50 centimètres du bout du bec à l'extrémité de la queue qui est profondément fourchue et dont la découpure est bien apparente quand l'oiseau décrit dans l'air des voltes gracieuses. Sa tête est couverte d'une calotte noire, constrastant avec le teint jaune des joues et le gris blanchâtre de la gorge qui se continue sur la poitrine et l'abdomen et son manteau est d'un brun fuligineux, un peu verdâtre.

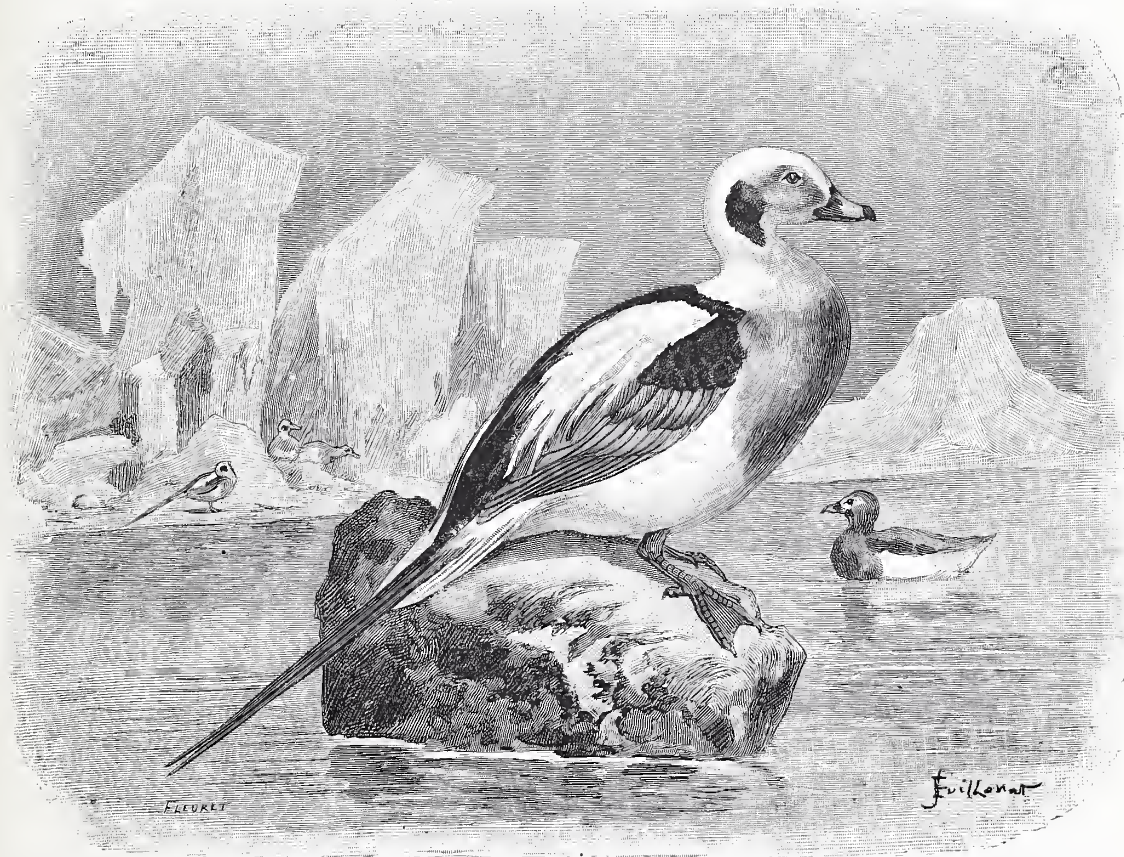
Dans l'expédition arctique de 1875-1876, le capitaine Feilden a rencontré en juin et juillet, dans le Smith Sound, des bandes nombreuses de Skuas qui trouvaient encore à se nourrir dans ces régions désolées en faisant la chasse aux Lemmings, en se livrant à la pêche des Crustacés et des Mollusques, en récoltant ça et là les graines d'*Empetrum nigrum*. Leurs œufs étaient déposés deux par deux dans de simples excavations du sol, à peu de distance de l'eau. Ils les défendaient avec le plus grand courage et souvent se laissaient assommer à coups de canon de fusil plutôt que d'abandonner leurs couvées. Les Stercoraires sont du reste des Oiseaux hardis et pillards qui vont parfois dévaliser les nids des autres oiseaux de mer et qui de temps en temps harcellent les Hirondelles de mer pour les forcer à leur abandonner la proie qu'elles ont saisie. Ce sont même ces habitudes peu délicates qui ont valu à l'espèce dont nous parlons le nom par lequel on les désigne généralement.

Sous le rapport de la hardiesse et de la variété, le Pétrel des glaces ou Pétrel fulmar (*Fulmarus glacialis*), rivalise avec le Stercoraire parasite. Comme beaucoup d'autres oiseaux de même groupe, ce Pétrel, qui ne mesure pas tout à fait 50 centimètres de long, se présente à l'âge adulte sous deux livrées distinctes : tantôt il porte un costume gris, tantôt il est vêtu d'un manteau bleuâtre, s'harmonisant bien avec le blanc pur de la tête, du cou et des parties inférieures du corps. Son bec est d'un brun de corne avec la pointe jaune et ses pattes sont de couleur chair, avec les doigts extrêmes grisâtres. Il n'y a pas de différence de plumage entre les deux sexes, mais les jeunes ont toujours des teintes moins claires que les adultes.

Lorsque l'expédition de Sir George Nares eut pénétré dans la baie de Baffin, le navire l'*Alert* fut accompagné par des hordes de Fulmars jusqu'à la hauteur du cap Sabine. Le 26 juin 1876 le capitaine Feilden et le lieutenant Parr rencontrèrent un de ces Pétrels sur la terre de Grinnel, par 82° 30' de latitude, et quelques jours plus tard le lieutenant Egerton, attaché à la même expédition, trouva à deux milles plus loin vers le nord, le cadavre d'un autre Fulmar. Les Pétrels des glaces sont très communs au Grœnland et au Spitzberg, où ils forment d'immenses colonies sur les falaises voisines de la baie Brandgwine, à 6 ou 800 pieds au-dessus de la mer. Ils abondent également dans les parages de l'Islande et des Færoër, mais ils n'entrent pas volontiers dans les fjiords aux eaux tranquilles. Leur véritable domaine c'est le grand Océan aux flots tumultueux. C'est là qu'ils se plaisent à voler en se tenant à un faible soutien au-dessus des vagues qu'ils explorent de leurs grands yeux, toujours à la recherche de quelque proie. De temps en temps ils donnent de brusques coups d'ailes soit pour changer de direction, soit pour imprimer un élan à leur corps qui ensuite, pendant plusieurs minutes, semble glisser dans les airs. Les pêcheurs des Statlans qui ont pour ces hardis voiliers une vénération superstitieuse, les ont pour compagnons habituels quand ils s'en vont pêcher à une cinquantaine de milles au large. Dès l'aube, même lorsque la mer est encore couverte d'une brume épaisse, ils voient ac-

courir du nord ou du nord-est ces oiseaux voraces qui guettent le moment où les lignes et les filets seront retirés et qui poussent souvent l'audace jusqu'à venir prendre dans les bateaux les déchets de poisson, surtout le foie dont ils sont très avides. Ils se laissent facilement prendre à l'hameçon, voire même à la main, et une fois hissés à bord et placés sur le pont, semblent fort empêtrés, cherchant vainement à s'enlever et se trainent gauchement, en s'aidant des pieds et des ailes, ce qui ne les empêche pas, une fois rendus à leur élément, de revenir à la charge poussés par leur insatiable voracité.

Sur nos côtes, les Pétrels fulmars ne se montrent guère qu'à la suite des violentes tempêtes : il en est de même sur les côtes de la Grande-Bretagne, quoiqu'ils aient aux Hébrides, une importante station vers les îles de Skye et de Saint-Kilda. Ils y nichent sur des falaises à pic, dont ils occupent les plus étroites corniches et constituent une des principales ressources des pauvres Hébridais, qui recherchent également les œufs, les jeunes et les oiseaux adul-



Oiseaux des régions polaires. — Canard *Harelida glacialis.*

tes. Pour se procurer ces denrées précieuses les habitants de Saint-Kilda ne craignent pas de risquer leur vie. Voici, d'après Dresser, comment ils procèdent. Deux hommes munis de paquets de cordes se rendent à la falaise. Celui dont c'est le tour d'opérer se fait descendre le long de la paroi abrupte suspendu par les aisselles à une corde que son compagnon tient des deux mains et laisse filer doucement. A mesure qu'il arrive au niveau d'une corniche, le *fowler* (c'est ainsi qu'on le nomme) récolte les œufs et les jeunes, étourdit les adultes en les frappant avec une baguette courte ou les prend dans un nœud coulant et les tue en un clin d'œil en leur renversant brusquement la tête sur le cou. Il attache les oiseaux en paquet à sa ceinture, met les œufs dans un panier et continue ainsi, insoucieux du danger jusqu'au moment ou jugeant la récolte suffisante, il donne le signal de l'ascension au moyen d'une seconde corde qui l'a suivi dans sa descente et que son compagnon faisait glisser de dessous son pied. Les œufs de Fulmar que les Hébridais mettent bien au-dessus des œufs de Pingouins, de Guillemots et de Mouettes, ont cependant un goût un peu trop prononcé pour un palais européen qui apprécierait encore moins le fumet rance de la chair des oiseaux adultes. Ceux-ci, de même que les jeunes, ont souvent l'estomac rempli d'une huile jaunâtre dans laquelle flottent quelques becs de Céphalopodes. Cette huile, que l'oiseau rejette parfois spontanément par le bec, quand il est effrayé, est récoltée soigneusement par les habitants de Saint-Kilda et sert, soit à l'éclairage, soit comme remède, à l'extérieur contre les rhumatismes, à l'intérieur comme émétique. Pour l'obtenir on surprend le Fulmar endormi sur un rocher,

*

on lui ferme brusquement le bec et on le maintient entre les genoux, la tête en bas, de manière à le forcer à dégorger son huile dans une outre faite d'un estomac de Fou de Bassan. Les outres remplies et ficelées sont suspendues à une poutre dans l'intérieur des cabanes. Les jeunes Fulmars, pris au nid au mois d'août, fournissent aussi lorsqu'on les fait bouillir une grande quantité de graisse qui est écrémée et gardée à l'état solide pour les usages culinaires.

Les Canards, les Oies et les Cygnes sont représentés dans les régions polaires par quelques espèces. L'une des plus remarquables comme forme et comme distribution de couleurs est celle que Brisson et Buffon ont signalés, il y a plus d'un siècle, sous le nom de Canard à longue queue de Terre-Neuve, qui a été appelé plus tard Canard de Miquelon et qui figure dans les catalogues ornithologiques, comme type d'un genre particulier, sous le nom de *Hareiida glacialis*. Dans cette espèce le mâle, en livrée de noces, a la tête et le cou d'un blanc légèrement lavé de gris et de jaune et resoupé sur le ventre par une tache bifurquée et latéralement, en arrière des yeux par une double plaque brune ; la poitrine est couverte d'un plastron brun tranchant vigoureusement sur la teinte blanche du cou et de l'abdomen et rejoignant la teinte brune des ailes. Celle-ci est séparée à son tour, par une double bande blanche nuancée de roux d'une teinte noire intense qui occupe toute l'échine et se prolonge jusque sur les yeux dont les deux pennes médianes sont très effilées. Le bec est jaune rougeâtre, avec une tache noire au bout et une bande de même couleur à la base et les pattes sont d'un gris plombé.

La femelle a, pendant l'été, la tête et le cou d'un blanc nuancé de brun, le manteau noirâtre, varié de brun rouge, les parties inférieures du corps blanches avec du roux sur la gorge. En hiver ses couleurs sont encore plus rembrunies, tandis que le mâle offre des teintes peut-être encore plus vives et plus tranchées qu'en été.

Le Canard de Miquelon se rencontre assez fréquemment sur nos côtes pendant les hivers rigoureux ; mais on ne l'y voit jamais en grandes bandes comme dans la Baltique, sur les côtes du Danemark et de la Suède ou dans les baies des îles Færoër où il arrive en automne et séjourne jusqu'en mars. Il niche au Isbach, au Spitzberg, à la Nouvelle-Zemble, au Grœnland, sur les îles Parry et à l'ouest du détroit de Davis, dans la partie arctique de la Scandinavie, en Russie sur les bords de la Petchora, en Sibérie sous le 70e et le 74e degré de latitude, et en Amérique, dans l'Alaska, sur les îles Prybilof et à l'ouest sur les terres situées au nord de la baie d'Hudson d'où il descend en hiver jusque dans les parages de la Caroline du sud. M. Dresser qui a eu l'occasion de l'observer sur les bords de la baie Fundy, entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse, nous apprend que les Indiens qui viennent pêcher le marsouin désignent le Canard de Miquelon sous le nom de *Old squaw* qui signifie *vieille femme*, parce que, disent-il, cet oiseau ne peut tenir sa langue et est sans cesse à jacasser. Par les très gros temps les Canards de Miquelon se mettent d'ordinaire à l'abri sur les îlots ou dans les baies, mais quand la mer est simplement houleuse ils ne craignent point de gagner le large. Ce sont d'admirables plongeurs qui vont capturer à une certaine profondeur les crustacés dont ils font leur principale nourriture. Entre temps ils se laissent bercer au gré des flots et c'est alors seulement qu'ils peuvent être tirés ou bien encore lorsqu'ils reparaissent brusquement à la surface de l'eau après avoir plongé. Souvent, il faut rester longtemps à l'affût, guettant le moment favorable, car ces Canards sont d'une méfiance extrême. Quand ils redoutent quelque danger il y en a toujours un qui vole en sentinelle, tandis que les autres se livrent à la pèche et c'est seulement lorsqu'ils se croyaient bien en sûreté que M. Dresser les a vus disparaître tous sous l'eau et exécuter successivement le plongeon dont l'un d'entre eux avait donné le signal. Lorsqu'ils sont effrayés ils s'enlèvent brusquement et filent à quelques pieds seulement au-dessus des flots, tantôt à la queue leu-leu, tantôt en troupe compacte pour s'abattre à quelque distance.

En nageant, les mâles tiennent leurs longues plumes caudales un peu relevées, parfois même presque verticales.

D'après MM. Secboton et Hanrie Brown, les Canards de Miquelon, dans le nord-est de la Russie, font leur nid tantôt au bord de l'eau, à l'abri d'un saule, tantôt dans une légère excavation pratiquée dans une masse de détritus végétaux réduits à l'état de feutre et s'élevant au-dessus de la surface d'une lagune. Cette dépression est tapissée d'un peu de duvet et contient des œufs d'un fond verdâtre ou grisâtre, sans taches. Les parents veillent avec la plus grande sollicitude sur leur progéniture et ne paraissent pas moins attachés l'un à l'autre, et sans s'inquiéter du danger, n'abandonnent pas celui d'entre eux qui a été blessé ou tué d'un coup de feu.

(*A suivre.*) E. Oustalet.



LE GÉNÉRAL DE MIRIBEL A PUEBLA

A côté de la biographie officielle du grand organisateur dont la mémoire a été rappelée à l'occasion des fêtes franco-russes, biographie dont les détails ont été répandus à profusion dans le public, il nous est donné de présenter à nos lecteurs quelques notes intimes qui révèle-

ront l'être de grâce exquise que fut le général. Sa jeunesse de cœur et sa fraîcheur d'esprit n'ont pas cessé d'être jusqu'à la fin ce qu'on va les trouver dans les lettres qui suivent Qu'on se rappelle en les lisant le soldat dont le rire sincère éclatait sous le feu de l'ennemi de 1870, quand il lui avait pu faire subir quelque échec; sa bravoure joyeuse, insouciante de la mitraille; et la vaillance avec laquelle il s'acquitta plus tard de ses fonctions de chef de l'état-major général de l'armée.

Une des grandes dates de sa vie a été la prise de Puebla. Il y avait été chargé du périlleux commandement de la compagnie des encloueurs, et placé, en conséquence, à la tête de la colonne d'assaut. Voici comment il raconta cet épisode dans une lettre intime :

« Dès que l'obscurité a été assez grande, je suis parti. Je cheminais à plat ventre depuis assez longtemps, et j'étais arrivé tout près lorsque les autres officiers, qui avaient la même mission que moi, sortirent de la tranchée.

« Deux minutes après, ils étaient signalés. Les Mexicains, croyant à un assaut, ouvrirent un feu de mousqueterie et d'artillerie d'une violence inouïe.

« J'étais abrité dans un petit fossé qui me couvrait à peu près et je suis resté, une heure et demie, entre deux feux dans une position bien gênante.

« Je vivrais cent ans que je me le rappellerais encore; enfin, Dieu aidant, je n'ai pas été blessé et j'ai pu rejoindre nos tranchées, une fois le feu un peu calmé...

« Le 29, à cinq heures du soir, nous avons donné l'assaut, Je suis entré avec mes encloueurs tout à fait en tête... J'ai la moitié de mes hommes hors de combat et j'ai reçu moi-même une balle qui m'a éraillé la tête; j'ai été un peu étourdi par le coup, j'ai beaucoup saigné, mais cela ne m'a pas empêché de rester sur pied et maintenant je ne sens plus rien. »

La rosette de la Légion d'honneur qu'il reçut à la suite de ce fait d'armes était vaillamment gagnée. Et il eût été en droit d'en témoigner quelque orgueil. Il en était à cent lieues. La lettre suivante nous raconte ses préoccupations au sortir de cet assaut formidable. Il l'adressait à un de ses neveux âgé seulement de sept ans.

« Il y a bien longtemps que je te dois une lettre, mon bon petit Ludovic, mais j'ai bien eu à travailler tous ces temps-ci et je ne pouvais pas faire tout ce que j'aurais voulu; puis j'attendais d'avoir une bonne nouvelle à t'annoncer.

« Enfin je peux te dire que nous avons pris une grande ville, deux fois plus grande que Montpellier, avec beaucoup de fusils et beaucoup de canons. J'ai cherché partout si je n'en trouvais pas un petit pour toi. Pour le moment, je n'en ai encore vu que d'énormes. Si j'en trouvais un petit, je te le rapporterais bien certainement. Nous allons maintenant partir pour prendre une autre ville plus grande et qu'on appelle Mexico... Toi qui travailles et qui sais déjà fort bien ta géographie, tu connais certainement cette ville-là. Elle est bâtie au milieu de grands lacs, pleins de poissons, de canards et d'oiseaux de marais de toutes espèces. Tu dois penser comme ton oncle va s'amuser au milieu de tout ça! Quand j'aurai tué beaucoup de ces diverses bêtes, je pense que je reviendrai te retrouver pour savoir si tu as été bien sage pendant mon absence, ce dont je ne doute pas. Puis la prochaine fois que je repartirai pour l'Amérique je t'emmènerai avec moi, mais ne le dis à personne, de peur qu'on ne nous en empêche. Tu feras tout plein de baisers à tout le monde de ma part... et tu ne m'oublieras pas quand tu feras ta prière. Adieu, mon bon petit Ludovic, dis toujours que tu veux être soldat, que les Anglais sont des vilains, et tu seras toujours le petit neveu bien chéri de ton oncle qui t'aime et t'embrasse de tout cœur. »

Peut-on rien rêver de plus exquis, de plus simplement et plus profondément gracieux que cette lettre à un enfant? Et que penser de cette âme sur laquelle les événements extérieurs n'avaient pas plus de prise?

Le milieu de carnage où est éclose cette fleur-là la poétise singulièrement. Elle nous apparaît aussi tendre et aussi joyeuse que l'alouette gauloise de l'histoire; et elle met un joli rayon au front du guerrier. Il y a brillé jusqu'à ses derniers moments.

TH. JANVRAIS.



LE MUSÉE PLANTIN

On ne saurait décemment traverser Anvers sans consacrer une heure ou deux à la visite du Musée Plantin-Moretus. dans la rue Haute sur le Marché du Vendredi, près de la porte Saint-Jean. Le Musée, comme notre Louvre ou notre Luxembourg, n'a pas l'aspect imposant d'un palais désaffecté. Il a la physionomie cossue et avenante d'une bonne maison bourgeoise, construite selon le style de la Renaissance flamande. Et les murs de sa cour intérieure son tapissés de lierre, comme pour attester que leur solidité résiste à une vieillesse déjà ancienne.

Les bibliophiles en déplacement, dans la vieille cité flamande, ne franchissent pas la porte ouverte sur la place du Marché du Vendredi sans une sorte d'émotion religieuse. Le cartouche en pierre de taille qui la surmonte leur rappelle qu'ils pénètrent dans un des plus vieux sanctuaires du Livre; il représente la célèbre marque des éditions plantiniennes : une main sortie d'un nuage et manœuvrant un compas dont les deux branches déploient, en banderolle, la devise de la maison : *Labor et Constantia;* à droite et à gauche de l'écusson, au-dessus duquel ils maintiennent une couronne, Hercule et une Femme allégorisent les deux mêmes vertus qui assurèrent la prospérité séculaire de la célèbre architypographie.

En outre de l'exacte notion qu'on peut se donner là sur cette industrie du livre, qui y fut pratiquée avec un art supérieur, durant plus de trois siècles, par la vue des collections techniques classées dans le milieu même de

leur usage, on y peut se recréer une image saisissante de la vie d'une de ces dynasties d'artisans dont les enfants se vouaient à continuer l'œuvre des pères aussi religieusement que des fils de rois appliqués à maintenir le bon renom du royaume de leurs ancêtres.

La distribution intelligente des collections du Musée Plantin-Moretus rend facile cette évocation d'un long passé qui se survit à lui-même, dans son uniformité primitive.

Le savant M. Max Rooses, conservateur de ce Musée, a eu le pieux respect des objets qu'il avait à conserver. Afin de leur mieux garder leur intime et muet langage, il les a scrupuleusement laissés dans les locaux même où ils furent mis en œuvre. En sorte que si l'illustre Christophe Plantin et les Moretus, ses gendres, continuateurs de son œuvre et de sa dynastie, revenaient dans leur maison, ils n'y seraient dérangés, dans leurs vieilles habitudes, par aucun notable changement.

Après avoir admiré, sous le vestibule de leur demeure, une statue d'Apollon, que quelques-uns de leurs ancêtres n'ont pas connue, ils retrouveraient, dans le premier salon du rez-de-chaussée, des pièces de faïence et de verrerie, dans lesquelles la plupart d'entre eux ont jadis mangé et bu.

L'ameublement du second salon leur apparaîtrait tel qu'ils l'ont successivement établi ; ils n'auraient pas de peine à se reconnaître dans les quinze portraits suspendus aux murailles, que Rubens peignit vers 1633, au prix moyen de 24 florins. Et ils ne manqueraient pas de découvrir, mêlés à cette galerie de famille, les portraits de quelques savants de l'époque dont ils éditèrent soigneusement les œuvres ou qui collaborèrent assidûment à la fixation du texte des Écritures ou des ouvrages classiques imprimés pour leur librairie. A ces portraits dus à Rubens s'ajoutent quelques portraits par Érasme Quellin, par Thomas Willeborts dit Bosschaert et des dessins de ces trois peintres accompagnés de dessins de Martin de Vos, de Van den Boeck et de Van der Borght.

Un acte signé de Rubens mentionne qu'il lui fut payé 4,920 florins pour l'illustration de 328 exemplaires des œuvres de Goltzine et 1,000 florins pour les planches qu'il cédait à la librairie.

Toute une série de dessins pour des frontispices de livres et des gravures sur bois ou sur cuivre se voient en même temps dans cette salle d'où on va admirer, dans la troisième salle du rez-de-chaussée, une intéressante collection de tableaux et de portraits et, dans un immense pupitre, des manuscrits, des autographes, des livres d'une précieuse rareté.

On ne peut se dispenser de s'arrêter, notamment, devant le manuscrit du troisième volume des Chroniques de Froissard et devant celui de la Bible en cinq langues dont Christophe Plantin reçut la commande de Philippe II. Le roi d'Espagne avait avancé 21,200 florins pour l'exécution de cet ouvrage qui fut imprimé de 1568 à 1573.

Parmi les nombreux autographes assemblés dans cette salle, quelques-uns retiennent particulièrement l'attention. L'acte par lequel Philippe II accorde à Plantin une pension de 400 florins, en récompense de son impression de la Bible en cinq langues, fait un amusant contraste avec le *Mémoire* dans lequel Plantin fait « relation simple et véritable d'aucuns griefs que [lui], Christophe Plantin a soufferts depuis quinze ans ou environ pour avoir obey au commandement et service de Sa Majesté, sans en avoir reçu paiement ni récompense. » Cette pièce établit qu'il n'est pires payeurs que les rois, souvent, en leur privé. Et Philippe II ne se privait pas plus que ses frères royaux de la prérogative d'oublier ses dettes.

Un autre document mérite aussi une mention. C'est une aquarelle d'une plante en fleurs de la pomme de terre, datée du 15 janvier 1588, rappelant qu'à cette époque, et bien avant notre Parmentier, le légat du pape en Belgique, Taratoufli, avait donné connaissance de ce tubercule introduit alors en Europe, au seigneur Philippe de Sivry, gouverneur de Mons en Hainaut.

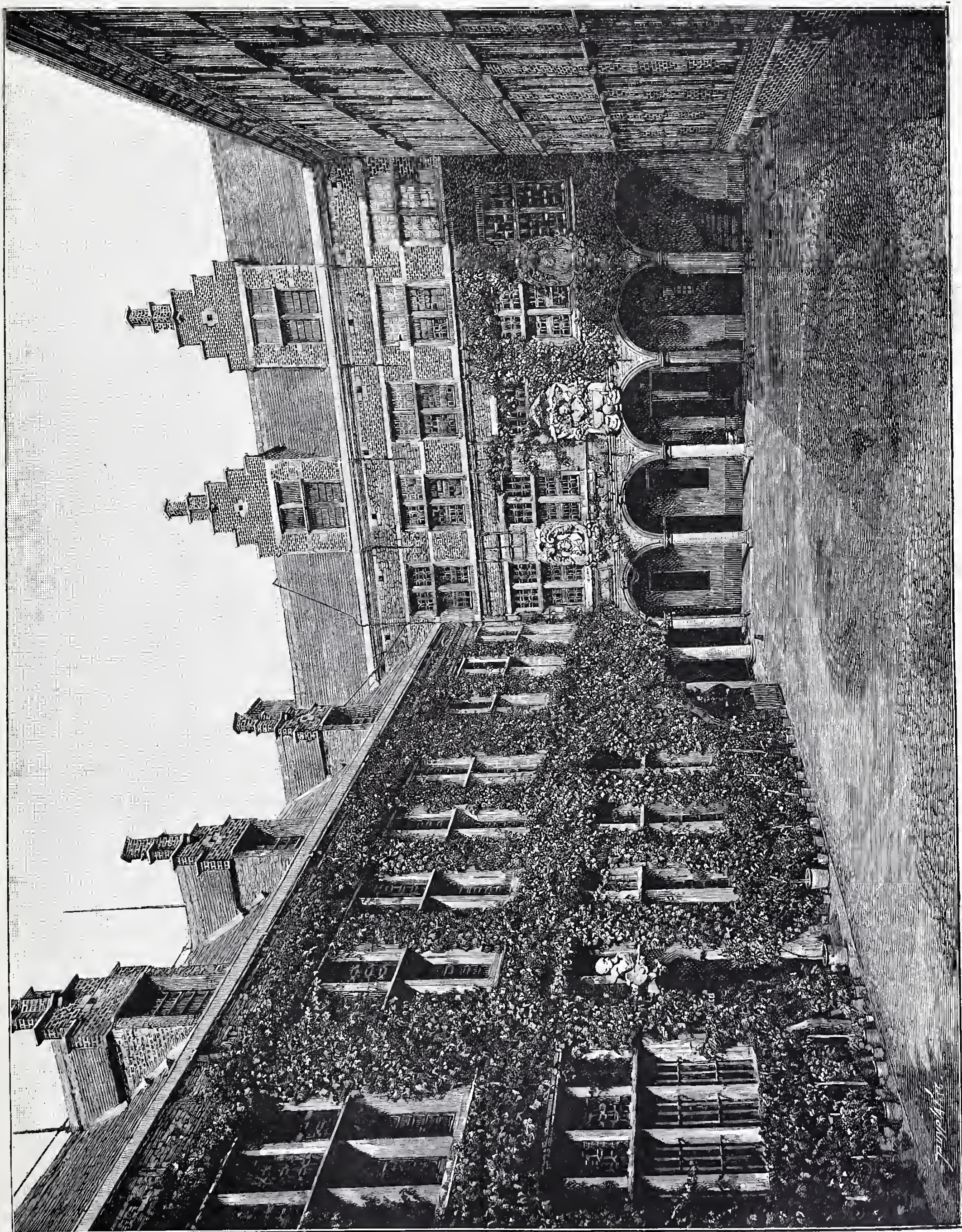
Dans la cour intérieure, dont la fine gravure de M. Puyplat rend si exactement la silencieuse mélancolie, se trouvent, au long de chaque corps de bâtiment, des bustes représentant des membres de la famille Moretus, dans l'ordre de leur succession, et celui de Juste Lipse, le savant humaniste du seizième siècle et l'ami de Christophe Plantin.

Cette cour conduit de la salle des autographes dans la boutique où se trouvent rangés des ouvrages exposés en vente, avec un catalogue des livres prohibés, des prix-courants, une liste des auteurs dont les œuvres doivent être expurgées et à portée de la chaise où trônait le garçon boutielier, l'attirail de l'ancien commerce, notamment un trébuchet et deux boîtes contenant des poids de monnaies d'or, puisqu'on pesait alors par précaution contre les fausses monnaies.

Il y aurait aussi à s'arrêter dans la chambre des correcteurs où travaillèrent de notables savants de l'époque, comme Théodore Poelmann, Corneille Kiel, Arias Montanus ; avec François Raphelingien et Jean Moretus qui devinrent tous deux gendres de Christophe Plantin. Le bureau retiendrait aussi le visiteur, ne serait-ce que pour lui faire constater les progrès croissants de la prospérité de la librairie. Là en effet les directeurs successifs de la maison avaient élevé le chiffre de leur fortune de un

million de francs environ dont elle était à la mort de Plantin, à plus de deux millions en 1662.

On est obligé d'indiquer à peine, la salle des caractères et l'imprimerie où sont conservés les caractères et les presses dont se servait Christophe Plantin, pour arriver à la chambre du premier étage où figurent des spécimens des imprimeries les plus celèbres. Cette collection se continue dans la chambre attenante. Et c'est là qu'on peut voir un exemplaire de deux des trois volumes de la *Bible latine de 36 lignes*, imprimée à Mayence en 1450 par Gutenberg, inventeur de la typographie. On ne connaît que neuf exemplaires de cette Bible qui fut le premier livre imprimé.



Musée Plantin a Anvers. — Cour intérieure. — Gravure de Puyplat.

Ces indications rapides suffisent à faire connaître l'importance de ce Musée Plantin-Moretus, sans qu'il soit besoin de s'arrêter aux collections d'alphabets majuscules taillés en bois, non plus qu'à celles des bois gravés et des cuivres gravés, parmi lesquels les cuivres gravés d'après Rubens, Van Dyck et Jordaens occupent deux salles entières. On voit là, sur place,

et dans le milieu même où il était mis en usage, l'assemblage le plus parfait des divers matériels d'imprimerie dont on se servait, aux temps heureux où l'exécution d'un livre était encore une véritable œuvre d'art. Et pour que l'industrie du livre devint un art entre leurs mains et atteignit à la perfection reconnue aux livres de l'Officine plantinienne, il fallait que les travaux des fils vinssent s'ajouter aux travaux des pères et qu'il y eut ce beau lien de continuité qui reliait naturellement la perfection des uns aux progrès des autres. C'est là proprement le fruit du culte des traditions de famille, en industrie comme en honorabilité.

Le fondateur de cette dynastie d'imprimeurs, Christophe Plantin, était né à Saint-Avertin, près de Tours. Il n'eut que des filles dont l'une épousa Jean Moerentorf ou Moretus, et c'est par la descendance issue de ce mariage que la famille des Plantin-Moretus s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Afin d'assurer la prospérité de la maison dont avait hérité de Christophe Plantin, Jean Moretus, par prélegs spécial, il fut de tradition que la direction de la librairie fût confiée à ceux des membres de la famille que le conseil assemblé jugeait plus aptes à la maintenir prospère. Sage mesure qui attribuait, comme cela devrait toujours être, la prééminence au vrai mérite.

L'impression de la Bible, de Missels, de Bréviaires, Diurnaux, Psautiers, Antiphonaires, Offices de la Vierge fut la base de l'œuvre de Plantin. Il y ajouta l'impression des livres classiques et des œuvres de nombreux contemporains. Il édita notamment les œuvres du célèbre Juste Lipse, son ami, à qui une chambre était spécialement réservée dans sa maison. Plantin eut des succursales à Paris, à Leyde, et une boutique de librairie à Francfort.

Son gendre, Jean Moretus, publia quelques éditions classiques, mais se spécialisa dans les ouvrages de liturgie et de philologie. Balthazar Moretus et Balthazar II produisirent encore quelques éditions classiques. Leurs successeurs s'en tinrent à l'exploitation de leur privilège pour l'impression des ouvrages de liturgie.

La dernière édition plantinienne est datée de 1866. La dernière patente des imprimeurs Moretus est de 1871. En 1662, Balthazar Moretus III avait reçu du roi d'Espagne des lettres de noblesse, avec privilège de continuer leur industrie sans déroger. Maintenant la vie s'est figée dans cette maison qui rivalisa pendant trois siècles avec les maisons des Alde, des Elzévir, des Estienne et des Frohben. Mais, dans l'inertie de nécropole où tant d'objets sont ensevelis, le voyageur se sent religieusement ému par l'intensité de vie idéale qu'ils lui représentent. Toutes ces choses muettes ont l'éloquence hypnotique des belles sépultures.

ANTOINE LANCRAIS.

LA MAISON DU BONHEUR

— Eh! mon cher, ton étonnement me surprend, disait Pierre de Maleyrac à son ami, Maurice Andraud. Tu es devenu aussi un de ces Parisiens qui se disent : Hors de Paris, point de bonheur. Le bonheur est un oiseau délicat qui se pose partout où on sait l'apprivoiser.

— Et tu as su très sagement fixer, sous ton toit, ce volage oiseau, répliqua Maurice. Il chante sa chanson aérienne dans le rire ingénu de ta femme ; il frémit et palpite dans la clarté accueillante de ta maison, dans l'air limpide et dans les verdures haletantes de ce paysage ; et les eaux courantes de l'Ayganère, — si noires de refléter les basaltes de ses rives et l'ombre impénétrable des châtaigniers enlacés en voûte au-dessus d'elle, — bercent, dans la monotonie de leurs flots toujours pareils, les joyeux émois de chacun de tes jours. Ah ! c'est ici, vraiment, *la maison du bonheur*.

Les deux jeunes hommes étaient visiblement du même âge ; ils avoisinaient la trentaine, mais le visage de Maurice Andraud avait déjà reçu les premières flétrissures de la fiévreuse vie parisienne, tandis que la figure de Pierre de Maleyrac était radieuse de fraîcheur et de l'éclat d'un sang vivifié par l'habitude du grand air. Le paysage qui s'offrait à leurs yeux, dans la lumière apaisée de ce coucher de soleil du mois de juillet, était d'un recueillement bienfaisant. Il était arrêté par la ligne nette des montagnes, dressant, à quelques centaines de mètres devant eux, l'arête mamelonnée de leurs cimes. Mais il ouvrait, vers leur droite, à leur contemplation, la déchirure vaste de la vallée de l'Ayganère qui contournait, en sinuosités violentes, la base de ce contrefort rocheux des montagnes limousines.

Accoudés à la balustrade en fer de l'espèce de terrasse qui prolongeait la cour de ce château de Belleviste, jusqu'au bord extrême du promontoire, élevé à pic, à une cinquantaine de mètres au-dessus du lit de l'Ayganère, Pierre et Maurice laissaient errer leurs regards sur la houle sombre des verdures au-dessus de la rivière. La vue ne tardait pas à s'élargir et embrassait l'immense plateau de Roumeyras, où l'or des moissons mûres, le vert des luzernes et le ton brun des terres labourées se fondaient en nuances encore éclatantes, sous les rayons obliques du soleil.

Les deux hommes s'adonnaient aux délices du cigare, après diner, pendant que Mme de Malayrac, demeurée dans la maison, présidait à la distillation méthodique du café qu'elle n'abandonnait jamais à des mains mercenaires.

— Alors, reprit Maurice, après avoir savouré silencieusement, durant quelques minutes, l'émotion attendrie éparse dans l'haleine allégée de la terre doucement frémissante sous les ca-

resses apaisées du soleil, à ce déclin du jour, alors, dès tes vingt-cinq ans, cette somnolente vie des champs a suffi à ton activité intérieure?

Les deux jeunes hommes avaient fait ensemble leurs études, leur volontariat à Limoges et leur droit à Paris. Et ils se retrouvaient, pour la première fois, depuis que Pierre de Maleyrac avait réintégré la maison paternelle.

— Mais, Parisien obstiné, répondit Pierre, tu ne veux pas admettre que j'ai ici, autant de motifs d'émotion que tu peux en avoir à Paris. Ma sensibilité est aussi vive que la tienne, seulement elle s'applique à d'autres objets. Tu m'as connu du penchant à la rêverie et le goût de donner corps à mes rêves par leur réalisation littéraire. Je continue à rêver ici et à écrire ce que j'ai rêvé. Mais je n'attribue pas d'autre mérite à ces jeux de mon imagination que celui d'un plaisir qu'ils m'ont donné. Pourquoi viendrais-je grossir encore l'encombrement dont regorge le marché littéraire? Écrire ne devrait plus être qu'un plaisir individuel comme celui qu'on se donne à exécuter de la musique.

Ma petite fortune m'aurait permis, à Paris, une agréable médiocrité. Elle me donne, dans mon village, un luxe de grand seigneur. Tu as pu le constater toi-même.

— Sans flatterie, en effet, remarqua Maurice, ton installation est d'un enviable confort. Tu as de beaux chevaux dans tes écuries que tu peux, à ton gré, monter avec ta femme ou atteler à ton coupé, à ta victoria, à ton breack, suivant les besoins et suivant les saisons. Et tu as réparé ta maison, ton château, pour quelques siècles, avec une habile fusion de goûts artistiques et de sens pratique.

— N'est-ce pas qu'il a maintenant belle mine, au bord de ce précipice, en face de ces montagnes abruptes, mon vieux castel rajeuni?

Les deux jeunes gens s'étaient retournés vers le château nouvellement restauré et admiraient la sveltesse de grand bibelot modérément ouvragé du corps de logis à deux étages, serré vigoureusement entre deux vieilles tours ogivales demeurées indemnes des usures du temps. Les derniers rayons du soleil semblaient se jouer doucement à travers les créneaux de leur faîte et avivaient la grisaille moussue de leurs parois arrondies à laquelle s'opposait harmonieusement le rouge éclat des pierres brûlées et vermiculées, solidement liées en damier par un mince encadrement de mortier tout blanc, les murailles du corps de logis.

Au delà de la cour, close d'une haute palissade ajourée, et à travers les arbres chargés de fruits du jardin, on apercevait les bâtiments de la ferme et, à quelques centaines de mètres plus loin, le village de Roumayras étagé autour de son clocher dont la flèche s'élançait dans la lumière défaillante du coucher du soleil.

— Et comptes-tu pour rien, reprit Pierre, la joie d'avoir de la terre à soi, de se savoir des champs, des prés, des bois, des pâturages dont on est le seul maître? Cette possession de parcelles du sol donne une assurance dans la vie, une sécurité contre les menaces de l'avenir dont tu ne peux imaginer la paisible ivresse. Mais j'ai, plus que toi, des motifs d'émotion, peut-être. Voir verdir, au printemps, le blé qu'on a semé, suivre la pousse des arbres de ses bois, se délecter la vue à contempler, dans l'herbe de ses prairies, la fourmillante éclosion des fleurs dont les parfums embaumeront les prochains fourrages, assister au développement de son bétail, dont on calcule les transformations progressives en bel argent sonnant, ce sont des alternatives d'appréhension et de quiétude épanouie qui valent bien les anxiétés de vos entreprises parisiennes et votre soulagement d'avoir échappé à de toujours imminents désastres.

Et, mon cher, tiens, lorsqu'au moment propice, le vent assemble là, sur nos montagnes, les nuages qu'il va déchaîner en ondées bienfaisantes, ou quand il les ramène du fond de la plaine et les disperse loin de leurs cimes, pour laisser le champ libre aux effusions fécondes du soleil, j'éprouve des émois un peu plus profonds que tes simples sensations de bien-être devant une pluie rafraîchissante ou devant la féerie de lumière qu'une belle journée peut offrir à tes rêves. Tu n'éprouves, à l'alternative des pluies attendues et des beaux jours désirés que le plaisir physique d'un rafraîchissement à l'air trop lourd que tu respires, ou l'épanouissement d'âme inhérent au jeu des belles nuances de lumière où s'absorbent les teintes animées des végétations. Moi j'en reçois en outre la joie de sentir mes moissons mûrir et mes herbages se saturer de parfums.

Félicien Pascal.

(*A suivre.*)



L'ANTISEPSIE CHEZ LE COIFFEUR

Les microbes et germes morbifiques ne savent vraiment plus où se réfugier aujourd'hui. Le conseil d'hygiène et de salubrité, composé de princes de la science, leur a déclaré une guerre sans merci et décrète chaque jour contre eux de nouvelles mesures d'extermination.

C'est à présent jusque dans la boutique des perruquiers qu'il veut les poursuivre, et, si l'on en croit les journaux bien informés, les odeurs d'acide phénique et d'aldéhyde formique ne tarderont pas à se mêler agréablement au parfum du patchouli et de l'eau de Cologne dans les *Salons de coiffure*.

Il est clair que la perspective de contracter la pelade, en se faisant faire une coupe de cheveux « Bressant » n'est pas le moins du monde

séduisante. mais je me demande, en toute franchise, si la plupart des mesures de désinfection recommandées aux coiffeurs par le conseil d'hygiène sont réellement applicables.

Prenons un exemple :

La circulaire conseille « de désinfecter les brosses, ciseaux, rasoirs et tondeuses; soit en les maintenant pendant une demi-heure dans une étuve chauffée à 100 degrés ou dans un bahut fermé, à la partie inférieure duquel on placerait une solution, dans l'eau, de 50 grammes d'aldéhyde formique et de 200 grammes de sel de cuisine ».

Supposons un coiffeur de bonne volonté disposé à faire l'acquisition d'étuves et de bahuts spéciaux (meubles extrêmement coûteux) et ayant appris à s'en servir, ce qui n'est pas encore aussi simple qu'on pourrait le croire — chaque objet : brosse, rasoir, tondeuse, qui aura servi une fois, ne devra plus être utilisé de nouveau avant d'avoir repassé par l'étuve ou le bahut.

Or, à certains jours de la semaine, chez un coiffeur occupé, il peut passer cent cinquante personnes.

Sous peine de perdre un temps considérable dans la journée pour la désinfection des ustensiles, c'est donc avant l'arrivée des clients que la stérilisation devra être faite, en bloc. — C'est, par conséquent, 150 rasoirs ou ciseaux, autant de tondeuses et au moins 300 brosses qu'il sera nécessaire d'avoir en réserve! Il faudra être millionnaire pour exercer la profession.

D'autant que ces objets se détérioreront rapidement : la chaleur détrempera les instruments tranchants et rendra les poils des brosses secs et cassants. Nouveaux sujets de dépense.

Les artistes capillaires des grands quartiers, où les prix du travail sont élevés, pourront encore, à la rigueur, supporter ces frais, mais allez donc les imposer à de modestes barbiers des faubourgs, qui rasent pour dix centimes et coupent les cheveux pour quatre sous.

Et c'est précisément chez les coiffeurs populaires que les mesures de désinfection seraient utiles, car c'est surtout dans les classes inférieures que, par le défaut de soins, se multiplient les maladies contagieuses du cuir chevelu et de la barbe : teigne tondante, teigne faveuse, pelade, mentagre ou sycosis; sans compter les affections constitutionnelles bien autrement graves que le rasoir peut transporter d'un malade sur un homme sain.

D'autres recommandations de la circulaire sont, à mon humble avis, plus nuisibles qu'utiles. Elle conseille « de remplacer les peignes en écaille, en ivoire, en celluloïd ou en buffle par des peignes métalliques qu'on nettoie plus facilement » — dit-elle.

Mais le peigne métallique a deux inconvénients : il est dur et peut écorcher la peau, ouvrant ainsi la porte aux germes redoutés, et de plus, loin de se nettoyer plus facilement que le peigne en ivoire, il s'oxyde et s'encrasse très vite.

Le conseil « de plonger immédiatement après s'en être servi, tous les instruments en métal dans un vase rempli d'eau savonneuse qu'on aura fait bouillir pendant au moins dix minutes » n'est pas applicable à la tondeuse, instrument délicat dont les lames se rouillent et sont immédiatement hors d'usage, si on ne les essuie pas aussitôt une à une, ce qui entraîne une perte de temps trop considérable.

En somme la circulaire a été rédigée par de savants théoriciens qui ont vu les choses de haut, mais qui n'ont pas pris la peine de se mettre à la portée des modestes artisans auxquels ils s'adressaient. — Ils ont conseillé aux coiffeurs l'antisepsie et l'aseptie absolues, chirurgicales; en souvenir sans doute du moyen âge où les barbiers étaient chirurgiens.

Et c'est ce qui fait que les vœux du Conseil d'hygiène risquent de rester un peu platoniques. — Si tous les coiffeurs lisent la circulaire, ce qui est douteux, la plupart se contenteront d'en faire, aussitôt après, des papillotes. Mais, rassurez-vous, il n'y aura pas beaucoup plus de teigneux pour cela.

En réalité les exemples de maladies contractées en se faisant tondre ou raser sont relativement très rares, car il faut bien rendre cette justice aux coiffeurs qu'ils sont devenus, depuis quelques années, beaucoup plus soucieux de la propreté, ce qui, en définitive, est l'essentiel.

Que leur linge soit propre, que leurs blaireaux soient passés, chaque fois qu'ils ont servi, à l'eau bouillante, qu'ils se lavent souvent les mains, qu'ils nettoient à fond leurs instruments et leur boutique, tous les soirs, et que surtout ils imposent à tout client évidemment atteint de pelade, par exemple, des objets de toilette personnels. — C'est à peu près tout ce qu'on peut exiger d'eux et c'est déjà très suffisant.

L'idéal serait que chaque personne eût chez le coiffeur une boîte avec ses ustensiles, mais c'est une dépense que les ouvriers et même beaucoup de personnes aisées hésiteront à faire. — De plus on ne peut obliger le coiffeur à avoir chez lui un véritable garde-meubles.

Les clients *chics* continueront à se faire faire une friction au « Portugal » ou à la « violette ». — Patron et garçon-coiffeur y trouveront leur bénéfice et l'hygiène n'y perdra rien, car l'alcool et les essences dont se compose le liquide des lotions ont des propriétés antiparasitaires. — Les coiffeurs font ainsi, et depuis bien longtemps, de l'antisepsie, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose, sans le savoir.

Dr Dhomont.

M. FRANCISQUE SARCEY

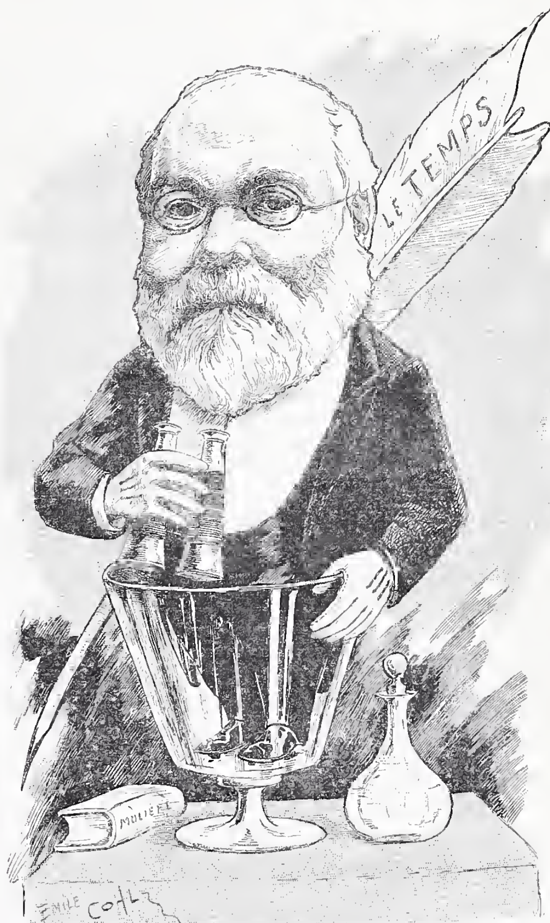
Chroniqueur, romancier, nouvelliste, critique dramatique, il n'y a, je crois, que le théâtre où M. Sarcey ne se soit jamais tout à fait essayé. Les écrivains de l'avenir qui feront l'histoire littéraire de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, seront sans doute étonnés par la prodigieuse activité intellectuelle de ce journaliste — il ne veut pas être autre chose — et par sa belle santé morale. Il est arrivé aux confins de la vieillesse avec la verdeur d'esprit, l'humour, l'abondance de production qu'il avait à ses débuts. Ce qu'il écrit à soixante ans est pur de rides et de cheveux blancs. A peine y constate-t-on un peu de cette sereine philosophie, de cette indifférence, de ce doux scepticisme qui sont le privilège des hommes qui ont vécu dans l'étude et dans l'observation. Et puis, chez M. Sarcey, il y a la bonhomie.

La bonhomie, elle est dans tout son œuvre. Elle est aussi dans la rabelaisienne rotondité de sa personne. Elle est dans son œil qui s'abrite derrière un verre de lunette. Elle est dans sa lèvre large et sanguine. Elle est dans sa tenue, dans sa démarche, dans son allure. Et comme la bonhomie ne va pas sans une certaine indulgence, je ne crois pas qu'il y ait un critique — c'est le plus bel éloge qu'on puisse peut-être lui adresser — qui ait autant de douceur, de patience, d'humanité. L'artiste qui paraît pour la première fois sur les planches, sous l'empire du trac, l'auteur dramatique qui débute, sont certains de trouver en lui un juge plein de mansuétude et un conseiller sincère et perspicace. Ces petites vilenies, ces indignes méchancetés, ces « rosseries » que certains critiques manient si bien et qui dissimulent le plus souvent l'absence des idées originales, il les a toujours ignorées. Il est de l'école des critiques d'autrefois ; s'il n'a pas la magnificence de style de quelques-uns, il possède les qualités qu'ils eurent tous : la clarté, la finesse, l'érudition et la sûreté de jugement. Il est bien le « Critique » dans la haute et large acception du terme.

M. Francisque Sarcey est aussi conférencier. Et le conférencier, je le ferai connaître d'un mot : il parle comme il écrit. Le voici devant la table accoutumée et le verre d'eau traditionnel. Il est en habit, tantôt assis, tantôt debout. Derrière son rempart de verre, l'œil pétille, va de droite à gauche, sur l'auditoire attentif, tandis que la main, sobre de gestes, erre dans la poche du pantalon ou dans celle du gilet. La parole est familière; elle dissèque, explique, commente à merveille les questions les plus ardues et les plus discutées. M. Sarcey parle du théâtre. Et qui en parlerait mieux que lui? Depuis quarante ans, il a tout vu et tout entendu, de l'opérette d'Offenbach à l'opéra de Wagner, du vaudeville de M. Siraudin à celui de M. Feydeau, de la comédie de M. Scribe à celle de M. Hervieu, du drame de Bouchardy à celui de M. Decourcelle.

Et les classiques! Écoutez-le! Assistez à une de ses conférences sur Molière, sur Racine, sur Marivaux, sur Corneille! Ces conférences sur les classiques ne sont pas seulement une merveilleuse leçon pour les hommes, elles constituent un enseignement rapide et précieux pour la jeunesse.

Ce qui distingue M. Sarcey, conférencier,



M. Francisque Sarcey.

c'est encore et toujours, et surtout, la bonhomie. Il parle sans apprêt et aussi sans apparat; il cause dans un théâtre comme il cause chez lui, dans son cabinet, avec la même simplicité. Il ne cherche pas les mots rares. Il n'a pas de gestes précieux. Son adjectif est l'adjectif de tout le monde. Il emploie l'adverbe à bon escient. Il n'a pas enfin la fatuité de certains conférenciers qui cherchent à ne pas être compris pour être plus sûrs d'être admirés. Sa phrase, semée parfois d'expressions un peu trop familières peut-être, mais toujours spirituelles et colorées, se déroule, claire et limpide, tenant l'auditoire en suspens, sans jamais le fatiguer. Et puis il y a, pour les instants de repos nécessaire, l'anecdote que M. Sarcey raconte à merveille.

L'anecdote! Après une période longue et un

peu aride, sur tel ou tel auteur, sur telle ou telle pièce, tout à coup, un arrêt, puis ces mots : « Ceci me rappelle, mesdames et messieurs... » C'est l'anecdote. L'auditoire tend l'oreille, toussotte, remue légèrement; les enrhumés se mouchent, et le silence s'établit, solennel. M. Sarcey sourit. Il essuie ses lunettes, les remet, puis il parle... Deux minutes. L'anecdote est terminée. On reprend les choses sérieuses.

Voilà M. Sarcey, conférencier.

Si vous ne le connaissez pas, si vous ne l'avez jamais vu, même en photographie, allez dans une salle de spectacle un soir de première, dans un petit, tout petit théâtre de préférence. Les théâtrieulets, les concerts de Montmartre, M. Sarcey les visite de temps en temps. Soyez tranquille, il ne passe pas inaperçu! Sa voiture s'arrête devant l'entrée plus ou moins éclairée, selon que la recette a été la veille, plus ou moins forte. Il descend. Voici le contrôle en émoi. On le place aussi bien que possible. Les ouvreuses se le montrent et pensent : « Si j'avais un fils, voilà ce que je voudrais qu'il fût. » Les spectateurs le regardent et les mères disent à leurs enfants ; « Voilà M. Sarcey, mon chéri! » Et sur la scène entre deux répliques. les artistes murmurent : « Sarcey est là! » Et dans les coulisses, les étoiles de petite grandeur se promettent de soigner particulièrement le monosyllabe ou le geste dont se compose leur rôle.

La représentation est terminée. M. Sarcey sort. Gavroche sur le trottoir le regarde et s'écrie : « C'est notre oncle! »

Georges Gélis.

EN PASSANT

(VERS MILAN)

Il y a des nomades parmi les hommes comme parmi les animaux. Nomades, les animaux s'en vont toujours, les hommes, parfois. Un homme a mille colliers, mille chaînes, mille barreaux. Puis la clef des champs pour l'homme est d'or pur. Hélas! l'or pur coûte bon présentement.

Cependant, d'habitude, l'instinct l'emporte.

André Marsy, un soir de juillet, courut à la gare de l'Est et monta dans le train qui, vers huit heures et demie, part pour Lucerne et Milan. Comme André devait se trouver chez lui à Paris à huit heures, le lendemain, il jugea qu'aller à Milan était impossible. Mais c'était déjà quelque chose que d'aller vers Milan. Il s'assit au coin du wagon. Le vert liquide du ciel commençait à s'illustrer d'hésitantes étoiles. Un souffle frais et vaste s'élevait, annonçant le sommeil de la terre. Le croissant apparut et il se maintint comme par caprice à la hauteur de la portière où s'accoudait André.

Alors ce fut un délice.

Se succédèrent en délicates merveilles, si arrangées, si concertées, si nettes, les viaducs, les parcs, les villages, les rivières de la banlieue. Et André s'amusait de ce badinage de nature que la nuit approchante touchait déjà de sa pure majesté.

Puis vinrent des gares qui étaient grosses de souvenirs, Villiers, Emerainville, Ozouer, le Voulgis, Longueville enfin où s'arrêtait jadis André pour se rendre dans ce bizarre et affriolant Provins.

Peu à peu le sommeil de la terre gagna le peintre. Il ferma les paupières en se disant : « Je descendrai à Troyes, je ferai le tour de la ville pour revoir mes belles silhouettes gothiques et je reprendrai le train de Paris ».

Quand il se réveilla, c'était Chaumont. Il descendit un peu fâché et las. Il s'arrêta sur le quai, considérant l'horloge. Deux heures avant le rapide! Mais que faire ? Était-ce la fatigue subite qui lui communiquait une sensibilité inconnue? Il se sentait triste plus que la mort, triste comme la vie. Il ressentait une sorte de dégoût grandissant pour les soucis et les gestes ordinaires des hommes.

Sur le quai de Chaumont, de deux à quatre heures du matin, il connut donc une vague rêverie crucifiante, mais dont il ne voulait pas se délivrer.

D'ailleurs, quand il se proposa de pénétrer dans la ville à la recherche des émotions d'art, goûtées dans un précédent voyage, il eut peur. A de certains moments, l'idée de prendre contact avec de la matière ou avec des âmes froisse le cœur comme ferait une maladroite main d'une blessure crue.

André demeura donc occupé à descendre au fond de sa peine.

De quoi pourtant souffrait-il? L'art qu'il avait choisi lui donnait satisfaction: il y trouvait même succès et fortune. Pourtant, l'art n'est peut-être pas le tout de la vie. On fait tant de bruit de certaines autres choses qu'elles sont peut-être quelque chose. L'amour, par exemple, l'amitié, la famille!

Le quai du chemin de fer était sans charme. Devant les salles fermées, entre des becs de gaz tout clignotants, sous la haute ferme noire, de vagues employés passaient avec ennui. En somme, un philosophoir mélancolique! Aux nomades, le hasard n'est pas toujours bon fourrier. Plus d'un fait halte dans de mauvais refuges trempés d'une brume amère comme d'une vapeur de larmes, secoués de souffles funestes qui tressaillent et assaillent.

Tout à coup, rauque et vibrant, retentit aux oreilles du peintre le mugissement bien spécial d'un pauvre bœuf enfermé.

Notre ami vit, par l'étroite ouverture ménagée au sommet d'un wagon, un museau rose qui passait. Le cri, lui aussi, cri de prairie ou d'étable, paraissait en exil. André s'approcha : le museau couleur chair et gris-perle avait de délicieuses teintes vivantes. La bouche remuait, épaisse et lente.

Tout à coup l'animal leva le front dont on entendit sonner les cornes contre le plafond de la voiture. et André aperçut les yeux, les beaux yeux noirs abaissés vers lui. Il aperçut aussi les tendres paupières roses, les nobles cornes en croissant et les oreilles en éventail placées près des cornes comme une feuille déployée près d'un tuteur aigü.

Tout cela, museau, bouche, cornes, oreilles, était serré criminellement par de fines cordelettes.

D'autres mugissements éclatèrent, d'autres encore, plus loin.

Ils voyageaient ainsi, les bœufs tranquilles et pensifs, nomades involontaires dans le tohu-bohu des gares, parmi les employés sifflants, les locomotives haletantes, les feux multicolores, à travers les villes aux toits rouges, gris ou ardoisés, les tunnels mystérieux où l'on respire l'âme sinistre de la terre, les champs où l'homme s'applique à un minuscule sillon, les pâturages où se couchent en ruminant d'autres bœufs tranquilles et pensifs. Bientôt, à travers les rues parisiennes, ils chemineront vers l'abattoir et tout de suite leur dépouille sanglante, leur viande dépecée en larges quartiers, sera secouée aux voitures rapides, tandis que leurs puissants poumons et leur doux cœur seront étalés comme en étendard près du timon.

André fait réflexion qu'il mangera de ce bœuf, quintessence d'herbe parfumée de liberté et d'air pur.

Alors, oubliant sa peine, deux fois mobile comme artiste et comme nomade, aspirant au travail qu'il va reprendre à Paris, reposé en outre par sa nuit de rêverie et de marche, il adressa un adieu cordial à son pauvre beefsteak aux paupières roses.

Émile Hinzelin.



LE DOUDOU DE MONS

On ferait un curieux volume illustré pour les archives du Folklore avec les traditions anciennes et les usages locaux des Flandres.

Ce pays des vieilles communes a toujours été conservateur. Le *Voorhuit* est comme le prolongement moderne des soulèvements populaires du Moyen âge. On retrouve dans toute la région des restes de vieilles choses, par exemple le Doudou de Mons.

Tous les ans, en juillet, sur la grand'place de Mons, préfecture du Hainaut, les maisons sont pavoisées, les fenêtres sont garnies de curieux, les toits supportent des grappes humaines, les cafés regorgent de clients, et les badauds font un cercle dense autour d'un champ clos, tandis que du haut du kiosque la fanfare lance ses notes éclatantes.

Dans l'espace réservé, ceint d'une corde, se livre un combat épique et fantastique. Un personnage est costumé en Saint-Georges, porteur d'un gonfanon à lance, et monte un coursier bien vêtu. Il donne la chasse à un monstre hideux, fait de carton pâte et de toile vernie, une sorte de Tarasque du Nord, — car si le Midi à la Tarasque, ils n'ont pas le Doudou!

La carcasse monstrueuse est portée par un homme qui se dissimule dans ses entrailles. Le corps de la bête est trapu, couvert d'écailles vertes; la tête difforme grimace et menace; des ailes qu'on prendrait pour des nageoires battent lourdement l'air; la queue a trois mètres de long, elle est effilée, garnie de barbes; quand le dragon tourne et vire dans ses évolutions autour du cheval de Saint-Georges, sa queue fouette et balaie, avec un circuit de faux, les têtes des spectateurs massés aux premiers rangs. Il y a bien des horions reçus, mais ce sont des horions bénis que ceux de Doudou.

Entre les assauts, un taureau de carton, monté par un cavalier rouge, fait des cabrioles. Il est comme le clown de l'affaire. Si l'on prétendait que sa présence est peut-être un souvenir de l'occupation espagnole dans le pays et du goût des Hibères pour les taureaux, peut-être ne ferait-on pas un monstrueux paradoxe.

La fête finit quand Saint-Georges a terrassé le dragon.

Qu'est-ce que ce dragon et quelles sont les origines de cette cérémonie?

Il y a une hypothèse qui n'est pas sans intérêt ni sans valeur. Le Doudou serait un restant des anciens mystères dont les représentations avaient lieu, au Moyen âge, sur la grand' place. Ces mystères, comme on sait, étaient fort longs et duraient plusieurs jours. Ils étaient annoncés par un héraut à cheval qui récitait sur les carrefours le programme appelé *cry*. On les jouait sur des tréteaux provisoires.

Or, il existait à Mons, depuis le quatorzième siècle, une confrérie de Saint-Georges, fondée par le comte d'Ostrevant, le fils du comte de Hainaut. Il est vraisemblable que ces confrères aient pris leur patron pour thème de leurs représentations, et aient raconté dramatiquement la légende de leur saint, sa naissance en Cappadoce, au quatrième siècle, ses états de service dans l'armée de Dioclétien, sa conversion, son martyr. C'étaient les sujets ordinaires des mystères.

L'épisode du dragon terrassé est attaché au nom de Saint-Georges, soit qu'il y faille voir un de ces emblèmes fréquents dans la symbolique chrétienne et que le dragon représente l'hydre du paganisme, ou qu'il soit un souvenir de la légende d'après laquelle Georges sauva la fille d'un roi d'un animal qui l'allait dévorer.

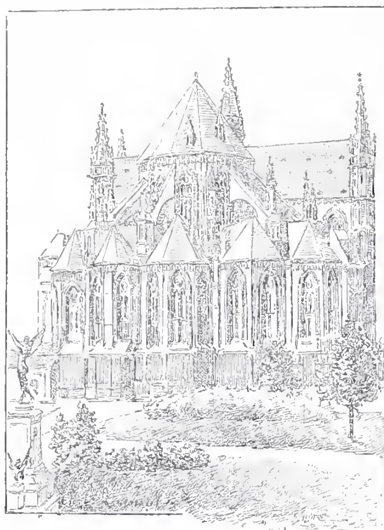
On sait qu'à la fin du quinzième siècle, ces longs spectacles se firent plus courts, jusqu'à ce que la Renaissance leur opposât la concurrence de la tragédie antique.

Le mystère de Saint-Georges diminua de longueur, tant par lassitude que par économie. Il est vraisemblable qu'on n'en a plus gardé que la scène principale et originale; le drame s'effrita, faisant tomber les éléments les moins nécessaires, et ce travail d'érosion ne laissa plus subsister que le noyau, la scène essentielle, captivante, attendue et célèbre, la scène du dragon.

C'est cette épave ainsi rognée et réduite qui aurait traversé les siècles, grâce à son maniement facile, à sa reproduction indéfiniment

possible. Le Doudou serait le survivant d'un antique spectacle, aminci, rongé, élimé, beaucoup moins complet que les mystères plus amples et plus résistants qui vivent encore dans leur intégrité à Salnach ou à Oberammergau.

Cette supposition n'a rien d'impossible, et elle paraît sage.


Chevet de l'église Sainte Waudru à Mons.

On en a fait d'autres, parmi lesquelles celle qui a le plus de corps est la légende de Gilles de Chin.

Gilles de Chin serait un héros Montois qui délivra le pays d'une bête malfaisante blottie dans les marais voisins de Wasmes. Le fait est à ce point indéniable que la tête de la bête est encore à la Bibliothèque publique de Mons, et qu'il en est question dans l'inventaire des meubles de Guillaume IV en 1409. Louis XIV l'emporta, puis la rendit par le traité de Rijswik, non sans en garder cinq dents.

A la vérité, cette tête est celle d'un crocodile. Elle doit être un souvenir rapporté par un croisé de ses campagnes en Orient. Il y a de même un crocodile à Audenarde, déposé dans la chapelle de Notre-Dame-aux-Cerises par le croisé Josse III.

C'est peut-être Gilles de Chin qui rapporta d'Égypte la tête montoise. La légende ne tarda pas à entourer cette relique d'une auréole fantastique. On l'attribua à un dragon qui désolait la campagne lorraine et qui fut occis par Gilles.

Mais comment l'idée vint-elle de figurer ce monstre par une carcasse d'osier? Le cas n'est pas le même ici que pour d'autres villes, comme Douai par exemple, qui fête encore annuellement le souvenir d'un géant protecteur, Gayant, père de Bimbin. Ici, ce fut la corporation des vanniers qui tressa le mannequin figurant le grand homme et qui groupa autour de cette effigie sa procession solennelle.

Mais à Mons, les choses se passèrent autrement.

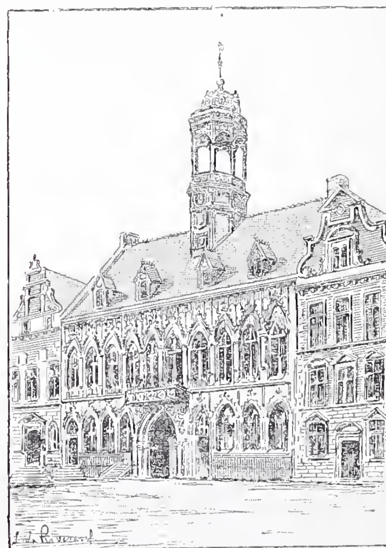
Le mannequin qui fut d'abord promené, dès les premiers temps, fut celui qui servit à Gilles en personne, voici comme :

Chacun sait ou ignore que les professionnels tueurs de dragons s'adonnaient à l'entraînement. Ils faisaient fabriquer une carcasse à peu près semblable par la forme et la couleur au monstre qu'ils devaient combattre, et durant de longs mois, ils lançaient contre elle chiens et chevaux pour les habituer et les aguerrir, tout comme les douaniers *entraînent* leurs dogues contre des mannequins de contrebandiers. C'était l'usage. Écoutez Schiller faisant parler le chevalier Gozon qui s'exerce avant d'aller combattre le dragon de Maupas, dans l'île de Rhodes:

— A peine débarqué sur le rivage de mon pays, je fais construire, par la main d'un artiste, l'image d'un dragon qui fidèlement reproduit les formes que j'avais observées avec soin; sur des pieds courts s'entasse le poids de son long corps. Une cuirasse d'écailles enveloppe son dos et lui fait une armure redoutable.

« Le cou s'étend en avant, et, horrible comme une porte d'enfer, la large gueule s'ouvre comme si elle happait avidement sa proie ; de ce noir gouffre sortent, menaçantes, les rangées de dents aiguës. Sa langue ressemble à la pointe d'un glaive; ses petits yeux lancent des éclairs; la longueur prodigieuse de son dos se termine en serpent, et se roule affreusement sur elle-même, propre à enlacer cheval et cavalier.

« J'imite le tout exactement, et revêt le monstre d'une teinte grise hideuse. Il paraissait moitié reptile, moitié salamandre et dragon, engendré dans un bourbier pestilentiel. Quand l'image est terminée, je me choisis un groupe de dogues puissants, rapides, aux jambes agiles, habitués à attaquer l'ours sauvage, je les anime contre le dragon, j'excite leur fureur effrénée à le mordre de leurs dents aiguës, et je les dirige de la voix.


Hôtel-de-Ville de Mons.

« Là où la molle toison du ventre donne prise aux morsures acérées, je les pousse à saisir le reptile, à enfoncer les pointes de leurs dents. Moi-même, armé de traits, je monte mon coursier arabe, bête de noble origine, et, quand j'ai enflammé sa colère, je le lance rapidement sur le dragon, je l'aiguillonne de mes éperons tranchants, et je jette mes traits en visant comme si je voulais percer l'image.

« En vain le coursier, frissonnant, se cabre, grince des dents et blanchit son frein d'écume ; en vain mes dogues gémissent in-

quiets : je n'ai pas de repos qu'ils ne soient dressés ».

Ainsi fit Gilles. Il fabriqua un modèle appelé « lumeçon ». C'est cette maquette, ou tout au moins son fac-simile qui figurerait aujourd'hui dans le tournoi annuel, et les acolytes du cavalier sont appelés *chinchins*, ce qui veut dire les chiens.

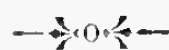
Tous ces problèmes ont fait l'objet de doctes dissertations qu'on peut lire à Mons, et que les feuilles locales resservent chaque année, le jour du Lumeçon : alors la châsse d'or de Sainte

Le Doudou de Mons. — Combat de Saint Georges et du monstre.

Waudru sort de la cathédrale, traînée sur le char d'or, le char Louis XV authentique de la corporation des brasseurs, qui est remisé dans l'église et auquel on attelle six chevaux de brasserie sous la nef même ; les cloches sonnent à toute volée, les fenêtres sont pavoisées, des torrents de curieux sortent des trains qui encombrent la gare, et, sans plus savoir qu'il s'agit de fêter Saint Georges ou Gilles de Chin, le crocodile d'Égypte ou le monstre de Waisme, par une pieuse et vague tradition, les milliers de spectateurs emplissent les escarcelles des chinchins et assistent au combat du lumeçon, qu'ils applaudissent sur l'air de circonstance, la vieille cantilène populaire et naïve qui est comme la *Marseillaise* du Doudou :

Nous irons voir l'car d'or à l'procession de Mons ;
Ce s'ra poupée Saint Georges qui nous suivra de long ;
C'est l'Doudou, c'est l'Mama,
C'est l'poupée, poupée, poupée,
C'est l'Doudou, c'est l'Mama,
C'est l'poupée Saint Georges qui va !

Léo Claretie.



Gais propos du cousin Jacques

Dernièrement, une dame arrête un appartement d'un loyer de sept cents francs et offre au concierge un denier à Dieu de dix francs. Le chevalier du cordon repousse dédaigneusement le demi-louis et articule d'un ton sec :

— C'est vingt francs.

— Plait-il ?

— C'est le tarif.

Il paraît qu'il y a un tarif. Désormais, je n'oserai plus donner deux sous à un mendiant, j'aurais trop peur de l'entendre me répondre avec sévérité :

— Je ne reçois pas moins de cinquante centimes. C'est le tarif.

Il est fâcheux que l'épilogue de l'histoire de la dame et du concierge ne soit pas parvenue

jusqu'à nous. Quel est celui des deux qui a cédé? Je gage que ce n'est pas le concierge; il en aurait plutôt référé à son syndicat.

Et, dame! si le syndicat s'en mêlait!...

* * *

Au fait, pourquoi ne s'en mêlerait-il pas?

Il est admis dans les loges les plus high-life de la capitale que les locataires sont faits pour les concierges et non les concierges pour les locataires, mais on s'accorde en même temps à déplorer que ces derniers ne se rendent pas un compte plus exact du rôle subalterne qui leur est départi dans les six étages d'une maison bien administrée.

Pour quelques-uns qui, en passant devant la loge, se découvrent humblement avec le respect des contemporains de Guillaume-Tell devant le chapeau de Gessler, combien en est-il dont l'orgueil va jusqu'à traiter sur le pied de l'égalité ou même avec une familiarité inconvenante le grand Manitou qui trône au bas de l'escalier?

Le syndicat remettrait chacun à sa place et délimiterait nettement les droits des concierges et les devoirs des locataires.

La fin du dix-huitième siècle s'est signalée par la *Déclaration des Droits de l'Homme;* pourquoi le dix-neuvième ne marquerait-il pas sa place dans les annales de l'Humanité par la *Déclaration des Droits du Concierge.*

En attendant, la corporation des concierges aurait, dès maintenant, une belle page à inscrire dans l'histoire en décrétant une réforme fiscale.

Car — il serait puéril de le dissimuler — les tarifs (puisque tarifs il y a) manquent d'uniformité. Dans telle maison, on obtient ses journaux à midi, à condition de descendre les chercher soi-même, et dans telle autre, ils vous sont montés, pour moitié prix, dès onze heures du matin. Qu'arrive-t-il?

Il arrive que, ignorants de l'étendue de leurs droits, les fonctionnaires du cordon sont scandaleusement exploités par leurs administrés et on assiste à des marchandages répugnants: témoin cette dame qui tente d'abuser de l'innocence d'un concierge pour lui glisser une pièce de dix francs à la place d'un louis.

La bienfaisante intervention du syndicat ferait facilement disparaître ces anomalies. Il lui suffirait de dresser, chaque année, le rôle des contributions à payer par les locataires à leurs concierges, de fixer le taux des étrennes et des deniers à Dieu, de tarifer les pourboires, gratifications, etc., déterminer la dîme à prélever en nature sur les objets de consommation, par exemple:

Pour une pièce de vin.	25 litres.
Pour 1,000 kilog. de charbon . .	100 kilog.
Etc., etc.	

On pourrait, à cet effet, établir, dans le vestibule de chaque maison, un petit bureau, analogue à ceux de l'octroi, au guichet duquel chaque ménagère serait tenue, sous peine d'amende, d'aller faire sa déclaration en revenant du marché.

Il serait bon aussi que le syndicat élaborât un petit règlement de police intérieure frappant d'une amende les locataires qui rentrent après minuit et ceux qui rentrent avant, les locataires qui n'essuieraient pas leurs pieds avant de monter et ceux qui useraient le paillasson à force de les essuyer... Et ainsi de suite.

Par contre, il serait juste d'instituer une distinction honorifique, un grand cordon quelconque destiné à récompenser le locataire qui se serait montré le plus dévoué pour son concierge.

Mais, avant tout, des tarifs! des tarifs!

* * *

— Ah! çà, objectera-t-on, les locataires exaspérés finiront par lever l'étendard de la révolte!

Je l'espère.

La liberté sort toujours de l'excès de la tyrannie, a dit ou aurait dû dire Montesquieu. Je compte bien qu'un nouveau Siéyès se lèvera prochainement pour s'écrier avec éloquence:

— Qu'est le concierge? Tout! — Que doit-il être? Rien!

Et j'entends déjà la voix comminatoire qui, à l'ultimatum agressif des concierges:

— Pas de chiens! pas de chats! pas de perroquets!

Répondra fièrement:

— Pas de concierges!

Qui sait! Peut-être n'est-il pas loin le 14 Juillet vengeur où les locataires, émancipés, reconstruiront la Bastille pour y enfermer leurs pipelets!

Le Cousin Jacques.

LA CINQUANTAINE

Vous en souvenez-vous, ô maison paternelle?
Que la noce était belle, et beaux les mariés,
Quand, mêlant leur musique aux cris des conviés,
Les joyeux violons chantaient leur ritournelle.

Neuve était la demeure et jeunes les époux,
Et pour leur faire honneur, chacun levait son verre.
Combien en reste-t-il des buveurs de naguère?
O maison, ô jardin, vous en souvenez-vous?

Cinquante ans ont passé, mais, dans la cour rustique,
Trois générations viennent fêter les vieux.
Tous deux sont là, debout dans leur costume antique,
Et l'aïeule est émue et l'aïeul est joyeux.

Cependant le dessert pare la nappe blanche:
Le couple vénéré préside le repas.
La gaîté contenue en longs éclats s'épanche,
Et monsieur le curé ne s'en offense pas.

On trinque maintenant. L'aïeule émerveillée
Évoque ses amours vieilles de cinquante ans,
Et son premier émoi de jeune mariée
Refleurit dans son cœur comme un tardif printemps.

Elle entend résonner les cloches de l'église,
Elle a son bonnet blanc et son collet plissé.
Au festin nuptial elle se croit assise
Et ses yeux d'autrefois cherchent son fiancé.

Le couchant de sa vie est pareil à l'aurore :
Autant que le jeune homme elle aime le vieillard,
Et sous son front ridé son âme est jeune encore...
Un souvenir ému tremble dans son regard.

Buvez donc, jeunes gens, buvez à la grand-mère,
Vos pères ont dormi sur ses genoux tremblants.
Levez-vous, saluez l'aïeul octogénaire,
Levez-vous, saluez l'amour en cheveux blancs.

Cinquante ans de travail, cinquante ans de tendresse,
Cinquante ans d'un bonheur respecté par le sort.
Neveux et petits-fils, levez-vous, ô jeunesse,
Et tous, le verre en main, buvez aux noces d'or.

Marcelle Tinayre.



LE CALVAIRE DE MONTMARTRE

La Société des Monuments historiques n'en est plus à démontrer l'utilité dont elle est envers notre art national et notre histoire. Et c'est à son intervention récente qu'est encore due la conservation de l'église Saint-Pierre de Montmartre et du calvaire dressé sur le point, aujourd'hui le plus élevé de la Butte, à côté d'elle.

Cette église est un des plus anciens édifices religieux du vieux Paris. L'usure des ans l'avait si gravement atteinte que, par endroits, elle menaçait ruine; elle n'offrait plus à la dévotion des fidèles qu'un asile fort dangereux. On a dû renoncer à l'employer plus longtemps aux cérémonies du culte. Elle est devenue une église désaffectée. Et l'administration, toujours soucieuse de n'employer les deniers publics qu'à des dépenses exigées par les besoins des contribuables, allait ordonner la démolition de cet édifice devenu, à ses yeux, inutile.

La Société des Monuments historiques ne pouvait pas se désintéresser, comme l'administration, de la disparition d'un monument étroitement lié à des siècles de l'histoire de Paris. L'église Saint-Pierre de Montmartre était déjà classée au nombre des monuments historiques à préserver de la pioche des démolisseurs. Et la Société des Monuments, une fois de plus, s'est montrée bonne tutrice des reliques de la vieille France.

Il eut été regrettable que des maisons de rapport eussent couvert, sous peu d'années, les terrains où tant de vestiges d'un passé vénérable survivront, en cette église de Saint-Pierre et dans l'enclos dont elle demeure entourée.

Peu d'endroits, à Paris, sont aussi fleuris de souvenirs que cette colline de Montmartre. Elle semble véritablement un de ces lieux privilégiés et sacrés qu'on peut supposer prédestinés à être le théâtre des manifestations changeantes de l'idéal d'un peuple. Et si les contreforts inférieurs de cette sorte de montagne sacrée abritent les exubérances, les extravagances et les efflorescences d'imagination désordonnée d'une jeunesse artistique et littéraire un peu effrénée, les sommets de la colline semblent avoir été, de tous temps, réservés à l'expansion des hautes aspirations religieuses.

Avant que Saint Denys vint proposer aux Gaulois de Lutèce de greffer les idées de l'Évangile sur le vieux tronc vivace des doctrines druidiques, la colline de Montmartre était couverte d'une forêt où se réunissait un collège de Druides. Le lieu couvert d'arbres et rafraîchi par quatre sources devait ainsi être propice au culte de ces hommes qui ne voulaient d'autre temple à la Divinité que les voûtes de verdure entretenues en vigueur toujours renaissante par la fraîcheur des belles eaux.

Les quatre sources de Montmartre devinrent plus tard les quatre fontaines. On en trouve les vestiges dans la rue de La Fontaine-du-But et dans la rue de la Bonne, où était, jadis, la Fontaine Bonne-Eau.

On sait qu'un temple à Mercure avait été élevé, après l'invasion romaine, à l'endroit où se trouve, aujourd'hui, le bal du Moulin de la Galette et un temple à Mars, aux environs du tertre sur lequel fut construite l'église Saint-Pierre.

A en croire l'opinion de certains historiens, une église aurait été construite sur l'emplacement de l'église maintenant désaffectée, pendant la première moitié du huitième siècle. C'est cette église paroissiale que Louis VI fit réparer et agrandir, en 1135, à la prière de la reine Allix sa femme. Ces remaniements successifs de l'édifice expliquent le mélange de style roman et de style ogival qu'on y remarque et cette juxtaposition de fenêtres à plein-cintre et de fenêtres à ogive, mais sans floraison fantaisiste dont le vaisseau principal et les chapelles latérales sont respectivement éclairées.

On a utilisé dans l'intérieur de l'église deux colonnes de marbre noir placées au-dessus des orgues, deux autres colonnes semblables, dans l'abside, et plusieurs chapiteaux de marbre blanc dans la nef. Ces ornements provenaient de l'église primitive de Montmartre qui les avait peut-être empruntés au temple de Mars qu'elle avait remplacé.

Le calvaire construit autour de l'église, dans l'enceinte assez vaste dont fait partie l'ancien cimetière de Montmartre, a été édifié plus récemment. Il est la reproduction fidèle d'un calvaire qui fut en honneur depuis le treizième

siècle au Mont-Valérien. Il se compose de neuf stations en bas-relief, au lieu des quatorze stations dont se compose communément le chemin de la croix. La dernière station n'est pas, comme les autres, en bas-relief enchâssé au mur de clôture de l'enceinte. Elle est située sur un terre-plein d'un peu plus d'un mètre de haut et consiste en trois croix où agonisent Jésus et les deux Larrons, élevée au-dessus d'une crypte consacrée à Notre-Dame des Sept Douleurs. Des arbres étendent leur verdure recueillie sur l'agonie douloureuse du Christ mourant, la supplication pénitente du Bon Larron et les blasphèmes exaspérés de son compagnon de supplice. Et on constate que des dévotions ferventes, à ce calvaire, survivent à la suppression du culte, par les nombreuses prières au crayon dont sont couverts les murs de la crypte.



Le calvaire de Montmartre.

Ce calvaire fut construit en 1805, lors du séjour du pape Pie VII en France, pour le couronnement de Napoléon. Et une pensée de ce grand homme, qu'il n'est pas hors de propos de rappeler, se rattache à Montmartre. Son imagination hantée par les souvenirs de l'antiquité, dont tout le décor de son époque était inspiré, voyait une analogie entre les hauteurs de Montmartre et les collines de Rome ou d'Athènes.

Il avait le projet de faire construire un temple, sur le modèle du Parthénon, à l'emplacement où s'élève la basilique du Sacré-Cœur. Et ce temple, ô ironie! devait être dédié à la Paix.

Derrière le calvaire, au nord, se trouvent les restes du cimetière de Montmartre. On y remarque, livrées à l'abandon, quelques tombes de morts dont le nom a gardé une certaine notoriété. Nicolas de Swetchine et la célèbre Anne de Swetchine y dorment leur dernier sommeil, à côté d'une comtesse de Bougainville, du comte d'Espréménil.

Il est peu de ces pèlerins, poussés à flots sans cesse renouvelés vers la basilique neuve, qui aient un souvenir pieux pour l'humble et vieille église qui appuie malaisément sa vétusté aux étais dont ses murailles lézardées sont vaille que vaille, soutenues. Et l'aspect de cette décrépitude, à l'ombre de la solidité massive de l'édifice voisin est d'une touchante mélancolie.

La gravure que nous en a donnée Mlle Anita Marius en rend bien le pittoresque favorable au rêve.

Toute cette place du Tertre et l'enclos planté d'arbres qui entourent la vieille église jusqu'aux végétations abandonnées de son calvaire, donnent à ce coin recueilli de Montmartre, la physionomie apaisée et accueillante à la méditation de quelque coin isolé de province tout à fait inattendu. Tant de générations disparues sont venues là exhaler les aspirations de leur âme et leur inquiétude de l'infini, qu'on ne saurait marcher là, qu'avec recueillement et avec respect.

H. Houdon.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.



La République amenant les enfants vers l'instruction. — Groupe en marbre. — Salon des Champs-Élysées de 1897
Gravure de Crosbie.

La République est un thème allégorique que l'art se plaît à broder avec une variété infinie. Les peintres et les sculpteurs se sont fait de cette grande personnalité morale une idée qui a changé selon les circonstances et les événements. Ils nous ont donné tour à tour la République austère ou batailleuse, agressive ou pacifique, souriante ou d'une majestueuse impassibilité.

L'artiste dont nous reproduisons l'œuvre a conçu, lui, une République sereine et bienveillante; pour M. Albert Roze, la période héroïque

est terminée. Son allégorie n'a pas l'allure menaçante et inquiète : mais une impression de paix et de bonté se dégage du groupe qu'il a rêvé et exécuté. C'est « la République amenant les enfants vers l'instruction » : elle porte encore le bonnet phrygien de ses origines; mais ses gestes sont apaisés ; la branche de chêne qu'elle tient au-dessus de sa tête signifie la force et la sagesse qui lui assurent l'avenir.

Cette œuvre qui a valu à son auteur, au Salon de cette année, une troisième médaille, est destinée à décorer le monument funèbre du sénateur Frédéric Petit, ancien maire d'Amiens.

M. Albert Roze a fait de brillantes études à notre École nationale des Beaux-Arts. Il est actuellement directeur de l'École régionale des Beaux-Arts d'Amiens, sa ville natale. C'est un artiste encore jeune, plein de conscience et de talent.

F.



L'ÉLÉPHANT BLANC DE SIAM

En lisant les comptes-rendus des voyages du roi Khoulalongkorn en Europe, on serait tenté de prendre le monarque siamois pour un prince anglais, instruit, bien élevé, ayant des goûts littéraires très développés et disposé à favoriser de tout son pouvoir dans ses États les progrès de la civilisation. Ce jugement serait, à notre avis, aussi superficiel que le vernis occidental qu'une éducation britannique a donnée au plus absolu des potentats de l'Extrême-Orient. Qu'il le veuille ou non, une fois rentré dans sa capitale, le roi de Siam redevient le souverain du pays de l'Éléphant Blanc.

L'animal sacré qui vit sur les bords du Ménam, dans une dépendance du palais chinois de Bang-Pa-In, n'est pas seulement un emblème national comme les ours de Berne ou les louves que l'on voit à Rome enfermées dans une cage au haut de l'escalier du Capitole : il est avant tout un emblème religieux. Ainsi s'explique la vénération profonde qu'il inspire aux fidèles disciples de Bouddha.

Lorsqu'un jeune éléphant blanc a été capturé sur le territoire de Siam, les populations se précipitent à sa rencontre ; des milliers d'arbres sont abattus dans les forêts afin de tracer en son honneur de larges voies où il pourra passer plus facilement avec son escorte. Les mandarins lui apportent des présents et les *talapoins*, c'est-à-dire les ministres du culte bouddhiste, lui adressent des prières et versent sur lui de l'eau lustrale. Enfin, après un voyage triomphal, l'animal sacré arrive à Bangkok ou dans la résidence qui lui est assignée aux environs de la capitale, et est installé dans une étable qui ressemble à un palais. Le roi vient le visiter, ses gardiens lui offrent pendant toute la journée des bananes, de la canne à sucre et toutes les autres friandises qui sont le plus goûtées des éléphants. Les talapoins, vêtus de longues robes jaunes, se rendent en pèlerinage auprès de lui et se disputent la faveur d'obtenir un de ses regards. Il n'est pas rare que cette idole vivante succombe prématurément à un régime de séquestration trop absolu et à un excès de nourriture. La nouvelle de sa mort se répand avec une foudroyante rapidité de l'une à l'autre extrémité du territoire du royaume. La nation entière déplore la perte de l'animal sacré qui était en même temps le symbole de la religion et de la patrie, et la Cour de Siam lui fait de magnifiques funérailles.

Comment de fidèles bouddhistes ne rendraient-ils pas des honneurs extraordinaires à un être prédestiné qui peut contenir en germe une des futures incarnations de leur dieu ! Bien que Krishna ait tué l'éléphant Kabalya dans la mémorable bataille dont le *Prem Sagar* raconte les péripéties, toutes les religions qui ont eu leur berceau dans l'Inde considèrent le plus puissant des pachydermes comme l'emblème de la force et de la sagesse.

Un éléphant qui se distingue de ses congénères par sa couleur blanche est, aux yeux des disciples de Bouddha, un être absolument exceptionnel qui paraît appelé à devenir une nouvelle incarnation de la divinité. Cette couleur blanche est d'autant plus considérée comme un signe de prédestination qu'elle est extrêmement rare parmi les éléphants.

La science a depuis longtemps découvert les véritables origines d'un phénomène qui inspire au peuple siamois une si profonde vénération. L'éléphant blanc n'est pas autre chose qu'un éléphant malade. L'*albinisme*, c'est-à-dire l'absence complète du *pigment*, qui colore l'épiderme et le système pileux, est assez fréquent chez certaines espèces d'animaux, tels que les lapins et les souris. Le genre humain n'est pas exempt de cette infirmité. il en existe des exemples. surtout chez les nègres ; et on la rencontre aussi parmi les éléphants, mais le cas est extrêmement rare.

Lorsque les Siamois ne peuvent se procurer un éléphant tout à fait blanc, ils se contentent d'un éléphant marqué d'un certain nombre de taches blanches. soit par suite d'un albinisme partiel, soit par un pur caprice de la nature. C'est le cas de l'animal sacré de très médiocre apparence qui réside en ce moment dans un somptueux pavillon qu'un canal artificiel sépare du palais chinois de Bang-Pa-In. Le roi Khoulalongkorn a fait bâtir sur les bords du Ménam, à une soixantaine de kilomètres de Bangkok, un palais européen dont l'architecte Grassi a dessiné les plans, et un palais chinois d'aspect assez disgracieux construit dans le style le plus moderne du Céleste-Empire. Une des façades

de ce monument borde le canal, de l'autre côté duquel s'élève le pavillon ou réside l'Éléphant Blanc. Un pont assez solidement construit, pour que le vénéré pachyderme puisse le traverser sans provoquer un effondrement, relie les deux édifices, et au sortir du palais du roi, les voyageurs ne manquent jamais de visiter l'animal sacré.

Cette visite cause aux Européens une déception profonde. L'Éléphant Blanc est un éléphant gris ; c'est à peine s'il a sur le dos et sur les jambes quelques taches blanchâtres. Ses yeux, au lieu d'être roses comme l'exigerait la tradition, sont d'une couleur bleu foncé. Il n'en jouit pas moins de tous les honneurs attachés à ses fonctions, et comme les taches dont il est marqué suffisent pour qu'il puisse devenir une nouvelle incarnation de Bouddha, sa présence seule est un gage de prospérité et de gloire pour le pays qui a le bonheur de le posséder.

G. Labadie-Lagrave.



LE PAIN DE PARIS

La corporation des boulangers de Paris date du règne de Philippe-Auguste. On sait qu'elle reconnaît pour patron saint Honoré.

Saint Honoré,
Dans sa chapelle,
Est honoré
Avec sa pelle.

A toutes les époques, le pain de Paris a été très renommé, mais les boulangers le vendaient trop cher. Saint Louis fut le premier qui défendit de fabriquer des pains dont le prix fût inférieur à une obole ou supérieur à deux deniers.

Indépendamment des boulangeries, il existait des fours banals où les Parisiens apportaient leur blé ou faisaient cuire la pâte, pétrie dans leurs maisons. Tel était, dans la Cité, le *four d'enfer*, ainsi nommé à cause des reflets rougeâtres qu'il projetait au loin.

Les fours, privés ou banals, ne pouvaient être allumés ni les dimanches, ni les fêtes, ni les veilles de fêtes. Tous les samedis, à la tombée de la nuit, il fallait les éteindre : et le lundi, au point du jour, on pouvait voir sur le seuil de leur porte, les fourniers qui attendaient impatiemment, pour rallumer leurs fours, le premier coup de matines. D'ailleurs on n'avait pas alors l'habitude de manger du pain tendre et on n'en éprouvait pas le besoin.

Les boulangers dépendaient du grand panetier et du prévôt de Paris, qui multipliaient les règlements et les taxes.

Vers le milieu du quatorzième siècle, le petit pain — notre pain ordinaire — devait être vendu, suivant la qualité, deux deniers ou un denier, mais le poids variait d'après le prix du blé. Des lettres patentes d'Henri III, en 1577, obligeaient les boulangers à tenir leurs maisons, ouvroirs et fenêtres, toujours garnies de pain blanc dit *de Chailly*, de pain blanc bis dit *Bourgeois*, de pain noir dit *de Brode*. Au dix-septième siècle, ces pains, les plus usités dans le Paris d'autrefois, se vendaient uniformément douze deniers ; mais le premier pesait douze onces, le second seize onces et le troisième quatorze onces. Plus délicat était le *pain de chapitre*, ainsi nommé parce qu'il fut fabriqué pour la première fois, à l'usage des bons chanoines dont la gourmandise était légendaire, par le boulanger du chapitre de Notre-Dame.

Les pains de luxe datent des premières années du dix-septième siècle. Un boulanger créa, à cette époque, le *pain mollet*, en mêlant du lait, du sel et de la levure de bière à la pâte fermentée. Non moins recherchés étaient le *pain coco* du Languedoc, où on mettait du sucre et des œufs, — le *pain de Gentilly*, au beurre, — le *pain à la Montauron*, pétri dans du lait, — le *pain de Gonesse*, célèbre, comme une Andalouse, par ses grands yeux,— le *pain à la Reine*, etc., etc.

Les hôteliers et les cabaretiers dont tous les clients réclamaient du pain mollet et qui avaient intérêt à n'en pas donner — il était fort cher et on en mangeait trop — firent un procès aux boulangers, en invoquant comme prétexte la levure de bière qui était, disaient-ils, malsaine. Il y eut d'innombrables expertises de médecins et de chimistes, et je n'ai pas besoin de dire qu'elles furent contradictoires. Deux partis se formèrent : les *pain-molistes* et les *anti-molistes*. Le lieutenant de police, La Reynie, qui était anti-moliste, interdit, en 1669, la levure de bière ; mais le Parlement, l'année suivante, donna gain de cause aux boulangers, grâce à l'appui du président de Lamoignon qui aimait beaucoup le pain mollet.

Paris consomme aujourd'hui, en moyenne, 350 millions de kilogrammes de pain, 400 grammes par habitant et par jour. On compte environ 2,000 boulangers, c'est-à-dire un pour 1,200 habitants. La concurrence — elle est peut-être exagérée — devait, croyait-on, diminuer le prix du pain. Les Parisiens ne s'en sont pas encore aperçus.

Henri d'Almeras.



LE TRÉSOR DE SAINT-MAURICE

A l'orée de la vallée du Rhône, tout près du lieu où le torrent, qui n'est pas encore un fleuve, se déverse dans le lac Léman, on aperçoit une centaine de maisons basses, d'un gris sombre, couvertes en ardoises, avec des jardins et des arbres verts. C'est Saint-Maurice, la Tarnade et l'Agaune des Romains, qui s'enorgueil-

lit d'être chrétienne depuis l'an 58, date dont elle a fait la devise de son blason.

Au pied des masses colossales des rochers du Scex, dans un repli de ce cirque cyclopéen,



Trésor de Saint-Maurice. — Châsse en argent doré, des enfants de saint Sigismond, XIIe siècle.

s'élèvent les vastes bâtiments de la Royale abbaye, dominés par la pyramide romane de son abbatiale.

L'accès de ce monastère est à la fois seigneurial et rustique. Le large portail s'ouvre en haut d'un beau perron; le vestibule est orné de fragments antiques, et sa clef de voûte offre les armoiries de l'abbaye : *de gueules à la croix alaisée, pommée et tréflée d'argent*, dite de saint Maurice.

Les religieux sont des chanoines réguliers de saint Augustin; ils portent le costume des prêtres séculiers, avec un cordon blanc en filet, qui figure le rochet imposé par leur règle. Au chœur, ils revêtent le camail d'écarlate bordé d'hermines.

Leur abbé, dont l'élection leur appartient, est évêque titulaire de Bethléem, et de droit est commandeur des SS. Maurice et Lazare. Un grand nombre de ces religieux est recruté parmi les familles d'ancienne noblesse féodale du Valais, telles que les Courten, les Coeatrix, les Werra, les Stockalper, les Riedmatten.

Leur vie est confortable, mais modeste, comparable, en somme, à celle de nos curés de campagne. Le moindre vestige de luxe est banni soit de la table soit du logis, et la seule salle qui pourrait passer pour être décorée est la Bibliothèque, riche en livres rares et précieux, qui communique par une porte grillée avec les Archives, salle blindée de fer, où se conservent des manuscrits admirables, des autographes de papes, de saints, une lettre de saint Louis et des parchemins qui remontent à la plus haute antiquité.

L'église abbatiale, reconstruite au dix-septième siècle, est bâtie sur le plan d'une basilique à trois nefs : les colonnes et les tombées des voûtes sont composées, comme au dôme de Sienne, de pierres blanches alternant avec des pierres noires. Deux belles colonnes romaines en marbre noir soutiennent le grand arc du chœur. On remarque, dans cette église, la châsse en argent doré du douzième siècle qui renferme les reliques de saint Maurice, mises à l'abri des cupidités pieuses par une énorme grille en fer ouvragé qui ferme la chapelle.

Mais ce qui est surtout admirable, c'est le fameux trésor de l'abbaye, renfermé dans les armoires à portes de fer de la sacristie.

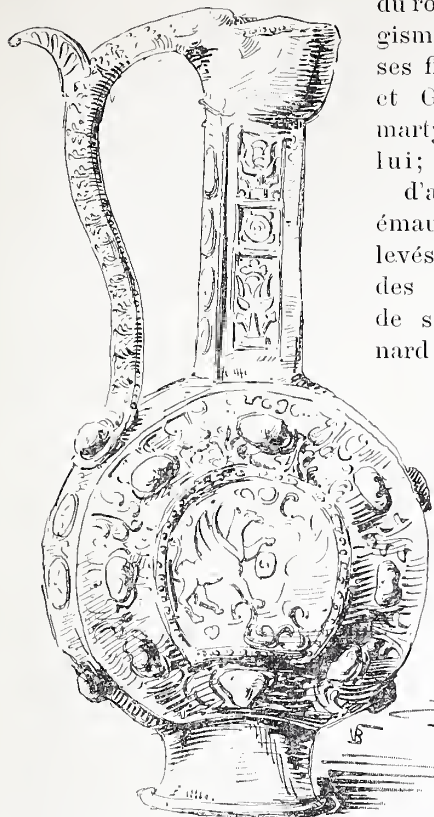
Outre des châsses, coffrets du cinquième, du douzième, du quinzième siècle, les pièces principales de cette splendide collection sont véritablement rares et merveilleuses. La plus apparente est le magnifique vase en sardonyx, qui remonte à une époque antérieure à Jésus-Christ : c'est une sorte de buire, taillée dans une splendide sardoine, montée sur un piédouche et accompagnée d'accessoires en émail cloisonné sur or, enrichie de camées et de pierres précieuses. Un riche amateur israélite en offrit jusqu'à huit cent mille francs.

Viennent ensuite une aiguière en or fin, décorée de filigranes et de plaques en émail cloisonnées, qui aurait été envoyée à Charlemagne par le calife Haroun-al-Raschid : le buste en argent repoussé, d'un travail du onzième siècle, qui renferme outre la tête de saint Candide, des fragments de la vraie Croix, de la crèche, du Calvaire et du mont Thabor :



Tresor de St-Maurice. — Vase en sardonyx, dit vase de saint Martin.

un autre buste enveloppant la tête de saint Victor, officier de la Légion Thébaine ; la châsse du roi saint Sigismond et de ses fils Gistald et Gundebald. martyrisés avec lui; le bras d'argent à émaux champlevés où sont des ossements de saint Bernard de Menthon, le fondateur de l'hospice du Mont-jou, appelé de



Trésor de St-Maurice. — Aiguière en or fin.

nos jours le Grand Saint Bernard; une monstrance, avec une épine de la couronne du Christ, envoyée par saint Louis, roi de France, en 1261 ; le reliquaire de sainte Appollonie.

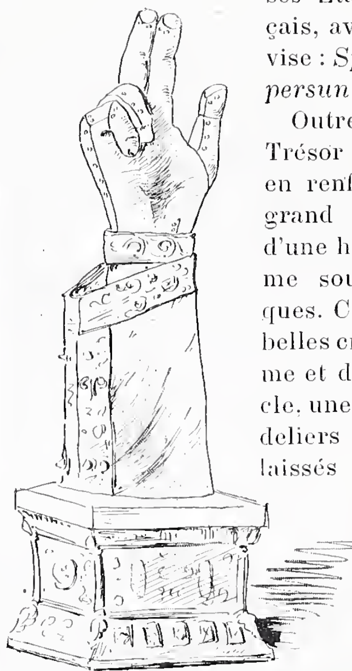
D'autres pièces encore sont intéressantes : la coupe de Charlemagne, la croix de saint Louis, la croix de saint André ; l'anneau de saint Maurice, un des trois dont la tradition attribue la possession au chef de la Légion Thébaine.



Chef de St-Candide, XIe siècle, en argent repoussé.

Cet anneau est fait d'un saphyr ovoïde d'un bleu très pâle, enchâssé dans une bague en or unie et polie. Le second est conservé à la cathédrale de Saint-Jean-de-Maurienne. Le troisième, donné à Pierre-le-Petit-Charlemagne, comte de Savoie et légué par lui à ses descendants, fut pendant longtemps, dans cette famille souveraine, le signe d'investiture des États. Chaque souverain, à sa mort, le remettait à son héritier. Il disparut pendant la Révolution, mais Charles-Albert en fit faire une belle reproduction.

Une belle œuvre d'art, statue équestre de saint Maurice armé de toute pièces et vêtu en chevalier du seizième siècle, figure au Trésor. Elle est de grandes dimensions. Elle fut envoyée au monastère par Emmanuel Philibert, surnommé le duc Tête de Fer, vainqueur de la bataille de Saint-Laurent, l'un des meilleurs lieutenants de Philippe II, et qui, dépouillé de ses États par les Français, avait pris cette devise : *Spoliatis arma supersunt.*



Bras d'argent contenant des reliques de St-Bernard de Menthon.

Outre ces objets, le Trésor de Saint-Maurice en renferme encore un grand nombre d'autres d'une haute valeur comme souvenirs historiques. Ce sont, outre de belles crosses du treizième et du quinzième siècle, une mitre, des chandeliers et un encensoir laissés à l'abbaye par Amédée le Pacifique, premier duc de Savoie, l'ermite de Ripaille élu pape par le concile de Bâle, sous le nom de Félix V, et qui résigna la tiare pour rendre la paix à l'église, ce qui le fit appeler le « Salomon de son siècle » ; c'est aussi le calice du fameux Mathieu Shinner, le cardinal de Sion, grand patriote et grand capitaine, exilé du Valais, et mort à Rome en 1521.

L'antique et royale abbaye a été visitée par maints pèlerins illustres qui, tous, ont enrichi son trésor : les papes Étienne III (huitième siècle), Léon III, saint Léon IX l'Alsacien, Eugène III, Grégoire X et Martin V, Charlemagne, Charles-le-Chauve, Charles-le-Gros, Othon-le-Grand, l'impératrice Adelaïde, les empereurs Charles IV et Sigismond, une foule de rois et de princes vinrent s'agenouiller devant les restes des martyrs Thébains, impitoyablement massacrés en 302, par l'ordre du césar Maximien Hercule, au nombre de cinq mille.

Ce fut un siècle et demi après ce massacre que Théodore, évêque du Valais, fonda l'abbaye. Sigismond, roi de Bourgogne en 515, l'agrandit, abdiqua la couronne, y reçut la tonsure avec huit de ses comtes. Cinq cents moines chantaient alors sans interruption le *laus perennis* en l'honneur des martyrs.

X.



LE MICROPHONOGRAPHE

Voici un instrument, de la dimension d'une petite machine à coudre, qui imprime toutes sortes de sons (depuis les bruits les plus simples et les plus imperceptibles, tels que ceux de la marche d'un insecte sur une planchette, jusqu'aux accords si compliqués de la voix humaine) puis qui les répète à volonté, autant de fois qu'on le désire, mais qui les répète considérablement amplifiés, au point de les rendre facilement sensibles pour les ouïes les plus mauvaises, celles des sourds-muets en particulier. Tel est le microphonographe, inventé par un tout jeune professeur de l'Université de Genève, M. Dussaud, qui, avec une extrême obligeance, a bien voulu le faire fonctionner devant nous. L'invention ne date guère que d'un an et déjà l'appareil, qui n'est pas encore dans le domaine public, est arrivé à une grande perfection, par suite d'amendements successifs. Voyons donc en quoi il consiste. Par les quelques mots qui viennent d'en être dits plus haut, on voit déjà que cet instrument est à la fois un *enregistreur* et un *répétiteur* du son (comme le phonographe) et un *microscope* du son (comme le microphone). Et, de fait, l'appareil nouveau n'est pas autre chose, ainsi que son nom l'indique, qu'un phonographe ingénieusement combiné avec un microphone.

Tout le monde connait le *phonographe* (1), imaginé par Édison, il y a vingt ans. Chacun a pu entendre des discours ou des airs de musique répétés, avec une exactitude tout à fait surprenante, par cet ingénieux appareil. Mais le phonographe reproduit les bruits tels qu'ils sont (avec un petit nasillement supplémentaire) et sans les grossir.

Tout autre est le *microphone*, appareil inventé par Hughes pour renforcer les sons, mais sans les enregistrer. Il existe déjà un grand nombre de modèles de microphones.

Le parleur ou transmetteur, journellement usité dans le téléphone ordinaire, est tout simplement un microphone perfectionné par Ader — c'est grâce à cette adjonction que le téléphone ordinaire a pu devenir un appareil de transmission à grande distance.

M. Dussaud a donc eu l'idée d'amplifier les sons du phonographe, au moyen d'un microphone spécial.

Dans le microphonographe, le microphone sert à la fois à l'enregistrement du son et à sa répétition.

Pour l'enregistrement, le microphone transmet à la membrane du phonographe, au moyen d'un courant électrique, les bruits qui doivent être imprimés par le burin, sous forme de petites dépressions, sur le rouleau de cire.

Pour la répétition, un autre microphone d'un système différent, communique au cornet téléphonique, en les amplifiant, les vibrations qui lui ont été transmises par la membrane du phonographe.

Au moyen d'un système de vis micrométriques, de leviers et de ressorts, et en faisant varier l'intensité du courant, on arrive à graduer à volonté l'intensité des sons transmis. — C'est là un point capital. En effet, le microphonographe, fonctionnant à plein courant, produit des sons d'une telle violence qu'ils ne peuvent être supportés, même pendant quelques instants, sans une vive douleur, par une oreille normale, mais les sourds, bien entendu, supportent une intensité de son proportionnelle à leur surdité et c'est même là une des applications intéressantes de l'appareil, puisqu'il permet ainsi de mesurer l'**acuité auditive**. — Mais il peut rendre des services bien importants aux sourds, ainsi que nous allons le voir. — Entrons ici dans quelques détails sur la surdité acquise et sur la surdi-mutité :

1° **Surdité acquise**. — Privé, par le fait de son infirmité, du principal moyen de communiquer avec ses semblables, le sourd devient taciturne, sombre et mélancolique. — Celui qui trouverait un remède à la surdité rendrait donc un très grand service à une catégorie fort nombreuse de malades, car les sourds, à un degré plus ou moins accentué, sont légion. — Or, l'otite sèche, qui cause la plupart des surdités survenant avec les progrès de l'âge, est, par les traitements ordinaires, à peu près incurable.

Après avoir fréquenté les cliniques ou le cabinet de tous les spécialistes en renom, ces malades se découragent et renoncent bientôt à utiliser le peu d'ouïe qui leur reste. Et comme, en vertu d'une loi physiologique bien connue, tout organe qui ne fonctionne plus se détériore et s'atrophie, leur surdité s'accentue de jour en jour davantage.

Le seul traitement qui ait donné jusqu'ici des résultats sérieux dans le traitement de la surdité consécutive à l'otite sèche a été inventé récemment par le docteur Urbantschitsch, de Vienne.

Il consiste en exercices acoustiques gradués. Urbantschitsch, se basant sur cette remarque que beaucoup de sourds entendent mieux au mi-

(1) Voir le *Magasin Pittoresque*, année 1889, page 147.

lieu du bruit, a eu l'idée originale de traiter la surdité par le bruit. Mais il n'emploie pas indifféremment tel ou tel bruit. Le meilleur excitant de l'ouïe est sans contredit la voix humaine. Malheureusement certains sourds sont déjà incapables d'entendre même les cris, et d'un autre côté ce traitement imposerait au médecin une fatigue insupportable.

Le microphonographe trouve donc ici son emploi, et c'est, à ce point de vue, l'instrument idéal, puisque, non content de reproduire la parole, il permet encore d'en graduer l'intensité comme on le désire. On peut, dès maintenant, prévoir le jour où toute une méthode de traitement, basée sur des exercices au microphonographe, permettra d'améliorer l'audition de beaucoup de malades. Mais, pour éviter les mécomptes, il ne faut pas s'attendre à voir guérir de vieilles surdités en quelques séances. Le traitement sera méthodique et forcément un peu lent. Les résultats obtenus dépendront surtout de la constance du malade et de la patience du médecin.

Il serait d'ailleurs nuisible d'employer de trop grandes intensités qui pourraient blesser l'organe malade.

Au début, l'appareil Dussaud était actionné par une pile de 60 éléments. On a reconnu que 3 suffisaient pour obtenir l'action voulue sur les tympans les plus rebelles, et l'instrument a bénéficié de cette simplification;

2° **Surdi-mutité.** — L'utilisation du microphonographe à l'amélioration du sort des sourds-muets n'est pas moins intéressante, puisqu'on trouve, en Europe seulement, 200,000 personnes affectées de cette infirmité.

On sait que le sourd-muet n'est muet que parce qu'il est sourd, c'est-à-dire que n'ayant jamais entendu parler, ou ayant cessé d'entendre la parole à un âge où l'habitude du langage n'était pas encore suffisamment prise, il n'a pu, comme l'enfant ordinaire, imiter et répéter l'infinie variété de sons dont se compose le langage articulé. Chose curieuse : un enfant qui parlait déjà, perd cette faculté, s'il devient sourd avant l'âge de sept à huit ans, et même quelquefois plus tard. Le libre développement du langage est donc sous la dépendance directe du sens de l'ouïe.

Néanmoins, de nos jours (et cela constitue déjà un immense progrès), on est arrivé à faire parler les sourds-muets. Ils lisent la parole sur les lèvres et prononcent des mots qu'ils n'entendent pas. Mais leur voix est « rauque, dure, mal assise, trop haute ou trop basse, trop lente ou trop précipitée et d'une monotonie parfois désespérante, fatigante même. L'articulation, de son côté, laisse à désirer. Son manque de netteté contribue à rendre la parole du sourd démutisé peu compréhensible pour les personnes qui ne sont point habituées à l'entendre (1) ». Ce n'est pas seulement la voix qui laisse à désirer chez les sourds-muets. Actuellement ces infirmes ne peuvent recevoir qu'une éducation et une instruction élémentaires. Incapables de saisir les notions abstraites et aussi les nuances des sentiments et du langage, ils sont restés un peu grossiers, susceptibles, volontaires, irascibles.

Tous ces défauts pourraient disparaître par la rééducation de leur ouïe, et la restitution de la faculté auditive aurait une énorme influence sur le développement de l'intelligence de ces malheureux.

Dans ces conditions, tout appareil nouveau, pouvant permettre d'exercer leur organe acoustique, serait le bien venu.

Le docteur Urbantschitsch, cité plus haut, leur a déjà appliqué sa méthode avec quelques résultats. Mais rien ne vaut pour eux la voix humaine, ni surtout la plaque vibrante du microphonographe. Avec cet appareil, de nombreux sourds de toute âge et de toute catégorie ont entendu immédiatement un air de musique, la Marseillaise, par exemple, dont ils suivaient la mesure, en marquant la cadence et en manifestant une vive satisfaction. En réalité, c'est une révélation qui se produit pour eux.

Il parait donc certain que, pour ces malheureux aussi, l'appareil nouveau sera extrêmement utile, en les habituant peu à peu à entendre d'une façon normale. Et le microphonographe sera d'autant plus commode, pour l'éducation en commun des sourds-muets, qu'un même professeur pourra, avec un seul appareil, faire faire des exercices à plusieurs élèves, en graduant, à volonté, l'intensité de son nécessaire à chacun d'eux.

Dès maintenant, l'appareil Dussaud pourrait servir à 50 personnes à la fois, et nous sommes plutôt au-dessous de le vérité en indiquant ce chiffre de 50.

Mais le soud-muet n'a pas seulement à recouvrer le sens de l'ouïe, il a encore à apprendre lentement à imiter les sons qu'il entend, comme fait l'enfant de quelques années.

Le traitement sera donc long. Il exigera, de la part du professeur, un dévouement à toute épreuve et ne réussira pas toujours. Mais, en admettant même qu'il ne puisse rendre à la vie commune qu'une partie des sourds-muets, que de remerciements ne devrait-on pas encore à l'inventeur!

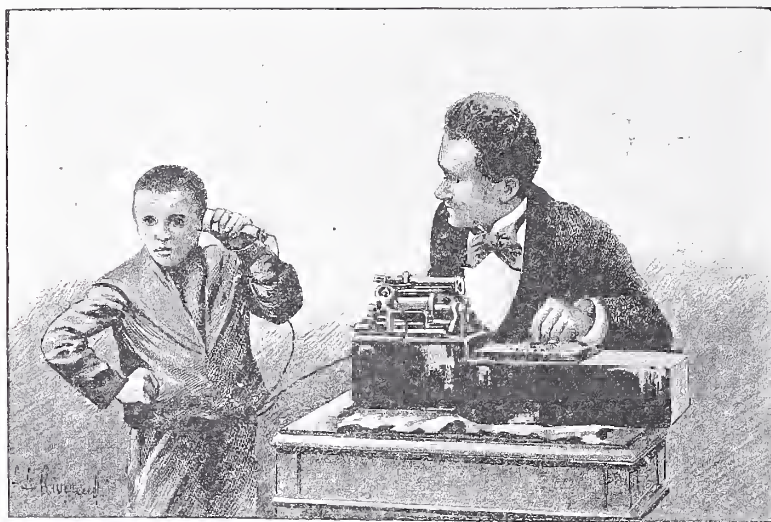
Autres applications du microphonographe. — En dehors de son emploi dans le traitement de la surdité, qui est actuellement et restera la principale application du micropho-

(1) Nous extrayons textuellement ces quelques lignes d'une note fort intéressante que M. Drouot, professeur à l'Institution nationale des Sourds-Muets, a bien voulu nous remettre sur la question. C'est aussi à M. Drouot que nous avons dû l'honneur d'être mis en rapport avec M. Dussaud.

nographe, cet instrument est appelé à rendre d'autres services. « Il y a là, dit le docteur Laborde, toute une science en germe : la microphonographie, ou étude des bruits des organes sains ou malades ».

L'instrument fait entendre à l'auscultation les bruits du cœur et du poumon, de la circulation du sang, etc., avec une netteté qu'est loin de donner le sthétoscope. De plus, il permet d'enregistrer ces bruits de manière à en conserver le souvenir et à les comparer ensuite à d'autres, ce qui n'est pas sans importance, attendu que beaucoup d'entre eux sont fugaces. Il pourra donc devenir, par la suite, un utile auxiliaire du physiologiste et du médecin.

Le microphonographe pourra encore, en imprimant le son à grande distance, servir de relai au téléphone et, par conséquent, permettre les communications téléphoniques les plus éloignés, qui ne sont pas encore possibles actuellement.


Enfant sourd écoutant le microphonographe.

Nous croyons pouvoir ajouter ici, sans manquer à la parole donnée à M. Dussaud, que son instrument est à la veille de réaliser une autre innovation extrêmement pratique dans la téléphonie.

Le microphonographe a eu pour parrain le docteur Laborde, qui en a présenté le premier modèle à l'Académie de Médecine, dans sa séance du 29 décembre 1896. — Depuis cette époque, M. Dussaud a constamment travaillé avec la collaboration de M. Georges Jaubert, docteur ès-sciences, à améliorer son instrument et le docteur Laborde a fait fonctionner de nouveau devant ses collègues, en juin 1897, un appareil Dussaud perfectionné dont il résumait ainsi les avantages :

1° Les bruits sont considérablement renforcés;

2° Ils ont plus de netteté et présentent moins de nasillement;

3° Ils peuvent être entendus de nombreuses personnes à la fois, grâce au bitéléphone de Mercadier;

4° Enfin ils peuvent être entendus à de grandes distances, grâce au merveilleux microphone inventé par M. Berthon, administrateur de la Société des Téléphones.

Le microphone dont il est question ici est constitué, dans sa partie essentielle, par une *membrane de charbon* vibrante.

Ainsi que nous le disions plus haut, M. Dussaud travaille avec ardeur à perfectionner sans cesse son appareil et il nous ménage, sans doute, encore bien des surprises.

Au reste, une longue et brillante carrière s'ouvre devant le jeune inventeur, puisqu'il n'a que vingt-sept ans et qu'il est déjà professeur de physique appliquée à l'Université de Genève, député de la Confédération et auteur de plusieurs travaux appréciés sur la physique pure et appliquée.

Docteur Dhomont.



VIEUX SOUVENIRS

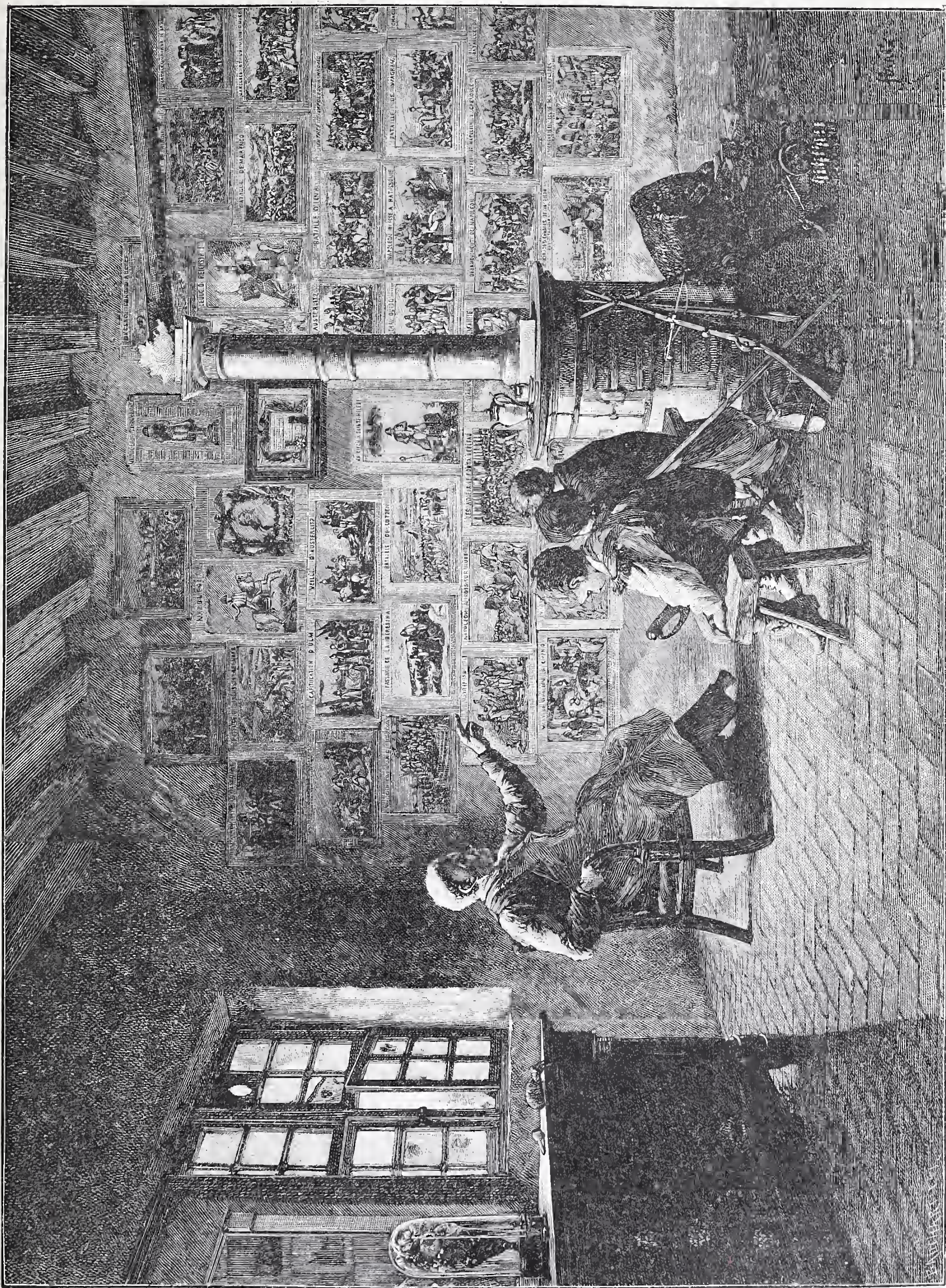
On pense involontairement, devant cette œuvre enfantine et grave à la fois, du peintre Haag, aux vivantes lithographies de Charlet. Il aimait aussi, le spirituel et visionnaire imagier des grandeurs et des misères de la vie militaire, à grouper d'espiègles frimousses d'enfants empêtrés dans des attirails guerriers, autour de quelque vieux brave qui les faisait méthodiquement jouer au soldat.

Mais Charlet était Parisien, fils d'un père qui était mort dragon de la République et qui lui avait laissé, ainsi qu'il aimait à le rappeler lui-même, pour tout héritage « une culotte de peau « et une paire de bottes fatiguées par les cam« pagnes de Sambre-et-Meuse, et aussi son dé« compte de linge et de chaussures, lequel s'est « monté à neuf francs soixante-quinze centi« mes. » Et il vivait à une époque tellement encore illuminée de gloire guerrière. qu'un peu de la joyeuse ivresse des pères triomphants riait dans les yeux ingénus des enfants fascinés par les jeux de la guerre.

Le peintre Haag n'avait pas les mêmes raisons d'imprimer ce caractère de joie turbu-

lente, dont sont animés les visages des *Joueurs de soldat* de Charlet, aux graves petits écoliers qu'il met en scène. Le nom du peintre ne nous indiquerait pas son origine alsacienne, que nous nous sentirions quand même en Alsace, au premier coup d'œil arrêté sur son tableau.

Cette salle vaste, dont le parquet brille comme



Vieux souvenirs. — Peinture de Haag. — Gravé par Bauchart.

un miroir sous la coulée de lumière qui lui vient de la fenêtre et qui glisse à sa surface polie pour projeter ses blancs reflets sur les objets environnants, cette fenêtre à double étage, ce poêle de faïence, ce vase de fleurs artificielles gardées sous ce globe de verre posé sur la commode, à côté de la blague à tabac et de la pipe du glorieux mutilé qui fait, aux enfants, le récit de ses exploits, tout nous met en présence d'un de ces intérieurs popularisés par les ro-

mans d'Erckmann-Chatrian et qui sont intermédiaires entre la propreté, l'intimité, la bonhomie suisses, et la propreté, l'intimité et la bonhomie flamandes.

Il semble aussi que le peintre ait obéi aux nécessités de son tempérament, en évidente affinité avec le tempérament de la plupart des peintres de l'École flamande. Son dessin minutieux et précis conserve aux objets leur exactitude et le réalisme de leur attitude familière et sans apprêt; et il les baigne dans une lumière scrupuleusement distribuée: là, glissante, là, effleurante, là, imbue dans les ombres, là, vigoureusement pénétrante, comme dans les cheveux blancs du vieillard et sur la manche du premier enfant assis à sa droite devant lui.

Un peintre alsacien, dans une scène alsacienne, devait donc incliner à empreindre de gravité une œuvre que Charlet aurait animée de malice et de gaité. Mais il est probable en outre que cette œuvre de Haag est postérieure à l'Année Terrible. L'Alsace vient d'être arrachée toute vivante à la France vaincue. Et c'est dans le deuil de la défaite que ces petits, jouant au soldat, ont été arrêtés dans leurs ébats par le vieux grand'père impatient de substituer, dans leur esprit, des images de gloire à l'obsession de la défaite.

Le vieux de la vieille a pieusement recueilli toute l'imagerie populaire où se sont fixés les souvenirs des exploits fabuleux de la Grande-Armée. Il a tapissé les murailles de la salle de toutes les lithographies, de toutes les estampes, des enluminures d'Epinal, peut-être, qui ont tant vulgarisé les victoires impériales. Et toutes ces images rendent vivants et en quelque sorte immuables les *vieux souvenirs*, dans l'esprit de ce héros inconnu.

Sa fierté humiliée par les malheurs récents, se console dans l'orgueil des anciens triomphes.

« — La France n'a pas toujours courbé la tête sous l'affront, dit-il, sans doute à ses petits enfants. Il fut un temps où elle menait l'Europe tambour battant. Et nous aussi, nous avons été vainqueurs; nous avons pris des capitales; nous avons annexé des provinces. Un jour nous étions à Marengo, un jour aux Pyramides, un jour à Iéna, un jour à Austerlitz, un jour à la Moskowa. Ah! mes enfants, si vous aviez connu l'Empereur! »

Et le geste si naturel de sa main gauche indique, sur la muraille, l'image de tant de victoires que les jeunes écoliers n'en pourraient sans doute retenir complètement l'énumération triomphale. Mais les jeunes têtes attentives et courbées par la réflexion se pénètrent des vieux souvenirs du grand'père et y puisent déjà l'énergie qui les maintiendra dans les invincibles espérances des revanches ménagées par la Destinée.

ANTOINE LANGRAIS.

LA MAISON DU BONHEUR

Suite et fin. — Voyez page 308.

— Ah! mon ami, dit Maurice que cet enthousiasme de Pierre amusait, je t'en prie, calme-toi. Je sens que ton lyrisme va s'élever jusqu'à la poésie chimique du bifteack en germe dans les fleurs de tes herbages et du louis d'or en embryon dans un rayon de soleil.

— Raille! raille, moqueur incorrigible! Il n'en est pas moins vrai que...

Mais l'arrivée de Mme de Malayrac interrompit cette phrase de Maurice. Suivie d'une servante qui portait le café sur un plateau d'argent, elle s'avançait, souriante et légère, dans un souple peignoir de toile crême, fleuri de petites roses pâles, garni d'une profusion de dentelles et harmonieusement plissé au long de sa taille svelte de femme habituée à exprimer de la grâce et de la beauté.

— Et voici, dit Maurice Andraud, la fée tutélaire de ton bonheur.

— Oh! vous voilà bien, vous autres Parisiens, dit Mme de Malayrac. Vous ne pouvez pas voir une femme sans la réduire à rougir, par quelque explosion de flatterie.

— Mais, ma chère Pauline, intervint Pierre, Maurice n'a fait qu'exprimer une pensée qui m'est habituelle. Tu es bien la fée tutélaire de mon bonheur.

— Oh! mon chéri!

Et en un mouvement de tendresse câline, la jeune femme se suspendit au cou de son mari et l'embrassa passionnément.

Le café versé dans les tasses, ils s'assirent tous les trois autour de la table. Et, non qu'ils fussent à court de pensées à exprimer, mais parce qu'ils étaient diversement impressionnés par la mollesse alanguie de la nuit en marche, ils demeurèrent un moment sans parler. L'heure était si douce à vivre qu'ils se recueillaient instinctivement pour savourer, en eux-mêmes, toute la suavité.

Depuis un moment, le soleil avait disparu derrière la montagne. L'ombre passait, des nuances violacées, à des teintes grises et roussâtres où les arbres immobiles baignaient comme dans une effusion éparse de sérénité. La terre semblait engourdie dans une torpeur si profonde qu'elle ne paraissait pas encore pouvoir reprendre haleine par quelques-unes de ces émissions de brises qui lui sont comme une respiration.

Mais dans cette torpeur et dans cette ombre où les dernières lueurs du jour se résorbaient, des rumeurs de troupeaux en marche vers les étables, des chansons de bergers et de laboureurs, par lambeaux, et les mugissements plus distincts de l'Ayganère répandaient, dans l'air assoupi, de lentes traînées de sons heurtés en des dissonnances imprévues.

Oublieux de la présence d'un tiers, Pauline et Pierre s'étaient pris la main, comme ils en avaient l'habitude, chaque fois qu'ils étaient saisis par la même émotion. Dans l'abandon de sa rêverie fondue en la rêverie de son mari, Pauline apparaissait ainsi toute radieuse du bonheur d'aimer et d'être aimée. Son visage, lorsqu'il n'avait à exprimer aucun mouvement de sa belle âme, pouvait paraître médiocre. Mais il flottait sur son front couronné de blonds cheveux, il brillait dans ses yeux bleus, il errait dans le sourire de sa bouche une si intense joie d'amour paisible que tous ses traits harmonisés par le bonheur étaient transfigurés et l'animaient d'une beauté captivante, d'un charme qui ne s'oubliait plus.

— Tu vois ainsi tous nos bonheurs, dit enfin Pierre, après s'être excusé des quelques minutes d'oubli où il s'était laissé absorber en présence de son ami. Notre amour n'est pas compliqué; il n'ambitionne pas les émotions rares et sublimes, il vit de la volonté mutuelle que nous avons l'un et l'autre de nous faire plaisir en tout et toujours.

— Ah! vous êtes dans la sagesse et la vérité de la vie, répondit Maurice. Vous savez tirer, de votre condition, tous les aliments de vos émotions et vos désirs ne vont pas au delà de l'horizon qui limite, ici, votre vue.

— Non, nous n'ambitionnons rien en dehors de notre domaine, dit à son tour Pauline. Mais nous n'interdisons pas à notre pensée de franchir ces murailles de nos montagnes et de demeurer en communion avec la pensée universelle. Nous recevons ici les quelques beaux livres que chaque année produit. Par exemple nous sommes privés de théâtre. Ah! le théâtre nous manque. Heureusement la musique nous offre des compensations. Quand je pense que des gens dénigrent le piano! Mais notre piano, ici, est un meuble enchanté. Il tient captif, dans sa caisse vernie de noir, le monde féerique des harmonies, l'océan sans limites des sons qui nous transportent dans les féeries irréelles et surhumaines.

— Votre enthousiasme, Madame, dit Maurice, me révèle votre virtuosité sur un instrument que l'on commence à trop méconnaître.

— Oh! je ne suis pas une virtuose. Mais pour flatter la passion musicale de mon mari, il a bien fallu que je me perfectionne un peu.

— Et, dit Pierre, tu vas bien nous donner, ce soir, une petite idée de ton talent.

— Oh! si tu veux, mon ami.

— Madame, insista Maurice, je vous en prie.

Pauline se leva et si dirigea vers le salon, de cette démarche glissante qui donnait à son allure une grâce royale. Et au bout d'une minute à peine, les plaintives mélodies allemandes de Schubert, sous ses doigts légers, s'envolèrent dans le silence de la nuit claire qui les absorbait et les balançait, sur l'aile de ses brises légères, vers les lointains. Les mélancolies tragiques de Schumann succédèrent aux frêles sentimentalités attristées de Schubert, et firent trembler la nuit du déchirement de leurs sanglots. Et cette musique soulevait, dans l'âme de Maurice et de Pierre, un si poignant émoi, qu'ils ne sentaient plus la fraîcheur parfumée des souffles nocturnes et dans les ténèbres bleuâtres du firmament, les étoiles leur semblaient des larmes de lumière répandues par l'Infini qui se désolait.

Et sans qu'ils eussent besoin de se le dire, ils sentaient que cette émotion poignante déchaînée en eux par la musique de Pauline les élevait mystérieusement aux sommets sublimes du véritable bonheur humain.

FÉLICIEN PASCAL.

LA FÊTE DES VIGNERONS

Rien ne saurait donner une idée du spectacle admirable que présente la « Fête des Vignerons » à Vevey. J'assistai à la dernière, en 1889; elle dura toute une semaine: je la vis dans tous ses détails et puis la décrire sous tous ses aspects, si différents et si variés.

Même ceux que les merveilles les plus étonnantes n'étonnent plus, prirent un rare et singulier plaisir à voir une fête qui évoque le triple souvenir des poétiques mythologies de la Grèce et de Rome, des pastorales florianesques, des guerres héroïques par lesquelles, au quinzième siècle, le pays romand a reconquis sa liberté.

Fête *païenne*, ont dit quelques-uns: ils se trompent. C'est la fête du travail, et l'abbé des vignerons l'a défini dans un langage aussi noble que simple, en rappelant la devise de la Confrérie: *Ora et labora*.

« Travaille, s'écria-t-il, non pas comme le désespéré qui accomplit avec résignation une tâche ingrate, mais comme un homme libre qui augmente son bien-être, élargit son horizon, améliore le sort de sa famille. Prie, c'est-à-dire relève vers le ciel ce front que ton œuvre journalière tient courbé vers la terre. Ouvre ton âme immortelle à tout ce qui est grand et beau. Aime ta patrie, ce sol qui t'a nourri, ces champs, ce lac, ces montagnes et cette liberté, conquête de nos pères que nous voulons conserver à nos enfants. »

Cet abbé de la Confrérie des vignerons était le colonel Cérésole, ancien président de la Confédération, officier distingué et savant, causeur spirituel et fin. Grave, mais souriant sous la perruque à catogan poudrée, coiffé du tricorne, avec le petit collet des abbés de cour, la veste de satin, les bas violets et les souliers à boucles, portant la crosse enguirlandée de pampres, il conduisait le cortège.

Et nul ne s'étonnait de voir ainsi travesti un ancien chef de l'État, militaire de haute valeur, présider à cette fête que l'on célèbre à de rares intervalles, tous les vingt ou vingt-cinq ans, et dont le but réel est de glorifier la culture de la vigne, principale richesse de la région, et de récompenser les travailleurs intelligents qui par leurs efforts conservent cette richesse.

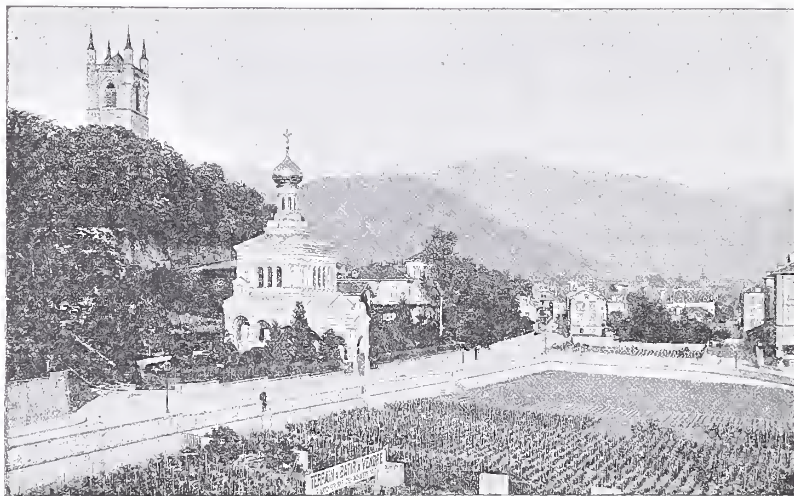
Je voudrais savoir et pouvoir la décrire, cette fête, comme Gérard de Nerval a décrit l'Orient, ou le subtil et pénétrant Pierre Loti, les contrées lointaines d'Indo-Chine.

Ce serait la meilleure réponse au dédaigneux propos du pyrrhonien qui disait devant chez feu Tortoni :

« La Suisse? Quelques chalets au bas d'une avalanche.... »

Voici les notes prises au jour le jour, et que je retrouve dans mes carnets.

Cette jolie ville, proprette, blanche, étalée dans son incomparable paysage, est ce qu'il y a de plus joyeux, de plus gai pour les yeux, de plus calme et de plus reposant pour l'âme. De toutes parts brille son écusson *parti d'or et d'azur au double W de l'un en l'autre.*



Vevey. — Vue générale.

Partout se déploient les oriflammes, les bannières, les drapeaux, chargés d'inscriptions et d'emblèmes héraldiques : le *chaudron* de Fribourg, la *tête de vache* d'Uri, l'*ours* de Berne, les *étoiles* du Valais, le *moine* de Glaris, les *lions* de Thurgovie, les *crosses* de Bâle.

Ce ne sont que tentures multicolores, guirlandes, gerbes de fleurs, massifs de feuillage.

On a logé le président de la Confédération à la Cour aux Chantres, ancienne résidence des princes bourguignons. Une sentinelle veille à la porte, le drapeau national forme tente sur le perron.

Le temps est splendide ; le ciel, sillonné de flocons roux et blancs, se reflète dans le lac moiré de turquoise et d'argent. Un léger voile de brumes diaphanes flotte sur les Dents du Midi, les Alpes du Valais, le Catogne, dont les neiges éternelles et les glaciers luisent sur le bleu.

C'est sur la fameuse place du marché que s'élèvera le Colisée en charpente qui sera le théâtre des représentations, le plus vaste théâtre du monde assurément.

Trois estrades, qui peuvent contenir quinze mille spectateurs, entourent l'arène sablée, et le plancher peint en vert de pré réservé pour les ballets.

Le quatrième côté est fermé par trois immenses portes triomphales dédiées à Palès, Bacchus et Cérès, décorées de gerbes de blé, de fleurs, de pampres, d'attributs.

Les toits, les terrasses des logis voisins, les tours pavoisées sont chargés de curieux ; à voir ce cirque colossal, cette foule aux vêtements bariolés sur laquelle un beau soleil verse une ardente lumière, on conçoit le goût des peuples antiques pour ces spectacles grandioses.

C'est là que, pendant cinq jours, et six heures durant, auront lieu les ballets des quatre Saisons, les tableaux des scènes de la vie champêtre, les danses, les chants, les défilés.

Aux places d'honneur sont l'abbé, le connétable, les conseillers et arrière-conseillers de la Confrérie en habit Louis XV vert et argent, la canne à pomme et gland d'argent à la main ; près d'eux, les vignerons experts, les vignerons primés, vêtus également aux couleurs vaudoises, blanc et vert. Dès le matin, le canon tonne, les cloches sonnent à la volée, les fanfares jouent une marche solennelle.

Alors on voit s'avancer du fond de l'arène, sous les arcs de triomphe, en trois groupes distincts, les cortèges de Palès, de Bacchus, de Cérès, dont l'ensemble réunit deux mille figurants, et qui ont chacun sa note de couleur dominante : *bleu* pour le printemps, *rouge* pour l'été, *vert* pour l'automne.

Un chœur majestueux et d'une grande puissance chante le cantique suisse de Zwissig.

A gauche et à droite des groupes mythologiques, conduits par les hiérophantes en fastueux ornements pontificaux, sont rangés les soldats suisses, écarlate et blanc, à chapeaux tailladés et empanachés, en costumes du quinzième siècle, qu'on dirait descendus des toiles d'Holbein.

Il y a là des officiers couverts d'armures, casqués du heaume à lambrequins, l'épée au clair ; des lansquenets, des hallebardiers de grande mine et de fière prestance, qui reportent en plein moyen âge.

Le drapeau flammé se balance au-dessus des

piques d'acier. C'est d'un effet extraordinaire.

Au fond, les chars ferment le décor, entourés de la multitude des figurants, dont les vêtements bariolés se font valoir, dans une gamme de couleurs de la plus savante harmonie.

Les chœurs continuent par le *Salut à la Patrie*, les prêtres chantent l'*Invocation à l'Agriculture*, grand morceau d'une inspiration religieuse, ample et grave composé par Hugo de Senger, qui eut l'art suprême de mêler à ses très nobles et larges compositions des réminiscences heureuses d'airs anciens et d'airs populaires.



VEVEY. — Un quai.

Quant aux paroles de cette série d'oratorios et de saynètes, elles sont l'œuvre collective des poètes romands, qui forment une école de valeur.

Les enfants du Printemps commencent leur ballet; puis viennent les bergers et les bergères, adolescents et fillettes en bleu céladon et vieux rose, enrubannés et pimpants, gracieux comme de fragiles figurines de Saxe.

A tous ces Nemorin et à toutes ces Estelle, se mêlent des canéphores en chlamydes à la grecque, des musiciens coiffés du pschent d'azur et d'argent, des jardiniers coquets, enfin les faucheurs et les faneuses, dont les évolutions, admirablement réglées sur l'air vieillot mais si joli du *Devin de village*, ne rappellent que de bien loin les bals « sous les ormeaux ».



Un conseiller de la Confrérie.

L'orage classique interrompt le divertissement, et après le finale éclate soudain une étrange et sauvage harmonie. Ce sont les *armaillis* de la Gruyère qui amènent leurs bœufs et leurs vaches, magnifiques bêtes de race, harnachées de colliers garnis de ciselures en cuivre, soutenant les grosses clochettes, les énormes *topins* en airain, les *sonnailles*, dont les tintements rythment un carillon.

Des *bovairons* en grègues de toile brodée les accompagnent, la pipe à la bouche, le fouet à la main; les *armaillis* sont en costume de velours mordoré, bleu de roi, tanné, vert bouteille, gris, couverts de galons et de canetilles; ils sont coiffés de la petite calotte ou du *seillot* « gibus » en paille tressée; ils portent le sac à sel, en cuir brodé à la Kabyle, des cannes curieusement travaillées, des bijoux singuliers.

Les *iodleurs* appenzellois, en culotte jaune et veste rouge, avec des chaînes d'argent chargées de paquets de breloques, des chapeaux couverts de fleurs, sifflent des tyroliennes interrompues soudain par le mugissement du cor des Alpes dont Tartarin eut naguère si grand'peur.

Enfin, Currat chante, avec une maëstria que l'Opéra lui envierait, le fameux *Ranz des Vaches*.

Currat est notaire, mais je ne connais pas de plus grand artiste, et qui ne s'en doute si peu. Sa voix chaude, vibrante, domine les frémissements et les murmures de ses vingt mille auditeurs, qui l'écoutent passionnément.

Car de ce fameux *Ranz des Vaches* il n'est permis de plaisanter qu'à ceux qui ne l'ont pas entendu, ou, l'ayant entendu, ne l'ont pas compris.

Dans ce fourmillement de couleurs éclatantes, sous ce beau ciel, devant ces patriotes naïvement sincères et qui possèdent l'idée de patrie dans toute son admirable étendue, ce chant des *armaillis* est d'une harmonie si puissante, si solennelle, que le cœur bat plus vite, que les larmes montent aux yeux, qu'on salue avec émotion l'hymne mélancolique de ces montagnards qui ont écrit jadis, avec leur sang, plus d'une page glorieuse de notre histoire.



Un bovairon.

Lorsque la conque d'azur, au dais de coquelicots et de bluets, où la brune Palès, souriante repose avec une tranquille majesté, a fait le tour de l'arène, suivant le char des gruyériens tout encombré des ustensiles du chalet, depuis le tabouret pour traire jusqu'au chaudron cy-

clopéen, voici que s'avance le cortège de Cérès.

Vêtus, comme les prêtres de la déesse, de la toge à bandes de pourpre et du manteau incarnadin, coiffés du *flammeum* mordoré, à fanons de gaze, les musiciens précèdent des porteurs d'attributs en tunique nacarat, couronnés d'épis ; puis vient le grand-prêtre, en robe et manteau de satin blanc constellé d'or, marchant dans une attitude hiératique.

Après lui défilent les enfants de l'Été, portant les uns une ruche, les autres des gerbes de blé, les moissonneurs entourant le char du blé, les glaneuses, les batteurs, les vanneurs, la charrue traînée par de beaux chevaux noirs, la herse, les bêcheurs et semeurs, le char du meunier, enfin la blonde Cérès, d'une beauté souveraine, la faucille à la main comme un sceptre, sur son trône rouge à baldaquin enguirlandé que traînent des bœufs aux cornes dorées.

Le ballet représente les scènes champêtres de l'été, figurées avec une grâce élégante, sans apprêt.

Les acteurs de cette féerie n'ont appris ni leurs gestes ni leurs attitudes, ils leur sont innés. Tout est naturel, simple, gracieux, sans pose. Ils ne parodient point la vie, ils la vivent.

En un mot, qu'on me passera, c'est du réalisme idéalisé.

L'invocation, les chœurs, les chants, sont d'une belle poésie, large, honnête, joyeuse, célébrant surtout la Terre, notre mère, et le Créateur qui dispense avec l'infinie générosité ses richesses aux laborieux.

Mais la merveille, c'est le cortège de Bacchus.

Le dieu du vin est entouré d'une pompe asiatique. Assis sur un tonneau couvert d'une peau de panthère et sous un dais de pampres soutenu par des thyrses dorés, il est sur un char d'or, drapé de velours vert, traîné par quatre chevaux gris-pommelé.

Son grand-prêtre, portant la laticlave de satin vert, le manteau rouge, la tiare de pierreries, a la splendeur et la majesté d'un pontife.

Il est entouré de faunes, couverts de peaux de panthères, de bacchantes, de corybantes, de nègres, de satyres, de toute cette cour que Carolus Duran a vigoureusement peinte dans son Triomphe.

Ce qui ne peut se décrire, c'est le caractère viril, martial et d'une rare somptuosité de cette Mythologie.

C'est une débauche de nuances, d'or, de broderies, et ce ne serait encore que de l'art : mais les types ont été choisis de telle façon qu'ils donnent l'illusion de la réalité.

Bacchus enfant est d'une rare beauté, point mièvre ni gracile, mais robuste et saine. Il sourit en élevant sa coupe d'or ; il a une expression de si sereine indolence qu'il semble avoir exercé toute sa vie la « profession » de dieu.

Silène, sur son âne, et soutenu par des Éthiopiens, sépare les antiquités des modernistes vignerons, effeuilleuses, vendangeurs, qui escortent en troupes nombreuses le rémouleur et son compère, le char des tonneliers, ceux du vigneron avec le pressoir et la tonnelle en « vraie » vigne, des bûcherons, du tonneau (bosse) de la Confrérie, des porteurs de la grappe de Chanaan, enfin des chasseurs de chamois.

Le ballet recommence, on danse la montferrine, on chante de nouveaux chœurs, puis le grand-prêtre dit magistralement l'invocation à Bacchus, et la bacchanale se déchaîne tout à coup, ardente, irrésistible, tempétueuse.

Ce ballet, pour le coup, est indescriptible.

La fougue, l'emportement des bacchantes et des faunes, leur allégresse, leur violence dans le plaisir sont tellement sincères, qu'on croirait assister à l'une de ces fêtes antiques où, sous l'influence de la sombre déité, rien ne pouvait plus réfréner les sens...

Et pourtant combien que cette ardeur soit exprimée, elle l'est avec une telle décence que rien ne choque, n'intimide et ne blesse. C'est la poésie de la passion, ce n'en n'est pas encore la brutalité.

Il fallait un instant de repos et de répit après ces splendeurs, dont l'œil demeurait ébloui.

Voici donc la noce.

La mariée, toute réjouissante en ses atours immaculés, le jeune époux en habit de peluche fleur de pêcher avec un bouquet de fleurs d'oranger à son chapeau gris de perle.

Des ménétriers, aux bas chinés, les précèdent ; les amis de noces et les grands parents les suivent. Puis viennent des invités portant les trente costumes différents des vingt-deux cantons : ce n'est que soie, moire, velours, dentelles et taffetas, broderies et fines mousselines, et pour décrire ce groupe ravissant, il faudrait le peindre, comme les Indiens leurs théories de personnages polychromes sur les frises des temples...

Un char, portant le trousseau de la mariée et le mobilier du ménage, est conduit par une fileuse au travail.

Car les époux sont des fiancés qu'on mariera dans le courant de la même semaine, et le marié est le fils de ceux qui jouaient son rôle et celui de sa prétendue, en 1865.

C'est la Confrérie qui les dote, et cette fête, où cent mille invités auront assisté, est réellement la fête de leur fiançailles. Touchante et noble coutume !

Aussi avec quel entrain toute cette noce danse-t-elle la valse du Lauterbach !

C'est exquis, cette valse mimée, sur un air que fredonnent tous les spectateurs... Les couples s'enlacent, jouent la danse, avec des figures de menuet et de quadrille qui ne ralentissent pas une minute l'allure vive et leste des acteurs.

La représentation a duré plusieurs heures. Mais, sans souci de leur fatigue, les figurants vont

maintenant parcourir tous les quartiers de la ville.

Et c'est un nouveau spectacle aussi curieux et beau d'une autre manière, que cette promenade à travers les places étroites, encombrées d'une foule ondoyante, et dans les rues tortueuses, bordées de vieilles maisons, dont les façades disparaissent sous les drapeaux, les fleurs et les tentures.

Il y a là de petits coins moyen âge, avec des enseignes suspendues à des tringles en fer forgé, qui encadrent bien la troupe des beaux lansquenets rouges, armoriés de la croix *alésée* d'argent ; des hôtels badigeonnés de clair du dix-septième siècle, devant lesquels s'ébattent gaiement les bergerettes Louis XV. Le coup d'œil est amusant. On voit de plus près les costumes ; le hoqueton, par exemple, avec ses grosses aiguillettes d'argent où sont accrochés les instruments nécessaires au bon dégustateur de vin.

Dans cette multitude, coulant sur le pavé, dans la voie resserrée, comme un torrent entre ses digues, pas un sergent de ville ; quelques hommes portant le mot « Police » en lettres d'or sur le ruban de leur chapeau de paille. Ils n'ont pas rude besogne. Aucun désordre, pas un bruit discordant, pas de rixes, point d'accident.

Le soir, à la cantine, immense tente dressée sur le quai, devant les jardins du château de l'Aile, un banquet fraternel réunit dix-huit cents convives.

Le président de la Confédération, grand nombre de personnages officiels, de journalistes, d'artistes, y assistent.

Le menu est digne de Sparte : on y voit figurer la soupe aux fèves et le bœuf au risotto.

Le chef de l'État, l'abbé des vignerons, un ministre étranger, puis à la défilée vingt autres orateurs portent la parole. Et pas un mot n'est prononcé qui ne décèle la cordialité, la bonne grâce, l'hospitalier désir de plaire.

C'est vraiment enchanteur. On se trouve si bien chez soi, on goûte avec tant de joie ces sympathies ! La « Cantine » enfouie dans le feuillage, éclairée à la lumière électrique, avec les figurants en costume, avec Cérès, Palès, Bacchus et leurs pontifes, offre un coup d'œil admirable.

Ce n'est pas une kermesse à la flamande, mais une fête à la Véronèse.

Le soir, le lac est une féerie : la description en serait le conte de la mille et deuxième nuit. Vevey splendidement illuminé, se reflète en lignes de feu dans l'eau unie comme un miroir ; Saint-Martin se détache, flamboyant, sur le fond sombre de la montagne ; les flammes rouges, bleues, vertes, roses, les gerbes d'étincelles se mêlent en une éblouissante lumière.

Sur chaque pointe de rocher, sur les cimes, les crêtes, les hauts plateaux, des feux de joie étoilent les Alpes.

Le ciel a revêtu tous les diamants de son écrin ; une escadre de steamers et de yachts, une flotte d'embarcations, cochères, canots, yoles, chaloupes, barques de pêche, voiliers, tout cela pavoisé, illuminé, navigue sur l'onde bleue.

Les fusées, les soleils, toutes les merveilles de la pyrotechnie ajoutent leurs coruscations (dirait un décadent) à cet incomparable et magique tableau.

On reste là jusqu'au milieu de la nuit à voir s'éteindre une à une ces gigantesques lucioles.

On est mollement bercé par les mélodies des orchestres, par les rires et les cris de joie, sur le lac tranquille, et il semble qu'on soit enfin, et pour un temps, sorti des impitoyables réalités...

Charles Buet.



L'Enfant aux noisettes

IMITÉ D'ÉPICTÈTE

Un vase à col étroit contenait des noisettes ;
Pour trouver ce trésor, pas besoin de lunettes.
Un bambin voit le pot : sans attendre à demain,
Il y plonge aussitôt la main,
La remplit, et s'apprête à jouir de l'aubaine.
Hélas ! notre gourmand ne peut la retirer !
Il demeure béant, se met à soupirer,
Gémit sur son malheur et raconte sa peine.
Un mendiant, qui grignotait un tronc de chou,
Lui dit : « Mon pauvre enfant, es-tu donc fou ?
Si de ces fruits tu veux avoir l'étrenne,
N'en prends que la moitié pour repasser le trou.
La maxime du sage est vérité certaine :
Il ne jouit de rien, celui qui voudrait tout.

Pour profiter des bienfaits de la vie
Modérons nos désirs et réglons notre envie.

Frédéric Bataille.



LES DIVERTISSEMENTS DES ENVIRONS DE PARIS SOUS LOUIS XIV

Nous avons tous lu, beaucoup ont appris par cœur, les *Embarras de Paris* dépeints avec une verve assez laborieuse par Boileau. Nul poète, que je sache, n'a décrit les *Divertissements des environs de Paris sous Louis XIV*. En voici le tableau mouvementé dans une estampe du temps. De quel temps ? D'après la coupe des pourpoints et la forme déjà triangulaire de quelques chapeaux d'hommes, d'après les longs corsages en pointe, et les *commodes* ou *palissades* dressées en tuyaux d'orgue au-dessus du front de quelques dames, nous sommes à peu près en 1705.

Il est plus malaisé de déterminer le lieu de la scène ; peut-être le décor est-il de pure fantaisie, peut-être représente-t-il Belleville, les Prés-Saint-Gervais, Montmartre ou Vaugirard ;

on n'est toujours pas aux *Porcherons* qui étaient trop voisins; nos pères devaient s'éloigner un peu plus quand, le dimanche venu, la boutique close et le soleil y invitant, ils allaient oublier les labeurs de la semaine dans les joies bruyantes d'une fête de banlieue.

Joies bruyantes, en effet. Le dessinateur a complété son titre en y joutant : *Bacchanal* (sic). Nulle trace de masques ni de travestissements; il ne s'agit donc pas d'une réjouissance de carnaval; et Bacchanal a, ici, le sens général des plaisirs tapageurs et désordonnés.

C'est bien le titre qui convient. L'intention de l'artiste apparait manifeste à l'observateur : au second plan seulement sont reléguées les danses, les rondes décentes suivant le branle donné par la chanterelle d'un unique violon; à moins qu'elles n'aient pour orchestre les deux instrumentistes haut juchés à leurs fenêtres; au second plan encore les joueurs de cartes, les causeurs assis sur des bancs; en arrière, les promeneurs paisibles, devisant deux à deux, couples d'amoureux ou d'amis.

Mais aux premiers plans, bien en vue, ce sont des scènes de *beuveries*, des rixes où, sans distinction de sexe, sans nul souci de galanterie, on échange des horions; des gamins se pourchassent, des chiens s'apostrophent; à une fenêtre du cabaret deux trompettes militaires assourdissent les passants de leurs taratara



Divertissements des environs de Paris sous Louis XIV. — Estampe du temps.

éclatants. Un bourgeois bien vêtu, peut-être même un gentilhomme, — il porte l'épée en verrouil — donnant le bras à une dame, gambade sur une jambe, et brandit un énorme broc de vin d'Argenteuil ou de Suresnes. Un groupe moins élégant, a apporté ses provisions; la miche ronde est embrochée d'une canne portée sur l'épaule d'un des amis, qui, de l'autre main, tient l'extrémité d'un bâton où est suspendue dans un mouchoir quelque victuaille préparée sans doute par la compagne de l'autre porteur du bâton. Et que de variété dans les épisodes semés partout!

Va donc pour *Bacchanal*.

Eh bien ! nos aïeux avaient le divertissement quelque peu brutal. La bonhomie des rondes est un contraste timide avec le tapage des ivrognes et des querelleurs. Il nous semble que nous, leurs descendants dégénérés, dit-on, nous nous comportons avec plus de retenue à la fête des mirlitons, à Saint-Cloud, par exemple... Beau mérite! répliquerait un admirateur du passé. Nos pères étaient gais, sans grand souci des problèmes politiques et sociaux; on dansait en plein air, on buvait frais, non la bière lourde et froide d'Allemagne, mais du vin pétillant et sincère, du vin de France. On se *gourmait* volontiers; oui, mais les coups échangés, on n'y pensait plus. Pas de fiel chez ces bonnes gens, pas de pose, pas de faux luxe besogneux; cherchez là des camelots aux chansons pornographiques; inconnus, ces industriels; on n'y criepas « Résultats des *Keurses!* »... Bacchanal grossier, soit. Si vous lisiez ce qui s'agite de passions viles, de préoccupations égoïstes, sous les feutres mous de nos contemporains en liesse et de nos *Struggleforlifeurs*, croyez-vous que le temps présent gagnerait à la comparaison ?

Belle matière à dissertation!

Henri Métivier.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

LE MONUMENT DE VICTOR HUGO



LE MONUMENT DE VICTOR HUGO. — Fragment exposé au Salon du Champs-de-Mars de 1897. — Gravé par Léveillé.

Les plus humbles esprits comme les plus élevés et les plus délicats se rendent compte de l'énorme difficulté qu'offre la bonne exécution d'un monument comme celui de Victor Hugo.

Un monument à un grand homme doit incarner, aux yeux de la foule, toute sa personnalité et toute son œuvre. Le sculpteur, qui se risque à cette entreprise, est enfermé, par les limites mêmes de son art, dans la nécessité de circonscrire l'image qu'il en veut reproduire, à l'expression qu'il eut, à ses attitudes les plus famillières, durant certaines minutes brèves de sa vie.

Et lorsqu'il s'agit de résoudre cette difficulté pour la personnalité et pour l'œuvre immenses de Victor Hugo, il y a presque une stupeur à s'apercevoir qu'un homme s'est trouvé, qui a été assez téméraire pour l'affronter.

Aussi ne devra-t-on pas être surpris si le monument que M. Rodin vient de terminer, pour être élevé prochainement à Victor Hugo, sur l'une des places de Paris, provoque des discussions autant qu'il soulèvera d'enthousiasmes.

Il faut bien reconnaître pourtant que M. Rodin s'en est fait une conception où la grandeur émane, en quelque sorte, d'une humble simplicité.

Le caractère essentiel du génie de Victor Hugo est une intense rêverie inspirée d'où son œuvre jaillit, tumultueuse comme un fleuve, débordante et haletante comme les flots rythmiques de la mer.

M. Rodin est allé directement à ce centre de la pensée de Victor Hugo, à cette source magnifique de son Verbe, au cœur même de son œuvre, et il a assis le Poète sur ce rocher de Guernesey, au milieu de la mer, qui le met, pour ainsi dire, hors et au-dessus de notre monde, en proie à ce silence infini qui monte de la rumeur grondante des vagues, et concentré puissamment en lui-même par l'appel de l'au-delà que lui murmure la voix de l'Inspiration précipitée du ciel et accroupie près de son oreille.

Par cette conception de Victor Hugo, M. Rodin évite l'écueil des attitudes conventionnelles, des draperies théâtrales, des lyres symboliques et de tous les oripeaux d'apothéose où la fâcheuse influence classique aurait pu chercher une ridicule solennité. Il faut même lui savoir gré, me semble-t-il, de l'avoir débarrassé de tout vêtement. L'adresse d'une telle décision délivre M. Rodin du grave souci d'adapter la banalité du costume moderne à la vie universelle dont on peut dire qu'il a doué son per-

sonnage, en le faisant nu. Il lui imprime ainsi un vague aspect d'antiquité et le rend un peu contemporain de tous les temps, sans le trop éloigner de nous. D'ailleurs l'absence de tout accessoire allégorique le laisse dans un réalisme assez contemporain. Et c'est en cette négligence volontaire de tous les attributs prêtés aux poètes, par un usage suranné, que se manifeste cette simplicité de l'œuvre de M. Rodin.

La grandeur n'en est pas moins évidente par l'ambiance dont il a entouré la représentation qu'il avait à donner du poète, à la postérité. Cette ambiance lui fait négliger la période de sa vie où Victor Hugo écrivait les *Orientales*, les *Rayons et les Ombres*, les *Chansons des Rues et des Bois*, les *Misérables*, la majeure partie de son *Théâtre* et de la *Légende des Siècles*. Mais il met, autour de lui, toute la solitude et les rumeurs infinies de la mer. Et, en définitive, si Victor Hugo n'a pas conçu ni écrit ses plus belles œuvres littéraires, durant ce long colloque de son génie avec l'Infini, il a pris, au rythme vaste des flots, une ampleur sonore où sa pensée n'avait pas atteint avant d'être bercée par les houles et les vents du large.

Mais où s'affirme encore mieux la grandeur de l'œuvre de M. Rodin, c'est dans la manière dont il a traité la figure du poète. La puissance et l'intensité d'expression qu'il lui a imprimées sont un des beaux triomphes de l'artiste sur l'inertie de la matière. La vie anime vraiment là le marbre avec autant de vérité que de force, et il est difficile qu'un artiste puisse charger une tête que ses mains ont pétrie, d'un poids plus lourd de rêve et de pensée.

Cette tête de Victor Hugo par M. Rodin, au reste, est déjà connue. C'est celle du buste qu'on peut voir dans une des galeries du Musée Galliera. Elle restera le définitif portrait du poète. Et M. Rodin ne pouvait en donner une meilleure image dans son monument, qu'en se recommençant lui-même.

Mais s'il n'est que juste de rendre hommage à la puissance et à l'originalité de conception de M. Rodin, il n'est pas moins légitime de constater les défaillances où l'exécution de sa pensée fléchit.

Il n'y a pas à contester que l'attitude générale où le sculpteur vient de fixer Victor Hugo soit dans la nature. Mais il n'échappera à personne qu'elle est gênée, tendue à l'excès et inutilement ramassée pour un effort qui ne s'harmonise pas à l'expression du visage.

Le geste de la main du poète, tendue vers la mer pour obtenir, de ses flots, un silence propice à la symphonie intérieure que lui murmure l'Inspiration, est bien dans la nature aussi. Mais il brise l'harmonie des lignes inutilement et offusque, à première vue, par une rupture fâcheuse des proportions apparentes entre les membres de la statue.

Il n'en demeure pas moins que l'ensemble de ce monument laisse une impression de force et d'ampleur. Il n'est pas jusqu'à la musculature robuste du poète autant que de la Muse qui ne contribue à inspirer cette sensation de surhumaine vigueur.

Et si ce monument n'évoque rien des tendresses, des pitiés, des doux émois, des grâces mélancoliques et des suavités rêveuses du poète, rien de ces fluidités mélodiques et de cet enchantement de couleurs qui nous ravissent dans une notable part de son œuvre, il fait revivre puissamment le visionnaire assombri mais profond des *Contemplations*, l'ironiste meurtrier des *Châtiments* et aussi l'homme politique rendu farouche par les mécomptes et l'isolement de l'exil, à qui ce rocher de Guernesey, dressé comme un burg à l'abandon au milieu de l'Océan, servait de piédestal auguste aux yeux des foules.

Félicien Pascal.



UNE EXPÉDITION AU POLE SUD

Grâce à une souscription publique, à une subvention du Conseil communal d'Anvers et aux libéralités d'une femme qui sait faire un usage intelligent d'une grande fortune, la *Belgica*, commandée par M. de Gerlache, vient de partir d'Anvers pour le Pôle sud.

Depuis un demi-siècle, c'est la première expédition importante qui se dirige vers les régions antarctiques.

L'attraction que le Pôle nord exerce sur l'aiguille aimantée semblait produire des effets non moins irrésistibles sur l'imagination des explorateurs. Tandis que les Nansen, les Peary, les Jackson, les Andrée se mettaient presque en même temps en campagne et usaient de tous les moyens, dont la civilisation moderne dispose, pour arracher par lambeaux leurs secrets aux mers et aux solitudes glacées qui s'étendent entre la Sibérie et les côtes encore mal délimitées de l'Amérique septentrionale et du Groënland, personne ne paraissait se douter qu'à l'extrémité de l'autre hémisphère, il existait un champ beaucoup plus vaste et plus intéressant à parcourir.

Cette sorte d'injustice qui, jusqu'à ce jour, a poussé le genre humain à réserver toute sa sollicitude pour le Pôle nord et à oublier presque l'existence du Pôle sud n'est pas difficile à expliquer. Le Pôle nord a pour lui la tradition. Depuis trois cents ans les navigateurs essayent de traverser l'Océan arctique. Au début, ce n'était pas l'amour de la science qui présidait seul à leurs entreprises, ils cherchaient à servir des intérêts d'un ordre purement commercial. Les uns se flattaient de découvrir une route plus courte pour se rendre en Chine et dans l'Inde,

sans être obligés de passer par le cap de Bonne-Espérance, les autres comptaient arriver sur les côtes américaines de l'Océan Pacifique sans doubler le cap Horn.

Lorsque l'expérience a eu fait justice de ces illusions et que les expéditions polaires ont pris une tournure exclusivement scientifique, l'impulsion était donnée; et d'ailleurs il faut reconnaître qu'avant les derniers perfectionnements de la navigation à vapeur, les explorateurs anglais, américains et scandinaves devaient plus facilement se décider à se rendre dans l'Océan arctique dont ils n'étaient séparés que par un trajet assez court, qu'à entreprendre un long voyage pour arriver dans les mers du sud où ils n'auraient pas eu de base d'opérations. A la vérité, cette objection toute-puissante, il y a un demi-siècle, a singulièrement perdu de sa valeur depuis qu'il existe dans l'Australie et la Nouvelle-Zélande de grandes villes maritimes où une expédition au Pôle sud pourrait facilement se ravitailler.

Enfin, nous ne devons pas perdre de vue qu'une stricte justice ne préside pas toujours à la distribution de la gloire. Depuis trois siècles la conquête du Pôle nord est à l'ordre du jour. Cette entreprise a coûté tant d'efforts, de persévérance et un si grand nombre d'existences humaines, que les vaincus eux-mêmes qui ne sont pas arrivés au but mais ont dépassé leurs devanciers immédiats de quelques milliers de mètres, sont acclamés comme des triomphateurs.

Celui qui aura la bonne fortune de mener à bonne fin une œuvre où tant d'autres ont échoué, est sûr de laisser un nom à jamais célèbre. Il peut, au contraire, sembler douteux que la découverte du Pôle sud soit un titre suffisant pour assurer à un homme une retentissante renommée. Le nom de Nansen est aujourd'hui sur toutes les lèvres, mais qui donc, en dehors d'un petit nombre d'érudits, se souvient des voyages de sir James Ross et du capitaine Kristensen. C'est pourtant à ces deux navigateurs, dont les services n'ont pas reçu une récompense suffisante, que la science contemporaine doit le peu de notions qu'elle possède sur l'immense région inexplorée qui s'étend à l'extrémité de l'hémisphère austral.

Il y a un siècle environ, le capitaine Cook ayant reçu du gouvernement britannique la mission de rechercher s'il existait un continent autour du Pôle sud, fut obligé de s'arrêter devant une muraille de glace et dit en termes formels dans le rapport qu'il adressa au premier lord de l'amirauté : « Je ne crains pas d'affirmer que personne ne pourra aller plus loin que moi et que les pays qui doivent s'étendre à l'extrême sud du globe terrestre ne seront jamais explorés ».

Sir James Ross a donné un démenti à son illustre devancier. Au lieu de s'arrêter devant les premiers blocs de glace qu'il avait rencontrés comme lui au 70e degré, il navigua pendant trois années à la recherche d'un passage qui lui permît de se diriger vers le sud, et il finit par atteindre une latitude de 75 degrés 3 minutes. Il ne put pas s'avancer plus loin vers le Pôle et fût obligé de se diriger de l'est à l'ouest, en longeant une infranchissable muraille de glace.

Sur un parcours de près de 600 kilomètres, le capitaine Ross n'aperçut que cette barrière sans fin, à surface polie, taillée à pic comme si elle avait été construite par la main des hommes, haute de 70 mètres et s'enfonçant parfois à plus de 300 mètres au-dessous du niveau de la mer. Enfin des montagnes apparurent à l'horizon. Deux pics se détachaient de la chaîne. Le plus élevé était un volcan de près de 4,000 mètres de hauteur, l'autre ne devait guère dépasser 3,000 mètres, l'explorateur appela le premier l'*Erèbe* et le second la *Terreur*, du nom des deux navires placés sous son commandement.

La terre qui venait d'être découverte fut appelée le Victoria-Land, en l'honneur de la reine de la Grande-Bretagne. Le chef de l'expédition fit de vains efforts pour arriver jusqu'au littoral du pays qu'il apercevait à peu de distance ; de si énormes accumulations de glace lui barraient le passage qu'il ne put pas aborder et fut obligé de revenir dans sa patrie après avoir aperçu cette nouvelle terre promise, mais sans s'être assuré la gloire d'en prendre possession.

A Kristensen était réservé l'honneur d'être le premier homme qui ait foulé le sol du Victoria Land.

Plus d'un demi-siècle s'était écoulé depuis l'expédition de Sir James Ross, lorsqu'un navire armé pour la pêche à la baleine et commandé par un capitaine scandinave entra dans le cercle antarctique et atteignit une latitude de 74 degrés 10 minutes. Plus heureux que son illustre devancier, Kristensen put débarquer sur le littoral du pays que Ross avait découvert, mais, comme la mission dont il était chargé devait avoir un caractère essentiellement commercial, il ne disposait pas de l'outillage indispensable pour s'avancer à travers des régions polaires inexplorées.

Les armateurs de Melbourne qui avaient fait les frais de l'expédition voulaient savoir si dans les mers antarctiques la pêche à la baleine serait une entreprise lucrative, et attachaient très peu d'intérêt à la découverte du Pôle sud. L'intrépide navigateur scandinave fut donc obligé de revenir en Australie sans avoir fait la moindre tentative pour pénétrer dans l'intérieur du Victoria-Land.

Si intéressantes que soient les collections géologiques rapportées par Kristensen et surtout par sir James Ross, la science moderne

ne possède, en somme, que très peu de renseignements sur les immenses régions inexplorées qui recouvrent les extrémités de l'hémisphère austral. Si l'on tient compte des résultats que les deux principaux explorateurs des mers antarctiques ont pu obtenir, le premier avec des bâtiments à voiles, le second avec un navire de pêche et des moyens d'action fort insuffisants, il semble permis de conclure qu'une expédition fortement organisée aurait de sérieuses chances d'aboutir à un accroissement plus ou moins considérable du patrimoine scientifique du genre humain.

On s'étonne à bon droit que l'homme n'ait pas encore su profiter des puissants moyens dont la civilisation moderne dispose pour connaître à fond la planète terrestre. De nouvelles explorations dans les solitudes antarctiques rendront de précieux services à la géographie. On sait qu'il existe au-delà du cercle antarctique un pays que l'on a appelé le Victoria-Land : c'est à peu près tout. Est-ce un continent où une île ? La chaîne de montagnes, que dominent le pic de la *Terreur* et le volcan de l'*Erèbe* se dirige-t-elle en droite ligne vers le sud ? S'élève-t-elle au-dessus du niveau des régions voisines comme une arête isolée, ou bien étend-elle au loin ses contreforts et ses ramifications ? Autant de problèmes que des explorations ayant à leur disposition l'outillage nécessaire pour s'aventurer dans un pays de neiges et de glaces éternelles pourront seuls résoudre après de longs et persévérants efforts. De même, il sera possible à une expédition dirigée par des hommes compétents de recueillir de précieuses indications sur la constitution géologique du Victoria-Land, et peut-être même de découvrir quelque dépôt de fossiles qui jetterait une vive lumière sur les premiers temps de l'histoire du globe.

La flore et la faune des pays antarctiques laissent peu d'espérance aux investigations des explorateurs. Tandis que dans les régions boréales la température varie d'une cinquantaine de degrés au-dessous de zéro à 16 degrés au-dessus, il est très rare qu'à l'extrémité de l'autre hémisphère elle soit inférieure à 20 degrés au-dessous de zéro, mais il est bien plus exceptionnel encore qu'elle s'élève au-dessus de zéro, même au plus fort des chaleurs de l'été. De là résulte que toute végétation serait impossible sur une terre recouverte d'une couche de neige et de glace qui ne fondraient jamais. Les seules plantes que Kristensen auraient rapportées du Victoria-Land se réduiraient, dit-on, à de la mousse et à une variété de lichen. Toutefois, ce fait ne paraît pas démontré, et, suivant l'opinion la plus accréditée, les régions antarctiques seraient un désert éternellement désolé, qui ne pourrait nourrir aucune espèce de plantes ni d'animaux.

Si le règne animal n'est pas représenté à l'intérieur des terres, en revanche, Weddell, qui a navigué dans l'extrême sud, a vu les glaces littéralement recouvertes d'oiseaux de mer. De son côté, Kristensen a rencontré un très grand nombre de baleines, mais il s'est abstenu de les capturer parce qu'elles n'avaient, au point de vue commercial, aucune espèce de valeur. L'Océan antarctique contient une quantité incalculable d'espèces de poissons qui n'existent pas dans les autres mers du globe, et l'on peut affirmer d'avance que les puissants engins de pêche dont la *Belgica* est munie, permettront à M. de Gerlache de rapporter de son voyage des collections qui rendront de précieux services à l'ichthyologie.

Le croirait-on ? Les recherches les plus abstraites en apparence sont précisément celles qui offrent parfois le plus d'intérêt pratique. Les résultats les plus utiles à attendre des entreprises qui se préparent, seront les observations qui permettront de déterminer avec une précision rigoureuse le point où se trouve, non pas le Pôle sud, mais le Pôle magnétique du globle terrestre du côté du Sud. Les navigateurs n'ignorent pas que, dans l'hémisphère austral, sur les grandes routes commerciales du Cap, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, la boussole ne donne pas des indications exactes, et qu'il est impossible de les redresser parce que le point où est le Pôle magnétique sud n'a pas encore été déterminé avec une approximation suffisante. Que de pertes de temps et de fausses manœuvres seraient évitées dans ces mers où le soleil reste parfois obscurci pendant plusieurs jours de suite, si un calcul assez simple permettait de tenir compte de la *déclinaison* de l'aiguille aimantée avec autant d'exactitude que dans l'hémisphère nord.

La *Belgica* n'est qu'une avant-garde. Avant que M. de Gerlache et ses compagnons aient le temps de revenir en Europe, une expédition allemande doit se mettre en route, et enfin, deux navires anglais construits pour naviguer dans les mers polaires et munis de l'outillage le plus perfectionné, partiront dans le courant de l'année prochaine. Nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de tristesse en songeant que la France ne sera pas représentée dans ces entreprises qui font honneur à la fin du dix-neuvième siècle.

G. Labadie-Lagrave.



BOURBAKI

C'est la terre des héros, la Grèce qui nous l'envoya. Les siens, cruellement éprouvés par la guerre de l'indépendance hellène avaient rêvé pour lui l'existence plus abritée de l'homme d'affaires ou du trafiquant. Mais à l'odyssée, il

préféra l'Iliade, et comme le fils de Pélée jetait la quenouille pour prendre d'instinct l'épée, il brisait toute contrainte pour embrasser le métier des armes.

Ce caractère du soldat de race, de tempérament et de génie, aucun homme de guerre de ce siècle ne l'eut plus que lui. Avec moins de hauteur, du rayonnement dans le succès et de tragique dans sa fin, il rappelle ces héros: Ney ou Murat, nés pour la mêlée, et dont, à certaines heures, la puissance attractive sur les masses combattantes tenait du prodige.

Dès l'âge de vingt ans, en 1834, Bourbaki entre dans cette atmosphère de batailles où il vivra presque constamment pendant quarante années de sa vie. On se bat en Afrique, il y vole en sortant de Saint-Cyr. L'unique régiment de zouaves de cette époque est toujours à l'avant-garde. C'est dans ses rangs qu'il fait ses premières armes.


Bourbaki.

Plus en avant se bat la légion étrangère, il s'y fait incorporer, et pendant quinze ans, le jeune officier dont l'avancement est rapide, ne quitte plus cette terre d'Algérie où presque chaque journée est un combat.

Capitaine en 1842, il revient aux zouaves, puis il passe, en 1846, comme chef de bataillon aux tirailleurs indigènes. On peut dire que dès lors le nom de Bourbaki devient légendaire dans l'armée.

C'est lui surtout qui donne à ce corps merveilleux recruté parmi les enfants de l'Afrique sa physionomie, son allure, son esprit. Le turco, c'est Bourbaki! une chanson qui, partie des bivouacs d'Algérie devient populaire dans tous les rangs de l'armée, commence autour de son nom cette extraordinaire égende d'élégance martiale, de brillante et entraînante bravoure, de témérité et d'invraisemblables prouesses qui font dire par ses camarades de gloire qu'il a « une étoile » et que la mort ne veut pas de lui.

Prudent, expectant, presque timide dans le conseil, il se transfigure pour ainsi dire dans la bataille. Là il étonne par la présence d'esprit, le coup d'œil et la résolution, et aussi par le prestige personnel et la foudroyante impétuosité dans l'action. Avec le premier coup de canon, la vive et claire intelligence du chef s'éveille subitement, la manœuvre est décidée, les ordres sont brefs et précis; et quand il a lancé ses hommes il se précipite lui-même à leur tête, partout présent, et les électrisant de la voix et du regard, jusqu'à l'enthousiasme.

Tel il apparut surtout en Crimée, où en qualité de général de brigade il déploya une si constante et si admirable énergie à l'Alma, à Inkermann, et durant le long siège meurtrier de Sébastopol. C'est lui qui, par sa vigoureuse et décisive intervention, sauve à Inkermann l'armée anglaise compromise, et lord Raglan, ému d'admiration et de reconnaissance, va sous sa tente lui serrer la main. Dès ce moment est établie dans le monde militaire la réputation incomparable de ces corps d'élite, zouaves et chasseurs qu'il avait eu l'honneur de conduire en chef.

Général de division en 1857, Bourbaki fut pendant la guerre d'Italie appelé à montrer d'autres qualités dans une suite de marches ingrates qui le mirent à peine en contact avec l'ennemi.

On peut voir dès lors un exemple de cette résistance opiniâtre et de cette patiente énergie qu'il devait déployer pendant la triste période finale de la campagne de l'Est, en 1870.

Vers la fin de l'Empire, le général Bourbaki était appelé au commandement de la Garde.

Il tenait comme dans sa main cette admirable phalange de soldats d'élite à laquelle la maison même qui publie ce recueil, élève en ce moment un vrai monument historique (1).

Mais nul n'ignorait l'antiphatie qui existait entre ce soldat d'une probité aussi haute que son courage, et le maréchal Bazaine.

Il n'est pas douteux que sous un tel chef, la Garde, si elle eût été appelée, eût entraîné le succès final. Mais Bazaine ne voulut pas la faire marcher.

Passons rapidement sur cette mission qu'il remplit auprès de l'Impératrice et que sa crédulité avait acceptée dans l'espoir, hélas bientôt déçu, de revenir à Metz, assez fort pour sauver l'armée de la capitulation arrêtée dans l'esprit de Bazaine. On l'avait indignement joué. Cette mission n'avait d'autre but que de l'éloigner de Metz où il ne devait pas rentrer. C'est alors que se retrouve en lui toute la loyauté et l'ardeur indiquée du soldat patriote. Aussitôt il court mettre son épée au service de

(1) A paraître prochainement à l'ancienne Librairie Furne La Garde.

la Défense Nationale. Ici commence la dernière et vraiment héroïque période de sa vie militaire. Par lui, et avant Faidherbe, l'armée du Nord s'organise. Mais le soupçon et l'envie l'écartent de ce champ des opérations.

Gambetta, comprenant l'importance d'un tel chef, le décide à accepter le commandement en chef de l'armée du Centre, le 6 décembre 1870. Dès le 19, au lendemain du cruel échec d'Orléans, il se met en marche vers Montargis, essayant de donner la main aux défenseurs de Paris. Il fallut y renoncer. Bourbaki se retourne alors vers l'Est pour exécuter ce plan génial qui faillit réussir. Une journée, une seule, Villersexel brille au début de cette campagne comme une des plus glorieuses de notre histoire. Triste fut le lendemain, vaincu par les éléments plus que par l'ennemi. Bourbaki prend une résolution désespérée. Le 27 janvier, il cède le commandement au général Clinchant et se loge une balle dans la tête, mais la mort ne veut pas de lui.

Depuis ce jour tragique, le général Bourbaki occupa encore de grands commandements, jusqu'à l'heure où, le cœur brisé, il dut résigner ses fonctions.

C'est dans la retraite la plus absolue, au milieu des populations pyrénéennes qui l'adoraient, que s'est éteint, vaincu enfin par cette mort au devant de laquelle il avait couru tant de fois, ce grand soldat dont on peut dire, comme d'un autre héros de nos armées, que : « ses seules actions le peuvent dignement louer ».

Pierre Robbe.

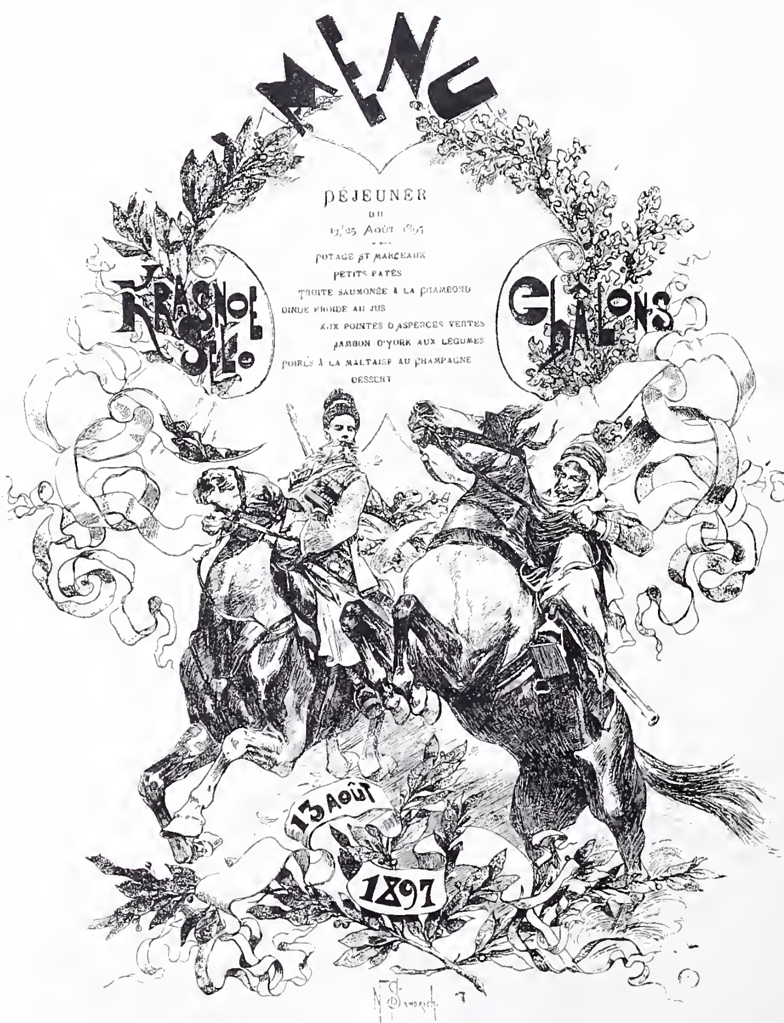


Menu des fêtes Franco-Russes

Les fêtes franco-russes sont désormais assez éloignées dans le passé pour que nous puissions jeter un regard moins fiévreux sur les œuvres d'art auxquelles elles ont donné lieu. Le terme « œuvres d'art » paraîtra un peu gros pour qualifier les programmes et menus illustrés et enguirlandés où se résume la production picturale de ces fêtes.

Ils méritent pourtant, de par leur composition, d'être honorablement classés. Élégants, harmonieux, de tenue sage et distinguée, ainsi qu'il convient à des menus observés par l'œil inquisiteur du protocole, ils ont joué leur rôle à des banquets historiques ; et à ce titre, sinon à un autre, ils ont une place dans les petits tiroirs de l'histoire.

Nous avons la bonne fortune de pouvoir présenter à nos lecteurs un de ces documents assez rares. C'est le menu du déjeuner du 13/25 août 1897. Menu militaire, comme il convenait, accolant un cosaque et un spahi figurant les deux armées, et les rameaux symboliques du chêne et de l'olivier, avec les deux noms de Krasnoië - Selo et Châlons. Au dîner du même jour, la marine faisait les frais de l'illustration avec deux aquarelles portant les noms de Cronstadt et Cherbourg. Le programme de la soirée dramatique est le plus riche. Lui seul permettait quelque fantaisie. Sa composition est formée de trois aquarelles donnant des vues de Péterhof, reliées par les lignes onduleuses d'un cadre Louis XV, et frappé d'un écusson aux armes du Tsar.



On se disputera quelque jour, si on ne le fait déjà, ces souvenirs, rappelant surtout l'éclat et le caractère festival du voyage du Président de la

République en Russie, au même titre et avec plus de durée que les fleurs qui l'ont paré.

Ils évoqueront non-seulement les banquets sur les tables desquels ils ont figuré, mais les spectacles grandioses qui les ont précédés ou suivis. Nous pouvons ajouter que par leur composition et leur coloris, ils constituent encore une politesse des peintres russes à l'adresse de notre art.

Ces derniers se sont ingéniés à s'inspirer des œuvres similaires créées par le goût de nos artistes, et à revêtir leur inspiration d'un caractère français. Il est de toute justice de reconnaître qu'en cela ils ont réussi, avec une grâce peut-être plus mâle, à coup sûr avec une science et une habileté incontestables. J. Le F.



AU MUSÉE CERNUSCHI

C'est il y a bientôt dix ans que pour la première fois je pénétrais dans l'hôtel qui, depuis l'année dernière, est devenu le musée Cernuschi.

Philippe Burty, le « Patron » ainsi qu'il prenait plaisir à s'entendre appeler de ses élèves en japonisme, dont j'étais, m'y avait donné rendez-vous, un dimanche à deux heures.

Je fus exact, comme on pense. Il s'agissait pour moi d'être présenté à un grand personnage — Italien de naissance, homme politique et homme d'action, ayant payé ses convictions d'une année de prison et de l'exil en France ou il s'était fait naturaliser en 1871 — et de visiter une collection que je savais admirable par tout ce que j'en avais entendu dire et par les vagues souvenirs qui me restaient d'une visite de collégien au palais de l'Industrie où elle avait été exposée en 1873.

Après avoir, sur l'indication du concierge, gravi un escalier monumental où déjà l'Extrême-Orient s'annonçait par quelques beaux bronzes et quelques peintures, j'arrivai dans un vaste cabinet de travail, traversai une salle plus petite et me trouvai dans un grand hall baigné à pleins flots de lumière où se tenait, dominée par un immense bouddha et parmi d'innombrables bronzes, dont de longues lignes sombres s'échelonnaient jusque très haut contre les murs, une assez nombreuse réunion.

On causait familièrement, un peu partout, debout ou assis.

J'eus un instant d'anxiété devant tous les regards interrogateurs que le bruit de mes pas m'avait attirés.

Je ne connaissais personne et ne voyais pas Burty.

Heureusement cet instant fut court. Avant que j'eusse perdu contenance « le Patron » se dégageait vivement d'un groupe, venait à mon secours et les présentations commençaient.

Il y avait là des célébrités appartenant au monde des arts, des lettres, du journalisme. J'aurais dû en retenir les noms, mais ces noms étaient trop nouveaux pour moi, ignorant encore mon Tout-Paris, et les seuls dont je me souvienne sont ceux de M. et Mme Dieulafoy, de MM. Duret et Reinach.

J'arrivais au bon moment, M. Cernuschi allait commencer de faire les honneurs de sa collection. J'étais dans un vrai musée. Des chefs-d'œuvre de sculpture, des vases, des cloches, des tambours, etc., fondus en bronze, s'espaçaient à leur aise sur des gradins, garnissaient des casiers appliqués sur les murs, remplissaient des vitrines de chaque côté de la porte et de la fenêtre qui lui faisaient face.

Quelques-uns des plus importants, surmontant des socles, étaient exposés devant l'immense baie vitrée qui prend jour sur le parc Monceau, tandis qu'au milieu du hall, sur une haute plate-forme d'une architecture très simple et très élégante, reposait assis et méditant, l'immense Bouddha dont j'ai déjà parlé.

Toute cette collection avait été faite au cours d'un voyage entrepris en 1871, par MM. Cernuschi et Duret, en Chine et au Japon.

Le Bouddha nous valut l'anecdote amusante de son acquisition, contée avec beaucoup d'entrain par M. Cernuschi dont l'accent italien donna grand relief au récit.

M. Duret l'a consignée, cette anecdote, dans son *Voyage en Asie* (1) (le journal de son voyage avec M. Cernuschi), et c'est à ce livre que, pour plus de sûreté, je vais l'emprunter.

M. Cernuschi était arrivé au Japon dans un moment propice aux achats. Il y avait à peine quatre années que le dernier des Shogouns (sortes de maires du Palais), de la dynastie des Tokougawa (1603-1868), avait dû restituer le pouvoir effectif au Mikado.

1871 avait vu l'abolition des anciennes seigneuries remplacées par des préfectures; le bouddhisme relégué peu à peu au second plan laissant la place prédominante au shintoïsme; la réhabilitation de toute une classe d'individus, les étas, considérés jusque là comme des parias; l'introduction des postes et télégraphes, l'ouverture d'une monnaie à Osakka; — et le bouleversement d'institutions séculaires, la transformation brusque des rouages gouvernementaux avaient ébranlé bien des fortunes et jeté ainsi bien des objets d'art dans la circulation, qu'on y n'aurait jamais vus sans cela.

Dans le désarroi général, les temples appauvris se désaisissaient de raretés dont l'État n'avait pas songé à se déclarer le véritable possesseur et le gardien.

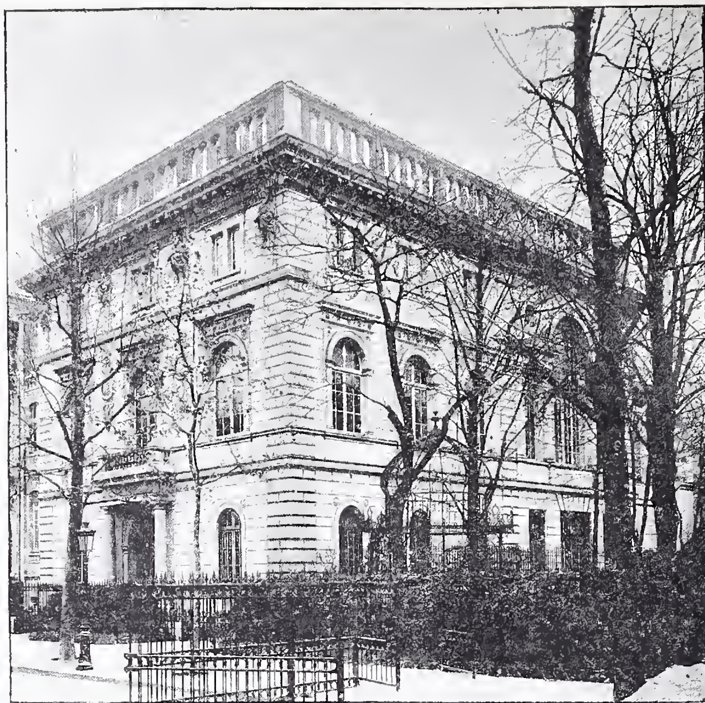
Aussi MM. Cernuschi et Duret purent-ils faire d'importantes rafles.

« Tous les jours, écrit M. Duret, chez un cer-« tain Yaki — une sorte de commissaire-pri-

(1) Michel Lévy, 1874.

« seur japonais « — on nous apporte des bronzes par centaines; nous faisons un triage, un lot, une prise en bloc, et notre collection grossit à vue d'œil.

« Voyant notre appétit insatiable et surtout s'apercevant que plus les pièces sont grosses plus elles nous plaisent, les gens qui sont en quête pour nous, nous conduisent à Mégouro, dans la banlieue de Yédo; au milieu de jardins maraîchers, ils nous montrent un énorme Bouddha.

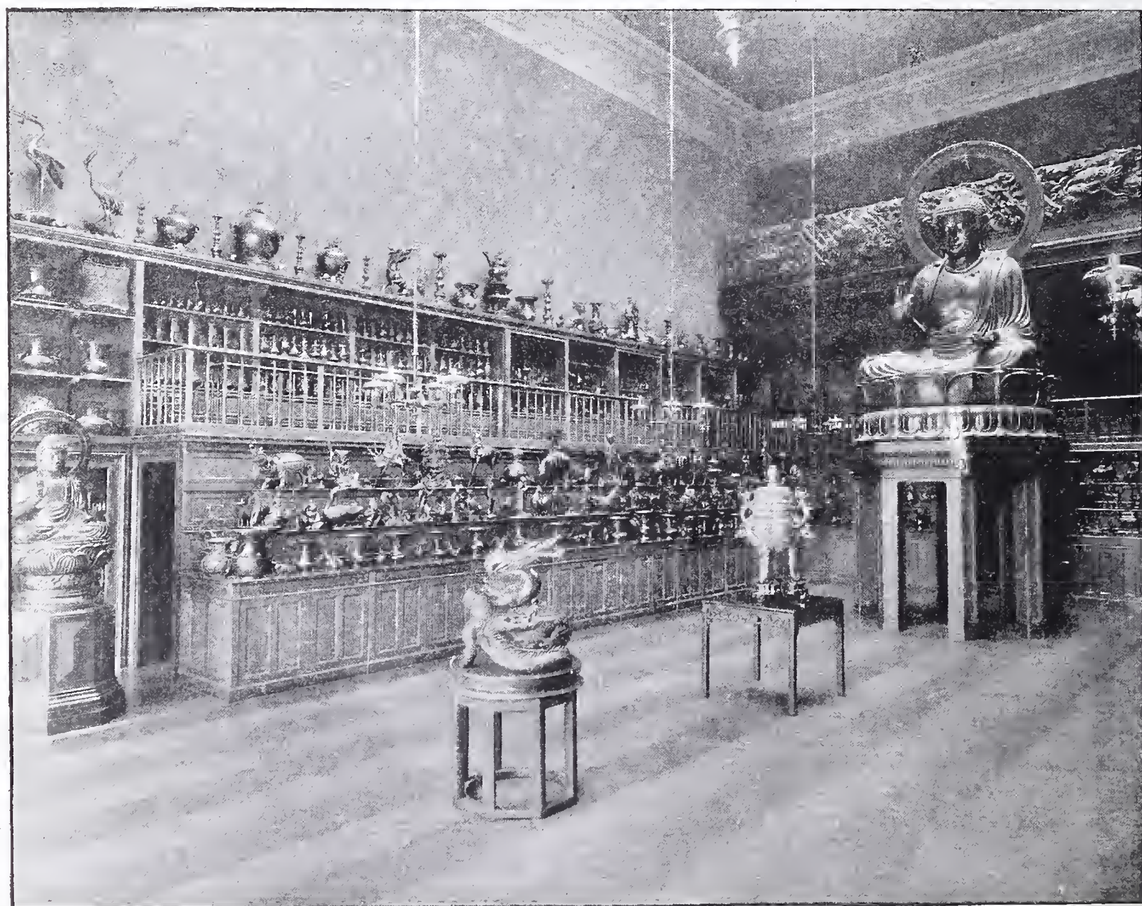


Musée Cernuschi. — Vue extérieure.

« Autrefois, il y avait là un temple, mais un incendie l'a détruit, et depuis des années, le Bouddha délaissé, reste perdu au milieu des arbres et des chaumières.

« Pour des collectionneurs, c'était là une trouvaille sans pareille, et l'emporter était un exploit.

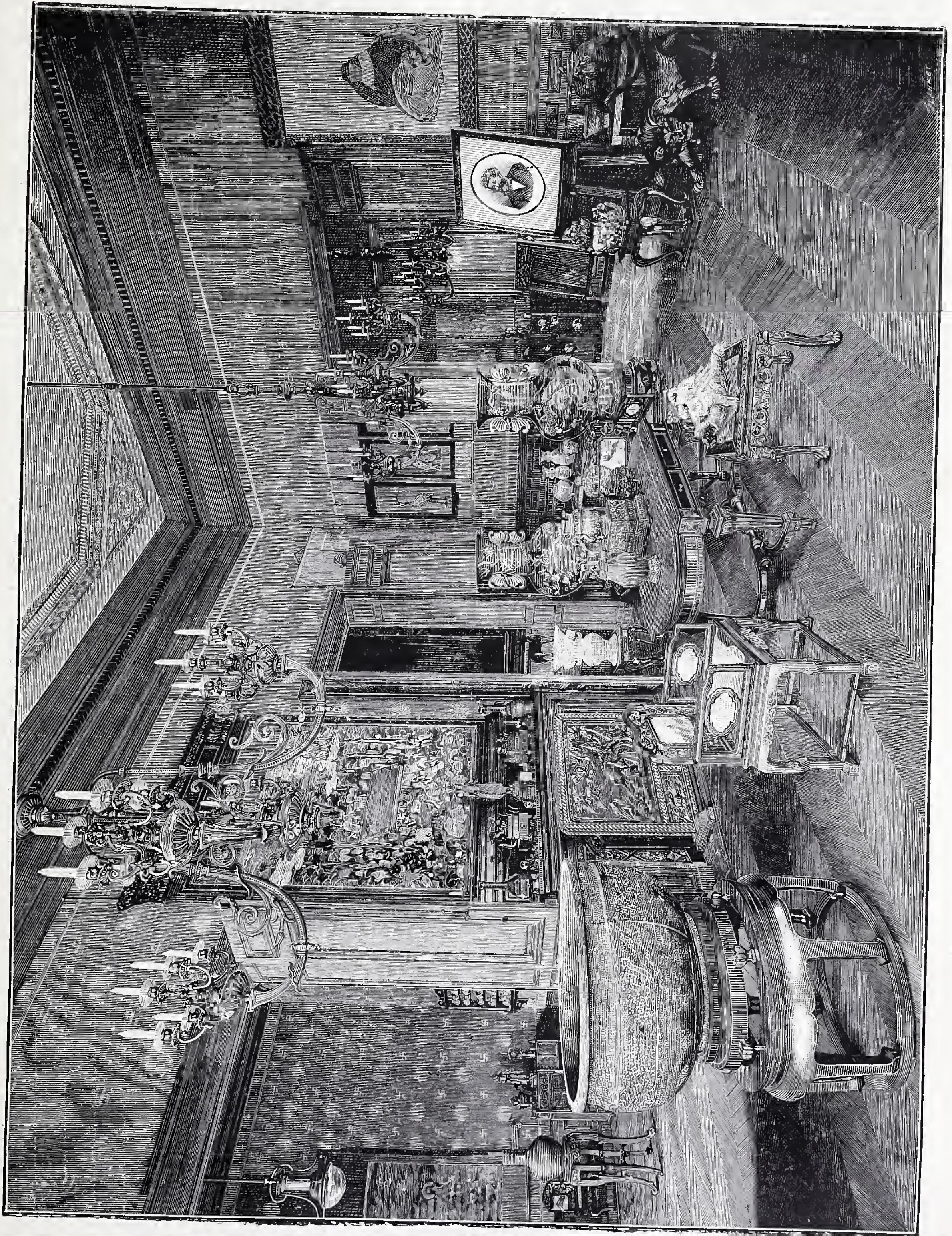
« On va quérir le propriétaire du lieu; il consent à vendre le Bouddha; marché est fait; un marteau et des pinces sont apportés séance tenante, et la main droite que le Bouddha étend en avant, d'un



Musée Cernuschi. — Salle du Bouddha.

« geste accentué, est détachée du bras auquel elle est rivée et emportée par nous. C'est déjà quelque chose que d'avoir la main. Il est tard, nous rentrons à Yédo.

« Le lendemain, tout un bataillon de manœu-« vres et d'ouvriers est envoyé chercher le « Bouddha. Nous avons jugé prudent de ne point « nous joindre à eux, pensant que la meilleure « chance de mener à bien l'opération était de « laisser ignorer au profit de qui elle se faisait. « Bien nous en prit de l'idée. Nos ouvriers dé-« montent avec célérité les parties de la statue « et le soir même, le tout, apporté sur charret-« tes, est déposé dans la cour de Yaki, en atten-



Musée Cernuschi. — Ancien cabinet de feu Henri Cernuschi. — Gravé par Fleuret.

« dant l'emballage que nous allons hâter. La « nouvelle du transport du Bouddha ne s'est « pas plutôt répandue, que tout le pays à « l'entour est en émoi. Le lendemain, nous « voyons venir vers nous en suppliants, une « bande de gens, petits et grands, qui s'accrou-« pissent à terre, dans la rue, en face de notre « hôtel. Ils nous font dire qu'ils nous rappor-« tent notre argent et qu'ils viennent reprendre « leur Bouddha. Vous pouvez penser de quelle « manière nous les recevons ! Ce qui est fait est « fait, et après être revenus ainsi à la charge

« plusieurs jours de suite en nous contant toutes sortes de fables pour nous attendrir, apprenant que le Bouddha, rapidement emballé est déjà en route pour Yokohama et l'Europe, « ils prennent le parti de ne plus reparaître ».

Ce Bouddha, le Bouddha de Mégouro, date du dix-huitième siècle. Sa hautur totale, y compris son auréole, est de $4^{m}28$.

Il reproduit dans ses traits essentiels un Bouddha de 16 mètres de hauteur, beaucoup plus ancien — élevé en 749 dans l'ancienne capitale de Nara où il fait encore l'admiration des voyageurs.

En Chine, les acquisitions furent moins faciles.

Le Chinois est collectionneur de par les rites et le rituel attribué à la dynastie des Tchéou (1134, 255 *avant* J.-C.) signale la fonction de conservateur des objets du culte et des pièces de mérite données en récompense.

Des rituels d'époques diverses ont reproduit les anciens bronzes avec leurs inscriptions; — des empereurs — Hoeitsong au douzième siècle, Khienlong au dix-huitième — ont publié le catalogue de leurs collections où les bronzes tenaient une large place.

— Depuis des siècles, des épigraphistes — parmi lesquels un moderne, le vice-roi de Canton, Yuen-Yuen, mort en 1850, est célèbre — ont épilogué sur les anciennes inscriptions de ces bronzes, inscriptions d'une interprétation difficile sinon impossible, qui sont le plus souvent l'unique preuve de la date acceptable d'un objet.

Et tout ce travail de tous les temps vient défendre les antiquités chinoises du vilipendage.

MM. Cernuschi et Duret le constatèrent.

« A Pékin nous ne pouvions point opérer « comme à Yedo où nous achetions les bronzes « par centaines et en bloc. Il nous faut acquérir « les pièces, le plus souvent, une à une après « un long marchandage et il faut toujours finir « par les payer un prix élevé ».

Néanmoins la récolte se fait nombreuse et des pièces — exceptionnelles — introuvables maintenant, prennent place dans la collection que nous avons là sous les yeux.

M. Cernuschi nous montre, sur les gradins à droite du Bouddha toute une série de ces bronzes chinois. Vases ronds, carrés, ovales ou en forme d'animaux, ou formés de deux cylindres curieusement reliés par des monstres; coupes à contenir les offrandes, coupes en forme de casque pour les libations, urnes à vin avec couvercle, l'une d'elles munie d'une anse est suspendue à une petite potence en bois travaillé, etc.

Les décors sont gravés ou en bas-relief souvent agrémentés de nielles ou relevés d'éclaboussures d'or. Ceux sur lesquels notre attention est particulièrement attirée sont la *grecque* (appelée là-bas *dessin des nuages et du tonnerre*), *l'ogive* (fleur pendante ou profil de montagne), la *cigale*, le muffle horrible d'un animal appelé *taotieh* que l'on faisait, dit-on, figurer sur les vases pour rappeler à la tempérance ceux qui étaient conviés à manger et boire les offrandes d'un sacrifice.

Parfois le seul ornement d'un bronze est sa belle patine.

Il en est de ces bronzes qui remontent à une antiquité prodigieuse.

M. Cernuschi nous signale un vase couvert de forme ovale, portant sur ses flancs l'empreinte très nette de deux mains, que son inscription fait remonter à la dynastie des Shang (1783-1134 *avant* J.-C.) (1).

Ce n'est pas le seul qu'on puisse classer à cette époque.

Les vieilles dynasties des Tchéou (1134-255 av. J.-C.), des Hans (206 av. 220 ap.) et les suivantes jusqu'aux belles époques de la dynastie actuelle qui s'ouvre en 1644, sont également représentées par des pièces remarquables.

Deux miroirs des Hans décorés de vignes et de grappes de raisins à travers lesquelles sont représentés des quadrupèdes et des oiseaux, viennent de prendre un très grand intérêt par suite d'un travail récemment publié par un sinologue distingué, M. Hirth (2), qui voit dans leur décor la première preuve certaine de l'influence *grecque* sur l'art chinois (3).

Dans le court espace dont je dispose, il m'est impossible de m'étendre bien longuement sur cette rare collection de bronzes et de suivre M. Cernuschi dans toutes les explications qu'il nous donne, mais si dès maintenant, avant qu'il soit ouvert au public, on veut être renseigné sur les richesses du nouveau Musée, qu'on se procure « l'Art Chinois » de M. Paléologue, et « l'Art Japonais » de M. Gonse. On y verra reproduits quelques-uns de ces bronzes les plus intéressants; et du même coup on se rendra compte de l'importance et de la valeur du legs dont vient de profiter la Ville de Paris, legs que peuvent lui envier les capitales du monde entier et qui comporte d'ailleurs, en dehors des bronzes, une collection de céramique importante dont il sera dit plus loin quelques mots.

A elle seule, la collection des bronzes fournit la plupart des illustrations des chapitres consacrés par MM. Paléologue et Gonse, à l'art du fondeur.

Dans l'*Art Chinois*, on a sous les yeux parmi les pièces les plus anciennes : le vase à l'empreinte des mains, celui formé de deux cylindres jumeaux reliés par des monstres, un vase

(1) M. Paléologue l'attribue au dixième siècle avant. J.-C.

(2) Veber Fremde Einflusse in der chinesishen Kunst 1896.

(3) Grâce à M. le baron de Baye, le musée Guimet possède un miroir de ce genre trouvé dans le district de Minoussinsk, en Sibérie.

Le musée de Munich possède également deux miroirs présentant un décor analogue.

décoré du *taotieh*, une coupe en forme de casque, puis, un brûle-parfums en forme de pêche, un vase côtelé du quinzième siècle, des divinités, des philosophes, des animaux, un miroir et le fameux vase d'une forme si pure, d'une patine si belle, d'un décor si somptueux, acheté 15,000 francs par M. Cernuschi en Angleterre à la vente Hamilton, et qui constitue avec le beau tigre en bois cédé par Mme Sarah Bernhardt, les acquisitions les plus heureuses qui vinrent dans la suite augmenter la collection.

Dans l'ouvrage de M. Gonse, ce sont : des masques du quinzième siècle ; du dix-septième siècle : des brûle-parfums aux armoiries des Tokougawa, un vase aux armoiries de Taï-Ko (chef du pouvoir, mort en 1598), des animaux : canard, crabe, chat, corbeau, coq, chien, etc.; des personnages légendaires : Hanzan et Jittokou, le dieu de la longévité sur sa biche, un pélerin sur sa mule.

Du dix-huitième, le fameux Bankourabeï de Mourata Kounihissa daté de 1783, très rare spécimen de statuaire civile, un vase du ciseleur Seïmin particulièrement célèbre pour ses tortues. Du dix-neuvième, le grand brûle-parfums de Tooun, le serpent de Tomonobou, un vase de Teïjo, artiste appartenant à la célèbre famille des Goto dont l'ancêtre le plus célèbre, Goto-Yujo, le Cellini japonais, vivait au quinzième siècle.

Avant qu'on put l'installer dans le palais que M. Cernuschi faisait construire exprès pour elle, la collection fut exposée, je l'ai dit, en 1873, au Palais de l'Industrie, où elle obtint un succès inouï, non-seulement auprès de tous ceux que les choses d'art intéressent, mais auprès de gens du métier, comme MM. Barbedienne, Christofle, Falize, qui ne ménagèrent pas leur admiration pour les artistes, les habiles fondeurs et ciseleurs que toutes ces pièces révélaient, appartenant à des pays ou quelques amateurs seulement, combien rares ! les avaient déjà découverts.

Plus tard, à l'occasion de fêtes qui eurent en leur temps du retentissement, M. Cernuschi agrandit son hôtel. En face la porte d'entrée du grand hall une autre porte s'ouvrit donnant accès dans une salle nouvelle qui devint la salle de Musée.

Elle fut et est encore partieulièrement consacrée à la céramique.

Des plats sont disposés en décor sur les murailles.

Il y a la muraille des Koutani, provenance aponaise où les émaux jaunes, verts, violets, employés en larges touches sur un décor tracé en noir, sont d'un très bel effet : la muraille des blancs et bleus chinois, des blancs et bleus japonais; la muraille des Céladons chinois, de ces Céladons anciens comme on en rencontre au Japon, à Bornéo, à Sumatra, dans les Indes, en Arabie, au Zanzibar, en Égypte, au Maroc, en Espagne, où ils sont arrivés il y a plusieurs siècles, attestant l'extension du commerce chinois au moyen âge (1).

Au-dessous des plats courent des vitrines où les objets sont également sériés, la céramique japonaise présentant une suite de ces bols, qu'on utilise là-bas à boire le thé en des cérémonies spéciales, dont quelques-uns sont très remarquables.

Cette collection céramique a été formée en partie sur place, en partie d'un envoi fait du Japon à M. Cernuschi par un de ses amis, envoi dont quelques caisses n'avaient pas encore été déballées jusqu'ici.

. . . .

En 1882, après la clôture de l'Exposition de l'Union centrale des Arts décoratifs, au Palais de l'Industrie, dans un banquet qui réunissait les organisateurs de cette exposition et les principaux adhérents de la Société, après les différents toasts portés par M. Antonin Proust, le général Pittié, M. Cunliffe Owen, directeur du South Kensington Museum de Londres, M. Cernuschi prenait à son tour la parole, et, devant les deux cents personnes présentes qui lui firent une longue ovation, annonçait qu'il léguait à la Ville de Paris toutes ses collections et le superbe hôtel qui les renfermait.

L'année dernière, le 12 mai, M. Cernuschi mourait à Menton, chez son frère, où il était allé se reposer.

Son testament ouvert, la Ville de Paris entrait en possession du Musée qui lui avait été promis quinze ans auparavant.

Maintenant, elle a charge de le rendre accessible au public. Elle s'en occupe, soucieuse de faire les choses dignement comme le comportent ses devoirs de riche capitale d'un grand État, soucieuse de montrer à tous, Français et étrangers, combien elle a sû apprécier à sa valeur la collection unique au monde qu'elle a héritée.

Le Musée va gagner sur les appartements privés du généreux donateur : quelques objets seront nécessairement déplacés, les collections de céramiques un peu reléguées jusqu'à présent seront mises en valeur, des vitrines, des panneaux vitrés protégeront les objets contre l'appétit d'audacieux voleurs, et dans quelques mois ses portes seront ouvertes à tous. Ce sera un nouveau clou pour 1900.

E. Deshayes.

Conservateur-adjoint du Musée Guimet.

(1) Au quinzième siècle, des Chinois débarquaient à Djeddah et gagnaient la Mecque avec leur cargaison qui renfermait des Céladons, et c'est ainsi que par l'intermédiaire de pélerins, ces produits purent gagner l'Afrique et tous les pays musulmans.

AVENTURES DE FOOTBALL & DE POLO, ESQUIRES

QUATRIÈME ÉPISODE

La colline verte. — Armés de pied en cap. — Duel. — Une chute de 6.660.000 mètres.



Nous avions abordé en France. Polo et M. Maximum, aidés en cela par les deux jolies misses, origine de la querelle, cherchaient un terrain propice à la rencontre projetée, et mon ami vint m'annoncer que tout était disposé pour le combat.

En nous dirigeant vers le lieu choisi, James m'informa rapidement des conditions du duel.

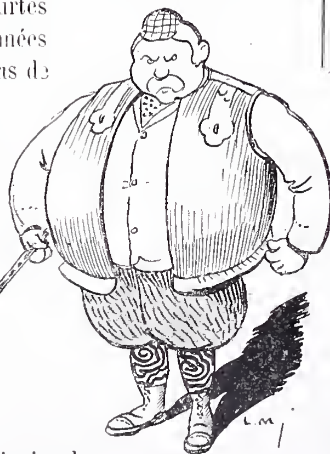
Nous devions nous battre, sir Lévy-Athan et moi, à la pique d'abordage, avec défense de frapper à la tête ou aux jambes. Seuls, les coups en plein corps étaient permis.



Je haussai les épaules. Que m'importait la pique d'abordage? Les yeux de miss Alice m'avaient *percé le cœur*; aucune blessure ne serait plus cruelle!

Bientôt nous atteignîmes un tertre gazonné, affectant la forme géométrique d'un tronc de cône. Au sommet s'étendait un plateau uni, semé de sable fin, sur lequel mon adversaire, son second et leurs compagnes de voyage attendaient notre venue.

Je saluai cérémonieusement, mais mon regard tomba sur mon ennemi et toute ma gravité s'envola. *Ma bouche s'ouvrit jusqu'aux oreilles* pour un rire inextinguible. Il y avait bien de quoi. Le banquier, fidèle aux idées de justice énoncées naguère par son témoin, avait couvert chacun de ses flancs d'une cuirasse qui laissait découverte une portion de son poitrail à peu près aussi large que mon propre corps. Avec cela, sans doute pour avoir les mouvements libres, ses courtes jambes étaient emprisonnées dans une culotte et des bas de couleur. Il avait l'aspect hétéroclite et bouffon d'une rôtissoire perchée sur deux allumettes.



Ma gaieté lui déplut. Ses petits yeux, perdus dans la bouffissure de sa face lunaire, lancèrent des éclairs. — Rira bien qui rira le dernier, gronda-t-il.

— Ah! Monsieur, répondis-je avec politesse, je crains bien de ne jamais vous causer autant de joie que vous venez de m'en donner.

Il ne parut pas touché de mon aménité et cria plus fort:

— En garde! En garde!

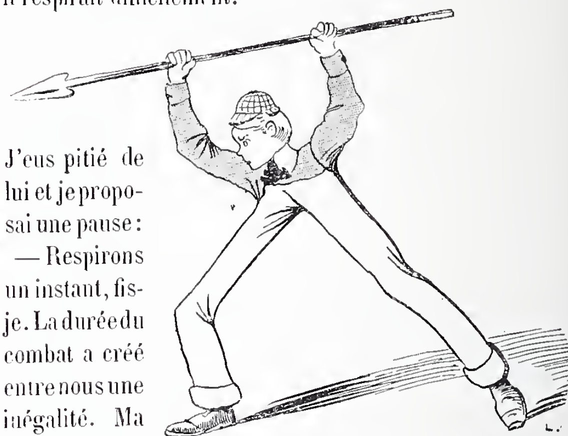
Il piaffait de colère. On nous plaça, on nous mit les armes à la main, et le juge Balthazard prononça d'une voix grave:

— Allez, Messieurs.

Mais ce commandement eut sur nous un effet diamétralement opposé. Tandis que dans un élan furieux, je *me fendais jusqu'au menton,* mon adversaire rompait, évitant ainsi le coup droit que je lui portais.

Je redoublai le coup, il redoubla de même. Nous autres Saxons sommes têtus. Je répétai ma manœuvre. Il paraît que les banquiers sont aussi entêtés que nous, car sans hésitation il recula derechef.

J'abrège. Au bout d'une demi-heure, moi avançant, lui reculant, nous avions fait dix-sept fois le tour du plateau, soit environ trois kilomètres. Lévy-Athan était en nage, il respirait difficilement.



J'eus pitié de lui et je proposai une pause:

— Respirons un instant, fis-je. La durée du combat a créé entre nous une inégalité. Ma respiration est restée normale, tandis que vous *soufflez comme un tuyau d'orgue!*



Expression malheureuse! Fatal porte-mine! J'avais à peine achevé qu'un son grave s'échappe de la narine gauche de mon adversaire, tandis que la narine droite donne la note à l'octave supérieur.

Peindre la stupeur du banquier, sa colère, ses vains efforts pour retenir sa respiration haletante est impossible. Aussi interloqué que lui, je ne songeais pas à arrêter cette musique nasale et nous entendîmes ainsi la *Marseillaise* et l'*Hymne Russe*. Le nez du manieur d'argent devenait le siège d'une véritable manifestation patriotique. Enfin je revins à moi; je fis cesser le charme, en m'excusant humblement d'avoir transformé l'organe olfactif de M. Lévy-Athan en succursale du Conservatoire. Mais toutes mes protestations ne firent que redoubler la rage du gros homme. Il fallut reprendre les armes. Telle était son irritation que maintenant il reculait deux fois plus vite qu'auparavant.

Pour courir plus vite il me tourna le dos et une pour-

suite folle résulta de ce mouvement tournant. Je courais après mon adversaire, nos témoins galopaient dans nos traces, et, légères ainsi que des gazelles, les ravissantes misses bondissaient derrière nos seconds. Nous atteignons ainsi l'extrémité du plateau, nous dévalons la pente de la colline.

Je crie, j'insulte mon adversaire.

— Lâche! Lâche!

Mais ces mots injurieux agissent sur lui comme des coups d'éperon. Il redouble de vélocité.

C'est un train express affolé, un obus qui troue les haies, franchit les fossés, escalade les rampes. L'haleine commence à me manquer. Est-ce que ce tonneau sur jambes va m'échapper, moi que l'Université comptait parmi ses meilleurs coureurs.

A cette idée, je vois rouge, je perds la tête

— Je voudrais que *le sol s'ouvre sous nos pas* pour arrêter le maudit fuyard, dussions-nous tomber *jusqu'au centre de la terre.*

Horreur! j'ai encore oublié le porte-mine de tante Jéricho. Un craquement épouvantable se fait entendre; l'écorce terrestre oscille violemment. Combattants, témoins, spectatrices, nous perdons l'équilibre et nous nous sentons précipités. Dans un puits noir nous tombons avec une rapidité vertigineuse. Au-dessus de nos têtes, un cercle lumineux formé par le ciel. Ce cercle décroît, décroît encore, décroît toujours. Puis, ce n'est qu'un point imperceptible. Il disparait et nous tombons toujours.

— Pourvu que nous ne nous fassions pas de mal en arrivant, murmurai-je, obéissant à une inspiration bienheureuse.

Soudain je me sens immobile. Je suis debout sur un sol ferme, au sommet d'une éminence qui domine une vaste plaine. Je me frotte les yeux; je rêve sans doute. Il me semble que la campagne est plantée de parapluies géants. Je promène autour de moi un regard effaré. Mes compagnons sont à mes côtés. Comme moi, ils roulent des yeux *en boules de loto*, ils ont des *bouches en accents circonflexes.*



— Une immense fabrique de parapluies, gémit Polo.

Je ne me trompais donc pas. Mon ami voit la même chose que moi. Une armée d'ombrelles, parapluies, en-cas, de quoi abriter la terre du soleil. Nous marchons sur un gazon court qui se brise sous nos pieds avec un bruit métallique. Des insectes énormes, gros comme des poules, bondissent autour de nous, ou s'envolent en faisant claqueter leurs élytres. Ce sont des hannetons de la dimension des aigles; des sauterelles longues comme des crocodiles; des coccinelles énormes qui semblent des tortues rouges pointillées de noir.

Où sommes-nous? Que signifie tout cela? Questions insolubles. Je hâte le pas comme si je devais trouver la clef du mystère au bas de la colline. Nous approchons des parapluies. Je pousse un cri :



— Ce sont des champignons!

Mais quels champignons! Auprès de ces géants de l'espèce, nos cèpes feraient la même figure qu'une fourmi auprès d'un éléphant.

Les parasols, sous lesquels s'abriterait un corps d'armée, sont supportés par des tiges énormes, hautes de cinquante mètres. Des détonations incessantes vibrent dans l'air. Ce sont les champignons qui projettent leur semence. On dirait qu'un régiment exécute un feu à volonté.

Miss Alice s'avance vers moi:

— Où sommes-nous, demande-t-elle de sa douce voix?

— Je ne sais pas.

Elle secoue sa tête mutine :

— N'est-ce pas un nouveau tour de votre porte-crayon?

Ces mots sont un trait de lumière. Je me frappe le front.

— Malheureux! J'ai demandé à être englouti au centre de la terre.

Je courbe la tête. Je pense que miss Alice va me maudire. Pas du tout, elle se met à rire :

— Très amusant. Promenons-nous un peu. Cela me donnera des notes de voyage que mes amies n'auront certainement pas.

Cette jeune fille est décidément un ange!

PAUL D'IVOI.

(*A suivre.*)

LE DOMPTEUR D'ABEILLES

Sa carte venait de me l'apprendre : il se nommait non-seulement « Maunier », mais encore — « de Flore », — M. Maunier de Flore, — ce prédestiné agreste...

Et je vis entrer un pur, solide Provençal, de taille un peu au-dessus de la moyenne, large d'épaules, vaillamment cambré sur son râble, la mine ouverte et de belle humeur, le clair regard bien net dans votre regard. Immédiatediatement, écourtant les formules, sur le rythme chantant et sonore qui me charme à jamais — qu'il vienne des pays d'Oc, d'Oil ou d'ail, — il me dit en coup droit :

— Monsieur, connaissez-vous les abeilles?

— Monsieur, oui ; mais je les connais — sans les connaître.

— Pas suffisant, Monsieur! Il faut que vous les connaissiez tout à fait, et ça me regarde. On leur a fait une réputation de mauvaises coucheuses qu'elles ne méritent aucunement : des moutons, Monsieur, de véritables moutons! Oui, je sais : il y en a qui prennent des gants pour leur parler, des gants et des masques ; ça fait pitié! Jamais de masque, moi, Monsieur, jamais de gants, — et je ne vis qu'avec elles! — Et je me charge, moi qui vous parle, je me charge, entendez-moi bien, Monsieur Nadar, de vous camper au plein d'un essaim déchaîné, — avec moi à côté de vous, Monsieur, avec moi! — Et tous deux ensemble, nous ouvrirons, nous tournerons, retournerons, tripoterons, — sur nos genoux, si vous voulez bien, — une ruche en plein travail, sans que vous ayez à souffrir d'une seule piqûre! Si la chose vous va, je suis votre homme : — vous va-t-elle?

* * *

Ça vous a toujours quelque chose d'affriolant, ces expéditions là : il semble que ça vous siffle... — et puis, c'est si amusant, comme disait mon Banville, se mêler de ce qui ne vous regarde pas — et enfin mon tentateur apparaissait là tellement sûr de son affaire, de notre affaire...

Mais cette fois, ne nous emballons pas trop vite! D'ici je LES entends déjà gronder (— ELLES s'inquiètent de rien!) — et me crier que ce n'est plus de mon âge, les aventures (— comme si j'avais besoin d'elles pour me le rappeler, hélas!...) — Et tout à point encore je me remémore les légendes de tant de gens mis à mal, au plus mal, en vérité, par ces bestioles là : pas plus tard qu'avant-hier, dans le journal, l'histoire de ce cocher assailli, qui ne s'en releva pas....

Et sans aller plus loin, comment ne me reviendrait-il pas à l'esprit celui que nous avions appelé *le Monstre*, — mon ancien voisin de campagne, cet animal de propriétaire si antipathique, tellement ladre qu'il poussait, à écouter Lireux, l'avarice jusqu'à la prodigalité, — celui-là qui avait fait installer dans son jardin une ruche « *pour utiliser* » ses fleurs. Aussi les abeilles, ces braves petites vengeresses, l'eussent plutôt dévoré tout cru que de lui permettre de se présenter dans ses propres allées autrement qu'enveloppé de gaze verte de la tête aux pieds, comme les baromètres des mairies de campagne. — Ce même « Monstre » que je vois, que j'entends encore, me criant un matin par dessus notre treillage, en levant ses bras voilés de gaze vers le Ciel, dont les Monstres ne revendiquent pas moins leur part : « — Voisin! MES mouches M'ont mangé MON miel !!!... »

Bon! Mais à moi, à moi, en vérité, m'avaient-elles jamais porté ombre de préjudice, les justicières de ce Pharisien? Et Dieu sait pourtant si ces communistes nées se souciaient de notre treillage individualiste et se gênaient pour fourrager et foisonner chez moi tout comme chez elles!

* * *

Cependant notre bon M. Maunier — et même de Flore — attendait ma réponse, un point d'interrogation dans chacun de ses deux yeux braqués, — et toujours semblant tellement, mais tellement sûr de lui, de nous!.....

Il ne faudrait pourtant pas tant se presser de toujours critiquer les autres : voyons, qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, vous même qui me lisez? Et ne dirait-on pas vraiment qu'il s'agit là de lions et de rhinocéros! Et avant tout, s'il n'était hors de tous risques, ce brave homme s'engagerait-il à côté de moi dans une telle partie? — Oui, oui, qu'on y va! Mais soyons malin : nous ne soufflerons mot, pour ne pas troubler la famille, puisque ces gens là ont toujours peur de tout, — et nous filerons à l'anglaise.....

— Eh! bien, Monsieur Nadar?

— Eh! bien, Monsieur de Flore, quand vous voudrez.

— Avez-vous le temps aujourd'hui?

— Non, mais je vais le prendre.

— Présentement?

— Présentement.

Donc je m'esquive, — et nous sautons dans la voiture qui attend. Le cocher sur un signe file.

— Allons-nous loin?

— Tout près, au Prado.

* * *

Il faut vous dire — je l'avais négligé — que nous sommes à Marseille, en ce bouillonnant, étourdissant, éblouissant et tant aimable Marseille qui me grise et que je ne me consolerai jamais d'avoir découvert si tard...

En chemin mon compagnon m'expose au mieux que, par sa position géographique, son ciel pur, son soleil, la Provence est par excellence le pays des fleurs et que, qui le croirait! c'est précisément là qu'on trouve le moins d'apiculteurs.

— Mais c'est intolérable! Et vous avez cent fois raison. Vite, vite, faisons des ruches!

On ne m'a pas attendu : le Midi, à la fin et devant telles évidences, ne pouvait manquer de bouger. Le voilà qui bouge, et à preuves, il vient d'un premier et seul coup de créer : — d'abord la Fédération apicole de Provence, des Alpes et de la vallée du Rhône; — puis un journal mensuel (voici le premier numéro) des travaux de la Fédération; — et enfin la première Exposition de la Fédération apicole du Midi, avec Concours, Concours pour tout : Concours pour abeilles vivantes (?), Italiennes, Chypriotes, Carnoliennes; — Concours des miels en rayons, en cadres, en sections, en pots; — Concours des cires, gauffrées, en briques, — des hydromels, liqueurs au miel, bières, vinaigres, conserves au miel, — gauffres, chocolats, opiats, savons, etc. — tout ça au miel! — puis les Concours industriels, puis les Concours agricoles, avec prix et récompenses, à partir de la meilleure ruche fixe ou mobile — pour finir (numéro 46) au meilleur remède — « *pour la guérison* (aye!) *des piqûres d'abeilles...* »

— Hé, hé! nous y voilà! — Elles piquent donc?...

— Les maladroits, oui Monsieur, — et elles ont raison!

Le bon de Flore est subitement devenu un peu sec : n'appuyons pas... — Au surplus, nous voici arrivés.

Des drapeaux, ce qu'il en faut, — le modeste apparat d'un festival champêtre dont la simplicité tout d'abord nous gagne. L'endroit est au mieux choisi, et le gai soleil a toute aise pour s'ébaudir dans son ciel clair sur cette vaste place qu'encadrent, avec sa grille de façade, trois corps de grandes galeries. — Saluons : — nous sommes dans la première Exposition de la Fédération apicole du Midi !!!

*
* *

Tout y est méthodiquement disposé et aménagé dans le meilleur ordre, chaque exposant à l'affût devant sa chacunière, vous visant de l'œil, prospectus en main, le robinet d'éloquence en joue, prêt à jaillir sur un geste, sur un regard, sur rien (— faites un pas, pour voir!..) — et le visiteur est stupéfié devant tout ce qu'il n'aurait jamais pu supposer de tout ce qui touche à ce monde des abeilles — et nous en vient.

Rapidement, mon guide, qui me semble l'âme de cette Exposition, m'y fait les honneurs de toutes choses, me fourrant par force de ci de là en poche, flacon, pot ou savon, mais visiblement hâtant notre revue... — Enfin :

— A nous, maintenant! dit-il, — et il passe ses mains sous le robinet d'une fontaine, puis les essuie avec un linge bien blanc :

« Trois points essentiels : — n'avoir aucune odeur sur soi, même la plus faible; — jamais, jamais un mouvement brusque, qui puisse effrayer ou inquiéter; — et enfin, avant tout, ne rien craindre : avoir confiance; — vous avez confiance?

— J'ai confiance.

— Marchons!

Il passe devant moi, et, revenus à la grande cour, nous pénétrons dans une enceinte réservée, close d'une barrière à hauteur d'appui, obstruction indispensable devant le gros du public.

En effet, c'est là que M. Maunier de Flore doit n'être en rien troublé dans ses démonstrations qui se succèdent tout le jour.

Voici sa ruche, qui ne ressemble en rien aux ruches que nous connaissons.

*
* *

Imaginez une manière de parallélogramme, en bois blanc, d'à peu près mètre sur mètre, angulairement dressé sur un chevalet bas. — A terre, auprès, une assiette contenant un liquide incolore.

Sous l'aplomb du soleil Phocéen, la ruche est en pleine action, au centre de la nuée bourdonnante, du *tutti* des violoncelles des laborieuses qui, sans fin ni trêve, entrent et sortent chacune toute à son affaire...

Pareillement tout à la sienne, notre apicole passant devant moi sans plus me regarder, a allumé et ingéré quelque chose qui fume dans un petit soufflet dont il joue légèrement, mais non sans quelque majesté, de droite, de gauche, autour de lui : tel un magicien impeccable décrit dans l'air les cycles cabalistiques de l'incantation...

Je lui ai emboîté étroitement le pas et me suis installé contre la ruche, au-dessous et au-dessus de laquelle il souffle encore deux ou trois petits coups : puis — voilà le moment! — doucement, délicatement, il découvre, en levant la paroi qui fait couvercle...

*
* *

Du coup, si délicatement aménagé qu'il fût, violent émoi et remous profond dans les foisonnements du personnel ailé ainsi mis à jour, avec rinforzando formidable de la musique.

Toute la garnison est sortie, mais elle sort toujours et ne finit plus de sortir : et des vingt mille miliciens qu'à peu près contient toute ruche, cette fois, quand il n'y en a plus, il y en a encore. Nous nous trouvons enveloppés, obscurcis, perdus au milieu de ces myriades de porte-glaives, — une immersion dans un universel

frôlement, — comme lorsqu'en ballon on entre au plus épais du nuage et qu'on rencontre contre ses joues la caresse atone de la buée ou le bris frissonnant des tant fines, invisibles aiguilles de la glace...— Mais les aiguilles présentes n'auraient rien d'aussi rafraîchissant, et le fait est — si on vient à y songer un instant, — que si une seule de toutes ces petites « histoires naturelles » allait tout d'un coup s'aviser de la fantaisie de se fâcher et donner le *la* aux autres...— brrrr!!!...

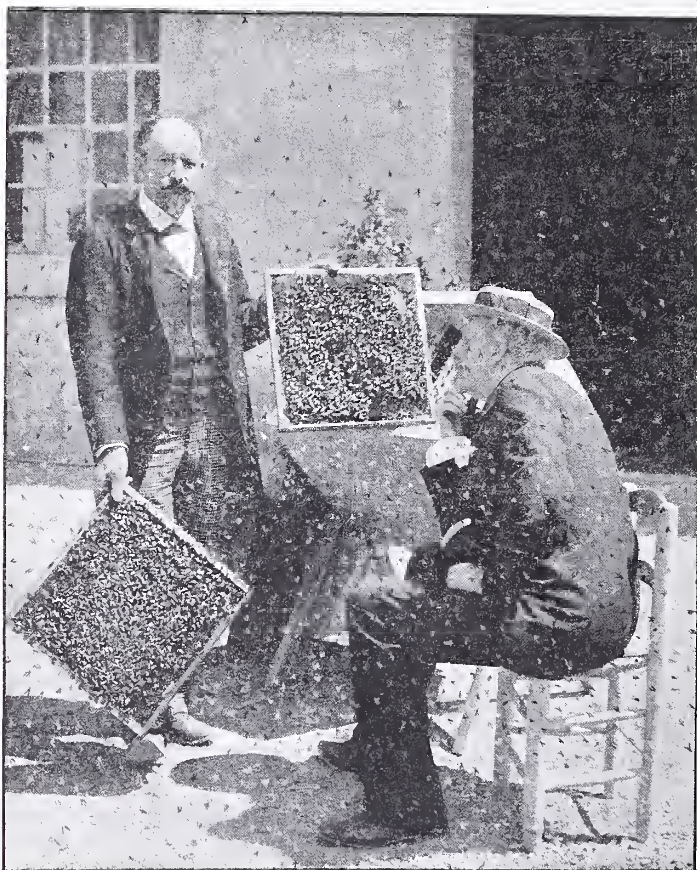
* * *

Mais voici que du milieu de notre nue, toujours impassible comme un dieu Olympien, M. Maunier se tourne vers nous, brandissant d'une main son couvercle, comme pour la démonstration:

— Tiens, tiens, tiens : vous aviez pris une chaise, vous, Monsieur Nadar? — Pas bête!

— Ma foi oui, Monsieur Maunier; mes vieilles jambes n'aiment pas rester debout...

— Et que vous avez bien fait. — Eh! bien, vous voyez si j'avais raison et qu'il n'y a pas de danger avec moi. Maintenant, veuillez remarquer tous les avantages de ma ruche, la disposition si commode, si propice à tout et pour tout, de mes rayons en feuillets, de ces feuillets qu'en effet je feuillette comme les pages d'un livre, — et comme il m'est facile à toute heure de les consulter recto et verso, tout chargés qu'ils sont de miel, de cire, de couvain et de travailleuses si bien à leur besogne que toutes mes manœuvres ne peuvent leur faire lever le nez de sur l'ouvrage. — Et voyez encore avec quelle facilité je détache à volonté et remets à sa place chacun de mes petits volets, comme avec vos nouvelles reliures mobiles... Suis-je dans la vérité? Vous en avais-je trop dit? — Rendez-moi témoignage!



Le dompteur d'Abeilles.

Je n'avais en effet qu'à reconnaître et proclamer que jamais chose annoncée ne fut mieux tenue, cas rare aujourd'hui que tout programme est devenu aussi menteur qu'une profession de foi. Et je félicitai et je remerciai le digne apicole pour m'avoir initié, — admirant d'autant plus que ce dompteur d'hyménoptères ne fut lui-même, en somme, qu'un simple et modeste aptère...

En nous séparant, il sembla me donner à entendre qu'à part la réserve prudente de ses mouvements, inspirée par sa pratique suivie des abeilles, il devrait leur innocuité surtout à la petite assiette où il mettait une pincée de sel dans quelques gouttes d'eau... — Finalement il m'annonça que son Exposition de Marseille touchant à sa fin, il se disposait à porter à celle de Bruxelles le curieux enseignement dont il m'avait précieusement gratifié...

Alors maintenant, — puisque le voilà parti, — trahissons!

* * *

De vous à moi, — si je l'ai bien compris, — je ne croirais pas trop que l'eau ni le sel de la petite assiette comptent pour grand'chose dans l'affaire, par cette raison que je ne vis pas cette première fois une seule mouche faire visite à ladite assiette. Et la seconde fois, — car je demandai et obtins de renouveler l'expérience, — l'assiette même était absente, — ce qui n'empêcha en rien les aimables mouches de se comporter en toute parfaite discrétion à notre endroit — et même à notre envers...

Je croirais beaucoup plutôt que c'est le je ne sais quoi qu'il brûle dans son petit soufflet qui stupéfie les abeilles, — insuffisamment pour interrompre leurs occupations, — assez pour les rendre indifférentes à toute idée de combativité.

— Mais alors, s'il en est ainsi, pourquoi l'excellent homme ne le dit-il pas?

— Ça, paraîtrait que ça ne regarde que lui...

Nadar.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

HARMONIE



HARMONIE. — Peinture de M. Gabriel Ferrier. — Salon des Champs-Élysées de 1897. — Gravé par Jarraud.

Est-ce quelque enfant de la songeuse et mystique Allemagne, — Gretchen ou Marguerite, — qui se berce aux mélancolies des lieds ou aux accords pénétrants d'une romance de Mendelssohn ou d'une sérénade de Schubert?

N'est-ce pas plutôt quelque jolie fille d'Amérique, indépendante et romanesque, mêlant les doux souvenirs de flirt à celui des valses lentes?

Non! C'est cette idéale miss Smolens du *Saule*, dont Musset fait si tendrement vibrer la voix et couler les pleurs, dans ses vers inoubliables!

Qui que tu sois, blonde et vierge figure que le peintre a évoquée dans une heure de rare inspiration, c'est pour toi qu'ils ont été pensés

ces beaux vers, si dignes de l'objet qu'ils chantent....

Fille de la douleur, Harmonie! Harmonie!
Langue que pour l'amour inventa le génie,
Qui nous vient d'Italie, et qui lui vint des cieux!
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile, et sans craindre les yeux!
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
Dans ces soupirs divins nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix.
On surprend un regard, une larme qui roule,
Le reste est un mystère ignoré de la foule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois...

Faut-il maintenant chercher les phrases et les formules d'analyse pour juger et louer comme il convient, l'œuvre de l'artiste qui nous suggère de telles impressions et cet exquis souvenir? Cette toile de M. Gabriel Ferrier, que tout le monde a admirée au dernier Salon des Champs-Élysées, est de celles devant lesquelles la critique passe en admirant, simplement. N'est-elle pas elle-même une Harmonie à laquelle il ne manque qu'un élément pour réaliser ce poétique désir de Baudelaire, de fondre ensemble, en une œuvre incréée,

La forme, le parfum, le son et la couleur.

Car il semble que cette jolie tête soit entourée d'effluves musicaux vers lesquels tendent à la fois son oreille, ses yeux et sa pensée. Il y a une sorte de dévotion dans la pose de ces bras et de ces mains qui se joignent pour soutenir la tête, penchée sous le charme, dans un adorable abandon. Le regard noyé dans une douce extase a ce vague et cette imprécision de la pensée qui se berce sur les ondes musicales d'un orchestre invisible.

Rêve, enfant, dans ces belles régions dorées où flotte encore ton âme virginale. Aujourd'hui c'est l'Harmonie du Printemps et de l'Amour qui s'éveille. Demain ce seront les accords de la marche nuptiale; demain l'accent martial des hymnes de gloire qui t'enlèveront tes fils; demain la triste mélopée des douleurs et des deuils; dernières mesures de cette symphonie qui s'appelle la Vie.

X.



LES MOINES GRECS DE LA THESSALIE

La Thessalie est à l'ordre du jour. Il n'est pas de province qui, pendant les derniers mois, ait tenu plus de place dans les préoccupations de l'Europe. Elle a été l'arène sanglante où les Hellènes et les Turcs ont vidé leur querelle en champ clos. Et, quand la Grèce a été vaincue, c'est encore la patrie d'Achille qui a été le principal obstacle au rétablissement immédiat de la paix. Mais avant de causer de graves soucis aux diplomates, ce pays avait, depuis que les communications y sont devenues plus faciles, attiré des légions de touristes. La Thessalie n'est pas seulement une terre historique; elle est, par dessus tout, une région pittoresque; et les anciens monastères grecs construits au haut des rochers inaccessibles ne sont pas moins intéressants à visiter que le champ de bataille de Pharsale.

Il y a quelques milliers d'années, à une époque qui se perd dans la nuit des temps préhistoriques, la bataille entre les monts et les eaux faisait rage sur les bords du Pénée. Les énormes rochers espacés à des intervalles presque réguliers comme des bornes colossales autour du plateau en amphithéâtre que la célèbre rivière, tant de fois chantée par les poètes, traverse au sortir de la chaîne du Pinde, ne sont pas autre chose que des squelettes de montagnes. La nature elle-même a taillé ces vingt-cinq obélisques gigantesques dont la hauteur varie de trente à trois cents mètres. C'est au haut de ces pics inaccessibles comme des nids d'aigles que se sont réfugiés les moines grecs à l'époque où la Thessalie a été conquise par les musulmans. En principe, les sultans assuraient à leurs sujets chrétiens la plus large tolérance en matière religieuse et permettaient au clergé du rite grec d'Orient d'exercer avec la plus entière liberté ses fonctions en temps de paix, mais à la moindre tentative de soulèvement, les ministres du culte étaient rendus responsables de la révolte des populations, et les richesses accumulées dans les monastères excitaient les convoitises des soldats osmanlis. Les religieux n'avaient qu'un moyen d'échapper au massacre et au pillage dont ils se sentaient menacés chaque fois que les janissaires venaient rétablir l'autorité ottomane dans une province rebelle, c'était de fixer leur demeure au haut d'une de ces forteresses naturelles qui se défendent pour ainsi dire toutes seules, parce qu'il est très long et très difficile de les escalader. A l'exception d'un seul, les vingt-cinq rochers de la vallée du Pénée devinrent autant de tours massives au haut desquelles les moines trouvèrent un inviolable asile. De ces vingt-quatre monastères, il n'en existe plus que six aujourd'hui; et encore ne comptent-ils pour la plupart qu'un très petit nombre de religieux.

Les anciennes traditions n'en sont pas moins fidèlement conservées et il est curieux de constater avec quelle puissance de vitalité les coutumes peuvent survivre aux motifs qui leur ont donné naissance. Il est aujourd'hui aussi difficile à un étranger de franchir le seuil du monastère de Meteora ou de Saint-Barlaam que sous le règne de Bajazet II ou de Sélim.

Le voyageur qui sollicite l'autorisation de visiter un de ces inaccessibles refuges, ne trouve ni cloche, ni marteau pour annoncer son arrivée. Il n'a d'autre ressource que de tirer un coup de fusil. Au bruit de la détonation, un moine apparaît au haut du rocher et, après avoir sommairement examiné les visiteurs, il leur fait passer une

corde au bout de laquelle ils doivent attacher leurs lettres de recommandation.

Après une attente plus ou moins prolongée, les étrangers reçoivent la réponse de l'*agoumène*, c'est-à-dire du supérieur du monastère. Lorsque leur demande est favorablement accueillie, un câble, à l'extrémité duquel est fixé un filet à mailles très fortes, se déroule rapidement du haut d'une petite tour où est installé un treuil et vient toucher le sol. Chaque visiteur s'enveloppe dans le filet, avec ses bagages, et accomplit son ascension en se balançant dans les airs. Après avoir exécuté de la sorte un trajet vertical d'une cinquantaine ou d'une soixantaine de mètres, le visiteur reçoit une vive impulsion dans le sens horizontal et se trouve entouré de moines qui l'aident à sortir de son filet. Cette opération se renouvelle un aussi grand nombre de fois que la caravane compte de personnes.

Ceux qui pourraient être effrayés de ce mode d'ascension peuvent se servir d'une série d'échelles attachées ensemble par des cordes; mais les hommes les plus habitués à la gymnastique redoutent, à bon droit, les dangers d'un pareil exercice que les moines exécutent pourtant chaque jour sans avoir de sérieux accidents à déplorer. Cette échelle sans fin, d'une flexibilité inquiétante, qui se balance en descendant du haut d'un rocher, inspire presque toujours des sentiments de prudence aux cœurs les plus intrépides, et les voyageurs qui avaient pu hésiter, au début, entre les deux systèmes d'escalade, finissent presque toujours par préférer la corde et le filet.

Le monastère de Saint-Étienne est le seul que l'on puisse aborder par un mouvement tournant. Après une heure et demie environ d'une marche pénible à travers les sentiers en lacets qui ont été creusés autour du massif de rochers dont se détache le pic où est bâti l'établissement religieux, fondé en 1350 par l'empereur Jean Cantacuzène, le voyageur se trouve en face d'un pont-levis qui, tour à tour, établit et interrompt les communications entre les deux bords d'un gouffre.

Après quelques pourparlers, le pont-levis s'abaisse et le visiteur est introduit auprès de l'*agoumène*. Le supérieur du monastère de Saint-Étienne est investi de ses fonctions depuis quarante-sept années. Il accueille les voyageurs avec une extrême courtoisie, mais il ne leur laisse pas ignorer que le chemin de fer récemment construit en Thessalie facilite à un trop grand nombre d'étrangers les moyens de franchir le seuil des asiles où des religieux, qui ont renoncé pour toujours au monde, voudraient vivre dans une inviolable retraite.

Les vieilles traditions d'hospitalité qui avaient leur raison d'être à une époque où la domination turque mettait obstacle aux progrès de la civilisation et où les monastères étaient le seul abri qu'un voyageur obligé de traverser la vallée du Pénée pût rencontrer sur son chemin, n'ont pas été abandonnées depuis que dans cette région, l'une des plus pittoresques de l'Europe et des plus fréquentées des touristes avant la dernière guerre; il existe des guides de profession, des chemins de fer et des hôtels.

Un Américain, M. Thomas Dwight Goodell, qui a récemment publié dans le *Century Magazine* ses notes de voyage en Thessalie, a gardé d'excellents souvenirs de l'accueil qu'il avait reçu au monastère de Saint-Étienne. A son arrivée, l'*agoumène* lui offrit de l'*ouzo*, sorte de liqueur nationale très appréciée en Grèce, du café et des cigarettes. Comme on était en carême, le repas du soir fut assez frugal.

Les visiteurs durent se soumettre au régime du monastère et ne manger que des œufs, du fromage frais et du cresson. En principe, l'hospitalité est gratuite, mais il est extrêmement rare qu'avant de s'éloigner, les visiteurs oublient de déposer une offrande dans le tronc de la chapelle.

Après Saint-Étienne, le monastère le plus important est celui du Meteora où vivent une trentaine de moines. Puis vient Saint-Barlaam, le plus difficile à escalader, car il a pour piédestal un rocher taillé à pic qui a la forme d'une tour circulaire de soixante-dix mètres de hauteur. C'est dans cette forteresse naturelle que les moines de la Thessalie cachaient les manuscrits et les livres précieux qui leur avaient permis de conserver, sous la domination ottomane, une part de l'héritage intellectuel de l'ancienne Grèce. Dans la bibliothèque de Saint-Barlaam il existe une collection des éditions *princeps* des classiques grecs imprimés par Alde Manuce, qui est peut-être unique en Europe. Les monastères de la Trinité, de Sainte-Maure et de Sainte-Roserce, ne comptent plus qu'un très petit nombre de religieux et ne tarderont pas à disparaître.

Il semble que sur le sol essentiellement classique de la Grèce, les dernières traces du moyen âge soient beaucoup plus promptes à s'effacer que les souvenirs de l'antiquité.

G. Labadie-Lagrave.

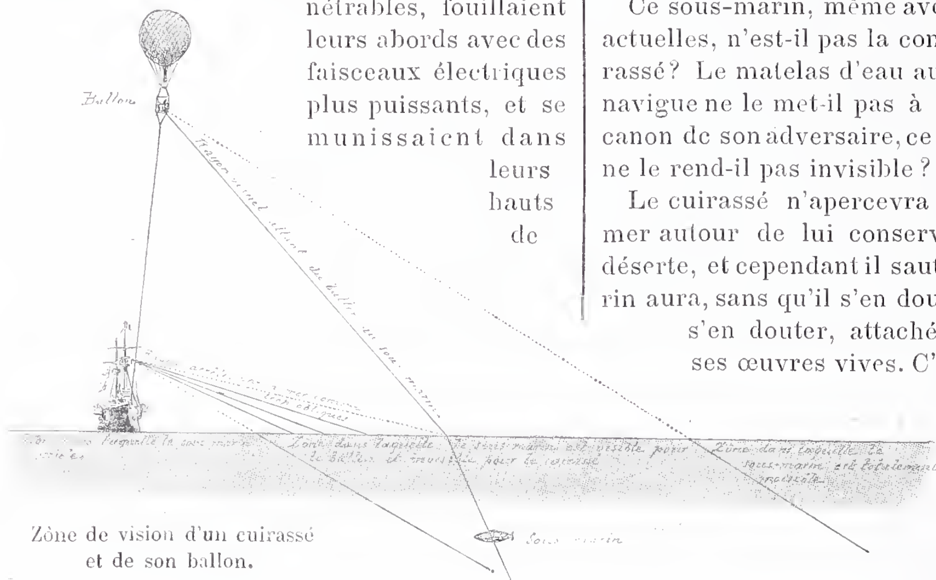


BALLONS CONTRE SOUS-MARINS

De tout temps les Davids et les Goliaths se sont provoqués au combat et se sont mesurés avec des succès divers ; de nos jours encore ils se provoquent, vantent, les uns les avantages de la souplesse, les autres ceux de la force. Ils se nomment aujourd'hui torpilleurs et cuirassés, ce sont des Davids et des Goliaths fruits de l'industrie humaine. Ceux qui les construisirent tiennent respectivement chacun d'eux pour supérieur à son adversaire, et tels sont les arguments dont leurs partisans savent s'entourer qu'une grande guerre navale, elle-même, n'arriverait peut-être pas à faire cesser les polémiques par les enseignements qu'elle apporterait.

Nous avons péché, diraient les vaincus, mais aujourd'hui nous voyons où était notre erreur, nous la réparerons et à la prochaine rencontre sommes assurés de la victoire. Chaque fois, en effet, que l'un ou l'autre parti, celui des torpilleurs ou celui des cuirassés, apporte à ses engins, ici d'attaque, là de défense, un perfectionnement nouveau, mettant par cela même son adversaire en état d'infériorité manifeste, vite cet adversaire, de son côté, lui oppose une invention, et, théoriquement du moins, la balance paraît se rétablir égale.

Au fur et à mesure que les torpilleurs accroissaient leur vitesse, augmentaient la rectitude de leur tir et, s'arrasant à la surface de l'eau, devenaient plus invisibles, les cuirassés s'entouraient au repos de filets d'aciers plus impénétrables, fouillaient leurs abords avec des faisceaux électriques plus puissants, et se munissaient dans leurs hauts de canons légers au tir plus rapide, à la portée plus grande, aux projectiles plus destructeurs.



Zône de vision d'un cuirassé et de son ballon.

Cependant les torpilleurs résolurent de porter à leur adversaire un coup dont il ne devait pas se relever, ils résolurent de se rendre complètement invisibles de jour comme de nuit, et, en même temps, de se mettre complètement à l'abri des effets de l'artillerie de leur gigantesque ennemi. Les torpilleurs résolurent de devenir *: sous-marins.*

Devenir sous-marin était se condamner à être aveugle ou à peu près, car à dix mètres devant soi sous les eaux on ne distingue plus rien, c'était se condamner à vaincre des difficultés de toute nature, de là de nombreux efforts et de grands tâtonnements. A l'heure actuelle encore le sous-marin proprement dit reste un mythe : mais il existe — on en construit tous les jours de nouveaux un peu partout — mais il existe des torpilleurs qui, en temps ordinaire, marchent comme par le passé à la surface des flots ou, pour mieux dire, au ras des flots, puis qui, après s'être immergés complètement, sont capables de faire plusieurs centaines de mètres dans une direction absolument rectiligne.

Le cuirassé se trouve donc maintenant en face d'un ennemi dont la tactique sera la suivante : dès qu'il croira pouvoir être aperçu, il visera le but offert à ses coups, disparaîtra sous les eaux, puis, en silence, invisible, s'approchera, laissant dépasser au-dessus de la surface de la mer un miroir fixé au bout d'un long tube, le périscope, grâce auquel il pourra encore, dans une certaine mesure, observer sa proie. Enfin, arrivé à courte distance, à une distance tellement courte que ce tube lui-même pourrait être vu et donner l'éveil, il le fera disparaître et, aveugle désormais, mais, sachant où est son objectif et capable de se diriger à coup sûr vers le point de la mer où se trouve le cuirassé, il ira jusqu'à lui déposer contre ses flancs une torpille et le fera sauter.

Ce sous-marin, même avec ses imperfections actuelles, n'est-il pas la condamnation du cuirassé? Le matelas d'eau au-dessous duquel il navigue ne le met-il pas à l'abri des coups de canon de son adversaire, ce même matelas d'eau ne le rend-il pas invisible ?

Le cuirassé n'apercevra rien de suspect, la mer autour de lui conservera son apparence déserte, et cependant il sautera, car le sous-marin aura, sans qu'il s'en doute, sans qu'il puisse s'en douter, attaché une torpille contre ses œuvres vives. C'est Goliath, les yeux bandés, attaqué par un David dont le corps est protégé par un bouclier impénétrable. Goliath ne doit-il pas périr?

Oui, mais à une condition, c'est que les yeux de Goliath soient bien bandés, car, ne l'oublions pas, David lui aussi a les yeux bandés, au moins au moment où il prononce son attaque, et, si Goliath peut le voir, il suffira à ce Goliath de se déplacer le moins du monde pour que David aveugle frappe dans le vide. Alors, malheur à David, car son bouclier le protège bien insuffisamment quand il est, lui aveugle, dans le voisinage immédiat du géant qui le voit.

Or, le bandeau qui couvre les yeux du cuirassé dans cette attaque rapprochée du torpilleur sous-marin, autrement dit la nappe d'eau qui recouvre son pygmée d'ennemi, peut être percée par le regard à une condition, c'est que les yeux d'où jaillit ce regard soient très haut placés.

Ainsi se produit cette constatation inattendue que le meilleur, on peut presque dire, jusqu'ici le seul défenseur du cuirassé attaqué par le sous-marin est *: le ballon.*

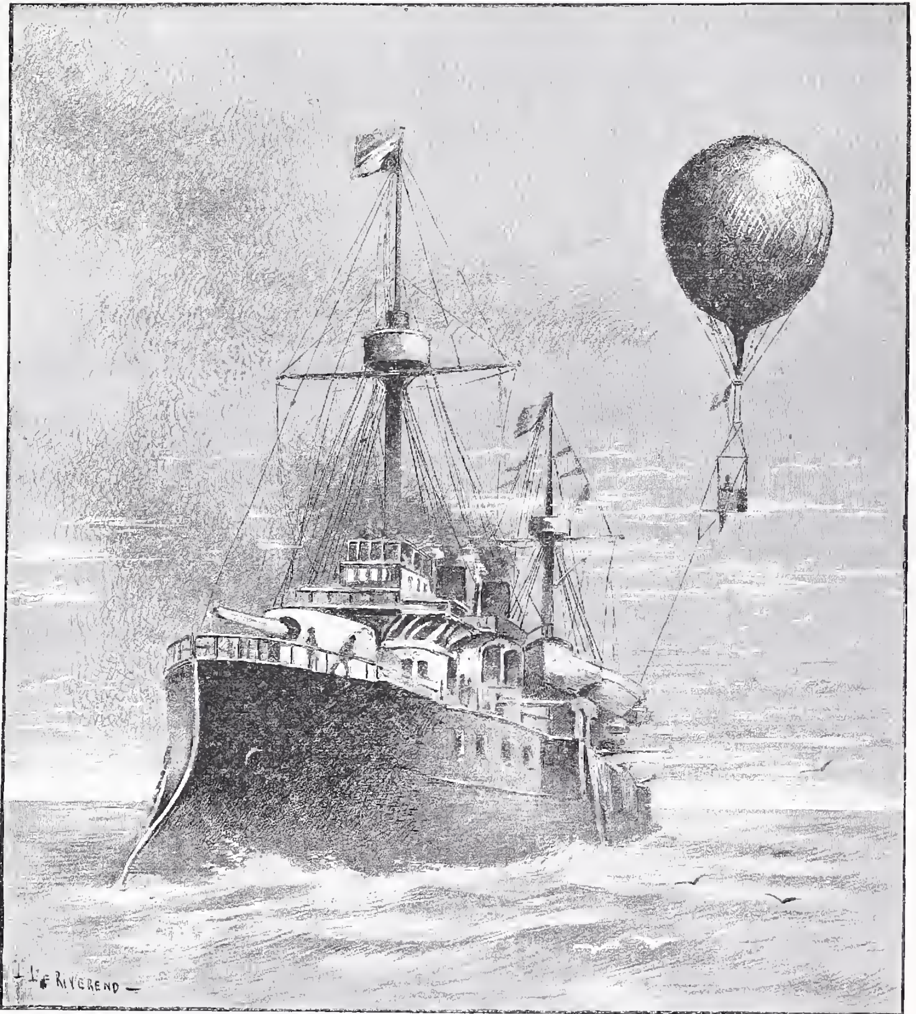
Cette curieuse mais indéniable — elle a été constatée maintes et maintes fois par maints aéronautes, — cette indéniable propriété du ballon de permettre de voir sous les eaux

à de grandes profondeurs mérite explication.

Lorsqu'un objet est sous l'eau, on sait qu'un observateur placé au-dessus de la surface liquide ne voit pas cet objet là où il est réellement, ou encore un bâton enfoncé obliquement dans l'eau paraît brisé, cela tient à ce que les rayons lumineux en sortant d'un liquide pour passer dans l'air subissent une réfraction, leur angle de sortie s'accroît quand ils pénètrent dans l'atmosphère; or, il se trouve un moment où cet angle de sortie étant suffisamment grand dans l'eau, deviendrait trop grand dans l'air pour permettre au rayon de sortir, et il se produit ce qu'on appelle la réflexion totale des rayons lumineux. L'observateur regarde trop obliquement les objets placés sous l'eau, les rayons qu'ils émettent ne peuvent plus sortir, la surface séparative du liquide et de l'air forme écran pour le regard de cet observateur.

A bord d'un navire la vue se trouve ainsi arrêtée par la mer à courte distance, on ne voit pas, on ne peut voir ce qu'il y a sous l'eau à quelques mètres de soi, précisément à cause de ce phénomène de la réflexion totale; mais il est bien évident que si on s'élève, de même que l'horizon reculera, ce champ de visibilité sous les eaux s'étendra, et voilà pourquoi le ballon planant à plusieurs centaines de pieds au-dessus des flots peut fouiller sous ces flots à une grande distance et révéler au cuirassé qui le porte l'approche du sous-marin.

Averti de l'approche de l'ennemi, le cuirassé se déplacera dans une direction que le sous-marin ne pourra discerner, puisqu'à ce moment, plongé tout entier sous les eaux, il ne voit plus son adversaire; et, à l'instant où, dans sa marche aveugle, il passera à proximité de cet adversaire, celui-ci lui enverra une torpille dirigée à coup sûr par les indications fournies du haut de l'aérostat, ou même, s'il possède des pièces convenablement disposées, il pourra le foudroyer à coups de canon.



Ballon faisant une ascension captive du bord d'un cuirassé.

Atteindre à coups de canon un ennemi entièrement immergé semble, *a priori*, chose irréalisable; en effet, le projectile tiré obliquement par rapport à la surface de la mer ricoche comme le fait la pierre plate lancée par une main vigoureuse; il ne se décide à s'enfoncer sous l'eau que quand ayant perdu presque toute sa force vive, il est, par conséquent, devenu inoffensif, et ne possède plus cette rectitude de direction qui, seule, pouvait lui permettre d'atteindre le but.

Là encore il y a une limite. Il est bien évident que si un canon est pointé verticalement vers la surface des flots, le projectile qu'il lance ne ricoche pas, il s'enfonce peu ou prou dans l'eau, mais s'y enfonce. Lorsque le sous-marin se trouvera dans le voisinage immédiat du cuirassé, rien ne s'opposera donc théoriquement à ce qu'on l'atteigne à coups de canon, et cela d'autant plus aisément que, pour accomplir son œuvre de destruction, il aura dû se rapprocher de la surface et dès lors son matelas d'eau

protecteur sera réduit à peu de chose. Que l'on considère aussi combien un sous-marin est plus vulnérable qu'un torpilleur ordinaire! Ce bateau, pour pouvoir plonger, doit avoir à peu près la densité de l'eau; qu'un trou soit produit dans ses parois, l'eau y pénètre, l'alourdit, et il est irrémédiablement perdu; il va jusqu'au fond de la mer, son équipage, enfermé comme dans une chape de plomb, n'a aucun secours à attendre, ne peut songer à s'échapper: une mort horrible sera son partage, une mort horrible par lente asphyxie, dont la pensée seule fait frémir les plus braves.

Le ballon, comme l'on sait, entre déjà dans la constitution de nos escadres, plusieurs de nos grands navires sont aménagés pour le recevoir, le gonfler et le manœuvrer à leur bord. Jusqu'ici il a servi à prévenir de l'approche de l'ennemi en permettant à la vue de s'étendre au loin par dessus la ligne d'horizon des plus hautes hunes, demain il remplira en outre le rôle de protecteur contre les flottes sous-marines, en reculant d'une façon considérable cet autre horizon qu'il importera alors de fouiller, lui aussi, l'horizon des eaux profondes.

Curieuse est cette lutte du cuirassé et du torpilleur, curieuse à bien des points de vue, mais surtout par les contrastes offerts par les moyens de lutte des deux adversaires. La nuit, le torpilleur éteint ses feux, cherche à se rendre invisible: le cuirassé, aussitôt, se couvre de lumières, ses fanaux électriques embrasent la mer autour de lui. Le torpilleur préfère les machines silencieuses afin d'approcher sans bruit; le cuirassé se hérisse, du sommet des mâts à la flottaison, de pièces légères qui, à l'heure du combat, feront un tapage infernal. Le torpilleur déploie tous ses efforts pour accroître sa vitesse; le cuirassé s'entoure de filets d'acier dont la présence alourdit prodigieusement sa marche. Enfin le torpilleur s'enfonce sous les eaux; le cuirassé, lui, cherche dans les airs le salut, il s'adjoint un ballon chargé de voir pour lui, autour de lui!

Lequel a raison, le torpilleur ou le cuirassé? Personne, peut-être, ne le saura jamais.

LÉO DEX.

PAGES D'OUTRE-MER

SALONIQUE

Quand on remonte le littoral de la Thessalie, on navigue longtemps dans un golfe d'abord évasé, que bordent successivement, à gauche, les hauteurs fameuses du Pélion, de l'Ossa et de l'Olympe. Peu à peu, le golfe se rétrécit entre, d'une part, la côte très basse de la Macédoine, si basse qu'elle émerge à peine au-dessus de l'horizon liquide, de l'autre, la terre plus élevée de la Chalcidique. Bientôt même, un étranglement subit paraît fermer entièrement ce vaste bassin maritime; mais il n'en est rien, et on pénètre dans une sorte d'immense lac, aux eaux calmes, qui constitue une rade supérieurement abritée. Tout au fond, étagée sur des collines rousses et pelées, brille, sous le soleil, une ville enserrée dans des murailles aux créneaux en ruines. Ces remparts forment un rectangle presque régulier dont le bord supérieur, qui coupe la montagne à mi-côte, est flanqué d'une imposante citadelle hérissée de bastions. Du milieu de cette enceinte surgissent, ressemblant à de simples mâts dressés parmi les maisons, un grand nombre de ces minarets frêles et blancs qui, de loin, ont, dans leur élancement, je ne sais quoi d'éthéré et de religieux, et, de près, sont si laids et si mesquins. — C'est Salonique, l'ancienne Thessalonique d'Alexandre le Grand et de saint Paul, la deuxième ville et le port principal de la Turquie d'Europe après Constantinople, cité populeuse et commerçante, où habitent, avec quelques milliers d'Européens, 70.000 Juifs et autant de Turcs et de Grecs, et que sa merveilleuse position géographique, sur la route du canal de Suez, appellera sans doute un jour à des destinées plus hautes encore, malgré l'insalubrité des marécages avoisinants. Les miasmes qui se dégagent de ces marais rendent la ville si malsaine, qu'aux chaleurs toute la population aisée va s'installer dans la localité de Kalaméria.

Comme la plupart des villes turques, Salonique est mal bâtie. Ses rues, presque toutes, sont tortueuses, étroites, sales et non pavées, ou abominablement. Mais beaucoup de ses habitations sont entourées de jardins plantés surtout de cyprès, et elle possède bon nombre de mosquées, d'églises grecques, de synagogues et autres monuments, sans parler des ruines dont elle est riche et qui sont restées de toutes les civilisations ayant fleuri sur son sol, grecque, romaine, byzantine, vénitienne.

Un quai superbe, large et dallé, que des tramways desservent, la borde sur toute sa longueur du côté de la mer. C'est là que sont les cafés, les magasins, les entrepôts, les résidences des plus riches négociants français, anglais, italiens, grecs. C'est là le centre de l'animation. Aussi le soir, vers cinq heures, y fait-on une promenade fort agréable. On admire le soleil couchant caressant une dernière fois de ses rayons d'or les mâts des navires, serrés et sombres comme les arbres dépouillés d'une forêt d'hiver. On contemple, en face de soi, bien loin dans la Thessalie, le massif majestueux de l'Olympe qui drape sur le ciel bleu son manteau de neige pareil à une grande vapeur blanche, sommet très saint, haut de 3000 mètres, que Junon, Vénus et autres immortels habitaient et d'où, ainsi qu'aujourd'hui un président de Chambre agite la sonnette en

vue de ramener le calme dans une séance orageuse, Zeus tout-puissant maniait son tonnerre pour mettre un terme aux disputes des déesses et des dieux. On croise quantité de personnages que, certainement, on a déjà vus quelque part : Juifs à la longue robe bordée de fourrure, à la physionomie biblique, tels qu'ils nous apparaissent dans les tableaux et gravures sacrés; Turcs au resplendissant fez rouge ou au turban multicolore; Grecs en foustanelle et en cnémides; *cawas* des consuls européens aux élégants habits soutachés et brodés, avec, en leur qualité de gardes, une collection inquiétante de poignards, de pistolets, d'armes et d'ustensiles de tous genres, passés dans une large ceinture plusieurs fois enroulée autour du corps et faisant une grosse bosse sur l'estomac; popes semblables, moins le rabat et l'hermine, à des avocats échappés de nos barreaux; mystérieuses musulmanes qui s'aventurent par les rues, dissimulant leurs formes, de la tête aux pieds, sous un ample manteau chatoyant, et leur minois derrière un voile de mousseline épaisse, souvent mouchetée de taches foncées; officiers et soldats du Sultan, tous en fez et en redingote... Il faut renoncer à décrire une telle variété de costumes et de types. Il en est de fort beaux. On rencontre des visages aux traits d'une grande finesse, réguliers, graves, imposants même, et tel changeur juif, tel prêtre musulman, avec sa large barbe blanche, son grand nez, sa figure austère, a tout l'aspect d'un prophète.

Une plaie, par exemple, sur le quai, ces fillettes qui s'obstinent à vous offrir des boîtes d'allumettes, et ces gamins qui veulent à toute force cirer votre chaussure. Dans les cafés, autre plaie : on y est assailli par une nuée de marchands ambulants qui colportent les comestibles les plus inattendus, depuis des huîtres jusqu'à des œufs crus et des carottes. A peine est-on débarrassé de l'une de ces mouches qu'une autre survient, et il faut une patience d'ange pour ne se pas fâcher. A Smyrne, à Beyrouth, dans toutes les escales turques du Levant, il en est ainsi.

Le bazar de Salonique n'est pas très important. On sait qu'on appelle *bazar*, en Orient, une série de rues et de passages, généralement couverts avec des toiles, et dans lesquels sont installés les principaux magasins indigènes. C'est là, le plus souvent, qu'il faut aller chercher les marchands de curiosités, d'étoffes, de tapis, de soies brodées. Une foule originale s'y presse, et certains jours surtout, on y a le spectacle, tout pittoresque, des gens de la campagne qui y font leurs emplettes. On s'en amuse, tout en maugréant contre la malpropreté des rues dans lesquelles, à chaque pas, on glisse sur une boue grasse, et où on respire des odeurs fades et nauséabondes particulières à tout ce qui est oriental, odeurs s'exhalant des immondices accumulées sur la voie publique, des cuisines en plein air aux écœurantes émanations, des échoppes où se débitent des denrées, des pâtes, des plats, des poissons extraordinaires...

Les murailles et le château, bien qu'occupés toujours par une garnison respectable, sont dans un état de délabrement complet. On peut faire cependant une promenade intéressante en sortant de la ville par la porte de l'est, et en longeant ces remparts, encore grandioses dans leur vétusté. Par là ce ne sont, dans la campagne, que cimetières montrant leurs interminables alignements de pierres blanches au pied de collines arides, desséchées, séparées par des gorges sauvages et des ravines, véritable terre de la mort, qu'aucune verdure n'égaie. De belles pierres tombales magnifiquement sculptées, des mausolées encore couverts d'inscriptions, s'y font remarquer. Quelle récolte pour l'érudition si on pratiquait des fouilles de ce côté de la ville!

Les mosquées de Salonique passent pour être les plus riches et les plus belles de la Turquie, après celles de Constantinople. Souvent pour y accéder, il faut passer par des ruelles malpropres et tortueuses ; car, rares sont les rues larges et convenablement percées. Rien du reste, en général, sauf le minaret, ne signale extérieurement une mosquée au visiteur. L'intérieur même de ces édifices ne parle pas à l'imagination : il y a si loin de leur sèche nudité à l'élégance idéale et au luxe chaud de nos basiliques! Entre les murs, crûment blanchis, des nattes où les croyants se prosternent après s'être déchaussés; dans le sanctuaire désert et vide, des tapis destinés au même office : c'est tout, et c'est froid, triste, désolé.

Sous la conduite d'un Juif qui, de lui-même, m'avait offert ses services intéressés — un de ces Juifs réfugiés en Macédoine lors de l'inquisition d'Espagne, qui parlent encore castillan et qu'on nomme *Mamins* — j'ai pu, moyennant sérieux pourboire, visiter, en plein temps de ramadan, la mosquée de *Sainte-Sophie*, reproduction, paraît-il, de celle de Constantinople, mais réduite d'un tiers. Mon guide, bien entendu, vu sa qualité d'israélite n'a pas été admis avec moi dans le temple. Des colonnes en fort beau marbre et en granit rose, et de jolies mosaïques, qui courent au-dessous de ces colonnes le long de la nef principale, sont les seules choses qui y attirent l'attention. J'ai remarqué que le sanctuaire est incliné par rapport à cette nef, et cela m'a rappelé que Sainte-Sophie est une ancienne cathédrale byzantine transformée en mosquée par les Turcs. Beaucoup de mosquées de Salonique sont dans le même cas.

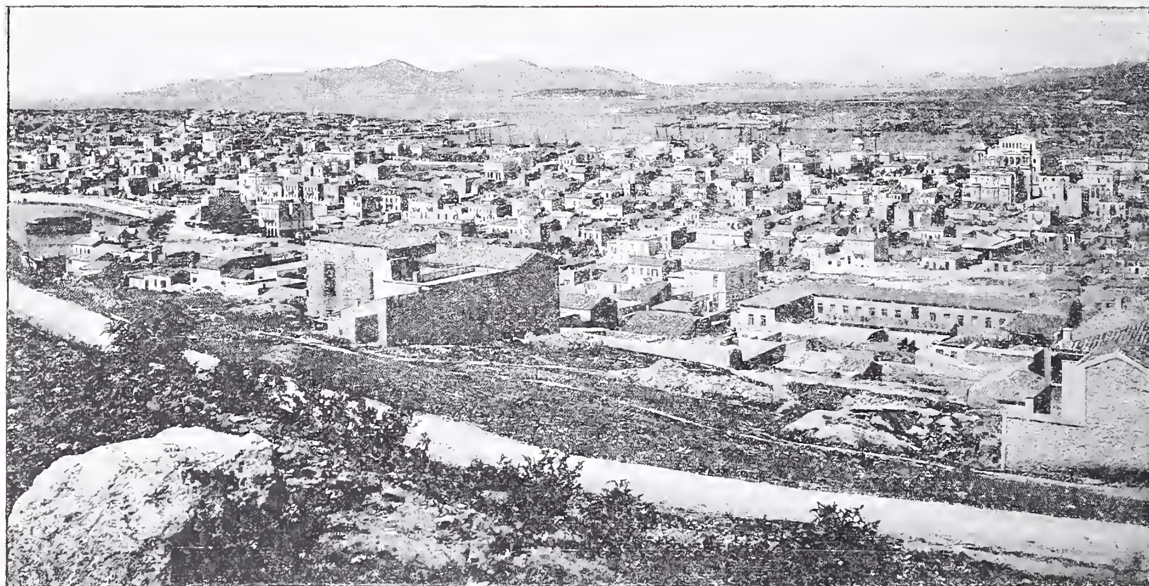
Dans la cour de la mosquée *Saint-Georges* est une tribune en pierre sculptée, d'un beau style. Saint Paul, d'après la tradition, aurait gravi les marches qui y montent et prêché du haut de cette chaire, assisté de Silas et de Timothée. Je ne suis pas entré dans la mosquée même parce qu'il aurait fallu de nouveau me déchausser et donner « backchiche ». Du dehors, je voyais très suffisamment la superbe mosaïque vieil or à personnages qui recouvre tout l'intérieur de la coupole et représente des scènes de la religion chrétienne. Mais mon examen ne fut pas de longue durée. Un prêtre mahométan, très propre et très majestueux en



Salonique. — Vue du port.

ses vêtements fourrés, s'avança soudain. Il était soigneusement ganté. D'un geste dédaigneux, comme on ferait à un va-nu-pieds, il signifia à ce chrétien qu'il n'avait rien à voir dans les choses de Mahomet et qu'il ne devait pas profaner par sa présence sacrilège, le temps du saint jeûne.

Je ne veux pas oublier l'*Arc de Constantin*. Les piles de cet arc de triomphe sont en marbre tout noirci encore par l'incendie, qui brûla la moitié de Salonique dans le courant du siècle, et présente de curieux bas-reliefs, malheureusement fort endommagés. La voûte, jadis écroulée, a été refaite de façon grotesque, et,



Salonique. — Vue de la ville et de la rade.

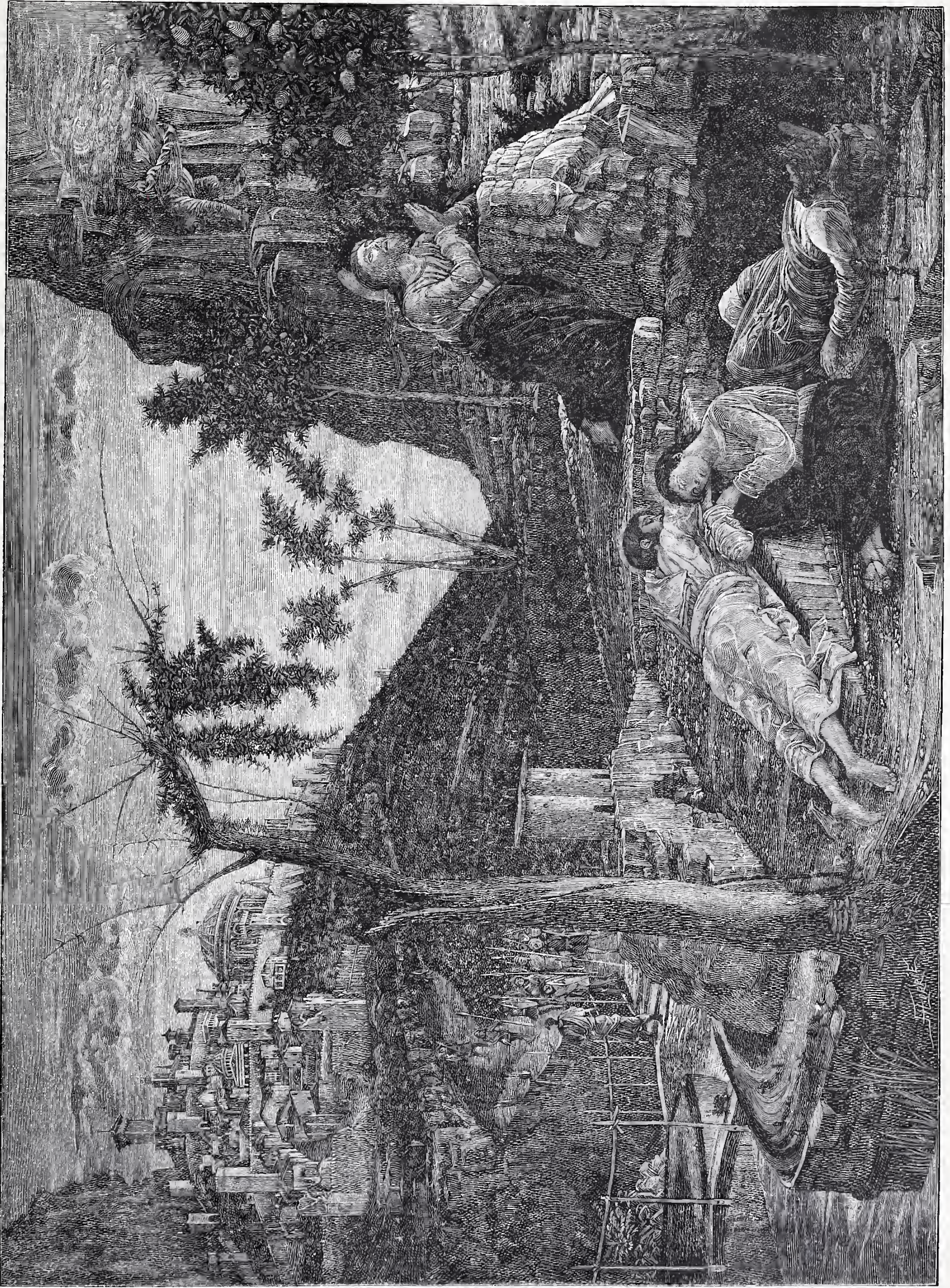
toute unie, jure avec le reste dont l'ornementation est plutôt chargée.

Cet édifice est situé dans une grande rue parallèle au quai, rue qui paraît être dans le prolongement de l'ancienne voie Egnatia, laquelle reliait autrefois Philippes, Thessalonique, Pella et Héraclée. Il aurait été élevé en commémoration de la victoire de Philippes, où la liberté, avec Cassius et Brutus, avait péri par Antoine et Octave. Mais on n'a pas pu me dire pourquoi on l'appelle l'Arc de Constantin.

Renatus.

LE MUSÉE DE TOURS

C'est dans une fort agréable situation sur la Loire, en face du pont et des verts coteaux de Saint-Symphorien, qu'on a construit, en 1828, le bâtiment actuel du musée de Tours. L'architecte, comme trop souvent en pareille circonstance, s'est plus préoccupé d'obtenir un bel effet décoratif selon le goût de son temps, que de loger convenablement les œuvres d'art dont on lui confiait



MUSÉE DE TOURS. — Le Christ au Jardin des Oliviers. — Tableau de Mantegna. — Gravé par Horrie.

les destinées. Or, aujourd'hui, cette grande et plate façade nous paraît lourde autant qu'ennuyeuse, et le plan du constructeur n'est pas sauvé, tant s'en faut, par des aménagements habiles qu'on pourrait encore admirer. Il y a là une leçon pour nos architectes. Ce riche musée mérite l'attention des connaisseurs.

Son fonds provient surtout de deux sources différentes : des abbayes et châteaux de la région pillés au moment de la Révolution, des dons de

l'État, et d'une collection cédée par un amateur éclairé.

Parmi ces châteaux, le mieux pourvu d'œuvres artistiques était celui de Chanteloup, près d'Amboise. Il appartenait au duc de Choiseul, et il avait hérité de fort beaux tableaux provenant du château de Menars, où avait brillé un moment la marquise de Pompadour. En 1790, Chanteloup fut pillé, et beaucoup de ses chefs-d'œuvre disparurent. Parmi ce qui restait, exposé à de nouvelles déprédations, le peintre Ch.-Antoine Rougeot, professeur à l'école de dessin de Tours, muni de quelques fonds fournis par la ville et par des particuliers, put faire un choix et se procurer à bon compte un ensemble qui fait honneur à son discernement. Quelques-unes de ces œuvres sont intéressantes surtout comme documents locaux, telles les *Vues de Chanteloup*, par Houel, et les deux beaux dessins, par Lenfant, représentant le même château avec la ville d'Amboise; ces dessins sont importants, et comportent un certain nombre de personnages du dix-huitième siècle.

Mais il nous faudra insister principalement sur trois superbes Boucher, dont l'un : *Apollon visitant Latone*, est compté parmi les meilleurs de ce peintre des fêtes galantes; les deux autres, ovales, et qui surmontaient des portes, représentent deux scènes de la *Jérusalem délivrée*, ils sont d'une composition gracieuse et d'une exécution solide, plus même, qu'on n'est habitué à en attendre de cet artiste. De Chanteloup encore, une curieuse tapisserie encadrée; de l'abbaye de Marmoutiers, près de Tours, des toiles de Lesueur, et une *Mort de sainte Scholastique*, par Restout, très impressionnante.

Passons aux dons de l'État. Ils sont trop nombreux pour que nous puissions les énumérer ici; mais, dans la salle des peintures anciennes, ressortent tout d'abord quelques toiles de premier ordre. Pendant les campagnes d'Italie, l'armée française enleva, on le sait, un certain nombre d'œuvres d'art de grande valeur qui furent distribuées au Louvre et à nos principaux musées, par les soins de Bonaparte.

Le musée de Tours a hérité de cette façon de deux tableaux hors ligne de Mantegna : *Jésus au Jardin des Oliviers*, et la *Résurrection*. Ils formaient, au maître-autel de Saint-Zénon, à Vérone, les deux volets d'un tryptique dont la partie centrale, représentant la Vierge, est restée en place. Les tableaux de Mantegna sont fort rares, on n'en compte que trente-trois, en dehors des fresques, dans le monde entier. Le Louvre est le plus riche, il en possède quatre; la *National Gallery* de Londres, n'en a qu'un. C'est dire la valeur marchande de ceux-ci, d'autant que leur ordre artistique est très élevé. *Jésus au Jardin des Oliviers* traité, comme toujours à cette époque, d'une manière très moderne et naturaliste, est surtout remarquable par l'expression de la figure principale qui exprime bien l'angoisse du Christ au moment où se décide sa destinée. Le paysage est aussi fort original. Ces deux tableaux sont gravés en ce moment, pour le compte de l'État, par le maître Ach. Jacquet.

De Belgique, en 1796, les Français vainqueurs ont rapporté un bel *Ex-voto* peint par Rubens, et représentant des cousins de l'artiste, paraît-il. Cette peinture est d'une fraîcheur de tons admirable, et elle n'a cependant subi aucune restauration.

Dans cette salle, encore, un charmant portrait d'inconnu, par Terburg, donné par le musée du Louvre, dans un jour de générosité et à un moment où l'on n'estimait pas les œuvres de cette école.

Aujourd'hui on regrette le bon mouvement. Mais trop tard!...

Parmi les modernes, l'intérêt va surtout à un remarquable tableau de Delacroix, très vigoureux, très caractéristique de la manière du maître : *Comédiens ou Bouffons*. Ces bateleurs grimaçants ont une allure romantique tout à fait de l'époque. Ce tableau est un des plus estimés de l'œuvre de Delacroix.

Puis, au hasard de la promenade, citons, de Feyen Perrin, les *Tricoteuses de Cancale*, et *Velpeau présidant à une autopsie* qui rappelle vaguement la *Leçon d'anatomie* de Rembrandt; de J. Lewis-Brown, un tableau militaire; de Moreau de Tours, *Deux Savants*; de Comte, *La mie du Roy*; de Lafon, un bien amusant *Homme orchestre;* de Beauverie, l'*Etang de Viveray*; de Lansyer, onze *Vues du château de Menars*; de Busson, *Vaches passant un ruisseau;* de Souillet, *Tireurs de sable sur la Loire;* de Roger-Jourdain, *Vues de Saint-Cloud*, un peu dépaysées dans ce musée.

On cherche Balzac dans la ville qui s'honore de son souvenir. On trouve son masque lourd et disgracieux dans un portrait, par Court, et dans une ravissante sépia de Boulanger. Celle-ci est surtout vibrante et parle aux yeux, l'intelligence du grand romancier s'y manifeste davantage, bien qu'il y soit encore plus laid de visage! Ce curieux document appartenait au baron Larrey, qui l'a offert au musée sur les sollicitations de M. Laurent, le dévoué conservateur actuel, à son poste depuis vingt-cinq ans.

Le grand paysagiste Français est représenté par un charmant paysage ovale : *Sous les saules*, et par une grande toile : *Le soir*, pleine de poésie tranquille; Damoye par un *Etang en Sologne*, remarquable de vérité.

Est-ce tout? Non, il nous faut signaler encore une curiosité très spéciale.

Un de mes amis, tourangeau très au courant des beautés de sa ville, m'avait dit :

— Vous allez au musée? Ne manquez pas de voir le portrait d'un militaire qui a vécu trois siècles.

Hum! trois cents ans, c'est beaucoup pour un seul homme, et ces phénomènes ne se trouvent

ordinairement que dans le pays de Tartarin ; mais, par politesse, je n'ai rien objecté!..

Eh bien, je l'ai vu! C'est un beau vieillard à cheveux blancs, droit encore sous l'uniforme des grenadiers de l'ancien régime. Né en 1699, il est mort en 1807, après avoir vécu, en effet, sous les trois siècles. Tout s'explique, et c'est déjà beaucoup!

Lorsque le peintre Vestier fit ce portrait, en 1783, ce soldat avait déjà entamé sa troisième période de vingt-cinq années de services, ainsi que le témoignent les trois plaques qu'il porte sur la poitrine. Il fit campagne encore sous la République et sous l'Empire et fut un des premiers dignitaires de la Légion d'honneur, dont il fit ajouter la croix sur son portrait.

Avisseau, le fameux potier de Tours, dont le *Magasin Pittoresque* a raconté la vie, a ici un beau drageoir en faïence à sept étages, et plusieurs plats chargés d'animaux, poissons, serpents, etc., dans la manière de Bernard Palissy; enfin, en sculpture, nous signalerons la *Chute des feuilles*, par Schroder; le *Cardinal Guibert*, par Olivia, et une *Naïade*, par Renaudot.

Cette dernière a son histoire. Elle a été posée par une jeune marocaine, ramenée d'Afrique par Henri Regnault, et qui servit de modèle à la fameuse *Salomé*. On en retrouve les traits, bien qu'avec quelque peine, dans cette naïade aux cheveux encore un peu crêpelés mais serrés contre les tempes.

Le plus singulier, c'est que l'artiste tomba amoureux du modèle, et que la *Salomé* échevelée devint une excellente Mme Renaudot.

Un amateur, M. Schmit, a cédé au musée une collection fort intéressante de meubles, curiosités et objets d'art, moyennant une modeste rente viagère dont il n'a pas profité longtemps, au contraire de ceux qui passent de semblables marchés. On sait que le peintre de Waldeck donna au Louvre une très médiocre collection moyennant 4,000 francs de rente; il avait alors quatre-vingts ans, il vécut jusqu'à cent sept ans!

Enfin, pour en terminer avec ce musée, nous dirons qu'il renferme une partie archéologique très riche, et qu'on lui a adjoint une école de dessin appliqué aux arts et à l'industrie, créée en 1781 par Rougeot, continuée par Raverot.

Cette institution, l'une des plus anciennes de France, a rendu les plus grands services dans ce beau pays de Touraine, où les principales industries sont surtout artistiques : typographie, reliure, céramique, peinture sur verre, sculpture sur pierre et sur bois. Cette région a toujours été un foyer intellectuel très actif, auquel l'ensemble formé au musée doit fournir une direction et des modèles.

Gaston CERFBERR.

L'ARGENTAURUM

En 1848, un Français, M. Tiffereau, se livra à des recherches sur la transmutation de l'argent en or. Il fit au Mexique diverses expériences qui furent concluantes. Dans de l'acide azotique exposé pendant deux jours aux rayons solaires, il jetait de la limaille d'argent pur alliée à du cuivre pur, dans les proportions usitées pour l'alliage monétaire. Pendant douze jours il se produisit un dégagement nitreux; on porta ensuite à l'ébullition pour faire enfin évaporer jusqu'à siccité. La matière obtenue passa, après deux traitements, au vert clair et au jaune d'or. Une analyse en fut faite, et démontra que M. Tiffereau avait fabriqué de l'or. D'autres essais, tentés également au Mexique, donnèrent les mêmes résultats. M. Tiffereau revint en Europe, y renouvela ses expériences et échoua complètement.

Faut-il en conclure que l'argent mexicain possède des qualités particulières? On serait tenté de le supposer. Le docteur Emmens, des États-Unis, vient de découvrir à nouveau la fabrication de l'or; et la matière première qu'il emploie est le dollar mexicain. Tout porte à croire qu'il s'agit encore d'expériences sérieuses. La personnalité de M. Emmens le met au-dessus de tout soupçon de réclame. Membre de l'*American Institute of Mining Engineers*, de la Société américaine de chimie, inventeur de l'explosif baptisé de son nom : *Emmensite*, etc. ; il a conquis dans le monde savant un rôle distingué et a, par conséquent, droit aux ménagements des sceptiques.

Il a exposé sa découverte dans une lettre à M. William Crookes, de la Société Royale de Londres. Il y déclare qu'il emploie directement les dollars mexicains et les soumet d'abord à un traitement mécanique, à l'action d'un fondant et à la granulation ; puis à un second traitement mécanique, suivi d'un autre par l'acide nitrique modifié ; et enfin à un affinage. Il n'affirme pas que le métal ainsi obtenu soit de l'or, mais il lui ressemble complètement. En lui donnant le nom d'*Argentaurum*, il semble avoir voulu exprimer ses réserves sur sa découverte et l'indiquer comme un métal intermédiaire entre l'argent et l'or. Mais ses compatriotes n'admettent pas cette distinction. Ils achètent l'argentaurum pour de l'or, et la Monnaie de New-York l'accepte et l'emploie pour de l'or depuis le mois d'avril dernier.

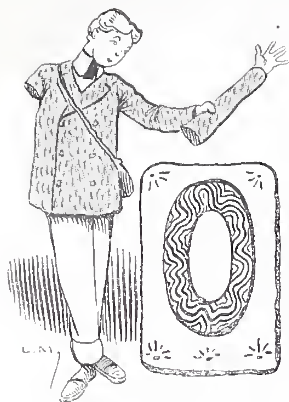
M. Emmens a publié un mémoire sur cette transmutation; mais il se garde bien de livrer son secret. Peut-être le connaîtrons-nous un jour. Il convient de le souhaiter, ne fût-ce que pour mettre fin à la guerre où se consument les mono et les bi-métallistes. Quand il sera prouvé que l'argent n'est qu'une matière aurifiable, la paix s'imposera.

JEAN LE FUSTEC.

AVENTURES DE FOOTBALL & DE POLO, ESQUIRES

CINQUIÈME ÉPISODE

Une chasse émouvante. — Filet de mammouth aux champignons.
Facteur et gendarmes. — Retour au pays de Galles.



Oui, oui, je le répète, miss Alice était un ange. Aussi je m'empressai de lui *offrir mon bras* qu'elle daigna accepter.

Cet échange de bons procédés provoqua chez Lévy-Athan un nouvel accès de colère.

— Miss, gronda-t-il, ceci est d'une légèreté inconcevable. Je vous épouserai quand même, parce que les convenances de fortune existent, mais je vous enjoins d'abandonner le bras de mon ennemi, sous peine de me voir dénoncer votre conduite urbi et orbi.

— Eh! Monsieur, répondis-je, *criez cela sur les toits* si cela vous convient.



Je regrettai aussitôt d'avoir parlé. Des maisons à six étages jaillissent de terre, et sur les toits, au milieu d'une armée de cheminées, le banquier à quatre pattes, ainsi qu'un chat miaulant à la lune, clame d'un ton menaçant et piteux :

— Miss Alice se tient mal. Elle se tient mal, miss Alice.

Toujours le présent funeste de la tante Jéricho. Je me hâte de remettre toutes choses en l'état. Les hautes bâtisses disparaissent et Lévy se retrouve sur le sol.

Il n'est pas couvreur de son métier, ce gros manieur d'argent. Il a eu très peur; aussi garde-t-il le silence. Nous en profitons pour commencer notre promenade.

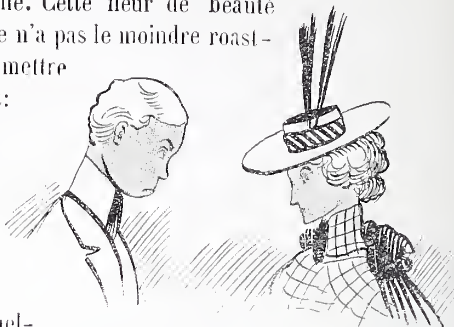
Sous les champignons de haute futaie nous marchons dans une lumière que je soupçonne être d'origine électrique. Des mousses hautes comme nos blés s'écrasent sous nos pas.

Des myriades d'insectes de dimensions colossales s'envolent avec un bruit assourdissant. Des cris effroyables, semblables au déchirement d'une nuée d'orage parcourent l'air. Ce sont des chauves-souris, près desquelles les autruches ne seraient que chétifs oiselets, qui volent à la cime des parasols de la vaste champignonnière.

Des clairières s'ouvrent devant nous, où croissent des fleurs étranges, innommées.

Cependant nos *physionomies s'assombrissent*. Ma gentille compagne murmura : — J'ai bien faim.

Je tressaille. Cette fleur de beauté a faim et elle n'a pas le moindre roast-beef à se mettre sous la dent:

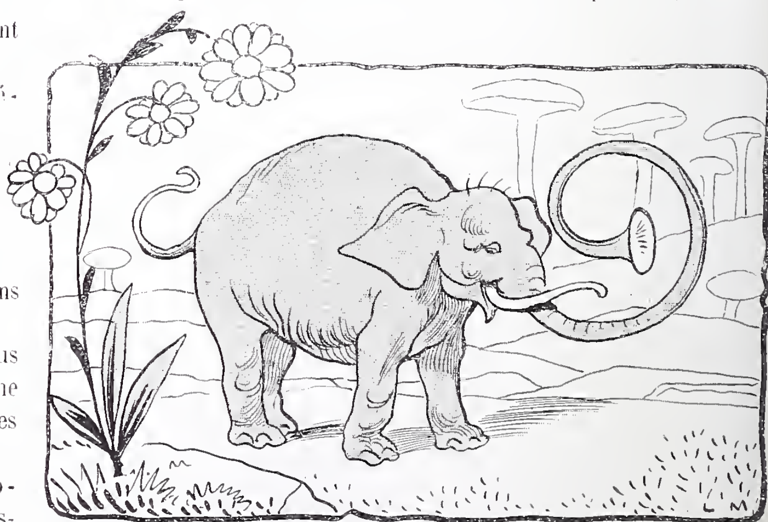


— Messieurs, dis-je, mettons-nous en chasse. Abattons un gibier quelconque afin que les roses ne se fanent pas sur les joues de ces demoiselles.

Le banquier et moi sommes armés de nos piques d'abordage; nous avons des revolvers. Mais hélas, les chauves-souris se trouvent hors de portée et nous ne pouvons offrir à nos jeunes amies de déjeuner d'un hanneton, fût-il gros comme une pintade.

Attristés par le sentiment de notre impuissance, nous allions toujours. Miss Alice fatiguée se faisait lourde à mon bras. Le découragement me prenait, lorsqu'enfin nous sortîmes de la forêt de cryptogames. Devant nous s'étendait une plaine semée de hautes herbes, dans lesquelles des pachydermes démesurés s'ébrouaient joyeusement.

C'étaient des éléphants antédiluviens, des mammouths dont les pattes énormes se dressaient à la hauteur de la flèche de nos cathédrales. Ils jouaient avec un bruit comparable à celui de la mer en furie. Quelques-uns, versés



dans l'art de la musique primitive, jouaient de la trompe, rythmant de leurs fanfares les ébats de leur camarades.

Nous regardions ahuris, consternés, ce gibier monstrueux.

Comment attaquer de pareils adversaires, me demandai-je?

Mais je tournai les yeux vers miss Alice. Je la vis pâle,

exténuée. Aussitôt je me sentis le courage d'Achille et d'Ajax. Un peu à l'écart de la troupe, un jeune mammouth, tenant délicatement avec sa trompe un pin séculaire dont il se servait ainsi que d'un cure-dents, se promenait gravement.

Je le désignai à mes compagnons :

— Messieurs, voici le bifteck désiré.

Ma déclaration fut accueillie sans enthousiasme. Polo lui-même indiqua par geste que le bifteck lui paraissait dangereux.

Pourtant miss Alice fit claquer ses jolies quenottes avec un air de convoitise. L'ange voulait dévorer le mammouth. Je me décidai aussitôt.

— Soit, Messieurs, vous refusez le combat; j'irai donc seul me mesurer avec le monstre.

O porte-mine ironique. J'achève à peine qu'une chaîne d'arpenteur se place entre mes mains et me voilà, ainsi que le jeune éléphant nous mesurant à qui mieux mieux, d'après les derniers procédés Bertillon.

A quelque chose malheur est bon. Mon talisman va me donner la victoire, me permettra de conquérir le rôti dont nous avons si grand besoin.

Et m'adressant au mammouth qui manie la chaîne d'arpenteur comme un véritable professionnel, je m'écrie :

— Je veux *te tailler en pièces.*

O bonheur ! Ma main s'arme d'un coutelas de deux cents pieds de long. L'arme formidable ne pèse pas, je la manie ainsi qu'une plume. En dix secondes, l'animal est réduit en petits morceaux, et triomphant, le cœur battant, je dépose aux pieds de miss Alice un filet succulent.

Ce n'est pas tout, cette divine personne ne saurait se substanter de viande crue. Avec mon sabre, j'abats un sapin pour faire cuire le produit de ma chasse, un champignon pour l'assaisonner et bientôt nous dégustions joyeusement un filet délicat, arrosé de l'onde claire d'un ruisseau.

J'étais heureux, miss Alice me regardait avec les *doux yeux d'un estomac satisfait.* Pourquoi songeai-je à mon honorable père? Pourquoi lançai-je cette phrase malencontreuse.



— Il ne me manque plus pour être tout-à-fait content que de recevoir des nouvelles de Kinburn.

O humanité, jamais satisfaite de ton sort, comme tu gâches ton bonheur.

Ma bouche se ferme à peine qu'un facteur paraît vêtu de la tunique à boutons de cuivre et du kepi, que les Français, peuple guerrier, ont imposé à ces *hommes de lettres.* Il me remet une lettre estampillée des timbres et cachets de la poste anglo-française. Interdit, je déchire l'enveloppe et je lis.

« Mon fils,

« Un télégramme d'un honorable banquier, sir Lévy-Athan, m'informe qu'oublieux des principes dont tu as été nourri à Kinburn et à Cambridge, tu as osé lever les yeux sur sa fiancée. Confiant dans ton



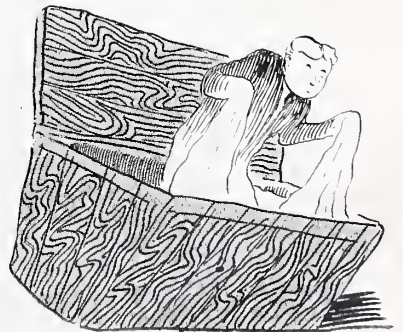
honnêteté, je pense qu'il ne peut y avoir là qu'un défaut de réflexion, une faute de raisonnement. Mais je veux t'arracher du mauvais chemin et je t'intime l'ordre de venir te retremper dans la saine atmosphère de la famille. Au reçu de ce mot, quitte la France. Je t'attends.

Signé Football, Polo and C°. »

Ce me fut un coup terrible. Un instant j'eus la pensée de pulvériser le banquier qui, par une dépêche hypocrite, avait causé mon rappel. Mais l'ordre de mon père était formel, et le respect m'interdisait d'hésiter un instant. Car en Angleterre, ce n'est pas comme en Gaule. On a la plus grande déférence pour ses parents, surtout lorsque l'on est l'aîné des enfants et qu'en vertu du droit d'aînesse on doit reprendre la suite des affaires. Le commerce, nouveau bienfait, resserre chez nous les liens de la famille. J'adressai un regard courroucé à mon adversaire, un coup d'œil désolé à miss Alice, et d'une voix tremblante pressant mon porte-mine enfermé dans ma poche, je m'écriai : Touche à l'hôtel.

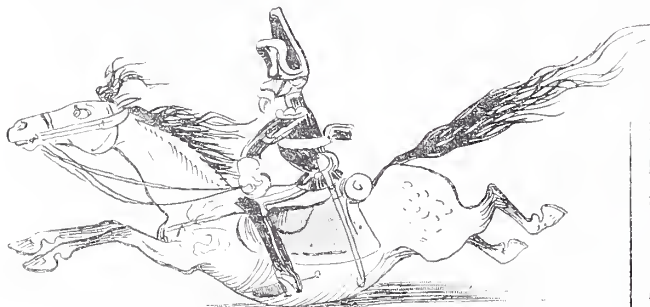
Un vent impétueux s'élève soudain. Il nous emporte et nous dépose bientôt à l'hôtel du Lion d'Or, où nous avions laissé nos valises, ce que j'ai omis de relater plus haut. Hélas ! mes tribulations n'étaient pas terminées. L'hôtelier m'apprend que, sur une plainte du banquier, la gendarmerie me recherche. Cela n'a pas le sens commun, mais je me souviens de l'aveu d'un grand écrivain français :

— Si j'étais accusé d'avoir volé les tours Notre-Dame, je commencerais par gagner la frontière. Il me faut fuir, atteindre la côte, m'embarquer, abandonner cette terre inhospitalière où mis Alice respire. Et puis je ne dois pas mettre mon cher Polo aux prises avec la justice. Mon parti est vite pris. — Je *suis dans le pétrin*, me dis-je.



Prenons des chevaux et partons. Cinq minutes plus tard nous étions en selle, j'adressai un adieu à miss Alice, Polo disait au revoir à miss Laure et nous quittions l'hôtel au galop. Malheureusement une brigade de gendarmerie arrivait au même instant. Lévy-Athan nous désigna aux serviteurs de la loi, et les terribles soldats s'élancèrent à notre poursuite.

Ah! ce fut une course furibonde. La crainte de la prison nous faisait pousser désespérément nos montures. Nos talons s'incrustaient dans leurs flancs. Mais en dépit de tous nos efforts, la gendarmerie nous gagnait de vitesse. Elle avançait *ventre à terre.*

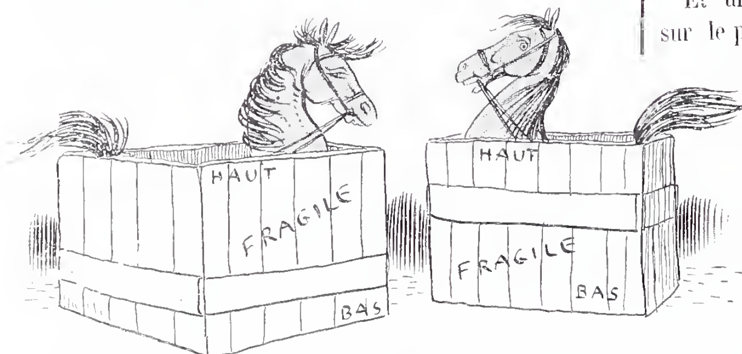


La mer se montrait à l'horizon, mais il était clair que nous serions rejoints avant de l'atteindre.

Au passage j'arrachai une branche de pommier et fouaillant les chevaux :

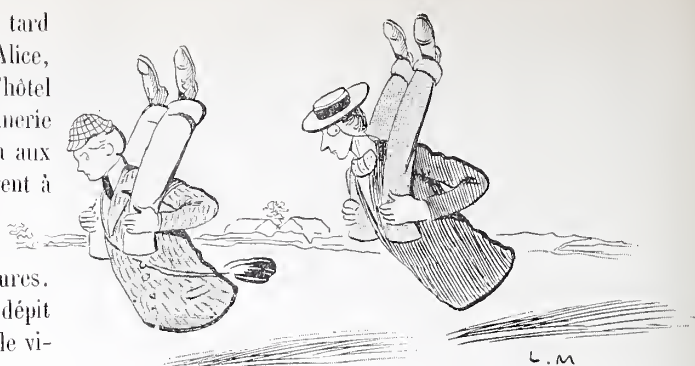
— Allons, bêtes paresseuses, *emballez-vous donc!*

Tante Jéricho! Tante Jéricho! Vous avez donc voulu que



je fusse toujours victime des « images » de la langue.

Nos coursiers s'arrêtent et s'introduisent dans un emballage. Et les gendarmes se rapprochent. Nous sautons à terre, laissant nos chevaux dans leurs caisses, et prenant *nos jambes à notre cou*, nous détalons à travers les



terres labourées. La chasse continue, la distance qui nous sépare de nos ennemis diminue à chaque instant.

Mais voici des dunes, une plage, la mer devant nous. Un dernier effort nous porte au bord de l'eau. Oui, au bord de l'eau qui nous barre le passage. Les vagues déferlent avec un murmure ironique et *les bicornes de la maréchaussée couronnent la dune.*

Nous allons être pris. Non ! Tout plutôt que cela.

J'entre dans le flot. Polo fait de même. La pente est douce, nous avançons. L'eau nous monte aux genoux, à la ceinture, aux épaules, et soudain nous *perdons pied.* Sommes-nous condamnés à la noyade ?

Pas encore. A cette minute critique je retrouve ma présence d'esprit; je m'écrie :

— Porte-mine qui m'as perdu, sauve-moi maintenant. Qu'un steamboat nous entraîne vers l'Angleterre.

Et un steamer surgit sous nos pieds. Nous sommes sur le pont ; l'hélice nous pousse vers la côte saxonne, tandis que les gendarmes furieux gesticulent sur la plage. Le lendemain nous arrivions à Kinburn où mon père, sans me permettre de répondre, me régala d'une admonestation qui ne dura pas moins de cinq heures, vingt-trois minutes et quarante-deux secondes.

Tel fut mon premier voyage. Peut-être un jour vous raconterai-je d'autres aventures aussi extraordinaires et aussi véridiques que celles qui ont fait l'objet de mon récit.

En attendant, je vous souhaite de vous conformer toujours à la vérité comme moi et de vivre heureux. Sur ce, je ferme mon journal en vous serrant cordialement la main.

PAUL D'IVOI.

FIN



Le Clou

FABLE INÉDITE

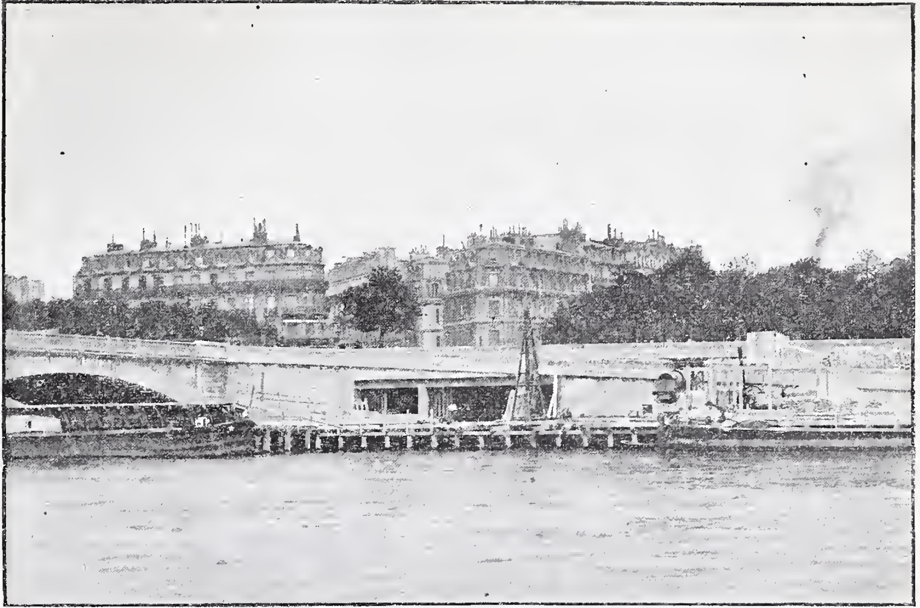
Un écolier encor novice
Et dont la paresse est le vice,
Se plaint de ne pouvoir apprendre sa leçon :
Il se dépite, il se rebute sans raison.
Son père, un artisan plein de cœur à l'ouvrage,
Excite son ardeur, éveille son courage,
Lui montrant le devoir joyeusement rempli
Et lui prêchant d'exemple au bord de l'établi.
« Mon enfant, lui dit-il, regarde bien la pointe
Qu'à grands coups de marteau j'enfonce dans ce bois :
Je m'y reprends à plusieurs fois
Avant que cette planche à cette autre soit jointe.
Or, il en est ainsi de tout travail humain,
Soit de l'esprit, soit de la main.
Pour chasser loin de toi le mal de l'ignorance,
Il faut étudier avec persévérance.
On n'arrive au succès qu'en luttant jusqu'au bout :
C'est en frappant dessus qu'on enfonce le clou ».
L'enfant comprend alors ; il se met à l'étude
Et du travail réglé prend la bonne habitude ;
Il répète, il relit sa leçon en entier ;
Il l'apprend chaque jour avec exactitude,
Et bientôt de sa classe il devient le premier.

Frédéric BATAILLE.

L'EXPOSITION DE 1900. — VISITE AUX CHANTIERS

Le Palais de l'Industrie est presque entièrement rasé. Pauvre palais! devant l'espace que tu laisses vide, on se prend à penser à toutes les beautés, à toutes les joies et aussi hélas! à toutes les tristesses que tu as abritées.

D'autres constructions, brillantes, fières, remplaceront tes murs noircis, et, à leur tour, elles vieilliront; on s'en dégoûtera peut-être, et elles disparaîtront aussi. C'est la vie cela; l'avenir s'édifie sur les ruines du passé. De l'énorme hall, il ne reste plus que quelques colonnes de fonte tendant vers le ciel des moignons tordus de charpente en fer, comme pour le prendre à témoin de l'ingratitude humaine. Le sol, d'un blanc de craie, est jonché de ferraille, de débris de fonte et d'éclats de verre qui brillent au soleil. Une chose frappe le visiteur dès l'entrée; c'est l'immense superficie laissée libre par la démolition. Jamais on n'aurait cru que le Palais, caché en partie par les arbres, prenait tant de place.



Appontement et tunnel pour le transport des matériaux à pied d'œuvre et l'évacuation des déblais (Phot. de M. Haby).

Déjà d'un côté, celui où se dressera le grand palais, les déblais sont faits, les fondations sortent de terre. Plus loin on démolit encore, une à une tombent les colonnes de fonte.

Il est près de midi. Les ouvriers sont au repos. Les uns, à l'ombre sous les arbres bien rares qu'on a conservés dans l'enceinte du chantier, achèvent sur des pierres où ils ont improvisé leur table, le repas apporté par la ménagère, d'autres sortent de la cantine, joyeux, gambadant. Près d'un tronçon de colonne, fiché en terre, incliné comme une sorte d'obusier, un compagnon s'approche; un fil de fer est là, prêt à simuler l'étoupille. L'homme a la même pensée que moi : Tiens? un canon!

Il prend le fil de fer :

— Première pièce feu! crie un autre ouvrier allongé non loin de là.

Le compagnon tire .. Pan! le coup part en même temps qu'un éclat de rire général. — Même sur les travaux, la gaîté ne perd pas ses droits.

C'est le canon de la tour Eiffel qui vient de « sonner » midi.

Je continue ma promenade à travers les cailloux blancs et les morceaux de verre. Dans peu de temps les fouilles vont être faites pour les fondations du petit palais. Des piquets en marquent le tracé.

De l'ancienne construction, on a conservé le pavillon où se trouve le commissariat de police et, dans le portique qui s'ouvrait sur l'avenue des Champs-Élysées, on a aménagé plusieurs étages de bureaux. L'effet est pittoresque. On dirait tout un quartier bombardé, dont deux maisons seules ont été épargnées. Avant de quitter le chantier, je veux me rendre compte de ce que deviendront les quelques arbres que la hache n'a pas abattus.

— Oh! Monsieur, me dit un ouvrier, ils sont bien malades, allez. La poussière du ciment n'est pas faite pour les conserver, et puis autour d'eux le sol est durci. Ils mourront de soif si l'on n'avise pas.

Je traverse le cours « La Reine », et j'entre dans l'enceinte du pont Alexandre. Le caisson de rive droite est en mouvement. Depuis qu'il est achevé, il a *foncé* de 4 mètres. Au fur et à mesure que l'on construit sur sa plate-forme supérieure, des ouvriers déblaient dans la « chambre de travail ». Il faut descendre jusqu'à 10 mètres pour atteindre la partie solide où s'appuieront les maçonneries des culées. Et ce n'est pas une petite affaire de surveiller et d'assurer la descente bien horizontale de cette masse véritablement imposante. Actuellement, les ouvriers qui opèrent dans la chambre de travail respirent un air comprimé à 0,5' d'atmosphère, et ils fournissent une période consécutive de huit heures dans ladite chambre.

Les Italiens ont la réputation d'être d'excellents travailleurs dans l'air comprimé où ils s'acclimatent très aisément. Mais ici, j'ai la satisfaction de constater que tous les terrassiers employés dans le caisson sont Français.

Puisque nous parlons du caisson, on ne m'en

voudra pas, sans doute, d'essayer une explication très courte du fonctionnement de cet appareil. Bien entendu, je n'entre pas dans des détails techniques qui seraient oiseux ici. La partie essentielle du caisson est la chambre de travail, à laquelle on accède par une cheminée de descente dans laquelle est ménagée la chambre d'introduction. Par un manchon latéral s'évacuent les déblais auxquels on procède en bas.

C'est dans la chambre d'introduction que l'ouvrier s'*écluse*, c'est-à-dire met l'air contenu à la pression de l'air de la chambre de travail. Une soupape s'abaisse et il peut alors descendre.

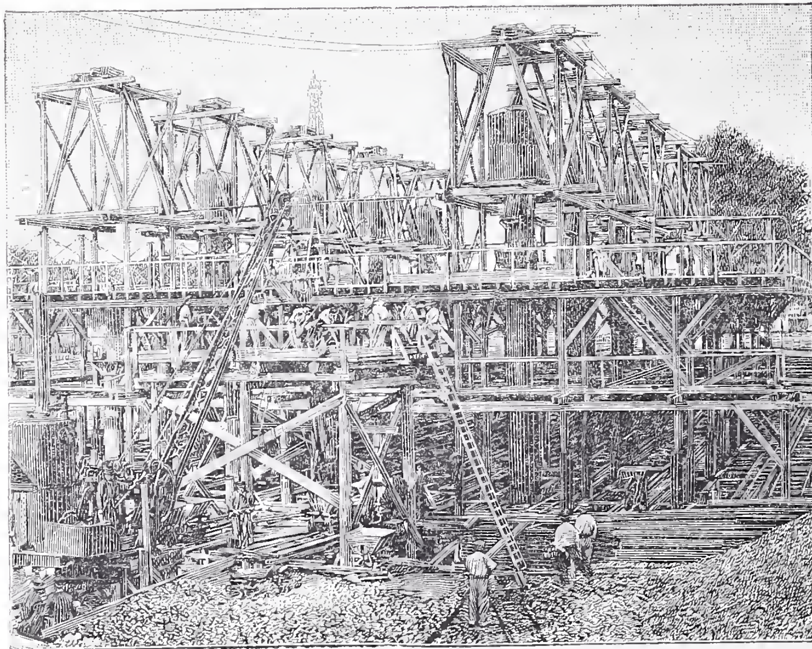
Cette opération d'*éclusage* doit être faite avec précaution lorsque l'on atteint de fortes pressions. Si elle se faisait trop rapidement, elle provoquerait chez l'homme de graves désordres.

L'opération inverse nécessite les mêmes précautions, sous peine de provoquer la « décompression » qui se traduit par des hémorragies par le nez, les oreilles, la bouche et les yeux. Mais avec des ouvriers exercés, l'*éclusage* peut se faire assez rapidement.

Pour évacuer les déblais au dehors, il suffit de mettre l'air à la même pression en haut et en bas.

Les déblais sont alors introduits dans le manchon par une soupape qui s'ouvre naturellement.

On la referme ensuite, on laisse l'air comprimé s'échapper du manchon, et il n'y a qu'à ouvrir une soupape extérieure pour vider les déblais au dehors. C'est simple, n'est-ce pas, mais celà donne une idée de la difficulté du travail par caisson et de la lenteur relative avec laquelle peuvent s'opérer les travaux.



Construction du pont Alexandre III. — Vue d'un Caisson (octobre 1897). (Photographie de M. Haby).

Cependant, lorsqu'un caisson atteint les dimensions de ceux du pont Alexandre, on peut, comme on l'a fait d'ailleurs, multiplier les « cheminées » pour activer le travail.

J'ai dit que le caisson de rive droite était descendu déjà de 4 mètres. On achève celui de rive gauche, et, pendant ce temps, le *tablier* du pont est mis en train dans les ateliers de *Fives-Lille* qui sont adjudicataires de cette importante partie du pont.

Là aussi on espère qu'on sera prêt, malgré le peu de temps dont on dispose, mais on souhaite ardemment que les hivers soient cléments. Souhaitons-le aussi.

Plus bas, sur la Seine, avant d'arriver en regard du Champ-de-Mars, on peut voir des files de pieux. Ce sont les batardeaux qui vont servir à la construction de ports droits.

Depuis longtemps on se préoccupe d'améliorer les moyens d'accostage des bateaux le long des quais du port de Paris qui est, on le sait, le premier port de France par l'importance du tonnage. On veut éviter l'emploi des grues flottantes qui sont d'un déplacement onéreux. De là, la création de ports droits ou ports bordés de quais verticaux.

On vient d'achever ainsi le port de la « Rapée », près du pont d'Austerlitz, et on profite de l'Exposition qui aura besoin de place le long de la Seine, pour transformer de même le port du Gros-Caillou et celui de l'île des Cygnes.

Ces deux ouvrages qui coûteront ensemble un million trois cent mille francs, font donc pour ainsi dire partie des travaux de l'Exposition dans l'enceinte de laquelle ils seront englobés.

Ils sont appelés à compléter le port du Champ-de-Mars qu'ils prolongent en amont, et sont destinés à recevoir des installations merveilleuses qui feront peut-être oublier les gracieux pavillons de l'Alimentation si admirés à l'Exposition de 1889.

Le mur de quai sera construit sur un plancher en bois soutenu par une série de pieux. Il sera édifié à l'abri des batardeaux que l'on établit maintenant et en dedans desquels on pourra maçonner à sec.

La largeur des quais sera de 25 mètres.

Le temps me manque pour visiter le Champ-de-Mars. J'y reviendrai. Mais, là, pour le moment, on se contente de démolir.

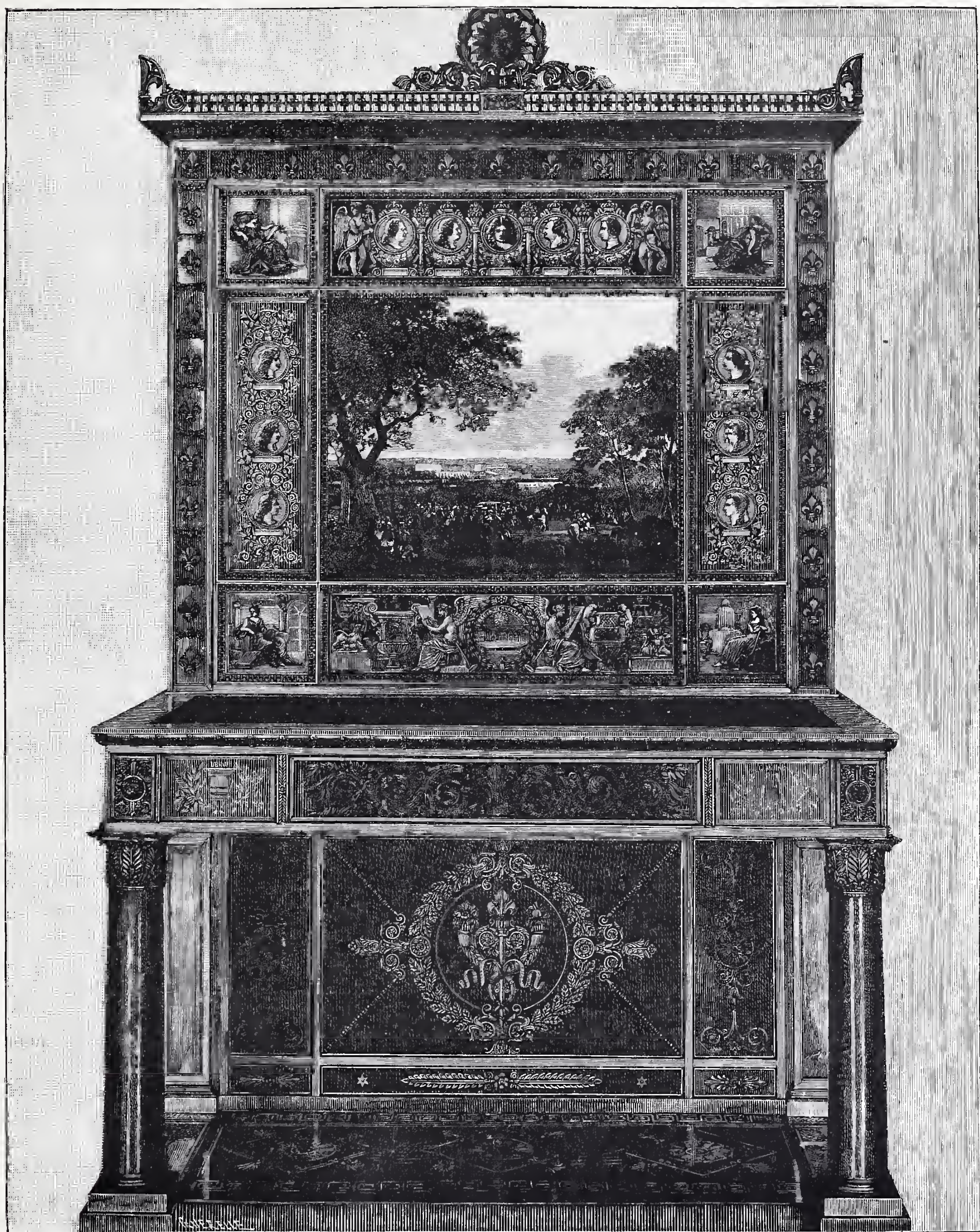
En résumé, constatons qu'on travaille fièvreusement partout, et cette activité semble donner raison aux organisateurs de l'Exposition de 1900. On sera prêt !

Louis Valona.

Le Gérant : R. Simon.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

MEUBLE DE LA RESTAURATION AU MUSÉE DE VERSAILLES



MEUBLE DE LA RESTAURATION AU MUSÉE DE VERSAILLES. — Gravé par Guérelle.

Le reclassement des œuvres d'art du Musée de Versailles, entrepris par M. de Nolhac, le très distingué conservateur, et M. Pératé, conservateur-adjoint, s'opère tout doucement, substituant un ordre nouveau à la méthode ancienne. Le résultat visé par le projet est de réunir par époques et dans un décor harmonique les tableaux et sculptures des diverses écoles françaises. Cette conception est logique; et tout permet d'espérer que l'aspect des collections versaillaises nous offrira bientôt une harmonie complète.

En attendant, ce projet d'apparence très simple présentera cependant de graves difficultés, quand les conservateurs en auront fini avec le dix-septième et le dix-huitième siècles, dont

les œuvres sont chez elles dans les grandes et les petites pièces du palais. Celles du dix-neuvième arrivent dans le décor intérieur du château comme des intruses parlant une autre langue, conçues sous l'empire de préoccupations très différentes; et la sévérité de leur aspect tranche fortement sur le caractère galant de l'ensemble. S'il arrive qu'elles soient tentées de faire des grâces, de se parer des couleurs des bergeries anciennes, alors elles tombent dans des erreurs de goût qui les rendent moins supportables à l'œil. Nous en trouvons un exemple remarquable dans le meuble que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs, et qui se tient dans une pièce réservée du château.

L'art de la Restauration avait entrepris, pour son malheur, de revêtir de charme le style sévère de l'Empire. Non content d'apporter dans les lignes certaines modifications plus ou moins heureuses, il eut l'inspiration de les parer de couleurs. Il s'y prit d'ailleurs avec une puérilité singulière. Ce meuble, exécuté sous Charles X, et auquel la fine gravure de M. Guérelle donne un aspect quasi-élégant, présente une très curieuse variation sur ce thème.

Construit en bois revêtu d'émaux de Sèvres, il appuie sa tablette sur des colonnes bleues. Dans le panneau supérieur, la bande parée de fleurs de lis en bronze doré est encore bleue. Les médaillons se détachent sur un fond rouge; puis le bronze doré règne encore au chapiteau des colonnes, à la galerie supérieure. Ce coloris trop brillant n'est pas atténué par les verdures du panneau central représentant le château de Versailles. La foule qui s'y étale avec ses brillants costumes se compose, autour de la figure de Louis XIV à cheval, des gentilshommes de la cour et de quelques curieux attirés par le spectacle. Cette composition, d'une exactitude remarquable, offre comme tous les détails de ce meuble, un caractère artistique indiscutable. Les médaillons en camaïeu représentent en haut, et de gauche à droite, Louis XVIII, Louis XV, Louis XIV vu de face, Louis XVI et Charles X; à gauche, et de haut en bas, Philippe (Monsieur), le dauphin Louis, Louis, duc de Bourgogne; à droite dans le même ordre Louis, dauphin; Mmes Adélaïde et Victoire, puis Mme Élisabeth. Les quatre angles sont tenus par des allégories : Sculpture et Art des Jardins d'un côté, Architecture et Peinture de l'autre. Au-dessous, s'arrondit un médaillon représentant le château, et portant les inscriptions: *Regia Versaliarum* et MDCLXXX. Les panneaux de côté sont ornés de scènes de l'histoire du château exécutées en camaïeu. Panneau de gauche : Louis XVI reçoit les ambassadeurs de Tippoo-Saïb, 1785; Louis XVI et M. de La Pérouse, Versailles 1785; Louis XIV reçoit Franklin, Versailles 1778. Panneau de droite : Louis XIV et le duc d'Anjou, roi d'Espagne, Versailles 1700; Louis XIV et le Grand Condé, Versailles 1675; Louis XIV et le doge de Gênes, Versailles 1685. Sur la bande de la tablette, autour du meuble, nous trouvons avec des attributs, les noms de Riquet, Coustou, Keller, Le Brun, La Quintinie, Coisevox, Levau, Lemoine, Mansard, Bouchardon, Gobelins, Le Nostre, Gérardon, Philippe de Champaigne, toute la première période de l'histoire artistique et royale de Versailles.

Chacun de ces détails a été traité avec un soin remarquable, et l'ensemble composé de ces éléments aurait certainement d'autres mérites que celui de la curiosité, si les colorations des porcelaines ne modifiaient le caractère de la construction. Tel quel, ce meuble est une très curieuse manifestation de l'Art de la Restauration; et c'est à ce titre que nous le soumettons à nos lecteurs. Nous devons à l'obligeance de M. de Nolhac, d'avoir pu visiter ce meuble dans la pièce où il est relégué en attendant que se pose le problème de son placement. Un buste de Louis XV semble faire les honneurs de cette chambre, et si les bustes pensaient, celui-ci aurait sans doute une piètre opinion de son successeur Charles X.

JEAN LE FUSTEC.



UNE VISITE A BA'ALBEK

Au milieu de la Cœlé-Syrie, la plaine « creuse » qui s'étend entre les chaînes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, à Ba'albek, l'Héliopolis des Grecs, les premiers habitants de la contrée, c'est-à-dire les premiers hommes dont l'histoire ait conservé le souvenir, avaient élevé un temple au Soleil. Ils ne voyaient pas en lui la divinité, puissante et bienfaisante entre toutes, qui était pour les Grecs l'incarnation de la lumière et de la poésie, le vainqueur du serpent Python, c'est-à-dire la chaleur purifiante, l'être adorable et charmant d'où naît toute fécondité, toute joie et toute beauté. Le Ba'al de Syrie était terrible, comme la flamme céleste qui brûle éternellement son pays calciné.

Rayonnant à travers l'azur implacable, il faisait pleuvoir de ses flèches d'or la mort et la stérilité, en même temps que la fécondité et la vie. De lui descendait la torpeur fiévreuse qui accable les hommes, la sécheresse qui épuise la terre. Il allumait dans le sang les passions qui poussent à la férocité l'instinct par lequel la vie se continue.

Jamais temple d'une divinité ne s'éleva dans un lieu plus convenable à son culte que le site de Ba'albek. En cet endroit, si les sources du Litâni et de l'Orontès entretiennent une fraîche oasis, on arrive à la ville du soleil par une terre brûlée et sous un ciel de feu. Les pentes rapprochées de deux montagnes arides concentrent et reverbèrent la

chaleur. La terre de la vallée est fertile, mais, rouge, poudreuse et pierreuse. Les hommes n'auraient pu vivre et célébrer le culte sans les vergers et les eaux qui reproduisent en petit, dans un pli du terrain, la fraîcheur féconde de Damas. C'est donc là qu'ils ont élevé le sanctuaire, mais on n'y arrive que plein du Dieu et accablé par le sentiment de sa force.

Ba'albek n'a d'histoire que depuis le troisième siècle après Jésus-Christ, mais la légende fait remonter sa fondation aux premiers jours du monde. Selon les Arabes, Caïn, meurtrier d'Abel et maudit par Dieu, se serait construit un refuge en cet endroit. Ils disaient aussi que Nemrod avait élevé cette citadelle pour escalader le ciel. Puis, Salomon, le grand roi voluptueux, aurait fondé, autour des bases gigantesques amoncelées par Caïn et Nemrod, un entrepôt du commerce juif avec la Mésopotamie et érigé un temple magnifique à Ba'al, pour complaire à ses favorites syriennes. Ce qui paraît certain, c'est que les Phéniciens y célébraient leur dieu national.

Ba'albek appartint aux Romains dès le temps de César, et Antonin y élevait, vers 138 après J.-C., un double temple cité comme une des merveilles du monde. Caracalla, sur le désir de sa mère Julia Domna, continuait l'embellissement du sanctuaire. Théodose le ruinait et le remplaçait par une église. Mais l'œuvre d'Antonin et de Caracalla était si colossale qu'elle défiait les hommes, le temps et les forces naturelles. Depuis Théodose, les Arabes, en faisant de Ba'albek une forteresse prise et reprise pendant leurs guerres intestines, les Croisés en la pillant, Tamerlan en la ravageant, n'ont pu achever la destruction. Les tremblements de terre ont laissé debout les substructions et une part du sanctuaire. Les ruines grandioses du temple du Soleil, signalées dès le seizième siècle par les voyageurs européens, se dressent toujours à la lisière du désert syrien.

Un groupe de touristes français, dont je faisais partie, vient de les visiter au retour de Damas. A la station de Mou'allaka, des voitures nous attendaient. Ces voitures sont de vieux fiacres, délabrés et hors d'usage, dont Marseille fournit toute la côte de Syrie. Elles sont attelées de chevaux aussi lamentables d'aspect. Comment nous conduiront-elles à Ba'albek par la route qui s'étend à perte de vue, raboteuse et caillouteuse, coupée de ponts éventrés qui baillent sur les torrents à sec? Nous y montons, cependant, et aussitôt commence une course folle. Les cochers syriens font la fantasia avec ces débris de voitures et de chevaux! Ils s'excitent de cris et de tapage; ils luttent de vitesse. Dans les tourbillons de poussière qui nous brûlent les yeux et la gorge, sous un soleil de 35 degrés à l'ombre, nous cramponnant aux ferrures pour n'être pas jetés bas par les cahots, nous sommes pilés les uns contre les autres, parmi nos valises qui jouent au volant. Mais rien n'est solide comme de vieux fiacres : ceux-ci iront jusqu'au bout et nous ramèneront. Quant aux chevaux, ils ont un fond surprenant. Ces rosses couronnées et rogneuses galopent avec une ardeur folle sous le fouet et les cris, à travers l'empierrement et les ornières.

La route ne suffit pas à notre course de chars et, quoi qu'elle soit bordée de fossés assez profonds, nos conducteurs ne la prennent que comme pis-aller. Ils entrent dans les champs, où ils ont plus d'espace et un terrain guère plus mauvais.

Les accidents sont inévitables dans ces conditions. Ce sont d'abord les valises qui sont projetées hors des voitures et jalonnent le chemin. Avec une agilité et des cris de singes, les cochers les ramassent et repartent de plus belle. Leurs voitures s'enchevêtrent et s'accrochent. Ils les dégagent et recommencent à galoper vers la tête de colonne. Des roues sautent et se brisent; ils les raccommodent avec des bouts de corde. La voiture où je suis est attelée de trois chevaux, et les deux sous-verges tirent au renard, si bien que perdant l'équilibre, le plus penché des deux tombe en entraînant les deux autres. C'est alors, dans la poussière rouge, une mêlée de croupes et de fers, un enchevêtrement de formes équestres. Elles rappellent les furieux combats de cavalerie qu'imaginaient les peintres de la Renaissance. Il faut du temps pour dégager les pauvres bêtes, réparer les brancards et les traits brisés. On en vient à bout et l'on repart.

Nous allons ainsi pendant quatre heures dans le soleil, le bruit et la poussière, entre les deux chaînes parallèles, l'une d'un rose vif sous la lumière, l'autre baignée d'une ombre violette. Aux flancs des montagnes et dans la plaine blanchissent les groupes de maisons cubiques. De loin en loin, sur les bords du Litâni, se groupent des bouquets d'arbres. Les vignes échevelées rampent sur le sol, chargées de raisins blonds ou pourpres, aux grains énormes. De superbes plantations de mûriers découpent les champs en quinconces. Sur la route, les Bedouins aux grands manteaux noirs à raies blanches, les Syriens en robes longues de couleurs vives, les Arabes coiffés d'énormes turbans et les jambes nues, cheminent conduisant des files de chameaux, montés sur de petits ânes ou, quelques-uns, sur des chevaux superbes.

En sortant du village de Tamnin, nous rencontrons deux cavaliers, qui, arrêtés au bord du chemin, nous regardent venir. Hommes et montures sont d'une égale beauté, les hommes drapés de laine et de soie rayées, ne montrant que le visage bronzé, mais laissant deviner des corps d'athlètes, les chevaux caparaçonnés de filets aux houppes flottantes. Ce sont des chrétiens, nous apprend notre cocher, les jeunes fils d'une riche famille. Ils nous disent en français : « Voulez-vous nous voir courir? » Ils partent au galop, manteaux et harnais flottants. Ils courent d'abord botte à botte,

en ligne droite, puis ils se séparent, décrivent chacun une courbe et se rejoignent, après avoir dessiné une fleur symbolique, un lys, et ils reviennent vers nous, en répétant la même figure. C'est un reste des tournois chevaleresques, un souvenir des Croisés. Nous les applaudissons avec l'enthousiasme qu'ils méritent et ils saluent, avec un sourire d'orgueil satisfait qui découvre leurs dents blanches.

Mais les deux chaînes qui forment la vallée se resserrent et tout à coup surgit à l'horizon, comme une borne colossale, moitié dorée, moitié noire, une colonnade qui domine d'une hauteur énorme une oasis pressée autour d'elle : ce sont les ruines du Grand Temple, surmontant l'acropole qui enfermait le sanctuaire de Ba'albek. Le soleil va bientôt se coucher, et, sur cette ruine, le déclin de Ba'al répand une splendeur triste. L'heure et le spectacle sont d'accord. A mesure que nous approchons, la colonnade grandit encore et l'acropole, quoique élevée, contrairement à l'usage antique, dans un bas-fond, domine d'une hauteur écrasante la plaine qui fuit. Cet ensemble, loin d'être rabaissé par les montagnes voisines, les réduit elles-mêmes. Je doute qu'aucun monument romain puisse donner à un pareil degré l'impression du colossal.

Un assez gros village turc se groupe autour des ruines. Nous le traversons rapidement, car nous n'avons plus que deux heures de jour et, parmi les jardins arrosés d'eau courante, les frais vergers, les ruelles bordées de misérables maisons, nous arrivons au pied de l'acropole. Elle est énorme. Les premières assises sont formées de ces blocs, dits *cyclopéens* ou *pélasgiques*, dont les premiers hommes, sur toute la terre, bâtissaient leurs édifices et qui proposent un double problème à la science par leur destination et les moyens mécaniques qu'ils supposent. Ceux de Ba'albek ont vu des milliers d'années mourir à leurs pieds et ils ne portent même pas la marque du temps. Leur surface est aussi polie, leurs joints sont aussi nets que s'ils étaient placés d'hier. Au-dessus, un appareil de beaucoup postérieur, plus petit, mais colossal encore, est formé de fragments rapportés, bases et chapiteaux de colonne, morceaux de frise, etc. : c'est une partie romaine. Comme couronnement, les créneaux de la forteresse arabe.

L'enceinte, orientée du levant au couchant, se compose de trois parties distinctes : un vestibule hexagonal, une cour quadrangulaire et une seconde cour en pentagone irrégulier, qui, en retrait sur la face nord, fait saillie sur la face sud. Jadis, un escalier monumental et un portique analogue aux Propylées d'Athènes donnaient accès dans l'acropole par la cour hexagonale. Ils ont été complètement détruits, sans doute pour la facilité de la défense. Aujourd'hui, l'entrée se fait par un long et obscur souterrain, de construction romaine, colossal comme le mur d'enceinte au bas duquel il ouvre sa gueule noire.

Après avoir croisé sous la voûte une vaste chambre et un autre souterrain, on arrive à l'angle où la cour rectangulaire rencontre la cour pentagonale, c'est-à-dire au centre même de l'acropole. Au sortir de l'obscurité, sous la lumière du soleil, qui se couche avec une splendeur royale (c'est le moment, disent les Grecs, où il règne, *Bassileuei*), le spectacle offert par l'aire inégale où s'élevaient les deux temples, est d'une grandeur et d'une mélancolie dignes du dieu dont la nuit va voiler la gloire, comme le temps a détruit son temple et aboli son culte.

Le premier regard est pour les six colonnes isolées que l'on voit de la plaine. Elles se dressent, surmontées encore de leur entablement, au-dessus d'un prodigieux amas de débris, couchés autour d'elles par les siècles, la guerre et les tremblements de terre. Elles mesurent, au total, vingt-trois mètres de haut, et sont, avec le mur qui les soutient et les élève au-dessus de l'aire, le reste du Grand Temple, le Temple du Soleil. Jadis, elles étaient au nombre de cinquante-quatre, et l'édifice avait quatre-vingt-neuf mètres de long sur quarante-huit de large.

De telles proportions ont fait que, par comparaison, le temple voisin, consacré à Jupiter, s'est appelé le Petit Temple. Cependant, lui aussi était grandiose. Ses colonnes ont près de vingt mètres de haut, et il mesurait quarante-neuf mètres de long sur vingt-six de large. Il a beaucoup moins souffert que le Grand Temple. Plus de la moitié de ses colonnes sont encore debout et la *cella* est intacte, avec sa décoration à deux étages de niches, celles du bas à plein cintre, celles du haut à fronton, entre des colonnes montant du sol à la voûte. Sur le côté de l'édifice qui surplombe le mur d'enceinte, la plupart des colonnes se sont écroulées au bas de l'enceinte, mais l'une d'elles est restée appuyée obliquement contre le mur de la *cella*, et l'assemblage de ses parties était si solide qu'elles ne se sont pas séparées. La porte a pour linteaux trois pierres énormes ; celle du milieu s'est affaissée et a glissé des deux tiers de sa longueur. Elle a conservé longtemps cette position menaçante ; dans ces dernières années seulement, a été construit pour la soutenir, un pilier de maçonnerie.

La cour rectangulaire et la cour hexagonale formaient pour les temples comme deux vestibules dignes de la majesté des sanctuaires. On y voit encore les restes d'une décoration somptueuse, avec exèdres, niches superposées, colonnades, promenoirs couverts, etc.

Aussi, nul édifice ne donne-t-il une impression de grandeur et de richesse supérieure à celle que l'on reçoit à Ba'albek. La majesté somptueuse de l'Empire romain s'est étalée ici, dans l'ensemble et dans les détails, avec un luxe et un soin qui attestent l'orgueil et la puissance de ses

maîtres. Mais, cette impression longuement et fortement ressortie, comme le souvenir de l'art grec nuit à ce faste ! L'art de Ba'albek est un art de décadence. Ses colonnes corinthiennes exagèrent jusqu'à l'absurde les proportions rationnelles de l'ordre primitif. Il n'y a plus le sens de la destination, de la mesure, de l'équilibre, surtout le goût. La richesse des détails et le soin de l'exécution sont inouïs, mais ils dénaturent leurs modèles; ainsi la porte du Temple de Jupiter, imitée de l'Érecthéion d'Athènes est surchargée d'ornements et pousse à l'énormité une forme conçue pour des dimensions beaucoup plus petites; ainsi les caissons du péristyle où des bustes sont engagés horizontalement dans un fouillis vermiculé.

La grandeur et la beauté de l'art romain consistent dans l'impression d'utilité et de force qui se dégagent de ses monuments typiques : le Colysée, le Panthéon d'Agrippa, le pont du Gard, le théâtre d'Orange. C'est en de tels édifices qu'il excelle. Lorsqu'il emploie ses formes propres, le plein cintre et la coupole, il atteint le plus haut degré de l'effet architectural. S'il veut forcer l'imitation des Grecs jusqu'à l'étalage du colossal et de l'inutile, il frappe encore, mais d'étonnement plus que d'admiration. C'est l'impression que reçoit le visiteur de Ba'albek.

Il songe aussi à ce que ces temples représentent dans l'histoire de la décadence impériale. Rome respectait ou même adoptait les divinités nationales des peuples qu'elle avait soumis. Cette large tolérance était d'une politique habile. Mais, lorsque la conquête se fut étendue sur l'Orient, les dieux de la voluptueuse Syrie, ces dieux sensuels et cruels, troublèrent la raison romaine. Ils amenèrent à Rome leur cortège de prêtres corrompus. Ils vengèrent leur patrie esclave en jetant la pourpre sur les épaules de cet Elagabal, qui entra dans Rome, vêtu en prêtre de Phénicie, menant avec lui la pierre noire d'Emèse, symbole de Ba'al, et déshonorant les divinités austères de la vieille Rome, en les rangeant comme vassales autour de l'idole étrangère.

J'ai vu Ba'al se coucher sur les ruines de son temple. Je veux aussi contempler son lever. Avant le jour, je fais le tour de l'acropole, dont le gardien turc n'a pas encore ouvert la porte. Elle est entourée de jardins où court l'eau fraîche. Dans la pénombre, les musulmans font leurs ablutions et les femmes chrétiennes descendent à la fontaine, la cruche à l'épaule, avec le geste de leurs sœurs antiques. Au fond d'un fossé, des chiens dévorent une carcasse de chameau. La beauté et la laideur de la vie orientale ne se séparent pas plus à Ba'albek qu'à Damas, ville sainte de l'Islam, et à Jérusalem, la cité de David.

Je suis arrêté par la porte fermée devant un de ces jardins. Une jeune fille m'aperçoit par-dessus le mur et elle vient ouvrir à l'étranger, en soulevant du doigt le secret d'une serrure primitive. Elle ne parle pas le français ; mais ses yeux sourient et comprennent. Elle me précède, le voile flottant et la démarche légère, sur les pierres croûlantes, ouvrant les clôtures du même geste rapide et gracieux. Lorsque j'ai fait le tour et gagné la porte de l'acropole, elle reçoit le *bachchich* en baisant la pièce de monnaie et en la mettant sur son cœur.

Au cours de cette visite extérieure, j'ai vu, sur la face occidentale du mur, les trois énormes blocs qui avaient donné son nom au sanctuaire, le temple des trois pierres, *trilithon*. Chacune d'elles mesure environ vingt mètres de long sur quatre de haut. Elles sont à près de six mètres au-dessus du sol et la science se demande encore comment elles ont pu être amenées près de là, comment elles ont pu être élevées à cette hauteur.

Du haut des propylées en ruines, j'ai vu Ba'al reparaître au-dessus de son temple, rayonner autour de la grande colonnade, inonder de lumière la *cella* consacrée à Jupiter. Il continuera de briller lorsque, depuis longtemps, les plus durables de ces pierres seront tombées en poussière. Du jour où les premiers hommes l'ont vu paraître et disparaître dans le ciel, depuis qu'il a éclairé leur naissance et leur mort, fait sortir la vie de leur poussière et répandu sa force sur tout ce qui existe, il l'ont adoré, tantôt avec une piété pure, tantôt avec une exaltation sensuelle. Ils lui ont donné bien des noms; ils ont cherché, par la foi et la science, par la raison et le sentiment, à deviner le mystère de cette force qui crée et détruit. Ba'albeck est le roi de ses temples, et, malgré le faux goût de l'édifice, la main de l'homme n'a rien élevé de plus digne de lui.

Gustave Larroumet
de l'Institut.



QUATRE HOMMES ET UN CAPORAL

(NOUVELLE)

LES CAUSES DU DRAME

C'était en 1837. Don Carlos, frère de Ferdinand VII et compétiteur d'Isabelle au trône d'Espagne, revendiquait le pouvoir les armes à la main.

Déjà la Navarre et les provinces basques avaient embrassé sa cause, et le mouvement insurrectionnel menaçait de s'étendre aux autres parties de la Péninsule.

De nombreux partis de Carlistes infestaient le territoire, entraient de vive force dans les bourgs et les villages et contraignaient les habitants, surpris dans leur sommeil, à lever avec eux l'étendard de la révolte.

Les villes, occupées par de fortes garnisons de troupes régulières, pouvaient se défendre avec succès contre les attaques des insurgés; mais il

n'en était pas de même des localités moins importantes, protégées seulement par leurs propres milices, et réduites le plus souvent à se rendre à merci.

Afin de remédier à ce danger, le général Espartero, commandant en chef des armées royales, avait donné l'ordre aux commandants des milices locales d'établir en pleine campagne des postes avancés formés de cinq hommes au moins, avec mission d'exercer à l'entrée des gorges et des défilés, si nombreux dans ce pays, une surveillance des plus rigoureuses et des plus actives.

« CAPORAL, VOUS AVEZ RAISON »

Donc, par une nuit de décembre de cette année 1837, quatre miliciens du bourg d'Alcoba



On installe à l'entrée de ce ravin le milicien Lopez.

allaient, conduits par un caporal, se placer en observation à une demi-lieue environ de ce village, sur un plateau assez élevé qui domine la vallée de la Guadalema.

La nuit était sombre, à peine atténuée par la blancheur de la neige qui tombait depuis le matin et dont une couche épaisse recouvrait le sol, montueux et inégal. Un vent glacial mugissait lugubrement à travers les branches dépouillées des arbres et accrochait de petits glaçons aux moustaches de nos vétérans.

— Caramba! s'écria le caporal, en portant les mains à ses oreilles, que la bise mordait avec rage, m'est avis que pour l'instant on serait superlativement mieux dans son lit.

— Caporal, vous avez raison, soupirèrent en chœur les quatre guerriers.

Mais craignant que la réflexion qu'il venait de faire n'ébranlât leur courage et ne fît douter du sien :

— Bah! reprit-il d'un ton résolu, le devoir avant tout, amigos.

Un silence morne accueillit ces paroles.

Cependant la petite troupe continuait d'avancer. Bientôt elle se trouva devant une construction en planches, composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage et servant en temps ordinaire de logement au garde forestier du district.

Le caporal retira de son ceinturon une énorme clef qu'il y avait attachée, l'introduisit à tâtons dans la serrure et entra, suivi de ses compagnons, dans la cabane.

Vite on allume un grand feu, le temps de rendre un peu d'élasticité aux membres engourdis; puis le chef de poste procède à l'appel de ses hommes, les aligne par rang de taille et les fait se numéroter, conformément aux règles de la théorie militaire :

« Un! — deux! — trois! — quatre! »

PRÉSENTATION

Le numéro 1, Lopez, muletier de son état et contrebandier à l'occasion, dépasse les trois autres d'une bonne hauteur de tête. Il est grand, maigre et sec comme le Chevalier de la Triste-Figure, son compatriote et son héros favori.

Sanchez, le deuxième, est un cabaretier trapu, pansu, rubicond et bourgeonnant. Aussi haletant que s'il venait de gravir le Mulhacen, il souffle comme un phoque et s'efforce, mais en vain, de mettre son ventre à l'alignement.

Vient ensuite Gomez, un ancien torero de Ciudad-Réal que l'âge a contraint au repos. Il n'est ni grand ni petit, ni gras ni maigre, mais son crâne ivoirin a le vague aspect d'un œuf d'autruche, et son visage glabre est aussi dépourvu de végétation que le canon de son escopette.

Enfin, numéro 4, Pérez, à la fois sonneur de cloches et marchand d'espadrilles. De taille exiguë, menu, ratatiné, les yeux vifs et fureteurs, le nez et le menton voisinant dans une intimité parfaite, sa chétive petite personne proteste contre l'accoutrement martial dont on l'a affublé et le rôle guerrier que les circonstances lui imposent.

Quant au chef qui commande à ces quatre héros, c'est Rodriguez, le crieur public d'Alcoba. Esprit obtus, prétentieux comme un paon et poltron comme un lièvre, l'autorité dont on l'a investi a soudain rendu son humeur belliqueuse; et maintenant, morbleu! il braverait le Cid Campéador en personne! Par saint Jacques de Compostelle! les Carlistes n'ont qu'à bien se tenir!

NOCTURNE

Lopez, Sanchez, Gomez et Pérez ont répondu à l'appel de leurs noms.

— Portez arme! arme sur l'épaule droite! en

avant! marche! clame d'une voix tonnante le caporal Rodriguez.

On part, à la file indienne. A une portée de fusil du corps de garde se trouve un ravin touffu aux pentes escarpées. On installe à l'entrée de ce ravin le milicien Lopez, à l'oreille duquel le chef glisse le mot d'ordre et le mot de ralliement, et la petite troupe, ainsi diminuée d'une unité, retourne bien vite se réfugier dans la cabane.

Ah! quel bonheur de se prélasser autour de ce bon feu clair dont la douce chaleur invite si bien au sommeil!

Bientôt un ronflement sonore, grave et profond comme les notes basses d'un violoncelle, se fait entendre. C'est Sanchez qui dort.

Gomez, déjà assoupi, se réveille en sursaut,



Quatre hommes et un caporal.

jette autour de lui un regard peu rassuré, constate que nul ours n'a fait irruption dans le corps de garde et se rendort en donnant la réplique à son ami Sanchez.

Pérez fait chorus avec eux, et Rodriguez lui-même, gagné par la contagion, ne tarde pas à convertir en quatuor le singulier trio en faux-bourdon dont les sonorités caverneuses se confondent avec les hurlements de la rafale qui ébranle les parois de la cahute.

MORT DE FROID

Soudain le caporal bondit de sur son escabeau.

— Numéro 2! s'écria-t-il en abattant sa large main sur les omoplates de Sanchez.

— A moi! à moi! à la garde! hurla le cabaretier, se croyant déjà attaqué par une bande de Carlistes.

Mais voyant que nul danger immédiat ne le menaçait :

— Qu'est-ce qu'il y a, caporal, interrogea-t-il d'un air moins effaré.

— Rien, *hombre*, si ce n'est que votre tour est venu d'aller prendre un peu l'air.

Bâillant à qui mieux mieux et titubant comme des hommes ivres, le caporal et Sanchez sortirent pour aller remplacer le numéro 1.

O douleur! le pauvre diable était presque complètement enfoui sous la neige, la tête sur ses genoux, les membres roides et glacés, dans une immobilité complète... Mort de froid, sans doute.

Les deux hommes le prirent, l'un par les bras, l'autre par les jambes, et le transportèrent jusqu'à une sorte de lit de camp dressé dans l'une des deux pièces du premier étage.

Cette funèbre besogne accomplie, Sanchez alla prendre à l'entrée du ravin la place du défunt, et Rodriguez rentra dans le corps-de-garde, où les deux miliciens disponibles continuaient à ronfler de plus belle.

Après avoir alimenté copieusement le feu, le caporal se réinstalla devant l'âtre, et, songeant à la fin tragique de l'infortuné Lopez, il se félicitait *in petto* que son grade le mît à l'abri d'un pareil destin.

« Voilà ce que c'est, se disait-il, d'avoir quelques mérites; on s'impose à l'attention de ses concitoyens, on cesse d'être confondu dans la foule des ignorants et des incapables, et l'on évite ainsi des corvées souvent désagréables, parfois dangereuses. »

Tandis que, bercé par cette consolante perspective, il voguait à pleines voiles vers le pays des rêves, deux nouvelles heures s'étaient écoulées.

Il se réveilla, et secouant vigoureusement le numéro 3 :

— A nous deux, camarade! lui cria-t-il dans l'oreille.

Gomez fit entendre un grognement sourd, assujettit d'un coup de poing son shako qui virait de bord, et, cahin-caha, emboîta le pas à son chef.

(A suivre.) ÉMILE PECH.



LA NUIT DE THERMIDOR

Le quatrième acte de *Thermidor*, de M. Victorien Sardou, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, l'année dernière, a pu offrir comme un avant-goût, au public de la *Nuit de Thermidor*,

du peintre Weerts, dont M. Deloche nous donne ici la vivante et émouvante reproduction.

Les Parisiens n'ont pas oublié le mouvement furieux de ce quatrième acte, la frénésie passionnée, la sombre épouvante ; il était bien le point culminant de la lutte tragique, dont le tableau de M. Weerts reproduit le déclin vers le dénouement fatal, sur la place de la Révolution.

Et si l'œuvre du peintre évoque ce rapprochement avec le tableau de l'auteur dramatique, c'est parce que leurs procédés de composition, en des arts différents se sont un peu trouvés identiques.

Le dramaturge, fidèle à l'adresse singulière qu'il a souvent employée avec bonheur pour frapper l'imagination des foules et l'émouvoir, avait groupé ses personnages en un savant désordre harmonique propre à obtenir le suffrage de beaucoup de peintres. Et M. Weerts semble s'être préoccupé, autant qu'aurait pu le faire un auteur dramatique, de conserver aux personnages de son œuvre, cette dignité, cette noblesse extérieures, malgré l'extrême angoisse de leurs âmes, qui leur attirent, comme il sied que cela soit au théâtre, quelque reste de sympathie.

Il nous souvient d'une estampe de F.-J. Harriet conservée au Musée Carnavalet, reproduite, en 1894, dans un supplément illustré du *Figaro* où revit l'image de cette nuit suprême des Terroristes, autour de leur chef vaincu. Tout le tumulte d'un massacre et la terreur de gens sous l'imminence de leur égorgement s'y agitent. Et l'œuvre du dessinateur a la fougue et la fureur effrénée de l'actualité, tandis que l'œuvre de M. Weerts aspire à la sereine impartialité de l'histoire.

M. Weerts a eu grand souci d'exprimer sur Robespierre et ses partisans cette opinion moyenne, en laquelle, suivant l'axiome latin, doit résider la vérité comme la vertu. Il a compulsé les historiens qui font encore à peu près foi, dans l'enseignement officiel. Il semble bien qu'il a voulu se garder avec le même soin, d'adopter les exagérations systématiques des détracteurs de Robespierre et de ses panégyristes. Et il s'est arrêté à cette expression générale de résistance et de sang froid devant le danger qui se lit sur le visage et dans l'attitude de presque tous ses personnages.

L'anxiété plane sur eux, les enveloppe et les étreint. Mais ils la dominent et gardent encore l'énergie de ne pas s'abandonner et d'examiner les moyens de conjurer le danger.

A la vérité, l'ostracisme redoutable que la Convention vient de prononcer contre eux les paralyse.

Robespierre avait trop décimé la Convention, il menaçait encore trop de têtes, dont la chute était nécessaire à consolider sa dictature, pour que ses collègues menacés ne trouvassent pas en eux l'énergie, enfin, de lui arracher la vie pour sauver la leur.

La lutte a eu toutes les férocités de la sauvagerie et la brutalité de langage qui revient instinctivement aux lèvres de l'homme attaqué aux centres de sa vie. Les hommes des deux factions sentent la mort à leurs côtés et lui font hautement bravade, pour se rassurer contre elle. Tallien, Billaud-Varennes ont nettement dévoilé les projets de tyrannie de Robespierre. L'Incorruptible n'a pu faire entendre sa voix dans le tumulte. Il a pâli sous l'apostrophe tragique de Garnier de l'Aube : — Le sang de Danton l'étouffe ! Un obscur député, Louchet, a proposé, dans le vacarme de la séance, qu'il fût décrété d'arrestation. Robespierre jeune, Saint-Just, Couthon, Lebas partagent son sort.

Mais la Commune a pris le parti des accusés. Fleuriot-Lescot, maire de Paris, a envoyé l'ordre à toutes les prisons de refuser l'incarcération des prisonniers. Dès leur mise en liberté, quelques-uns sont venus, à l'Hôtel-de-Ville, rejoindre le maire de Paris, Payan, agent national, Coffinhal, vice-président du tribunal révolutionnaire. Mais il a fallu aller chercher Maximilien Robespierre et l'entrainer presque violemment au milieu des siens. Il a fait ramener Couthon auprès de lui, par les mêmes moyens.

Henriot, cet ancien domestique, devenu commandant de la garde nationale parisienne, ivre depuis le matin, a parcouru les divers quartiers de Paris, le sabre à la main, sacrant et hurlant pour rallier ses hommes. Un moment arrêté vers le soir, il est délivré par Coffinhal et ramené à l'Hôtel-de-Ville. Une force armée considérable se tient à la disposition de la Commune, sur la place de Grève.

La Convention, cependant, a repris séance à sept heures. La nouvelle de la libération de Robespierre et de ses partisans et de l'organisation d'une attaque contre elle à l'Hôtel-de-Ville, surexcite sa tremblante énergie. Et cette nuit de Thermidor offre ce spectacle d'horreur comique de deux factions acharnées à leur perte, terrorisées l'une par l'autre, auxquelles la peur de mourir donne le courage de tout braver.

La Convention vient de confier à Barras le commandement des forces qui lui sont fidèles et met hors la loi Robespierre et ses complices. La Commune, en insurrection, excite Robespierre à agir. C'est ce moment précis de la nuit de Thermidor que le tableau de M. Weerts fait revivre. Et il exprime sincèrement la vérité historique, du moins par le juste reflet des sentiments intérieurs dont il anime la physionomie de ses personnages.

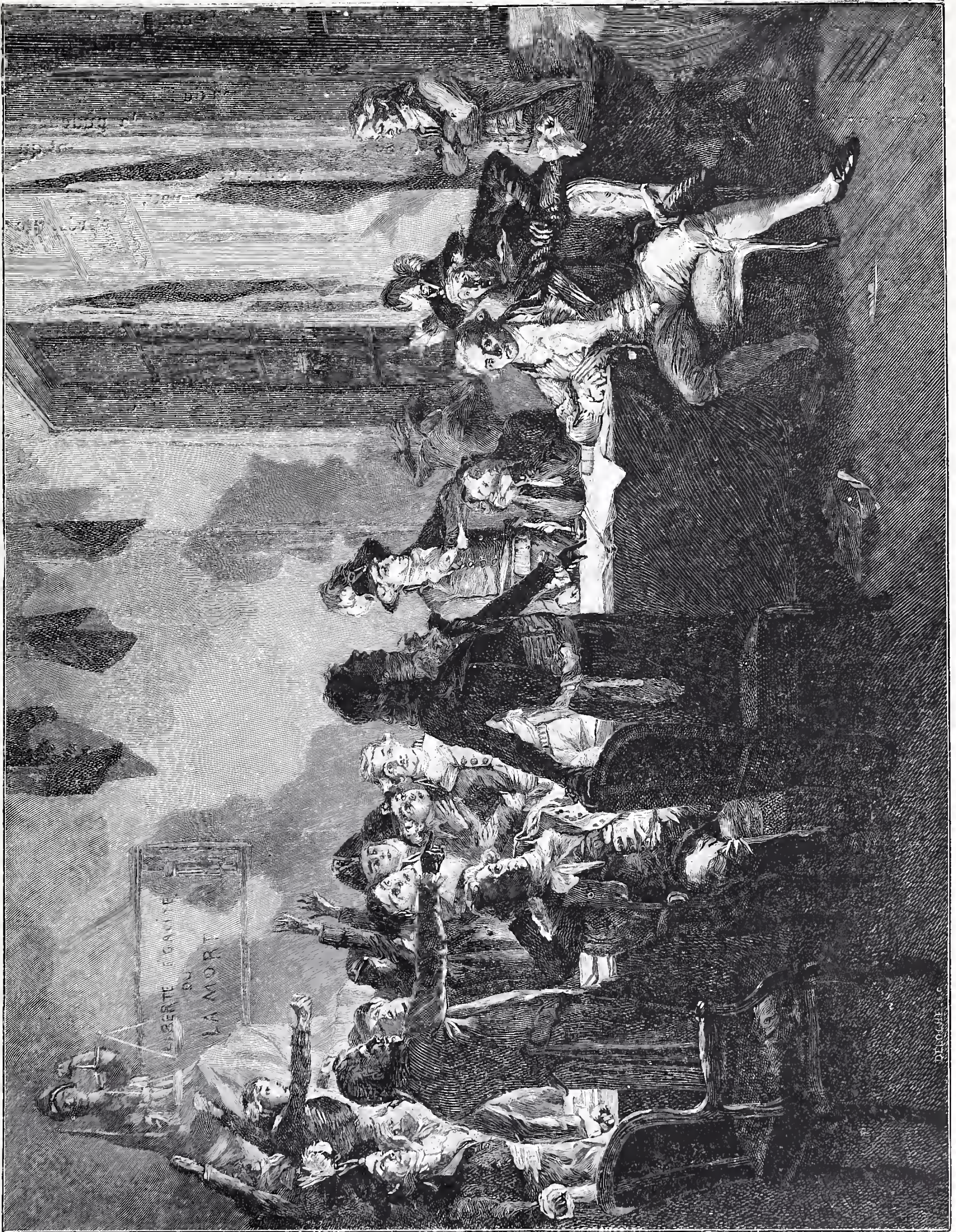
L'irrésolution de Robespierre, l'obscure sensation de son irrémédiable défaite, le désir qu'une action des clubs et des sections le sauve, sans qu'il ait eu à se compromettre lui-même par une action personnelle, par des ordres de

sa main, se lisent sur sa figure contractée par l'indécision, l'incertitude, les affres d'une âme déconcertée, inhabile à agir.

Derrière lui, assis à sa droite, son jeune frère est en proie à une pitié attendrie.

Saint-Just, en face de lui, le geste impérieux, lui commande de signer cet appel à la section des Piques, au nom du peuple français, qui vient d'être rédigé, dans la fièvre, dans l'épouvante, le frémissement de vies qui se concentrent sur elles-mêmes pour le suprême effort.

Derrière lui, cet homme effaré, le chapeau



LA NUIT DE THERMIDOR. — Salon du Champ-de-Mars de 1897. — Peinture de M. Weerts. — Gravé par Deloche.

en désordre, les yeux révulsés par la panique, le geste aigu comme une épée, c'est Henriot qui vient annoncer l'arrivée devant l'Hôtel-de-Ville des sections armées, conduites par Barras et par Léonard Bourdon. La Commune est cernée. La plume dont Robespierre signait l'appel à l'insurrection lui est tombée des mains, au cri d'alarme jeté par Henriot ; il n'a signé que les premières lettres de son nom. Tout à l'heure, il tachera du sang de sa mâchoire fracassée d'un coup de pistolet, par le gendarme Méda, ce document où sa signature interrom-

pue est comme la brisure de la ligne de sa destinée. Et déjà le gendarme se risque dans l'escalier.

Tout indique dans ce tableau que Robespierre seul manqua de résolution en ce moment suprême. Les bras tendus et menaçants du groupe serré autour de la statue de la Loi, s'impatientent, s'indignent de la pusillanimité, des hésitations du chef qui s'abandonne, qui compte sur des concours désormais en désertion complète.

Couthon, cloué sur un fauteuil par la paralysie de ses jambes, ne cherche même plus un moyen de salut. Quelques hommes énergiques comme Saint-Just, Coffinhal, levé derrière Couthon, Lebas, sans doute, à droite de Robespierre jeune, Payan, Fleuriot-Lescot, pérorent, secouent la torpeur où Robespierre défaille. Déjà, il n'est plus temps de se ressaisir.

Léonard Bourdon et Barras ont fait crier à la foule grouillante autour de l'Hôtel-de-Ville, la mise hors la loi de Robespierre et de ses complices. Cet anathème terroriste a eu sur les derniers défenseurs du vaincu le même effet redoutable que l'excommunication religieuse au moyen âge. La foule s'est enfuie. Et le cri d'alarme d'Henriot est vraiment la sourde explosion d'un glas.

Malgré le soin qu'a eu M. Weerts, de ne pas pousser à un réalisme trop avilissant l'effroi de cette scène, son tableau donne une forte impression dramatique. Ces hommes sentent bien que la mort les talonne. La contrainte qu'ils s'imposent pour demeurer maîtres de leur angoisse ne va pas durer bien longtemps. Tout est menaçant et lugubre dans cette salle qui est leur dernier refuge. On sent une hostilité sournoise, dans les grandes ombres projetées sur les murailles, et il semble que l'épouvante suinte des pierres.

Par un scrupule d'exactitude tout à son honneur, M. Weerts a peint son tableau, la nuit, à la lumière des lampes, afin d'obtenir plus sûrement l'atmosphère, les jeux de lumière et d'ombre, les gammes de nuances particulières à ce drame nocturne. Ce simple détail est la meilleure preuve à donner de la conscience apportée par l'artiste à l'exécution de son œuvre.

Jacques du Velay.



JULES LEMAITRE

A voir M. Jules Lemaître aborder la table du conférencier, on devine sans peine qu'il ne se prête pas entièrement de bon gré, à cette exhibition de soi qui est, nécessairement, une conférence. Ses mouvements, son allure générale laissent à entendre, par un léger embarras, par une sorte d'irrésolution, le peu de foi qu'il a en l'utilité de l'exercice auquel il va se livrer. L'espèce d'appréhension dont il est saisi en prenant possession de son siège, cette hésitation qu'il éprouve à affronter du regard son auditoire, semblent lui demander pardon de la témérité dont il a conscience de se rendre coupable en se risquant à parler devant lui. Et, pour tout dire, M. Jules Lemaître n'est devenu conférencier que par soumission à la mode et non pour son plaisir.

Les premières phrases de M. Jules Lemaître se ressentent généralement de la pudeur qui paralyse ses attitudes et ses gestes, avant qu'il ait ouvert la bouche, et il est probable que le son de sa voix l'effraye un peu, dans le grand silence attentif de la salle où il s'est résigné à venir opérer lui-même.

Mais on s'aperçoit vite qu'il surmonte sa timidité. Le public n'est jamais mal impressionné de cette angoisse particulière dont peut être étreint l'homme qui vient lui parler. Il lui sait gré, au contraire, inconsciemment, d'avoir paru trembler un peu devant lui. Et M. Jules Lemaître userait de quelque exagération dans l'expression de son embarras, qu'il ne faudrait pas être surpris outre mesure de le voir tourner en artifice propre à lui concilier la sympathie de ses auditeurs, une sensation qu'il éprouve réellement. C'est flatter les gens que paraître les redouter.

Et aussitôt qu'il s'est mis à parler, on est conquis.

Sa voix n'est pas musicale ; elle n'a ni éclat, ni ampleur, ni sonorité mélodique, et il est presque miraculeux qu'elle parvienne à sembler mordante mais voilée de caresses. On a abusé des comparaisons du son de certaines voix avec le son de certains clavecins que de jeunes mains éveilleraient tout à coup dans le mystère d'anciens salons, très longtemps inhabités. C'est pourtant cette comparaison qu'appelle la voix de M. Jules Lemaître, si l'on en veut définir le charme singulier. Le timbre en est brisé comme celui d'un instrument un peu fêlé de désuétude, mais il s'y mêle des douceurs survivantes, des notes prenantes et câlines. Et cela produit, quand même, une délicieuse musique.

Ses gestes sont rares et courts, son action oratoire extrêmement réservée. L'expression de sa pensée n'a pas besoin, pour plaire, de ce jeu de tout l'être qu'ajoutent beaucoup d'orateurs à leur parole, comme une orchestration savante à des thèmes mélodiques.

Dès que délivré des précautions auxquelles est astreint tout discours à son début, M. Jules Lemaître sent enfin les mouvantes ondes de la pensée le soulever vers le large, il se retrouve dans un domaine qui lui est familier. Il est à l'aise. Il s'abandonne. Il se livre. Il se hasarde à des hardiesses qu'aussitôt il atténue, parce

qu'il s'interdit de rien affirmer d'absolu. Il risque des mots d'argot boulevardier, dans la trame serrée et brillante de sa phrase, d'une fluidité toujours classique, en homme imbu de la majesté de l'art antique mais curieux de tout ce que la vie moderne a de plus outré. Et il déploie une habileté prestigieuse de jongleur, à éblouir son auditoire du nuancement le plus harmonieux qui se puisse donner aux diverses conceptions possibles d'une idée.

Tant qu'on demeure attaché aux doctrines qu'on a reçues toutes faites de la bouche de docteurs autorisés, on se défend malaisément de quelque irritation contre cette suspicion où M. Jules Lemaître se plaît à tenir également toutes les théories. On voudrait le voir prendre parti. On préférerait, à la réflexion, l'entendre affirmer ou nier, au lieu de louvoyer perpétuellement en des méandres capricieux que sa voix captivante décrit avec un charme dont on ne réussit pas, sur l'heure, à se défendre.

Une meilleure expérience de la vie fait découvrir que les ménagements dont il s'entoure sont le fruit d'une extrême prudence devant les idées. On s'aperçoit que nous avons plus de certitudes. Et l'on conçoit mieux que la tolérance pour les doctrines contradictoires, est souvent le résultat d'une sagesse avisée plus que d'une timidité de conscience envers la vérité.

La pensée de M. Jules Lemaître ne répugnerait pas aux quiétudes d'une parfaite sécurité dans un système établi, dans un dogme inébranlable. Mais elle s'est éprise de toutes les curiosités modernes ; elle s'est enquise de tous les problèmes qui laissent les consciences anxieuses ; elle y a moissonné, durant son enquête, les connaissances les plus précices sur la vie humaine ; si elle n'y a pas cueilli de certitudes, elle y a glané le sentiment de l'indulgence et de la bonté.

Par ce sentiment profond de commisération envers les détresses humaines, autant que par les clartés qu'il lui est loisible de jeter sur tout, la pensée de M. Jules Lemaître est d'une netteté et d'une sensibilité toutes modernes. Et c'est pour cela qu'elle plaît. Quoi qu'il dise ou quoi qu'il écrive, M. Jules Lemaître plaira.

La langue qu'il parle comme celle qu'il écrit est admirable, surtout par sa souplesse à se prêter aux nuances les plus délicates de l'idée. Elle excelle à donner une précision saisissante aux subtilités les plus raffinées. Elle ne tend pas à la vigueur, au relief, à la couleur intense. Elle est à l'image même de Jules Lemaître, nerveuse, aisée, ondoyante, aiguisée d'ironie et de malice voilée, ornée de grâce et de noblesse comme serait la langue de Racine, soutenue par la virtuosité heureuse de la musique de Mozart. Quel que soit le sujet dont il ait à traiter en public, il arrive à donner cette impression de virtuosité facile qui donne à son érudition ou à sa psychologie le charme, la séduction, l'ivresse légère d'une jolie musique.

M. Jules Lemaître se défend d'être improvisateur. Il ne se risquerait pas à se livrer aux hasards de l'inspiration. Il est trop un homme de vie intérieure, son âme est trop habituellement repliée sur elle-même, pour être accessible aux excitations soudaines qui envahissent l'âme des orateurs en communion avec les foules, et peuvent en exprimer parfois spontanément la subite émotion. Il écrit ses conférences, mais il les écrit comme s'il les parlait. Maître de tous les procédés d'expression de la pensée, il sait qu'autre chose doit être la phrase parlée et autre chose la phrase écrite. C'est pourquoi il mesure les phrases écrites de ses conférences au rythme de sa parole. Et il apprend par cœur les morceaux importants qu'il doit débiter.



Jules Lemaître

Cette méthode ne l'empêche pas de se livrer à quelque saillie imprévue, à quelque trait, à quelque trouvaille de sentiments ou d'idée qui peuvent lui être suggérés sur place par l'atmosphère spéciale de la salle. Mais le plus souvent, de son propre aveu, ses conférences sont des récitations. Elles ne sont pas moins, en leur prudente maîtrise, d'un art personnel dont on garde l'enchantement longtemps après qu'on les a entendues, tant, à l'égal de la musique,

par les délicates émotions qu'elles éveillent, elles prolongent dans l'âme de l'auditeur, de séduction câline et de magie.

FÉLICIEN PASCAL.



LE TOMBEAU DU DAUPHIN
DANS LA CATHÉDRALE DE SENS

Des nombreux tombeaux qui occupaient autrefois le chœur et les nefs de la cathédrale de Sens, un seul est resté debout. Dans l'une des chapelles absidales s'élève un somptueux mausolée. Autour d'un cénotaphe surmonté de deux urnes et accompagné de guirlandes, de trophées et de cartouches de bronze doré, se dressent quatre grandes statues allégoriques. Sur un soubassement on lit la signature : *Guillaume Coustou fils, de Paris, 1777*. C'est le tombeau du Dauphin, fils de Louis XV, père de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, et de la Dauphine Marie-Josèphe de Saxe (1).

Mort à Fontainebleau, le 20 décembre 1765, dans sa trente-sixième année, le Dauphin avait manifesté à l'archevêque de Sens, le cardinal Paul d'Albert de Luynes, qui l'assistait à ses derniers moments, le désir d'avoir sa sépulture dans la cathédrale de Sens.



Le Dauphin, fils de Louis XV, portrait par Fredou. Photographie de M. Ninot.

Aumônier de la Dauphine, depuis l'arrivée de cette princesse à Versailles, ce savant et digne prélat avait depuis de longues années l'estime et la confiance du prince dont il avait été le précepteur et qui lui témoignait la plus vive amitié. C'est à ce dernier sentiment qu'il faut attribuer la détermination prise par le Dauphin de renoncer à la sépulture royale de l'abbaye de Saint-Denis où, depuis plusieurs siècles, tous les princes du sang avaient leur dernière demeure.



Marie-Josèphe de Saxe, Dauphine de France, portrait par Fredou. Photographie de M. Ninot.

Dès l'année 1766, le roi avait chargé Guillaume Coustou d'élever un monument à la mémoire de son fils. La mort de Marie-Josèphe de Saxe, survenue le 13 mars 1767, obligea l'artiste à modifier ses plans, puisque le monument devait désormais rappeler le souvenir de cette princesse en même temps que celui du Dauphin.

En 1769, le projet était arrêté. « M. Cochin, « écrit le marquis de Marigny à l'artiste, « m'ayant informé que vous vous trouvez en « état de commencer l'exécution du tombeau « de feu M. le Dauphin, dont vous avez entiè« rement achevé le modèle, et qu'il ne s'agit « pour cela que de vous délivrer du marbre, « j'ai destiné d'abord à cet objet les deux par« ties que voici : d'abord un bloc de 8 pieds « 5 pouces de long, 5 pieds 11 pouces de large « et 4 pieds d'épaisseur, restant dans l'atelier « de M. Pigale d'une délivrance qui luy a été « faite, vers 1742, pour des travaux qui n'ont « pas été entièrement exécutés ; en second « lieu, je vous autorise à disposer d'un bloc

(1) Les portraits du Dauphin et de la Dauphine que nous reproduisons sont conservés au trésor de la cathédrale de Sens. Ils avaient été donnés au Chapitre, en 1768, par le roi Louis XV. Une inscription peinte au revers de la toile atteste qu'ils sont dûs au pinceau de *Fredou*, peintre du roi. Jean-Martial Fredou de la Bretonnière fut un portraitiste très en vogue au milieu du dix-huitième siècle. Il a fait des portraits de la plupart des princes de la famille royale.

« très considérable déposé depuis environ « vingt ans sur le port de Saint-Nicolas; il est « indiqué comme pesant environ 90 milliers ».

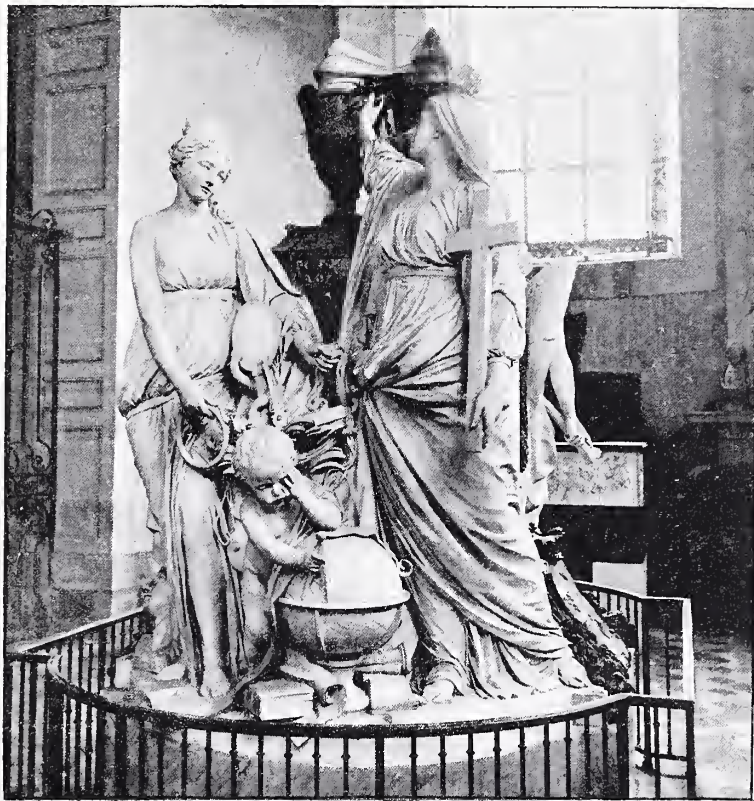
Le modèle du monument avait été exposé en 1769, dans l'atelier de Coustou, comme l'indique le catalogue du *Salon* de cette année; mais de longues années se passèrent encore avant son exécution. Il semble même, d'après les termes d'une lettre de Louis XVI au cardinal de Luynes, que le projet, quelque temps abandonné, fut repris d'après les ordres du roi. « *J'ai ordonné au mois d'octobre dernier*, écrit-« il à la date du 28 mai 1777, au sieur com-« te d'Angivil-« liers, direc-« teur et or-« donnateur de « mes bâti-« ments *de fai-« re élever* à la « mémoire de « feu M. le » Dauphin et « de feue Mme « la Dauphine, « mes très ho-« norés père et « mère, dont « les cendres reposent dans « l'Église de « Sens, *un « mausolée di-« gne de prin-« ces si chers à « mon cœur.* »

L'œuvre de Coustou, après avoir figuré au *Salon* de 1777, fut érigée dans le chœur de la cathédrale de Sens, au mois de septembre de la même année. Le mémoire présenté à ce sujet au comte d'Angivilliers par le premier peintre du roi, en donne une fidèle description, accompagnée d'intéressants détails.

« Ce monument, commencé en 1766 et fini en 1777, se compose d'un socle de marbre blanc veiné, entouré d'une bande de marbre vert de mer... Sur ce socle s'élève un piédestal quarré de 5 pieds de haut sur 2 pieds 9 pouces de large, revêtu de marbre verd, avec deux tables d'inscriptions de marbre blanc gravées en lettres dorées; ledit piédestal orné sur toutes ses moulures de bronzes dorés et de guirlandes aussi de bronze doré autour des inscriptions; au-dessous desquelles sont les cartels des armes du Prince et de la Princesse, aussi de bronze doré, accompagnés de branches de cyprès. Sur ce piédestal sont posées deux urnes de granit verd, ornées aussi de bronzes dorés, et liées ensemble par une guirlande d'immortelles.

« Sur le socle du côté qui fait face à l'autel, s'élève un groupe composé de deux figures de marbre blanc et d'un enfant qui est à leurs pieds. Ces deux figures représentent l'*Immortalité* occupée à faire un faisceau des attributs symboliques des vertus de Monseigneur le Dauphin, et la *Religion* posant une couronne d'étoiles sur les urnes. Aux pieds de ces deux figures est le Génie des Sciences et des Arts, appuyé sur un globe terrestre qu'il mesure.

« Sur le côté qui fait face à la nef, est un autre groupe aussi de deux figures de marbre blanc et d'un enfant. Ces deux figures représentent, l'une le *Temps* armé de sa faulx, foulant aux pieds des monuments qu'il a détruits et tenant un voile funéraire qu'il pose sur les urnes, l'autre l'*Amour conjugal* tenant un flambeau éteint, et regardant, avec douleur, un enfant qui vient de briser une chaîne entourée de fleurs, symbole de l'hymen.



Tombeau du Dauphin, dans la cathédrale de Sens.
Œuvre de Guillaume Coustou. Photographie de L. Martin.

« Tous lesquels ouvrages, suivant le marché proposé à M. le marquis de Marigny et par lui approuvé et accepté, montent, non compris la fourniture des marbres, la façon des caisses et le transport à Sens... à la somme de 150,000 livres. Plus il a été fourni par le sieur Coustou, pour les urnes en bloc de granit verd par lui payé au sieur Argou, marbrier à Grenoble, la somme de 900 livres. Plus deux tables d'inscriptions de marbre blanc, fournies par M. Bocciardi, de 2 pieds 8 pouces cubes à 40 livres. Total 151,006 livres 13 sous 4 deniers ».

Quelques années plus tard le décret de la Convention ordonnant « l'enlèvement dans les églises des épitaphes, armoiries, tombeaux et de tous vestiges de la féodalité », condamnait le mausolée du Dauphin à la destruction. L'intelligente initiative du maire de Sens, secondé par l'architecte Person sauva ce superbe monument.

L'architecte, qui déjà avait eu la bonne fortune de recueillir les bronzes arrachés au tombeau et mis à l'encan, fut chargé par la municipalité de faire disparaître le monument funèbre. Il le fit démonter avec soin et en transporta les statues et les diverses pièces dans une dépendance de la cathédrale où elles restèrent cachées pendant les mauvais jours.

En 1814, une commission municipale, avec l'aide d'une souscription publique, dirigea la restauration du tombeau. Il fut de nouveau érigé au milieu du chœur, sur le caveau où venaient d'être rapportés les restes du Dauphin et de la Dauphine. Depuis 1852, le chef-d'œuvre de Coustou a été transféré dans la chapelle où on le voit aujourd'hui.

E. Chartraire.



L'ÉLECTRICITÉ MOTRICE ET LA LOI

Il y a quelques années à peine le transport de la force motrice, à grande distance, était considéré, comme une espérance bien lointaine encore, son principe était connu de quelques techniciens seulement.

A cette époque, transporter la force motrice à distance éveillait l'idée d'une roue tournant, entraînant dans son mouvement une courroie sans bout, laquelle courroie, s'enroulant sur une seconde roue, la faisait participer du mouvement qu'elle tenait de la première ; et c'était tout.

Chacun, cependant, savait ceci : un employé du télégraphe est assis devant un cadran sur lequel il fait mouvoir une aiguille; en se déplaçant, cette aiguille lance un courant électrique dans un fil métallique long de centaines de kilomètres, et, au bout de ce fil, sous l'influence de ce courant, une autre aiguille tourne devant un autre cadran synchroniquement avec la première. Il y avait bien là transmission d'un mouvement par l'électricité ; mais ce mouvement était si faible, que l'on ne pouvait concevoir l'application aux grands déploiements d'énergie de ce même principe du transport de la force motrice sous forme d'électricité.

Quelques temps après, on apprit une nouvelle grosse de conséquences futures : à une exposition on a imaginé de faire tourner des machines dynamo-électriques, ces machines produisent des torrents d'électricité quand elles tournent, et de même tournent avec une force irrésistible quand elles reçoivent de l'électricité ; on a lancé le courant électrique puissant, ainsi produit, dans des conducteurs métalliques isolés de 50 kilomètres de longueur, à leur extrémité, une grande partie de cette électricité voyageuse est arrivée, suffisamment abondante pour mettre en marche d'autres dynamos, et ces dernières fournissent par leur rotation la force motrice aux machines-outils d'une usine.

Le problème du transport de la force à distance est résolu !

En France, à quoi utilisa-t-on cette nouvelle découverte ? De façon apparente, elle donna naissance à ces tramways électriques qui peuvent voyager parce que la force motrice, produite sous forme électrique dans une usine fixe, court le long d'un câble métallique auquel ils sont reliés, et met en marche les dynamos qui entraînent leurs roues dans un rapide mouvement de rotation.

Timides et peu nombreux au début, les tramways électriques se sont multipliés, on en trouve un peu partout et ils ont servi puissamment à la vulgarisation du principe du transport de la force motrice par des simples conducteurs fixes métalliques.

A l'étranger, tout au moins aux États-Unis d'Amérique, en Suisse, en Italie et en Allemagne, on chercha à tirer industriellement un parti plus grand de cette découverte. Les chutes d'eau servent depuis des siècles à faire tourner des roues qui assurent économiquement aux usines placées à leur pied la force motrice indispensable à leur fonctionnement; sur ces roues, dont la rotation est obtenue sans qu'il en coûte rien, fixons des machines dynamos-électriques, lançons dans des conducteurs l'électricité qu'elles produiront; ainsi les usines éloignées de tout cours d'eau participeront, elles aussi, de la gratuité de leur force ; plus ne sera besoin de brûler du charbon dans des moteurs à vapeur pour mettre en marche les machines-outils, l'électricité viendra de loin, produite à bon compte, elle remplacera houille et vapeur.

En France, qu'a-t-on fait jusqu'ici dans ce sens ? Pas grand'chose. Cependant à Saint-Étienne un essai, couronné de succès, ainsi que tous les essais de ce genre, a été tenté et mérite d'être cité comme un modèle. Cette cité manufacturière a établi un réseau de conducteurs électriques d'une centaine de kilomètres de longueur, grâce auquel elle distribue l'énergie sous forme électrique à une trentaine de villages ; les métiers à tisser sont ainsi mis en mouvement à bon compte à domicile, et l'ouvrier tisserand n'a plus besoin d'aller s'enfermer dans des ateliers, il reste chez lui, y travaille ; état de choses qui constitue un grand progrès à tous les points de vue et, cela saute aux yeux, surtout au point de vue social.

La France est sillonnée de grands fleuves, de nombreuses rivières ; des chutes d'eau se rencontrent un peu partout sur son territoire ; mais toutes ces forces naturelles, ces forces gratuites, restent inutilisées.

Nous continuons à brûler de la houille, venue de l'étranger en grande partie, pour mettre en marche nos machines à vapeur fixes, nous continuons à entasser nos ouvriers dans des usines dans des conditions hygiéniques parfois déplorables. Puisque nous pourrions faire autrement,

pourquoi en agissons-nous ainsi? En grande partie, peut-être, parce que jusqu'ici le transport de la force à distance n'avait pas d'existence légale.

L'existence légale, pour un établissement industriel de cette nature, est un bouclier contre bien des ennuis, l'électricité étant, parmi les forces asservies par l'homme, la plus taquine, la plus quinteuse et parfois aussi la plus méchante.

Transporter la force à distance, amener par ce moyen, non-seulement la prospérité des industries de toute une région, mais encore le bien-être et l'amour du foyer dans les familles d'ouvriers, est très bien, mais en accomplissant cette œuvre humanitaire et profitable à tous les intérêts il ne faut pas gêner certains voisins ou leur porter préjudice. Or c'est ce qui arrive trop souvent avec ces puissants courants électriques qui voyagent sur des lieues et des lieues de longueur à travers villes et campagnes.

De quels méfaits l'électricité à haute tension n'est-elle pas coupable! Ici son courant, après avoir rempli son office à l'extrémité de la ligne, refuse de suivre les cours de rails par lesquels il doit faire retour à l'usine, en chemin il se livre à l'école buissonnière, emprunte sur une partie de son parcours, soit une conduite d'eau, soit une conduite de gaz; au bout de peu de temps le propriétaire de la conduite s'aperçoit de dégradations rapides dans ses tuyaux, la fonte se perce, les joints fuient, il se forme des dépôts de nature inattendue; un expert appellé incrimine le courant électrique voisin; d'où procès, forte indemnité et travaux importants imposés au propriétaire de l'usine à haute tension. Là, une ligne téléphonique ou télégraphique passe dans le voisinage d'un conducteur d'énergie électrique, ce voisinage amène des perturbations dans la ligne, des courants induits se trouvent produits, les signaux télégraphiques deviennent incohérents, les téléphonistes ne s'entendent plus; autre procès, autres ennuis. Plus loin le conducteur métallique le long duquel voyage l'électricité traverse une route; un aérostat militaire se présente, il est captif au bout d'un câble en chanvre, lui-même attaché à une voiture-treuil à vapeur; les soldats aérostiers exécutent la traditionnelle manœuvre indispensable pour faire passer leur ballon par dessus cet obstacle, le câble vient à toucher le conducteur; une pluie fine a mouillé le chanvre, l'a rendu propre lui aussi au passage de l'électricité; une partie du courant à haute tension se précipite par ce nouveau chemin, et les chevaux de sauter en l'air, les aérostiers d'être pris d'une danse de Saint-Guy que rien ne peut arrêter!

Enfin, autre part, l'électricité, après avoir été simplement espiègle, devient criminelle; témoin cet accident survenu à Rouen il y a quelques mois : la capitale de la Normandie est sillonnée par un réseau de conducteurs électriques sur lesquels des tramways prennent la force nécessaire à leur mouvement, au-dessus de ce réseau une toile d'araignée de fils téléphoniques étend ses mailles serrées ; un orage survint, un fil téléphonique se brisa, retomba en partie sur le conducteur voisin, en partie sur le sol, et dans sa chûte rencontra un cheval; l'électricité, suivant son habitude, avait préféré le cuivre du fil téléphonique à l'acier de son conducteur ordinaire, l'un offrait à sa marche un chemin plus aisé que l'autre; voilà le cheval foudroyé, il s'abat, le fil télégraphique le quitte et va s'enrouler autour des jupes d'une vieille dame qui passait par là; pour comble de malheur, le fil téléphonique étant très fin, rougissait sous le passage de l'électricité, la vieille dame est horriblement brûlée — si elle eut porté un costume de bicycliste, peut-être eut-elle été tuée, mais ses jupes l'isolaient, tout au moins dans une certaine mesure, — un gardien de la paix, d'autres personnes se précipitent à son secours, sont renversés par la violence de la décharge, ont les mains brûlées. Autre part encore, pour éviter les accidents de cette nature, on a enterré les fils conducteurs de force; une fuite se produit, leur enduit isolant s'est percé, aussitôt les chevaux passant sur la chaussée voisine de recevoir de fortes secousses, les pauvres bêtes ont aux pieds des fers qui constituent une tentation pour le courant électrique; ces chevaux s'emportent, voici de nouveaux accidents...

On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer tous les méfaits de l'électricité à haute tension.

Pour diminuer ces accidents, il fallait imposer certaines règles à cette nouvelle industrie, il fallait la placer sous un contrôle intelligent et rigoureux; il fallait en même temps, puisqu'elle est appelée à rendre tant de services, lui éviter la plus grande somme des tracasseries qui attendent tout ce qui, en France, n'a pas une existence légale.

Lyon ayant obtenu un décret d'utilité publique pour une distribution d'énergie de 12.000 chevaux que fournira une chute dérivée du Rhône, Le Puy ayant sollicité la même faveur, un projet de loi est étudié, en ce moment, par une commission parlementaire, afin de réglementer les droits et les devoirs de la nouvelle industrie.

Après enquête, les communes pourront accorder des concessions aux entreprises de distribution d'énergie opérant sur leur territoire. Si l'usine de force électrique dessert plusieurs communes, l'État interviendra. Des décrets, délibérés en Conseil d'État, réglementeront chaque nouvelle concession.

L'existence légale et l'utilité des transports d'énergie sous forme électrique vont être reconnues officiellement; dès lors, rien ne s'opposera plus à un essor plus grand de ce puissant auxiliaire de l'industrie. Espérons que la France, imitant sa voisine la Suisse, imitant les États-Unis d'Amérique, utilisera par son moyen les forces naturelles, aujourd'hui perdues, dont, sous forme de chutes

d'eau, son territoire est prodigalement doté ; l'élan donné, bientôt la combustion de la houille, forme de production d'énergie qui nous rend en partie tributaire de l'étranger, cèdera presque partout la place au courant électrique chargé de porter au loin la force gratuite déployée par nos torrents et nos rivières.

LÉO DEX.



PÊCHE A LA LIGNE

Le goût du bibelot qui a fait la fortune de tant de rusés brocanteurs semble évoluer comme tous les goûts inspirés par le caprice de la mode.

Le bibelot ancien a été si abondamment imité ou contrefait, qu'on se prend de passion pour l'objet d'art original, créé par des artistes du temps.

Et beaucoup d'artistes, légitimement tentés par le profit immédiat qu'ils peuvent tirer de ces produits de leur talent, se mettent à l'objet d'art d'étagère, au bibelot d'appartement.

M. Allouart, qui s'est acquis une place distinguée parmi nos meilleurs sculpteurs d'aujourd'hui, et qui produisit récemment une *Jeanne d'Arc* d'une intense vie intérieure, s'est inquiété des effets curieux qu'on pourrait obtenir, par d'heureuses alliances de matière, dans cet art du bibelot, auquel revient la vogue.

La *Pêche à la ligne*, exposée au dernier Salon des Champs-Élysées, que l'État eut le bon goût d'acquérir et qu'on pourra bientôt admirer au Luxembourg, est un essai du plus haut intérêt.



PÊCHE A LA LIGNE. — Musée du Luxembourg.
Sculpture de M. Allouart.

Bien qu'on puisse relever une témérité dangereuse pour l'œuvre de M. Allouart, dans l'audace qu'il a eue de faire supporter au bronze de son vase, un personnage en marbre, au risque d'imposer, à la base de son groupe, un sujet plus lourd qu'elle, la *Pêche à la ligne* apparaît d'une grâce délicate et d'une harmonieuse fantaisie.

Il y a, pour l'œil, une séduction irrésistible, dans l'assortiment des nuances que M. Allouart est parvenu à réaliser.

Le bronze du vase est d'un vert intense et chaud au point de se laisser pénétrer par la lumière vers le sommet et d'appeler presque le reflet des blancheurs d'ivoire, dont il a fait les blancs dans le corps de sa jeune Japonaise.

Toute la robe de la jeune femme est en onyx vert taché de rouge et transparent comme ces onyx tunisiens dont le Muséum d'Histoire naturelle de la Ville de Paris nous offrit de si étonnants spécimens il y a quelques mois.

La ceinture est d'un marbre plus clair et jette quelque lumière dans les tons de trop sombre émeraude de la robe.

En sorte que l'ensemble est d'une harmonie de nuances admirablement conforme aux demi-teintes qu'on affectionne aujourd'hui, dans les tentures d'appartement.

Et ce caprice de M. Allouart d'avoir assis une jeune femme à l'orifice d'un vase où voguent des poissons à l'ombre des larges feuilles du nénuphar est le rêve joli d'un artiste habile à tirer de la nature ses motifs d'ornementation et expert à les marier aux inventions de sa fantaisie.

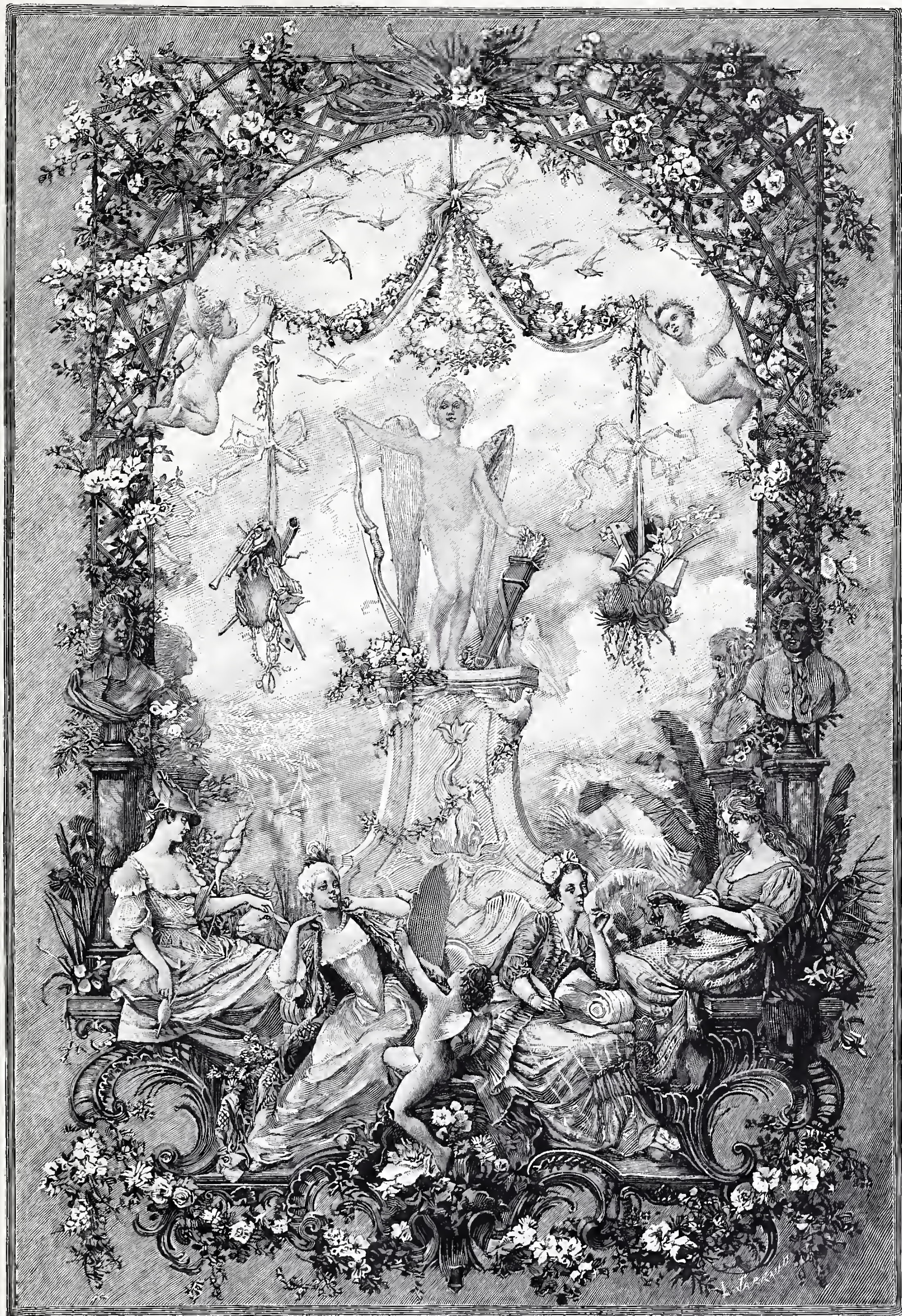
X.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du MAGASIN PITTORESQUE, D'ALBAS, directeur.
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

NOUVELLE TAPISSERIE DES GOBELINS

LE ROMAN AU XVIIIe SIÈCLE.



LE ROMAN AU XVIIIe SIÈCLE. — Carton de M. Leloir. — Gravé par Jarraud.

A l'Exposition de 1900, la Manufacture nationale des Gobelins sera représentée par des œuvres dignes de sa vieille réputation, mises sur le métier depuis quelques mois; elles seront terminées en temps utile. Parmi ces œuvres, nous citerons aujourd'hui le *Roman au dix-huitième siècle*, composition allégorique dans le style de l'époque. M. Maurice Leloir, dont la

réputation n'est plus à faire, est l'auteur de ce charmant modèle dont notre gravure donne une idée fort exacte. Interprété par les habiles artistes des Gobelins, le coloris, déjà très harmonieux, sera du plus heureux effet. Les personnages, costumés à la mode du temps, sont ingénieusement groupés au milieu de fleurs et d'ornements du genre Pompadour, et les lecteurs un peu érudits reconnaîtront tout de suite dans les principales figures les héros et les héroïnes des romans les plus connus.

A gauche voici Estelle filant sa quenouille, Manon Lescaut se contemplant dans un miroir, puis la Julie de la Nouvelle-Héloïse, et Virginie tressant une couronne. Au-dessus à droite les bustes de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, à gauche ceux de Florian et de l'abbé Prévost. X.

UN ÉTAT EN GUERRE CONTRE UNE CHENILLE

Science, voilà de tes coups! Un naturaliste de Boston voulait créer de toutes pièces une race de vers à soie assez robuste pour résister au climat de la Nouvelle-Angleterre. Ce savant espérait que, grâce à une série de croisements ingénieux, il réussirait à obtenir un hybride dont les cocons pourraient rivaliser avec les plus beaux produits de l'industrie naturelle du *bombyx* du murier et dont la santé ne serait pas affectée par les froids, souvent très rigoureux, du nord du continent américain.

Parmi les espèces de chenilles que le savant naturaliste avait fait venir de l'autre côté de l'Atlantique pour procéder à ses expériences, se trouvait la trop célèbre *gypsy*. C'est le nom que les Américains donnent à une toute petite chenille très velue, de couleur grise tachetée de bleu et de rouge, qui tisse des fils très grossiers. Faute d'affinité suffisante entre les espèces, aucun croisement ne put être obtenu entre la *gypsy* et le *bombyx* du murier, et le malheureux savant qui s'était flatté de donner à l'industrie américaine un ver à soie perfectionné, s'aperçut, hélas! trop tard qu'il avait déchaîné un fléau effroyable sur l'État du Massachussets. Les petites chenilles que l'imprévoyant naturaliste avait fait venir à grands frais de l'ancien continent s'étaient échappées de son laboratoire pour fonder de nombreuses colonies.

Partout où apparaissait ce redoutable insecte il ne restait plus une feuille sur un arbre, pas un légume dans un potager, pas un brin d'herbe dans les champs. Le tabac était la seule plante qui fut respectée, et encore ne pouvait-on pas affirmer que la *gypsy*, poussée par la famine, ne se déciderait pas tôt ou tard à attaquer le seul produit du règne végétal qui lui inspirât une répugnance marquée.

Suivant un calcul que M. Fletcher Osgood a publié dans la *Harper's Magazine*, chaque *gypsy* femelle pond en moyenne six cents œufs, et si aucune mesure n'avait été prise pour arrêter les progrès du fléau, il n'aurait pas fallu plus de huit années à la postérité d'un seul couple de ces envahissants insectes pour ne plus laisser subsister la moindre trace de végétation sur toute l'étendue du territoire des États-Unis.

Au début, les pouvoirs publics ne s'étaient pas préoccupés outre mesure d'un fléau qui ne sévissait qu'aux environs de Medford, l'un des faubourgs de Boston; mais les ravages, limités à l'origine à un district assez restreint, se développèrent avec une rapidité de plus en plus effrayante, si bien qu'au bout de neuf années après la première apparition du mal, l'invasion des chenilles s'étendait sur un territoire de plus de 350 kilomètres carrés.

Le naturaliste, dont M. Fletcher Osgood ne fait malheureusement pas connaître le nom, car il eut été intéressant de rechercher s'il était de nationalité française, comme le prétend la légende la plus accréditée dans le Massachussets, ou s'il ne se rattachait à notre pays que par ses lointains ancêtres, ne s'était pas trompé sur la robuste vitalité de l'insecte qu'il avait importé dans le nouveau monde.

S'il eut été possible de recourir à des croisements judicieusement choisis pour rendre un peu de force et de santé au ver à soie du murier qui est sujet à tant de maladies, la *gypsy* eut été tout indiquée pour fournir des réserves presque inépuisables de vigueur et de résistance à un insecte épuisé par l'exploitation à outrance que l'industrie de l'homme lui fait subir depuis plusieurs milliers d'années.

La chenille qui ravage le territoire du Massachussets supporte avec une égale facilité l'extrême froid et l'extrême chaleur, elle peut passer trois jours et trois nuits au fond de l'eau sans en être incommodée, et quand elle a atteint son complet développement elle peut, sans être exposée à mourir de faim, se passer pendant une dizaine de jours de toute sorte de nourriture.

Lorsque dans le règne animal une espèce quelconque prend un développement excessif, ses ennemis naturels se mettent presque toujours à l'œuvre et rétablissent l'équilibre de la création. Les oiseaux semblaient tout désignés d'avance par la nature pour faire au redoutable insecte une guerre de tous les instants, mais ils ont refusé de se charger de cette tâche. Les corneilles, les geais, les coucous, se sont résignés, en temps de famine, à faire la chasse aux *gypsies* sous forme de papillon, de larve ou de chenille, mais sont loin de manifester un goût bien vif pour ce genre de nourriture. Les œufs de ces dangereux insectes inspirent à tous les oiseaux sans excep-

tion une répugnance plus vive encore et plus marquée. Les guêpes et les frêlons attaquent parfois avec plus ou moins de succès la *gypsy* pendant la période de son existence où elle est à l'état de chenille et les crapauds lui feraient volontiers la guerre, mais ne sauraient dans aucun cas être des adversaires bien dangereux pour un insecte qui vit presque toujours sur les arbres.

L'homme n'ayant pas trouvé parmi les animaux l'allié dont il aurait eu besoin pour combattre un ennemi qui croissait chaque jour en audace et en nombre, a fait appel aux ressources que pouvait lui fournir la chimie. Son premier mouvement a été de répandre sur les milliers de chenilles qui recouvraient les murs des maisons et les feuilles des arbres, une solution contenant de l'arsenic à haute dose, mais les *gypsies* ont été absolument réfractaires à ce genre de poison.

Tous les autres moyens de destruction imaginés par l'initiative privée n'ont guère été plus efficaces, et le gouvernement local de l'État du Massachussets, effrayé des progrès que faisait chaque jour le fléau, n'a vu d'autre moyen de salut que d'organiser une troupe spéciale dont la seule mission serait de faire au redoutable insecte une guerre méthodique et acharnée.

Cette troupe ne compte que dix simples soldats, mais elle n'en porte pas moins un uniforme, et elle est placée sous les ordres d'un état-major de cinq employés supérieurs très largement rétribués.

Vers le milieu du mois de mai les dix hommes, coiffés de casquettes numérotées, afin que les simples citoyens puissent surveiller chacun d'eux dans l'accomplissement de sa tâche et, au besoin, le dénoncer à ses supérieurs si le zèle lui fait défaut, se mettent en campagne. Leur premier soin est d'attacher des bandes de toile de vingt à trente centimètres de largeur autour du tronc de tous les arbres à un mètre et demi environ au-dessus du niveau du sol. C'est à ces pièges que se prennent des milliers de *gypsies*.

Lorsque cet insecte est à l'état de chenille, il passe les nuits au haut des arbres, au milieu des feuilles dont il fait sa nourriture et, quand vient le jour, il redescend vers la partie inférieure du tronc afin de chercher quelque cavité où il pourra s'abriter du soleil. Dans l'espace compris entre l'écorce de l'arbre et les bandelettes de toile qui sont fixées de façon à ne pas être trop serrées et à ménager de nombreux interstices, les chenilles croient trouver le refuge où elles passeront la journée à l'ombre dans une demi-torpeur, et c'est là que la petite troupe chargée de leur faire la guerre vient les détruire par milliers.

Les *gypsies* qui ont traversé saines et sauves cette première période de leur existence deviennent des chrysalides qui se transforment en papillons au mois d'août. Les femelles, que l'on reconnaît à leurs ailes blanches rayée de gris, sont très faciles à prendre parce qu'elles ne peuvent presque pas voler, mais les mâles ne se laissent pas aussi aisément approcher. Ils sont très actifs, très remuants, très prompts à s'enfuir avec leurs ailes d'un gris très sombre tacheté de rouge. Le seul moyen de les prendre est de leur tendre des pièges où des femelles, dont ils flairent la présence à une distance d'environ 800 mètres, leur servent d'appât.

La chasse aux œufs commence pendant les premiers jours de septembre, et c'est dans cette partie de sa tâche que la petite troupe, chargée de faire la guerre aux dangereux insectes, redouble de vigilance et accumule les moyens de destruction. Des perquisitions systématiques sont entreprises dans chaque maison pour découvrir si quelque dépôt d'œufs, dont le propriétaire ne soupçonne pas l'existence, ne se trouve pas dissimulé dans quelque moulure de la façade où à l'intérieur de l'habitation.

Les arbres des forêts, des avenues et des routes sont examinés, pour ainsi dire, feuille à feuille par des hommes qui, grâce à une longue expérience, grimpent avec une agilité surprenante au haut des branches les plus élevées. Ensuite la petite troupe continue ses investigations sur les arbrisseaux, les buissons, les plantes potagères, à la façon du laboureur qui trace des sillons parallèles sans laisser aucune motte de terre qui n'ait été soulevée par la charrue; les dix hommes passent et repassent sans cesse en scrutant, d'après un ordre méthodique, chaque brin de verdure qui pousse sur le sol du district contaminé.

Lorsque les œufs ont été découverts, ils sont brûlés à la flamme que produisent les résidus du pétrole, et alors ils crépitent et font explosion comme des pois fulminants. Assez souvent, il n'est pas possible d'avoir recours au feu, et les œufs sont noyés sous le jet d'une solution de créosote. Jusqu'à présent, pour détruire les *gypsies* dans leur germe, on n'a pas trouvé de poison dont les effets soient plus prompts et plus mortels.

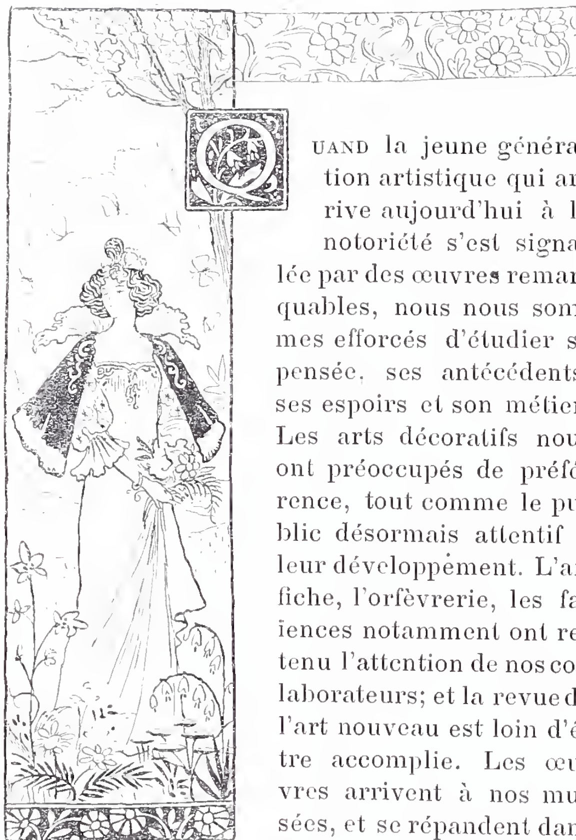
Le petit corps spécial qui a été organisé pour délivrer le territoire du Massachussets de la plus redoutable et de la plus ruineuse des invasions est entré en campagne en 1891 et, depuis cette époque, il a détruit, sous forme de papillons, de chrysalides ou de chenilles, environ deux milliards trois cents millions de *gypsies*. Dans cette statistique ne sont pas comprises les destructions opérées par le feu. Les ravages du fléau qui s'étendaient à l'origine sur une superficie de trois cent cinquante kilomètres carrés, sont circonscrits maintenant à un district forestier

de cent vingt kilomètres carrés. Ce n'est pas encore la victoire, et un retour offensif des envahissants insectes reste toujours possible, mais c'est un commencement de succès, et nous ne saurions trop ardemment souhaiter que l'Amérique soit plus heureuse dans la guerre contre les *gypsies* que ne l'a été la France dans la lutte contre le phylloxéra.

G. Labadie-Lagrave.



PAGES FLEURIES



Quand la jeune génération artistique qui arrive aujourd'hui à la notoriété s'est signalée par des œuvres remarquables, nous nous sommes efforcés d'étudier sa pensée, ses antécédents, ses espoirs et son métier. Les arts décoratifs nous ont préoccupés de préférence, tout comme le public désormais attentif à leur développement. L'affiche, l'orfèvrerie, les faïences notamment ont retenu l'attention de nos collaborateurs; et la revue de l'art nouveau est loin d'être accomplie. Les œuvres arrivent à nos musées, et se répandent dans le public. Partout elles apportent leur fraiche floraison, toute jeune, riante, plus expressive de la foi vigoureuse que des patients efforts qui l'ont engendrée. Et là où ne parviennent pas ses produits matériels, elle pénètre encore par le plus sûr et le plus aimable véhicule, par le livre.

L'art de l'illustrateur ést le plus riche et le plus libre de tous, à condition qu'il soit au service d'une imagination large et féconde et d'un sens délicat de la composition. Les lignes du texte lui sont des sillons où gisent des graines qui ne demandent qu'à germer, des pensées qui attendent l'heure d'éclore. Sa mission est de les découvrir, de les développer, de les faire fleurir en images, d'établir à côté de l'œuvre écrite un commentaire où la pensée de l'auteur, ses rêves inexprimés s'achèvent et se fixent sans nuire aux conditions artistiques de la littérature. Une collaboration ainsi entendue prend une sérieuse importance intellectuelle, surtout dans une période où l'art doit, comme aujourd'hui, renouveler ses moyens d'expression, présenter une interprétation plus serrée de la nature, être tragique, comique, sentimental en se gardant des sentiers battus. C'est une œuvre ardue que s'imposent les novateurs; et s'il leur arrive de s'emballer jusqu'à la présomption, de pécher en des détails de métier, ce sont là fautes vénielles qui disparaissent devant la grandeur des résultats obtenus. Assez tôt le sens critique se réveillera pour gronder autour des fautes commises et rectifier les lignes défectueuses là où elles se trouvent. En attendant, la génération actuelle nous apporte des impressions de renouveau, fraiches et bienfaisantes, et il importe que nous en profitions sans tarder comme nous sourions à l'avril qui revient.

L'obligation n'a d'ailleurs rien de pénible alors qu'il s'agit par exemple de poésie figurative et décorative, aussi expressive que celle des deux gravures incluses dans cet article. La signature de M. Lucien Métivet, inscrite sur les deux, est bien connue de nos lecteurs. Pour quelques-uns d'entre eux ce sera pourtant une surprise de la trouver sur ces œuvres de grâce riante et chantante, M. Métivet n'ayant guère trouvé l'occasion de leur présenter dans leur aspect le plus connu et le plus apprécié, les ressources de son talent de dessinateur. La vérité est que le motif du frontispice de cette page est bien fait pour symboliser la pensée de cet artiste.

Cette figure élégante, auréolée d'un vol de papillons, les pieds dans les fleurs, passant dans un paysage de printemps, exprime les plus hautes tendances de l'artiste, celles que vous retrouvez presque toujours dans sa composition. La figure change, les plantes peuvent être remplacées par des accessoires de toilette, ou pris à un autre milieu ; son sens décoratif tire parti de tout. Et c'est une agréable succession d'effets imprévus qui vous attend si vous feuilletez son œuvre.

Que vous preniez la série des *Voyages Excentriques* de M. Paul d'Ivoi, ou *Lorenzaccio*, ou encore les romans de Georges Valdagne, Donnay, Vaucaire, Mendès, ou de tout autre romancier dont M. Métivet a illustré les livres, ce fin et gracieux mysticisme trouve toujours à s'y exprimer avec la même clarté, la même fécondité facile, et une vraiment remarquable variété de pensées et de compositions. Son illustration des *Poésies de Ronsard*, celles des *Plus jolies Chansons du Pays de France*, du *Calendrier républicain*, sont, parmi tant d'autres qu'il nous est impossible d'énumérer, d'exquises idylles d'un tour décoratif riant, d'un modernisme aimable en tous ses aspects et pourtant d'un métier sévère par son synthétisme et son horreur des ornements inutiles. Tragique à ses heures comme il a su l'être si profondément

dans le *Napoléon le Petit*, de l'édition nationale de Victor Hugo, comme il l'a été avec plus de sincérité et d'enthousiaste élévation en d'autres images, il vous surprend toujours par la simplicité de ses moyens, leur sûreté et leur netteté dans l'expression directe de sa pensée.

Ces qualités ont fait rechercher de tous côtés le concours de son art. Les journaux illustrés, l'affiche, le commerce même, en son besoin de nous séduire par nos goûts artistiques, et le théâtre ont eu recours à lui. Il me souvient de l'impression de haute et harmonieuse élégance que donnaient les costumes dessinés par M. Métivet pour la noble *Yanthis* où M. Jean Lorrain mit toute la fleur de sa poésie. L'*Axel*, de Villiers de l'Isle-Adam, *Les uns et les autres*, de Verlaine, et d'autres œuvres hardies, planant dans le rêve à des hauteurs peut-être difficilement accessibles à un art moins élevé, furent illustrés par lui dans ce dessin des accessoires où se reflète tant de lumière et qui doit être pénétré de la pensée du drame. Après cela sa plume se distrait volontiers à la caricature, comme si elle cédait à de soudains accès de septicisme; mais ce qu'elle ne peut faire, c'est oublier de tracer, même alors, le trait décoratif où elle excelle.

Si on veut chercher l'œuvre où se manifeste avec, à la fois, le plus d'unité et de variété, le tempérament artistique que nous venons de dire, c'est à la série des *Voyages Excentriques* qu'il convient de s'adresser. Autour de compositions d'une tenue sévère, sa fantaisie se donne libre cours à suivre par exemple la course folle de trois clowns à travers les musées de l'Europe, à la recherche d'une statue qui est une femme. Dans ce livre, intitulé *Jean Fanfare*, elle court les aventures, décrivant des scènes grecques, russes, d'une actualité chaude encore, construisant les machines extraordinaires inventées par M. Paul d'Ivoi ; et à côté de ces tableaux, elle fleurit les pages, parfois au gré de son souple caprice, souvent en s'inspirant d'éléments archaïques. Ce roman a mis M. Métivet aux prises avec tous les styles européens ; et l'on peut se faire une idée, par l'encadrement de la figure du *Printemps*, de Botticelli, de la grâce décorative que l'on rencontrera à chaque pas dans ce livre. Savante sous son apparence de spontanéité, riche dans sa simplicité, elle passe d'une scène de haut comique à la présentation d'un chef-d'œuvre pictural ou à la composition d'une image tragique, avec une aisance qui n'est jamais arrêtée. Cette fécondité et cette spontanéité sont les marques précieuses qui indiquent à un artiste qu'il a trouvé sa voie. Celle de M. Métivet est fleurie; et le succès a répondu de bonne heure à ses efforts.



JEAN FANFARE.
Figure du Printemps, de Botticelli.

Élève de M. Cormon, il s'applique avec peut être plus de tendresse à la peinture, qu'à l'aquarelle et au dessin. La première de ses toiles exposées, *Anankê*, fit sensation au Salon de 1890, pour la puissance et aussi pour l'esprit de sa composition. Depuis lors, il s'y est soutenu avec une *Gloria lacrymosa*, une *Théroigne de Méricourt*, un portrait et un tableau de chevalerie intitulé : *Au plus vaillant la plus belle*. En tout il est le plus fidèle et le plus libre interprète du goût moderne, dont il est imprégné jusqu'au fond de lui-même.

De cet accord parfait avec notre besoin d'idéalisme affiné et de renouveau artistique, de cet appel à la nature qui émane de notre être, de tout cela provient cette affection générale pour son œuvre, facile à constater dans le monde des lettres et dans le public.

Nous n'avons pas tout dit et ne pouvons tout dire en quelques lignes. Il faudrait feuilleter

avec le lecteur une production déjà si touffue, et se complaire avec lui au rythme nouveau de cette décoration, et à toutes les fêtes que son dessin nous réserve. Sa flore est très variée, son symbolisme personnel et clair, sa poésie spirituelle et délicate, éprise de printemps au point d'être tentée de tout ramener à son expression. Dégagé de tout élément qui n'ait une destination et une signification précises, tout cela est plein de charme et de jeunesse, de tendresse et de clarté. En suivant ces dessins, en les lisant, allais-je dire, vous coudoyez une âme comme à la lecture d'un poème. Et le résultat est que l'œuvre de M. Métivet prend dans votre esprit une place dont vous ne penserez jamais à la déposséder : elle est trop fleurie pour être repoussée.

Jean le Fustec.



Le chef-d'œuvre de Dieu

Quand il eut tout créé, cieux clairs, oiseaux siffleurs,
Montagnes de granit, rivières vagabondes,
Quant, du bout de son doigt, il eut brodé les fleurs,
Et, du bout de son pied, donné le branle aux mondes,

Dieu fit l'homme et, voulant lui montrer l'Univers,
Il prit sa main débile en sa main grandiose,
Puis l'amena près des lacs bleus, près des bois verts,
Comme un grand aïeul doux menant un enfant rose.

Or l'homme vit soudain cent fleurs aux tons joyeux,
Déroulant dans l'azur cent fraîches banderoles,
Oh! si belles, vraiment si belles, pour ses yeux,
Qu'il eût voulu mourir en baisant leurs corolles!

« Oh! comme c'est joli! » dit-il, joignant les mains.
Et, tombant à genoux, comme un enfant qui n'ose,
L'homme, pour s'embaumer tout le long des chemins,
Se pencha sur les fleurs et cueillit une rose.

Alors Dieu le mena vers les grands monts, et puis
Il lui montra la neige à leur épaule altière,
Si blanche que les yeux se fermaient, éblouis,
Comme deux bluets las et pâmés de lumière.

« Oh! comme c'est joli! » dit l'homme radieux,
Et, voyant s'écouler une brusque avalanche,
Pour s'égayer en route et se charmer les yeux,
Il prit sur la montagne un peu de neige blanche.

Alors Dieu l'emporta dans le ciel chatoyant,
Et lui montra des vols d'étoiles éternelles :
Si douces, qu'on voudrait pleurer en les voyant,
Pleurer et tout à coup prendre l'essor vers elles!

« Oh! comme c'est joli! » dit-il, les bras tendus,
Et, pour illuminer ses nuits aux sombres voiles,
Comme on attrape au vol deux papillons perdus,
Il fit un bond et prit dans l'ombre deux étoiles.

Or, comme il était las d'avoir tant cheminé,
L'homme qui retournait à la terre morose,
S'endormit, dans un pli de l'azur satiné,
Ayant à ses côtés étoiles, neige et rose.

Et le bon Dieu, voulant que l'homme, à son réveil,
Vit en un seul objet ces choses mirifiques :
Neige aux pures blancheurs, rose à l'éclat vermeil,
Étoiles aux rayons doux et béatifiques.

Voulant qu'il fût heureux, voulant qu'il fût joyeux,
Voulant qu'il n'eût plus rien à désirer au monde,
Qu'il ne regrettât plus les anges, ni les cieux,
Mais qu'il vécut vibrant dans l'extase profonde,

Dieu prit astres, fleur, neige en ses doigts glorieux,
Et, rêvant un chef-d'œuvre avec cet amalgame,
Fit de la neige un corps, des étoiles deux yeux,
De la rose une bouche et du tout une Femme.

Jean Rameau.



LA BANQUE DE FRANCE

La discussion, au Sénat, du projet de loi relatif au renouvellement du privilège de la Banque de France, a ramené l'attention sur notre grand établissement financier, dont bien peu de personnes, même parmi celles que leurs affaires appellent journellement à la Banque, connaissent l'histoire et l'organisation. Nous allons, à ce propos, entrer dans quelques détails.

A peine le régime de la Terreur avait-il cessé, que plusieurs maisons de banque se fondèrent à Paris, entre autres la Caisse des comptes courants, qui prit, le 13 février 1800 (24 pluviôse an VIII), le nom de Banque de France, et fut constituée en société anonyme au capital de 30 millions, divisé en 30.000 actions de 1.000 francs. L'État prit 5.000 de ces actions, et la Banque commença à fonctionner dès le 20 février. Cependant, quoique banque d'État, puisqu'elle était chargée de payer les rentes dues par celui-ci, qui lui confiait ses intérêts financiers, elle ne reçut que le 14 avril 1803 le privilège exclusif d'émettre des billets de banque. Cette première convention était valable pour quinze années.

Trois ans plus tard, son privilège fut prorogé de vingt-cinq ans; en même temps, le pouvoir exécutif du comité central passa aux mains d'un gouverneur, assisté de deux sous-gouverneurs, tous trois nommés par l'État. En 1808, une nouvelle loi ordonna la création de succursales en province; en 1857, on décida d'en établir une dans chaque département. Quant au privilège, qui fut successivement prorogé jusqu'en 1867 et en 1897, il ne prendra fin, d'après la récente décision du Parlement, que le 31 décembre 1920, à moins que l'État, comme il s'en est réservé le droit, ne dénonce la convention actuelle avant ce terme. En échange des concessions qui lui furent consenties, la Banque fit, en maintes circonstances, des avances de fonds à l'État.

Le gouverneur actuel de la Banque de France, M. Magnin, vice-président du Sénat, est le qua-

torzième gouverneur depuis la fondation. Il est, dans ses fonctions, assisté par deux sous-gouverneurs, quinze régents et trois censeurs. Les actionnaires prenant part à l'assemblée générale sont au nombre de deux cents. Le capital de la Banque, après avoir beaucoup varié, est aujourd'hui de 182,500,000 fr., placés en rentes sur l'État. Les principales opérations de la Banque consistent à escompter les lettres de change et autres effets de commerce à ordre et à échéance variable, mais ne dépassant pas trois mois et offrant de sérieuses garanties; à ouvrir des comptes courants aux banquiers et aux particuliers; à faire des avances d'argent au public contre le dépôt de certains titres, de lingots ou de monnaies étrangères d'or et d'argent; à recevoir des dépôts de titres, des dépôts de fonds (sans intérêts), etc. En province, la Banque escompte actuellement les effets dans 257 villes, dites places bancables; dans ce nombre sont comprises 94 succursales. Les autres localités ont des bureaux auxiliaires où se fait l'escompte du papier de commerce, ou sont simplement « villes rattachées », c'est-à-dire que l'administration envoie dans ces villes, le plus rapprochées possible des succursales, des garçons de recette pour encaisser le montant des effets.

Le personnel des succursales, bureaux auxiliaires et villes rattachées, est d'environ 1,300 employés; celui de Paris comprend un millier d'agents (dont près de 200 femmes), répartis dans une trentaine de services, tant à la Banque centrale qu'à l'annexe de la place Ventadour, où est installé le service des titres. L'administration, est-il besoin de le rappeler? fabrique elle-même ses billets de banque, sur du papier spécial, provenant de l'usine qu'elle possède à Biercy (Seine-et-Marne).

Qui dit banque, dit installation confortable et solide, mais sans aucun atome d'art. Aussi, ne soupçonne-t-on pas qu'un établissement de cette nature puisse contenir des richesses artistiques. La Banque de France, indépendamment de ses fameuses caves où sont entassés des millions, possède cependant un autre trésor, un bijou, celui-là, qui est enchâssé dans son hôtel actuel et porte le nom de « Galerie dorée ». Cette œuvre d'art, dernier vestige de l'ancien hôtel de Toulouse, qui s'élevait sur cet emplacement, compte parmi les belles œuvres du siècle de Louis XIV, et peut rivaliser avec la galerie des Glaces, de Versailles; personne, ou presque personne, dans le public, n'en connait l'existence.

L'hôtel de Toulouse, précédemment appelé hôtel de la Vrillière, fut construit, sur les dessins de François Mansard, en 1635, par Louis Phélypeaux, sieur d'Herbault, de la Vrillière et du Verger, secrétaire d'État. Cette demeure était l'une des plus curieuses qu'il y eût à Paris, par le grand nombre de tableaux et de statues qu'elle renfermait. La célèbre galerie, que l'usage s'est établi d'appeler Galerie dorée, ne fut achevée qu'en 1719, avec le concours de Robert de Cotte, premier architecte du roi.

Cette superbe galerie a 40 mètres de longueur sur plus de 6 mètres de largeur; elle doit au génie et à l'habileté de François Mansard la régularité de ses proportions. Celui-ci s'étant vu gêné, à l'une des extrémités, par la rencontre de la rue Neuve-des-Bons-Enfants (aujourd'hui rue Radziwill, ouverte en 1640), qui en rendait le plan biais et irrégulier, s'avisa d'y remédier par une trompe en saillie sur la rue, afin, par ce moyen, de gagner la largeur qui lui manquait. Cette trompe fut exécutée par maître Philippe le Grand.

Six grandes baies cintrées, répondant à autant d'arcades remplies de miroirs, règlent l'ordonnance de l'architecture. Tous les ornements de sculpture, d'un fini merveilleux, sont de Vassé; ils représentent des attributs guerriers, des sujets de marine ou de chasse, sculptés dans le chêne, et forment la partie la plus considérable de la décoration de la Galerie. Celle-ci est voûtée d'un berceau en anse de panier, que François Perrier peignit en 1645, au retour de son second voyage d'Italie. Il partagea cet espace en cinq grands tableaux. Apollon ou le Soleil est représenté dans le tableau du milieu de la voûte, et les éléments forment les sujets des quatre autres. Le dieu du jour est précédé par l'Aurore et par de petits Zéphirs occupés à verser la rosée du matin, et est accompagné de son cortège ordinaire. La Nuit repose dans un coin du tableau; elle se réveille à mesure qu'elle sent l'approche du Soleil. La Terre et le Feu sont désignés par l'enlèvement de Proserpine, par Pluton, et par Jupiter, dans tout l'éclat de sa majesté, allant rendre visite à Sémélé. Junon, priant Eole de déchaîner les vents, figure l'Air. Neptune et Thétis représentent l'Eau.

Les trumeaux, décorés à l'origine par des tableaux des plus grands maîtres (répartis depuis entre différents musées et remplacés par de fidèles copies), représentent des scènes dont voici le détail : A droite, en entrant : *Mort de Cléopâtre*, par Alexandre Véronèse (copie par M. Ronjat) ; *Coriolan vaincu par les larmes de sa famille*, par le Guerchin (copie par M. Guibert); *Romulus et Remus recueillis par Faustulus*, par Piètre de Cortone (copie par M. Vimont); *Enlèvement d'Hélène*, par le Guide (copie par M. Saintin) ; *Camille livre le maître d'école des Falisques à ses écoliers*, par Nicolas Le Poussin (copie par M. Ravergie); — à gauche, en entrant : *César, après avoir répudié Pompéïa, épouse Calpurnie*, par Piètre de Cortone (copie par M. Gose) ; *La sibylle de Cumes annonçant à Auguste le libérateur du genre humain*, par Piètre de Cortone (copie par M. Bouchard) ; *Adieux d'Hector à Priam*, par le

Guerchin (copie par M. Ravergie); *Auguste offrant un sacrifice à la Paix après avoir fait fermer le temple de Janus*, par Carle Maratte (copie par M. Hansman); *Hersilie séparant Romulus de Tatius*, par le Guerchin (copie par M. Abel). Chacun de ces tableaux est accompagné, au pied, d'un médaillon dont le sujet est emprunté à la mythologie.

L'*Enlèvement d'Hélène* par Pâris, reproduit sur le panneau dont nous donnons une vue d'ensemble, est un des meilleurs tableaux du Guide, encore que la physionomie des personnages ne traduise pas suffisamment les sentiments qui animaient tout au moins deux d'entre eux. La grâce et la tendresse, la beauté des traits et la pureté des lignes, ne sauraient compenser le défaut de mouvement. Ce tableau avait été fait pour le roi d'Espagne, qui le trouva trop cher. Le médaillon qui l'accompagne représente Apollon tuant le serpent Python.



Galerie dorée de la Banque de France. — Copie par Saintin de l'*Enlèvement d'Hélène* par le Guide.

Au-dessus de la porte d'entrée, en face de la cheminée monumentale en marbre sarancolin, décorée de tritons et d'ornements en bronze doré, et garnie d'une plaque de fonte aux armes du comte de Toulouse, sourient Diane et ses compagnes, entourées de satyres et de femmes badinant avec des oiseaux de proie, des têtes de bêtes fauves et des trophées de chasse.

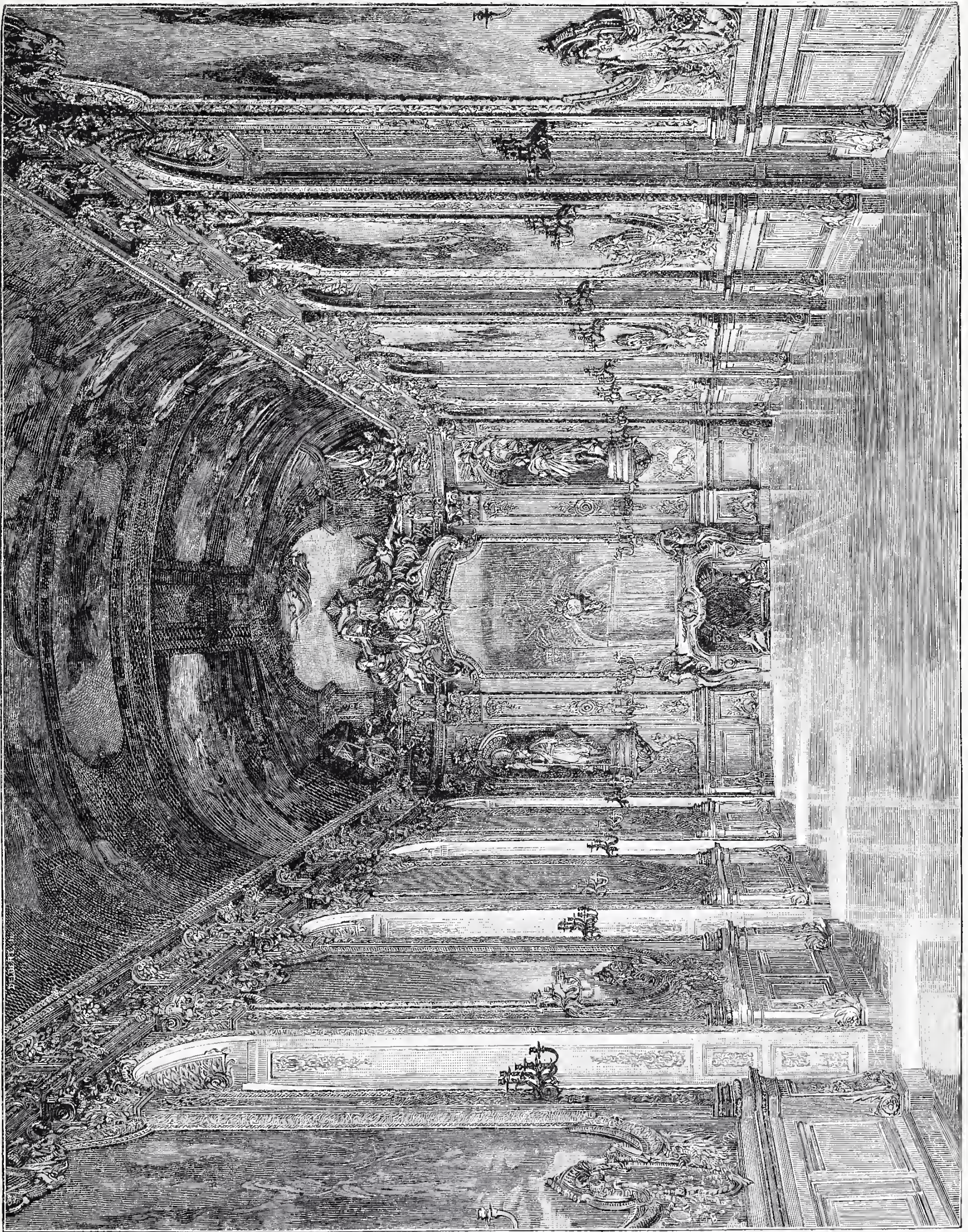
La glace qui surmonte la cheminée est d'un seul morceau; quant à la pendule, elle provient d'un don fait par le baron de Rothschild, à la suite d'une séance où les membres du Conseil général de la Banque avaient exprimé le regret de ne pas avoir l'heure. Au-dessus de la corniche est une figure allégorique de la Marine, sous les traits d'une femme richement vêtue, formant groupe avec une proue de vaisseau chargée de cornes d'abondance, et escortée de vents et de trophées; elle est entourée de groupes de tritons portant des attributs de l'amirauté.

Le duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse, fit élever les bâtiments en bordure sur la rue de la Vrillière, jusqu'à la rencontre de la rue Neuve-des-Petits-Champs. A sa mort, ses biens furent déclarés propriété nationale, et l'hôtel devint le siège de l'imprimerie du *Bulletin des Lois* et de la *République* qui y fit un séjour de treize années. Après avoir enlevé, au profit du musée récemment créé, les richesses artistiques qui y étaient accumulées, on effaça tous les emblèmes du régime disparu. La Galerie dorée n'échappa à la dévastation que parce qu'on eut l'idée d'en faire un magasin à papier. Les cadres vides furent tapissés d'un papier de tenture à emblèmes patriotiques, dont la Banque possède encore des échantillons. On y voit, disposés sur un treillis de ruban tricolore entrelacé de couronnes de chêne, la cocarde, le bonnet phrygien, le lion, la balance, etc.

Le 6 mars 1808, l'hôtel de Toulouse et ses dépendances furent, par décret, cédés pour 2 millions à la Banque de France, alors établie dans l'hôtel de Massiac, place des Vic-

toires. Au mois de janvier 1812, l'assemblée générale des actionnaires se tint, pour la première fois, dans la Galerie dorée, qui, depuis lors, n'a guère servi qu'à cet usage. Toutefois, en 1848, on y installa le service des *effets en souffrance*, et, de 1858 à 1860, le public y fut admis pour souscrire aux obligations que la Banque émit pour le compte de diverses Compagnies de chemins de fer.

Vers 1854, on s'aperçut que l'œuvre de Mansard menaçait ruine, et, quatre ans plus tard, on décida de procéder à sa reconstruction. M.



Galerie dorée de la Banque de France. — Gravée par Deloche.

Questel, architecte du palais de Versailles, fut chargé de cette tâche délicate. Commencés en 1870 et interrompus par les événements, les travaux furent achevés à la fin de 1875. Les anciennes fondations avaient été retrouvées à huit mètres au-dessous du sol de la rue Radziwill; elles étaient établies sur pilotis et baignées par un ruisseau qui coulait dans les fossés de l'ancienne enceinte de Charles V. Les presses de l'imprimerie de la Banque occupant, aujourd'hui, le rez-de-chaussée, qui fut l'orangerie du marquis de la Vrillière, la façade principale présente un aspect quelque peu différent de celui que lui avait donné Mansard. A l'intérieur,

au contraire, on a scrupuleusement respecté tout ce qui restait de l'œuvre de Robert de Cotte, et l'on a cherché à reproduire, aussi exactement que possible, tout ce qui en avait disparu. Les quatre statues en bois de chêne placées dans les niches, aux extrémités de la Galerie, et représentant les quatre parties du monde, sont dues au ciseau de M. Thomas, de l'Institut. Les autres collaborateurs de M. Questel sont : MM. Raulin, Vernaud, Balze frères, Denuelle, Cruchet, Gilbert, Parfonry et Lemaire, Bocquet et Christofle.

En faisant restaurer la Galerie dorée, qui ne lui est d'aucune utilité pratique, la Banque a prouvé l'intérêt que présente, pour l'art, la conservation de cette œuvre renommée.

Léon Lesage.



LE MUSÉE DE L'ARMÉE

Au lendemain de l'Exposition de 1889, dans une réunion d'érudits, de peintres et d'officiers ayant tous contribué à la brillante organisation du Pavillon de la Guerre, notre grand peintre militaire Meissonier exprimait l'ardent désir de ne plus voir se disperser les belles collections reprises par leurs propriétaires, et formulait le vœu de créer un jour, à cet effet, un musée national permanent, à la gloire de l'armée française.

Le vœu du grand peintre disparu, a été exaucé le 12 juillet dernier, jour de l'inauguration officielle du Musée historique de l'armée. Les désirs de Meissonier et de la Société de la Sabretache, qu'il avait fondée, seront bientôt satisfaits, grâce au patriotisme et à la générosité de tous les Français.

L'un des ouvriers de la première heure, le général Vanson, un savant doublé d'un bénédictin, a été mis à la tête du musée nouvellement créé.

Le but poursuivi par les créateurs du Musée historique de l'armée est des plus vastes, car il s'agit de reconstituer, avec des documents authentiques, avec des preuves matérielles de source sûre, l'histoire tangible de nos gloires militaires.

C'est ainsi que, dans les salles des Invalides, nous verrons réunis un jour, nos vieux drapeaux, nos vieux uniformes, rapés, usés, troués par la mitraille, et aussi, les parchemins de nos régiments et les reliques de leurs héros.

Constituer la garantie de l'avenir par le culte matériel du passé, tel est en un mot le noble but que se sont proposé les fondateurs du musée naissant.

Et cependant, que de lacunes à combler, que de vides à remplir. La tâche entreprise est gigantesque, car, jusqu'à ces dernières années, on n'avait pas attaché d'importance à tous ces uniformes démodés, à tous ces boutons, passepoils et vieilles coiffures. Et pourtant, comme le disait un jour M. Larroumet dans un toast vibrant d'enthousiasme, il n'est pas une de ces franges si diverses, pas une de ces soutaches multicolores, dont l'histoire n'ait été écrite d'une façon indélébile avec le sang des héros qui les portaient!

Une seule salle existe à l'heure actuelle, et l'on s'occupe en ce moment de préparer l'ouverture d'une seconde salle et d'étudier l'établissement de celles des étages supérieurs, consacrées à l'histoire de chaque arme. C'est ce qui explique la profusion, la diversité des tableaux, des uniformes, des armes et des objets de toute nature, réunis dans les vitrines ou accrochés aux murs de la salle des armées, ancien réfectoire des officiers invalides. Plus tard, lorsque le but du musée se sera vulgarisé par toute la France, lorsque les familles qui détiennent pieusement des reliques de leurs ancêtres auront compris que leur conservation sera religieusement assurée aux Invalides, lorsque les collectionneurs se seront laissé toucher par l'idée de donner généreusement à la France et à son armée, les documents précieux qu'ils possèdent, alors, nous verrons le musée dans toute sa splendeur.

Dans deux salles, seront placées les reliques ayant un caractère général; la salle Louvois sera affectée à l'infanterie; la salle d'Hautpoul à la cavalerie et à la gendarmerie; la salle d'Assas à l'artillerie et au génie, et enfin, les gardes royales et impériales et les écoles militaires, disposeront de la salle La Tour d'Auvergne.

En outre, une bibliothèque spéciale fondée depuis quelques années par la Sabretache, permettra bientôt aux travailleurs et aux curieux, de puiser aux sources les plus sûres de notre histoire militaire. Dessins, estampes, gravures et aquarelles du dépôt de la guerre, formeront également une collection d'un prix inestimable.

Pour le moment, parcourons rapidement la salle des Armées, et notons au passage les principales richesses que nous y rencontrons. D'abord, fièrement campés sur leurs montures, quatre cavaliers du premier Empire : dragon, cuirassier, chasseur à cheval et houzard, en costumes authentiques et complets, provenant du legs Meissonier; entre deux des cavaliers, on voit un soldat d'infanterie de la Révolution, un de ces héros fameux de nos demi-brigades de bataille.

Dans les vitrines environnantes, des collections malheureusement encore incomplètes d'effets d'habillement de l'époque de la Révolution et de l'Empire. Ici, un casque en cuivre à chenille et une cuirasse de carabinier, por-

tant la noble trace d'un projectile, et provenant d'un des héroïques combattants de Waterloo. Là, sont exposés des objets ayant appartenu au grand Napoléon et à son fils, le duc de Reichstadt. Voici l'entourage funéraire du cercueil de l'Empereur, lors de la translation de ses cendres : *De Cherbourg au Val de La Haye, 8 et 9 décembre 1840*, comme le porte l'inscription de la plaque de cuivre dans laquelle est enchassé un morceau du bois du cercueil.

Des armes d'honneur, des brevets, des décorations, des éclats de projectiles, des tambours, des trompettes, un baril de vivandière, et mille objets aujourd'hui disparus de l'armée, s'offrent aux regards émus et surpris des visiteurs.

Il faut aller au Musée le dimanche, pour se rendre compte du besoin réel auquel répondait sa création. La foule se presse et s'entasse autour des vitrines, elle contemple avidement les modèles de nos anciens drapeaux, les vieilles enluminures, parfois un peu enfantines, représentant nos anciens uniformes, les tableaux et les portraits du temps passé.

Quelques-unes des reliques de la salle des Armées, attirent toujours l'attention du public, car leur vue est réellement impressionnante : le boulet qui tua le maréchal de Turenne, les feuilles de lierre recueillies au cimetière de Magdebourg, sur la tombe de Carnot, l'organisateur fameux de la Victoire ; le superbe coffret contenant les objets provenant du dragage de la Bérézina et récemment envoyé au Musée par l'intermédiaire du général Dragomirow : la tunique déchirée par les projectiles, que portait le général de La Motterouge à l'assaut de Sébastopol.

Depuis l'ouverture du Musée historique de l'armée, les dons affluent aux Invalides. Le képi bleu du duc d'Aumale a trouvé place dans la vitrine contenant déjà l'épée du maréchal de Mac-Mahon et l'habit de grande tenue du maréchal Canrobert.

Et voici que la collection vient de s'enrichir encore du képi que portait le général Bourbaki en Crimée.

Nul ne doute que le généreux mouvement qui pousse les artistes, les collectionneurs et les familles à confier au Musée les souvenirs précieux qu'ils possèdent, touchant les héros militaires du temps passé, ne s'étende bientôt sur toutes les classes de la société. Les belles collections qui seront ainsi formées n'auront jamais de valeur vénale, car il est des reliques nationales qu'on n'achète pas, on ne peut que les conserver précieusement. D'ailleurs, les ressources pécuniaires du Directeur du Musée sont des plus restreintes, et c'est à grand peine que le Ministre de la guerre a pu arracher à la Commission du budget une vingtaine de mille francs pour les frais d'installation en 1898!

Donnons donc de grand cœur, riches et pauvres, donnons sans compter à notre Musée ce que nous possédons de souvenirs de l'ancienne armée. C'est un temple national à la gloire des armées françaises, et il faut que tous les Français apportent leur pierre à l'édifice pour qu'il soit grandiose et sublime, comme il convient à l'honneur de notre vieille Patrie!

CAPITAINE RICHARD.



Gais propos du cousin Jacques

Dernièrement, j'ai lu à la quatrième page d'un journal l'annonce suivante :

HOMME DE LETTRES *fait pour* AUTEUR, rom., broch., mém., *théât.*, *poésies.* *Discr. gar.*

(Ici, un nom et une adresse).

Après m'être émerveillé, comme il convient, sur l'universalité des aptitudes de cet homme de lettres de la Mirandole, j'avoue qu'une certaine surprise m'a envahi.

Je n'ignore pas les petits trafics de la collaboration anonyme, opération qui s'effectue par l'alliance de deux hommes dont l'un, le jobard, travaille avec acharnement dans l'ombre de l'incognito tandis que l'autre, le roublard, épanoui au grand soleil de la publicité, le sourire aux lèvres et la poignée de main toujours prête, borne son rôle à celui d'un bureau de placement en faisant la roue devant ses contemporains.

Mais j'étais loin de soupçonner que le métier d'usinier littéraire eut pris une telle extension, qu'il nécessitât des réclames dans les journaux à l'instar d'un commerce patenté.

Il me faut bien reconnaître que je n'étais pas dans le train.

On m'assure, en effet, qu'en Amérique, les choses se passent d'une façon bien autrement perfectionnée.

Ce n'est pas seulement quelques solitaires ouvriers de la plume qui sollicitent, par le canal de l'annonce, des lignes à écrire sur mesure pour le compte d'un amateur dénué d'idées ou d'orthographe, ou pour celui de professionnels fatigués ou paresseux. On m'affirme qu'il existe à New-York une usine, une véritable usine avec ateliers, contre-maîtres et ouvriers, où se confectionnent dans des conditions exceptionnelles de rapidité et de bon marché, romans, nouvelles, drames, comédies, et tout ce qui s'ensuit. La besogne ne se fait pas encore à la mécanique, mais ça viendra.

Le mode de fabrication est basé sur le système de la division du travail. A l'atelier N° 1 arrivent tous les journaux de l'univers, desquels on extrait, à coups de ciseaux, tous les

faits de nature à pouvoir être utilisés dans un roman ou autre œuvre d'imagination. L'atelier N° 1 transmet toutes ces coupures à l'atelier N° 2, qui les classe par nature et les livre ensuite à l'atelier N° 3, où des ouvriers de confiance en fabriquent des scénarios.

Lorsqu'un scénario est achevé, le directeur de l'usine l'examine, l'annote et distribue la besogne entre les littérateurs à façon qu'il a à sa solde. A l'un, les scènes d'amour, à l'autre, les épisodes dramatiques. Il y a des spécialistes qui ne « font » que dans les descriptions.

Quand chaque écrivain a renvoyé à l'usine sa tâche terminée, on coud tous les morceaux à la suite l'un de l'autre avant de les envoyer à l'imprimerie et on sert, tout chaud, au public, qui achète.

Bon public! Le moyen aussi de résister à l'appât de ce titre mirobolant autant que collectif :

LA

JEUNE FILLE PERSÉCUTÉE

PAR

L'Usine à vapeur des Romans économiques.

(B. S. G. D. G. — Limited).

Pour l'écoulement de sa marchandise, cette usine doit avoir évidemment un magasin de vente.

J'aimerais assez y faire un tour, rien que pour m'entendre interpeller :

— Monsieur désire?... Un roman?... Un drame?... Des nouvelles à la main?... Nous en avons de bien avantageuses, tout un stock, fabriquées à l'emporte-pièce.

— Non. Donnez-moi quelque chose de bon marché... Avez-vous des articles en solde?

— Ce n'est pas ce qui nous manque... Au deuxième, au-dessus de l'entresol... Rayon de la littérature esthétique.

Quelle stupéfaction pour moi s'il ajoutait :

— Voyez Rasoirs!

Et quelle joie si, en échange de la réclame gratuite que je fais ici à leur établissement, les hauts fonctionnaires de l'usine jugeaient à propos de m'envoyer leur carte de visite au Jour de l'An :

D'ANLAZUR

CHEF DU RAYON DES POÉSIES ÉLÉGIAQUES.

*
* *

Car la voilà qui approche, la grande invasion annuelle des cartes de visite. Usage profondément absurde, déclarent nombre de gens. N'empêche que, dans quelques jours, les mêmes gens seront les premiers à exhaler cette amère réflexion :

— Quel individu mal élevé!.. Il ne m'a même pas envoyé sa carte au premier janvier.

Cette contradiction est un signe que le bristol a fait son temps et qu'il n'est plus à la hauteur des exigences mondaines.

Au renouvellement de l'année, on tient toujours à s'entendre souhaiter un tas de félicités, mais on commence à en avoir assez de recevoir des petits bouts de carton qui ont pour rôle de vous tenir ce langage inconvenant : « Monsieur ou Madame, je vous apporte, à l'occasion du premier janvier, pour un sou de vœux sincères représenté par le timbre-poste oblitéré ci-contre. Un sou et pas un centime de plus! »

L'expédition à domicile des effusions du Nouvel-An continue d'être une nécessité sociale; c'est le mode de transport qu'il faut changer.

Il n'est pas difficile — et, en tout cas, il serait infiniment plus poli — de choisir pour ambassadeur autre chose qu'un morceau de carton.

*
* *

Les enfants de l'Auvergne qui, la veste ornée d'une médaille, stationnent à l'angle des prinpales rues devant une petite boîte en bois, se chargeraient volontiers, moyennant une honnête rétribution, d'aller embrasser personnellement vos amis et connaissances.

L'entrée du « fouchtra » dans un salon aristocratique produirait certainement beaucoup plus d'impression que l'arrivée d'une simple carte de visite.

— Madame la marquise douairière du Val-Pointu, ch'il vous plait?

LA MARQUISE. — C'est moi-même.

L'AUVERGNAT (*la bouche en cœur*). — Chère tante, che viens en che beau chour... (*Il empoigne la marquise à bras le corps et se dispose à l'embrasser*).

LA MARQUISE. — Au secours! à l'assassin!

L'AUVERGNAT. — Laichez-moi faire mon ouvrage, fouchtra!... Je suis payé pour embracha... faut que j'embrache!... (*Il lui plante un baiser sur le nez*). Si vous croyez que cha m'amuje!...

Il pourra arriver maintes fois que l'Auvergnat soit précipité dans les escaliers, mais seulement dans les commencements.

Car, lorsque l'usage de se faire embrasser par le commissionnaire du coin aura définitivement remplacé celui de la carte de visite, nul ne sera assez osé pour violer les règles du savoir-vivre.

L'idée est à creuser. Je la soumets aux doctes méditations des spécialistes du bon ton qui rédigent les *Manuels de civilité puérile et honnête.*

LE COUSIN JACQUES.

QUATRE HOMMES ET UN CAPORAL

(NOUVELLE)

Suite. — Voyez page 365.

CONGÉLATION SPONTANÉE

O stupéfaction ! A la place de la sentinelle ils ne trouvent qu'un énorme bloc de neige n'ayant de la forme humaine que l'apparence, avec des contours singulièrement grossis et amplifiés. Sur l'épaule droite de ce cyclope hyperboréen repose encore le fusil dont, esclave de son devoir, le soldat n'a pas voulu se séparer.

« Et de deux ! murmure le caporal, ahuri par ce phénomène de congélation spontanée. Mon homme se sera endormi debout, et la neige l'aura enveloppé comme d'un suaire. »

Les dents de Gomez s'entrechoquaient. Ses cheveux, s'il en avait eu, se fussent hérissés d'épouvante.

« Pauvre de moi ! soupirait-il, que vais-je devenir ?

Chacun par un bout, ils soulevèrent cette masse inerte, que le froid avait solidifiée, et ils allèrent la déposer dans la chambre voisine de celle où gisait déjà le corps de Lopez.

— Allons, ami, du courage ; le devoir avant tout, dit Rodriguez en invitant d'un geste le numéro 3 à retourner au ravin pour prendre sa faction.

Rentré au poste, le caporal jeta un nouveau fagot dans la cheminée, et, la tête dans ses mains, se mit à réfléchir au triste sort de ces deux hommes, ce matin encore pleins de force et de vie et qui maintenant !.. Il se sentait tout bouleversé à l'idée du désespoir dans lequel la mort de Lopez et de Sanchez allait plonger deux honnêtes familles. Comment les instruire de ce malheur ? Les ordres étaient formels : le poste devait se composer de cinq hommes. Il ne pouvait donc, de sa propre initiative, en détacher un seul pour l'envoyer porter au bourg cette affreuse nouvelle ; car alors le poste ne comprendrait plus que quatre hommes. En fait, il se trouvait, il est vrai, réduit à trois, par suite de décès ; mais le règlement ne faisait à cet égard aucune distinction ; on pouvait donc affirmer que l'importance numérique du détachement ne se trouvait nullement diminuée, puisque, en bonne arithmétique, 2 hommes morts et 3 vivants, cela faisait bien 5 hommes.

On n'avait d'ailleurs plus qu'un jour et une nuit à passer sur le plateau avant de rentrer à Alcoba. Le caporal ferait alors les déclarations nécessaires, et ainsi ses chefs ne pourraient pas lui reprocher d'avoir violé les instructions qui lui avaient été données. Pendant qu'il se livrait à ces réflexions, la grande aiguille de sa montre avait fait deux fois de plus le tour du cadran.

— Numéro 4, appela-t-il, à votre tour !

Sa voix, en prononçant ces mots, avait des intonations si lugubres, qu'elle retentit comme un glas aux oreilles de Pérez.

Cependant le numéro 4 se leva, s'étira, répara le désordre de sa tenue et suivit le caporal.



... ils ne trouvent qu'un énorme bloc de neige.

L'AME DE GOMEZ

Malgré la neige qui continuait à tomber à gros flocons et dans laquelle on enfonçait maintenant jusqu'aux genoux, ils eurent bien vite franchi la distance qui séparait du corps de garde le point désigné pour la faction ; mais ils eurent beau scruter les profondeurs du ravin, fouiller chaque buisson, tousser désespérément pour signaler leur présence : de factionnaire, point. Fondu ! anéanti ! volatilisé ! Il ne restait de lui, pour rappeler son passage ici-bas, que son escopette — son âme sans doute, — suspendue par la bretelle à la première branche d'un chêne !

La situation se compliquait.

Une implacable fatalité s'acharnait sur ces modestes héros, victimes obscures des guerres intestines qui désolaient leur pays.

Une larme glissa des cils du caporal Rodriguez jusqu'à ses énormes moustaches, où elle se figea aussitôt en une petite perle cristalline.

Mais un bon serviteur de la patrie ne doit pas se laisser attendrir par de pareilles misères !

Les deux survivants recueillirent pieusement les restes inorganiques du malheureux Gomez, et, les hissant sur leurs épaules, l'un par la crosse, l'autre par le canon, les transportèrent dans le corps de garde.

— C'est un grand malheur, *hombre*, un bien grand malheur, mais il ne faut pas se décourager : le devoir avant tout, dit le caporal au soldat Pérez en lui montrant du doigt la porte entr'ouverte. — Arme sur l'épaule droite! En avant! marche!

DISSOLUTION INTÉGRALE

Obéissant à l'ordre du chef, le dernier des quatre miliciens se rendit à son poste.

Il fit quelques pas dans la neige en soufflant dans ses doigts. Puis réfléchissant qu'après tout les Carlistes devaient, par un temps pareil, se tenir bien tranquilles dans leurs cantonnements :

« Au fait, se dit-il, monte la garde qui voudra, c'est bien assez de trois victimes! »

Et, détalant au plus vite, le fusil en bandoulière, il courut tout d'une traite jusqu'aux premières maisons du village.

Lorsque, deux heures plus tard, le caporal Rodriguez alla voir ce qu'il était advenu de son dernier fantassin, ce fut en vain qu'il chercha, fureta de tous côtés, sonda du bout de son pied les moindres reliefs du sol...

Nul vestige, rien, pas même un bouton de guêtre de l'infortuné Pérez!

LE DEVOIR AVANT TOUT

Son grade de caporal dispensait Rodriguez de faire sentinelle. Mais il avait mission de surveiller rigoureusement cette partie du territoire, et il était tout seul. Il n'y avait pas à hésiter : le devoir avant tout.

Il s'installa donc à cette place, où sa petite troupe avait trouvé un destin si funeste, et, résolument, se mit en faction.

Il était six heures du matin. Depuis un moment la neige avait cessé de tomber. Le jour, maintenant, n'allait pas tarder à paraître, et avec lui la possibilité d'apercevoir dans ces parages, à portée de sa voix, une créature humaine, pâtre ou contrebandier, à qui il pourrait faire part de ses perplexités et demander assistance.

Ranimé par cet espoir, il ouvrit dans la neige, avec la crosse de son fusil, une tranchée de quelques mètres de longueur; et, pour ne pas se laisser gagner par le froid, il se mit à arpenter cette étroite galerie avec tant de rapidité et une ardeur si grande, qu'il se sentit bientôt inondé de sueur.

« Ah! si les camarades avaient fait comme moi, soupirait-il en s'essuyant le front du revers de sa manche, je ne serais pas à cette heure dans l'obligation de les remplacer! »

Mais le temps s'écoule. Le soleil, semblable à un immense globe de feu, jette sur les sommets neigeux des montagnes voisines des lueurs d'incendie.

Le regard obstinément fixé vers le fond de la vallée, l'oreille anxieusement tendue au moindre bruit, Rodriguez attend vainement qu'un heureux hasard vienne le délivrer. Il est dix heures, et son estomac, creusé par l'air vif de ces lieux élevés, le sollicite irrésistiblement. Il se résigne pourtant et fait encore quelques pas dans la tranchée. Mais bientôt, n'y tenant plus, il se dirige vers la cabane dans l'intention d'y prendre à la hâte quelque nourriture et de revenir ensuite à son poste.

TOAST IMPRÉVU

Au moment où il allait ouvrir la porte, un bruit violent et sourd, comme celui d'un poing qui s'abat sur une table, le cloua sur le seuil.

— Je vous dis, tête d'âne, criait en même temps de l'intérieur une voix irritée, que c'est moi qui ai jeté le dix de *copas!*

— Eh! caraï! ce n'est pas possible, fit une autre voix derrière la porte, c'est moi qui l'avais en main.

— Je vous dis que non.

— Je vous dis que si.

Le caporal crut être l'objet d'une hallucination. Esquissant avec son pouce un rapide signe de croix, en proie à une terreur superstitieuse, il allait tourner sur ses talons, mais le sentiment de sa responsabilité le ramena à une notion plus juste de ses devoirs de chef de poste.

Il se baissa, risqua un œil dans le trou de la serrure.

Ce qu'il vit le frappa à la fois de stupeur et de colère.

Assis des deux côtés de la table, Lopez, Sanchez, Gomez et Pérez jouaient à la manille!

Un verre de vin plein jusqu'au bord était posé à droite de chacun d'eux.

A ce moment Sanchez s'empara du sien, et le levant à hauteur de ses yeux :



A la santé du caporal, s'écria-t-il.

— A la santé du caporal! s'écria-t-il joyeusement en le vidant d'un trait.

— Oui, oui, à sa santé... et à la nôtre! ripos-

tèrent les trois autres en imitant l'exemple de leur camarade.

— Mais il y a longtemps qu'il doit se morfondre là-bas, fit observer Pérez. Numéro 1, mon ami, va falloir aller le remplacer.

— Certainement, répliqua Lopez, mais pas avant que cette outre n'ait exprimé sa dernière goutte. Quand le vin est bon, il faut le boire, de peur qu'il ne se gâte.

EXPLICATIONS

Soudain la porte s'ouvrit avec violence et le caporal fit irruption dans le corps de garde.

— Me direz-vous, s'écria-t-il, pâle et tremblant de fureur, comment il se fait que vous ne soyez pas morts ?

— Tiens! dit Gomez, probablement parce que nous vivons encore.

— Ce n'est pas une raison, cela, hurla le chef.

— Pardon, c'en est une... et excellente même, appuya Sanchez en tapant avec complaisance sur son ventre de Silène.

— Mais enfin, expliquez-moi ce que signifie... Voyons, numéro 1, parlez.

— Ma foi, caporal, le froid ne m'avait, fort heureusement, qu'engourdi. Bientôt la chaleur qui venait d'ici me ranima, et, me coulant par la fenêtre, j'allai finir la nuit chez moi.

— Et vous, numéro 2 ?

— Caramba ! le sort de Lopez, que je croyais mort, n'était pas du tout mon fait, et je résolus de m'y soustraire. Mais, pour tromper les Carlistes en cas d'attaque de leur part, je confectionnai, avant de regagner mon logis, un bonhomme de neige que j'armai de mon fusil, et je le mis à ma place.

(A suivre.) ÉMILE PECH.



LES SCULPTURES SUR BOIS

Chacun connaît ces menus objets en bois sculpté, coffrets, boîtes, etc., que l'on rencontre partout et qui inondent le marché de tous les pays.

Brienz et Meyringen, dans l'Oberland bernois, en sont le centre manufacturier.

Cette industrie remonte à 1830. A cette date, un nommé Christian Fischer qui habitait Brienz et qui jusqu'alors avait tourné des pipes, se mit à faire de petites corbeilles ajourées; et sur le couvercle, il faisait fleurir sous le burin et le couteau rustique les fleurs de son verger et surtout l'edelweiss qu'on ne se lasse pas d'imiter et qui est presque comme la marque de fabrique de tous les objets venus de cette Suisse allemande.

Alors on ne voyageait guère ; seules les riches familles se pouvaient offrir le luxe des Alpes. Mais peu à peu les chemins de fer, les tarifs réduits amenèrent la foule; et les sculpteurs sur bois qui jusqu'alors ne s'étaient consacrés qu'à des groupes et à de la décoration d'un prix fort élevé fabriquèrent ces mille bibelots dont s'ornent nos étagères.

On emprunta à la Forêt-Noire la pendule-coucou avec son cri bébête quand, pour sonner l'heure, un oiseau de bois qui a l'air de jouer à cache-cache passe son bec dans une porte qui s'ouvre. On copia la nature et l'on fit ces petits chalets suisses pareils à ceux qu'on voit dans les villages.

On les fabrique, lorsqu'ils sont petits, avec de vieilles boîtes à cigares; du sable et de la mousse simulent le chaume du toit, et de petits cubes de bois remplacent les pierres énormes qui, dans la réalité, empêchent le foehn, qui est un vent du Sud, d'arracher les toitures.

Ces chalets miniatures seront peut-être un jour tout ce qui restera du pittoresque de ces villages. Les incendies, en quelques minutes, font un feu de joie de ce bois sec surtout lorsque souffle le foehn qui, dans ses joues gonflées d'une étincelle prise au vol, allume un affreux désastre; et ceci explique qu'à partir de 7 heures du soir, lorsque ce vent fait violence, il est interdit de rien cuire et même de fumer la pipe devant la porte de sa maison.

En attendant, on taille, on coupe, on sculpte. On modèle les fleurs et les animaux.

Voici des lions comme celui de Lucerne et des ours — c'est l'emblème du canton — pareils à ceux de Berne. — Encore des vaches suisses à la clochette énorme, et des aigles, et des chamois, et des chiens du Saint-Bernard avec un baril au collier comme un touriste en promenade dans la neige.

Chacun s'y est mis; c'est un délire, ils sont tous sculpteurs. Les uns par métier, les autres par loisir quand l'hiver clôt les travaux des champs ou bien qu'il n'est plus temps de promener sur les pics neigeux les étrangers en mal de narguer la mort.

Mais cette industrie régionale avait besoin de direction. Il importait d'instruire tous ces ouvriers d'art qui ne savaient en dessin que ce qu'ils apprenaient par eux-mêmes. Aussi, pour répondre à ce besoin, la ville de Brienz et le canton de Berne ont-ils fondé, en 1884 et à Brienz même, une école de sculpture sur bois.

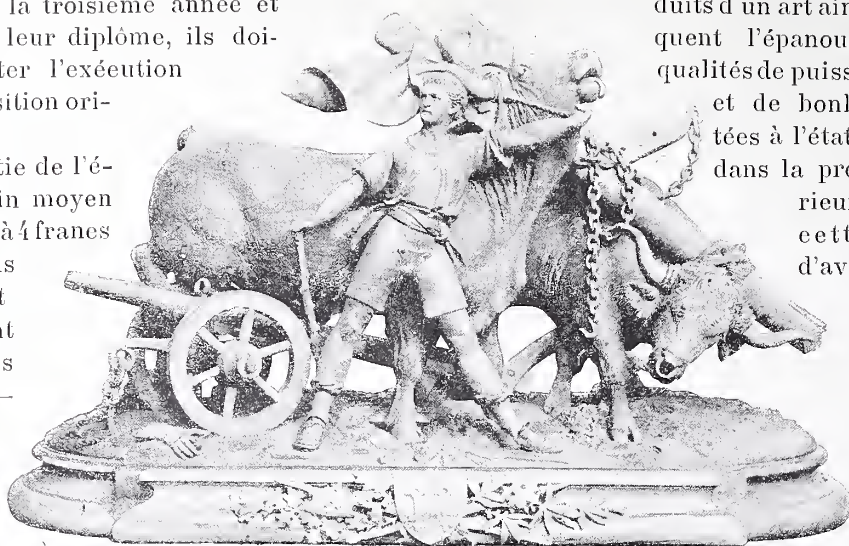
Cette année même, on en a inauguré le nouveau bâtiment. C'est un chalet à grandes baies vitrées, chauffé à la vapeur et éclairé à l'électricité.

L'enseignement, qui dure trois années, y est donné par quatre professeurs dont l'un exerce en même temps les fonctions de directeur. Les élèves, au nombre de vingt-cinq environ, sont âgés de 14 à 17 ans. Ils y sont admis après avoir achevé leurs classes et à la suite d'un facile examen. On leur fait des cours de dessin et de modelage d'après des plâtres venus de Paris. Au début de la deuxième année, ils commencent

le travail d'atelier et par la gradation des modèles d'ornement les plus simples, ils se font chacun une spécialité : celle des bêtes ou des fleurs.

A la fin de la troisième année et pour obtenir leur diplôme, ils doivent présenter l'exécution d'une composition originale.

A leur sortie de l'école, leur gain moyen peut être de 3 à 4 francs par jour ; ils l'augmentent — car ils sont toujours payés aux pièces — selon leur habileté ou la maitrise qu'ils peuvent atteindre dans leur art. D'ailleurs, quelques-uns y atteignent ; et les dessins ci-joints, obligeamment communiqués par la maison Binder et Cie, de Brienz, en donnent quelque idée.



Le labour. — Sculpture sur bois.

Du reste, c'est ici même qu'une grande maison d'ameublement de Paris a fait, pendant longtemps, exécuter certains travaux délicats de sculpture pour lesquels à Paris, elle ne trouvait aucun ouvrier.

Et, chose curieuse, malgré les frais de transport et d'emballage, le prix de revient en était encore inférieur à ce qu'il eut été, si le travail se fut fait à Paris.

Car cette industrie florissante et dont le chiffre d'exportation s'élève à un million de francs s'exerce dans les genres les plus variés.

Le bois généralement employé pour ces articles est le poirier, le tilleul, ou le pommier. Parfois on utilise l'ébène, mais il est d'un prix trop élevé et ressemble toujours à un article peint. Quant au bois d'olivier, son tissu trop serré ne permet pas de le tailler ; on se contente de le polir.

Mais l'art qui les transforme en tire, grâce à sa culture actuelle, un nouveau et intéressant parti. Il y a loin de la valeur artistique des chalets et menus produits courants, à l'ample et robuste composition de groupes tels que ceux que nous reproduisons. Ceux-ci sont les produits d'un art aimable. Ils marquent l'épanouissement des qualités de puissance, de grâce et de bonhomie, constatées à l'état rudimentaire dans la production antérieure. Et ils ont cette supériorité d'avoir atteint ce but sans le moindre sacrifice, sans rien modifier au caractère original.

Le Labour a une expression de vigueur. L'homme y est campé dans une attitude fière ; et les bœufs sous le joug, maîtrisés par sa main, sont robustes. Dans le second groupe, la puissance physique n'a pas abdiqué. Elle s'y repose en s'enveloppant d'une grâce riante et saine dans son calme parfait.



Le repos. — Sculpture sur bois.

C'est une de ces scènes qu'on a tant imprimées sur nos étoffes, au siècle dernier, galanterie à part. Nos jardiniers du dix-huitième siècle et leurs bergères avaient moins de grâce rustique et de bonhomie tranquille.

Les uns et les autres appartiennent, sous des aspects différents, à la famille des figures idylliques chères aux artistes populaires.

Aujourd'hui, la Suisse a le monopole de cette production ; elle se met en mesure de le garder, avant même qu'on songe à le lui disputer.

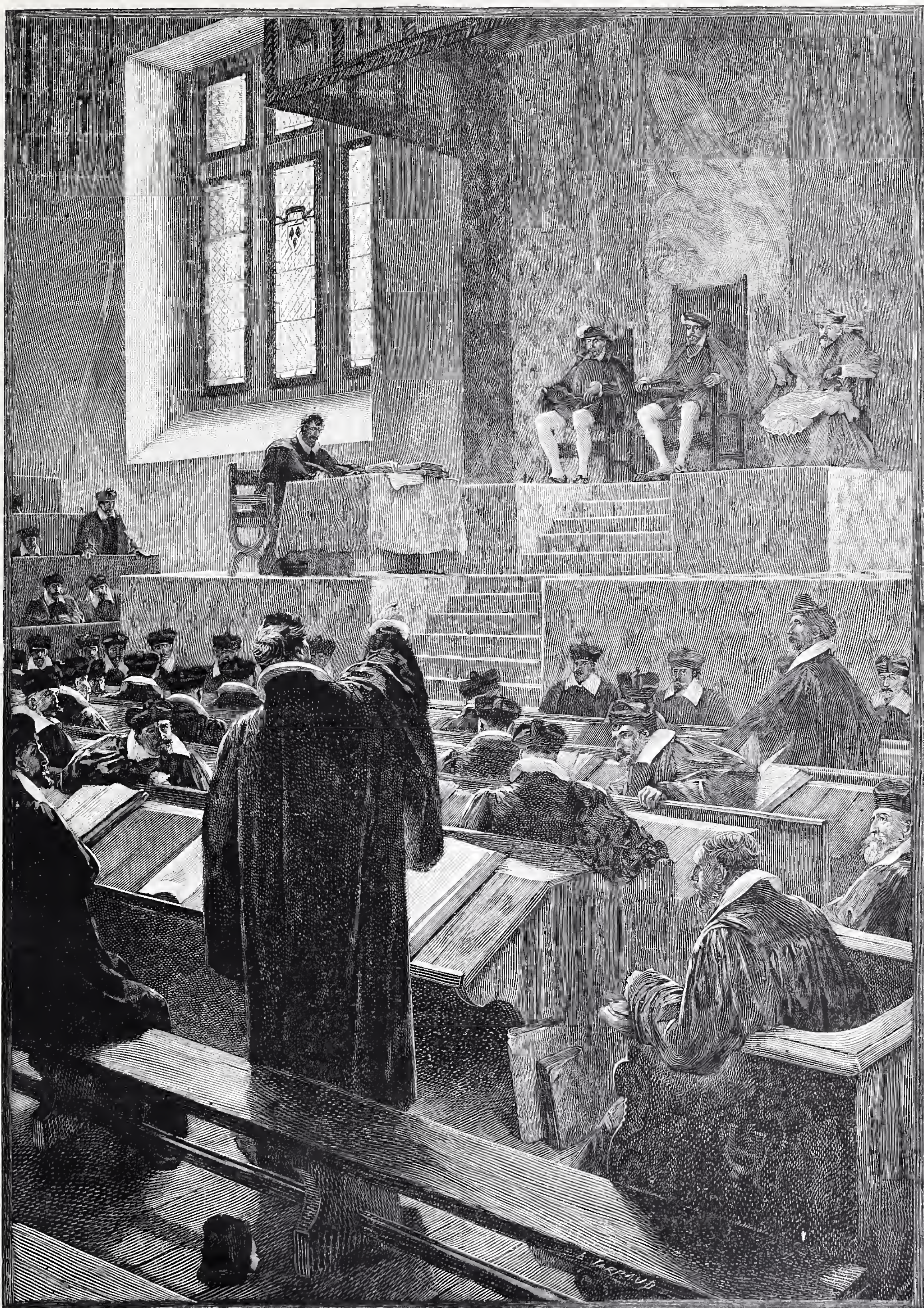
Son avance est telle qu'elle ne rencontrera peut-être jamais de concurents.

André Flotron.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris. — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur.
15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

ANNE DUBOURG & HENRI II



HOTEL-DE-VILLE DE PARIS. — Anne Dubourg devant Henri II. — Peinture de M. J.-P. Laurens. — Gravé par Jarraud.

Certains artistes, qui se sont voués à la peinture historique, peuvent, grâce à de laborieuses recherches, grâce surtout à une faculté toute spéciale, s'assimiler les époques antérieures de l'histoire et concevoir ainsi des scènes, sinon rigoureusement vraies, du moins vraisemblables, ce qui, en Art, vaut infiniment mieux, selon nous, que la Vérité vulgaire. Grâce à ce

don de nature, ils savent donner à des personnages historiques un caractère conforme à la tradition, aux données de l'histoire et, par suite, au rôle qu'ils ont joué ; ils les font réellement passer sous nos yeux, avec une intensité de vie qui leur donne les apparences de la réalité.

Nul mieux que M. Jean-Paul Laurens ne possède, de nos jours, cette puissante qualité d'interprétation. C'est un historien rigoureux dont les personnages sont bien de leur temps et qui vous font remonter, avec eux, le cours des siècles écoulés.

Aussi, dans le plan qu'il avait élaboré pour la décoration de l'Hôtel-de-Ville, l'architecte Ballu lui avait-il assigné un emplacement spécial où devait se dérouler, dans une suite de vastes compositions, l'histoire des franchises municipales de Paris.

Le projet de Ballu a été presque complètement modifié et un grand nombre de noms nouveaux ont été substitués, depuis lors, à ceux qu'il avait choisis ; mais M. Jean-Paul Laurens a été heureusement maintenu par le Conseil municipal et il a pu, conformément à ses esquisses primitives, réaliser presque entièrement l'ensemble décoratif qu'il avait conçu et qui comprend six grandes compositions, dont cinq sont déjà mises en place. Ce sont, d'après l'ordre dans lequel elles ont été exécutées : la *Voûte d'acier* (arrivée de Louis XVI à l'Hôtel-de-Ville) ; — *Étienne Marcel protégeant le Dauphin ; — Louis VI donnant aux Parisiens leurs premières chartes ;* — l'*Exécution des Maillotins*, et enfin *Anne Dubourg devant Henri II.* Cet ensemble doit également comprendre l'*Arrestation du conseiller Broussel*, ainsi que les portraits de Turgot, prévôt des marchands et Pache, maire de Paris.

La scène, que M. Jean-Paul Laurens a si magistralement traitée, se passe en 1559, au Parlement de Paris, où Anne Dubourg fit preuve d'une noble indépendance bien rare, à une époque où il y avait péril de mort à braver l'autorité royale.

Dubourg naquit à Riom vers 1520. Il avait quitté la carrière ecclésiastique pour celle du barreau et, après avoir enseigné le droit à Orléans, il devint conseiller-clerc au Parlement de Paris où il osa, au moment où l'on sévissait avec le plus d'ardeur contre les partisans de la Réforme, attaquer les édits rendus contre eux, déclarant « fausses et mensongères « les accusations de lèse-majesté portées con- « tre les protestants, qui toujours priaient « Dieu pour le Roi et que le seul reproche « qu'ils eussent mérité était de demander l'a- « bolition des abus et des vices de l'église « romaine. »

Dubourg poussa même la hardiesse jusqu'à flétrir les mœurs dissolues de la cour, en faisant une allusion très transparente à la liaison scandaleuse du Roi avec sa vieille maîtresse Diane de Poitiers.

Henri II en conçut une violente colère et résolut de se venger. Séance tenante, Anne Dubourg fut arrêté par son ordre et envoyé à la Bastille. Déclaré hérétique et dégradé du sacerdoce par l'évêque de Paris, il en appela à l'archevêque de Sens, son métropolitain. Sur ces entrefaites, Henri II mourut du coup de lance de Montgommery, et les princes de Guise, qui gouvernaient au nom du jeune François II, firent continuer le procès. Anne Dubourg se défendit avec une indomptable énergie. Vainement il récusa ses juges ; l'un d'eux, nommé Minard, ayant été assassiné au cours des débats, ce meurtre activa un dénouement facile à prévoir : Dubourg fut condamné à mort, pendu et brûlé en place de Grève.

Le tableau de M. Jean-Paul Laurens, dont l'Hôtel-de-Ville vient de s'enrichir, retrace, avec une grande puissance de vérité, la séance mémorable où Dubourg adressa au Roi sa véhémente admonestation. L'artiste y a déployé les qualités de composition, de facture et de coloris qui caractérisent son beau talent. Une lumière grise descend d'une haute fenêtre à vitraux et éclaire largement la vaste salle, d'aspect morose, où se dresse le trône fleurdelisé d'Henri II, ayant à ses côtés, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, dont le camail rouge fait une tache sanglante. Les conseillers, qu'il a groupés autour de l'estrade royale, écoutent, avec stupeur, l'audacieux orateur qui, seul parmi eux, ose défendre les hérétiques et reprocher au Roi la corruption de sa cour et son propre fanatisme.

La pourpre de leur robe fait paraître plus blêmes encore leurs faces terrifiées. Un seul, assis à droite et presqu'au premier rang, paraît écouter, avec une certaine indulgence, la fougueuse philippique de son collègue, et sa barbe grise dissimule mal un sourire légèrement sceptique. Évidemment ce vieux parlementaire n'est pas de son époque, car la majesté royale semble n'avoir, à ses yeux, qu'un médiocre prestige et les dissentions religieuses le laissent froid.

C'est là un léger anachronisme que n'avait pas prévu M. Laurens lorsqu'il a voulu, dans une peinture destinée à l'Hôtel-de-Ville, perpétuer les traits d'un ancien préfet de la Seine. Ce portrait, extrêmement ressemblant d'ailleurs, est celui de M. Poubelle, aujourd'hui ambassadeur de France au Vatican, que l'artiste a sans doute pris sur le vif, au cours d'une séance mouvementée où les édiles parisiens le mettaient sur la sellette.

R. Brown.



LES JOUETS

Janvier, le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige, et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant, accourt.

Ces vers d'Hégésippe Moreau reviennent à la fin de chaque année tinter le retour de la saison des jouets.

Ils égaieront de leurs notes vives les petites baraques du Jour de l'An, que François Colletet connaissait et chantait déjà en 1665 :

Vois-tu déjà les babioles
Et mille sottises frivoles
Qu'on invente pour les enfants
Agés de cinq, six ou sept ans?

A peu près dans le monde entier, à cette date, c'est la fête des jouets, la fête des enfants. Les petits s'amusent, les grands travaillent; l'industrie des jouets a un développement tel et se rattache à tant d'industries voisines ou lointaines, que des milliers d'ouvriers gagnent leur vie à faire sourire les enfants.

Quel genre de commerce le jouet n'active-t'il pas? Il entre dans sa fabrication tant de choses, que tout y concourt, le bois, le fer, le papier, la porcelaine, la couleur, la lingerie, le caoutchouc, la lutherie, la filature, les tissus, la vannerie, les tourneurs, horlogers, ébénistes, emballeurs. En cette fin d'année, à Paris, près de cinq mille ouvriers font des jouets et la production se chiffre environ par vingt-cinq millions d'affaires.

Aussi ce moment est-il accueilli avec joie par tous, et on ne sait trop qui pourrait avoir à se plaindre de Noël.



Le mois de décembre est en France particulièrement animé par l'activité des ateliers, l'animation des rues et les fêtes de la famille.

Dans beaucoup de provinces, dans bien des pays, il donne lieu à des cérémonies touchantes.

En Pologne, à cette date, des artistes ambulants vêtus de fourrure, vont par les plaines et les neiges glacées; l'un éclaire la route avec sa lanterne; il a de grosses bottes, une pelisse épaisse par dessous sa blouse rouge, et une toque de fourrure. Il a des ailes collées sur le dos; il figure l'ange de Noël. Le second promène au bout d'une perche l'étoile des Mages. Le troisième porte sur son dos le guignol sacré, avec le toit à triple pointe et un bâton d'appui : sur cette petite scène ambulante, les marionnettes de bois jouent la Nativité.

A Paris, c'est une charmante promenade que celle des boulevards, entre les baraques multicolores qu'encombrent les pantins rouges et dorés et les poupées à falbalas, sous la lueur vive des grosses lampes de cuivre. Là se dépensent, malheureusement, plus d'ingéniosité et d'esprit que d'argent, car ces petits forains ne font pas fortune. Chaque année apporte pourtant sa part de nouveauté; le petit artisan est à l'affût de l'actualité; tous les événements importants de l'année sont signalés par le jouet qui en trouve et en marque le symbole. Ainsi le modeste fabricant fait à sa façon œuvre d'historien ; il sculpte les fastes de son pays dans le bois brut; il moule les annales dans le carton-pâte, et il forge la chronique dans l'étain repoussé. C'est le petit jouet pas cher qui prend ce rôle actif et divers. Il est plus alerte, plus souple dans ses avatars que le jouet luxueux. Il est un témoin toujours au fait, et il déposera peut-être plus tard devant le tribunal de l'histoire.



Aujourd'hui, la méthode historique recommande de consulter jusqu'aux menus bibelots pour connaître l'esprit et les mœurs d'une époque. Ces bibelots anciens, aujourd'hui précieux, ont commencé par être modernes; il est heureux qu'ils aient été conservés. Il faut donc garder et collectionner les bibelots neufs : ils deviendront bien vite des monuments historiques.

Voilà ce qu'il faudrait, et qui manque, un Musée

du Jouet, où seraient conservés les spécimens, non pas tant des jouets de luxe, mais de ce qu'on pourrait appeler les jouets d'actualité, dont l'apparition signale un fait, un événement, un personnage.

Voyez ce qui se passe en ce moment. Sans même parler de ces menus bibelots qui coûtent quelques sous et qui sont comme un symbole populaire des faits du jour, images comiques ou enfantines des préoccupations de l'opinion, il est incontestable que le jouet reflète, par delà le particulier, les tendances générales d'une époque et même sa philosophie. Le jouet est l'image même de l'état social. Il fut plus militaire sous le premier Empire, plus chiffonné sous Louis XV. Il est une traduction de l'esprit public.

Le jouet suit fidèlement ses ondulations. Il est, en ce moment, tout à fait scientifique, et le bazar prend des reflets de laboratoire, avec ses cuivres polis et ses appareils en gutta-percha. Écoutez le bambin demander un jouet, rien n'est plus surprenant : « Mère, j'ai cassé le manomètre à régulateur de ma locomobile verticale et ma batterie de piles donne si peu d'ampères de courants induits que je ne puis en tirer les électrodes nécessaires à l'émission des rayons cathodiques de mon ampoule de Crooks; alors, tu comprends, mère, comme d'autre part je n'ai plus d'hyposulfite et que mon obturateur est fêlé, que mes réactifs sont à sec, que mon phénakisticope ne m'amuse plus, que mon zootrope est bien vieux jeu, que j'ai prêté à Paul mon gyroscope, et que ni mon kaléidoscope, ni mon lampascope, ni mon métallophone ne sont rentrés de la réparation, il ne me reste plus qu'à jouer avec ma boîte d'électrostatique ».

Voilà comment s'amusent les bambins à la fin du siècle de la vapeur et de l'électricité. Aussi sont-ils des esprits positifs et pratiques. Il ne faut pas leur en conter.

Combien il est intéressant de lire ainsi les caractères des époques sur leurs joujoux. On réunirait aisément sous des vitrines les éléments d'une *Histoire de France par les Jouets*. On pourrait lui donner comme épigraphe la devise des *Jeux d'Enfants* de Cats, *Ex nugis seria*, choses sérieuses à propos de bêtises.

Rien n'est si sérieux que le jouet. Autour de lui s'agitent tant de questions graves, qui intéressent l'économie politique, le commerce, l'industrie, la philosophie, la morale, la pédagogie!

Voyez donc, si l'on voulait, quel beau traité l'on ferait avec les jouets pour l'étude de la psychologie enfantine? On y découvrirait, chez l'enfant, l'instinct d'imitation, qui lui fait faire en petit une répétition amoindrie de la vie des grands; son ambition est de faire comme papa ou les autres, de jouer à l'épicier, au cocher, au sous-préfet, à l'arroseur, que sais-je? Le jouet développe aussi bien en lui l'instinct de curiosité et d'enquête. Ne le grondez pas quand il ouvre le ventre de sa poupée : il travaille, il cherche. Dans la vie, on casse par maladresse ou colère. Lui, il casse pour apprendre.

L'attachement de la fillette à sa poupée favorite



sera l'expansion des sentiments affectueux ou sociables. Car sa société, son ami inséparable, son confident sûr et discret, ce sera ce poupon mutilé à qui elle prête par son imagination vive, le sentiment, l'intelligence, le pouvoir de consoler. En même temps, elle s'institue aussi son éducatrice et son juge; tout en blâmant ou en récompensant le poupard, elle développe en elle-même la notion du bien et du mal, de la justice et de la sanction. C'est aussi l'amour maternel qui se fait déjà jour dans la tendresse de la fillette pour sa poupée : le premier enfant continue la dernière poupée.

Quel rôle considérable pour la poupée dans l'éducation de la fillette! Elle est l'amie, la confidente; c'est à elle que la petite dit ses chagrins et demande ses consolations; ne fût-ce qu'un chiffon enroulé autour d'un bâtonnet, elle le dorlote, le berce, se retire dans un coin en le pressant sur son cœur, en lui disant tout bas : « Toi, au moins, tu ne me grondes pas! »



Ces petites poupées, elles sont comme une image diminuée de la société, avec ses inégalités et ses injustices : les unes sont en peau fine et ont des articulations; les autres n'ont ni bras ni jambes et sont de simples poupons ; la nature elle-même ne met pas tant de différence entre les riches et les pauvres, car la poupée pauvre a tout au plus, comme bras, de malheureux petits bouts d'allumettes. Il y en a de richement parées, avec des trousseaux ; il y en a qui n'ont même pas une chemise à se mettre. Il y en a de glorieuses, comme les poupées de la reine d'Angleterre, ou mieux encore, les trois belles poupées que le Président de la République, Félix Faure, a données, au cours de son voyage en Russie, à la petite grande-duchesse Olga.

Le cadeau était enfermé dans une petite malle en marocain isabelle, aux armes de la princessse. La première poupée est habillée d'une blouse de surah bleu garnie de Valenciennes. Elle a salué sa maîtresse en lui disant, de son petit phonographe: « Bonjour, ma chère petite maman, as-tu bien dormi cette nuit? Moi, j'ai fait un beau rêve. J'ai rêvé qu'on m'avait apporté un très joli bébé qui parle, rit et chante aussi bien que moi ».

Vu les circonstances, ces paroles sont à présent historiques. Elles témoignent, pour un poupard, beaucoup de raison, — de la raison de poupée.

Son discours fini, elle a chanté « Malborough » et « Ah! mon beau château ! » Elle sait cinq chansons et un monologue.

Sa sœur a une robe vert d'eau à fleurettes, l'éventail en plumes, une ombrelle blanche et un manteau de velours émeraude garni d'hermine ; elle a trois autres toilettes encore plus belles.

La troisième porte successivement quatre costumes locaux des provinces de France, elle est tour à tour Normande, Arlésienne, Béarnaise et Bretonne. Les bijoux des toilettes sont authentiques ; ils viennent des provinces intéressées.

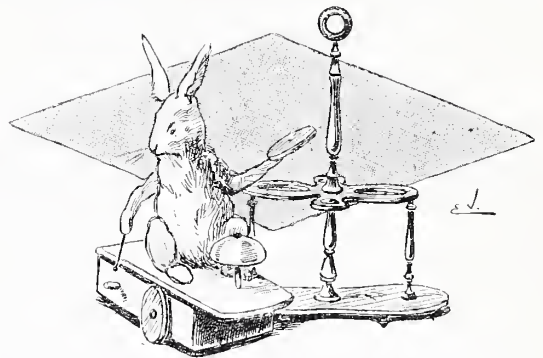
Leurs sosies eussent pu figurer dans ce nouveau petit musée de poupées de la rue Gay-Lussac, que dirige Mlle Kœnig : les costumes des provinces de France.

Qui voudra constituer un ample musée de poupées fera une collection des plus intéressantes, en y faisant figurer les poupées célèbres, royales, historiques, les poupées exotiques, et aussi les mille et un modèles de la modeste petite poupée parisienne, type de la Parisienne elle-même, vive, accorte, alerte, jolie avec peu, grâce à ce je ne sais quoi que les étrangères de marque envient à nos modestes ouvrières, et qu'on appelle le chic parisien.

La poupée de Paris a des origines obscures; sauf la poupée de luxe qui est articulée, parlante et dormante, et qui sort de grande maison, elle prend le plus souvent naissance dans les humbles quartiers qui avoisinent la rue Julien-Lacroix, dans le vingtième arrondissement. Il y a là de vieilles maisons noires, des hôtels garnis pavoisés de paillasses qui sèchent, et c'est dans ces obscurs taudis que naissent ces gentilles poupées, coquettes comme leurs sœurs, les filles du quartier, qui trottinent gentiment le matin pour aller au magasin où elles travaillent.

Il y a même des poupées très modestes, faites avec de la sciure et de la raclure de peau de gant, qui sont fabriquées dans les prisons, — oui, mademoiselle! — par les prisonniers. Heureux, si le fait de travailler pour l'enfance les ramène, par le contact de l'innocence, au sentiment du bien !

Voyez un peu quelle est l'humilité du berceau de ces demoiselles les poupées, dont quelques-unes sont pourtant si bien atornées et attifées. Ce sont des artistes, ces petits artisans, ces pauvres ouvrières ; elles font du joli avec rien ; un bout de chiffon suffit à parer une princesse qui aura grand air et qui saura même mieux se tenir dans le monde que Madame Sans-Gêne, d'extraction non moins roturière. Quelle habileté et quel art inné de faire sortir des choses élégantes ou gracieuses sous des doigts de fées pourtant bien économes.



Dame! Rien n'est perdu. Vous connaissez ces petits lapins qui frappent un timbre avec leurs pattes ? Vous avez remarqué les belles roues qui supportent leur plate-forme, des roues en bois plein, en palissandre verni, et vous ne vous êtes jamais demandé comment on mettait du si beau bois à ces petits lapins si bon marché ?

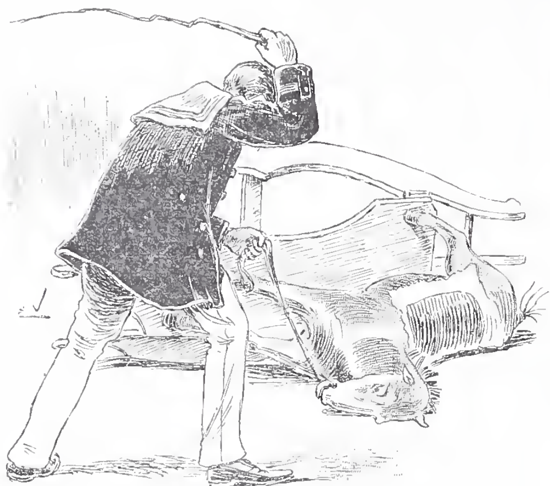
Or, ces roues, c'est ce qui reste de la découpure des planchettes trouées qui font le dessus des ménagères de table pour flacons d'huile et de vinaigre. La plaque ronde qui tombe du trou dans lequel le flacon prendra place fait une roue de lapin.

Ce qu'est la poupée à la fillette, le fusil l'est pour le garçonnet.

Dès qu'il atteint l'âge de discernement, il lui faut un cheval de bois ou de carton, que son imagination orne de toutes les qualités chevalines, célérité, sobriété. Tout éclopé, il le trouve superbe, fringant, ombrageux même, et corrige sévèrement ses écarts ; la pauvre bête a même tant reçu de chocs et de horions qu'elle est toute éborgnée, cabossée, décolorée; pourtant l'air demeure fier et hardi, la tête haute sous les caresses comme sous les injures, la jambe de devant levée, toujours prête à partir.

C'est l'ami de bébé, qui cause avec lui fami-

lièrement comme Achille conversait avec son destrier Xanthos. Bébé loue, gronde sa monture, lui fait des réprimandes sur ses emportements, la prive d'avoine, la rassure s'il s'aperçoit qu'un papier ou un objet insolite va lui faire peur, lui fait



honte de ses caprices et de son humeur, tire sur sa bride, la casse, et la partie de cheval se termine ordinairement par une dégelée de coups qui renverse, les quatre roues en l'air, la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite.

Les malheureux sont résignés. Le cheval de bébé est un malheureux qui a des origines modestes. Son haras, c'est la chambrette obscure de la rue Rebeval ou du passage des Amandiers, meublée d'un poêle chauffé à rouge, d'un établi et d'un seau à colle. L'artisan fait le carton pâte avec de la colle et de la ravalure de mégisserie dans du papier d'emballage détrempé. Le cheval est moulé en deux moitiés qui sont ensuite recollées et soudées, car ici l'Hudibras eut fait erreur, lui qui ne portait jamais qu'un seul éperon,

> Sachant que si la talonnière
> Pique une moitié du cheval,
> L'autre moitié de l'animal
> Ne restera pas en arrière.

C'est de là qu'il sort pour le tattersaal, c'est-à-dire le bazar à dix-neuf sous, emportant sous ses sabots un morceau de prairie peint en vert sur une planche à roulettes, et lui-même a le port altier, peint à neuf, les naseaux bien blancs, la croupe badigeonnée à souhait, avec toutes les « faveurs » qui sont la selle, les rênes, la crinière en peau de mouton, la queue en racine de rhubarbe, et des petites rosaces piquées çà et là un peu partout dans le dos, par manière de coquetterie.

L'usage du cheval entraîne pour bébé la complication et la nécessité d'un harnachement. On ne peut pourtant chevaucher dégarni comme un moine. Il faut un peu de musique, tambour, trompette, fusil à amorce.

L'industrie humaine est l'esclave de ces petits bambins, dont les caprices sont pour elle des commandements, et surtout des commandes.

Elle a épuisé tous les moyens d'obtenir du bruit, avec le cuivre, le verre, le bois, les tubes, marteaux, clairons, pianos, pistolets, et des tambours de tous genres, caisse métal haute, caisse basse, grosse caisse, les roulantes, caisse à tringles, la caisse française, le tambour gélatine riche, bords dorés, le tambour de basque, la caisse fanfare que troue et traverse un cornet à piston, pour faire un duo avec deux mains ; et combien d'espèces de caisses encore ne faut-il pas compter, la caisse à batterie et tant d'autres : certes, nous tenons les ânes, en leur vivant, dans un fâcheux discrédit ; mais après leur mort, leur peau les venge bien par le tinta-



marre assourdissant des bambins, semblables à Tubalcaïn, frère de ceux

> Qui vont dans les faubourgs
> Soufflant dans les clairons et battant les tambours.

Et voilà comment tout petit Français est déjà un petit soldat.

Les savants ont fait une remarque. Chaque peuple emploie dans son langage avec une fréquence remarquable les mots ou les images qui se rapportent à son goût dominant. La langue grecque abonde en termes maritimes, parce que les Grecs étaient avant tout des marins. Les Romains étaient des soldats laboureurs ; leurs métaphores se partagent entre les champs et la guerre. La langue anglaise fourmille de termes de commerce. La langue française est surtout riche en termes de chasse et de guerre. Jules César avait déjà constaté les instincts belliqueux des Gaulois. La chasse et la guerre étaient les grandes occupations des seigneurs féodaux.

De ces prédilections, il est resté un nombre considérable d'expressions techniques qui sont passées dans la langue commune, comme dessiller les yeux (ce qu'on faisait au faucon), aller sur les brisées de quelqu'un, suivre à la piste, traquer, tendre un piège, et cent autres façons de parler, familières à la vénerie.

Les petits Français gardent et transmettent fidèlement ces vieilles traditions. Le bazar est un arsenal qui ne leur fournit jamais assez d'armes,

On ne tarirait pas sur ce sujet. Les jouets sont le charme de l'enfance et le gagne-pain de toute une foule ouvrière. Ils sont la matière des premières expériences et des premières observations du baby qui commence à exercer ses cinq sens ; ils peuvent même habilement être tournés au profit de l'éducation, comme le voulait J.-J. Rousseau dans son *Emile*.

Et c'est précisément par une anecdote longtemps inédite sur J.-J. Rousseau que nous voulons terminer. C'est à propos de balles à jouer, et c'est Eugène Delacroix, le grand peintre, qui la racontait.

Delacroix connaissait un vieux monsieur qui déjeuna chez J.-J. Rousseau, rue de la Plâtrière. En sortant de table, ils allèrent aux Tuileries, où ils virent des enfants jouer à la balle. Le philosophe parut enchanté. Il développa à son ami l'utilité de ces jeux, et se montra très satisfait que ces enfants jouassent à la balle.

Mais la balle d'un enfant vint heurter sa jambe.

Alors il entra en fureur et poursuivit le gamin avec sa canne.

Il faut plus d'indulgence et moins d'incohérence. Ne grondez pas l'enfant qui casse son jouet, par exemple. Ce jouet est à lui, et en le cassant, il l'étudie, il réfléchit. C'est un dangereux excès de



donner à l'enfant des jouets qui ne sont pas pour jouer, qui sont trop beaux, qu'on lui retirera parce que tout serait tout de suite « confondu » ; il faut que l'enfant ait le sentiment qu'il possède son joujou et qu'il en est responsable. Alors seulement il s'y attachera et l'aimera.

Épargnez aussi à l'enfant cette triste désillusion des « étrennes utiles », cette barbare coutume qui consiste à faire coup double en satisfaisant à la fois aux exigences du Jour de l'An et aux desiderata du trousseau.

Plus tard, quand il sera grand, l'enfant aura bien des peines, des tourments ; il connaîtra les difficultés et les tristesses dont est semé le chemin de la vie ; il aura aussi ses joies, ses espoirs, ses sourires et ses bonheurs, car rien ne dure, pas même le chagrin. De temps en temps, il aura des satisfactions d'amour-propre ou d'intérêts, et il oubliera sa tristesse. Il aura ses hochets, qui sont la gloire, l'amour ou la fortune, toutes choses qui laissent profondément indifférents les petits bébés. Mais il faut qu'ils aient leurs joies aussi et leurs sourires. Ils aiment bien les friandises : mais leur santé y pâtit.

Autre chose vaut mieux, et cet autre chose ce sont les jouets. Car s'il est quelque chose de plus triste qu'un enfant sans jouets, c'est bien un jouet sans enfant.

Prodiguons cette innocente joie à ces petits qui sont si bons, si doux, si angéliques, et honni soit celui qui les dédaigne ou les calomnie, à l'exemple de ce mauvais père, Jean Lafontaine, le fabuliste qui écrivait : « Cet âge est sans pitié. » Il n'aimait pas les enfants.

Plaignons-le et retournons à Victor Hugo, l'excellent grand-père :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vites apaisés,
Laissant errer son âme étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers !

LÉO CLARETIE.

LANCRET (1)

Le jour où l'on conduisit à Saint-Denis, sans grand appareil et avec encore moins de respect, les restes de Louis XIV, ce ne fut pas seulement le Grand roi qu'on y enterra, mais le Grand siècle avec lui. Il y eut comme une explosion d'indépendance dans la jeune génération qui subissait depuis trop longtemps la tutelle du vieux souverain et la règle austère et solennelle d'une cour devenue morose au milieu des revers et des deuils qui avaient marqué la fin du règne. La société se mit à respirer, à se mouvoir follement, enivrée de liberté comme au sortir d'un cloître. Ce fut enfin une vraie révolution dans les esprits et dans les mœurs, qui transforma tout, les idées, la politique, les lettres, le théâtre, les arts, tout, jusqu'au costume, à l'habitation, à l'ameublement, et à la manière de vivre.

Le dédain du passé, le besoin de nouveau, sont surtout sensibles dans la peinture de cette époque. Que vouliez-vous qu'on fît de ces grandes toiles de l'école de Le Brun, où l'on ne voyait que dieux et héros, Grecs et Romains, majestueux, empanachés, posant comme à Versailles? On était rebattu d'allégories, d'his-

(1) Voir *Magasin Pittoresque*, t. 12, p. 92, t. 16, p. 209.

toire et de mythologie. Il n'y avait pas place pour tout cela dans les petits appartements, les cabinets, les boudoirs et les pavillons que le Régent et son entourage venaient de mettre à la mode, et pour lesquels on désertait les vastes salles et les galeries du Palais immense et triste. Ce qu'on voulait maintenant dans la peinture, c'était quelque chose de plus proche du naturel et de la vérité. Ce qu'on y cherchait surtout, c'était le plaisir intime de voir, ou fidèlement reproduites, ou galamment interprétées, des scènes de la vie qu'on menait; en un mot, le goût public se portait décidément vers ce qu'on a appelé depuis la peinture de genre.

Les deux noms les plus illustres de cette école nouvelle sont ceux de Watteau, qui en fut le maître incontesté, et de Lancret qui, en l'imitant, sans cesser d'être original, y tient au second rang une place importante.

Pour ces deux maîtres, les acteurs italiens, avec leurs élégants costumes et leurs sveltes allures sont d'abord sujets favoris de portraits et modèles de groupes spirituellement semés, dans des parcs ombreux. Mais bientôt, le champ s'élargit dans des scènes pastorales où semble revivre le souvenir des bergeries de l'*Astrée* pour aboutir chez Watteau, parvenu au plein développement de son génie, à ces compositions d'une poésie si haute et si exquise, où dans des paysages de rêve, les aristocratiques personnages qu'il idéalise semblent vivre au milieu d'une atmosphère d'amour, d'élégance et de plaisir.

Lancret ne devait pas atteindre ce sommet.

D'une imagination moins riche et moins ardente, il est resté plus proche des mœurs et des coutumes de son époque. Sa vie écrite par un contemporain, Bulot de Sevot, nous fait merveilleusement comprendre son talent. Il était né en 1690, de famille bourgeoise. D'abord graveur en creux, il se consacra tout entier à la peinture, et après avoir suivi les leçons d'un maître de l'Académie, nommé d'Ulin, vint se former dans l'atelier de Gillot, au goût de l'école nouvelle. Il y rencontra Watteau qui se lia d'amitié avec lui et l'aida de ses conseils. « Ne suivez plus de maître, lui dit-il, placez-vous devant la nature ». Et Lancret se mit à étudier les paysages des environs de Paris et à prendre ses modèles un peut partout, dans les salons, à la promenade, aux Tuileries. Il s'en trouva si bien, qu'à une certaine exposition de tableaux qui se tenait annuellement place Dauphine, on prit deux de ses toiles pour des Watteau. Celui-ci, irascible et jaloux, rompit toutes relations. Lancret n'y perdit rien. Parisien de race, plein de tact et de finesse, affable et liant, homme d'excellente éducation et de bonne compagnie, il était habitué des ruelles, des goûters, des lectures, des petits levers et fréquentait assidûment la Comédie-Française. Il se documentait pour ainsi dire dans ces milieux comme il allait emprunter aux côteaux de Bougival, à Louveciennes ou aux deux Marly les motifs de ses paysages.

Ainsi répandu, et laborieux comme il l'était, Lancret vit ses œuvres en grande faveur. « On s'empressa, dit d'Argenville, d'avoir de ses ouvrages et on leur donna place dans les meilleurs cabinets. Un amateur (c'était M. de la Faye) lui ayant commandé quatre tableaux dont il fixa le prix, fut si content des deux premiers qu'il augmenta pour les deux autres la somme dont on était convenu. » Il n'était pas moins estimé pour son caractère droit et sa probité professionnelle. Un brocanteur lui avait proposé de retoucher de vieilles toiles de maîtres fort compromises pour les revendre comme intactes. « J'aime mieux courir le risque de faire de mauvais tableaux, lui dit Lancret, que d'en gâter de bons ». Il était aussi réputé pour son goût sûr, son esprit critique et son érudition artistique.

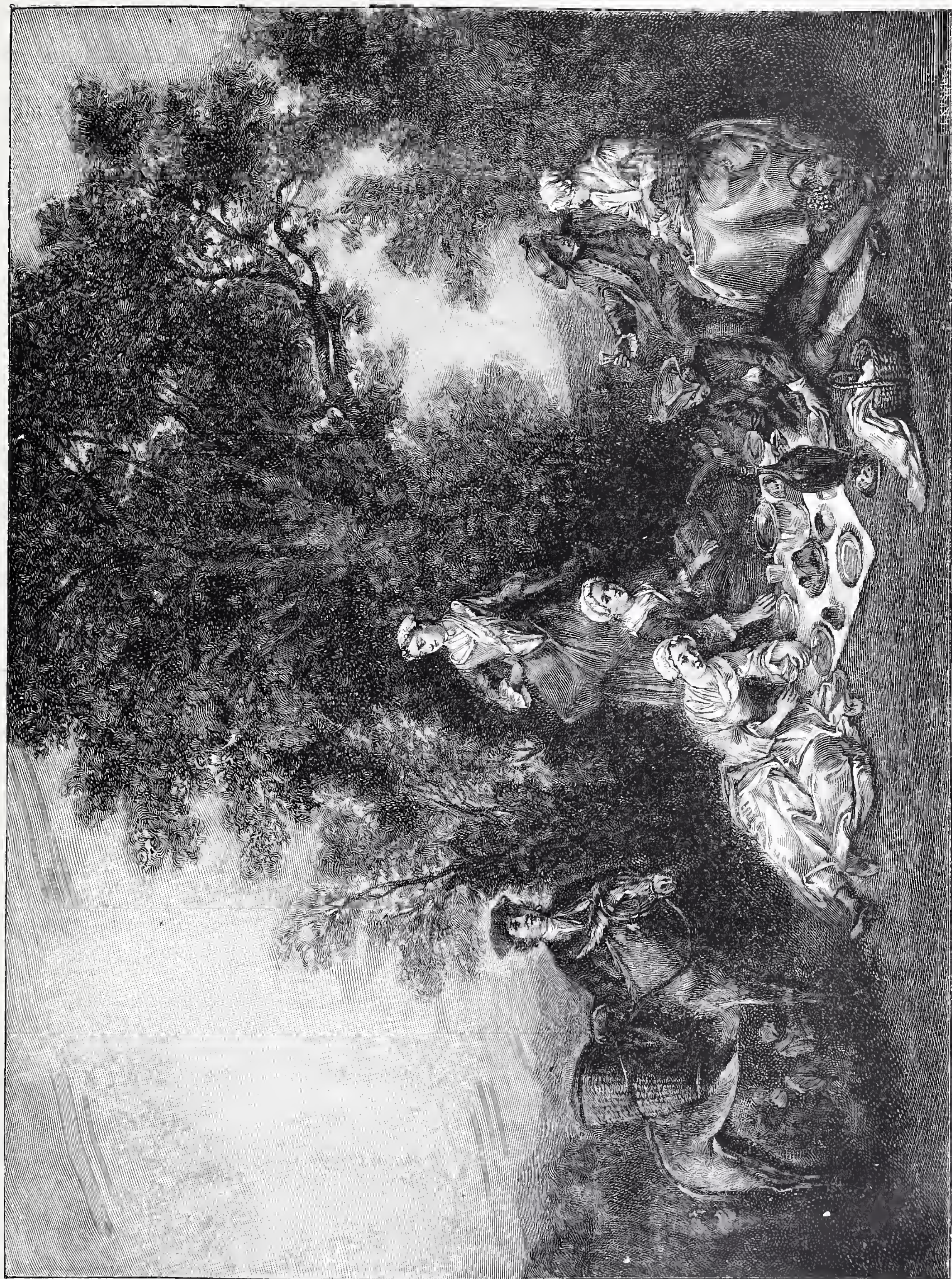
Il n'aimait pas les jugements tout faits et voulait qu'on donnât les raisons de son admiration, même pour les talents consacrés par le temps. « Autrement, disait-il, ce sont des idoles que vous encensez parce qu'elles sont anciennes. » Personne mieux que lui ne connaissait les grandes collections qu'il visitait assidûment avec un autre habile et savant peintre, Lemoine. Un jour, un riche amateur fit remplacer dans sa galerie, par une excellente copie, une vierge de Rembrandt que Lancret avait souvent admirée. « On nous trompe, » dit Lancret à quelqu'un qui l'accompagnait lorsqu'il fut devant la toile, et il le prouva en relevant quelques touches défectueuses, naturellement absentes de l'original. On mit alors les deux tableaux en présence, et la comparaison rendit évidente de tous points la remarque du maître.

Avec la réputation et la fortune, les honneurs vinrent trouver Lancret jeune encore. Il avait vingt-neuf ans lorsqu'il fut agréé par l'Académie, au même titre que Watteau, comme « Peintre des fêtes galantes. » En 1735, il fut élu conseiller. A cinquante deux ans, il était alors au plus haut de sa renommée, il épousa la fille de Boursault, l'auteur d'*Esope à la Cour*. Ni le succès, ni l'âge n'avaient fait perdre à Lancret ses habitudes de travail. On avait à grand'peine obtenu de lui qu'il n'allât pas comme les jeunes, même l'hiver, étudier à l'Académie d'après le modèle. Deux ans après son mariage, et à la suite de fatigues que lui avaient coûtées une dernière œuvre, il mourait le 14 septembre 1743.

L'œuvre de Lancret est considérable, et pour la reconstituer, il faudrait mettre à contribution les musées de Londres, de Postdam, de Saint-Pétersbourg, et surtout de nombreuses collec-

tions où, de son vivant, elle s'était disséminée. Mais le Louvre et quelques-uns de nos palais nationaux sont encore assez riches de ses œuvres pour qu'on puisse se faire une juste idée de son talent aussi fécond que varié.

Il faut citer en première ligne des séries de tableaux formant ensemble, et dans lesquels, sortant des vieilles formules de l'Allégorie, se déploie toute son originalité et ses remarquables facultés inventives : *Les Éléments*, les *Quatre parties du Monde*, les *Heures du jour*, les *Douze mois*, et surtout les *Saisons*, que possède le Louvre, et dont notre gravure représente un des plus beaux numéros, l'*Automne.*



L'AUTOMNE. — Musée du Louvre. — Peinture de Lancret. — Gravé par Crosbie.

Sur un ciel bleu transparent et léger, dans la lumière fine de l'arrière-saison, se détache au centre et au second plan, une masse d'arbres vigoureux dont le feuillage accuse déjà les tons roux de l'automne. A droite, la lisière

d'un bois, et dans l'intervalle, une échappée de vue lointaine sur une vallée au fond de laquelle roule un fleuve. A gauche, la colline s'abaisse en une pente rapide vers un champ de vigne, et au-delà d'autres pentes boisées qui s'éloignent, des côteaux vaporeux ferment l'horizon. Au premier plan se groupent, dans la plus gracieuse harmonie, six personnages autour d'un repas étalé sur l'herbe. Trois femmes; deux étendues près de la nappe rustique, et la dernière debout derrière elles, se détachent en lumière sur le fond du feuillage central. En face d'elles, vers la droite, un homme étendu, lui aussi, prend part au repas, tandis que près du petit bois, un couple assis sur un tertre, cause à l'écart. A gauche, un valet se tient près d'un âne chargé de corbeilles, et au-dessous, dans la perspective du côteau déclinant, on aperçoit des vendangeurs répandus dans les vignes. Quelle correction dans le dessin et quel soin scrupuleux dans les moindres détails! Quelle grâce exquise dans les attitudes, surtout chez les femmes si délicieusement modelées dans le froissement chatoyant des soies aux tons clairs, ou dans les plis plus amples des étoffes drapées! Et comme le pinceau se fait souple et léger dans le ton des chairs, dans la mousseline des fichus et dans ces coiffes ravissantes qui resteront dans la peinture de genre jusqu'à Chardin et à Greuze. Il faut voir surtout dans l'original avec quelle entente de l'harmonie les couleurs s'accompagnent ou s'opposent, de quelle pâte à la fois délicate et solide est cette peinture, et de quelle lumière fluide sont enveloppés acteurs et paysage! Nous nous permettrons pourtant de faire une réserve à l'éloge pour la partie gauche de cette belle toile. Peut-être ne perdrait-elle rien à être coupée vers la tête de l'ânon dont le dessin et le modelé n'eussent certainement pas satisfait un Oudry. A notre avis, ce hors-d'œuvre rompt l'équilibre de la composition, toujours si soignée et souvent si heureuse chez Lancret, et retire de la clarté au groupe des vendangeurs qu'il masque.

On a critiqué bien d'autres choses dans ces tableaux champêtres de Lancret, aussi bien que dans ceux de Watteau et de toute l'école. — « Où l'artiste nous conduit-il? Qui sont ces personnages? Et quel temps, à quel monde appartiennent-ils? »

Nous l'avons dit. Nous vivons ici sur la limite de l'idéal et du réel, dans un monde de fantaisie qui faisait les délices d'une époque encore incapable de goûter la beauté simple de ce qui est naturel et vrai. Et pourtant, avec quelle ardeur ces artistes ne parlaient-ils pas de la nécessité de « peindre d'après le naturel? » Ne les croirait-on pas sorties de la plume d'un de nos peintres d'avant-garde contemporains, ces lignes de Lancret, à l'un de ses élèves? « Les hommes ne sont point des anges et ne peuvent pas deviner ce qu'ils n'ont pas sous les yeux. Si vous abandonnez trop tôt la nature, vous deviendrez faux et maniéré, au point que le jour où vous voudrez la consulter de nouveau, vous ne la verrez qu'avec des yeux de prévention, et ne la rendrez que dans votre manière ordinaire ».

N'est-ce pas la judicieuse critique de Lancret par Lancret? Mais, comment ne pas oublier toute cette sagesse devant ces gracieux mensonges qui flattent chez les plus sévères le secret besoin de fantaisie qui les hante comme nous tous. Il y a des heures pour l'aimer cette peinture exquise, un peu fausse et un peu folle dont Verlaine semble avoir fait le portrait dans son idéale marquise de l'*Allée* :

> Fardée et peinte comme au temps des bergeries,
> Frêle parmi les nœuds énormes de rubans,
> Elle passe, sous les ramures assombries,
> Dans l'allée où verdit la mousse des vieux bancs,
> Avec mille façons et mille affèteries
> Qu'on garde d'ordinaire aux perruches chéries...

Le cadre de cet étude ne nous permet pas de pousser plus loin l'analyse de l'œuvre de Lancret, et il nous faut seulement citer de lui ce que possèdent de meilleur nos collections nationales : la *Leçon de chant*, l'*Innocence*, deux merveilles; le *Nid d'oiseau*, les *Tourterelles;* les *Acteurs de la Comédie italienne*, et ces deux spirituelles traductions de Contes de La Fontaine, le *Gascon puni* et le *Faucon;* puis les peintures des petits appartements de Versailles qu'il exécuta en qualité de peintre du roi, et dans le même palais, une *Chasse à la panthère*, dont la vigoureuse exécution prouve toute la souplesse et l'étendue de son talent. Il faudrait des pages pour donner seulement la liste de ses ouvrages restés à l'étranger et que les meilleurs graveurs ont reproduits. La plupart sont des variations brillantes sur ces deux thèmes favoris : Divertissements champêtres, et Conversations galantes.

Enfin pour compléter cette esquisse de l'œuvre de Lancret, nous devrions parler de ses dessins aussi appréciés et aussi rares chez nous que ses toiles. L'un d'eux, dont on a perdu la trace, a une histoire qui mérite d'être citée.

En l'année 1725, la princesse Marie Leckzinska, fiancée au roi de France, fit le voyage de Nancy à Fontainebleau pour aller rejoindre son royal époux. Un essaim de grandes dames lui fit escorte. C'étaient les Tallard, les Béthune, les d'Épernon, les de Prie, la fleur de la beauté de la jeunesse et de l'aristocratie de France. Le voyage n'alla pas sans quelques mésaventures dont l'une fit l'objet de la note suivante adressée par le duc d'Antin au « sieur Lancret » qui, d'après elle, dut exécuter le dessin.

« Dans le voyage de la reine, il est arrivé

plusieurs accidents, mais surtout de Provins à Montereau, où le second carrosse de dames s'embourba, de façon qu'on ne put le retirer. Six dames du palais furent obligées de se mettre dans un fourgon avec beaucoup de paille, quoique en grand habit et coiffées. Il faut représenter les six dames le plus grotesquement qu'on pourra, dans le goust que l'on porte les veaux au marché, et l'équipage le plus dépenaillé que faire se pourra. Il faut une autre dame sur un cheval de charrette, harnaché comme ils sont ordinairement, bien maigre et bien harassé, et une autre en travers, sur un autre cheval de charrette, comme un sac, et que le panier relève, de façon qu'on voye jusqu'à la jarretière, le tout accompagné de quelques cavaliers culbutez dans les crottes et de galopins qui éclairent avec des brandons de paille. Il faut aussi que le carrosse resté paraisse embourbé dans l'éloignement... »

Ce simple billet de grand seigneur n'en dit-il pas plus que toutes les réflexions pour expliquer le tempérament d'un peintre et l'esprit de son école. Nous avons là le type des sujets à traiter : un pli de terrain boisé et mouillé, un carrosse de cour en détresse, un groupe de belles marquises « en grand habit » dans des postures compromises, et alentour des cavaliers, des paysans et des galopins, tous « dépenaillés », du moins comme pouvait l'entendre M. le duc d'Antin, c'est-à-dire « sans bassesse ». Voilà bien le milieu, les personnages et les accessoires ordinaires dont se documente le peintre d'alors, voilà les sujets qui plaisent au monde de son temps et que les mœurs et la mode lui imposent. Et fut-il jamais pour les représenter, manière plus appropriée, plus parfaite que celle du « sieur » Nicolas Lancret, peintre des Fêtes galantes?

Pierre Robbe.

LES OISEAUX DES RÉGIONS BORÉALES

Le Canard de Miquelon ne représente pas, à lui seul, le grand genre *Anas* de Linné dans les régions boréales. On y trouve aussi cinq sorte d'Eiders, savoir l'Eider vulgaire (*Somateria mollissima*), l'Eider de Dresser (*S. Dresseri*), l'Eider à chevron (*S. V-nigrum*), l'Eider royal ou Eider à tête grise (*S. spectabilis*) et l'Eider de Steller (*S. Stelleri*). Cette dernière espèce, qui a été découverte au Kamtschatka par le voyageur Steller, se trouve aussi de l'autre côté du détroit de Behring, jusque dans l'Alaska, et du côté de l'ouest, en Sibérie, où M. de Middendorf l'a trouvée nichant dans la baie de Taimyr et en Laponie, où elle se reproduit également sur les bords du Varengerfjord. Elle se montre même, de rare en rare, pendant l'hiver, sur les côtes du Danemark, de la Grande-Bretagne et de la France septentrionale,

L'Eider de Steller se distingue de tous les autres par sa taille plus faible et par la disposition des teintes du plumage du mâle qui a la tête blanche, avec un petit *chignon* vert et une tache de même couleur en avant de l'œil, le cou cerclé de noir, le dos noir, les ailes variées de blanc et de noir bleuâtre et le ventre d'un roux marron.

L'Eider royal est non moins facile à reconnaître, grâce à la présence chez le mâle adulte d'une double protubérance à la base du bec. On l'appelle aussi Eider du Grœnland et Eider du Spitzberg, mais ces noms sont, l'un et l'autre, trop exclusifs, car l'espèce se rencontre aussi dans la région des grands lacs de l'Amérique du Nord, en Scandinavie, aux Orkneys et au Spitzberg, où, d'après Nordenskiöld, elle serait plus commune que partout ailleurs. Le capitaine H.-W. Feilden l'a même observée beaucoup plus au nord, par 70° et 82° 30' de latitude.

Au contraire, les trois autres espèces ne diffèrent entre elles que par des particularités de faible importance, résidant soit dans la forme du bec et de la tête, soit dans le dessin du plumage.

L'Eider de Dresser occupe principalement le nord-est de l'Amérique, tandis que l'Eider que nous appelons Eider à chevron, à cause d'une marque noire, en forme de V, sur la gorge du mâle, habite le nord-ouest du même continent et l'extrémité orientale de l'Asie, mais n'a pas, à beaucoup près, des domaines aussi vastes que l'Eider vulgaire, qui est largement répandu sur les régions arctiques des deux mondes. De tous les Eiders, c'est le plus connu, celui dont il est le plus souvent question dans les récits des voyageurs, celui qui est le mieux représenté dans nos musées.

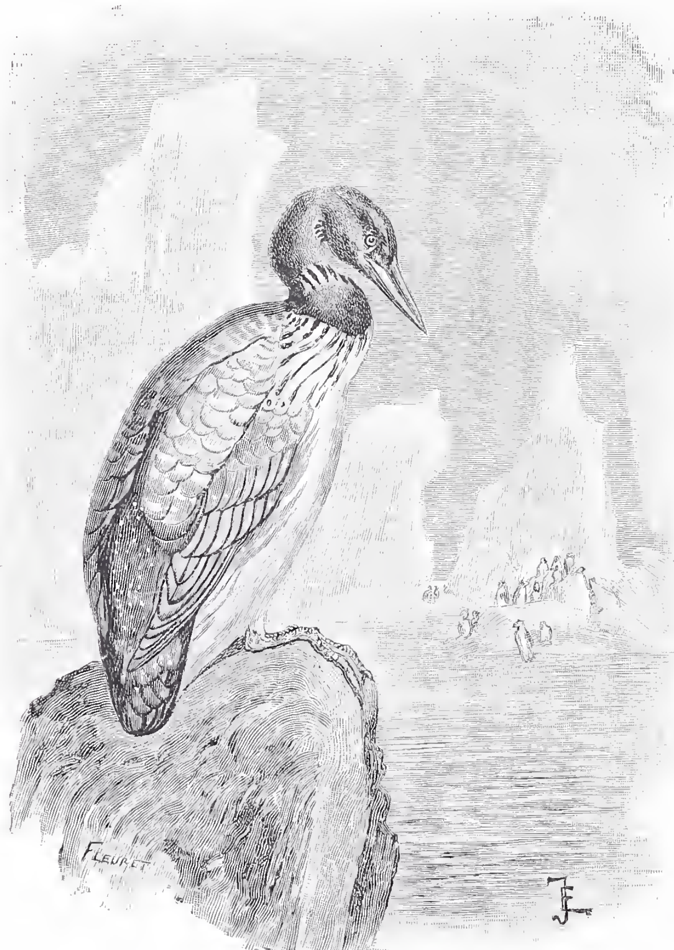
Le mâle adulte, dans cette espèce, a le front orné d'un bandeau noir qui se prolonge de chaque côté jusqu'aux yeux, le sommet de la tête et les joues d'un blanc pur, la nuque verte, la poitrine rose, les reins et le ventre noirs, les ailes blanches et noires, le bec bleuâtre et les pattes verdâtres. La femelle porte un costume d'un roux marron, rayé de brun, et a le bec et les pattes d'une nuance plus terne que chez le mâle.

Des Eiders se montrent de temps en temps sur nos côtes; mais pour voir ces Oiseaux en grandes colonies, il faut aller en Islande, dans le nord de la Scandinavie, au Spitzberg, à la Nouvelle-Zemble ou au Grœnland. Encore, dans cette dernière contrée, les Eiders sont-ils beaucoup moins nombreux qu'autrefois, les Grœnlandais ne se contentant pas de piller les nids, mais massacrant sans pitié les jeunes oiseaux et les adultes.

Ces beaux Canards sont aujourd'hui bien

connus et, comme il en a déjà été question à deux reprises dans ce même recueil (1), nous nous bornerons à citer ici quelques traits de leurs mœurs, d'après des observations récentes (2).

Contrairement à ce que l'on supposait, les Eiders ne sont pas des Oiseaux exclusivement marins; ils fréquentent aussi les lacs d'eau douce ; mais le bord de la mer est leur séjour de prédilection. Ils y restent même en hiver, car ils sont aussi peu sensibles au froid que les Cygnes, et il faut que la mer soit prise pour qu'ils se décident à quitter la place. Dans ce cas même, ils ne s'éloignent pas beaucoup des côtes et, aussitôt que le dégel commence, ils reviennent s'y livrer à la pêche des petits Crustacés et des Mollusques qu'ils capturent soit à la surface de l'eau, soit en plongeant, parfois, dit-on, jusqu'à vingt brasses de profondeur et qui constituent, plutôt que les Poissons, le fond de leur nourriture. Quand ils ne sont pas occupés à chercher pâture ils se tiennent à terre, sur des rochers dénudés, et c'est là qu'ils passent la nuit, au moins durant l'été.



Le Plongeon imbrim.

Les Eiders s'apparient de bonne heure et la ponte a lieu dès le mois d'avril ou, au plus tard, dans les premiers jours de mai. Dans une simple dépression du sol, sous un genévrier ou contre une pierre, la femelle jette quelques ramilles, quelques brins de bruyère qu'elle recouvre d'une couche de duvet arraché de son corps. Sur ce lit moëlleux elle dépose 5, 6, 7 ou 8 œufs d'un vert sale, à peu près de la grosseur d'un œuf d'Oie. Parfois deux femelles pondent dans le même nid, qui peut contenir alors 12 ou 14 œufs. Quand elle est obligée de quitter momentanément ses œufs, la mère les recouvre de duvet, autant pour les maintenir chauds que pour les dérober à la vue des Corbeaux et des Corneilles qu'elle considère, avec raison, comme ses pires ennemis. Ces Oiseaux, en effet, sont toujours aux aguets, et quand ils découvrent un nid abandonné, ils brisent les œufs ou enlèvent les jeunes pour les dévorer à loisir. Quelquefois même ils sont assez hardis pour s'attaquer aux adultes. Ainsi un jour, mon savant ami, le professeur R. Collett, de Christiania, vit une Corneille qui s'était jetée sur une femelle d'Eider, en train de couver et qui lui enfonçait dans le cou ses griffes acérées. Heureusement le mâle vint à la rescousse et engagea avec l'agresseur une lutte acharnée au cours de laquelle les deux adversaires roulèrent du haut d'une colline dans le lac voisin. Comme dans ce monde les larrons parviennent trop souvent à se tirer d'affaire, la Corneille eut la chance de ne pas se noyer et s'enfuit à tire d'aile. Quelquefois, pour plus de sûreté, les Eiders s'en vont nicher sur des rocs escarpés, à une trentaine de mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans de telles conditions, comment font-ils pour conduire à l'eau leurs petits, immédiatement après la sortie de l'œuf? On n'en sait rien et, jusqu'à preuve du contraire, on est forcé de tenir pour vrai le récit du gardien du phare de Winga, qui a affirmé à M. L. Lloyd avoir vu la mère transporter ses poussins un à un en les tenant dans son bec.

Le mâle se contente de veiller sur la femelle, mais ne prend aucune part à l'incubation qui dure environ quatre semaines et, dès que les petits sont éclos, il va rejoindre d'autres individus de son sexe avec lesquels il mène une vie de garçon, jusqu'à l'automne. Une de ces bandes, comprenant des centaines d'Eiders mâles qui, chose curieuse, semblaient se diri-

(1) *Magasin Pittoresque*, T. VII, p. 218 et T. VIII, p. 252 et 294.

(2) Voyez en particulier l'*Histoire des Oiseaux d'Europe* (*History of the Birds of Europe*, T. VI), de H.-E. Dresser, et la notice de M. Magaud d'Aubusson dans le *Bulletin de la Société d'Acclimation*, 1889, p. 896.

ger vers le nord, a été rencontrée par le docteur Malmgren, le 15 juillet 1861, à Shoal Point, sur la côte du Spitzberg, par 80° 10' de latitude. A l'arrière-saison, ces bandes reviennent ordinairement se joindre aux familles délaissées et forment avec elles des troupes très nombreuses d'individus d'âges et de sexes différents.

Autant les Eiders se montrent farouches dans les pays où, comme au Grœnland, ils sont constamment traqués et décimés, autant ils le sont peu dans le nord de la Scandinavie, où ils sont l'objet d'une protection relative et où ils peuvent se reproduire librement sur de petites îles nommées, pour ce motif, *Fugel vaas* (réserves à Oiseaux). Dans le Nordland ils viennent même nicher parfois jusque sous les escaliers extérieurs des maisons de pêcheurs. Ils sont presque aussi familiers en Islande, sur les îlots de Vigr et d'Odey, dans le nord-ouest de l'île, et sur celles du Vydey, d'Engey et d'Akrey, en face du port de Reykjavik. Ici, on a même poussé la précaution jusqu'à interdire de tirer un coup de fusil et de défendre aux navires entrant dans le port de saluer la terre autrement qu'en hissant leur pavillon. « C'est, dit le docteur Labonne (1), un spectacle fort intéressant que d'examiner, au pied de chaque motte de terre, ces Oiseaux couchés sur leurs œufs et si familiers, qu'ils se laissent caresser. »

Il serait bien à désirer que l'Eider fût partout l'objet de la même sollicitude, car il constitue une source de richesse pour les peuples du Nord, qui font une grande consommation de ses œufs, et qui récoltent soigneusement le duvet dont il garnit son nid. Ce duvet, lorsqu'il a été débarrassé des herbes, des brindilles et du duvet auquel il est mélangé, devient, en effet, l'édredon (*eider's down*, duvet d'Eider), qui est recherché depuis des siècles et qui se paie couramment 15 à 18 francs la livre. D'après M. Feddersen (2), l'Islande a exporté, en 1887, 6.202 livres d'édredon, le nord de la Péninsule scandinave 1.300 livres, et le Grœnland 325 livres environ, ce qui donne pour les trois pays un total de 7.827 livres. Mais comme chaque nid ne fournit en moyenne qu'une demi-once de duvet utilisable, ce total correspond au chiffre énorme de 180.248 nids mis en coupe réglée ou quelquefois entièrement détruits! On voit combien il serait urgent, pour empêcher l'anéantissement de l'espèce, de favoriser partout l'établissement et la prospérité de ces colonies d'Eiders, que l'on désigne en Islande sous le nom de *Varpesteder*.

Lorsque Nordenskiöld visita le Spitzberg, en 1858, il trouva sur les îles Dunen, près du Hornsund, des nids d'Eiders en telle quantité qu'il fallait marcher avec les plus grandes précautions pour ne pas les écraser. Tout à côté ou, çà et là, dans les mêmes nids avaient pondu des Bernaches, sortes d'Oies qui diffèrent des Oies ordinaires par leur taille plus faible, leurs formes plus sveltes, leur bec plus court, moins comprimé vers le bout et leur plumage de couleur sombre. L'espèce de Bernache qui nichait sur les îles Dunen en compagnie de l'Eider était le Bernache cravant (*Berniela brenta*), qui a la tête et le cou d'un brun foncé, avec des taches blanches formant un collier interrompu, le manteau brun, les ailes et la queue noires, les flancs nuancés de roux, le ventre blanc, le bec et les pieds noirs.

Assez rare dans l'Europe occidentale et plus encore dans l'Europe centrale, la Bernache cravant devient très commune sur les côtes septentrionales de l'Allemagne et de la Russie et dans la baie d'Hudson, mais ses véritables domaines ne commencent qu'au nord du 70° degré. C'est au-delà de cette limite qu'elle se reproduit régulièrement, jusque sous les plus hautes latitudes. Elle forme des colonies considérables à la Nouvelle-Zemble, sur l'île Melville et sur les côtes du Grœnland et les naturalistes de l'expédition de sir G.-S. Nares ont trouvé sur la terre de Grinnel, par 82° et demi de latitude nord, au milieu des neiges et des glaces, plusieurs nids de cette espèce, renfermant des œufs et des jeunes. Dans quelques-unes des contrées habitées par la Bernache cravant, on rencontre aussi une Oie qui se distingue de l'Oie cendrée (*Anser cinereus*) par sa taille plus faible, ses pattes roses et son bec plus court, et qui a été appelée, pour ce motif, Oie brachyrhynque (*Anser brachyrhynchus*) et le petit Cygne que Yarrell a désigné sous le nom de Cygne de Bewick (*Cygnus Bewicki*). On y trouve également un des plus beaux représentants de la famille des Plongeons, le Plongeon imbrim (*Colymbus glacialis*), reconnaissable à sa haute taille, à son manteau marqueté de blanc et de noir, à son ventre d'un blanc pur, à sa tête et à son cou noirs, avec une sorte de cravate et un collier rayés de noir sur fond blanc. Comme les autres Plongeons, cet oiseau a d'ailleurs le corps ovoïde, le cou flexible et onduleux, la tête fine, le bec très pointu, les pattes rejetées fortement en arrière, ce qui détermine sur le sol une attitude droite ou légèrement oblique. L'Imbrim, qui apparaît de temps en temps en automne et en hiver sur les côtes septentrionales de la France et qui visite régulièrement l'Écosse et l'Irlande, est déjà plus commun sur les îles Orkneys et sur les îles Hébrides et devient très abondant en Islande, en Norvège, le long des côtes septentrionales de l'Asie et de l'Amérique et au Grœnland; mais, chose curieuse, il paraît manquer au Spitzberg, où il est remplacé par

(1) *En Islande*, Paris, 1887, p. 8.

(2) *Bulletin de la Société d'Acclimatation* (*Revue des sciences naturelles appliquées*), 1890, p. 195 et suiv.

le Plongeon cat-marin, ou Plongeon à gorge rousse (*Colymbus septentrionalis*). Ce dernier, de même que le Plongeon lumière (*Colymbus glacialis*), se trouve d'ailleurs dans diverses contrées de l'Europe et de l'Amérique boréales habitées par l'Imbrim. Tous ces Plongeons ont à peu près les mêmes mœurs. Ils préfèrent aux eaux douces les eaux salées et se nourrissent surtout de Poissons et de Crustacés. Ils plongent sans le moindre effort et nagent parfois le corps entièrement submergé, la tête dépassant seule la surface de l'eau. Leur vol est rapide et élevé, mais sur le sol, leur démarche est des plus embarrassées. Ils font leur nid à la façon des Grèles, c'est-à-dire sur une sorte de radeau formé par des herbes flottantes, et pondant des œufs d'un brun verdâtre ou d'un roux olivâtre, parsemé de taches brunes ou noirâtres.

E. Oustalet.



QUATRE HOMMES ET UN CAPORAL

(NOUVELLE)

Suite et fin. — Voyez pages 365 et 389.

EXPLICATIONS (*suite*).

Puis vint le tour du numéro 3.

La perspective de périr comme ses deux précédents camarades l'avait, disait-il, tellement épouvanté, que, pour courir plus vite, il avait accroché son escopette à un arbre et avait filé comme un trait jusqu'à Alcoba.

Enfin le numéro 4 avoua que, affolé par la peur et l'imagination obsédée par la fin tragique des trois autres, il n'avait pas voulu donner au froid le temps de le saisir et qu'il avait fui à toutes jambes le ravin maudit.

— Vous ignorez sans doute, camarades, leur dit le caporal en les accablant de son regard le plus sévère, que l'abandon de son poste devant l'ennemi entraîne la peine de mort ?

— Bah ! mourir pour mourir, dit philosophiquement Lopez, autant que ce soit d'une balle dans la peau que d'une congestion causée par le froid.

— Eh bien, *hombres*, j'en suis fâché pour vous, mais vous allez être condamnés. Le devoir avant tout !

JUSTICE SOMMAIRE

Le caporal prit dans son havresac le code militaire, l'étala sur la table et se mit à le parcourir très attentivement.

Il lut à haute voix :

Tout soldat qui abandonne son poste devant l'ennemi est puni de mort.

La peine capitale, pour un soldat, consiste à être fusillé.

Le soldat passible de la peine de mort est fusillé par un peloton dit d'exécution et composé de quatre hommes au moins.



Il lut à haute voix :

Ici Rodriguez s'arrêta, devint perplexe.

— Diable ! se dit-il en lui-même, s'il faut quatre hommes pour en fusiller un, comment vais-je faire ? — « Quatre hommes au moins » — Ça y est en toutes lettres. Ce ne peut donc être ni un, ni deux, ni trois... Mais alors, l'exécution devient impossible !

Il feuilletait le livre avec une ardeur fébrile, désespérant d'y trouver la solution de l'inextricable problème offert à sa conscience de justicier, lorsque ces mots vinrent éveiller son attention :

L'uniforme, c'est le soldat.

— Parfait ! s'écria-t-il sans chercher à pénétrer le sens philosophique de cet aphorisme militaire.

Il ferma son livre de l'air d'un augure qui va rendre des oracles, et, s'adressant à ses hommes :

— Vous êtes convaincus, leur dit-il, d'avoir déserté votre poste devant l'ennemi.

— Nous l'avouons, firent les coupables.

— En conséquence, moi, Rodriguez y Bramador y Fuentes, votre chef, je vous condamne à être passés par les armes.

Les quatre miliciens se regardèrent, éperdus.

— Donc, continua l'inflexible caporal, vous allez, à l'instant même, vous fusiller...

— *Nous* fusiller ! protestèrent d'une seule voix les condamnés.

— Parfaitement, vous fusiller.

Sanchez, blême d'indignation et de frayeur, s'avança vers le chef.

— Jamais, entendez-vous bien, caporal, jamais, malgré la soumission qui vous est due, nous n'obéirons à un ordre pareil !

— Pourtant il le faut. Vous n'êtes que quatre ;

vous devez donc vous fusiller vous-mêmes, à tour de rôle.

— Nous suicider !

— Eh! qui vous parle de vous suicider? Vous allez vous former en peloton d'exécution; puis, à mon commandement, vous tirerez ensemble sur vos uniformes respectifs.

— Sur nos uniformes?

— Eh bien, oui, sur vos uniformes... Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi? Si vous connaissiez comme moi les règlements militaires, vous sauriez que l'uniforme c'est le soldat. Allons, déshabillez-vous et que cela finisse.

EXÉCUTION

Machinalement, nos quatre miliciens obéirent.

Ils se dépouillèrent de leur shako, de leur tunique... Gomez avait même commencé à retirer sa culotte, quand d'un geste le caporal l'arrêta.

— Inutile, fit-il observer. Bien que le règlement ne formule rien de positif à cet égard, je crois que ce qui constitue l'uniforme c'est surtout la coiffure et la tunique.

Lorsqu'ils furent tous en bras de chemise :

— Maintenant, interrogea Lopez, que faut-il faire?

Le caporal lui prit des mains les effets qu'il venait de quitter et les emporta au dehors.

Presque aussitôt il rentra, fit ranger ses hommes sur une seule ligne, et leur ayant, d'un ton grave et solennel, donné lecture des dispositions du code militaire en vertu desquelles il allait avoir le regret de les faire fusiller, il ouvrit la fenêtre du corps de garde.

— « L'uniforme c'est le soldat » dit-il en leur désignant du doigt le vêtement et la coiffure de Lopez accrochés aux branches d'un jeune bouleau. Quand je lèverai mon bras, vous mettrez en joue; quand je l'abaisserai, vous ferez feu tous ensemble. Est-ce compris?

— Oui, caporal.



Au signal convenu, une quadruple détonation retentit.

Au signal convenu, une quadruple détonation retentit, répercutée par tous les échos de la sierra.

Successivement les soldats Sanchez, Gomez et Pérez subirent le même sort que leur ami Lopez.

Et l'écho de ces vastes solitudes ne redevint silencieux que lorsque l'implacable Bellone eut tiré une complète et légitime vengeance de la trahison dont elle avait été l'objet de la part de ces serviteurs indignes.

* * *

Lorsque, après l'exécution, nos quatre héros allèrent recueillir leurs dépouilles mortelles, ils constatèrent avec une évidente satisfaction que les balles avaient crépité autour *d'eux* sans pouvoir les atteindre.

Mais la justice était satisfaite. Le devoir avant tout, *hombres!*

ÉMILE PECH.

COUVRE-PIED EN DENTELLE DU LIT D'APPARAT DE LOUIS XIV

Ce couvre-pied a eu des aventures, comme tant d'œuvres d'art dispersées par les premières et violentes tempêtes de la Révoluton.

Il est revenu aujourd'hui à sa première destination, grâce à la sagacité de M. Victor Bart, qui a écrit à son sujet une fort élégante et instructive plaquette où l'auteur nous a gracieusement permis de puiser nos renseignements.

De l'avis de M. Bart, dont l'opinion a toute autorité en la matière, ce couvre-pied dut être exécuté par les princesses de la famille royale vers 1682, un an avant la mort de Marie-Thérèse, dont les armes figurent dans l'armorial de cette dentelle.

Dans l'ovale central, intérieurement bordé de fleurs de lis, se détachent les armes de France et de Navarre surmontées de la couronne royale, entourées des colliers des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit et supportées par deux anges.

Ce motif s'appuie en haut et en bas à deux écussons répétant le chiffre du roi et de la reine, un double L, un M et un T entrelacés, couronnés et encadrés de palmes. A gauche deux petits écussons, ceux du Dauphin, fils de Louis XIV, et de la Dauphine, Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière; à droite ceux de Philippe d'Orléans et de sa seconde femme, Elisabeth-Charlotte de

Bavière, composent un second ovale décoratif. Et enfin sur les quatre faces intérieures nous trouvons : en bas les armes de la reine et le chiffre de la Dauphine (les lettres M. A. C. V. B. entourées de dauphins) ; et, en suivant la bordure par la gauche, dans un angle, les armes de Lorraine, puis le chiffre encore du roi et de la reine ; le lion de Hollande ; le chiffre de la Dauphine et celui de Henriette d'Angleterre ; dans l'angle du haut à droite un écusson dont les mains entrelacées rappellent la paix de Nimègue ; le chiffre du roi et de la reine, et en dernier lieu, dans l'angle inférieur de droite, le lion des comtes de Flandre.

Cette pièce fut longtemps considérée comme perdue. C'est seulement en 1858 qu'elle se trouva exposée aux yeux du public. Elle faisait partie de la succession de Mlle Henriette Savalette de Lange, morte sans héritiers, à Versailles, le 6 mai de cette même année. C'est là que M. Victor Bart la reconnut. Il s'empressa de faire part de sa découverte à l'administration compétente et lui offrit ainsi le moyen de faire rentrer à l'État cette précieuse dentelle. Aujourd'hui le palais de



Musée de Versailles. — Couvre-pied du lit d'apparat de Louis XIV.

Versailles nous la montre admirablement conservée dans le point de Venise employé, et ses dimensions qui sont : hauteur 2m05, largeur 1m85. Recueillie d'abord au Musée des Souverains, elle revint, lors de la disparition de ce Musée, à sa destination première.

Ce travail fut, paraît-il, attribué aux demoiselles de Saint-Cyr. M. Bart combat cette opinion en mettant en regard la date de la fondation de l'Institut des filles de Saint-Louis (1685) et celle (1682) de l'installation définitive de Louis XIV à Versailles.

Ce couvre-pied aurait été ouvré à cette dernière date, c'est-à-dire deux ans après le mariage de la Dauphine et un an avant la mort de Marie-Thérèse, les armes des deux princesses figurant dans la décoration.

Jean Le Fustec.

ERRATA

Page 12, col. 2, 43e ligne, au lieu de : Parmi tous ces animaux, lisez : Parmi tous ces hommes.

Page 295, col. 2, lignes 21 et 22 et ligne 29, au lieu de : *Sterner hirundo*, lisez : *Sterna hirundo;* lignes 31 et 32, au lieu de : *Sterner fleuriatilis*, lisez : *Sterna fluviatilis.*

Page 297, légende de la gravure et page 298, col. 1, ligne 21, au lieu de : *Harelida*, lisez *Harelda.*

Page 298, col. 1, ligne 52, au lieu de : Isbach: lisez : Islande ; col. 2, ligne 37, au lieu de : Secboton et Hanrie Brown, lisez : Seebohm et Harvie Brown.

Le Gérant : R. SIMON.

Paris — Typ. du Magasin Pittoresque, D'Albas, directeur, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

A travers Londres, la Royal-Academy, 38.
Académie française (réceptions à l'), Anatole France, 6, Gaston Paris, 55; marquis Costa de Beauregard, 84.
Actualités (les) géologiques au Muséum, 234, 247.
Adélaïde (Madame), 185.
Aérostation scientifique en Allemagne, 50.
Affiche (un maître de l'), Mucha, 65.
Alfriston (le presbytère d'), 136.
Alpines (les troupes), 82, 159.
Amel (Mme), chansons d'aïeules, 166.
Amiens (horloge de la place Gambetta à), 33.
Amour (l') écolier, 86.
Antigone, 271.
Antisepsie (l') chez le coiffeur, 303.
Arbres géants de la Californie (l'exploitation des), 104.
Argentaurum (l'), 355.
Art (l') d'escalader les montagnes, 258.
Arts décoratifs (le Gobelet des), 27.
Athènes aujourd'hui, 156.
Automobile (le bicycle), 87.
Automobiles (les) en 1833, 226.
Aumale (le duc d'), 169.
Aumonières, Trésor de Sens, 181.
Aventures de Football et Polo, esquires, 164, 204, 284, 340, 356.
Aveu (l'), 238.

Ba'albek (visite à), 362.
Bacchante (céramique), 16.
Ballade du Pédagogue, 115.
Ballons contre sous-marins, 347.
Ballons-sondes (les), 12.
Banque (la) de France, 382.
Bazar de la Charité (incendie), 155.
Belgrade (une médaille commémorative de la paix de), 47.
Bichette (la mort de) au Muséum d'histoire naturelle, 101.
Bicycle (le) automobile, 87.
Blanche (la Maison), 109.
Bonne garde (poëmes rustiques), 39.
Bourbaki, 332.
Boutigny, peinture, 233.
Brasero vénitien du musée Correr, 115.
Brouillet, peinture, 153.
Brunetière (M. Gaston Paris et M.), 59.
Brustolon, 89.
Budapest (le nouveau Parlement de), 57.
Burnous (le), 14, 22.

Californie (l'exploitation des arbres géants de la), 104.
Calvaire (le) de Montmartre, 311.
Canons silencieux et invisibles, 263.
Canovas del Castillo, 287.
Carmagnole (la) de la paix, 254.
Carpentier (peinture de Mlle), les Chandelles, 113.
Cathédrale de Sens: cinq tableaux de François Lemoyne, 41; le tombeau du Dauphin et de la Dauphine, 372.
Centenaire (le) de Schubert, 78.
Cent mille mètres cubes de falaise à la mer, 63.
Céramique moderne, Bacchante, 16, faïences, 59.
Chagrin (premier), 137.
Chaîne des marguerites (la), mœurs américaines, 124.
Chandelles (les), 113.
Chansons d'aïeules, Mme Amel, 166.
Chantiers de l'Exposition de 1900, 359.
Charbon (l'électricité directement extraite du), 90.
Charlet, son monument près de la gare de Sceaux, 183.
Chat (le), la Cane et ses petits, 136.
Château grand-ducal de Schwerin, 176.
Chef-d'œuvre (le) de Dieu, 382.
Chemin de fer à un seul rail, 107
Cinq tableaux de François Lemoyne, cathédrale de Sens, 41.
Cinquantaine (la), 310.
Claude, carton de tapisserie, 225.
Club de femmes, 138.
Communion (la) des Saints, 283.
Concert européen, 144.
Constant (Benjamin), peinture, 169
Corps opaques (la vision directe à travers les), 39.
Correr (Brasero vénitien du musée), 115.
Costa de Beauregard (réception à l'Académie française de M. le marquis), 84.
Couleurs (le sens des), 69.
Couvre-pied en dentelle du lit d'apparat de Louis XIV, 407.
Créoles de Cuba (superstitions des) 34.
Crypte de Pasteur, 73.
Cryptoprocte (le), 115.
Cuba (superstitions des créoles de), 34.
Curiosité dieppoise (une) les Gobes, 274.
Curiosités étymologiques : le sou percé, 206.
Curiosités philologiques : se donner du tintouin, 37 ; pour un point Martin perdit son âne, 54.

Décoration des tissus (nouveau procédé de), 244.
Delacroix-Garnier (Mme), peinture, 197.
Delobbe, peinture, 257.
Dénoisilleuses de Gourdon, 292.
Député musulman (un), 52.
Derviche (le) et le Renard (fable), 11.
Descelles, la Nourrice improvisée, peinture, 129.
Deux monuments, 259.
Dindon (le) et le vieux coq, 147.
Divertissements (les) des environs de Paris sous Louis XIV, 327.
Dompteur (le) d'abeilles, 342.
Doucet (Villemain et Camille), 100.
Doudou (le) de Mons, 307.
Duse (Eleonora), 207.

Eastwood, monument de Florian, architecture, 105.
École professionnelle d'Yzeure, 139.
Électricité (l') directement extraite du charbon, 90.
Électricité (l') motrice et la loi, 374.
Éléphant (l') blanc de Siam, 314.
Éleveurs de souris (les petits métiers), 218.
Empereur (réception de l') et de l'impératrice de Russie par l'Académie française, 153.
Enfant (l') aux noisettes, 327.
Enfants : Jeux et jouets, 178 ; les signes du génie chez les enfants, 190 ; les enfants au Japon, 213.
Enfants jouant aux cartes, 49.
En passant, 282, 306.
Errata, 407.
Espagnol (l') sans Gand, 119.
État (un) en guerre contre une chenille, 378.
Étoile (l') filante, 173, 192.
Étudiants (aux), 206.
Excentricités américaines : une ville des Mille et Une Nuits, Saint-Augustin en Floride, 44.
Excentriques (les) 203, 222, 255.
Expédition au Pôle sud, 330.
Exploitation (l') des arbres géants de la Californie, 104.
Exposition (l') de 1900 : M. A. Picard, 179 ; les palais des Champs-Élysées, 188 ; le pont Alexandre III, 210 ; le Mariage civil, nouvelle tapisserie des Gobelins, 225 ; le Roman au XVIII[e] siècle, nouvelle tapisserie des Gobelins, 377 ; visite aux chantiers, 359.

Fables : Le Derviche et le Renard, 11 ; le Renard et l'Oison, 46 ; le jeune Singe et le vieux magot, 99 ; le Chat, la Cane et ses petits, 136 ; le Dindon et le vieux Coq, 147 ; l'Hirondelle de mer et le Martinet, 207 ; l'Enfant aux noisettes, 327 ; le Clou, 358.
Faïences de M. Lachenal (céramique moderne), 59,
Fakirs (les secrets des), 30, 46.
Falaise à la mer (cent mille mètres cubes de), 63.
Ferrier (Gabriel) peinture, 345.
Fête (la) des Vignerons, 323.
Fête nationale du pays de Galles, 242.
Florian (le monument de), 105.
Football (les chevaliers du), mœurs américaines, 124.
Français (le paysagiste), 213.
France (Anatole), 6.
Frémiet (sculpture), 289.
Frère (le) Joseph, 99.

Gais propos du cousin Jacques, 127, 182, 202, 238, 270, 309, 387.
Galerie Pitti, à Florence, 273.
Galilée (un portrait de), 273.
Galles (pays de) fête nationale, 242.
Gand (l'Espagnol sans), 119.
Gaudez, monument de Florian, sculpture, 105.
Gauquié, monument de Watteau, sculpture, 1.
Génie (les signes du) chez les enfants, 190.
George Sand (manie de), 26.
Gérôme (les statuettes du peintre), 121.
Gobelet des Arts décoratifs, 27.
Gobes (les), 274.
Grand'route (la), 267.
Grant (le tombeau du général) et les fêtes du jour de Grant, 223.
Gregh (Fernand), 194.
Greuze (le premier tableau de), 9.
Guillou (tableau) les Sardinières, 24.

Haag, peinture, 321.
Hansom-cabs électriques, 172.
Harmonie, 345.
Hirondelle (l') de mer et le martinet, 207.
Histoire naturelle (le Musée municipal d'), 246.
Homme (l') à la tête qui grossit, 235, 251, 267.
Homme (l') de l'Age de Pierre, 289.
Horloge de la place Gambetta à Amiens, 33.
Hourst (la mission), 35.
Hovas (les) et l'insurrection de Madagascar, 3, 17.
Ile (l') de Samos, 86, 114.
Incendie du bazar de la Charité, 155.
Incubation artificielle, 254.
Influence (de l') de la musique sur la respiration et la circulation, 135

Japon (les enfants au), 213.
Jeux et jouets d'enfants, 178.
Joigneaux (le monument de Pierre), 241.
Joseph (le frère), 99.
Jouets (les), 395.
Joueur (le) de flûte, 257.
Joyeuse famille (la), 92.
Jubilé (le) de la reine Victoria, 227.

Lancret, l'Automne, peinture, 399.
Lauraguais (le), 249.
Lachenal : buste en céramique, 16 ; faïences (céramique moderne), 59.
Laurens (J.-P.), le Lauraguais, peinture, 249 ; Anne Dubourg, peinture, 393.
Leloir (Maurice), carton de tapisserie, 377.
Lemaître (Jules), 370.
Lemoyne (cinq tableaux de) à la cathédrale de Sens, 41.

Madagascar (les Hovas et l'insurrection de), 3, 17.
Madame Adélaïde, 185.
Maison (la) Blanche, 109.
Maison (la) du bonheur, 302, 322.
Maître de l'affiche (un) : Mucha, 65.
Manie de George Sand, 26.
Mantegna, le Christ au Jardin des Oliviers, peinture, 353.
Marceau, 233.
Marchands de bouts de cigares, 250.
Marcille (les ponts), 286.
Mariage (le) au quinzième siècle, 191.
Mariage (le) civil en 1792, tapisserie des Gobelins, 225.
Médaille (une) commémorative de la paix de Belgrade en 1739, 17.
Meilhac (Henri), 255,
Menu des fêtes franco-russes, 334.
Métiers (les petits) : Éleveurs de souris, 218 ; marchands de bouts de cigares, 250.
Meuble de la Restauration, 361.
Microphonographe (le), 318.
Miettes de l'histoire : Est-il possible ? Bonne répartie. 10 ; Un portrait, Gourmandise. 11 ; Henri IV, le général O'Kelly, 24 ; légèreté du marquis de Goaslin, 47 ; Ordonnance de Charles le Chauve, 212 ; le président Jackson, un mot de Wellington, colère d'un ambassadeur de France, les anguilles de Sicile, 238 ; spirituelle flatterie, juste critique, le P. Cotton et Louis XIII, un mot de Mme de Staël, 270 ; Comment fut fiancé Henri IV à cinq ans, 291.
Milan (vers), 306.
Miribel (le général de) à Puébla, 298.
Mission Hourst (la), 35.
Mœurs américaines : la chaîne des marguerites ; les chevaliers du football, 124.
Moines grecs de la Thessalie, 346.
Mola-Mola (poisson-soleil), 31.
Monuments : de Watteau, 2 ; horloge de la place Gambetta, à Amiens, 33 ; le nouveau parlement de Budapest, 57 ; de Florian, 105 ; de Charlet, 183 ; de Pierre Joigneaux, 241 ; d'Émile Augier, 260 ; de Molière, 261 ; de Victor Hugo, 329.
Moreau (Mathurin), sculpture, 241.
Mort (la) de Bichette au Muséum d'histoire naturelle, 101.
Moulin (au) de Kermaux, 219.
Mucha (un maître de l'Affiche) 65.
Murillo (tableau de), Enfants jouant aux cartes, 49,
Musée d'Amsterdam, peinture de Jan Steen, 93 ; peinture de Rembrandt, 217.
Musée de l'Armée, 386.
Musée des Arts décoratifs, gobelet, 27.
Musée Cernuschi, 335.
Musée Correr à Venise, 115.
Musée de Dresde, premier tableau de Greuze, 9.
Musée Galliera, 113.
Musée du Luxembourg, sculpture décorative, 376.
Musée du Louvre, l'Automne, peinture de Lancret, 399.

Musée de Munich, peinture de Murillo, 49.
Musée (le) municipal d'Histoire naturelle, 246.
Musée d'Olympie, 117, 131.
Musée Plantin (le), 299.
Musée de Tours, peinture de Mantegna, 353.
Musée de Versailles : peinture de Nattier, 185 ; meuble Restauration, 361 ; couvre-pied de dentelle, 407.
Muséum d'histoire naturelle : les nouvelles galeries, 11; la mort de Bichette, 101; les actualités géologiques, 234, 247.
Musique (influence de la) sur la respiration et la circulation, 135.

Nansen, 150.
Narghilé (le), 209.
Nattier, peinture, 185.
Nourrice improvisée, 128.
Nouvelles : 14, 43, 70, 102, 164, 173, 235, 302, 365.
Nouvelles galeries du Muséum d'Histoire naturelle, 11.
Nuit (la) de thermidor, 367.

Oiseaux des régions boréales, 198, 234, 295, 403.
Olympie (pages d'outre-mer : à), 116, 131.
Omnibus (un) à vapeur, 80.
Orange (Maurice), peinture, 209.

Pages d'outre-mer : à Olympie, 116, 131; Athènes aujourd'hui, 156 ; Salonique, 350.
Pages fleuries, 380.
Pain (le) de Paris, 315.
Palais (le) de Péterhof, 279.
Paris (Gaston), 35.
Paris (M. Gaston) et M. Brunetière, 59.
Parlement (le nouveau) de Budapest, 57.
Pasteur (crypte du tombeau de), 73.
Pêche à la ligne, 376.
Pédagogue (ballade du), 115.
Pénétration (grandes voies de), 94.
Péterhof (le palais de), 279.
Piano (sonnet du), 171.
Picard (A.) commissaire général de l'Exposition de 1900, 179.
Pille (Henri), 147.
Piscifacture (la) sur les côtes françaises, 75.
Place Gambetta à Amiens (l'orloge de la), 33.
Poèmes rustiques, Bonne garde, 39
Poésie (la) de Richepin, 130, 140.
Poisson-soleil mola-mola, 31.
Pôle sud (expédition au), 330.
Polichinelle (sur un vieux), 74.
Pont Alexandre III (le), 210.
Ponts (les) Marcille, 286.
Porte-bouquet (un), 240.
Premier chagrin, 137.
Premier tableau de Greuze, 9.
Presbytère (le) d'Alfriston, 136.

Quatre francs dix sous, 43, 62.
Quatre hommes et un caporal, 365, 389, 406.
Quinte et quatorze, 196.

Rail (un chemin de fer à un seul), 107.
Réception de l'empereur et de l'impératrice de Russie par l'Académie française, 153.
Rembrandt (les Syndics des drapiers de), peinture, 217.
Renard (le) et l'Oison, fable, 46.
République (la) amenant les enfants vers l'instruction, 313.
Respiration (la) et la circulation (influence de la musique sur), 135.
Résurrection (la) des roses, 46.
Richepin (la poésie de), 130, 140.
Rodin, sculpture, 329.
Roman (le) au dix-huitième siècle, 377.
Rondel du retour des nourrices, 117.
Roses (la résurrection des), 46.
Rossignol (le suicide d'un), 166.
Royal Academy (A travers Londres, la), 38.
Roze (Albert), sculpture, 313.

Saint-Augustin en Floride (Une ville des Mille et une Nuits), excentricités américaines, 44.
Saint-Maurice (Trésor de), 315.
Salonique, 350.
Samos (île de), 86, 114.
Sarcey (M. Francisque), 305.
Sardinières (les), 24.
Schubert (le centenaire de), 78.
Schwerin (château grand-ducal), de) 176.
Sculptures (les) sur bois, 391.
Secrets des fakirs, 30, 46.
Seignac, peinture, 137.
Sens (cinq tableaux de François Lemoyne, la cathédrale de), 41.
Sens (le) des couleurs, 69.
Signes (les) du génie chez les enfants, 190.
Singe (le jeune) et le vieux Magot, 99.
Soit! on ne chantera plus, 70.
Sonnet du piano, 171.
Sonnets célèbres, 62.
Sou percé (le), curiosités étymologiques, 206.
Spithead (revue navale de), 230.
Statuettes (les) du peintre Gérôme, 121.
Steen (la Joyeuse famille, tableau de Jan), 92.
Suicide (le) d'un rossignol, 166.
Superstitions (les) des créoles de Cuba, 34.
Syndics (les) des drapiers de Rembrandt, 217.

Tapisseries (nouvelles) des Gobelins pour l'Exposition de 1900: le Mariage civil en 1792, 225; le Roman au dix-huitième siècle, 377.
Théâtre d'Orange, 264.
Tombeau du Dauphin à Sens, 372.
Tombeau (le) du général Grant et les fêtes du jour de Grant à New-York, 223.
Tramways tubulaires de Paris, 19.
Trésor de Saint-Maurice, 315.
Trésor de Sens, aumonières, 181.
Troupes (les) alpines, 82, 159.
Tubulaires (tramways), 19.

Vapeur (un omnibus à), 80.
Vesoul (à), 282.
Victor Hugo (monument de), 329.
Victoria (Jubilé de la reine), 227.
Vieux polichinelle (sur un), 74.
Vieux souvenirs, 320.
Vignerons (la fête des), 323.
Ville (A la), 102, 111, 123.
Ville des Mille et une Nuits (une), Saint-Augustin en Floride, excentricités américaines, 44.
Villemain et Camille Doucet, 100.
Vision directe à travers les corps opaques, 39.
Visite à Ba'albek, 362.
Voies (les grandes) de pénétration, 94.

Watteau (monument de), 2.
Weerts, peinture, 369.

Yzeure (école professionnelle d'), 139.

TABLE PAR ORDRE DES MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE.

Aumônières du Trésor de Sens, 181. Brasero vénitien du Muséet Correr, 115. Calvaire de Montmartre, 311. Château grand-ducal de Schwerin, 176. Médaille commémorative de la paix de Belgrade, 47. Olympie (à), 116, 131. Presbytère d'Alfriston, 136. Théâtre d'Orange, 264; Visite (une) à Ba'albek, 362.

ARCHITECTURE.

Athènes aujourd'hui (Pages d'outre-mer), 156. Banque de France, 382. Château grand-ducal de Schwerin, 176. Crypte du tombeau de Pasteur, 73. Exposition de 1900 : palais des Champs-Elysées, 188; pont Alexandre III, 210, 359. Horloge de la place Gambetta à Amiens, 33. Maison (la) Blanche, 109. Musée Plantin à Anvers, 299. Muséum d'Histoire naturelle, les nouvelles galeries, 11. Nouveau parlement de Budapest, 57. Palais de Péterhof, 279. Presbytère d'Alfriston, 136. Théâtre d'Orange, 264. Tombeau du général Grant, 223. Ville (une) des Mille et une Nuits : Saint-Augustin en Floride, 44.

BIOGRAPHIE.

Aumale (le duc d'), 169. Bourbaki, 332. Canovas del Castillo, 287. Centenaire (le) de Schubert, 78. Charlet, 183. Costa de Beauregard (M. le marquis), 84. Dubourg (Anne), 393. Duse (Eleonora), 207. France (Anatole), 6. Jubilé de la reine Victoria, 227. Joseph (le Frère), 99. Maître (un) de l'Affiche : Mucha, 65. Manie (une) de George Sand, 26. Marceau, 233. Meilhac (Henri), 255. Paris (Gaston), 55. Picard (M. A.) commissaire général de l'exposition de 1900, 179. Premier (le) tableau de Greuze, 9. Villemain e Camille Doucet, 100.

COSTUMES, MEUBLES, OBJETS DIVERS.

Antigone, médaille par M. Léon Bottée, 271. Aumônières du Trésor de la cathédrale de Sens, 181; Brasero du Musée Correr, 115. Buste, torchère et chaise de Brustolon, 89. Couvre-pied en dentelle du lit d'apparat de Louis XIV au Musée de Versailles, 408. Faïences de M. Lachenal, 16, 59. Fête (la) des Vignerons, 323. Gobelet des Arts décoratifs, 27. Médaille commémorative de la paix de Belgrade, 47. Menu des fêtes franco-russes, 334. Mœurs américaines : les Chevaliers du football, 124 Meuble de la Restauration au Musée de Versailles, 361. Musée (au) Cernuschi, 335. Nouveau procédé de décoration des tissus, mécanique et panneau, 246. Pêche (la) à la ligne, vase décoratif au Musée du Luxembourg, 376. Porte-bouquet (un) en argent doré et repoussé, 240. Sculpture sur bois en Suisse, 391. Tapisseries des Gobelins pour l'Exposition de 1900 : le Mariage civil en 1792, 225 ; le Roman au XVIIIe siècle, 377. Trésor de Saint-Maurice, 315.

ÉCONOMIE, INDUSTRIE, STATISTIQUE.

Argentaurum (l'), 355. Automobiles (les) en 1833, 226. Ballons contre sous-marins, 347. Banque (la) de France, 382. Bicycle (le) automobile à benzine, 87. Canons silencieux, invisibles et sans recul, 263. Céramique moderne, 16, 59. Chemin (un) de fer à un seul rail, 107. Dénoisilleuses (les) de Gourdon, 292. Dompteur (le) d'abeilles, 342. École professionnelle d'Yzeure, 139. Electricité (l') directement extraite du charbon, 90. Électricité (l') motrice et la loi, 374. Etat (un) en guerre contre une chenille, 378. Etrange procédé d'incubation artificielle, 254. Exploitation (l') des arbres géants en Californie, 104. Exposition de 1900 : M. A. Picard, 189; Pont Alexandre III, 210 ; Visite aux chantiers, 359. Grandes voies de pénétration, 94. Hansom-cabs électriques, 172. Ile (l') de Samos 86, 114. Métiers (les petits) : éleveurs de souris, 218; marchands de bouts de cigares, 251. Microphonographe, 318. Omnibus (un) à vapeur, 80. Pain (le) de Paris, 315. Piscifacture (la) sur les côtes françaises, 75. Ponts (les) Marcille, 286. Premières machines à écrire, 246. Procédé (un nouveau) de décoration des tissus, 244. Sculptures sur bois, 391. Tramways tubulaires de Paris, 19. Ville (une) des Mille et une Nuits : Saint-Augustin en Floride, 44.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Art (l') d'escalader les montagnes, 258. Cent mille mètres cubes de falaise à la mer, 63. Château grand-ducal de Schwerin, 176. Curiosité dieppoise : les Gobes, 274. Éléphant (l') blanc de Siam, 314. Enfants (les) au Japon, 213. Expédition (une) au Pôle sud, 330. Exploitation (l') des arbres géants de la Californie, 104. Grandes (les) voies de pénétration, 94. Hovas (les) et l'insurrection à Madagascar, 3, 17. Ile (l') de Samos, 86, 114. Mission (la) Hourst, 35. Moines (les) grecs de la Thessalie, 346. Nansen, 150. Pages d'outre-mer : à Olympie, 116, 131 ; Athènes aujourd'hui, 156 ; Salonique, 350. Parlement (le nouveau) de Budapest, 57. Secrets (les) des Fakirs, 30, 46. Superstitions des créoles de Cuba, 34. Ville (une) des Mille et une Nuits : Saint-Augustin en Floride, 44. Visite (une) à Ba'albek, 362.

HISTOIRE.

Anne Dubourg et Henri II, 393. Dauphin (le) fils de Louis XV e la Dauphine, leur tombeau dans la cathédrale de Sens, 372. Espagnol (l') sans Gand, 119. Ile (l') de Samos, 86, 114. Madame Adélaïde, 185. Maison (la) Blanche, 109. *Miettes de l'histoire :* Comment fut fiancé Henri IV à cinq ans, 291 ; Est-il possible? Bonne répartie, 10; Marquis (le) de Coaslin, 47 ; Ordonnance de Charles-le-Chauve, le Chien de Jean-de-Nivelle, Combat de la route, 212 ; Portrait (un), Gourmandise, 11 ; Président (le) Jackson, parole de Wellington, Emeric de Barrault, ambassadeur de France

en Espagne. Répartie de l'empereur Galba, 238; Quatrain de d'Aubigné, Un mot du général O'Kelly après Fontenoy. Nuit de Thermidor, 367. Paix de Belgrade : médaille commémorative, 47. Réception de l'empereur et de l'impératrice de Russie par l'Académie française, 153. Reine (la) Victoria. jubilé, 227. Tombeau du général Grant et les fêtes du « Jour de Grant », 223.

LITTÉRATURE, CRITIQUE, POÉSIE, PHILOLOGIE, MORALE, ÉDUCATION.

Littérature, Critique. — Antigone, 271. Aumale (le duc d'), 169. Brustolon, 89. Centenaire (le) de Schubert, 78. Céramique moderne, 16, 59. Chandelles (les), 113. Chansons d'aïeules, Mme Amel, 166. Charlet, 183. Concert (le) européen, 144. Deux monuments (Augier, Molière), 259. Duse (Eleonora), 207. Enfants jouant aux cartes, 49. En passant : à Vesoul, 282; vers Milan, 306. Fête nationale du pays de Galles, 242. Florian (monumen, de), 105. France (Anatole), 6. Gais propos du cousin Jacques, 127, 182, 202, 238, 270, 309, 387. Gobelet des Arts décoratifs, 27. Gregh (Fernand), 194. Harmonie, 345. Joueur (le) de flûte, 257. Joyeuse (la) famille, 92. Lancret, 399. Lemaître (Jules), 370. Mariage (le) au quinzième siècle, 24. Meilhac (Henri), 255. Mucha (un maître de l'affiche), 65. Orange (théâtre d'), 264. Pages fleures, 380. Paris (M. Gaston), 55. Paris (M. Gaston) et M. Brunetière, 59. Pille (Henri), 147. Poésie (la) de M. Richepin, 130, 140. Réception à l'Académie française de M. le marquis Costa de Beauregard, 84. Réception de l'empereur et de l'impératrice de Russie par l'Académie française : poésie de M. François Coppée, 153, Rembrandt, les Syndics des drapiers, 217. Résurrection des Roses, 46. Sardinières (les), 24. Sarcey (M. Francisque), 305. Statuettes (les) du peintre Gérôme, 121. Victor Hugo (monument de), 329. Villemain et Camille Doucet, 100.

Poésie. — Amour (l') écolier, 86. Aveu (l'), 240. Ballade du Pédagogue, 115. Carmagnole (la) de la Paix, 254. Chat (le), la Cane et ses petits, fable, 136. Chef-d'œuvre (le) de Dieu, 382. Cinquantaine (la), 350. Clou (le), fable, 358. Communion (la) des saints, 283. Derviche (le) et le Renard, fable, 11. Dindon (le) et le vieux coq, fable, 147. Enfant (l') aux noisettes, fable 327. Grand'-route (la), 267. Jeune (le) singe et le vieux magot, fable, 99. Au Moulin de Kermaux, 219. Poème rustique : bonne garde, 39. Renard (le) et l'Oiseau, fable, 46. Rondel du retour des nourrices. 117. Sonnets célèbres, 62. Strophes de M. François Coppée à LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie, 155. Sur un vieux polichinelle, 74.

Impressions, Récits, Nouvelles. — Aventures de Football et de Polo, esquires, 164, 204, 284, 340, 356. Burnous (le), 14, 22. En passant, 282, 306. Etoile (l') filante, 173, 192, 220. Gobes (les) 274. Homme (l') à la tête qui grossit, 235, 251, 267. Maison (la) du bonheur, 302, 322. Mort (la) de Bichette, 101. Pages d'outre-mer : Olympie, Athènes, Salonique, 116, 131, 156, 350. Quatre francs dix sous, 43, 62. Quatre hommes et un caporal, 365, 389, 406. Revue navale de Spithead, 230. « Soit! on ne chantera plus », 70. Ville (à la), 102, 111, 123. Visite (une) à Ba'albek, 362.

Education, Morale. — Ecole (l') professionnelle d'Yzeure, 139. Enfants (les) au Japon, 213. Etudiants (aux), 206. Jeux et Jouets d'enfants, 178. Joseph (le Frère), 99. Mœurs américaines : la Chaîne des Marguerites, les Chevaliers du football, 124. Signes (les) du génie chez les enfants, 190.

Curiosités étymologiques. — Sou (le) percé, 206.

Curiosités philologiques. — Pour un point, Martin perdit son âne, 54. Se donner du tintouin, 37.

MŒURS, COUTUMES, CROYANCES.

Art (l') d'escalader les montagnes, 258. Club de femmes, 138. Dénoisilleuses (les) de Gourdon, 292. Divertissements (les) des environs de Paris sous Louis XIV, 327. Doudou (le) de Mons, 307. Eléphant (l') blanc de Siam, 314. Enfants (les) au Japon, 213. Etrange procédé d'incubation artificielle, 254. Excentricités américaines : une ville des Mille et une Nuits, Saint-Augustin en Floride, 44. Fête (la) des vignerons, 323. Fête nationale du pays de Galles, 244. Gobes (les), curiosité dieppoise, 274. Jeux et jouets d'enfants, 178. Jubilé de la reine Victoria, 227. Mariage (le) au quinzième siècle, 191. Mœurs américaines : la Chaîne des Marguerites, les Chevaliers du football, 124. Moines (les) grecs de la Thessalie, 346. Pages d'outre-mer : Olympie, Athènes, Salonique, 116, 131, 156, 350. Pain (le) de Paris, 315. Petits (les) métiers : Eleveurs de souris, 218; Marchands de bouts de cigares, 251. Secrets (les) des Fakirs, 30, 46. Superstitions (les) des créoles de Cuba, 34. Tombeau (le) du général Grant et les fêtes du « Jour de Grant » à New-York, 223.

MARINES, ARMÉES.

Aérostation (l') scientifique en Allemagne. 50. Ballons contre sous-marins, 347. Bourbaki, 332. Canons silencieux, invisibles et sans recul, 263. Marceau, 233. Miribel (le général de) à Puebla, 298. Musée de l'armée, 386. Ponts (les) Marcille, 286. Revue (la) navale de Spithead, 230. Troupes (les) alpines, 82, 159.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES.

Peinture. — Anne Dubourg et Henri II, tableau de M. J.-P. Laurens, gravé par Jarraud, 393. Automne (l'), musée du Louvre par Lancret, gravé par Crosbie, 401. Chandelles (les), musée Galliera, peinture de Mlle Carpentier, gravé par Jarraud, 113. Christ (le) au Jardin des Oliviers, tableau de Mantegna, au musée de Tours, gravé par Horrie, 353. Enfants jouant aux cartes, tableau de Murillo, musée de Munich, gravé par Crosbie, 49. Harmonie, peinture de M. Gabriel Ferrier, gravé par Jarraud, 345. Joueur de flûte, (le) tableau de M. Delobbe, gravé par Crosbie, 257. Joyeuse (la) famille, tableau de J. Steen, musée d'Amsterdam, gravé par Deloche, 93. Lauraguais (le), peinture de M. J.-P. Laurens, gravé par Deloche, 249. Madame Adélaïde, peinture de Nattier, musée de Versailles, gravé par Jarraud, 185. Marceau, tableau de M. Boutigny, gravé par Legrand, 233. Narghilé (le), tableau de M. Maurice Orange, gravé par Guérelle, 209. Nourrice improvisée, tableau de M. P. Descelles, gravé par Piat, 129. Nuit (la) de Thermidor, tableau de M. Weerts, gravé par Deloche, 369. Portrait de Galilée, école de Suttermans, à la galerie Pitti, gravé par Fleuret, 273. Portrait du duc d'Aumale, tableau de M. Benjamin Constant, gravé par Jarraud, 169. Premier chagrin, tableau de M. Seignac, gravé par Crosbie, 137. Premier (le) tableau de Greuze, grave par Crosbie, 9. Quinte et quatorze, tableau de Mme Delacroix-Garnier, gravé par Deloche, 197. Réception de l'empereur et de l'impératrice de Russie par l'Académie française, le 7 octobre 1896, tableau de M. Brouillet, gravé par Jarraud, 153. Sardinières (les), peinture de M. Guillou, gravé par Jarraud, 25. Syndics (les) des drapiers, de Rembrandt, musée d'Amsterdam, gravure de Deloche, 217. Tableaux inconnus de François Lemoyne à la cathédrale de Sens : Jésus et la Samaritaine, gravé par Jarraud, 41; les Noces de Cana, gravure de Piat, 41. Vieux souvenirs, tableau de Haag, gravé par Bauchart, 321.

Sculpture. — Bartet (Mlle) dans le rôle d'Antigone, médaille par M. L. Bottée, 272. Homme (l') de l'Age de pierre, haut-relief par M. Frémiet, gravé par Deloche, 289. Monument de Charlet, sculpture de M. A. Charpentier, gravé par Bauchart, 181. Monument de Florian à Alais, sculpture de M. Gaudez, gravé par Tilly, 105. Monument de Pierre Joigneaux, sculpture de M. Mathurin Moreau, gravé par Jarraud, 241. Monument (le) de Victor Hugo, fragment, sculpture de M. Rodin, gravé par Léveillé, 329. Monument de Watteau au jardin du Luxembourg, sculpteur M. Gauquié, gravé par Crosbie, 1. Pêche à la ligne, sculpture de M. Allouart, musée du Luxembourg, 376. République (la) amenant les enfants vers l'instruction, groupe en marbre par M. Roze, gravé par Crosbie, 313. Sculptures sur bois, 392. Statue de Bonaparte, par M. Gérôme, gravée par Crosbie, 121.

Arts Décoratifs.— Aumônières du trésor de la cathédrale de Sens, 181. Brasero vénitien du musée Correr, 115. Brustolon : buste, torchère, chaise, 89. Couvre-pied en dentelle du lit d'apparat de Louis XIV au musée de Versailles, 407. Crypte du tombeau de Pasteur, gravé par Puyplat, 73. Décoration des tissus (un nouveau procédé de), 246. Faïences de M. Lachenal, 59. Galerie Dorée de la Bauque de France, gravée par Deloche, 385. Gobelet (le) des Arts décoratifs, 27. Horloge de la place Gambetta à Amiens, gravé par Guérelle, 33. Lettre ornée et cadre pour la figure du Printemps, de Botticelli, par M. Métivet, 380, 381. Maître (un) de l'affiche : Mucha, 65. Meuble de la Restauration au musée de Versailles, gravé par Guerelle, 361. Pêche à la ligne, vase onyx et bronze du musée du Luxembourg, par M. Allouart, 376. Porte-bouquet en argent doré et repoussé, musée Galliera, par M. Paul Richard, 240. Tapisseries des Gobelins pour l'Exposition universelle de 1900 : Mariage (le) civil en 1792, carton de M. Claude, gravé par Crosbie, 225; Roman (le) au dix-huitième siècle, carton de M. Maurice Leloir, gravé par Jarraud, 377. Trésor de Saint-Maurice, 316, 317.

Dessins, Estampes. — Actualités géologiques au Muséum: appareil pour imiter l'orogénie de l'Europe, imitation expérimentale de l'orogénie de l'Europe, 2 est., 248. Aumônières du trésor de la cathédrale de Sens : bourse sarrasinoise treizième siècle, Bourse treizième siècle brodée en soie au point de chaînette sur toile, Aumônière quinzième siècle brodée soie et or, aumonière quinzième siècle tissu or sur soie noire, 4 est., 181; Bourse brodée en soie, 182. Aventures de Football et de Polo, dessins, 164, 204, 284, 340, 356.

Ballons contre sous-marins : dessin schématique des zônes de vision comparées d'un cuirassé et de son ballon, 348; ballon faisant une ascension captive à bord d'un cuirassé, 349. Ballons-sondes (les). aérophile, cage-parasoleil, baro-tallermographe enregistreur, 13: Bicycle automobile à benzine, 88. Brustolon, portrait, torchère, chaise, 89.

Calvaire de Montmartre, gravé par Mlle Marius, 312. Canons silencieux, appareil pour canon, 263. Céramique moderne : tête de Bacchante, 16; vases de fleurs, 60; plat, soupière, 61. Château grand-ducal de Schwerin, gravé par Bauchart, 177. Chemin de fer à un seul rail : voiture traînée par un cheval, brouette, 2 est., 108. Couvre-pied en dentelle du lit d'apparat de Louis XIV au musée de Versailles, 408.

Décoration des tissus (nouveau procédé de) : découpage du papier, mécanique Ronsse, 244; le Loup et l'Agneau, portière en tapisserie, 245. Dénoisilleuses de Gourdon : vue de Gourdon, une dénoisilleuse, 2 est., 292; dénoisilleuses au travail, concours de dénoisilleuses, 2 est., 293. Divertissements des environs de Paris sous Louis XIV, 328. Dompteur (le) d'abeilles, 344. Doudou (le) de Mons : chevet de l'église Saint-Waudru, Hôtel-de-Ville, 2 est., 308; combat de Saint-Georges et du monstre, 309.

Ecole d'Yzeure : cour d'honneur, buanderie, atelier de repassage, 3 est.. 140, 141. Enfant sourd écoutant le microphonographe, 320. Enfants japonais jouant : aux dames, le jeu des figures, 2 dessins, 213; un orchestre, les cabrioles, 2 dessins, 214. Espagnol (l') sans Gand : estampes allégoriques de la prise de Gand par Louis XIV, et de la conquête des places de guerre, 120. Exposition universelle de 1900 : portrait de M. A. Picard, commissaire général, 180; plan des nouveaux palais des Champs-Elysées, petit palais de l'Exposition rétrospective des Arts, 2 dessins, 188; Grand palais des Beaux-Arts, 189; vues du Pont Alexandre III, 2 dessins, 211, 212; appontement et tunnel pour le transport des matériaux à pied d'œuvre et l'évacuation des déblais, 359; construction du pont Alexandre III : un caisson, 360.

Falaise de Belle-Vue près Dieppe, après l'écroulement, 64. Fête des

Vignerons à Vevey : vue générale de Vevey, 324; un quai, conseiller de la Confrérie, Bovairon, 1 est., 2 dessins, 325.

Galerie dorée de la Banque de France: Enlèvement (l') d'Hélène, peinture du Guide, copie de Saintin, 384; vue de la Galerie dorée, gravée par Deloche, 385. Gobelet (le) des Arts décoratifs : dessous du couvercle, fond du Gobelet, 2 est., 28; Gobelet en or massif et émaux translucides, 29. Gobes (les) : demeure des époux Adolphe Lefèvre, plan des Gobes du Pollet, 2 dessins, 277; entrée de la Gobe de Catherine Saunier, grande Gobe, 2 dessins, 278 ; Falaises entre Dieppe et Puys, vue du Petit Paris au Pollet, 2 est., 274; père (le) Adolphe Lefèvre, la mère Lefèvre, 276. Grenier (le docteur) devant la Chambre des Députés, 52 ; faisant ses ablutions, 53 ; silhouette, 53.

Hansom-cab électrique, 172. Hourst (mission): flotille (la) à Koulikoro, portrait du lieutenant de vaisseau Hourst, 2 est., 36; à Say, à Boussa, 2 est., 37.

Jouets (les), 8 dessins, 395, 396, 397, 398, 399. Jubilé de la reine Victoria : cérémonie devant la cathédrale de Saint-Paul, 229; décoration du pont de Londres, 228.

Madagascar : pierres sacrées des Betsimisaraka, 19 ; portrait du général Galliéni, gravé par Mlle Chevalier, 17; route en forêt de Tamatave à Tananarive, 4; vue d'un lac, 8. Maison (la) Blanche, façade, cabinet du président, 109. Maître (un) de l'affiche: affiche du jubilé de Sarah Bernhardt, 66; dessin pour les Contes des Grand'Mères, 68 ; frontispice de Calendrier, 67 ; Hiver (l'), le Printemps, gravés par Deloche, 65 ; portrait de M. Mucha par lui-même, 66. Meilhac (Henri), portrait et reproduction d'un dessin du *Journal pour Rire*, 2 est., 256. Menu des fêtes franco-russes, 334. Mœurs américaines : chaîne (la) des marguerites à Vassar, 124; chevalier du football, soulier, protège-cuisses, jambières, appareils servant à préserver le nez et la bouche, 6 dessins, 125. Monument de Molière à Pézenas, 261. Mort (la) de Bichette : Bichette morte sur un chariot, 100 ; dépeçage, chargement du cuir, 2 dessins, 101. Musée Cernuschi : ancien cabinet de feu Henri Cernuschi, gravé par Fleuret, 337; salle du Bouddha, vue extérieure, 2 est., 336. Musée Correr à Venise : brasero en fer forgé, 126. Musée Plantin à Anvers, gravé par Puyplat, 301. Muséum d'Histoire naturelle : les nouvelles galeries, vue extérieure, 12.

Oiseaux des régions boréales : canard Harelda glacialis, 297 ; mouette de Ross, 201 ; plongeon imbrim, 404. Omnibus à vapeur, 80. Orange : reconstitution du théâtre romain primitif, dessin de Caristie, 264; théâtre romain actuel, 265.

Pages fleuries ; lettre ornée, dessin de M. Métivet, 380; cadre et médaille pour la figure du Printemps, de Botticelli, dessin par M. Métivet, 381. Pages d'outre-mer: Athènes, vue de l'Acropole, 156; gendarme à Pyrgos, 117 ; galerie latérale du musée d'Olympie, 133 ; Musée d'Olympie, vue extérieure, 117; palais de l'Académie, Palicare de la Garde, 157 ; Salonique, vue du port, vue de la ville et de la rade, 352 ; victoire de Pœonios, 132. Palais de Péterhof: la chapelle, 280; fontaine de Samson, 281. Pêche à la ligne, sculpture de M. Alouart, musée du Luxembourg, 376. Pille (Henri), portrait, 148; noce au dix-huitième siècle, scène de don Juan, 2 dessins, 149. Piscifacture sur les côtes françaises, laboratoire de Tatihou ; aquarium (vue extérieure), château-d'eau, 76 ; aquarium (vue intérieure), salle de travail du laboratoire, 77. Porte-bouquet en argent doré et repoussé, musée Galliera, 240. Portraits : Abdul-Hamid (le sultan), 145 ; Amel (Mme), 168; Bartet (Mlle) dans le rôle d'Antigone, 272; Bourbaki, 333 ; Brustolon, 89 ; Canovas del Castillo, 288; Costa de Beauregard (M.), 85; Dauphin (le) fils de Louis XV, la Dauphine, 372; Duse (Eleonora), 208; Félix Faure, 144; Le peintre Français, 217; France (Anatole), 8; François-Joseph II, 145; Gallieni (général), 17; Le roi Georges I[er] de Grèce, 145; L'empereur d'Allemagne Guillaume II, 144; Hourst (le lieutenant de vaisseau), 36. Humbert I[er], 145; Joseph (le Frère), 99; Lemaître (Jules), 371; Meilhac (Henri), 256; Mucha, 66; Nansen, 152; Nicolas II, 144; Paris (M. Gaston), 56; Picard (A.), commissaire-général de l'Exposition de 1900, 180; Pille (Henri), 148; Sarcey (Francisque), 305. La reine Victoria, 144. Presbytère d'Alfriston, 136.

Revue navale de Spithead : plan de la revue, 231 ; vue du Pothuau, 230.

Saint-Augustin en Floride: Alcazar (l'), 45; Ponce (le) de Léon, 44 ; rue dans le vieux quartier, 45. Statue d'Emile Augier, à Valence, 260.

Tombeau du Dauphin, fils de Louis XV, et de la Dauphine à la cathédrale de Sens : portraits du Dauphin et de la Dauphine, 372 ; tombeau, groupe par Coustou, 373. Tombeau du général Grant, 224. Tramway tubulaire Berlier : coupe sous la rue Saint-Antoine, 21; passage sous la place de la Concorde, 20 ; station de l'Etoile, 21. Trésor de Saint-Maurice, dessins de M. V. Buet : aiguière en or fin ; bras d'argent contenant les reliques de saint Bernard de Menthon, 317 ; châsse en argent doré des enfants de saint Sigismond, 316 ; chef de saint Candide en argent repoussé, 317 ; vase en sardonyx dit vase de saint Martin, 316. Troupes (les) alpines : artillerie en marche, 159; ascension à pic, 83; brèche de la Meije, 162; campement d'artillerie, gravé par Bauchart, 81 ; formation des faisceaux dans une clairière, 83; en batterie, 163; halte (une), gravé par Bauchart, 161; halte sur un sommet, 162 ; marche en file indienne, 82. Tronc d'arbre géant de Californie, 104.

Voies (grandes) de pénétration, 96 ; Transsahariennes, 97.

SCIENCES.

Mécanique. — Aérostation (l') scientifique en Allemagne, 50. Automobiles (les) en 1833, 226. Bicycle automobile à benzine, 87. Canons silencieux, invisibles et sans recul, 263. Chemin (un) de fer à un seul rail, 107. Electricité (l') motrice et la loi, 374. Hansom-cabs électriques, 172. Microphonographe (le), 318. Nouveau procédé (un) de décoration des tissus, 244. Ponts (les) Marcille, 206. Premières (les) machines à écrire, 246.

Physique, Chimie. — Argentaurum (l'), 355. Electricité (l') directement extraite du charbon, 90. Vision (la) directe à travers les corps opaques, 39.

Géologie. — Actualités (les) géologiques au Muséum, 234, 247. Cent mille mètres cubes de falaise à la mer, 63.

Hygiène. — Antisepsie (l') chez le coiffeur, 303.

Physiologie. — Excentriques (les), 203, 222, 255. Influence (de l') de la musique sur la circulation et la respiration, 135. Microphonographe (le), 318. Sens (le) des couleurs, 69.

Zoologie. — Cryptoprocte (le), 115. Etat (un) en guerre contre une chenille, 378. Mort (la) de Bichette, 101. Oiseaux (les) des régions boréales, 198, 295, 403. Piscifacture (la) sur les côtes de France, 75. Suicide (le) d'un rossignol, 166.

LISTE DES RÉDACTEURS POUR L'ANNÉE 1897

Aderer (Adolphe), 207.
Almeras (d') (Henri), 315.
Amhra, 47.
Barthélemy (A.), 38, 136.
Bataille (Frédéric), 11, 46, 99, 136, 147, 207, 327, 358.
Bellair (Georges), 26.
Bellet (Daniel), 69, 107, 254.
Brown (Ralph), 393.
Buet (Charles), 315, 323.
Cerfberr (Gaston), 65, 113, 128, 137, 166, 169, 185, 209, 215, 249, 353.
Chartraire (E.), 41, 181, 372.
Claretie (Léo), 307, 395.
Cousin Jacques (Le), 182, 202, 238, 270, 309, 386.
Dargenne (G.), 34.
Delorme (Sixte), 39.
Deshayes (G.), 335.
Desroches (H.), 87.
Dex (Léo), 63, 94, 347, 374.
Dhomont (le Dr), 303, 318.
Duhousset, 121.
Dumazet (A.), 82, 159.
Fabrice, 3, 17.
Flamans (Henri), 2, 92.
Fleuricand, 213.
Flotron (André), 218, 250, 391.
Fonvielle (W. de), 50.
Formentin (Charles), 255, 313,
Galtier-Boissière, 203, 222, 255.
Gélis (Georges), 287, 305.
Guignet (Ch.-E.), 225.
Hercé (A.), 274.
Hermann (J.), 49, 89, 115, 140, 194, 217, 264.
Hinzelin (E.), 267, 282, 306.
Houdon (H.), 311.
Hugues (Clovis), 254.
Ivoi (Paul d'), 33, 144, 164, 204, 284, 340, 356.
Janvrais (Théophile), 298.
Labadie-Lagrave (G.), 30, 31, 46, 78, 86, 90, 109, 114, 124, 178, 190, 258, 279, 314, 330, 346, 378.
Lafforgue (J.), 292.
Langrais (A.), 299, 320.
Larroumet (Gustave), membre de l'Institut, 362.
Le Brun (Armand), 70.
Lecadet (H.), 37, 54, 206, 270.
Le Fustec (Jean), 16, 27, 59, 99, 153, 196, 233, 242, 257, 334, 355, 361, 380, 407.
Le Mansois Duprey, 139, 241.
Lemercier (M.), 102, 111, 123.
Lenéka (A.), 74.
Lesage (Léon), 382.
Leudet (M.), 227.
Lindet, 9.
Mab-Yann, 24.
Mahut (Victor), 12, 115.
Maubry (Victorien), 11, 19, 101, 105, 263.
Mazade (F.), 235, 251, 267.
Métivier (Henri), 119, 327.
Mistral (Frédéric), 283.
Nadar, 342.
Nicole (E.), 244.
Nozeroy (Noël), 286.
Oustalet (E.), 198, 234, 247, 295, 403.
Pascal (Félicien), 246, 259, 299, 302, 329, 370.
Pastel, 271.
Pech (Emile), 365, 389, 406.
Perron, 39.
Plan (P.), 86, 115, 171.
Pontsevrez, 14, 22.
Rameau (Jean), 240, 382.
Rawton (O. de), 166.
Renatus, 116, 131, 156, 230, 350.
Richard (capitaine), 386.
Robbe (Pierre), 332, 399.
Roland (R.), 104, 172.
Rouvier (G.), 150,
Savarus, 75, 183.
Souday (Paul), 6, 55, 84, 138.
Thiès (X.), 35.
Thivars (Michel), 43, 62.
Tinayre (Mme Marcelle), 219, 310.
Tissot (Ernest), 57, 173, 176, 192, 220.
Tricoche (Georges Nestler), 44, 223.
Valona (L.), 80, 179, 188, 210, 359.
Vassel (H.), 117.
Velay (Jacques du), 273, 289, 367.

FIN DES TABLES.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.